

B. G. GAFUROV

LES TADJIKS

HISTOIRE LA PLUS ANCIENNE,
ANCIENNE ET MÉDIÉVALE

Livre premier

(Traduit du russe et du tadjik par Sulonzoda Soqi Aslon et Jumaev Tuychiboy)

2021

AVANT-PROPOS

Le peuple tadjik fait partie de la grande communauté des nations socialistes qui forment l'Union des Républiques socialistes soviétiques. Avec leur frère aîné, le peuple russe, ainsi que tous les autres peuples fraternels, le peuple tadjik, sous la direction du PCUS, se dirige avec confiance vers le communisme.

Déjà dans des temps lointains, les peuples de l'URSS étaient liés par des liens étroits d'amitié et de coopération, ils étaient unis par une lutte commune contre les oppresseurs et les conquérants. Cela s'applique pleinement aux Ouzbeks, aux Tadjiks, aux Turkmènes, aux Kirghizes, aux Kazakhs, aux Karakalpak et aux autres peuples des républiques d'Asie centrale.

L'étude de l'histoire du peuple tadjik permet de comprendre les origines des liens traditionnels des peuples d'Asie centrale. Les Tadjiks et les Ouzbeks sont particulièrement étroitement liés - des peuples qui se sont développés sur une base ethnique commune. Les trésors culturels du peuple tadjik étaient la propriété des Ouzbeks, tout comme les réalisations de la culture ouzbèke étaient largement assimilées par les Tadjiks; la nature de la culture matérielle, les coutumes, l'art populaire - tout cela est lié, parfois indiscernable. L'histoire la plus ancienne, ancienne et beaucoup plus médiévale de ces peuples est très proche, et souvent identique, et elle s'est développée sur le même territoire. Néanmoins, deux peuples ont émergé, qui sont maintenant devenus des nations socialistes tadjikes et ouzbeks.

C'est pourquoi l'étude de l'histoire des Tadjiks, leur contribution originelle au trésor commun de la culture humaine est inextricablement liée à l'étude de l'histoire de tous les peuples d'Asie centrale, à l'identification de ce qui les a unis. Sur la base d'une telle étude, les racines historiques profondes de la coopération fraternelle des peuples d'Asie centrale peuvent et doivent être révélées.

Bien entendu, l'histoire des Tadjiks, comme tous les peuples d'Asie centrale, est associée à l'histoire de nombreux peuples de l'Orient étranger, principalement l'Inde, le Pakistan, l'Afghanistan, l'Iran, les pays arabes et un certain nombre d'autres. Nous, historiens soviétiques, apprécions hautement les liens historiquement établis entre les peuples d'Asie centrale et de l'Orient étranger, qui les unissent dans la lutte pour la paix et le progrès social.

Dans les travaux des scientifiques bourgeois, le passé des peuples de l'Orient, y compris les Tadjiks, apparaît comme une série interminable de guerres et de coups d'État de palais, entrecoupés d'histoires sur les rois, les dirigeants, les chefs militaires; épisodiquement, des faits de l'histoire de la culture sont introduits dans le genre du récit. En même temps, la légalité historique est soit rejetée complètement, soit interprétée à partir de positions idéalistes.

Tous les matériaux énormes sur l'histoire de l'Asie centrale montrent la futilité des efforts d'un certain nombre d'historiens-émigrants bourgeois pour présenter l'histoire des peuples d'Asie centrale comme dépourvue de contradictions de classe et de lutte de classe, pour la considérer uniquement comme une arène d'affrontements entre diverses formations ethniques et races. Des «théories» spéculatives sont avancées sur la prédominance de certaines races «pures», et les races, malgré toutes les données de la science, s'identifient à certains peuples. Dans le même temps, on ignore que les Ouzbeks et les Tadjiks appartiennent au même type racial - Pamir-Ferghana. Les tentatives pour expliquer d'un point de vue racial l'histoire de l'Asie centrale (comme d'ailleurs d'autres pays) sont nuisibles et d'un point de vue scientifique absolument intenable.

L'interprétation véritablement scientifique des phénomènes de la vie sociale, économique, politique et culturelle des différents peuples n'est possible qu'à la lumière de la doctrine marxiste-léniniste de l'histoire de la société. Le mécanisme du développement social a été brillamment révélé par K. Marx: «Dans la production sociale de leur vie, les gens entrent dans certaines relations nécessaires et indépendantes - des relations de production qui

correspondent à un certain stade de développement de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur laquelle s'élève la superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent certaines formes de conscience sociale. Le mode de production de la vie matérielle détermine les processus sociaux, politiques et spirituels de la vie en général. Ce n'est pas la conscience des gens qui détermine leur être, mais, au contraire, leur être social détermine leur conscience. A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en conflit avec les rapports de production existants, ou - ce qui n'est qu'une expression juridique de ces derniers - avec les rapports de propriété dans lesquels elles se sont développées jusqu'à présent. De formes de développement des forces productives, ces relations deviennent leurs entraves. Puis commence l'ère de la révolution sociale. Avec le changement de la base économique, une révolution se produit plus ou moins rapidement dans toute l'énorme superstructure."¹ Partant du rôle décisif de la base, de cette totalité complexe des rapports de production à un stade particulier du développement historique, la science marxiste-léniniste révèle également les lois de l'interaction entre la base et la superstructure, le rôle actif de la superstructure et certaines formes correspondantes de conscience sociale, spirituelle et culture matérielle. Les meilleures valeurs culturelles spirituelles et matérielles, créées au cours des millénaires de pratique sociale et historique de l'humanité, les fruits des activités matérielles, scientifiques et artistiques de l'humanité, des connaissances avancées, des théories progressives et des formes de pensée créative, c'est-à-dire du patrimoine culturel en la signification sociologique générale la plus large de ce concept reste un moyen puissant de transformation radicale de la société moderne. C'est pourquoi, en nous tournant vers l'étude pratique et en repensant le passé historique le plus riche des peuples, nous semblons puiser de plus en plus de force spirituelle dans l'intérêt d'un véritable progrès social et de la formation d'une personnalité communiste harmonieuse.

Comme on le sait, la lutte des classes agit comme le moteur du développement historique d'une société antagoniste. Les troubles et les soulèvements populaires ont secoué de temps en temps la société d'Asie centrale. K. Marx et F. Engels ont écrit: «Libre et esclave, patricien et plébéien, propriétaire foncier et serf, maître et compagnon, bref, oppresseur et opprimé étaient dans un antagonisme éternel l'un contre l'autre, menés continuellement, parfois cachés, parfois une lutte évidente, se terminant toujours par une réorganisation révolutionnaire de tout l'édifice public ou par la mort générale des classes en lutte."² Il est extrêmement important pour les historiens de souligner V.I. Lénine que dans le "labyrinthe apparent et le chaos", le marxisme a fourni un fil conducteur qui permet de révéler la régularité, ce fil est la théorie de la lutte des classes.³ C'est à partir de ces positions que la science historique soviétique étudie le passé du peuple tadjik et des autres peuples d'Asie centrale.

Déjà dans les années 1920, de nombreuses études sont apparues sur certaines questions de l'histoire culturelle et politique de l'Asie centrale. C'est alors que furent créés les essais du V.V. Bartold sur l'histoire des Tadjiks, des Kirghizes, des Turkmènes, leur résumé: "Histoire de la vie culturelle du Turkestan", les œuvres remarquables historiques et historique-littéraires du S. Ayni - fondateur de la littérature contemporaine tadjike, les recherches de A. A. Semenov et de M. S. Andreev.

Dans les années 30, la méthodologie marxiste est devenue la principale de la recherche historique. Une révision du matériel accumulé plus tôt par la science commence du point de vue du matérialisme historique (ici A. Yu. Yakubovsky a joué un rôle particulièrement

¹ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 13, стр. 6-7.

² К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 4, стр. 424.

³ В. И. Ленин. Полн. собр. Соч., т. 26, стр. 58.

important), de nouvelles sources sont révélées, les travaux des premières expéditions archéologiques se développent sur le territoire du Tadjikistan.

Les années d'après-guerre ont entraîné une augmentation semblable à une avalanche du nombre de sources historiques de nature la plus diversifiée: archives anciennes, actes médiévaux, documents numismatiques, archéologiques, paléanthropologiques, linguistiques et autres. Cela a permis d'approfondir considérablement la nature de la recherche, de retracer plus complètement les lois les plus importantes du processus historique. Parallèlement à l'étude des problèmes et problèmes individuels, les historiens sont passés à la création d'ouvrages monographiques et consolidés.

En 1947, l'auteur a publié un résumé "L'histoire du peuple tadjik en bref". Au début, il a été publié en langue tadjike (en 1947), puis trois fois (la dernière fois en 1955) il a été publié en russe, et à chaque fois, des clarifications et des ajouts ont été apportés. Le cadre chronologique de ce travail va de l'Antiquité à 1917, sur la base d'une analyse marxiste, une présentation concise du développement historique du peuple tadjik est donnée. Dans la création et l'édition du collectif en trois volumes (en cinq livres) "Histoire du peuple tadjik" (Moscou, 1963-1965), publié par l'Académie des sciences de la RSS du Tadjik, l'auteur a eu la chance d'être directement impliqué. Au cours des années suivantes, l'auteur a continué à travailler sur les problèmes de l'histoire et de la culture du peuple tadjik, une mine de matériel s'est accumulée qui nécessitait une systématisation, une analyse et une généralisation.

Dans l'œuvre « Tadjiks. L'histoire la plus ancienne, ancienne et médiévale » couvre la période allant de l'apparition des premières communautés humaines d'Asie centrale au tournant des temps modernes (milieu du XVIIIe siècle).

Le livre est divisé en cinq parties. La première partie est consacrée aux caractéristiques du système communal primitif en Asie centrale. La deuxième partie met en lumière la vie de diverses tribus et nationalités - les ancêtres des Tadjiks - à l'ère du développement des relations esclavagistes. La troisième partie examine le sort historique de l'Asie centrale à l'époque de l'émergence des relations féodales. Vient ensuite la quatrième partie - "L'Asie centrale dans la période de développement et d'établissement du système féodal" et, enfin, la cinquième, consacrée à la période du féodalisme développé en Asie centrale. Le livre est accompagné d'une brève référence historique et graphique, d'une liste de sources et de publications citées, d'index. La littérature et les sources dans les notes de bas de page sont données sous forme abrégée, elles sont divulguées dans la liste des sources et de la littérature citées à la fin de l'ouvrage.

L'auteur ne s'est certainement pas efforcé de couvrir encyclopédiquement tous, sans exception, les problèmes de l'histoire du peuple tadjik. L'idée était de combiner le cadre historique avec l'étude des problèmes les plus importants, les plus complexes et souvent discutables.

Dans l'étude de l'histoire la plus ancienne, plus ancienne et du Moyen Age des Tadjiks, beaucoup est encore en cours de formation, et l'afflux de nouveaux matériaux est exceptionnellement grand. Ici, une solution définitive à la question est souvent impossible et, par conséquent, parallèlement à une présentation pragmatique des faits, le livre examine les hypothèses de collègues soviétiques et étrangers, formule les observations et le point de vue de l'auteur. Naturellement, cela nécessitait une présentation détaillée; fournit des liens vers des sources et des publications et recherches historiques, archéologiques, numismatiques, linguistiques, épigraphiques et littéraires pertinentes.

Dans les quatrième et cinquième parties du livre, qui présente des éléments déjà suffisamment couverts dans la littérature, nous avons essayé, dans la mesure du possible, d'éviter de répéter ce qui avait déjà été fait par nos prédécesseurs. Il s'agit donc de chapitres sur le Moyen Âge, l'histoire politique et en partie culturelle, qui a été suffisamment développée par les travaux de plusieurs générations d'orientalistes russes et soviétiques (tout

d'abord, bien sûr, V.V. Bartold, A. Yu. Yakubovsky, A. Semenov, E. E. Bertels, P. P. Ivanov et autres). Par conséquent, l'appareil de référence est ici d'une nature différente, plus sommaire.

Notons quelques-uns des problèmes analysés dans le livre: le niveau de développement de la culture et de l'économie de l'Asie centrale à l'âge du bronze et les liens avec les tribus de l'Hindoustan, de l'Iran et d'autres pays; le problème aryen et le substrat ethnolinguistique des anciennes tribus et peuples du l'Asie centrale, du nord de l'Hindoustan, de l'Afghanistan, de l'Iran et des steppes eurasiennes; l'émergence et le développement de la société de classes; l'origine et l'évolution du zoroastrisme, synthèse culturelle centre-asiatique, iranienne, indienne et hellénistique; origine, problèmes de chronologie et de culture des Kushan. Un chapitre spécial est consacré à la structure socio-économique de l'ancien Asie centrale, où, en plus de la couverture historiographique de ce problème des plus complexes, une analyse de tous les matériaux disponibles est donnée, dont certains sont impliqués dans ce lien pour la première fois.

L'histoire et la culture du Tokharistan et du Sogd au début du Moyen Âge sont étudiées en détail; il est établi que l'émergence et le développement des relations féodales ont conduit à des changements progressifs dans la vie de la société: la croissance des forces productives et un essor extraordinaire de la culture artistique. Sans aucun doute, au Kushan, au début du Moyen Âge et aux époques suivantes, l'Asie centrale était l'un des centres culturels les plus importants de l'Orient.

Dans les chapitres consacrés à l'établissement et au développement des relations féodales, l'attention se concentre sur la nouveauté que la science soviétique a apportée dans ce domaine au cours des deux dernières décennies. Il s'agit essentiellement de l'étude du développement des forces productives et des relations de production, de la vie économique dans ses lois et manifestations spécifiques.

L'accent principal dans le livre est mis sur l'identification des spécificités de chaque période, sur le traçage de la dynamique des institutions socio-économiques individuelles. L'auteur a utilisé des données provenant de ces disciplines et sources (principalement acte et numismatique; dans leur développement et leur interprétation marxiste, les mérites de O.D. Chekhovich et E. A. Davidovich sont particulièrement grands), - donnant une image historique générale, et pour caractériser le développement de la société en Asie centrale médiéval. La culture médiévale du peuple tadjik est couverte de manière concise, mais sous tous ses aspects: littérature, science, art, architecture, culture matérielle. Quelques faits de la vie culturelle d'autres peuples d'Asie centrale sont présentés.

Le livre s'intéresse aux processus ethnogénétiques. L'auteur s'est efforcé de concentrer et d'analyser toutes les données des sources écrites, de la linguistique, de la paléanthropologie et de l'anthropologie, de l'ethnographie, de la critique littéraire connue de la science moderne pour identifier les voies du peuple tadjik. Un chapitre spécial est également consacré à la formation du peuple ouzbek - ici, comme d'ailleurs, dans d'autres parties du livre, les résultats des recherches de collègues ouzbeks ont été largement utilisés, montrant de manière convaincante les origines anciennes de l'ethnogenèse ouzbek, le haut niveau et l'originalité de la culture du peuple ouzbek.

Dans la monographie, dans une certaine mesure, l'interprétation des conséquences de l'inclusion de l'Asie centrale dans l'État achéménide, l'empire gréco-macédonien et le califat arabe qui existaient dans notre littérature scientifique, y compris dans les œuvres de l'auteur lui-même, est élargie. Deux interprétations sont connues: la première est l'éloge sans réserve des conquérants caractéristique de la science bourgeoise et la dépréciation directe ou indirecte du niveau de culture des peuples d'Asie centrale; le second est la couverture, largement répandue dans la littérature soviétique, où l'accent est mis à juste titre sur la lutte libre et aimante des tribus et des peuples d'Asie centrale contre les conquérants et sur la

démonstration de l'originalité et du haut niveau de la culture locale d'Asie centrale. Mais la lutte contre les concepts bourgeois et leur opposition de l'interprétation marxiste n'a été menée que dans une partie du problème, principalement en relation avec les événements politiques. Dans le même temps, les conséquences socio-économiques n'ont pas été suffisamment étudiées, sont restées dans l'ombre ou ont souvent été couvertes exclusivement en termes négatifs. L'auteur tente de compléter le groupe de questions correspondant avec des matériaux sur les liens et les interactions économiques, historiques et culturels des peuples, sur la synthèse culturelle.

C'est à travers le développement de la production et de la culture, l'échange de réalisations, de connaissances et d'expériences pratiques que l'humanité s'est développée. La lutte commune des peuples, dans le processus de formation de l'amitié et de la fraternité, a résisté aux actes destructeurs de hordes dirigées par des conquérants tels qu'Alexandre le Grand, Gengiz-khan, Timur, etc. Coopération dans la lutte pour le progrès social, le commerce pacifique et économique les liens ont contribué au développement de la synthèse culturelle. Citons l'art hellénistique, l'art du Gandhara, qui réunissait à lui seul tout ce que l'Inde, l'Asie centrale, la Parthes et la Grèce ont créé à cette époque; Littérature de langue arabe avec son encyclopédie internationale. L'enrichissement mutuel des cultures, des contacts étroits ont conduit au développement de valeurs culturelles communes, mais en même temps de traditions locales, de particularités et de caractéristiques de la culture des peuples, y compris la population du Tadjikistan ancien et médiéval et les peuples de l'Asie central dans son ensemble - les créateurs de cultures remarquables et hautement développées.

Le livre est accompagné de cartes historiques empruntées à «l'Histoire du peuple tadjik» (t, I-II. M., 1963-1964). Les illustrations sont aimablement fournies par le Musée de l'Ermitage, l'Institut d'Histoire de l'Art de la RSS d'Ouzbékistan, l'Institut d'Histoire A. Donich de l'Académie des sciences de la RSS du Tadjikistan, du British Museum, de la mission archéologique française en Afghanistan et d'autres institutions scientifiques soviétiques et étrangères et scientifiques individuels.

Le travail a été achevé en 1970, par conséquent, il a principalement utilisé les sources de recherche qui étaient à la disposition de l'auteur avant la fin de 1969 - début 1970; plus tard - utilisé partiellement, dans le processus de relecture.

L'auteur est sincèrement reconnaissant à tous ceux qui ont contribué avec des conseils, des remarques, des ajouts, des critiques, en particulier A. E. Bertels, I. S. Braginsky, E. A. Grantovsky, E. A. Davidovich, A. M. Mirzoev, I. M. Oransky, V. A. Ranov, V. A. Romodin et, bien sûr, l'éditeur de ce livre B. A. Litvinsky.

Première partie

**BÂTIMENT PRIMAIRE COMMUNAL
ET SA DÉCOMPOSITION
DANS LE TERRITOIRE
D'ASIE CENTRALE**

Chapitre premier

COMMUNAUTÉS PRIMITIVES EN ASIE CENTRALE

1. PALEOLITH. L'ÉMERGENCE DE LA PÉRIODE PUERPÉRALE. LA CRÉATION DE LA COMMUNAUTÉ PRIMITIVE

Monuments du Paléolithique inférieur

Il est très difficile de dire quand les premiers peuples sont apparus sur le territoire de l'Asie centrale, car les traces les plus anciennes de leur vie n'auraient peut-être pas survécu. Certains scientifiques pensent que l'Asie centrale pourrait entrer dans la zone d'humanisation du singe,¹ bien que cette opinion ne puisse être considérée comme généralement acceptée, néanmoins, la possibilité de trouver les restes les plus anciens de la vie humaine sur ce territoire ne peut être exclue.

En 1953 A.P. Okladnikov sur la rivière On-Artcha près de la rivière Naryn au Kirghizistan, dans un mur de galets d'une ancienne terrasse du Pléistocène moyen, avait trouvé un caillou massif artificiel, dont l'un des bords est une longue lame convexe légèrement arquée, formée de larges éclats. De tels outils sont connus dans la littérature archéologique sous le nom d'outils de broyage de galets.² C'était la première découverte de ce genre en Asie centrale. Au cours des années suivantes, dans divers endroits d'Asie centrale, 10 points distincts avec des découvertes de ce type ont été identifiés.³ Ces outils de galets sont bien connus dans de nombreuses régions de l'Ancien Monde et caractérisent la plus ancienne culture humaine connue - la culture des galets.⁴

L'analyse typologique montre que les outils de galets d'Asie centrale trouvent des analogies étroites dans la culture dite paléolithique de Soan en Inde.⁵ Cela indique la similitude des chemins historiques de ces pays à l'époque du Paléolithique inférieur. Les données géologiques montrent que les porteurs de la culture des galets ont vécu à l'époque de la première glaciation interglaciaire et de la glaciation rissienne qui a suivi, c'est-à-dire à l'ère du Pléistocène moyen, il y a plus de 200 mille ans. À cette époque, il y avait des animaux tels que des formes anciennes d'éléphants, de cheval fossile, d'une forme précoce de mammoth, de bison à longues cornes, de divers types de rhinocéros. Apparemment, la population à cette époque était très rare.

Des outils d'un type différent - haches à main, très caractéristiques du Paléolithique inférieur de l'Europe, ne se trouvent que dans l'ouest du pays - au Turkménistan.

Monuments du Paléolithique moyen

La prochaine étape de la vie de l'homme primitif - le Paléolithique moyen est la plus richement représentée en Asie centrale. C'est l'apogée de la culture Mousterek, l'époque de l'existence des Néandertaliens, à partir de laquelle des personnes de type moderne se sont formées au tournant du Paléolithique moyen et supérieur.

Les forces productives de la société ont commencé à changer plus rapidement qu'à l'époque du Paléolithique inférieur: la technique de fabrication des outils s'est plutôt

¹ Нестурх М.Ф., 1964.

² Окладников А. П., 1966 б, стр. 19.

³ Ранов В. А., 1966.

⁴ Regardez: Par exemple, Movius H. L., 1944; Leakey L. S. B., 1951 etc.

⁵ Ранов В.А., 1964 а.

améliorée, leur forme a changé et les fonctions se sont diversifiées. Les gens ont appris non seulement à maintenir, mais aussi à faire du feu. Les dernières méthodes statistiques permettent d'identifier dans différentes régions, dont l'Asie centrale, un certain nombre de cultures locales du Moyen Âge de la pierre, qui reflètent peut-être l'existence de certaines grandes associations publiques.

Des grottes moustériennes et des colonies ouvertes ont été découvertes dans de nombreux endroits d'Asie centrale, à la fois dans sa partie plate, ainsi que dans les montagnes.

Au Turkménistan, ce sont des découvertes sur la péninsule de Krasnovodsk et dans le Kopetdag central, en Ouzbékistan - des sites de grottes près de Tachkent et Samarkand. Au Tadjikistan, il existe de nombreux sites ouverts à l'ouest de Fergana, dans la région d'Ura-Tyubé, dans les vallées de Hissar et de Vakhch, dans la région de Dangara. Les dernières années, des traces de la culture moustérienne ont également été trouvées dans le nord du Kirghizistan.

La grotte de Techik-Tach est largement connue en URSS et à l'étranger.¹ Il est situé près de la ville de Termez dans la vallée de la rivière Turgandarya dans les montagnes Baysun-Tau. Dans la grotte, cinq couches culturelles ont été tracées, laissées par les Néandertaliens qui sont retournés à leur ancienne place à plusieurs reprises. Il y a près de 3 mille objets en pierre, dont 339 sont des outils finis. Parmi eux, les plus courants sont deux types - une lame de pierre pointue et un grattoir latéral ovale. La pointe pointue servait principalement d'outil de coupe pour le traitement du bois, des peaux ou comme de couteau. Il y a très peu d'autres armes. Le principal gibier du peuple Techiktach était le bouquetin de Sibérie, répandu dans les montagnes d'Asie centrale. Ils chassaient également le cerf, l'ours, le léopard et les petits animaux.

La découverte des restes d'un homme moustérien - un garçon de 8 à 9 ans - était un événement d'importance mondiale. Malgré le fait que plus de trois décennies se sont écoulées depuis cette découverte, les archéologues n'ont pas encore réussi à trouver un autre crâne d'homme de Néandertal, bien que des dizaines de sites moustériens soient maintenant connus dans notre pays. Autour des restes du squelette (le crâne de l'enfant et certains os de son squelette) se trouvaient les cornes d'une chèvre de montagne, formant un cercle, ce qui suggère qu'il peut y avoir eu un enterrement délibéré.

La collection d'outils en pierre de Techik-Tach est maintenant complétée par d'autres monuments rupestres, dont la grotte d'Obirakhmat récemment excavée, située à 100 km de Tachkent, doit être notée. Les matériaux de fouille de ce monument intéressant n'ont pas encore été publiés en détail. Il existe une collection de plus de 30 mille objets de l'époque moustérienne.

Des matériaux importants ont été obtenus dans la vallée du fleuve Syr-Darya, entre Leninabad et Naukat à Kayrakkum. Dans cette zone, des outils de deux étapes de l'époque moustérienne sont associés aux vestiges des anciennes terrasses du Syr-Darya. Ils sont collectés dans des galets prélevés sur ces restes. Parmi eux, comme à Techik-Tach, les pointes et les grattoirs latéraux prédominent, mais ici ils ne sont pas faits de calcaire siliceux cassant, mais de porphyrite dense et dure.

Tous ces monuments appartiennent à la culture dite lavallois-moustérienne et trouvent des analogies dans les monuments moustériens du Moyen-Orient.²

Dans le sud du Tadjikistan, cependant, plusieurs monuments Moustériens d'un caractère complètement différent ont été trouvés, se rapprochant des cultures de l'Inde et d'autres pays situés au sud et à l'est du Tadjikistan. La plus grande localité de ce type - Kara-Bura dans la vallée de Vakhch (non loin du village de Djilikul) - a été étudiée par V.A. Ranov. Il est associé à une série de valeurs aberrantes sablonneuses basses, recouvertes d'en haut par une

¹ Окладников А. П., 1949.

² Окладников А., 1966 6, стр. 48-49.

couche de galets de deux mètres. C'est dans ces cailloux que des objets moustériens ont été trouvés. Ils sont intéressants en ce que, avec les outils moustériens habituels et les nucléus, on a trouvé des produits de galets originaux - de véritables outils de galets - des hachoirs (chopper et chopping), qui sont très similaires aux produits des dernières étapes de la culture soan de l'Inde.

Ainsi, à partir de la période moustérienne, dans les cultures de l'âge de pierre de l'Asie centrale, on peut remarquer la similitude de deux grandes régions paléolithiques - l'Asie occidentale et orientale. Cette proximité des cultures peut être retracée plus tard, à l'époque néolithique.¹ L'âge des principaux monuments de l'époque moustérienne en Asie centrale à la lumière des dernières données est de 50 à 40 mille ans.²

Monuments du Paléolithique supérieur

Il y a environ 40 à 35 mille ans, a eu lieu la formation d'un type moderne d'homme - Homo sapiens.

Une nette amélioration de l'inventaire des pierres appartient à cette période. Les trois ou quatre formes principales de l'époque moustérienne sont remplacées par un ensemble varié d'outils en pierre.

Avec l'amélioration des outils, leur taille diminue fortement et les méthodes de chasse s'enrichissent.

Au Paléolithique supérieur, se forment déjà des tribus; c'est cette période qui se caractérise par une lignée maternelle, qui était un groupe exogame de personnes liées par des liens de parenté et une origine commune sur la lignée maternelle.

Le Paléolithique supérieur d'Asie centrale a été peu étudié. De toute évidence, contrairement à l'époque moustérienne, les conditions naturelles n'étaient pas favorables à la vie des peuples du Paléolithique supérieur dans toutes les régions d'Asie centrale.

Le monument le plus important du Paléolithique supérieur est le site de Samarkand, situé sur le territoire de la ville elle-même. Parmi les milliers d'objets issus de trois couches culturelles, se détachent divers outils: grattoirs, ciseaux, grattoirs latéraux, outils crantés, outils de coupe, etc. En 1964, une mâchoire d'un homme du Paléolithique supérieur a été trouvée ici. Le responsable des fouilles, D.N. Lev, a supposé que les habitants du site de Samarkand vivaient dans des habitations en argile et en roseaux. La principale proie de chasse était composée de cheval, de l'âne, de bison, de chameau, de saïga (un type d'antilope), de mouton sauvage et de cerf élaphe.³

Un autre monument du Paléolithique supérieur est situé dans une petite vallée de la crête du Turkestan, non loin du village de Chorku, dans la zone connue sous le nom de Khodja-Gor.⁴ Il appartient à la fin du Paléolithique supérieur; les gens vivaient ici il y a probablement 15 à 12 mille ans, déjà à l'ère géologique moderne. La couche culturelle n'a pas survécu ici - les outils en silex ont été redéposés par une coulée de boue,⁵ mais le monument est intéressant tout d'abord pour un ensemble très riche d'outils en silex, très différents dans leurs formes et techniques de traitement des outils du site de Samarkand.

En étudiant d'autres matériaux, nous pouvons dire qu'à l'époque du Paléolithique supérieur en Asie centrale, deux traditions techniques continuent d'exister. L'un, associé au Paléolithique d'Asie de l'Est et de Sibérie (site de Samarkand), et l'autre - au Proche-Orient (Khodja-Gor).

¹ Ранов В. А., 1965 б.

² Окладников А. П., 1966 б, стр. 45—46; ainsi: Иванов И. К., 1965.

³ Лев Д. Н., 1965.

⁴ Окладников А.П., 1964, стр. 170.

⁵ Несмеянов С. А., Ранов В. А., 1964.

Caractéristiques de la société paléolithique

À partir de matériaux archéologiques, nous avons retracé l'évolution des forces productives de la société d'Asie centrale de l'ère paléolithique. Le problème de l'évolution sociale de cette société est extrêmement complexe. Même les lois fondamentales de son développement n'ont pas reçu de résolution définitive dans les travaux des sociologues, les projets proposés font l'objet de discussions et de controverses passionnées.¹ La question des particularités du développement de la société à l'époque paléolithique en Asie centrale n'a pas encore été posée.

Dire que la part du lion de l'époque, la société humaine - était au stade de l'âge de pierre - serait une expression courante. Voici une comparaison qui a été utilisée plus d'une fois. Supposons conditionnellement que la vie entière de la société humaine jusqu'à la grande révolution socialiste d'octobre n'ait duré qu'un an. Puis la transformation d'un singe en homme a eu lieu au tout début de janvier, le Paléolithique a duré jusqu'au 25 décembre, et toute l'histoire de la société de classe d'Asie centrale "rentrera" librement dans la dernière demi-heure avant le nouvel an!

Au Paléolithique inférieur, l'organisation sociale était très primitive. Engels a appelé les collectifs des troupeaux les plus anciens, encore effectivement formés.² V.I. Lénine a systématiquement énuméré le «troupeau primitif» et la «commune primitive».³

La période du troupeau primitif était l'époque de la formation de la société humaine, lorsque ses fondements mêmes ont été créés. A la fin du Paléolithique moyen et supérieur apparaît l'organisation tribale de la société - des communes primitives à système phratrial-tribal. Il s'agit du système clanique maternel, dans lequel le rôle des femmes est très élevé.⁴ Les relations familiales s'effectuent dans le cadre du mariage de groupe.

La production était collective, mais combinée à un très faible niveau de forces productives. «Ce type primitif de production coopérative ou collective était, bien entendu, le résultat de la faiblesse de l'individu, et non de la socialisation des moyens de production».⁵ Les forces productives ne sont pas restées au même endroit, elles se sont lentement améliorées. L'organisation a conduit à la complication des formes de culture humaine. Il faut noter la maîtrise des méthodes de fabrication du feu, la construction d'habitations primitives, le développement de la chasse aux gros animaux et la vie sédentaire associée - tous ces changements majeurs caractérisent le développement progressif de la société humaine. Comme le montre l'enterrement du garçon à Teshik-Tash, les débuts du culte des morts, la première naissance de la religion, sont apparus.

2. MÉSOLITHIQUE ET NÉOLITHIQUE

La durée totale du mésolithique et du néolithique est généralement déterminée entre 10 et 15 mille ans, mais elle est différente dans les différents endroits. Sur la base des données archéologiques disponibles, on peut conclure que pendant cette période en Asie centrale il y avait déjà une population assez importante vivant dans les conditions du système matriarcal-clanique. Les outils de production s'améliorent et se perfectionnent. Des techniques jusque-là totalement inconnues se généralisent: meulage, perçage, sciage. De nouvelles branches de l'économie ont également émergé: la production de poterie, la houe primitive et l'élevage primitif du bétail. Dans diverses régions d'Asie centrale, conformément aux conditions

¹ Voir par exemple: Семенов Ю. И., 1966; Семенов Ю. И., 1968; Тер-Акопян Н. Б., 1968; Бутиков И. А., 1968; Кабо В. Р., 1968 (dans ces œuvres il y a des bibliographies détaillées et des problèmes historiographiques).

² К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 34, стр. 138.

³ В.И. Ленин. Пол. собр. соч., т. 48, стр. 232.

⁴ Il existe une autre point de vue dans l'historiographie soviétique (regardez Кабо В.Р., 1968, стр. 258-265).

⁵ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 19, стр. 404.

naturelles, des établissements de chasseurs-pêcheurs, de chasseurs-éleveurs ou d'agriculteurs primitifs se sont formés.

Monuments mésolithiques

Les sites mésolithiques ont été les plus étudiés dans la région de la Caspienne, où A.P. Okladnikov a fouillé l'intéressante grotte de Djebel.¹ Récemment, ces données ont été complétées par des études d'une autre grotte - Dam-Dam-Chashma.² Dans les nombreuses couches culturelles de ces grottes et autres monuments de la région caspienne, des dizaines et des centaines de petits outils en silex ont été conservés, parmi lesquels des outils particulièrement intéressants de formes géométriques: segments, triangles, trapèzes. Les données archéologiques indiquent qu'au Mésolithique et au Néolithique ancien qui l'ont remplacé, la pêche et la cueillette se sont développées parallèlement à la chasse. De par leur nature, les monuments de la Caspienne sont proches des cultures simultanées de l'Asie occidentale.³

Les monuments trouvés par V.A. Ranov dans le Pamir sont complètement différents. Ici, dans des conditions exceptionnelles de haute montagne, à une altitude absolue de 3,5 mille à 4,2 mille m d'altitude, les sites de montagne les plus hauts du monde ont été ouverts, où les gens vivaient il y a 9 mille ans (les sites sont datés par des études physiques du charbon pris dans les foyers du site d'Oshkhona).⁴

De par sa nature, c'est déjà une culture différente, nettement différente du mésolithique occidental. Les instruments grossiers tels que les grattoirs à galets dominent ici. La technique paléolithique prévaut et les outils géométriques sont totalement absents. Devant nous se trouve le camp de chasseurs qui venaient l'été dans ces endroits riches en gibier. Sur le site d'Oshkhona, quatre horizons culturels ont été découverts et plus de 10 000 outils ont été collectés.⁵

Monuments néolithiques

Il y a environ 9 à 7 mille ans, l'ère du nouvel âge de pierre commençait.

En Asie centrale, trois communautés culturelles et historiques sont assez clairement tracées, différant les unes des autres par le matériel archéologique et les conditions d'existence. Pendant cette période, des changements historiques se produisent dans la vie de la société humaine. De la nature de l'appropriation de la production, l'humanité passe à la production - la chasse et la cueillette sont remplacées par l'agriculture et l'élevage. Ce changement est parfois appelé la «révolution néolithique». Inutile de dire que ce nom est plutôt arbitraire.

Le long des contreforts du Kopetdag, il y avait des colonies de porteurs de la culture Djeytun - des tribus qui sont passées à l'agriculture plus tôt que partout ailleurs en URSS. Ces tribus vivaient dans des colonies ancestrales, dans des maisons construites avec des briques pareilles aux «petits pains» ronds. La présence d'élevage bovin est ici notée. Les outils agricoles sont principalement représentés par des inserts en silex de faucilles primitives, qui représentent 36,5% de tous les outils étudiés (les cultures cultivées sont le blé et l'orge). L'inventaire du silex est accompagné de découvertes de fragments de faïence. Les vaisseaux étaient moulés à la main et étaient parfois peints avec des lignes ondulées ou striées, des ornements en maille. Il s'agit de la plus ancienne céramique connue en Asie centrale.

¹ Okladnikov A.P., 1956.

² Марков Е. Е., 1966.

³ Okladnikov A. П., 1966 а.

⁴ Бутомо С.В. и др., 1964.

⁵ Ранов В.А., 1962 б.

Dans le village le plus étudié de cette culture, Djeytune, un certain nombre de petites figurines en argile d'animaux et de personnes ont également été découvertes, qui, selon V.M. Masson, représentent des fétiches ancestraux.¹ Le cadre chronologique de l'existence des principaux monuments de la culture Djeytun concerne VI millénaire av. J.-C.

La partie plate de l'Asie centrale (en particulier l'oasis de Boukhara et la région de la mer d'Aral) était occupée par des tribus qui forment une autre communauté. Les monuments laissés par ce groupe sont appelés Kelteminar. Contrairement à la précédente, c'est principalement la culture des chasseurs et des pêcheurs. Mais aux derniers stades de leur développement, les Kelteminariens, apparemment, avaient déjà apprivoisé le bétail et maîtrisé les rudiments de l'agriculture. La date généralement acceptée pour l'existence de cette communauté est le IV-III millénaire av. J.-C.

Ainsi, à cette époque, on note le développement inégal des cultures de l'âge de pierre. La vie des tribus Kelteminar est illustrée de la manière la plus vivante par les fouilles de Djanbas-Kala 4, où les restes d'une immense demeure ovale au sol avec une structure à ossature de bois et de roseaux, qui desservait une communauté tribale de 100 personnes ou même plus, ont été découverts. Une habitation encore plus grande de conception similaire a été trouvée sur le site de Kovat 7.

La culture Kelteminar est caractérisée par de petits instruments en silex et une technique d'insertion développée. Le silex a été exploité dans les montagnes du Sultanuizdag, où une carrière et un atelier de transformation de silex (Burly 3), datant de l'époque Kelteminar, ont été découverts. Un grand nombre de céramiques, y compris des céramiques ornementées, ont été trouvées dans les colonies.²

Les contreforts et la partie montagneuse de l'Asie centrale étaient occupés par la troisième communauté tribale - la culture Hissar. Il s'agit d'un véritable «néolithique montagnard» - une période caractérisée par des conditions d'existence spécifiques dans les vallées montagneuses. Même le premier chercheur de la culture Hissar, A.P. Okladnikov, a noté l'extrême originalité des outils en pierre de la culture Hissar, dont la principale composante est les outils de galets, qui représentent la dernière étape du développement d'outils de ce type en Asie centrale. La deuxième spécificité de cette culture est l'absence quasi totale de poterie.

A.P. Okladnikov pensait que les porteurs de la culture Hissar étaient les premiers agriculteurs des régions montagneuses, bien que la chasse continuait à jouer un rôle important dans leur vie avec l'agriculture et l'élevage. Les travaux de Tutkaul (sur la rive gauche de la rivière Vakhsh près de Nurek), où une colonie riche et multicouche de cette époque est explorée sur une très large zone, jette un nouvel éclairage sur la genèse de la culture Hissar et sa base économique.

À Tutkaul, quatre horizons culturels ont été découverts (les deux mésolithiques X-VIII millénaires av. J.-C. et deux, proprement dite, appartenant à la culture Hissar). Dans les horizons de Hissar, il y a des restes de foyers hémisphériques, construits en pierre, ainsi que des «quartiers résidentiels» originaux aménagés, parfois en plusieurs couches de pierres. Des sites similaires, qui ont très probablement servi de base à des habitations légères à ossature de bois, ont également été découverts lors de fouilles au Moyen-Orient.³

Parmi plus de 40 000 objets de l'âge de pierre, trouvés lors de fouilles à Tutkaul, il y a des haches polies de très bonne qualité, des couteaux à lame rectifiée, des outils ménagers faits à la main: crevaisons, chéquers, grattoirs; il y a beaucoup d'outils utilisés pour travailler le bois. Les armes de chasse de personne n'étaient des lances et des fléchettes équipées d'inserts -

¹ Массон В. М., 1966 б, стр. 88.

² Толстов С. Л., 1948 а, стр. 59-66; Виноградов А. В., 1968; Коробкова Г. Ф., 1969.

³ Braidwood R.J., 1967, p. 106-107.

de petites plaques insérées dans une rainure d'une base en bois ou en os et fixées avec de la résine ou un autre liant.

Une grande place est occupée par de gros outils en galets, caractéristiques des sites Hissar. Très peu d'outils en os.

Des restes osseux ont également été trouvés - les premières découvertes anthropologiques de personnes de la culture Hissar.

L'âge des couches d'Hissar est déterminé par la date radiocarbone 5150 ± 140 ans av. J.-C., obtenue pour la partie supérieure de l'horizon.

Il est très difficile d'établir la base économique de la culture Hissar de l'étape de Tutkaul. Mais à en juger par les données archéologiques, il ne s'agit pas d'un établissement de chasseurs et de cueilleurs, mais de personnes qui ont changé ou sont simplement en train de passer à la production de formes d'économie. L'économie des anciens montagnards de Tutkaul est la plus proche du stade de «l'agriculture émergente et de l'élevage du bétail». Un certain nombre de signes indiquent que l'élevage bovin a joué un rôle déterminant. Parmi les rares os identifiables extraits de la couche culturelle, il y a les os de moutons et de chèvres domestiques.

Maintenant, nous avons quelques raisons pour établir les limites de la propagation de la culture Hissar - des monuments de ce type couvrent les vallées bas tadjikes. Des cultures similaires, malheureusement encore mal étudiées, se retrouvent dans d'autres régions des montagnes d'Asie centrale, en particulier au nord du Tadjikistan, à Fergana, sur les rives du lac Issyk-Kul.

La division chronologique des monuments de la culture Hissar, qui existait depuis au moins trois mille ans (VI-III mille av. J.-C.), est également établie. Les monuments les plus anciens appartiennent à Tutkaul, ceux du milieu - Kuhi-Bulion, les monuments ultérieurs sont représentés par Tepe-i Goziyon à Hissar.¹

Le passage de la culture Hissar aux cultures de l'ère du métal est encore mal étudié.

Les plus anciennes peintures rupestres

Les peintures rupestres sont d'un grand intérêt pour les chercheurs du passé, qui fournissent le matériel le plus riche pour comprendre la pensée des anciens, ses idées sur le monde qui l'entoure, son idéologie.

En Asie centrale, il existe des milliers de dessins gravés sur des roches dans de nombreuses régions. Les gravures rupestres de Saymaly-Tash à Fergana² et Lyangar-Kisht dans le Pamir occidental³ sont particulièrement célèbres. Au Tadjikistan, il y a de nombreux points où il y a des gravures rupestres - le long de la rivière Zeravchan et ses affluents,⁴ dans la crête Kurama⁵ et dans un certain nombre d'autres endroits. Une cinquantaine de ces lieux ont été recensés dans le Pamir.⁶ Cependant, la plupart des peintures rupestres mentionnées appartiennent à l'époque historique et en partie à la plus ancienne - scythe-sarmate. Leur étude est un problème fascinant, sur la solution duquel travailleront probablement de nombreuses générations d'archéologues et de critiques d'art.

Mais les plus anciennes gravures rupestres réalisées par l'homme de l'âge de pierre sont encore plus intéressantes. Ils ne sont rencontrés que sur quelques points et diffèrent à la fois dans leurs sujets et dans leurs manières d'exécutions. Contrairement aux dessins ultérieurs,

¹ Коробкова Г. Ф., Рано В. А., 1968.

² Бернштам А. И., 1952.

³ Ранов В. А., 1960 а.

⁴ Дальский А. И., 1949; Мандельштам А. М., 1956

⁵ Ранов В. А., 1960 б.

⁶ Ранов В. А., Гурский А. В., 1960.

sculptés ou gravés à la surface de roches ou de pierres à parts, les dessins anciens sont réalisés avec de la peinture.

Les images les plus célèbres de Zaraut-say (Ouzbékistan), connues depuis longtemps dans le monde entier. Parmi eux, la scène de chasse aux taureaux sauvages est particulièrement intéressante, où les chasseurs sont masqués avec de larges imperméables. Selon les dernières données, ces dessins appartiennent au néolithique - énéolithique, bien qu'il soit possible que la couche la plus ancienne appartienne même au mésolithique.¹

Il semble que les gravures rupestres les plus anciennes d'Asie centrale soient les dessins de la grotte de Shakhta, découverts par V.A. Ranov en 1958 dans le Pamir oriental. Ici, sur le mur d'une petite grotte, située à une altitude d'environ 4,2 mille mètres au-dessus du niveau de la mer, des dessins ont été conservés en deux couleurs. Les images de personnes déguisées en oiseaux, sangliers et ours sont clairement visibles. Les animaux sont frappés par des flèches qui leur volent. À en juger par les données stylistiques, les dessins de la grotte de Shakhta sont plus anciens que ceux de Zarautsay et peuvent remonter au début du néolithique ou du mésolithique.²

À une époque plus tardive - le néolithique tardif ou l'âge du bronze - des dessins ont été découverts dans deux autres points des hautes terres d'Asie centrale - sur la rivière Sarydjas³ et non loin de la grotte Shakhta à Kurtek-say.⁴

3. L'ÂGE DU BRONZE. TRANSITION AU GENRE DU PÈRE

L'âge du bronze est une époque importante de l'histoire humaine. A cette époque, des changements significatifs se produisent à la fois dans le développement des forces productives et dans la structure sociale de la société: extraction et fusion des minerais, la production d'outils métalliques commence, les communautés progressent dans le développement des forces productives, l'agriculture apparaît avec l'utilisation de l'irrigation artificielle, presque toutes les tribus d'Asie centrale passent à une économie productrice, de grandes colonies apparaissent; à la fin de la période, la propriété et l'inégalité sociale se développent, préparant la transition de la période suivante vers une société de classes.

La période initiale de l'âge du bronze est appelée énéolithique - âge du cuivre-pierre. C'est à cette époque que les outils et produits en cuivre ont commencé à se répandre progressivement, bien qu'il existe également de nombreux outils en pierre. Dans le sud du Turkménistan, l'Énéolithique couvre le V-III millénaire av. J.-C., dans d'autres régions, il a continué au II millénaire av. J.-C. De la fin du III millénaire av. J.-C. commence l'âge du bronze proprement dit, qui a duré jusqu'aux IXe-VIIIe siècles av. J.-C.

À l'âge du bronze, les tribus d'Asie centrale ont atteint un très haut niveau de développement de la culture matérielle et spirituelle. En même temps, ils constituaient un lien entre les civilisations urbaines du Proche-Orient et de l'Hindoustan, d'une part, et les tribus de la région de la Volga, du Kazakhstan, de la Sibérie, de l'Asie centrale et de la Chine, d'autre part. En même temps, dans la littérature occidentale, il y a une sous-estimation claire de l'importance de la plus ancienne civilisation d'Asie centrale. Même dans un ouvrage aussi sérieux que "Histoire de l'humanité. Développement de la culture et de la science", publié par l'UNESCO à propos de la culture sud-turkmène de l'âge du bronze, il est dit: "Sa nature générale est relativement simple, c'est la culture d'une société qui vit dans une "unité" plutôt

¹ Формозов А. А. 1966; 1969, стр. 60— 78.

² Ранов В. А., 1961.

³ Окладников А. П., Рацек В. И., 1954.

⁴ Ранов В. А., 1964.

que dans n'importe quel rapide important de progrès".¹ Les matériaux des chercheurs soviétiques réfutent complètement ces arguments nihilistes. La contribution de l'Asie centrale à la culture de l'Orient de cette période était très grande; de plus, c'est d'Asie centrale que des tribus - porteuses de discours iranien et indien - sont venues dans les pays voisins - l'Inde, l'Afghanistan et l'Iran. Ceux d'entre eux qui sont restés en Asie centrale différaient dans une certaine mesure et s'isolaient davantage de ceux qui étaient partis pour l'Iran et l'Hindoustan. Le développement ultérieur de la culture d'Asie centrale démontre la prédominance décisive des traditions remontant à l'Énéolithique.

Forces productives

Au fil des siècles, les outils de production se sont de plus en plus améliorés et la technologie s'est développée. L'une des directions de ce développement a conduit à l'émergence de la fonte des métaux. La science ne dispose pas de données exactes sur l'origine de la métallurgie primitive. Au départ, les métaux natifs étaient considérés comme un type spécial de pierre et étaient traités de la même manière que la pierre ordinaire. Peu à peu, les gens ont compris que certains types de pierre avaient des propriétés particulières, surtout la malléabilité. Plus tard, lorsque l'homme a trouvé à plusieurs reprises des morceaux de cuivre dans les cendres refroidies de l'incendie, résultant de la restauration de cuivre pur à partir de pierres - des morceaux de minerai de cuivre dans la flamme - l'idée est née d'extraire délibérément le cuivre du minerai, c'est-à-dire de fondre du minerai de cuivre. La connaissance de la poterie - la cuisson de la céramique - a joué un rôle important dans la maîtrise du processus de fusion des métaux. Ces premières étapes dans le domaine de la métallurgie primitive se sont faites avec beaucoup de difficulté et se sont poursuivies, comme l'ont établi les archéologues, pendant plusieurs millénaires.

Cependant, les outils en cuivre étaient inefficaces en raison d'une dureté insuffisante. La situation a radicalement changé avec l'apparition d'un alliage de cuivre et d'étain (parfois remplacé par le plomb, l'antimoine, l'arsenic). Outre un certain nombre d'avantages technologiques, cet alliage - le bronze - de par sa dureté a permis de passer à la fabrication très répandue d'outils métalliques, bien que les outils et les armes en pierre n'aient pas été complètement remplacés.²

F. Engels a écrit: «Les plus importants d'entre eux (des métaux – B.G.) étaient le cuivre et l'étain, ainsi que le bronze qui en fondait; le bronze fournissait des outils et des armes utilisables, mais ne pouvait pas supplanter les outils de pierre; seul le fer pouvait le remplacer, mais on ne savait pas encore comment extraire le fer».³

En Asie centrale, il existe de nombreux gisements de minerai de cuivre qui pourraient être développés et mis en valeur à l'âge du bronze. Ainsi, à Fergana, le cuivre a été obtenu, en particulier, dans le gisement de Naukat, dans les montagnes de Chatkal-Kurama; en Asie centrale, des exploitations sont également connues dans les montagnes de Bukan-Tau, etc. La gamme de minerais utilisés pour la fusion s'est progressivement élargie; Au départ, les métallurgistes primitifs fondaient le cuivre uniquement à partir de minerais oxydés; plus tard, une technologie incomparablement plus complexe de fusion du cuivre à partir de minerais sulfurés répandus a été maîtrisée. L'étain a également été exploité en Asie centrale, par exemple dans le gisement de Karnab au sud de la vallée de Zeravchan.⁴

¹ Hawkes I. and Wolley L., 1963, p. 827.

² Богаевский Б. Л., 1936, стр. 390-439; Литвинский Б. А., 1954 б, стр. 13-36; «A History of Technology», 1957, p. 572-598.

³ К. Маркс и Ф.Энгельс. Соч., т. 21, стр. 161.

⁴ Литвинский Б.А. и др., 1950; 1962, стр. 189-191.

L'agriculture et l'élevage, apparus à l'époque précédente, sont en train de devenir les principales branches de l'économie. Désormais, la chasse n'a qu'un sens auxiliaire.

Dans le sud du Turkménistan, où se trouvent de nombreuses petites rivières et ruisseaux, les marchands de terres ont d'abord utilisé les crues naturelles. Le semis a été réalisé dans des boues humides. Déjà du IV millénaire av. J.-C. apparaissent les premières structures d'irrigation, parmi les plus anciennes de tout le Proche-Orient. Réservoir artificiel connu, contenant jusqu'à 3,5 mille mètres cubes. m d'eau. Des canaux d'irrigation ont été découverts un peu plus tard (4ème-3ème millénaire av. J.-C.), qui irriguaient environ 150 hectares de terres arables près de l'une des colonies sud-Turkménistan; Les principales cultures étaient à l'origine l'orge à deux rangs, le blé tendre et le blé nain. À l'avenir, à en juger par les découvertes de céréales, outre l'orge et le blé, du seigle, des pois chiches et de petits raisins ont été plantés. Au départ, des faucilles en pierre (composition) ont été utilisées, puis, évidemment, celles en cuivre et en bronze sont entrées en service. Il y a des raisons de croire qu'à l'époque de l'âge du bronze développé et tardif, la force de traction des animaux était utilisée pour cultiver les champs. Dans la composition du troupeau, les petits ruminants ont prévalu sur les bovins. Il y avait beaucoup de moutons. Des chevaux et des chameaux ont été utilisés.¹

Chez les tribus d'autres régions d'Asie centrale, l'émergence de l'agriculture irriguée s'est produite plus tardivement, mais aussi à l'âge du bronze. Il existe des preuves incontestables que dans le II millénaire av. J.-C. il y avait des canaux d'irrigation² à Khârezm; très probablement, ils étaient à Fergana. Dans l'économie de ces régions, le poids spécifique de l'élevage bovin était nettement plus élevé qu'au Sud-Turkménistan.

Parallèlement à l'extraction des métaux, à la métallurgie, à l'agriculture et à l'élevage, diverses industries ont connu un grand développement, en particulier la céramique, le traitement de la pierre, etc.

Régions historiques et culturelles d'Asie centrale

Le cours du développement historique à l'âge du bronze n'était pas le même dans différentes parties de l'Asie centrale. Deux grandes zones peuvent être distinguées: 1) le sud-ouest (Sud-Turkménistan); 2) nord et est (le reste du territoire de l'Asie centrale). Les cultures de ces régions étaient très différentes les unes des autres. Dans le même temps, il existait des liens solides et durables entre eux.³

Dans le sud du Turkménistan, une culture agricole sédentaire se développe, qui est généralement appelée Anau, selon le premier monument étudié. Les fouilles à Anau ont d'abord été menées par l'historien local russe A. V. Komarov, puis ont été poursuivies par l'expédition américaine dirigée par R. Pampelli.⁴ La recherche scientifique sur les monuments de la culture Anau a commencé par les recherches de B.A. Litvinsky à Namazga-tepé en 1949-1950,⁵ puis poursuivi par B.A. Kuftin, qui proposa un schéma de périodisation de ces monuments, établi dans la littérature.⁶ De nombreux documents sur les monuments de la culture Anau sur toute sa longueur ont été obtenus lors des fouilles à long terme de V.M. Masson et de ses collaborateurs. V.M. Masson a étudié et généralisé des matériaux sur l'histoire des tribus Anau, les introduisant pour la première fois dans un large éventail de problèmes de l'histoire de l'Orient ancien.⁷

¹ Лисицына Г. Н., 1965; «Средняя Азия в эпоху камня и бронзы». М.,- Л., 1966. стр. 110-113, 164.

² Итина М., А., 1968; Андрианов Б. В., 1969, стр. 102-110.

³ Ср. ИТН, I, стр. 98-100.

⁴ «Explorations in Turkestan», 1908.

⁵ Литвинский Б. А., 1952 б.

⁶ Куфтин Б. А., 1954.

⁷ Массон В.М. а; 1956 б; он же. 1959, 1960; «Средняя Азия в эпоху камня и бронзы», стр. 76-128, 151-178. 178.

Au début de l'Énéolithique, les colonies se composaient de maisons d'habitation séparées d'une pièce. Dans l'Énéolithique développé, les colonies sont entourées de murs défensifs; il y a des maisons publiques, chacune d'elles a un brasero en deux parties. Il y a une tendance à la construction de maisons à plusieurs pièces. À la fin de l'Énéolithique, les colonies qui s'étaient fortement développées se composaient déjà de maisons à plusieurs pièces réunies en quartiers.

Un trait caractéristique de la culture du Sud-Turkménistan de l'ère énéolithique à la fin de l'âge du bronze est la céramique avec des ornements colorés (les céramiques dites peintes).

À l'âge du bronze, il y avait des bourgs de petite et moyenne taille (jusqu'à 10 hectares de superficie) et de très grande taille – des proto-villes, comme Namazga-Tepé, occupant une superficie allant jusqu'à 70 hectares.

Au cours de l'existence de Namazga-Tepé, qui est née à l'Énéolithique, des couches culturelles d'une épaisseur d'environ 34 m se sont accumulées. Les principales occupations des habitants sont restées les mêmes, mais la gamme des cultures agricoles s'est élargie. Des outils agricoles en cuivre-bronze font leur apparition. Les articles en cuivre et en bronze sont largement entrés dans la vie de la population, bien que divers outils en pierre et artisanat aient également été utilisés. Le règlement, apparemment, consistait en de vastes zones résidentielles, dont chacune abritait une communauté nombreuse. Dans l'un de ces massifs, 27 salles ont été excavées (il y en avait à peine moins de 50 au total), reliées les unes aux autres par des passages. Les locaux étaient rectangulaires, carrés et certains étaient de forme irrégulière, construits en grandes briques rectangulaires avec des coutures de bandage. Dans les pièces, il y avait des foyers de plusieurs types, des sofas, dans les portes il y avait des talons dans lesquels tournaient les saillies-épines des panneaux de porte. Les murs étaient soigneusement structurées, à certains endroits en albâtre. Selon certains rapports, certains des locaux avaient un plafond voûté. Ainsi, déjà à l'Énéolithique et à l'âge du bronze dans le sud de l'Asie centrale, le secteur du bâtiment et de l'architecture a atteint un fort développement.

La production artisanale a également atteint un nouveau niveau. Il y avait des ateliers de coulée de cuivre qui produisaient une variété de produits: des aiguilles et des joints en cuivre aux poignards. En plus des outils et des armes, divers ornements étaient en pierre et de beaux plats étaient également fabriqués. Les potiers ont acquis une compétence particulière, faisant des plats de différents types et tailles: des minuscules cruches et verres aux gros cruches. La vaisselle élégante et délicate était recouverte de peinture multicolore. L'artisanat textile était également largement développé.

Quelques informations sur l'idéologie des habitants de Namazga-Tepé peuvent être obtenues en étudiant l'ornement des vaisseaux. En plus des motifs géométriques, il y a des images de serpents, d'oiseaux, de léopards, de chèvres, etc. L'image réaliste d'une chèvre debout entre deux arbres est particulièrement magnifique. Trouvé des figurines d'argile schématisées et plus réalistes d'humains et d'animaux. Certaines images indiquent la présence de vestiges du matriarcat. Le nombre d'images cultes peut être attribué à une maquette en terre cuite d'une habitation et à des roues en argile issues de modèles de charrettes. Près des murs des maisons et sous eux, il y a des sépultures humaines.¹

Un autre village de type proto-urbain - Altyn-Tepé, bien que beaucoup plus petit que Namazga-Tepé (la superficie d'Altyn-Tepé est de 26 hectares), mais a donné les restes de structures monumentales de l'ancien type oriental et d'autres matériaux intéressants, y compris des statuettes, certains d'entre eux ont des signes ressemblant à des pictogrammes.²

Les stades ultérieurs de l'âge du bronze sont représentés à la fois à Namazga-Tepé et sur d'autres sites de la ceinture de contreforts du Kopetdag, ainsi que dans l'oasis de Merv.

¹ Литвинский Б. А., 1952 г.

² Массон В. М., 1967 г.

Tout au long de l'âge du bronze, le Sud-Turkménistan était la région la plus développée et la plus cultivée d'Asie centrale. Il faisait partie d'une «vaste ceinture de premières communautés agricoles de la terre qui jouxtait les civilisations urbaines de l'Orient ancien. Les tribus d'Asie centrale, d'Iran, du Baloutchistan et d'Afghanistan ont joué un rôle particulièrement important à cet égard, se situant au milieu des deux plus grands centres de la civilisation antique - l'Inde et la Mésopotamie".¹ Ainsi que les tribus agricoles voisines de l'Iran et de l'Afghanistan, les tribus d'Asie centrale (sud-turkmènes) ont également, à leur tour, eu un certain impact sur elles.

Il est difficile de surestimer l'importance des liens continus des tribus sud-turkmènes avec les tribus de la deuxième région du bronze d'Asie centrale, qui sont généralement appelées les tribus du cercle des steppes, car elles faisaient partie intégrante des tribus des steppes eurasiennes. Dans la seconde moitié du II - le début du I millénaire av. J.-C. de grands groupes de tribus des steppes, venus du nord, pénètrent dans le sud du Turkménistan.

Dans la région d'Aral, les expéditions du S.P. Tolstov et de ses collaborateurs ont découvert de nombreux monuments de l'âge du bronze. Beaucoup d'entre eux appartiennent à la culture Tazabaghyab. Le peuple Tazabaghyab vivait dans des semi-pirogues rectangulaires. Au centre de la maison il y avait un grand foyer, le long des murs il y avait des fosses utilitaires. La population était engagée dans l'agriculture, y compris l'irrigation; l'élevage bovin joue également un rôle important. Des lieux de sépulture de personnes de cette époque ont été découverts. Un grand nombre de céramiques a été trouvé, décorées de motifs de lignes dentelées ou de points en forme de triangles, de lignes brisées, etc. Cette céramique, comme l'a prouvé M.A. Itina, présente une similitude significative avec les céramiques de la culture Andronov du Kazakhstan occidental et de la culture du bois Région de la Volga.

Parallèlement à la culture Tazabaghyab, une autre, la culture Suyargan, était répandue dans la région de la mer d'Aral. Les chercheurs pensent que l'apparition de cette culture a été largement déterminée par ses liens méridionaux avec les tribus de la culture Anau.

À la fin de l'âge du bronze (la fin du IIe millénaire av. J.-C. ou les premiers siècles du Ier millénaire av. J.-C.) pour les représentants de la noblesse tribale dans le delta du fleuve Syr-Darya sur la butte Tagisken, sont découverts d'immenses mausolées en briques d'adobe et en bois piliers. Ils étaient ronds à l'extérieur (jusqu'à 15 m de diamètre) et carrés à l'intérieur. Les murs d'argile sont très massifs. De l'intérieur, ils étaient probablement drapés d'une sorte de tapis.²

Dans le cours inférieur du Zeravchan, ils étaient situés à la fin du 3ème - la première moitié du 2ème millénaire av. J.-C. les colonies de tribus, que les archéologues appelaient Zamanbabins. Les Zamanbabiens vivaient dans de petites habitations en roseaux, enduits d'argile mélangée au paille. Ils étaient engagés dans l'agriculture (utilisant des glissements de terrain inondés d'eau lors des déversements), l'élevage de bétail (bovins et petits ruminants, ânes) et la chasse et pêche. Parmi les outils, il convient de noter les houes en pierre, les faucilles à feuilles mobiles, les pistils. La poterie de cette culture, datant de la fin du Kelteminar, a également été fortement influencée par les Anau. Des fragments de la céramique Anau proprement dite, similaires ou identiques à ceux du sud du Turkmène, des décorations en bronze et en pierre ont également été trouvés ici. Il n'est pas exclu qu'une vague d'immigrants du sud du Turkménistan se soit jointe aux descendants des Kelteminariens ici. Une autre explication plausible est proposée, qui provient des relations culturelles (plutôt qu'ethniques) avec la région des tribus agricoles du sud.

¹ Массон В. М., 1964, стр. 5.

² Толстов С. П., 1962, стр. 47-88; Итина М. А., 1962; «Средняя Азия в эпоху камня и бронзы», стр. 233-238.

Plus tard (à partir du milieu du II^e millénaire av. J.-C.), les tribus de la steppe du bronze se sont répandues sur le territoire de la vallée du Zeravchan.¹

Sur le territoire du Tadjikistan central et méridional, les premiers monuments identifiés de l'âge du bronze sont des découvertes individuelles de produits en cuivre-bronze, en particulier des haches en cuivre. L'un d'eux a été trouvé dans le village de Yori (région de Penjikent), un autre - dans le village de Shar-Shar de la région de Kuybyshev, le troisième - près du village de Araktchin près de Varzob. Tous remontent à la fin du 3^e - début du 2^e millénaire av. J.-C.²

Pour l'âge du bronze développé, nous avons une série de monuments à la fois dans le nord et dans le sud de la république.

Sur la rive droite du Syr-Darya, à l'est de Leninabad, dans la zone vide de Kayrakkum, des dizaines de colonies de l'âge du bronze développé et tardif ont été découvertes et étudiées. Parmi eux, il y en avait de très petits et beaucoup plus grands (environ 10 hectares), bien que la partie principale ait une superficie de 0,1 à 3,0 hectares. Les colonies se composaient généralement de plusieurs logements. Apparemment, de nombreuses habitations avaient une rangée centrale de foyers et la longueur de l'habitation atteignait 20 m et une largeur de 12 à 15 m.

Le peuple Kayrakkum était principalement engagé dans l'élevage de bétail; dans les agglomérations on a collecté les os de mouton (ou de chèvre), de vache, de cheval. Le développement de l'agriculture est indirectement attesté par l'abondance des céréales; ils servaient à moudre les céréales et à faire de la farine.

L'une des principales professions du peuple Kayrakkum était l'exploitation minière et la métallurgie. Il y a beaucoup de scories de bronze dans les colonies; des moitiés de formes de pierre en deux parties ont été trouvées, qui ont servi à couler des haches et des pics en bronze.

La poterie Kayrakkum est similaire à la poterie Tazabaghyab, mais pas identique à celle-ci. Pour appliquer des motifs ornementaux, des tampons ont été utilisés - avec des dents ("peigne") et plats.

Des sépultures de personnes de l'âge du bronze ont été trouvées sur le territoire des montagnes de Kayrakkum elles-mêmes, ainsi que dans le village de Dahana (district d'Asht).

Les tribus des Kayrakkum à l'âge du bronze faisaient partie d'un grand groupe de tribus de la steppe du bronze, qui occupaient alors certaines zones de la vallée de Fergana. Des tribus apparentées ont occupé l'oasis de Tachkent et ont fusionné sur le territoire de Septes rivières avec les tribus Andronov du sud du Kazakhstan. Cette culture est généralement appelée Kayrakkum. Outre cela, les Kayrakkum eux-mêmes, sur le territoire du nord du Tadjikistan, les Kayrakkum vivaient dans la région de Shahrstan. Des restes de leur culture matérielle sont enregistrés dans les couches supérieures de la grotte Ak-Tanga.³

Dans la vallée de Fergana, avec la culture Kayrakkum, il y en avait une complètement différente - la culture Tchust. Les habitants des colonies de la culture Tchust étaient principalement des agriculteurs. Ils sont caractérisés par des céramiques peintes.

Dans le sud du Tadjikistan, des traces de peuplements des tribus de bronze des steppes ont été trouvées (par exemple, sur le domaine central du sovkhoze Kirov près de la ville de Kurgan-Tyubé). Dans les vallées du cours inférieur des rivières Qizyl-Su, Vakhch et Kafirnigan qui se jettent dans le fleuve Pyandj, de nombreux cimetières de l'âge du bronze tardif ont été découverts, qui concernent le milieu - de la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C. La population qui les a quittés utilisait d'excellentes céramiques (une partie était faite sur un tour de potier), très rappelant la culture Anau tardive. Les connexions du sud et de l'ouest peuvent également être attribuées aux objets en bronze de cette culture. Dans le même temps,

¹ Гулямов Я. Г., Исламов У., Аскарлов А., 1956; Аскарлов А., 1969.

² Литвинский Б.А., 1961.

³ Литвинский Б. А. и др., 1962; présentation faite: Glaesser G., 1965, p. 323-329.

le rite funéraire, en particulier la forme des tombes, la présence de crémation, etc., peut plutôt indiquer un lien avec le cercle des cultures steppiques. A l'emplacement des lieux de sépulture pour la culture, deux noms ont été proposés; «Bichkent» et «Vakhch»; leur relation n'est pas encore tout à fait claire.¹ Dans le même temps, à une distance relativement courte, à Surkhan-Darya, des colonies avec des céramiques similaires à la fin d'Anau ont été découvertes. Le matériel obtenu lors des fouilles de Kuchuk-Tepé (étudié par L. I. Albahum) et Sapali-tepé (recherché par A. Askarov) témoigne que dès la fin du III - début du II millénaire av. J.-C. dans le sud de la région orientale de l'Asie centrale, des communautés sont apparues avec une économie très développée d'un type agricole primitif, vivant dans des colonies fortifiées, dans des maisons magnifiquement planifiées et construites (sous lesquelles, d'ailleurs, ils ont enterré les morts). Divers métiers ont atteint un niveau élevé.

Selon B. A. Litvinskiy, à la fin du III - début du II millénaire av. J.-C. il y a une forte expansion de l'écoumène des tribus Anau, qui peuplent les territoires de l'est et du sud-est. Sur les nouvelles terres, certains continuent à mener leur mode de vie habituel, tandis que d'autres, là où les conditions écologiques ne le permettent pas, deviennent progressivement éleveurs et passent à un mode de vie semi-sédentaire (ils ont laissé les cimetières du sud du Tadjikistan). Les habitants de la steppe ont eu une grande influence sur leurs coutumes et leur culture matérielle.

Système social

Le problème du système social à l'âge du bronze suscite des débats sans fin parmi les spécialistes; il existe encore de nombreuses évaluations et hypothèses vocales différentes.

L'attention est attirée sur les jugements sur l'histoire minutieusement étudiée des tribus de la culture Anau. Selon V.M. Masson, l'apparence des maisons à plusieurs pièces était associée au fait que des communautés familiales nombreuses y vivaient. Déjà au tournant du IV-III millénaire av. J.-C. il y a une transformation des communautés matriarcales de grande famille en familles patriarcales. Au final, comme le soulignent les classiques du marxisme-léninisme, le passage du matriarcat au patriarcat était dû à des raisons économiques, en particulier au développement de l'élevage bovin, qui était engagé par l'homme. «Tout le surplus que la providence fournissait maintenant allait à l'homme; la femme a participé à la consommation de celui-ci, mais n'a pas eu de part dans la propriété. Le "sauvage" - guerrier et chasseur, s'est contenté dans la maison de la deuxième place après que la femme, le berger "plus doux", se vantant de sa richesse, soit remontée à la première place, et la femme a été repoussée à la seconde... les travaux ménagers de la femme ont maintenant perdu son importance par rapport au travail industriel de l'homme."²

À la fin de l'âge du bronze, la propriété et la différenciation sociale se sont accrues. D'énormes tombes sont en cours de construction, semblables à celles de Tagisken. Une vie proto-vile se développe. Il est encore difficile de répondre à cette question avec certitude, mais nombre des phénomènes initiaux de ce processus sont incontestables.

4. COMPOSITION ETHNIQUE DE LA POPULATION D'ASIE CENTRALE À L'ÈRE DU BRONZE. PROBLÈME ARYEN

Communauté indo-iranienne. Aryens

Les processus ethniques qui ont eu lieu en Asie centrale pendant l'âge du bronze étaient d'une grande importance à la fois pour le développement de l'Asie centrale elle-même dans les

¹ Литвинский Б. А. 1967 а; Мандельштам А. М., 1968.

² К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 21, стр. 162,

périodes ultérieures, et pour l'histoire d'un certain nombre de pays voisins dans de vastes régions de l'Inde à l'Europe du Sud-est.

Les difficultés d'étude de l'histoire ethnique de l'Asie centrale à l'époque considérée sont principalement dues au fait qu'il n'existe pas de sources écrites à ce sujet et que les documents archéologiques disponibles jusqu'à présent ne peuvent être interprétés sans ambiguïté. Mais néanmoins, des informations sur l'installation des tribus en Asie centrale et dans les pays voisins depuis le début de la période historique et des données historiques et linguistiques comparatives, ainsi qu'une généralisation du matériel archéologique en constante augmentation, nous permettent de tirer un certain nombre de conclusions importantes et assez précises dans ce sens.

Déjà les premières sources écrites datées de manière fiable contenant des informations sur l'Asie centrale, en témoignent aux VII-VI siècles av. J.-C. des tribus et nationalités appartenant à l'ethnie iranienne vivaient sur tout son territoire - Sogdiens, Bactriens, Margians, Khârezmis, Parthes, diverses tribus de Sakas, etc.

À l'heure actuelle, à la suite de fouilles archéologiques et de découvertes individuelles, les scientifiques disposent également de textes en plusieurs langues iraniennes qui étaient courants dans l'Antiquité et au début du Moyen Âge en Asie centrale et dans les régions adjacentes. Ce sont les langues Bactriane, Sogdiane, Khârezmi, ainsi que le Khotan-Sakasiane¹ appartenant aux langues iraniennes orientales, et la langue parthe, appartenant à l'Iran occidental, mais significativement influencée par d'autres langues iraniennes orientales d'Asie centrale.² Dans l'une des régions d'Asie centrale et des territoires adjacents dans la première moitié du 1er millénaire av. J.-C. le dialecte était répandu, qui formait la base de la langue de «Avesta» - une collection de livres sacrés de la religion zoroastrienne.

Le groupe de langues iraniennes comprend le persan (connu à trois stades de développement: vieux persan, le moyen persan et le nouveau persan), le tadjik, le kurde, le baloutche et d'autres langues iraniennes occidentales; l'afghan (le pachtou), l'ossète, le pamiri et un certain nombre d'autres langues et dialectes Est-iraniens. Les langues iraniennes sont étroitement liées aux langues du groupe indien, ou indo-aryen,³ qui comprend, en plus des langues modernes, le dialecte védique, le sanskrit, le pali attesté par des textes anciens.

Avec les langues indo-aryennes, les iraniens constituent la branche indo-iranienne ou aryenne de la famille des langues indo-européennes. Ce dernier comprend également le slave, le germanique, le celtique, le roman, le grec, l'arménien et un certain nombre d'autres. La proximité de ces langues, qui se manifeste à plusieurs moments même maintenant, mais beaucoup plus grande dans l'antiquité, indique leur relation génétique.

La première zone de formation de cette famille de langues est placée par des scientifiques modernes dans certaines régions du territoire entre l'Europe centrale et les Balkans à l'ouest et les étendues steppiques de l'Eurasie à l'est. Mais en même temps, nous parlons d'une époque très lointaine. Plus tard, déjà à l'époque de la formation des dialectes qui sont les prédécesseurs directs des langues indo-européennes «historiques» (comme le grec, le slave, le germanique, etc.), les tribus parlant ces dialectes occupaient un territoire plus vaste, mais étaient toujours en contact les unes avec les autres. ...

¹ Ses monuments ont été trouvés au Turkestan oriental; des langues iraniennes modernes, des éléments de proximité avec le khotanais se retrouvent dans l'une des langues du Pamir - Wakhan; cp.: Герценберг Л. Г., 1965, стр. 31 и сл.; Bailey H. W., 1968, p. 157—159.

² Sur la place du parthe parmi les langues iraniennes et sur ses emprunts aux langues iraniennes orientales d'Asie centrale, voir.: Henning W. B., 1958, S. 92 - 97.

³ Le terme «indo-aryen» désigne les langues correspondantes en Inde, contrairement aux langues indiennes non indo-européennes - le dravidien et le munda.

Cependant, contrairement aux ancêtres d'autres groupes de langues et de peuples indo-européens «historiques», les prédécesseurs des langues et tribus indo-aryennes et iraniennes représentaient encore alors dans son ensemble un seul groupe.¹

La relation étroite ou l'unité des ancêtres des tribus iranienne et indo-aryenne est indiquée principalement par la proximité de leurs langues. Étude et comparaison des données de divers langues iraniens et indo-aryennes, et surtout anciennes - avestan et vieux persan, d'une part, et védique et sanskrit, d'autre part, indiquent clairement la similitude de la structure grammaticale et du vocabulaire de base des langues iraniennes et indo-aryennes dans l'antiquité.

En effet, à partir de ces langues, il est possible, par exemple, de citer de nombreux mots identiques, ne différant que par certains traits phonétiques, et souvent complètement coïncidents. Ainsi, l'eau était désignée dans l'ancienne langue iranienne par le mot *ap*, dans l'ancien indien *ap*; la terre, respectivement, est *bumi* et *bhumi*; le vent est *vata* et *vata*, le corps est *tanu* et *tanu*; main - *zasta* (ou *dasta*) et *khasta*; parole, voix - *vatchakh* et *vachas*; nom - *naman* et *naman*; vêtements - *vastra* et *vastra*; père - *pitar* et *pitar*; frère - *bratar* et *bhratar*; dans, à l'intérieur - *hangar* et *antar*; deux - *dva* et *dva*; quatre - *tchatvar* et *tchatvar*; cinq - *pantcha* et *pantcha*; sept - *hapta* et *sapta*; huit - *ashta* et *ashta*; dix - *dasa* et *dascha*; douze - *dvadasa* et *dvadascha*, cent - *sata* et *schata*, etc.

La plupart de ces mots continuent d'exister, ayant subi certains changements phonétiques, et dans les langues iraniennes modernes. Ainsi, par exemple, le tadjik: *ob* – l'eau, *bod* – le vent, *tan* – le corps, *dast* – la main, *nom* – le nom, *padar* – le père, *barodar* – le frère, *andar* – dans, *dou* – deux, *chakhor* – quatre, *pantch* – cinq, *haft* – sept, *sad* – cent, etc.

Des correspondances constantes sont également observées en grammaire, dans les systèmes de déclinaison et de conjugaison. Ainsi, pour *tanu* (corps), l'ancien iranien dans le cas nominatif avait *tanush*, dans l'accusatif - *tanum*, dans l'instrumental - *tanwa*, etc., en vieil indien, conformément, *tanush*, *tanum*, *tanwa* – et ainsi de suite. Lors de la conjugaison du verbe *bar* (porter) (en tadjik moderne, *burdan*, le fondement est *bar*) en iranien ancien, de telles formes existaient au présent - à la 1^{ère} personne singulière - *barami*, dans la deuxième - *baraki*, dans la troisième - *barati*, etc.; en vieil indien, le même verbe *bhar* avait donc: *bharami*, *bharasi*, *bharati*, etc.²

De tels faits indiquent directement l'origine des langues indiennes et iraniennes à partir d'une seule source, d'une seule langue, dont elles ont hérité les fondements de la structure grammaticale et le noyau de leur vocabulaire. On peut également souligner que, comme le notent des linguistes, les nouvelles langues iraniennes (ainsi qu'indo-aryennes) qui se sont développées au cours du développement indépendant diffèrent beaucoup plus les unes des autres que les anciennes langues indiennes et iraniennes.

De grandes similitudes existaient également dans la religion, les représentations mythologiques et épiques des anciens Indiens et Iraniens. La proximité est également notée dans le caractère, système métrique, vocabulaire spécial d'un certain nombre de passages qui nous sont parvenus des monuments des peuples iraniens et indiens - "Avesta" et "Veda". C'est la preuve d'une tradition héritée commune de créativité et de langage religieux et épiques.

La comparaison et la reconstruction des anciennes religions iranienne et védique indiquent la similitude des idées religieuses des ancêtres des anciens Iraniens et Indo-Aryens. Les rituels et les cérémonies, le culte du feu et la boisson sacrée enivrante - le *khauma* iranien, le *soma* indien, fabriqué à partir de plantes spéciales en pressant du jus, sont également proches ou similaires. Une grande importance était également attachée à la formule magique du *mantra* (dans les deux langues).

¹ Ср.: Иванов В.В. и Топоров В.Н., 1960, стр. 12; Грантовский Э.А., 1970, стр. 346-350.

² Des exemples de correspondances entre l'ancien Iranien et l'ancien Indien sont tirés du livre: Оранский И. М., 1960, стр. 44-48.

De nombreux noms de dieux et de héros, honorés par les anciens Iraniens et Indiens et glorifiés dans leur littérature sacrée et épique, coïncidaient également. L'un des principaux dieux des anciennes tribus védiques et des Iraniens était Mithra. Tous deux connaissaient le puissant dieu du vent et de la guerre - Vayu et un autre dieu du vent - Vata, le dieu de Khauma - des Iraniens, Soma - des Indiens (la personnification de la boisson sacrée mentionnée). Le héros et roi avestan Yima, le fils du héros solaire Vivakhvanta, correspond au védique Yama, le fils de Vivaswanta, et ainsi de suite.

Le concept de «orta» était commun aux ancêtres des tribus indiennes et iraniennes - vérité, ordre cosmique, justice. Ce concept définissait de nombreuses dispositions importantes des concepts religieux et idéologiques plus larges en général. Il est également directement associé à la divinité suprême, avec l'assura Varuna dans le «Rig-Veda» et Ahura-Mazda (ou ahura-Mazda) parmi les tribus iraniennes (*l'assura* indien correspond à *l'ahura* iranien - «seigneur»).

Les concepts cosmologiques sont également répétés de nombreuses manières. Ainsi, les textes indiens et iraniens parlent de trois plans de l'espace: le ciel, l'espace entre le ciel et la terre, la terre. Chacune de ces sphères était dotée de symboles similaires, et également associée aux mêmes dieux; le premier - avec les divinités célestes suprêmes, le second - avec les dieux du vent, de la tempête et de la guerre, le troisième - avec un certain nombre de divinités, généralement associées à la fertilité et à la prospérité.

Dans les traditions religieuses et littéraires indiennes et iraniennes, les chercheurs ont identifié de nombreuses superposables de mythes et de légendes épiques qui se chevauchent. Des analogies de grande portée se trouvent dans de nombreux autres domaines de la culture spirituelle des anciens Iraniens et Indo-Aryens.

L'analyse de la mythologie tadjike montre que des expériences directes d'idées remontant à l'époque de la communauté indo-iranienne y ont été préservées. Limitons-nous à un ou deux exemples. Comme l'écrit M.S. Andreev, le mythe du Père-Ciel et de la Terre-Mère, «les deux grands parents» du Rig-Veda, a été préservé chez les Tadjiks. A Yazgulem, en particulier, le ciel s'appelle encore *ded* - père, et terre - *nan* - mère. Ceci est également cohérent avec la division des saisons en masculines et féminines. L'automne et l'hiver sont considérés comme masculins car à ce moment les précipitations tombent, fertilisant la terre. Le printemps et l'été sont considérés comme féminins, car la nature donnera naissance à cette période.

Mais dans le Rig-Veda, la Terre et le Ciel apparaissent comme Mère et Père, comme une paire étroitement liée. Des traces de ces croyances ont survécu parmi les Grecs de l'Antiquité et d'autres peuples, de sorte qu'elles peuvent être considérées non seulement indo-iraniennes, mais aussi indo-européennes. Le cycle des croyances associées à la chèvre de montagne est extrêmement serré parmi les Tadjiks de montagne et parmi les peuples dardiques.¹

D'autres similitudes sont également très importantes, reflétant un héritage commun dans le domaine de l'économie et des modes de vie, de l'organisation de la société et de la structure sociopolitique. Des données comparatives montrent que les ancêtres des tribus indo-aryennes et iraniennes menaient le même mode de vie avec des formes similaires de vie sédentaire ou semi-sédentaire, étaient engagés dans l'élevage et l'agriculture. Il convient de noter que l'agriculture était une branche permanente de l'économie des anciens Aryens,² bien que l'élevage bovin ait été mis en évidence et que la possession de bétail soit devenue la principale mesure de richesse et de prospérité. De nombreux mots communs anciens iraniens et indiens

¹ Андреев М.С., 1927, стр. 77-78; Латвийский Б.А., 1964, стр. 147- 150. Pour des parallèles entre les croyances du Père céleste et de la Terre Mère, voir.: Schroeder L., 1923, S. 582-583; Gonda J., 1960, S. 95, 99; Campbell L. A., 1968, p. 152, 156-157; Огибенин Б. Л., 1968, стр. 13.

² Ср.: Грантовский Э. А., 1967, стр. 346-347, 377-378.

anciens sont également connus, désignant les animaux domestiques et les plantes cultivées, les outils de l'élevage et de l'économie agricole et des termes connexes (tels que, par exemple, en iranien *gau* et indien *gau* - taureau, vache; *aspa* et *ashva* - cheval; *ushtra* et *ushtra* - chameau; *karshi* et *krshi* - sillon, labour; *yava* et *yava* - céréales, etc.).

Déjà à la «période aryenne», les ancêtres des tribus indiennes et iraniennes connaissaient la métallurgie. Les langues iraniennes et indiennes ont conservé un certain nombre de noms communs pour les métaux - *ayakh* iranien et *ayas* indiens - métal en général, ou cuivre, bronze, plus tard - fer, *zaranya* iranien (ou *daranya*) et *khiranya* indien - or, *arshata* et *radjata* - argent, etc. De nombreux outils de travail (y compris ceux en métal) et des armes (lance, arc, etc.), ainsi que les termes les désignant, étaient les mêmes. Très importantes sont les données témoignant de l'utilisation du char de guerre par les Indo-iraniens déjà dans la «période aryenne» (corne iranienne, *ratkha* indien), et aussi du large développement de l'élevage de chevaux parmi ces tribus. L'organisation militaire des tribus était similaire; la nature et la méthode de guerre.

L'organisation de la société selon les familles, les clans et les tribus était également uniforme, avec des coïncidences détaillées des institutions individuelles, des coutumes et de la terminologie correspondante (comparez, par exemple, le *vis* iranien et le *vish* indien - clan, village, communauté, etc.). La comparaison des traditions et du vocabulaire iraniens et indiens indique clairement que la famille et le clan aryens étaient organisés depuis longtemps sur une base patriarcale. L'un des éléments importants de l'organisation de la société aryenne était, par exemple, un groupe lié par une parenté commune (le long de la lignée masculine) et une descendance commune d'un ancêtre, qui comprenait des membres d'un certain nombre de familles qui lui appartenaient et inclus, avec d'autres de ces groupes, dans une plus grande unités sociales - clan (ou communauté) et tribu (ou union de communautés). Parmi les anciens Iraniens et Indiens, les membres de ces groupes, liés par une proche parenté, avaient des droits et obligations de propriété, de culte et autres similaires, il y avait des principes généraux d'héritage au sein de ces groupes, les mêmes coutumes d'initiation de leurs membres adultes, etc. Ces groupes étaient généralement appelés "gotra" (*gotra* du *gautra* aryen); le même terme a été conservé dans la tradition iranienne (*gokhr* en moyen persane, *gokhrak* de l'ancienne *gautra* iranienne).¹

Les relations sociales étaient déjà assez complexes. Il y avait des groupes de population défavorisée et dépendante.

La population libre à part entière était divisée en trois groupes: le sacerdoce, la noblesse militaire et les membres libres de la communauté - pasteurs et agriculteurs. Les données sur la division sociale en ces trois groupes se reflètent déjà dans le Rig-Veda, ainsi que dans l'Avesta, à partir de ses parties les plus anciennes, comme dans la tradition épique d'autres tribus iraniennes, y compris les Scythes et les Ossètes. L'origine commune de cette institution indienne et iranienne est également indiquée par la coïncidence détaillée des concepts idéologiques associés à cette triple division. Ainsi, dans les traditions indiennes et iraniennes, chacun de ces groupes sociaux est associé à l'un des plans de l'espace (le sacerdoce - avec la noblesse céleste, militaire - avec l'espace entre ciel et terre, qui est en même temps la sphère du dieu de la guerre, commune - avec la terre et la sphère de fertilité et de prospérité), ainsi qu'avec une certaine couleur (sacerdoce - avec blanc, noblesse militaire - avec rouge, etc.). De toute évidence, le nom de ces groupes sociaux est lié à la dernière circonstance - *varna* indienne et *pishtra* iranien (les deux mots ont le sens littéral de «couleur»)².

Les représentants de la noblesse militaire dans les anciennes traditions iraniennes et indiennes anciennes sont décrits comme des guerriers de chars. Ceci est également indiqué

¹ Периханян А.Г., 1968, стр. 28-53.

² Dumezil G., 1930, p. 109-130; 1958; Benveniste E., 1932, p. 117-134; 1938, p. 629-650; Грантовский Э. А., 1960; 1970, стр. 158, 208-209, 348 и сл.; Бонгард-Левин Г. М., Ильин Г. Ф., 1969, стр. 164-166.

par la désignation Avestan habituelle de ce groupe - *ratayshtar* - le conducteur de char, littéralement «debout sur un char»; le *ratkheshtkha* indien correspondant se trouve également dans l'énumération des varnas pour désigner ce groupe avec le *kshatriya* - kshatriy (également dans la tradition iranienne, le *khshatrya* correspondant, *khshatra* était parfois utilisé dans ce sens). Associées à des preuves de l'utilisation généralisée du char de guerre (*ratkha*, *rata* iranien), ces données nous permettent de tirer des conclusions générales de nature socio-économique. L'existence même du char de guerre indique l'utilisation d'outils métalliques et d'un métier développé, et la présence de guerriers de char professionnels indique l'existence d'une noblesse militaire, qui, au moins en partie, était libre de travail productif et avait, tel façon, sources de revenus non gagnés.¹ Cela implique également la présence de populations dépendantes.

Les tribus aryennes étaient dirigées par des chefs ou «rois» issus de la noblesse militaire. Pour les désigner dans les traditions iranienne et indienne, divers termes ont été utilisés, y compris ceux dérivés de l'ancien *kshay* iranien, l'ancien *kshay* indien - dominer, régner (le mot *shah*, en tadjik *shoh*, remonte également à l'un de ces anciens mots iraniens de *khshay*). *Khshatra* iranien de même origine, *kshatra* indien - pouvoir, domination, royaume.

L'institution du pouvoir de tels dirigeants, plus tard rois, ainsi que de quelques autres dans le système de gouvernement parmi les anciennes tribus indiennes et iraniennes, remontent également à la «période aryenne».

La proximité et l'unité des ancêtres de diverses tribus indo-iraniennes sont attestées par leur nom commun - «arya»,² largement connu à la fois dans les textes iraniens et indiens les plus anciens et dans d'autres sources. Du même nom vient le "Iran" moderne - de l'ancien iranien "Aryanam" ("[Pays] des Aryens"); "Aryavarta" indien ("Pays des Aryens" - Inde du Nord ou sa partie centrée dans l'interfluve du Jamna et du Gange, c'est-à-dire l'un des plus anciens centres aryens de l'Inde), Avestan "Aryanam-vaydjah" ("Vaste espace de Aryan") - la patrie légendaire des Iraniens; les noms d'un certain nombre de tribus et de groupes tribaux iraniens: la tribu midique Arizant (littéralement "la tribu des Aryens"), la tribu Sarmate des Aryens, l'union ludique des Alains (ainsi que le nom propre des Ossètes dans leur épopée Nart - Allon - de l'ancien Iranien Aryen,³ etc.).

Ainsi, les données des langues indiennes et iraniennes, témoignant de leur origine d'une source commune, des similitudes systématiques et profondes dans la religion et la culture, l'organisation sociale et politique, l'économie et le mode de vie des tribus iraniennes et indiennes à l'aube de leur écriture historique, leur propre nom commun indique les ancêtres communs des tribus iranienne et indienne de la «période aryenne». L'unité indo-iranienne n'est donc pas seulement un phénomène linguistique, c'était un véritable ensemble historique qui existait à une certaine période sur un seul territoire. En raison du développement économique et social au cours de cette période, les tribus aryennes ont commencé à se répandre dans d'autres territoires, ce qui a conduit à leur division en iranien et indo-aryen.

Les voies de séparations des tribus indo-iraniennes et complexes archéologiques d'Asie centrale

Où vivaient les tribus indo-iraniennes avant leur division, quand et de quelle manière les ancêtres de certaines tribus iraniennes et indo-aryennes ont-ils migré des territoires correspondants?

¹ Ср.: Грантовский Э. А., 1970, стр. 350.

² Pour des interprétations de la signification étymologique originale de ce mot, qui a été utilisé plus tard également dans le sens général de «noble», «libre», voir.: Thieme P., 1938; Абаев В. И., 1958 а; Mayrhofer M., 1961, S. 179 ff.

³ Ср.: Абаев В.И., 1958, стр. 47.

Il y a des opinions différentes dans la science sur ces questions.¹ Mais le plus courant est la position selon laquelle les ancêtres de diverses tribus indo-iraniennes vivaient avant leur installation quelque part dans les régions proches de la mer Noire, puis en Asie centrale et dans les régions voisines, et de ces territoires un groupe d'Indo-Aryens est venu en Inde, un autre - pénétré en Asie du Sud-ouest, où vers le milieu du II millénaire av. J.-C. des traces de leur langues et de leur culture ont été notées, puis les tribus iraniennes, les ancêtres des Mèdes, des Perses et d'autres, ont avancé vers l'ouest de l'Iran. Ce point de vue se tient par la majorité des historiens et des linguistes iraniens.² Une opinion similaire prévaut complètement parmi les archéologues soviétiques; dans le même temps, des Aryens ou des Iraniens généralement sont considérés comme les porteurs de la culture d'Andronov ou d'autres cultures steppiques d'Asie centrale de l'âge du bronze (A.N. Bernshtam, S.P. Tolstov, M.A. Itina, Yu.A. Zadneprovskiy, E. E. Kuzmina, A.M. Mandelstam et autres); selon un autre point de vue, la population du sud-ouest agricole de l'Asie centrale et des régions voisines de l'Iran et de l'Afghanistan était également aryenne à partir du III^e millénaire av. J.-C. ou à partir de sa seconde moitié (S.P. Tolstov, R.M. Masson, I.M. Dyakonov, Yu.V. Gankovskiy, etc.).

Cependant, d'autres opinions ont également été exprimées. Ainsi, on pense que les tribus iraniennes - les ancêtres des Mèdes, des Perses et d'autres peuples de l'ouest de l'Iran - sont venues en Iran non pas de l'est, d'Asie centrale, mais du nord, à travers le Caucase (G. Hussing, F. Kenig, R. Girshman, E.A. Grantovsky). Conformément à cela, on pense que dans le II millénaire av. J.-C. les tribus iraniennes ou une partie d'entre elles vivaient en Europe du Sud-est. Et dans ce cas, on pense généralement qu'une autre partie des tribus iraniennes vivait alors en Asie centrale et dans les régions voisines du nord, et les ancêtres des Indo-Aryens sont venus en Inde du côté d'Asie centrale.

Cependant, une position a été avancée selon laquelle les tribus iraniennes, ayant traversé le Caucase jusqu'en Iran, ont déjà pénétré d'ici dans le sud de l'Oural et d'autres régions d'Asie centrale (F. Altkhaym, K. Yettmar).

Un groupe d'Aryens qui a pénétré le II^e millénaire av. J.-C. en Asie du Sud-ouest, souvent aussi «sont conduits» à travers le Caucase. Mais en même temps, on croit plus souvent que d'autres tribus aryennes, ancêtres des Iraniens et des Indo-Aryens, vivaient ensemble en Asie centrale et dans les régions voisines avant que leur réinstallation d'ici vers d'autres pays ne commence, y compris les ancêtres des tribus indo-aryennes en Inde.³ Dans ce cas, leur arrivée en Inde est attribuée à la seconde moitié ou aux derniers siècles du 2^e millénaire av. J.-C., et le "Rig-Veda" est daté par de nombreux spécialistes à l'époque autour des XII-X siècles av. J.-C.⁴

Certains auteurs, fondés sur l'opinion sur la voie caucasienne des Aryens quasi asiatiques, ont fait valoir que ce sont eux qui étaient les ancêtres des Aryens de l'Inde, où ils ont déménagé après avoir été chassés des régions d'Asie occidentale vers le 12^e siècle av. J.-C.⁵ Dans le même temps, une disposition a été avancée selon laquelle les matériaux

¹ L'histoire de la question de l'origine des tribus iraniennes et aryennes est détaillée dans le livre de E. A. Grantovsky (1970, Ch. 1, pp. 7-66; comparez les références bibliographiques détaillées à certaines des opinions exposées ci-dessous).

² Comparaison dans les œuvres: В. Гейгера, Эд. Мейера, В. В. Бартольда, Э. Херцфельда, А. Кристенсена, Э. Бенвениста, Дж. Камерона, И. М. Дьяконова, Г. А. Меликишвили, И. М. Оранского, И. Алиева, Р. Фрая и др.

³ Burrow T., 1955, p. 1-34; Hauschild R., 1962; ср. также: Иванов В.В., Топоров В.Н., 1960, стр. 10-22.

⁴ Comparaison dans les travaux ci-dessus de T. Burrow, R. Hauschild et d'autres R. Hauschild, par exemple, estime que les ancêtres des Indo-Aryens avant de venir longtemps en Inde ont vécu en Asie centrale et dans les régions voisines de l'Afghanistan avec les ancêtres d'un certain nombre de tribus iraniennes, y compris le nombre d'«avestiens».

⁵ Voir dans un certain nombre d'ouvrages de P. Kretschmer, W. Brandenstein et autres.

archéologiques témoignent de l'avancée des ancêtres des Aryens védiques en Inde à travers l'Iran du côté de l'Asie Mineure et de la Transcaucasie dans les derniers siècles du II millénaire av. J.-C., environ XII-X siècles av. J.-C.

Enfin, on peut aussi signaler un point de vue complètement différent, selon lequel les tribus aryennes ont vécu en Inde pendant très longtemps, déjà au III millénaire av. J.-C. ou même plus tôt. Cette opinion est associée à la datation autrefois répandue (mais acceptée et maintenant par certains chercheurs indiens) du "Rig-Veda" avant le IIe millénaire av. J.-C. Pendant ce temps, cet ancien monument de la littérature religieuse aryenne ancienne a pris forme définitivement déjà en Inde (approximativement sur le territoire du Penjab et du cours supérieur du Jamna et du Gange). Avec la découverte dans la vallée de l'Indus et les régions voisines de la culture Harappa-Mohenjo-Daro, qui existait dans la seconde moitié du IIIe - premier siècle du IIe millénaire av. J.-C., certains chercheurs ont continué à croire que les Aryens vivaient déjà alors en Inde et que cette culture était aryenne.¹ De plus, il y a même une opinion selon laquelle le "Rig-Veda" est apparu avant même la formation de la culture Harappan.²

Ainsi, comme nous l'avons vu, les points de vue les plus divers ont été exprimés sur les premières zones de résidence des tribus aryennes, sur l'époque et les modalités de leur installation dans certains pays. Cependant, cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de base fiable pour résoudre le problème aryen. Au contraire, les données accumulées en science et les conclusions objectives de nombreuses études permettent, d'une part, de rejeter comme non fondées certaines des théories décrites ci-dessus, et, d'autre part, de reconnaître un certain nombre d'autres dispositions comme assez convaincantes. De nouveaux matériaux, et en particulier ceux obtenus récemment à la suite des travaux des archéologues soviétiques en Asie centrale, permettent de tirer des conclusions et des hypothèses plus précises.

L'opinion selon laquelle les tribus aryennes vivaient en Inde dès le 3ème millénaire av. J.-C. doit être reconnue comme clairement intenable et l'hypothèse sur l'identité aryenne de la population de la culture Harappe. La proximité étroite des langues indo-aryennes avec les langues iraniennes, l'appartenance du groupe aryen dans son ensemble à la famille des langues indo-européennes, les données sur les contacts intensifs et durables entre les locuteurs de ces langues et un certain nombre d'autres considérations ne permettent pas de supposer que les tribus aryennes sont apparues plus tôt en Inde, au moins le début du 2ème millénaire av. J.-C.³ Et la culture Harappe est née vers les XXIV-XXIII siècles, av. J.-C. (ou au milieu du 3e millénaire av. J.-C.). En outre, comme le montrent les données archéologiques, elle est née du développement des cultures locales antérieures de la vallée de l'Indus et des régions voisines, répandues ici dans la première moitié et le milieu du 3e millénaire av. J.-C.⁴ Pour cette seule raison, il faut admettre que les créateurs de la culture harappéenne appartenaient à la population pré-aryenne de l'Inde.

Dans le même temps, selon l'opinion convaincante d'un certain nombre de chercheurs modernes, les porteurs de la culture harappéenne parlaient la langue du groupe dravidien ou quelque chose de proche. C'était à ce groupe qui appartenait apparemment à la population pré-aryenne de la vallée de l'Indus et des régions voisines. Ceci est indiqué par la forte influence

¹ См., например, в сб.: «The Vedic Age», 1950, p. 194 sq., 216 sq.

² Sastri K. N., 1956, p. 142.

³ Certains Indo-Européens, Iraniens et Indologues, dont T. Barrow et R. Hauschild, pensent que les ancêtres des tribus indo-aryennes ont vécu en Asie centrale aux côtés des ancêtres des Iraniens pendant longtemps après 2000 av. J.-C. Voir ci-dessous le temps jusqu'à lequel les contacts directs des ancêtres des Indo-Aryens et des Iraniens auraient dû se poursuivre.

⁴ Бонгард-Левин Г. М и Ильин Г. Ф., 1969, стр. 88-92; voir la littérature qui y est indiquée.

dravidienne sur les langues aryennes de l'Inde, déjà clairement tracée à l'époque du "Rig-Veda", et un certain nombre d'autres données.¹

À l'heure actuelle, les peuples parlant les langues du groupe dravidien sont répandus principalement dans les régions plus méridionales de l'Inde. Mais maintenant, dans les régions à l'ouest de l'Indus, sur le territoire du Pakistan moderne et dans les régions voisines du sud de l'Afghanistan, le peuple Bragui de langue dravide a survécu.² Même au cours des siècles précédents, les groupes de langue dravidienne dans ces territoires étaient plus nombreux. Au fil des siècles, ils ont été progressivement assimilés par les tribus et les peuples indo-aryens et iraniens.

Il convient également de mentionner que, de l'avis d'un groupe de scientifiques soviétiques menant des travaux sur l'étude de l'écriture de la culture harappéenne à l'aide de la technologie informatique, les résultats obtenus suggèrent que la langue de cette écriture ne pourrait pas être aryenne, mais est liée au dravidien et appartient, selon - apparemment, à ce groupe linguistique (à son ancien stade de développement proto-dravidien).³ Des travaux similaires sont menés à l'étranger et les chercheurs arrivent à peu près aux mêmes conclusions sur l'appartenance de la langue aux inscriptions de la culture Harappe.⁴

Ainsi, pour diverses raisons, la conclusion que la culture Harappe n'était pas aryenne et que les tribus indo-aryennes n'étaient pas encore en Inde jusqu'aux premiers siècles du IIe millénaire av. J.-C. peut être considérée comme tout à fait définitive.

Dans le même temps, l'opinion selon laquelle les tribus indo-aryennes descendent des Aryens, dont les données sur la langue et la culture sont contenues dans les sources du Proche-Orient vers le milieu du IIe millénaire av. J.-C., est également inacceptable. Les arguments linguistiques et historiques avancés en faveur de cette position ont ensuite été réfutés dans les travaux d'un certain nombre de scientifiques, qui ont également montré que ces Aryens du Proche Orient ne pouvaient pas avoir été les ancêtres des tribus aryennes de l'Inde.⁵ De même, des arguments archéologiques, témoignant prétendument du mouvement des tribus indo-aryennes d'Asie Mineure et de Transcaucasie vers les XIIe-XIe siècles av. J.-C., s'est avéré intenable.⁶

Quant à la théorie selon laquelle les ancêtres des Mèdes, des Perses et d'autres Iraniens occidentaux sont venus en Iran par le Caucase, alors, bien que ce point de vue soit actuellement suivi par un certain nombre d'auteurs, il ne peut toujours pas être considéré comme prouvé. Il nous semble plus probable que les tribus iraniennes se sont déplacées d'Asie centrale vers l'Iran, ainsi que vers un certain nombre d'autres territoires. Les deux voies peuvent être empruntées, à la fois directement depuis l'Asie centrale et à travers le Caucase.⁷ Mais en même temps, il faut garder à l'esprit que les régions de l'Europe du Sud-est, d'où dans ce cas certaines tribus iraniennes occidentales sont venues en Iran, devraient, évidemment, être une continuation directe des territoires de l'Est, y compris l'Asie centrale, occupés par les tribus Iraniens. Il est également permis de supposer que ce groupe de tribus iraniennes

¹ Bloch J., 1934, p. 321-331; Burrow T., p. 373-378; Воробьев-Десятовский В. С., 1956, стр. 99-110; Еменан М. В., 1956; Дьяконов И. М., 1967, стр. 108-113; Бонгард-Левин Г. М. и Ильин Г. Ф., 1969, стр. 105-106 и др.

² Selon les linguistes, l'isolement par rapport à la langue proto-dravidienne du groupe auquel appartient la langue moderne de Bragui remonte au plus tard aux IVe-IIIe millénaires av. J.-C. (ср.: Андронов М. С., 1965, стр. 13-14).

³ «Annonce préliminaire», 1965; «Proto-Indica», 1968.

⁴ Parpola A., Koskeniemi S., Parpola S., Aalto P., 1969.

⁵ Маурхофер М., 1966.

⁶ Деоник Д. В. и Мерперт Н. Я. 1957; Sankalia N. D., 1963; Грантовский Э. А., 1970, стр. 15, 36, 46 и др.; см. также Дьяконов И. М., 1970.

⁷ Comparer une opinion similaire Б. А. Литвинского в кн.: Литвинский Б. А. и др., 1962, стр. 295; Литвинский Б. А., 1967 а, стр. 126-127.

occidentales, s'il a vraiment avancé à travers le Caucase, est venu d'abord de l'est le long des régions au nord de la mer Caspienne,¹ c'est-à-dire qu'il a emprunté le même chemin que celui que les Scythes ont emprunté plus tard.

Mais en tout cas, l'opinion selon laquelle les tribus iraniennes sont apparues en Asie centrale, venant du territoire iranien, doit être écartée, car elle est manifestement erronée. Les arguments des partisans de cette opinion sont définitivement intenable.² Des données réelles indiquent que les tribus iraniennes étaient largement répandues dans l'ouest de l'Iran au cours des premiers siècles du 1er millénaire avant notre ère, et sont apparus ici pas plus tôt que la fin du II ou la limite du II-I millénaire av. J.-C.³ Alors qu'en Asie centrale, les tribus iraniennes, comme en témoignent les données historiques, linguistiques et archéologiques, étaient, en tout cas, déjà dans la seconde moitié du II - début du I millénaire av. J.-C.

La plupart des peuples iraniens modernes: Perses, Afghans, Kurdes, Baloutches, etc., vivent sur le plateau iranien et les territoires voisins à l'ouest et à l'est. Mais au II millénaire avant notre ère, le territoire de l'Iran occidental était habité par des peuples appartenant à d'autres groupes ethniques et linguistiques (Elamites, Lubays, Kassites, etc.). Dans les premiers siècles du 1er millénaire avant notre ère, en Iran occidental, les événements dans lesquels à cette époque sont couverts par des sources écrites, ces ethnies ont progressivement cédé la place aux tribus iraniennes, qui se déplaçaient à travers le territoire iranien et assimilaient l'ancienne population locale.⁴

Dans les temps anciens, la zone de distribution des langues et des tribus iraniennes était beaucoup plus large qu'au Moyen Âge et à l'époque moderne. Il s'étendait de l'Europe du Sud-est au Turkestan oriental et de la région de la mer d'Aral et du sud de la Sibérie au sud de l'Iran.

Des sources anciennes attestent directement de l'avancée de groupes de tribus de langue iranienne de l'est vers le sud-est de l'Europe, dans la région nord du Caucase et de la mer Noire. Ce sont les Scythes qui sont venus ici aux IXe et VIIIe siècles av. J.-C. (après quoi, à la limite des VIIIème-VIIème siècles av. J.-C. une partie des Scythes passa par le Caucase en Asie Mineure), puis les tribus Sarmates-Alan. Ce dernier comprenait les ancêtres de l'un des peuples iraniens modernes les plus importants - les Ossètes, vivant actuellement dans le Caucase. Avant l'avancée vers l'ouest, le centre des tribus Sarmates, comme en témoignent les sources écrites et les données archéologiques, étaient des territoires situés au nord de la mer Caspienne et d'Aral jusqu'au Trans-Oural.

Ainsi, l'avancement des tribus iraniennes en Europe du Sud-est à partir des régions à l'est de la Volga et de l'Oural est historiquement et archéologiquement enregistré. De plus, des tribus iraniennes vivaient dans ces régions, au moins avant le début du 1er millénaire av. J.-C.

Les tribus iraniennes, y compris les ancêtres des locuteurs de la langue Khotan- Sakas connus dans les textes existants, ne pouvaient entrer sur le territoire du Turkestan oriental qu'à partir de l'Asie centrale ou des régions voisines du Kazakhstan. Aux siècles III-II. av J.-C. les tribus iraniennes, apparemment majoritairement du groupe Sakas, occupaient des territoires importants dans le Turkestan oriental. Des sources écrites sur ces territoires disponibles pour le temps spécifié indiquent que les tribus nommées ont habité ici bien avant le 3ème siècle av.

¹ Voir, par exemple, l'opinion de V. Brandenstein, selon laquelle les tribus aryenne et iranienne ont longtemps vécu dans les territoires à l'est de l'Oural et de la Caspienne; le mouvement des tribus iraniennes occidentales, qui, comme il le croit, sont venues en Irak par le Caucase, Brandenstein commence à partir des régions au nord-est de la mer Caspienne.

² Voir leur analyse dans le livre de E. A. Grantovsky (1970, p. 21, 39-41, 52, 166-168).

³ Voir *ibid.*, P. 304 et suiv.

⁴ L'histoire de ce processus a été étudiée en détail (avec certaines divergences dans l'évaluation de la proportion de tribus de langue iranienne parmi la population de l'Iran occidental à cette époque) dans les monographies: Дьяконов И. М., 1956; Алиев И., 1960; Грантовский Э. А., 1970.

J.-C. (à côté d'autres tribus indo-européennes - Tokhars), et bien plus tard, l'expansion dans ces territoires commence par le nord-est, du côté des tribus du groupe turco-mongol.

Le territoire de l'Asie centrale lui-même aux VIIe-VIe siècles av. J.-C. comme on a déjà mentionné ci-dessus, les nationalités iraniennes étaient entièrement occupées - Bactriens, Khârezmis, Sogdiens, tribus du groupe Sakas, etc. Sur la base de ces peuples, et tout d'abord des Bactriens et des Sogdiens, au début du Moyen Âge se forma le peuple tadjik.

Au moment indiqué, les tribus agricoles iraniennes, bien sûr, s'étaient installées depuis longtemps dans les territoires correspondants et occupaient les zones du même nom: Bactriens - Bactria, Sogdiens - Sogdiana, Khorezmians - Khârezm, Margians - Margiana, Aryans - Aréna (le long du cours de rivière Gerirud, avec le centre dans la région d'Hérat sur le territoire de l'Afghanistan moderne), les parthians - à Parthes (dont la partie nord se trouve sur le territoire du sud du Turkménistan et la partie sud - dans les régions limitrophes de l'Iran). Le développement des tribus nomades iraniennes, et en particulier des tribus Sakas, comme l'indiquent directement les matériaux archéologiques, monte à l'époque avant VIe siècle av. J.-C. de l'histoire de l'Asie centrale.

Le fait que les tribus iraniennes vivaient en Asie centrale bien avant les VIIe-VIe siècles av. J.-C., définitivement confirmé par les données de l'"Avesta", dont les premières parties ont été créées en Asie centrale dans les premiers siècles du 1er millénaire avant notre ère. Il mentionne également les régions d'Asie centrale, ainsi que certaines zones adjacentes, notamment Sogd, Margian, Khârezm, Area, etc.

L'"Avesta" a également préservé la mémoire d'un pays semi-léendaire appelé Aryanam-vaydjakh ("étendue aryenne"), une première région des tribus iraniennes (ou aryennes en général). Un certain nombre de chercheurs (I. Marquart, E. Benveniste, A. Christensen, S.P. Tolstov et autres) identifient ce pays directement avec Khârezm.¹ Mais il est plus correct, apparemment, d'y voir non pas Khârezm (d'ailleurs apparaissant dans «l'Avesta» sous son propre nom), mais un territoire plus large d'Asie centrale et des régions qui lui sont adjacentes au nord. Une opinion similaire a été exprimée à son époque par le célèbre orientaliste russe K.I. Inostrantsev, et un point de vue similaire est actuellement partagé par certains scientifiques soviétiques.²

Les données accumulées en science sur les connexions intensives des langues aryennes (en général, puis iraniennes) avec les langues finno-ougriennes indiquent que le territoire des tribus aryennes (puis iraniennes) s'étendait au nord jusqu'à la ceinture forestière entre la région de la Volga et la Sibérie occidentale, c'est-à-dire le territoire où la communication avec les finno-ougriens pourrait être effectuée. Ils soulignent également les contacts des dialectes et tribus aryens avec d'autres indo-européens qui ont survécu à la «période aryenne». Cela suppose l'extension du territoire des tribus aryennes du nord-ouest vers les steppes du sud-est de l'Europe.

Dans le même temps, les tribus iraniennes, ou plus tôt aryennes, vivaient dans les étendues de steppe au nord-est et à l'est de l'Asie centrale. Cette hypothèse peut être faite sur la base d'informations sur la population de ces territoires dans une période ultérieure (à partir du milieu du 1er millénaire av. J.-C.), et sur la base de données archéologiques sur une époque beaucoup plus ancienne. En Asie centrale et dans les régions voisines du nord, les tribus iraniennes ont vécu dans les derniers siècles du IIe - début du Ier millénaire av. J.-C., qui, comme nous l'avons vu, découle définitivement de l'interprétation des matériaux des sources écrites. Cela signifie que les tribus iraniennes possédaient des sites archéologiques qui étaient répandus dans ces territoires à l'époque spécifiée. Ce sont des monuments des cultures du cercle Andronovo (ou aussi la culture Andronov, la culture Tazabagyab, la culture Kayrakkum, etc.). Mais le même type dans les caractéristiques archéologiques, ainsi que dans

¹ Voir la littérature dans les œuvres: Смирнов К. Ф., 1964, стр. 191; Грантовский Э. А., 1970, стр. 18.

² Иностранцев К.А., 1911, стр. 316; Смирнов К.Ф., 1964, стр. 191.

l'apparence anthropologique de la population européenne de la culture au milieu du II - début du I millénaire av. J.-C. ont été distribués plus loin à l'est, y compris sur le territoire du Turkestan oriental, où ont notamment été faites des découvertes de céramiques de type Andronov. Plus tard, au Ier millénaire av. J.-C., dans ces régions, y compris dans la région de l'Altaï et au Turkestan oriental, vivaient les tribus Scythes- Sakas. En outre, au Turkestan oriental, les textes du Ier millénaire de notre ère attestées sont deux langues (ou dialectes) étroitement liées d'un autre groupe, qui sont appelées en science Tokhars, et leurs locuteurs sont Tokhars (ou Pratokhars).

Dans une période antérieure, ils occupaient, bien entendu, des territoires plus étendus, y compris à l'ouest. Il existe différentes opinions sur l'apparition de Tokhars dans ces domaines de la science.¹ Mais il est important de noter que les données linguistiques indiquent clairement certains contacts des pratokhars avec les tribus iraniennes orientales.

Ainsi, il semble que l'habitat primitif et le principal centre de distribution des tribus iraniennes était l'Asie centrale et les régions adjacentes au nord. Compte tenu de la parenté étroite ou de l'unité des prédécesseurs des tribus iraniennes et indo-aryennes, il faut supposer que les ancêtres des Indo-Aryens vivaient également à peu près dans les mêmes territoires avant de commencer leur avance vers l'Inde. Toutes ces dispositions sont confirmées par des données archéologiques et, en particulier, de nouveaux matériaux obtenus à la suite de fouilles en Asie centrale.

Nous avons vu que depuis la période néolithique en Asie centrale, deux espaces économiques et culturels distincts se sont distingués l'un de l'autre. Dans le sud-ouest, au sud du Turkménistan, il se développe, atteignant sa plus forte floraison à la fin du IIIe - premier siècle du IIe millénaire av. J.-C., la culture des agriculteurs, adjacente à des types de cultures similaires en Iran et dans les régions du sud voisines. Dans la plupart de l'Asie centrale, il existe des cultures similaires à celles communes dans les régions du nord. C'est la population de ces territoires, et surtout les tribus steppiques de l'âge du bronze, qui sont généralement associées aux Aryens et aux Iraniens.

Un autre avis a été avancé, selon lequel, comme mentionné ci-dessus, les Aryens étaient les agriculteurs du sud-ouest de l'Asie centrale, et même avant la fin du IIIe millénaire avant notre ère. Cette théorie part, en particulier, de l'hypothèse que les tribus agricoles du sud-ouest de l'Asie centrale et les tribus des steppes étaient aryennes. Mais cela signifierait que divers groupes de tribus aryennes vivaient dans des conditions économiques et culturelles complètement différentes, ce qui est clairement contredit par les données historiques et linguistiques disponibles (y compris celles décrites ci-dessus) sur les Aryens.² Dans le même temps, les données sur l'apparence économique et socioculturelle des ancêtres des Aryens indiens et iraniens sont tout à fait cohérentes avec les matériaux de la steppe, de l'élevage et des cultures agricoles de l'âge du bronze, mais peuvent difficilement être reliées aux données sur les agriculteurs du sud du Turkménistan.³

Il convient également de garder à l'esprit que les cultures du Sud-Turkménistan de l'ère néolithique à l'âge du bronze ancien faisaient partie de la gamme des cultures agricoles réparties plus au sud en Iran et dans les régions voisines de l'Asie occidentale à l'Afghanistan et à l'Inde. Ils montrent une grande similitude dans les relations économiques et culturelles. Il existe également de nombreuses preuves archéologiques indiquant qu'à cette époque, y compris en particulier à la fin de l'Énéolithique et au début de l'âge du bronze, il existait des

¹ Voir à leur sujet: ИТН, I, стр. 127-128; Абаев В. И., 1965, стр. 136-139; Грантовский Э. А., 1970, стр. 20, 360.

² Грантовский Э. А., 1970, стр. 367.

³ Comparez là; contre l'appartenance indo-européenne de la population indigène du sud du Turkménistan au III-II millénaire av. J.-C. A.M. Mandelstam fait également des objets ("L'Asie centrale à l'âge de la pierre et du bronze", pp. 255-256).

liens intenses entre les agriculteurs du Turkménistan et les cultures du sud de l'Iran et des régions voisines susmentionnées; des faits ont également été relevés qui parlent de la proximité de la culture spirituelle; on pense également qu'il existe une relation génétique entre la population du sud du Turkménistan et les régions voisines de l'Iran et de l'Afghanistan dans le sud, et le mouvement de la population dans ces territoires.¹

Ainsi, en termes d'apparence économique et culturelle générale, il est probable que les agriculteurs ethniques du sud du Turkménistan de l'Énéolithique et du début de l'âge du bronze étaient associés à la population de l'Iran, de l'Afghanistan et des régions voisines. Évidemment, il ne pouvait pas y avoir de tribus aryennes à cette époque dans ces pays, mais d'un autre côté, il y a des preuves tout à fait définitives qu'à cette époque, une population d'appartenance ethnique et linguistique différente vivait sur leur territoire.

Au contraire, les cultures d'une autre partie plus grande de l'Asie centrale sont du même type en termes économiques et culturels et montrent des contacts constants avec les cultures des régions du nord, c'est-à-dire avec les territoires avec lesquels, selon les données historico-linguistiques, les tribus indo-iraniennes avaient des contacts. Il faut également garder à l'esprit qu'au début de l'âge du bronze, certains liens des ancêtres des Aryens avec les tribus indo-européennes de l'Europe devaient être préservés.

Dans le même temps, les données archéologiques sur la population des cultures steppiques de l'âge du bronze en Asie centrale et dans les régions du nord coïncident pleinement avec ce que nous savons sur les ancêtres des tribus iraniennes et des aryens indiens à partir de documents historiques et linguistiques comparatifs. Les tribus des steppes de l'âge du bronze avaient un élevage largement répandu, mais elles connaissaient bien l'agriculture; Le même type d'économie (élevage et agricole avec une importance progressive de l'élevage bovin et du bétail comme principal indicateur de prospérité et de richesse) était caractéristique, comme on l'a vu, pour les Aryens. Les tribus indo-iraniennes et les tribus des steppes de l'âge du bronze étaient des éleveurs de chevaux, et l'élevage de chevaux occupait une grande place dans leur élevage de bétail. Le niveau de développement social de la population des steppes à cette époque était également déjà assez élevé. Ainsi, sur la base des matériaux des cimetières, les archéologues établissent que même alors les tribus des steppes avaient une famille patriarcale, la propriété et l'inégalité sociale se sont produites.² Les mêmes caractéristiques étaient caractéristiques de la société aryenne. On a dit plus haut sur le très fort développement de la métallurgie parmi les tribus indo-iraniennes déjà de la période aryenne. Cela peut également être retracé dans les matériaux archéologiques liés aux cultures steppiques de l'âge du bronze.³

A cet égard, par exemple, les données obtenues par les archéologues du Tadjikistan lors de fouilles dans le nord de la république (à Kayrakkum), qui indiquent directement la production locale généralisée de produits métallurgiques, sont caractéristiques.⁴

Les données historiques et linguistiques indiquant que les ancêtres des Aryens indiens et iraniens vivaient encore ensemble pendant la période de leur très large développement de la métallurgie et l'utilisation d'outils métalliques peuvent également être importantes pour dater l'époque jusqu'à laquelle durait l'ère de résidence commune des ancêtres diverses des tribus indo-iraniennes. Compte tenu des matériaux archéologiques d'Asie centrale et des territoires au nord de celle-ci, cette circonstance donne à penser que les ancêtres des Indo-Aryens vivaient toujours avec des ancêtres des tribus iraniennes dans leur ancienne patrie, au moins jusqu'aux premiers siècles du II millénaire av. J.-C. ou bien même jusqu'au milieu.

¹ Ср., например: Массон В. М., 1957 а; он же, 1964; Хлопин И. Н., 1966, стр. 125-128; «Средняя Азия в эпоху камня и бронзы», стр. 167-169.

² Ср.: «Средняя Азия в эпоху камня и бронзы», стр. 228-230; см. также: Грантовский Э. А., 1970, стр. 359.

³ Ср., например: Stagul G., 1969, p. 56-57, 86.

⁴ Литвинский Б.А. и др., 1962, стр. 170-231.

Le début du mouvement des tribus aryennes de l'Asie centrale vers le sud et pour d'autres raisons doit être attribué à peu près à la même époque.

Les fermiers du sud du Turkménistan à l'époque de l'Énéolithique et du Bronze ancien ne pouvaient évidemment pas être des Aryens. Mais à l'instar de la culture agricole du sud-ouest de l'Asie centrale à l'époque de son épanouissement, et même dans une plus large mesure qu'elle, pour les mêmes raisons et plusieurs autres, les cultures proto-urbaines et urbaines du nord-est de l'Iran ne peuvent être considérées comme aryennes (Hissar III et autres), le sud de l'Afghanistan (Mundigak IV), la vallée de l'Indus avec des monuments de l'époque de Mokhenjo-Daro - Harappéens, etc.

Cependant, dans tous ces territoires, des changements historiques importants sont enregistrés archéologiquement dans le deuxième quart du II^e millénaire av. J.-C. Il y a une désolation des vieux centres, des vastes colonies et des villes, dans de nombreux endroits, il y a un changement brusque dans la céramique et le remplacement des anciennes faites sur un tour de potier, du stuc, etc. Ces phénomènes sont souvent associés à la propagation de nouvelles tribus, comme on le suppose souvent dans de tels cas, ils venaient précisément d'Asie centrale et d'ethnie aryenne (ou indo-européenne).¹

Certes, jusqu'à présent, il n'existe aucune preuve archéologique directe indiquant un tel progrès, bien que cela semble possible. On peut supposer que ces changements ont également été causés par des raisons internes,² qui ont alors facilité la pénétration des tribus aryennes dans les mêmes territoires.

De même, la croyance très répandue selon laquelle la culture harappéenne est tombée à la suite de l'invasion de la vallée de l'Indus par les tribus aryennes ne semble pas être contraignante. Les matériaux disponibles ne rendent pas moins probable une autre interprétation selon laquelle les tribus aryennes sont apparues en Inde plusieurs siècles après le déclin de la culture harappéenne dans la vallée de l'Indus.³

Mais indépendamment de ces désaccords, le fait que sur le territoire de l'est de l'Iran, du sud du Turkménistan, de l'Afghanistan et de l'ouest de l'Inde, les changements mentionnés dans l'histoire des cultures qui se sont développées ici beaucoup plus tôt ne se sont produits que vers les XVIII^e-XVII^e siècles av. J.-C.,⁴ suggère que l'avancement actif des tribus aryennes dans les territoires ci-dessus n'avait pas encore commencé.

Des données plus précises indiquant leur implantation sont déjà disponibles pour le milieu et la seconde moitié du II^e millénaire av. J.-C. Les matériaux riches et variés appartenant à cette époque, obtenus à la suite des travaux des archéologues soviétiques, indiquent qu'il s'agissait d'une époque de mouvements tribaux actifs sur tout le territoire de l'Asie centrale. Les tribus des steppes viennent très près des frontières de la zone agricole du Sud-Turkménistan, et pénètrent également, apparemment, dans ses limites et apparaissent dans les colonies. Maintenant, il existe des données qui témoignent directement de la

¹ Stagul G., 1969, p. 56-57, 86.

² Pour les explications appropriées proposées concernant la culture agricole du Sud-Turkménistan, comparer: «L'Asie centrale à l'âge de la pierre et du bronze», page 177; en relation avec la culture urbaine de la vallée de l'Indus du temps de Mohenjo-Daro - Harappa, voir: Bongard-Levin G.M., 1962; Bongard-Levin G.M. et Ilyin G.F., 1969, pages 113-115.

³ Bongard-Levin G.M., 1962; Bongard-Levin G.M. et Ilyin GF, 1969, pp. 125-128 (dans les mêmes ouvrages, voir une bibliographie détaillée sur les questions pertinentes); des dates approximatives sont proposées pour l'arrivée des Aryens en Inde: XIV-XIII siècles av. J.-C. ou plus largement, la seconde moitié du II^e millénaire avant notre ère.

⁴ Selon la datation la plus probable à l'heure actuelle, le complexe Namazga V dans le sud du Turkménistan est attribué au tournant du III-II et au premier tiers du II^e millénaire av. J.-C. (cf. "L'Asie centrale à l'âge de la pierre et du bronze", pp. 151, 169); l'histoire de l'un des principaux centres du nord-est de l'Iran à cette époque, Hissar, dura jusqu'aux XIX^e et XVIII^e siècles av. J.-C. (comparer Dyson R. N., 1965, p., 240 - 242); les villes de la culture harappéenne dans la vallée de l'Indus ont existé jusqu'aux XVIII^e-XVII^e / XVI^e siècles av. J.-C. (comparer Bongard-Levin G. M., 1962; Bon-guard-Levin G. M. et Ilyin G. F., 1969, pp. 94-96, 114, 125-126).

propagation de la population des steppes aux limites des anciennes oasis agricoles dans le sud du Turkménistan - à leur périphérie, des cimetières des tribus des steppes elles-mêmes, typiques des régions plus septentrionales, ont été découvertes.¹

Dans la même période, il y a eu un mouvement de tribus vers l'Afghanistan et l'Inde. À cet égard, les fouilles des cimetières dans le sud du Tadjikistan, dans les vallées des rivières Kizil-Su, Vakhch et Kafirnigan, revêtent une importance particulière. Les matériaux de ces cimetières témoignent qu'ils ont été laissés par la population, dont la culture matérielle était proche de la culture de Namazga VI, et des caractéristiques du rite funéraire - aux tribus du cercle steppique. L'apparence anthropologique de la population qui présentent les cimetières, les rapproche de la population des régions méridionales, porteuses de la culture de la céramique peinte. L'origine de ces tribus ne peut pas encore être considérée comme établie; il y a des tentatives contradictoires pour établir leur genèse et leur culture. Sur la base du rite funéraire et d'un certain nombre de particularités des sépultures, leurs chercheurs ont avancé une position sur le lien de ces cimetières avec les tribus aryennes et sur le reflet ici de la pratique funéraire et de certaines autres coutumes caractéristiques des aryens védiques, ainsi que des tribus est-iraniennes.²

Les matériaux de ces cimetières du Tadjikistan du Sud acquièrent d'autant plus d'intérêt que des cimetières similaires et dans un certain nombre de caractéristiques avec des tombes similaires et des types de rites d'aviro ont été découverts par des archéologues pakistanais et italiens dans la région de Swat au nord-ouest du Pakistan actuel; le premier (le plus ancien) groupe de ces sépultures remonte approximativement à la seconde moitié du IIe millénaire av. J.-C.³

Ainsi, d'une part, il n'y a aucune raison de considérer les tribus d'Asie centrale de l'Énéolithique et de l'âge du bronze ancien comme indo-aryennes, d'autre part, il est très probable que les tribus des steppes d'Asie centrale (et situées au nord-ouest) des tribus développés et tardifs bronze. Il nous semble une hypothèse productive avancée par I.M. Dyakonov, sur le processus de diffusion des langues indo-iraniennes parmi les tribus agricoles Anau d'Asie centrale au stade tardif de leur développement sous l'influence de divers contacts avec les peuples des steppes. Au cours de ces contacts, des communautés ethniques, dites indo-iraniennes, et leur culture se sont formées. Cette hypothèse, développée par d'autres chercheurs (par exemple, B. A. Litvinskiy), explique le mieux les matériaux archéologiques, mais présente un certain nombre de faiblesses. Seule l'accumulation de faits nouveaux permettra de parvenir à une solution définitive à ce problème.

Dans le même temps, les données présentées peuvent indiquer le mouvement des tribus au milieu ou dans la seconde moitié du II millénaire av. J.-C. de l'Asie centrale au sud, y compris en direction de l'Inde et de son territoire.

Cependant, la propagation des tribus de l'Asie centrale vers le sud s'est poursuivie même plus tard, lorsque les ancêtres des Indo-Aryens étaient certainement en Inde.

Les archéologues pensent que, en plus du complexe culturel du Sud Turkménistan qui existait à l'époque suivante; après la période de Namazga VI, un grand rôle a été joué par les tribus des steppes, qui se sont répandues ici ou ont «conquis» ces régions au début de l'ère nommée, c'est-à-dire vers le tournant des IIe et Ier millénaires av. J.-C. ou au début du Ier millénaire avant notre ère.⁴

Dans l'extrême est de l'Asie centrale, dans le Pamir, on a également observé des migrations vers le sud de tribus qui ont émergé de la population des steppes et se sont

¹ Средняя Азия в эпоху камня и бронзы, стр. 240-243.

² Voir *ibid.*, P. 243-259; Мандельштам А.М., 1968; Литвинский Б.А., 1967 а, стр. 121-127.

³ Литвинский Б.А., 1967 а, стр. 122 и сл. (Voir *ibid.* bibliographie complète). Parmi les dernières publications, voir notamment: Dani A.H., 1967; Stagul G., 1969.

⁴ Кузьмина Е. Е., 1964.

déplacées ici principalement, apparemment, des régions de Fergana et des régions voisines. Des tribus de cette origine apparaissent dans le Pamir dès l'âge du bronze, à la fin du IIe - début du Ier millénaire av. J.-C. Depuis le VIIe siècle av. J.-C. d'après les matériaux archéologiques du Pamir, on peut certainement parler des tribus du groupe Scythe- Sakas. Les preuves archéologiques fournissent également des preuves fiables de leurs mouvements vers les frontières de l'Inde.¹

Ces conclusions sont directement confirmées par les matériaux des sources écrites et des données historiques et linguistiques, indépendamment des données archéologiques indiquant que déjà dans les VII-VI siècles av. J.-C. dans la région au sud du Pamir, aux frontières de l'Inde (en partie hors de ses frontières) et dans les régions de l'est de l'Afghanistan, des tribus iraniennes ont pénétré et se sont installées ici, appartenant aux tribus du groupe Sakas ou étroitement liées à elles, y compris, évidemment, ancêtres des Afghans et des Mundjans modernes.²

L'arrivée de ces tribus du groupe iranien oriental du nord, du territoire de l'Asie centrale, ne fait aucun doute.

Ainsi, nous avons vu que tant les matériaux archéologiques que les données historico-linguistiques indiquent la réinstallation de divers groupes aryens (dans une période antérieure, principalement indo-aryenne, puis iranienne) de l'Asie centrale vers le sud, vers l'Inde, l'Afghanistan et évidemment vers l'Iran.

Tout cela confirme une fois de plus que l'Asie centrale avec les régions voisines était le principal centre de distribution des tribus indo-iraniennes et une zone ancienne (bien que non originale) de leur habitation. Ceux des tribus iraniennes qui sont restées en Asie centrale ont été les ancêtres de la population principale d'Asie centrale du début de l'ère historique au début du Moyen Âge.

Par la suite, sur la base des peuples d'Iran de l'Est d'Asie centrale, principalement les Bactriens, les Sogdiens et, dans une moindre mesure, d'autres composantes ethniques, s'est formé le peuple tadjik.

¹ Литвинский Б. А., 1960 а; 1969.

² Грантовский Э. А., 1963, 1963 а; Литвинский Б. А., 1967 а, стр. 127-133.

Chapitre deux

TRIBUS IRANIENS DE L'EST D'ASIE CENTRALE À L'AUBE DE LA SOCIÉTÉ DE CLASSE PRIMITIVE (IX - MILIEU-VI S. AV. J.-C.)

1. MATÉRIAUX ARCHÉOLOGIQUES DU PREMIER ÂGE DU FER

Métallurgie du fer

L'image de la vie sociale en Asie centrale à la fin du II - début du I millénaire av. J.-C. permettent de restaurer des matériaux archéologiques en comparaison avec certaines données linguistiques, ainsi que des sources écrites anciennes (relatives à une époque ultérieure).

Au début du Ier millénaire avant notre ère en Asie centrale, on a appris à extraire du fer du minerai de fer. Déterminant l'importance du fer dans l'histoire humaine, F. Engels a écrit: «Le fer a commencé à servir l'homme, le dernier et le plus important de tous les types de matières premières qui ont joué le rôle révolutionnaire dans l'histoire, le dernier - jusqu'à l'apparition de la pomme de terre. Le fer a rendu possible la culture au champ dans de plus grandes superficies, dégagant de vastes zones forestières pour les terres arables; elle a fourni à l'artisan des outils d'une dureté et d'une acuité telles qu'aucune pierre, pas un des autres métaux connus à l'époque, ne pouvait résister. Tout cela n'est pas à la fois; le premier fer était souvent encore plus tendre que le bronze.¹

La connaissance de la métallurgie du bronze a aidé l'homme à maîtriser le processus métallurgique d'obtention du fer. Le fer était fondu dans des fours dits de soufflage de fromage, où la température atteignait 1300-1400 °. Des fours en fonctionnement d'un type similaire ont été découverts dans les années 1920. M. S. Andreïev dans la vallée de la Vandj.²

Pour l'homme primitif, la transformation de morceaux informes de pierre - minerai en un matériau malléable durable semblait mystérieuse et incompréhensible. Cela a donné lieu à une attitude respectueuse envers les forgerons métallurgiques et à une peur superstitieuse d'eux. Jusqu'à récemment, une attitude similaire était maintenue chez de nombreux peuples. En particulier, dans certaines régions du Pamir, les forgerons étaient considérés comme les personnes les plus respectées, et leurs ateliers étaient vénérés comme des sanctuaires: ils étaient vénérés, dans une forge après la récolte, un rite de sacrifice était effectué. Parallèlement à cela, dans d'autres croyances, les forgerons agissent en tant que représentants du diable, et diverses interdictions sont imposées à l'utilisation du fer, ce qui reflétait la peur du métal.³

La diffusion des instruments en fer était lente. Au départ, le fer était principalement utilisé pour la décoration. Peu à peu, des outils et des armes en sont de plus en plus fabriqués. Le processus de fabrication d'outils en fer par forgeage était beaucoup plus laborieux que la coulée d'objets en bronze. La nouvelle technique a été maîtrisée lentement; les avantages évidents du nouveau métal n'ont pas été immédiatement compris. Au tout début du début de l'âge du fer en Asie centrale, les outils et les armes en bronze-fer se sont répandus, par exemple les poignards, dans lesquels la lame était en fer et le manche était partiellement ou complètement en bronze.

¹ А. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 21, стр. 163.

² Андреев М. С., 1926, стр. 8-16.

³ Зарубин И. И., 1926, стр. 126-127.

En Asie centrale, la victoire de l'âge du fer est survenue très tôt. Certains autres pays, par exemple la Chine, ont pris du retard sur l'Asie centrale à cet égard pendant plusieurs siècles.

Colonies

Les monuments du début de l'âge du fer en Asie centrale ont été identifiés et étudiés incomparablement plus mauvais que les monuments de l'âge de la pierre et du bronze.

Dans le sud du Turkménistan, certaines colonies ont continué d'exister, dont la vie a commencé à l'époque énéolithique. Ainsi, par exemple, à Anau même, des couches liées au début de l'âge du fer ont été trouvées. Des objets en fer ont été trouvés ici, y compris les plus anciennes faucilles de fer d'Asie centrale, des fragments de couteau, etc.¹

Dans la partie sud-ouest du Turkménistan, où se trouve le plateau Mashkhedi-Misrian, il y avait des colonies fortifiées et non fortifiées avec une culture d'apparence différente de celle d'Anau. Certains d'entre eux étaient très vastes: par exemple, la superficie d'Izat-Quli atteignait 50 hectares. Les maisons étaient construites à partir de très grosses briques d'adobe, qui atteignaient une longueur de $\frac{3}{4}$ mètre.

La vallée de Mashhadi-Misrian a été irriguée à l'aide de canaux qui prélevaient l'eau de la rivière Atrek. L'agriculture occupait une place importante dans la vie des habitants des colonies. Ceci est attesté non seulement par le réseau d'irrigation, mais aussi par l'abondance des céréales. Il n'y a aucun doute sur l'utilisation de faucilles métalliques; dans le même temps, des faucilles en pierre ont continué à être utilisées, les plaques de silex d'insertion dans lesquelles ont été trouvées.

Des morceaux de scories de fer ont été trouvés dans les colonies. Les armes étaient en bronze, y compris des pointes de flèches et des épées. Céramique - de haute qualité, fabriquée sur la tour de potier. Il est dépourvu d'ornement.²

Enfin, le troisième groupe (territorialement) de monuments a été trouvé dans le sud-est du Turkménistan, dans le delta de Murghab, c'est-à-dire dans le dernier Margian. La plus grande colonie ici était Yaz-Depé, à 34 km au nord-ouest de Bayram-Ali. La colonie se compose d'une citadelle presque rectangulaire et d'une partie plus large (la colonie elle-même). A l'époque considérée (Yaz-Depé existait bien plus tard), sa superficie totale était 16 hectares. Dans la citadelle, sur une plate-forme en briques de huit mètres de hauteur, se trouvait un vaste bâtiment comprenant des pièces oblongues et carrées. Il y avait une grande salle rectangulaire. Ainsi, c'était un palais entier, la résidence du souverain local.

La partie principale des découvertes de la colonie de Yaz-Depé est constituée de céramiques qui, contrairement au Meshhedi-Misrian, sont principalement sculptées à la main.³

Le début de l'âge du fer dans le sud du Tadjikistan et le sud de l'Ouzbékistan est représenté par les colonies de Kuchuk-tepé (région de Surkhandarya), Makoni-Mar (région de Parkhar, sud du Tadjikistan) et quelques découvertes individuelles.

La colonie de Kuchuk-Tepé était située dans la steppe de Muzrabad. Il a commencé à exister à l'époque de l'âge du bronze développé et a continué sa vie jusqu'au milieu du 1er millénaire av. J.-C. Pendant la période considérée, un bâtiment ovale existait sur cette colonie (en 1962-1964 17 pièces ont été fouillées), construit en briques oblongues. Le bâtiment est entouré d'un mur défensif circulaire. Des moules de fonderie, des objets en bronze et en pierre, y compris des faucilles en pierre, ont été trouvés ici.⁴

¹ Schmidt H., 1908, p. 156-157.

² Массон В. М., 1956 а; Средняя Азия в эпоху камня и бронзы. М. - Л., 1966, стр. 179-182.

³ Массон В. М., 1959.

⁴ Альбаум Л. И., 1965, стр. 59-60.

Une autre colonie de cette époque a été découverte par des archéologues tadjiks dans le cours inférieur du Kizyl-Su, dans la région de Makoni-Mar. Il n'y a pas de pièces bien conservées, il n'y a que des découvertes abondantes de céramiques, ainsi que quelques autres objets liés à l'époque considérée.¹

Des produits individuels et des complexes entiers ont été trouvés dans d'autres régions de la république. Notons, en particulier, les assemblages tardifs du Kayrakkum; certaines sépultures dans le Pamir oriental peuvent également être attribuées à cette époque.²

2. SOCIÉTÉ CENTRASIATIQUE AU DÉBUT DE L'ÂGE DU FER

"Avesta" comme source historique

La source historique la plus importante de l'histoire ancienne de l'Asie centrale est "Avesta" - un recueil de textes religieux des Zoroastriens. Actuellement, en plus d'un certain nombre de Zoroastriens en Iran, plus de 100 000 d'entre eux vivent en Inde, ces derniers sont généralement appelés Parsis. Ils ont gardé non seulement l'ancienne religion, mais aussi les anciens textes religieux.

Au milieu du XVIIIe siècle le Français Anquetil Duperron, qui montra un profond intérêt pour l'étude de la religion ancienne, fit un voyage en Inde, étudia les rites religieux des prêtres Parsi, apprit à lire des textes religieux anciens (dans la mesure où les prêtres les possédaient), acheta plusieurs copies. De retour dans son pays natal, il publie par la suite une traduction française de l'Avesta et des textes qui l'accompagnent.³ Grâce à son recherche scientifique, les informations sur "Avesta" sont devenues disponibles pour la science européenne. Cependant, la traduction de Duperron était très approximative. Il a mal compris de nombreux passages ou ne les a pas compris du tout.

Grâce au développement de la linguistique comparée déjà au XIXe siècle la relation de la langue d'"Avesta" avec le bien étudié et bien connu de nombreux monuments des anciennes langues indiennes védiques, sur lequel le "Rig-Veda" et d'autres monuments antiques de la littérature de l'Inde, et avec le sanskrit ont été compilés. Il est également nécessaire de souligner le déchiffrement des monuments de la deuxième langue iranienne ancienne connue, le vieux persan, le développement ultérieur de la littérature zoroastrienne post-Avesta, l'utilisation généralisée des données de la linguistique comparée indo-européenne. Il s'est avéré extrêmement important d'étudier les langues de l'Iran moyen, y compris de l'Iran oriental, à la fois des langues mortes (Khârezmi, Sogdien, Khotan- Sakas, etc.) et vivantes, en particulier les Pamiriens. Tout cela a grandement facilité le travail sur la traduction scientifique de l'item "Avesta".⁴ Néanmoins, la traduction d'"Avesta" est toujours associée à des difficultés importantes, et les spécialistes les plus fiables traduisent de différentes manières certains endroits importants d'"Avesta".⁵

Pendant longtemps, l'Avesta, comme d'autres monuments religieux et épiques indiens et iraniens, a été préservée en transmission orale offrant une plus grande précision (à l'exception de certains changements de prononciation). Cette méthode de transmission et de lecture était d'une importance primordiale longtemps après la fixation écrite de l'«Avesta» - dans l'exécution d'un culte, l'enseignement, etc., ainsi que dans la préservation du texte traditionnel.

¹ Раскопки под руководством Б.А. Литвинского (материал не опубликован).

² ИТН, I, стр. 167-168.

³ Anquetil du Perron, 1771.

⁴ Оранский И.М., 1960.

⁵ A cet égard, il est particulièrement instructif de comparer les interprétations de l'Avesta par H. Nyberg et E. Herzfeld; dans de nombreux domaines, ils adhèrent à des vues opposées polaires (Nyberg H. 1938; Herzfeld E., 1947. Pour une analyse polémique de leurs points de vue, voir: Henning W. B., 1951);

Avant la création de l'alphabet avestan moderne (c'est-à-dire l'alphabet, avec lequel les manuscrits Avesta survivants ont été écrits), il y avait des textes avestans écrits en écriture sans voyelle araméenne, largement utilisée en Iran et en Asie centrale du VI^e au Ve siècles av. J.-C. Selon la tradition zoroastrienne du moyen-perse, qui, cependant, ne disposait pas d'informations fiables sur de nombreuses questions de l'histoire des débuts du zoroastrisme, la collection de livres "Avesta" existait déjà sous les Achéménides et a été détruite lors de l'invasion d'Alexandre le Grand, puis le roi arshakide Valakhsh (c'est-à-dire, Vologes; il est généralement identifié à Vologes I, qui a régné au I^{er} siècle après J.-C.) a ordonné de collecter ce qui restait des textes avestan et qui a été transmis oralement par les prêtres.¹ Les chercheurs modernes ne considèrent pas fondé le message sur «Avesta» des Achéménides, et certains doutent également de l'existence du texte Arshakid «Avesta». Mais l'écrit d'«Avesta» existait apparemment déjà dans la seconde moitié de la période parthe et définitivement - au début de l'époque des Sassanides. Sur la base de certaines données de documents parthes de Nissa, I.M. Dyakonov et V.A. Livshits suggèrent que dans le Parthe oriental et au I^{er} siècle av. J.-C. il y avait déjà un texte écrit de l'Avesta, au moins de ses différentes parties.²

Plus tard, "Avesta" a été écrit dans un alphabet spécialement créé à cet effet. Il a été développé sur la base des italiques Pahlavi développés (c'est-à-dire la police de caractères des livres zoroastriens du moyen persan), qui est un développement de l'un des types d'écriture qui est né sur la base de l'écriture araméenne. Mais l'alphabet avestique a un nombre beaucoup plus grand (plus de 2 fois) de lettres, dont 14 pour les voyelles. L'enregistrement de texte réalisé par l'alphabet avestique détaillé, apparemment, reproduit très fidèlement et scrupuleusement la prononciation traditionnelle des émetteurs Avesta de l'époque de l'apparition de cet alphabet; en même temps, cette transmission, bien qu'avec un certain nombre de particularités (en grande partie, dépendant cependant d'anciennes particularités dialectales), dans son ensemble reflète assez clairement l'apparition de l'ancienne langue iranienne, qui était parlée lors de l'émergence des textes avestiques. L'alphabet avestique a été créé, évidemment, au VI^{ème} siècle, très probablement sous Khosrô I (531-579).³ Pour cela, fait à la fin de l'époque sassanide, les enregistrements et les textes existants d'"Avesta" remontent, les premiers manuscrits survivants de ses livres remontent à la fin des XIII et XIV siècles, mais ils vont aussi à un prototype.

La notation de l'«Avesta» dans son alphabet moderne a été faite principalement sur la base de la tradition orale. Le nom même "Avesta" vient du mot persan moyen *apastak*, plus tard *avastay* - "base" (ou, selon d'autres interprétations, "établissement", "prescription", "louange", etc.),⁴ se référant spécifiquement au texte prononcé "Avesta".⁵ Les annexes étaient

¹ Puis, selon la même tradition, les textes avestains épars ont été rassemblés sous Ardashir I et Shapur I (Widengren G., 1965, S, 246-247)

² Дьяконов И.М., Лившиц В.А., 1966, стр. 153-157.

³ Selon un point de vue différent, reflété dans les travaux de G. Juncker et de quelques autres scientifiques, l'alphabet avestan était déjà formé au IV^{ème} siècle. Mais en tant que chercheur iranien russe exceptionnel, Acad. K. Zaleman, puis W. Henning, G. Morgenstierne, G. Bailey, la création de l'alphabet avestan a eu lieu au VI^{ème} siècle au plus tôt. (Henning W. V., 1958, S. 52; voir aussi: Perikhanyan A. G., 1966, pp. 108-109; au même endroit, voir des instructions plus détaillées sur la littérature).

⁴ Henning W. B., 1946, p. 725; ИТН, I, стр. 175; pour d'autres interprétations, voir: Брагинский И. С., 1956, стр. 192.

⁵ La large pratique de la transmission orale de textes sacrés par les zoroastriens était la raison pour laquelle, jusqu'au début du Moyen Âge, les contemporains non zoroastriens croyaient souvent que les adeptes du zoroastrisme n'avaient pas du tout de livres sacrés. Ceci explique évidemment le fait que depuis la conquête arabe dans les pays de l'Islam, les zoroastriens, contrairement aux chrétiens et aux juifs, n'étaient pas considérés comme "les gens du Livre (c'est-à-dire les Saintes Ecritures)", ce qui, en particulier, se reflétait dans la position juridique des zoroastriens dans le monde musulman. L'importance de la tradition orale et de la transmission, y compris la préservation du canon sacré de l'Avesta, est directement indiquée par les preuves de la littérature zoroastrienne (Widengren G., 1965 S. 245-259).

appelées «zend» ou «zand» (zand le moyen-persan - «connaissance», «étude»), - donc plus tôt, apparemment, le texte écrit d'«Avesta» était également désigné (en fixation avec l'ancien alphabet, et l'initiale, mais, peut-être, dans une nouvelle entrée), ainsi que, probablement, d'autres ajouts et commentaires au canon en langue avestique. Mais alors le nom «Zend» a commencé à être principalement appliqué à la traduction en moyen persan du commentaire d'Avesta, compilé sous les Sassanides (tous les premiers manuscrits d'Avesta ont une traduction interlinéaire en moyen persan). De là vient le nom incorrect d'"Avesta" - "Zend-Avesta", qui a été utilisé pendant longtemps dans la littérature européenne, et "Zend" pour la langue avestienne.

Au cours de plusieurs siècles de son existence, le code de l'«Avesta» a été codifié à plusieurs reprises. Des sources mentionnent la collecte et la commande du canon «Avesta» sous les Arshakids, Vologes I, apparemment au I^{er} siècle de notre ère; sous les premiers Sassanides au III^{ème} siècle; au IV^e siècle sous Shapur II, lorsque l'édition du canon sacré, qui était d'une grande importance, fut faite sous la direction d'Aturpat Mihraspandan; et, enfin, après le mouvement mazdakite sous Khosrô I au VI^{ème} siècle (lorsque certains des textes qui y figuraient encore aux IV^e et V^e siècles ont également été retirés de l'«Avesta»).

Après cette dernière édition, "Avesta" se composait de 21 livres (Nask), dont les noms et le résumé sont connus de l'œuvre zoroastrienne du IX^e siècle Denkart (ce résumé a été fait selon la traduction du moyen persan d'"Avesta", et non selon le texte avestique).¹ Le "Avesta" survivant est d'environ ¼ Sassanides tardifs. Ce sont, tout d'abord, les sections les plus nécessaires dans les services divins; la disposition des parties existantes de l'«Avesta», les livres de "Yasna", etc., correspond fondamentalement au même but, dont seul "Videvdât" correspond entièrement à l'un des livres de l'ancienne "Avesta".

L'Avesta moderne se compose de livres: «Yasna» - «sacrifice», «prière», un ensemble de textes accompagnant les principales cérémonies rituelles; "Yachts" ("Yasht" - "vénération", "louange"), hymnes aux divinités du panthéon zoroastrien; "Videvdât" - "la loi contre les devas (démons)" (plus tard, forme inexacte de "Wendidat"), prescriptions pour maintenir la pureté rituelle (contient également un certain nombre de dispositions religieuses et juridiques, fragments de mythes anciens, épopées etc.); «Visprat» - «tous les seigneurs» (plus tard, moins précisément «Vispered»), un recueil de prières et de textes liturgiques; en outre, "Avesta" comprend un certain nombre d'autres sections plus petites et la signification.²

Sur les 72 chapitres de Yasna, 17 sont les Gats (Chants) du prophète Zarathushtra, le fondateur du Zoroastrisme, 7 chapitres sont "Yasna haptahati" ("Yasna des Sept Chapitres"), la partie la plus proche des Gats en termes de langue et de temps de conception "Avesta". Le dialecte "Gat", ainsi que "Yasna Sept chapters" est plus archaïque que le reste de la langue, le soi-disant "Avesta Junior" et en diffère par certaines particularités de l'ordre dialectal.

Certains chercheurs ont attribué la langue avestane à l'Iran occidental (P. Tedesco, A. Méyé), d'autres la considèrent plutôt iranienne orientale (H. Nuberg et autres). Plus probables sont les opinions selon lesquelles il occupe une place particulière parmi des langues iraniennes (K. Goffman) ou une position intermédiaire entre leurs groupes occidentaux et orientaux (W. Henning). Un certain nombre de particularités particulières de la langue avestane, y compris le dialecte "Gat", trouvent des correspondances dans les langues iraniennes orientales. Le "Avesta Junior" reflète l'influence des langues iraniennes (y compris

¹ Wes/ E. W. 1892.

² Il existe des traductions de «Avesta» ou de parties de celui-ci en langue russe et en Europe occidentale: Коссович К., 1861; Бертельс Е. Э., 1924, стр 3-11; Брагинский И. С., 1956, стр. 35-37, 46, 69-70, 105-116, 182-187 и др.; Бертельс Е. Э., 1960, стр. 53-66, II; Абаев В. И., 1963, стр. 349-350, 367-370; Darmesteter J., 1892-1893; Wolff F., 1910; Lommel H., 1927; Gershevitch I., 1959; Humbach H., 1959; Duchesne-Guillemin J., 1963 и др.

occidentales), répandues dans les territoires où la langue avestane était utilisée comme langue sacrée.

La question de l'époque et du lieu d'origine de diverses parties de l'"Avesta" continue de rester largement controversée. Basé sur la tradition zoroastrienne de Zarathushtra, attestée depuis l'époque des Sassanides, l'époque de sa vie et la création des "Gats" sont datées de la fin du VIIème - première moitié du VIème siècle av. J.-C. Telle est l'opinion des chercheurs qui pensent que cette tradition est basée sur des données totalement fiables. Mais d'autres scientifiques ont des doutes sur sa fiabilité; ils indiquent que la tradition est attestée dans une période ultérieure et est probablement d'origine légendaire. À l'heure actuelle, en tout cas, il est difficile de se fier avec confiance à la fiabilité de cette date, bien qu'il soit possible que Zarathushtra ait réellement vécu à la fin du VIIème - début du VIème siècle av. J.-C.

Selon des variantes des traditions sassanides et ultérieures, le Zarathushtra provenait d'Atropatena (Azerbaïdjan) ou du Rag midique (Rey médiéval, près de Téhéran moderne), mais ces données sont maintenant reconnues comme définitivement peu fiables; cependant, les matériaux de l'"Avesta Junior" indiquent l'existence et la domination primitives de la communauté des adeptes de Zarathushtra à Ragah; ceci s'explique cependant par le fait que cette région, située à l'extrême nord-est de Mèdes, fut la première de ses régions dans laquelle les enseignements de Zarathushtra pénétrèrent, se propageant de l'est.

Il y avait une tradition - et très ancienne - selon laquelle Zarathushtra vivait en Bactriane. Cela se reflétait dans le travail de l'auteur grec Ctésias (fin V-début IV siècles av. J.-C.).¹ Suivant cette tradition, certains chercheurs (J. Multon et autres) ont supposé que les «Gats» avaient été créés en Bactriane, et croyaient également que sa langue dans les temps anciens était l'avestan (comme on le croyait au XIXème siècle, W. Geiger et quelques autres scientifiques). Mais d'autres données ne confirment pas cette opinion, et les monuments récemment découverts de la langue de Bactriane de l'époque Kushan la rendent improbable.

Les activités de Zarathushtra ont été attribuées au nord-ouest de l'Iran par J. Darmesteter, W. Jackson et quelques autres scientifiques, et plus tard, dans les années 30-40 du XXe siècle, - E. Herzfeld et d'autres auteurs qui le considéraient comme un contemporain des premiers Achéménides, y compris Darius I. Mais selon l'opinion désormais généralement acceptée, les «Gats» ont été compilés au moins avant la création de l'État achéménide et par leur origine n'ont aucun rapport avec l'Iran occidental.

Selon les chercheurs modernes, partant principalement des données géographiques de l'"Avesta" lui-même, les "Gats" et les tronçons de l'"Avesta" qui leur sont adjacents dans le temps ont été créés dans l'une des régions d'Asie centrale ou des territoires voisins du nord-ouest de l'Afghanistan et du nord du l'Iran oriental. Différentes opinions sont exprimées sur une solution spécifique au problème. Indiquer les zones le long des tronçons moyen et inférieur de l'Amu-Darya ou du Khârezm proprement dit (S.P. Tolstov, etc.); dans ce cas, ils se réfèrent généralement à l'identification adoptée par I. Marquart, E. Benveniste et d'autres scientifiques, mentionnés dans l'Avesta, de la patrie mythique des Iraniens et du zoroastrisme Aryanam-vaydjah, de l'étendue aryenne avec Khorezm; aux zones situées entre l'Amu-Darya et le Syr-Darya, c'est-à-dire en Sogdien ou dans les régions voisines (H. Nuberg); aux frontières avec le monde Scythe- Sakas d'Asie centrale (V. I. Abaev) et avec des zones proches des rives de la mer d'Aral et du cours inférieur du Syr Darya (G. Videngren); à Margian; Sogd et Khârezm (J. Duchene-Guymen), etc.

Il y a un point de vue largement répandu (reflété dans les travaux de V. Henning, K. Barr, I. Gershevich, R. Tsener, etc.), selon lequel les «Gats» ont été créés au sein de la confédération dirigée par Khorezm, qui existait, comme on le suppose, à la veille de la conquête achéménide (tout en suivant généralement la date traditionnelle susmentionnée de

¹ Пьянков И. В., 1968

Zarathushtra) et comprenait également les régions au sud de Khorezm, et comme une zone possible pour la création des «Gats», ils désignent en particulier Margian et Arey (V. Henning et d'autres; pour d'autres raisons l'académicien V.V. Struve considère Margian comme la patrie possible du zoroastrisme par); les textes ultérieurs d'Avestique en grande partie pourraient être créés, selon V. Henning, au Sistan.¹ Mais indépendamment de l'existence ou non d'une telle confédération, dirigée par Khârezm (les données d'auteurs anciens peuvent également témoigner en faveur de cette opinion), il n'y a pas de données définitives sur l'attitude de Zarathushtra à son égard.

Dans le même temps, les chercheurs qui ne jugent pas nécessaire de suivre la «date traditionnelle de Zarathushtra» ou qui nient généralement sa fiabilité, attribuent généralement la création des «Gats» à une époque antérieure à la période précédant immédiatement la conquête de l'Asie centrale par les Achéménides. Ainsi, I.M. Dyakonov,² sur la base du niveau de développement de la société esquissé dans les "Gats", estime qu'ils devraient être rédigés avant le VIème et avant la seconde moitié du VIIème siècle, av. J.-C. Ed. Meyer et quelques autres scientifiques ont même considéré à un moment donné qu'il était possible de parler de l'époque autour de 1000 ou du début du 1er millénaire av. J.-C. Mais l'auteur de l'un des derniers ouvrages majeurs sur les religions iraniennes, G. Wiedengren, écrit que de manière assez fiable, la durée de vie de Zarathushtra ne peut être attribuée qu'à la période comprise entre 1000 et 600 ans av. J.-C. et, en tout cas, à une époque bien antérieure à l'époque de la création de l'empire des Achéménides.³

Selon un certain nombre de scientifiques (y compris I.M. Dyakonov, G. Wiedengren, et d'autres), le début d'"Avesta" avant même le milieu du VIème siècle av. J.-C. a été adoptée à l'est du Mèdes, à Ragah, d'où ses enseignements, bien que sous une forme modifiée, se sont répandus dans l'ouest de l'Iran. D'autres chercheurs attribuent la pénétration des idées des «Gats» à l'ouest seulement au temps des premiers Achéménides (sous Cyrus, selon V. Khints, sous Darius I - selon V. Henning, I. Gershevitch, etc.).

Ainsi, il faut considérer que les activités de Zarathushtra et la création des "Gats" remontent au plus tard à la fin du VIIème - début du VIème siècle av. J.-C., mais c'était à cette époque ou un ou deux siècles plus tôt - nous ne pouvons pas encore le dire avec certitude. Quant au lieu d'origine des «Gâts», s'il est désormais impossible d'indiquer avec une certitude totale une zone spécifique, on peut néanmoins faire valoir qu'il était situé sur le territoire de l'Asie centrale ou dans les zones qui lui sont bordées. Ceci est démontré de manière assez fiable par l'horizon géographique de l'«Avesta» lui-même et la composition des pays qui y sont énumérés.

La liste la plus détaillée de ces pays est contenue dans le premier chapitre "Videvdat". Ici, parmi les "meilleurs des régions et des pays" créés par Ahura Mazda, en particulier, sont appelés: Aryanam-vaydjah, "Gava, la demeure des Sogdiens", "Mouru [région de Merv] puissant, fidèle", "Bakhdi [Bactria] belle, avec des drapeaux élevés", «Nisaya, qui est entre Mouru et Bakhdi», Haroyva [région de Herat] et d'autres régions jusqu'aux régions proches de l'Indus et Harakhvati [Arachosie] au sud-est, Haytumant dans la vallée de Hilmand au sud, le pays de Gurgans et Rag [sur Nord-Est du Mèdes] à l'ouest. Ainsi, l'enquête géographique des rédacteurs de ce texte avestique a couvert presque toutes les principales régions historiques de l'Asie centrale, ainsi que les territoires adjacents de l'Afghanistan et du nord-est de l'Iran. Il est vrai que ce texte dans la forme qui nous est parvenue est attribué à une époque postérieure à un certain nombre d'autres sections de l'"Avesta" - à la période où le zoroastrisme s'est répandu. On pense que ce passage est basé sur un texte mentionnant moins de pays.

¹ Henning W. B., 1951, p. 44-45.

² Дьяконов И. М., 1956. стр. 390 и сл.

³ Wiedengren G., 1965, S. 61.

L'«hymne à Mithra» avestan («Yasht» X, «Mihr Yasht») appartient à une époque plus ancienne, qui contient également une liste de pays. Ce "Yasht" est l'un des meilleurs exemples de la poésie avestienne (ou ancienne iranienne). Ici, en particulier, une belle description des pays est donnée, «où des chefs militaires victorieux ont entrepris de nombreuses attaques, où de hautes montagnes avec d'abondants pâturages servent à s'occuper du bétail, où s'étendent des lacs profonds avec des vagues ondulantes, où de larges rivières se précipitent vers l'Ishkat et Parut, Herat et Merv, Sogdian Gava et Khorezm" (traduction de V.A. Livshits).¹

Le territoire décrit dans ce passage doit être considéré comme le territoire où le zoroastrisme s'est répandu plus tôt, et dans l'un des pays nommés ici, «à notre avis, on peut chercher la patrie des premiers textes avestans. Nous notons également que sont listées ici les zones voisines ou limitrophes du Bactriane, et partiellement, apparemment, en faisaient partie à l'époque pré-achéménide. Par conséquent, Bactriane «aux drapeaux élevés», comme on l'appelle dans le «Videvdat», si même n'était pas le premier, mais l'un des pays sur le territoire desquels le zoroastrisme s'est répandu très tôt.

Les textes de l'"Avesta Junior" reflètent l'unification des enseignements de Zarathushtra, développés par ses successeurs (déjà composés dans le même dialecte que les "Gats", "Yasna Septe chapitres" contient de nombreuses concessions aux croyances communes), avec des idées, des rituels et des images, étranger au sermon original du prophète, mais présenté dans l'"Avesta Junior". Un certain nombre d'hymnes d'"Avesta" sont consacrés aux dieux et aux personnages mythiques, lus depuis les temps anciens par les Aryens, mais rejetés par le prophète dans les "Gats" (Mithra, Hauma, etc.). C'était le résultat de concessions aux religions et croyances tribales qui étaient répandues dans les grands États - Achéménides, Parthes et Sassanides, au cours de laquelle des parties de l'«Avesta Junior» ont été créées, conçues et éditées. Mais ces cultes, rituels et prescriptions rituelles y sont fictivement sanctifiés par l'autorité de Zarathushtra avec des phrases telles que: "Alors Ahura-Mazda a dit à Zarathushtra, disant ..." et d'autres techniques éditoriales. Sans ces inserts, un certain nombre de passages du l'"Avesta Junior", en particulier des Yashts, sont plus anciens dans leur contenu (mais pas dans la langue!), plus anciens que l'époque de composition des "Gats".

Ainsi, l'«Avesta» contient des données non seulement sur le zoroastrisme, mais aussi sur certaines croyances et cultes iraniens anciens, remontant parfois à la communauté indo-européenne. Dans le même temps, "Avesta" est également le monument le plus important pour l'étude de l'antiquité, de la culture et de la vie iraniennes, des institutions sociales et politiques, des époques, etc., des tribus iraniennes d'Asie centrale et d'Iran.

Le processus de combinaison des enseignements de Zarathushtra avec les croyances d'autres religions iraniennes a été en grande partie accompli au milieu du Vème siècle av. J.-C.

"Yasna de Sept Chapitres" est souvent daté du VIème - début du Vème siècle av. J.-C., et la création des plus anciens "Yashts" (et, en particulier, "Mihr Yasht") - les premières décennies du V siècle, av. J.-C.² Mais en même temps, ils partent généralement de l'opinion que les «Gâts» ont été composés au début ou dans la première moitié du VIe siècle av. J.-C. Mais comme il est possible qu'ils aient été créés plus tôt, alors les parties ultérieures de l'"Avesta", "Yasna de Sept Chapitres" et les premiers "Yashts" peuvent être attribuées à une époque antérieure et placées entre la date exactement encore indéfinissable de Zarathushtra et le milieu de V s. av. J.-C. La compilation d'autres textes de Jeunavestan s'est poursuivie même plus tard que l'heure indiquée, et certains d'entre eux ont été officialisés, apparemment, même dans les premiers siècles du Ier millénaire av. J.-C.

¹ Sur la localisation de ces zones, voir: ITN, I, p. 508.

² Gershevitch I., 1959.

Comme il ressort clairement de ce qui précède, lors de l'utilisation de l'«Avesta» comme source historique, il faut tenir compte de la présence de nombreuses couches, reflétant diverses périodes historiques et même des époques, l'influence sur le texte existant des vues et des idées des éditeurs et des codificateurs. De plus, même les mêmes passages représentent souvent une fusion d'informations d'époques différentes.

Malgré toutes ces restrictions, "Avesta" est la source la plus importante et à bien des égards la seule pour révéler l'histoire ancienne des Iraniens de l'Est, c'est-à-dire la population d'Asie centrale, d'Afghanistan et de la partie de l'Iran qui jouxte l'Asie centrale.

Société d'Asie centrale selon l'"Avesta"

La collecte d'informations la plus complète et la plus systématique de l'"Avesta" en termes de caractéristiques de la société est l'œuvre de V. Geiger "La culture de l'Iran oriental dans l'antiquité".¹ Pendant le temps qui s'est écoulé depuis 1882, il est devenu obsolète à bien des égards, mais, malheureusement, il ne semble pas encore équivalent en termes de portée des travaux effectués au niveau moderne. En plus de la nouvelle approche philologico-linguistique, dans un tel travail les données de l'«Avesta» pourraient être considérées à travers le prisme des découvertes archéologiques.

En analysant la nature de la société Avestan, les chercheurs ont noté qu'elle était en quatre étapes. Dans «Yasht» X, 115 est écrit: «Le chef religieux de la maison s'appelle *nmanya*; le chef religieux du clan est *vissya*; le chef religieux de la tribu est le *zantuma*; le chef religieux du pays est *dahyuma*; le chef suprême religieux - "*zarathushtrutama*".²

La famille s'appelait donc *nmana*. A la tête de cette famille patriarcale se trouvait le chef de famille - *nmanopati*, c'est-à-dire le «maître de la maison», la femme la plus âgée de la famille s'appelle *nmanopatni* - «maîtresse de maison». Le grand rôle de la femme plus âgée dans la famille parmi les Tadjiks, en particulier parmi le peuple du Pamir, malgré la domination millénaire de l'islam, a survécu à ce jour. Ceci est attesté par des matériaux ethnographiques rassemblés dans différentes régions du Pamir.

Il existe une autre preuve, bien qu'indirecte, du rôle important des femmes dans l'ancienne Asie centrale. Comme on le sait, dans les temps anciens, les dirigeants de régions d'Asie centrale comme Ustrushana et Sogd portaient le titre de «afshin».³ Une analyse historique et étymologique détaillée de ce terme a été réalisée par V.I. Abaev. Il a réfuté les tentatives d'étymologies anciennes et vraiment peu convaincantes et a comparé ce terme avec le mot *afsin* - «maîtresse»,⁴ qui a survécu dans la langue ossète. C'est exactement ainsi que, selon V. I. Abaev, les femmes chefs des tribus Sakas -Massaget auraient dû être appelées. Il était censé leur être emprunté dans les régions voisines d'Asie centrale, mais déjà appliqué aux dirigeants masculins.⁵ Ainsi, le terme désignant une femme de ménage parmi les Ossètes, dans l'ancienne Asie centrale, a progressivement commencé à être appliqué aux dirigeants masculins.

Dans les textes avestans, le mot «*nmanya*» signifie un membre de la famille, mais en même temps, comme l'a prouvé I. Gershevich, ce terme désignait une divinité - le gardien de la maison, qui, selon les vieilles croyances russes, s'appelait «domovogo». Il y avait aussi des divinités tribales - "*visya*", etc.⁶ Les fonctions de ces divinités coïncidaient partiellement avec les fonctions des Fravashi - anges gardiens et âmes de toutes choses.⁷

¹ Geiger W., 1882.

² Gershevitch I., 1959, p. 131, 276, 299.

³ Бартольд В. В., 1964 а, стр. 497.

⁴ Абаев В. И., 1959, стр. 112-116; Pour les fonctions *āfsīn* ossètes, voir: Косвен М. О., 1961, стр. 8-9.

⁵ Абаев В. И., 1958, стр. 110-111.

⁶ Gershevitch I., 1959, p. 265.

⁷ Ibid, p. 266; ИТН. I, стр. 140.

La famille comprenait également des membres à temps partiel - *vira*, *weyssa* et *pariyatar*. *Vira* signifie généralement "homme", "guerrier", mais cela peut aussi être compris dans le sens de "esclave". Ainsi, dans «Yasht» X, 28, il est dit à propos de Mithra qu'il donne la maison à laquelle il est miséricordieux, «des troupeaux de bétail et des foules de vir», c'est-à-dire probablement des esclaves. En général, quand dans l'"Avesta" il y a une liste ou une opposition, contenant du bétail et de la *vira*, ces derniers signifient évidemment des esclaves. *Weyssa* et *pariyatar*, à en juger par certains textes, ont été inclus dans la famille en tant que membres juniors.¹

Les associations plus grandes que la famille étaient appelées «nafa» du côté paternel. Ces groupes agnatiques détenaient apparemment la propriété collective des terres arables, des pâturages et d'autres biens, et les personnes incluses dans le groupe étaient liées par la solidarité et la responsabilité. Ces groupes étaient suffisamment nombreux et comprenaient jusqu'à 100 hommes à part entière. Le rôle de ces groupes agnatiques est mis en évidence, en particulier, par le grief de Zarathushtra: «Les agnats et alliés m'ont rejeté, la communauté m'est honteuse, tout comme les dirigeants méchants des pays sont impitoyables» (Yasna, 46.1).²

Le clan ("vis") était composé de plusieurs groupes agnatiques, le chef du clan était appelé "vispati". "Vis" n'est pas seulement un clan, mais aussi une colonie clanique. Initialement, apparemment, cette colonie était composée de familles apparentées. Plus tard, il commence progressivement à acquérir les caractéristiques d'une communauté rurale.³

À l'âge adulte (environ 15 ans), les jeunes hommes ont subi un rite d'initiation au culte et à la communauté. Lors de la réunion du groupe agnat, ils recevaient une ceinture et une chemise sacrées. Cet acte était considéré comme la «seconde naissance» d'une personne. Ce n'est qu'après lui que le jeune homme devenait membre à part entière de la communauté, participait à des cérémonies religieuses, pouvait contracter des obligations, se marier, etc.

De nombreuses questions importantes étaient décidées par le conseil tribal, qui comprenait les chefs de groupes agnatiques. Le Conseil résolvait les problèmes de la vie interne, tant industrielle que publique, y compris ceux liés à l'administration du culte et de la justice, ainsi que des problèmes de relations avec d'autres communautés claniques.⁴

A en juger par les textes de l'"Avesta", la société de cette époque se caractérisait par une différenciation sociale et patrimoniale profonde. Nous avons déjà mentionné les esclaves ci-dessus. Dans différentes parties de l'"Avesta", il y a des références à des ménages individuels et à des individus avec de grands troupeaux. L'élevage était considéré comme la principale richesse; bien sûr, la richesse de la noblesse ne consistait pas seulement en bétail, mais en terres et autres propriétés.

Dans l'"Avesta", il y a une liste de groupes «sociaux et professionnels»: prêtre, guerrier-conducteur de char, paysan-éleveur de bétail et (autrefois) artisan. Certains chercheurs pensent que cette liste remonte à l'époque de la communauté indo-iranienne et ne devrait donc pas être prise en compte; d'autres - et non sans raison - croient qu'elle reflète la réalité historique existante (à l'époque de l'"Avesta" et plus tard) et qu'elle devrait être prise en compte lors de la tentative de reconstruction de la société d'"Avesta".⁵

Avec les membres ordinaires de la communauté, il y avait déjà des «nobles», des «illustres». L'un des termes pour «noble», «illustre» est «azata» («noble-né»). Souvent, il est le chef du vis (clan), ainsi que sa famille. Une analyse détaillée de l'étymologie et de

¹ Gershevitch I., 1959, p. 87, 182; ИТН, I, стр. 141-143.

² Периханян А. Г., 1968, стр. 34-38.

³ ИТН, I, 1963, стр. 143-146.

⁴ Периханян А. Г., 1968, стр. 38-39.

⁵ Herzfeld E., 1947, p. 788 ff.; Дьяконов И. М., 1956, стр. 154; Грантовский Э. А., 1960, стр. 1-2; 10-13; ИТН, I, стр. 150.

l'évolution de la signification du mot «azata» a été réalisée par H. Bailey. En langue moyen persan - pahlavi, cela signifiait «né membre de la maison royale», «né noble», «né libre».¹

De là vient le mot tadjik "ozod" - "libre", ainsi que "ozoda", dont l'une des significations est "noble". Un autre terme pour le "noble" dans l'"Avesta" est "asna".²

La tribu Zantu a apparemment joué un rôle bien moindre. En même temps, certains textes parlent des conseils des «meilleurs». Le terme pour ces conseils - «khanchamana», est conservé dans le tadjik «anjuman» - «réunion, congrès».

«Région» et «pays», constitués de plusieurs régions, est appelé «dahyu» dans l'«Avesta». "Il n'est pas facile de connaître le contenu de ce terme", note à juste titre I.M. Dyakonov. Souvent, et dans les parties les plus anciennes de l'«Avesta», les Dahyu sont des petits «pays», comme ceux qui, selon des sources assyriennes, existaient dans les médias, c'est-à-dire des associations territoriales qui fonctionnaient non comme des États, mais plutôt en tant que grandes formations tribales. Dans le même temps, ce terme était appliqué à des territoires beaucoup plus vastes. V.A. Livshits a raison quand il pense que le dahyu est «un concept essentiellement territorial, géographique, indiquant souvent une communauté ethnique importante, mais pas encore l'unité la plus administrative de l'État établi».

Dahyu était dirigé par Dahyupati. Parmi les autres personnes au pouvoir, il convient de mentionner "sastar" ("souverain", "seigneur"), qui exerçait probablement le pouvoir sur une certaine zone à partir d'un point fortifié.³

Dans l'«Avesta», il y a aussi une désignation pour l'unification des régions «dahyussasti» - «pouvoir sur les régions».

A la tête d'une telle association se trouvait le "dahyupati de tous les dahyu" - "le seigneur de toutes les régions"; il n'était pas le seul dirigeant, car il y avait un «dahyunam fratemadato» - le «conseil des premiers» pour unir les régions. Apparemment, le pouvoir des «dahyupatis» individuels et même du «seigneur de toutes les régions» lui-même était limité ou le conseil contrôlait leur pouvoir.⁴

L'analyse des «Gâts» en termes socio-économiques (les plus importants ici sont les travaux de V. I. Abaev et I. M. Dyakonov)⁵ montre qu'ils reflètent une situation commune aux sociétés qui étaient au seuil ou au début de la création de l'État.

La société «Gat» souffre de vols, de raids prédateurs constants de voisins et de vols de bétail. Les «Gats» contiennent un appel à une vie paisible, à l'existence de colonies prospères sous le règne de «bons» dirigeants. Tout cela exigeait de grands changements sociaux, dont le processus à cette époque, sans aucun doute, se déroulait rapidement. Il est nécessaire de prendre en compte le fait que «dans la période initiale de la société de classe, la position dominante de la classe dirigeante est toujours occupée par la noblesse du clan - chefs, prêtres, etc., qui se sont démarqués dans les profondeurs du système communal primitif. Mais l'État uni ne peut être créé qu'en surmontant les traditions claniques et la domination de l'oligarchie clanique, forte dans ses racines locales, communautaires et donc toujours séparatiste.»⁶

Ainsi, les relations sociales en Asie centrale de la période considérée peuvent être caractérisées comme transitoires d'un système communautaire primitif à un système de classe. Il y a eu une désintégration de la communauté clanique et l'émergence d'une communauté rurale. "La famille individuelle devient l'unité économique de la société",⁷ a déclaré F. Engels. Engels. La communauté rurale, contrairement au clan, n'était plus basée sur le clan, mais sur

¹ Bailey H.W., 1959, p. 95-101; 1960, p. 953-955.

² Gershevitch I., 1959, p. 158.

³ Nuberg H. S., 1938, S. 57, 304; Дьяконов И. М., 1956, стр. 185-189; ИТН, I, 1963, стр. 146-147.

⁴ Gershevitch I., 1959, p. 296-299.

⁵ Абаев В. И., 1956; Дьяконов И. М., 1956, стр. 386-394.

⁶ Дьяконов И. М., 1956, стр. 392.

⁷ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 21, стр. 164.

des liens économiques et territoriaux. Dans l'histoire des peuples d'Asie centrale, la communauté rurale a joué un rôle important, faisant preuve de vitalité pendant de nombreux siècles. "Le despotisme oriental et la domination des conquérants-nomades qui se remplaçaient pendant des millénaires ne pouvaient rien faire avec ces anciennes communautés"¹ - note Engels dans le "Anti-Dühring".

Peu à peu, l'inégalité de propriété des familles individuelles s'est accrue au sein de la communauté. L'esclavage patriarcal s'est développé de plus en plus. Il y avait des riches et des pauvres. Le rôle des chefs militaires, devenus des fonctionnaires permanents, s'est accru. Leur autorité, cependant, était limitée au conseil des vieux et à l'assemblée tribale. Les alliances tribales sont devenues une nécessité.

Comme le souligne F. Engels, les campagnes prédatrices ont encore renforcé le rôle des chefs et chefs militaires. La guerre aux fins de pillage devient un commerce permanent. Le commandant suprême et ses assistants sont devenus la noblesse héréditaire, «la démocratie primitive naturellement développée» s'est transformée en «l'aristocratie détestée».²

Conformément aux diverses conditions de production des zones désertiques-steppiennes et oasis-steppiennes, il s'est formé au début du Ier millénaire avant notre ère deux types d'exploitations: nomade, élevage dans les steppes et sédentaire, agricole dans les oasis et les vallées fluviales. Ainsi, dès les temps les plus reculés, une caractéristique s'est développée en Asie centrale, à propos de laquelle Karl Marx a écrit: "Dans toutes les tribus orientales, depuis le tout début de l'histoire, il est possible de retracer la relation générale entre la sédentarité d'une partie d'entre elles (tribus. – B.G.) et le nomadisme continu de l'autre partie".³

Le problème des formations d'État les plus anciennes

L'analyse de la situation socio-économique en Asie centrale montre que le pays est en phase de transition vers une société de classes. Il est tout à fait naturel que dans certaines des régions les plus développées d'Asie centrale, les premières formations étatiques apparaissent, probablement celles-là mêmes que l'on appelle «dahyussasti» dans l'"Avesta".

Dans les sources historiques, nous ne trouvons que de maigres indices et en grande partie peu fiables concernant ces premières formations étatiques.

L'une de ces formations était "Grand Khorezm". Hérodote (III, 117) rapporte: «Il y a une plaine en Asie, fermée de tous côtés par une crête, et la crête a cinq gorges. Cette plaine appartenait autrefois aux Khârezmis, mais elle se situe aux confins des terres des Khârezmis, des Hyrkans, des Parthes, des Sarangs et des Tamanai ... De la montagne qui ferme la plaine coule le grand fleuve Akès. Au départ, le fleuve était divisé en cinq branches et irriguait les terres des peuples nommés ici». Ce passage du Hérodote donna vie à toute une littérature; diverses interprétations, y compris tout à fait fantastiques, ont été exprimées. En effet, il y a ici de nombreuses difficultés. En conséquence, un tel expert de la géographie historique de l'Asie centrale, comme V.V. Bartold, a généralement refusé de considérer spécifiquement ce message.⁴

La plupart des chercheurs ne sont pas si pessimistes à ce sujet. Premièrement, le fleuve Akès, dont parle Hérodote, est identifié par presque tous les chercheurs avec le fleuve Tejen, (A notre avis, S.P. Tolstov n'a pas la raison, qui, contrairement aux preuves directes et indirectes des sources, cherche à placer le fleuve Akès dans la zone du Khârezm moderne).⁵ Deuxièmement, ils utilisent des informations provenant d'autres auteurs antiques. Plus avant Hérodote, l'auteur grec - Hécatee de Milet (environ 500 av. J.-C.) mentionne les Khârezmis

¹ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 20, стр. 166.

² К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 21, стр. 168.

³ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 28, стр. 214.

⁴ Бартольд В. В., 1965 а, стр. 25-26, 100-101.

⁵ Толстов С. П., 1948 а, стр. 44-45.

vivant en partie dans la plaine, en partie dans les montagnes, à l'est de Parthe. Il est clair qu'il ne s'agit pas de Khârezm moderne, mais d'une région quelque part dans la région de Herat-Merv.¹ Compte tenu de tout cela, I. Marquart n'a pas seulement identifié le fleuve Akès avec Herirud - Tejen moderne, grâce auquel l'histoire d'Hérodote devient tout à fait réelle, mais il l'a également comparée aux anciennes légendes iraniennes sur le roi Afrasiab qui avait passé plusieurs rivières dans la région Hilmand.² Il a suggéré l'existence d'une grande association de tribus iraniennes orientales - "Grand Khârezm".

L'ensemble du contexte géographique des rapports ci-dessus témoigne qu'au moins le centre de cette association n'était pas situé sur le site du Khârezm moderne, mais beaucoup plus au sud, très probablement dans la région de Merv ou de Herat.

Une autre chose est les mouvements ethniques qui ont conduit à la formation d'une telle association. Il existe deux groupes de théories: certaines prouvent que les messages d'Hécatée et d'Hérodote témoignent du mouvement progressif des Khârezmis du nord vers le sud, tandis que d'autres, au contraire, affirment que les Khârezmis se sont déplacés d'Iran vers la région de la mer d'Aral.

I. Marquart a avancé la théorie selon laquelle "Aryanam-Vayjah" avestique, qui signifie littéralement «espace iranien (aryen)»,³ est identique à ce «Grand Khârezm». Il est rapporté qu'il est situé au bord du fleuve Datya (apparemment Amu-Darya) et là l'hiver dure dix mois. Cette théorie est maintenant acceptée par la plupart des scientifiques.

Les linguistes, en particulier V.B. Henning, ont fait beaucoup pour le développement d'idées modernes sur "Grand Khârezm". En particulier, il a comparé la langue de l'"Avesta" avec ce que l'on sait de la langue khorezm. L'essence de la conclusion de V.B. Henning est que les deux principaux dialectes de l'"Avesta" ne peuvent être attribués ni à l'Occident ni à l'Est de l'Iran, ils occupent une position intermédiaire. Ceci, à son avis, peut être cohérent avec l'hypothèse que les "Gats" - la partie la plus ancienne de "l'Avesta" - ont été compilés dans la région de Merv et Herat, et les textes ultérieurs d'Avestan étaient principalement au Sistan. Voici sa conclusion: "Il ne faut pas aller jusqu'à dire que les preuves linguistiques fournies par le matériel Khârezm prouvent la validité de notre construction historique, mais une chose peut être dite: elles sont cohérentes avec elle."⁴

Ainsi, bien que de nombreuses questions liées au "Grand Khârezm" ne soient toujours pas claires, l'existence même d'une telle association ne peut guère être mise en doute aujourd'hui.

La seconde formation de ce type était l'ancien royaume de Bactriane. L'auteur grec ancien Ctésias a conservé une histoire sur la campagne du roi assyrien Ninus contre la Bactriane. Il parle du grand nombre d'habitants de la Bactriane, de l'abondance des grandes villes, de la capitale de ce pays - Bactriane fortement fortifié, du roi de Bactriane Oxyartes, de ses trésors (Diodore II, 5, 3). À la lumière de la critique historique moderne, les campagnes assyriennes n'ont pas atteint la Bactriane,⁵ donc l'histoire de Ctésias est considérée comme un simple faux littéraire - une imitation de l'histoire d'Hérodote sur la conquête de Cyrus sur Lydie.⁶

La plupart des savants, rejetant le contenu spécifique du conte de Ctésias, croient en même temps qu'il cache des légendes répandues en Iran. La confirmation de l'existence de la puissante Bactriane doit être vue dans le récit d'Hérodote (I, 153) que sur le chemin du roi achéménide Cyrus, après la conquête de Lydie, "se trouvait le Babylone, le peuple de

¹ Об этом см.: Тарн В. В., 1951, стр. 478-479; Пьянков И. В., 1961, стр. 100.

² Marquart J., 1938, S. 9 и сл.

³ Marquart J., 1901, S. 155-156; см. также: Benveniste E. 1934, p. 265-274.

⁴ Henning W. B., 1951, p. 44-45.

⁵ Дьяконов И. М. 1956, стр. 169.

⁶ Пьянков И. В., 1966, стр. 9.

Bactriane, les Sakas et les Egyptiens". Par conséquent, la Bactriane était à égalité avec des États majeurs tels que l'Égypte ou le Babylone. Déjà V. Geiger, il exprimait l'opinion que la plus ancienne Bactriane était supérieure en puissance aux régions voisines et occupait une place particulière parmi elles.¹

Le territoire de cette association était apparemment beaucoup plus vaste que la Bactriane proprement dite. À en juger par certaines données, il comprenait (peut-être pas tout le temps) la Margiane et le Sogd.

Les ressources naturelles de la Bactriane étaient bien connues au-delà de ses frontières, jusqu'en Asie occidentale, en particulier, le lapis-lazuli du Badakhshan était très apprécié.

Dans les régions agricoles d'Asie centrale, en plus des Khârezmis (ou plutôt des Khârezmis) et des Bactriens mentionnés ci-dessus, il y avait aussi des Sogdiens, des Ferghans, des Margians, des Parthes. Le Sogd était situé dans la vallée des rivières Zerafshan et Qashkadarya, les Ferghanéens vivaient dans la vallée de Fergana, les Margians vivaient dans l'oasis de Merv, les Parthes vivaient au nord des montagnes Kopetdag. Dans les vallées et les montagnes se trouvaient les nomades des tribus Sakas. Les Sakas se sont divisés en deux grandes confédérations: les Sakas-haumavarga («Sakas, qui honorent Khauma»), ou les amyurgs, - le groupe sud-est des tribus Sakas (historiquement associées à la Bactriane et à l'Inde) et les Sakas-tigrahauda («Sakas aux chapeaux pointus») ou Ortho-Caribantians - Massagets, - un groupe du nord-est associé à Khârezm.²

Zoroastrisme

Il a déjà été indiqué ci-dessus que "l'Avesta" est un alliage complexe d'éléments temporels hétérogènes et différents. Depuis longtemps, les chercheurs travaillent à démembrer ces éléments et à identifier les couches les plus anciennes de la religion iranienne, études particulièrement avancées au cours des deux dernières décennies.³ I. Gershevitch a suggéré au lieu d'un nom commun de «zoroastrisme» trois: «Zoroastrisme» (la religion de l'époque de Zarathushtra elle-même, telle qu'elle se reflète dans les «Gats»); "Zarathushtricism" (une religion reflétée dans les textes plus jeunes avestans); «Zoroastrianisme» (doctrine religieuse de l'époque Sassanides).⁴

Parmi les tribus iraniennes déjà au tournant du II-I millénaire av. J.-C. certaines croyances et idées sont entrées plus tard dans le zoroastrisme, et sous une forme pleinement développée. Beaucoup ici remonte à la période de la communauté indo-iranienne, quelque chose remonte même à l'époque de la communauté indo-européenne. En particulier, le culte de Mithra doit être noté. Les divinités adorées par les Iraniens s'appelaient ahuras.⁵ Peu à peu, peu, l'idée de la divinité suprême Ahura est apparue, qui s'appelait Mazda - «sage».

Malgré les doutes exprimés par certains savants (leur opinion a été donnée dans notre "Histoire du peuple tadjik"), on peut considérer comme établi que Zarathushtra est une véritable personne historique. Il est le compilateur des «Gats», dans lesquels la personnalité d'un prédicateur, une personne vivante et lutteur, apparaît très vivement. Plus tard, dans "l'Avesta Junior", Zarathushtra apparaît comme un personnage mythologique.

¹ Geiger W., 1881, S. 66-67.

² La question de l'installation des tribus Saka est extrêmement complexe et il existe de nombreux points de vue différents dans la littérature. Nous acceptons l'un d'entre eux (la dernière expérience en la matière, voir: Grantovsky. E. A., 1963; Litvinsky B. A., 1969).

³ Duchesne-Guillemin J., 1953; Duchesne-Guillemin J., 1962; Zachner R., 1961; Widengren G., 1965.

⁴ Gershevitch I., 1964.

⁵ Zarathushtra est une forme médiane qui, ayant légèrement changé, est apparue en Iran sassanide - Zardusht (d'où la forme tadjik). Le nom Zoroastre, utilisé dans les langues européennes, remonte apparemment par la médiation grecque à l'ancienne forme persane reconstruite Zara-ushttra (Gershevitch 1964, pp. 28, 38).

Le nom Zarathushtra (la forme européenne de Zoroastre) signifie très probablement «chamelier».¹ Il venait de la famille des Spitam (d'où le nom sogdien - Spitamana, en grec - Spitamen). Le nom de son père était Pourushaspa, sa mère était Dughdova. Zarathushtra appartenait à la classe sacerdotale. Ce n'était pas un homme riche, il se plaignait toujours d'avoir peu de bétail et de personnes dépendantes et qu'on lui avait promis un cadeau: 10 juments avec poulains et un chameau. Zarathushtra était marié, avait des enfants.

Dans les "Gâts", Zarathushtra prétend avoir reçu la révélation de la vraie foi du dieu Ahura-Mazda (tout comme le Coran parle de la communication et des conversations de Muhammad avec Dieu et de la révélation reçue de lui). Ayant commencé à prêcher une nouvelle doctrine, Zarathushtra n'a pas réussi et a été contraint de fuir, trouvant finalement la protection du kava (prince, roi) Vishtasp, qui, avec son entourage, a accepté la foi de Zarathushtra. Un certain nombre d'autres personnes, les plus proches associés et parents de Zarathushtra sont également nommés dans les "Gats".

Le sermon de Zarathushtra était dirigé contre les chefs tribaux (ou noblesse) et l'ancien sacerdoce, qui pratiquaient, en particulier, des sacrifices sanglants massifs. Parlant objectivement en faveur de formes d'économie plus progressistes et appelant à la résistance aux affrontements militaires et aux raids prédateurs, dont le but principal était de capturer du bétail, Zarathushtra a appelé à la protection des colonies de peuplement, à l'établissement d'un pouvoir fort et d'une vie pacifique sur terre. Rejetant les cultes tribaux des anciens dieux, Zarathushtra vénéra le dieu unique Ahura-Mazda.

Parmi les principales caractéristiques du système religieux du zoroastrisme, caractéristique des différentes étapes de son développement, on peut noter: 1) la certaine tendance monothéiste déjà dans les formes initiales du zoroastrisme, exprimée dans la croyance en le bon dieu suprême Ahura-Mazda (plus tard Ohrmazd, Khurmuzd); 2) dualisme, souvent appelé moral ou éthique, consistant en l'opposition de deux éternels principes abstraits du Bien et du Mal ou de la Vérité et du Mensonge; à la tête des forces du Bien (associées à la vérité, à la justice, à la lumière, etc.) se trouve le bon dieu Ahura-Mazda, à la tête des forces du Mal (et, par conséquent, au mensonge, aux ténèbres, etc.) se trouve l'esprit maléfique ou hostile Ahra-Manyu (dans l'orthographe avestan Anglo-Maynyu, plus tard Ahriman); la lutte de ces deux forces est le contenu du processus mondial. Sous le nom d'Ahura-Mazda, le zoroastrisme est souvent aussi appelé Mazdaïsme, et ses adeptes eux-mêmes s'appellent Mazdayasnians (de Mazdayasna - "qui honore Mazda").

Les tribus aryennes très tôt, évidemment déjà dans la période indo-iranienne, ont eu une idée de deux types de dieux: *dayva* (*deva* indien, plus tard en iranien *dev*, *div*) - anciens dieux naturalistes anthropomorphes, dieux en général (indo-européen *deyvo*) et *asura* (en iranien *ahura*, littéralement «*gospodin* en russe», «seigneur») - les dieux qui avaient un pouvoir suprême, un pouvoir spécial d'ordre moral. Dans l'ancienne tradition indienne (déjà dans les derniers hymnes du "Rig-Veda"), les asuras sont hostiles à l'homme, même plus tard en Inde, cette définition n'a été appliquée qu'aux mauvais esprits, et seules les devs restent des dieux. Dans le mazdéisme, la transformation inverse a eu lieu: les devs deviennent des dieux hostiles, des démons,² parmi les démons-devs des noms "Avesta" tels que Indra (l'un des dieux les plus célèbres et vénérés des Indiens védiques), Nahatia (Indien Nasatya) et d'autres. Le terme «ahura», au contraire, concentre le sens «divin».

¹ Certains auteurs soviétiques appellent le mazdéisme précisément la version d'Asie centrale des anciennes croyances iraniennes associées au zoroastrisme. Dans ces cas, pour éviter toute confusion, il faut parler de mazdéisme d'Asie centrale.

² En Asie centrale jusqu'au Moyen Âge, comme en témoignent les sources écrites, et chez les Pamiriens et les Yagnobiens, jusqu'à nos jours, même l'idée d'une vierge comme un être bon, non seulement masculin, mais aussi féminin, a été préservée.

Parmi les autres dieux, l'un s'est démarqué très tôt, considéré comme le dieu du firmament, le dieu omniscient. Avec l'épithète "Mazda" (sage), son nom - Ahura forme le nom du dieu suprême Ahura-Mazda (seigneur sage). Ces changements étaient directement liés à la transition vers la religion, dans laquelle les questions éthiques jouaient un rôle important. Ahura-Mazda (comme l'ancienne asura Varuna indienne) est directement liée à l'un des principaux concepts religieux: *arta* (dans l'"Avesta" *asha*) - vérité, ordre juridique équitable, justice divine. Dans les "Gats" de Zarathushtra, Ahura-Mazda n'est pas seulement le dieu suprême: il nie non seulement les autres dieux, mais les remplace également.

Dans le domaine du rituel, Zarathushtra a rejeté les sacrifices sanglants et les libations de la boisson sacrée *haoma* (*soma* indien) qui leur était dédiée, ne reconnaissant que le culte du feu. Le feu était considéré comme une expression ou un symbole de la justice divine, les *artas*. Le culte et les temples du feu devinrent plus tard l'une des principales caractéristiques du zoroastrisme. L'interdiction des sacrifices sanglants de bétail effectués à grande échelle est également en relation directe avec le contenu social de l'enseignement de Zarathushtra.

Simultanément à la tendance monothéiste qui s'est développée parmi les groupes des tribus iraniennes en relation avec la montée du dieu Ahura, plus tard Ahura-Mazda, les idées dualistes se sont également répandues. Selon eux, tout dans le monde - dieux, phénomènes de la nature et de la vie sociale, animaux, etc. - renvoie à des principes biens ou mals, au monde de la vérité (*arta*) ou au monde du mensonge (*drauga*, avestan, *drug*, *druj*), l'incarnation de l'injustice, de tout ce qui est mauvais et moralement impur. Ces points de vue ont été approfondis et généralisés dans l'enseignement de Zarathushtra, combinant le monothéisme dans le domaine du principe bien avec un dualisme systématiquement réalisé, qui concentrait toutes les idées dualistes précédemment existantes en un conflit mondial général dans lequel un rôle actif est attribué à l'homme.

Le rôle de l'homme dans le zoroastrisme est déterminé par le concept de libre choix, qui était déjà justifié dans les «Gats» de Zarathushtra. L'homme choisit entre le bien et le mal, et ses actions sont d'une importance décisive au cours de la lutte mondiale entre les principes du bien et du mal. Le chemin de la bonté est indiqué par la vraie foi apportée sur terre par le prophète Zarathushtra. Et l'effort collectif de ses adhérents (ou adeptes) devrait conduire à la victoire finale du bien. Zarathushtra préfigurait l'avènement d'un nouveau monde, qui marquerait le triomphe des forces du bien sur les forces du mal. Après avoir été testés par le feu, ceux qui ont choisi le bien se retrouveront dans le royaume de la justice, fondé par Ahura-Mazda. La victoire finale des forces bonnes était attendue, selon l'enseignement de Zarathushtra, dans un proche avenir. Mais plus tard dans le zoroastrisme, il a été affirmé qu'après la naissance de Zarathushtra et l'apparition de sa foi, qui est une arme de lutte contre le mal, trois mille ans passeront avant l'arrivée du sauveur - Saoshyanta (ce terme est déjà utilisé dans les «Gats»), né de la semence de Zarathushtra, miraculeusement conservé au fond du lac. Avec lui, la victoire finale du bien sur le mal devrait avoir lieu.

Le devoir principal de l'homme de promouvoir la bonne origine dans la lutte contre le mal était considéré, tout d'abord, de ne pas accomplir des prières et des rituels, auxquels le zoroastrisme, en particulier dans les premiers stades de développement, n'attachait pas une importance décisive, mais un mode de vie juste prescrit par la vraie foi; «bonne pensée», «parole aimable», «bonne action» - voilà comment l'homme lutte contre le mal. Comme l'un des principaux moyens de lutte contre les forces du mal, c'est l'augmentation de la richesse matérielle (créée par Ahura-Mazda ou le Saint-Esprit pour l'homme) a été envisagée, c'est-à-dire l'élevage et l'agriculture.¹

Déjà dans les "Gats", il y a, avec Ahura-Mazda, deux esprits doubles, dont l'un personnifie la vérité, l'autre - le mensonge. Dans la partie de "l'Avesta", connue sous le nom

¹ Voir les essais généraux: Duchesne-Guillemin J., 1962, p. 71-223; Widengren G., 1965, S. 7-110 (au même endroit pour les indications bibliographiques détaillées).

de "Yasna Sept-chapitres", il y a beaucoup de motifs polythéistes. Ici, non seulement Ahura-Mazda et ses manifestations sont vénérées, mais aussi le feu, l'eau, le vent, la terre et l'air, l'âme des animaux, etc.¹

Les dieux les plus vénérés du panthéon avestan étaient le dieu du soleil et de la lumière Mithra - le plus puissant patron des batailles, leur donnant la victoire, ainsi que la déesse de la fertilité et des eaux Ardivisura Anahita, dans le culte de laquelle certaines caractéristiques ont été préservées datant de l'ère du matriarcat.²

Parmi les rites du zoroastrisme, le plus spécifique est le rite funéraire (toujours pratiqué par les Parsis en Inde). Le cadavre du défunt est exposé dans une construction spéciale (dakhma) pour être mangé par les oiseaux. Les os ainsi débarrassés de la viande sont stockés dans des récipients spéciaux - ossuaires (stockage des os). Ce rite, dont la forme elle-même est beaucoup plus ancienne que le zoroastrisme, était directement lié à ses principales dispositions et est devenu le seul possible pour les adhérents du zoroastrisme. L'opposition entre la vie et la mort était l'une des principales dans le système des contraires du concept dualiste du zoroastrisme. La vie était considérée comme une bénédiction donnée par la bonne origine, la mort comme le mal créé par Ahriman. Par conséquent, le corps des fidèles, qui pendant la vie est l'expression de la bonne origine, après la mort se souille, et présente le principe mauvais. En même temps, la vénération des éléments, du feu, de la terre et de l'eau interdisait catégoriquement leur profanation. Par conséquent, en particulier, l'enterrement ou, pratiqué auparavant, le brûlage est devenu inacceptable.³

L'enseignement de Zarathushtra faisait de ses adeptes un devoir sacré de s'engager dans l'agriculture et l'élevage de bétail, considérant cela comme un exploit de piété.

Dans le troisième chapitre de "Videvdat", il est dit que le meilleur endroit qui plaît à Dieu est «où l'homme pieux construit une maison, dotée de feu et de lait, la femme, des enfants et des troupeaux, puis le bétail prospère dans cette maison ... et le chien, la femme et l'enfant, le feu et tout le bien du monde... Là où l'homme pieux cultive plus de pain, d'herbes, de plantes et de fruits comestibles, où il irrigue le sol sec ou draine le sol trop humide... il cultive le plus de gros et de petits bétails ... où le gros et le petit bétail donnent le plus de fumier» (fargard 2-6; traduction de I.S. Braginsky).

Il contient un appel direct pour développer l'élevage sédentaire et, surtout, l'agriculture.

Plus loin dans le même chapitre, il est dit:

«Celui qui cultive la terre ... avec sa main gauche et droite, avec sa main droite et gauche, il fait le profit de la terre. C'est semblable à la façon dont un mari aimant accorde un fils ou une autre bénédiction à sa femme bien-aimée, reposant sur un lit moelleux ... C'est ce que la terre lui dit: «Ô toi, homme qui me traite de la main gauche et droite, avec la main droite et la gauche ... en vérité, je donnerai naissance sans relâche, produisant toutes sortes de nourriture et une moisson abondante ... Celui qui sème le pain sème la justice» (fargard 25-26, 3); traduction par I.S. Braginsky).

Dans les "Gats", une grande attention est également accordée à l'élevage bovin. Se référant à Ahura-Mazda, le prophète dit: "C'est toi qui ... a créé du bétail pour nous, source de prospérité" (47, 3). On trouve ici de nombreux passages qui parlent du bétail, du patronage du bétail, de la protection du bétail et des pasteurs pacifiques des raids des prédateurs. «Glorifier Ahura-Mazda et nourrir le bétail est la meilleure chose» (35,7).⁴

¹ Gershevitch I., 1964, p. 12-15.

² Gershevitch I., 1959 (il existe également une littérature abondante); Ringbom L.-I., 1957 (résumé utile, mais pas complet).

³ Иностранцев К.А., 1909; Ставиский Б.Я., 1952; Herzfeld E., 1947, II, p. 747-748; Humbach H., 1961; Рапопорт Ю.А. 1971.

⁴ Абаев В.И., 1956, стр. 23-56.

C'est dans la partie la plus ancienne de l'«Avesta» que les appels au travail agricole, le reflet des mythes populaires, des idées, etc. ont été contenus. Cependant, en général, l'«Avesta» représente une œuvre d'une époque ultérieure, lorsque, dans les conditions de la société de classe, l'enseignement de Zarathushtra (zoroastrisme) étaient canonisés, est devenu la religion d'État, déifiant le pouvoir royal et sanctifiant la domination de l'aristocratie et du sacerdoce sur les masses ouvrières.

Les données ethnographiques sont importantes pour étudier l'histoire ancienne des ancêtres du peuple tadjik. Dans la vie préévolutionnaire des Tadjiks, surtout montagnards, il reste encore de nombreux vestiges de relations communautaires primitives. Telles sont, par exemple, les grandes maisons communes des villages de Darvaz et de Karateguin. Parmi les nombreuses reliques de la vénération du feu, les plus courantes étaient la «la maison du feu» du lieu de rassemblement de la population masculine du village au foyer, au cours de laquelle un repas collectif avait lieu. Parmi les anciennes légendes sur les héros, les contes sur Rustam étaient particulièrement populaires. Au début du travail, un tadjik montagnard disait: "Rustam, aide!" L'arc-en-ciel s'appelle "l'arc de Rustam". Un certain nombre de coutumes témoignent de la préservation des restes de la matriarchie. De nombreux éléments archaïques ont été préservés dans la céramique, dans l'art de la construction.

DEUXIEME PARTIE

ANCÊTRES DES TAJIKS À L'ÈRE DU DÉVELOPPEMENT DES RELATIONS ESCLAVE

Chapitre premier

L'ASIE CENTRALE AU NOMBRE D'ÉTAT DES ACHÉMÉNIDES

1. HISTOIRE POLITIQUE DE L'ASIE CENTRALE VI - DÉBUT V siècle av. J.-C.

L'émergence de l'État Achéménides

La création des premières formations étatiques en Iran remonte aux IXe-VIIe siècles av. J.-C.¹ Aux IX-VII siècles de nombreuses régions de l'Iran occidental faisaient partie des puissances assyriennes et urartiennes (également les régions qui devinrent plus tard le centre du royaume médian appartenait à l'Assyrie; la dépendance à l'Assyrie vers 640 av. J.-C. était également reconnue par les tribus perses du sud-ouest de l'Iran, dirigées par les Achéménides et subordonnées auparavant aux rois d'Elam). Aux VIII-VII siècles d'importants territoires du nord-ouest de l'Iran ont été unis sous le règne du royaume Manéen.

Aux premiers stades de leur diffusion sur le territoire de l'Iran (de la fin du IIe au début du Ier millénaire av. J.-C.), les tribus de langue iranienne n'avaient pas encore atteint le niveau de développement sociopolitique auquel il était possible de créer des associations de type étatique. Ce n'est que plus tard, sur la base de ces tribus et de la population locale assimilée dans un certain nombre de régions d'Iran, que l'élément de langue iranienne s'est consolidé, à la suite de son développement au deuxième quart du VII siècle avant notre ère le royaume médian surgit, créé initialement sur le territoire de la région d'Ecbatane (Hamadān) et de plusieurs régions voisines, puis inclus dans sa composition la plupart des régions d'Iran (y compris le Fars), le territoire des Etats de Maney et d'Urtian, un certain nombre de régions qui appartenaient auparavant à l'Assyrie, à l'est -de l'Asie Mineure à l'Est,² les limites des Mèdes sont venues aux frontières de l'Asie Centrale.

Au milieu du VIe siècle av. J.-C. l'État Achéménides vient remplacer l'État Médan. La création de la puissance mondiale des Achéménides a complété les processus caractéristiques de l'ère précédente (IX-VI siècles av. J.-C.), qui exprimaient une tendance à l'unification dans la composition d'un État de divers pays et peuples de l'Est ancien (l'expansion successive des États assyrien, Urtien, Médan et Néo-babylonien), qui avait certaines raisons économiques et sociales.

Le fondateur de l'État Achéménides était le roi d'un groupe de tribus perses Cyrus II, qui était initialement dans une dépendance vassale des Mèdes. À la suite d'une lutte longue et difficile, il se libéra non seulement de cette dépendance, mais en 550 av. J.-C. Mèdes

¹ À l'exception des régions du sud-ouest de l'Iran, où dans la seconde moitié du IIIème millénaire av. J.-C. l'état élamite surgit.

² La meilleure recherche sur l'histoire des médias est le livre d'I.M. Dyakonov (1956); voir aussi: Aliev I., 1960. D'après des œuvres étrangères, il faut noter: Cameron G., 1936.

complètement vaincus et maîtrisés. Il a accepté le titre de roi des Mèdes, conservant son ancien titre de roi de Perse.¹

Cyrus II a combattu de nombreuses guerres. Au départ, il a conquis ces possessions qui faisaient partie du royaume Mèdes. Puis en 547 ou 546 av. J.-C. Lydie a été annexée - le pays le plus riche d'Asie Mineure, les États grecs d'Asie Mineure.²

Conquêtes de Cyrus II en Asie central

Renforcement de l'Etat Achéménides, forte augmentation des ressources matérielles et humaines, tels sont les résultats de la première période d'activité de Cyrus II. Tout cela a créé les conditions préalables à la mise en œuvre de ses aspirations visant à créer un État immense qui englobe tous les pays d'Asie.

Après la conquête de Lydie, selon Hérodote (I, 153), "Babylone, le peuple de Bactriane, les Sakas et les Egyptiens se trouvaient sur le chemin de Cyrus, il allait mener personnellement la guerre avec eux, et décida d'envoyer un autre commandant contre les Ioniens." De tels plans de Cyrus II n'étaient pas accidentels: il avait probablement des données sur la puissance et l'état de préparation militaire des peuples d'Asie centrale, de sorte qu'il ne pouvait pas confier le commandement des troupes dans cette campagne même au plus proche de ses généraux.

Quasiment rien de concret sur la manière dont la conquête de l'Asie centrale s'est déroulée, nous ne le savons pas. Cependant, cela s'est accompagné de grandes atrocités. Selon Hérodote (I, 177), "Harpagus dépeupla la Basse Asie et Cyrus la Haute Asie lui-même, qui y conquiert une nation après l'autre et n'en épargna aucune". Historien babylonien de III siècle av. J.-C. Berossus rapporte également que Cyrus n'est sorti contre la Babylonie qu'après la conquête de toute l'Asie. Tout cela réfute l'histoire de Nicolas de Damas (Histoire, 75) à propos qu'après les victoires de Cyrus II sur le Mède, un satrape hyrcanien lui est apparu avec une expression de soumission, "puis les satrapes des Parthes, des Sakas, des Bactriens et des autres peuples se succédèrent, essayant de devancer les uns les autres. Tout cela est anachronique, car les Bactriens et les Sakas ne faisaient pas partie du royaume Médan, et Cyrus II devait encore les conquérir.

De plus, cette histoire est évidemment incorrecte par rapport à d'autres domaines. Beaucoup plus fiable est le message de Trog dans la déclaration de Justin (I, 7, 2): «Les États qui étaient auparavant des affluents des Mèdes, croyant qu'avec le changement de gouvernement leur position avait également changé, se sont éloignés de Cyrus; cela devint pour Cyrus la raison et le début de nombreuses guerres."

Quelques détails sur les conquêtes de Cyrus II en Asie centrale sont contenus dans Ctésias (fr. 9/29). Il rapporte que Cyrus "a combattu avec les Bactriens et la bataille n'a donné aucun avantage à l'un ou l'autre camp". Ce n'est qu'après que les Bactriens ont appris le renforcement de la position politique interne de l'Etat Achéménides, ils se sont soumis «volontairement» à Cyrus.

Les informations sur l'inscription Behistun³ sont d'une importance particulière sculpté par ordre de Darius Ier, on peut en extraire des données incontestables sur la composition des États Achéménides au moment de l'adhésion de Darius Ier, c'est-à-dire 530-522 av. J.-C., les Achéménides étaient occupés par les conquêtes en Égypte et les affaires au sein de leur État,

¹ Дьяконов И. М., 1956, стр. 417-422.

² Pour une étude détaillée de l'histoire de l'Iran à cette époque, voir: Dandamaev M.A., 1963 a. La présentation la plus détaillée de l'histoire politique: Olmstead A. F., 1959. Notre compréhension de l'histoire socio-économique de l'État achéménide est décrite plus en détail dans des ouvrages spéciaux (Gafurov B. G., 1966, 1971).

³ Pour l'édition de l'inscription, voir: Kent R. G., 1953, p. 116-134 (texte et traduction en anglais); traduction complète en russe: Dandamaev M. A., 1963 a, pp. 262-270.

et non par l'annexion de nouvelles régions d'Asie centrale.¹ Dans la première colonne de l'inscription Behistun, Darius I dit: "Ce sont les pays que j'ai obtenus par la grâce d'Ahura-Mazda", et énumère, entre autres, Parthes, Aria, Khârezm, Bactriane, Sogdien, ainsi que des régions du sud de l'Afghanistan et du nord-ouest Hindoustan: Gandhara, Sattagidia, Arakhosia, et entre les deux premiers, " Sakas " est nommé (signifiant, évidemment, Sakas - haumavarga). Des sources anciennes ont conservé la nouvelle (Plin, VI, 23) que Cyrus a détruit Kapisa (généralement les chercheurs le localisent à Begram, près de Kaboul).²

En résumant toutes les données très rares à notre disposition, nous pouvons supposer que Cyrus II a réussi à conquérir la Parthes, la Bactriane, le Khârezm, le Sogd et une partie des Sakas, très probablement le Sakas -haumavarga.³ Jusqu'où s'étendait l'état Achéménides au nord-est, on ne sait pratiquement rien. Des considérations précédemment exprimées selon lesquelles il atteignait la vallée de Fergana, sur la base de la mention dans des sources ultérieures de la ville de Kiropol - Kireskhata, prétendument construite par Cyrus, à la lumière de l'analyse linguistique se sont avérées dans une certaine mesure ébranlées. Il a été suggéré que la ville s'appelait en fait Kuru [sh]-kata, où la première partie du mot pourrait être un nom tribal, et les Grecs ont changé ce mot en Kireskhata.⁴

Cyrus et Tomiris.

La défaite des troupes achéménides

En 539 av. J.-C. Cyrus II écrasa Babylone, il allait conquérir encore l'Égypte. Mais la position aux frontières nord-est de l'État, c'est-à-dire en Asie centrale, ne lui a pas permis de lancer une campagne égyptienne. Il entreprend une nouvelle campagne en Asie centrale afin de sécuriser ses arrières. Cyrus II, dirigeant personnellement les troupes de cette campagne, allait vaincre les puissants nomades d'Asie centrale.

Les informations sur cette campagne ont été conservées par de nombreux auteurs anciens, mais ils décrivent les événements de différentes manières. Une des versions: Cyrus, après avoir traversé l'Arake, envahit le pays des Massagètes, qui étaient dirigés par la reine Tomiris. Selon la deuxième version, dans l'ensemble peu différente de la première, Cyrus combattit avec les Scythes, dirigés par Tomiris. La troisième version: Cyrus se bat avec des Derbiks. Enfin, il y a un rapport que Cyrus a combattu dans les "plaines du Days".⁵

Une histoire détaillée sur cette campagne et ses résultats est disponible auprès d'Hérodote, Trog-Justin et d'autres auteurs. Citons l'histoire de Trog - Justin: «Après avoir conquis l'Asie et subjugué tout l'Orient à son pouvoir, Cyrus partit en guerre contre les Scythes. Les Scythes avaient à cette époque la reine Tomiris. Elle n'avait pas peur, comme on pourrait s'y attendre d'une femme, d'une invasion ennemie. Bien que Tomyris aurait pu empêcher le passage des ennemis à travers du fleuve Oxus, elle leur a donné l'occasion de traverser, estimant qu'il lui serait plus facile de se battre dans son propre royaume et qu'il serait plus difficile pour les ennemis de fuir à travers du fleuve bloquant leur chemin. Cyrus, transportant l'armée et pénétrant profondément en Scythie, installa son camp. Le lendemain, il fit semblant d'avoir peur et quitta le camp, comme s'il prenait la fuite. Dans le camp, il a laissé beaucoup de vin et tout ce qui était nécessaire pour la fête. Lorsque la reine en fut informée, elle envoya son fils, encore jeune, avec le tiers de son armée pour poursuivre les ennemis.

¹ Дандамаев М. А., 1963 а, стр. 116 и сл.

² Массон В. М., Ромодин В. А., 1964, стр. 58.

³ ИТН, I, стр. 190-192.

⁴ Benveniste E., 1943-1935, 1947, p. 163-164. Voir aussi B.A. Litvinsky: ITN, I, page 528. La dernière analyse linguistique: Eilers W., 1964, S. 180-236 (important principalement pour la région); Abaev VI, 1967, pp. 286-291 (étymologie convaincante).

¹⁰ Analyse de la source voir: Пьянков И. В., 1964.

Entré dans le camp de Cyrus, le jeune homme qui n'avait pas d'expérience dans les affaires militaires, comme s'il était venu à un festin et non à une bataille, oublia les ennemis, permit aux barbares, qui n'étaient pas habitués au vin, de se saouler, et l'ivresse vaincu les Scythes avant les armes. Car, ayant appris cela, Cyrus revint la nuit, attaqua les [ennemis] impuissants et tua les Scythes [qui étaient dans le camp] avec le fils de la reine. Ayant perdu une telle armée et, ce qui était encore plus difficile pour elle, son fils unique, Tomiris ne versa pas sa douleur de sa perte en larmes, mais cherchait une consolation dans la vengeance et répondait avec la même trahison à la trahison de ses ennemis qui avaient triomphé de sa récente victoire. Elle prétendit ne pas avoir confiance en sa force après le coup qui lui avait été infligé et, prenant la fuite, attira Cyrus dans la gorge, ayant d'abord arrangé une embuscade dans les montagnes; là, elle a tué 200 000 Perses avec le roi lui-même. Cette victoire était d'autant plus remarquable qu'il ne restait même plus un messager pour raconter aux Perses une défaite aussi terrible. La reine a ordonné de jeter la tête coupée de Cyrus dans une bouteille de vin remplie de sang humain, et avec ces mots elle a condamné sa cruauté: «Bois autant que tu veux», dit-elle, «le sang dont tu as toujours soif et que tu ne pourrais jamais avoir assez» (Justin, I, 8, 1-13).

L'histoire d'Hérodote (I, 205-214) est encore plus détaillée. De là, nous apprenons que Cyrus a initialement proposé par l'intermédiaire des ambassadeurs spéciaux à Tomiris qu'elle devienne sa femme. «Mais Tomiris comprit», écrit Hérodote, «que Cyrus ne la courtisait pas, mais le royaume des Massagètes, et rejeta l'offre» (I, 205). Le fils de Tomiris s'appelait Spargapis (I, 211), il n'a pas été tué, mais, étant capturé, il s'est suicidé (I, 213). La bataille entre les Massagètes et les troupes Achéménides est décrite comme suit: «... Cette bataille fut la plus cruelle de toutes les barbares à laquelle les barbares aient jamais participé. Cela s'est produit, comme je l'ai entendu, comme suit: d'abord, les deux troupes se sont tirées à l'arc à une distance considérable, puis, lorsque les flèches étaient épuisées, elles se sont croisées corps à corps et ont combattu avec des lances et des épées. Les troupes se sont tenues les unes contre les autres pendant un long moment et aucun des deux camps n'a pris la fuite. Finalement, les Massagètes ont gagné. La plupart de l'armée Perse tomba sur le site de la bataille, Cyrus lui-même fut tué» (Hérodote, I, 214). Strabon (XI, 8, 5) complète les rapports avec un détail très significatif que pendant cette guerre les opposants nomades de Cyrus II (il les appelle Sakas) ont vaincu deux fois les troupes Achéménides.

La question de la direction spécifique de la campagne de Cyrus II est difficile à résoudre. Certains suggèrent que ce soit Syrdarya, Amu-Darya ou Uzboy. Ce dernier est peut-être le plus plausible.¹

La défaite de Cyrus par les Massagètes fin juillet - début août 530 av. J.-C. - la première date précisément établie dans l'histoire des peuples d'Asie centrale.²

Comme l'écrit M.M. Dyakonov, «Cyrus était l'une des personnalités les plus remarquables de l'histoire ancienne».³ Cela est sans aucun doute vrai, car dans ses activités, Cyrus a été le porte-parole de nombreuses tendances progressistes de son temps. En outre, derrière lui se tenaient les grandes ressources du vaste royaume des Achéménides qui s'étendait de l'Asie Mineure à la vallée de l'Indus. Néanmoins, dans la lutte contre les nomades d'Asie centrale, il a non seulement subi une grave défaite, mais il est mort lui-même. Et le point ici n'est pas du tout dans les vicissitudes d'un succès militaire capricieux.

¹ Негтманн А., 1914, S. 19; Пьянков И. В., 1964, стр. 126-130; ср. Струве В. В., 1968, стр. 51-66.

² Cette date est établie à partir de documents babyloniens: le dernier document au nom de Cyrus II est daté du 12 août 530 av. J.-C., le premier au nom de Cambyses - 31 août 530 av. J.-C. Par conséquent, la nouvelle de la mort de Cyrus est parvenue à Babylone au milieu ou au second semestre de ce mois (Parker R. et Dubberstein W. H., 1956, p. 14; Dandamaev M.A., 1963 a, p. 117). Parfois trouvé une autre date - 529 (par exemple Masson V. M., Romodin V. A. 1964, p. 57) est incorrecte.

³ Дьяконов М. М., 1961, стр. 79.

Défendant leur liberté et leur indépendance, les peuples mobilisent toutes les forces dans la lutte contre l'ennemi. Il existe d'innombrables exemples de cela à la fois dans l'histoire de l'Asie centrale et dans l'histoire du monde dans son ensemble.

Révoltes contre les Achéménides sous Darius I

La victoire des nomades d'Asie centrale sur Cyrus II a joué un rôle important dans le sort de l'État Achéménides. Le fait n'est pas seulement que le puissant fondateur de l'État Achéménides a été tué, mais aussi que son fils et successeur Cambyse a été contraint de reporter la campagne planifiée de longue date contre l'Égypte.¹ Plus tard, Cambyse a fait ce voyage. L'Égypte a été conquise et ce pays est tombé sous le règne des Achéménides.

En 522 av. J.-C. le pouvoir en Iran est saisi par Darius Ier (dirigé jusqu'en 486) - le représentant de la ligne latérale de la dynastie Achéménides. La confusion dans la maison royale, la lutte pour le pouvoir, se déroulant sur fond de crise sociopolitique, ont conduit au fait que la plupart des provinces étaient séparées de l'État Achéménides. La célèbre inscription Behistun, sculptée par Darius Ier afin de perpétuer ses actes, raconte en détail la suppression de ces soulèvements.

Les peuples d'Asie centrale ont également profité de cette situation pour renverser le pouvoir des Achéménides. Parthes, Margiana, le pays des Sakas se révoltent (inscription Behistun, II, 6-8). Le soulèvement de Margiana est devenu particulièrement répandu. Dans l'inscription Behistun (inscription Behistun, III, 10-12) Darius I en parle comme suit: «Darius le roi dit: le pays de Margiana est devenu rebelle. Ils ont fait d'un homme nommé Frada, un Margian, un patron. Après cela, j'ai «envoyé un Persan s'appelant Dadarshish, mon esclave, un satrape en Bactriane [et] je lui ai dit: «Va vaincre l'armée, qui ne s'appelle pas la mienne». Puis Dadarshish est allé avec l'armée et a livré bataille aux Margiens. Ahura-Mazda m'a aidé. Par la grâce d'Ahura-Mazda, mon armée a complètement vaincu l'armée rebelle. Le 23e jour du mois d'Assyadiya, ils ont mené une bataille. "Puis, continue Darius (inscription Behistun, III, 19-20), «le pays est devenu le mien». La date indiquée dans l'inscription correspond au 10 décembre 522 av. J.-C.² et est, avec la date de la défaite de Cyrus par les Massagètes, l'une des plus anciennes dates précisément établies de l'histoire de l'URSS.

Les troupes Achéménides, commandées par le gouverneur de Bactriane, n'ont épargné personne. Le soulèvement a été littéralement noyé dans le sang. Conformément à la version babylonienne et à la copie araméenne de l'inscription Behistun, plus de 55 000 personnes ont été tuées et 6, 5 ou 7 000 personnes ont été faites prisonnières.³ Le chef rebelle Frada s'est d'abord échappé, mais a ensuite été également capturé par les troupes Achéménides. Les soulèvements en Parthes et au pays de Sakas ont été brutalement réprimés.

Darius I dans la troisième année de son règne (519/518 av. J.-C.) entreprit une campagne spéciale contre les Sakas-Tigrahaud (inscription Behistun, V, 20-30). Une bataille a eu lieu dans laquelle les Sakas ont été vaincus. Certains d'entre eux ont été capturés. Parmi les prisonniers se trouvait le chef des Sakas nommé Skunha. Darius I a nommé un autre chef pour ces Sakas.⁴

L'auteur ancien Polien (XII, 12), sur la base des légendes des Sakas qui lui sont parvenues, raconte l'un des épisodes de la lutte courageuse des Sakas. Dari I lui-même est allé contre eux à la tête d'une énorme armée. Par hasard un valet Sakas, nommé Shirak est venu dans son camp. Il était défiguré, couvert de nombreuses blessures, ses oreilles et son nez étaient coupés. Shirak a dit que ses amis de la tribu l'ont traité de cette manière et qu'il était

¹ Дандамаев М. А., 1963 а, стр. 116-117.

² L'étude de ce soulèvement fait l'objet d'un ouvrage spécial de V.V. Struve "Le soulèvement à Margiana sous Darius I" (V. V. Struve, 1949).

³ Струве В. В., 1949, стр. 24.

⁴ Струве В. В., 1968; Дандамаев М. А., 1963 б.

impatience de se venger d'eux. Il entreprit de conduire l'armée des Perses sur les chemins qui lui étaient connus, afin de les conduire brusquement à l'arrière des Sakas. Après sept jours d'un voyage ardu, les soldats Perses se sont retrouvés dans un désert aride. Ils étaient au bord de la mort. Les Perses ont deviné la tromperie. Shirak, qu'ils menaçaient de mort, répondit fièrement: «J'ai remporté la victoire, car pour éviter le désastre des Sakas, mes compatriotes, j'ai tourmenté les Perses de soif et de faim». Les Perses ont décapité le courageux valet. Cette campagne de Darius I, comme suit de Polienus, échoua.

2. SOCIÉTÉ CENTRASIATIQUE DES V-IV SIÈCLES AV. J.-C.

L'Asie Centrale dans le cadre de l'État des Achéménides

Comme le montrent les sources primaires, une partie importante de l'Asie centrale est devenue une partie de l'État des Achéménides. Selon les mots d'une des inscriptions persépoliennes, cela allait des «Sakas, qui sont au-delà de Sogd», à Kush (Éthiopie). Il faut reconnaître comme juste l'opinion que les «Sakas qui sont au-delà du Sogd» sont les Sakas au-delà de Syr-Darya, qui vivaient le long du cours supérieur, en partie moyen, de ce fleuve d'Asie centrale.¹ Khârezm, Sogd, Bactriane, Parthes, de nombreuses régions habitées par les Sakas nomades - tout cela faisait partie de l'État Achéménides pendant sa plus grande prospérité.

La Bactriane jusqu'à la fin de l'existence de l'État des Achéménides était dans sa composition. C'était le centre le plus important de l'État des Achéménides à l'Est. Les importantes ressources humaines, économiques et militaires de la Bactriane et des zones connexes ont déterminé son rôle dans la vie économique et politique de la partie orientale de l'État dans son ensemble. L'importance de la Bactriane dans la lutte dynastique pour le trône du «roi des rois» était très grande. La noblesse de Bactriane, apparemment, a poursuivi une politique séparatiste, mais à certains moments a fourni un soutien actif à certains candidats au trône royal, essayant d'occuper, avec les Perses, une position de leader dans tout l'État.²

Tout l'État des Achéménides était divisé en districts militaires - satrapies, gouvernées par des gouverneurs, satrapes. Sous Darius I (522-486 av. J.-C.), selon le rapport d'Hérodote (III, 89-94), il y avait 20 satrapies. Le satrape, qui était directement subordonné au roi, était presque toujours nommé parmi les Perses. Ses fonctions consistaient principalement à percevoir les impôts dans sa région et à maintenir l'armée.³ Il avait également le droit de communiquer avec ses voisins et pouvait, avec le consentement du roi, même organiser, si nécessaire, une expédition militaire contre eux. La position de satrape était souvent héréditaire.

La fonction la plus importante de l'appareil d'État était la perception des impôts. Selon la réforme fiscale de Darius Ier, chaque satrapie était obligée de payer la principale taxe annuelle en espèces. En outre, ils payaient la taxe sous forme de taxe en nature, c'est-à-dire à la forme des produits de leur artisanat, de leurs mines, de leur agriculture et de leur élevage. Il est connu d'après l'inscription de la construction à Susa que les satrapies d'Asie centrale ont fourni divers types de pierres de finition pour la construction des palais royaux Achéménides (probablement et d'autres bâtiments), ainsi que de l'or. En plus de ces taxes et droits, il y avait aussi des droits et redevances internes. L'approvisionnement en soldats de l'armée Achéménides est tombé sur la population comme un lourd fardeau.

¹ Литвинский Б. А., 1960 б, стр. 91-92.

² ИТН, I, стр. 209-211.

³ Comme l'écrit R. Fry, les satrapes étaient quelque chose comme de petits rois avec leur propre cour et appareil administratif, rappelant le gouvernement central. (Fry R. N., 1963, p. 102).

La population a souffert incroyablement de ces extorsions, pour le paiement desquelles elle devait souvent hypothéquer des terres aux usuriers ou même vendre des enfants en esclavage.

L'Asie centrale était divisée en quatre satrapies. Les tribus nomades vivant le long de la côte de la mer Caspienne, selon Hérodote, faisaient partie de la XI satrapie et payaient annuellement un montant de 200 talents d'argent babyloniens.¹ Khorezm, Sogd et Parthes ont constitué la XVI satrapie et ont payé 300 talents. Bactriane était la satrapie XII et a payé 360 talents. Enfin, les Sakas ont été inclus dans la satrapie XV, qui payait 250 talents. À l'époque, il s'agissait de sommes énormes.

L'un des moyens d'obtenir des taxes supplémentaires de la population d'Asie centrale par les Achéménides était la fermeture des écluses, de sorte que l'eau ne coulait pas vers les champs. Pour l'ouverture des écluses, la population a payé avec de nouvelles contributions d'impôts. Hérodote (III, 117) écrit à ce sujet: «... Quand ils n'ont pas d'eau, ils vont avec leurs femmes en Perse, se tiennent à la porte du château royal et pleurent avec des cris; le roi, voyant le besoin cruel de ceux qui demandent, ordonne d'ouvrir les écluses menant à leur plaine. Lorsque leur terre est saturée d'eau, les écluses sont refermées; dans le même temps, le roi ordonne l'ouverture d'autres écluses pour les autres résidents qui ont cruellement besoin d'eau. Je sais d'après les récits que le roi, en plus de taxe habituel, fait payer beaucoup d'argent pour ouvrir les écluses» (ma détente. – B.G.).

Localisation de ce barrage, situé, selon Hérodote, sur la rivière Akes, est associé à de grandes difficultés. Selon la majorité des chercheurs, il s'agit de rivière Tejen-Gerirud, moins souvent appelé rivière Murghab. Il y a eu des tentatives pour une localisation plus précise.²

Apparemment, à l'époque achéménide, de grandes structures d'irrigation étaient entre les mains (ou étaient, sous le contrôle) de l'administration achéménide.

La position des masses laborieuses d'Asie centrale à l'époque du règne Achéménides était très difficile. Les tribus et les peuples épris de liberté se sont constamment rebellés contre l'oppression des rois Achéménides.

Apparemment, déjà de la seconde moitié du IV^e siècle av. J.-C. les Khârezmis formaient un État indépendant des Achéménides. A cette époque que des Sakas aussi ont cessé leur dépendance des Achéménides.

L'État des Achéménides était un État militaro-aristocratique propriétaire d'esclaves, dont les couches privilégiées et dirigeantes se composaient des Perses et en partie de Mèdes. Sur le terrain, en particulier dans les régions d'Asie centrale éloignées du centre de l'État achéménide, le pouvoir de «leur» administration centrasiatique était grand: les Achéménides et la noblesse locale opprimaient conjointement les peuples des satrapies d'Asie centrale.

Système socio-économique, culture et religion à Sogd, Khârezm et Bactriane aux VI-IV siècles av. J.-C.

Le système social des peuples iraniens de l'Est d'Asie centrale sous le règne de la dynastie achéménide, tel qu'il nous semble à la suite de l'étude de l'ensemble des sources, diffère dans une certaine mesure ou même considérablement du système des Iraniens occidentaux.

En Asie centrale, le travail des esclaves n'est pas devenu la base de l'économie, bien que les relations d'esclavage se soient développées ici aussi. Dans une large mesure, les vestiges du système clanique ont été préservés ici, et les communautés rurales étaient d'une importance prédominante. L'établissement de la domination achéménide a joué un double rôle dans le

¹ Un talent c'est environ 30 kg d'argents.

² Marquart J., 1938, S. 9; Дьяконов И.М., 1956, стр. 357; Массон В.М., 1967 а. стр. 172-175.

développement socio-économique de l'Asie centrale: d'une part, il a quelque peu accéléré le développement des relations de possession d'esclaves, mais d'autre part, il a conduit à un épuisement significatif de l'économie. D'énormes richesses ont été emmenés hors du pays sous forme des taxes et de fournitures de matériaux, les meilleurs artisans ont été emmenés hors du pays pour participer à la construction du palais des rois Achéménides, etc.

Les données archéologiques issues des fouilles de la colonie Afrasiab (ancienne Samarkand) et les informations d'auteurs anciens permettent de caractériser, quoique dans les termes les plus généraux, l'état de Sogd à cette période.¹ L'agriculture jouait un rôle important dans la vie de Sogd, et à cette époque, elle reposait déjà sur l'irrigation artificielle. Pour la fin de la période sous revue, cela est attesté par des sources écrites. Strabon (XI, II, 5) écrit sur la rivière Politimet (Zeravchan): "Ayant irrigué cette zone (littéralement, ayant arrosé le pays. – B.G.), la rivière entre dans un pays désertique et sableux et y est absorbée par les sables. "Evidemment, ici, cela voulait dire que Zeravchan, ayant donné de l'eau à de nombreux canaux des Sogdiens, se rendait dans le désert.

Parallèlement aux établissements ruraux, dont les habitants étaient engagés dans l'agriculture et l'élevage, des établissements urbains sont également apparus. Le plus grand d'entre eux était ce que les Grecs appelaient Marakanda - le nom local Smarakanda (Samarkand moderne). Au moment de la conquête macédonienne, la ville se composait de deux parties: une citadelle entourée d'un mur et d'un fossé, et la ville elle-même, dont la longueur des murs est de 70 stades, soit pas moins de 12-12,5 km (Quintus Curtius, VII, 6, 10). Une certaine rivière «coulait» autour de la ville - apparemment, c'est Siab.

Selon les données archéologiques, l'ancien Samarkand (ou son noyau) était situé dans la colonie d'Afrasiab. Dans le processus de recherche de cette colonie, on a découvert des traces d'un règlement des VIe-IVe siècles av. J.-C. - dans les parties nord-ouest et sud d'Afrasiab, sur une superficie d'environ 50 à 70 hectares.² Si nous supposons que tout Afrasiab était habité, alors la zone sera approximativement à l'extérieur d'Afrasiab. Quant à la citadelle, elle était peut-être située sur le site d'une citadelle médiévale.

Les dimensions susmentionnées du mur de la ville - 70 stades - posent un problème grave et jusqu'à présent non résolu - les dimensions du mur extérieur d'Afrasiab sont d'environ 5 km, tandis que les sources indiquent le mur, dont la longueur est 2,5 fois plus longue. Cependant, il faut garder à l'esprit que la ville la plus ancienne pourrait être située non seulement sur Afrasiab, mais également à l'extérieur.

Lors de fouilles à Afrasiab, dans les couches appartenant à l'époque indiquée, les restes de bâtiments de la ville (brut et argile) et des fosses à cendres ont été retrouvés. Ici ont été trouvés des plats faits sur un cercle et moulés à la main; les chaudières grossières à fond rond étaient fabriquées sur un gabarit en tissu. Les fouilles ont également donné une idée de quelques outils et articles ménagers (une petite spatule en fer, une faucille en fer faiblement courbée avec une douille pour un manche en bois, un miroir en bronze, etc.) et des armes (pointes de flèches en bronze). Le sceau de pierre avec l'image d'un roi ou d'une divinité avec un arc doit être daté de la même époque.³

En outre, il y avait des établissements de type urbain plus petits que Maracanda. Les marchés de ces colonies attiraient des marchands de différents pays, en particulier grâce aux produits habiles des artisans sogdiens. Un grand nombre d'artisans étaient engagés dans le traitement du fer, la fabrication de vaisselle, le tissage, etc. Il y a eu un échange, même si

¹ Тереножкин А. И., 1947, стр. 128; 1950 б, стр. 153, 155-156.

² Тереножкин А.И., 1950 б, стр. 153-156; Шишкин В.А., 1969, стр. 148-149; Шишкина Г.В., 1969 б, 1969 а; Филанович М.И., 1969, стр. 206 и сл.; Гулямов Я.Г., 1969, стр. 7; Пьянков И.В., 1970. L'attitude nihiliste à l'égard de l'équation Marakand (Smarakanda) -Samarkand (Pachos M.K., 1967) nous semble totalement infondée.

³ Толстов С.П., 1962, стр. 96-117.

l'économie était principalement en nature. La noblesse sogdienne acquiert de plus en plus de pouvoir sur les membres ordinaires de la communauté. La religion des Sogdiens était alors principalement le zoroastrisme, avec lequel il y avait d'autres cultes hérités du système clanique.

À Khârezm en VI-V siècles av. J.-C. il existait déjà, comme le démontrent les travaux de l'expédition Khârezm, de très grandes colonies. L'un d'eux, maintenant connu sous le nom de colonie de Kuzeligyr, a la forme d'un triangle et mesure 1 km de long. Le périmètre extérieur de la colonie est une pièce continue en forme de couloir d'une largeur de 2,5 à 4 m. À l'intérieur, elle jouxte une ou deux rangées de pièces en adobe et en brique; ce sont des habitations casemates. Au centre se trouve un très grand bâtiment avec d'immenses salles et une disposition régulière. La splendeur de ce bâtiment contraste fortement avec les structures sordides des parties périphériques de la colonie, soulignant le processus de grande envergure de différenciation sociale et immobilière. Un autre monument de cette époque à Khârezm est la colonie de Dingiljé. Ici, un manoir de plusieurs pièces de banlieue a été étudié en détail, évidemment la maison d'un représentant de l'aristocratie locale. Le règlement de Kalaly-gyr avec des salles à plusieurs colonnes appartient à la fin de la période considérée.

Margiana était célèbre pour la fertilité de ses champs. Selon Strabon (1, 10, 102), à Margiana, la terre «produit une bonne vigne. On dit même qu'ici on rencontre souvent des troncs qui ne peuvent être étreints que par deux faces et des grappes de raisin sur deux coudées. "Ici, tôt, à l'époque pré-achéménide, de grandes implantations urbaines ont commencé à apparaître. L'un d'eux, probablement le plus grand, était situé sur le site de Gyaur-kala, le site de l'antique Merv. La citadelle s'élevait sur une plate-forme de plusieurs mètres faite de briques de boue. C'est probablement ici que se trouvait la résidence du souverain régional. Quant à Yaz-Depé, il perd son ancienne signification.¹

La colonie de Yelken-tepé a joué un rôle important dans le nord de la Parthes, dont l'étude a montré la présence d'un puissant système de fortification.² D'après les observations archéologiques, il y avait déjà à cette époque dans l'oasis de Merv de grands canaux d'irrigation, dont l'un alimentait en eau la colonie de Gyaur-kala et des champs d'environ. Ici, les archéologues ont trouvé de nombreuses céramiques, figurines et autres objets, y compris des pointes de flèches en bronze de type scythe.

En Bactriane, la principale occupation de la population était l'agriculture. Quintus Curtius écrit: «La nature de la Bactriane est variée: la vigne y porte de gros fruits sucrés; des eaux abondantes irriguent les sols chauds; la terre la plus fertile est cultivée pour les cultures céréalières, l'autre est transformée en pâturage pour le bétail, mais la majeure partie de la terre est une plaine stérile. Pline rapporte la culture de céréales en Bactriane, dont les grains sont censés avoir la même taille que les épis ordinaires.

L'agriculture était pluviale et irriguée. Ainsi, aux V-IV siècles av. J.-C. un canal a été retiré de Vakhch, correspondant approximativement au détournement moderne de Djuybar Bolda. Sa superficie comprenait environ 50 m². km de terrain.³

Des fouilles à Balkh ont montré que sa couche la plus ancienne appartient à la fin de la première moitié du Ier millénaire av. J.-C.⁴ Des informations intéressantes sur la culture du nord de la Bactriane ont été obtenues lors des fouilles de M.M. Dyakonov dans le cours inférieur de la rivière Kafirnigan dans la colonie de Kala-i mir (région de Shaartuz de la RSS du Tadjik). Ici, sur la base d'une colonie qui existait jusqu'à la révolution (alors c'était le siège des beks (gouverneurs) kabadiens), il était possible de trouver un complexe résidentiel

¹ Пиотровский Б. В., 1949, стр. 35-41; Массон В. М., 1959.

² Марущенко А. А., 1959, стр. 54-72.

³ Зеймаль Т. И., 1971, стр. 52.

⁴ À propos des fouilles à Balkh: Shtumberger D., 1949, p. 173-190; Cardin J. C., 1957, le Berre M. et Shtumberger D., 1964.

fortement détruit de l'ancienne Bactriane. Huit salles étroites ont été découvertes, construites en briques de terre crues carrées. Le mur extérieur du bâtiment était plus épais que les autres. De nombreux navires du même type ont été trouvés ici comme dans les anciens Samarkand et Merv. Des pointes de flèches en bronze datant des VIIe-Ve siècles av. J.-C. ont également été trouvées ici et produits en fer (aiguille, couteau). Les habitants de cette colonie, à en juger par les découvertes archéologiques, étaient engagés dans l'artisanat (poterie, tissage, fabrication du fer, fonte du bronze), ainsi que dans l'agriculture - agriculture irriguée et élevage de bétail.¹ Une autre colonie des Vème-IVème siècles av. J.-C. fouillée par T.I. Zeymal dans la vallée de Vakhch - c'est la colline de Bolday-Tepé près de la ville de Kurgan-Tyubé.²

Le niveau de développement de l'artisanat artistique en Bactriane peut être jugé par les objets qui font partie du soi-disant trésor d'Amu-Darya - une collection d'un grand nombre d'objets d'art, principalement d'or, d'argent (seulement 180 articles, au départ il y en avait beaucoup plus), une énorme quantité d'or et d'argent pièces de monnaie. Toute cette collection a été achetée par des marchands de Boukhara à des résidents locaux quelque part dans la région de Kabadian en 1877, apportée par eux en Inde, puis est tombée entre les mains de scientifiques. La véritable histoire de la création de cette collection est inconnue.³ Le génie artistique des anciens Bactriens, le talent incroyable de leurs artistes-bijoutiers, trouvèrent une merveilleuse incarnation dans de nombreux objets du trésor d'Amu-Darya. On voit ici, par exemple, des chars en or, dans lesquels sont attelés des chevaux, une figurine en argent d'un homme, des plaques d'or avec des images humaines qui transmettent tous les détails des vêtements et des armes, des bracelets en or dont les extrémités sont décorées en forme de têtes de chèvre ou serpents, figurines de cerfs dorés massifs et plus encore.

A. Cunningham croyait que c'était un trésor privé qui appartenait à une noble famille de Bactriane. R. Girshman a émis l'hypothèse que le trésor d'Amu-Darya, une partie du trésor du célèbre temple d'Anahita à Baktrakh, pourrait être détruit lors de l'invasion des troupes d'Alexandre le Grand ou de Seleucus I. Cette dernière hypothèse a été soutenue par R. Barnett, qui, cependant, a suggéré une date ultérieure le temps de l'achèvement de l'ajout du trésor (II siècle av. J.-C.).⁴

Des établissements urbains, y compris de grands, existaient alors sur le territoire du nord du Tadjikistan. C'était, en particulier, la ville appelée par les Grecs Kiropolis (dans la région d'Ura-Tyubé moderne).

Sur le vaste territoire occupé par les tribus Sakas, se trouvent également divers monuments. Dans le Pamir oriental, ce sont des tertres funéraires. L'enterrement a été effectué à faible profondeur et a été tordu. Parfois, il y a des sépultures jumelées. D'énormes tertres funéraires avec une chambre en bois ont été découverts à Sept rivières. Dans la région de la mer d'Aral, entre les fleuves Amu-Darya et Syr-Darya, il y avait de grandes tombes de la noblesse Sakas, disposées de manière complexe. Ici, des colonies ont été trouvées, avec un certain degré de probabilité attribué aux Sakas.

¹ Дьяконов М. М., 1954 г.

² Зеймаль Т. И., 1971, стр. 50-52.

³ Édition complète: Dalton O., M., 1964; Bellinger A. R., 1962, p. 51-67. Pour les circonstances de la découverte, voir: Zeimal T.I., Zeimal E.V., 1962. Certains scientifiques occidentaux affirment qu'il contient de nombreux articles importés. Nous pensons qu'il contient principalement des objets de Bactriane. Une autre chose est que l'art de la Bactriane et des régions iraniennes occidentales avait de nombreux points communs et l'appel nominal est tout à fait compréhensible. D'ailleurs, la publication de M. Dalton, parue pour la première fois en 1905, et sous une forme légèrement révisée en 1926, est maintenant complètement dépassée dans sa partie recherche. Une nouvelle étude des objets du trésor d'Amu Darya est nécessaire, en tenant compte des nouvelles découvertes dans le domaine de l'art ancien de l'Iran et d'autres pays de l'Est étranger, ainsi que de l'Asie centrale. Cette lacune n'est que marginalement comblée par les recherches de R.D. Burnett (Barnett R. D., 1968).

⁴ Ghirshman R., 1964, стр. 88-94; Barnett R. O., 1968, стр. 35-52. Il est à noter que R. Burnett s'appuie dans sa datation, en particulier, sur l'idée de V.V. Tarn sur l'absence d'or en Bactriane. Cependant, cela est complètement faux, car il existe des gisements d'or sur le territoire de la Bactriane.

Les croyances religieuses des habitants de l'Asie centrale n'étaient pas uniformes. Le zoroastrisme s'est répandu dans les zones habitées. Il a absorbé une variété de cultes locaux. Il y a plus de lacunes dans notre connaissance du contenu réel des croyances religieuses que de points de départ solides. Certaines tribus Sakas, apparemment, sont également devenues zoroastriennes, tandis que d'autres étaient dominées par des idées religieuses, le lieu central dans lequel se trouvait la divinité suprême associée au soleil - très probablement Ahura-Mazda (ou Mitra).¹

Dans l'État des Achéménides, le soi-disant calendrier de la jeune avestine a été introduit. Il a été développé à l'image du calendrier solaire égyptien avec une année de 12 mois de 30 jours et 5 jours supplémentaires. Les noms des mois et des jours qui y sont utilisés sont dérivés des noms de divinités et de personnages mythiques du panthéon zoroastrien de "l'Avesta Jeunior", tous deux mentionnés dans les Gats et d'autres divinités iraniennes (y compris celles définitivement rejetées par Zarathushtra). Ce calendrier était répandu parmi les peuples iraniens. En Asie centrale, son utilisation dans l'Antiquité et au début du Moyen Âge est attestée par les textes existants de Sogd, Khârezm et Parthes. De lui vient le calendrier moyen persan et le nouveau persan qui y monte (les noms des mois du calendrier solaire iranien moderne viennent des noms des divinités du "l'Avesta junior). Les noms des mois de ce calendrier sont attestés dans certains autres pays d'Asie occidentale, notamment en Arménie.²

Les tribus et nationalités d'Asie centrale avaient une épopée développée à cette époque, qui se reflétait, en particulier, dans «l'Avesta». Préservés dans la transmission de Ctésias sont des extraits d'un roman épique sur le sort de la reine Sakas Zarinea et du Médan Striangeyi. À la mort de son premier mari, le roi des Sakas, elle épousa Mermer, le dirigeant de la région parthe. Une guerre éclata entre lui et le roi des Perses. Pendant cette guerre, «un certain Striangey, un Médian, a jeté une femme Sakas d'un cheval - parmi les Sakas, après tout, les femmes se battent comme des Amazones. En voyant une femme Sakas, belle et dans un âge florissant, il l'a libérée indemne. "Un peu plus tard, Striangey lui-même est capturé par le mari de la beauté Sakas. Il est amoureux d'elle, elle lui rend évidemment la pareille. Mais Striangey est menacé de mort et aucune prière de Zarinea ne peut adoucir son mari. Puis elle libère les captifs, tue son mari avec leur aide et "établit l'amitié" avec Striangey (Ctésias, fragments 7 (26), 8a (27), etc.).

Selon un certain nombre d'érudits, ce sont des échos de l'épopée Sakas, d'autres pensent qu'elle reflète la tradition indienne. À notre avis, le premier point de vue est préférable.

3. ASIE CENTRALE ET IRAN EN PÉRIODE ACHÉMÉNIDES

L'Empire Achéménide a existé pendant plus de 200 ans et s'est donc avéré être l'un des empires mondiaux les plus puissants de l'Antiquité. L'État Achéménide a joué un rôle important dans l'histoire de l'Orient, et les institutions économiques, politiques et les traditions culturelles qui ont surgi à l'époque achéménide ont été préservées plus tard, dans l'empire d'Alexandre le Grand, les États des Parthes, des Sassanides et des peuples d'Asie centrale.

À l'époque Achéménide, de grands changements sociaux ont eu lieu (développement des relations foncières, augmentation de l'importance du travail des esclaves, activité visible des maisons de commerce en Babylonie, etc.), un système monétaire d'État unifié a été créé, un système fiscal basé sur la comptabilité de l'économie - les opportunités des pays qui faisaient partie de l'empire, le système administratif avec la division de l'État en satrapies, dont les limites ont été précisément établies, la chancellerie utilisant un seul script d'État - l'araméen. Un poste d'État a également été créé, les anciennes routes des caravanes ont été

¹ Литвинский Б. А., 1968 г.

² Дьяконов И.М. и Лившиц В.А., 1966, стр. 153 и сл.

améliorées et de nouvelles ont été construites. En outre, une législation nationale a été élaborée, en même temps que les anciennes lois de divers peuples sont restées en vigueur.

Bien sûr, la réalité historique était très complexe. La politique suivie par les rois achéménides ne peut être considérée comme relativement positive qu'en comparaison avec les anciennes monarchies orientales, où le despotisme et l'oppression étaient beaucoup plus forts que sous les achéménides. Mais même avec eux, il n'y avait pas d'idylle: la lutte de classe acharnée, les soulèvements des peuples conquis secouaient continuellement l'État Achéménide.

Les Achéménides, à la différence d'autres anciens rois non orientaux qui les ont précédés, étaient extrêmement tolérants envers les religions d'autres peuples et ont même restauré des temples dans divers pays (par exemple, en Babylonie et en Judée). Le fondateur de l'État Cyrus, que les Perses appelaient leur père, les Babyloniens le messager du dieu babylonien Marduk, les Grecs un grand homme d'État et les Juifs le messie du dieu Yahvé jouissaient d'une grande popularité.

Sous les Achéménides, des conditions favorables ont été créées pour le commerce international. Les pays de l'État achéménide étaient accessibles aux voyageurs, aux scientifiques, etc. De nombreux représentants majeurs de la culture grecque antique (Hécateé, Hérodote, Démocrite, etc.) se sont alors rendus dans les pays de l'Est et ont présenté aux Grecs les réalisations culturelles des peuples de l'Est.

Tout cela a contribué à l'élargissement de l'horizon culturel des sujets de l'État achéménide et a facilité une communication intensive entre les représentants de différents peuples.

Comme on le sait, Alexandre le Grand a eu l'idée d'unir les Grecs et les peuples de l'Est en un seul tout culturel et politique, qu'il a essayé de réaliser avec l'aide de la phalange macédonienne, ce qui a provoqué une résistance farouche des peuples, en particulier d'Asie centrale, et de manière pacifique, qui a donné un effet beaucoup plus grand et durable. Cependant, il convient de noter que le processus de synthèse culturelle de divers peuples a commencé et s'est déroulé de manière intensive 200 ans avant les conquêtes d'Alexandre le Grand, et donc les activités de ce dernier à cet égard étaient comme une continuation de la politique des Achéménides.

À l'époque achéménide, des représentants de divers peuples vivaient et travaillaient côte à côte dans différents pays. Ainsi, par exemple, sur l'île d'Éléphantine à la frontière avec la Nubie et dans la ville de Memphis en Égypte, des Égyptiens, des Perses, des Grecs, des Khorezmiens, des Babyloniens, des Araméens, des Juifs, des Phéniciens, etc., vivaient et concluaient des transactions. Souvent, ils se succédaient diverses croyances religieuses, ils adoraient non seulement les leurs, mais des dieux extraterrestres et changeaient même leurs propres noms, acceptant des noms étrangers. Les Babyloniens, les Égyptiens, les Cariens, les Lydiens, les Midiens, les Juifs, les Indiens, les Sakas, les Bactriens, les Khârezmis, etc. ont vécu et travaillé ensemble à Nippour et dans d'autres villes de Babylonie. Dans Susa, Persépolis et d'autres villes vivaient des centaines et milliers d'Égyptiens, Babyloniens, Grecs etc. Les représentants des différents peuples venaient constamment à ces villes de l'Inde à l'Égypte. La culture matérielle et spirituelle de différents peuples s'est amalgamée et, par conséquent, la culture de l'État achéménide a progressivement émergé, ce qui était dans une large mesure une synthèse des connaissances scientifiques, des techniques artistiques et des croyances religieuses de nombreux pays. De nombreux peuples ont contribué à cette culture, y compris, bien entendu, les peuples d'Asie centrale.

Les Bactriens, les Khârezmis, les Sogdiens, les Parthes, les Margians, les Sakas et d'autres peuples d'Asie centrale ont joué un rôle important dans l'État achéménide.

Les peuples d'Asie centrale ont fourni un grand nombre de soldats habitués à un style de vie militaire. Par exemple, pendant les guerres gréco-perses dans la bataille de Marathon, avec

l'infanterie perse, la cavalerie Sakas s'est distinguée et a forcé le centre de la ligne de bataille athénienne à se retirer. Les Sakas ont également montré des miracles de bravoure dans les batailles de Plataea et Thermopyles. Le commandant persan Mardonius, avec les Perses et les Indiens, a également inclus les Bactriens et Sakas dans le contingent de détachements sélectionnés, avec lesquels il avait l'intention de conquérir la Grèce. Les guerriers Sakas faisaient partie des équipages du navire. On les voit même en Egypte. Et la terre cuite, représentant les dessins des guerriers Sakas avec les casques pointus, se trouve dans différentes villes de l'État achéménide, de l'Égypte à l'Asie centrale.

Dans la ville babylonienne de Nippour et ses environs, les colons militaires Sakas vivaient en permanence dans de grandes colonies. Vivaient-ils dans d'autres villes de Babylone. Par exemple, un document datant de l'époque de Darius I de la ville de Sippara mentionne un Sakas nommé Sakieta. Des représentants d'autres peuples d'Asie centrale ont servi dans divers pays dans l'armée des rois achéménides ou se sont retrouvés dans ces pays en raison de diverses circonstances. Sur l'île lointaine d'Eléphantine, le Khârezmi Dargman vivait et possédait une maison. Notons également que les documents babyloniens de l'époque de Darius I mentionnent les femmes du Gandhara et de la Bactriane, qui ont été vendues comme esclaves. Des représentants d'Asie centrale se sont également rendus en Asie mineure.

À leur tour, les immigrants des pays occidentaux vivaient en Asie centrale. Sous Xerxès au Vème siècle av. J.-C. des émigrants de la ville grecque de Milet vivaient en Asie centrale. Ils parlaient à la fois la langue locale et le grec. Sous Darius I, les habitants de la ville Barka (Afrique du Nord) ont été réinstallés en Bactriane. En outre, des représentants de la chancellerie d'État achéménide, en particulier les scribes araméens, vivaient en Asie centrale.

Bien que les postes les plus importants du gouvernement soient concentrés entre les mains des Perses, les Achéménides ont volontiers admis des représentants d'autres peuples à des postes importants. Les représentants d'Asie centrale occupaient également souvent des postes importants. En particulier, au IVe siècle av. J.-C. le Parthe Amminasp était le dirigeant de l'Égypte.

L'épopée folklorique iranienne, qui nous est partiellement connue de l'histoire perse, conservée dans des fragments de l'œuvre du docteur de la cour Artaxerxès II Ctésias, a été créée à l'origine dans les régions d'Asie centrale (principalement chez les Bactriens et les Sakas). Plus tard, cette épopée s'est étendue à l'ouest, des modifications et des ajouts y ont été apportés, et elle est devenue la base de l'épopée nationale iranienne. De nombreuses parcelles de cette épopée ont été incluses dans le "Shâh-Nâme" de Ferdowsi.

La religion zoroastrienne, originaire d'Asie centrale, sous les Achéménides, a commencé à se propager en Iran et plus à l'ouest, et est devenue plus tard la religion d'État des Iraniens (avant la prise de l'Iran et de l'Asie centrale par les Arabes). Retour au Vème siècle av. J.-C. dans la ville de Memphis en Egypte, il y avait un temple du Dieu iranien Mithra, et pendant l'empire romain, le culte de Mithra a gagné en popularité dans différents pays, jusqu'aux îles britanniques.

Selon l'historien babylonien du IIIème siècle av. J.-C. Beross, Artaxerxès II a érigé des statues de la déesse Anahita à Babylone, Susa, Ecbatane, Persépolis, Bactra, Damas et Sardes pour adorer.

On sait d'après les tablettes cunéiformes babyloniennes et le papyrus araméen qu'à l'époque achéménide, des magiciens iraniens sont apparus en Babylonie et en Égypte. Apparemment, ils ont effectué des cérémonies religieuses dans ces pays.

La religion zoroastrienne, en termes généraux, était connue des anciens savants grecs, qui en écrivirent des traités spéciaux. Ainsi, par exemple, Aristote avait écrit un essai sur la magie, dont seuls des fragments ont survécu jusqu'à notre époque. Plutarque, Diogène de Laërte et d'autres ont écrit sur la religion zoroastrienne et l'historien lydien du Ve siècle av. J.-C. a également écrit sur le zoroastrisme en grec ancien. Xanthos, l'historien babylonien

Bérose, le philosophe Philon de Byblos et bien d'autres aussi. Les principales dispositions de la religion zoroastrienne ont eu un certain impact sur les systèmes philosophiques des anciens Grecs.

Les artisans qui ont travaillé sous les Achéménides ont retravaillé et développé de manière créative des traditions culturelles empruntées à leurs prédécesseurs et aux peuples voisins.

Les tribus scythes d'un vaste territoire allant de la Sibérie au nord de la mer Noire, avant même la période Achéménide, ont développé des techniques spécifiques pour l'art de la représentation des animaux («style animal scythe»). Les œuvres de ce style jouissaient d'une grande renommée dans l'Antiquité, de tels sujets étaient utilisés par certains artistes grecs. L'art achéménide doit beaucoup au "style animal scythe", qui dominait à cette époque parmi la population des steppes eurasiennes, y compris en Asie centrale (ses œuvres merveilleuses ont été trouvées dans la région de la mer d'Aral, dans le Sept-rivières, dans le Pamir, dans un certain nombre de régions du Kazakhstan). Les œuvres d'art Achéménide, produits des artisans Achéménides, ont pénétré non seulement en Asie centrale, mais aussi plus loin dans les profondeurs des steppes, par exemple, jusqu'aux Savromates, exerçant à leur tour un impact sur leur culture et leur art.

Les peuples d'Asie centrale et d'Iran avaient également beaucoup de choses en commun en matière de vêtements, en particulier parmi les Khârezmis, les Bactriens et d'autres tribus d'Asie centrale, qui avaient des vêtements très similaires, et les vêtements des Sakas - Tigrahaud différaient principalement par une coiffure pointue. Ce vêtement se composait de demi-caftans courts avec une large ceinture et un pantalon serré. Des représentants des peuples d'Asie centrale sont représentés sur les reliefs de Behistun, Persépolis et Nakshirustam, qui fournissent des informations précieuses sur les caractéristiques anthropologiques et ethnographiques caractéristiques de ces peuples. D'après les mêmes monuments, il est clair que les Perses portaient également des vêtements similaires à ceux des peuples d'Asie centrale.

Les fouilles des tumulus de l'Altaï des VIe-IVe siècles av. J.-C. témoignent des liens culturels et commerciaux de l'Iran achéménide avec l'Asie centrale et les régions au nord-est de celle-ci où, dans des conditions de pergélisol, les objets en cuir, en laine et en feutre étaient bien conservés. Des morceaux de tissu de laine et un tapis à poils rasés trouvés dans le monticule V Pazyryk sont d'un grand intérêt. Ces objets témoignent d'un très haut niveau d'art du tissage et du tapis. Certains pensent que le tapis a été fabriqué par des artisans persans ou médians, tandis que d'autres pensent qu'il est d'origine d'Asie centrale. Apparemment, ces tapis ont été fabriqués à la fois en Iran et en Asie centrale, car les techniques, le style, la technique de la performance artistique et les sujets des scènes représentées sur eux étaient communs à de nombreux peuples iranophones.

Une grande proximité est également observée dans divers types d'armes et de méthodes de transport parmi les peuples d'Asie centrale et d'Iran, comme le montrent les données de fouilles archéologiques et les images sur les reliefs achéménides. Au Ier millénaire av. J.-C. en Asie centrale et dans les steppes eurasiennes, le type d'un cavalier lourdement armé avec une armure, des jambières et un casque, une armure de cheval faite de front et de cuirasses se sont développés. Plus tard, ce type d'armes s'est répandu en Iran et en Asie occidentale, où il était déjà attesté à la fin du Ve siècle av. J.-C.

Enfin, les peuples d'Asie centrale ont apporté une grande contribution matérielle à la création de magnifiques monuments de l'art achéménide. Selon l'inscription de Darius, pour la construction du palais de Susa, l'or a été livré de Bactriane, le lapis-lazuli et la cornaline de Sogdiane, la turquoise de Khârezm. Ce message, les données d'auteurs anciens et les fouilles archéologiques témoignent du fort développement de l'exploitation minière en Asie centrale et

de son influence sur le développement minier en Iran. A noter également que le lapis-lazuli d'Asie centrale était utilisé en Inde, en Babylonie, en Egypte.

Ainsi, l'entrée de l'Asie centrale dans l'État Achéménides a considérablement élargi l'horizon géographique et les connaissances scientifiques des Iraniens occidentaux, des Grecs et d'autres peuples. À leur tour, les peuples d'Asie centrale ont emprunté de nombreuses réalisations aux Perses, aux Indiens et à d'autres peuples.

Les régions d'Asie centrale se sont familiarisées avec l'écriture pour la première fois lorsqu'elles ont intégré l'État Achéménides. La découverte d'inscriptions araméennes sur le territoire des anciennes satrapies orientales de l'État Achéménides (Taxila, Pul-i Darunta et Kandahar) témoigne que même à l'époque achéménide, la langue et l'écriture araméennes pénétraient dans la province sur les hauteurs de l'Indus et en Asie centrale et y étaient utilisées par la chancellerie d'État pour objectifs officiels. Sous les Achéménides, des formules standard pour la transmission des termes araméens et des formules cléricales dans les langues iraniennes ont été progressivement développées.

Plus tard, après l'écriture cléricale achéménide araméenne, quatre systèmes idéographiques d'écriture sont apparus: parthe, persan, sogdien et khârezm. Ces systèmes d'écriture ont persisté en Asie centrale et en Iran pendant des siècles, jusqu'à ce que ces pays soient conquis par les Arabes.

Les principaux matériaux pour l'étude de l'Asie centrale, en particulier de la Bactriane, art du milieu du Ier millénaire av. J.-C. donne, comme indiqué, le trésor d'Amu-Darya. Les dernières pièces de monnaie du trésor d'Amu-Darya remontent à 200 ans av. J.-C., mais la plupart des choses sont sans aucun doute d'origine plus ancienne - IV et peut-être VI-V siècles av. J.-C.

Bien que le trésor contienne un certain nombre d'articles importés, la plupart des articles ont sans aucun doute été fabriqués par des artisans locaux. Ils connaissaient l'art de la cour de l'Iran achéménide, que nous connaissons principalement grâce aux magnifiques palais de Persépolis et de Susa. Des scènes de chasse au lion, reproduites sur une gaine dorée, et des figures de lions témoignent de l'influence de la tradition de l'école des maîtres des célèbres reliefs assyriens, dans laquelle l'un des sujets de prédilection était la chasse au lion royal.

Encore plus frappant dans l'art ancien de Bactriane était une autre école, qui le rattachait à l'art du vaste monde des tribus nomades. Cet art se distingue par une manière particulièrement expressive, pleine de vie et d'expression de représenter des animaux dans des mouvements rapides, des poses et des virages inhabituels. Quatre de ces styles peuvent également être tracés sur des objets du trésor d'Amu-Darya. Telles sont les figurines miniatures du cerf, la sculpture en argent d'une chèvre tendue en mouvement vigoureux, une scène de cavaliers chassant les chèvres et les lièvres. Il est connu de sources que la noblesse sogdienne du IV^{ème} siècle av. J.-C. avait des parcs de chasse, et il est naturel que les scènes de chasse aient été si populaires dans l'art de l'ancienne Bactriane. Par conséquent, lors de l'étude du problème de l'art du «style animal», il est nécessaire de prendre en compte le rôle des écoles d'art de Bactriane et d'autres oasis sédentaires.

Sous les Achéménides, en relation avec le développement de l'artisanat et des relations marchandise-monnaie, un développement plus intensif des villes d'Asie centrale a commencé en tant que centres administratifs et artisanaux.

Il convient également de noter qu'à l'époque Achéménides, les peuples d'Asie centrale se sont familiarisés pour la première fois avec la pièce frappée. Des échantillons de cadeaux en or et d'autres pièces du système monétaire achéménide ont été trouvés en Asie centrale.

Pendant la période Achéménides, les relations commerciales entre l'Asie centrale et d'autres pays se sont intensivement développées. Cela a été facilité par le fait que la route des caravanes reliant l'Iran à Babylone s'étendait jusqu'à la Bactriane. Des objets d'art d'Iran occidental, d'Égypte et d'autres pays ont été trouvés en Asie centrale. Parmi eux, il y a aussi

des produits de l'époque Achéménides, fabriqués par des artisans grecs dans le delta du Nil, dans la ville de Navkratis.

En outre, les peuples d'Asie centrale de la période Achéménides se sont familiarisés avec la culture non seulement des Iraniens occidentaux, mais aussi avec les anciennes civilisations d'Élam, de Babylone, d'Égypte et d'autres pays.

Ainsi, l'inclusion de l'Asie centrale dans l'État Achéménides était d'une grande importance pour le développement de la culture et des institutions étatiques des peuples d'Asie centrale et de leurs voisins occidentaux. Les valeurs culturelles communes qui ont émergé pendant cette période ont été préservées pendant de nombreux siècles.

L'État Achéménides a existé pendant plus de 200 ans, devenant l'un des empires mondiaux les plus durables de l'antiquité. Les réalisations dans le domaine de l'économie, les traditions politiques et culturelles dominantes ont continué à jouer un rôle dans l'histoire des peuples de l'Est et plus tard, pendant la période de l'hellénisme et l'existence des États Parthe et Sassanides.

Les données provenant de sources écrites et de matériaux archéologiques indiquent des progrès significatifs dans la période Achéménides dans le domaine des forces productives (par exemple, l'introduction généralisée d'outils en fer dans divers pays - de l'Égypte à l'Asie centrale), le développement de l'agriculture, l'irrigation et le développement généralisé de nouvelles terres, et les grands succès de l'artisanat, la croissance des villes et des villages, l'essor du commerce intérieur et international. La culture et l'art de l'État achéménide, créés à la suite de l'interaction active de diverses traditions ethnoculturelles, ont non seulement largement survécu à l'État Achéménides lui-même, mais ont également eu un impact profond sur le développement de la culture de divers peuples de l'Est et de l'Ouest. Ainsi, la période achéménide de l'unité politique de nombreux peuples de l'Est a constitué une étape importante dans le développement économique et culturel de la civilisation mondiale tout entière, et le rôle des peuples et des tribus d'Asie centrale au cours de cette période était très grand.

La formation et toute la période d'existence de l'Etat Achéménides se caractérisent par le développement de la lutte de classe des masses contre la minorité exploiteuse. La création et l'expansion de l'État Achéménides ont été accompagnées, comme la création de tout empire, de campagnes de conquête et de répression des soulèvements dans différentes parties de l'empire. Mais en même temps, comme mentionné ci-dessus, l'unification de nombreux pays a contribué au développement de la civilisation à l'Est, au renforcement des liens économiques et culturels mutuels de nombreux peuples.³⁶

Chapitre deux

LES PEUPLES D'ASIE CENTRALE EN LUTTE AVEC LES CONQUÉRANTS GRECO-MACÉDONIENS

CAMPAGNE D'ALEXANDER MACÉDONIEN VERS L'ORIENT

L'essor de la Macédoine

Sous le règne de Philippe II (359-336 av. J.-C.), la Macédoine fut fortement renforcée, consolidée et ralliée, dans laquelle la lutte réussie contre le séparatisme des aristocrates macédoniens joua un rôle important. Philippe a également réorganisé l'armée. En particulier, la formation de l'infanterie a été introduite dans des unités distinctes - les phalanges. Le développement de nouvelles tactiques et des actions coordonnées de différents types de troupes était particulièrement important. Philippe a réussi à subjuguier une partie importante de la Grèce. En 337, au Congrès de Corinthe, l'hégémonie macédonienne sur la Grèce a été enregistrée légalement. Au même moment, la guerre est déclarée contre la Perse. En 336, l'armée de dix milles de Philippe commença la lutte contre les Perses en Asie Mineure. Mais à ce moment, Philippe est mort - il a été tué par son gardien du corps.

Le pouvoir est passé à son fils Alexandre, âgé de vingt ans, qui est entré dans l'histoire sous le nom d'Alexandre le Grand. Les villes grecques tentèrent de retrouver leur pleine indépendance, mais Alexandre détruisit rapidement toutes les illusions; il s'est avéré être un dirigeant encore plus cruel que son père et a amené ses adversaires à la soumission. Engels a noté: "Philippe et Alexandre ont donné l'unité politique de la péninsule hellénique ..."¹

Alexandre se prépara vigoureusement à la guerre avec l'État Achéménides. Comme son père, il a accordé beaucoup d'attention à la formation et au perfectionnement de l'armée, en particulier de la cavalerie. Mais l'infanterie - la fameuse phalange gréco-macédonienne, hérissée de lances et couverte de boucliers, comme une tortue blindée barbelée - représentait une formidable force d'attaque. Son point faible était sa faible mobilité. Une infanterie plus mobile et légèrement armée a joué un rôle important dans les batailles en Asie. L'armée avait des machines à lancer parfaites, un service de communication et d'approvisionnement bien pensé.

La défaite de l'État Achéménides

Grâce aux rapports de la Perse, Alexandre était bien conscient de la situation précaire de l'État Achéménides.² Achéménide Artaxerxès II Mnemon avait 150 fils. Après la mort du roi en 358³ av. J.-C. il fut remplacé par l'un d'eux, connu sous le nom d'Artaxerxès III Okh. Même avant la mort de son père, ses frères étaient morts à cause de la trahison d'Okh; quand il est arrivé au pouvoir, il a détruit tous ses parents, quels que soient leur âge et leur sexe, entrant dans l'histoire comme le plus sanglant des rois Achéménides. Les premières années de son règne ont été marquées par des guerres continues en Asie Mineure. Les guerres avec l'Égypte se sont avérées longues et sanglantes, ce qui, bien avant, avait été reporté des Achéménides. Bien qu'ils se soient terminés en 341 av. J.-C. l'accession de la Basse Égypte (ainsi que de la Phénicie et de Chypre) à l'empire Achéménides, ces guerres ont considérablement épuisé la force et les capacités de l'État Achéménides. Essayant d'établir au

¹ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 22, стр. 483.

² Pour plus de détails, voir.: Olmstead A. F., 1959, p. 424 ff.

³ Une autre date est donnée - 359 ans.

moins une sorte de stabilité dans l'État, Artaxerxès III a interdit aux satrapes d'Asie Mineure de garder des troupes mercenaires. La mesure était importante, mais tardive - en 338 ans, Artaxerxès III Okh fut empoisonné par son médecin sur les ordres de l'eunuque Bagoi, qui avait alors une grande influence.¹

Le désordre dans la famille royale raviva les espoirs des adversaires grecs des Achéménides. Le nouveau roi achéménide Arsès était un jouet entre les mains des cercles de la cour, dirigés par Bagoi. Quand Arsès a essayé de montrer son indépendance, un eunuque puissant a ordonné de l'empoisonner aussi (Arsès a régné pendant moins de deux ans); ses fils ont également été tués. Depuis que les représentants de la lignée principale de la maison achéménide ont été tués, l'eunuque «sélecteur des rois» a mis sur le trône un deuxième cousin Arsès, entré dans l'histoire sous le nom de Darius III Kodoman. Après un certain temps, Bagoi a essayé d'empoisonner son nouvel homme de main, mais il a lui-même forcé l'eunuque à boire la tasse de poison.

Les conflits dynastiques et les coups d'État de palais eux-mêmes ont affaibli à l'infini l'autorité centrale de l'État Achéménides et renforcé les aspirations séparatistes de l'élite aristocratique des provinces. Le développement économique de certaines régions incluses dans l'État Achéménides a contribué à leur désir d'indépendance. Bien que les données directes sur la politique sociale des Achéménides à la fin de l'existence de la dynastie soient absentes, une impression très nette de la domination absolue de la noblesse se crée. La politique d'équilibre social proclamée par Darius I, et aussi, apparemment, par ses plus proches successeurs, a été rejetée plus tard. La base sociale de la dynastie s'est rétrécie de façon inhabituelle. Les masses populaires ont mené une lutte inlassable contre le joug achéménide; des soulèvements éclatent continuellement.

Dans une telle situation, la guerre a commencé entre les États gréco-macédonien et achéménide. Peu de temps après le déclenchement des hostilités, l'armée gréco-macédonienne infligea des défaites écrasantes à l'armée achéménide dans les batailles sur le fleuve Granicus (mai 334 av. J.-C.) et près de la ville d'Issa (novembre 333 av. J.-C.), Alexandre le Grand a capturé l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, la Phénicie et l'Égypte. Au printemps 331 ans les troupes greco-macédoniennes se sont déplacées vers la partie centrale de l'empire Achéménides.

1 octobre 331 av. J.-C. il y a eu une bataille à Gavgamela (un village du nord-est de la Mésopotamie). Une fois de plus, l'armée achéménide subit une défaite totale. Darius III s'est enfui. La marche victorieuse des troupes gréco-macédoniennes a commencé dans la partie centrale de l'Etat Achéménides. L'une après l'autre, Babylone, Susa, Persépolis, Pasargades ont été capturées. Le butin de la guerre était énorme.

La guerre était gagnée. Cependant, pour son achèvement, Alexandre le Grand avait besoin de capturer Darius III. Les troupes gréco-macédoniennes ont commencé à poursuivre le roi Achéménide, qui se retirait à la hâte vers le nord-est. A cette époque, au milieu de la noblesse achéménide, qui entourait Daria III, une conspiration se préparait contre lui. La lâcheté et l'indécision de Darius III et le manque de talents militaires ont largement contribué aux victoires gréco-macédoniennes. C'était une figure complètement différente autour de laquelle les forces anti-macédoniennes auraient pu se regrouper. À ce moment, un parent du roi Achéménide, le satrape de Bactria Bessus (Arrian, III, 21, 5), qui a mené la conspiration, vient au premier plan.

À la suite de la révolte militaire, Darius III a été arrêté puis tué. Bessus se proclama roi, prenant le nom de trône Artaxerxès, et commença à rassembler des forces pour repousser les troupes gréco-macédoniennes.

¹ Selon Olmsted, malgré sa soif de sang, Artaxerxes III Oh était un dirigeant capable. Cependant, la conclusion selon laquelle, en le tuant, Bagoi a ainsi détruit l'État achéménide (Olmstead A. F., 1959, p. 48) est, bien entendu, purement idéaliste et loin de la vérité.

Lutte sur les approches de l'Asie centrale

Certaines informations sur les activités de Bessus ont été conservées dans des sources écrites. Premièrement, il a essayé de donner un caractère légitime à son pouvoir. Un écho de ce genre d'action est le message de Diodore (XVII, 74, 1-2) à propos de la Bactriane: "Bessus a promis de mener la guerre, et le peuple, convaincu, l'a proclamé roi." Cette source ajoute que Bessus a produit «un ensemble de guerriers et préparé de nombreuses armes».

Bessus a essayé - avec beaucoup de succès - d'obtenir le soutien des dirigeants des satrapies voisines, et surtout d'Areya (la région de Herat moderne), ainsi que des peuples nomades. Une sorte de «coalition de satrapies» s'est formée. Cependant, Bessus n'a pas réussi à obtenir le soutien des larges couches de la population; cela a été facilité, en particulier, par son acceptation du titre et du nom du roi achéménide. De plus, il n'avait pas assez de temps; Les troupes gréco-macédoniennes approchaient de l'ouest.

Une résistance sérieuse aux troupes gréco-macédoniennes s'est déjà manifestée à Areya. Il a fallu plus d'un mois à Alexandre le Grand pour réprimer la résistance. Un grand détachement de cavalerie des Aryens sous la direction de Satibarzan réussit à s'échapper d'Alexandre et à rejoindre Bessus.

Alexandre le Grand, après s'être emparé des régions du sud de l'Afghanistan, où, apparemment, il y avait des partisans de Bessus, il s'est dirigé vers le nord à travers les cols de l'Hindu-Kush. Au moment où les troupes gréco-macédoniennes sont entrées dans la plaine du nord de l'Afghanistan, Bessus avait 7 ou 8 milles Bactriens armés et encore de petits autres contingents à sa disposition (Arrian, III, 28, 5; Quintus Curtius, VII, 4, 20). Certes, pour détourner une partie des troupes d'Alexandre, il envoya Satibarzan avec 2 mille cavaliers à Areya, et le soulèvement éclata là-bas, pour réprimer qu'Alexandre dut envoyer une partie des troupes auxiliaires. Néanmoins, les forces d'Alexandre le Grand et de Bessus étaient trop inégales. Bessus s'est retiré dans la partie nord, trans-Amu-Darya de la Bactriane, c'est-à-dire en Asie centrale.

Dans la littérature, il existe des évaluations contradictoires de la nature et des conséquences des actions de Bessus. Il nous semble que ces actions, indépendamment des aspirations subjectives-monarchistes de Bessus lui-même, avaient une signification objectivement progressive. Grâce à la lutte qui s'est déroulée sous la direction de Bessus, l'entrée des troupes gréco-macédoniennes en Asie centrale a été reportée de plusieurs mois, voire six mois, puisque les troupes d'Alexandre étaient épuisées. La lutte de la «coalition des satrapies» contre les troupes gréco-macédoniennes est un prélude à cette lutte véritablement nationale, qui s'est déroulée plus tard, déjà sur le territoire de l'Asie centrale.¹

1. LUTTE DES PEUPLES D'ASIE CENTRALE CONTRE LES TROUPES GRECO MACÉDONIENNES

Forces militaires et arts martiaux des peuples d'Asie central

Quelles forces possédaient les peuples d'Asie centrale à l'époque d'Alexandre le Grand? Il convient de noter que le principal inconvénient des forces de défense d'Asie centrale est le manque de centralisation. A l'époque dont nous l'étudions, les possessions achéménides ne couvraient qu'une partie des territoires d'Asie centrale, mais même elles n'étaient pas

¹ ИТН, I, стр. 241-242.

fermement unies; dans d'autres régions, des dirigeants indépendants et des chefs tribaux ont régné.

Création d'armes d'Asie centrale au IV^e siècle av. J.-C. atteint un niveau de développement élevé. Les guerriers d'Asie centrale issus d'armes offensives utilisaient largement des poignards et des épées en fer (rarement en bronze), dont les poignées étaient parfois richement décorées. Les poignards étaient portés du côté droit. Le poignard chez les peuples d'Asie centrale était désigné par le terme *karta*, en même temps, un autre terme, *akinak*, était manifestement utilisé. Les épées étaient très grandes - jusqu'à 1,2 m de long. Très souvent, les haches de combat - les *sagaris* étaient utilisées au combat. De telles haches de combat en fer à une ou deux lames ont été trouvées dans le Pamir lors de l'excavation de tombes. Hérodote (I, 215) et Strabon (XI, 8.6) rapportent que les haches massagétites étaient en cuivre. Les lances (*arshti*) étaient d'une grande importance - longues, avec des pointes en bronze ou en fer. Hérodote (I, 215) appelle directement les massagets "lanciers". Le rôle de la masse était beaucoup plus modeste.

L'arc et les flèches étaient principalement utilisés comme armes à distance. Déjà du milieu du I^{er} millénaire av. J.-C. en Asie centrale, un arc composite du type dit scythe a été utilisé. Il se distingue par une portée et une efficacité significatives. Il y en avait plusieurs variétés; pour la fabrication d'arcs de Bactriane, ainsi que d'arcs de Sogdian, de Parthe et de Khârezm, des roseaux ont été utilisés (Herodotus, VII, 54, 66). Les sources mentionnent des «archers» et des «archers à cheval» des Sakas et des Massagets (Hérodote, I, 215; Xénophon, «Cyropédie», V, 3.24; Arrian, III, 8.3). Les guerriers d'Asie centrale maniaient également habilement une fronde (Arrian, IV, 3,3; Quintus Curtius, VII, 6,2 22; Plutarque, «La vie d'Alexandre, XV, 3).

Les guerriers étaient protégés par une armure défensive. Quintus Curtius (IV, 9.3) écrit que les peuples des steppes d'Asie centrale avaient des coquilles «faites de plaques de fer». Les guerriers d'Asie centrale, selon Arrian (III, 13.4), au combat étaient "soigneusement recouverts" d'une coquille métallique. Un casque en métal a été utilisé, ainsi que des boucliers de différentes formes et tailles. Selon Hérodote (I, 215), les chevaux des Massagets étaient protégés par une armure de poitrine. Il y avait aussi des chars de guerre en Asie centrale.

Déjà à la fin de l'âge du bronze, l'art de la fortification est né en Asie centrale. Au moment de l'invasion gréco-macédonienne, c'était un pays de grandes villes fortement fortifiées. En plus des fortifications à l'échelle de la ville, les grandes villes avaient de puissants nœuds de fortification sous la forme de citadelles. Les murs avaient des tours et des meurtrières.

L'armée d'Asie centrale connaissait la division en types distincts de troupes; la formation de subdivisions était utilisée, l'attaque était parfois menée par des sous-unités compactes, une masse de troupes profondément échelonnée. Dans le même temps, une autre tactique était également connue - une retraite stratégique, lorsque l'armée de cavalerie attaquait ou se précipitait pour frapper à nouveau, d'une autre direction, d'un coup rapide. En règle générale, une bataille offensive commençait par une attaque de lave, lorsque, au grand galop, les défenseurs étaient bombardés de flèches et de lances, puis, après le rapprochement final, ils passaient dans une attaque décisive, se terminant par un combat au corps à corps et la poursuite de l'ennemi en retraite. Au moment décisif de la bataille, la réserve est mise en action.

Les sources anciennes apprécient hautement les mérites militaires de l'armée Sakas, dont les Grecs étaient convaincus même pendant les guerres gréco-perses. Plus tard, Alexandre le Grand lui-même a dû en être convaincu plus d'une fois - pour la première fois au début de la bataille de Gavgamela, lorsque la cavalerie sakas-bactrienne a mis l'avant-garde d'Alexandre en fuite (Arrian, III, 13).

Les chercheurs des affaires militaires des peuples d'Asie centrale font les conclusions suivantes: "1. L'armement de l'armée d'Asie centrale était à un niveau élevé pour son temps et, à certains égards, dépassait même l'armement de l'armée gréco-macédonienne. 2. Les troupes d'Asie centrale connaissaient et appliquaient diverses tactiques d'attaque et de défense. 3. Grâce à la participation aux guerres de l'État achéménide avec les Grecs, y compris aux batailles contre les troupes d'Alexandre le Grand (en dehors de l'Asie centrale), les chefs de l'armée d'Asie centrale connaissaient très bien les armes et les tactiques des Achéménides et celui des troupes gréco-macédoniennes. 4. Le potentiel militaire des peuples d'Asie centrale aux VI-IV siècles av. J.-C. était très élevé, ce qui était un facteur important dans leur lutte contre les envahisseurs étrangers. "¹

Action de guerre dans l'interfluve d'Asie centrale

Arrian (III, 28, 9-10) décrit les événements comme suit: «Bessus, quand il a été informé qu'Alexandre était déjà proche, a traversé la rivière Oxus (Amu-Darya, - B.G.) les navires sur lesquels ils ont traversé, il a brûlé et est allé au pays de Sogdian, à Navtak. Il a été suivi par Spitamen, Oksiart avec les cavaliers de Sogdian et dayi du Tanais." Ici, pour la première fois dans les sources, le héros de la lutte anti-macédonienne, Spitamen, apparaît (en fait, c'est une forme grecque du nom qui sonnait en fait comme Spitamana).²

Alexandre en cinq jours a transféré l'armée à travers l'Amu-Darya.³ Ici se déroule un événement, très vaguement indiqué dans les sources.⁴ Bessus a été déposé par ses associés, Spitamen et autres, et remis à Alexandre le Grand. La motivation pour cela n'est pas claire. Il est possible qu'étant inutile à ce stade, puisqu'il ne pouvait plus mener la lutte, Bessus n'ait pourtant pas voulu céder le leadership à d'autres, et ils ont été forcés, non sans hésitation, de l'éliminer.⁵ Au conseil des commandants macédoniens convoqué par Alexandre après son retour en Bactriane et les nobles persans qui passèrent à ses côtés, Bessus fut accusé d'avoir tué le roi «légitime» et conféré la dignité royale. Alexandre a ordonné de couper les oreilles et le nez de Bessus, de l'emmenner sous cette forme à Ecbatana et de l'exécuter devant les Mèdes et les Perses. Présentant l'exécution de Bessus comme une vengeance de l'usurpation du pouvoir royal, il voulait attirer à ses côtés l'aristocratie perse.

Après l'occupation de Navtak, Alexandre se dirige vers la capitale de Sogd - Marakanda (la traduction grecque du nom local de la ville de Samarkand)⁶ et l'a capturé. Apparemment, dans la région de Marakanda, il a rencontré de la résistance, car, selon Quintus Curtius (VII, 6.10), «laissant une garnison dans la ville, Alexandre dévaste et brûle les villages voisins». Puis il s'est dirigé vers le nord-est. Cependant, les troupes d'Alexandre le Grand doivent avancer avec beaucoup de difficulté. Les Sogdiens, comme un seul, se sont rebellés contre les conquérants gréco-macédoniens. Quand la question s'est posée de la liberté et de l'indépendance de leur terre natale, ils l'ont défendue avec un courage exceptionnel contre les envahisseurs. Cette lutte était une page lumineuse dans l'histoire ancienne des peuples d'Asie centrale. L'un de ses premiers épisodes a été l'affrontement entre les envahisseurs grecs et les

¹ Литвинский В. А., Пьянков И. В., 1966, стр. 51-52; Литвинский Б. А., 1966.

² Абаев В. И., 1959, прим. 2 на стр. 114.

³ Тревер К. В., 1947, стр. 114.

⁴ De nombreuses études ont été consacrées à la campagne d'Alexandre le Grand en Asie centrale et à la lutte des peuples d'Asie centrale contre l'invasion gréco-macédonienne. Voir notamment: Григорьев В. В., 1881; Тревер К. В., 1947; ИТН, 1, стр. 236-274; Zolting T., 1875; Schwarz F., 1906.

⁵ V. V. Grigoriev dans son ouvrage «La campagne d'Alexandre le Grand au Turkestan occidental» écrit que le renversement de Bess était associé à son «comportement outrageusement lâche».

⁶ Henning W. B., 1958, S. 54.

tribus sogdiennes de la région montagneuse d'Ustrushana, qui a eu lieu pendant la campagne des troupes d'Alexandre à travers les montagnes entre Marakanda et Kiropol.

Des détachements de butineurs ont été envoyés dans les villes d'Ustrushana, dont la principale, Kireskhat (Kiropol). Les habitants, indignés par la violence et les extorsions, se sont révoltés, mais sous la pression des forces gréco-macédoniennes, ils ont été contraints de se retirer dans les montagnes et là ils ont essayé d'organiser une défense.¹¹² La lutte se poursuivait dans des montagnes rocheuses difficiles à atteindre. Les Sogdiens ont résisté à la dernière occasion. Arrian rapporte que beaucoup d'entre eux, ne voulant pas tomber entre les mains de l'ennemi, se sont tués. Avec beaucoup de difficulté, Alexandre réussit à réprimer la résistance. À la suite de cette campagne, 22 000 personnes de la population locale ont été tuées. Les troupes gréco-macédoniennes ont également subi de lourdes pertes. Alexandre le Grand lui-même a été grièvement blessé (Arrian, III, 30, 10-11).

Après les représailles contre les Sogdiens d'Ustrushana, Alexandre se rend dans la Syr-Darya, qui était alors considérée comme la frontière entre la steppe nomade et les vallées agricoles: les Sakas vivaient sur la rive droite du fleuve, et plusieurs grandes et petites villes étaient situées sur la rive gauche. Alexandre s'est arrêté sur les rives du Syr-Darya et a placé des garnisons gréco-macédoniennes dans les villes locales. Après un certain temps, la population de sept villes de la rive gauche du Syr-Darya s'est soulevée contre les Grecs. De l'autre côté, les Sakas étaient concentrés, attendant le bon moment pour traverser le fleuve et se déplacer pour aider les rebelles. Au même moment, des soulèvements éclatent en Bactriane et en Sogd. Ce fut le début d'un soulèvement général des peuples d'Asie centrale contre les envahisseurs gréco-macédoniens.

Alexandre se trouve dans une situation difficile et décide tout d'abord de renforcer sa position sur les rives du Syr-Darya. En l'espace de deux jours, il occupa cinq villes côtières et traita brutalement leur population. «Tous les hommes ont été tués - c'était l'ordre d'Alexandre; des femmes, des enfants et d'autres butins ont été pris par les soldats» (Arrian, IV, 2, 4).

Une résistance obstinée au siège grec a été opposée par la population du centre du soulèvement sur Syr-Darya - la ville de Kiropol. Alexandre a été contraint de participer personnellement à la prise de Kiropol. Prenant avec lui un détachement de soldats et pénétrant dans la ville le long du lit sec de la rivière qui la traversait, il ouvrit les portes et y laissa ses troupes. Une bataille sanglante a éclaté dans les rues de la ville, à la suite de laquelle 8 000 résidents locaux ont été tués. Les pertes des Grecs furent également importantes: dans cette bataille, Alexandre lui-même et certains de ses principaux commandants militaires furent blessés.

Après un assaut féroce, le dernier bastion des rebelles est occupé. Ainsi, le soulèvement contre les conquérants grecs a été réprimé. Arrian dit que parmi la population de sept villes qui y ont participé, pas une seule personne n'est restée - toutes ont été tuées ou vendues en esclavage.

Le soulèvement de 329-327 av. J.-C.

La lutte de Sogd et de la Bactriane pour l'indépendance a été menée par le chef militaire local Spitamen, l'une des figures remarquables de l'histoire des ancêtres du peuple tadjik. En 329 av. J.-C., ayant rassemblé une armée importante, qui a été rejointe par des civils, il a occupé la ville de Maracanda. La majeure partie de la garnison a été tuée, les soldats grecs survivants se sont enfermés dans la citadelle en attendant une aide extérieure.

Alexandre, réprimant le soulèvement au bord de Syr-Darya, a envoyé 3 mille fantassins et 800 cavaliers pour aider les assiégés, et il a lui-même pris la construction de la ville fortifiée d'Alexandria Eskhata (Alexandria Extreme) sur le Syr-Darya (peut-être entre le

¹ ИТН, I, стр. 253-255.

Begovat et Leninabad moderne ou dans la région Leninabad, y compris le territoire de la ville).¹ Selon Quintus Curtius (VIII, 6, 25-27), «Alexandre est revenu sur les rives du fleuve Tanais (c'est-à-dire le Syr-Darya. – B.G.) et a entouré de murs tout l'espace occupé par le camp. Les murs mesuraient 60 stades (10-11 km. - B. G.). Il a également ordonné que cette ville s'appelle Alexandrie. La construction de la ville s'est achevée si rapidement que le dix-septième jour après la construction des fortifications, les maisons de la ville ont été reconstruites ... Les prisonniers ont été installés dans la nouvelle ville». Selon Arrian (IV, 4.1), la nouvelle ville a été entourée d'un mur en 20 jours, Alexandre y «installa des mercenaires helléniques, ceux des voisins barbares qui voulaient s'y installer, et ces soldats macédoniens qui n'étaient plus aptes à service militaire». Justin (XII, 5, 12) confirme également que la construction (on parle probablement des principaux travaux de construction initiaux) a duré 17 jours. L'enceinte de la ville avait une circonférence de 6 000 «paires de marches», soit environ 9 km.² Dans la ville nouvellement fondée, selon Justin, ils ont réinstallé les habitants d'autres villes, et ont également laissé ici ceux de l'armée d'Alexandre qui étaient enclin à la rébellion. Cette ville a été conçue comme une place forte fortifiée à la frontière nord-est de l'État. Les actions d'Alexandre, en particulier la construction de la ville fortifiée, ont suscité l'inquiétude des Sakas vivant au-delà du Syr-Darya. «Le roi des Scythes (c'est-à-dire des Sakas. – B.G.), dont la puissance s'étendait alors de l'autre côté du Tanais, croyait que la ville fondée par les Macédoniens sur la rive du fleuve était un joug sur son cou», écrit Quintus Curtius (VII, 7, 1). Les nomades Sakas ont tiré sur les Grecs à partir d'arcs de la rive opposée du Syr-Darya. En tirant des catapultes, Alexandre les força à se retirer, puis, traversant rapidement la rivière sur des radeaux, les attaqua et les força à se retirer dans la steppe. Cependant, la tentative de vaincre finalement les Sakas s'est presque terminée par la mort des troupes grecques. La chaleur terrible, le manque d'eau, le désert tout-terrain avec des attaques continues de Sakas guerriers, commandés par le frère de leur roi (Quintus Curtius, VII, 7, 1), ont créé des conditions insupportables pour les envahisseurs. Ils ont dû mettre fin à la persécution, prétendument à cause de la maladie d'Alexandre (Arrian, IV, 4, 8-9).

Au moment où les troupes gréco-macédoniennes ont tenté de capturer Ustrushana et l'ouest de Fergana, les flammes du soulèvement se sont propagées à toute la Sogdiane et à une partie de la Bactriane. Alexandre le Grand, ne réalisant pas l'ampleur du soulèvement, envoya un détachement relativement petit (environ 2 500 personnes) à Marakanda pour aider la garnison assiégée de la citadelle. Lorsque le détachement s'approcha de Marakanda, Spitamen leva le siège de la citadelle et simula une retraite. Les troupes grecques ont commencé à poursuivre les Sogdians. Choissant un moment favorable, Spitamen fit demi-tour et passa à l'offensive. Les Grecs, selon Arrian (IV, 5,8), «se sont enfuis vers une petite île sur la rivière (signifiant la rivière Zeravshan – B.G.). Ici, les Scythes et les cavaliers de Spitamen les ont encerclés et ont tiré sur eux».³

¹ La conclusion sur l'emplacement de cette ville, basée sur l'étude des sources et une connaissance détaillée de la topographie de la région, a été publiée dans le livre: B.G. Gafurov. "Histoire du peuple tadjik". Ed. III. M., 1955. L'opinion a été exprimée qu'Alexandria Eskhata était située sur le site de la citadelle de Khojent, c'est-à-dire au centre de Leninabad (Negmatov N.N. 1956, p. 33-34). Il faut garder à l'esprit que lors des fouilles de la citadelle, des matériaux ont été retrouvés au moins 250 à 300 ans "plus jeunes" que l'époque d'Alexandre le Grand.

² La coordination des témoignages de Quintus Curtius et Justin sur la taille d'Alexandria Eskhata est devenue possible après que le terme utilisé par Justin pour désigner une mesure de longueur ait été interprété différemment. Cela ne signifie pas "pas", comme cela est généralement traduit dans notre littérature (alors la circonférence de la ville s'est avérée être égale à 4-4,5 km), mais "quelques pas" (ИТН, I. стр. 256, 529).

³ Selon F. Schwartz, la vie a eu lieu sur la rive droite du Zeravshan dans la région de Ziyaidin (Schwarz F., 1906, S. 62-63), selon B.A. Litvinsky - à l'ouest (ИТН, I, стр. 530).

Comme le célèbre historien d'ouest-allemand F. Altheim le note à juste titre, «Spitamén a réussi à réaliser ce que personne n'aurait pu faire avant lui; il a détruit une partie de l'armée macédonienne au combat».¹

Spitamén, soutenu par la population locale, a de nouveau assiégé la garnison macédonienne de Marakanda. Quand Alexandre avec les forces principales arriva à Marakanda, Spitamén, sans s'engager dans la bataille, retira à nouveau ses troupes dans la steppe. Ayant reçu une bonne leçon dans la bataille contre les nomades scythes, Alexandre ne poursuivit pas Spitamén dans la steppe et se contenta de punir sévèrement la population civile de la vallée de Zeravshan. "Il ordonna de brûler les villages et de tuer tous les adultes" (Quintus Curtius, VII, 9, 22). Condamnés à l'exécution, 30 nobles Sogdiens ont montré une maîtrise de soi qui a surpris les Macédoniens: ils sont allés à la mort avec une chanson (Quintus Curtius, VII, 10, 4).

Les pertes des troupes grecques étaient extrêmement importantes et Alexandre se préparait fébrilement pour la campagne de printemps de 328 av. J.-C. Pendant son hivernage en Bactriane, il a négocié avec les chefs des Sakas et des Khârezmis et s'est engagé à reconstituer les rangs de son armée.

Le peuple héroïque de Sogd, malgré les pertes énormes, n'a pas pensé à se rendre. Spitamén n'a pas laissé l'ennemi en paix un seul jour. Avec des détachements de cavalerie «volants», il a attaqué les envahisseurs et leur a infligé des coups cruels. Comme le rapporte Arrian, «de nombreux Sogdiens ont fui vers des places fortifiées et ne voulaient pas blâmer le satrape que lui (Alexandre. – B.G.) avait placé sur eux» (IV, 15, 7). En effet, le pays pillé et dévasté des Sogdiens s'est à nouveau rebellé contre les envahisseurs. Afin de réprimer le soulèvement, Alexandre, divisant ses 20 000 soldats en cinq détachements, fit marcher Sogd d'un bord à l'autre, mettant à mort toutes les personnes qu'ils rencontraient. L'historien grec Diodore de Sicile (XVII) rapporte: "Alexandre poursuit les rebelles Sogdiens et tue plus de 120 000 personnes." À la suite de cette cruelle expédition punitive, le pays était si dévasté qu'Alexandre ordonna à l'un de ses chefs militaires de «fonder des villes à Sogdiana» (Arrian, IV, 16, 3). Probablement, il voulait dire la création de colonies militaires grecques dans les villes dévastées de Sogdian, qui pourraient servir de bastions pour l'armée et l'administration gréco-macédonienne.²

Tandis que les envahisseurs de Sogd versaient des flots de sang et que le chef militaire laissé par Alexandre en Bactriane prenait toutes les mesures possibles pour maintenir le pays dans l'obéissance et punir les rebelles, Spitamén avec 600 cavaliers marchait à l'arrière d'Alexandre - Bactriane, où avec une énergie et un courage exceptionnels il continua la lutte contre les troupes grecques. À l'automne 328 av. J.-C. avec 3 mille cavaliers, Spitamén se dirige de nouveau vers la capitale Sogd. Après une bataille dans laquelle les deux camps ont subi de lourdes pertes, il a dû se retirer dans la steppe. Là, les chefs des tribus nomades attaquèrent traîtreusement Spitamén, lui coupèrent la tête et «l'envoyèrent à Alexandre, afin de détourner le danger d'eux-mêmes», comme le dit Arrian (IV, 17, 7).

La mort de Spitamén ne signifiait pas la victoire complète des envahisseurs étrangers et la conquête des Sogdiens. La situation à Sogd reste dangereuse pour les conquérants, Alexandre le Grand, qui vainc facilement les forces de la puissance mondiale des Achéménides, est contraint de passer l'hiver 328/27 av. J.-C. dans Sogd vaincu.

Cependant, déjà à partir de l'automne 328 av. J.-C. Alexandre, souhaitant faire de la noblesse locale son soutien dans la lutte contre la population rebelle de Sogd, a radicalement changé la politique envers la noblesse et le sacerdoce zoroastrien. Une fois pris au printemps de 327 av. J.-C. plusieurs fortifications de montagne, dont la protection était dirigée par les

¹ Altheim F., 1953, S. 68.

² Or, ce point de vue est confirmé par une analyse philologique détaillée effectuée par I. V. Рунков (Пьянков И.В., 1970, стр. 47-48).

aristocrates locaux Oxyartes, Sisimitar et Horien, Alexandre non seulement les épargna, mais leur rendit tous leurs biens. Il a commencé à récompenser les rebelles avec de l'argent et à donner des biens non seulement aux représentants de la noblesse locale qui l'ont aidé, mais même à ceux qui n'ont pas pris part à la lutte d'Alexandre avec les Sogdiens. Le changement d'attitude d'Alexandre envers la noblesse locale peut être jugé par les reproches de l'historien de la cour d'Alexandre-Callisthenes cité par Arrian: «Si, comme on dit, dans un pays barbare il faut adopter une pensée barbare, je vous demande encore, Alexandre, de vous souvenir de Hellas, pour le bien de laquelle vous avez entrepris cette campagne pour annexer l'Asie à la Grèce.

Alexandre a noué des liens familiaux avec les couches supérieures de Sogd. Il a épousé la fille capturée d'Oxyartes, Roksana (Rokhshanak), et a rapproché les parents de sa nouvelle épouse. La noblesse sogdienne, s'assurant qu'Alexandre ne se bat pas avec elle, mais seulement avec le peuple, devient son homme de main et trahit les intérêts de son pays à l'ennemi. Ainsi, Sisimitar a aidé Alexandre à conquérir les tribus Sakas, lui fournissant une armée importante.

Un exemple de la trahison des intérêts de leur peuple par la noblesse locale est le comportement de l'aristocrate sogdien Oxyartes. Devenant parent avec Alexandre, il a tout fait pour l'aider à l'asservissement de sa patrie. Au printemps de 325 av. J.-C., lorsque les troupes grecques, parties en Bactriane, se sont rebellées contre Alexandre et ont pris possession de la forteresse de Bactra, Oxyartes, au lieu de profiter d'une occasion de lutter contre les conquérants, a informé Alexandre de l'incident. Alexandre, alors en Inde, prit aussitôt des mesures pour réprimer la rébellion et nomma Oxyartes satrape de la province de Paropamis (vallée de Kaboul). Lorsqu'un soulèvement contre les envahisseurs a éclaté ici aussi, Oxyartes lui-même l'a réprimé et a traité cruellement les rebelles.

En raison du fait que les conquérants avaient centralisé les forces militaires, et également en raison de la trahison de la noblesse locale, le soulèvement héroïque du peuple sogdien a été réprimé. L'ensemble du territoire le long des affluents droits de l'Amu-Darya a été capturé par les Macédoniens. Selon la légende, Alexandre a atteint le cours supérieur du rivièrè Zeravshan, ce qui se reflète dans le nom du lac Iskandarkul (c'est-à-dire le lac Alexandre).

Seul Khârezm, pendant la période de la conquête d'Alexandre de l'Asie centrale, a réussi à maintenir son indépendance. Arrian dit que pendant l'hivernage d'Alexandre à Baktrakh en 329/28 av. J.-C. elle fut visitée par le roi khârezmi Farasman avec 1500 cavaliers, proposant une alliance contre les Colchiens et les Amazones (IV, 15, 1-6).

Les ancêtres des Tadjiks et d'autres peuples d'Asie centrale ont défendu pendant trois ans l'indépendance de leur terre natale et se sont battus contre les conquérants qui ont créé un immense empire. Et bien qu'ils aient été vaincus, néanmoins, avec une résistance héroïque, ils ont infligé un coup si dur à Alexandre que la puissance militaire de son armée a été considérablement affaiblie.

La défaite de l'Etat Achéménides et la subordination de la Bactriane, du Sogd et d'autres pays d'Asie centrale aux conquérants gréco-macédoniens n'ont pas du tout amélioré le sort des masses ouvrières de ces pays. L'aristocratie locale, qui trouve un soutien ferme face aux conquérants, intensifie l'exploitation du peuple, à la fois pour son enrichissement personnel et dans l'intérêt des conquérants. C'est pourquoi pendant toute la période du règne des envahisseurs macédoniens, les peuples d'Asie centrale se sont constamment rebellés, essayant de se débarrasser du fardeau de l'oppression étrangère.

L'effondrement de l'empire d'Alexandre le Grand et les résultats de la conquête macédonienne

Ayant fait de Babylone la capitale de son nouvel État et conservant essentiellement le même système de gouvernement que sous les Achéménides, Alexandre s'efforça de toutes ses forces pour réaliser l'unité de l'État. Donc, à partir de 324 av. J.-C. avec les Grecs, les Perses, les Bactriens, les Sogdiens et les représentants d'autres peuples d'Asie centrale ont commencé à être intégrés dans les troupes. 30 mille jeunes hommes de la noblesse locale étaient armés selon le modèle macédonien et répartis parmi les unités de cavalerie.

Afin de créer des bastions pour la colonisation gréco-macédonienne, Alexandre a construit à Sogd et en Bactriane, selon des anciens auteurs, 8 à 12 villes - la soi-disant Alexandrie. Mentionnés: Alexandria Eshkhat, Alexandria Areyskaya (Herat), Alexandria sur Oxus (vraisemblablement dans la région de Termez ou Kulyab), Alexandrie près de la ville de Bactra, Alexandria Margiana (aujourd'hui Bayram-Ali). Ils abritaient jusqu'à 20 000 fantassins et 3 000 cavaliers.

Cependant, ces mesures d'Alexandre le Grand ne pouvaient pas transformer son empire en un seul tout, qui était un conglomérat accidentel de tribus et de nationalités. Sa fragilité s'est manifestée immédiatement après la mort d'Alexandre (323 av. J.-C.).

La nouvelle de la mort d'Alexandre a déclenché un soulèvement de la population exploitée d'Asie. Les historiens antiques rapportent que les «barbares» ont détruit Alexandria de Margiana immédiatement après la mort du conquérant.

Après la mort d'Alexandre, le pouvoir est tombé entre les mains de ses successeurs de fait - des généraux appelés diadoques (c'est-à-dire héritiers) et épigones (ce qui signifie héritiers d'héritiers). Une lutte a éclaté entre eux pour la possession d'empires, mais aucun des prétendants n'a réussi à s'emparer complètement du pouvoir suprême. Après une bataille féroce entre les deux principaux groupes de Diadoques à Ipsus (301 av. J.-C.) en Grande Phrygie, l'une des batailles les plus sanglantes du monde antique, l'empire d'Alexandre a été divisé en trois États indépendants: Macédonien, Egyptien et Syrien (Séleucides). Ces États sont appelés dans l'histoire des États hellénistiques.

D'autres historiens bourgeois présentent les campagnes d'Alexandre le Grand comme un phénomène progressiste et n'indiquent pas que le but principal des campagnes d'Alexandre était d'étendre le pouvoir de la Grèce à l'Orient, d'étendre le commerce, d'exploiter les peuples de l'Orient et de s'emparer de leurs richesses. Tout cela s'est accompagné de l'extermination brutale de la population locale.

Une étude de l'histoire des pays conquis par les troupes gréco-macédoniennes a montré que «les Grecs et les Macédoniens, se trouvant dans le territoire conquis, y ont apporté des méthodes de traitement de la population conquise, qui ont été déterminées par le développement de la société grecque d'esclaves: l'usage de la force brute, la coercition sans restriction vis-à-vis de cette population, l'utilisation de personnes capturées à des fins lucratives en les vendant et en les envoyant dans d'autres régions».¹

Notant l'influence exercée par la culture de la Grèce sur la culture de l'Orient (c'était vraiment très significatif), de nombreux historiens bourgeois ignorent souvent complètement les réalisations culturelles des peuples de l'Orient. En réalité, la culture millénaire de l'Orient a également eu une influence large et variée sur le développement de la culture de la Grèce et d'autres pays occidentaux.

Comme on le sait, la soi-disant culture hellénistique ne reflète pas «purement» la créativité culturelle grecque, mais un entrelacement particulier des cultures grecque et orientale. Dans le développement de la culture hellénistique, les peuples d'Asie centrale ont un rôle exceptionnel.

Les travaux archéologiques apportent de plus en plus de preuves de la contribution des peuples de l'Orient, y compris l'Asie centrale, dans le développement de la culture matérielle

¹ Зельин К.К., Трофимова М.К., 1969, стр. 66.

du monde hellénistique. Certains principes fondamentaux de la construction de la ville hellénistique, par exemple le système d'urbanisme Hippodamus, remontent à des idées qui se sont développées en Orient bien avant l'ère hellénistique, etc.

Les cultures religieuses d'Asie centrale et d'Iran ont eu un certain impact sur les opinions religieuses des Grecs et des Romains, puis sur le développement du christianisme. «Dans ce domaine», écrit V. Tarn, «l'Orient a capturé son conquérant; et si ce mouvement n'a peut-être atteint son apogée qu'à l'époque chrétienne, il s'est développé pendant toute la période hellénistique».¹ L'influence de l'Orient se reflétait dans la philosophie grecque, la littérature, l'art, etc.

¹ Тарн В., 1949, стр. 309.

Chapitre trois

GRECO-BACTRIANE ET PARTHES DANS III-II SIÈCLES AVANT J.-C.

1. L'ASIE CENTRALE DANS LE CADRE D'ÉTATS SÉLEUCIDE

L'un des commandants d'Alexandre le Grand, Seleucus en 312 av. J.-C. s'est finalement établi à Babylone en tant que satrape. Au cours des neuf années suivantes, il a progressivement étendu son pouvoir à l'ouest et à l'est, y compris l'Iran et l'Asie centrale. Dans certains endroits, il a agi diplomatiquement, mais en Asie centrale, il a rencontré une résistance décisive, et ici il a dû mener une guerre. Pompey Trog (Justin, XV, 4, 11) rapporte que Seleucus I, "ayant augmenté ses forces par la victoire sur la Babylonie, a conquis la Bactriane". Parthes et Sogd ont également été capturés (Appian, «Syria», 55). Cependant, la tentative de Seleucus I de capturer le nord de l'Inde s'est soldée par un échec.

«L'histoire des Séleucides», écrivait l'historien soviétique bien connu de l'hellénisme A.B. Ranovitch, «présente des difficultés extraordinaires pour les historiens en raison du mauvais état des sources littéraires». ¹ Cela s'applique encore plus à l'Asie centrale, dont l'histoire comprend la possessions séleucides, c'est-à-dire à la fin du IIIe - au milieu du IIe siècle av. J.-C., reste presque inconnu.

Comme l'état de Seleucus I était extrêmement étendu et que les affaires de l'Est exigeaient une attention constante, il en 293 av. J.-C. nomme son fils Antiochus comme co-dirigeant de l'Est. Il est caractéristique qu'Antiochus soit né du mariage de Seleucus avec Apama, la fille de Spitamen, donc pour Antiochus, l'Asie centrale était aussi dans une certaine mesure le pays de ses ancêtres.

A en juger par un certain nombre de données indirectes, en Asie centrale au début du IIIe siècle av. J.-C. il y eut des soulèvements contre l'État séleucide, tandis que des tribus nomades envahirent les possessions séleucides d'Asie centrale. Dans le même temps, de nombreux bastions du pouvoir séleucide ont été détruits, notamment Alexandria Margiana et Alexandria Eshkata, fondées par Alexandre le Grand. Ces villes ont ensuite été reconstruites par les Séleucides, et l'oasis de Margiana était entourée d'un grand mur d'environ 250 km de long. La campagne du commandant séleucide Demodam était dirigée contre les nomades d'outre Syr-Darya (Pline, IV, 18, 49). Par une série de mesures militaro-politiques et diplomatiques, Antiochus réussit à réprimer le mouvement anti-séleucide. ²

Des informations très intéressantes pour comprendre la politique orientale de Seleucus et la position de son gouverneur Antiochus sont fournies par du matériel numismatique, ³ analysé à cet égard par B.A. Litvinsky et V.M. Masson. ⁴ En tant que co-dirigeant, Antiochus entreprend l'émission de pièces selon le poids "indien" standard, et les pièces de cette série portent les noms du roi lui-même - Seleucus I et son fils Antiochus. C'était peut-être une sorte de tentative d'affirmer une certaine indépendance. En tout cas, après la mort de son père, devenant en 280 av. J.-C. à la tête de tout l'État, Antiochus a cessé d'émettre ces pièces.

Presque vingt ans (280-261 av. J.-C.), le règne d'Antiochus Ier fut marqué par de nombreuses guerres à l'ouest; à l'est de son état, en particulier en Asie centrale, il n'y prêta guère attention. Entre-temps, le processus de renforcement des régions d'Asie centrale a eu lieu. Ici, la vie normale s'améliorait, l'agriculture, l'artisanat et le commerce se développaient.

¹ Ранович А.Б., 1950, стр. 113.

² ИТН, I, стр. 283.

³ Newell E., 1938.

⁴ ИТН, I, стр. 283-286; Массон В. М., Ромодин В. А., 1964, стр. 99-101.

Étant extrêmement éloignée des principaux centres de possession des Séleucides, l'Asie centrale était en même temps une partie importante de leur Etat. L'intérêt des Séleucides en Asie centrale, tant en termes militaires-stratégiques qu'économiques, peut s'expliquer par le fait que les Séleucides ont fondé de nouvelles colonies et villes le long de la route commerciale menant de la Séleucie sur le Tigre à Bactrus.¹

La composition de la classe dirigeante était mitigée. Avec les gouverneurs grecs et la noblesse grecque regroupés autour d'eux, des représentants de l'aristocratie locale sont également entrés ici. Bien sûr, le pouvoir séleucide en Asie centrale comptait sur la force militaire en la personne des soldats qui se trouvaient dans les colonies militaires grecques - *katoikía*. Mais à l'exploitation de la population, «les leurs», des représentants de la classe dirigeante d'Asie centrale ont également participé. La classe dirigeante n'était pas unie dans son attitude à l'égard de l'État séleucide, le pompage des richesses de l'Asie centrale hors du pays provoqua involontairement ceux de ses groupes qui espéraient «s'arracher» une grande part. Un mécontentement profond s'est emparé de la population locale soumise à une double exploitation.

Dans le même temps, il peut être considéré comme juste d'indiquer que «l'époque de l'entrée de l'Asie centrale dans l'État séleucide était une période de restauration des forces productives du pays, détruites par l'invasion gréco-macédonienne, la consolidation des Bactriens, des Sogdiens, des Parthes et d'autres peuples du L'Asie central pour combattre les Séleucides".²

Au sein de l'État séleucide, il y avait des affrontements continus de prétendants au pouvoir; les gouverneurs individuels rêvaient constamment de faire sécession et d'acquérir leur indépendance. Tout cela a créé (surtout à la périphérie) une situation lourde d'explosion.

2. ÉTATS GRECO-BACTRIENS ET PARTHIENS

L'émergence et les débuts de la Parthie et Greco-Bactriane

Au cours de la lutte intestinale entre les deux frères (Séleucus II et Antiochus Gieraks) pour le pouvoir dans l'État séleucide, les Parthes se séparèrent d'eux, dirigés par le grec Andragor. Selon l'auteur ancien, qui fournit les informations les plus complètes sur ce qui s'est passé à cette époque en Asie centrale, les événements se sont déroulés comme suit: «Au même moment, Diodotus, le dirigeant de mille villes de Bactriane, a été déposé (des Séleucides. – B.G.) et a ordonné de se dire roi; suivant cet exemple, les peuples de tout l'Orient se sont éloignés des Macédoniens. A cette époque, vivait Arsak, un homme d'origine inconnue, mais d'une valeur avérée. Habituellement, il était engagé dans des vols. Ayant reçu la nouvelle que Seleucus (Seleucus II. – B.G.) a été vaincu en Asie, il, ne craignant plus le roi, avec une bande de voleurs a attaqué les Parthes, a vaincu leur dirigeant Andragor et, le tuant, a pris le pouvoir sur le peuple [Parthe]» (Justin, XLI, 1, 4-7).

Déjà dans ce message sur l'histoire initiale de la Gréco-Bactriane et de la Parthes, il y a de nombreuses ambiguïtés, principalement d'ordre chronologique. Quand la séparation de Gréco-Bactriane a-t-elle eu lieu? Le premier chercheur de ce numéro fut l'académicien russe F. Bayer (1738), et après lui de nombreux scientifiques, ayant analysé les textes en détail, attirèrent constamment l'attention sur le fait qu'ils présentaient, en particulier, par Justin, des

¹ Frye R. N., 1963, p. 140. Le meilleur résumé des matériaux des sources écrites concernant les villes fondées en Orient par Alexandre le Grand et les Séleucides est l'ouvrage: Tschirikower V., 1927, les activités d'urbanisme séleucide se sont toutefois développées principalement non en Asie centrale, mais en l'ouest (Altheim F., 1947-1948, S. 265).

² ИТН, I, стр. 289.

incohérences chronologiques.¹ Il est probable que les événements associés à Diodotus aient eu lieu un peu plus tôt, vers 256 av. J.C., tandis que les événements associés à Arshak - environ 250 av. J.-C.

La question la plus essentielle de la nature des événements qui se déroulent est encore plus difficile. Il existe deux tendances en science historique. Les scientifiques anglais G. Macdonald et W. Tarn pensent que l'apparition d'un monogramme avec la lettre initiale du nom de Diodotus sur les pièces de monnaie séleucides émises en Bactriane indique une croissance progressive et lente du pouvoir et de l'indépendance de ce gouverneur, qui est finalement devenu pratiquement indépendant.² Cependant, selon le savant indien A. Narain, ce type de monogramme désigne généralement soit la menthe, soit la personne qui supervise l'émission des pièces de monnaie. Dans ces cas, lorsqu'il s'agit de démontrer l'indépendance de l'un ou l'autre gouverneur, son nom complet est inscrit.³ Il existe également d'autres hypothèses. Alors que la signification des monogrammes sur les pièces gréco-bactriennes, à proprement parler, ne peut être déterminée.⁴ En même temps, il est caractéristique qu'il existe toute une série de monnaies séleucides, où le portrait de Diodotus prend la place du portrait du roi séleucide. Certes, certains historiens pensent que ce n'est pas le Diodotus en question, mais son fils, mais il n'y a aucune bonne raison à cela.

Ainsi, les données sur les pièces ne peuvent pas servir de base à l'hypothèse de G. Macdonald et V. Tarn. En outre, cette hypothèse rejette le message direct et sans ambiguïté de Justin que Diodotus a «abandonné» l'État séleucide, c'est-à-dire qu'il s'est rebellé contre le pouvoir central de l'État et a fondé son propre État.

Notre conception des événements si mal couverts dans les sources est exposée dans l'Histoire du peuple tadjik (1955). Il semble qu'en Bactriane les gouverneurs séleucides possédaient d'importantes forces militaires grecques. Utilisant ces forces, s'appuyant sur la noblesse hellénisée bactriane-sogdienne locale, s'efforçant également de se séparer des Séleucides, Diodotus a dirigé le mouvement qui a conduit à la séparation de la Bactriane des Séleucides. Il ne fait aucun doute que les masses populaires qui se sont battues contre la double oppression et ont lutté pour l'indépendance ont participé à ce mouvement.⁵

Il est difficile de dire quelle était la taille de ce nouvel État. Strabon (XI, 9, 2) a une histoire qui complète ce qui précède. Selon lui, les gouverneurs grecs (c'est-à-dire les subordonnés et associés de Diodotus) "ont d'abord persuadé la Bactriane et tout le pays voisin de se révolter". Nous n'avons pas d'informations plus spécifiques. Cela aurait pu être Sogdiana (comme le pensent certains chercheurs), Areya et Margiana (ce qui est également très probable).

Les débuts de l'histoire de l'État gréco-bactrien étaient étroitement liés à l'histoire du royaume parthe. Justin dit directement qu'Arsak «craignait» Diodotus - le roi de Bactriane (XI, I, 4, 8). Strabon (XI, 9, 3) cite la version selon laquelle Arsak était un Bactrien qui, "pour se sauver de la puissance croissante de Diodotus et de ses successeurs, a déclenché un soulèvement en Parthie".

Diodotus I, qui n'a probablement pas régné pendant très longtemps, a été remplacé par son fils Diodotus II. Les numismates ne peuvent en aucun cas décider quelles pièces avec le portrait de Diodotus appartiennent à l'étampage de Diodotus I, et lesquelles - à Diodotus II.⁶ D'un autre côté, on ne sait pas trop comment le royaume parthe est né. Les sources anciennes ont conservé trois versions différentes de la période initiale de l'histoire parthe. Selon N.

¹ Pour une discussion des opinions, voir: Narain A. K., 1962, p. 16.

² Tarn W. W., 1951, p. 72-74.

³ Narain A. K., 1962, p. 15.

⁴ Curiel R. et Fussman C., p. 68-70.

⁵ Pour une interprétation différente, voir: Bickerman E., 1966, p. 89 (n. 13), 91-93.

⁶ Curiel R. et Fussman C., 1965, p. 73-75; Lahiri A.N., 1965, p. 110-114, 265.

Debevoise, l'auteur de la meilleure étude sur l'histoire politique de la Parthe, «(pour les anciens. – B.G.) les Grecs eux-mêmes n'étaient pas du tout clairs sur l'historicité de ces messages».¹

Il semble probable qu'au milieu du III^e siècle av. J.-C. le satrape de Parthes a tenté de se séparer des Séleucides. A cette époque, Bactriane est tombée des Séleucides. Des sources disent qu'Arsak a pris le pouvoir en Parthes. Selon Strabon (XI, 9, 3; XI, 9, 2), il descendait des nomades des Dakhs (ou Parn-Dakhs); «D'autres, au contraire», poursuit Strabon, «le considèrent comme un Bactrien qui, pour se sauver du pouvoir grandissant de Diodotus et de ses successeurs, a déclenché un soulèvement en Parthes. Justin, cependant, rapporte (XLI, 1, 4, 6) qu'Arsak est «un homme d'origine inconnue, mais de valeur avérée». Il a attaqué le satrape de Parthes, l'a vaincu et "a pris le pouvoir sur le peuple Parthes". Enfin, la troisième version (et très détaillée) que nous trouvons chez Arrian ("Parphika", fr. 1). Deux frères, Arshak et Tiridat, ont été insultés par un satrape séleucide. Ils, prenant cinq complices pour s'aider eux-mêmes, ont tué le délinquant et persuadé le peuple de se révolter.

On peut rejoindre l'avis de N. Devevoise,² sans l'apparition de sources supplémentaires pour déterminer laquelle de ces versions est correcte, il est impossible.³

«Au début, Arsak était impuissant, combattant continuellement ceux dont il avait pris la terre ...» (Strabon, XI, 9, 2). Arsak mourut bientôt. Les rois parthes suivants dans les sources sont souvent appelés non pas par leurs propres noms, mais par "Arsaks" ("Arshaks") et la dynastie elle-même - "Arsakids" ("Arshakids").

La place du fondateur de la dynastie fut prise par son frère Tiridates.⁴ «Après un court laps de temps, Arsak (c'est-à-dire Tiridate I. – B.G.) a pris possession et le royaume Hyrcanien. Devenu ainsi le dirigeant de deux Etats, Arsak rassembla une énorme armée, craignant à la fois Seleucus et Diodotus, le roi de Bactriane» (Justin, XLI, 4, 8).

Dans le même temps, il est essentiel que les deux États nouvellement formés soient dans un état de conflit grave. Apparemment, chacun d'eux a d'abord revendiqué l'hégémonie en Asie centrale. Les dirigeants Parthes craignaient initialement Diodotus I pas moins que les Séleucides. Cependant, avec la mort de Diodotus I, la situation a changé. Apparemment, les aspirations expansionnistes des Séleucides, qui menaçaient les deux États d'Asie centrale ayant accédé à l'indépendance, ont joué un rôle décisif dans le changement des relations entre la Parthie et la Gréco-Bactrie. Après la mort de Diodotus I, son fils, Diodotus II, conclut un traité de paix avec les Parthes (Justin, XLI, 4, 8-9). Le fait est que le roi séleucide Seleucus II a jeté ses troupes à l'est, essayant de ré-annexer les régions d'Asie centrale. Mais il s'est avéré qu'«un écrou est trop dur»: les Parthes qui ont sécurisé leurs arrières ont pu repousser les Séleucides. Au début, cependant, Tiridate I dut se retirer chez les Apasiasques - nomades qui vivaient dans le nord de la Parthes, puis il revint et battit Seleucus II.

Nous avons évoqué ci-dessus les objectifs de politique étrangère de l'alliance partho-gréco-bactrienne. Peut-être, à la conclusion de cette alliance, Diodotus II a-t-il tenté de renforcer ses positions politiques internes: la situation au sein de son royaume n'était pas du tout idyllique.

Un rôle de plus en plus important a été acquis par l'ennemi de Diodotus II - Euthydemus, un Grec d'Asie Mineure d'origine, qui a pris le pouvoir à la suite d'un coup

¹ Devevoise N.C., 1938, p. 9-10.

² Ibid, p. 10.

³ De nombreux historiens dans notre pays et à l'étranger ont travaillé et continuent de travailler sur les questions de l'émergence et des débuts de l'histoire de la Parthe (A.G. Bokshchanin, G.A.Koshelenko, M.E. Masson, I. Volsky, J. le Ride, etc.), mais ni l'un ni l'autre la chronologie ni le contenu de ce qui s'est passé au milieu du III^e siècle av. J.-C. les événements n'ont pas encore été entièrement clarifiés.

⁴ Ainsi, nous n'acceptons pas la conclusion de I. Volski (Volski S., 1947, p. 222) et de G. A. Koshelenko (Koshelenko G.A., 1968, pp. 64-65) sur le personnage légendaire de Tiridate. Les données des archives nisiennes (Dyakonov I. M. et Livshits V. A., 1960 a, pp. 20-21) témoignent en faveur de l'existence de Tiridates.

d'État. Il a été suggéré qu'il était le frère de Diodotus, mais c'est peu probable. Une supposition plus probable est que même avant le coup d'État, il occupait une position élevée dans l'État gréco-bactrien, mais lequel est inconnu. Certains pensent qu'il était à l'origine un satrape de Sogdiana, d'autres - d'Areya et Margiana. Cependant, tout cela se fait sans aucune raison sérieuse.

Polybe (XI, 34, 2-3) met les mots suivants dans la bouche d'Euthydemus lui-même: «Je n'ai pas été le premier à me rebeller contre le roi; au contraire, j'ai obtenu la domination sur la Bactriane en exterminant la progéniture de plusieurs autres traîtres." Il en découle seulement qu'Euthydemus a détruit les descendants de Diodotus I, c'est-à-dire, évidemment, Diodotus II lui-même et ses enfants, et aussi, peut-être, tué les descendants des associés de Diodotus I.

V. Tarn estime que le coup d'État d'Euthydemus a bénéficié "d'un soutien populaire parce que l'alliance (Diodotus II. – B.G.) avec les Parthiens ne pouvait pas être populaire auprès des Grecs de Bactriane" et parce qu'en même temps Euthydemus a agi dans l'intérêt des Séleucides.¹ V. Tarn part de l'hypothèse qu'Euthydemus était marié à la fille d'une princesse séleucide et se considérait donc comme lié par des liens familiaux avec les séleucides. Cependant, ce ne sont que des suppositions sans fondement.

On sait très peu de choses sur le côté réel des événements ultérieurs du règne d'Euthydemus. On peut deviner qu'en détruisant Diodotus II, il a ainsi exacerbé les relations avec les Parthes. Il est possible que cette aggravation entraîne un conflit armé. Comme cela ressortira clairement de l'exposition ultérieure, sous Euthydemus, l'état gréco-bactrien comprenait déjà Areya, Margiana et, peut-être, deux autres régions - Aspion et Turiva à l'ouest. Ainsi, ses possessions d'Asie centrale étaient très étendues. La Bactriane est restée leur noyau; ils comprenaient également Sogd et, peut-être, certaines régions adjacentes. Заведующий

Lutte contre l'expansion séleucide

Puis les rapports des sources nous emmènent à la dernière décennie du III^e siècle av. J.-C. À cette époque, la Parthie était devenue un État puissant. Tiridates élargit les frontières du royaume Parthes, annexant un certain nombre de territoires en Iran, reconstruisit un certain nombre de forteresses et augmenta l'armée. Mais vers l'ans 211 il mourut, ayant régné pendant 37 ans. Le trône a été pris par son fils Artaban I.

Au cours de ces années, la position des Séleucides s'est de nouveau renforcée. Le roi séleucide Antiochus III a tenté de restaurer le pouvoir sur toutes les anciennes possessions séleucides de l'Est, d'autant plus que Tiridate, expérimenté dans les affaires militaires, n'était plus en vie. Selon un message exagéré, évidemment, de Justin (XLI, 5, 7), avec une énorme armée - 100 000 fantassins et 20 000 cavaliers - Antiochus III avançait.² Les Parthes résistèrent courageusement, mais furent forcés de céder aux forces supérieures de l'ennemi. Ils ont perdu une partie de leurs territoires et ont dû conclure une alliance avec les Séleucides.³

La voie vers les frontières du royaume gréco-bactrien était ouverte. Le cours des autres événements est rapporté par Polybe. Les détachements de cavalerie avancés (10 mille cavaliers), qui faisaient partie des troupes d'Euthydemus, ont été proposés par lui vers la rivière Arey (Gerirud). Leur tâche était d'empêcher les troupes séleucides de traverser la rivière. Le passage était gardé pendant la journée, et pour la nuit, la cavalerie était située loin d'Areya, ne laissant apparemment que des postes de garde. Apprenant cela, Antiochus III a secrètement amené ses troupes à la rivière pendant la nuit et à l'aube a transporté la plupart

¹ Tarn W. W., 1951, p. 74.

² M.E. Masson a introduit dans la littérature l'idée erronée que cette énorme armée appartenait à Artaban I (Массон М. Е., 1955 6, стр. 11). En fait, ce chiffre est donné pour l'armée d'Antiochus III.

³ Pour un compte rendu détaillé de ces événements, voir: Debevoise N. C., 1938, p. 14-18.

des troupes à travers elle. Ayant reçu un rapport des éclaireurs, la cavalerie de Bactriane se précipita vers la rivière. Antiochus III dirigeait personnellement ses troupes. La cavalerie de Bactriane a porté des coups successifs à trois échelons et, par conséquent, beaucoup ont été tués des deux côtés. La source note l'efficacité des attaques de la cavalerie bactrienne. Lorsque les deuxième et troisième détachements de Bactriane se sont précipités dans l'attaque, les troupes séleucides, écrit Polybe, «ont commencé à être nourries sous les assauts féroces des ennemis». Mais Antiochus III a amené des réserves au combat, et la majeure partie de l'armée de Bactriane était à une distance considérable. En conséquence, les troupes séleucides ont remporté une victoire et seule une petite partie de la cavalerie bactrienne, poursuivie par l'ennemi, a atteint les forces principales, qui étaient dirigées par Euthydemus lui-même. Il a été forcé de se retirer à Zariaspa - Bactra et de se cacher derrière les puissants murs de la forteresse (Polybe, X, 49, I - 15).

Il y a un grand vide dans le texte existant de Polybe. Puis les derniers événements du siège de Bactra sont décrits. Il y a eu de longues négociations entre les opposants. En particulier, Euthydemus a fait valoir ses propositions de paix comme suit: "A la frontière ... il y a d'énormes hordes de nomades qui nous menacent tous les deux, et si seulement les barbares traversent la frontière, le pays sera probablement conquis par eux." Comme il ressort du texte de Polybe, le roi séleucide, voyant la futilité du siège, rêva d'une solution mutuellement acceptable. Les négociations ont duré longtemps. Pour les compléter, Euthydemus a envoyé son fils Démétrius au camp d'Antiochus III. «Le roi (Antiochus III. – B.G.) le reçut affectueusement et trouva que le jeune homme était digne de la dignité du roi tant en apparence qu'en excellent traitement, donc, tout d'abord, il lui promit la main d'une de ses filles, deuxièmement, il a accepté de garder son rang royal pour son père. D'autres conditions ont été incluses dans l'accord écrit et l'union sous serment a été conclue. Ayant approvisionné les troupes en abondance et emportant avec lui les éléphants d'Euthydemus, Antiochus se retira du camp» (Polybe, XI, 34, 1-11). Plus précisément, on ne sait rien des termes du contrat. Une seule chose est claire: ayant fait des cadeaux à Antiochus III, lui passant notamment des éléphants de guerre, Euthydemus a conservé, en tout cas, l'indépendance réelle de la Gréco-Bactriane. Cela n'a été possible que grâce au courage et à la solidarité des défenseurs de Bactra, dont la volonté de vaincre n'a pu être brisée par un long siège.

Un détail de l'histoire de Polybe ne manquera pas d'attirer l'attention. La cavalerie de Bactriane agit comme la force de frappe des troupes d'Euthydemus - ces 10 000 cavaliers de Bactriane, qui ont pris le premier coup de l'armée séleucide et l'ont presque vaincu dans la bataille à venir. Selon V. Tarn, le grand nombre de cavalerie bactrienne s'explique par le fait qu'à la suite de certains arrangements politiques internes d'Euthydemus, l'aristocratie bactrienne était impliquée dans le gouvernement.¹ En effet, il est impossible d'imaginer l'attribution d'une telle affectation responsable à la cavalerie bactrienne et, surtout, de comprendre la nature de ses actions en conditions de combat, à moins qu'il ne soit reconnu que l'aristocratie bactrienne s'intéressait de manière vitale à repousser la menace séleucide.²

Ayant levé le siège de Bactra, Antiochus III s'avança vers le sud, traversa l'Hindu- Kush et envahit l'Inde, «où il renoua une alliance amicale avec le roi indien Sofagasen» (c'est ainsi que Polybe écrit (XI, 34, 11) transmet le nom de Subhaganasena, l'un des rois de la dynastie Mauryan). La campagne indienne d'Antiochus III a été associée à une tentative, généralement infructueuse, de s'emparer d'une partie du territoire de l'État de Mauryan alors déjà affaibli. En même temps, il montra aux dirigeants gréco-bactriens la direction possible de leur propre expansion future.

L'apogée du royaume gréco-bactrien

¹ Tarn W., 1950, p. 124-125, 410.

² Comparer en essayant de remettre en question cette position (Толстов С.П., 1940, стр. 199).

L'expansion des frontières du royaume gréco-bactrien en direction de l'Inde a été réalisée par le fils d'Euthydemus Demetrius. Justin (XLI, 6, 4) appelle Démétrius «le roi des Indiens». Strabon (XI, 11, 1) parle des conquêtes de Démétrius et d'un autre roi - Ménandre en Inde. Dans les mémoires de voyage d'Isidore de Kharaks, la ville de Demetria en Arachosie est mentionnée.

Les pièces portant le nom Demetrius sont de type très différent. Le roi sur ces pièces est représenté soit avec un diadème, soit dans un casque qui ressemble à la tête d'un éléphant. Le visage du roi sur les pièces est différent. Sur certaines pièces, il y a une inscription grecque, sur d'autres - grecque et indienne (en écriture kharoshti). Sur les monnaies avec des inscriptions bilingues autour du portrait du roi à l'avant, il est écrit: «Le roi Démétrius invincible».¹ Sur la base des différences sur les pièces, certains chercheurs suggèrent l'existence de deux rois nommés «Démétrius», d'autres le nient catégoriquement. Ce problème ne peut pas encore être résolu définitivement. Dans tous les cas, Démétrius (ou l'un des deux rois portant ce nom) a considérablement élargi les limites de la Gréco-Bactriane au sud. L'apparition d'inscriptions bilingues et d'un casque en forme de tête d'éléphant ne peut s'expliquer que par le fait que certains territoires de l'ancien Gandhara (actuel nord-ouest du Pakistan) ont été inclus dans son état.

Sur la base de la tradition indienne, le savant indien A. N. Lahiri conclut que Démétrius a envahi l'Inde sous le faible dirigeant Brihandratha de la dynastie Maurya, et cela s'est produit vers 185 av. J.-C. À la suite de R. Wethade, A. N. Lahiri estime qu'il ne s'agissait pas d'une conquête durable, mais d'une longue expédition militaire - un raid, au cours duquel les troupes gréco-bactriennes ont profondément envahi le territoire de l'État de Maurya. Cela a fait une profonde impression en Orient, c'est pourquoi l'épithète «roi des Indiens», donnée par Justin à propos de Démétrius, est apparue. "Le résultat immédiat de cette expédition n'a pas été grand, il a seulement ouvert la voie pour les dernières invasions grecques (gréco-bactrienne. – B.G.) et l'occupation du territoire du nord-ouest de l'Inde." Selon A. N. Lahiri, ayant atteint Pataliputra et vaincu l'armée de Brihandratha, Démétrius retourna bientôt en Bactriane - il attendait un combat avec Eucratides le Grand.² Cette analyse sobre et factuelle de Lahiri est convaincante.

Lorsque Démétrius mena ses conquêtes en Inde, une autre figure majeure apparut sur la scène de l'histoire gréco-bactrienne - Eucratides. Justin raconte ceci: «A peu près au même moment, Mithridate en Parthes et Eucratides en Bactriane devinrent rois. Les deux sont de grands hommes. Mais le destin, plus favorable aux Parthes, les a amenés sous la direction de ce souverain au sommet du pouvoir. Les Bactriens, tout en menant continuellement l'une ou l'autre guerre, perdirent non seulement leur royaume, mais aussi leur liberté; tourmentés par les guerres avec les Sogdiens, les Arachotes, les Drangas, les Areys et les Indiens, ils furent pour ainsi dire saignés, subjugués par les Parthes les plus faibles. Et pourtant Eucratide combattit ces nombreuses guerres avec le plus grand courage; ainsi, déjà affaibli par eux, quand il dut résister à un siège du roi des Indiens, Démétrius, lui, par des éclaireurs constants avec trois cents soldats, vainquit soixante mille ennemis. Ayant retrouvé sa liberté après un siège de cinq mois, il a maîtrisé l'Inde» (XLI, 6, 1-5).

Strabon (XV, 1, 3) en référence à «l'histoire parthe» d'Apollodore écrit que les rois gréco-bactriens «ont conquis une partie encore plus grande de l'Inde que les Macédoniens ... D'autres auteurs affirment qu'ils étaient «soumis à 9 tribus et 5 000 villes», Strabon (XI, 9, 2) rapporte que les Parthes «ont également capturé une partie de la Bactriane, repoussant les Scythes et même plus tôt Eucratides et ses partisans». En énumérant les villes de Bactriane,

¹ À propos de ce voir.: Bivar A.D., 1951, p. 22-39; Maccон B.M., 1961, стр. 40-41; Curiel R. et Fussman C., 1965, p. 75-76.

² Lahiri Q.N., 1957, p. 40-49.

Strabon (XI, II, 2) indique la ville d'Eucratidea, «du nom de son ancien dirigeant», et dit en même temps que «les satrapies Aspion et Turiva ont été prises à Eucratides par les Parthes».

Ce sont les données de sources écrites. Il existe également de nombreuses pièces d'Eucratides. On les trouve en nombre significatif en Asie centrale. Ainsi, dans la région de Qashqa-darya, près de Kitab, un trésor de pièces gréco-bactriennes a été trouvé à environ 100 exemplaires. La masse principale était constituée de pièces de monnaie frappées par Eucratides. Il y a également des découvertes connues de pièces d'eucratides sur le territoire du Tadjikistan, par exemple, près du village Panj, dans la région de Kulyab, etc.

Il faut noter les pièces de monnaie, sur l'avvers desquelles est représenté le portrait d'Eucratide et il est écrit: "Roi Eucratide le Grande", et au revers il y a deux portraits de profil; un portrait de femme (avec un diadème) et sur fond - un portrait d'homme (sans diadème) et l'inscription "Hélioclès et Laodice". Puisque ces noms sont dans le cas génitif, de nombreuses explications différentes et contradictoires sont apparues, selon lesquelles l'inscription dans son ensemble doit être lue: "Roi Eucratide le Grand [ses enfants] Hélioclès et Laodicus", "Roi Eucratide le Grands, parents d'Hélioclès et de Laodicus" ou au revers le côté représente le fils d'Eucratide et sa femme - une princesse (donc elle est dans une couronne, etc.). Maintenant, la majorité des scientifiques admettent que les parents d'Eucratides sont représentés ici, en particulier sa mère - une princesse, par laquelle il a voulu souligner la «légalité» de ses actions et l'occupation du trône.¹ On pense que c'est précisément cette explication qu'il faut accepter et rejeter le concept mal étayé de V. Tarn, qui a déjà fait l'objet d'une analyse critique dans la littérature soviétique.

Sur la base des données ci-dessus provenant de sources écrites et de pièces de monnaie, nous pouvons esquisser le schéma hypothétique suivant des événements du règne d'Eucratide le Grande.²

Pendant que Démétrius était en Inde, sur le territoire de la Bactriane, un des représentants de la noblesse grecque Eucratides, dont la mère, Laodice, était d'origine royale, a soulevé une révolte. Cela s'est produit presque simultanément avec l'accession au trône parthe de Mithridate I, soit environ 171 av. J.-C. La prise du pouvoir par Eucratides fut facilitée par le fait qu'à cette époque les principaux contingents des troupes gréco-bactriennes furent emmenés par Démétrius en Inde. Ayant pris le pouvoir, il prit le titre de "Soter" ("Sauveur"), ce qui implique qu'il "sauva" la Bactriane de Démétrius. La nouvelle de la prise du pouvoir devait atteindre Démétrius, et il a probablement envoyé des forces importantes pour pacifier les rebelles. La supériorité numérique était du côté de Démétrius. Une petite armée d'Eucratides était assiégée, et sa position semblait désespérée, car les assiégeants avaient environ 60 000 soldats, alors qu'il en avait beaucoup moins. Attaquant continuellement des adversaires, faisant des sorties avec 300 soldats, tout en faisant preuve du plus grand courage et, ce que la source ne rapporte pas, apparemment en raison de la confusion dans le camp ennemi, Eucratides a pu vaincre les forces supérieures de Démétrius. S'étant établi sur le trône, il accepta le titre de «Roi Eucratides le Grand» et émit une série de pièces représentant ses parents. Il y avait une émission massive de pièces de monnaie avec le nom d'Eucratides, elles se sont répandues en Bactriane et, probablement, étaient en circulation après la mort d'Eucratides. Des imitations ont été publiées plus tard, après l'effondrement du royaume gréco-bactrien.

Ayant consolidé son pouvoir en Bactriane, Eucratide entreprit la conquête des possessions indiennes de Démétrius, et élargit même leurs limites. On croyait qu'il possédait 1000 villes.

¹ Григорьев В.В., 1867 а, стр. 343; Narain A.K., 1962. 55-56.

² Notre compréhension de ces événements est proche du schéma de A.K. Narain, même si elle diffère à certains moments, et n'a rien à voir avec le concept de V. Tarn.

Tout n'a pas été sans nuages dans la carrière d'Eucratides. Deux provinces occidentales du royaume gréco-bactrien leur furent perdues - elles passèrent entre les mains du puissant roi parthe Mithridate I, ainsi que d'autres territoires frontaliers.¹

Ayant achevé la conquête des territoires de l'Inde du Nord, Eucratides se rendit en Bactriane, comme l'écrit Justin (XLI, 6, 5), «lors de la campagne de retour, Eucratide fut tué en chemin par son fils, qu'il avait précédemment nommé co-dirigeant. Ce fils n'a même pas essayé de cacher le parricide, comme s'il avait tué non pas son père, mais l'ennemi. Il est traversé dans un char sur le sang de son père et a ordonné que le cadavre soit jeté sans enterrement." Les événements tragiques de la fin du règne d'Eucratide ont eu lieu vers 155 av. J.-C.²

Contemporain et rival d'Eucratide, le roi parthe Mithridate I (171-138 / 7 av. J.-C.) fit de grands progrès dans l'élargissement des frontières de son royaume. Dans une lutte acharnée avec les dirigeants locaux et les Séleucides, il occupa l'ouest de l'Iran, y compris les Mèdes et la Mésopotamie au sein de la Parthie. La Parthe se transforme progressivement en l'un des États les plus puissants du monde.

La situation en Gréco-Bactriane était différente. Depuis le milieu du IIe siècle av. J.-C. le déclin de son pouvoir politique commence. Le grand État, qui occupait de vastes zones en Asie centrale, en Afghanistan et en Inde, se désintègre. Les dirigeants individuels - les descendants de Diodotus, Euthydemus et Eucratides, ainsi que de puissants aristocrates qui n'appartiennent pas à ces familles royales, s'emparent du pouvoir et frappent des pièces en leur propre nom. Evidemment, en Bactriane et Sogd dans la seconde moitié du IIe siècle av. J.-C. le dirigeant était Antimaque, qui prit le titre de "Teos" ("Dieu"). Parmi les rois indo-grecs, le plus grand rôle a été joué par Ménandre, qui a saisi les possessions indiennes, apparemment immédiatement après la mort d'Eucratides.³ Selon la tradition bouddhiste, il était un roi extrêmement sage, ses activités ont contribué à la prospérité de l'État. On pense que les rapports de sources bouddhistes sur son acceptation du bouddhisme peuvent correspondre à la réalité.

Déjà à la fin du IIIe siècle av. J.-C., à l'époque d'Euthydemus, la confédération des tribus nomades a créé une menace réelle pour les possessions septentrionales de la Gréco-Bactriane. Dans la seconde moitié du IIe siècle av. J.-C. le monde nomade de la partie septentrionale de l'Asie centrale était une mer ondulée, dont les vagues parcouraient de temps à autre les côtes gréco-bactriennes, submergeant et inondant la côte. Avant la tempête qui approchait, les vainqueurs séleucides tremblaient également - les rois parthes, héritiers du puissant Mithridate I.

2. STRUCTURE INTÉRIEURES, ÉCONOMIE ET CULTURE DE L'ASIE CENTRALE DANS LES III-II SIÈCLES AVANT J.-C.

Royaume Gréco-Bactrien

L'extrême pauvreté des sources historiques ne permet pas de caractériser en détail la structure étatique et sociale de la Gréco-Bactriane. Sous les dirigeants les plus puissants, l'État possédait un certain degré de centralisation, apparemment, à bien des égards, copiant l'État séleucide. Plutarque cite une anecdote sur Séleucus, comme s'il avait dit plus d'une fois: "Si la

¹ Сообщение Оросия (V, 4, 16) о завоеваниях Митридата I не обязательно относится к Индии (Debevoise N. C., 1938, p. 56-57).

² Selon Narain, Eucratide avait deux fils: Platon et Hélioclès (à ne pas confondre avec Hélioclès - le père d'Eucratide!). Il appelle Platon un parricide (Narain A. K., 1962, p. 71-72).

³ Narain A. K., 1962, p. 76-77.

majorité savait combien de travail il faut juste pour écrire et lire autant de lettres, les diadèmes auraient été couchés par terre et n'auraient pas été levés." Comme l'écrit l'historien soviétique de l'hellénisme A.B. Ranovitch: «selon les données qui peuvent être extraites des inscriptions, il est clair que le gouvernement séleucide a mené une correspondance abondante, rédigeant des décrets et des ordonnances sur une grande variété d'affaires, nommant des juges et des arbitres pour des litiges mineurs dans des villes, organisant des colonies, entrant dans une correspondance diplomatique avec d'autres États et soutenant communication constante avec leurs propres villes, avec les villes de Grèce, avec les temples et les sanctuaires grecs communs».¹ L'appareil d'État du royaume gréco-bactrien n'était probablement pas aussi développé, ramifié et centralisé que celui des Séleucides. Le roi était à la tête de l'État. Parfois, le fils du roi était son co-dirigeant. L'État était divisé en satrapies.

De «Milinda-Panha»,² nous apprenons la présence dans le royaume de Ménandre, c'est-à-dire dans la partie indienne de la Gréco-Bactriane, six nobles proches: le commandant suprême de l'armée, le premier ministre, le juge en chef, le chef du trésor, le porteur du parapluie de parade et le porteur de l'épée de cérémonie ... En outre, le «seigneur du village» y est également mentionné («Milinda-Panha», IV, 1, 36). Comme le note à juste titre K. V. Trever, «l'analyse de tous ces termes et la comparaison des indications du Milinda-Panha avec les données d'autres sources pourraient, mais seulement dans une certaine mesure, éclairer l'apparence sociale de l'État de Ménandre. Pour Bactriane et d'autres domaines connexes, les sources de telles informations ne donnent pas».³

Un rôle important était joué par l'armée, qui était recrutée à la fois parmi les Grecs et dans la population locale, en particulier les Bactriens. Les Bactriens ont fourni des contingents de troupes à cheval à l'armée. Le roi avait probablement une garde personnelle. Les éléphants de guerre ont augmenté la puissance de frappe de l'armée.

Il existe quelques données sur l'organisation militaire du royaume gréco-bactrien. Le rôle principal des troupes était joué par la cavalerie et l'infanterie. Les monuments d'art et les sources écrites qui nous sont parvenus indiquent que les troupes de Bactriane avaient des détachements d'éléphants de guerre, sur le dos desquels étaient placés des combattants armés. Les éléphants ont été autorisés à se battre, apparemment au milieu de la bataille.

Justin (XLI, 4, 5) a appelé Diodotus "le dirigeant de mille villes de Bactriane". Strabon (XV, 1, 3) rapporte que 1000 villes étaient soumises aux Eucratides. Ces auteurs, évidemment, avaient à l'esprit non seulement la Bactriane proprement dite, mais aussi le territoire maximal du royaume gréco-bactrien, y compris le nord de l'Inde, mais en même temps le nombre «mille» est une hyperbole. Dans le même temps, il ne faut pas oublier que la base de cette exagération était le vaste développement des villes et de la vie urbaine en Bactriane.

Les villes bactriennes (ainsi que sogdiennes) par origine devraient être divisées en trois groupes: le premier devrait inclure les villes anciennes qui ont surgi à l'époque pré-achéménide et achéménide. Celles-ci incluent, en particulier, la capitale et la plus grande ville de Bactriane - Bactra; la ville qui existait dans la partie inférieure du Kafirnigan (maintenant la colonie de Kala-i mir); la capitale de Sogd Marakanda et d'autres. Le deuxième est née à l'époque de la conquête gréco-macédonienne ou des séleucides. Dans le troisième groupe - les villes dont l'émergence fait directement référence à l'ère du royaume gréco-bactrien. Parmi les villes du deuxième au troisième groupe se trouvaient les villes fondées par Alexandre le

¹ Ранович А.Б., 1950, стр. 140.

² "Milinda-Panha" est un essai écrit au II^e siècle en langue pali sous la forme d'un dialogue sur des sujets philosophiques entre le roi gréco-indien Menander (Indian Milinda) et le savant indien Nagasena.

³ Тревер К. В., 1940, стр. 19. La tentative de V. Tarn de trouver dans le texte de cette source une indication du conseil royal, composé de 500 personnes (Tarn W., 1950, p. 267, 418), suscitait des objections fortes et, apparemment, bien fondées de A.K. Narain (Narain A. K., 1962, p. 167-168).

Grand (par exemple, Alexandrie Eskhata) ou des dirigeants grecs ultérieurs (par exemple, en Bactriane, la ville Eucratidea), ainsi que des villes qui ont surgi sans l'intervention du pouvoir royal.

Nous en savons encore très peu sur la structure interne de la vie urbaine dans les villes de Bactriane (et de Sogdian) proprement dites. Cependant, des découvertes épigraphiques ultérieures peuvent montrer qu'il existait des phénomènes caractéristiques des villes parthes et séleucides, en particulier certaines formes d'autonomie urbaine.

Une description de l'une des grandes villes de la période gréco-bactrienne ou un peu plus tardive est donnée dans "Milinda-Panha".

Il contient des informations sur la base desquelles on peut conclure que l'industrie artisanale était largement développée. Ainsi, dans la ville décrite dans "Milinda-Panha", il y avait des artisans qui fabriquaient des produits en or, argent, plomb, étain, cuivre, bronze et fer, potiers, tanneurs, fabricants de tentes, peigneurs, fileurs, rappers de coton, vanniers, maîtres de production de larc, maçons, orpailleurs, cuisiniers, baigneurs, bouchers, marchands de vins et de fleurs, etc. "Milinda-Panha" note que parmi la population locale, il y avait de nombreux commerçants de tissus et de denrées alimentaires diverses.¹ Tout cela donne à penser que l'artisanat et le commerce étaient principalement concentrés entre les mains de la population locale.

La capitale de la Bactriane était considérée comme le pilier des rois gréco-bactriens. Ici, ils ont rassemblé des forces pour attaquer les pays voisins, en particulier l'Inde.

L'emplacement de la capitale - la ville de Bactra - ne fait aucun doute; il était situé à deux douzaines de kilomètres de la ville afghane moderne de Mazar-i-Sherif. Mais là où existaient les anciens Bactras, la vie se poursuivait, quoique par intermittence, tout au long du Moyen Âge, quand il y avait une très grande ville de Balkh. Par conséquent, les couches anciennes sont recouvertes par les dernières gens, ce qui complique à l'infini les recherches archéologiques. Le noyau des Bactriens de la période gréco-bactrienne était la colonie moderne de Bala-Hisar ("haute forteresse"), en plan - ovale et ayant une superficie de 120 hectares. Les chercheurs français D. Schlumberger et M. Le Berre ont réussi à identifier la structure des murs de l'ancien Balkh. La puissance de ces murs est incroyable: on peut supposer que leur base faisait jusqu'à 31 m d'épaisseur! Les murs étaient équipés de plusieurs rangées de meurtrières en forme de flèche. Les chercheurs pensent qu'il est possible que ce soient ces fortifications qui aient aidé les défenseurs de Bactra à résister au siège de l'énorme armée d'Antiochus III. Les Bactras à l'époque de la Gréco-Bactriane n'étaient apparemment pas limités au territoire de Bala-Hisar.²

En 1964-1965 les archéologues français ont commencé des fouilles sur le site d'Ay-Khanum. Il est situé en Afghanistan, sur les rives du fleuve Panj, où le Kokcha-darya s'y jette. L'immense colonie a l'apparence d'un triangle dont la base de deux kilomètres est adjacente à Panj. L'autre côté (1,5 km) est délimité par Kokcha-darya. La partie nord-ouest de la colonie attenante à Panj est plus basse, tandis que la partie sud-est est beaucoup plus élevée. Les fouilles de la colonie d'Ay-Khanum ont conduit à des résultats importants. Des parties de grandes structures ont été découvertes ici, dont une caractéristique est l'utilisation la plus large des schémas de planification hellénistiques et des détails de construction. Les structures étaient construites en pierre, en boue et en briques cuites. Des colonnes et des pilastres en pierre, des détails en pierre du plafond ont été combinés avec des murs en briques de boue. Les détails de l'architecture en pierre sont réalisés dans l'ordre corinthien et correspondent exactement aux standards hellénistiques. Des sculptures hellénistiques, des céramiques, des bijoux, etc., ainsi que des sépultures grecques et des épitaphes grecques ont été trouvées ici. Tout le matériel, y compris les découvertes de pièces de monnaie, témoigne qu'Ay-Khanum

¹ «The Questions of King Milinda», 1890, 1894.

² Le Berre M. et Schlumberger D., 1964.

est une ville gréco-bactrienne des IIIe-IIe siècles av. J.-C., dans lequel des éléments de la culture gréco-hellénistique, ainsi que l'élément grec actuel dans la composition de la population, ont joué un rôle exceptionnellement important.¹ On ne connaît pas encore le nom de cette une des plus grandes villes grecques: peut-être que celle-ci est d'Alexandrie ou d'Antiochus, peut-être que c'est Eucratidea. Une seule chose est claire: cette ville existait certainement à l'époque séleucide et gréco-bactrienne, étant l'un des centres importants du royaume gréco-bactrien.

Il est très intéressant qu'à l'opposé, sur la rive soviétique du fleuve Panj, sur le territoire de la région de Parkhar, les archéologues aient découvert et fouillent un autre monument important de la fin de l'époque gréco-bactrienne - Saksan-Okhur. Il est situé à 7 km au nord du centre du quartier moderne de Parkhar. La superficie totale de la colonie a atteint 5 hectares. Au cours des fouilles, un quartier artisanal avec des poêles pour brûler la céramique et la terre cuite et un complexe de palais et de temples ont été découverts. Le centre de composition de ce complexe est une grande cour carrée (27,7x27,7 m). Il était entouré sur trois côtés par un couloir de contournement. Dans un côté de la cour, il y a une véranda profonde à quatre colonnes. Dans les profondeurs de la véranda, il y a un passage menant à un couloir de contournement. Dans les ailes latérales de la véranda y a de petites pièces. Déplacé par rapport à l'axe de la véranda, mais toujours en face de lui, il y avait une grande salle rectangulaire, dont le toit était soutenu par deux colonnes. Cette salle était contiguë à une salle rectangulaire allongée avec un autel. Le hall et cette pièce étaient entourés d'un couloir relié au couloir principal de contournement.

Huit salles étaient situées le long de la section ouest du couloir de contournement, formant trois cellules séparées. Le nord est particulièrement intéressant, qui comprenait une salle carrée avec des pilastres et des colonnes. Les choses les plus riches ont été trouvées ici, y compris un trèfle d'or.

Les murs du bâtiment sont massifs; les pièces étroites sont couvertes de voûtes, grandes (carrées et rectangulaires) - couvertes de colonnes. Les seuils des salles les plus cérémonielles sont constitués de dalles de pierre aux formes complexes. La véranda était ornée de hautes colonnes de pierre dont les bases complexes reposaient sur des piédestaux en pierre à deux étages. Les chapiteaux fabriqués dans l'ordre corinthien étaient particulièrement efficaces.

La salle à deux colonnes derrière la véranda, ainsi que la pièce attenante avec l'autel du feu, était, apparemment, le centre de culte du complexe, la cellule en trois parties mentionnée ci-dessus - la salle de réception et la chapelle du palais.

La construction du complexe remonte au IIe siècle av. J.-C.²

Il y avait de nombreux autres établissements urbains sur le territoire du Tadjikistan à l'époque gréco-bactrienne. Telle est, par exemple, la colonie de Key-Qabad-shah près de l'actuel centre régional de Qabodiyon. En plan, il est rectangulaire (285x315 m), un mur massif avec des tours rectangulaires saillantes l'entoure de tous les côtés. Le mur était fait d'argile et de brique brute et était couronné de créneaux. Plusieurs salles carrées et rectangulaires ont été fouillées à l'intérieur de la ville, dont les murs sont recouverts de plâtre blanc. Key-Qabad-Shah n'avait pas de citadelle.

Non loin de cette colonie, il y en avait une autre - à l'intérieur du village Nasir Rhosrav, sur le site de la colonie moderne de Kala-i mir. Ici, lors de fouilles, une fonderie de cuivre a été trouvée, un grand nombre d'articles ménagers et de pièces de monnaie.³

Kukhna-qala (au sud de Kolkhozabad) occupe une place particulière parmi les sites archéologiques du sud du Tadjikistan. Il est un peu plus petit que Key-Qabad-Shah et se compose de deux parties: la principale, rectangulaire, et l'autre, de forme irrégulière,

¹ Voir les premières informations: Schlumberger D., 1965-1966; Bernard P. 1967 a, 1967, 1968 a, 1968, 1969.

² Литвинский Б. А. и Мухитдинов Х., 1969.

³ Дьяконов М. М., 1953, стр. 272 и сл.; 1956, стр. 57-66.

adjacente. Le règlement est situé dans un endroit stratégiquement très pratique - sur le bord de la terrasse Vakhch. À l'intérieur des murs, il y avait un bâtiment continu, représentant une combinaison de pièces en forme de couloir reliées les unes aux autres avec des pièces rectangulaires et carrées de différentes tailles.

Le Kuhna-qala, comme l'ont montré les fouilles, n'était pas terminée. Peut-être a-t-il été construit à la fin de l'existence du royaume gréco-bactrien, et l'assaut lancé par les nomades n'a pas permis de terminer sa construction.

Kuhna-qala, comme Key-Qabad-shah, permet la restauration de l'ancienne fortification de Bactriane. Les tours rectangulaires souvent plantées représentaient de puissantes structures militaires. Protubérances spéciales - des pilastres recouvraient leur surface, ainsi que la surface des murs. Les rangées de failles contenaient à la fois des failles réelles et des fausses. L'entrée était fortifiée avec des structures de porte spéciales ou une haute tour.¹

Comme on le sait, Samarkand et Sogd ont gravement souffert de la conquête gréco-macédonienne. Néanmoins, ici, la vie a été progressivement restaurée et développée davantage. En particulier, des progrès significatifs ont été réalisés dans la production de céramique. En général, l'engin a atteint une augmentation significative pendant cette période. Avec les produits des artisans locaux, les produits des artisans helléniques sont tombés sur les marchés. Il y a eu un enrichissement mutuel des cultures, qui a contribué à une nouvelle augmentation du niveau et de la qualité de l'artisanat local, ce qui a à son tour eu un impact significatif sur l'artisanat de tout l'Orient hellénistique. Tous ces processus se remarquent, en particulier, dans la production de céramique et dans la construction.

Dans l'agriculture, des résultats importants ont également été obtenus. Les auteurs anciens rapportent beaucoup d'informations sur les conditions naturelles favorables de la Bactriane. Des céréales ont été semées ici (et on croyait que les grains étaient d'une taille extraordinaire), en particulier du riz, il y avait des vergers et des vignobles, et l'élevage bovin s'est développé. Sans aucun doute, à la fois en Bactriane et à Sogd, il y avait un vaste réseau de canaux d'irrigation.

Ci-dessus, lorsque nous considérons l'histoire politique, nous avons évoqué à plusieurs reprises les pièces de monnaie. La revue la plus complète et la plus systématique des monnaies gréco-bactriennes à l'heure actuelle (1970) est le "Corpus des monnaies indo-grecques" compilé par le savant indien A.N. Lahiri,² qui, cependant, n'a pas utilisé les collections des musées soviétiques et des publications soviétiques à ce sujet. Les rois gréco-bactriens frappaient des pièces d'or, d'argent et de cuivre, en outre, il y avait des pièces d'un alliage de cuivre et de nickel. De nombreuses pièces gréco-bactriennes en argent nous sont parvenues.

Sur leur avers, un portrait du roi était généralement représenté, au revers - une divinité (Apollon, Artémis, Athéna, Déméter, Dioscuri, Hécate, Hélios, Héraclès, Zeus, Nike, Poséidon). Ces divinités hellénistiques, comme l'écrit A. N. Lahiri, «étaient parfois représentées avec des traits caractéristiques de leurs homologues orientaux – leurs doubles».

Sur les premières monnaies gréco-bactriennes, l'inscription ne comprenait que le titre royal et le nom du roi. Eucratide fut le premier à introduire l'épithète *μεγας* («grand») sur les pièces de monnaie, et Antimaque commença à s'appeler lui-même *θεος* («dieu»). Sous Eucratides, des inscriptions bilingues de pièces de monnaie apparaissent pour la première fois. La légende grecque, généralement trouvée au verso, est reportée à l'avers, et une traduction littérale de Prakrit dans l'écriture Kharoshti apparaît au verso. Dans certains cas, cependant, les inscriptions ne correspondaient pas. Sur les pièces de cuivre des deux derniers dirigeants indo-grecs, un autre script indien brahmi a été utilisé.³

¹ Латвийский Б. А., 1956 а; Кузьмина Е. Е. и Певзнер С.Б., 1956.

² Lahiri A.N., 1965, p. 27.

³ Lahiri A.N., 1965, p. 38-42, 256-262.

La question du poids standard des pièces gréco-bactriennes est assez compliquée. Certaines des pièces gréco-bactriennes s'inscrivent dans le schéma de pondération, dont l'original était le grec - Grenier avec un poids unitaire en or de 132 grains, soit 8,2 g. C'est le poids des pièces en or stater de Diodotus I et II, Euthydemus I et Eucratides. Cependant, les pièces gréco-bactriennes ne suivaient pas toujours et dans toutes la norme de poids Attic; d'autres systèmes de poids ont également été utilisés. Leur origine et l'effet économique de leur utilisation font débat.¹

L'abondance des monnaies gréco-bactriennes témoigne incontestablement du développement de la circulation des marchandises. À en juger par les dernières découvertes archéologiques, il y avait un commerce international important, en particulier avec le monde hellénistique. Parallèlement à cela, les pièces ont également été utilisées pour le commerce intérieur. Ceci est attesté par des sources écrites. Les observateurs étrangers ont noté que les Bactriens étaient «qualifiés dans le commerce». Il y avait un très grand marché à Baktrakh.²

Les informations sur la culture spirituelle sont extrêmement fragmentaires. Cependant, ils témoignent également que la Gréco-Bactriane était l'un des centres culturels du monde d'alors. Sur le territoire de la Bactriane, il y avait une culture originale locale très développée, remontant à des siècles. Le contact de la civilisation bactrienne avec la culture la plus riche de l'Inde, ainsi qu'avec la culture des Hellènes et de l'Orient hellénistique fut extrêmement fructueux.

L'art gréco-bactrien a atteint un développement exceptionnellement élevé. Son meilleur connaisseur - K.V. Trever a écrit sur les monnaies des rois gréco-bactriens: «... Les portraits des rois sur les monnaies gréco-bactriennes se distinguent par la plus grande habileté. Les timbres pour eux ont été découpés par de grands artistes qui ont réussi à transmettre avec une puissance incroyable dans un portrait miniature le portrait réaliste, reflétant non seulement les traits individuels du visage, mais aussi éclairant en détail les traits caractéristiques d'une personne en particulier. "À son avis, les villes de Bactriane auraient dû avoir des statues du remarquable sculpteur grec Lysippe, l'auteur des portraits sculpturaux répandus d'Alexandre le Grand. Ses créations se distinguaient par un grand réalisme. Sculpture hellénistique du IIIe siècle av. J.-C. développé sous l'influence de Lysippe et de son école, la même chose peut être attribuée à la Bactriane. En tout cas, des découvertes de sculptures hellénistiques ont déjà été faites sur Ay-Khanum. Quant aux monnaies, poursuit K. V. Trever, «il est possible que parmi les médaillés il y ait aussi des Grecs, mais en tenant compte du fait que les monnaies gréco-bactriennes, avec leur fraîcheur très particulière de transfert des traits de portrait, la capacité de transmettre pensée, tendresse et la force et l'entêtement différent des monnaies grecques de leur temps - il est possible que le timbre ait été coupé par un maître local, ou un Grec ou un Bactrien, qui a pris tout le meilleur de Lysippe».³

Nous connaissons également les œuvres merveilleuses de la torentique bactrienne. Les murs des locaux étaient décorés de peintures, de reliefs en pierre et en métal, etc.

Comme déjà indiqué, cette période a été caractérisée par de larges liens culturels de la Bactriane avec le monde hellénistique et l'Inde, qui ont également affecté les croyances religieuses. C'est alors que le bouddhisme pénétra en Asie centrale.

Cela ne signifie pas que le zoroastrisme a perdu sa position. Dans le centre de la Bactriane - la ville de Bactrah, où le zoroastrisme a acquis une large reconnaissance, de nombreux pèlerins affluent de tous côtés. Ici se trouvait le temple principal du feu, le temple de la déesse Ardivisura Anahita, dans lequel se tenait sa statue avec une couronne d'or sur la tête et des vêtements de 30 peaux de castor, ainsi que des temples d'autres dieux. Apparemment, le sanctuaire du complexe Saksan-Okhur était zoroastrien.

¹ Ibid., p. 13-18.

² Бичурин, II, стр, 152.

³ Тревер К. В., 1940, стр. 40-41.

Sans aucun doute, il y avait aussi des temples grecs en Bactriane, car il y avait une population grecque importante, et les dirigeants de l'État gréco-bactrienne étaient eux-mêmes des Grecs. Une des preuves en est les images des dieux grecs, assommés au verso des pièces (nous en avons donné l'information ci-dessus). Des bâtiments religieux grecs ont été découverts lors des fouilles d'Ay-Khanum.

Ainsi, en Gréco-Bactriane, il y avait différentes religions. D'après "Milinda-Panha" (1.3), nous connaissons la tolérance religieuse dans la ville indienne de Shakal. Là, «des cris de salutation étaient adressés dans les rues à un prédicateur de n'importe quelle religion». C'était peut-être la situation en Bactriane même. Dans le même temps, il n'y a aucune raison de douter que la majeure partie de la population locale de Bactriane professait encore le zoroastrisme. Peut-être que la population grecque en a également été influencée.

Royaume Parthes

Contrairement à la Gréco-Bactriane, on en sait beaucoup plus sur la structure interne de l'État Parthes, surtout si nous ne nous limitons pas aux limites chronologiques de ce chapitre, mais prenons en compte les matériaux ultérieurs. Certaines informations ont été conservées par des auteurs anciens, les monuments épigraphiques, etc. La découverte d'une énorme archive de documents écrits dans l'un des principaux centres du royaume Parthes - Nisa (près d'Achgabab) est particulièrement importante.

Dans l'État Parthes, le pouvoir du roi était dans une certaine mesure limité par la présence de deux conseils - le conseil de la noblesse de clan et le conseil des prêtres-magiciens. Le conseil de la noblesse du clan, ainsi que des représentants de la maison dirigeante des Arshakides, comprenaient apparemment des représentants de six familles nobles. Le roi a été élu conjointement par deux conseils parmi les représentants de la dynastie au pouvoir, en tenant compte de la volonté du défunt roi.

L'État comprenait de petits royaumes dépendants (par exemple, Hyrcania ou Sakastan), dont les dirigeants frappaient parfois même leurs propres pièces (Elam, Persis), et des satrapies (elles étaient relativement petites) dirigées par des satrapes (hsharap ou nahwadar). Les satrapies étaient divisées en hyparchies, et celles-ci en statmas. Une position plus élevée que les satrapes était occupée par les marzpan¹, auxquels les groupes de satrapies étaient subordonnés.²

Des documents précieux pour comprendre le mécanisme de l'administration locale qui fonctionnait dans le nord-est de la Parthie ont été obtenus par I. M. Dyakonov et V. A. Livshits lors du déchiffrement et de la recherche des archives de la vieille Nisa. Un appareil administratif ramifié existait dans les localités. La principale unité administrative était un diz - un village fortifié (en langue tadjik, ce mot signifie «forteresse»), dirigé par son chef, dizpat. Les dizpats obéissent au satrape. Dans les années 20 du II^e siècle av. J.-C. ici gouvernait - satrape Kofezat. On est au courant du nom du commandant en chef de la cavalerie Tiridates, plusieurs "trésoriers" et "cavalier Sasan". Toute une armée de fonctionnaires a participé à la collecte des impôts et au stockage de la nourriture. Ainsi, à la collecte des recettes de vin dans les chais royaux - madustans, les fonctionnaires qui portaient les titres ont participé: «livreur de vin», «imposateur de sceau» «scribe», «comptable», «chef de la nappe». La classe privilégiée comprenait également des "magiciens", le prêtre Sposak - aturshpat ("seigneur du feu")³ est mentionné. La tâche de la bureaucratie locale, tout d'abord, était de soustraire toutes sortes d'impôts et de droits au peuple et de le maintenir dans l'obéissance.

Sur une partie importante des terres fertiles du sud du Turkménistan, comme en témoignent les documents des archives nissiennes, il y avait des «domaines» constitués de

¹ Gardiens des frontières. – note de traducteur.

² Периханян А.Г., 1956, стр. 50-51; Дьяконов М.М., 1961, стр. 194-197.

³ Дьяконов И. М. и Лившиц В. А., 1960 а, стр. 22-23; 1966, стр. 141-143, 146.

«vignobles». Les terres étaient divisées en plusieurs catégories, et les impôts en nature correspondants en étaient perçus au profit du roi. Une collection spéciale (en partie en nature, en partie en argent) a été collectée pour l'entretien du feu - une sorte de dîme d'église.

Au centre - dans la forteresse Mihrdatkirt (maintenant la colonie de la vieille Nisa), il y avait d'énormes installations de stockage de vin royal. Ici, le vin livré était versé dans de grands khums (grandes cruches. - traducteur) et un reçu était écrit dessus. Des fragments de récipients ont été utilisés comme matériel d'écriture. C'était une étiquette sur laquelle des notes étaient faites («aigre», «versé dans un autre récipient», etc.). Les documents indiquaient la quantité de vin, le nom du vignoble et du domaine, le nom et le grade du fournisseur, la date, le type de vin, etc. Ces documents détaillés ont été établis pour 70 ans. En outre, il existe des comptes rendus analytiques, des listes et des exigences pour la délivrance du vin.¹

Jusqu'à récemment, seules les villes de Parthie occidentale, leur planification urbaine et leur culture étaient étudiées. D'après les documents trouvés là-bas, on savait que les villes, du moins les grandes, avaient des organes autonomes, les districts agricoles étaient attribués à la ville et parfois les villes frappaient leurs propres pièces.

Grâce aux fouilles des archéologues soviétiques, les villes et villages du nord-est de la Parthie sont devenus connus pour la première fois. En particulier, des fouilles à long terme ont été menées dans deux établissements adjacents de Nisa dans le village de Bagir (près d'Achgabab). La colonie de la vieille Nisa s'est avérée être une réserve royale, la colonie de nouvelle Nisa était un vestige de la ville Parthes proprement dite.

La forteresse de la vieille Nisa comprenait des palais royaux (y compris leurs services économiques), des édifices religieux et la résidence des gardes et des nobles. La forteresse avait la forme d'un pentagone et était entourée d'un puissant mur dont l'épaisseur au bas atteignait 9 m. Dans le coin sud se trouvait une tour géante dont la plate-forme supérieure était de 35x35 m carrée. C'était un fort entier - l'un des principaux nœuds des défenses de la forteresse. Les murs et les tours ont été construits en pakhsa² et en briques crues. On pense qu'il était possible d'entrer à la forteresse le long d'une longue montée inclinée étroite (rampe) qui longe les murs.

La place centrale à l'intérieur de la forteresse était occupée par une immense salle carrée d'une superficie de 400 m². En son centre, il y avait quatre colonnes puissantes de briques brûlées, le tronc de chacune d'elles ressemblait à un faisceau de quatre demi-colonnes. Des demi-colonnes marchaient le long du périmètre des murs. Le deuxième niveau de murs était également décoré de demi-colonnes près du mur, dans les intervalles entre eux, dans des niches, il y avait de grandes statues d'argile (plus que la croissance humaine). Les murs du deuxième étage étaient recouverts de plâtre rouge vif et de peintures ornementales colorées, et la dorure était également utilisée. Le sol était en albâtre, le plafond était en bois, avec un trou au centre de la lumière comme seule source d'éclairage. La puissance des colonnes centrales dirigées vers le haut, la grandeur de la sculpture et la décoration architecturale et décorative stricte, la grandeur ne pouvait qu'étonner tous ceux qui visitaient cette structure. Il y a une discussion entre les architectes professionnels et les archéologues sur les fonctions de cette énorme structure. Certains suggèrent que l'immense salle est la salle d'audience des rois Parthes, d'autres défendent le point de vue plus plausible que la salle carrée est un monument de l'architecture du temple, un temple du feu géant qui a été érigé en l'honneur des ancêtres divinisés.

Outre le complexe du temple, il y avait de nombreux autres bâtiments à Mihrdatkirt, en particulier des entrepôts à vin d'une capacité de plus d'un demi-million de litres de vin et le trésor royal - une structure carrée fermée (60x60 m).

¹ Дьяконов И. М. и Лившиц В. А., 1960 а, стр. 16-20; 1966, стр. 134-136.

² La terre battue. – note de traducteur.

Dans l'une des pièces, de nombreux articles en ivoire ont été trouvés, principalement des rhytons - récipients pour boire du vin, ressemblant à des cornes. Le bord supérieur des rhytons présente une bordure avec des images en relief de scènes dionysiaque, de divinités, etc. En dessous, des parties de nombreux rhytons sont décorées sous forme de sculptures. On trouve également des sculptures en argile cuite (y compris celles dorées), en bronze, en marbre, en argent. Telles sont, par exemple, la figurine en argent doré de la déesse parthe, la figurine en argent du dieu Eros avec des bracelets en or, etc. Les monuments Parthes de Nisa, dans la juste expression de G.A. Koshelenko, "se caractérisent par la fusion organique de deux "principes" principaux: le local, issu des profondeurs des traditions culturelles des peuples de langue iranienne du Moyen-Orient et d'Asie centrale, et le hellénique".¹

Une place particulière parmi les découvertes sur la vieille Nisa est occupée par les nombreux documents Parthes déjà mentionnés, en grande partie de nature fiscale, écrits sur des éclats d'argile - des ostracons.

Dans la deuxième colonie de la nouvelle Nisa - les restes d'un temple et des chambres funéraires ont été excavés.²

Les archives nissiennes ont permis une compréhension beaucoup plus profonde non seulement du système administratif et fiscal, mais aussi de la culture spirituelle du nord-est de la Parthie. Les documents eux-mêmes sont écrits en écriture araméenne. Rappelons qu'il était déjà adopté dans les chancelleries Achéménides. En déchiffrant ces documents, M.M. Dyakonov, I.M. Dyakonov et V.A. Livshits ont dès le début été confrontés au fait que certains des mots se sont révélés être araméens, d'autres - parthes, et les mêmes concepts ont été désignés soit les mots araméen, soit parthes. La syntaxe des documents est parthe, et non araméenne; les mots parthes n'ont pas d'indicateurs grammaticaux araméens, mais des indicateurs parthes. Tout cela a conduit les chercheurs à la conclusion que les mots araméens n'étaient à l'époque qu'une sorte de chiffrement (hétérogrammes): ils n'étaient plus lus en araméen, et, voyant un groupe particulier de signes, le scribe a prononcé le mot parthe correspondant. Ce n'était pas facile de maîtriser une telle écriture. Les étudiants ont pratiqué pendant longtemps avant de pouvoir rédiger des documents. Des exercices d'apprentissage ont été trouvés, également réalisés sur des éclats (l'autre matériau, le cuir, était trop coûteux à utiliser dans les études).

Religieusement, le royaume Parthes a présenté une image variée. En plus du culte local de la divinité solaire Mithra et du culte du fondateur de la dynastie Arshak, les cultes grecs, le zoroastrisme, le judaïsme et plus tard le christianisme étaient également répandus ici. La place dominante était occupée par le zoroastrisme.

Il y a 200 noms dans les documents de Nisa; n'importe lequel d'entre eux pourrait appartenir à un zoroastrien orthodoxe, beaucoup sont purement zoroastriens. Le calendrier était également zoroastrien.

On a déjà parlé du prêtre Sposak, qui portait le titre de «Seigneur du feu», et des magiciens ordinaires. Des temples sans nom apparaissent dans les documents, ainsi que le temple de Phraata et le temple de Nanaya. Les fermes du temple ont peut-être existé. Le syncrétisme de la religion parthe s'est manifesté par l'inclusion de divinités étrangères dans le panthéon parthe. Ainsi, en particulier, Nanaya est une ancienne divinité lunaire mésopotamienne, connue depuis l'époque de Sumer. Puis il s'est répandu en Assyrie et a pénétré plus tard, d'une part, en Iran, d'autre part, en Arménie, en Syrie, en Égypte et même en Grèce. En Occident, sa fusion avec d'autres divinités, en particulier avec le grec Artémis, est notée. Nanaya (Anahita) fut plus tard notée dans le panthéon Kushan et Sogdian. Le nom de cette divinité passa dans la langue Shugnan, où «nan» signifie «mère».

¹ Кошеленко Г. А., 1966, стр. 40.

² Pour la publication des monuments parthes du sud du Turkménistan, voir.: «Труды ЮТАКЭ»; Массон М. Е. и Пугаченкова Г. А., 1959, стр. 22-117.

A propos des documents de Nisa, la question du calendrier parthe se pose à nouveau. Le point de départ était l'année correspondant à 247 av. J.-C. Dans les documents nissiens, les dates sont données selon le calendrier zoroastrien (jeune avestan). Il est connu pour avoir été utilisé en Iran à partir de la seconde moitié du V^eme siècle av. J.-C. et a été créé d'après le modèle du solaire égyptien. L'année a été divisée par 365 jours, il y avait 12 mois (30 jours chacun) plus cinq jours supplémentaires. Les noms des jours et des mois sont les formes parthes des noms des divinités zoroastriennes.¹

Les chroniqueurs médiévaux iraniens ont, de toutes les manières possibles, fait taire toute la période séculaire du royaume Parthes, le dépeignant tendrement comme une période sombre de pouvoir usurpateur.

Le peuple, cependant, a conservé le souvenir de cette période sous une forme particulière: le mot «pahlavon» a acquis le sens nom commun d'un héros, et les expressions «légende Pahlavi», «chanson Pahlavi» - le sens d'un conte de fées, une chanson ancienne. Toute la littérature en moyen persan de l'époque III-VII siècles de notre ère a également acquis le nom de Pahlavi.

L'histoire du royaume Parthes, qui n'avait que 500 ans, dans la seconde moitié de son existence se déroule principalement sur le territoire de l'Iran et de la Mésopotamie et dépasse en partie l'histoire des ancêtres des peuples d'Asie centrale.

Autres régions d'Asie centrale

L'une des régions agricoles les plus importantes d'Asie centrale éефше Fergana, d'après les descriptions de la fin du II^e siècle av. J.-C., avait une économie très développée dans la période précédente, synchrone avec l'époque gréco-bactrienne. Certes, nous ne pouvons en parler qu'en projetant des messages de la fin du II^e siècle av. J.-C., monuments des III-II siècles av. J.-C. n'ont pratiquement pas encore été identifiés à Fergana.

Une question controversée est l'entrée de Fergana dans le royaume gréco-bactrien. Sur la base d'une remarque préservée par Strabon (XI, I, 1), de nombreux chercheurs affirment que Fergana faisait partie de la Gréco-Bactriane. Cependant, les arguments en faveur de cela sont très vulnérables.²

À Fergana, des pièces de monnaie d'Euthydemus, Demetrius et une imitation de la frappe d'Heliocles ont été trouvées. Bien sûr, ces pièces, comme la pièce gréco-bactrienne trouvée à Nisa de Parthie, auraient pu y arriver grâce au commerce.

Khârezm, le moins affecté par les conquêtes étrangères, représenté aux II-I siècles av. J.-C. comme un État fort et indépendant. Les sources écrites ne le rapportent pas, mais les monuments découverts par l'expédition de Khârezm en témoignent sans aucun doute. On s'arrête sur certains d'entre eux.

Janbas-qala est un rectangle régulier entouré de puissants doubles murs. L'entrée, sur la défense de laquelle une attention particulière a été accordée, est disposée avec les colonnes en cinq tours et est en outre équipée des échappatoires dans les parois intérieures. En raison de l'absence de tours, les échappatoires dans les coins sont disposées dans un système en forme d'éventail et dans les murs, il y a des niches en demi-cercle avec trois échappatoires, ce qui permet de tirer le long des murs. Pour un meilleur bombardement de l'ennemi, les échappatoires ont été profondément creusées et des sillons en pente en sont descendus. De ce fait, les murs donnent l'impression d'être recouverts de demi-colonnes.

¹ Pour les documents de Nissa, voir: Дьяконов И. М., Дьяконов М. М., Лившиц В. А., 1951, et les ouvrages cités ci-dessus И. М. Дьяконова и В. А. Лившица. Pour une description générale de la religion parthe selon des sources écrites, voir: Unvala G. M., 1925. Pour le culte de Nanaya à l'Est, voir: Ingholt H., 1954, p. 12-14.

² À cet égard, outre les ouvrages de V. Tarn, A. K Narain, cités à plusieurs reprises, voir: Бартольд В. В., 1964 6; Altheim F., 1947-1948, S. 315-317.

Le grand nombre des échappatoires dans les murs de la forteresse suggère que, apparemment, toute la population était impliquée dans la défense. En général, l'ensemble du système de fortification témoigne d'un plan unique de défense de l'oasis contre les attaques des nomades.

La ville était divisée en deux parties. La rue principale, qui divisait la ville en deux parties, du côté opposé à la porte, était fermée par la "maison du feu" - centre du culte public du feu inextinguible. Des deux côtés de la rue principale se trouvaient des maisons massives - des quartiers d'habitation, qui se composaient d'un grand nombre de pièces d'environ la même taille.¹

L'une des structures les plus intéressantes de Khârezm est Qoy-Qrylgan-qala. Contrairement aux structures carrées et rectangulaires habituelles, Qoy-Qrylgan-qala ressemble à une tour cylindrique autoportante de 42 m de diamètre, entourée d'une paroi circulaire (diamètre de l'anneau extérieur 87,5 m) avec des tours. Le bâtiment cylindrique central était de deux étages. Il a été reporté deux fois. La cour du ring a été progressivement construite.

Au cours des fouilles, une variété de matériaux ont été trouvés, dont un grand nombre de baril, qui ont servi à stocker l'eau et les fournitures. Sur les murs baklag², des reliefs très artistiques (images de griffons, de cavaliers, de femmes, etc.). Un grand nombre de figurines - argile et albâtre - reproduisent les divinités du panthéon de Khârezm; il y a aussi des images de ménages. Certaines figurines sont extrêmement réalistes. Plusieurs inscriptions datent des IIIe-IIe siècles av. J.-C., écrit en écriture araméenne. L'un d'eux a un nom basé sur le mot aspa (cheval); le nom semble vouloir dire «cavalier».

Dans Qoy-Qrylgan-qala, des fragments d'une douzaine d'ossuaires ont été trouvés - stockage d'os et masque funéraire. Un grand nombre d'ossuaires ont été trouvés à proximité - des boîtes carrées d'argile couronnées d'une image sculpturale d'une personne (parfois à la même taille que l'homme).³

Selon les chercheurs du Qoy-Qrylgan-qala, «le bâtiment central a été construit comme un enterrement et, très probablement, était associé au rite des crémations. Cette sorte de «maison des morts» a été brûlée avec le cadavre d'une personne noble - un prince, et peut-être même un roi de Khârezm. Les cendres du défunt et, peut-être, les personnes qui l'accompagnaient dans l'au-delà ont été retirées de la conflagration et placées dans un ossuaire. Puis le complexe est devenu le centre du culte funéraire, se transformant en un grand temple et en même temps au centre du culte astral et des observations astronomiques.»⁴

Ces conclusions sont intéressantes et controversées, mais il ne fait aucun doute que Qoy-Qrylgan-qala est un monument culturel exceptionnel d'Asie centrale.

Les tribus nomades et semi-sédentaires occupaient une vaste ceinture de steppes, des contreforts et des zones de prairies alpines. Dans la région de la mer d'Aral, entre les fleuves Amu-Darya et Syr-Darya, ils ont été influencés par la culture Khârezm. C'est ici qu'ils sont passés à une vie sédentaire; la noblesse des nomades avait des colonies fortifiées. Les tribus nomades Sakas habitaient des zones de la rive droite du Syr-Darya et, dans sa partie médiane, les steppes du sud kazakh, le nord du Kirghizistan, la périphérie de la vallée de Fergana et en partie ses régions internes, le Pamir oriental. Ils étaient étroitement liés dans les relations économiques, politiques et culturelles avec les zones de peuplement stable; en même temps, ils faisaient partie d'une immense mer de tribus nomades, s'étendant de la Mongolie aux steppes du sud de la Russie.

¹ Толстов С. П., 1948 а, стр. 88-98.

² Еcrasé. - note de trad.

³ Рапопорт Ю. А., 1971, стр. 64-66.

⁴ Толстов С. П., 1862, стр. 117-135. Voir également: «Кой-Крылган-кала», 1967.

Nous ne connaissons que les contours à peine esquissés de l'histoire de l'Asie centrale aux IIIe-IIe siècles av. J.-C. Et le fait n'est pas seulement que les événements politiques de cette époque apparaissent comme des cadres séparés d'une bande cinématographique désormais disparue, et la séquence de ces cadres nous est le plus souvent floue - la causalité de certains phénomènes est, en règle générale, complètement inconnue. L'histoire politique de la Gréco-Bactriane reste sombre et incompréhensible. Il y a exactement 100 ans, l'orientaliste russe V. V. Grigoriev, examinant de manière critique diverses tentatives de «trier» les noms des dirigeants gréco-bactriens connus des pièces de monnaie, a tristement remarqué: «Par les combinaisons ainsi concoctées, la connaissance historique ne fait pas avancer d'un pas».¹⁵³ Au cours des 100 dernières années, le nombre de pièces gréco-bactriennes a considérablement augmenté. D'autres, beaucoup plus audacieuses que celles des numismates de la première moitié du XIXe siècle, sont apparues des reconstitutions de l'histoire gréco-bactrienne. L'audace de ces tentatives, en particulier V.V. Tarn, ne repose pas sur des faits solidement établis, mais sur des unions matrimoniales arbitrairement construites et des considérations sur la relation de certains personnages basées sur une comparaison de leurs portraits, sur une interprétation large des sources, etc. Un subjectivisme extrême a conduit V.V. Tarn à créer une image complètement inadéquate de l'histoire gréco-bactrienne. Nous n'allons en aucun cas nier complètement la signification du travail de l'éminent historien anglais: il contient une masse d'observations et de matériaux précieux. Nous voulons souligner une seule chose: il y a des limites, franchissement desquelles l'historien court le risque de devenir romancier. Et c'est arrivé avec V.V. Tarn.

Dans le même temps, les caractéristiques économiques et culturelles de la Gréco-Bactriane, grâce au travail des archéologues et des numismates, ont maintenant acquis des contours bien précis et concrets.

Il y a un autre problème sur lequel il faut s'arrêter. La littérature occidentale exagère énormément le rôle et l'importance de la culture gréco-hellénistique dans le développement de l'Asie centrale. Certains chercheurs affirment que tout le développement socio-économique de l'Asie centrale après la conquête gréco-macédonienne est dû à l'influence grecque, que les villes, en particulier les villes fortifiées, ne sont apparues qu'après l'arrivée des Grecs, etc.

Dans les travaux des scientifiques soviétiques, en particulier dans les travaux précédemment publiés de l'auteur, ce concept a été vivement critiqué. Le conditionnement interne des processus socio-économiques profonds est l'élément principal qui a déterminé le développement de la société d'Asie centrale. Les découvertes archéologiques ont également permis d'identifier simultanément les caractéristiques de la culture profondément originale des Bactriens, des Khàrezmians, des Sogdiens et d'autres peuples d'Asie centrale.

Cependant, dans cette juste critique des concepts bourgeois intenable, certains sont allés à l'autre extrême, ne montrant pas suffisamment l'importance et la fécondité des contacts socio-économiques et culturels entre le monde gréco-hellénistique et l'Asie centrale, niant la présence de grandes implantations grecques sur son territoire.

Les Grecs sont venus en Asie centrale en tant que conquérants, mais ils n'y sont pas restés uniquement dans le cadre de détachements militaires. La population grecque d'Asie centrale, d'Afghanistan et du nord de l'Inde comprenait des artisans et des commerçants, des acteurs et des sculpteurs, des médecins et des musiciens. Le développement du système esclavagiste a reçu un nouvel élan en relation avec des contacts étroits avec le monde hellénistique; les villes ne pouvaient s'empêcher de ressentir l'impact du système urbain des villes grecques fondées en Asie centrale et dans les régions voisines.

¹ Григорьев В. В., 1867 б, стр. 774-775.

L'impact sur la culture locale - spirituelle et matérielle est encore plus significatif. Limitons-nous à un exemple: l'écriture grecque a continué à être le principal type d'écriture en Bactriane pendant mille ans après l'arrivée d'Alexandre le Grand. Dans l'architecture de pierre, dans la sculpture, dans l'art de la joaillerie, etc., l'interaction des cultures hellénistiques et locales peut être retracée partout; les fruits de cette synthèse ont continué d'évoluer au cours des siècles suivants. Cependant, contrairement aux affirmations de nombreux chercheurs occidentaux, dans cette synthèse, la culture d'Asie centrale a agi comme une composante égale et même principale. La langue des colons grecs, entourés de la population locale, s'est progressivement mélangée à la langue de la population indigène du pays. Leur culture a également pris un caractère syncrétique. L'échange international de marchandises, le mouvement des groupes de population en cours de commerce, les guerres et la réinstallation ont conduit à une large pénétration en Occident des meilleures réalisations de la culture spirituelle et matérielle d'Asie centrale. Par conséquent, la soi-disant culture hellénistique est la création du génie de nombreux peuples: hellènes, la population locale du Proche et du Moyen-Orient, ainsi que les peuples d'Asie centrale et d'Inde.

Encore une chose. V.V. Tarn considérait la Gréco-Bactriane comme une partie sociale du monde hellénistique, comme l'un des États hellénistiques.¹ Critiquant cette position, A. K. Narain appelle toute l'histoire de la Gréco-Bactriane l'histoire des «Indo-Grecs» et dit: «Leur histoire fait partie de l'histoire de l'Inde, non des États hellénistiques; ils sont venus, ils ont vu, mais l'Inde [eux] a vaincu."²

Les deux points de vue sont loin de la vérité. Bien entendu, l'histoire de la Gréco-Bactriane ne peut être considérée en dehors du contexte séleucide. Bien entendu, la seconde moitié de l'histoire de la Gréco-Bactriane est associée à l'Inde. Mais les origines de l'histoire du royaume gréco-bactrien se situent en Asie centrale, ici elle est née, ici (et en Afghanistan) elle a gagné en force. C'est la combinaison d'éléments bactriens et grecs qui a créé ces puissantes forces capables de conquérir le nord de l'Inde. Par conséquent, la Gréco-Bactriane est principalement l'Asie centrale et l'Afghanistan, ainsi que l'Inde et le monde hellénistique.

¹ Tarn W. 1950, p. XIX-XX.

² Narain A. K., 1962, p. 10-11.

Chapitre quatre

ASIE CENTRALE À L'EPOQUE DE KUSHAN

1. PARTHES, GRECO-BACTRIANE ET NOMADES. DEBUT DE L'HISTOIRE DE YUEZHI

Nomades et Parthes

En 138/7, Phraates II monta sur le trône parthe. Il était encore adolescent et l'État était initialement dirigé par sa mère. La sécurité du pays exigeait un séjour du roi dans l'Est. Mais soudain, tout a changé: les Séleucides ont de nouveau attaqué les Parthes. Les forces séleucides ont rencontré un succès et ont capturé la plupart des territoires occidentaux de la Parthie, y compris la Babylonie. Le triomphe séleucide, cependant, fut de courte durée. Les habitants des villes, impitoyablement pillés et opprimés, se sont rebellés et ont attaqué les garnisons séleucides. Phraates II a remporté une victoire complète sur l'ennemi, le roi séleucide est mort (ou s'est suicidé) et Phraates II a pris dans son harem sa fille. C'était la dernière tentative des Séleucides de récupérer les possessions orientales qui leur appartenaient autrefois. Les troupes parthes sont de nouveau entrées en Babylonie et ont commencé les préparatifs d'une marche sur la Syrie.¹

Ces succès importants ont été suivis par des années de troubles pour les dirigeants parthes. Justin (XLII, I, 1-3) en parle le plus complètement: «... A cette époque, une rébellion parmi les Scythes (comme Justin appelle les tribus nomades Sakas d'Asie centrale. – B.G.) l'a forcé (Phraates II. – B.G.) pour revenir défendre leur propre État. Le fait est que les Scythes ont été appelés moyennant des frais pour aider les Parthes contre Antiochus, roi de Syrie, mais sont apparus lorsque la guerre était déjà terminée. Ils ont été faussement accusés d'être en retard avec leur aide, de ne pas leur payer l'hommage convenu. Les Scythes, mécontents du fait qu'ils avaient fait en vain une campagne aussi lointaine, exigèrent qu'ils soient payés pour leurs travaux ou envoyés contre un autre ennemi. Offensés par le refus arrogant, les Scythes ont commencé à ravager les frontières parthes. Par conséquent, Phraates a marché contre eux dans la bataille... ».

Les opérations militaires (en 130 av. J.-C.) se sont déroulées comme suit (Justin, XLII, 1, 4-5): «... Phraates a mené une armée grecque avec lui à la guerre, qu'il traitait encore avec arrogance et cruauté ... Par conséquent, lorsque les Grecs virent que la ligne de bataille Parthes vacillait, ils allèrent du côté des ennemis et exécutèrent la vengeance tant attendue de leur captivité, détruisant l'armée parthe et Phraates lui-même dans une bataille sanglante."

L'oncle de l'ancien roi Artaban II est devenu le roi. Les «Scythes» pillèrent la Parthie et retournèrent dans leurs camps nomades (Justin, XLII, 2, 1). La Parthie a été forcée de leur payer la contribution (Iyoan d'Antiochus, patrie 66). Mais Artaban II a essayé de se libérer de cette dépendance. Il est entré en guerre avec l'une des tribus - Justin les appelle Tokhars - a été blessé au bras et est mort bientôt.

Cela s'est produit vers 123 av. J.-C. Le trône Parthes a été pris par le fils d'Artaban Mithridate II, surnommé le Grand. Ce n'est que sous lui que les Parthes ont réussi à suspendre l'avancée des tribus Sakas et même à reprendre d'eux (peut-être pas tous) les territoires occupés. Justin rapporte (XLII, 1, 5): "Plusieurs fois, il mena des guerres fructueuses avec les Scythes et se vengera des insultes infligées à ses ancêtres." Sous le règne de Mithridate II (123-87 av. J.-C.), la Parthie atteignit une puissance sans précédent.

¹ Debevoise N. C., 1938, p. 27-37.

Problème d'origine Yuezhi

Les événements en Gréco-Bactriane se sont développés de manière assez différente. Pour les comprendre, ainsi que la situation générale en Asie centrale, il faut se tourner vers les événements qui ont eu lieu au nord-est du territoire de l'Asie centrale et qui se sont reflétés dans les sources chinoises anciennes. Les voisins des Huns vivant en Mongolie étaient les Yuezhi. Déjà dans la seconde moitié du III^e siècle av. J.-C. Yuezhi a acquis une grande puissance et le chef des Huns a dû leur donner les otages de son fils.¹ Mais ensuite, la situation a changé. Le Hunnic Shanyu Maodun (ou Modé), qui a créé un système militaro-administratif clair de la société huns, a transformé ce peuple nomade en une force formidable. Maodun fait deux voyages en Chine, les empereurs Khans sont en admiration devant lui. En 176 av. J.-C. l'un des commandants Huns a vaincu le Yuezhis.² Le fils de Maodun Shanyu Laoshan en 174 av. J.-C. a vaincu les Yuezhis, tué leur dirigeant et fabriqué une tasse à boire avec son crâne. Les Yuezhis vaincus ont migré vers l'ouest vers le Turkestan oriental et l'Asie centrale.³ Cependant, les gens qui vivaient ici, connus des Chinois sous le nom de "Usuns", étaient eux-mêmes dans une certaine mesure dépendants des Huns. Les Usuns, apparemment incités par eux, se sont battus avec les Yuzhis et ont été vaincus. Puis les Yuezhis ont vaincu les tribus Sé, qui se sont déplacées vers le sud et, après avoir passé le "pont suspendu" (cols de montagne dans le sud-est du Pamir), ont pénétré dans Ghibin (nord-ouest de l'Hindoustan). Les Usuns renforcés, à leur tour, ont vaincu les Yuezhis, ce qui les a fait aussi commencer à bouger, mais en direction de Dahya - Bactriane.⁴

Comme l'a écrit le chercheur d'Europe occidentale G. Haloun, "il est difficile de dater avec précision les deux segments des errances de Yuezhi". Il est plausible que le chercheur japonais I. Kuwabara ait suggéré que les Yuezhis se soient déplacés vers le nord de l'Asie centrale entre 172-161 av. J.-C. et est allé au sud, dans la région d'Amu-Darya, entre 139-129 av. J.-C.⁵ De plus, dans la région de Samarkand moderne, ils se situaient entre 133 et 129 av. J.-C.⁶

Les Yuezhis qui sont venus en Asie centrale étaient appelés da-yuezhis («grands yuezhis»). Ceux qui se sont installés au Turkestan oriental étaient appelés "petits Yuezhis".

Les sources anciennes décrivent les événements d'une manière complètement différente. Ils n'en savent tout simplement pas grand-chose, car les événements de l'Asie profonde, leur restaient inconnus. Strabon (XI, 8.2) écrit: «Parmi ces nomades sont devenus célèbres, en particulier ceux qui ont enlevé la Bactriane aux Grecs, à savoir les Assis, les Passians, les Tokhars et les Sakarauls, qui ont émigré de la région sur l'autre rive de Yaxartes près de la région des Sakas et des Sogdiens, occupé par les Sakas." Le prologue du livre XLII de Pompey Trog contient la phrase suivante: "Les Assis - les rois des Tokhars et la mort des Sarauks"; dans le livre XLI - une autre phrase, qui, en particulier, dit: "... La Bactriane et la Sogdiane ont été capturées par les tribus scythes des Sarauks et des Assiatiques".

C'est, en fait, tout. Aucun yuezhi n'est mentionné ici. Dans le même temps, il est absolument clair que les sources chinoises et occidentales racontent les mêmes événements qui ont conduit à la défaite de la Gréco-Bactriane.

¹ Бичурин, I, стр. 46-47.

² Ibid, p. 54-55.

³ Бичурин, II, стр. 147-151.

⁴ Ibid, p. 151,190-191; De Groot, 1926, стр. 15, 123. L'histoire des Huns et leurs relations avec leurs voisins sont couvertes en détail dans de nombreux ouvrages, voir, par exemple: McGovern W. M., 1939, p. 116-129; Бернштам А. Н., 1951, стр. 57-71; Гумилев Л. Н., 1960 6, стр. 63-94. La «vendetta» d'Usun contre les Yuezhis, selon certains historiens modernes, est une fiction introduite dans la chronique chinoise et dénuée de tout fondement historique. (Pulleyblank E. G., 1970, p. 158-159).

⁵ Pour un aperçu des recherches menées par des chercheurs japonais, voir: Haloun G., 1937, S. 246-249.

⁶ Перих Ю. Н., 1963, стр. 120.

Des tentatives de «réconciliation» de ces deux groupes de sources, en comparant les peuples et les tribus qui y sont mentionnés entre eux et avec d'autres noms ethniques (et géographiques) d'Asie centrale, ont été faites depuis le milieu du XVIIIe siècle, - depuis deux siècles déjà. Dans le même temps, il est encore loin de toute décision finale.

On a longtemps suggéré que les scribes avaient fait une distorsion dans le texte de Strabon et qu'au départ il n'y avait pas «... Assis, Passians ...», mais «Assis, ou Assians», ce qui est assez graphiquement explicable. Ensuite, il n'y a que deux formes du nom des mêmes peuples. Quant au peuple que Strabon appelle «sakarauls», il est sans doute identique aux «sarauks» de Pompey Trog. En comparant ces deux noms, de nombreux linguistes, s'appuyant sur d'autres références, pensent que le nom correct était «sakarauks», dérivé du mot qu'ils ont reconstruit «sakaravaka» («sakas qui mouvent rapide»)¹.

Donc, pour résumer ce qui précède:

Strabon	Pompey Trog
Assis	Assis
Passians (assians)	Assians
Tokhars	Tokhars
Sakarauls (= sakarauks)	Sarauks (= sakarauks)

Tournons-nous vers les sources chinoises. Ussuns, sé et da-yuezhi y apparaissent. L'ethnonyme «Ussun» en chinois moyen aurait dû ressembler à Uosuən et en vieux chinois à O-swən. L'opinion a souvent été exprimée que Ussun est la désignation chinoise pour asnev; ainsi, en particulier, cette opinion a été défendue de manière très catégorique par A. N. Bernstam.² Outre la similitude sonore, il y a aussi un certain parallélisme dans les sources: selon des sources chinoises, les Ussuns ont vaincu les Yuezhis, selon Pompey Trog - Assis, les rois des Tokhars ont détruit les Sakarauks.

Cependant, les choses ne sont pas si simples. Grand connaisseur des sources, I. Marquart a vivement rejeté la possibilité d'une telle identification.³ G. Haloun a souligné à juste titre que, selon des sources chinoises, les Ussuns continuaient de rester à Septs-rivières et dans le Tien- Shan, et qu'il n'y avait aucune indication de leur déplacement vers le sud de l'Asie centrale, tandis que selon des auteurs anciens les Assis se déplaçaient clairement vers le sud. Par conséquent, il considère que l'équation Ussuns = Assis est problématique.⁴ Il faut ajouter que, selon la conclusion de E. Pulleyblank, l'expert étranger contemporain le plus éminent de la linguistique historique chinoise, l'équation Ussuns = Assis (ou Assians) est impossible du point de vue historique et linguistique.⁵ Ainsi, les déclarations souvent trouvées dans la littérature, y compris la spéciale, selon lesquelles les Ussuns sont identiques aux Assis - les Assians ne sont qu'une supposition qui n'a pas de justification sérieuse.

Quant à sé, ce nom à l'époque en question aurait dû sonner comme "sek". Il est maintenant généralement admis qu'il s'agit des Sakas selon des anciennes sources perses.

Tournons-nous vers le personnage principal de ce drame historique - les Yuezhis. Il n'y a pas d'accord entre les sinologues sur la façon dont ce nom a été prononcé par les Chinois dans les temps anciens. On croyait autrefois que leur nom était autrefois prononcé comme *ngiŋt-tsie* ou *ngiwât-tia*, ce qui reflétait un nom étranger pour les Chinois comme *got-ti*, *gut-ti*, *geti*, etc.⁶ Maintenant, Pulleyblank soutient qu'une telle compréhension aurait été vraie plus

¹ À propos de ce voir.: Литвинский Б.А., 1960 б, стр. 92-93 (au même endroit et la littérature de la question). Mais de nombreuses autres explications ont été proposées. En particulier, E.A. Grantovsky, dans son discours à la Conférence internationale sur le problème de Kushan à Douchanbé (1968), a proposé une étymologie de «Sakas (lumière) blanche».

² Бренштам А.Н., 1947 а, стр. 43.

³ Marquart J., 1901, S. 204, Anm. 5.

⁴ Haloun G., 1937, S. 252-254.

⁵ Pulleyblank E. G., 1966 а, p. 29.

⁶ Maenchen-Helfen O., 1945, p. 77.

tard, et à l'époque où les Yuezhis ont attiré l'attention des sources chinoises, leur nom chinois aurait dû refléter un nom comme Ywati.¹

Toutes ces subtilités linguistiques sont très importantes. Selon la façon dont le nom "Yuezhi" sonnait dans l'Antiquité, ils sont comparés à l'un ou l'autre peuple connu de sources anciennes.

De la première moitié du XIX^{ème} siècle il y a une hypothèse selon laquelle les Yuezhis sont des massagets. Parmi les scientifiques soviétiques, cette hypothèse a été développée par S. P. Tolstov.

Il est parti du fait que la conjecture d'O. Franke selon laquelle une partie des Massagets ont migré d'Asie centrale vers le nord-est est un fait incontestable, bien qu'en fait cela n'ait été prouvé par rien. Il a déchiffré le nom "Massagets" comme "grands animaux de compagnie", et depuis lors, il a été considéré comme établi que "grand yuezhi" aurait dû être prononcé dans l'antiquité "grand guati" (ou "gati"), a affirmé S.P. Tolstov, que les Yuezhis sont les Massagets.² Ce concept est basé sur des propositions erronées ou non prouvées, tandis que d'autres possibilités et explications de S.P. Tolstov avec une hâte excessive déclaraient des «constructions pseudoscientifiques biaisées».

Dans l'"Histoire du peuple tadjik", les constructions des partisans de l'équation Yuezhis = Massagets sont décrites en détail, et en même temps on note que parmi les scientifiques soviétiques il y a des opposants, en particulier I.I. Umnyakov.³ Notons au passage que la question de l'étymologie correcte du mot «Massagetae» n'est pas encore résolue.

À un moment donné, I. Marquart, et maintenant E. Pulleyblank considèrent qu'il est probable que l'ancien sondage des Yuezhis (Ywati) reflétait le nom des tribus Yatis, que Ptolémée (VI, 12) localise à côté des Tokhars.⁴

Quant aux Tokhars, leur nom est parfois comparé au nom du pays de Davan. Dans les temps anciens, cela ressemblait à *da-iwan* en chinois. Ce son pourrait refléter le nom local *Taxwar* (Tokhars).⁵ Dans la littérature historique, l'opinion que Davan est Fergana est fermement établie. Il n'y a aucune raison de réviser cela, les anciennes et les plus récentes tentatives de «déplacer» Davan (vers le Pamir, vers le Turkestan oriental) ne semblent absolument pas convaincantes.

En revanche, parmi les auteurs du IV^e siècle et des siècles suivants, le mot «Yuezhi» était invariablement traduit par «Tokhars»,⁶ ce qui confirme encore plus l'idée du lien entre les Tokhars et les Yuezhis.

Récemment, il y a eu une tendance renouvelée à associer les Yuezhis (et les Tokhars) à ces groupes de la population du Turkestan oriental, dont les descendants médiévaux sont restés des manuscrits écrits en deux langues (ou dialectes), qui sont conventionnellement appelés "Tokharian". Ces langues n'ont rien à voir avec les langues indiennes ou iraniennes, bien qu'elles soient indo-européennes. Parmi les chercheurs soviétiques, Yu. N. Rerikh et V.V. Ivanov, en particulier, sont enclins à ce point de vue.⁷

Le chercheur japonais K. Yenoki a tenté de surmonter les difficultés de la manière suivante. Il partait du fait que les sources anciennes et chinoises ne couvraient pas les mêmes événements, mais deux étapes successives de la conquête de la Bactriane - les sources anciennes parlent d'un précédent, et les sources chinoises d'un plus tardif. Dans ce cas, il n'est pas nécessaire d'identifier le Yuezhi avec l'un des peuples répertoriés dans les sources

¹ Pulleyblank E. G., 1966 a, p. 17-18.

² Толстов С. П., 1948 а, стр. 242-245.

³ Умняков И.И., 1940, 1946.

⁴ Marquart J., 1901, S. 206; Pulleyblank E. G., 1966 a, p. 22.

⁵ Pulleyblank E. G., 1966 a, p. 22.

⁶ Рерих Ю. Н., 1963, стр. 122.

⁷ Ibid, p. 122-125; Иванов В. В., 1967.

anciennes. Quant aux Yuezhis, K. Yenoki, à la suite de G. Haloun, suggère de les considérer comme des Scythes. Il pense que les détenteurs de la culture Pazyryk faisaient partie de l'État Yuezhi. «Selon mon idée», écrit K. Enoki, «le Yuezhi du III^e siècle av. J.-C. étaient très similaires dans leur territoire et leur pouvoir aux Turcs des VI^e-VII^e siècles, et la soi-disant migration des Yuezhis n'était pas une migration d'un groupe de personnes d'un endroit à un autre, mais un recul des tronçons est et nord de l'État de Yuezhin.¹ Il faut noter que le côté linguistique de l'équation Yuezhi = Scythian a été critiqué par E. Pulleyblank; d'autres aspects de cette hypothèse sont également extrêmement vulnérables.

En général, le problème de Yuezhi a reçu un puissant élan à la suite des recherches linguistiques menées par des scientifiques des différents pays, y compris soviétiques, au cours du dernier demi-siècle. Il y a eu une accumulation importante de matériel. De nombreuses hypothèses et théories contradictoires ont émergé. Il n'a pas encore été possible de combiner tous ces rapports, faits, observations en une seule image. Apparemment, la création d'une telle image synthétique est une question d'avenir.

Compte tenu de tout ce qui a été fait dans ce domaine, il convient également de noter l'importance progressive que les matériaux archéologiques acquièrent pour résoudre ce problème.

S.P. Tolstov a opposé son concept à l'idée du rôle des relations sino-hunniques-yuezhins dans les événements associés à la fin de la Gréco-Bactriane; "... En général, la conquête de la Bactriane par les "barbares" est représentée comme un mouvement de tribus, principalement de la région de la mer d'Aral, dans une direction sud contre leurs ennemis traditionnels."² À notre avis, ce sont les événements survenus dans les territoires éloignés de l'Asie centrale qui ont vraiment conduit à l'invasion des régions du nord de l'Asie centrale par de grandes masses de nomades - les Yuezhis, qui ont impliqué des masses encore plus importantes de tribus et de peuples nomades d'Asie centrale dans le mouvement. Une sorte de réaction en chaîne a commencé. Cependant, elle n'a pu procéder avec une intensité aussi importante que parce que, poursuivant cette comparaison, une «masse critique» a été atteinte dans le «chaudron».

Assaut contre la Gréco-Bactriane

En 206 av. J.-C., plusieurs décennies avant l'invasion de l'Asie centrale par les Yuezhis, des hordes de nomades se trouvaient déjà aux frontières du royaume gréco-bactrien. L'affaiblissement supplémentaire de ce royaume a conduit, évidemment, à la perte constante de ses territoires nordiques. En lien avec les mouvements provoqués par l'arrivée des Yuezhis, une attaque plus décisive contre la Gréco-Bactriane a commencé. Comment ce processus s'est réellement déroulé, nous ne savons pas. Une solution possible (qui, comme d'autres, présente de nombreuses vulnérabilités) est la suivante. Les Sakas déplacés par les Yuezhis ont traversé le Turkestan oriental et le Pamir à travers des cols de montagne vers le nord-est de l'Inde.³ Les Sakarauks habitant à la partie médiane de Syr-Darya ont capturé Sogdiana, et de là sont allés à l'oasis de Merv et se sont déplacés vers le sud - à Sakastan (Sistan moderne) et au nord-ouest de l'Hindustan. Au sud, en Bactriane, de grands groupements de tribus se sont également déplacés de la périphérie de Fergana (Tokhars?) et de Septs-rivières, ainsi que de l'aile d'une autre vague de nomades venus de la région de la mer d'Aral.

L'ambassadeur chinois Tchzan-Tsian en 128 av. J.-C. avait déjà noté que les Yuezhis ont conquis Dahya - Bactriane; cependant, alors le résident général du chef Yuezhis était toujours au nord de l'Amu-Darya.⁴ Apparemment, dans un premier temps, les dirigeants des régions de Bactriane reconnaissent leur dépendance vassale à l'égard des Yuezhis; plus tard,

¹ Еноки К., 1959, p. 227-232.

² Толстов С. П., 1948 а, стр. 245.

³ Литвинский Б. А., 1960 а, стр. 8-11.

⁴ Бичурин, II, стр. 151-152.

dans le cadre du mouvement des troupes Yuezhis vers le sud, l'administration des Yuezhis a été établie.

De toute évidence, A.K. Narain a raison, qui a écrit que le royaume gréco-bactrien a été attaqué selon différentes lignes d'opérations par différents peuples et à des moments différents.¹ En conséquence, Greco-Bactriane est tombée. À la fin du II^e - la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C. les dernières possessions des souverains gréco-bactriens ont été capturées et liquidées.

Ainsi, contrairement à la Parthie, l'assaut nomade a conduit à l'effondrement complet du royaume gréco-bactrien.

2. ASIE CENTRALE AU II - I SIÈCLE AV. J.-C.

Bactriane et Sogdiana

La capture de Bactriane par les Yuezhis a conduit à sa fragmentation et à sa décentralisation. Initialement, chaque ville avec la région environnante avait ses propres dirigeants restés de l'époque gréco-bactrienne. Des sources chinoises rapportent qu'il y avait cinq dominions dépendant du dirigeant Yuezhi. Après la réinstallation à Dakhya - Bactriane, "la maison des Yuezhis ... a été divisée en cinq maisons princières".² Ce texte suggère que la division territoriale correspondait, comme c'était très souvent le cas chez les nomades venus plus tard en Asie centrale, au principe tribal.

Les dirigeants de ces domaines portaient le titre, que les Chinois ont rendu avec le mot «khi-khéu» (ancien son *heap-goh*). Il est presque certain que c'est le même titre qui apparaît plus tard sur les pièces de monnaie Kushan sous la forme de *yavyga*, puis revient aux Turcs sous la forme de *yabgu*. Comme l'a montré G. Bailey, ce titre est étymologisé de l'Iranien et était censé signifier «leader».³

La véritable grille des événements qui se sont déroulés aux II-I siècles av. J.-C., pratiquement inconnu. Les seules données que nous ayons obtenues de l'étude des matériaux numismatiques et archéologiques.

Probablement, après l'effondrement du royaume gréco-bactrien, de petites pièces de monnaie, des oboles, portant le nom du roi gréco-bactrien Eucratides, ont continué à circuler sur le territoire de la Bactriane. Les découvertes de pièces faites dans le sud du Tadjikistan montrent que ces pièces ont également été frappées pendant les Yuezhis - à la fin des II-I^{er} siècles av. J.-C. En même temps, ils reproduisent les monnaies d'Eucratides lui-même avec une légère déformation des inscriptions. On suppose qu'ont été émises plusieurs séries de pièces similaires (on les trouve à Hissar et à Qabadian).⁴

D'autres pièces de monnaie frappées d'après le modèle de l'un des derniers dirigeants gréco-bactriens, Hélioclès, sont également extrêmement importantes. Certains d'entre eux sont très proches des monnaies d'Hélioclès, sur d'autres il y a l'image d'un cheval, qui n'existe pas sur les monnaies d'Hélioclès. Les pièces avec un cheval sont plus récentes et indiquent probablement une sorte de changement politique, peut-être une volonté de consolider le pouvoir au I^{er} siècle av. J.-C. Ces pièces ont été trouvées dans les vallées de Surkhan-darya et de Hissar,⁵ et plus récemment dans la région de Parkhar au Tadjikistan.

Les pièces qui imitaient les pièces gréco-bactriennes ont également continué à être frappées à Sogd. Cependant, les tétradrachmes d'Euthydemus ont été prélevés comme

¹ Narain A. K., 1962, p. 138.

² Бичурин, II, стр. 184, 227.

³ À propos de ce voir.: Литвинский Б. А., 1967 б, стр. 36.

⁴ Мандельштам А. М., 1966 в.

⁵ Массон В. М., 1957 б.

échantillon. Certaines de ces pièces, qui sont les plus proches de l'échantillon original, auraient pu être frappées (et circulées) à une époque qui coïncide chronologiquement avec la seconde moitié de l'existence du royaume gréco-bactrien, lorsque la Sogd s'est peut-être déjà libérée du règne de la Gréco-Bactriane. D'autres, très éloignés de l'original, auraient pu être frappés après l'effondrement de la Gréco-Bactriane. Ces pièces sont apparemment associées à l'oasis de Boukhara.¹

En outre, d'autres pièces ont circulé à Sogd (et en partie à Bactriane). Les pièces avec un archer au revers sont très intéressantes; dans l'inscription grecque - le nom du roi séleucide Antiochus, mais sur l'avers n'est pas lui, mais le dirigeant local. Ces pièces ont été trouvées à Tal-i Barzu près de Samarkand et à Penjikent.

Il y a beaucoup de pièces avec le nom de Hirkod, certaines avec du grec, d'autres avec des inscriptions sogdiennes. R. Ghirschman sur certaines monnaies suggère la lecture suivante de l'inscription grecque: "[Monnaie] Hirkod [fils] Ardetra sakarauk." Dans la légende sogdienne, il lit le nom Artadr (ou Aratadr) et "sakarag".² Sur la base de sa lecture de ces légendes, R. Ghirshman soutient que ce sont les Sakarauks qui ont capturé Sogd et s'y sont installés, et leur pouvoir a augmenté grâce aux ressources de cette riche région. Cependant, la lecture elle-même soulève de sérieux doutes.

Dans le cours inférieur du Kafirnigan (vallée de Beshkent) et dans la région de Babushov (sur la rive droite de l'Amu-Darya, entre les stations de Tashrabad et de Mukry), de grands cimetières de nomades ont été étudiés. Ils sont situés à une certaine distance des oasis agricoles sédentaires, dans des oasis semi-désertiques, mais à proximité de sources d'eau. Les cimetières sont situés à l'extérieur des terres irriguées. Ainsi, ils semblent occuper une position dominante sur les oasis. D'autre part, les cimetières sont situés entre les passages traversant l'Amu-Darya. Tout cela correspond à l'idée de grandes masses de population qui sont passées à un mode de vie semi-nomade lorsqu'elles ont déménagé dans les régions du nord de la Bactriane.

Les cimetières creusés dans la vallée de Kafirnigan ont donné d'abondantes découvertes matérielles: armes (pointes de flèches, poignards, etc.), bijoux, y compris de l'or, de la céramique, etc.³ Une grande partie est sans aucun doute empruntée ou obtenue de la population sédentaire locale, par exemple, la poterie typique de Bactriane, etc. Cela montre que les processus d'interaction culturelle avec la population sédentaire ont conduit à l'entrée rapide et généralisée de nombreux éléments de la culture de Bactriane dans la vie des conquérants nomades. Les fouilles ont également montré que dans leur type anthropologique, les nouveaux arrivants étaient très proches de la population des régions du nord de l'Asie centrale: les Sakas et les Ussuns de la région de Sept-rivières et de la mer d'Aral, et la superposition des caractéristiques anthropologiques mongoloïdes est perceptible.⁴ Cependant, il est possible qu'il s'agisse de monuments non pas d'étrangers, mais de la population nomade de Bactriane (hypothèse de B. A. Litvinsky).

Les lieux de sépulture de la population nomade nouvellement arrivée ont également été étudiés à Sogd. Il s'agit notamment des cimetières de Quymazar et de Lavandak.⁵ Leur importance historique et culturelle est très proche de celle des cimetières de Bactriane. Et ici, à Sogd, les nouveaux arrivants ont adopté la culture de la population sédentaire locale.

Davan – l'Ancien Etat de Fergana

¹ Массон В. М., 1954.

² Ghirshman R., 1946, p. III-115; Массон В. М., 1955, стр. 42-43; ИТН, I, 1963, стр. 346-347. Pour la difficulté de lire les légendes sogdiennes sur les pièces de cette époque, voir.: Henning W. B., 1958, S. 26.

³ Мандельштам А. М., 1966 а; 1966 б.

⁴ Кияткина Т.К., 1965, стр. 6-8.

⁵ Обельченко О. В., 1956; 1961.

Dans les sources chinoises II-I siècles av. J.-C. le pays vaste, riche et densément peuplé de Davan est décrit en détail. La grande majorité des chercheurs, russes et étrangers, placent Davan à Fergana. La difficulté réside dans la manière d'expliquer l'apparition du nom "Davan", qui est complètement différent du mot "Fergana". En général, le mot «Davan» apparaît jusqu'au III^{ème} siècle av. J.-C. Puis les noms "Bohan" et "Polona" (V siècle ap. J.-C.) apparaissent, et il est indiqué qu'ils correspondent à l'ancien Davan. Polona est, bien sûr, la transcription chinoise du mot Fergana.¹ Quant à Davan, ici, comme indiqué, une explication est offerte que c'est ainsi que les Chinois ont appelé le pays, dont le nom était associé aux Tokhars (* Taxwar).

Selon les informations obtenues en Chine à la fin du II^e siècle av. J.-C., la population de Fergana était de 300 mille personnes. Cependant, le recensement n'a pas été effectué à ce moment-là et les méthodes d'estimation approximative n'ont pas non plus été élaborées. Par conséquent, ce chiffre est simplement l'impression du voyageur, et non le résultat d'informations précises. Il y avait de nombreuses villes et grandes colonies à Davan (selon les sources, le chiffre est de 70). La ville principale était Ershi.

Apparemment, «les habitants ont les yeux enfoncés et la barbe touffue; qualifiés dans le commerce ... Les femmes sont respectées. Ce que dit la femme, le mari n'ose pas échouer.»²

Davan est décrit comme un pays à l'agriculture très développée. Il y avait de grands vignobles ici. Le vin était produit et conservé pendant plusieurs décennies. De la luzerne ("herbe mu-su") a été semée.

Les chevaux Fergana étaient particulièrement célèbres. Parmi eux, on connaît les argamaks, qui ont fait l'objet du désir de l'aristocratie des pays voisins. Les Chinois rêvaient surtout de ces chevaux Fergana qui «suaient le sang».³ Ils les considéraient comme des chevaux célestes, sur lesquels on peut galoper jusqu'au «pays de l'immortalité». L'empereur Han Wu-di, qui cherchait maniablement des moyens de devenir immortel, était particulièrement désireux de recevoir des chevaux suant le sang. Ces chevaux Fergana sont devenus des objets de culte et de vénération en Chine. Il est arrivé au point que les poètes ont commencé à leur consacrer des odes. Cependant, ces chevaux n'avaient pas besoin d'admiration, mais d'un traitement: ce qui était perçu comme un signe de divinité - leur écoulement de sang - était en fait le résultat de parasites mangeant leur peau.

Les empereurs chinois ont tenté de conquérir Davan. Les habitants de Davan ont dû endurer une guerre à long terme difficile avec les envahisseurs. En 104 av. J.-C. une armée chinoise, composée de 60 000 cavaliers, a été envoyée à Davan et, comme l'écrit une source chinoise, «plusieurs dizaines de milliers de jeunes soldats chinois» ont été ajoutés comme forces auxiliaires. A défaut de réussir, les pitoyables restes de l'armée chinoise sont revenus. Puis la deuxième attaque fut faite, dans laquelle la soixante milli^{ème} armée est allée, accompagnée d'unités auxiliaires. Les Ferganéens sous la direction de leur roi Mugua ont combattu courageusement les envahisseurs. Et bien que dans cette lutte, ils aient subi de lourdes pertes et soient morts des suites de la trahison lui-même Mugua, les envahisseurs ont finalement été forcés de repartir. La continuité de la politique menée par Mugua a été assurée par le fait que son jeune frère a été intronisé.⁴

Ainsi, le peuple de Fergana, soutenu par les peuples voisins d'Asie centrale, a pu résister à l'expansion des Han et défendre son indépendance.

Régions et peuples du Nord

¹ Бичурин, II, стр. 161-162, 188.

² Бичурин, II, стр. 161-162, 188.

³ Ibid, p. 161-162, 186-188.

⁴ Бичурин, II, стр. 163; I, стр. 162-167; 1963 б, стр. 350-351.

Un des peuples qui est venu au secours des Ferganéens à une heure difficile était les Kanghuys, les habitants de Kanghuy (l'ancien son de khân-kiâh). Des sources rapportent des informations assez détaillées sur Kanghuy. D'une part, Kanghuy limitait Davan, c'est-à-dire Fergana. Apparemment, c'était sa frontière sud-est. Au sud, Kanghuy bordait les Yuezhis. Dans le nord-ouest, les possessions de Kanghuy s'étendaient aux Yantsay, c'est-à-dire aux tribus araliennes sarmates-alan, qui dépendaient de Kanghuy.¹

Qui étaient ces Kanghuys? Où était le centre de leurs vastes domaines? Selon S.P. Tolstov Kanghuy et Khârezm² sont le même, qui est devenu assez répandu dans notre historiographie, a longtemps été considéré comme tout à fait acceptable. Cependant, une étude attentive des sources et une familiarisation avec les résultats des dernières recherches conduisent à la conclusion que de nombreux faits contredisent son point de vue.

Les dépliants de Kanghuy se trouvaient, très probablement, le long du Syr-Darya, et la résidence des dirigeants de Kanghuy était située dans la région de Tachkent. Ainsi, le noyau de Kanghuy était situé au milieu de Syr-darya. Il est donc clair pourquoi les Kanghuys pourraient venir en aide aux Ferganéens dans leur lutte contre les Chinois. Khârezm, en revanche, se trouvait à la périphérie lointaine des possessions qui passaient sous l'influence de Kanghuy.

L'ethnicité du peuple Kanghuy est controversée parmi les scientifiques. Il y a un point de vue selon lequel ce sont des Turcs. D'autres soutiennent que les Kanghuys sont parmi les locuteurs des langues tokhariennes. Il est plus probable, cependant, qu'il s'agissait des habitants de langue iranienne, descendants et héritiers des Sakas de Sir-darya.

Les sources appellent les Kanghuys "les nomades". Il est également rapporté que, selon les coutumes de Kanghuy, «ressemble absolument à Yantsay». Mais à Yantsay, «les gens vivent à l'intérieur des murs d'argile». En effet, il y avait de nombreuses colonies sur le territoire qui faisait partie de Kanghuy.³

Comme il ressort clairement des sources écrites, Kanghuy était une puissante association d'État. Pendant la période de prospérité maximale, au Ier siècle av. J.-C., il avait 120 000 soldats. Kanghuy a poursuivi une politique étrangère indépendante et a aidé ses voisins dans leur lutte contre les envahisseurs étrangers. En temps de paix, il a clairement démontré aux représentants de la cour Han à quel point ils le considéraient peu. Avec désespoir, ils rapportèrent: "Kanghuy ... fier, impudent."⁴

La suite de l'histoire de Kanghuy est peu connue. De retour en 270 ap. J.-C. il envoyait des ambassades à l'étranger en Asie centrale. Plus tard, son pouvoir tombe finalement et il fait partie de l'état Ephtalite.

Les recherches archéologiques de la Syr-darya moyenne ont établi qu'il y avait de nombreux cimetières et colonies là-bas. Parmi ces derniers, la colonie de Qauntchi près de Yangi-Yul a été initialement étudiée (par G.V. Grigoriev). Le cimetière de Djuna est situé à côté. Les spécialistes-archéologues appellent la culture du milieu Syr-Darya des derniers siècles av. J.-C. et les premiers siècles de notre ère la culture Qauntchin-Djun. Sa zone principale s'est ensuite étendue, atteignant les montagnes Qaramazar et Samarkand. Cette culture est la culture Kanghuy. Il est certainement d'origine locale. Parmi les croyances du peuple Kanghuy, sur la base de données archéologiques, la croyance en Farn, une divinité qui faisait partie du panthéon zoroastrien, est révélée. Cette divinité était le protecteur et le patron des dirigeants, et en même temps la maison, la famille, la santé. Il a été personnifié, notamment, sous la forme d'un bélier. C'est pourquoi les habitants de Kanghuy ont rendu les

¹ Бичурин, I, стр. 150, 165, 186, 229.

² Толстов С. П., 1948 а, стр. 20-26.

³ Литвинский Б. А., 1968.

⁴ Бичурин, II, стр. 184-185.

poignées de leurs vaisseaux zoomorphes - sous la forme d'un bélier (des restes de ces idées ont survécu parmi les Tadjiks à ce jour).¹

Ussun (ancienne prononciation O-swän) est une grande formation nomade au nord-est de l'Asie centrale et au Turkestan oriental. Selon la légende, les Ussuns auraient d'abord vécu en Mongolie, puis se seraient déplacés vers l'ouest. Le dirigeant des Ussuns s'appelait Kunmo (kun-bagh - "le prince sur les tribus"). Les Ussuns, dit la légende, vivait en Mongolie et Kunmo Nan-dou-mi les gouvernait. Plus tard, les Ussuns ont été attaqués par les Yuezhis. Nan-dou-mi a été tué. Les Ussuns ont migré vers les Xiongnus, espérant trouver une protection contre eux (une autre option - les Xiongnus eux-mêmes ont tué le chef des Ussuns). Le Kunmo tué avait un fils nouveau-né. Une fois, le tuteur du nouveau-né «a emmailloté le bébé et l'a laissé dans l'herbe, alors qu'il partait lui-même à la recherche de nourriture. Et quand il revint, il vit qu'une louve le nourrissait de sa mamelle, et un corbeau planait au-dessus de lui, tenant de la viande dans son bec. [Le tuteur] le considérait comme une âme et, le prenant dans ses bras, l'emmena au Xiongnu. Le [Hunnish] Shanyu tomba amoureux et l'éleva. Et quand Kunmo a atteint la maturité, il lui a rendu le peuple de son père et l'a envoyé à la tête de l'armée». Devenu plus fort, il a finalement attaqué les Yuezhis qui avaient émigré vers l'ouest et, pour se venger de la mort de son père, les a vaincus.²

"Les Ussuns ne pratiquent ni l'agriculture ni le jardinage, mais avec le bétail, ils migrent d'un endroit à l'autre, regardant la liberté dans l'herbe et l'eau", a déclaré la source. Au Ier siècle av. J.-C. les Chinois croyaient que le nombre d'Ussuns dépassait 600 000. C'était l'une des possessions les plus fortes d'Asie centrale, devant laquelle la Chine se plaisait.

Les représentants de la noblesse ont joué un rôle important. Leur richesse est indiquée par le fait qu'ils avaient d'énormes troupeaux de bovins, seulement de chevaux - 4 à 5 000 chacun. Les fils adultes du dirigeant avaient leur propre destin et, lorsqu'ils décidaient des affaires de l'État, le Kunmo n'était pas autocratique.

L'intronisation du nouveau Kunmo a été réalisée par les «plus âgés».³

Les dernières informations sur les Ussuns sont contenues dans le rapport de l'envoyé Dong Ding, qui s'est rendu dans leur capitale, "Ville de la Vallée Rouge" en 435. A cette époque, les Ussuns subissaient une forte pression des Avars, et perdirent finalement leur indépendance politique.⁴

De nombreux cimetières d'Ussun ont été fouillés dans le Tien-Shan et Sept-rivières.⁵ Le matériel obtenu lors de ces fouilles a permis de clarifier et de représenter plus clairement l'histoire et la culture des Ussuns. Nous notons seulement que les informations provenant de sources écrites sur l'arrivée des Ussuns en provenance de l'Est ne doivent pas être prises trop littéralement. Apparemment, une tribu relativement petite s'est installée en Asie centrale. La partie principale de l'union tribale, connue dans l'histoire sous le nom "Ussun", représente une nouvelle transformation de la population locale Sakas.

Les Ussuns n'étaient, bien entendu, pas uniquement engagés dans l'élevage de bétail. Ils connaissaient l'artisanat et l'agriculture. On peut considérer que les Ussuns, comme les Sakas, ont occupé de vastes territoires du Turkestan oriental.

Parthes. Victoire de Parthie sur Rome

¹ Григорьев Г. В., 1948; Тереножкин А. И., 1950 6, стр. 158-160; Литвинский Б. А., 1968,

² Бичурин, II, стр. 155-156. Analyse des variantes de la légende sur l'origine des Ussuns, voir.: Зуев Ю. А., 1960, стр. 121-124; Pulleyblank E. G., 1970, p. 154-160.

³ Бичурин, II, стр. 190-198.

⁴ Зуев Ю. А., 1960, стр. 121.

⁵ Воеводский М. В., Грязнов М. П., 1938; Бернштам А. Н., 1950, 1952; Кибиров А. К., 1959; Акишев К. А., Кушаев Г. А., 1963.

Le pouvoir de la Parthie augmenta énormément sous le règne de Mithridate I. Après sa mort (88/7 av. J.-C.), la Parthie subit d'abord des échecs. En ce moment, Rome mène une politique extrêmement agressive à l'Est. Comme frontière entre la Parthie et Rome, les deux côtés ont reconnu le fleuve Euphrate. Cependant, les actions agressives des Romains les ont inévitablement amenés à se heurter aux Parthes, qui n'étaient pas du tout pacifiques. Les premières escarmouches ont eu lieu en 65 av. J.-C., et les Romains ont remporté une victoire complète en eux.

En 54 av. J.-C. Rome a commencé les préparatifs d'une grande attaque contre la Parthie. Les troupes romaines étaient commandées par le célèbre commandant Krasé, qui, cependant, ne connaissait pas du tout le théâtre des opérations militaires et ne connaissait pas du tout la tactique parthe. La principale armée parthe, dirigée par le roi Orodes II (vers 58-39 av. J.-C.), envahit l'Arménie, où les Parthes s'attendaient à ce que les troupes de Crassus apparaissent. Mais Krasé a traversé la plaine vers la Mésopotamie. Il n'a pas tenu compte du fait que la cavalerie parthe est la plus dangereuse de la plaine. L'armée romaine traversa l'Euphrate et, attirée par les Parthes, fit une marche de trois quatre jours dans les profondeurs de la zone désertique. Le commandant parthe Surena s'est parfaitement préparé pour la rencontre. En plus des détachements de cavalerie habituels, il avait à sa disposition un millier de cataphractaires - cavaliers en armure. Il avait un grand nombre de flèches à l'avance.

9 mai 53 av. J.-C. près de la ville de Carr, les Parthes ont attaqué les Romains envahisseurs. Avant la bataille, le tonnerre des tambours de combat parthe retentit. Ayant effrayé les Romains avec ces sons, - écrit Plutarque (Mark Krasé, 24), - les Parthes ont soudainement jeté les couvertures de leur armure et sont apparus devant eux comme des flammes, eux-mêmes dans des casques et des armures en fer brillant de Margian, tandis que leurs chevaux étaient en armure de cuivre et de fer. Surena lui-même est apparu, énorme de stature et le plus beau de tous ... Les Parthes, s'étant installés en formation lâche, ont commencé à tirer des flèches de tous les côtés, presque sans viser (les Romains étaient si encombrés et proches qu'il était difficile et délibérément de manquer) et ont infligé de lourdes, frappant fort de leurs grands arcs serrés, les pliant fortement pour donner plus de force à la flèche. Dans de telles conditions, la situation des Romains devenait déjà désastreuse ... ».

Puis Krasé jeta la meilleure partie de l'armée romaine dans l'attaque, mettant son fils à la tête. Les Parthes ont commencé à battre en retraite. Lorsque, à la poursuite des Parthes, le détachement romain se retira sur une grande distance, il fut encerclé par les Parthes et détruit.

La nuit, les troupes romaines ont commencé un vol précipité. Mais cela ne les a pas sauvés. En fin de compte, presque tous ont été tués ou faits prisonniers. Krasé est mort. Sa tête coupée, comme un trophée de guerre, fut livrée à Horod II.¹

Les Romains capturés, selon certaines sources, se sont installés dans la région de Merv. Ici, les légionnaires romains ont des familles, ont servi dans l'armée parthe (Horace, "Odes", III, 5, 5). Certains d'entre eux, apparemment, se sont dirigés vers le nord-est, à Sept-rivières.² L'un des documents nissiens enregistre la réception de vin des chefs des tagmas, et leurs noms (parthes) sont nommés. Tagma est un mot grec pour légion à l'époque romaine.

I. M. Dyakonov et V. A. Livshits pensent que le document nissien reflétait le flux de vin des légions romaines plantées en Parthie orientale.³ Cette conjecture est extrêmement spirituelle, mais elle n'est pas incontestable - la pénétration de ce terme dans la langue parthe dans le processus de contacts romano-parthe n'est pas exclue (ou peut-être est-ce le résultat d'un emprunt direct au grec, où ce terme signifiait «ordre», «détachement de l'armée») ...

Sous le roi Pokor en 40 av. J.-C. les Parthes ont même capturé la Syrie et la Palestine, et l'Asie Mineure est tombée sous leur influence. Certes, Rome a rapidement retrouvé ces zones.

¹ Pour plus de détails, voir: Бокщанин А.Г., 1949.

² Dubs Н.Н., 1957.

³ Дьяконов И.М., Лившиц В.А., 1966, стр. 150-151.

Cependant, ce n'est pas l'essentiel: la Parthe au I siècle av. J.-C. était un redoutable rival de Rome, les troupes parthes vainquirent plus d'une fois les légions romaines.

3. ROYAUME DE KUSHAN

La période initiale du royaume Kushan

Parmi les monnaies communes sur le territoire de Bactriane et de Sogd, il y a un groupe de monnaies, à l'avvers duquel se trouve un buste d'homme avec un bandeau royal dans les cheveux. Sur le revers - le roi-cavalier, derrière la déesse Nike vole vers lui. Sur le même côté, il y a une inscription grecque de quatre mots. Le premier mot est «gouverneur», et ici on utilise un dérivé du terme grec «tyran», qui à ce moment-là pourrait signifier un dirigeant dépendant (et non suprême). Puis vient le nom de ce souverain - Giray (une telle lecture est traditionnelle, mais d'autres ne sont pas exclues). Il existe un autre nom ou titre dont la signification n'est pas encore claire. Le quatrième mot est la traduction du mot «Kushan» en lettres grecques. Comme l'a montré le célèbre numismate A.N. Zograf, qui a étudié ces monnaies, leur type reprend le type des monnaies d'Eucratides et peut être daté du milieu du Ier siècle av. J.-C.¹

Nous n'avons aucune information dans les sources écrites sur l'identité du "Geray au pouvoir" qui a frappé ces pièces, qui est désigné comme "Kushan". Mais cette dernière désignation met en lumière l'identité de ce dirigeant. Les chroniques historiques chinoises contiennent une histoire sur la façon dont les Yuezhis, ayant déménagé à Dakhya - Bactriane, ont été divisés en cinq possessions vassales, dont l'une s'appelait Guyshuan. «Après un peu plus de cent ans, le prince guyshuan Kyojuku a soumis les quatre autres princes et s'est déclaré souverain sous le nom de Guyshuan. Il commença à se battre avec Anxi, maîtrisa Gaofu, détruisit Puda et Gibin et s'empara de leurs terres. Kyojuku a vécu plus de 80 ans. À la mort, son fils Yangaozhen a reçu le trône et a conquis l'Inde, dont il a confié l'administration à l'un de ses généraux. Désormais, les Yuezhis sont devenus la maison la plus forte et la plus riche. Les États voisins l'appelaient le souverain guyshuak, mais la cour chinoise a conservé l'ancien nom des Yuezhis les Grands.»²

Guishuang (plus précisément kiwài-sian)³ est la transcription chinoise du terme «Kushan», connu par les inscriptions sur les pièces. Ainsi, Geray fut le premier souverain de cette dynastie Kushan, probablement à une époque où cette dynastie commençait à peine son ascension. Il peut avoir été l'ancêtre (père ou grand-père) du souverain Kushan Kyojuku mentionné dans les pièces.

Les pièces de monnaie Kushan se trouvent en grand nombre en Asie centrale, en Afghanistan et en Inde. Ils représentent la source la plus importante de l'histoire de l'état de Kushan. Les inscriptions indiennes, dans lesquelles apparaissent les noms des rois Kushan, sont également très significatives. Certaines données sur les activités des rois Kushan ont survécu, en plus des Chinois, également dans la tradition historique indienne et tibétaine. Tout cela est très fragmentaire, difficile à comparer et contradictoire.

Le problème de la chronologie de Kushan

¹ Зограф А. Н., 1937.

² Бичурин, II, стр. 227-228. La traduction de E. Shavanne est presque identique à celle de Bichurin (Chavannes E., 1907, p. 190-192), ainsi que la traduction de E. Pulleyblank (Pulleyblank E. G., 1966-1968, p. 1).

³ Pulleyblank B. G., 1962, p. 118.

La pierre d'achoppement reste le problème de la chronologie de Kushan, dont les chercheurs discutent activement depuis plus de 100 ans. Il semblerait que les inscriptions avec les noms des rois Kushan trouvés en Inde et au Pakistan auraient dû servir de point de départ. Beaucoup de ces inscriptions ont des dates, mais elles n'indiquent pas à quelle époque elles appartiennent. Il est possible que les désignations chronologiques sur les inscriptions soient comptées en deux époques ou plus. Il est bien connu qu'en Inde plusieurs époques ont existé en parallèle: l'ère commençant avec le nirvana de Bouddha, l'ère Vikram - Vikramaditya Samvat (57 av. J.-C.), l'ère Saka - Saka-kala (78 ap. J.-C.) et d'autres. Les scientifiques ont émis l'hypothèse que dans l'Inde ancienne, les calculs chronologiques étaient effectués en fonction des époques étrangères: séleucide,¹ parthe et autres. En outre, il est suggéré qu'à l'époque de Kushan, les événements pourraient être calculés à partir de nombreuses autres dates, par exemple à partir de la date de l'invasion des Yuezhis. La Bactriane, le début du règne de certains dirigeants, etc. La difficulté réside dans le fait que dans l'Inde ancienne il y avait une pratique de ne pas désigner des centaines ou des milliers d'années, mais seulement des dizaines et des unités.

L'ère de Kanishka - le plus célèbre des rois Kushan, le chercheur anglais E. Thomas suggéra en 1874 de le relier aux Séleucides (312 av. J.-C.), mais dans les inscriptions associées à cette époque, envisager de manquer le nombre de centaines, à savoir «trois» (cents). Ensuite, Kanishka devrait, en tenant compte des dernières découvertes d'inscriptions, commencer son règne en 9 av. J.-C. Le plus grand connaisseur d'archéologie et de numismatique de l'Inde A. Cunningham a hésité entre l'époque de Vikram, la date de l'ère séleucide, etc. D. Fergusson a avancé en 1884 l'idée que l'époque de Kanishka commence avec l'ère de Saka - 78 après J.-C. A. Cunningham l'a accepté par la suite. Cette date est alors devenue très répandue dans la littérature. L'un des épigraphistes et chercheurs les plus réputés de la langue khotan-sak, S. Konov, qui a scrupuleusement étudié toutes les sources sur cette question, n'a pu se prononcer sur un seul point de vue. Il a appelé 128/29, 130, 134, 138 ans de notre ère comme point de départ du règne de Kanishka. S'appuyant sur les indications astronomiques des inscriptions, il tenta de clarifier (avec l'aide d'astronomes) cette date, mais ne parvint pas à une conclusion sans ambiguïté. En fin de compte, il a exprimé l'opinion que le règne de Kanishka a commencé vers 200 ap. J.-C. Cette hésitation et la recherche d'un chercheur aussi important montrent en soi la complexité du problème. Parallèlement aux dates ci-dessus, de nombreuses autres ont été avancées. En particulier, R. Girshman a proposé 144 ap. J.-C.²

En 1902, des articles ont été publiés par le chercheur indien D.R. Bhandarkar. Analysant les faits de l'histoire des Kushans dans le contexte de l'histoire indienne avec l'implication des inscriptions indiennes associées aux Kushans, il a tiré des conclusions qui semblaient complètement paradoxales. L'essence de son argumentation était la suivante. À son avis (cela reflétait le niveau de la science à cette époque), il y avait la séquence suivante de règne des rois Kushan: Kujula Kadfiz, Kujula Kara Kadfiz, le roi sans nom et Vima Kadfiz. Une inscription à Panjtar, datée de 123 d'une époque inconnue, où apparaît un souverain Kushan, mais sans nom, Bhandarkar le considère comme lié à Kujula Kadfiz. Conditionnellement, il a supposé qu'il avait commencé à régner 3 ans plus tôt, c'est-à-dire dans 120 ans d'une époque inconnue. Chacun des quatre rois nommés ci-dessus, il a doté d'un terme de vingt ans de règne, un total de 80 ans, et le règne de Vima Kadfiz était censé se terminer en 200 ans d'une ère inconnue. Les inscriptions aux noms de Kanishka, Khuvishka, Vasudeva, connus à l'époque, étaient datées de 5 à 98 d'une époque inconnue. Le chercheur a

¹ Cunningham A., 1883; Sircar D. C., 1965, p. 219-235; «The Age of Imperial Unity», 1951, p. 154-158.

² Excellentes critiques voir.: Van Lohuizen-de Leeuw J. E., 1949; p. 1-72; Ghirshman R., 1957, p. 690-722; Rosenfield I. M., 1967, p. 253-258; Narain. A. K., 1968. Pour une vue d'ensemble la plus complète, voir: Зеймаль Е. В., 1968 а.

considéré qu'il s'agissait de la même époque, mais avec l'omission de centaines, c'est-à-dire que le règne de ce groupe de rois a commencé en 205 et s'est terminé en 298 d'une époque inconnue. Comme point de départ de cette ère, il a proposé d'accepter la soi-disant ère Saka (établie selon d'autres sources) - c'est 78 ap. J.-C. Un simple recalcul a donné pour 205 une ère inconnue (l'inscription initiale connue alors) 283 ap. J.-C. comme le début du règne de Kanishka. Bhandarkar a également tenté de prouver que c'est avec cette définition chronologique que l'histoire de Kushan «s'inscrit» le plus clairement dans le cadre de l'histoire de l'Inde.¹

Il est facile de voir les points faibles de cette hypothèse. La liste des dirigeants sur laquelle Bhandarkar était basé s'est avérée erronée. Il est tout à fait arbitraire de supposer que chacun d'eux a régné pendant 20 ans (Kujula Kadfiz, d'ailleurs, à en juger par des sources chinoises, aurait pu régner beaucoup plus).

Il y a maintenant eu une accumulation importante de matière. Les inscriptions actuellement connues ont une pause de 200 à 299 d'une époque inconnue. Une inscription de 187 (ou 184) mentionne Vima Kadfiz.² Selon les données numismatiques, après Kadfiz, Kanishka a régné, mais les inscriptions avec le nom de Kanishka commencent par une inscription datée de la première année (?), suivie d'une inscription datée de la deuxième année, et ainsi de suite - jusqu'au 23; Vasishka - 24-28 ans, Khuvishka - 28-60 ans; Kanishka II - 41 ans; Vasudeva - 64 ou 67-98 ans d'une époque inconnue.³ Toute la question est de savoir à quelle époque les auteurs des inscriptions de Kanishka et des rois suivants avaient à l'esprit.

Ainsi, en particulier, l'un des principaux experts sur ce problème, le professeur néerlandais Lohuizen-de Leeuw, après avoir étudié de manière approfondie tout le matériel disponible, est arrivé à la conclusion qu'«avec le niveau actuel des connaissances, il faut reconnaître que la première année de l'ère Kanishka devrait soit coïncider ou être plusieurs années plus tard que l'an 200 de l'ancienne ère.» Sur la base de l'idée de «compatibilité» des époques, elle a pris 129 av. J.-C. comme point de départ. Dans le même temps, le début du règne de Kanishka tombe en 78 ap. J.-C.⁴

À l'avis de 78 ap. J.-C. comme le début du règne de Kanishka est venu sur la base de ces matériaux et d'autres et de plusieurs autres scientifiques.⁵

Une analyse paléographique scrupuleuse réalisée par le scientifique pakistanais A. Dani⁶ permet de conclure que la «compatibilité» des époques ne contredit pas, mais est confirmée par la paléographie des inscriptions. C'est un argument très lourd, mais pas non plus décisif - la paléographie indienne n'est pas bien développée; afin que sur sa base on puisse juger avec confiance les décennies.

Cependant, il existe (nous avons écrit à ce sujet ci-dessus) et d'autres systèmes de datation qui datent du début du règne de Kanishka à 103 ap. J.-C. (Narain), 128/29 ap. J.-C. (D. Marshall), 144 ap. J.-C. (R. Girschman), environ 200 (le dernier point de vue de S. Komov), 235/36 (R. Goble), 248 (R. Majumdar).

Récemment, le chercheur soviétique E.V. Zeimal a présenté un argument détaillé en faveur de l'hypothèse Bhandarkar, selon laquelle toutes les dates du règne des rois Kushan sont aussi tardives que possible.

¹ Bhandarkar D. R., 1902, p. 269-302, 385-386.

² Cependant, l'opinion a été exprimée que l'identification du nom dans cette inscription avec le nom du roi est douteuse - il ne s'agit pas de Vima Kadfiz, mais d'une sorte de gouverneur de Kushan (Sircar D. S., 1963, p. 139); selon Rapson, c'est le nom du dirigeant local de la région montagneuse.

³ Maricq A., 1958, p. 386-393; Rosenfield J., 1967, 1968 a, p. 264-273; Зеймаль Е. В., 1968 а, стр. 18-23, 32-47 (liste complète des inscriptions).

⁴ Van Lohuizen-de Leeuw I. E., 1949, p. 63-65, 1-72, 302-387, табл. А. В.

⁵ Sircar D. C., 1960, p. 185-188.

⁶ Dani A. H., 1968, p. 1-3.

En plus des inscriptions trouvées en Inde et au Pakistan, il s'est inspiré de données numismatiques. Le schéma de chronologie relative, modifié par E.V. Zeimal sur la base de l'idée de Bhandarkar, se présente comme suit (entre crochets - les nombres de centaines absents des inscriptions sont restaurés).¹

Les noms des dirigeants	Années par inscriptions	Années de notre ère
Kujula Kadfiz	environ 100-169	178-238
Vima Kadfiz	160 - 200	238-278
Kanishka I	[2] 00-[2]23	278-301
Vasishka	[2] 24-[2]28	302-306
Khuvishka	[2] 28-[2]60	306-338
Kanishka II	[2] 41	319
Vasudeva	[2] 64 - [2] 98	342-376

Il n'est pas difficile de voir que la date initiale du règne de Kujula Kadfiz est basée sur la date adoptée par Bhandarkar. Quant au 160, il est totalement conditionnel, et la durée de vie de ce souverain, notée par des sources écrites, a apparemment joué un rôle dans le choix de cette date.

Le seul point de départ pour établir une datation relative du règne de Vima Kadfiz est sa mention dans l'inscription de 184/187, et la limite précoce (160) est associée à la limite supérieure (complètement conditionnelle) de son prédécesseur Kujula Kadfiz. La fin du règne de Vima Kadfiz en 200 découle de l'hypothèse que le règne de Kanishka I commence à partir de 200 ou 201 (soit à partir de 278 ap. J.-C.). Ce dernier ne repose que sur l'hypothèse de Bhandarkar de «compatibilité» (après la désignation insérée de centaines) de toutes ces dates.

Ainsi, bien que le schéma de Bhandarkar modifié par E.V. Zeimal semble beaucoup plus logique et harmonieux, sa principale faiblesse - le manque de preuve de la prémisse de la «compatibilité» des dates (malgré les arguments paléographiques d'A. Dani) - n'a pas été supprimée.² Tout aussi controversée est l'opinion selon laquelle le point de départ de la chronologie Kushan est 78 («ère Saka»).

E.V. Zeimal a avancé plusieurs autres arguments importants en faveur de l'hypothèse de Bhandarkar. Pour certains des personnages et des détails des pièces de monnaie Kushan, il voit des prototypes dans la monnaie romaine. En particulier, pour les pièces de monnaie Kushan de Khuvishka, il trouve des prototypes en monnaie romaine du deuxième quart du IIIe à la première décennie du IVe siècle. Étant donné que ces caractéristiques ne pouvaient apparaître dans la monnaie Kushan qu'après avoir été développées en romain, les pièces Kushan correspondantes de Khuvishka doivent appartenir à la première moitié du IVe siècle ou plus tard. C'est ce que E.V. Zeimal considère comme un argument en faveur de 78 comme la date de départ d'une ère inconnue, puisque Khuvishka devrait alors se prononcer [(78 + 228) - (78 + 260)] en 306 – 338 de notre ère. Le deuxième argument numismatique, sur lequel s'appuie E.V. Zeimal, est la datation des pièces de monnaie Kushan-Sassanid (frappées selon le type de pièces de Vasudeva et donc après lui), proposée par V.G. Lukonin, et, en conséquence, l'effondrement de l'empire Kushan - 70-80 de IV siècle. À cet égard, des sources iraniennes, chinoises et indiennes sont également impliquées et interprétées.³

L'hypothèse Bhandarkar-Zeimal, malgré son attractivité, n'est encore qu'une hypothèse. Les mêmes matériaux numismatiques sont interprétés par R. Göbl comme une preuve en

¹ Зеймаль Е. В., 1964, стр. 40-46; 1965, стр. 4-6; 1968 б.

² L'un des principaux épigraphistes modernes D. Sirkar (Inde) nie catégoriquement la possibilité que des centaines d'époques manquent dans les dates des inscriptions de l'ère Kanishka, ainsi que toute l'idée de «compatibilité» des époques. (Sirkar D. C., 1960, p. 249-250; см. также: Mukherjee B. N., 1967, p. 107, 110, 117).

³ Зеймаль Е. В., 1968 б; Луконин В.Г., 1967, стр. 16-40.

faveur de son schéma chronologique, dont les dates sont presque un demi-siècle plus anciennes que dans le précédent.¹

Bien que l'histoire de l'État de Kushan se soit développée sur un vaste territoire, elle était liée à l'histoire de la Chine - Han, de l'Iran sassanide, des États de l'Inde, nous n'avons pas de synchronicités indiscutables. Donnons un exemple.

Selon la chronique historique chinoise, le 5 janvier 230, une ambassade de Po-t'iao, le roi de Yuezhi, est arrivée en Chine. Même E. Shavann a reconnu ce nom comme une transmission chinoise probable du nom de Vasudeva, mais a considéré qu'il était impossible de coïncider avec ce roi Kushan Vasudeva, qui a gouverné plus tard Kanishka et Khuvishka.

À la suite de Karlgren, ce nom devrait en fait sonner Puâ-d'ieu. Habituellement, le chinois initial *p* transmet les sons *p* ou *b* dans des mots étrangers; ici, il est utilisé pour transmettre le son *v*. P. Pello cherchait une issue, proposant d'accepter que le texte soit amendé et lu *Buâ-d'ieu*. Il a néanmoins accepté la comparaison avec Vasudeva, mais pas sans aucun doute, avec la question, E. Pulleyblank considère l'amendement possible, il est enclin à penser qu'il s'agit toujours de Vasudeva, bien qu'il ne déclare pas avec certitude, soulevant à nouveau la question de savoir quel type de Vasudeva, - ce nom pourrait être commun dans la famille royale Kushan et plusieurs personnes pourraient le porter.²

Pour résoudre ce problème complexe, les chercheurs ont tiré à plusieurs reprises en plus de ceux énumérés ci-dessus et d'autres matériaux et observations: des découvertes conjointes dans des trésors ou dans des couches archéologiques de pièces de monnaie Kushan et romaines, des données sur les monnaies indiennes locales (et du Turkestan oriental), des matériaux archéologiques provenant des sites où Kushan monnaies ou inscriptions, œuvres d'art, preuves obscures des traditions indiennes et tibétaines, etc. Cependant, tout cela n'admet en aucun cas une seule interprétation.

En 1913 et 1960 à Londres, des colloques ont eu lieu sur la datation du règne de Kanishka. Ce problème a été discuté en détail et en profondeur lors de la Conférence internationale sur l'histoire, l'archéologie et la culture de l'Asie centrale à l'ère Kushan (Dushanbe, 1968). Encore une fois, les chercheurs n'ont pas pu parvenir à un point de vue commun.

Il semble que les matériaux disponibles actuellement soient encore insuffisants même pour une solution fondamentale à la question de la préférence de l'un ou l'autre schéma chronologique, on peut ramasser des arguments et développer des preuves tout à fait logiques pour tout schéma dans lequel le début du règne de Kanishka se référera à n'importe quelle année à partir de la seconde moitié du Ier siècle de notre ère et jusqu'à la seconde moitié du IIIe siècle ap. J.-C. À cet égard, la preuve d'un certain nombre d'inscriptions indiennes, de sources chinoises et occidentales sur certains événements qui ont eu lieu dans l'État de Kushan, les historiens modernes se réfèrent au règne de l'un ou l'autre roi, selon l'expression appropriée du savant indien B. N. Puri, «essayant les installer sur les îles errantes de la chronologie Kushan." Le propre livre de B.N. Puri "India under the Kushanas",³ qui est un résumé utile du matériel, montre en même temps clairement que la science n'a pas encore de critères objectifs pour résoudre de nombreuses questions de l'histoire de Kushan.

Capture territoriale

"Le prince guyshuan Kyojuku" (dans les temps anciens, selon P. Pelliot, ce nom ressemblait à *K'iaudz 'iau kiep*) de sources chinoises correspond au roi Kushan Kujul Kadfiz des légendes monétaires (les deux premières parties du nom chinois véhiculent - "Kudzula" le

¹ Cm.: Göbl R., 1964, S. 7; 1967.

² Pelliot P., 1934, p. 40; Harmatta 1965; Pulleyblank E. G., 1966-1968, p. 121.

³ Puri B. N., 1965.

dernier - "Kadfiz").¹ Donc, nous savons qu'il s'est battu avec Anxi, c'est-à-dire avec Parthia. En outre, il est rapporté que ce dirigeant a conquis Gaofu (ou Kaofu), c'est-à-dire Kaboul. Cependant, nous apprenons à propos de cette possession qu'avant cela elle dépendait d'Anxi, et ce n'est qu'après avoir vaincu Anxi que les Yuezhis (Kushan) ont capturé Gaofu.² (Par conséquent, on peut supposer que les Kushans à ce stade n'ont pas fait face à la Parthe proprement dite, mais à des dirigeants semi-indépendants du Parthe oriental et les ont vaincus.) Puis un coup fut porté à Puda, qui dans l'antiquité sonnait *b'uok-d'ât* et pouvait refléter, comme le croyait déjà I. Marquart, l'ethnonyme de la Paktia (Hérodote, IV, 44; VII, 67; Hécatée, fr.178).³

La question la plus difficile est celle de Gibin. Dans sa localisation, nous suivons le scientifique italien L. Petech, qui estime qu'il s'agit de la partie nord-ouest de l'Hindustan: la région du Gandhara et du Pendjab occidental.⁴

Ainsi, déjà sous Kujul Kadfiz, qui est plus souvent appelé Kadfiz I, l'Etat de Kushan s'est considérablement développé. Il a dépassé les frontières de la Bactriane et a commencé à couvrir de nombreuses régions et peuples.

Certaines données sur l'histoire des Kushans pendant le règne de Kadfiz I peuvent être extraites des pièces de monnaie.⁵ Il y a un groupe de pièces de monnaie, sur l'avvers duquel il y a un portrait de l'un des plus récents souverains gréco-bactriens Hermey et une inscription avec son nom. Au revers, il y a une figure d'Hercule et une inscription. "Kujul Kadfiz, Yabgu Kushan, inébranlable dans la foi." Certains chercheurs (par exemple, D. Sircar, A. Simonetta, V.M. Masson) estiment que ces pièces reflètent la situation qui s'est initialement développée lors de l'avancement de Kadfiz I dans les régions montagneuses du centre de l'Afghanistan, où il a été contraint de reconnaître temporairement la primauté du roi gréco-bactrien Hermey; dans les pièces décortiquées conjointement, la règle gréco-bactrienne était placée à l'avvers.⁶ Cependant, il y a une autre opinion selon laquelle il ne s'agit pas d'une frappe conjointe, mais de la reproduction par Kadfiz I de pièces antérieures avec un changement et une introduction de son nom. Selon V.V. Tarn, cela était dû au fait que l'un des ancêtres de Kadfiz aurait été marié à la fille ou à la sœur de Hermey, et les pièces portant deux noms reflétaient les revendications héréditaires de Kadfiz I. Cependant, ces liens familiaux n'ont pas été prouvés. D'autres savants (Rapson, Bachofer, Narain) partent du même principe, mais dans une version plus réaliste, à savoir que Kadfiz I a continué à frapper les pièces d'Hermey, en y ajoutant son nom parce que ces pièces étaient les plus répandues dans la région.⁷

Il n'est donc pas encore possible de décider dans quelles circonstances ces pièces ont été frappées.

L'étude des autres monnaies, frappées par Kadfiz, déjà uniquement pour son compte, montra un changement progressif du titre: de yabgu («chef») à «grand roi» et même «roi des rois».⁸

Apparemment, la croissance des territoires, le renforcement du pouvoir ont entraîné une augmentation de l'ambition: pendant son règne, bien que très long, Kadfiz I, dirigeant d'une petite région, s'est transformé en monarque, auquel de nombreux pays et peuples ont obéi.

Outre les sources écrites, les abondantes découvertes de ses pièces y témoignent de l'annexion d'une partie du territoire du nord-ouest de l'Hindoustan par Kadfiz I. Seulement à la

¹ Pelliot P., 1934, p. 39. B. Karlgren donne une forme similaire (см.: Конов S., 1933, p. 27-28).

² Бичурин, II, стр. 228.

³ Petech L., 1950, p. 69; Ср.: Массон В. М. и Ромодин В. А., 1964, стр. 68.

⁴ Petech L., 1950, p. 69-70.

⁵ Cunningham A., 1892, p. 6-8, 25-28 et résumés ultérieurs, publications et recherches sur les pièces de monnaie Kushan.

⁶ Sircar D. C., 1953, p. 138; Simonetta A. M., 1958, p. 171; Массон В. М., Ромодин В. А., 1964, стр. 158-159.

⁷ Tarn W., 1951, p. 503-507; Narain A. K., 1968, p. 160-162; Rosenfield J. M., 1967, p. 12-13.

⁸ Marquart J., 1901. S. 208-209.

colonie de Taxila (Sirkap) 2500 ont été trouvés. Le nombre de découvertes en Asie centrale est faible. Au Tadjikistan, des pièces de monnaie de ce roi ont été retrouvées à Shakhrinau, Douchanbé, Qabadian,¹ Khorog, etc.

Les pièces avec le nom de Kadfiz I ont été frappées uniquement de cuivre. Le premier groupe de ces monnaies est, selon E.V. Zeimal, ceux qui imitent les monnaies de Hermey. Parmi les pièces de monnaie de Kadfiz I, il y a celles qui imitent les premières pièces impériales romaines.²

Il existe un autre grand groupe de pièces sans le nom du souverain, mais avec le titre «roi des rois, grand sauveur» («soter megas»). Leurs découvertes en Asie centrale sont relativement peu nombreuses; ils ont également été trouvés dans différentes régions du Tadjikistan. Sur la base d'un certain nombre de considérations, certains chercheurs (M.E. Masson, G.A. Pugatchenkova, A.K. Narain) estiment que ces pièces sans nom ont été frappées par Kadfiz I.³ Cette hypothèse est très tentante, mais des difficultés numismatiques insurmontables sont apparues. A. Simonetta croit que le roi qui a frappé ces pièces a régné simultanément avec Kadfiz II, mais a été éliminé par ce roi.⁴ L'idée a également été exprimée à plusieurs reprises que les pièces de monnaie du «roi sans nom» étaient frappées par plusieurs dirigeants approximativement synchrones. E.V. Zeimal estime que les premières pièces de cette série sont parallèles dans le temps aux pièces de Kadfiz I, et les dernières précèdent les pièces de Kadfiz II ou leur sont parallèles.⁵ Enfin, il y a un point de vue selon lequel "soter megas" n'appartenait pas au nombre des dirigeants suprêmes du royaume Kushan, mais était d'un rang inférieur.⁶

La chronique chinoise, à la suite de Kyojuku (Kadfiz I), appelle son fils Yangaozhen (dans l'antiquité *Iäm-kau-t ien*).⁷ Selon les données sur les pièces, il s'agissait de Vima Kadfiz. Kadfiz. Il prit le titre fort de «roi des rois, maître du monde, sauveur». À en juger par les inscriptions et les données sur les pièces de monnaie, les rapports de la chronique sur la conquête de nombreuses régions du nord de l'Inde par ce dirigeant reflétaient l'état actuel des choses. À Mathura, une statue de pierre a été trouvée, dans l'inscription sur laquelle le nom de Vima Kadfiz⁸ est généralement vu, et au Ladakh, dans la région de Kalatse (*Khalatse*) - une inscription avec son nom et la date de 187 (le début de l'ère inconnu). Certains pensent que Kadfiz II a capturé tout le nord de l'Inde, jusqu'au Cachemire inclus (cependant, ce dernier est remis en question).⁹

Réforme de la monnaie par Kadfiz II

Kadfiz II a réformé le système monétaire en introduisant des pièces d'or en circulation. En poids, les pièces d'or de Kadfiz II, comme on le croyait généralement, provenaient des étalons de poids des pièces de monnaie romaines - "dinarius aureus", cependant, dans la monnaie de Kushan, il y avait des doubles dinars, des dinars à moitié et des quarts de dinars

¹ Зеймаль Е. В., 1960, стр. 115-116.

² Göbl R., 1968; Зеймаль Е. В., 1965, стр. 6-7. Les numismates ont diverses hypothèses sur le prototype romain romain suivi des images (tête masculine à l'avant) sur certaines des pièces de monnaie de Kadfiz; Monnaies romaines d'Auguste, de Tibère, de Claudius, etc. Selon Rosenfield, ces images sur les pièces de monnaie Kushan sont données dans une interprétation tellement généralisée qu'une identification exacte avec l'original romain est impossible. (Rosenfield J. M., 1967, p. 13).

³ Массон М. Е., 1950; Пугаченкова Г. А., 1966 а. Selon A.K. Narain (Narain A.K., 1968, p. 8), ces pièces ont été émises par Kadfiz I dans la seconde moitié de son règne.

⁴ Simonetta A., 1958, p. 171.

⁵ Зеймаль Е. В., 1965, стр. 7.

⁶ Göbl R., 1968, p. 5-6.

⁷ Pelliot P., 1934, p. 39.

⁸ Vogel 1930, p. 22, 11. Cependant, cela est contesté par un certain nombre de chercheurs. (Rosenfield J. M., 1967, p. 144-145).

⁹ Ghirshman R., 1946, p. 142. Cp.: Petech L., 1950, p. 75.

(le poids d'un dinar est d'environ 8 g). Depuis la fin du XIX^e siècle la question de la proximité de cet étalon de poids avec le poids des pièces d'or romaines frappées par Auguste, dont le poids était également d'environ 8 g, est discutée. Dans la littérature étrangère et russe, on conclut à plusieurs reprises sur cette base que Kadfiz II a copié le poids de ses pièces d'or des pièces d'Auguste et même plus qu'ils ont été frappés à une époque proche de l'époque d'Auguste. Mais on sait qu'Auguste est mort en 14 av. J.-C., et ses pièces les plus lourdes ont été frappées encore plus tôt - à partir de XIX av. J.-C. Après Auguste, le poids des pièces d'or romaines a progressivement diminué, et à la suite de la réforme de 64 ap. J.-C. il a été établi en 7.3 g. Lohuizen-de Leeuw, sur cette base, a conclu que Kadfiz II a commencé à frapper ses pièces avant cette réforme, c'est-à-dire avant 64 ap. J.-C.¹

Mais, comme D.W. Mac Dowall l'a récemment montré, la question est plus compliquée qu'il n'y paraît à première vue. Premièrement, l'émission de pièces d'or de poids élevé a repris à Rome dans la période post-auguste, jusqu'à 97 ap. J.-C. D'autre part, des pièces d'or pesant environ 8 g n'ont été émises à l'époque d'Auguste que de 19 à 12 av. J.-C., et plus tard ils sont tombés hors de la circulation, ils ne sont plus dans les hordes de la première moitié du I^{er} siècle de notre ère. Ensuite, à Rome, il n'y avait que des pièces dont le poids était inférieur à celui des pièces d'or de Kadfiz II. En même temps, il est absolument impossible (en utilisant n'importe quel schéma chronologique) d'attribuer le règne de Kadfiz II à la fin du I^{er} siècle av. J.-C.

Non seulement ces considérations de D.W. Mac Dowall méritent l'attention, mais aussi sa conclusion que les innovations de Kadfiz II dans cette partie n'étaient en aucun cas et ne pouvaient pas être une simple copie de ce qui se passait à Rome. Tant à Rome que chez les Kushans, une telle pièce d'or représentait une quantité importante. Dans le même temps, les pièces n'étaient pas, en raison de la différence de poids, interchangeables, mais les marchands menant de grandes opérations commerciales les utilisaient dans le commerce international, où le problème de l'échange ne posait pas de difficultés. Selon ce chercheur, les pièces d'or romaines et kushan n'étaient pas destinées à «circuler côte à côte dans un ou même des territoires voisins».²

Et pourtant, nous ne pouvons nous soustraire complètement aux preuves abondantes du grand commerce de l'Empire romain avec l'Inde, en particulier avec le royaume de Kushan, et des nombreux faits de découvertes de pièces de monnaie romaines en Inde,³ et de l'influence incontestable de la monnaie romaine sur le Kushan.⁴ Tout cela suggère que la nécessité d'un commerce international a servi d'incitation à l'introduction de pièces d'or dans la monnaie de Kushan, et l'établissement de l'étalon de poids pour les pièces d'or de Kushan n'a pas été sans l'influence des prototypes romains, bien que, peut-être, il n'y ait pas eu de copie directe.

Kanishka et l'épanouissement du royaume de Kushan

Le plus célèbre des rois Kushan est Kanishka. L'analyse de son nom a provoqué toute une discussion scientifique. G. Bailey a suggéré que la première partie de ce nom vient du mot «kap» («petit, jeune») et que le mot lui-même a le sens de «plus jeune» ou «plus petit».⁵ W.B. Henning a suivi l'étymologie ci-dessus du mot, mais a expliqué le suffixe différemment de G. Bailey.⁶ V.V. Ivanov a proposé de considérer ce suffixe Tokharian, et le mot dans son ensemble comme un hybride Irano-Tokharien.⁷

¹ Van Lohuizen-de Leeuw J. E., 1949, p. 365.

² Mac Dowall D. W., 1960, p. 63-68.

³ Wheeler M., 1955, p. 141-202; Margabandho C., 1965, p. 316-322.

⁴ Göbl R., 1960, p. 76.

⁵ Bailey H. W., 1968.

⁶ Henning W. B., 1965, S. 83-84.

⁷ Иванов В. В., 1967.

Si la signification du nom Kanishka ne peut toujours pas être considérée comme définitivement clarifiée, alors nous nous trouvons dans une situation encore pire lorsque nous nous tournons vers la question de l'époque de son règne. Le manque de données précises n'est en aucun cas compensé par l'esprit d'hypothèses et de suppositions abondantes. Différentes dates ont été supposées: à partir de 78 ap. J.-C. jusqu'à 278 ap. J.-C. Récemment, certains numismates, tant nationaux qu'étrangers, préfèrent une datation tardive (ou relativement tardive) du début du règne de Kanishka, ce qui, cependant, suscite de vives critiques de leurs opposants. Apparemment, de nouvelles découvertes, notamment archéologiques, permettront de clarifier cette question, mais son état actuel est extrêmement loin de toute clarté ou certitude. Et avec la date de Kanishka les dates du règne des autres rois Kushan "errent à travers les siècles".

Selon les données disponibles, le règne de Kanishka a duré au moins 23 ans. Sous lui, il y avait une nouvelle expansion et une consolidation des possessions indiennes des Kushans: le Pendjab, le Cachemire, le Sindh et l'Uttar-Pradesh (à l'est jusqu'à Bénarès) étaient sous son règne. La capitale était la ville de Purushapura (Peshawar moderne).¹

Le territoire de l'État de Kushan sous Kanishka n'était en aucun cas limité au nord de l'Inde: il comprenait la quasi-totalité de l'Afghanistan, de nombreuses régions d'Asie centrale et du Turkestan oriental.

Xuan-tsang a écrit: «Avant, lorsque Kanishka régnait, sa renommée s'était étendue aux États voisins et sa puissance militaire était reconnue de tous. Les princes qui ont rendu hommage à l'ouest de la Chine, reconnaissant la puissance de Kanishka, ont envoyé leurs otages à ce roi.»²

Dans l'inscription de 262 ap. J.-C. le roi sassanide Shapur I sur la «Kaaba de Zoroastre» indique que Kushanshahr s'étendait jusqu'à Peshawar (?), Kasha (Kashgar ou Kesh - Shakhrisabz), Sogd et les frontières de Chacha.³ Les monuments archéologiques et les découvertes de pièces de monnaie permettent d'affirmer que les régions méridionales du Tadjikistan moderne (y compris le Pamir) et de l'Ouzbékistan, ainsi que la vallée de Zeravshan, faisaient sans aucun doute partie de l'État de Kanishka. Il n'est pas exclu que Fergana faisait partie de l'état de Kushan pendant la période de sa plus grande expansion ou était sous son influence; on peut dire la même chose des zones situées le long du cours moyen du Syr-Darya. Rien de précis ne peut être dit à propos de Khârezm sur cette question: il n'y a pas de fondement solide pour l'affirmation de « Khârezm Kushanian », qui se trouve souvent dans la littérature.⁴

Quant au Turkestan oriental, même des sources chinoises tendancieuses admettent que pendant un certain temps ce pays faisait partie de l'État des Yuezhis, c'est-à-dire de l'État de Kushan. Au début, les Kushans et les Hans de Chine étaient en bons termes. Cependant, alors, choisissant un moment opportun, le tribunal Han a fait preuve de trahison: il a arrêté l'ambassade de Kushan. Cela a conduit à un certain nombre de guerres. En conséquence, au début du IIe siècle de notre ère les Kushans ont réussi à mettre leur protégé à la tête de Sulé (Kashgar);⁵ les dirigeants de ce pays avaient «peur» des Yuezhis.⁶

¹ Синха Н. К., Банерджи А. Ч., 1954, стр. 81; Sircar D. C., 1953, p. 141. Sur la base de l'analyse des inscriptions de Kanishka, certains chercheurs tentent de décrire les phases distinctes des conquêtes de Kanishka en Inde et de l'expansion du territoire de son état (Puri V.N., 1965, p. 37 et carte).

² Si-Yu-Ki, p. 173.

³ Sprengling M., 1953, p. 7, 14; Луконин В. Г., 1967, стр. 16; 1969 а, стр. 30-31.

⁴ Pour une discussion à ce sujet, voir.: Толстов С. П., 1948 б, стр. 151; Ставиский Б. Я., 1961 а, стр. 111-112; Массон В. М., 1966 в и др.

⁵ Pour plus de détails, voir.: Васильев Л. С., 1955.

⁶ Бичурин, II, стр. 232; Chavannes E., 1907, p. 205.

En raison de l'ambiguïté de la chronologie Kushan, on ne sait pas encore si les guerres Kushan-Chinoises sont liées à Kanishka ou à ses prédécesseurs.¹ La tradition indienne attribue à Kanishka à la fois la possession de la région de Tarim au Turkestan oriental et la victoire sur les Parthes à l'ouest.²

Tout cela montre que Kanishka a réussi non seulement à augmenter la taille de son État, mais aussi, apparemment, à infliger de graves défaites aux plus grands États voisins.

La tradition bouddhiste lie fermement le nom Kanishka au bouddhisme. Selon cette tradition, Kanishka s'est converti au bouddhisme et est devenu un adepte zélé de cette religion. Il a construit un grand nombre d'édifices religieux bouddhistes: stupas, viharas, etc. On lui attribue la convocation du troisième conseil bouddhiste.

Bien sûr, il y a des exagérations évidentes dans la tradition bouddhiste. Cependant, cette tradition est également due à d'autres sources. Ainsi, par exemple, Biruni rapporte la construction du bâtiment bouddhiste Kaniktchaytya à Peshawar par Kanishka.³

La tradition est sans aucun doute basée sur certains événements et tendances réels. Le fait suivant est caractéristique à cet égard. Le prédécesseur de Kanishka, le roi Kushan Vima Kadfiz, a mis sur ses pièces l'image d'une seule divinité - la divinité hindoue Shiva. Cependant, sur les pièces de monnaie de Kanishka et de son successeur Khuvishka, bien que cette divinité se retrouve, elle occupe une place très modeste parmi trois douzaines d'autres divinités.⁴ Parmi ces divinités, il y a des images de Bouddha, les inscriptions «Bouddha» et «Bouddha Shakyamuni».

D'autres divinités, y compris les plus anciennes, apparaissent sur les pièces de monnaie Kanishka. Nous voyons ici des divinités zoroastriennes, comme Varetragna - le dieu de la victoire et du vent, la célèbre Anahita, la divinité solaire et la divinité de la victoire - Mithra, symbole de la richesse et du pouvoir royal - Farro, etc. Il n'y a pas d'unanimité parmi les savants quant à savoir si cette multitude de divinités reflétait la situation réelle dans le panthéon Kushan ou si elle était causée par des objectifs politiques - un appel à divers segments de la population du vaste Empire Kushan.

C'est sous Kanishka que les inscriptions sont apparues pour la première fois sur des pièces de monnaie en Bactriane (et non en grec), exécutées dans la variété Kushan de l'écriture grecque. Cette innovation de Kanishka s'est avérée très viable: de telles inscriptions continuent dans la monnaie de Kushan et par la suite.

Ainsi, dans le domaine de la culture spirituelle sous Kanishka, des changements significatifs sont en cours: sur fond de large tolérance religieuse, la signification du bouddhisme est mise en avant, à laquelle le roi lui-même est enclin; l'importance de la langue bactrienne augmente, qui est susceptible de devenir l'officiel (ou l'un des officiels).

La monnaie de Kanishka est très abondante. L'artisanat et le commerce se développent. L'état de Kushan atteint l'apogée de sa puissance. Mais en même temps, les forces centrifuges commencent aussi à agir: l'hétérogénéité des territoires inclus dans l'État de Kushan se fait sentir, le séparatisme des dirigeants individuels et la politique offensive du royaume sassanide formé en Iran sur les ruines de l'État parthe (depuis 226 ap. J.-C.), qui commence à se renforcer.

Le déclin du royaume Kushan. Kushans et Sassanides

Après Kanishka, à en juger par les inscriptions indiennes, il y avait un souverain nommé Vasishka, mais il n'y a pas de pièces avec son nom, mais il y a des pièces avec le nom de Khoérko (en fait, Khoéshko, car dans la lettre de Bactriane le son "sh" était transmis comme

¹ Pullyblank E. G., 1966-1968, p. 117-121.

² Ghirshman R., 1946, p. 145-146.

³ Бируни, 1963, стр. 360.

⁴ Зеймаль Е. В., 1963, стр. 40-41.

"r"), qui par son nom dans les inscriptions s'appelle Khuvishka.¹ Il a régné pendant plus de trois décennies. Parmi les autres grands rois qui ont longtemps dirigé l'État, Vasudeva devrait être appelé. Sous Vasudeva, seul Shiva reste dans le panthéon monétaire de toutes les nombreuses divinités. Dans le même temps, comme l'a souligné E.V. Zeimal, l'iconographie de l'image de Shiva sur les pièces de monnaie de Vasudeva (ainsi que sur les pièces de Vima Kadfiz) le rapproche des variantes des images ultérieures de Shiva, caractéristiques de cette variété de shivaïsme, qui se caractérisait par des formes extrêmes d'intolérance envers les autres religions.²

On a déjà mentionné ci-dessus au sujet du renforcement de l'Etat iranien Sassanide. Le roi sassanide Shapur I (242-272 ap. J.-C.) entreprend se mettre en campagne vers l'est dans les années 40 du IIIème siècle ap. J.-C. Dans leurs inscriptions, lui et ses successeurs se disent «les rois du Sakastan, du Turestan et de l'Inde jusqu'à la côte de la mer».³

Selon V.G. Lukonin, en fait, Shapur Ier n'a apparemment réussi à soumettre que les régions périphériques de l'ancien État parthe, en particulier le Merv et le Sistan.

Ci-dessus sont les informations sur l'inscription en 262 sur la "Kaaba de Zoroastre" à propos de Kushanshahr. Dans cette inscription, avant d'énumérer les régions (y compris Kushanshahr), Shapur I dit: «Je possède», et après avoir énuméré, il précise: «Tous eux nous payaient un tribut et étaient sous notre règne». On pense que Kushanshahr n'a peut-être pas fait partie de l'État sassanide, mais seulement payait un tribut,⁴ c'est pourquoi on pense généralement que Kushanshahr faisait partie de l'État sassanide.⁵ La durée de cette entrée (peut-être la dépendance des dirigeants kushans vis-à-vis des rois sassanides) est encore impossible à décider. Les rapports des sources ne sont pas d'accord ou même se contredisent. D'une part, l'historien arabe Tabari rapporte que un des premiers des Sassanides, Artashir I, s'est emparé de Merv, Balkh, Khârezm «jusqu'aux confins éloignés du Khorasan».⁶ Ce message est généralement considéré comme fiable et seuls quelques chercheurs le considèrent comme un doute.⁷ Si nous partons de la prémisse que Tabari était exacte, ainsi que de la signification directe de l'inscription sur la «Kaaba de Zoroastre», alors un élément de preuve qui peut être tiré de sources manichéennes n'est pas d'accord avec ces rapports.

Même pendant la vie de Mani, le fondateur de la religion manichéenne, il a envoyé le prédicateur Mar Ammo à l'est (au milieu des années 70 du IIIème siècle). Après avoir passé Khorasan, il est arrivé aux confins du Kushan, plus tard il est mentionné en Zamb (Zemville et la traversée de l'Amu-Darya dans la région de Kerki moderne). Apparemment, la destination finale du voyage de Mar Ammo - la ville de Varutchan (dans la région de Balkh) - était sous le règne des rois Kushan,⁸ mais peut-être sous l'autorité suprême de l'État sassanide ou en dépendant.

Ainsi, les Sassanides ont quand même réussi à frapper et à capturer une partie importante des possessions Kushan. Mais quand?

Le problème de l'époque de la défaite de l'Etat de Kushan par les Sassanides ne peut être résolu en dehors de la question de la datation des pièces dites Sassanid-Kushan et Kushan-Sassanid. Ce problème a été étudié par des numismates et des historiens - A. Cunningham, E. Herzfeld, A. Bivar, V. G. Lukonin, R. Göbl, etc. Certaines de ces pièces ont été frappées

¹ Il y a très peu de données sur le règne de Huvishka, par conséquent, l'affirmation de B.N. Puri selon laquelle «le règne de Huvishka marque probablement la période la plus brillante de l'histoire de Kushan» (Puri V. N., 1965, p. 16) ne repose pas sur des faits réels.

² Зеймаль Е. В., 1965, стр. 14. О шиваизме в кушанское время см.: Puri V. N., 1965, p. 138-139.

³ Луконин В. Г., 1969 а, стр. 34-37.

⁴ Ibid, p. 31.

⁵ ИТН, I, стр. 367; Лившиц В. А., 1969, стр. 56.

⁶ Nöldeke Th., 1879, S. 17-18.

⁷ Луконин В. Г., 1969 а, стр. 22-27.

⁸ Les textes manichéens sur ce voyage ont été recherchés par W.B. Henning (1944, p. 85-90; 1958, p. 94).

d'après le modèle sassanide. Ils avaient une inscription en moyen persan. Ils ont été émis par les monnaies de Merv et Herat. D'autres ont été frappées selon le type de pièces de monnaie tardives de Kushan avec le nom de Vasudeva. Ici, l'inscription est également en persan moyen, mais en caractères Kushan, et certains d'entre eux portent le mot "Bahlo" (Balkh). E. Hertzfeld a suggéré que toutes les pièces émises selon le type Kushan étaient frappées à Balkh,¹ mais même celles qui n'indiquent pas cette ville. Cependant, Bivar a exprimé un doute raisonnable et a suggéré que l'atelier principal était situé dans la région de Kaboul.²

Sur l'une de ces pièces il y a une légende: "Adorateur de Mazda, seigneur Hormizd, le grand roi des rois" et la menthe de Merv est désignée. D'autres pièces contiennent les noms Artashir, Peroz, Varahran. Auparavant, on avait supposé, en particulier par E. Herzfeld, que, disons, Hormizd des pièces de monnaie Kushan-Sassanid est le Shahanshah d'Iran - Hormizd II (302-309), etc. Le début de l'émission de ces pièces remonte généralement au milieu du IIIe siècle ap. J.-C. Une analyse historique détaillée a conduit V.G. Lukonin à la conclusion qu'une telle identification directe est erronée. Il prouve que les pièces de monnaie Kushan-Sassanid (et Sasanid-Kushan) ont été frappées par les princes sassanides (certains d'entre eux ne sont jamais devenus Shahanshahs d'Iran) du milieu du IVe au milieu du Ve siècle de notre ère.³

L'adoption de ce point de vue est dans une certaine mesure un argument en faveur de la datation tardive des dirigeants de Kushan et de l'effondrement de l'état de Kushan non pas au IIIème, mais au IVème siècle. Mais il y a des arguments contre l'hypothèse de V.G. Lukonin. Aucune conclusion définitive ne peut être tirée pour le moment. L'effondrement de l'État de Kushan ne peut être considéré comme une action en un seul acte: il a duré longtemps, sous l'influence de raisons externes et internes.

Nous avons examiné la relation entre les Kushan et l'État sassanide. Cependant, l'État de Kushan a dû se battre dans plusieurs directions: une sorte de regroupement a eu lieu au sein même des Kushan. Ceci est attesté, en particulier, par le message de la chronique chinoise: "... Le courageux roi des Yuezhis - Tsidolo traversa les grandes montagnes avec ses troupes, attaqua le nord de l'Inde et conquiert cinq États situés de Gantolo (c'est-à-dire Gandhara) au nord."⁴ "Sovereign Tsidolo" - le nom chinois de Kidara - l'un des dirigeants Kushan, dans la seconde moitié, ou plutôt à la fin du IVème siècle a pris le pouvoir sur une partie importante de l'ancien état de Kushan. En même temps, une partie de l'Asie centrale est sous la domination des tribus nouvellement émergentes - les Chionites. Enfin, le pouvoir va aux hephtalites. Guerres continues IV-V siècles le plus désastreusement réfléchi sur l'état de l'Asie centrale.

3. VILLES ET CENTRES D'HÉBERGEMENT D'ASIE CENTRALE À L'EPOQUE DE KUSHAN

Nord de la Bactriane

Sur le territoire de l'Afghanistan et du nord de l'Hindoustan, de nombreux monuments de la période Kushan ont été étudiés, y compris de grandes villes comme Begram (près de la ville de Kaboul) - ancienne Kapisa,⁵ Taxila (non loin de la ville de Rawalpindi) - ancienne

¹ Herzfeld E., 1931, p. II.

² Bivar A. D.H., 1956, p. 17.

³ Луконин В.Г., 1967.

⁴ Бичурин, II, стр. 264.

⁵ Hackin J., Hackin R., 1939; Ghirshman R., 1946; Гиршман Р., 1946; Hackin J., Hackin R., Carl J., Hamelin P., P., 1954.

indienne Takkaçila, ou Takshashila,¹ Tcharsada (au nord-est de la ville de Peshawar) - ancienne Pushkalavati² et autres. Des expéditions archéologiques soviétiques ont mis au jour de nombreuses villes et colonies de la période Kushan en Asie centrale. Le matériel est si vaste que nous fournissons les informations les plus concises et sélectives sur certains des sites étudiés.

Termez était l'un des plus grands centres urbains du nord de la Bactriane à l'époque de Kushan. La ville de cet endroit (proche de la moderne) existait alors pendant près d'un millénaire, de sorte que les couches archéologiques de l'époque Kushan sont couvertes par des couches ultérieures. Termez occupait une vaste zone à l'époque de Kushan. Sur son territoire, il y avait de grands centres de culte - les monastères bouddhistes, Kara-Tepe et Fayaz-Tepe. Il y avait de nombreux ateliers d'artisanat dans la ville, y compris la poterie.

Termez de Kushan était l'un des centres de production métallurgique (et, apparemment, métallique) - dans les couches de l'époque de Kushan, de nombreux loupes ont été trouvés ici - des morceaux de fer fritté en forme de paume, obtenus dans le processus de fusion primitive. À Termez, à en juger par certains fragments d'architecture en pierre, il y avait de nombreuses structures monumentales.

Une très grande ville était située près du village de Shakhrinaw. La longueur des murs de la ville atteignait 7 km et la superficie totale qui les entourait était d'environ 350 hectares.³ Ici, en plus des pièces de monnaie, un magnifique chapiteau en pierre avec des images humaines a été découvert.

La ville de Key-Qabad Shah (district de Qabodiyon), née à l'époque gréco-bactrienne, existait également à l'époque de Kushan. Il était équipé de puissants murs défensifs qui délimitaient sa zone rectangulaire (375x285 m). Les côtés longs avaient 9 tours chacun et les côtés courts avaient 7 tours chacun. De plus, il y avait des tours à chaque coin. Toutes les tours sont rectangulaires. A en juger par les sections creusées des murs, un couloir, divisé en sections, les contournait de l'intérieur. Il était attenant à des pièces rectangulaires. Un grand nombre de découvertes ont été faites ici, parmi lesquelles des céramiques, des figurines, des ornements.⁴

À 8 km de la ville moderne de Yavan se trouvait une grande ville de la période Kushan. Sa superficie est d'environ 40 hectares. Il y a une plate-forme surélevée qui ressemble à une citadelle. Elle est contiguë à une haute colline (jusqu'à 8 m de hauteur) mesurant 380x200 m, toute la zone est entourée par un mur d'enceinte. À l'extérieur, il y avait des domaines individuels et des structures funéraires. Des fouilles ont été effectuées principalement dans la citadelle, ainsi que dans d'autres zones. Des terrains à bâtir en terrasse ont été découverts - de petits locaux forment des groupes situés sur les côtés d'une rue étroite ou d'une impasse. Dans la dernière période, les bâtiments étaient très probablement à deux étages. Les restes de bâtiments et les époques précédentes ont été découverts. Les strates de dix mètres de la citadelle renferment les vestiges des édifices successifs de cinq périodes, le bas datant du Ier siècle av. J.-C. - à notre ère, supérieur - IV-V siècles de notre ère. L'évolution de la culture matérielle, en particulier de la céramique, est retracée. On a également trouvé des objets en os (par exemple, des perforations avec des sommets figurés), des bijoux et des objets en métal - moulins à grains, meules, etc.⁵

La colonie sur le site de la colonie de Saksan-Okhur (dans la région de Parkhar) a continué d'exister pendant la période Kushan.

¹ Marshall J., 1956; Ильин Г. Ф., 1958.

² Wheeler M., 1962.

³ Давидович Е. А., 1956, стр. 76-77.

⁴ Кузьмина Е. Е. и Певзнер С. Б., 1956; Мандельштам А. М. и Певзнер С. Б., 1958.

⁵ Литвинский Б. А., 1967 а.

L'un des monuments les plus remarquables de cette époque est le complexe de Khaltchayan (près de Denaw). Ici, sur Khanaka-tepé, il y a en particulier un palais (ou temple). Sa partie avant ressemble à un auvent à quatre colonnes de 16,5 m de long. De là, par trois passages (central et deux latéraux), on pouvait entrer dans le hall principal allongé transversalement. Du mur du fond de cette salle, un passage menait à une salle à deux colonnes. De plus, il y avait des chambres et des couloirs supplémentaires. Les locaux de ce bâtiment étaient décorés de magnifiques sculptures d'argile - des compositions sculpturales entières - et de peintures murales. Ici, sur Khanaka-Tepé, d'autres bâtiments, y compris des bâtiments à deux niveaux, ont été fouillés.

Dans la région de Surkhan-darya, en plus de Khaltchayan, un grand nombre de monuments de l'époque de Kushan ont été enregistrés et étudiés, par exemple Dalverzin-tepé,¹ Hayrabad-tepé, Zar-tepé,² etc.

Sogd, Fergana, Tchatch, Khârezm

Les villes et villages de Sogd, Fergana et Tchatcha de l'époque de Kushan sont beaucoup moins étudiés que dans le nord de la Bactriane. Cependant, on sait que dans ces zones, il y a eu une augmentation significative de la vie urbaine.

Samarkand était une grande ville. Il y avait de nombreuses petites colonies à Sogd. L'un d'eux est la colonie fortifiée de Tal-i Barzu.³

Sur le territoire de Fergana et Ustrushana, il faut noter les colonies de Muntchak-Tepé près de Begovat, une colonie près de la forteresse de Leninabad, une colonie près d'Asht, Shurabashat, Tchun-Tepé, etc. La culture matérielle des colonies de Fergana se distinguait par une originalité significative. Il y avait aussi de grandes différences au sein même de Fergana.

Le long du cours moyen du Syr-Darya, sur le territoire de la région de Fergana et des districts adjacents, la culture Kauntchi-Djun se développe, ainsi nommée d'après la colonie de Kauntchi-tepé et le cimetière de Djun. Les couches inférieures de la colonie Kauntchi remontent aux IIe-Ier siècles av. J.-C., il a continué d'exister jusqu'au milieu du Ier millénaire après J.-C. Ming-Uryuk, Alimbay-tepé, Kugaït-tepé, Aq-tobé, Shaushukum-tobé,⁴ etc. appartiennent à cette époque.

Il y avait de nombreuses villes et colonies à Khârezm. La ville qui s'appelle maintenant Topraq-qala a été étudiée de manière plus détaillée. La ville était un grand rectangle (500x350 m), entouré d'un mur de briques de boue, avec des créneaux et des tours. Au milieu, la ville était traversée par une rue étroite, de part et d'autre de laquelle s'étiraient de grands quartiers résidentiels séparés par des rues.

Le bâtiment principal de la ville était un château grandiose à trois tours - la résidence des rois de la dynastie Khârezm. Ce palais imprenable s'élevait fièrement à 25 mètres de haut, sa partie centrale occupait une superficie de 80 x 80 mètres, les locaux étaient de deux étages et avaient des fonctions diverses. Un groupe de salles de cérémonie a été découvert, y compris le grandiose (280 m²) - "salle des rois".

Des socles étirés le long de ses murs, divisés par des cloisons en sections séparées. Il y avait des groupes sculpturaux représentant des rois Khârezm, des reines, des nobles et des divinités. Il y avait de magnifiques peintures sur les murs et dans les niches. D'autres pièces du palais étaient également décorées de reliefs sculpturaux et de peintures. Parmi les locaux auxiliaires, il faut noter ceux qui représentaient «l'arsenal» (entrepôt d'armes, atelier d'armes). Les restes des archives ont également été retrouvés.⁵

¹ Пугаченкова Г. А., 1966 б.

² Альбаум Л. И., 1960.

³ À propos de ce voir.: Григорьев Г. В., 1940 а, 1940 б; Ставиский Б. Я., 1967.

⁴ Левина Л. М., 1967; Максимова А. Г. и др., 1968.

⁵ Толстов С. П., 1962, стр. 204-226; Рапопорт Ю. А., 1968; Неразик Е. Е., 1969.

5. ÉCONOMIE DE L'ASIE CENTRALE À L'HEURE KUSHAN

Agriculture. Irrigation

Une étude archéologique détaillée de vastes territoires, menée par des archéologues, montre que presque toutes les principales zones d'Asie centrale ont déjà été développées en termes agricoles. Dans les plaines, l'agriculture s'est développée, principalement irriguée, ainsi que l'élevage bovin. La construction d'irrigation a pris une ampleur grandiose. Des réseaux entiers de canaux ont été construits et fonctionnaient à Khârezm, dans la vallée de Zeravshan, etc. Des canaux anciens de l'époque de Kushan ont été identifiés au Tadjikistan, en particulier dans la vallée de Vakhsh. Pour l'irrigation, l'eau était utilisée non seulement des rivières, mais aussi des sources, qui à l'époque étaient sans doute plus nombreuses qu'aujourd'hui. Ainsi, par exemple, dans la partie nord de la vallée de Vakhsh, dont les terres principales étaient irriguées à partir du canal principal sorti du fleuve Vakhsh, un groupe de colonies, par exemple, la colonie de Halkajar près du village d'Uyaly, était situé sur la terrasse supérieure, où l'eau est maintenant pompée. À l'époque de Kushan, ces colonies et les champs environnants étaient alimentés en eau par les sources de montagne. Dans le même temps, ici, comme dans la vallée de Yavan, les cultures pluviales étaient apparemment également pratiquées. L'agriculture pluviale était répandue dans les contreforts et les régions montagneuses. Dans le temps Kushan était maîtrisé toute la vallée du Zeravshan supérieur, jusqu'à Matcho moderne.¹

La technologie agricole est restée très primitive. Le plus grand progrès a peut-être été observé dans l'irrigation. Lors des fouilles de Tal-i Barzu, une pointe de fer d'une charrue a été trouvée.²

Au I^{er} siècle de notre ère la diffusion des meules commence. Les plus anciennes meules à main ont été retrouvées dans un enterrement dans les montagnes de Qaramazar. Au départ, les meules étaient très petites, puis leur taille augmente considérablement et elles deviennent plus, surtout aux III-IV siècles.

Des sources écrites et des découvertes archéologiques indiquent qu'à l'époque de Kushan, les agriculteurs d'Asie centrale cultivaient presque toutes les cultures connues au Moyen Âge: céréales, technique, jardin, fourrage, etc. Les variétés de variétés sont caractéristiques. Ainsi, à Khârezm aux III-IV siècles de notre ère des cépages de vin et de table ont été cultivés. Le travail de sélection populaire, mené de génération en génération, a contribué à l'émergence de variétés à haut rendement adaptées aux conditions locales. Ce n'est pas un hasard si les voisins de l'Asie centrale ont emprunté de nombreuses cultures agricoles à ses peuples (par exemple, les Chinois - la culture de la luzerne et de la noix).

Dans les plaines entourées de montagnes, notamment à Fergana, se développe l'élevage de bovins en pâturage lointain, associé au mode de vie semi-nomade d'une partie de la population, à ses migrations saisonnières. Les bovins de haute race du peuple Fergana, en particulier les chevaux Fergana, suscitaient encore l'envie de leurs voisins et étaient largement exportés en dehors de Fergana.

Construction et artisanat

Lors de fouilles archéologiques, les types de structures suivants ont été découverts: 1) des palais, 2) des bâtiments religieux, 3) des bâtiments résidentiels, 4) des bâtiments industriels, 5) des installations de stockage, 6) des fortifications, 7) des structures d'irrigation, etc. La plupart des types de ces structures se sont réunis non pas isolément, mais en

¹ Ставиский Б.Я., 1961.

² ИТН, I, стр. 360-370.

combinaison les uns avec les autres. Une définition fonctionnelle claire de certains monuments spécifiques n'est pas toujours possible: par exemple, on ne peut pas exclure la possibilité qu'il n'y ait pas un palais à Khaltchayan, mais un temple.

Les bâtiments publics étaient souvent de nature monumentale. Les châteaux et palais des souverains étaient de taille considérable, élevés sur de hautes plates-formes, entourés de fortes fortifications. Les grandes salles aux hauts plafonds étaient décorées de magnifiques œuvres d'art plastique et de magnifiques peintures murales. Les murs étaient très massifs.

Parmi les lieux de culte, certains étaient petits. Par exemple, la partie centrale du sanctuaire bouddhiste d'Ayrtam (près de Termez) est très petite. Mais il était également décoré de hauts-reliefs en pierre (la fameuse frise Ayrtam).

Le développement résidentiel n'était pas toujours de haute qualité. Il s'agissait souvent de petites pièces bâclées, dont les murs étaient recouverts d'un simple plâtre d'adobe. Dans le même temps, il y avait aussi des chambres spacieuses avec des murs d'albâtre. Apparemment, le caractère et la disposition des locaux résidentiels reflètent à la fois les traditions locales et la différenciation sociale et foncière de la société.

Les ingénieurs de fortification d'Asie centrale ont également réalisé de grandes réalisations. De puissants murs de forteresse, renforcés par des tours en saillie, des portes complexes, des meurtrières fréquentes - tout cela se situait au niveau des meilleures réalisations de fortification de son temps. Et dans les vallées du Pamir occidental, d'énormes forteresses ont été érigées: Qahqaha, Yamtchun, etc., situées sur les principales lignes de communication et formant un système de fortifications interconnectées à long terme.¹

Une variété de matériaux ont été utilisés dans la construction. Pour la construction des murs, des blocs blocs d'argile et des briques brutes étaient généralement utilisés (la brique de format carré était courante, dont le côté avait de 32 à 44 cm). Parfois, en particulier dans les montagnes, la dalle en pierre était également utilisée comme matériau de mur. La brique brûlée était peu utilisée et timidement. En Bactriane, la poursuite de la tradition hellénistique en présence de matériaux naturels appropriés a conduit à l'utilisation généralisée de pièces en pierre pour les structures porteuses et pour la décoration: bases de colonnes simples, dites toriques, et plus complexes, profilées «mansardées»; troncs de colonne en pierre; de magnifiques chapiteaux en pierre, variant et développant le type de chapiteau corinthien (sur le chapiteau trouvé à Shakhrinaw, images de figures humaines et de griffons); les fondations en pierre des pilastres, etc. Les troncs de colonnes et les plafonds étaient souvent en bois. Les carreaux de céramique ont également été utilisés dans les plafonds.

Les structures du plafond étaient à poutres apparentes et voûtées. Cependant, ces derniers n'étaient utilisés que pour des ouvertures relativement petites. Les voûtes ont été réalisées selon la technique des segments inclinés.

La production artisanale s'est développée aussi bien dans les grandes villes que dans les petites villes. Nous le savons grâce à d'innombrables découvertes d'objets et d'ateliers d'artisanat entiers. Ainsi, par exemple, dans de nombreux endroits, des restes de poterie ont été trouvés. On sait que les potiers tiraient dans plusieurs types de fours. Des cuissons en terre cuite ont également été effectuées dans ces fours. La poterie de cette période a été récupérée en grand nombre lors des fouilles. La variété de types et de formes de plats est très grande; les vaisseaux répondent aux normes les plus élevées, en particulier la vaisselle pour la cuisine et la vaisselle de cérémonie. Par exemple, les gobelets du cimetière de Tup-Khana (à Hissar) ont les murs les plus minces, soigneusement lissés et polis. Deux mille ans se sont écoulés, mais leurs murs sonnent comme s'ils étaient de cristal! Les plats de cérémonie sont recouverts de diverses décorations estampées, ont des poignées bouclées, etc.

¹ Pour les forteresses de Wakhan voir: Бернштам А. И., 1952; Бабаев А., 1965.

Des ustensiles en métal et des bijoux étaient également produits presque partout. Des récipients en bronze, des chandeliers, des miroirs, des bracelets, des boucles d'oreilles, des bagues et de nombreux autres objets étaient utilisés dans la vie quotidienne de la population. L'ensemble de ces articles était très grand, la finition était élevée. Des moules de fonderie ont été trouvés dans lesquels la coulée des produits a été faite.

La verrerie est également représentée par divers articles. Il y a surtout de nombreuses perles, parmi lesquelles les perles de mosaïque, scintillantes, étincelantes de toutes les couleurs de l'arc en ciel se détachent; trouvé des perles de mosaïque avec des images humaines. Les perles dorées à deux couches sont également très efficaces: leur noyau est recouvert de la feuille d'or la plus fine, la couche externe est en verre transparent incolore.

Les produits des ateliers d'armes étaient abondants. L'arme à distance, l'arc, est grandement améliorée à cette époque. Un type spécial d'arc à poulies se propage, ayant une forme en cinq parties, collé avec des plaques d'os ou de corne. La patrie de cette arme puissante est l'Asie centrale, plus tard elle se propage à l'Iran sassanide. Par conséquent, le nom «sassanide», répandu dans la littérature occidentale, n'est pas juste, il serait plus correct de l'appeler, comme le suggèrent les scientifiques soviétiques, «kushan-sassanien». De l'Asie centrale, ce type d'arc a pénétré jusqu'aux Sarmates et plus à l'ouest jusqu'à l'Écosse, au sud - à l'Iran et à l'Inde, à l'est - à la Chine.¹ Lors des fouilles de monuments d'Asie centrale, des plaques d'os et de corne ont été trouvées, qui recouvraient les surfaces de l'arc et, dans plusieurs cas, des arcs complexes entiers ou reconstruits. Les flèches étaient en bois ou en roseau, les pointes de flèches étaient en fer, de plusieurs types. Les plus répandus étaient les pointes avec un pétiole et trois projections triangulaires - les lobes. À la fin de cette période, des pointes de flèches avec une ogive de forme complexe apparaissent.²

Les guerriers étaient armés de poignards et d'épées. En Asie centrale dans les premiers siècles de notre ère, de grandes épées en fer à deux tranchants (jusqu'à 1,2 m de long) sans réticule et avec un long manche en forme de tige prévalaient. D'autres types d'armes incluent la lance, la hache de combat et la fronde.

Pour la construction et pour le fonctionnement des ateliers artisanaux, il était nécessaire de disposer de matières premières. L'extraction des minéraux pendant la période Kushan a fortement augmenté. Des minéraux métalliques, des matériaux de construction, des pierres semi-précieuses et précieuses, etc.³ ont été extraits des entrailles de la terre et une partie des produits de l'industrie minière et de l'artisanat métallique a été exportée.

Commerce extérieur et intérieur

L'ère Kushan était caractérisée par la présence d'un système monétaire développé, de diverses dénominations et d'une frappe abondante. Tout cela témoigne de l'existence d'une production et d'une circulation de marchandises dans le pays. À cet égard, il est important que la majeure partie de l'émission de Kushan soit constituée de pièces de cuivre. Cela peut indiquer l'introduction de l'échange monétaire dans la sphère de la vie quotidienne.⁴ Lors de la présentation des contours historiques du royaume de Kushan, certains changements importants ont déjà été notés que la monnaie de Kushan a subi à différentes périodes. Dans le même temps, il faut noter que les numismates ont jusqu'à présent porté une attention principale, presque exclusive, au traitement de classification des pièces de monnaie kushan,

¹ Литвинский Б. А., 1966; ср. Хазанов А. М., 1966.

² Литвинский Б. А., 1965.

³ Sans aucun doute, l'extraction de l'or a été réalisée à grande échelle. Apparemment, les mines d'Asie centrale étaient les principaux fournisseurs d'or des monnaies de Kushan; le reste a été reçu d'Afghanistan, d'Inde et en cours de commerce avec d'autres pays; apparemment, les pièces d'or romaines ont été fondues.

⁴ Массон В. М., Ромодин В. А., 1964, стр. 183.

aux questions d'iconographie, etc. Le côté socio-économique est encore pratiquement sous-développé.

Parallèlement au commerce intérieur, le commerce extérieur se développe également considérablement. Pline (XII, 84) rapporte un énorme volume d'importations (pour 100 millions de sesterces) de l'Inde, du Turkestan oriental et d'Arabie à l'Empire romain. Une certaine partie de cette importation provenait des territoires du royaume de Kushan, y compris ceux d'Asie centrale. Ainsi, selon Pline (XXXIV, 145), du fer de grande valeur était exporté de Serica vers l'Empire romain. Comme le suggère M. Khvostov, il s'agit de faire entrer dans l'Empire romain non pas du fer lui-même, mais des produits qui en sont issus.¹ On pourrait aussi penser qu'au moins une partie de ce fer, comme d'autres produits, est en fait originaire d'Asie centrale. Pour une époque ultérieure - le Moyen Âge - l'exportation de fer et de produits en fer hors d'Asie centrale a été signalée à plusieurs reprises par les géographes arabes des IXe-Xe siècles.

Il est prouvé que les marchands de Bactriane ont pénétré dans l'Empire romain, en particulier l'un des plus grands centres commerciaux - Alexandrie en Égypte, d'autre part - des marchands romains sont venus en Asie centrale.²

En Asie centrale, il existe, et assez nombreux, des découvertes d'objets romains, ainsi que des pièces de monnaie romaines³ - tout cela montre clairement la profondeur et la portée des liens romains-asiatiques centraux. L'importation en Asie centrale d'articles de production romaine (plus précisément méditerranéenne) a contribué à la fabrication d'objets dialogiques en Asie centrale même.⁴ Les œuvres d'art romaines ont eu un impact significatif sur l'évolution de l'art d'Asie centrale, en particulier sur la formation de l'art du Gandhara, qui prévalait dans le nord-ouest de l'Inde, en Afghanistan et, apparemment, dans le sud de l'Asie centrale.

Le commerce a été mené avec la Chine. La «route de la soie» traversait l'Asie centrale, le long de laquelle des caravanes de soie suivaient vers l'ouest.⁵ Les produits de la soie se sont également installés en Asie centrale même - par exemple, selon le message de Flora (3.11), chez les Parthes déjà au milieu du Ier siècle av. J.-C. il y avait des bannières en soie. En plus de la soie, des miroirs en bronze, de la laque, etc. ont été importés de Chine en Asie centrale et les exportations d'Asie centrale vers la Chine étaient également importantes.⁶

Dans le deuxième livre du "Mahabharata" - "Sabhaparva", qui est daté de la seconde moitié du IV^e siècle de notre ère, il est mentionné à propos des cadeaux qui ont été apportés au roi des Pandavas Yudhishtira, qui vivait dans la région de Delhi moderne, par des représentants de divers peuples, parmi lesquels se trouvaient les centrasiatiques. Ces représentants ont présenté des cadeaux au roi qui correspondaient apparemment à des importations communes de ces régions. Ainsi, du pays de Bahli (Bactriane), ils ont apporté «des couvertures de laine, proportionnelles et de belle couleur, agréables au toucher», des tissus divers, des peaux de mouton, des armes, des pierres précieuses; «les Shakas» (Sakas), «Tukhars» (Tokhariens), «Kanks» (Kanguys) ont livré des chevaux «capables de parcourir un très long chemin» («Mahabharata», 11.47).

Les données archéologiques montrent qu'il y avait un commerce avec les tribus sarmates de l'Oural et de la Volga. Les routes commerciales reliant l'Asie centrale au Caucase et à la région de la mer Noire traversaient leurs territoires.

¹ Хвостов М., 1907, стр. 156.

² Ставиский Б.Я. 1964 в, стр. 180.

³ Récapitulatif des recherches voir.: Ставиский Б. Я., 1964 в; Массон В. М., 1966 а.

⁴ À cet égard, les spécimens d'art néo-grenier et leurs imitations locales trouvés en Asie centrale sont d'un intérêt particulier. (Литвинский Б.А., Турсунов Н.О., 1971).

⁵ Pour les meilleures recherches sur les sources écrites sur le sujet, voir: Herrman A., 1938.

⁶ Васильев Л.С., 1958.

Il a été mentionné ci-dessus à propos de l'apparition des Bactriens à Alexandrie, en Egypte. Les Sogdiens ont fondé des postes de traite entiers bien au-delà des frontières de Sogd. A Dunkhuan (Turkestan oriental), des lettres du début du IV^e siècle de notre ère ont été trouvées en langue sogdienne. L'une des lettres mentionne qu'il y avait 100 Samarkandais libres (ou nobles) à Druan (Dunhuang). Comme le croit W.B. Henning, non sans raison, le nombre total de Sogdiens (avec les esclaves et les membres de la famille) dans cette ville aurait dû atteindre un millier. Certaines des lettres contiennent des informations sur les marchandises, les prix, etc. Les Sogdiens qui vivaient au Turkestan oriental ont maintenu le lien le plus étroit avec leur métropole de Samarkand, où leurs parents sont restés vivre.¹

6. CULTURE ET RELIGION DE KUSHAN D'ASIE CENTRALE

Monuments écrits

L'époque Kushan est caractérisée par de graves changements dans la culture spirituelle des peuples d'Asie centrale. Ce fut une période de phénomènes complexes et largement contradictoires, entrecroisant tendances et influences.²

Déjà aux IV-II siècles av. J.-C. en Asie centrale, sur la base de l'araméen, apparaissent des écritures locales.

Les monuments les plus anciens de l'écriture sogdienne sont les inscriptions sur les monnaies sogdiennes du début de notre ère. Ceci est suivi des «vieilles lettres sogdiennes». En eux, les signes sont clairement distingués et, pour la plupart, ne se connectent pas les uns aux autres. Cette lettre n'est pas très éloignée du prototype araméen. Dans le même temps, selon V. A. Livshits, ces lettres montrent qu'à cette époque «les normes de base de la langue écrite sogdienne étaient déjà formées, conservées au moins jusqu'au Xe siècle».

Les «vieilles lettres sogdiennes», qui, comme l'a montré W.B. Henning, datent de 312-313 de notre ère,³ ne sont pas seulement des documents historiques importants, mais aussi des exemples de prose épistolaire. Les vrais événements de la vie humaine y sont reflétés avec une sincérité sans artifice. L'assaut des Huns, les jours anxieux des colonies sogdiennes, la peur, la colère et l'amour - toute la gamme des sentiments et des expériences humaines sans aucune parure littéraire sont capturés dans ces documents. La lettre adressée au jeune Sogdian Mevantcha (ce nom signifiait «tigre» ou «minou») à sa mère à Samarkand est pleine d'amertume et de ressentiment. Son tuteur, qui s'appelle Nanidat, veut l'épouser contre son gré, et elle dicte au scribe: «Je préfère être l'épouse d'un chien ou d'un cochon que l'épouse de Nanidat» (traduit par V. A. Livshits). Un certain temps passa et Mevantcha écrivit de nouveau à sa mère. Elle est non seulement devenue l'épouse de Nanidat, mais parle également de son mari avec amour et respect. Eh bien, de telles collisions ont été capturées plus d'une fois dans la littérature mondiale!

À Surkh-Kotal (au sud de Kunduz), plusieurs inscriptions ont été trouvées dans la version Kushan de l'alphabet grec. La langue des inscriptions s'est avérée être iranienne orientale, jusque-là pratiquement inconnue. Cela a conduit à des difficultés de décodage, qui ont été engagées par A. Marik, E. Benveniste, V. Henning, I. Gershevitch, Ya. Harmatta, H. Humbach et d'autres. Une inscription se composait de 25 lignes. Jusqu'à présent, il n'y a pas de traduction complète généralement acceptée de celui-ci, et les chercheurs sont en désaccord sur de nombreux points importants, en particulier, qui dans l'inscription est censé (ou nommé) comme le constructeur du temple. Une des versions possibles de la traduction a été proposée

¹ La publication de ces documents, appelés «vieilles lettres sogdiennes», voir: Reichelt H., 1931. Voir également: Розенберг Ф. А., 1932; la recherche la plus importante est: Henning W. B., 1948.

² Гафуров Б. Г., 1968.

³ Henning W. B., 1958, S. 52-56; Лившиц В. А., 1962 а, стр. 185-136.

par V. A. Livshits: «Cette acropole est un temple [appelé] Kanishka le vainqueur, avec lequel le seigneur roi a honoré Kanishka. Et ainsi, lorsque la [construction] de l'acropole a été achevée à l'origine, l'eau à l'intérieur [de l'acropole] s'est asséchée, ce qui a laissé l'acropole sans eau. Et quand de la forte chaleur estivale est venue une sécheresse, les dieux de [leur] nid [temple] ont été emportés - à la fois des images [des dieux] et des sculptures [des dieux]. Et l'acropole était vide - jusqu'à ce que, dans la 31^e année du règne, au mois de Nisan, le gouverneur Nokonzok vienne ici au temple, bien-aimé par le roi, le plus amical du roi, brillant ["fils de Dieu"], essayant [?], bienveillant, vertueux, personne bien intentionnée par rapport à tous les êtres. Puis il a entouré l'acropole d'un mur, creusé un puits, nivelé l'eau, posé [le puits] avec une pierre pour que les habitants de l'acropole ne manquent pas d'eau [ou «pour que l'acropole ne manque pas d'eau propre»] et en cas de sécheresse résultant de la chaleur intense de l'été, les dieux ne seraient pas emportés de [leur] nid, de sorte que l'acropole ne serait pas vide. Un ascenseur d'eau a été construit au-dessus du puits [?], et un réservoir a également été construit. Et grâce à ce puits, et grâce à cet élévateur à eau [?], toute l'acropole est devenue prospère. Ce puits et celui-ci [le mot suit, qui peut vraisemblablement signifier «fenêtre», «tour»] ont été construits par Hirgoman, Burzmihr, le fils de Kuzgashki, Astilhantsig et Noonzok, gouverneurs obéissant à l'ordre du roi. Et Euman a écrit avec Mihraman, Burzmihr-puhr [et] Amihraman."¹

La langue de cette inscription occupe une position intermédiaire entre les langues pachtoune et pamirienne - mundjan et yidga, d'une part, et sogdian, khârezm et parthe, d'autre part. Nous devons la perspicacité du remarquable iranien V.B. Henning à la définition que la langue de l'inscription est la langue de Bactriane,² jusqu'à récemment, presque complètement inconnue (les inscriptions sur les pièces de monnaie, les pierres précieuses et les céramiques de Kushan ne donnaient pas l'occasion, par brièveté, de les caractériser). En termes de structure grammaticale, la langue bactrienne s'est éloignée du type ancien par rapport aux autres langues iraniennes de l'Est.³

Selon les linguistes, dans les inscriptions de Surkh-Kotal, ainsi que dans l'indien (temps Kushan), seuls certains des termes du dialecte Sakas original du Kushan ont été préservés. On peut imaginer que les Kushan sur le territoire de la Bactriane mêlés aux Bactriens, ont été dans une certaine mesure assimilés par eux, et en tout cas ont utilisé la langue bactrienne pour la parole écrite, bien qu'avec un grand nombre d'emprunts à d'autres langues iraniennes et indiennes. Les inscriptions sur les pièces de monnaie Kushan représentent le même script et la même langue bactrienne.

Pour l'écriture, l'écriture grecque a été utilisée, au moins depuis l'époque de Kanishka. Un autre caractère a été ajouté aux 24 caractères de l'alphabet grec; dans la pratique, cependant, moins de caractères alphabétiques ont été utilisés. L'écriture kushan, ou, plus précisément, de Bactriane, est caractérisée par une combinaison de formes à angle aigu, carrées et arrondies de la plupart des caractères. La semi-cursivité se développe plus tard.⁴

Ainsi, à la suite des langues sogdienne, parthe et khârezm, la langue bactrienne est devenue connue de la science. La grande inscription Surkh-kotal est en même temps le premier monument littéraire en langue bactrienne. Dans son genre, il est similaire aux inscriptions achéménides et sassanides. Cependant, contrairement aux inscriptions royales dans l'inscription Surkh-kotal, l'éloge est presque complètement absent. Cela est particulièrement évident par rapport à l'inscription de Darius à Suse (DSf),⁵ également dédiée à la construction. Cependant, un tiers (!) de celui-ci est occupé par des éloges à Ahura-Mazda

¹ Traduction publiée dans le livre.: Массон В. М., Ромодин В. А., 1964, I, стр. 192-193.

² Henning W. B., 1960, p. 47-48.

³ Лившиц В. А., 1962 а, стр. 142-143.

⁴ Лившиц В. А., 1967, стр. 162-163; 1969.

⁵ Voir le texte.: Kent R. G., 1953, p. 142-144; traduction: Абаев В. А., 1945.

et au roi. L'inscription Surkh-kotal est strictement professionnelle. Il fournit une présentation séquentielle des événements et de leur motivation. Devant nous, il y a une brève chronique des événements, un échantillon de prose commerciale.

Dans le sud de l'Asie centrale, de nombreuses inscriptions (bien que petites) de Bactriane ont été découvertes. Ainsi, à Douchanbé même, une grande cruche d'argile funéraire a été trouvée avec une courte inscription (un mot); de Dasht-i Jum vient une cloche en bronze avec une inscription composée de 17 caractères (peut-être que ce ne sont que des lettres écrites par un artisan illettré). A Termez, dans le monastère de Qara-Tepé, plusieurs inscriptions bactriennes ont été trouvées sur des éclats, y compris des bilingues; inscriptions griffées sur les murs. A Khârezm, sur Toprak-qala, des monuments d'écriture khârezm ont été découverts, dont les travaux de décodage sont en cours.

Croyances religieuses

Les croyances religieuses à l'époque Kushan étaient très complexes. La majeure partie de la population d'Asie centrale a continué à adhérer au zoroastrisme. Ainsi, parmi les Sogdiens, comme il ressort de leurs noms personnels (plus de 20), trouvés dans les «vieilles lettres sogdiennes», la population adhérait fondamentalement au zoroastrisme. Ces noms remontent aux noms des anciennes divinités iraniennes qui sont entrées dans le panthéon du zoroastrisme d'Asie centrale. Dans le même temps, le zoroastrisme «sogdien» avait une certaine spécificité. Il convient de noter que l'un des endroits les plus élevés du panthéon sogdien était tenu par la déesse Nana [i].¹ L'auteur de la lettre n° 2 et le destinataire de cette lettre, qui vit à Samarkand, ont des noms contenant le mot «nana [i]». C'est une divinité féminine d'origine mésopotamienne, où elle était connue dès l'époque sumérienne. Puis il apparaît en Assyrie, plus tard en Iran, et à l'époque romaine, il se propage de l'Égypte et de la Grèce à l'ouest à Parthie, Kushan et Sogd à l'est. Peut-être, en Asie centrale, le culte de Nana [i] était-il intimement lié au culte d'Anahita.²

Les Sogdiens du Turkestan oriental, comme évidemment le Sogd proprement dit, avaient des temples - "vagn".³ Les prêtres ont joué un rôle important dans la vie de la société sogdienne - "Vagnpats".

Pour le zoroastrisme de Bactriane, des données connues peuvent également être obtenues en analysant des images de divinités sur des pièces de monnaie Kushan. Ici, les noms sont rencontrés dans une orthographe bactrienne spécifique; Oromozdo – Ahura-Mazda, Mihro - Mitra, Mao - Maha (divinité de la lune), Farro-Farna (divinité de l'abondance et du bonheur royal, destin), Orlagno - Varetragny (divinité de la victoire), Nana - Nanaï (divinité de la fertilité), etc.⁴ et les désignations bactriennes locales et spécifiques, telles que Okhsho ou Oakhsho. Sans aucun doute, ce mot vient de l'ancienne «vakhshou» iranienne. En Avestan "vakhsh" - "parole dite" (terme technique), en Sogdian, il est associé à la signification de "logos". Dans les langues iraniennes moyennes, il était utilisé dans le sens de l'«âme», parfois associé à «l'eau qui coule». Dans les sources indiennes, le mot «vakhshou» désigne l'Amu-Darya, que les Grecs connaissaient sous le même nom d'Oxus.⁶ Dans l'inscription sur la pierre sculptée du musée de Calcutta, on peut voir la formule religieuse: «Vakhsh, le seul dieu».⁷

¹ Henning W. B., 1948, p. 602-603; Henning W. B., pt. 2, 1965 a, p. 250-252.

² Ingholt H., 1954, p. 12-13; Дьяконова Н. В., Смирнова О. И., 1967 (Le travail d'Ingholt est resté inconnu des auteurs).

³ Pour toute la terminologie sogdienne associée aux temples, voir: Widengren G., 1965, S. 326.

⁴ Stein A., 1887, p. 155-166; Widengren C., 1965, S. 333-338.

⁵ Bailey H. W., 1931 a, p. 281. Certains linguistes pensent que ce mot vient du mot "laver", d'autres soutiennent qu'il signifie "pétillant" (Harmatta J., 1960, стр. 198).

⁶ Marquart J., 1938.

⁷ Лившиц В. А., 1969, стр. 65.

L'idée sur le «vakhsh» en tant que divinité a été préservée en Asie centrale jusqu'au Moyen Âge. Au début du XI^e siècle Biruni a rapporté que les Khârezmians ont un jour férié "Vakhshangam", et a ajouté: "Vakhsh est le nom de l'ange placé [pour veiller] sur les eaux, en particulier, sur la rivière Djeyhun."¹ À l'époque du Moyen Âge développé et à notre époque, l'ancien nom d'Amu-Darya n'était conservé que derrière l'un des affluents du Panj - l'Amu-Darya, à savoir au-delà du fleuve Vakhsh. Mais cela témoigne que c'est ici, dans le sud du Tadjikistan, que les croyances en l'esprit - le patron des eaux fluviales d'Oashkho sont particulièrement fermement enracinées.

Le temple de Surkh-Kotal, fouillé par l'expédition française en Afghanistan, donne une idée du temple des Bactriens. Le temple principal était situé sur une haute colline, où mène l'escalier principal à trois volées, sur une estrade en briques et fortifiée sur les côtés par des dalles de pierre avec des pilastres. Elle était rectangulaire (35X27 m), plus large en avant qu'en profondeur, et consistait en une pièce centrale carrée, entourée d'un couloir sur les côtés et à l'arrière. De l'avant, trois passages menaient au temple: un large - à la partie centrale, étroite, située sur les côtés de celui-ci - dans un couloir. Au milieu de la pièce centrale se trouvait une plate-forme carrée en pierre avec des colonnes aux coins. Trois marches (à l'arrière) menaient à la plate-forme. Les murs de cette salle étaient ornés de pilastres.

La zone autour du temple était entourée d'un mur de type forteresse - à l'extérieur, il y avait des tours rectangulaires. À l'intérieur, le long du mur, il y avait un portique en colonne et des niches étaient approfondies dans le plan du mur, dans lequel se trouvaient autrefois de grandes sculptures d'argile aux couleurs vives (la plupart d'entre elles s'effritaient). Plus tard, entre la base de l'élévation et le mur de la cour, ainsi qu'à l'extérieur, près du mur, deux petits temples ont été construits, qui avaient également une salle carrée centrale et des couloirs qui l'entouraient (mais sur quatre côtés). Dans la salle centrale de l'un de ces temples, il y avait une estrade à gradins en briques de terre crue. Ses murs étaient décorés dans les coins et au milieu de pilastres, entre eux se trouvaient des reliefs (images d'oiseaux) sculptés dans l'argile. Sur la surface supérieure de l'estrade, il y a une dépression fortement brûlée remplie de cendres propres. Ceci est l'autel du feu. À proprement parler, cela ne peut toujours pas servir de preuve que le temple principal était un temple du feu. On a fait valoir que c'était un temple dynastique. Le chercheur de ce temple D. Schlumberger estime que le temple pourrait combiner les deux fonctions - être un temple dynastique et en même temps un temple du feu, et appelle le temple Surkhkotal «le temple royal du feu Kushan».²

Dans l'une des inscriptions Surkhkotal, il y a le mot "Bagolaggo" - "sanctuaire" - apparemment, c'était le nom du temple; ce nom passa au nom de la région et du village les plus proches (Baghlan).³

Parallèlement au zoroastrisme, d'autres religions se répandent. Comme on le sait, le bouddhisme était répandu en Asie centrale de Kushan. Il est probable que des informations sur le bouddhisme aient pénétré en Asie centrale plusieurs siècles plus tôt, peut-être sous les Achéménides, mais des données spécifiques sur la propagation du bouddhisme en Asie centrale remontent à une époque beaucoup plus tardive. Le bouddhisme a pénétré en Asie centrale via l'Afghanistan. Sa distribution, à en juger par la totalité des données disponibles, s'est déroulée de plusieurs manières (au moins deux): à l'ouest - à Merv (dans les régions orientales de la Parthie), à l'est - à Termez (en Bactriane).

La chronique de Ceylan rapporte l'arrivée à Ceylan dans le premier quart du I^{er} siècle av. J.-C. pour un festival bouddhiste d'un certain sage nommé Mahadeva. Ce sage venait, très probablement, non de Parthie elle-même, mais d'une possession éloignée. Peu de temps après, le bouddhisme pénètre dans la région de Merv. Il est prouvé qu'en 148 il arriva à Luoyang et

¹ Бируни, 1957, стр. 258.

² Schlumberger D., 1961, p. 77-88.

³ Henning W. B., 1956, p. 366-367.

commença à traduire des textes bouddhistes en chinois. An Shi-gao, à en juger par son nom, venait du pays d'An-Parthia. C'est à lui et à ses étudiants que la Chine doit sa connaissance du bouddhisme. De plus, An Shi-gao était un grand scientifique et, à travers lui, les Chinois recevaient des informations sur les idées scientifiques des peuples d'Asie centrale.¹

Pour Bactriane, nous avons une quantité importante d'informations. Le nom du célèbre prédicateur bouddhiste Ghoshak, originaire du Tokharistan, est connu. Le théologien bouddhiste Dharmamitra venait de Termez. Les prédicateurs bouddhistes ont atteint la région de Tchatcha, où des structures bouddhistes étaient en train d'être érigées.

En Asie centrale, l'école bouddhiste Vaybhashika était répandue, dans l'enseignement de laquelle il y avait de nombreux moments matérialistes; leur théorie de la connaissance contenait des éléments de dialectique. Comme le soulignait F. Engels: «... La pensée dialectique, précisément parce qu'elle a pour préalable l'étude de la nature des concepts eux-mêmes, n'est possible que pour l'homme, et même pour ce dernier uniquement à un stade de développement relativement élevé (bouddhistes et grecs), et atteint son plein développement seulement beaucoup plus tard, dans la dernière philosophie ...".²

Un certain nombre de structures bouddhistes sont connues. Ainsi, à Ayrtam, non loin de Termez, un complexe monastique bouddhiste des Ier-IIe siècles de notre ère a été partiellement fouillé. Son noyau était le sanctuaire. Il se composait d'une pièce carrée, au centre de laquelle se trouvait un piédestal rectangulaire - la base d'un reliquaire, et un vestibule dont les murs étaient décorés d'une magnifique frise de pierre. Le monastère comprenait un certain nombre de locaux résidentiels et de services.³ À Termez même, sur la colline de Qara-Tepé, un monastère rupestre bouddhiste est en cours de fouille (en Inde, ces monastères étaient très nombreux). Ici, en particulier, plusieurs complexes sont en cours de fouille, chacun d'entre eux consistant en un sanctuaire de grottes entouré de quatre couloirs voûtés de contournement et d'une cour avec des édifices religieux au sol. Trouvé des traces de peintures murales, des fragments de pierre et des statues d'albâtre.⁴ Non loin de Qara-Tepé, l'archéologue L. I. Albaum fouille un autre complexe bouddhiste avec de belles peintures et sculptures - Fayaz-Tepé. Il s'agit d'une rangée en forme de «П» grec de couloirs, de cellules, de sanctuaires et d'un stupa autonome. À Termez même, il y a un stupa bouddhiste - il est maintenant appelé la "Tour de Zurmala". Près de Dalverzin-Tepé (région de Surkhan-darya), un complexe bouddhiste de la période Kushan a été découvert. La sculpture qui s'y trouve est particulièrement intéressante - des images de personnages bouddhistes et personnages laïques.

Le christianisme pénètre en Asie centrale dès les II-III siècles après J.-C. Biruni a conservé le message qu'un prêtre a apporté le christianisme à Merv environ 200 ans après la mort du fondateur de cette religion.⁵ On pourrait penser que cette information est légendaire, si nous n'avions pas les rapports des sources syriennes (début du IIIe siècle après J.-C.) et arméniennes (IVe siècle après J.-C.) sur la diffusion du christianisme dans le «pays des Kushans».

Les adeptes d'une autre religion, le manichéisme, apparaissent en Asie centrale, qui a joué un rôle important dans l'histoire de la vie idéologique d'Asie centrale. Attardons-nous là-dessus plus en détail. Le fondateur de cette religion, Mani, est né en 216 dans une famille noble de Babylone, près de Ctésiphon. Le roi sassanide a permis la prédication d'une nouvelle religion, mais à la fin Mani a été emprisonné et est mort là (en 276-277), et l'enseignement manichéen et les Manichéens eux-mêmes ont été sévèrement persécutés en Iran.

¹ Литвинский Б. А., 1967 в; Litvinsky B. A., 1968.

² К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 20, стр. 537-538.

³ Вязьмитина М. И., 1945.

⁴ Грек Т. Е. и др., 1967; Ставиский Б. Я., 1967 а; 1969.

⁵ Бируни, 1957, стр. 130.

Selon la doctrine manichéenne, au début, quand il n'y avait ni terre ni ciel, il y avait deux principes: la lumière (bien) et l'obscurité (le mal). Dans la vraie vie, les éléments des deux sont mélangés, et l'homme doit contribuer à la réalisation de la perfection, en aidant le principe de lumière dans la lutte contre le mal. L'enseignement de Mani comprenait et combinait de nombreux éléments les plus importants du zoroastrisme, d'une part, et du gnosticisme chrétien primitif, d'autre part, ainsi que, dans une certaine mesure, le bouddhisme. Ce n'était pas monolithique: dans certaines écoles de manichéisme, un courant de protestation sociale a clairement éclaté - le slogan manichéen est connu: "Qui est riche sera pauvre, mendiera l'aumône et endurera un tourment éternel". C'était cela, ainsi que la prédication d'un idéal hautement moral, les promesses de les amener au "Paradis de la Lumière", qui ont attiré les masses de travailleurs et les couches moyennes vers le manichéisme. Le manichéisme a également créé une organisation forte. Tout cela ne pouvait qu'effrayer la cour sassanide et le sacerdoce zoroastrien.

Même sous Mani et immédiatement après sa mort, le manichéisme est allé bien au-delà des frontières de l'Iran. La prédication du manichéisme en Asie centrale a été menée, contrairement au slogan ci-dessus, principalement parmi la noblesse, mais progressivement elle a également couvert de larges cercles de la population. L'un des prédicateurs éminents du manichéisme en Asie centrale était Mar Ammo. Puis le manichéisme a pénétré dans le Turkestan oriental et même plus tard en Chine. En Asie centrale et au Turkestan oriental, le manichéisme a absorbé une grande partie du bouddhisme, assimilant certaines de ses idées et en partie sa terminologie. Dans leur propagande religieuse, les Manichéens utilisaient l'art, en particulier la peinture - leurs livres religieux étaient superbement illustrés. Par conséquent, dans la littérature tadjiko-persane et dans les anciens dictionnaires explicatifs, le nom Mani est synonyme du grand peintre.¹

Dans la période Kushan, différents peuples avaient des rites funéraires différents.

Les sépultures datant de la période Kushan (dite de type IIIB) dans le cimetière de Tupkhana à Hissar, découvertes par M.M. Dyakonov, sont d'un grand intérêt. Ce sont des tombes au sol, aménagées et posées avec des briques d'adobe, parfois des cryptes d'adobe. Dans leur tête est un vaisseau avec le repas de l'au-delà. Tous les récipients sont magnifiquement fabriqués sur un tour de potier. La plupart des récipients sont en forme de verre et ont des proportions strictes. L'absence totale d'armes dans ces tombes est caractéristique. Parfois, des pièces de monnaie étaient placées dans la bouche ou la poitrine du cadavre, de la même manière que les pièces de monnaie du roi Eucratides (imitant ses pièces) - le temps après la chute du royaume gréco-bactrien.

Des bijoux en or (boucles d'oreilles), en fer (bagues, boucles), en pierre et en verre (perles), en bronze (miroirs, bracelets, bagues) ont été trouvés dans les tombes de femmes. Ces décorations donnent de nombreux parallèles avec la culture sarmate des régions de la mer Caspienne et de la mer Noire. Il est intéressant de noter que parmi les découvertes, il y a de l'ambre, extrait uniquement dans la mer Baltique, des coquillages de cauris de l'océan Indien.

A l'extérieur des tombes, de nombreuses pièces ont été trouvées, dont l'une est le roi Kanishka; des moulins à grains, un fragment de meule à main, un trésor de couteaux en fer ont été trouvés.²

Au cours des travaux de M.M. Dyakonov et des fouilles ultérieures de B.A. Litvinsky, d'autres sépultures ont également été trouvées ici - dans de grands cercueils d'argile faits d'argile cuite (une telle coutume d'inhumation était répandue parmi les Parthes et, évidemment, leur était empruntée). Sur le territoire de Douchanbé, des sépultures dans des

¹ À propos du manichéisme en Asie centrale voir: Беленицкий А. М., 1954; Assmussen J. P., 1965, Litvinsky B. A., 1968, p. 14-17, 37-41. Pour une description générale du manichéisme, voir.: Луконин В. Г., 1969 б, стр. 74-81.

² Дьяконов М. М., 1950.

tombes en pierre et dans des cruches en argile ont été trouvées. Dans la colonie de Kukhnagala (vallée de Vakhsh), les morts ont été enterrés dans des chambres. Du II^e siècle av. J.-C. (ou même plus tôt) à Khârezm, puis dans d'autres régions d'Asie centrale, les ossuaires se sont répandus - ossuaire en céramique (rarement en pierre), où étaient placés les os des morts.¹

Les nomades, semi-nomades et une partie de la population sédentaire ont enterré leurs morts dans des tertres. Un grand nombre de tertres funéraires ont été excavés dans le cours inférieur du Kafirnigan et dans la région d'Ifara, ainsi que sur le territoire de l'Ouzbékistan et du Kirghizistan.

Art

L'ère Kushan est l'apogée de l'art ancien de l'Asie centrale. On connaît le développement de l'art des formes monumentales (peinture, sculpture, reliefs), des petites plastiques (terre cuite), des arts appliqués (fabrication de bijoux, etc.). Nous avons déjà une grande quantité de matériel à notre disposition, mais son accumulation dans le cadre des travaux archéologiques est si intense que toute caractéristique peut devenir obsolète avant même qu'elle n'apparaisse. C'est dans le domaine de l'art que le génie des maîtres d'Asie centrale s'est manifesté le plus clairement; dans le même temps, les liens avec les pays voisins sont clairement visibles.

L'importance des monuments de l'art d'Asie centrale dépasse largement les frontières de l'Asie centrale, car ils permettent de considérer et d'expliquer d'une manière nouvelle les phénomènes les plus importants de la culture artistique de l'Orient. C'est le cas, par exemple, de l'art dit du Gandhara. Gandhara est l'ancien nom du pays, dont le cœur était la vallée de Peshawar et qui comprenait également les régions voisines. C'est ici que de nombreux monuments d'art originaux ont été révélés, principalement des sculptures en pierre (et en albâtre) et des reliefs. Selon l'ancien nom du pays, ils s'appelaient Gandhara, bien que les œuvres de ce style soient beaucoup plus répandues: on les trouve dans tout le nord-ouest de l'Inde, en Afghanistan et dans le sud de l'Asie centrale. L'art du Gandhara est une fusion frappante de traditions locales et helléno-romaines. Mais le problème de la genèse de l'art du Gandhara, de son évolution et de sa chronologie évoque encore les opinions les plus contradictoires, souvent opposées, d'innombrables théories et hypothèses. Un savant a comparé avec humour l'histoire de l'étude de l'art du Gandhara à «un champ de bataille dans lequel tant de croyances archéologiques ont été écrasées, un champ de bataille jonché d'armures écrasées - théories obsolètes, épaves d'armes - hypothèses rejetées. Dans le même temps, les problèmes en attente de solution sont si innombrables et s'opposent littéralement aux tentatives des scientifiques, semblant totalement insolubles."²

Les fondations de l'étude de l'art du Gandhara ont été posées dans les travaux de A. Fouché, le savant français qui a tant fait pour l'étude de l'art et de l'archéologie en Inde et en Afghanistan. En me référant à ses travaux,³ ainsi qu'aux travaux de D. Marshall, R. Rowland, A.K. Kumaraswama, J. Lohuizen-de Leeuw, H. Ingholt et d'autres, je ne noterai que relativement récemment, le chercheur français D. Schlumberger. Sur la base des résultats des dernières découvertes archéologiques en Asie étrangère, il insiste sur le rôle de «l'élément gréco-iranien» (en particulier, le gréco-bactrien) dans la composition de l'art gandharien.⁴ Les découvertes en Asie centrale ont fourni un excellent matériel pour juger l'art de Bactriane lui-même. La magnifique sculpture et la peinture de Khaltchayan, les remarquables coroplastiques de Bactriane ne peuvent qu'être prises en compte dans l'étude du problème de la genèse de l'art du Gandhara.

¹ Панопорт Ю. А., 1967.

² Fourni dans le livre: Ingholt H., 1957, p. 22.

³ Voir surtout: Foucher A., 1905; 1918; 1922; 1951.

⁴ Schlumberger D., 1960.

Parallèlement à l'art de la Bactriane, Sogd, Khârezm et Parthia ont créé leurs propres écoles d'art à cette époque.

Chapitre cinq

SYSTÈME SOCIO-ÉCONOMIQUE DE L'ANCIENNE ASIE CENTRALE

1. HISTORIOGRAPHIE DU PROBLÈME DE LA FORMATION SOCIALE ET ÉCONOMIQUE DES ESCLAVE DANS L'ANCIENNE ASIE CENTRALE

L'impuissance de la science bourgeoise s'est clairement manifestée dans l'étude de l'histoire socio-économique de l'Asie centrale et de l'Orient dans son ensemble. L'interprétation de cette question par les historiens bourgeois est basée sur une approche méthodologique non scientifique et déforme le vrai tableau historique. Contrairement à cela, les historiens soviétiques, déjà à la fin des années 1920 et au début des années 1930, ont commencé à éclairer concrètement les formations socio-économiques de l'Orient à partir de la seule position correcte et profondément scientifique - la position du marxisme-léninisme.

Ces études ne peuvent être considérées isolément, indépendamment de la lutte idéologique aiguë que notre science a menée contre les idéologues occidentaux et américains de l'impérialisme, qui prouvent (directement ou secrètement) la thèse de l'arriération éternelle des peuples de l'Orient, que le développement social à l'Orient, en fait, n'est pas a eu lieu. L'idée de «stagnation» du développement social en Orient a été «renforcée» par l'affirmation que depuis la formation des premiers États en Égypte et en Mésopotamie jusqu'à nos jours, il n'existait que des relations féodales.

La publication en 1929 du brillant ouvrage de V.I. Lénine «Sur l'État» a joué un rôle important dans le développement de l'histoire socio-économique marxiste. Il disait: «Le développement de toutes les sociétés humaines pendant des millénaires dans tous les pays sans exception nous montre le schéma général, l'exactitude, la séquence de ce développement de telle manière qu'au début nous avons une société sans classes - une société primitive patriarcale initiale dans laquelle il n'y avait pas d'aristocrates; puis - une société basée sur l'esclavage, une société esclavagiste. Toute l'Europe civilisée moderne est passée par là - l'esclavage était complètement dominant il y a 2000 ans. La grande majorité des peuples du reste du monde sont passés par là».¹

L'étude marxiste du problème de l'histoire des formations socio-économiques de l'Orient dans les années 1920 et 1930 ne faisait que commencer. La difficulté résidait en particulier dans le fait que la plupart des orientalistes - la génération la plus âgée, la plus armée de la connaissance des faits concrets - n'étaient pas encore suffisamment formés dans le domaine de l'idéologie marxiste. Dans ces conditions, le discours prononcé à la session extraordinaire de l'Académie des sciences de l'URSS en juin 1931 par l'académicien S.F. Oldenburg, l'un des principaux représentants de «l'ancienne génération», s'est avéré très pertinent. Il a déclaré: «Pour nous, il n'y a pas de division des peuples et des pays entre l'Orient et l'Occident, opposés les uns aux autres et étudiés différemment: l'Orient est entré dans notre Union à égalité avec l'Occident, et nous l'étudions avec la même méthodologie marxiste avec laquelle nous étudions l'Occident. La lutte de classe a été et continue à l'Est de la même manière qu'à l'Ouest. L'histoire de l'Orient a donné les mêmes formations que l'histoire de l'Occident.

¹ В. И. Ленин. Полн. собр. соч., т. 39, стр. 70.

Telles sont les principales dispositions de nos études orientales."¹ C'est ainsi que s'est formulée la ligne générale de développement des études orientales soviétiques, basée sur la base granitique du marxisme-léninisme. Ainsi, la vision marxiste de l'histoire des peuples d'Orient était à l'opposé direct de la tendance réactionnaire de la science bourgeoise, dont le leitmotiv était les mots du barde de l'impérialisme britannique Kipling: «Oh, l'Orient est l'Orient, et l'Occident est l'Occident, et ils ne convergeront jamais tant que la terre et le ciel n'apparaîtra pas devant le grand tribunal de Dieu!"

Partant de l'interprétation marxiste des sources sur l'histoire de l'Égypte ancienne et de la Mésopotamie, qu'il a étudiée avec beaucoup de soin, V.V. Struvé est arrivé à l'opinion au début des années 1930 que les anciens États orientaux étaient des sociétés esclavagistes de type primitif.² En 1933, il a formulé son concept dans un rapport spécial à l'Académie d'État de l'histoire de la culture matérielle, qui a été bientôt publié.³ L'audace de ce discours, la nouveauté de la formulation concrète de la question de l'existence de la formation socio-économique esclavagiste en Orient et, en même temps, la surestimation du rôle des esclaves et la sous-estimation du rôle des membres de la communauté, ont conduit au fait que certains chercheurs éminents n'étaient alors pas d'accord avec V.V. Struvé. D'autres savants ont accepté et ont commencé à développer la position de l'existence d'une formation d'esclaves en Orient.⁴

Bientôt, dans le même 1933, S.P. Tolstov a pris la parole à l'assemblée plénière de l'Académie de la culture matérielle, consacrée à la genèse et au développement de la féodalité, avec un rapport «La genèse de la féodalité dans les sociétés pastorales nomades».⁵ Il a étayé un certain nombre de thèses importantes, qui sont ensuite devenues fermement incluses dans l'arsenal de la science historique soviétique, par exemple sur le lien le plus étroit entre les nomades et les agriculteurs sédentaires, etc. av. J.-C. et jusqu'aux VIII-IX siècles a dépassé le stade de développement de la possession d'esclaves, et "l'étape de la possession d'esclaves dans le développement des sociétés à prédominance de pastoralisme nomade, correspondant à l'ancienne formation de la Méditerranée, se développe dans une forme particulière de démocratie de possession d'esclaves militaires."⁶ Aucune justification détaillée ou analyse spécifique n'a été fournie, l'argumentation de S.P. Tolstov a également été affaiblie par le fait que certains de ses points de départ étaient erronés (par exemple, l'affirmation selon laquelle le système d'esclavage est resté chez les Turkmènes au XIXe siècle, etc.). Cependant, en général, mis en avant par S.P. Tolstov la pensée concrétisant la doctrine marxiste des formations socio-économiques par rapport à l'Orient, a été extrêmement productive. Logiquement, cela impliquait que non seulement les peuples nomades d'Asie centrale, mais aussi les sociétés sédentaires qui leur étaient étroitement associées, passaient le stade de la possession d'esclaves.

À cette époque, une nouvelle formulation du problème a suscité de vives objections de la part de plusieurs scientifiques. Ainsi, par exemple, A.N. Bernshtam au plénum de 1933 a défendu l'opinion sur la transition d'une "grande partie de l'Asie (où il a inclus l'Asie centrale. – B.G.) du communisme primitif à une société féodale, en contournant la formation d'esclaves".⁷ Deux ans plus tard, en 1935, M. E. Masson a fait valoir cela dans l'ère après le

¹ Ольденбург С. Ф., 1931, стр. 9.

² Струве В. В., 1932.

³ Струве В. В., 1934 б; 1934 а.

⁴ Pour en savoir plus sur les discussions du début des années 1930, voir.: Постовская Н. М., 1961, стр. 79-82, 98-100.

⁵ Толстов С. Я., 1934.

⁶ Толстов С. П., 1934, стр. 179, 185.

⁷ Бернштам А. Н., 1934, стр. 343.

VIII^e siècle de notre ère en Asie centrale, le processus de «décomposition des anciennes relations féodales» est déjà en cours.¹

Cependant, peu à peu l'idée que les peuples d'Asie centrale sont passés par l'ère du système esclavagiste pénètre dans les pages de la science populaire² et des éditions spéciales.³

En 1938, S.P. Tolstov a été le premier à donner une formulation détaillée de la position sur le système esclavagiste de l'ancienne Asie centrale. Les principaux points étaient les suivants:

L'aristocratie sogdienne de l'époque précédant la conquête arabe combinait les caractéristiques de "propriétaires d'esclaves et de chefs tribaux".

Son pouvoir reposait sur "des détachements d'esclaves – tchakir⁴ armés ... et une milice milice à cheval privilégiée de la jeunesse aristocratique", comme l'ont rapporté des sources arabo-perses et chinoises. Ce type d'organisation des escouades était également caractéristique de l'époque parthe.

L'ancienne civilisation des oasis d'Asie centrale avait un aspect «urbain» spécifique.

Les nomades et les agriculteurs étaient extrêmement étroitement liés les uns aux autres.

L'esclavage était largement développé parmi la population sédentaire et nomade. Cela découle directement des données des sources chinoises et des «anciennes lettres sogdiennes». Ceci est également attesté par le fait de l'entrée de l'Asie centrale dans l'État achéménide et indirectement des informations sur l'esclavage contenues dans le code de droit sassanide. Les enterrements ordinaires en masse de ces tumulus d'Ussun, où il n'y a pas de chaînes de tumulus, sont probablement les sépultures d'esclaves appartenant aux Ussuns (une autre variante est «les esclaves et l'aristocratie Ussun plantés sur le sol»).

«Des sources archéologiques suggèrent une utilisation significative de la main-d'œuvre esclave dans la création du réseau d'irrigation en Asie centrale... La mise en œuvre de la construction de ce réseau par les forces des paysans, avec les moyens techniques à la disposition des anciens Sogdiens et Khârezmiens, devait arracher à l'agriculture une telle quantité de travail qui rendrait impossible tout fonctionnement normal de cette économie... Pour paraphraser les mots célèbres d'Engels, nous pouvons dire que s'il n'y avait pas eu d'esclavage, la riche culture d'irrigation de l'Orient n'aurait pas pu surgir."

Bien que «les vestiges de l'ordre social primitif continuent de persister pendant de nombreux siècles après que l'Asie centrale est entrée dans le champ visuel des monuments écrits, à partir des premiers siècles du premier millénaire avant notre ère, nous pouvons ressentir les premiers signes d'un changement majeur dans l'ordre social des peuples d'Asie centrale, dans le système esclavagiste de la classe d'Orient».

«La crise générale du monde esclavagiste, qui a renversé l'Empire romain et détruit l'état de la Chine ancienne, n'a pas non plus échappé à l'Asie centrale. Au V^e siècle le royaume Kushan tombe sous les coups de tribus barbares, agissant ici sous le même nom qu'au IV^e siècle en Chine et aux IV-V siècles en Europe - sous le nom des Huns».⁵

Ces dispositions de S.P. Tolstov, à l'exception des deux premiers, découlant de la fausse hypothèse selon laquelle l'ère du système esclavagiste en Asie centrale aurait duré jusqu'aux VII^e-VIII^e siècles, a été généralement acceptée par la majorité absolue des scientifiques

¹ Массон М. Е., 1935, стр. 217. En outre (p. 227) il a écrit sur la «désintégration du système féodal» de l'Asie centrale au X^eme siècle.

² Voir par exemple: Баженов Л. В., 1937.

³ Массон М. Е., 1938, стр. 83.

⁴ Avec des yeux blancs. – note du traducteur.

⁵ Толстов С. П., 1938 б, стр. 24-32, 47-49; 1938 а, стр. 182-187.

soviétiques et a joué un rôle important dans le développement marxiste de l'histoire ancienne de l'Asie centrale.¹

Par la suite S.P. Tolstov est revenu à plusieurs reprises sur le problème du système socio-économique de l'ancienne Asie centrale,² essayant de justifier la position du système d'esclavage qui prévalait ici principalement en attirant de nouvelles observations sur l'histoire du réseau d'irrigation de Khârezm. Une certaine forme d'utilisation de la main-d'œuvre esclave dans l'agriculture, en particulier dans l'irrigation, n'est pas exclue. Cependant, l'affirmation de S.P. Tolstov selon laquelle la population libre n'a pas participé à la construction d'irrigation et que les anciens canaux ont été tirés par les forces d'une "masse énorme d'esclaves non engagés dans d'autres types de travail agricole"³ ne peut, à notre avis, être considérée comme incontestable.⁴ Selon les estimations de S.P. Tolstov, la population masculine de la zone du canal a dû passer 15 à 25 ans à travailler 20 jours par an pour construire le canal Djanbasqala de vingt-cinq kilomètres. Ceci, selon S.P. Tolstov, est incroyable, et donc ces canaux ont été construits par un grand nombre d'esclaves. Ce raisonnement repose sur deux prémisses: de grands canaux ont été construits très rapidement; la population agricole de l'oasis pouvait participer aux travaux d'irrigation en moyenne 20 jours par an.

Cependant, de grands canaux pouvaient être construits sur plusieurs années (dans certains cas, des décennies) et le réseau d'irrigation dans son ensemble devait être construit au cours des siècles. En revanche, les particularités de l'année agricole d'Asie centrale (y compris Khârezm) permettent la séparation de la population agricole pour la construction et le nettoyage des ouvrages d'irrigation pendant au moins deux, même trois mois par an.⁵ Et, par conséquent, le même canal Djanbasqala (sur la base des chiffres de S.P. Tolstov et B.V. Andrianov, qui estiment le nombre de travailleurs masculins adultes à environ 1000 personnes) aurait pu être construit par la population de la zone du canal en quatre ou cinq ans.⁶

Enfin, la primitivité de la technologie agricole rend inefficace et tout simplement non rentable d'exclure des champs une "masse énorme" de travailleurs, avec la spécialisation de leur travail uniquement dans le domaine de la construction d'irrigation. Leur fournir ne serait-ce que le minimum de moyens de subsistance serait un lourd fardeau pour la population agricole. Compte tenu du niveau de machinerie agricole qu'il avait atteint à Khârezm à la fin du XIXe siècle, un travailleur pouvait cultiver une très petite superficie de terre par an (s'il y avait des animaux de trait appropriés).⁷ Et dans les temps anciens, les machines agricoles étaient encore plus basses. Par conséquent, la possibilité et la nécessité d'agrandir la surface ensemencée étaient strictement limitées par le nombre de personnes directement impliquées dans le travail sur le terrain.⁸

¹ Certaines dispositions particulières, par exemple, concernant les enterrements ordinaires comme les tombes des esclaves des Usuns, n'ont pas non plus été confirmées à l'avenir.

² Voir surtout: Толстов С. П., 1948 а; 1948 б и др.

³ Толстов С. П., 1958, стр. 115. Pour des doutes sur l'exactitude de cette disposition, voir.: Беленицкий А. М., 1955, стр. 507.

⁴ ИТН, I, стр. 475-476.

⁵ À la fin du XIXe siècle il y a eu des cas où la population a travaillé pour nettoyer les canaux pendant environ deux mois par an (Шкапский О., 1900, стр. 49-50; Дингельштедт М., 1895, стр. 65).

⁶ En fait, estimer le volume d'excavation requis pour le canal, à 750 mille mètres cubes (Andrianov B.V., 1969, p. 128) et le volume quotidien de sol excavé par une excavatrice est de 2,5 mètres cubes, il est facile de calculer que ce volume de terrassement aurait pu être achevé en cinq ans. Cependant, si la productivité du travail était plus élevée et se rapprochait de celle connue des documents sur papyrus pour l'Égypte hellénistique, à savoir 3,5 mètres cubes (Kruger E. V., 1935, p. 28), les mêmes ouvriers pourraient construire un tel canal en trois ans.

⁷ Шкапский О., 1900, стр. 191.

⁸ Selon les calculs de S.P. Tolstov, pas plus de 4 à 5000 personnes vivaient dans la zone du canal Djanbasqala, dont 1 à 1500 hommes adultes (les chiffres sont peut-être quelque peu exagérés - Andrianov B.V., 1969, page

On sait que dans le XIX - début XX siècle le rendement du blé sur les terres irriguées était d'environ 15 à 20 quintal par hectare.¹ Dans ce cas, 1,5 à 2 quintal devaient être laissés pour les graines. Partie (au moins 1/3, à en juger par ce qui s'est passé au Moyen Âge), le paysan a remis le pays sous forme de tribut ou d'impôt.² Il ne lui restait plus que 8 à 11 quintal. Pour l'antiquité, les nombres, bien sûr, doivent être considérablement réduits. En introduisant (bien sûr, de manière purement spéculative) un facteur de correction de 50%, nous obtenons le chiffre 4-5,5 quintal; cela suffit pour une nourriture annuelle de seulement deux, maximum trois personnes. Considérant que d'autres membres de la famille ont également participé aux travaux sur le terrain, aidant le principal ouvrier, l'ancienne famille rurale Khârezm subvenait à peine à ses besoins et payait des impôts.

Sur cette base, il est plus probable de supposer que l'ensemble de la population rurale des oasis, y compris, bien sûr, les esclaves, en règle générale (bien que des exceptions soient connues), a participé à la construction d'irrigation, ainsi qu'au nettoyage saisonnier des canaux. B.A. Litvinsky avait raison lorsqu'il a écrit: «Les autorités de l'État étaient intéressées par la construction de nouveaux canaux, qui collectaient des taxes appropriées pour l'utilisation de l'eau et des terres irriguées. Par conséquent, la population rurale était évidemment obligée de conduire des canaux. Ces travaux ont probablement été menés sous la direction et le contrôle de représentants des autorités étatiques.»³

Le même chercheur, par analogie, a indiqué l'Assyrie, où il y avait une idée de la construction comme affaire nationale, à laquelle le roi lui-même participait (bien sûr, symboliquement) en tant que représentant de la communauté.⁴ Les vestiges de cette ancienne coutume ont été conservés dans le Khanate de Khiva jusqu'au XIXème siècle. Avant le nettoyage annuel des canaux, après une grande cérémonie, le khan lui-même descendait dans le canal, on lui donnait une pelle et il faisait semblant de se mettre au travail.⁵

La signification sociale, pour ainsi dire, du «rang» des constructeurs de canaux dans l'Orient ancien était si élevée que, disons, dans la mythologie sumérienne, les dieux eux-mêmes participent aux travaux d'irrigation - ils creusent la terre avec des houes, font sortir le sol creusé dans des paniers.⁶

En Égypte ptolémaïque, les travaux de construction de canaux et de construction de barrages ont été menés avec l'aide de la population locale conquise, attirée de force par l'État. En général, on pensait que toute la population devait y participer, mais les représentants des domaines privilégiés s'en tiraient en payant l'impôt approprié. Les personnes impliquées dans le service recevaient du gouvernement des pics et des paniers pour transporter la terre; les outils devaient être restitués après la fin des travaux.⁷

A l'Orient, la faisabilité économique élémentaire exigeait la participation de toute la population rurale à la construction des canaux. Un travail d'une telle ampleur n'aurait pas pu être réalisé sans les activités de direction et de régulation du pouvoir étatique, comme l'écrit K. Marx dans son ouvrage «Domination britannique en Inde»: «Les conditions climatiques et la particularité de la surface ... ont fait du système d'irrigation artificielle utilisant des canaux et des structures d'irrigation la base de l'agriculture orientale. ... D'où la fonction économique que tous les gouvernements asiatiques ont été contraints de remplir, à savoir la fonction d'organisation des travaux publics. Un tel système d'augmentation artificielle de la fertilité des

127). Même si nous supposons que tous étaient directement impliqués dans la production agricole, alors ils pourraient cultiver une superficie relativement petite.

¹ Масальский В. И., 1913, стр. 442.

² Бродовский М., 1872, стр. 240; Давидович Е. А., 1970, стр. 124-125.

³ ИТН, I, стр. 476.

⁴ Дьяконов И. М., 1949, стр. 27.

⁵ Гулямов Я. Г., 1957, стр. 262.

⁶ «L'Émergence et le développement de l'agriculture». М., 1967, стр. 37-38.

⁷ Крюгер Е. В., 1935, стр. 27-30; Зелын К. К., Трофимова М. К., 1969, стр. 74-75.

sols, qui dépendait du gouvernement central et est immédiatement tombé en ruine en raison de l'attitude négligente de ce gouvernement envers les travaux d'irrigation et de drainage, explique le fait par ailleurs inexplicable que nous voyons maintenant des territoires entiers qui étaient autrefois parfaitement cultivés comme stériles et déserts... "1

Clarifiant et approfondissant la position sur le développement de la formation esclavagiste dans l'histoire de l'Asie centrale, dans les années 40 et 60, les chercheurs soviétiques ont travaillé en détail sur les questions de l'histoire politique, du développement des forces productives, de la circulation de l'argent, de la culture et d'autres aspects de cette formation. En outre, des tentatives ont été faites pour définir les spécificités du système esclavagiste d'Asie centrale et décrire les étapes de son développement.² Ainsi, l'opinion selon laquelle le système esclavagiste prévalait dans l'ancienne Asie centrale a été établie dans la science soviétique.³

L'étude du complexe des matériaux historiques conduit à la conviction que le système esclavagiste d'Asie centrale se distinguait par certaines caractéristiques significatives. Déjà dans la première édition de "L'histoire du peuple tadjik" (Moscou, 1949), les principales caractéristiques de la structure sociale de l'ancienne Asie centrale ont été soulignées. Ces vues ont été développées et affinées dans les éditions suivantes de ce livre.

Dans le premier volume collectif "Histoire du peuple tadjik" (Moscou, 1963) B.A. Litvinsky a analysé les matériaux que la science possédait au début des années 60 sur l'ancienne Asie centrale et les a comparés avec des données sur l'histoire socio-économique des pays voisins de l'Orient. Cette étude la plus complète et la plus systématique a également constitué un pas en avant décisif dans le développement du problème.

Une attention particulière devrait être accordée à la discussion sur le "mode de production asiatique".

À la fin des années 1920 et au début des années 1930, il y avait beaucoup de discussions sur le "mode de production asiatique" dans la science historique soviétique. Il est réapparu au milieu des années 1960 et la deuxième discussion a commencé par des discours des chercheurs marxistes étrangers.⁴ De nombreux articles sur ce sujet ont été publiés dans des revues scientifiques, des collections et des études individuelles ont été publiées.⁵

Le terme «mode de production asiatique» se retrouve dans les œuvres des fondateurs du marxisme. Cependant, dans les années 80 du XIXe siècle, lorsque K. Marx et F. Engels se sont attaqués aux questions de l'histoire ancienne, leurs points de vue ont changé. Dans le livre de F. Engels «L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État» (1884), la place du «mode de production asiatique» est prise par le système primitif, suivi du système esclavagiste. En 1887, F. Engels écrivait: «Dans l'antiquité asiatique et classique, l'esclavage était la forme prédominante d'oppression de classe, c'est-à-dire non pas tant l'expropriation des terres des masses que l'appropriation de leur personnalité ... Au Moyen Âge, non pas la libération du peuple de la terre, mais au contraire, son attachement à la terre était une source d'exploitation féodale."⁶ V.I. Lénine, dans son ouvrage spécial «De l'État»,⁷ consacré aux

¹ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 9, стр. 132.

² À propos de ce voir.: Бернштам А. Н., 1949; Толстов С.П., 1938 б, стр. 417-419.

³ Plusieurs scientifiques soviétiques qui adoptent une position différente par rapport à ce problème (I.I. Umnyakov, A.M. Belenitsky) sont contraints de se limiter largement à des considérations négatives, mais ils ne peuvent offrir aucune alternative convaincante à l'idée de l'existence d'une formation d'esclaves en l'ancienne Asie centrale.

⁴ Certains de leurs travaux ont été publiés dans notre presse («Народы Азии и Африки», 1965, №1).

⁵ «Général et spécial dans le développement historique des pays de l'Est. Matériel de discussion sur les formations sociales à l'Est. (Mode de production asiatique)». М., 1966; Качановский Ю. В., 1971; «Проблемы», 1971.

⁶ К. Маркс и Ф. Энгельс, Соч., т. 21, стр. 348-349.

⁷ В. И. Ленин. Полн. собр. соч., т. 39.

formations sociales et économiques, donne une description détaillée de chacune des formations et une image de leur évolution successive; cependant, il ne nomme pas le «mode de production asiatique», ne le mentionnant qu'en citant les travaux correspondants de K. Marx. Nous partageons le point de vue de ces scientifiques soviétiques qui croient que K. Marx et F. Engels ont abandonné avec le temps l'idée d'un «mode de production asiatique» spécial. Une tentative de classer V.I. Lénine parmi les partisans du «mode de production asiatique» est une évidence.

Dans le même temps, au cours de la dernière discussion, la nécessité d'une définition plus complète et plus large du contenu de la formation esclavagiste a été révélée. L'idée de la formation esclavagiste en tant que société où la partie prédominante (voire la plus grande partie) des producteurs directs doit être des esclaves, doit être considérée comme totalement illégale et dogmatique. En fait, l'histoire ne connaît presque pas de telles sociétés, dans la plupart des cas, les esclaves constituaient une plus petite partie de la population active. La position même des esclaves pourrait également être très différente. Enfin, la société que nous appelons la propriété d'esclaves était en fait multi-structurée.¹

Tout cela ne peut être ignoré lorsque l'on considère la structure sociale de l'ancienne Asie centrale.

2. CONCEPTS CONTEMPORAINS DU SYSTÈME SOCIO-ÉCONOMIQUE DE L'ANCIENNE ASIE CENTRALE

Différenciation sociale et immobilière

Déjà à la fin du III - début du II millénaire av. J.-C au Sud-Turkménistan, la différenciation des propriétés commence à être clairement tracée. Dans le monument iranien - Tepé-Hissar - de très riches enterrements des dirigeants sont connus pour cette fois. Il n'y a pas de sépultures aussi riches au Sud-Turkménistan, mais avec les sépultures ordinaires, il y en a des clairement distinctes. Tel est, par exemple, le soi-disant enterrement d'une prêtresse avec des anneaux d'or et de belles perles (Altyn-tepé). La propagation des sceaux témoigne du développement de la propriété et de la différenciation sociale. La découverte de trésors parle du processus d'accumulation de trésors entre les mains de représentants de familles individuelles.² La construction de bâtiments tels que des palais et des temples témoigne clairement d'une société qui, apparemment, est déjà divisée en classes. Le processus de propriété et de différenciation sociale dans le sud de l'Asie centrale, plus précisément dans le sud du Turkménistan, a commencé avant que les premiers signes de ce phénomène ne commencent à se faire jour dans d'autres territoires. Les raisons de ce développement «avancé» du Sud-Turkménistan sont multiples. Notons en particulier qu'au Sud-Turkménistan, il y avait le complexe de conditions le plus optimal (en Asie centrale) pour le développement de l'agriculture irriguée primitive. En revanche, c'est le Sud-Turkménistan qui se trouve dans les conditions les plus favorables en termes de relations et de contacts avec les civilisations urbaines de l'Orient.

Le processus de développement de la société de classe dans le sud du Turkménistan s'est d'abord déroulé dans le sens ascendant, puis au milieu et dans la seconde moitié du IIe millénaire av. J.-C., a commencé à s'estomper. Une association avec le nord de l'Inde surgit ici involontairement. On ne peut que deviner la nature des changements sociaux dans la société sud-turkmène de cette époque. Bien sûr, à cette époque, il y avait déjà une différenciation sociale et foncière significative. La présence de colonies fortifiées avec des citadelles est également caractéristique - elles sont connues pour la fin du IIe - début du 1er millénaire av. J.-C. non seulement pour le Turkménistan, mais aussi pour la Bactriane. Les paroles de F.

¹ Дьяконов И. М., 1966, стр. 47-52.

² Массон В. М., 1967 6, стр. 187.

Engels peuvent leur être pleinement attribuées: «Ce n'est pas pour rien que les murs redoutables se dressent autour des nouvelles villes fortifiées: la tombe du système tribal est béante dans leurs fossés, et leurs tours atteignent déjà la civilisation.¹

Avec une vigueur renouvelée, les processus de propriété et de différenciation sociale et de formation de classe se sont déroulés dans la première moitié du Ier millénaire av. notre ère. Le fait que ces processus couvrent désormais les principaux territoires d'Asie centrale est fondamentalement nouveau. Leur reflet se retrouve dans l'Avesta, même dans ses parties les plus anciennes. Selon les auteurs de l'Avesta, la richesse est principalement le bétail. Le puissant héros Yima a de «bons troupeaux»; il parle de «maisons riches en bétail». Zarathushtra lui-même s'est vu promettre un cadeau par une personne - dix juments avec des poulains et un chameau, qui, comme le note à juste titre V.A. Livshits, «ne pouvait guère provenir d'un membre ordinaire de la communauté».²

Sur la structure sociale de l'Asie centrale au milieu et dans la seconde moitié du Ier millénaire av. J.-C. les données sont extrêmement rares. Nous avons quelques indices de stratification sociale. Ainsi, parmi les Bactriens et les Sogdiens, il y a les «nobles» (nobilissimi) qui se distinguent par leur «noblesse» ἀεωσις (Quintus Curtius, VII, 10, 4; Arrian, VII, 6, 3). L'Asie centrale était également familière avec l'esclavage. Les sources contiennent des informations sur «l'asservissement» (ἀνδραποδισμός) des habitants des régions occidentales du royaume achéménide et de leur implantation en Asie centrale. Ainsi, les habitants de la ville grecque de Barca (Afrique du Nord) se sont installés en Bactriane (Herodotus, IV, 204). Les Perses ont menacé les Ioniens grecs révoltés d'asservir et de déporter leurs filles en Bactriane (Hérodote, VI, 9). Apparemment, la Bactriane était le lieu habituel de peuplement des esclaves des régions occidentales du royaume achéménide. Mais ce sont les esclaves du roi. Nous avons moins de données sur les esclaves privés pour cette époque. Ainsi, un message est connu, et qui n'est pas entièrement fiable, sur l'esclave (servus) du Spitamen de Sogdian (Quintus Curtius, VIII, 3, 9). Dans le même temps, les sources contiennent des indications de traces du système tribal dans l'organisation sociale de la population d'Asie centrale de l'époque. Ainsi, apparemment, la population d'une ville au nord de Sogdiana est appelée la tribu ou le clan (gens) des memakens (Quintus Curtius, VII, 6, 17).

La noblesse sogdienne et bactrienne à l'époque d'Alexandre le Grand possédait une énorme richesse. Ceci est indirectement mis en évidence, notamment, par l'épisode avec Horien, qui a pu approvisionner l'armée macédonienne en vivres pendant une période de 2 mois (Arrian, IV, 21, 10). Le noble Parthe du clan Suren qui a vaincu Crassus, selon Plutarque (Vie de Crassus, 21), «n'était pas un homme ordinaire: dans la richesse, la noblesse de la famille et la gloire, il occupait la deuxième place après le roi... Il ne fit campagne que comme transportant des fournitures sur mille chameaux et deux cents charrettes avec des concubines; mille hommes d'armes à cheval et un nombre encore plus grand d'hommes légèrement armés l'accompagnaient; tous les cavaliers, cavaliers et esclaves, il n'en avait pas moins de dix mille." A Davan, un observateur étranger a noté la présence de «ménages riches» et «d'anciens»; les riches avaient de grandes réserves de vin. Parmi les nomades d'Usun, les riches possédaient 4 à 5 000 chevaux.

La structure de la société d'Asie centrale à la fin du Ier millénaire av. J.-C. - le début du Ier millénaire ap. J.-C.

Sur les monnaies gréco-bactriennes et ultérieures, ainsi que sur les monnaies de la frappe de Kushan, il y a des désignations grecques ou est-iraniennes du chef de l'Etat - «souverain», «roi», «roi des rois». Un sceau de gemme, originaire d'Inde, porte une

¹ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 21, стр. 164.

² ИТН, I, стр. 145-146.

inscription en écriture Kushan - le nom, puis le titre "vazork-fromalar".¹ En Iran sassanide, il y avait un "vazurg framadar" - le chef de toute l'administration, pour ainsi dire, le Premier ministre. Ce poste était occupé par des personnes de la famille royale ou des représentants des familles les plus nobles.² Mais il faut garder à l'esprit qu'en Asie centrale la signification de ce titre aurait pu être différente: dans les premiers textes médiévaux sogdiens d'Asie centrale, "Framandar" (littéralement - «maître de l'ordre») - «directeur de l'économie du palais».³ Cependant, à l'époque de Kushan, c'était probablement un haut fonctionnaire (ou l'un des plus hauts) du gouvernement.

Dans l'Ermitage d'État⁴ et le British Museum,⁵ il y a des sceaux avec le titre du propriétaire - "Khazarukht",⁶ qui correspond au Sassanid Khazarpat. L'affiliation chronologique de ces sceaux n'est pas entièrement claire; apparemment, ils appartiennent déjà à l'époque post-Kushan. Il est impossible de dire avec certitude le lieu de leur fabrication, mais nous pouvons les utiliser comme preuve supplémentaire de la présence en Bactriane des IIIe-Ve siècles de notre ère appareil d'État développé.

Dans l'inscription Surkhkotal, le titre de Nokonzoka est désigné comme "karalrag". Comme l'a montré V.B. Henning, il est identique au titre sassanide «kanarang» («gardeur de la frontière» ou «renforceur de la frontière»), qui était porté par le dirigeant de la partie orientale (limitrophe de l'Asie centrale) de l'État sassanide; ses fonctions étaient plus militaires que civiles. Ce titre s'est répandu en Asie centrale - au début du Moyen Âge, par exemple, les représentants de la maison dirigeante de Samarkand l'ont porté.⁷

Sur le sceau conservé à l'Ermitage V. B. Henning a lu le mot "asbarobid". La première partie du mot correspond au moyen persan "asbar" - "cavalier", "chevalier" (en tadjik ce mot est connu sous la forme "savor"), et la seconde partie remonte à l'ancien "pati" iranien - "maître"). Ainsi, ce mot, plutôt un titre qu'un nom, signifie «chef de l'équitation».⁸

Un joyau de Kushan porte le nom de son propriétaire «kharbalan» - «assis sur un âne». Le même nom se produit, comme V.A. Livshits, sur deux inscriptions indiennes de brahmi de Sarnath (près de Bénarès), et l'une d'elles a une date - la troisième année du règne de Kanishka. Cette inscription informe sur la construction d'un bâtiment bouddhiste et deux "satrapes" sont nommés parmi les donateurs: Vanaspara et Kharapallâno. Le nom de famille - la transmission indienne du même nom qui est gravée sur la gemme, Vanaspara - vient du Bactriane Wanaspar - "appel à la victoire". Dans la seconde des inscriptions ci-dessus, Kharapallâno est appelé "le grand satrape".⁹

L'appareil administratif régional et local, comme on le sait en Parthie, était extrêmement ramifié et visait à supprimer les producteurs directs.

Donc, deux pôles. D'une part, la noblesse, entre les mains de laquelle se concentraient une puissance colossale et une énorme richesse, de l'autre, ceux qui les créaient par leur travail. On sait peu de choses sur la composition de la population active, si nous parlons spécifiquement de l'Asie centrale. Qui était engagé dans la construction de palais et le dispositif de fortifications, qui travaillait dans des ateliers d'artisanat de la ville, qui se

¹ Bivar A. D. H., 1961, p. 320-322.

² Дьяконов М. М., 1961, стр. 299.

³ Лившиц В. А., 1962 б, стр. 134-135.

⁴ Stavisky V. J., 1960, p. 107.

⁵ Bivar A. D. H., 1965, p. 209-210.

⁶ Henning W. B., 1965 b. S. 81.

⁷ Ibid., S. 77-78.

⁸ Henning W. B., 1962.

⁹ Лившиц В. А., 1967, стр. 168-170. Le scientifique indien B.N. Puri a recueilli des données intéressantes sur la structure administrative de l'État de Kushan. (Puri B. N., 1965, p. 80-87; ici, en particulier, des considérations sur la présence d'un conseil royal).

composaient de la population rurale - presque rien n'est rapporté dans les sources survivantes. Bien sûr, en Asie centrale, il y avait des esclaves¹ et une population forcée dépendante.

Il convient de souligner que, comme les linguistes l'ont prouvé, le terme d'esclave patriarcal existait déjà chez les Indo-Européens à l'âge du bronze et, par conséquent, ils connaissaient déjà l'esclavage patriarcal. A l'époque d'"Avesta", il y avait des esclaves et des personnes dépendantes. Plus tard, des esclaves sont signalés en Parthe, Sogd, des esclaves originaires de Bactriane et, apparemment, Fergana sont évoqués. Dans les «vieilles lettres sogdiennes» et autres monuments écrits sogdiens, on rencontre les termes «vandak» («esclave») et «daya» («esclave»). Dans le contrat de mariage sogdien (début du VIII^e siècle ap. J.-C.), quatre types de personnes dépendantes apparaissent. Parmi eux se trouvent les esclaves Wandaki susmentionnés, les esclaves pour dettes Nipaki et les esclaves prisonniers de guerre Wanaka. Dans le code de droit sassanide, publié au VI^e siècle de notre ère, il y avait des esclaves *bandaki* (c'est la désignation générale d'un esclave) et des esclaves *anashahrika* (recrutés à l'origine parmi les prisonniers de guerre).² Parmi les inscriptions approximativement synchrones sur les ossuaires de Tok-Qala (Khârezm), on note le terme «Hunanik» («esclave»). Selon certains rapports, avant la conquête arabe à Khârezm, le terme «hun» désignait un esclave étranger.

Les documents de Toprak-Qala (II-III siècles ap. J.-C.) sont d'une importance exceptionnelle pour résoudre le problème du système socio-économique. Ce sont des listes de maisons familiales, ou plutôt de leurs membres masculins, c'est-à-dire de groupes agnatiques. Ainsi, le document n° 8 indique que le groupe était composé de 21 personnes, dont 4 étaient libres (le chef de famille, deux fils adultes et un gendre). Il y a 17 esclaves (ou domestiques), et 12 d'entre eux sont les esclaves (ou domestiques) du chef de famille lui-même, 2 sont sa femme, 2 sont ses enfants et 1 est le fils de sa concubine.³ Il vaut mieux s'abstenir de leur interprétation historique jusqu'à la publication complète de ces documents.

Cependant, nous soulignons une fois de plus que le travail des esclaves n'était ni le seul, ni probablement le plus important. Cela s'applique en particulier à l'agriculture. Le célèbre indologue-marxiste Walter Ruben (République démocratique allemande) estime que dans l'Inde ancienne, le nombre d'esclaves était très important, mais directement dans la production (dans l'agriculture, ainsi que dans l'artisanat), leur rôle n'était pas significatif, car leur travail n'était pas rentable.⁴ C'était le cas non seulement en Inde, mais, comme l'ont montré les chercheurs soviétiques, dans la plupart des pays du monde antique, où il n'y avait pas de production de marchandises développée. I.M. Dyakonov écrit: «... Seules des sociétés comme Corinthe, Athènes ou Rome – les républiques tardives et les premiers empires - c'est-à-dire que seules certaines sociétés du monde antique, des sociétés à production essentiellement marchande, sont des exemples du développement intensif de l'esclavage non étatique à grande échelle.»⁵

Il nous semble qu'en Asie centrale, le travail forcé, en particulier dans la production agricole, ne jouait pas un rôle essentiel, mais plus tôt secondaire.

À cet égard, il convient de souligner que certaines données directes et de nombreuses données indirectes indiquent que dans l'ancienne Asie centrale, comme dans l'ancien Orient dans son ensemble,⁶ une place énorme était occupée par la communauté. Les communautés patriarcales d'origine et les communautés voisines qui les unissent sont le fondement sur

¹ Des informations provenant de sources sur les esclaves en Asie centrale sont rassemblées et analysées dans le volume I de «Histoire du peuple tadjik» (M., 1963).

² ИТН, I, 1963, стр. 468—476.

³ Гудкова А. В., Лившиц В. А., 1967, стр. 13—14; Бентович И. Б., 1969, стр. 304—305.

⁴ Ruben W., 1957, S. 101.

⁵ Дьяконов И. М., 1963, стр. 18.

⁶ Тюменев А. И., 1956; Дьяконов И. М., 1959; 1963 и др.

lequel reposait la société ancienne. Il s'agissait, pour reprendre les mots de I. M. Dyakonov, avant tout une organisation civile de propriétaires libres et d'esclaves à part entière.¹

Au début du Sogd médiéval (et, apparemment, plus tôt), la communauté (*naf*) se composait de la noblesse (*azatkar*), des marchands (*khvakar*) et des paysans-communalistes et artisans libres (*karikar*).² En général, depuis l'époque de l'«Avesta» dans les langues iraniennes, il y a eu une opposition entre le statut social le plus élevé et l'inférieur. Les premiers sont appelés *azata* («libre», «noble»)³. Ils étaient opposés par des personnes dépendantes et surtout des esclaves.

Selon F. Engels, «le despotisme oriental était basé sur la propriété commune».⁴

Bien que les relations de possession d'esclaves aient constitué une structure importante dans le système socio-économique et la société dans son ensemble, comme le font la plupart des chercheurs en relation avec l'Orient ancien, cela peut être appelé la possession d'esclaves, il nous semble qu'en Asie centrale les membres de la commune, en particulier en agriculture. A la campagne, c'était l'époque du règne de la communauté rurale.

Le caractère communautaire de l'agriculture a ralenti le processus de transition d'une économie de subsistance à une économie marchande, car on sait que "la transformation d'un produit en marchandise ... devient d'autant plus significative que le déclin du mode de vie communautaire s'accroît".⁵

Comme indiqué dans les chapitres précédents, la vie urbaine est apparue tôt en Asie centrale et le commerce avec de nombreux pays a commencé, mais le caractère naturel de l'économie a continué de prévaloir. Si, de ce fait, le commerce intérieur et la circulation de l'argent n'ont pas pénétré assez profondément, ils ont néanmoins contribué à «la transformation du système patriarcal de l'esclavage, visant la production directe de moyens de subsistance, en un système esclavagiste visant la production de plus-value».⁶ Dans les régions montagneuses et steppiques d'Asie centrale, l'unité indivise de la ville et du village a également continué d'exister. L'artisanat ici n'est pas encore complètement séparé de l'agriculture.

La coexistence et l'interaction étroite des régions agricoles avec le monde des tribus nomades pendant de nombreux siècles et millénaires ont été un phénomène caractéristique du développement historique de l'Asie centrale et de nombreux autres pays de l'Orient.⁷

L'une des fonctions du despotisme oriental était la poursuite constante de guerres dans le but de piller des pays étrangers et de capturer de vastes territoires.

Il faut également noter la grande inégalité du développement économique, et donc le développement des relations esclavagistes dans diverses régions d'Asie centrale. Les régions des oasis de Sogd, Khârezm, Bactriane (Tokharistan), Fergana, Khorasan économiquement ont été les principales. Les régions montagneuses fermées de la région du Pamir, du Badakhshan, du Kuhistan et d'autres étaient plus arriérées, à la périphérie des steppes de Septs-rivières, de la région d'Aral, de la région transcaspienne et du Kazakhstan actuel. L'oasis de Tchatch et Ustrushana étaient les zones tampons. Dans les fermes d'élevage de la steppe et dans les fermes fermées dans les montagnes, le système clanique a montré une grande vitalité. Dans les régions des oasis, les relations esclavagistes se sont développées plus intensément.

¹ Дьяконов И. М., 1963, стр. 33.

² ИТН, I, стр. 472.

³ Pour l'historique de ce terme, voir: Bailey H. W., 1932, p. 952-954. Sur l'«azat» dans les textes Khotan-Saka, voir: Bailey H. W., 1960, p. 95. Pour l'utilisation de ce terme dans les documents indiens rédigés par Kharoshti (Turkestan oriental), voir: Burrow T., 1934, p. 509.

⁴ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 20, стр. 647.

⁵ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 23, стр. 89.

⁶ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 25, ч. 1. стр. 364-365.

⁷ Pour plus de détails, voir: Гафуров Б. Г., 1968, стр. 7-8.

En général, il convient de noter que les relations d'esclavage en Asie centrale ne sont pas devenues aussi profondes que dans le monde antique.

Le conflit de classe principal, de plus en plus aggravé, a eu lieu ici entre la noblesse plus riche, propriétaire d'esclaves et le sacerdoce, qui possédait des esclaves, de grandes propriétés foncières, des caravanes commerciales, d'une part, et des communes ordinaires qui tombaient dans diverses formes de dépendance à leur égard, d'autre part.

Le pouvoir d'État était concentré entre les mains de la noblesse et du sacerdoce, dirigés par le roi despote et son armée, qui se tenait au-dessus du peuple. S'appuyant sur un gouvernement central fort, l'élite dirigeante exploitait les esclaves et les membres de la communauté.

Même en ce qui concerne un pays aussi classique d'esclavage antique que Rome, K. Marx écrivait: «... Dans la Rome antique, la lutte des classes ne se déroulait qu'au sein d'une minorité privilégiée, entre riches libres et pauvres libres, tandis qu'une énorme masse productive de la population, les esclaves, servait seulement un piédestal passif pour ces lutteurs.»¹ Surtout en Asie centrale, où la principale masse productive était des communes libres, les principaux conflits de classe, dont les sources anciennes ne font que des échos sourds, se déroulaient précisément entre aristocrates et communes libres et pauvres.

Voici, en bref, le tableau général des processus sociaux qui ont eu lieu depuis le VIIe siècle av. J.-C. au III-IV siècle de notre ère.

En ce qui concerne les processus de formation en Asie centrale, il convient de noter que pendant cette période, au lieu des liens claniques, et avec eux, les liens locaux se renforcent de plus en plus. Les communautés rurales étaient déjà, dans une certaine mesure, des unions territoriales. En plus d'une simple union de tribus vivant à proximité, nous observons déjà les processus de leur fusion, la formation des nationalités.

Cependant, dans ces conditions historiques, tout comme Engels l'a souligné pour l'Antiquité grecque, le processus de formation du peuple ne va pas au-delà de la création d'alliances de tribus, partiellement liées les unes aux autres. Il n'y avait pas de conditions préalables à la création d'une seule grande nation à cette époque.² Cette position d'Engels est confirmée par l'exemple de l'Asie centrale. Il est encore impossible de parler d'un seul peuple Sogdian ou Khârezm pendant cette période. Seuls des centres locaux, divers petits peuples locaux du Sogd, du Khârezm, de la Bactriane, du Khorasan et d'autres régions se sont formés, avec une tendance à leur convergence ultérieure et à la formation des Sogdian, Khârezm et d'autres peuples.

¹ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 16, стр. 375.

² Voir: К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 22, стр. 482-483.

TROISIÈME PARTIE

ÉVOLUTION DES RELATIONS FEUDALES EN ASIE CENTRALE

Chapitre un

TRIBUS ET PEUPLES D'ASIE CENTRALE AUX IV-VI SIÈCLES DE NOTRE ÈRE

1. HISTOIRE POLITIQUE

Royaume sassanide

Au III^e siècle de notre ère sous l'influence de guerres épuisantes avec les Romains, de troubles internes, le royaume parthe s'est effondré. L'antagonisme de classe entre la noblesse esclavagiste, les communes et les esclaves s'intensifia fortement; entre les mains de la noblesse concentrée beaucoup de terres propices à la culture.

Dans la lutte pour un appareil d'État fort qui pourrait maintenir les producteurs directs dans l'assujettissement et contribuer à la poursuite de la croissance de la richesse et du pouvoir de la noblesse, l'aristocratie de Fars (Pars) s'est manifestée en étroite coopération avec le sacerdoce zoroastrien.

En 220 ap. J.-C. le dirigeant de la principauté d'Istakhr (dans le Fars) Artashir I Papakan Sassanid¹ est devenu le dirigeant de tous les Fars. En 224 ap. J.-C., ayant vaincu les troupes d'Artaban V, le dernier représentant de la dynastie Arshakid, Artashir I a pris le pouvoir et a organisé le gouvernement de l'État, qui couvrait tout le territoire iranien.

L'arrivée des Sassanides pour remplacer les Parthes ne peut être considérée comme un autre changement de dynasties. La dynastie parthe, «affaiblie par la lutte avec Rome, enchevêtrée dans des contradictions sociales complexes, hésitante entre l'Occident esclavagiste et l'Orient communal-clanique, ne pouvait pas donner une impulsion décisive au développement de nouvelles relations sociales. Cela a été fait par l'État sassanide».²

L'État sassanide existe depuis plus de 400 ans (224 ou 226-651). Pour la période du règne sassanide, ce qui suit est le plus caractéristique. Premièrement, environ à partir du IV^e siècle de notre ère dans l'État sassanide, les relations féodales se développent intensément. Deuxièmement, contrairement aux aspirations centrifuges des princes souverains et des dirigeants de provinces individuelles, le rôle du gouvernement central en Iran augmente considérablement, c'est pourquoi Engels a qualifié l'État sassanide de «royaume ordonné».³ Troisièmement, l'influence de la prêtrise zoroastrienne se développe extrêmement: le zoroastrisme devient la religion d'État, et Artashir Ier est crédité du dicton: "Le trône est le support de l'autel, et l'autel est le support du trône."

Pendant le règne du fils et successeur d'Artashir, Shah Shapur I (242-272), les Sassanides ont vaincu les troupes romaines, un empereur romain est mort dans une bataille et un autre empereur romain a été capturé dans une autre. L'État sassanide devint plus fort sous

¹ Le grand-père d'Artashir I Papakan était Sasan, un prêtre du temple de la déesse Anahita. D'où le nom de la dynastie sassanide.

² Дьяконов М. М., 1961, стр. 260. Pour une tentative de compréhension marxiste des processus sociaux au début de l'État sassanide, voir: Пигулевская Н. В., 1956 а, стр. 150-152. Données sur l'histoire de l'adhésion d'Artashir, voir: Луконин В. Г., 1961, стр. 9-24.

³ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 28, стр. 222.

Shapur II (309-379) - il combattit avec succès des guerres à l'est et à l'ouest, fonda un certain nombre de villes. Le roi Yazdigerd I (399-420) a tenté de restreindre la noblesse et le sacerdoce zoroastrien, en s'appuyant sur les chrétiens, dont il y en avait beaucoup dans l'État sassanide.

Le régime cruel établi par les Sassanides a suscité un vif mécontentement non seulement parmi les peuples des régions occupées d'Asie centrale et de Transcaucasie. Les rébellions dans ces régions, les invasions nomades ont secoué l'État sassanide et les rois et princes sassanides ont été capturés ou retenus en otage par des nomades d'Asie centrale, par exemple le roi Peroz (459-484). En Iran, des mouvements sociaux ont eu lieu, en particulier le mazdakite, lorsque le royaume sassanide s'est presque effondré sous la pression des masses populaires.

L'État sassanide a atteint sa plus grande puissance sous Khosrov I Anushirvan (531-579). En plus des grandes expéditions de conquête, au cours desquelles même le Yémen a été conquis en Arabie, Khosrow I a mené un certain nombre de réformes militaires qui ont consolidé les relations féodales émergentes et contribué à leur développement ultérieur. Un rôle très important a été joué, en particulier, par les réformes fiscales, militaires et administratives. Ces réformes ont également renforcé le gouvernement central.

Les rois sassanides ont tenté - et non sans succès - d'annexer les régions d'Asie centrale. Au milieu du VI^{ème} siècle ils perdent le contrôle des régions d'Asie centrale, qui relèvent de la domination des tribus nomades. Cependant, plus tard, les régions du Sud-Turkménistan étaient à nouveau sous le règne des Sassanides. L'État sassanide est tombé au milieu du VII^{ème} siècle sous l'assaut des Arabes.

Kidarites

Les informations de base sur les kidarites sont contenues dans les messages suivants des sources. La Chronique Bey-shy rapporte que le dirigeant des Yuezhis, en raison des attaques des Jujans, a déplacé sa cour dans la ville de Bolo. «Après cela, le brave souverain Yuezhi Tsidolo a traversé les grandes montagnes avec ses troupes, a attaqué le nord de l'Inde et a conquis cinq États situés de Gantolo au nord. De plus, la chronique rapporte les événements de 424. D'après un autre message de Bey-shy, il est clair que Tsidolo a gouverné la région du petit Yuezhi, mais ensuite, «chassé par les Huns, est allé à l'ouest» et a confié l'administration à son fils.¹

Il existe plusieurs groupes de pièces avec l'inscription brahmi "Kidara Kushana sha". À en juger par la police des inscriptions, leur publication a eu lieu quelque part dans le sud, au-delà de l'Hindu-Kush, selon les données numismatiques, entre 390 et 430 ans. L'analyse des pièces conduit A. Bivar à la conclusion que les pièces portant une telle légende étaient systématiquement frappées par au moins deux dirigeants.² Comme le prouve K. Enoki, les Kidarites ont uni le Tokharistan et le Gandhara sous leur règne entre 412 et 437.³

Des sources occidentales (Priscus Pannian) rapportent la lutte des "Huns appelés Kidarites" avec l'Iran sassanide en 456 et années suivantes. Sous 456, Priscus Pannian (19) rapporte que le roi «parthe» (c'est-à-dire sassanide) a fait la guerre aux Huns kidarites. La même source sous 464 écrit que le gouvernement sassanide a affirmé: «Les Romains (Byzance. – B.G.) étaient obligés d'aider les Perses avec de l'argent dans la guerre contre les soi-disant Huns kidarites, que si les Perses remportaient la victoire, les Romains auraient que avantage que les Huns (Kidarites) ne seront pas autorisés à passer dans les possessions romaines» (Priscus Pannian, 25).

¹ Бичурин, II, стр. 264-266.

² Ghirshman R., 1948, p. 78-79; Bivar A.D.H., 1956, p. 26-27; Луконин В.Г., 1967, стр. 32-33.

³ Enoki K., 1959, p. 11.

Il est clair que le Tsidolo (ancien ki^wo-tâ-lâ)¹ des sources chinoises et le Kydara des inscriptions de pièces portent le même nom. Tout le reste ne peut pas encore être interprété avec confiance. On peut, selon la source chinoise, croire que les Kidarites étaient liés aux Kushans ou même en faisaient partie, mais cela n'est pas étayé par d'autres sources. La question de la relation entre les Kidarites partis pour l'Inde et ceux qui, selon Priscus, se sont battus avec les Sassanides n'est pas claire. Plusieurs hypothèses ingénieuses ont été avancées, en particulier, sur un lien étroit entre les Kidarites et les Chionites, en raison de laquelle ces derniers, étant des sujets nominaux des rois Kidarites, étaient donc appelés «Kidarites».² Il est prouvé que dès 477, les Kidarites de la région du Gandhara ont envoyé une ambassade en Chine.³

Chionites

En 346/47, le shah sassanide Shapur II était à la frontière orientale de son état, puisque de là, selon Ammianus Marcellinus (16, 9, 4), les "Chionites et Eusens", les "Eusens" eux-mêmes, étaient menacés. Considérant la première lettre comme un bout de langue, I. Marquart⁴ a suggéré de lire le nom de famille "Kusheni" - Kushans. Si nous reconnaissons cette correction (de nombreux chercheurs la considèrent possible), alors les Chionites apparaissent ensemble, et peut-être avec les Kushans (Kidarites?). En outre (17, 5, 1) Ammianus Marcellinus dit que Shapur a réussi à conclure un accord d'alliance avec "les peuples les plus éloignés" - "Chionites et Gelans".

En 359, en raison de devoirs alliés, les Chionites participent à la bataille des troupes de Shapur II près de la ville syrienne d'Amida. Les Chionites étaient dirigés par Grumbat, «le nouveau roi des Chionites, un homme d'âge moyen déjà couvert de rides, le chef d'un esprit exceptionnel et célèbre pour de nombreuses victoires. Avec lui était son fils, un beau jeune qui est tombé au combat» (Ammianus Marcellinus, 18, 6, 20; 19, 1, 7-11).

À la fin des années 60 et au milieu des années 70, Shapur II a combattu deux fois avec les "Kushans", dont la capitale était à Balkh. Les événements de ces guerres sont décrits par l'historien arménien Favst Buzand. La première guerre a été déclenchée par le «roi des Kushans». Shapur II dirigeait personnellement l'armée sassanide, mais cela n'a pas aidé les Perses. "Les troupes de Kushan ont vaincu les troupes perses, tué de nombreuses troupes perses, pris de nombreux prisonniers et expulsé le reste, les ont mis en fuite", dit l'historien arménien. La deuxième guerre, dans laquelle Shapur II allait se venger, se termina tout aussi tristement pour les Perses.⁵

Bien sûr, sous le nom de "Kushans", une autre formation ethnique apparaît - Kidarites, Chionites, ou, peut-être, les deux ensemble.

L'inscription de Samadragupta sur la colonne Allahabad énumère le "daïvaputra-shahi-shahanushahi-shaka-marunda" et les habitants d'îles comme Ceylan, qui ont présenté des propositions de dépendance vassale à l'égard de Samadragupta, lui donnent des filles comme épouses et demandent une charte royale pour gouverner leur propre territoire reconnaissant la suzeraineté de Samadragupta. Les chercheurs de cette inscription interprètent le titre ci-dessus entre guillemets de différentes manières, le décomposant en plusieurs parties (chaque chercheur à sa manière). Le savant indien Budha Prakash semble être une interprétation attrayante. Il choisit comme un seul terme "daïvaputra-shahi-shahanushah" et croit qu'il a désigné certains des dirigeants Kushan proéminents du milieu du IV^e siècle (l'inscription

¹ Pelliot P., 1934, p. 43.

² Мандельштам А. М., 1958.

³ Enoki K., 1959, p. 27. À son avis, à Gandhar, les Kidarites ont été vaincus par les Héphthalites entre 477 et 520. (Enoki K., 1955 б, p. 236; 1958, p.1).

⁴ Marquart J., 1901, S. 36.

⁵ Тревер К. В., 1954, стр. 133-134.

sur la colonne remonte à cette époque). Le point de vue d'un autre historien, A.S. Altekar, n'est pas dépourvu d'intérêt, celui de l'inscription d'Allahabad voulait dire Kidar.¹ Ici, l'attention est attirée sur le chevauchement entre le message de Favst Buzand, qui parle du «grand roi des Kushan»,² et le titre de l'inscription indienne, qui fait référence au céleste «roi des rois». Mais l'inclusion de cette inscription dans l'éventail des sources ne clarifie pas du tout la situation dans son ensemble, en particulier la relation entre les Kidarites et les Chionites.

Mais peut-être il faut se tourner vers des sources chinoises? Jusqu'à récemment, on pensait qu'ils ne contenaient pas d'informations sur les chionites. Cependant, maintenant le scientifique japonais K. Enoki prouve que le message de la chronique chinoise sur la conquête du Sude par les Huns et qu'ils, "ayant tué le dirigeant du Sude, se sont emparés de ses terres" (de plus, le dirigeant de Huni était déjà la quatrième tribu après cela) se réfère à Sogd, et sous le nom de "Huns", ce sont en fait des Chionites.³ Cependant, tout ce qui peut être appris de ce message se limite à l'affirmation que Sogd a été conquis par les Chionites à un moment donné, et les calculs chronologiques (le message fait référence à 437) montrent qu'ils ont peut-être conquis Sogd avant leur apparition dans le sud d'Asie centrale, c'est-à-dire passé par Sogd.

Il convient de noter que si des chionites sont mélangées avec des kidarites dans les sources, il n'est pas moins difficile de tracer une ligne entre les rapports de chionites et d'hephtalites. Cela fait référence aux événements de la première moitié et du milieu du Ve siècle. Peu de temps après l'accession au trône sassanide de Varakhran V Bahram Gur (420-437), selon les auteurs arabes Tabari et Dinaveri, le kagan des «Turcs» a envahi le Khorasan et a commencé à piller le pays. Prétendant être parti pour l'Azerbaïdjan, Bahram Gur, respectant toutes les précautions, s'est secrètement approché des "Turcs" sans méfiance qui avaient installé leur camp dans la région de Merv. Puis les soldats ont fait un bruit terrible et les "Turcs" ont pris la fuite. Bahram Gur a tué le kagan "turc", a capturé sa femme, a poursuivi les "Turcs" jusqu'à l'Amu-Darya, a traversé le fleuve dans la région d'Amul, et "quand il s'est approché d'eux, les Turcs lui ont exprimé leur obéissance et lui ont demandé d'établir une certaine frontière entre lui et par eux, qu'ils s'engageraient à ne pas traverser. Bahram a choisi un endroit comme frontière qui s'enfonce profondément dans leur pays, a ordonné de construire une tour là-bas et l'a désigné comme frontière», explique Dinaveri.

Tabari rapporte que la frontière a été établie entre les Turcs et les régions limitrophes du «pays des Turcs». Il ajoute également des détails sur le butin capturé par Bahram Gur. Plus important encore, il a nommé le gouverneur du Khorasan avec résidence à Balkh.⁴ Par conséquent, malgré la victoire, la situation à la frontière orientale exigeait un contrôle constant. Le message de Ferdowsi selon lequel, après la défaite des «Turcs», la noblesse de Tchaganian, Khuttalyan, Balkh et Boukhara a dû payer tribut à l'Iran devrait probablement être renvoyé au même épisode.

Il s'agit de quels «Turcs»? Sans aucun doute, le nom lui-même est un anachronisme clair. I. Marquart a attiré l'attention sur deux circonstances. Tout d'abord, un ouvrage de Pahlavi ("Yadgar Zareran") raconte les batailles du roi d'Iran Vishtasp avec le roi des Chionites Arjasp, et, évidemment, dans les steppes, dans la région de Merv. Après la victoire, Vishtasp retourne à Balkh. Tout cela ressemble de très près aux principaux événements de la guerre de Bahram Gur. Deuxièmement, le gouverneur du Khorasan reçoit le titre de

¹ Buddha Prakash, 1957; 1954, p. 135. Au contraire, D. Allan pense que nous parlons de représentants de divers "peuples Saka et Kushan", dont la zone s'étendait des frontières de l'Inde à l'Amu Darya. (Allan J., 1914. p. XX-XXVIII).

² Тревер К. В., 1954, стр. 134.

³ Бичурин, II, стр. 260 Enoki K., 1955 а; 1959, p. 24-25.

⁴ Nöldeke Th., 1879, S. 98-102; Шмидт А. Э., 1958, стр. 445-446, 474- 475.

«marzban-i Kushan», c'est-à-dire de «gardien de la frontière de Kushan».¹ Par conséquent, I. Marquart fait une conclusion tout à fait convaincante que Bahram Gur menait en fait une guerre avec les Chionites.²

Pourquoi le gouverneur de Balkh portait-il le titre de «marzban-i Kushan»? Il y a deux explications possibles. Premièrement, selon Tabari, Bahram Gur allait annexer une partie du territoire de l'Inde, où se trouvaient des possessions de Kushan, et un tel titre pourrait être une sorte de manifestation politique. Mais quelque chose d'autre est également possible: en Iran, ils croyaient (ou savaient) qu'il y avait une sorte de lien entre les Chionites nouvellement émergents et les Kushans connus depuis longtemps. La dernière hypothèse semble être étayée par la circonstance suivante. Sous Yezdigerd II (438-457), les guerres avec les nomades du nord se poursuivent. Participant et contemporain de cette guerre, l'historien arménien Yeghishe Vardapet rapporte que le roi sassanide "a soudainement attaqué les terres des Khons, également appelées Kushans, et a combattu avec eux pendant deux ans, mais n'a pas pu les maîtriser".³ Ainsi, deux sources complètement indépendantes en rapport avec les Chionites parlent des Kushans. Cela confirme l'opinion selon laquelle les Chionites ne devraient pas être arrachés aux Kushans.

Yezdigerd II a même été contraint de déplacer sa résidence à la frontière nord. La situation tendue y est restée plus d'une décennie. Selon le même historien arménien Yeghishe Vardapet, en 450, «Yezdigerd rassembla beaucoup de troupes et, partant, atteignit le pays des héphtalites. Le roi des Kushans, voyant cela, n'osa pas accepter la bataille. Il a fui avec une armée vers les parties les plus fortes (inaccessibles) du désert.» Après cela, Yezdigerd II a dévasté le pays Kushan, capturé de nombreux châteaux et villes, prisonniers et butin. Nous ne pouvons pas être d'accord avec K.V. Trever, qui, ayant attiré l'attention sur l'apparition dans ce texte de l'expression «terre des Héphtalites», conclut que les Héphtalites de ces années «n'ont apparemment pas encore régné sur les Kushan».⁴ Au contraire, il nous semble que ce texte témoigne du fait que l'hégémonie sur les Chionites était déjà passée aux Héphtalites, tout le territoire («terre») était considéré comme appartenant aux Héphtalites, mais ils n'avaient pas encore participé aux batailles avec l'Iran.

Héphtalites

Ainsi, dans le message de l'historien arménien sur les événements de 450, le "pays des Héphtalites" est nommé. Yeghishe Vardapet rapporte que dans 453-454 Yezdigerd II décida de nouveau d'attaquer le roi Kushan, mais il le découvrit à temps et infligea une forte défaite aux Perses; un certain nombre de régions d'Iran ont été détruites et dévastées.⁵

E.E. Nerazik, sur la base du texte, a exprimé une opinion par laquelle on peut convenir que cette campagne était dirigée vers des régions plus orientales qu'avant, et que, peut-être, la collision ne s'est pas produite avec les Chionites, mais avec les Héphtalites.⁶ On peut supposer supposer que c'était le premier affrontement militaire de l'Iran sassanide avec les héphtalites, et déjà en lui les Sassanides auraient dû sentir qu'un nouvel adversaire, d'ailleurs très puissant, approchait. Mais ce n'était que le début.

Nouvelle confédération dans les années 50 du Ve siècle est devenue si forte qu'elle envoie des ambassades; la première ambassade des Héphtalites arrive en Chine en 456.⁷ À la lumière du renforcement de la confédération héphtalite, il devient plus clair que la pression

¹ Nöldeke Th. 1879, S. 101-102.

² Marquart J., 1901, S. 50-52.

³ Тревер К. В., 1954, стр. 136 (ma décharge. - V.G.).

⁴ Ibid, p. 136-137.

⁵ Егише Вардапет, 1853, стр. 256-257.

⁶ ИТН, I, стр. 410.

⁷ Enoki K., 1955 6, p. 234.

exercée par les "Kidarites-Huns" à la fin des années 50-60 du Ve siècle n'était pas non plus accidentelle.

La lutte contre les héphtalites a atteint son point culminant pendant Peroz (459-484). Il résulte des rapports d'auteurs arabes que Peroz est arrivé au pouvoir, comptant sur le soutien de la population du Tokharistan et des régions voisines. Il "a renforcé le pouvoir des Héphtalites, en signe de gratitude pour l'aide promise à ne pas violer leurs frontières". Mais, comme le rapporte Tabari, "Peroz a alors lancé une campagne contre les gens qui se sont emparés du Tokharistan et ont appelé les Héphtalites". Peroz avec son armée atteignit la tour construite à la frontière par Bahram Gur. De plus, Tabari raconte une histoire presque fabuleuse sur la façon dont Peroz a essayé de cacher la violation du serment qu'il avait donné au roi héphtalite Akhshunvar, d'observer la frontière. Ayant atteint la tour, «Firus (Peroz) a ordonné à 50 éléphants et 300 personnes d'y être attachés; la tour a été traînée devant lui, et il l'a suivie, croyant que de cette manière il n'a pas violé l'accord conclu avec Akhshunvar.» Dans la bataille avec les Héphtalites, Peroz et une partie importante de l'armée tombèrent dans des pièges et furent tués. Les Héphtalites ont capturé tout le Khorasan.¹ Dinaveri appelle le roi des "Turcs", c'est-à-dire les Héphtalites, Akhshuvan. Lui, comme Tabari, parle de la construction d'un fossé profond, soigneusement déguisé. Le roi lui-même et les membres de son armée sont tombés dans un piège; ils, comme le dit l'historien, «sont tombés dans une nuit noire». Dans cette fosse, il fut tué avec des pierres, et tout son camp, avec sa fille, un prêtre assailli, des femmes et des biens, tomba entre les mains des Héphtalites.² Ce fossé, rempli d'eau, est également signalé par une source byzantine (Procopé de Césarée, 1, 4).

Ces événements sont connus dans la couverture non seulement de sources arabes, mais aussi syriennes, byzantines et arméniennes. Notons quelques points. Peroz a combattu trois fois avec les Héphtalites. La première guerre s'est terminée par le fait qu'il a été capturé par les Héphtalites. Il a été racheté de la captivité par l'empereur byzantin. Au bout d'un moment, Peroz recommence la guerre et est de nouveau fait prisonnier. C'est alors qu'il fit visiblement la promesse de ne pas franchir la frontière des Héphtalites et dut leur verser une énorme indemnité: 30 mulets chargés de pièces de monnaie. Alors qu'il était encore en captivité, il ordonna de livrer ces trésors aux Héphtalites, mais le trésor épuisé ne put en donner qu'une partie. Peroz se libéra néanmoins, laissant son fils en otage. La raison de la troisième guerre, selon le message de Priscus Pannian (I, 27), était la tromperie par Peroz des héphtalites. Il a invité les "Huns" à faire la paix et, comme garantie de ses intentions pacifiques, a envoyé une femme au dirigeant "Hunnique", l'appelant sa sœur. La femme qui est venue chez les "Huns" a révélé la tromperie - elle n'était pas la sœur de Peroz, mais son esclave. Le dirigeant "Hunnique" offensé Kunh, se référant au fait qu'il avait une grande armée, mais pas de chefs militaires expérimentés, a demandé à lui envoyer les Perses comme instructeurs militaires. Quand ils sont arrivés (Peroz a envoyé 300 nobles Perses), les Héphtalites ont mutilé certains d'entre eux et en ont tué d'autres.³ La guerre a repris - la troisième guerre qui a mis Peroz à une fin sans gloire.¹

¹ Шмидт А. Э., 1958; стр. 448-449; Nöldeke Th., 1879, S. 115-132.

² Altheim R., 1960, S. 51-52; parmi les auteurs arabo-persanophones, le nom de ce roi est donné sous la forme de Khushnavaz (Ferdowsi) ou Akhshunvar (Tabari) (Marquart J., 1901, S. 60; Лившиц В. А., 1969, стр. 67). Ce nom est étymologisé comme l'axsondâr iranien ("au pouvoir") ou axsonwar ("le porteur du pouvoir") (Maenchen-Helfen O. J., 1959, p. 230). Ce n'est peut-être pas un nom, mais un titre.

³ Pour ces événements, voir.: Пигулевская Н. В., 1941, стр. 56-59. Prisk Pannian appelle Kunkh le roi des Huns kidarites. Dans l'un des manuscrits, le nom du roi est écrit Gunkhaz (Altheim F., 1959, 1. S. 32). Diverses interprétations de cette source sont possibles. Il est possible que ce message de Prisk Pannian se réfère, en fait, aux Kidarites, qui, parallèlement aux Héphtalites, attaquaient l'Irak. En 468, un message a été reçu de Byzance, délivré par l'ambassade de Perse, que "les Perses ont vaincu les Huns Kidarite et assiégé leur ville Valaam" (Prisk Pannian, 35). Il faut supposer que Valaam est un quartier général nomade quelque part dans la région du sud-ouest du Turkménistan. Cependant, une autre interprétation est également possible: Prisk Pannysky a appelé

La terrible défaite a fait une impression déprimante sur la population iranienne. Selon la source, en Iran "même en temps de paix, personne ne pouvait avec courage et sans crainte regarder l'Héptalite ou même entendre parler de lui sans horreur".

De plus, un persan notable a caractérisé la situation en Iran après la défaite de Peroz par les héptalites: «... Peroz a mis [notre] État si grand et indépendant au service des héptalites et [l'a fait] à tel point que tant que le pays des Aryens (Iran – B.G.), elle ne pourra pas se libérer d'un service aussi pénible."²

Dans le «Bakhman-Yasht» moyen-persan, il y a un extrait, inspiré notamment des événements des années 80 du IV^e siècle: «Ainsi, ces gens, descendants du Fureur, ont tué des centaines, des milliers, des dizaines de milliers de fois. Les bannières et les étendards de l'armée innombrable de ces démons échevelés ont fait irruption. Ils sont entrés dans les terres de mon Iran créé par Hormuzd, leurs détachements sont entrés sur un large front - Turcs et Chions rouges hostiles, dont les bannières ont été baissées.»³

L'Iran sassanide, devant lequel les fiers empereurs romains ont baissé la tête plus d'une fois, à la fin du Ve siècle lui-même tremblait de peur des formidables nomades d'Asie centrale - les héptalites et leur payer tribut.⁴

Nous avons déjà évoqué la saisie de Sogd par les Héptalites (entre 467-470 et 480). Puis ils ont commencé à subjuguier les possessions du Turkestan oriental. Ils ont maîtrisé la région de Turfan en 479, Urumqi en 490-497, Qarashar entre 497 et 509.⁵ Le fait suivant témoigne de la force et du prestige des héptalites au Turkestan oriental. En 522, le dirigeant Juan-Juan d'une région de la région de Khara-Khoto s'est rebellé contre les Chinois et s'est enfui vers les Héptalites pour demander leur aide contre leurs ennemis.⁶ Si l'on considère que Khotan et Qashgar sont également entrés (probablement à la fin du V^e siècle) dans l'Etat héptalite, alors on peut supposer qu'au début du VI^e siècle ils possédaient tout le Turkestan oriental.

Les chroniques chinoises énumèrent les possessions qui ont été incluses dans l'Etat héptalite. La comparaison de ces rapports avec des sources arabo-perses ultérieures nous permet de conclure que la majeure partie de l'Asie centrale est entrée dans leur État, et il semble (cela a été noté par I. Marquart) que le Tokharistan était la partie la plus importante de leurs possessions. Les Héptalites ont également fait une série de conquêtes dans le sud. Ils ont été capturés dans la seconde moitié du V^e siècle Gandhara,⁷ plus tard certains territoires du nord de l'Inde.

La partie indienne de l'histoire des héptalites, hélas, est aussi loin d'être claire que celle de l'Asie centrale. Dans les sources indiennes, les héptalites sont appelés "huns". Il est prouvé que le dernier grand dirigeant de la dynastie indienne, Gupta Skandagupta (selon certaines sources, a régné d'environ 435 à 467,⁸ selon d'autres de 455 à 456 jusqu'à environ 470)⁹ a été contraint de se défendre contre eux et a réussi à les vaincre.¹ On peut penser que c'étaient les premiers raids des Héptalites, qui avaient déjà capturé Gandhara à cette époque.

tous les Huns d'Asie centrale "Kidarites", Valaam-Balkh, dans ses histoires sur les Kidarites, des messages sur divers nomades d'Asie centrale étaient entrelacés.

¹ Théophane le Byzantin écrit: «Après que le roi héptalite Eftalan, dont le peuple reçut un nom, eut vaincu Peroz, les Perses perdirent ces lieux» (traduction russe de tout le texte, voir: «Historiens byzantins», 1860, p. 493). Il est possible que le nom donné par Théophane soit le fruit de l'étymologie populaire.

² Тревер К. В., 1954. стр. 138.

³ Suite à la traduction de G. Bailey: Bailey H. W., 1954. S. 13-14.

⁴ A en juger par les données numismatiques (Массон В. М., Ромодин В. А., 1964. стр. 204).

⁵ Enoki K. 1955 в. p. 235.

⁶ Enoki K., 1959, p. 25-26.

⁷ Selon K. Enoki, cela s'est produit entre 477 et 520. (Enoki K., 1959, p. 27), mais très probablement au début de cette période.

⁸ Синха И. К., Банерджи А. Ч., 1954, стр. 89.

⁹ «The Yâkâtako-Gupta age», 1954, p. 161, 169; Majumdar R. C., 1954, p. 25, 28.

Pour la période ultérieure, nous avons des données de diverses sources, y compris des chroniques et inscriptions indiennes, des rapports de voyageurs chinois et autres, qui contiennent des informations très contradictoires; en conséquence, il y avait de nombreuses options pour leur interprétation proposées par divers scientifiques. À la toute fin de la Ve-première décennie du VIe siècle, Toramana était à la tête des Huns indiens, qui dans une inscription indienne est appelé «le célèbre Toramana, le souverain immensément glorifié de la terre». Il a été remplacé par son fils Mihirakula, dont Xuan-tsang a écrit beaucoup plus tard qu'il dirigeait toute l'Inde et «soumettait toutes les provinces voisines sans exception». Apparemment, sous Mihirakul, les possessions des Héphtalites dans le nord de l'Inde étaient vraiment maximales. Cependant, de nombreuses mesures qu'il a prises, en particulier la persécution du bouddhisme, ont retourné la population indienne contre lui. Il a été vaincu dans la guerre avec le dirigeant Gupta Yashodharman, mais a ensuite pris le pouvoir au Cachemire.

La partie principale de l'Inde du Nord au milieu du VIème siècle s'affranchit du pouvoir des "huns" - Héphtalites. La raison en est - et à cet égard le scientifique indien R. Majumdar a parfaitement raison - ne réside pas dans les défaites subies par les dirigeants du «hun» indien, mais dans la défaite écrasante des héphtalites d'Asie centrale, qu'ils ont subis au début des années 60 du VIe siècle.² À la suite de cette défaite, les héphtalites indiens ont perdu leurs arrières d'Asie centrale, un afflux de forces nouvelles et de soutien, qui a conduit à leur chute - un autre exemple de la relation étroite entre l'histoire de l'Inde et de l'Asie centrale. Et bien qu'en Inde, l'existence de communautés héphtalites et même de petites principautés soit connue depuis longtemps, les "Huns" - Héphtalites n'ont plus joué un rôle sérieux dans l'histoire indienne.³

Dans la présentation des événements politiques, le matériel numismatique n'a pratiquement pas été utilisé, et cela a été fait complètement délibérément. La publication la plus détaillée des pièces de monnaie du cercle Kidarite-Héphtalite est l'ouvrage en quatre volumes de R. Göble «Documents sur l'histoire des Huns iraniens en Bactriane et en Inde».⁴ Très bien documenté, ce livre jette les bases de l'étude scientifique de la numismatique de l'héphtalite. Tout le matériel énorme (cependant, les collections du musée soviétique n'ont pas été utilisées) R. Göbl divisé en 297 numéros. Il a également changé tout le schéma de division de la monnaie héphtalite. De nombreuses légendes de pièces de monnaie sont lues d'une manière différente qu'avant, et des conclusions historiques très importantes sont tirées. Rendant hommage au grand et minutieux travail de l'auteur, qui, cependant, est resté inconnu de l'essentiel de la littérature historique et numismatique soviétique, nous nous abstenons pour le moment d'utiliser ses conclusions historiques générales, car elles reposent largement sur ses lectures, largement controversées et sujettes à vérification par les linguistes iraniens. ... Malheureusement, même après l'apparition des travaux de R. Göble (ainsi que de la monographie précédente de R. Girshman et d'autres), le problème de l'utilisation des pièces d'héphtalite comme source historique à part entière n'est toujours pas résolu; c'est une question d'avenir.

Ainsi, les héphtalites ont créé une énorme formation d'Etat, qui en taille dépassait même celle de Kushan, mais en même temps encore plus lâche et fragile. Néanmoins, les héphtalites ont joué un rôle important dans l'histoire de l'Asie centrale et de nombreux pays de l'Orient. Ce sont eux qui ont réussi non seulement à arrêter l'armée de l'Iran sassanide à l'Orient, mais aussi à infliger des défaites écrasantes aux rois sassanides. Les étendards des troupes

¹ «The Yâkâtaka-Gupta age», 1954, p. 163-164; Majumdar R. C., 1954, p. 26.

² Majumdar R. C., 1954, p. 39.

³ «The Yâkâtaka-Gupta age», 1954, p. 174-185; Majumdar R. C., 1954, p. 26; McGovern W. M., 1939, p. 414-417.

⁴ Göbl R., 1967.

héphtalites flottaient dans les plaines d'Iran; les dirigeants héphtalites ont décidé d'être ou non l'un ou l'autre des revendicateurs Shahanshah d'Iran, et le paiement régulier de leur hommage était la principale préoccupation de nombreux gouvernements iraniens.

Les peuples de Transcaucasie, réduits en esclavage par les Sassanides, ont relevé la tête. Ils ont intensifié la lutte contre l'oppression sassanide. Dans 483-484 en Ibérie, en Arménie et en Albanie du Caucase, les flammes d'un soulèvement contre les Sassanides s'enflamment. Les rebelles ont profité des défaites de Péroz, qu'il a souffert des Héphtalites, par l'affaiblissement du pouvoir sassanide.¹ Ainsi, la lutte des peuples asservis de Transcaucasie était étroitement liée à l'offensive des peuples d'Asie centrale - les Héphtalites. Enfin, les héphtalites ont joué un rôle important dans l'ethnogenèse de l'Inde, de l'Afghanistan et surtout de l'Asie centrale.

2. PROBLÈMES DE L'HISTOIRE ETHNIQUE. LUTTE DES CLASSES

Le problème de l'origine des chionites et des héphtalites

Écrivain syrien du début du VI^e siècle Yeshu Stylite écrit: "Les Chionites, sont les Huns."² Cependant, il serait erroné de suivre cette déclaration sans condition. Pour les auteurs occidentaux de cette époque, tous les nomades d'Asie centrale étaient des «Huns» ou des «Huns blancs», quel que soit leur vrai nom.

Certains chercheurs modernes ont comparé les Chionites avec ceux mentionnés dans "Avesta" "khiyaona".³ Ce sont les ennemis des Zoroastriens, les ennemis du juste roi Vishtasp, le patron de Zoroastre. A en juger par les textes de "l'Avesta", ils étaient "mauvais" et "infidèles" et, apparemment, auraient pu être des nomades. F. Altheim a même comparé une expression de "l'Avesta" «avec un casque aiguisé et un bouclier aiguisé» («Yasht» XIX, 30), utilisée dans un contexte peu clair, avec le Sakas-Tigrakhaud, dont l'ethnonyme est également étymologisé «aiguisé», et fabriqué à partir de cette conclusion: "Les Khiyaona apparaissent donc avec une tribu Saka entre l'Okus et le Yaksart."⁴ Cette question a fait l'objet d'une réflexion approfondie de la part du célèbre iraniste G. Bailey,⁵ qui développe l'idée que ce sont en fait des tribus qui ont conservé le nom trouvé dans "l'Avesta". Certes, G. Bailey est pleinement conscient de la complexité du problème. Ce scientifique estime qu'au départ ("à l'époque de Vishtasp") ils se trouvaient dans la région d'Oxus. Mais que leur est-il arrivé alors, qu'ils aient migré vers le nord-est, et plus tard retourné vers le sud, ou soient restés sur place, etc., comment se rapportaient-ils aux "Huns", n'ont-ils pas conservé les "Huns" en leur propre nom? l'ancien nom "khiyaona" - à tout cela, G. Bailey ne voit pas la réponse.⁶

En effet, avec le niveau actuel des connaissances, nous ne pouvons ni répondre à ces questions particulières, ni venir à aucune réponse strictement étayée concernant le problème de la corrélation du terme «khiyaona» avec les chionites historiques. Le fait est que si vous suivez l'idée si clairement exprimée par G. Bailey, vous devrez admettre qu'une très puissante confédération de tribus - ennemis des Zoroastriens mentionnés dans les "Yashts", alors complètement a disparu du champ de vision des sources historiques. Comme l'écrit Maenchen-Helfen, «l'endroit où ils se cachaient pendant tout ce temps reste un mystère»;

¹ Дьяконов М. М., 1961, стр. 277.

² Marquart J., 1901, S. 58; Пигулевская И. В., 1941, стр. 36.

³ Marquart J., 1901, S. 50; Herzfeld E., 1930, p. 19.

⁴ Altheim F., 1959, I, S. 52-53.

⁵ Pour ses premières vues sur la question, voir: Bailey H. W., 1932, p. 946.

⁶ Bailey H. W., 1954, S. 20-21.

l'hypothèse d'une migration vers le nord-est est «absolument incroyable» et, selon les termes de Morgenstierne, «elles n'existaient pas».¹

Donc, deux points de vue mutuellement exclusifs. Existaient-ils réellement au «temps de Vishtasp» au VI^{ème} siècle av. J.-C. les tribus khiyaona? Des considérations convaincantes sur cette question ont été exprimées par Marquart. Au début du XX^e siècle, décrivant les cruelles défaites infligées par les Chionites et les Héphtalites à l'Iran sassanide, il a écrit: le nom original des ennemis de Kava Vishtasp, le saint patron de Zarathushtra."² Ces considérations ont été adoptées par E. Herzfeld³ et R. Ghirshman.⁴

Ainsi, peu importe combien il est tentant de chercher le début des Chionites à l'époque pré-achéménide, achéménide ou post-achéménide (selon la date du neuvième "Yasht"), il n'y a apparemment aucune raison pour cela. Au contraire, ces savants ont raison qui insistent sur le caractère tardif de ce nom dans "l'Avesta". Mais dans ce cas aussi, il est intéressant - non plus comme preuve d'une origine précoce, mais comme le reflet de la situation politique d'une époque beaucoup plus tardive. Dans le même temps, cela montre une fois de plus la complexité du problème de l'origine des chionites en général.

Le nom du roi chionite Grumbat peut être expliqué en iranien comme «patronné par Bahram».⁵ Le fils de Grumbat est décrit par Ammianus Marcellinus comme un jeune homme qui «surpassait ses pairs en taille et en beauté» (Ammianus Marcellinus, 19, I, 7). Puisque le même auteur qualifie l'apparence des Huns de «moche», leur apparence est «monstrueuse et terrible», nous pouvons nous joindre à l'opinion de ces chercheurs qui estiment que «ce qu'un écrivain occidental a dit à propos de l'apparition de ce jeune homme, représentant de la tribu chionite, qu'il était bon par lui-même, beau, pourrait difficilement être exprimé en de tels mots, s'il avait une ressemblance avec les Huns».⁶

La description des rites funéraires des Chionites est encore plus significative. Selon Ammianus Marcellinus (19, I, 10-11; 19, 2, 1), le corps du prince décédé «en équipement militaire a été réalisé et placé sur une large plateforme haute; autour, il y avait dix boîtes avec des images de morts, qui étaient si bien exécutées qu'elles ressemblaient à des vrais morts. Pendant dix jours, tout le monde s'est régalé, divisé en groupes de tentes et de détachements, et a chanté des chants funéraires spéciaux, pleurant la jeunesse royale. Et les femmes, selon leur coutume, ont pleuré l'espérance du peuple avec une lamentation triste ... "Alors" le cadavre a été incendié et les os ont été rassemblés dans une urne en argent, de sorte que, selon la volonté du jeune défunt, ils pourraient être emmenés pour être livrés dans leur pays natal."

La littérature indique que des éléments d'un rite similaire ont été retrouvés lors de fouilles sur les sites de Kanga-qala et Kunya-Uaz dans le Khârezm rive gauche. Ici, «des crânes et des parties de squelettes étaient situés autour de surface avec un puissant foyer. A proximité ont été trouvés des fragments d'une image peinte en argile d'un visage humain (Kanga-qala) et des détails d'une figure humaine (une main grandeur nature faite par un tissu enroulé imprégné d'albâtre sur un cadre en fer a été trouvée dans la salle funéraire de Kunya-Uaz).⁷ Ceci, ainsi que d'autres observations, a permis à de nombreux scientifiques soviétiques de considérer comme probable que la région de la mer d'Aral était la patrie des Chionites;⁸ cette hypothèse est hautement probable. Mais il ne faut pas oublier la présence dans d'autres régions d'Asie centrale de certains éléments du rite funéraire, similaire au rite

¹ Maenchen-Helfen O.J., 1959, p. 227-228. Voir aussi les doutes de Ghirshman: Ghirshman R., 1948, p. 116.

² Marquart J., 1901, S. 50.

³ Herzfeld E., 1947, p. 771-774.

⁴ Ghirshman R., 1948, p. 116.

⁵ Étymologie proposée par F. Andreas (voir: Ghirshman R., 1948, p. 117; Maenchen-Helfen O. J., 1959, p. 230). Étymologies turques (Altheim F. und Stiehl R., 1954, S. 277) ne peuvent pas être acceptées.

⁶ Пигулевская Н. В., 1941, стр. 36.

⁷ Рапопорт Ю. А., 1958, стр. 61.

⁸ ИТН, I, стр. 413-414.

chionite. Selon les chroniques chinoises, il y a un bâtiment à Shi (oasis de Tachkent) avec une estrade à l'intérieur. Un rite funéraire est célébré chaque année: sur cette élévation ils placent «... une urne d'or avec les cendres des os brûlés des parents décédés du souverain, puis ils encerclent le trône, dispersant des fleurs parfumées et divers fruits. Le propriétaire avec les nobles livre la viande sacrificielle.»¹

À Fergana, au cours du milieu de Syr-darya et dans la région de la mer d'Aral, des images d'idoles d'albâtre ont été placées dans les tombes.²

Donc, bien qu'on puisse abandonner en toute confiance le point de vue de l'auteur syrien du VI^{ème} siècle sur l'identité des Chionites avec les Huns, alors qu'il est impossible d'avancer une théorie complète de l'origine des Chionites en opposition avec elle. On ne peut que soutenir que les Chionites étaient très probablement des tribus de langue iranienne d'origine centrasiatique.

Il y a infiniment plus d'informations sur l'origine et la position ethnique des Héphtalites, mais cela, hélas, ne soulage pas la situation, car ces informations sont extrêmement contradictoires. Procope de Césarée, qui appelait les Héphtalites «Huns blancs», écrivait: cependant, ils ne se mélangent pas et ne communiquent pas avec ces Huns que nous connaissons, puisqu'ils n'ont pas de zone frontalière avec eux et n'habitent pas près d'eux ... ils ne sont pas des nomades, comme les autres peuples huns, mais se sont installés depuis longtemps sur des terres fertiles ... certains Huns sont blancs de corps et d'apparence pas laide, n'ont pas un mode de vie similaire à eux et ne vivent pas une sorte de vie animale, comme ceux-ci, mais sont gouvernés par un roi et ont un État légitime, observant la justice entre eux et leurs voisins pas pire que les Romains et les Perses.»³

Ainsi, Procope de Césarée sépare clairement les Héphtalites des Huns. Il déclare non seulement le fait qu'il s'agit de peuples différents, mais en donne également une justification détaillée. Bien entendu, une opinion aussi détaillée et bien motivée d'une source bien informée ne peut être sous-estimée. Cependant, il ne dit rien sur l'origine des héphtalites.

Les sources chinoises contiennent de nombreuses versions de l'origine des héphtalites. Cependant, ils ne font pas l'unanimité. Les informations provenant de sources chinoises peuvent être réparties dans les groupes suivants: a) Héphtalites - un type de Yuezhi; b) Héphtalites - une branche des tribus turques Gaogyuy; c) Les héphtalites descendent des tribus Tcheshi (Turfan); d) ils sont les héritiers de Qangyuy. Un des auteurs chinois anciens, se référant à la question de l'origine des héphtalites, a fait remarquer: «Les informations reçues de pays lointains et de [peuples parlant] des langues étrangères sont sujettes à des malentendus et à des distorsions, et concernent également des événements des temps très anciens. Par conséquent, nous ne savons pas exactement comment c'était. [De cette façon] il est impossible de résoudre [la question] sur l'origine des Héphtalites.»⁴ Le chercheur japonais moderne K. Yenoki, qui a étudié toutes ces versions en détail et en toute connaissance de cause, a été contraint de parvenir à une conclusion tout à fait similaire: les auteurs chinois ne connaissaient pas la véritable origine des héphtalites, et leurs versions sont «livresques», en règle générale, complètement arbitraires.⁵

En se basant principalement sur divers variants des versions chinoises, les chercheurs d'Europe occidentale ont avancé de nombreuses théories sur l'ethnicité des héphtalites. Certains considèrent les Héphtalites comme des descendants des Yuezhis, selon d'autres, ils descendent des Huns, appartiennent aux anciens Turcs ou Mongols. Il existe une théorie sur

¹ Бичурин, II, стр. 272-282.

² À propos d'eux voir.: Давидович Е. А. и Литвинский Б. А., 1955, стр. 51-62; Левина Л. М., 1968.

³ Un autre historien byzantin Agathius écrit brièvement: «Éphtalites - Peuple hunnique» (Приск Панийский, 91-91-92, прим. 116).

⁴ Enoki K., 1959, p. 7.

⁵ Enoki K., 1959, p. 1-14; 1955, p. 232-235.

leur origine iranienne. Selon certains chercheurs, il s'agit d'un peuple complètement différent des Chionites; d'autres prouvent leur identité ou considèrent les Héphtalites comme la «classe dirigeante» des Chionites.¹

Passons aux matériaux disponibles. Les linguistes se sont depuis longtemps engagés dans l'analyse de toutes sortes de noms et de termes associés aux Héphtalites.

Dans diverses sources, les Héphtalites, en plus des "Huns blancs", sont appelés différemment (ce qui est en soi la cause de difficultés importantes). Dans les sources syriennes, ils sont appelés *abdel* et *éptalite*, en grec - *abdel* et *éptalite*; en arménien - *héptal*, *idal*, *tétal*; dans le moyen persan - *éftal* et *héftal*; en arabe - *haytal* et *yaftal*; en tadjik-persan - *khetal* et *khaytal*; en chinois - *e-da*² (dans les temps anciens, cela sonnait *iep-tât*) et *e-dien* (dans les temps anciens, cela sonnait *iep-t'ien*).³ De plus, il faut ajouter que dans les sources pahlavi-zoroastriennes, ils apparaissent parfois comme Chions, en indien - comme Huna, les Arabes les appellent souvent à tort Turcs, et les anciennes sources arméniennes les mélangent avec les Kushans.

F. Altheim essaie de déduire cet ethnonyme de la racine turque signifiant «faire», «s'engager»,⁴ et cette étymologie, associée à une grande extension, semble peu probable. Une autre explication est offerte - du *hapt* iranien («sept»)⁵

Déjà au X^e siècle Balami a écrit: «Le nom *hayatila* est le pluriel de *haitâl*, qui signifie «homme fort» dans la langue de Boukhara. Dans la langue de Boukhara, le "pouvoir" est *haitâl*, et ce mot de la langue arabe a été changé en *haital*». ⁶ En effet, dans la langue Khotan-Sakas de l'Iran oriental, le mot proche signifie «courageux, vaillant».⁷

Des inscriptions sur les monnaies Héphtalite sur la question qui nous intéresse, on peut extraire ce qui suit. Le nom propre des Héphtalites était Chion (sur les pièces OIONO), par conséquent, les Héphtalites sont l'une des branches des Chionites. À en juger par les pièces de monnaie, la Bactriane est restée la langue officielle des Héphtalites dans leurs possessions du Tokharistan. Les titres bactriens sont incontestablement lus dans les légendes de la monnaie.⁸

Il devrait également s'attarder sur la division des Héphtalites en deux parties. Cette question dans la littérature moderne a été étudiée de la manière la plus approfondie et la plus complète par G. Bailey. Le point de départ de son raisonnement est les textes Pahlavi. Le "Jamaspnam" (96) contient des données sur la bataille d'Iran avec les «chions blancs». Puis (104) un rapport victorieux est donné: "Les porteurs du mal, les Vierges et Chions, ont été détruits comme en hiver le vent souffle les feuilles des arbres."⁹ Dans "Bahman-Yasht" (II, 49), au contraire, il est rapporté sur les défaites des Sassanides: «Le royaume et le pouvoir suprême sont passés à des esclaves qui n'étaient pas des Iraniens, mais comme Chions, Turcs, Haftals, Tibétains, Montagnards, Chinois, Sogdiens, Byzantins, Chions rouges et Chions blancs. Ils sont devenus rois en Iran, ma patrie."¹⁰ Donc, si dans le premier des textes ci-dessus seuls des Chions blancs ont été mentionnés, alors dans le second il y a simplement des Chions (debout à côté des Turcs), ainsi que des Chions rouges (*karmir chion*) et des Chions blancs (*spet chion*). Le nom de chions rouges, selon le commentateur "Bahman-Yasht", les doit à des coiffes rouges, des armures rouges et des bannières rouges. Les sources indiennes mentionnent également les hunas rouges (ou foncés) et les hunas blancs (rappelons que les

¹ Ghirshman R., 1948, p. 10-21. 115; Enoki K., 1959, p. 15-23; ИТН, I, стр. 415-416.

² Altheim F. und Steihl R., 1953, S. 276; Altheim F., 1959, I, S. 41-42.

³ Enoki K., 1959, p. 7.

⁴ Altheim F., 1959, I, S. 44.

⁵ Maenchen-Helfen O.J., 1959, p. 231.

⁶ Балами, p. 128.

⁷ Лившиц В. А., 1969, стр. 67, прим. 103.

⁸ Ghirshman R., 1948; Henning W. B., 1960, p. 51; Лившиц В. А., 1969, стр. 67-71.

⁹ Bailey H. W., 1931, p. 585-586.

¹⁰ Bailey H. W., 1932, p. 945-946.

hunas des sources indiennes sont des héphtalites). Enfin, dans le poème du VII^{ème} siècle dans la langue Khotan-Saka, il est fait mention de certaines personnes dont le nom est déchiffré comme roux. M. Bailey l'identifie avec des *chions rouges*. À cet égard, il est nécessaire d'impliquer les données de sources occidentales, qui mentionnent très souvent les *Huns blancs* (voir, par exemple, Procope de Césarée, I, 3). En même temps, une sorte de *kermichion* apparaît parmi les auteurs byzantins. Comme l'a montré G. Bailey, ce sont les mêmes personnes que l'on appelle *Karmir Chion* dans les sources Pahlavi.¹

Nous ne savons vraiment presque rien de ces deux groupes d'héphtalites; S'agit-il de tribus différentes qui faisaient partie d'une confédération commune, ou étaient-elles une sorte d'espèce ethno-anthropologique au sein d'un même tableau tribal. Il est révélateur en même temps que dans la peinture murale récemment ouverte à Afrasiab (à Samarkand), qui dépeint l'arrivée de l'ambassade, il y a des figures de deux ambassadeurs, différant principalement par la couleur de la peau («à face rouge» et «à face blanche»). Selon V.A. Livshits, il y a des raisons de comparer ces images avec des «chions rouges» et des «chions blancs».²

L'écriture héphtalite est une continuation directe du Kushan (Bactriane), et elle diffère du Kushan par des italiques plus développés. C'est à propos de l'écriture héphtalite que Xuan-tsang a écrit: «Leur langue est quelque peu différente des langues des autres pays. Le nombre de lettres de base qu'ils ont est de vingt-cinq, en les combinant, ils expriment tous les concepts. Leur lettre est en travers de la page, ils lisent de gauche à droite. Leurs œuvres littéraires augmentent progressivement et dépassent leur nombre parmi les habitants de Su-li (Sogd)».³

Dans la pratique, cependant, très peu de ces «œuvres littéraires» ont survécu. Les héphtalites, en particulier, sont des fragments de manuscrits du Turkestan oriental.⁴ Certains d'entre eux semblent remonter aux VII^e-VIII^e siècles, mais le texte cohérent n'a pas encore été lu. Certains linguistes les considèrent comme Saka par langue, d'autres - Bactriane.

Dans le nord-ouest du Pakistan, dans la vallée de la rivière Totchi, trois inscriptions ont été trouvées gravées sur des pierres: sur une pierre il y a des textes arabes et sanskrits, sur la seconde - des textes bactriens et sanskrits, sur la troisième, composée de deux morceaux, - un texte bactrien et deux lignes d'arabe. Les inscriptions de Bactriane sont en italique. Une variante de leur translittération et traduction est proposée.⁵ La traduction publiée de ces inscriptions est très problématique, ce n'est qu'une tentative. Leur datation est très tardive - c'est, apparemment, le IX^e siècle de notre ère.

En Asie centrale, parmi les monuments de l'écriture héphtalite se trouvent une inscription sur un fragment de Zang-Tepé, où seule une partie de six lignes a survécu,⁶ des inscriptions de graffitis de Qara-Tepée, ainsi que deux lignes d'écriture italique bactrienne trouvées sur Afrasiab, qui, comme suit de la à côté de l'inscription sogdienne, un échantillon de l'écriture officielle des héphtalites;⁷ une inscription mal conservée sur une peinture murale de la colonie de Kafir-qala dans la colonie de Kolkhozabad.

La lecture des inscriptions sur les pièces et pierres précieuses en héphtalite reste largement controversée. L'interprétation de ce matériel est généralement possible à l'aide

¹ Bailey H. W., 1954, p. 13-20. Les théophanes de Byzance, écrivant sur le "kermichion" (extrait 2), rapportent en effet qu'à l'est du Tanais se trouvent les Türks, qui dans les temps anciens étaient appelés Massagets; dans la langue des Perses, le nom de ces Türks est Kermichion. E. Chavannes, qui a analysé en détail cette source et d'autres sources byzantines, a cru que nous parlions de Juan-jointures (Chavannes E., 1903, p. 229-233). Cette hypothèse ne peut être acceptée maintenant.

² Лившиц В. А., 1965 а, стр. 6.

³ Beat S., 1906, I. p. 38; Pelliot P., 1934, p. 50.

⁴ Hansen O., 1951; Gershevitch I., 1967; Лившиц В. А., 1967, стр. 163.

⁵ Dani A. H. Humbach H., Göbl R., 1964, p. 125-135.

⁶ Лившиц В. А., 1969, стр. 73-74.

⁷ Лившиц В. А., 1967, стр. 164. Plusieurs autres inscriptions hephtalite trouvées sur Afrasiab.

d'étymologies iraniennes et indique que la langue était iranienne orientale.¹ Prenant cela en compte, les partisans de l'origine hunnic-turque des héphtalites à l'heure actuelle expliquent la présence de mots sans doute iraniens par le fait que des éléments de la langue de la population iranienne qui leur sont subordonnés ont pénétré dans la langue des héphtalites, à l'origine leur langue est turque (ou mongole). Ce point de vue est partagé par les chercheurs modernes, par exemple F. Altheim et E. Pulleyblank.² Il existe également de brèves références à la langue héphtalite disponibles dans les sources chinoises.

Il n'y a pratiquement aucune raison sérieuse de considérer la langue héphtalite comme ture (ou mongol); elle était presque certainement iranienne orientale. Cependant, seules de nouvelles découvertes de ses monuments, un travail approfondi des linguistes permettra de répondre aux principales questions qui lui sont liées, qui restent encore floues, de caractériser les monuments de l'écriture héphtalite et de déterminer leur rapport avec la langue du peuple héphtalite.

Il faut aussi s'attarder sur la question du lieu d'addition des Héphtalites. D'où vient ce peuple mystérieux, qui a joué un rôle si important dans l'histoire de l'Asie centrale, de l'Iran, de l'Afghanistan, de l'Inde et du Turkestan oriental? Et il y a beaucoup plus de théories ici que de faits strictement documentés. Suivant l'une ou l'autre version des sources chinoises, les chercheurs situent le lieu d'origine des héphtalites dans l'Altaï, puis au Turkestan oriental, etc.

La théorie sur l'origine des héphtalites du Badakhshan est originale. En 1951, A. N. Bernshtam, parlant de l'ethnogenèse et de la formation d'un État parmi les Héphtalites, désignait deux centres: le Syr-Darya moyen et inférieur, d'une part, et le bassin supérieur de l'Amu-Darya, d'autre part.³

En 1955-1959 l'idée de Bernshtam a reçu une justification détaillée dans les travaux du scientifique japonais K. Enoki, qui a non seulement soumis l'ensemble des matériaux disponibles à une révision critique, mais a également cité de nouvelles données de sources chinoises. Les conclusions de K. Enoki étaient les suivantes: a) la patrie d'origine des Héphtalites était proche de la périphérie orientale du Badakhshan; b) leur culture contenait des éléments iraniens.⁴ L.N. Gumilev,⁵ qui n'a pas ajouté de nouveaux arguments au concept de K. Enoki, développe une idée similaire sur l'origine des héphtalites du Badakhshan. Il faut ajouter que cette hypothèse remonte finalement aussi aux sources chinoises, plus précisément à la tradition que Xuan-tsang a préservée dans l'histoire du pays Badakhshan de Gimotalo (une forme sanskritée du mot «héphtalite» ou une variante de celui-ci), dont le roi a conquis de nombreux pays.⁶ Cependant, cette tradition, comme le note E. E. Nerazik, peut encore remonter à la tradition des conquêtes de Yuezhi et, par conséquent, elle ne peut pas être invoquée comme preuve de la propagation du pouvoir héphtalite depuis le Badakhshan. E.E. Nerazik a également souligné d'autres points faibles des constructions de K. Enoki,⁷ et on peut être d'accord avec ses remarques critiques. Cela ne diminue en rien l'importance des travaux de K. Enoki, notamment en termes d'études sources. Pour confirmer l'hypothèse du Badakhshan, des faits supplémentaires sont nécessaires,⁸ peut-être que l'archéologie les apportera.⁹

¹ Bailey H. W., 1937, p. 892-893 (titularité des légendes de la monnaie - iraniens); Enoki K., 1959, p. 39-45; Ghirshman R., 1948, p. 67, 117-118; Maenchen-Helfen O. J., 1959, p. 227-231.

² Altheim F., 1959, I, S. 41-54; Pulleyblank E. G., 1962, p. 259-260.

³ Бернштам А. И., 1951, стр. 197.

⁴ Еноки К., 1955, 1959 а.

⁵ Гумилев Л. И., 1959.

⁶ Еноки К., 1959, p. 35.

⁷ ИТН, I, стр. 553-554.

⁸ Сопраг. Гумилев Л. И., 1967 б.

⁹ Бабаев А. Д., 1965, стр. 16-18.

Dans la littérature prérévolutionnaire russe, K.I. Inostrantsev a attiré l'attention sur la similitude des cryptes en pierre - mugkhan avec des structures funéraires, qui, selon des sources écrites, faisaient partie des héphtalites,¹ B.A. Litvinsky, étudiant cercueils en bois (selon des sources chinoises, ils étaient également communs chez les héphtalites), tout en considérant d'autres faits, est arrivé à la conclusion que les tribus des régions de contreforts de Fergana, dans lesquelles ces types de sépultures sont courants, ont joué un rôle important dans la formation des tribus héphtalites.

Dans la littérature historique soviétique, il y a un autre point de vue sur l'origine des héphtalites. S.P. Tolstov pense que les héphtalites sont originaires de la région de la mer d'Aral. Dans la dernière présentation de cette théorie, il a écrit: «Il faut supposer que dans les IV-V siècles les deltas de l'Amu-Darya et du Syr-Darya étaient le centre de "l'Etat barbare" des Chionites-Héphtalites, formé sur l'ancien substrat de Saka-Massaget, avec un fort mélange d'éléments hunno-turcs de l'est déjà notés par nous».² Comme le montrent les données factuelles ci-dessus, la région de la mer d'Aral n'a jamais été, contrairement à l'affirmation de S.P. Tolstov, le centre de l'État chionite ou héphtalite. Il existe également très peu de données en faveur de l'origine aralienne des Héphtalites.

Un examen critique des hypothèses existantes nous oblige à considérer avec grand doute la possibilité à ce moment même pas même finalement, mais au moins avec un degré de probabilité significatif, de décider de la question du lieu d'addition des héphtalites. Quant à leur appartenance ethnique, le tableau est plus clair ici: les Héphtalites se sont formés sur la base de certaines tribus d'Asie centrale et d'Iran oriental avec un certain mélange d'éléments ethniques turcs.

Société Héphtalite

Procopé de Césarée a écrit au sujet des "Huns blancs" - les Héphtalites, qu'ils "ont longtemps" vécu une vie sédentaire, "dirigés par un roi" et "ont un État légal". Ménéandre a conservé le message de l'ambassade turque que les Héphtalites étaient une «tribu urbaine»; selon lui, les Turcs, qui ont vaincu les Héphtalites, sont devenus «maîtres de leurs villes» (Ménéandre, fr. 18).³ Théophane le Byzantin (fr. 3) dit qu'après la victoire sur les Perses, les Héphtalites sont devenus maîtres des villes et des ports que les Perses possédaient autrefois. Mais les chroniques chinoises rapportent quelque chose de tout à fait différent. Ye-da - les héphtalites "n'ont pas de villes, mais vivent dans des endroits libres d'herbe et d'eau, dans des chariots en feutre". Le voyageur Son Yun écrit que les Ye-da - Héphtalites n'ont pas de villes fortifiées, ils vivent une vie nomade.⁴ Ces deux messages contradictoires sont combinés dans le récit de Xuan-zang sur le Gimotalo. Les habitants de cette région, c'est-à-dire les Héphtalites, vivaient dans des tentes faites de peaux et erraient. Cependant, il est rapporté que dans le passé, ils ont conquis de nombreux pays, où ils "dirigeaient de nombreuses villes et colonies fortement fortifiées".⁵ Ainsi, il est possible que les auteurs occidentaux aient perçu les Héphtalites comme une population urbaine, puisqu'ils possédaient des villes, et à un stade ultérieur, la noblesse héphtalite, apparemment, s'est installée dans les villes.

Dans la société héphtalite, il y avait une différenciation des propriétés clairement exprimée. Nous apprenons cela, en particulier, à partir de la description de leurs rites funéraires. Avec les enterrements dans des cercueils en bois rapportés par Liang-shu,⁶ les

¹ Иностранцев К. И., 1909, стр. 116-120.

² Толстов С. П., 1962, стр. 244.

³ Pour une traduction de l'intégralité du passage, voir: "Les historiens byzantins", 1860, стр. 374; Бичурин, П. стр. 268.

⁴ Beal S., 1906, p. XC-XCI; Enoki K., 1959, p. 50.

⁵ Enoki K., 1959, p. 35.

⁶ Ibid, p. 49.

chroniques de Bey-shi (et Wey-shu) disent ce qui suit: "Les morts des maisons riches sont enterrés dans des cryptes en pierre, et les pauvres sont enterrés dans des tombes creusées."¹ La noblesse portait des vêtements riches. Song-Yoon, décrivant les vêtements des aristocrates, remarque: "Le caractère de la robe des pauvres et des riches est différent."² Les peines pour les crimes contre les biens étaient inhabituellement sévères: «Pour le vol, sans en déterminer le nombre, la tête doit être coupée; pour les biens volés qu'ils collectent dix fois».³ Une conclusion peut être tirée des données ci-dessus: la société héphtalite était une société de classe, avec une différenciation de propriété développée. Les héphtalites ont déjà développé leur propre État. L'armée héphtalite était très forte. Ils étaient armés de gourdins,⁴ les Chinois les considéraient comme de bons archers; les auteurs plus tard pensaient que leur arme principale était l'épée.⁵

La nature des hostilités menées par les héphtalites fait penser qu'ils avaient principalement une armée de cavalerie. Sur cette question, nous sommes d'accord avec F. Altheim⁶ et complètement en désaccord avec L.N. Gumilev.⁷

Chez les Héphtalites, la polyandrie était répandue: «des frères ont une femme; la femme d'un mari sans frères, c'est-à-dire célibataire, porte un chapeau à un coin; une femme avec beaucoup d'hommes multiplie le nombre d'angles par le nombre de frères; il coud le même nombre de pompons sur le vêtement».⁸ Cette coutume, combinée à la polygamie parmi les dirigeants, est rapportée par diverses sources chinoises.⁹ La polyandrie, relique du mariage de groupe, a survécu à ce jour au Tibet et dans certaines régions environnantes.¹⁰

Des sources disent que les héphtalites eux-mêmes n'adhéraient pas à la religion bouddhiste, mais adoraient leurs propres dieux, en particulier le dieu du feu. Chaque matin, ils quittaient leurs tentes et priaient les dieux. Peut-être adoraient-ils le soleil.¹¹ Peu à peu, cependant, les croyances de la population qui y était soumise, en particulier le bouddhisme, ont commencé à pénétrer dans l'environnement héphtalite. Il y a aussi des informations sur la propagation du christianisme parmi les héphtalites.

Mouvement de Mazdak

En Iran au tournant des V-VI siècles sous le règne de Qubad (488-531), un soulèvement majeur des masses populaires eut lieu contre les relations féodales émergentes.¹² Ce mouvement était dirigé par un homme qui est entré dans l'histoire sous le nom de Mazdak.¹³ Comme tous les mouvements populaires de l'époque, la protestation des paysans communaux

¹ Бичурин, II, стр. 269.

² Veal S., 1906, p. XCII.

³ Бичурин, II, стр. 269.

⁴ Пигулевская Н. В., 1941, стр. 64; Altheim F., 1960, II, S. 17-18.

⁵ ИТН, I, стр. 419.

⁶ Altheim F., 1960, II, S. 269.

⁷ Гумилев Л. Н., 1967 б, стр. 94.

⁸ Бичурин, II, стр. 268.

⁹ Miller R. A., 1959, p. 12.

¹⁰ Ghirshman R., 1948, p. 125-128; Enoki K., 1959, p. 51-56.

¹¹ Sources: Enoki K., 1959, p. 45-49. Voir également: Ghirshman R., 1948, p. 120-124.

¹² L'étude source la plus détaillée: Christensen A., 1925. Une étude scrupuleuse des sources et une révision des points de vue existants est contenue dans l'excellent livre de l'orientaliste tchécoslovaque O. Klim (O. Klima, 1957) avec des références détaillées à la littérature. Parmi les études soviétiques, les plus importantes sont les travaux de N.V. Pigulevskaya (1948; 1956). Précieux essai court: Dyakonov M.M., 1961, pp. 303-309, 410-412.

¹³ F. Altheim et R. Shtil soutiennent que Mazdak venait de Khârezm ou d'un pays voisin (Altheim F. und Stiehl R., 1953), mais ceci, comme le montre O. Klima (Klima O., 1957, p. 159-165) ne peut pas être accepté. Il est également impossible de se fier aux informations de certaines sources selon lesquelles Mazdak est venu de Nisa ou d'une autre ville de Khorasan. Le lieu d'origine exact de Mazdak est inconnu, c'est peut-être la Mésopotamie, la rive gauche du fleuve Tigre. De plus, l'opinion est exprimée que Mazdak n'est pas un nom propre, mais le titre du chef d'une secte ou d'un croyant (en fait «mazdak» ou «mazdik»).

contre l'esclavage a pris la forme d'un mouvement religieux. Le fondateur de ce mouvement religieux était Zaradusht ben Khurrai. Certains attribuent le temps de sa vie à la fin du III^{ème} au début du IV^{ème} siècle, mais il est plus probable qu'il vécut dans la seconde moitié du V^{ème} siècle. En son nom, la doctrine religieuse s'appelait "Zardushtakan". Mazdak était son élève et disciple.¹

Mazdak a prêché que tous les peuples sont égaux et qu'il est nécessaire d'éliminer les inégalités, de retirer leurs terres et leurs biens aux riches. Selon Tabari, sur la base des traductions de la chronique du moyen persan, Mazdak et ses disciples ont proclamé que Dieu «a créé les bénédictions sur terre afin que les gens les partagent également entre eux, mais en même temps, les gens se font du mal. Les partisans de Mazdak affirment qu'ils prennent aux riches en faveur des pauvres et rendent aux pauvres ce qu'ils prennent aux nantis, car si quelqu'un a un excédent d'argent, d'épouses et d'autres biens, il ne s'ensuit pas qu'il a un droit préférentiel sur tout cela".² Ou, comme le rapporte un auteur arabe, Mazdak a enseigné: "Il est est impératif de prendre aux riches pour les pauvres, afin qu'ils égalisent leur propriété."³

Le meurtre, y compris l'abattage du bétail, était considéré par les Mazdakides comme le plus grand mal. L'enseignement de Mazdak justifiait l'effusion de sang, le meurtre uniquement comme moyen d'assurer la victoire du bien dans la lutte contre le mal. Les demandes de répartition équitable des bénéfices de la vie et d'élimination des inégalités ont contribué à la diffusion de l'enseignement de Mazdak, principalement parmi les communes paysannes.

Le grand poète Ferdowsi dans son poème "Shah-namé" transmet les paroles de Mazdak comme suit:

Mazdak a déclaré: «Qui est riche et fort,
Pas plus haut que le pauvre homme qui est né mendiant.
Un vœu est posé sur le luxe, la richesse,
La base, ce sont les pauvres et les riches sont les canards.
Et l'égalité dans le monde devrait surgir,
Vivre dans l'excès n'est pas louable, pécheur».⁴

La prédication de Mazdak a été un énorme succès. Selon Tabari, «les gens du commun ont profité de cette opportunité, ont rejoint Mazdak et ses partisans et se sont rassemblés autour d'eux». Comme le dit Biruni, «d'innombrables personnes l'ont suivi».⁵ Le mouvement des Mazdakid dans la capitale de l'Iran a conduit au fait que des masses de personnes affamées ont commencé à détruire les entrepôts de céréales des nobles et des riches. En peu de temps, le soulèvement a balayé tout le pays. Mazdak réquisitionna la propriété des riches et la partagea entre les pauvres. De nombreux grands propriétaires terriens iraniens ont été tués; un grand nombre d'entre eux ont fui vers les États voisins.

Shah Qubad I, craignant pour sa vie et s'efforçant également de renforcer le pouvoir central en affaiblissant les dirigeants locaux et les plus grands représentants de la noblesse, s'est déclaré partisan de l'enseignement de Mazdak. Les historiens expliquent les motivations des actions de Qubad de différentes manières. A. Gutschmid et T.Nöldecke, suivant les instructions directes des auteurs médiévaux, ont estimé que Qubad avait décidé de ne pas s'opposer au mouvement mazdakite, espérant le diriger dans une direction favorable pour lui-même - lutter contre la noblesse, ainsi qu'avec le clergé étroitement associé.⁶ De nombreux

¹ Klima O., 1957. Une présentation détaillée de l'histoire et de l'idéologie du mouvement mazdakite va au-delà de notre sujet, nous ne soulignerons que quelques points, faisant référence à des études spéciales et des travaux sur l'histoire de l'Iran sassanide.

² Шмидт А. Э., 1958, стр. 450-451.

³ Cit. par livre: Пигулевская Н. В., 1956 а, стр. 296.

⁴ Pour la traduction, voir: «Восток», II, стр. 152.

⁵ Шмидт А. Э., 1958, стр. 451, 490; Бируни, 1957, стр. 213.

⁶ Nöldeke Th., 1879, S. 142-143, 461.

scientifiques modernes ont rejoint ces explications.¹ A. Christensen, au contraire, croit que Qubad lui-même a sincèrement rejoint les Mazdakides, devenant un fidèle disciple de leurs enseignements. La plupart des scientifiques soviétiques pensent que A. Christensen a tort dans ce différend. Le calcul politique est ce qui a motivé Qubad, pas la sympathie pour les Mazdakides, pour les gens du commun.²

Shah Qubad a été déposé par la noblesse et emprisonné dans un donjon (496). Son frère a été élevé au trône, qui était censé exécuter la volonté de la noblesse. Cependant, Qubad a réussi à s'échapper et il est allé chez les Héphtalites. Le roi des Héphtalites était marié à sa sœur. Apparaissant parmi les Héphtalites, Qubad épousa la fille du roi héphtalite. Yesu Stylite (§ 24) décrit d'autres événements comme suit: «Il [Qubad] s'est réjoui, s'est lié au roi et, pleurant chaque jour devant lui, lui a demandé de lui donner une armée pour l'aider, afin qu'il aille détruire la noblesse et s'établir dans son Etat. Et son beau-père lui a donné une armée considérable à sa demande. Quand il a atteint la frontière perse, son frère a entendu parler de cela et s'est enfui de lui, et Qubad a réalisé son souhait et a exécuté les nobles».³ Ainsi, en 499, Qubad I, avec l'aide des troupes héphtalites, règne de nouveau sur le trône et opère des répressions contre cette partie de la noblesse qui s'opposait à lui.

Après, avec l'aide des héphtalites, Qubad a repris le pouvoir dans le pays, son attitude envers les Mazdakides a progressivement changé; d'abord secrètement, puis ouvertement, il a commencé à se battre avec les partisans de Mazdak, comme avec ses ennemis les plus jurés. En 528 et 529, après avoir tué par trahison Mazdak, Qubad détruisit également d'autres dirigeants du mouvement. L'extermination brutale généralisée des adeptes du mazdakisme a commencé.

La raison la plus importante de la défaite du mazdakisme était le fait que les relations féodales, contre lesquelles combattaient les mazdakides, représentaient alors une étape de développement historiquement nécessaire, tandis que le slogan de la restauration de l'égalité communautaire signifiait dans ces conditions un retour aux formes déjà délabrées et dépassées du système communal-clanique.

Cependant, le soulèvement de Mazdak était de nature objectivement progressiste, car il a élevé le peuple à lutter contre l'oppression et l'exploitation. Les idées de Mazdak ont eu un impact énorme sur les pauvres et se sont largement répandues en Asie centrale, où à cette époque le processus de féodalisation a également commencé.

Peu de temps après la défaite du mouvement mazdakide, les relations féodales en Iran ont été consolidées par une série de réformes menées par le fils de Qubad I Khosrov I Anushirvan (531-579), un opposant implacable de Mazdak et des Mazdakides.

¹ Voir par exemple: Frye R. N., 1963, p. 212.

² S.P. Tolstov a avancé le concept suivant: Qubad dans sa jeunesse a été laissé en otage par son père Peroz par les héphtalites. De ce fait, mis en évidence par les sources, il conclut que l'accord entre Qubad et les Mazdakites a été déterminé par «sa connaissance de l'ordre héphtalite: les traditions communales-claniques de l'ordre héphtalite font écho aux slogans du mouvement mazdakite, et de Qubad pourrait voir dans la mise en œuvre de ces slogans un moyen de renforcer l'unité affaiblie de l'empire sassanide sur le modèle du jeune État barbare des «Huns blancs» (Tolstov S. P., 1948 6, p. 216). Mais les Héphtalites n'étaient en aucun cas au stade du système communautaire primitif: ils avaient une propriété et une différenciation sociale d'une grande portée.

³ Пигулевская Н. В., 1940, стр. 136.

Chapitre deux

LES PEUPLES DE L'ASIE CENTRALE EN VI - DÉBUT DE VIII AV. J.-C.

1. PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE POLITIQUE. LUTTE DES CLASSES

Kaganate Turk et la propagation de sa puissance en Asie central

Au VI^e siècle loin des frontières de l'Asie centrale, dans l'Altaï, une formation d'État se dessine, qui a joué un rôle important dans l'histoire de l'Asie centrale - le kaganat turk (551 - 744). Les Turks sont connus dans les sources écrites sous des noms différents, quoique similaires. Les Chinois les appelaient tutszué (supposé ancien son t'uæt kiwat), qui était censé refléter le nom des Turks dans la langue du jujan de langue mongole - les Turks eux-mêmes, à en juger par leurs inscriptions, s'appelaient eux-mêmes Türk, les Sogdians et les Perses - Turk. La signification de cet ethnonyme est interprétée de différentes manières par différents scientifiques.¹

Le dirigeant turk Bumyn a d'abord subjugué les tribus Telé, puis, après avoir renforcé, a commencé une guerre avec l'union tribale des jujans qui avait dominé les Turks auparavant. Après avoir vaincu et détruit les Jujans, les Turks ont formé un État fort en Mongolie et dans l'Altaï. Une nouvelle expansion territoriale de cet État a eu lieu sous l'un des successeurs de Bumyn, Kagan Mukhan (553-572). La campagne vers l'ouest était dirigée par son frère Istemi. En 555, il atteignit la «mer occidentale» (probablement la mer d'Aral). Une grande inscription de Kul-tegin informe que «jusqu'à Temir-kapyg ils (Mukhan et Istemi – B.G.) ont installé leur peuple».² Temir-kapyg («Portes de fer») est un nom qui a été appliqué au Moyen Âge à un col de montagne menant de Sogd au Tokharistan et situé dans les montagnes de Bayçun. Les détachements turks atteignent les frontières de l'Iran, à l'ouest ils atteignent la mer Noire, capturent le Bosphore cimmérien. Un immense empire nomade a été créé, couvrant la région de la Corée à la région de la mer Noire. La Chine est devenue de facto un vassal des Turks et les a rachetés en payant une indemnité annuelle colossale. Avant la "superpuissance" turque, deux autres grandes puissances mondiales de l'époque - l'Iran et Byzance - tremblaient et maudissaient également.

Mais l'immense d'État turk n'était pas destiné à rester uni. Les guerres intestines commencent, et au tout début du VII^e siècle (en 600-603) le Kaganate se divise en deux parties: le turk oriental et le turk occidental (ce dernier incluait l'Asie centrale). Dans 630-682 le Kaganate Turk orientale était extrêmement affaibli, a en fait cessé d'exister. À la fin du VII^e siècle émerge dans la lutte avec la Chine, le deuxième Kaganat turk oriental. Il gagne rapidement en force. Cet État est devenu particulièrement puissant sous Motchjo, sinon Kapagan-Kagan (691-716). Encore une fois, des bannières turques flottent sur les murs de Pékin, les armées de Kapagan-Kagan traversent le Fleuve Jaune. Les Turks ont régné sur le nord de la Chine, ont tué ou emmené des dizaines et des centaines de milliers de ses habitants dans la steppe et ont emporté d'énormes richesses. Les campagnes vers l'ouest, vers l'Asie centrale, ont également été entreprises.

La fin de la domination politique des Turks en Asie centrale a été apportée par les Arabes, à la fin du VII^e - au milieu du VIII^e siècle subjugué les principaux territoires de l'Asie centrale.

Turks et Héphthalites

¹ Коконев А. Н., 1949, стр. 40-47; Кляшторный С. Г., 1964, стр. 18-19.

² Малов С. Е., 1951, стр. 36.

Déjà lors des premières invasions d'Asie centrale, les Turks ont dû affronter les Héphtalites. Cet affrontement s'est avéré inévitable lorsque les intentions du Kaganate turk de s'emparer de l'hégémonie sur l'Asie centrale sont devenues évidentes.

La position des héphtalites était d'autant plus difficile qu'ils se trouvaient entre deux incendies - les Turks et l'Iran sassanide. C'est à cette époque que l'Iran, sous le règne de Khosrov I Anushirvan (531-579), consolidait et renforçait sa puissance militaire. Il arrête de payer tribut aux héphtalites.¹

Encore dans les années 50 du VI^{ème} siècle les Turks entrent en collision avec les héphtalites dans la partie nord de l'Asie centrale. Les Héphtalites ne se doutaient évidemment pas de la puissance de l'adversaire qu'ils devaient affronter. Le chef des Héphtalites a même essayé d'attaquer, mais il en a été retenu par le conseiller Katulf, qui a soutenu que dans leurs possessions les Héphtalites étaient plus forts que dans un pays étranger (Menandre, fr. 10). La guerre a duré longtemps (apparemment, avec des interruptions). Le chef des Turks Silzibul a menacé les Avars de vaincre ses autres ennemis quand il mettrait fin à la guerre contre les Héphtalites (Ménandre, fr. 10).

Khosrov I et les Turks établissent des relations diplomatiques entre eux. Une alliance est prévue; son but est d'écraser les Héphtalites. La description la plus détaillée des événements est contenue dans Ferdowsi. Le kagan Turks envoie des ambassadeurs à Khosrov I Anushirvan. Les ambassadeurs étaient censés traverser le territoire de Sogd jusqu'à la côte de Jeyhun (Amu-Darya), bien que toutes ces zones soient occupées par des détachements de Haytal, c'est-à-dire héphtalite. Afin d'empêcher l'alliance et l'amitié entre les Kagan et le Shah d'Iran, le roi des Héphtalites Gatifar a ordonné de tuer les ambassadeurs. Un seul d'entre eux s'est échappé et a apporté la nouvelle au kagan. "Son cœur [de kagan] était rempli de douleur et sa tête était remplie de vengeance." Il rassembla une très grande armée et se déplaça vers les Héphtalites, captura d'abord Tchatch, la région de Paraka (Tchirtchik), puis s'approcha de rivière Gulzarriyun (Syr-darya).

Pendant ce temps, Gatifar rassemblait une armée. Des détachements de Balkh, Shugnan, Khuttalyan, Vashgird (région du sud du Tadjikistan), Termez, Amul, Zemina ont été attirés dans la région de Boukhara. La bataille décisive a eu lieu dans la région de Boukhara.

Boukhara était également pleine de bâtons et de masses,
Car c'était le camp des troupes du roi des Héphtalites.
Et donc Gatiphar avec son armée comme une montagne
se déplace,

Rassemble autour des hordes des Héphtalites.
De tous côtés, les troupes sont allées au combat,
De l'étroitesse il n'y avait pour le vent aucun place.

La bataille a duré huit jours. Les Héphtalites ont été vaincus, leur armée a fui vers le sud, il a été choisi un nouveau roi Faganish - le dirigeant de Tchaganian. Mais à ce moment, Khosrov I a entamé des négociations, Faganish a reconnu son pouvoir, et le Shah d'Iran et le Kagan des Turks ont entamé des négociations.²

L'histoire de Tabari est incomparablement laconique: «Le plus fort, le plus courageux et le plus puissant des Turks était Kagan Sinjibu, et il avait la plus grande armée; c'est lui qui est entré dans la bataille avec le V.r.z., le roi des Héphtalites, pas le moins du monde effrayé par leur nombre et leur force, il a tué leur roi V.r.z. et toute son armée, a saisi leurs richesses et a pris possession de leur pays, à l'exception de cette partie de celui-ci, qui a été précédemment conquise par Khosrov I." Selon Dinaveri, au début également Khosrov I «a envoyé des troupes dans le pays des Héphtalites et conquis le Tokharistan, le Zabolistan, le Kaboulistan

¹ Дьяконов М. М., 1961, стр. 309-315, 321.

² Mohl J., 1866, VI, p. 308-316; Фирдавси, 1966, стр. 220-227. Pour la traduction et l'interprétation en russe des noms de lieux de ce passage, voir: Птицын Г. В., 1947, стр. 297-309.

et le Tchaganian. Puis le roi des Turks, Kagan Sinjibu, rassembla son peuple, s'équipa et partit en campagne contre le pays de Khorasan; il a capturé Tchatch, Fergana, Samarkand, Kesh et Nessef et a atteint Boukhara même."¹

Ainsi, chacun des alliés était pressé de frapper le premier, peut-être que pratiquement les Héphtalites devaient se battre simultanément contre deux puissants adversaires. Quant aux noms, le Sindjibu des auteurs arabes sont sans aucun doute identique au Silzibil des sources byzantines,² et le nom du roi héphtalite Th. Nöldeke (avec une question) suggère de lire comme Varz.³ Si nous acceptons cette lecture, alors ce pourrait être un nom d'origine iranienne signifiant «sanglier». Ce titre ("varaz") était porté par certains dirigeants iraniens de l'Est, par exemple, Merv, Hérat, Gartchistan, Nisa.⁴ Il n'est pas exclu, probablement, qu'une autre interprétation de ce nom soit «haute» (voir Sogdian βrz - varz).

E. Chavannes, qui a étudié les sources en détail, estime que la défaite des Héphtalites par les Turks s'est produite quelque part entre 563 et 567;⁵ selon l'hypothèse de A. M. Mandelshtam, - plus proche du début de cette période de temps, peut-être en 563;⁶ G. Moravcsik préfère généralement considérer "environ 560".⁷

À la suite de ces hostilités, qui se sont apparemment étendues à une partie importante de l'Asie centrale, les habitants des villes et des villages ont surtout souffert. Ferdowsi écrit à ce sujet: «A Tchatch, Terek (c'est-à-dire Parak - Tchirtchik. – B.G.), Samarkand et Sogd, de nombreux [lieux] ont été ruinés et sont devenus la demeure des hibous. Pour les habitants de Tchaganian, Bami (c'est-à-dire Bamiyan – B.G.), Khutlan et Balkh, des jours noirs et amers sont venus pour tous».⁸

Des malentendus ont commencé entre les alliés, conduisant à une rupture: chaque camp voulait évidemment tirer le meilleur parti de la situation. Selon Tabari, les Turks ont montré des aspirations agressives, exigeant que l'Iran leur paye tribut qu'il a jadis rendu aux Héphtalites. Au contraire, Dinaveri rapporte que Khosrov I, a appris que les Turks avaient atteint Boukhara, Kesh et Nessef, a envoyé une armée contre eux dirigée par son héritier, mais les Turks n'ont pas accepté la bataille, se sont retirés, et toutes ces régions sont tombées aux mains des Sassanides. Ce message de Dinaveri, comme le note T. Nöldeke, ne correspond pas à d'autres sources, et en fait, ces zones au centre de Mésopotamie sont restées aux mains des Turks,⁹ mais, bien sûr, des frictions ont immédiatement surgi entre les alliés récents.

La tension des relations irano-turques fait le jeu des héphtalites. Les régions les plus méridionales de l'Asie centrale, en particulier les territoires des régions méridionales du Tadjikistan moderne, de l'Ouzbékistan et du Turkménistan, étaient dans la sphère d'influence de l'Iran sassanide, les régions les plus septentrionales étaient sous le pouvoir suprême des Turks. Bien sûr, il n'y avait pas de frontière solidement établie et les districts (et régions) adjacents devaient envoyer simultanément hommage à deux adresses. Les Héphtalites restés dans la vallée du Zeravshan ont payaient tribut aux Turks (Ménandre, fr. 18). La partie méridionale des héphtalites d'Asie centrale a continué, probablement pendant un certain temps, à former une possession semi-indépendante. Cependant, selon Masudi, Khosrov I, en utilisant apparemment une sorte de prétexte, a envahi les régions situées au-delà de la «fleuve

¹ Nöldeke Th., 1879, S. 158-159; Шмидт Э. А., 1958, стр. 453.

² Nöldeke Th., 1879, S. 158, Anm. 2; Chavannes E., 1903, p. 226. Pour la forme turque originale de ce nom, voir: Moravcsik G., 1958, S. 275-276.

³ Nöldeke Th., 1879, S. 159.

⁴ Maenchen-Helfen O., 1959.

⁵ Chavannes E., 1903, p. 226.

⁶ ИТН, II, стр. 43.

⁷ Moravcsik G., 1958, I, S. 76.

⁸ Mohl J., 1866, VI, p. 354; Фирдавси, 1966, стр. 264-265. Traduction russe de ce passage voir.: Беленицкий А. А. М., 1950 а, стр. 112.

⁹ Nöldeke Th., 1879, S. 159, Anm. 1.

Balkh», c'est-à-dire au-delà de l'Amu-Darya, et a atteint Khuttalyan. Le roi héphtalite (il s'appelle Akhshunvar, mais c'est peut-être un titre, et non son propre nom) a été tué et Khosrov I a annexé ses biens aux siens.¹

L'Etat héphtalite a donc cessé d'exister. On peut dire les mots de la source: "Après cela, les Tukues (Türks. – B.G.) ont ravagé la possession de Yed (Héphtalites – B.G.), et des générations se sont dispersées ..."²

Conflit turko-sassanide. Économie et politique

Immédiatement après la défaite de l'Etat héphtalite, un conflit éclate entre les anciens alliés. Elle s'intensifie bientôt en raison non pas des ambitions politiques des belligérants, mais des contradictions entre leurs intérêts économiques.

Comme on le sait, même à l'époque de Kushan, les routes commerciales passaient par l'Asie centrale, en particulier la route de la «soie», reliant l'Asie centrale à Rome. Plus tard, la sériciculture et la production de tissus de soie sont mises en oeuvre dans l'Asie centrale même. L'Occident n'avait pas sa propre production de soie et l'Empire byzantin, tout comme l'Empire romain, dépendait de l'importation de soie d'Asie et d'Asie centrale, les marchands persans agissant comme intermédiaires. Les tentatives des Byzantins pour obtenir de la soie de l'Inde, en contournant les Perses, se sont heurtées à l'opposition de l'Iran et ont échoué dans les affaires. Les Perses, qui tiraient de gros bénéfices du commerce intermédiaire, tentèrent, d'une part, d'empêcher les liens directs de Byzance avec les fournisseurs de soie brute, d'autre part, en gonflèrent les prix. La politique du gouvernement byzantin, qui réglementait le prix de la soie brute, n'a pas non plus été couronnée de succès. Au milieu du VI^e siècle les œufs de vers à soie ont été amenés à Byzance,³ mais il a fallu beaucoup de temps pour développer leur propre élevage de vers à soie.

Les Sogdiens, qui eux-mêmes ont commencé à fabriquer des tissus de soie et ont eu des contacts directs avec des fournisseurs de soie brute, étaient très intéressés par l'établissement du commerce de la soie entre l'Asie centrale et la Byzance. La route la plus rapide passait par l'Iran. Mais c'est ici que les intérêts des marchands persans et sogdiens doivent s'affronter.

Pendant la période de relations normales ou peut-être encore alliées entre les Turks et l'Iran, à l'initiative des Sogdiens, il a été décidé d'envoyer une ambassade en Iran afin de convenir de la possibilité d'un transport en transit de la soie vers Byzance, ou au moins sur la vente de soie aux Perses. A la tête de l'ambassade se trouvait Maniah - le "chef" des Sogdiens. Ménandre (fr. 18) rapporte également que le kagan turk a permis aux Sogdiens «d'envoyer eux-mêmes l'ambassade». Cela indique que les Turks n'ont pas liquidé le Sogd en tant qu'État, mais l'ont seulement subordonné à eux-mêmes. Un tel acte, bien sûr, reflétait la situation politique réelle en Asie centrale - ici nous sommes entièrement d'accord avec N. V. Pigulevskaya,⁴ que L. N. Gumilyov⁵ le critique sans fondement. Cependant, comme d'autres chercheurs,⁶ il a raison sur autre chose: on ne peut pas présenter la question de telle manière que les Turks soient indifférents au commerce, qu'ils «n'étaient pas enclins à un large échange

¹ Altheim F., 1960, S. 57-58.

² Бичурин, II, стр. 269; ср. Miller R. A., 1959, p. 12.

³ Пигулевская И. В., 1947, стр. 184-196, 1951, стр. 83-95, 184 и сл.

⁴ Пигулевская И. В., 1951, стр. 203.

⁵ Gumilev L.N. (1967 а, p. 46) estime que le départ de l'ambassade au nom des Sogdiens s'explique par le fait que "ils ont repris la négociation, espérant mieux faire face au problème que les runes de Türkut non expérimentées en diplomatie". Cependant, si le kagan ne comptait pas sur les capacités diplomatiques de ses amis de la tribu, il pourrait trouver un autre moyen, par exemple, d'inclure des diplomates sogdiens qualifiés dans l'ambassade et d'envoyer une ambassade en son propre nom. En fait, l'ambassade a été envoyée avec son consentement par les Sogdiens.

⁶ ИТН, II, 1, стр. 46.

commercial», comme l'écrit N. V. Pigulevskaya. En fait, la noblesse turque est assez «mûre» pour comprendre les avantages que l'expansion du vaste commerce international, en particulier de la soie, lui a promis. C'est pourquoi l'initiative des Sogdiens a rencontré un accueil favorable de la part du kagan turk.

L'ambassade de Maniah a subi un échec complet: après de longs retards, se référant à l'indésirabilité des Turks venant en Iran comme excuse, Khosrow I a refusé les demandes des ambassadeurs. L'un des conseillers du Shah, l'héptalite Katulf, qui s'est enfui en Iran à la suite de la défaite infligée aux héptalites par les Turks, s'est prononcé particulièrement avec zèle contre les Sogdiens. Sur ses conseils, le Shah acheta la soie apportée par les Sogdiens, puis ordonna de la brûler en présence des ambassadeurs. Comme le souligne à juste titre N. V. Pigulevskaya, "les Perses ont clairement indiqué qu'ils n'avaient pas besoin de produits sogdiens, puisque cette soie vient des Turks".¹

Quand le kagan a appris cela, il a décidé d'envoyer une autre ambassade, cette fois de lui-même, et n'a inclus que les Turks dans le personnel de l'ambassade. Cette persistance, le départ de la deuxième ambassade, malgré l'échec complet de la première, montre que les intérêts de la politique «supérieure» étaient ici en jeu. Apparemment, les Turks voulaient savoir si l'Iran sassanide était enclin à être en paix et en amitié avec eux, ou s'il devait se préparer à la guerre. Le refus des Perses à la première ambassade pourrait être interprété comme une réticence à négocier avec l'État vassal. Le Shah iranien va-t-il nier le kagan le plus puissant, son récent allié? La réponse était très claire: plusieurs personnes sont revenues de toute l'ambassade, les autres sont mortes en Perse; malgré les excuses des Perses, il était clair que les ambassadeurs avaient été empoisonnés. Tout cela a enflammé les relations entre l'Iran et les Turks. Il est devenu clair pour les deux parties qu'il fallait se préparer à la guerre, car une action militaire pouvait éclater à tout moment.

Ensuite, le gouvernement du kaganate entreprit d'établir des contacts politiques avec l'éternel ennemi de l'État sassanide - avec l'empire byzantin. En même temps, cela pourrait résoudre le problème de la vente de la soie - une question qui inquiétait tellement la noblesse sogdienne (et turque) et qui n'a toujours pas décollé. Le Sogdian Maniah était de nouveau à la tête de l'ambassade à Byzance. Il avait avec soi les lettres correspondantes et de nombreux cadeaux «faits de soie d'une valeur considérable». Bien sûr, l'ambassade ne pouvait pas traverser l'Iran. Un chemin différent a été choisi: le long de la côte nord de la Caspienne et à travers le Caucase.

En arrivant à Byzance, l'ambassade a présenté des cadeaux et une lettre à l'empereur byzantin, écrite, comme les Byzantins le croyaient, "une lettre scythe" (très probablement une écriture sogdienne). Un accord de nature militaire a été conclu et dirigé directement contre l'Iran. Dans le même 568, l'ambassade repart, et avec elle les Byzantins envoient une ambassade réciproque dirigée par Zemarch. L'alliance militaro-politique des Turks et de Byzance devint dès lors un fait accompli, d'autant plus que d'autres ambassades suivirent la première.²

Des sources disent qu'en 581 Khotan, la Perse et les Héptalites³ se sont révoltés contre les Turks. Il n'y a aucune spécification sur les héptalites. Il est difficile d'imaginer qu'en parlant de Khotan et de la Perse, la source mentionnerait une mutinerie mineure; c'était évidemment un événement majeur. Probablement à ce moment, peu de temps après la mort de Khosrov I Anushirvan (579), les Turks, compte tenu de la situation instable en Iran, ont décidé d'annexer l'État tampon héptalite qui est resté au Tokharistan et, peut-être, à la fin des

¹ Пигулевская И. В., 1951, стр. 203.

² L'analyse la plus détaillée et la plus compétente des relations byzantines-turques est contenue dans les travaux de N. V. Pigulevskaya; des derniers travaux étrangers (avec une analyse des sources byzantines et une bibliographie détaillée) voir: Moravcsik G., I-II, 1958.

³ ИТН, II, 1, стр. 43.

années 70 - au début des années 80 du VI siècle a obtenu son indépendance.¹ Cependant, dans la guerre dans le sud, les Turks ont dû faire face à la fois aux troupes héphtalites et iraniennes. La victoire des Turks, pour autant que l'on puisse en juger par les rapports ultérieurs, n'était que partielle: leur pouvoir suprême devait être reconnu par les héphtalites de la rive droite (du fleuve Amu-Darya) du Tokharistan; les héphtalites de la rive gauche sont restés indépendants.

Plusieurs années passèrent et en 588 les Turks, dirigés par Savé (ou Shaba), envahirent l'État sassanide. Le talentueux commandant iranien Bahram Tchubina s'oppose à eux. Sa popularité pendant la vie et après la mort était très élevée. Il y avait un roman dans la littérature Pahlavi glorifiant ses actes; de nombreuses références à lui étaient dans diverses sources proches selon le temps. Tous sont maintenant perdus; les informations qu'ils rapportaient se reflétaient dans Ferdowsi et les historiens arabes. Cependant, les grandes lignes des événements ne font aucun doute. L'armée des Turks a forcé l'Amu-Darya, a capturé tout le Tokharistan (nord et sud) et s'est dirigée vers l'ouest jusqu'à Herat. Dans la bataille, Bahram Tchubina a fait irruption dans l'emplacement du quartier général du chef turk avec un détachement sélect. Selon Dinaveri, «voyant cela, le roi des Turks a ordonné d'amener son cheval et s'est tenu à la vue de Bahram; Bahram lui a lancé une flèche, qui l'a transpercé de part en part, de sorte qu'il est tombé au sol, et les Turks ont fui».² Puis Barmuda (selon d'autres sources El-tegin), le fils du dirigeant turk assassiné, rassembla une nouvelle armée, y compris les contingents des troupes précédemment vaincues. Le reste est connu en deux versions. Selon l'un, les Perses ont traversé l'Amou-Darya et ont vaincu les Turks pour la deuxième fois; selon un autre, la paix était conclue sur les rives de l'Amu-Darya dans la région de Termez.³

Parallèlement à cela, il existe une autre version appartenant à l'évêque arménien Sebeos, l'auteur d'une histoire très précieuse. Cela mérite d'autant plus l'attention et la confiance que Sebeos était dans sa jeunesse à la cour sassanide et là il a entendu des histoires sur ces événements. Selon lui, Bahram Tchubina «a vaincu l'armée des Tétaliens (Héphtalites – B.G.), a capturé par la force Balkh et tout le pays des Kushans, de l'autre côté du grand fleuve appelé Vehrod (Amu-Darya. – B.G). Bahram à cette époque, faisait la guerre au grand roi des Maskouts qui vivait de l'autre côté du grand fleuve, a vaincu sa nombreuse armée, tué le roi lui-même au combat, saisi et volé tout le trésor de ce royaume».⁴ Ce message, qui a été discuté plus d'une fois dans la littérature spéciale (en particulier en détail par I. Marquart), est extrêmement important dans le sens où il montre clairement que les Turks ont agi contre l'Iran sassanide en alliance avec les héphtalites vivant dans le nord de l'Afghanistan.

Au début du VIIème siècle, en 616-617, l'Iran tenta à nouveau de vaincre les Héphtalites et leurs suzerains, les Turks. Le commandant iranien Smbat Bagratuni fait deux campagnes sur la rive droite du Tokharistan, où se trouvaient plusieurs possessions héphtalites subordonnées au dirigeant de Balkh et sous le pouvoir suprême des Turks. Selon Sebeos, les héphtalites vivaient alors dans la région de Herat, Badgis, Talikan, Balkh. Bien que le commandant iranien ait remporté une victoire et capturé beaucoup de butin,⁵ apparemment, ces zones n'étaient plus subordonnées au gouvernement sassanide - les Turks ont rapidement réussi à expulser les troupes sassanides d'ici.

La relation du kaganate turk avec les dirigeants locaux. Synthèse turko-centr-asiatique

¹ Мандельштам А. М., 1957, стр. 133.

² Шмидт А. Э., 1958, стр. 480. L'histoire de Tabari, voir: Nöldeke Th., 1879, S. 270-272.

³ Pour les sources, voir: Nöldeke Th., 1879, S. 272, 474-478; Altheim F., 1962, S. 234 etc. Pour une couverture détaillée des événements, voir: Гумилев Л. И., 1967 а, стр. 126-132; 1960 а, стр. 64-74.

⁴ Тревер К. В., 1954, стр. 140.

⁵ Ibid, p. 142-143.

La politique initiale des Turks qui se sont emparés de l'Asie centrale ne différait pas beaucoup de la politique des Héphthalites¹ - ils ont imposé un tribut aux dirigeants locaux, les dynasties précédentes ont été préservées et les ordres qui existaient dans certains domaines sont restés inchangés. Bien sûr, ils devaient soutenir leur seigneur en cas de danger militaire. Peu à peu, cependant, la situation évolue. Les Turks maîtrisent le système de gestion administrative dans les domaines d'Asie centrale. Des observateurs extérieurs, ils deviennent progressivement des participants actifs de la vie en Asie centrale. La noblesse turque avide a commencé à se poser la question: pourquoi, en fait, devrait-elle recevoir seulement une partie, et pas toute la richesse évincée de la population? En 605, les Turks tuèrent le dirigeant de la région de Tchatch et remirent à sa place le Turk Delé.²

Sous le kaganat turk occidental Tun-shekhu, une réforme fut déclarée: en 618, il décida de transformer les dirigeants locaux en gouverneurs, leur donna les titres appropriés. Pour les contrôler, il a nommé ses représentants, qui étaient également censés collecter des impôts.³ A-t-il vraiment réussi à réaliser cette réforme dans la vie? En tout cas, il était saboté d'organiser une sorte de formation unifiée de l'État sur le site de possessions indépendantes disparates. Dans les mains de Tun-shekhu (618-630), il y avait un argument très sérieux et très réel - des forces militaires puissantes. Lui-même, comme l'écrit la source, «était courageux, avait la capacité de penser, chacun de ses combats était couronné de victoire».⁴ En conséquence, sous lui, certains des dirigeants obstinés d'Asie centrale ont été maîtrisés par les Turks. Parallèlement à la force, il a également utilisé la diplomatie - il a fait se marier sa fille au dirigeant le plus puissant de Samarkand.⁵ Tun-shekhu est venu au secours des Héphthalites pendant les campagnes contre eux par le commandant iranien Smbat Bagratuni. Et puis, quand le commandant lui-même avec l'armée principale s'est retiré en Iran, les détachements turks ont traversé l'Amu-Darya et chassé les garnisons iraniennes. Tout le Tokharistan a été libéré du règne des Sassanides. Ceci explique la phrase de la source selon laquelle Tun-shekhu «a conquis la Perse». Il dit aussi qu'il "a conquis Gibin",⁶ c'est-à-dire le sud de l'Afghanistan, et la partie nord-ouest du Pakistan moderne est tombée sous le règne des Turks, ou du moins en quelque sorte en fonction d'eux.⁷

Après la mort de Tun-shekhu (630), la situation dans le Kaganat turk occidental devient instable. Les troubles, les querelles entre les représentants de la plus haute aristocratie se reflétaient dans les régions agricoles d'Asie centrale - les raids et les campagnes de prédation devenaient plus fréquents. En particulier, le dirigeant de Fergana a été tué et les gouverneurs turks se sont installés dans le nord de Fergana.

Des raisons de politique intérieure et étrangère ont conduit d'abord à l'effondrement du kaganat turk occidental, puis à son effondrement complet. En même temps, il convient de noter que des groupes de population turque ont pénétré dans les oasis; certains d'entre eux se sont installés; d'autres pratiquaient l'élevage du bétail à la périphérie des oasis; la population turque est également apparue dans les villes; de nombreuses possessions ont continué à être gouvernées par des dynasties d'origine turque ou mixte. Des sources présentent des mariages mixtes.

¹ On ne peut pas être d'accord avec S.P. Tolstov, qui oppose la politique des dirigeants turcs en Asie centrale à la politique des héphthalites. Il procède du fait que les Héphthalites «comptaient sur le soutien des masses populaires luttant contre les éléments féodaux croissants». (Толстов С. П., 1948 а, стр. 278). Cependant, il n'y a aucune base sérieuse pour cette affirmation.

² Бачурин, II, стр. 313.

³ Бичурин, I, стр. 283.

⁴ Ibid.

⁵ Бичурин, II, стр. 311; Chavannes E., 1903, p. 24, 135.

⁶ Бичурин, I, стр. 283.

⁷ Cela découle de la traduction de E. Shavanne, quelque peu différente du Bitchurin (Chavannes E. 1903, p. 24).

La contribution turque à la nature de l'artisanat d'Asie centrale était très significative. Comme le montrent les matériaux archéologiques, les Turcs avaient une production artisanale très développée avant même leur arrivée en Asie centrale. Leur métal, et en particulier leurs bijoux, armes et ornements, étaient de grande qualité et se distinguaient par une grande originalité. Sous l'influence de la torentique turque, sur la base de prototypes locaux, certaines formes spécifiques de céramique Sogdian et Fergana, par exemple, de splendides tasses en argile,¹ ainsi que des ceintures de composition, etc. sont en cours de conception. L'élément turk fait partie intégrante de la société d'Asie centrale des VIIe-VIIIe siècles. En conséquence, les affaires militaires d'Asie centrale reçoivent une impulsion importante, enrichie d'armes et de techniques tactiques introduites par les Turcs. L'influence turque sur différents aspects de la vie était très grande: dans les œuvres d'art de cette époque, les Turcs étaient souvent représentés. Il y avait une influence mutuelle de la poésie populaire turque et de l'épopée et de l'épopée et de la littérature des peuples installés d'Asie centrale.² Les Turcs venus en Asie centrale ont pris une part active à la vie religieuse et à la création de valeurs culturelles, étant, avec les premiers habitants, les créateurs du fonds culturel, propriété commune des peuples d'Asie centrale. Déjà à l'époque considérée, non seulement commence, mais se poursuit aussi intensivement, la synthèse des coutumes, croyances, rituels et cultures des peuples de langue iranienne et turcophone d'Asie centrale.

Mouvement d'Abruy

La situation de la population active est très difficile.³ À cet égard, les données sur le mouvement sous la direction d'Abruy sont d'un intérêt extrême. Ils sont contenus dans un extrait du livre d'Abd ar-Rahman Muhammad Nishapuri (XIe siècle) "Khazinat al-ulum" ("Trésor des Sciences"), inclus dans "l'Histoire de Boukhara" par Narshakhi lors de sa modification ultérieure. Nishapuri, selon Narshakhi, a écrit que dans les temps anciens, les gens habitaient la région de Boukhara. «Les gens ont commencé à se rassembler de tous côtés et sont devenus heureux ici. Certaines personnes venaient du Turkestan parce qu'il y avait beaucoup d'eau, beaucoup d'arbres et une chasse abondante. Ils ont aimé cette région et se sont installés ici. Au début, ils ont installé des tentes et des yourtes et y ont vécu, mais ensuite, quand plus de gens se sont rassemblés, ils ont construit des bâtiments. Lorsque la population a augmenté, ils ont choisi celui qu'ils ont fait émir. Son nom était Abruy». Le roi lui-même vivait à Paykend et la ville s'appelait Kala-i Dabusi. «Après un certain temps, lorsque le pouvoir d'Abruy a augmenté, il a commencé à régner si brutalement que les habitants de la région ne pouvaient pas y rester. Les paysans et les riches [marchands] ont quitté cette région pour se rendre au Turkestan et à Taraz, où ils ont construit une ville. Ils ont appelé la ville Khamukat, puisque le chef du groupe d'immigrants s'appelait Khamuk ... Ensuite, les gens qui sont restés à Boukhara ont envoyé un homme à leurs nobles et ont demandé de l'aide contre l'oppression Abruy. Ces nobles et paysans ont demandé de l'aide au chef des Turcs, qui s'appelait Qara-Tchurin-Turk ... » Il a envoyé son fils Shiri-Kishvar avec une grande armée. Il est arrivé à Boukhara et a capturé Abruy à Paykend. Shiri-Kishvar "a ordonné de remplir un grand sac d'abeilles rouges, et Abruy a été placé là et gardé jusqu'à sa mort." Après cela, Shiri-Kishvar est devenu le dirigeant de la région de Boukhara et a invité les fugitifs à revenir,

¹ Маршак Б. И., 1961.

² Бертельс Е. Э., 1960, стр. 84-87, Стеблева И. В., 1965, стр. 65-68.

³ Л. Н. Гумилев пишет: "Les dikhkans et les marchands sogdiens ont vu tellement de bien des khans des Turques occidentale (B.G.) qu'ils sont eux-mêmes devenus un solide soutien pour le trône." Parlant davantage de la prospérité économique et culturelle de l'Asie centrale au VIIème siècle, il conclut: "Mais toute cette prospérité était le résultat de la subordination de Sogdiana au Turkut Khan." (Гумилев Л. Н., 1967 а, стр. 52). Le paradoxe de ces conclusions (surtout la seconde) est qu'elles contredisent complètement les faits. L.N. Gumilyov est distrait de ces sources historiques, oubliant en même temps la nécessité d'une approche de classe dans l'analyse des phénomènes historiques.

car «les riches et les grands paysans ont fui, tandis que les pauvres sont restés. Lorsque ce groupe [de fugitifs] est revenu, les gens qui sont restés à Boukhara sont devenus leurs serviteurs. Parmi les nobles, il y avait un grand paysan qui s'appelait Boukhar-Khudat, il venait d'un ancien clan de paysan et ses domaines étaient plus grands [que les autres paysan]. La plupart des gens [pauvres] étaient ses cadivers ou serviteurs».¹

Ce message a été étudié à plusieurs reprises par des scientifiques. Au départ, l'opinion a été exprimée que toute cette histoire n'est rien de plus qu'une légende, peut-être un reflet de la personnification du fleuve Zeravshan ou des échos des légendes les plus anciennes sur le peuplement de la vallée de Zeravshan.

E. Zakhau et K. A. Inostrantsev - les plus grands experts de l'histoire ancienne de l'Asie centrale - ont considéré l'histoire ci-dessus dans ce plan même. Pour la première fois, J. Marquart dans un certain nombre de ses œuvres² a avancé l'idée que cette histoire reflète de véritables événements historiques. De plus, il a soutenu que nous parlons des événements associés à la lutte turco-héptalite pour Sogd, des événements des années 60 du VI^{ème} siècle. Sur la base d'un certain nombre de comparaisons, il a cru qu'Abrey (en fait, il a pris la forme d'Abrezi trouvé dans l'un des manuscrits) est identique au dernier roi des Héptalites.

Une hypothèse intéressante a été avancée par S.P. Tolstov. Selon lui, ces événements se sont déroulés à la fin des années 80 du VI^e siècle et ont été associés à la crise et aux conflits dans le Kaganat turk, qui ont conduit à un afflux massif de colons turks dans l'oasis de Boukhara. Il propose une comparaison des personnages de l'histoire de Nishapuri avec les vrais personnages du kaganate connus à partir de sources synchronisées avec les événements.³ Cependant, dans les constructions de S.P. Tolstov, comme J. Marquart, il y a des vulnérabilités, et son hypothèse, malgré toute son attractivité, ne peut être considérée comme prouvée. Il est possible que ces événements aient eu lieu un peu plus tard - dans les années 90.⁴

S'il est possible de se joindre à l'interprétation des événements donnée par S.P. Tolstov, on ne peut que partager sa conclusion que ce mouvement avait une coloration sociale prononcée. Dans cette lutte, comme toujours et partout, l'ethnicité n'a en aucun cas été décisive. Les colons turks ordinaires qui se sont installés ou installés sur le terrain étaient dans le même camp que les pauvres sogdiens. Et, au contraire, la noblesse sogdienne agissait comme un front uni avec l'aristocratie du Kaganate. Ainsi, à en juger par le rapport de Nishapuri et un certain nombre d'autres données, on peut considérer que l'Asie centrale était alors l'arène d'une lutte de classe féroce, se déroulant en lien avec les tentatives des paysans d'asservir les membres de la communauté libre.

2. TOKHARISTAN EN VI - DÉBUT DE VIII SIECLE

Données des sources sur l'État du Tokharistan au VI - début du VIII siècle

Le nom «Tokharistan» apparaît pour la première fois dans un ouvrage traduit, écrit en 383.⁵ Les sources chinoises appellent ce pays Tukholo (T'ou-ho-lo, Tou-ho-l-o ou Tou-hou-lo).⁶

¹ Cette traduction tient compte de l'édition de Sh. Schaefer en 1892, de l'édition de Téhéran de 1939 et de la lithographie de Novo-Boukhara de 1904. Il existe une traduction en russe (Наршахи, 1897, стр. 12-13) et en anglais («The History of Bukhara», 1954, p. 6-8).

² Marquart J., 1901, S. 309; 1938. S. 147-148.

³ Толстов С. П., 1948 а, стр. 248 и сл.

⁴ Мандельштам А. М., 1964, стр. 48.

⁵ Müller T. W. K., 1918, S. 575.

⁶ Chuvannes E., 1903, p. 155.

Le territoire du Tokharistan comprenait le sud du Tadjikistan actuel, la région de Surkhan-darya de la RSS d'Ouzbékistan et les régions du nord de l'Afghanistan. En fait, le Tokharistan du début du Moyen Âge correspondait dans une large mesure géographiquement à l'ancienne Bactriane.

L'histoire politique du Tokharistan aux VIe-VIIe siècles était très orageuse. L'état tampon des héphtalites, la lutte contre les Turcs et leur domination ultérieure, les invasions des troupes sassanides, les rébellions internes et les guerres - tout cela rend l'histoire du Tokharistan extrêmement complexe. Il faut noter tout de suite que l'on connaît plus ou moins en détail les grandes lignes extérieures de l'histoire du Tokharistan, mais il ne s'agit essentiellement que d'une table des matières du livre d'histoire du Tokharistan: son contenu interne, les événements qui se sont déroulés dans certaines régions, nous sont presque inconnus, car les sources couvrent l'histoire avec parcimonie. Les matériaux numismatiques peuvent ajouter beaucoup: lors des fouilles à Ajina-tepé et Kafir-qala, une grande série de pièces de monnaie de la frappe locale du Tocharistan a été trouvée, mais leur décodage n'est pas encore terminé.

Voici quelques descriptions de sources concernant le Tokharistan. Le voyageur Song Yun (519) a visité Bo-ho (Wakhan). Il écrit que les montagnes ici sont exceptionnellement hautes et que les gorges sont très profondes. Le roi de ce pays vit dans la ville qu'il a bâtie. Les vêtements des gens sont beaux; une partie est en cuir. Le climat est extrêmement froid, les gens ordinaires utilisent les grottes comme lieu de vie. Les tempêtes de neige sont particulièrement notées. Au sud de ce pays se trouvent les grandes montagnes enneigées.

En passant plus à l'ouest, il atteint le pays de Ye-da - Héphtalites, le Badakhshan moderne. A propos du pays héphtalite, il a rapporté que ses régions sont abondantes en eau des ruisseaux de montagne qui coulent devant toutes les habitations et fertilisent ce pays (apparemment, il s'agit de ruisseaux de montagne et de canaux d'irrigation). Les gens portent des vêtements faits de peaux, l'aristocratie porte des vêtements riches et sophistiqués (par exemple, la robe de la reine héphtalite avait une longue traîne portée par des serviteurs spécialement formés). Dans ce pays (au moins à la cour du roi héphtalite) de grands tapis. Les gemmes étaient en grande abondance,¹ et il y avait beaucoup de chevaux et de chameaux. La capitale était la ville de Badiyan² - c'est peut-être un transfert infructueux du nom Badakhshan. Dans une source datant de 590, il est fait mention de la possession de Bodotchana. C'est le nom incontesté du Badakhshan.³

Au début du VIIe siècle comprend également des données de la chronique dynastique Suy-shu. Elle informe sur le Tukholo - Tokharistan que ses habitants sont "mêlés" avec les héphtalites. Elle parle également de «cent mille combattants qualifiés au combat». La polyandrie a rapporté.⁴

Voyageur VII siècle Hsuan-tsang (environ 629-645) décrit le Tokharistan dans son ensemble et de nombreuses possessions qui en faisaient partie, donne la taille de ces possessions et des villes individuelles. Il est arrivé à Tukholo - Tokharistan, en venant du nord et en passant par les portes de fer (dans les montagnes de Boysun). Selon ses données, le Tokharistan était 3 fois plus long d'est en ouest que du nord au sud. "Le grand fleuve [voici la traduction chinoise du nom d'alors de l'Amou-Daria] traverse le pays en direction de l'ouest." Selon Hsuan-tsang, le clan royal du Tokharistan s'est éteint il y a de nombreuses années et plusieurs dirigeants se sont établis de force dans des domaines séparés. Le pays se compose de 27 territoires selon des frontières naturelles. Tous dépendent des Turcs. Le voyageur a trouvé le climat chaud et humide. La plupart des habitants portent des vêtements en coton,

¹ Beal S., 1906, p. XCII-XCIII.

² Бичурин, II, стр. 268-269.

³ Мандельштам А. М., 1957, стр. 101, 107.

⁴ Бичурин, II, стр. 286.

certaines sont en laine. La langue des habitants est quelque peu différente de la langue des autres pays. Il y a 25 lettres principales dans leur écriture (un Chinois, habitué à l'écriture hiéroglyphique, était surpris que tous les objets et concepts soient exprimés par une combinaison de ces lettres). Les Tokhariens écrivent sur la page et lisent de gauche à droite. Leur littérature augmente progressivement et dépasse en volume ce qui est dans Sogd. Ils utilisent l'or et l'argent dans le commerce. Les pièces sont de type différent des pièces d'autres pays.¹

En outre, Hsuan-tsang décrit très brièvement les possessions individuelles qui faisaient partie du Tokharistan. Parmi eux se trouvent Da-mi (Termez), Chi-o-yan-na (Chaganian - une zone couvrant le nord-est de la vallée de Surkhan-darya et l'ouest de la vallée de Hissar). La taille de la capitale de Chaganian était 2 fois plus petite en circonférence que la capitale de Termez. La région de Shu-man est mentionnée, i.e. Shuman - au Moyen Âge, c'était la partie orientale et centrale de la vallée de Hissar, au VII^{ème} siècle occupait apparemment un vaste territoire, s'étendant vers le sud, probablement le long de Kafirnigan. Il est spécialement noté que le roi de Shuman était un Turk. Shuman bordait Tszuyuy-khe-yan-na (Qabadian), dont la capitale (nom non mentionné) était à peu près égale en taille à la capitale de Tchaganian. De l'est, la région de Kho-sha (Vakhsh) jouxte Qabadian. Cette zone était étendue du nord au sud plus de 2 fois plus que d'est en ouest. La taille de la capitale était proche de celle de Termez. A l'est de Vakhsh se trouvait la possession de *Ke-do-lo* (l'ancien son de *Kuat-tuat* - Khuttal (Khuttalyan));² à l'est, il est bordé par les montagnes Tsun-lin (Pamir), le pays est beaucoup plus vaste que toutes les possessions précédentes. Les dimensions de la capitale sont les mêmes qu'à Termez.³ A propos de Khuttalyan, deux domaines méritent d'être soulignés. Hsuan-tsang appelle l'un d'entre eux *O-li-ni*. Il est situé des deux côtés du Panj, la ville principale était assez grande. Un autre domaine est *Po-li-ho*. Comme le précédent, il est situé sur le territoire de Tukholo. La ville principale est très grande.⁴ S. Beal a comparé Po-li-ho avec Parkhar sur la carte Wood (région de Koktchi).⁵ J. Marquart⁶ considère également cette comparaison comme incontestable. L'erreur de ce dernier a été signalée par A.M. Belenitsky, qui a conclu à juste titre qu'il s'agissait de Parkhar, situé sur la rive droite du Panj (région moderne de Parkhar au Tadjikistan). Quant à O-li-ni - c'est sans doute l'Arkhen des auteurs médiévaux, à cette époque également situé sur la rive droite.⁷ En outre, les possessions de Tszuyuy-mi-to (Kumed - quelque part dans la région de Karategin, Darvaz et Vanj), Shi-tsi-ni (Shugnan), Bodotchuanna - l'ancien son de *puât-d'ak-tsitâng-na* (Badakhshan) sont mentionnés et *Damositedi* (Wakhan). La capitale de ce dernier est désigné comme Huntodo.⁸ La nature dure de ces zones est signalée. Ainsi, à propos de Damositedi,⁹ il est écrit qu'il est disséqué par des montagnes de différentes hauteurs et que sa surface est recouverte de sable et

¹ Beal S., 1906, I, p. 37-38; Chavannes E., 1903, p. 196. Nous nous sommes arrêtés sur la question de l'écriture du Tokharistan dans le chapitre précédent. Nous ajoutons seulement que l'auteur du XII^{ème} siècle. Samani, parlant de Vashgird (près de Fayzabad), mentionne «les lettres qui étaient là au début de l'islam, connues, écrites dans des livres». (Самани, л. 576 б; Бартольд В. В., 1964, стр. 469).

² Bailey H. W., 1937, p. 886.

³ Beal S., 1906, I, p. 38-41.

⁴ Beal S., 1906, II, p. 289-290.

⁵ Beal S., 1906, I, p. 42, N 140; voir également: Минаев И., 1879, стр. 63.

⁶ Marquart J., 1901, S. 234.

⁷ Беленицкий А. М., 1950 а, стр. 110.

⁸ Pour ces identifications, voir: Манделъштам А. М., 1957, стр. 109 и сл.

⁹ Le nom "Damositedi" est sanskrit. Cela a été remarqué par I. Marquart, qui a suggéré que Damositedi est la transmission du terme sanskrit * Dharmasthiti - «le siège de la loi [bouddhiste]». Ce n'est pas, à son avis, le vrai nom du pays, mais son épithète. Cependant, poursuit I. Marquart, il est difficile de supposer que les monastères bouddhistes peu peuplés de Wakhan étaient la raison de l'appeler la citadelle du bouddhisme. C'est plutôt l'équivalent sanskrit-bouddhiste de la désignation locale analogue de Wakhan. (Marquart J., 1901, S. 225). Cette hypothèse de I. Marquart semble très séduisante.

de pierres éparses. Les vents froids soufflent avec une grande force. Selon Xuan-zang, de petites quantités de blé et de légumineuses ont été semées dans le Wakhan. Il met particulièrement l'accent sur les mérites des chevaux - de petite taille, mais très robustes, tolérant facilement les grandes transitions. Les habitants portaient des vêtements de laine.

La description de Shugnan contient des données sur les cultures de blé et de légumineuses et même une petite quantité de riz. Les vêtements des Shugnaniens étaient faits de cuir et de laine. Ici, la même écriture a été utilisée qu'au Tokharistan, mais la langue était différente.¹

Hsuan-tsang décrit également la capitale du Tokharistan Po-ho (Balkh), une ville fortement fortifiée avec une population plutôt clairsemée, ainsi que d'autres zones complètement situées sur la rive gauche du Tokharistan (sur le territoire du nord de l'Afghanistan moderne).²

Selon l'histoire des Tang - une source remontant à la seconde moitié du VIIe - début du VIIIe siècle, les Tokhariens vivaient avec les Héphthalites, leur mode de vie était sédentaire.³ À Shugnan, la résidence du souverain était à l'origine la ville de Kuhan, plus tard, il a commencé à vivre dans différentes vallées de montagne. C'est ainsi que traduit N. Ya. Bitchurin.⁴ E. Chavannes a compris ce texte à peu près de la même manière: "Au début, la capitale était située dans la ville de Kuhan, puis [les habitants] se sont installés dans les gorges des montagnes." Il y a des chefs autonomes dans les cinq grandes vallées; ils sont collectivement appelés «cinq shins». L'agriculture, selon cette source, était absente.

En ce qui concerne Wakhan, l'histoire des Tang répète essentiellement les informations de Xuan-zang, y compris sur les yeux bleus de ses habitants, etc. Cependant, la résidence du dirigeant est appelée différemment de celle du voyageur. Il s'appelle Saygashen; au nord de cette ville se trouvait la rivière Ukhu (Panj).⁵ J. Marquart à un moment donné, tenant compte de l'ancien son du nom de cette capitale, a suggéré que cette désignation est Ishkashim⁶ et que, par conséquent, la capitale de Shugnan était à cette époque sur la rive gauche. E. Chavannes⁷ et les chercheurs suivants ont accepté cette hypothèse. Cela semble tout à fait plausible.

Il y a aussi une description de Khuttalyan, qui est caractérisée comme une très grande zone. Sa capitale s'appelle Se-tchu-kyan, c'est la résidence du souverain. Il y a beaucoup d'excellents chevaux et léopards rouges (apparemment des tigres ou des léopards) dans le pays. Enfin, on rapporte qu'il y a quatre grandes montagnes de sel,⁸ et en effet, non loin du centre régional de Vossé, il y a une énorme montagne de sel, maintenant connue sous le nom de Khoja-Mumin.

Un autre pèlerin bouddhiste, Hoy Tchao, qui a visité l'Asie centrale en 726, rapporte ce qui suit à propos du Tokharistan. Le pays a été conquis par les Arabes. Le roi s'est enfui d'eux et vit au Badakhshan. La langue des habitants diffère de la langue des autres pays, ne ressemblant que dans une petite mesure à la langue de Kapisa. Pour les vêtements, des fourrures et des tissus de coton sont utilisés. Le pays compte de nombreux chameaux, moutons, mulets, chevaux, cotonniers et vignobles. Les produits à base de pâte séchée sont un aliment favori. Les hommes se rasent la tête et les cheveux du visage, tandis que les femmes, en revanche, portent les cheveux longs. Le roi, la noblesse et le peuple vénèrent la foi

¹ Beal S., 1906, p. 291-296.

² Beal S., 1906, p. 42-48, II, p. 285-292.

³ Бичурин, II, стр. 321.

⁴ Ibid, p. 333.

⁵ Ibid, p. 323-324; Chavannes E., 1903, p. 162-165.

⁶ Marquart J., 1901, S. 224.

⁷ Chavannes E., 1901, p. 165, N 1.

⁸ Бичурин, I, стр. 326.

bouddhiste de khinayan, il existe de nombreux monastères et moines.¹ Au Tokharistan, dix, cinq, trois ou deux frères ont une femme² ensemble - en ces termes, on peut voir une indication de la coutume de la polyandrie associée à l'installation des Héphtalites ici.

En Khuttalyan (sa description donnée par Khoy Tchao, dans un certain nombre de paragraphes reprend la description du Tokharistan dans son ensemble), le roi vient d'une tribu de Turks, dans le pays la moitié de la population est Khou, c'est-à-dire local, le l'autre moitié sont des Turks. Le pays est sous domination arabe. Certains habitants parlent le Tokharistan, certains - en turk, d'autres - dans la langue locale. A Khuttalyan, il y a des chameaux, des mulets, des moutons, des chevaux, du bétail, des ânes, on cultive du coton, il y a des vignobles et des tissus de laine sont fabriqués. Les résidents portent également des vêtements en coton et des manteaux de fourrure. Les hommes se coupent les cheveux sur la tête et le visage, tandis que les femmes portent les cheveux longs. Le roi, la noblesse et le peuple vénèrent les enseignements de Bouddha - au sens hinayaniste, il y a des monastères et des moines.

À Wakhan, le roi est faible, obéit aux Arabes, leur apporte chaque année un hommage - la soie. Les Wakhaniens vivent dans les vallées des montagnes, leurs habitations sont petites et exiguës, certains vivent dans des grottes. Il y a beaucoup de pauvres. Ils s'habillent de manteaux de fourrure, portent des vêtements en feutre par-dessus et le roi - soie et coton. La langue des habitants n'est pas la même que les langues de tous les autres pays. Ils ne mangent que du pain cuit et des produits à base de pâte. Le pays est exceptionnellement froid, beaucoup plus froid que les autres pays. Il n'y a ni arbres ni végétation dans les montagnes. Il y a des moutons et des bovins (très petites races) ainsi que des chevaux et des mulets. À propos de la croyance, on informe dans le chapitre sur Khuttalyan.

Le voyageur rapporte également les "Neuf royaumes de Shikinan" (Shugnan). Chacun d'eux a un dirigeant qui est là avec son armée. Le roi de tous les Shikinan obéit au roi de Wakhan. Le pays est très froid, il se trouve parmi les montagnes enneigées. Il y a des moutons, des chevaux, du bétail, des ânes. Le roi et la noblesse portent des vêtements en tissus de coton et des manteaux de fourrure; le reste du peuple porte des vêtements en fourrure et des capes en feutre. La langue des habitants est différente des langues des autres pays. À Shikinan, l'enseignement du Bouddha ne s'est pas répandu. On dit aussi que le roi envoie des détachements spéciaux pour piller les caravanes commerciales.³

Histoire politique

Nous avons parlé de la conquête du Tokharistan par le Kaganate turk occidental à Tun-shekhü (mort en 630). Hsuan-tsang, qui se rendit peu après au Tokharistan, y trouva le gouverneur turk.⁴ A en juger par les sources arabo-perses, il portait le titre de Jabuy, ou Jabguy, en fait Yabgu.⁵ Les sources couvrent l'histoire des possessions qui faisaient partie du Tokharistan de façon inhabituelle brièvement.

Khuttalyan était l'une des possessions les plus puissantes du Tokharistan.⁶ Il avait, au moins au tournant des VIIe-VIIIe siècles, une dynastie locale. L'un de ses représentants était le roi de Khuttalyan, que Tabari appelle al-Sabal.⁷ C'est peut-être la transmission arabe du nom turk, connu d'autres sources étrangères sous le nom de Shabolo.⁸ Hoy Tchao, qui a visité l'Asie centrale sous le règne d'al-Sabal, dit directement que le roi de Khuttalyan venait de la

¹ Fuchs W., 1938, S. 449.

² Ibid, p. 452.

³ Ibid, p. 452-453.

⁴ «The life of Hsuan-Tsang», 1959, p. 48-49.

⁵ Marquart J., 1901, S. 69.

⁶ Ставиский Б. Я., 1957 б, стр. 89.

⁷ Табари, II, стр. 1040 и сл., 1152 и сл., 1583.

⁸ Marquart J., 1901, S. 303.

tribu turque.¹ As-Sabal de la fin du VII^e siècle au début des années 30 du VIII^e siècle régna Khuttalyan. Des sources arabes l'appellent le roi. Il y avait un certain ordre de succession au trône. Tabari met des mots dans la bouche d'al-Sabal sur la nécessité d'observer l'ordre de succession au trône.²

Bien que la dynastie elle-même était apparemment d'origine turque (ou turquisée) à cette époque, ses représentants portaient le titre iranien de Khuttalyan Shahs (roi) ou Sheri (lion) Khuttalyans; dans les sources arabes, ils sont généralement appelés rois (meliks).³ En même temps, ils étaient dans une dépendance vassale vis-à-vis des dirigeants généraux du Tokhariens. Lors d'une réception du gouverneur arabe de Kuteyba ibn Muslim, un dirigeant général du Tokharistan et plusieurs dirigeants d'un rang inférieur, dont al-Sabal, sont arrivés. Voyant le dirigeant général du Tokharistan, ils lui demandèrent la permission de lui baiser la main et de s'asseoir en dessous de lui. L'un des dirigeants a déclaré: «Bien que [il] soit mon ennemi, il est plus âgé que moi. C'est un melik [roi], et je suis comme son esclave.»⁴

Les sources du début du VIII^e siècle rapportent que le roi de Khuttalyan peut déployer 50 000 soldats de combat (ainsi que les dirigeants de régions telles que Shuman, Qabadian, Shugnan et Wakhan).⁵

L'histoire des dirigeants ultérieurs de Khuttalyan a été étudiée par J. Marquart et en particulier en détail par A.M. Belenitsky et O.I. Smirnova.⁶ Cela n'a aucun sens d'entrer dans les détails de l'histoire dynastique de Khuttalyan, d'autant plus que l'accord de ces sources multilingues ne peut être pleinement atteint jusqu'à présent.

Il y a des informations sur l'histoire d'autres possessions. L'inscription déjà mentionnée d'Afrasiab sur l'arrivée de l'ambassade à Samarkand est extrêmement intéressante. L'ambassadeur déclare qu'il est venu de Turantash - "le souverain de Tchaganian". Le chercheur de l'inscription V.A. Livshits n'exclut pas la possibilité que les peintures murales Afrasiab ne soient pas une illustration documentaire de l'histoire officielle non conservée des rois de Sogd, mais une reproduction d'une intrigue folklorique. L'inscription ne peut alors être considérée comme une source qui transmet correctement les événements. Mais même dans ce cas, l'inscription contient sans aucun doute un écho d'événements réels qui auraient pu avoir lieu dans la seconde moitié du VII^e siècle.

Des sources indiquent que les Héphtalites possédaient Tchaganian.⁷ Au début du VIII^e siècle, plus précisément en 719, le souverain de Tchaganian est Tish le Borgne; on sait de sources arabes qu'il était aussi le Yabgu du Tokharistan.⁸ Il est caractéristique que son nom soit incontestablement iranien - c'est ainsi que l'étoile Sirius⁹ était appelée en langue bactrienne. Les dirigeants de Tchaganian portaient le titre "Tchagan-Khudat".¹⁰

En général, le Tokharistan n'était en aucun cas centralisé: chacune des possessions avait ses propres dirigeants, des dynasties héréditaires, c'était, en fait, une confédération d'États presque indépendants. Le degré de leur indépendance est attesté par le fait qu'ils ont notamment envoyé des ambassades à la fois dans des pays voisins et très éloignés;

On ne sait presque rien de la structure interne de ces états. Par analogie avec Sogd, on peut supposer que le Tokharistan avait un appareil administratif développé. L'ambassadeur tchaganien dans l'inscription sogdienne de Afrasiab est appelé "dapirpat" (littéralement "chef

¹ Fuchs W., 1938, S. 452.

² Табари, II, стр. 1618. Traduction russe: Беленицкий А. М., 1950 а, стр. 115.

³ Marquart J., 1901, S. 301; Chavannes E., 1903, p. 168. Беленицкий А. М., 1950 а, стр. 117.

⁴ Pour plus de détails, voir: Беленицкий А. М., 1950 а, стр. 112-113.

⁵ Chavannes E., 1903, p. 200—201. О. И. Smirnova (1969, p. 218) appelle à tort «cinq cent mille».

⁶ Marquart J., 1901; Беленицкий А. М., 1950 а; Smirnova O. И., 1969.

⁷ Chavannes E., 1903, p. 223.

⁸ Ibid, p. 226-227.

⁹ Лившиц В. А., 1962 б, стр. 40, прим. 75.

¹⁰ Marquart J., 1901, S. 226.

des scribes", "chef du bureau"). Il est possible, cependant, qu'en fait l'ambassadeur ait occupé un poste plus élevé, par exemple un vizir.¹

Irrigation. Agriculture

Une importante population, apparemment la majeure partie de la population du Tokharistan, était engagée dans l'agriculture. Un soupçon d'irrigation artificielle est contenu dans l'article de Song Yun (voir ci-dessus). Bien sûr, un réseau d'irrigation - et un réseau très développé - existait dans les vallées; dans les régions supérieures, l'agriculture pluviale s'est développée. Les travaux archéologiques nous permettent d'imaginer le volume colossal du réseau d'irrigation. Dans la vallée de Vakhsh, comme T.I. Zeimal l'a établi, dans l'Antiquité et au Moyen Âge, quatre canaux principaux ont été construits pour faire sortir l'eau du fleuve Vakhsh. Pour la période considérée, le canal de Kafir a revêtu une importance particulière.

Les vestiges du canal sont enregistrés sur la rive gauche du Vakhsh, à 2,5 km à l'ouest de Kalininabad. La section principale était une section oisive. Plus loin, le canal se dirigeait vers le village de Mardat (sur les terres de la ferme d'État du nom de Kirov), de là, il suivait vers le sud, blotti contre le côté de la terrasse orientale de la vallée. Il y a un grand groupe de monuments (composé de 16 objets). Son centre était la colonie Chorgul-Tepé - une ancienne cité médiévale fortifiée, non loin de laquelle se trouvait le monastère bouddhiste Ajina-Tepé. Au sud, l'itinéraire longe le plateau d'Akgazin. Plus au sud, en suivant le relief, le chenal tourne à l'ouest en direction des hautes terres de Qzyl-Tumshuk. Il y a ici des restes de grandes colonies médiévales. La hauteur des murs de l'ancien canal est de 1,5 à 2 m, la largeur du lit peut atteindre 6 m. Les vestiges du canal à 4 à 5 km au sud-ouest de Besh-Kapa sont particulièrement spectaculaires. Ici, le canal devait être posé dans une zone abaissée. Les anciens constructeurs ont coulé un énorme barrage en terre et déjà un canal a été dessiné le long de celui-ci. La hauteur totale des décharges du canal est d'environ 8 m, la largeur du barrage à la base peut atteindre 50 m, la largeur de la loge du canal lui-même est de 13 à 15 m. Même à notre époque, cette structure gigantesque est extrêmement impressionnante. En outre, le canal a de nouveau suivi vers le sud, irriguant de nombreux groupes de colonies et a atteint la région moderne de Qumsangir, coupant ainsi la partie principale de la vallée de Vakhsh.

Deux caractéristiques de ce canal doivent être soulignées. Le canal était tracé près de la base de la colline et occupait une position dominante par rapport à la vallée, ce qui permettait de tracer des canaux de gravité dans n'importe quelle direction. Le second est l'art étonnant des anciens irrigants dans le tracé du canal. Le canal principal moderne nouvellement construit, dont le tracé a été tracé par des géomètres et irrigateurs hautement qualifiés, à l'aide de matériel de photographie aérienne et des instruments et instruments géodésiques les plus avancés, passe dans une direction qui coïncide presque ou complètement avec l'ancienne.²

Ainsi, déjà dans l'Antiquité, des méthodes rationnelles pour choisir l'itinéraire optimal pour des structures aussi complexes et grandes que ce canal, maintenant connu sous le nom de Kafir, ont été développées.

Les travaux agricoles ont été effectués avec des outils très primitifs. Le labour a été effectué à l'aide d'un omatch en bois (type de charrue) avec une pointe de fer à l'extrémité de travail (trouvé à Ajina-Tepé). Les autres outils du fermier (et du maître irrigateur) étaient des ketmen en fer et des pelles. Un fragment de faucille de fer a été trouvé à Muntchak-tepé (région de Shaartuz). Le broyage du grain a été effectué à l'aide de meules manuelles de petite et moyenne taille et de moulins à grains (découverts lors de travaux archéologiques dans le

¹ Лившиц В. А., 1965 б.

² Pour une description détaillée du canal de Kafir et des monuments situés dans sa zone, voir: Зеймаль Т. И., 1962; Литвинский Б. А. и Зеймаль Т. И., 1964; Зеймаль Т. И., 1971, стр. 39-47.

cours inférieur des vallées de Kafirnigan, Vakhsh et Surkhandarya). Apparemment, comme dans d'autres régions d'Asie centrale, il y avait aussi des moulins à eau.

En ce qui concerne les cultures, nous en avons une liste assez complète. Les champs étaient ensemencés de céréales. Les légumineuses étaient cultivées. La présence de coton de bonne qualité est particulièrement soulignée (cependant, la désignation de qualité fait peut-être déjà référence aux tissus de coton). Le pays comptait de nombreux vignobles et quelques rizières.¹

Il y a un rapport selon lequel en 647 le yabgu turc a envoyé (du Tokharistan?) des raisins d'une sorte spéciale - avec des baies allongées.² Des plantes médicinales rares ont été exportées du Tokharistan.³

Les matériaux archéologiques confirment ces rapports à partir de sources écrites. L'abondance des moulins à grains et des meules témoigne de la densité élevée des cultures céréalières. Des raisins secs ont été trouvés à Balalyk-Tepé. Ici, en outre, ont été trouvés des grains de blé, de millet, de haricot mungo, de noyaux de pêches, d'abricots, de prunes de cerise, de raisin, de melons et de pastèques, de coquilles de noix, de pistaches, d'amandes et de capsules de coton.⁴

Les chevaux du Tocharistan étaient très appréciés. Apparemment, il y avait plusieurs races de chevaux, y compris des chevaux de montagne excellents, petits mais très robustes, ne craignant pas les longs voyages, et avec eux d'autres, adaptés aux conditions de la plaine. Il y avait des légendes sur les chevaux; il y avait une croyance dans les chevaux mythiques - les ancêtres des conteurs de chevaux modernes.

Outre les chevaux, les chameaux sont souvent mentionnés. Des mulets, des chevaux⁵ et des ânes étaient également utilisés comme animaux de transport. Il y avait de grands troupeaux de bovins et de moutons dans le pays. Nous connaissons ce dernier non seulement par le message direct de Hoy Tchao, mais aussi par les rapports fréquents de sources sur les vêtements en laine et les tapis de laine.

Artisanat et commerce

L'exploitation minière a été développée au Tokharistan. L'extraction de pierres précieuses, tout d'abord, évidemment, le fameux "la'l Badakhshan" (spinel noble), ainsi que le lapis lazuli et autres pierres semi-précieuses et précieuses, est connue des rapports de voyageurs et des données sur l'exportation de certains articles.⁶ Selon Song Yun, les pierres précieuses du Tokharistan étaient en grande abondance. La pierre a été extraite *ma-nao*, qui se traduit par *agate*,⁷ mais de préférence, selon Schafer, cornaline, ainsi que ses produits. Le sel était également extrait.⁸ Certains articles étaient fabriqués à partir de sel gemme. Ainsi, une figurine de chameau fabriquée à partir d'un morceau de sel rose a été trouvée à Balalyk-Tepé. Le sel peut avoir eu une signification rituelle. Dans tous les cas, ceci est incontestablement connu pour l'Iran sassanide, où le sel était utilisé dans le rituel du serment solennel des rois sassanides comme symbole de fidélité. L.I. Albaum a noté que, à en juger par la source écrite, le sel pourrait avoir une signification symbolique dans les vues des peuples d'Asie centrale, en particulier des héphtalites.⁹

¹ La culture du riz en Bactriane a déjà été attestée par Strabon (XV, I, 8).

² Schafer E. H., 1963, p. 142.

³ Бичурин, II, стр. 321.

⁴ Альбаум Л. И., 1960, стр. 67-68, 101.

⁵ Pour la terminologie associée, voir: Schafer E. H., 1963, p. 76.

⁶ Schafer E. H., 1963, p. 222, 230-235.

⁷ Бичурин, II, стр. 321.

⁸ Ibid, p. 326; Chavannes E., 1903, p. 167.

⁹ Альбаум Л. И., 1960, стр. 79-81.

Bien qu'il n'y ait pas de données directes, mais sur la base de tout le complexe de nos connaissances sur le Tokharistan, nous pouvons conclure que des minéraux ont été extraits ici, à commencer par l'or, qui a été utilisé pour divers bijoux, décoration de sculptures, etc.,¹ jusqu'au fer utilisé pour fabriquer des outils, des articles ménagers, des armes et des armures défensives. Naturellement, divers ateliers métallurgiques fonctionnaient également. À cette époque de guerres presque continues, la production d'armes occupait l'une des premières places de l'artisanat, ses produits étaient massifs. À partir de sources écrites, nous savons que dans les V-VII siècles les habitants du Tokharistan étaient armés d'arcs, de gourdins, de massues, d'épées, ils avaient une excellente «cotte de mailles de Balkh» en osier.

Des matériaux archéologiques et iconographiques permettent de détailler quelque peu ce tableau. Les guerriers du Tokharistan, avec un arc simple, avaient un arc complexe à leur disposition.² Les flèches étaient équipées de grandes pointes en fer à trois pointes, parfois avec une extrémité fourchue. Il y avait aussi de grands fers de lance à trois pointes.³ Les personnages masculins dans les peintures du Tocharistan ont un poignard suspendu à leur ceinture. La gaine du poignard était parfois doublée de plaques d'or. Les nobles étaient également armés d'épées, dont les détails ne sont pas clairs.

Dans la vie de la noblesse, les bols et les coupes en or et en argent étaient largement utilisés. De forme élégante, sur une jambe fine et haute de forme complexe ou sur une base basse lisse, ils avaient un corps-réservoir recouvert de fréquentes rainures verticales (d'où leur nom - des bols rainurés), leur bord était décoré d'une bande de cercles. Parfois, les vaisseaux avaient une forme très complexe avec des découpes, etc.

Le cou des personnages de Balalyk-Tepé est décoré de torcs de différents types, de bracelets en or aux mains et d'anneaux aux doigts. Dans les oreilles des personnages de Balalyk-Tepé et de Adjina-Tepé laïques, il y a des boucles d'oreilles complexes en plusieurs parties. Lors des fouilles, les archéologues trouvent des bagues (avec une plate-forme en métal ou incrustées), ainsi que des bracelets et autres bijoux.⁴ Il y avait des objets en cuivre exquis comme des cercles de cuivre de Balalyk-Tepé, qui avaient des représentations réalistes d'éléphants.⁵

Nous connaissons également les pièces extrêmement habiles des bijoutiers du Tokharistan. Donc, dans la seconde moitié du VIIème siècle ils fabriquèrent deux «lustres en agate (ou cornaline) de trois pieds de haut».⁶

La fabrication du verre a atteint une haute perfection au Tokharistan. En témoigne le fait que les artisans d'Asie centrale ont formé les Chinois à la fabrication du verre coloré (bien que la fabrication du verre en Chine soit connue depuis l'Antiquité, elle est restée très primitive). Comme en témoigne la chronique chinoise, en 424, des commerçants et artisans arrivèrent en Chine du pays du grand Yueji, c'est-à-dire du Tokharistan. Ils ont annoncé qu'«ils savaient comment faire fondre des verres de différentes couleurs à partir de pierres, c'est pourquoi ils ont extrait du minerai dans les montagnes et ont fait une expérience de coulée dans la capitale. L'expérience a été un succès, et le verre était encore plus brillant que le verre importé des pays occidentaux» (le verre des pays occidentaux signifiait évidemment le verre apporté de Syrie et d'Alexandrie - le meilleur verre du monde antique). En outre, la source dit que les Chinois ont appris l'art de la fabrication du verre en visitant des maîtres d'Asie centrale. «Les verres étaient brillants et transparents. Tout le monde, en les regardant, était étonné et considéré

¹ L'ambassade du Tokharistan a même remis un «costume d'or» à un dirigeant étranger (682 г.) - Schafer E. H., 1963, p. 197.

² Pour son évolution en Asie centrale, voir: Литвинский Б. А., 1966 в.

³ Литвинский Б. А., 1965, рис. 8.

⁴ Par exemple, sur Mundjak Tepé, voir: Мандельштам А. М. и Певзнер С. Б., 1958, стр. 313.

⁵ Альбаум Л. И., 1960; Литвинский Б. А. и Зеймаль Т. И., 1968.

⁶ Бичурин, II, стр. 321. Подробности см.: Schafer E. H., 1963, p. 259.

comme une œuvre divine».¹ Mais beaucoup plus tard, au début du VIII^{ème} siècle, des verre étonnamment rouges et émeraude ont été envoyées en Chine depuis le Tokharistan.²

Un bel exemple de verre d'art a été trouvé à Balalyk-Tepé. C'est un médaillon coulé en masse de verre vert. Sa surface représente une femme assise nourrissant un enfant. Le médaillon a une monture en argent.³ Les récipients en verre, généralement petits, tels que les flacons ou les flacons à col étroit, sont beaucoup plus courants. Leurs corps étaient parfois décorés d'un fil ondulé appliqué (ou bande) de verre d'une couleur différente. Des perles de verre ont également été produites.

Quant au métier de tissage, il était très développé. Des sources écrites rapportent des tissus de laine et de coton, des vêtements de la noblesse, qui se distinguent par une coupe complexe. De beaux tissus de soie multicolores étaient exportés de Khuttalyan.⁴ Les matériaux archéologiques et iconographiques permettent d'élargir considérablement cette caractéristique. Chez Balalyk-Tepé, des échantillons de trois types de tissus ont été trouvés: la laine rayée (rayures jaunes et rouges), la laine à motif (ornement bleu sur fond jaune), la soie (bleue ou verte).⁵ Le fait que des tissus de laine (et de coton) aient été produits au Tokharistan Tokharistan lui-même ne fait aucun doute. Pour confirmer cela, on peut se référer au moins aux découvertes massives sur les monuments du Tokharistan de roues à fuseaux (volants en argile ou en pierre); habillé sur une broche en bois. La filature a été réalisée à l'aide de cet outil simple (dans différentes régions du Tadjikistan, la broche était répandue jusqu'à l'époque moderne, lorsque les tissus tissés à la maison ont finalement été remplacés par des tissus d'usine). Il faut supposer qu'il y avait un métier à tisser sur lequel étaient fabriqués des tissus de coton et de laine.

Quant aux tissus de soie, plus tôt dans la littérature, ils étaient automatiquement associés aux importations en provenance de Chine. Les dernières découvertes archéologiques montrent que la sériciculture et sans aucun doute le tissage de la soie au début du Moyen Âge étaient parfaitement maîtrisés en Asie centrale. Dans la section sur les métiers de Sogd, nous reviendrons sur ce numéro. Maintenant, nous ne noterons que dans le château de Zang-Tepé (région de Surkhandarya) dans les couches des VI-VIII siècles trouvé des cocons de vers à soie.⁶

À en juger par les images sur les peintures de Balalyk-Tepé, la noblesse du Tokharistan portait de riches vêtements faits de tissus à motifs multicolores brillants. Les motifs, parmi lesquels il y en a très peu de répétitifs, recouvraient parfois tout le tissu. Parmi ces motifs, il y a des motifs géométriques simples (en forme de losanges pleins), végétaux (fleurs à trois lobes, rosaces), etc. Le champ de tissu est parfois rempli d'images géométrisées de poissons, d'images schématisées de cornes d'argali, etc. Le motif est mis en évidence, composé de cercles, à l'intérieur desquels représente la tête d'un animal fantastique avec une langue saillante et des crocs saillants. L'autre tissu est entièrement recouvert de cercles touchants, dans chacun desquels une image de profil de la tête d'un homme est placée. Il est caractéristique que les figures de serviteurs représentées dans les mêmes peintures aient des vêtements, en règle générale, de tissus lisses et sans motifs.

Les personnages masculins de la peinture balalyk-tepin sont vêtus d'un caftan étroit et long avec une manchette triangulaire droite. Le caftan épouse parfaitement la silhouette et est noué à la taille avec une ceinture. Les figures féminines sont vêtues d'une cape sans manches, sous laquelle fait saillie le deuxième vêtement à larges manches; un détail du troisième

¹ Бичурин, II, стр. 265.

² Бичурин, II, 1950 б, стр. 322; voir également: Schafer E. H., 1963, p. 235-236.

³ Альбаум Л. И., 1960, стр. 76-78.

⁴ Schafer E. H., 1963, p. 202.

⁵ Альбаум Л. И., 1960, стр. 101 - 103.

⁶ Альбаум Л. И., 1963, стр. 81.

vêtement est visible - une manchette étroite. Dans la peinture d'Ajina-tepé, les monstruosité masculines sont vêtues d'un costume étroit et moulant sans poignets. Le costume sera noué avec une ceinture à la taille. La ceinture est sertie - des plaques jaunes (c'est-à-dire or) et noires (fer?) sont cousues sur sa surface. Sur ses pieds se trouvent des bottes légères sans talon. La magnifique figure sculpturale d'une figure profane d'Ajina-Tepé a un caftan étroit avec des poignets double face.¹

Ainsi, on peut parler non seulement du développement élevé de l'artisanat du tissage, qui dans les meilleurs exemples de ses produits a atteint le niveau de l'art véritable, mais aussi des réalisations dans le secteur de la couture.

Parmi les autres métiers d'art, il faut tout d'abord mentionner la poterie. Bien que la céramique des V-VIII siècles à bien des égards, il est inférieur aux meilleurs échantillons de céramiques de l'époque Kushan, mais il serait risqué de tirer une conclusion sur la régression de la production de céramique. Une grande variété de produits en céramique a été produite: de minuscules bols à bec étiré - des lampes (plus de 350 d'entre elles ont été trouvées uniquement sur Ajina-Tepé) à d'énormes cruches en argile - des installations de stockage. La qualité de la salle à manger et de la vaisselle de cérémonie était élevée; certaines de ses formes imitaient des prototypes métalliques. Il y avait aussi du cuir, du travail du bois, de la découpe d'os,² de la pharmacie et d'autres métiers.

L'ampleur du commerce extérieur est attestée par le fait que les marchands du Tokharistan se sont rendus dans des pays lointains.³ Les chevaux de grande race étaient exportés du Tokharistan, et en particulier de Khuttalyan. L'arrivée de leurs troupeaux, par exemple, en Chine, est notée pour 681, 720, 748 (Tokharistan), 729, 733, 746, 750 (Khuttalyan).⁴ Un grand nombre de pierres précieuses et semi-précieuses ont été exportées, qui ont été transportées à la fois non transformées et en tant que produits. Nous ne citerons pas toutes les données disponibles dans les sources. Disons juste quelques mots sur le lapis-lazuli. Plus tard en Chine, elle était connue sous le nom de "pierre de Khotan" et à partir de celle-ci dans l'antiquité et au Moyen Âge, un très grand nombre de produits étaient fabriqués pour la noblesse. Cependant, Khotan n'était qu'un lieu de transbordement où, apparemment, le traitement de la pierre était effectué, tandis que son extraction était effectuée au Badakhshan.⁵

Des médicaments étaient exportés du Tokharistan: des pilules constituées de médicaments aromatiques préparés sous forme de fruits, d'herbes médicinales et aussi de médicaments qui semblaient "étranges" aux étrangers. Le médicament *citragandha* était importé en grandes quantités, qui se composaient de plusieurs substances aromatiques. C'était particulièrement utile pour guérir les plaies et les saignements. Son pouvoir de guérison a tellement étonné les Chinois qu'ils avaient une légende selon laquelle, avec l'aide de ce médicament, il est possible de réanimer un membre coupé!⁶

Les échanges commerciaux entre le Tokharistan et d'autres possessions d'Asie centrale étaient également suffisamment importants. Des pièces de monnaie sogdiennes ont été trouvées à Ajina-tepé. Il est caractéristique que la monnaie locale du Tokharistan dans la seconde moitié du VIIe - première moitié du VIIIe siècle a suivi les prototypes sogdiens.⁷ L'abondance de pièces de cuivre trouvées sur les monuments du nord du Tokharistan à cette époque indique que le commerce interne, y compris non seulement grand, mais aussi petit,

¹ Литвинский Б. А. и Зеймаль Т. И., 1968.

² Voir, par exemple, les dés de Mundjak-Tepé (Мандельштам А. М. и Певзнер С. Б., 1958, стр. 313, рис. 22).

³ Schafer E. H., 1963, p. 20.

⁴ Ibid, p. 64, 296. Sur la promenade des chevaux du Tokharistan en 720, voir *ibid.*, p. 76.

⁵ Schafer E. H., 1963, p. 230-234.

⁶ Schafer E. H., 1963, p. 159, 183-184, 191.

⁷ Литвинский Б. А. и Зеймаль Т. И., 1971, стр. 15.

s'est développé et que la circulation monétaire a pénétré dans la vie quotidienne de la population.

Entreprise de construction. Architecture

Au Tokharistan, des fouilles ont été effectuées dans des agglomérations urbaines, des châteaux ruraux - habitations de dihkans (paysans) et édifices religieux. Les fouilles à Termez (1936-1938 sous la direction de M.E. Masson) n'ont pas donné une idée précise de la structure et des éléments individuels de cette plus grande ville du Tokharistan à l'époque considérée. Les fouilles de structures plus petites ont été beaucoup plus productives, en particulier les châteaux de Balalyk-Tepé, Zang-Tepé et autres, et la colonie de Kafyr-Qala.

Kafir-qala est le centre médiéval précoce de la vallée de Vakhsh, mentionné par Xuan-tsang. Le village carré situé à Kolkhozabad a des dimensions de 360x360 m. Il se compose d'un shahristan (citadelle), dont la zone est occupée par de grandes collines qui cachent les ruines du bâtiment. Dans le coin nord-est de la colonie se trouve un massif de citadelles. Sur sa surface carrée supérieure (60x60 m) en 1968-1970 de grandes fouilles ont été effectuées. La citadelle était protégée par un puissant mur flanqué de tours aux angles. Ces tours ont été construites en pakhsa (la terre battue) et en briques. Le plafond en forme de dôme était composé de rangées de pakhsa et de briques. Les murs de la citadelle étaient coupés de l'extérieur par des niches à gradins, au milieu d'eux se trouvait un rebord en forme de tour. La surface des murs était équipée de fausses meurtrières. Dans le coin nord-est de la citadelle, il y avait une immense salle (20x10 m), apparemment une salle d'audience. Il y avait des sofas¹ le long de ses murs. Au milieu de l'un des longs côtés, la sofa s'est transformée en une plate-forme surélevée - "estrade" faisant saillie dans la pièce - ici, évidemment, il y avait auparavant le trône en bois, où le souverain et son entourage étaient assis. Du côté opposé, en face du premier, il y a un autre "estrade" (il est plus bas que le sofa); un immense foyer rituel y a été conservé. Des monuments écrits ont été trouvés dans cette salle. Il y avait d'autres salles sur la citadelle - carrées et rectangulaires, décorées de demi-colonnes d'argile - des couloirs les reliant, etc. Des traces de peintures murales et de reliefs en argile ont été conservées. L'un des coins du site de la citadelle était occupé par une chapelle bouddhiste, qui se composait d'une petite pièce centrale en forme de dôme et d'un couloir de contournement. Les murs de la salle centrale étaient recouverts de peintures de Bouddha. Au moins trois fois, un réaménagement complet a été réalisé sur la plate-forme supérieure de la citadelle.

Balalyk-Tepé (près du village d'Angor, région de Surkhandarya) est un petit château bas. Lors des fouilles, il a été possible de connaître l'histoire de cette structure. La base de la structure ressemble à une plate-forme-piédestal haut (30x30 m à une hauteur de 6 m). Cette plate-forme carrée était flanquée de murs extérieurs massifs qui s'élevaient au-dessus du sommet de la plate-forme. Des bâtiments ont été érigés sur la plate-forme supérieure de la plate-forme. Au centre se trouvait une cour carrée entourée de tous côtés par d'étroites pièces rectangulaires. À l'aide de passages, ils étaient reliés les uns aux autres et à la cour. Le bâtiment a été adapté pour la défense; dans les murs extérieurs de chaque pièce, il y avait deux ou trois meurtrières étroites; en outre, dans l'un des coins, il y avait une tour rectangulaire en saillie, également équipée de meurtrières. L'entrée du château, selon les chercheurs, se situait dans cette tour, il était possible d'y pénétrer par le pont-levis. Après quelque temps, des changements radicaux ont été apportés au château. Sur l'emplacement de la cour, un groupe de pièces a été érigé, parmi lesquelles une grande salle de cérémonie rectangulaire, le long des murs de laquelle se trouvaient des sofas. L'un des murs avait un socle arrondi, apparemment destiné à allumer un feu. Le plafond de la salle était plat, ses parties en bois étaient décorées de sculptures et il y avait un trou au centre - une lanterne pour

¹ Une petite élévation de glaçure ou de brique dans la cour ou le jardin, où on passe du temps pendant la journée en été et dorme la nuit. – note du traducteur.

l'éclairage et la fumée. Non moins intéressante est une petite pièce carrée avec des sofas. Les murs de cette pièce étaient décorés de magnifiques peintures. Plus tard, le bâtiment a été reconstruit à nouveau, après une certaine désolation, L.I. Albaum estime que le bâtiment a été érigé au Vème siècle, et reconstruit et alimenté en peintures à la toute fin du Vème ou au début du VIème siècle. Il attribue la mort définitive de Balalyk-Tepé au premier quart du VIIIe siècle.¹

Non loin de Balalyk-Tepé, dans le même quartier Angora de la région de Surkhandarya, se trouvent une colonie et un château Zang-Tepé, une petite colonie entourée de murs de défense extérieurs. Il y a un grand château dans son coin nord-ouest. Carré à la base (avec un côté d'environ 50 m), même maintenant, après destruction, il s'élève à une hauteur de vingt mètres. Le château a été érigé sur le site de la construction des premiers siècles de notre ère, qui a été, après remplissage, transformé en plate-forme pour une nouvelle structure. C'était un château fortement fortifié. Les coins étaient entourés de puissantes tours rectangulaires. La surface lisse des murs était découpée par des fentes rectangulaires de meurtrières et de niches aveugles, également découpées par des meurtrières. Il y avait des chambres sur la plate-forme supérieure. Les locaux de la première période (V-VI siècles) sont similaires dans la disposition à ceux de Balalyk-Tepé. Cependant, plus tard (VI-VII siècles), un réaménagement radical a été opéré avec le démantèlement des murs de la plupart des bâtiments de la première période. Le nouveau bâtiment différait fortement du balalyk-tepé; son schéma de composition contient plusieurs groupes distincts de locaux. Outre les lieux de cérémonie, il y a des salons, des cuisines, etc. est un complexe compliqué de structures associées à la vie de seigneur féodal - paysan. Ceci est confirmé par l'ensemble diversifié d'ustensiles ménagers. Une découverte unique a également été faite ici - des manuscrits bouddhistes sur de l'écorce de bouleau.²

Des propriétés paysannes ont été fouillées, souvent également surélevées sur la plate-forme. Ils se composent de petites pièces exiguës et mal construites, dont chacune était une cellule vivante (Tchayan-tepé, Tash-tepé, etc.). C'est le lieu d'habitation d'une communauté rurale nombreuse - une famille patriarcale. Il y avait aussi des établissements ruraux entiers - par exemple, Yakshibay-tepé.³

Un exemple d'édifice religieux est Ajina-Tepé, un monastère bouddhiste du VIIe au début du VIIIe siècle, situé dans la vallée de Vakhsh, à 12 km à l'est de Kurgan-Tyubé. C'est un monument relativement petit (100x50 m avec une hauteur préservée de 6 m). Le monument se compose de deux parties carrées. L'une d'elles est une cour carrée entourée sur quatre côtés par un système de locaux. Au centre de chaque côté, il y a une pièce en deux parties - une salle carrée (dans l'une d'elles il y a des sculptures sur les piédestaux muraux), devant laquelle il y avait un vestibule - un auvent ouvert sur la cour. Les hangars étaient reliés entre eux par des couloirs à manivelle qui occupaient les coins du bâtiment et avaient des sorties vers la cour. La ligne arrière des locaux était composée de couloirs et de petites cellules carrées. Cette moitié était contiguë à la seconde, de taille égale. Ici, au centre de la cour, se tenait un ensemble de stupa - une structure monolithique constituée d'un cube, placé sur un piédestal à gradins; le sommet du stupa était autrefois couronné d'un hémisphère et de parapluies (maintenant non conservés). Deux escaliers menaient au stupa de chacun des quatre côtés. La disposition des locaux entourant le stupa est, en principe, légèrement différente de la disposition de l'autre partie de la structure. Ce sont d'immenses couloirs de 16 à 17 mètres et des locaux centraux à charnières en deux parties. Ils sont plus petits que ceux décrits ci-dessus. Sur le côté extérieur étroit, il y a sept petites cellules. Certaines de ces cellules contenaient des stupas miniatures, tandis que d'autres avaient des sculptures sur des

¹ Альбаум Л. И., 1960 стр. 114-125; Нильсен В. А., 1966, стр. 154-163.

² Альбаум Д. И., 1963; Нильсен В. А., 1966, стр. 163-172.

³ Нильсен В. А., 1966, стр. 173-179.

piédestaux. Dans les couloirs, dans les niches, il y a de très grandes figures sculpturales (plus que grandeur nature) de Bouddhas; les murs et les voûtes sont couverts d'images de bouddhas et de peintures sur des sujets bouddhistes. Dans l'un des couloirs, sur un piédestal, il y a une sculpture de douze mètres d'un Bouddha couché dans le nirvana. Les pièces en forme de couloir étaient couvertes de voûtes, de petites pièces carrées avec des coupoles. Dans l'une des grandes salles, le plafond était soutenu par quatre colonnes et était apparemment en bois.

L'abondance de sculptures et de peintures bouddhistes, le plan de planification, la présence d'un stupa central et supplémentaire - tout cela ne laisse aucun doute sur le fait qu'Ajina-Tepé est un monastère bouddhiste, qui, basé sur l'ensemble du complexe de matériaux, y compris les pièces de monnaie, remonte à le VIIème - début VIIIème siècles. Il se composait de deux moitiés, qui peuvent être classiquement appelées «monastiques» (il y avait notamment des cellules pour les maisons des moines, des salles pour les réunions religieuses, etc.) et un «temple», où se trouvait un stupa central, autour duquel, dans des salles remplies de sculptures cultuelles et couvertes de peintures bouddhistes, les moines et les croyants ont effectué les processions solennelles prescrites par la religion.

La disposition d'Ajina-Tepé est spécifique. Il n'est pas seulement strictement symétrique, mais se caractérise par la présence d'une composition à quatre auvents. Quatre hangars sont typiques de certaines structures architecturales d'Asie centrale du Moyen Âge développé, après la victoire de la religion musulmane, qui témoigne de la connexion successive du monastère bouddhiste - le Sangharama et la médersa médiévale d'Asie centrale.¹

L'école d'architecture du Tokharistan à l'époque en question utilisait essentiellement les mêmes matériaux et techniques de construction que dans d'autres régions d'Asie centrale, bien qu'il y ait quelques particularités. Les principaux matériaux de construction étaient des blocs d'adobe - pakhsa et des briques rectangulaires de grand format d'un demi-mètre. Des briques cuites ont été utilisées, mais occasionnellement, principalement pour le pavage des sols à la base des colonnes, etc. La même brique rectangulaire a été utilisée pour les voûtes.

Les petites pièces carrées étaient couvertes de dômes. Outre les dômes les plus primitifs, plantés sur les murs sans aucune transition (Munjak-tepé à Shaartuz), des méthodes plus complexes et parfaites de transition du quadruple de murs au dôme à l'aide de trompettes ont été utilisées. Les dômes eux-mêmes étaient parfois fabriqués en combinaison - à partir de pakhsa et de brique (Kafyr-qala à Kolkhozobad).

Une grande réalisation devrait être considérée comme l'introduction de voûtes de déchargement axillaire, qui ont allégé le poids du chevauchement (Ajina-tepé). Plusieurs types d'arcs ont été utilisés. Les structures en dôme voûté se distinguaient ainsi par leur variété et leur perfection. Parallèlement à eux, plusieurs types de sols plats soutenus par des murs ou des piliers ont également été utilisés. Les bâtiments d'apparat étaient richement décorés de peintures murales, de sculptures et de sculptures sur bois.²

Peinture

La peinture est la plus pleinement représentée à Balalyk-Tepé et Ajina-Tepé. Dans la salle carrée (4,85x4,85 m) de Balalyk-tepé, une bande continue d'images se déroule sur le plan des murs sur un fond bleu foncé. C'est une scène de fête avec des hommes et des femmes assis ou allongés sur des tapis. Ces personnages se font face dans les trois quarts. Les serveurs debout sont représentés à l'arrière-plan, ils font environ la moitié de la taille des personnages assis. La fête bat son plein: L.I. Albaum, qui a ouvert ce monument remarquable, a cru que le tableau de Balalyk-tepé reproduisait «la scène d'une fête de culte. Mais comme dans l'idéologie de la société médiévale primitive, le culte était étroitement lié à «la vie

¹ Litvinsky B. A., 1968, p. 57-63, 69-73; Литвинский Б. А. и Зеймаль Т. И., 1971.

² Нильсен В. А., 1966; Литвинский Б. А. и Зеймаль Т. И., 1971.

quotidienne, alors cette scène peut être appelée la vie quotidienne.»¹ L.I. Albaum donne un certain nombre d'arguments en faveur de son opinion, mais cela ne peut être considéré comme prouvé. G.A. Pugatchenkova² et B.A. Litvinsky³ ont raison, considérant qu'il s'agit d'une peinture profane - une image d'une fête, si commune dans la vie de la noblesse de cette époque. Bien sûr, il est très difficile de détailler davantage le contenu de cette peinture. G.A. Pugatchenkova a essayé de l'expliquer comme une reproduction d'une parcelle de "Shahnamé". Il ne semble y avoir aucune raison particulière à cela. Très probablement, il s'agit d'une reproduction assez généralisée d'une fête à la cour de l'un des dirigeants locaux ou des principaux seigneurs féodaux.⁴ Les peintures de Balalyk-Tepé sont faites avec beaucoup de talent. La peinture lumineuse et colorée était extrêmement gaie. Il y a une certaine convention d'élément: les tours de tête et du corps des personnages sont différents et non coordonnés, les visages sont dépourvus d'interprétation psychologique, impassibles. Le style de peinture est caractérisé par la planéité. Chaque personnage majeur, écrit V.A. Nilsen est une image idéalisée d'une personne noble. "Il y a un manque de caractérisation réaliste et une certaine convention." Dans le même temps, les détails des vêtements, toutes sortes d'accessoires sont élaborés avec amour et soin.

L.I. Albaum a montré les liens et l'importance de la peinture à Balalyk-Tepé. Il faut également souligner que, selon l'un des plus grands experts étrangers contemporains de l'art de l'Orient, M. Bussagli, la découverte de Balalyk-tepé «montre incontestablement que déjà au Ve siècle la région occidentale du monde d'Asie centrale (comme il appelle le Tokharistan. – B.G.) lis des styles et des tendances du type «iranisant», qui sont soit étrangers à l'art sassanide, soit en tout cas ne sont pas suffisamment clairement documentés. Par conséquent, nous devons admettre que certaines des tendances qui se sont développées dans les centres de Serindia, en fait, répètent la créativité iranienne de l'Est (c'est-à-dire, d'Asie centrale – B.G.). La pénétration de ces tendances en Serindia (Turkestan oriental) M. Bussagli s'associe au développement des relations commerciales et économiques. D'autre part, comme l'a noté ce chercheur, l'art de Balalyk-Tepé a eu une grande influence sur l'art du centre de l'Afghanistan, en particulier de Bamiyan.⁵ En outre, Balalyk-Tepé est un exemple de la peinture du début du Moyen Âge en Asie centrale. Les tendances inhérentes à la peinture balalyk-tepin se sont développées davantage à Penjikent, Varakhsha et dans d'autres monuments du VIIe au milieu du VIIIe siècle.

La peinture Ajina-tepé peut être divisée (selon les parcelles) en trois parties: images de bouddhas et de futurs, personnages profanes, éléments décoratifs. La surface intérieure des voûtes était entièrement recouverte de rangées de bouddhas assis. Les bouddhas sont représentés dans diverses poses, symbolisant différents «états spirituels». Sur les murs des couloirs, en cercles, se trouvaient des images de Bouddhas (à grande échelle) et de personnages associés (à une échelle beaucoup plus petite). D'autres images, y compris des personnages profanes, sont également associées au thème général et à l'orientation idéologique du bâtiment. Ainsi, sur les murs de l'entrée de l'une des petites cellules, une scène a été représentée, à partir de laquelle deux personnages ont survécu. Ce sont des hommes armés assis, les jambes repliées. Chacun d'eux tend devant lui un vase (un en or, l'autre en argent) rempli de fleurs. Ceci est une reproduction de l'intrigue bouddhiste de pranidhi, trouvée dans l'art de Ceylan au Turkestan oriental, - apportant des cadeaux au sanctuaire. Ces images sont très proches de celles de Balalik-Tepin, mais elles ont sans aucun doute été

¹ Альбаум Л. И., 1960, стр. 198. V.A. Nielsen, sans s'attarder sur la peinture du tableau, conclut en même temps très catégoriquement que cette même pièce était destinée aux repas cultes. (Нильсен В. А., 1966, стр. 162).

² Пугаченкова Г. А., Ремпель Л. И., 1965, стр. 137-138.

³ Литвинский Б. А. и Зеймаль Т. И., 1971.

⁴ Ou même une scène de réception d'invités au château (Нильсен В. А., 1966, стр. 284).

⁵ Bussagli M., 1963, S. 36, 39.

réalisées par un artiste plus versé dans l'iconographie bouddhiste que dans la reproduction de personnages profanes.¹

Sculpture, bois sculpté et autres arts

Certaines œuvres sculpturales ont été trouvées dans différents monuments. Tout un cycle de sculptures bouddhistes a été découvert à Ajina-Tepé. Toutes les sculptures d'Ajina-Tepé sont en argile sans cadre interne en bois. De grandes parties de la sculpture ont été moulées en argile, les détails ont été réalisés avec un tampon. Les têtes des sculptures petites et moyennes ont également été estampillées. La sculpture entière a été peinte. La robe des bouddhas était rouge, les mains et les pieds étaient blancs, les cheveux étaient bleus ou noirs.

La plus grande sculpture du complexe était un Bouddha dans le nirvana. C'est un vrai colosse, mais pas debout, mais allongé sur un piédestal au mur. La figure s'allonge sur son côté droit. Le bras gauche est étendu et posé sur le côté. Celui de droite est plié au coude et ramené sous la tête, qui repose sur un oreiller en cinq parties. La taille de la figure donne une idée de la taille du pied - 1,7-1,9 m. La figure elle-même mesurait à l'origine 12 m de long. Le corps du Bouddha était recouvert de plis d'une robe rouge, seulement le poignet et les pieds ont été exposés. Le Bouddha avait des sandales légères aux pieds et elles étaient attachées à ses pieds avec des sangles. La tête n'est que partiellement conservée. Une coiffure très intéressante: des mèches ondulées séparées par une séparation complexe. Comme il était d'usage dans l'art bouddhiste, la figure d'un Bouddha dans le nirvana était interprétée sous la forme d'une figure posée debout - les sculpteurs bouddhistes n'essayaient pas de transmettre la plasticité d'un corps couché. La sculpture se caractérise par une conventionalité absolue d'interprétation. Non pas la reproduction d'un prédicateur qui a atteint sa limite terrestre, mais la création d'un gigantesque symbole de paix divine - telle est la tâche du sculpteur. Il n'est pas difficile d'imaginer quel effet colossal cette sculpture a produit il y a 13 siècles, comment elle a étonné l'imagination des croyants bouddhistes.

Parmi les autres figures de Bouddha, il faut noter les sculptures sur piédestaux dans les niches. Ils sont beaucoup plus petits que le gigantesque Bouddha du nirvana, mais environ 1,5 fois plus grands que la figure humaine. Les bouddhas étaient représentés en position padmasana, (c'est-à-dire assis avec leurs jambes repliées devant eux). Derrière la tête de chaque bouddha se trouvait un nimbe en relief et peint.

De nombreuses sculptures aux $\frac{3}{4}$ et $\frac{1}{2}$ grandeur nature, les plus parfaites en termes artistiques, ont également été découvertes. Il y a aussi des têtes de Bouddha avec une saillie caractéristique sur la tête ("ushnisha"). Beaucoup de ces sculptures sont de véritables chefs-d'œuvre. Plasticité douce, beauté parfaite - c'est ce qui les caractérise. Des images de bodhisattvas et d'autres personnages ont également été trouvées. Les figures de certains personnages divins - devatas - sont particulièrement bonnes. Le corps nu jeune, uniquement sur les hanches couvertes de plis de vêtements, est donné en un tour complexe: la poitrine est tournée d'un côté, le bassin et les jambes sont tournés vers l'autre, l'une des jambes est également enlevée. Le torse peint porte de nombreuses décorations. Certaines figures sont pleines de dynamique et en même temps extraordinairement gracieuses. Et dans la représentation des moines, le sculpteur n'était lié par aucun canons religieux et c'est en eux qu'il a atteint le vrai réalisme. L'une des sculptures - la tête d'un vieil homme fatigué avec des rides sur le front et près des yeux - rappelle beaucoup les vieux Tadjiks modernes. La tête turbanée est tout aussi caractéristique. De nombreux autres personnages se reflètent également dans la sculpture d'Ajina-Tepé.

Malgré toutes les similitudes avec d'autres monuments de l'art bouddhiste (notamment avec le monument bouddhiste afghan Fundukistan, qui appartient également au VIIème

¹ Литвинский Б. А. и Зеймаль Т. И., 1968.

siècle), la sculpture d'Ajina-Tepé est unique et incomparable. Plusieurs traditions se reflétaient ici: la tradition ghanéenne tardive de Hadda, la tradition de l'art gupta de l'Inde, etc., reposant sur la puissante tradition de l'art distinctif local de Bactriane-Tokharistan.¹

Les murs de nombreuses pièces d'Ajina-Tepé étaient décorés de moulures architecturales en stuc qui recouvraient des parties saillantes, des arcs et des niches.

Des restes de bois sculpté ont été trouvés à Balyk-Tepé et Jumalak-Tepé (région de Surkhandarya). Il y en a surtout beaucoup à Jumalak-Tepé. On a trouvé ici des barres de section rectangulaire, sur lesquelles sont représentées une pousse à feuilles ou de grands disques, des panneaux, décorés de grands cercles ornementaux, dont les cercles étaient constitués de cercles, et le centre est rempli d'une rosace complexe. En outre, des parties d'une frise en bois extrêmement intéressante ont été trouvées, constituées d'arcs séparés par des rayures ornementales. À l'intérieur de chaque arc, décoré de rosaces, il y a des images demi-longueur de figures humaines.²

Les arts de la danse et de la musique se sont également développés au Tokharistan. Il y avait d'excellents danseurs à Khuttalyan et Kumed. Les dirigeants de ces domaines ont envoyé des danseurs en cadeau aux tribunaux des États étrangers. Certains représentants de la culture musicale d'Asie centrale, sortis de leur pays d'origine, n'ont pas été reconnus dans les cercles de la cour, mais leur art était célèbre parmi les gens du commun. Ce fut le cas en particulier des musiciens de Kumed³ - les prédécesseurs des musiciens modernes du Pamir. Des restes d'instruments de musique - une cheville en bois, des têtes de vautour et d'autres ont été retrouvés dans l'un des locaux de Balalyk-Tepé.⁴

Religion

Des habitants du Tokharistan V-VII siècles professaient plusieurs religions. À la lumière des sources historiques et des données archéologiques, il peut être considéré comme établi qu'une partie importante de la population du Tokharistan a continué, comme dans l'Antiquité, à professer le zoroastrisme. Ses manifestations et formes spécifiques sont presque totalement inconnues. Le rite d'inhumation des ossuaires, contrairement à Sogd, Tchatch, Khârezm, n'était pas si répandu, bien que des découvertes individuelles d'ossuaires soient connues (Dangara, Hissar).

La propagation des croyances associées à un feu inextinguible est attestée par la découverte sur Balalyk-tepé d'un grand encensoir en céramique, composé d'un corps - un support conique avec des fentes et des ornements et un bol ouvert planté dessus. De tels brûleurs d'encens se trouvent à Khayrabad-Tepé⁵ et dans le sud du Tadjikistan. Un foyer sacré «stationnaire» a été découvert à Kafir-qala à Kolkhozabad.

Le bouddhisme occupait une position très forte. Certes, les héphtalites n'étaient pas à l'origine bouddhistes. «Apparemment, les dirigeants héphtalites de régions individuelles à différents moments ont poursuivi des politiques différentes envers le bouddhisme. Pendant les hostilités, dans certains endroits, des institutions religieuses bouddhistes ont été détruites et pillées. Dans l'ensemble, selon toute apparence, le bouddhisme n'a pas été persécuté en Asie centrale sous les Héphtalites, certains dirigeants héphtalites ont soutenu le bouddhisme.»⁶ La propagande bouddhiste a influencé les Turcs avant même leur arrivée en Asie centrale.⁷ À la fin du VIème - début du VIIème siècle certains dirigeants des Turcs occidentaux deviennent

¹ Литвинский Б. А. и Зеймаль Т. И., 1968.

² Литвинский Б. А. и Зеймаль Т. И., 1971, стр. 76 -109.

³ Нильсен В. А., 1966, стр. 303-307.

⁴ Schafer E. H., 1963, p. 54-56.

⁵ Ibid, p. 71-76.

⁶ Litvinsky B. A., 1968, p. 33-34.

⁷ Gabain A. V., 1961 et ses autres oeuvres.

bouddhistes, commencent à construire et à entretenir des structures bouddhistes à la fois dans le sud de l'Asie centrale et en Afghanistan et dans le nord de l'Inde. Comme l'a rapporté le voyageur du VIII^{ème} siècle, au Tokharistan «le roi, la noblesse et le peuple» professaient le bouddhisme. La même chose est rapportée à propos de Khuttalyan. Au VII^{ème} siècle dans la capitale du Tokharistan - Balkh il y avait une centaine de monastères, à Termez - une douzaine environ, à Shuman - deux monastères, en Qabadian - trois monastères, etc. Chaque monastère avait un certain nombre de moines, généralement de 2 à 50. La religion bouddhiste a également pénétré le Pamir; à Wakhan, par exemple, il y avait des monastères et des moines. À en juger par les données disponibles, certains monastères possédaient une grande richesse - terres et propriétés. Les fouilles d'Ajina-Tepé et de Kafir-qala ont brillamment confirmé cette information à partir de sources écrites. La toponymie contient également quelques indices. Dans le sud du Tadjikistan, dans le cours inférieur de rivière Qizyl-Su, il y a un centre régional Parkhar. Comme les linguistes l'ont prouvé, ce nom vient (par des liens intermédiaires) du mot sanscrit “vikhara” – “monastère bouddhiste”.

Des manuscrits bouddhistes sur écorce de bouleau ont été trouvés à Zang-Tepé. Ils sont écrits par les brahmanes d'Asie centrale, la langue est le sanscrit hybride bouddhiste. Voici toute une collection de textes bouddhistes, parmi lesquels «Vinaya» - les règles de conduite des moines, nonnes et laïcs qui ont adopté le bouddhisme, réglementant tous les aspects de la vie, ainsi que la charte du monastère. Des restes de ces manuscrits ont également été trouvés à Kafir-qala.

Tout cela, ainsi que de nombreuses autres données, fournissent des bases pour conclure à la propagation généralisée du bouddhisme au Tokharistan.¹

Une autre religion fermement ancrée en Asie centrale, et en particulier au Tokharistan, est le manichéisme. Au début du VIII^{ème} siècle le chef suprême des manichéens avait une résidence au Tokharistan. En 719, un Manichéen fut envoyé comme ambassadeur du souverain de Tchaganian, qui portait le titre de «grand maître». Dès le début de sa diffusion en Asie centrale, le manichéisme s'est appuyé sur la noblesse, sur les dirigeants, ce qui ressort clairement du message sur cette ambassade.²

Enfin, une autre religion est devenue assez répandue - le christianisme,³ ou plutôt, ce sens de celui-ci, qui s'appelle Nestorianisme. On sait de la présence du christianisme dans le pays héphtalite, de la propagation du christianisme parmi les Turcs tokharian, de l'envoi d'une ambassade du Tokharistan, dont les objectifs étaient associés à la propagation du nestorianisme, etc.

Ainsi, au Tokharistan au VI - début VIII siècles nous trouvons un véritable conglomérat de religions luttant pour les esprits et les «âmes» de la population, s'influençant les unes les autres et s'entremêlant souvent.

3. SOGD AUX VI-VII SIÈCLES

Caractéristiques générales

Le nom "Sogd" a été trouvé depuis très longtemps dans les sources multilingues.⁴ Le célèbre chercheur V. Tomashek a suggéré que le mot «Sogd» est un dérivé de la racine iranienne commune signifiant «briller», «luire», «brûler» (de la même racine tadjik «sukhtan» signifie «brûler».)⁵ Dans les dictionnaires tadjik-persan, une interprétation complètement

¹ Pour un examen détaillé, voir: Litvinsky B. A., 1968, p. 55-57, il y a des références à la littérature et aux sources.

² Белицкий А. М., 1954; Литвинский Б. А. и Зеймаль Т. И., 1971, стр. 120-121.

³ Бартольд В. В., 1893; Литвинский Б. А. и Зеймаль Т. И., 1971, стр. 122-123.

⁴ Сводку см.: Tomashek W., 1877, S. 74.

⁵ Ibid, p. 74-75.

différente est généralement donnée - «plaine dans laquelle l'eau est collectée».¹ Les Tadjiks utilisent maintenant le mot «sugud» pour désigner un lieu bas et marécageux ou un lieu cultivé regorgeant d'eau courante, mais cette interprétation, apparemment, n'est pas celle d'origine.

Quelles étaient les limites géographiques de Sogd? Du point de vue du voyageur du VIIe siècle Xuan-tsang Sogd est un pays entre la rivière Tchou au nord-est et la porte Boyçun au sud-ouest. Il est facile de voir que nous ne parlons pas ici des frontières politiques et géographiques de Sogd, mais du principal territoire de peuplement des Sogdiens. Les sources en arabe et en tadjik d'une époque ultérieure (principalement X-XIII siècles), reflétant la compréhension de cette question à leur époque, ont néanmoins conservé quelques échos de périodes plus anciennes. D'eux nous apprenons que le terme Sogd était utilisé dans un sens plus large et plus étroit. Sogd au sens large est l'ensemble de la vallée de Zeravshan (à l'exclusion, parfois, de sa partie la plus élevée) et la vallée de la rivière Qashqadarya. Dans le même temps, il y avait une idée de Sogd comme une région principalement associée à Samarkand. Les auteurs médiévaux parlent très souvent de "Samarkand Sogd". Il y avait aussi une idée du "Boukhara Sogd", Yakut a la déclaration suivante: "On dit qu'il y a deux Sogd: le Sogd de Samarkand et le Sogd de Boukhara."² La vallée de Qashqadarya était considérée comme faisant partie de Sogd, et certains auteurs, par exemple Yaqubi, appellent Kesh la capitale de Sogd.³ Toutes ces données ont été développées en détail par des chercheurs.⁴

Xuan-tsang et Khoy Tchao à propos de Sogd

Xuan-tsang était à Sogd en 629. Il écrit que Samokien, ou Samotszian (Samarkand), est une possession qui s'étend d'est en ouest. La taille de la capitale est appelée la même que Termez. La possession de Samokien est protégée de tous côtés par des barrières naturelles. La population est très nombreuse. Cette propriété accumule les biens les plus précieux des pays étrangers. Le sol est fertile et donne des récoltes abondantes. Les arbres pousseront bien (il les appelle forêt), beaucoup de fleurs et de fruits. Il y a des chevaux merveilleux dans ce pays. Les habitants sont supérieurs aux habitants d'autres pays dans les arts et l'artisanat (selon une autre traduction - dans le commerce). Le climat est doux et tempéré. La population est énergique et courageuse. Cette propriété est située au centre des pays «barbares». Tous les peuples voisins prennent exemple de lui dans tout ce qui concerne les normes de comportement moral et les règles de décence. Le roi est très courageux et toutes les régions voisines obéissent à ses ordres. Il a une grande armée, y compris de la cavalerie. Une position particulière est occupée par les guerriers, que le voyageur appelle "shi-kia". Ils sont si courageux qu'ils vont volontiers à la mort. Lorsqu'ils attaquent, aucun ennemi ne peut résister.

De plus, Xuan-tsang parle des possessions de Mimokiya ou Mimokhé (Maymurg), Tsebudan (Kabudan), Tsuyshuannitszia (Kushaniya), Boukhé (Boukhara), Tszeshuang (Kesh) et d'autres. Seules leurs tailles sont indiquées et la même brève description est répétée: "En ce qui concerne les douanes et les produits, il est similaire à Samokien (Samarkand)".⁵

Khoy Tchao (726) donne une description sommaire des «pays de Khu», où il comprend An (Boukhara), Tsao (Ishtikhan), Shi (Kesh), Shi-lo, Mi (Maymurg) et Kan (Samarkand). Bien que chacune de ces possessions ait son propre dirigeant, elles sont toutes subordonnées aux Arabes. Ces possessions sont petites, chacune a de petits détachements militaires. Il y a des chameaux, des mulets, des moutons, des chevaux. Le coton est cultivé. Les résidents portent des pantalons et des vêtements d'extérieur en coton et en fourrure. Les hommes aiment

¹ Pour un résumé de ces données, voir: Смирнова О. И., 1963, стр. 24-25.

² Якут, III, S. 394.

³ Якуби, 1892, p. 299 (ср. p. 293).

⁴ Voir par exemple: Бартольд В. В., 1965 б, стр. 477-478.

⁵ Beal S., 1906, p. 32-36.

porter un chiffon de coton blanc et se raser la tête et le visage. La langue est différente de la langue de tous les autres pays. Leurs coutumes sont ruinées: un homme peut épouser n'importe quelle femme, mère ou sœur. En Iran, un homme peut également épouser sa mère. Dans ces six royaumes, le zoroastrisme est vénéré, les enseignements de Bouddha sont inconnus, seulement à Samarkand il y a un monastère bouddhiste avec un moine.¹

Histoire politique

Il n'y a toujours pas assez de sources pour recréer l'histoire politique de Sogd, et plus encore les possessions qui en faisaient partie. Les sources ne fournissent que des faits isolés.

Au début du VII^{ème} siècle, selon une chronique historique, à Samarkand Sogd (dans cette chronique il porte le nom de «Kan»), une dynastie locale régnait, montant (ou peut-être se dressant) jusqu'aux ancêtres Yuezi. On croyait que cette dynastie s'établissait sur le trône et régnait sans interruption presque depuis le début de notre ère. Le nom (ou titre) du trône du souverain était *tchjaou*.² Le souverain de Sogd vivait dans la ville peuplée d'Aludi. «Kan est considéré comme un Etat fort», informe la chronique.³ En conséquence, même le kagan Datoy turc occidental (gouverné de 575/76 à 603) a considéré qu'il était préférable de se marier avec le dirigeant de Sogd Tayshepi (comme E. Shavann et K. Shiratori ont lu son nom) et lui a donné sa fille.

Kan - Samarkand Sogd - à l'époque subordonné à des possessions telles que Mi (Maymurg), Tsao et Khé (Ishtikhan et Kushania), An Mineur (à la frontière orientale de l'oasis de Boukhara), Nashebo (Nessef) et d'autres - seulement huit possessions.⁴ Ainsi, sous le règne du souverain du Samarkand Sogd se trouvaient presque toutes les possessions de la vallée de Zeravshan (apparemment, à l'exception de sa partie la plus occidentale), ainsi que de la vallée de Qashqadarya (Nessef). Lors de la formation de cette confédération, sa nature, le degré de dépendance des biens individuels vis-à-vis du gouvernement central sont pratiquement inconnus.

Dans le palais du souverain de Samarkand Sogd, il y avait "un temple aux ancêtres, dans lequel des sacrifices sont faits dans la sixième lune. D'autres dirigeants viennent pour aider au sacrifice."⁵ Ce message, peut-être, devrait être considéré comme un indicateur de la présence de relations familiales entre les dirigeants de Sogd, leur origine de quelques ancêtres communs (il y a certaines indications à ce sujet dans les sources). Bien entendu, une autre explication n'est pas exclue, à savoir: les vassaux de la maison dirigeante de Samarkand ont été obligés de participer au rituel de célébration, montrant ainsi leur loyauté envers le suzerain. Ces deux possibilités doivent probablement être gardées à l'esprit.

La composition et, par conséquent, les limites géographiques de cette confédération sont à peine restées inchangées. Peut-être qu'à un moment donné, l'oasis de Boukhara ou sa partie importante y est également entrée. Une indication de cela peut être vue dans le message de Masudi selon lequel le mur qui entourait l'oasis de Boukhara a été construit dans les temps anciens par l'un des rois de Sogd.⁶

À un moment donné, Kesh était la capitale de Sogd. Cela a été reflété dans des sources ultérieures, ce fait est rapporté par l'auteur du IX^{ème} siècle Yakubi.⁷ Le renforcement de la

¹ Fuchs W., 1938, S. 451-452.

² Il y a deux opinions concernant ce titre. Certains chercheurs (en particulier V. Radlov et I. Marquart) expliquent son origine à partir de la langue turque (l'une des dernières tentatives d'une telle explication: Haussig H.W., 1956), d'autres - iranien (du temps de Remusat: Abel Rémusat, 1829, p. 227, n. 2). Parmi les partisans de l'origine iranienne de ce titre figurent V. Tomashek, S. Konov, H. Sheder et d'autres.

³ Бичурин, II, стр. 280-281.

⁴ Бичурин, II, стр. 281.

⁵ Ibid.

⁶ Масуди, 1894, стр. 65.

⁷ Якуби. 1892, стр. 299.

possession de Kesh commence dans le premier quart du VII^{ème} siècle.¹ Le souverain de Ticho (le nom iranien Tish n'est-il pas caché derrière ce transfert de source étrangère?) était considéré comme très puissant. Il a envoyé une ambassade dans l'un des pays étrangers; construit la ville de Ki-shé, qui est généralement identifiée avec Kesh. Il est également rapporté au sujet de l'envoi de l'ambassade avec des cadeaux en 642 par un autre dirigeant nommé Shashepi.² Il n'y a aucune autre information à son sujet dans les sources historiques. Mais ce souverain a émis des pièces. Parmi les pièces de monnaie trouvées à Penjikent, certaines portent l'inscription «Ikhshid Shishpir». Sur les pièces de monnaie, il y a un idéogramme araméen - «roi», qui sur les pièces de monnaie sogdiennes portait le titre des dirigeants de tous les Sogd - Ikhshids. En comparant tous ces faits, il est clair que leur explication la plus logique consiste en la reconnaissance du souverain de Kesh nommé Shishpir comme le roi de tous les Sogd.³ Bien sûr, ce n'est qu'une des options possibles.

Cependant, l'hégémonie de Kesh dans la confédération sogdienne n'a pas duré longtemps. Bientôt, comme il ressort des sources entre 656 et 660, le nouveau souverain de Kesh - Tchjao Shiagye (donc selon Bitchurin; E. Shavann rend son nom comme *Che-a-ho*) est devenu dépendant du roi de Samarkand.⁴ Cependant, le dirigeant de Samarkand Sogd est devenu le dirigeant suprême un peu plus tôt - entre 650 et 655. Apparemment, il a fallu un certain temps pour forcer Kesh à reconnaître la suprématie de Samarkand. On peut supposer qu'au cours de cette période de cinq ans, il y a eu une lutte entre Samarkand et Kesh, à la suite de laquelle Shishpir a été éliminé et Shiagye (Sheakho) a pris la place du dirigeant de Kesh.

Le titre d'Ikhshid de Sogd a commencé à être porté par un représentant de la maison dirigeante de Samarkand, que les étrangers appelaient Fukhuman.⁵ Il y a un grand groupe de pièces de monnaie sogdiennes, la légende sur laquelle O.I. Smirnova lit comme «Ikhshid Varhuman». (Elle croit que Fuhuman est une transmission étrangère du nom du roi sogdien Varkhuman, plus précisément Avarkhuman).⁶ Le nom de ce roi est également enregistré dans une grande inscription sogdienne sur Afrasiab.

Avec les rois sogdiens généraux, les rois locaux ont continué à exister. Les dirigeants de Kesh, désormais subordonnés à la maison dirigeante de Samarkand, avaient leur propre titre héréditaire - *Ikhrid*.⁷

Dans les sources chinoises, la possession de Boukhara s'appelait An, Néumi, ils connaissaient également le nom de Boukho (Pou-ho), c'est-à-dire Boukhara, et le titre du souverain du *Tchjao*. Les dirigeants de Boukhara avaient une origine commune avec ceux de Samarkand. Au début du VII^{ème} siècle le dirigeant de Boukhara était en étroite parenté avec le dirigeant de Samarkand. Dans le deuxième quart du VII^{ème} siècle le souverain de Boukhara était un certain Alinga (donc selon Bitchurin; E. Shavann lit *Ho-ling-kia*). Une source chinoise rapporte que la maison dirigeante de Boukhara «règne successivement à la vingt-deuxième génération»,⁸ c'est-à-dire pendant plusieurs siècles.

Dans la région de Boukhara, des pièces de monnaie en cuivre skithe (concaves) portant l'inscription sogdienne «Sovereign Asvar» étaient en circulation. Selon les données

¹ En général, il y avait une dynastie indépendante bien avant cela. Aux Ve-VI^{èmes} siècles, les dirigeants de Kesh ont émis des pièces de monnaie, sur la face avant de laquelle il y a un portrait, et sur le dos - le souverain frappe un lion ou un monstre ressemblant à un lion avec une épée sur ses pattes arrière. L'inscription sogdienne sur une série de ces pièces est suggérée pour être lue comme "Roi de Kesh (?)" (Кабанов С. К., 1961, стр. 137 и сл.; Лившиц В. А., Луконин В. Г., 1964, стр. 170, прим. 110).

² Бичурин, II, стр. 316; Chavannes E., 1903, p. 146.

³ Смирнова О. И., 1963, стр. 140-141, 62-63.

⁴ Бичурин, II, стр. 316; Chavannes E., 1903, p. 146.

⁵ Бичурин, II, стр. 317; Chavannes E., 1906, p. 135.

⁶ Смирнова О. И., 1963, стр. 28.

⁷ O.I. Smirnova a établi un tableau chronologique des propriétaires de Kesh (1962, p. 68).

⁸ Бичурин, II, стр. 282.

paléographiques, ces pièces peuvent être datées IV-V siècles. Le nom du roi est iranien, ce qui signifie «cavalier» (chez les Tadjiks, le mot «asp» signifie encore «cheval» et «savor» signifie «cavalier»). A en juger par les inscriptions sur les pièces de monnaie, les dirigeants de Boukhara portaient deux titres, l'un signifiant «roi», l'autre - «souverain».¹

Une propriété distincte et très importante était celle de Penjikent. En plus de la région de Penjikent elle-même (alors on l'appelait "Pantch"), au début du VIIIe siècle inclus les zones du Zeravshan supérieur. Dans les documents sogdiens trouvés lors des fouilles du château sur le mont Mug, Magian ("Lunaire"), Pargar ([la terre] "au pied de la montagne", Falgar moderne), Kshtut (Kshtut moderne), Martushkat (Matcha moderne) sont mentionnés. Il y avait de nombreuses colonies là-bas, y compris les villages Madm et Kum (maintenant ils existent sous les mêmes noms), Zerovadk (Zarovat moderne), Escotar ([terre] "se trouvant en haut", Iskodar moderne), Khshikand (Khshikat moderne), Varz ("Haut ", Varzi-Minor moderne), Kurut (Kurut moderne), Fatmif (Fatmev moderne), Pakhut (Pokhud moderne), Eftma'ut (Falmo'ut moderne.), Shavkat ("Ville noire", Shavatk moderne. La vallée de Yagnob faisait également partie du domaine de Penjnkent. Évidemment, il comprenait ou dépendait de lui et d'autres zones de Pétaman (Butaman médiéval), en l'occurrence la zone des massifs de Hissar et de Zeravshan. Les documents Mug mentionnent notamment le village d'Anzob moderne.²

La monnaie abondante de Penjikent - Pantcha est maintenant étudiée en détail par des spécialistes. Il a été établi qu'à Penjikent-Pantcha leur propre dynastie régnait (le décodage des noms des représentants de cette dynastie, à quelques exceptions près, ne peut être considéré comme définitif). Pendant la période difficile pour Sogd dans le premier quart du VIIIème siècle, au milieu de l'invasion arabe, le rôle de la possession Penjikent, qui n'a pas été initialement soumis aux raids ruineux des Arabes, s'est encore accru. Le souverain de Penjikent Devashtitch, qui ne venait pas de la dynastie royale sogdienne (le nom de son père Yodkshetak est donné dans le document Mug B-4 sans le titre «roi»), a réclamé le trône de Samarkand et le titre de «roi sogdien du souverain de Samarkand Devashtitch" et semblait occuper le trône de Samarkand pendant un certain temps (voir la partie suivante pour plus d'informations à ce sujet).

Outre les grandes possessions, il y en avait de nombreuses petites, et certaines d'entre elles frappaient également leurs propres pièces. Dans le village sogdien de Samitan (dans la région de l'ancienne Kushania, c'est-à-dire dans la zone correspondant aux colonies modernes de Mitani, Pay-Aryk et Tchilek), il y avait un centre d'une petite possession, et son dirigeant a émis des pièces de bronze sur son propre nom.³

Le renforcement des possessions individuelles qui faisaient partie de la confédération sogdienne est un fait qui découle de sources historiques, archéologiques et numismatiques. Le pouvoir suprême du roi sogdien s'affaiblit, la taille de la confédération est considérablement réduite. La taille de la confédération peut être jugée à partir de plusieurs rapports de sources. En 712, les Arabes promirent à Gurek, le fils de l'Ikhshid de Sogd, de faire de lui «le roi de Samarkand, ses terres et ses frontières, et Kesh et Nessef, ainsi que leurs villes et forteresses». La confédération sogdienne comprenait également Mi (Maymurg) et Tsao (Kabudan ou Ishtikhan)⁴ et, probablement, quelques autres possessions. La plus grande des parties constitutives de la confédération, Boukhara, obtint son indépendance. Le domaine de

¹ Лившиц В. А., Луконин В. Г., 1964, стр. 169-170.

² Смирнова О. И., 1960.

³ Traduction par V.A. Livshits, aimablement fournie à l'auteur.

⁴ Бартольд В. В., 1965 а, стр. 186-187.

Boukhara était dirigé par la dynastie Boukhar-Khudat.¹ Sur les pièces de monnaie des dirigeants de cette dynastie, leur titre est donné comme "roi souverain de Boukhara".²

Les principautés de Sogdian avaient des relations diplomatiques avec d'autres possessions d'Asie centrale, échangeant souvent des ambassades. La peinture sur Afrasiab capture très probablement la scène de l'arrivée de telles ambassades (plus précisément, la réception des ambassades), et dans l'inscription sogdienne accompagnant cette scène, ce qui suit est conservé: «Quand Avarkhuman ... le roi s'approcha de lui, [l'ambassadeur] ouvrit la bouche: «Je suis dapirpat Tchaganian (chef du bureau – B.G.) [nommé] Bukar-zaté. Du souverain tchaganien Turantash ici, à Samarkand, je suis venu au roi pour exprimer mon respect, et maintenant je suis dans la révérence [devant] le roi. Et [vous] n'avez aucun soupçon sur moi - sur les dieux de Samarkand, ainsi que sur l'écriture [de Samarkand] (apparemment, dans le sens des «Écritures» - B.G.) je suis bien informé et je n'ai pas [?] faites du mal [au roi de Samarkand]. [A]varkhuman ... le roi l'a libéré. Et [puis] le dapirpat Tchatch a ouvert la bouche...». L'inscription, malheureusement, se gâte là.³

Les documents des archives Mug parlent des relations diplomatiques avec de nombreuses régions d'Asie centrale, en particulier avec Tchatch, Ustrushana, Fergana. De nombreuses sources parlent des ambassades quittant Sogd bien au-delà des frontières de l'Asie centrale et de l'arrivée d'ambassades de divers États.

Irrigation. Agriculture

Trois principaux canaux d'irrigation, qui irriguaient la zone au sud de Samarkand, ont été creusés au Moyen Âge dans la zone de Varagser («Tête du barrage», à l'époque moderne - Rabat-i Khoja). D'après la description des événements associés à la conquête arabe, comme le souligne V.V. Barthold, il s'ensuit que ce système existait déjà avant la conquête arabe,⁴ c'est-à-dire aux VIe-VIIe siècles. Au même moment, un canal fonctionnait, approvisionnant en eau la ville de Samarkand.⁵

Parmi les grands canaux pré-musulmans, on peut également citer Narpay, qui irriguait la région de Kushania. En bas du Zeravshan, dans l'oasis de Boukhara, l'un des canaux s'appelait Shapurkam (plus tard Shafirkam) au Moyen Âge, et il y avait une légende selon laquelle il aurait été creusé par un prince sassanide Shapur.⁶ Ce canal irriguait la partie la plus septentrionale de l'oasis de Boukhara - le domaine de Vardan, dont les dirigeants se sont battus et ont rivalisé avec les Boukhar-Khudats. Plusieurs autres canaux importants fonctionnaient également.⁷ Un système d'irrigation développé était également dans l'oasis de Qashkadarya.⁸

La région de Samarkand était si bien arrosée et cultivée, il y avait tant de champs et d'espaces verts que les premiers gouverneurs arabes l'appelaient «le jardin de l'émir des justes», c'est-à-dire le calife.⁹

L'agriculture à Sogd était irriguée, mais il est difficile d'imaginer que les terres pluviales n'ont pas été utilisées aussi bien. Une description générale de l'agriculture peut être trouvée dans une chronique de cette époque: «Le climat est chaud, capable de faire pousser toutes

¹ Ibid, p. 188.

² Ibid, p. 198-199.

³ Description de l'ancien système d'irrigation de l'oasis de Boukhara, voir: Шишкин В. А., 1963, стр. 22-25.

⁴ Бартольд В. В., 1965 а, стр. 186-187.

⁵ Ibid, p. 188.

⁶ Ibid, p. 198-199.

⁷ Description de l'ancien système d'irrigation de l'oasis de Boukhara, voir: Шишкин В. А., 1963, стр. 22-25.

⁸ Кабанов С. К., 1956а, стр. 164.

⁹ Бартольд В. В., 1965 а, стр. 196.

sortes de pains. Les résidents sont proches du jardinage et de l'horticulture. Les arbres poussent généralement luxueusement. Il y a des chevaux, des chameaux, des ânes».¹

Les découvertes faites lors des fouilles sur le mont Mug donnent une idée très détaillée de la composition des cultures cultivées. Divers grains et os, les restes de coton ont été trouvés ici.² D'après les documents de Mug, nous apprenons que les principales cultures dans les régions du Haut Zeravshan étaient le blé et le raisin. De l'orge, du millet et des pois ont également été semés.³ Le terme sogdien pour le grain est étymologiquement associé à la signification de «vanné».⁴

Le grain était moulu dans des moulins. Document B-4 du mont Mug - un accord sur la location par un certain Makhian de trois moulins "avec tous les canaux, bâtiments et meules"; le loyer était payé en farine.⁵ Bien que nous n'ayons pas une idée complète des moulins, il y a des découvertes connues de très grandes meules, par exemple à Afrasiab. Outre les moulins à eau, les meules à main de taille moyenne et petite étaient encore utilisées dans la vie quotidienne des citadins.

Les documents contiennent des ordres pour la délivrance de céréales, de fruits et de vin.

La viticulture était l'une des principales branches de l'agriculture.

Un pressoir a été trouvé à Penjikent. Cela ressemblait à une fosse, au fond de laquelle il y avait une dépression spéciale. À côté de la fosse, il y a une baignoire peu profonde, ils sont reliés les uns aux autres par un canal étroit. Les parois de la fosse et de la baignoire sont soigneusement enduites d'albâtre. On peut supposer que la baignoire était recouverte de planches placées lâchement les unes contre les autres, puis une couche d'épine de chameau crue a été posée et les raisins ont été placés sur le dessus. Une fois pressé, le jus coulait d'abord dans la baignoire, puis dans la fosse. Déjà de la fosse, après s'être installé, il a été versé aux grands pots. C'est exactement ainsi que sont disposées les plantes vinicoles folkloriques modernes tadjikes.⁶

Les chroniques historiques contiennent des données sur l'abondance du vin de raisin à Samarkand Sogd. Il est rapporté que de grands stocks de celui-ci ont été conservés dans les maisons de l'aristocratie pendant de nombreuses années. Le fait que ce ne soit pas une exagération est attesté par des matériaux archéologiques et des documents Mug. L'un d'eux dit qu'à tel ou tel «vin parfumé doit être donné celui que boivent les bonnes, et sans retard. Et son reste [de vin] devrait être scellé et ainsi [cacheté] devrait être gardé». Les messages de ce genre ressemblent à une illustration des histoires de la chronique. Il y avait un poste de "maître d'échanson".⁷

Outre les vignobles, il y avait de nombreux vergers. Dans les mêmes documents Mug, le "chef du parc" est mentionné. La qualité du fruit était très élevée. Ainsi, de Samarkand Sogd, les pêches qui ont été exportées par les étrangers frappaient les gens, qui «étaient aussi grosses que des œufs d'oie, leur couleur ressemblait à l'or, elles étaient aussi appelées« pêches dorées».⁸ Les produits d'exportation étaient des cerises blanches et jaunes.⁹ Tout cela justifie pleinement la caractérisation de l'agriculture sogdienne donnée par Xuan-tsang.

De l'avis des étrangers qui importaient des chevaux d'élevage de Samarkand, ils avaient une origine commune avec les chevaux de Ferghana.¹⁰ De Samarkand, Boukhara, Kesh et

¹ Бичурин, II, стр. 281.

² Данилевский В. В. и др., 1940.

³ Смирнова О. И., 1963, стр. 12-20; Смирнова О. И. и Боголюбов М.Н., 1963.

⁴ Лившиц В. А., 1962 б, стр. 136.

⁵ Ibid, p. 57.

⁶ À propos de cela, voir; Большаков О. Г. и Негматов Н.Н., 1958, стр. 187-188.

⁷ Лившиц В. А., 1962 б, стр. 140.

⁸ Schafer E. H., 1963, p. 1, 117.

⁹ Бичурин, II, стр. 311.

¹⁰ Schafer E. H., 1963, p. 147.

Maymurg aux 624, 724, 726, 727, 744, 750 des troupeaux de chevaux Sogdian de grande race sont arrivés en Chine.¹ L'attention des auteurs étrangers a été attirée par le mouton Samarkand Samarkand avec une énorme "queue" lourde² - le fameux mouton à grosse queue.

Dans les documents Mug, les bovins, les petits bovins et les animaux de cheval sont mentionnés; chevaux, mulets, ânes.³ Dans certaines zones plates, des chameaux ont été utilisés.⁴

Sans aucun doute, Sogd a également développé sa propre sériciculture. Le tissage de la soie et du coton, ainsi que la production de tissus de laine, reposaient sur des matières premières locales plutôt qu'importées.

Artisanat et commerce

Les montagnes entourant Sogd regorgent de divers minéraux. Certains d'entre eux sont connus pour avoir été extraits de sources écrites. Ainsi, en eux, il y a une indication directe de l'extraction de l'or et de l'ammoniac.⁵ L'or n'était pas seulement extrait, mais aussi exporté en grandes quantités de Sogd, en particulier de Kesh et Maymurg.⁶

Un alliage métallique a été exporté de Maymurg - le terme le désignant est traduit par «laiton», c'est-à-dire un alliage de cuivre et de zinc.⁷ Le sel était également extrait. Il était utilisé pour la nourriture et l'artisanat. Les sources mentionnent en particulier le sel coloré apporté de Maymurg et de Kesh.⁸

Le volume important de l'exploitation minière était principalement déterminé par les besoins intérieurs et n'était que partiellement stimulé par les exportations. Les matériaux archéologiques associés à la production de métaux sont très diversifiés. En particulier, beaucoup de ces matériaux ont été obtenus lors des fouilles à Penjikent. Un des ateliers de métal a été trouvé ici au troisième objet. Il se compose de deux chambres communicantes.⁹ Dans l'une d'elle, été découvert un pot inversé vers le bas sous un soufa bas. Il servit de fourneau. En outre, il y avait d'autres installations de production ici. Trouvé deux buses à deux canaux. Les artisans sogdiens utilisaient deux fourrures pour atteindre une température élevée, ce qui assurait la continuité de l'explosion, c'est-à-dire l'exhaustivité du cycle (d'ailleurs, ce problème se posait également aux ingénieurs du Moyen Âge d'Europe occidentale).¹⁰

Dans un autre atelier de métallurgiste (également deux pièces), une zone de travail est clairement visible dans la pièce principale. Le fourneau avait une bouche et un trou pour une buse. À l'intérieur du foyer, il y a une accumulation de scories. Il y a de nombreux morceaux de fer et de scories sur le sol de l'atelier.¹¹

On a également trouvé des lames pour une forge, des outils de forgeron, allant des enclumes aux marteaux et aux ciseaux massifs.

Les produits des métallurgistes étaient très divers. Même si nous excluons les armes, l'assortiment était très large. Ce sont des outils de production - pelles, haches, faucilles, etc. les articles liés à la menuiserie: clous, béquilles, onlays, agrafes, etc. Les articles ménagers sont représentés par divers types de couteaux en fer, des boucles de ceinture en fer et en

¹ Ibid, p. 61.

² Ibid, p. 64, 296.

³ Смирнова О. И., 1963, стр. 20.

⁴ Бичурин, II, стр. 281.

⁵ Ibid.

⁶ Schafer E, H., 1963, p. 754.

⁷ Ibid, p. 257.

⁸ Ibid, p. 217.

⁹ Беленицкий А. М., 1958, стр. 117-119.

¹⁰ «A History of Technology», 1957, p. 643.

¹¹ Беленицкий А. М., 1961 а, стр. 82.

bronze, des superpositions, des ornements, des ciseaux en fer, des clés de porte, des lampes complexes en bronze-fer, etc.¹

L'industrie de l'armement était étroitement associée à la production de métaux. Les métallurgistes étaient souvent aussi des armuriers en même temps, bien qu'il y ait apparemment des armuriers spécialisés.

Les armes offensives des Sogdians se composaient de combat à longue portée et au corps à corps. Ils avaient des arcs, des épées, des poignards, des lances, des masses, des haches complexes et simples. L'armure défensive se composait d'un bouclier, d'une cotte de mailles, d'une carapace et d'un casque. En se référant pour une description détaillée aux publications de fouilles et travaux spéciaux,² nous notons ce qui suit. Les découvertes des objets eux-mêmes, en particulier le bouclier et les flèches dans le château du mont Mug, les pointes de flèches et les arcs à Penjikent, etc., ainsi que l'abondance de matériaux iconographiques, les mentions de sources écrites prouvent que la production d'armes était l'une des principales branches de métier. Un grand nombre d'armes ne pouvait être fabriqué que par toute une armée d'artisans. Leur travail était extrêmement difficile, exigeant beaucoup de temps et une grande habileté. Prenons un arc à poulies, par exemple. Pour la fabrication d'un tel arc, selon les données historiques et ethnographiques, il a fallu un à deux ans. La découverte de superpositions osseuses d'un arc composite dans la colonie de Penjikent montre qu'elles ont également été fabriquées à Penjikent. Les armes des aristocrates, en particulier les épées et les poignards, devaient se distinguer par une exécution hautement artistique. À en juger par les spécimens survivants et les matériaux iconographiques, les armuriers sogdiens ont réussi à faire face à la fabrication d'armes conçues de manière artistique. Les poignées de poignards et d'épées, le fourreau étaient de véritables œuvres d'art, ils étaient en métaux précieux, décorés d'incrustations et de superpositions, en forme de têtes de dragon, etc. On peut en dire autant de certains boucliers.

L'exhaustivité de l'exécution n'a pas épuisé les mérites des armes sogdiennes. Plus important encore, c'était très efficace. L'armure défensive sogdienne était célèbre loin à l'est et à l'ouest. En 718, les Sogdiens ont envoyé leur cotte de mailles en Chine en cadeau. En conséquence, les armuriers chinois l'ont pris comme modèle et la cotte de mailles est également apparue dans l'armée chinoise.³

D'excellentes "choses artistiques"⁴ proviennent de Samarkand Sogd. Les noms de certains d'entre eux nous ont été communiqués par des sources écrites. Ce sont de précieux brûleurs d'encens, de petits récipients pour la médecine ophtalmique. De Samarkand, Maymurg, Kesh, les pierres précieuses et les produits fabriqués à partir de celles-ci ont été envoyés aux cours étrangers; de Samarkand, en particulier, un vase de Cornaline.⁵

Les peintures murales représentent beaucoup de bijoux - plats, bols, tasses. Parmi les œuvres de l'artisanat de la joaillerie sogdienne, on trouve des objets trouvés en dehors de l'Asie centrale, par exemple un plat en argent avec une scène d'un duel trouvé dans le village de Kulagysh (ancienne province de Perm) et maintenant conservé à l'Ermitage d'État.⁶ Un autre exemple de l'art de la joaillerie sogdienne est parfois considéré comme un plat représentant un cavalier tirant sur un lion qui l'attaque.⁷ Cependant, il n'y a pas de raisons suffisantes pour cela, car l'inscription sur ce récipient n'est pas sogdienne et elle indique directement le nom de la personne sur la commande de laquelle le plat a été fabriqué.

¹ Беленицкий А. М., 1958, стр. 135-140; 1961 а, стр. 84-85; 1961 б, стр. 88-90.

² Voir en particulier: Джалилов А., 1958, стр. 81-95 (avis utile, bien que très incomplet).

³ Schafer E.H., 1963, p. 261.

⁴ Бичурин, II, 1950, стр. 310.

⁵ Schafer E. H., 1963, p. 259.

⁶ L'attribution de cet article comme Sogdian a été écrite par M.M. Dyakonov et A.M. Belenitsky. La publication des sujets de la toreutique sogdienne a été préparée par B.I. Marshak.

⁷ Забелина И. И. и Ремпель Л., 1948; Пугаченкова Г. А., Ремпель Л. И., 1965, стр. 149-150.

L'analyse linguistique conduit à la conclusion que le plat a probablement été fabriqué en Iran, à l'époque post-sassanide.¹

Au cours des fouilles, de nombreux bijoux ont été trouvés - de magnifiques boucles d'oreilles en or avec un médaillon ovale en spinelle rouge, décoré de turquoise et de perles; bagues en bronze, or et argent avec inserts de pierres précieuses et semi-précieuses; une merveilleuse collection de perles - scintillantes, irisées avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, comme des gouttes de rosée au soleil du matin.

L'artisanat textile de Sogd a atteint un très haut développement. Cela peut être jugé sur la base de découvertes archéologiques et de sources écrites. Environ 150 échantillons de tissus ont été trouvés dans le château sur le mont Mug. Bien qu'ils soient mal conservés et ne se trouvent que sous forme de fragments,² ils fournissent toujours une opportunité pour des définitions technologiques. M.P. Vinokurova a compté parmi 135 échantillons de tissus de la montagne Mug, elle a traité 90 fragments de coton, 44 de soie et seulement 1 de laine (I.B. Bentovitch dit qu'il y a "beaucoup moins de laine" dans la collection). Tous les tissus en coton sont fabriqués dans la plus simple armure toile. Les fils eux-mêmes sont faiblement tordus, bosselés, d'épaisseur inégale. Le tissu est assez clairsemé: de 8 à 10 fils de chaîne et 10 à 12 fils de trame par centimètre carré jusqu'à 10-14 fils de chaîne et 20-15 fils de trame par centimètre carré avec le plus rugueux des échantillons rappelant la toile de jute moderne. Au total, selon l'épaisseur des fils, la qualité du tissage et sa densité, quatre groupes de tissus de coton peuvent être comptés. Pas un seul échantillon de tissus de coton ornements n'a été trouvé.

Les tissus combinés constituent un groupe spécial. Leur base consiste en une alternance de groupes de fils de soie et de coton, tandis que les trames sont des fils de coton.

Les tissus en pure soie sont également classés en quatre groupes. La plupart d'entre eux sont exécutés avec des tissages plus complexes (sergé) et rep, seulement occasionnellement avec du lin ou combinés - lin et kiper. La densité de plusieurs de ces tissus est bien supérieure à celle du coton: jusqu'à 39-40 fils de chaîne et 39-40 fils de trame par centimètre carré. En général, pour la fabrication de tissus en soie, le maître devait maîtriser des techniques assez compliquées. Certains des tissus de soie Mug montrent une tendance vers la technique du tissage du coton, qui, avec le motif susmentionné de tissu combiné coton-soie, laisse entrevoir la probabilité d'une transition progressive des tisseurs de coton vers les techniques et techniques de tissage de la soie. Les tissus à motifs étaient fabriqués à partir de fils de différentes couleurs. Le motif se composait de figures en forme de diamant, au centre desquelles étaient placées des rosaces de fleurs (un ornement similaire se trouve sur les vêtements dans les peintures de Penjikent). Il y a aussi des rosaces dentelées, au centre desquelles se trouvent des pois ou des personnages en forme de cœur; palmette à quatre pétales; pousses végétales avec une fleur stylisée; ornements complexes - cercles avec rosaces au centre en combinaison avec des pousses de fleurs, etc. Certains tissus en soie de la collection Mug auraient pu être apportés de Chine et de Méditerranée, mais l'essentiel a sans doute été réalisé sur place, à Sogd.

Le fragment de laine est de grande couleur avec de fines rayures bleuâtres.

Apparemment, des machines spéciales ont été utilisées dans la fabrication de ces tissus. Un des accessoires de l'industrie textile, un peigne à fourche pour clouer des fils de trame, a été trouvé sur Mont Mug (un spécimen entier et plusieurs fragments).³

Dans la peinture de Varakhsha, comme, en effet, de Penjikent, les tissus des vêtements riches ont une variété exceptionnelle de motifs: de simples cellules rhombiques et rosaces à des combinaisons complexes de cercles avec des images inscrites d'oiseaux, de sangliers, etc.⁴

¹ Лившиц В. А., Луконин В. Г., 1964, стр. 162-163.

² Бентович И. Б., 1958, стр. 362.

³ Винокурова М. П., 1957, стр. 17-32.

etc.¹ A Penjikent, les peintures murales représentent des tissus, dans l'ornement desquels un lion, un éléphant, un oiseau encadré de perles. Les vêtements des personnages des peintures d'Afrasiab sont faits de tissus exceptionnellement richement décorés.

Des échantillons de tissus en soie représentant des lions, des béliers, des rosaces sont conservés dans les collections des musées d'Europe occidentale. Maintenant, c'est une soie brun rougeâtre, jaune terne et bleu foncé. Au départ, les couleurs étaient beaucoup plus vives, mais ensuite fanées, à l'exception du bleu. Il a été établi, en particulier, qu'une fois les tissus étaient vert clair, gris-bleu, rose vif, orange et blanc. Certains de ces tissus - des pièces entières, entièrement conservées jusqu'à 1,16x2,41m - vous permettent de régler la largeur du métier à tisser. Le dessin complet consistait, comme l'écrivent les chercheurs, à répéter des cercles encadrés par une bordure à motifs.

Sur l'un des tissus, stocké dans la ville de Huy (Belgique), au verso il y avait une inscription à l'encre, qui a été lue par V.B. Henning: "longueur 61 envergure de zandanetchi ..." Le célèbre spécialiste du tissu D. Shepard a identifié des tissus similaires dans d'autres collections du musée et identifié leurs caractéristiques. Elle a également souligné certaines différences entre ces tissus de Chine, de soie et a identifié ce groupe de tissus comme Sogdian. A.M. Belenitsky et I.B. Bentovitch ont appuyé cette définition avec des arguments supplémentaires. Dans les sources chinoises, dans les sources décrivant les événements de la conquête arabe, on parle beaucoup des tissus de soie (une de leurs variétés était le tissu «zandanetchi»²).

Nous ne nous attardons pas sur les styles de robes pour hommes et femmes, sur différents types de vêtements, etc. Nous constatons seulement que tout cela est clairement établi à partir des images sur les peintures.³

«Le traitement du cuir», écrit I.B. Bentovitch, «était bien connu des Sogdiens. Du cuir finement blanc servait de matériau d'écriture. «Sur un tel cuir, par exemple, un document bien connu en arabe est écrit (de Mont Mug. – B.G.). Un bouclier en bois est recouvert d'un fin cuir jaunâtre; Les fragments d'une petite boîte sont recouverts de cuir noir avec des rosaces dorées; Le couvercle du panier quadrangulaire est très habilement recouvert de cuir coloré. Une découverte intéressante d'une botte en cuir. Sa coupe est exactement la même que ces bottes en cuir "muki" portées dans les régions montagneuses par les tadjiks modernes".⁴ Bien sûr, les tanneurs fabriquaient également d'autres articles non représentés dans la collection Mug: des harnais pour chevaux, des ceintures, des fourreaux, etc. des documents écrits de Mont Mug mentionnent «peau de mouton», «agneau»; dans les cas où il s'agit de cuir, des précisions supplémentaires sont faites: «taureau», «peau de chèvre de montagne», «peau de vache», la peau des jeunes animaux se détache, il y a une mention de peau colorée.⁵

Il n'y a aucun moyen de s'attarder même brièvement sur tous les métiers. A noter que les métiers de la découpe d'os, de la menuiserie, la production de céramique, etc. étaient très développés.

Un volume important de production artisanale, en particulier urbaine, a contribué au développement généralisé du commerce intérieur et extérieur. Plusieurs sources rapportent la "compétence" des Sogdiens dans le commerce. L'éducation des enfants a commencé à l'âge de cinq ans, on leur a appris à lire et à écrire, puis, lorsqu'ils ont atteint un certain degré de

¹ Шишкин В. А., 1963, стр. 158-159, 220-221.

² Беленицкий А. М., Бентович И. Б., 1961; Беленицкий А. М. и др., 1963.

³ Хуан-цзанг а écrit à propos de Sogd: «Plus une personne a de richesses, plus elle est vénérée, mais [extérieurement] les riches et les pauvres ne diffèrent pas; même les immensément riches mangent et s'habillent médiocrement » (Beal S., 1906, I, p. 27). Cependant, cette «démocratie» était plus probable aux yeux de Xuan-tsan - les données archéologiques, y compris les matériaux iconographiques sur les vêtements, ne confirment pas son message.

⁴ Бентович И. Б., 1958, стр. 362, 371-372. Voir également: Иванов С. В., 1952, стр. 49-52.

⁵ Смирнова О. И. и Боголюбов М. И., 1963, стр. 11.

développement, ils sont passés à l'enseignement du commerce. Ayant atteint l'âge de 20 ans, les jeunes hommes ont fait des voyages de commerce extérieur. Selon les sources, en général, "la majorité de la population attache une grande importance au profit".¹

Le commerce extérieur s'exerçait dans de nombreuses directions, avec différents pays de l'Est et de l'Ouest, ainsi qu'avec la population des steppes du nord. Les relations commerciales entre l'Asie centrale et byzantine, en particulier, étaient à grande échelle. Ils ont partiellement traversé l'Iran, mais principalement le Caucase du Nord. Des tissus de soie byzantins ont été livrés à Sogd. Certaines soies sogdiennes étaient tissées selon leurs motifs, qui à leur tour étaient exportées de Sogd vers l'ouest. Un fragment d'un tel tissu sogdien, réalisé à l'imitation des dessins byzantins, mais avec des caractéristiques sogdiennes évidentes, a été trouvé dans le cimetière Moshenaya Balka dans le Caucase du Nord.²

La «route de la soie» du Caucase du Nord était utilisée non seulement pour la soie, mais aussi pour une grande variété de produits. A cet égard, un plat byzantin trouvé dans la région de Kungur est intéressant. Les images dessus ont sans aucun doute été faites par des Toréoutiens byzantins, l'origine byzantine est attestée par les timbres des maîtres byzantins. Ce plat a sans aucun doute été fabriqué à Byzance dans le deuxième quart du VI^e siècle. En même temps, il y a trois mots intégrés dans l'écriture sogdienne de Boukhara sur le plat: «Souverain de Boukhara, tel ou tel». L'inscription, selon les données paléographiques, fait référence à la fin du VI^e - début du VII^e siècle. Par conséquent, le produit, qui est sorti de l'atelier byzantin, est arrivé à Boukhara Sogd après un court laps de temps.³

De nombreux produits sogdiens - des pierres précieuses et des produits fabriqués à partir de celles-ci aux tissus et médicaments étonnants - étaient exportés vers l'Asie centrale et la Chine.

Ainsi, la quantité du commerce extérieur était très importante. Parallèlement, il y a aussi une augmentation du commerce intérieur. Ceci est attesté, en particulier, par le fait de l'émission abondante de pièces de monnaie, en particulier celles en bronze.

Économie monétaire de Sogd un V-VII siècles insuffisamment étudié. Des groupes entiers de pièces de monnaie n'ont pas encore été publiés, en particulier ceux trouvés dans la colonie de Varakhsha. Depuis le V siècle en Asie centrale, des pièces d'argent ont été émises - imitations des pièces sassanides de Peroz I (459-484). Dans la vallée de Zeravshan, de grands trésors (plusieurs centaines de pièces chacun) ont été découverts, constitués de pièces de monnaie - imitations de Peroz I. Parallèlement à cela, les imitations des pièces sassanides de Varakhran V (420-438) étaient également répandues. Plus tard, ils sont devenus la base de la circulation monétaire à Boukhara Sogd. Ils sont généralement appelés «drakhmes de Boukharhudat» ou «pièces de monnaie de Boukharhudat». L'orientaliste russe P.I. Lerkh⁴ a consacré une monographie spéciale à ces monnaies. Ensuite, de nombreux numismates s'y sont engagés, en particulier I. Walker⁵ et R. Frye.⁶ Les linguistes lisent des légendes sur ces pièces. Selon Henning, l'inscription sogdienne contient l'expression «souverain-roi de Boukhara».⁷ Les numismates ont identifié les groupes chronologiques de ces pièces; il existe des hypothèses sur leur affiliation territoriale, mais les solutions finales n'ont pas encore été trouvées.

En particulier, des pièces de bronze locales avec des légendes sogdiennes et deux portraits à l'avant étaient en circulation à Samarkand Sogd. Cependant, la place principale

¹ Бичурин, II, стр. 310; Chavannes E., 1903, p. 133, n.

² Иерусалимская А. А., 1967 а, 1967 б.

³ Лившиц В. А., Луконин. В.Г., 1964, стр. 165-167.

⁴ Лерх П. И., 1875-1909.

⁵ Walker I., 1941.

⁶ Frye R. N., 1949, p. 24-31.

⁷ Henning W. B. a pud Frye R. N., 1949, p. 28—29.

dans l'émission n'était pas occupée par eux, mais des pièces en bronze avec un trou carré central, qui ont commencé à être frappées à partir du deuxième quart du VII^{ème} siècle. La saturation du marché avec ces pièces est attestée par le fait que plusieurs milliers d'entre elles ont été retrouvées lors de fouilles à Penjikent. Sur l'avvers de ces pièces, il y a deux signes chacun, qui forment le "blason" du souverain, et au verso il y a une inscription avec le nom et le titre du souverain. À en juger par le poids et la taille, qui ont changé à différentes périodes, des pièces de plusieurs dénominations ont été émises.

La pièce d'or, à en juger par les sources écrites, n'a pas vraiment participé à la circulation, bien que le terme «denar» se retrouve dans les inscriptions sogdiennes comme désignation d'une pièce d'or qui servait à évaluer certains objets.

Dans les documents de mont Mug, le plus souvent des pièces d'argent apparaissent - des drakhmes, et une seule fois - des pièces de cuivre. Cela contraste fortement avec la composition des pièces de monnaie à Penjikent, où les pièces de bronze sont absolument dominantes. Apparemment, dans le commerce quotidien du marché, ils utilisaient principalement des pièces de bronze, ce qui indique une circulation monétaire développée; des transactions plus importantes et des enregistrements dans des documents étaient généralement effectués avec une indication du prix en pièces d'argent - drakhmes.

Un indicateur de la puissance économique de la Sogd est que les pièces de monnaie des Ikhshids de Sogdian ont été trouvées bien au-delà de ses frontières.

Activité de colonisation des Sogdiens

L'activité de colonisation des Sogdiens pendant cette période était associée, d'une part, à leur vie commerciale et économique et, d'autre part, aux processus socio-économiques et politiques généraux qui se déroulaient au sein même de la société sogdienne.

L'une des directions de l'activité coloniale sogdienne était Sept-rivières. Dans la première moitié du VII^{ème} siècle pour Xuan-tsang Sept-rivières est le pays de Su-li, c'est-à-dire Sogd.¹ Certains phénomènes associés à la colonisation sogdienne ont été reflétés dans l'histoire de Narshakhi sur le soulèvement des Abruja. Au XI^{ème} siècle Mahmud Kashgari a rapporté les informations les plus précieuses sur Sept-rivières. Il appelle les gens qui vivaient ici "Sogdak" et écrit que ce sont "les gens qui se sont installés à Balasagun, ils sont de ce Sogd, qui est entre Boukhara et Samarkand, seulement ils ont accepté les vêtements et les coutumes des Turcs." Dans la toponymie de Sept-rivières aux X-XI siècles il y avait de nombreux éléments sogdiens.²

A.N. Bernshtam a comparé les données de sources écrites avec des observations archéologiques et a avancé l'idée que la colonisation sogdienne de Sept-rivières s'est déroulée en deux vagues: la première a eu lieu aux III-V (ou VII siècles. La seconde - à partir du VII siècle, et la deuxième vague était en plusieurs étapes; la deuxième étape était associée à la conquête et aux campagnes arabes des Samanides. Il a accordé une grande attention à la fusion de la culture des colons sogdiens avec la culture des nomades.³ En effet, comme l'ont montré d'autres fouilles archéologiques, des Ve-VI^{èmes} siècles dans la vallée de Djuj se trouvent des monuments d'une vie sédentaire développée.⁴ Le rôle des Sogdiens, engagés dans l'artisanat, le commerce et, évidemment, l'agriculture dans ces villes, a sans aucun doute été influencé ici. Les nomades qui venaient dans les villes se sont également y installés.

Comme dans la période précédente, il y avait des colonies Sogdian en dehors de l'Asie centrale. E.G. Pulleyblank, qui a étudié cette question, donne la caractéristique suivante, avec laquelle (dans presque tout) nous sommes solidaires: «Non seulement des commerçants

¹ Beal S., 1906, I, p. 26.

² À propos de cela, voir: Бартольд В. В., 1964, стр. 466-467.

³ Бернштам А. И., 1940, стр. 34-43.

⁴ Кожемяко П. Н., 1959, стр. 168-169.

exceptionnels, mais aussi des artistes, des artisans et des détenteurs de nouvelles religions, les Sogdiens ont voyagé et se sont installés le long de la routes commerciales d'Asie centrale et dans les régions intérieures de la Chine et parmi les nomades des steppes. Une grande partie de ceci, par exemple, la grande influence civilisatrice des Sogdiens sur les Turcs, est déjà connue». Le chercheur souligne en outre que les Sogdiens ont joué le même rôle vis-à-vis des Ouïghours. Après la conquête de l'Asie centrale par les Turcs, les relations entre eux et les Sogdiens, qui existaient déjà,¹ se sont encore rapprochées. Dans le même temps, les liens ont été renforcés non seulement avec les Turcs occidentaux. Un grand nombre de Sogdiens vivaient à la cour du Kagan des Turcs de l'Est, dans la Mongolie moderne. De plus, il s'avère que les Sogdiens ont pris, après l'effondrement de la dynastie Suy, le contrôle de la région Khami. Ici, ils ont conservé le pouvoir, obéissant aux Turcs de l'Est, et plus tard. Dans le deuxième quart du VIIe siècle sous la direction du noble Samarkandian Kan Yan-tyan, les Sogdiens se sont installés dans la région de Lob-Nora, y installant une ville abandonnée et y construisant trois villages.² L'un de ces villages s'appelait "raisin" (Pu-taotchen) - en son centre il y avait un vignoble.³ A en juger par les résultats du recensement du milieu du VIIIème siècle, dans la région de Dunkhuan dans les colonies sogdiennes, prédominaient les immigrés de Samarkand, suivis successivement des immigrés de Boukhara, Tachkent, Tsao (il y avait deux Tsao, l'un correspondait à Kabudan, l'autre à Ustrushan), Tokharistan, Kushaniya, Maymurg et Kesh.⁴

Les Sogdiens - commerçants, artisans, prédicateurs, guerriers, commandants, scientifiques, etc. - ont joué un rôle important dans l'histoire de l'Asie centrale - du Tibet et du Ladak (on a trouvé une inscription sogdienne de Samarkand Noshfarn, qui, comme il le rapporte, se dirigeait vers le Tibet) vers la Mongolie. Quant au Turkestan oriental, c'est de là que proviennent de nombreux monuments de l'écriture sogdienne, témoignant de manière irréfutable du rôle des Sogdiens dans l'histoire de ce pays, sur tous les aspects de la culture, et en particulier de l'art, l'élément sogdien a eu une influence exceptionnellement grande.

Ouverture du château sur le mont Mug et fouilles de l'ancien Penjikent

L'importance des découvertes et des recherches archéologiques n'est peut-être nulle part plus évidente que dans l'étude de l'histoire médiévale de Sogd. Nous avons déjà évoqué ces matériaux archéologiques plus d'une fois. Arrêtons-nous plus en détail sur les matériaux trouvés dans le château sur le mont Mug et l'ancien Penjikent.

Les résidents tadjiks locaux du village de Khayrabad (district actuel d'Ayni) connaissent depuis longtemps un lieu ancien, qu'ils ont appelé Kala-i Mug, c'est-à-dire le château de Mug, ou, comme il est généralement admis dans la littérature scientifique, "le château sur le mont Mug." Au début des années 1930, les habitants visitaient souvent cet endroit, et au printemps 1932, le berger Djur Ali y trouva accidentellement un panier en osier et une feuille de papier soyeux avec des inscriptions incompréhensibles pour lui. Ni les savants locaux ni les érudits uratyubins⁵ ne pouvaient comprendre ce qui y était écrit. À l'automne, le secrétaire du comité du parti du district, Abdulhamid Puloti, un grand fanatique de l'histoire et de la culture anciennes, a appris cela. Il a immédiatement apprécié l'importance de la découverte et a envoyé ce document à Douchanbé. Juste en 1932, à la demande du Comité central du Parti communiste du Tadjikistan et du gouvernement de la république, par un décret du Présidium de l'Académie des sciences de l'URSS, la base tadjik de l'Académie des sciences de l'URSS a

¹ Кляшторный С. Г., 1965, стр. 278-281; Кляшторный С. Б., Лившиц В. А., 1971. стр. 143-144.

² Pulleyblank E. G., 1952, p. 317-354.

³ Pelliot P., 1916, p. 122.

⁴ Чугуевский Л. И., 1971.

⁵ Ville Istarafshan actuel. - note de trad.

été créée. Son premier chef était l'académicien orientaliste de renommée mondiale S. F. Oldenburg. Les spécialistes de la base ont établi que le document avait été rédigé en ouïghour ou en sogdian et, au printemps 1933, une photographie de ce manuscrit a été remise au remarquable iranien soviétique A. A. Freiman. Il a déterminé que ce document était une lettre écrite en sogdian en écriture cursive sogdienne. La découverte faite par le berger s'est avérée être la découverte scientifique la plus importante. Les monuments de l'écriture sogdienne étaient connus beaucoup plus tôt (ils ont été trouvés au Turkestan oriental). En 1932, ils ont été découverts pour la première fois sur le territoire de la Sogd même. Lettres sogdiennes de Sogdiana elle-même - il y avait quelque chose pour que les scientifiques s'enthousiasment!¹

R. R. Freiman est arrivé à Douchanbé, a pris connaissance du document, a précisé les circonstances de la découverte. Une pensée initialement audacieuse s'est posée: y a-t-il encore des manuscrits? Sur les conseils de A. A. Freiman, un groupe d'employés de la base tadjik de l'Académie des sciences de l'URSS est parti pour le site. Le public de la république attendait avec impatience de nouvelles découvertes. Dans cette situation, A. Puloti a organisé des fouilles à l'été 1933. Bien sûr, il n'était pas un archéologue spécialiste et a dû manquer quelque chose, mais son enthousiasme et son énergie doivent être reconnus. En juillet, plus d'une vingtaine de documents ont été retrouvés, ainsi que quelques objets de culture matérielle. Le Conseil des commissaires du peuple de la RSS du Tadjikistan a adopté un décret spécial et alloué les fonds nécessaires à de nouvelles recherches.

À l'automne, le secrétaire scientifique de la base tadjike de l'Académie des sciences de l'URSS, A.I. Vasiliev, ainsi que le groupe expéditionnaire, se sont rendus sur le lieu de la découverte. C'est alors que les fouilles scientifiques du château ont commencé; A.V. Vasiliev a découvert 21 autres manuscrits. Par décision des organes directeurs du Tadjikistan, toute une expédition dirigée par les A.A. Freiman a été équipée en octobre. Dans le cadre de celui-ci, en novembre 1933, A.I. Vasiliev a fouillé le château sur le mont Mug. Plus tard (en 1947), le château a été examiné plus en détail par V. L. Voronina.

La montagne, sur laquelle se trouvent les ruines du château, s'élève comme un bloc de quatre-vingts mètres sur la rive gauche du fleuve Zeravshan, où une petite rivière Kum s'y jette. Sur trois côtés, cette colline est entourée d'une rivière, à partir du quatrième, une forte montée y mène. La plate-forme supérieure était entourée d'un mur de pierre, ce qui rendait le château encore plus imprenable. Sur la plate-forme supérieure se trouvent les ruines d'un bâtiment qui était autrefois un bâtiment de deux étages. Au moment des fouilles, seules les ruines de l'étage inférieur ont été conservées. Le bâtiment ressemblait à un rectangle irrégulier avec des côtés de 18,5 à 19,5 m. À l'étage inférieur, le plan de disposition était le suivant: quatre longs, presque toute la longueur du bâtiment, et des pièces étroites et une plus courte (la largeur de ces pièces est 1,9-2, 25 m) s'ouvrait avec les extrémités nord dans un couloir transversal encore plus étroit, qui reliait ces pièces en un seul tout. Il y avait une sortie du couloir vers l'extérieur. Les fondations des murs étaient en pierre, les parties supérieures et les voûtes étaient en briques d'adobe. Le château est très petit. Il est dépourvu de toute ornementation ou décoration, ses fonctions étaient, évidemment, de sentinelle militaire.

Au cours des fouilles, il est devenu clair que les documents (le nombre total de documents trouvés dépassait 80, dont 74 étaient sogdiens) se trouvaient à une hauteur de 50 à 70 cm au-dessus du sol dans une couche d'une voûte effondrée. A.I. Vasiliev a conclu correctement que le bâtiment était à l'origine de deux étages, les documents étaient conservés au deuxième étage. Au cours des fouilles, non seulement des documents ont été trouvés, mais

¹ C'est ainsi que I.Yu. Krachkovsky: «En 1932, les Iraniens de Leningrad étaient très agités, portant une rumeur selon laquelle des manuscrits sogdiens avaient été trouvés au Tadjikistan. Mais jusqu'à présent, ils n'ont jamais été découverts à Sogdiana même, mais seulement dans ses colonies du Turkestan oriental. Pendant ce temps, les rumeurs se sont intensifiées, ils ont commencé à parler de traces d'une sorte d'archives, prétendument découvertes sur le mont Mug, sur la rive sud de la Zeravshan.» (Крaчкoвский И. Ю., 1945, стр. 94).

aussi de nombreux objets de la culture matérielle - leur collection a atteint 400. La poterie est variée. Les produits en osier sont très intéressants: couvercles, paniers, etc. Ils sont fabriqués avec un soin surprenant et ressemblent aux produits en osier des Tadjiks du Pamir en termes de technique de tissage et de forme. Les objets en bois méritent une mention spéciale: de magnifiques retournés, des plats, des boutons, une pelle, une cuillère, un cerceau, etc. , appliqué avec de la peinture rouge. Unique est un bouclier en bois recouvert de cuir avec une image colorée d'un cheval et d'un cavalier armé. Une importante collection de tissus se compose d'échantillons de coton, de soie et de laine. Une place très spéciale est occupée par les filets de tête de dentelle, tissés à partir de fils de coton - des œuvres magnifiques et tout à fait uniques de l'ancien art de la dentelle d'Asie centrale.¹ Parmi les armes, en plus du bouclier mentionné ci-dessus (il ne s'agissait peut-être pas de combat, mais de cérémonial), il faut également mentionner la gaine de poignard en bois, les pointes de flèches en fer, les flèches - roseau, bois, combinés. Objets en verre trouvés, six pièces de monnaie, restes de plantes.

L'ensemble de la riche collection a donné pour la première fois une idée de l'apparition de la culture matérielle des Sogdiens, et la découverte historique de documents écrits promettait, après leur déchiffrement, beaucoup de données précieuses sur l'histoire et la culture spirituelle. À la suite du travail acharné d'A.A. Freiman, le déchiffrement des manuscrits sogdiens a été commencé, ce travail a été achevé par ses disciples – M.N. Bogolyubov, V.A. Livshits, O.I. Smirnova; le document arabe a été lu et commenté par I. Yu. et V. A. Kratchkovsky.

L'étude de tous les matériaux a permis de dater avec précision le château sur le mont Mug et les découvertes qui y ont été faites. Un fil conducteur a été donné par un document arabe, dans lequel V.A. et I.Yu. Kratchkovsky ont immédiatement lu le nom "Divasti" (les Sogdiens l'appelaient "Devashtitch"), qui est mentionné dans des sources sur l'histoire de la conquête arabe de Central Asie. I. Yu. Kratchkovsky 10 ans après la découverte dans son livre "Au-dessus des manuscrits arabes" a donné une description vivante et documentaire précise de la façon dont tout cela s'est passé. Puis il conclut: «En effet, le nom Divasti a servi de clé à tout: il a non seulement clarifié l'écriture arabe, mais a fourni une base solide pour le développement des documents sogdiens. Divasti s'est avéré être un souverain sogdien, dont les restes ont été capturés par une expédition au mont Mug. Le nom du souverain arabe auquel il adressa sa lettre, déjà avec beaucoup moins de difficultés, amena de manière inattendue la date exacte du document à la centième année de l'Hégire, vers 718-719 après J.-C.». Déjà en février 1934 à Leningrad, lors d'une session de l'Académie des Sciences consacrée au rapport de l'expédition au Mont Mug, ses résultats ont été rapportés, en particulier les premières tentatives de lecture des manuscrits sogdiens et les résultats du décodage d'un document arabe. Les mots de I. Yu. Kraechkovsky sont corrects: "... C'était un triomphe - un triomphe d'une expédition qui a enrichi la science avec des matériaux sans précédent, et un triomphe de la science elle-même, qui a parlé de manière exponentielle de sa puissance, qui, devant des yeux de tout le monde, semblait élever nos connaissances à un niveau supérieur."² Nous voudrions également ajouter que le modeste berger, le secrétaire du comité du parti de district, les dirigeants des organisations républicaines et les grandes figures des études orientales soviétiques ont contribué à cette célébration.

Tout cela a attiré l'attention des scientifiques sur le bassin du Zeravshan supérieur. A cette époque, il n'y avait pas d'institutions archéologiques au Tadjikistan, mais il y avait des gens intéressés par le passé de la république. L'un de ces passionnés était l'archéologue d'histoire locale V.R. Tcheylytko, un homme d'une grande énergie. En 1934-1937 il a étudié

¹ Des sources chinoises mentionnent des produits textiles étonnants apportés de Samarkand, dont le nom est traduit par E. Schaefer comme «hair brocade» (Schaefer E.H., 1963, p. 202), mais il est difficile de clarifier ce que c'est. Peut-être il s'agit de filets à cheveux en dentelle similaires à ceux de Mug?

² Крачковский И. Ю., 1945, стр. 97-98.

le bassin du Zeravshan supérieur, en particulier, de petites fouilles ont été effectuées sur le site de l'ancienne Penjikent. Il est impossible d'obtenir une image complète de ces fouilles à partir des rares articles de journaux, bien qu'ils aient sans aucun doute produit des résultats intéressants. Les descriptions disponibles sont inexactes. Dans le même temps, il convient de souligner que V.R. Tcheylytko a correctement défini la signification de l'ancienne colonie de Penjikent et les perspectives qui peuvent s'ouvrir au cours de son étude: cela, - écrivait-il, - mettra en lumière une ville entière avant la conquête des Arabes, sans aucune trace d'aucune «influence» ultérieure, mais la ville après sa destruction au début du VIII^e siècle n'était habitée par personne. Lors des fouilles, des œuvres d'art, des pièces de monnaie, des céramiques ont été retrouvées.

Cependant, l'étude scientifique de Penjikent n'a commencé que 10 ans plus tard. En 1946, une grande expédition scientifique a été organisée - l'expédition archéologique Sogdian-Tadjik. Trois institutions ont participé à ses travaux: l'Institut d'histoire de la culture matérielle de l'Académie des sciences de l'URSS, la branche tadjik de l'Académie des sciences de l'URSS et le Musée de l'Ermitage. L'un des plus grands orientalistes et archéologues soviétiques, le disciple de V.V. Bartold, membre correspondant de l'Académie des sciences de l'URSS A.Yu. Yakubovsky, fut nommé chef de l'expédition. Avec un groupe d'employés, il a visité Penjikent en 1946. Un examen détaillé de la colonie, tenant compte des informations sur les travaux de V.R. Tcheylytko, a conduit A. Yu. Yakubovsky à la conclusion sur l'opportunité d'effectuer de grandes fouilles ici. Le scientifique parlait du fait que «l'ancien Penjikent ne connaissait pas la vie à l'époque musulmane». A. Yu. Yakubovsky espérait obtenir des documents pour juger la ville d'Asie centrale de l'époque précédant l'invasion arabe. Il a dirigé l'étude de l'ancienne Penjikent hors des ruelles et des impasses de l'histoire locale jusqu'à l'autoroute centrale de la science soviétique. Jusqu'à sa mort (1953) A. Yu. Yakubovsky a dirigé les fouilles archéologiques de Penjikent. Ensuite, ces travaux ont été réalisés sous la direction de M.M. Dyakonov (décédé en 1954), et depuis 1954 A.M. Belenitsky les supervise.

Les ruines de l'ancienne Penjikent sont situées à 60 km à l'est de Samarkand, à la périphérie de la ville moderne de Penjikent. Ici, sur le bord de la haute terrasse fluviale de Zeravshan, il y a une ancienne colonie. Avant les fouilles, il y avait des cultures pluviales ici. À la surface de la terrasse, un mur d'enceinte gonflé avec des corniches-tours est apparu. En l'escaladant, on pouvait voir la surface inégale de la colonie: des burgs, des buttes, alternant avec des creux, d'orientations et de tailles différentes. Il s'agit de la principale zone urbaine, selon la terminologie des sources ultérieures, shakhristan. Sa superficie atteint 19 hectares et sa circonférence est de 1750 m. Les murs du shakhristan ne sont droits qu'au nord et à l'est, à d'autres endroits, suivant le relief de la région, ils ont un contour en escalier. À l'ouest du shakhristan, autrefois inclus dans un système de fortification unique, s'élève une citadelle - la résidence du souverain. Il est situé sur une colline atteignant 30 m de haut et est séparé du shakhristan par exemple. À l'est et au sud-est de Shakhristan, il y avait des domaines de banlieue - l'embryon d'un rabad (banlieue commerciale et artisanale) des villes du Moyen Âge développé. Au sud de Shakhristan, il y avait de petits monticules, dont les fouilles ont montré qu'il s'agissait de Naus zoroastriens. Par conséquent, il y avait une nécropole ici.

Shakhristan a été coupé par les rues. La largeur de ces chemins urbaines est de 3 à 5 m, ils sont parallèles les uns aux autres, puis fusionnent. Sur les côtés des rues, il y avait des rangées de locaux résidentiels, commerciaux et artisanaux. Ainsi, le long de l'une de ces rues, qui a reçu le symbole n° 1 et tracé sur 100 m, il y avait des zones résidentielles XIII et VI d'un côté, et de l'autre - III, XX, VII et XVI. Chacun de ces ensembles se composait de dizaines de complexes et de plus d'une centaine de pièces.

Ainsi, le quartier résidentiel - objet III, situé dans la partie nord-est de la ville, ressemble à un rectangle presque régulier de 190x35 m allongé du nord au sud. La façade ouest, dans un

premier temps, sur 100 m, s'étire sous la forme d'un mur avec cinq ouvertures et un auvent, puis au sud il prend un caractère différent. La façade orientale est davantage disséquée par les portes et les auvents. L'ensemble de la gamme se compose, selon O.G. Bolshakov, de huit complexes, dont chacun comprend 10 à 15 chambres.¹ Les complexes se composent de locaux au premier étage et d'une rampe menant au deuxième étage. Le centre des complexes était une grande salle carrée. Les complexes sont séparés les uns des autres par des murs blancs.

L'objet VI / XIII a une disposition moins régulière que l'objet III. Les locaux de ce complexe jouxtent les remparts de la ville, laissant un espace libre à sa rupture - une cour. B. Ya Stavisky distingue ici de nombreux complexes, dont chacun se compose de quatre à dix pièces à l'étage inférieur. Plusieurs d'entre eux ont une grande salle de cérémonie avec un couloir voûté qui y mène, des pièces supplémentaires et une rampe dans la salle du deuxième étage. Ces complexes sont similaires aux complexes décrits ci-dessus de l'objet III.

Comme le note V. L. Voronina, il est prévu de diviser chacun de ces complexes en deux parties: la partie avant et la partie résidentielle elle-même. Les complexes les plus riches avaient une entrée conçue sous la forme d'un auvent. Les pièces du rez-de-chaussée sont généralement voûtées, très hautes (jusqu'à 5 m) avec des sofas le long des murs. Ces pièces étaient sombres et mal éclairées. Des rampes ou des escaliers menaient au deuxième étage. Les deuxièmes étages étaient évidemment beaucoup plus légers. Il est possible qu'ils aient été adaptés pour des logements d'été. Le centre de ces complexes, comme indiqué, était de grandes salles carrées (d'une superficie moyenne de 50 à 80 mètres carrés). De hautes sofas couraient autour de leurs murs, et en face de l'entrée, la sofa ressemblait à une large scène à rebord. Dans ces halls, un plafond plat en bois reposait sur quatre colonnes, avec une lucarne au centre. Les murs des salles étaient recouverts de peintures et les colonnes sculptées. Il y avait aussi des statues en bois sculptées.

Chacun de ces complexes, ou section, est une habitation d'un représentant de la noblesse, où il y a des locaux pour le propriétaire et les membres de sa famille, des locaux séparés (parfois isolés) pour les domestiques et les buanderies, ainsi qu'une salle de cérémonie, qui peut avoir partiellement rempli les fonctions de «mehmankhana» (maison d'hôtes) riche habitation tadjike du XIXe - début du XXe siècle.

Outre ces complexes, les massifs en comprenaient d'autres, dépourvus de salles d'apparat, de plus petite taille et beaucoup plus modestes voire pauvres. Ce sont les habitations de la population urbaine ordinaire.

L'un des complexes de l'objet VI a une disposition spéciale. Il dispose de quatre salles de cérémonie, dont une salle de cérémonie rectangulaire (12,7x7,9 m). On a trouvé 100 dés, parmi les peintures murales dans la salle - une scène d'un jeu avec un plateau et des dés. Bien qu'il soit impossible de confirmer enfin la conjecture de V.L. Voronina selon laquelle il s'agissait d'une sorte de "salle de jeux", l'objectif public du complexe ne fait aucun doute.

Les zones résidentielles n'étaient pas des bâtiments uniques. Ils se sont agrandis et reconstruits à plusieurs reprises.

Ces dernières années, il a également été possible de déterminer la vocation de locaux isolés (parfois en deux parties) avec un accès direct aux rues de la ville. Sur les sections excavées de quatre rues, le nombre de ces locaux dépassait les quatre douzaines. Dans certaines pièces, il y a des forges, des pièces de sablage, des foyers avec des murs en laitier et d'autres traces d'activité industrielle. Il y a relativement beaucoup de pièces dans toutes ces pièces. A.M. Belenitsky non sans raison les considère comme des ateliers et des magasins, ou les deux à la fois.

L'un de ces complexes est attaché à un riche immeuble résidentiel et se compose d'un site faisant face à cette rue et de 11 petites pièces qui la dominent. Un auvent les longeait. Les

¹ V.L. Voronina distingue 14 sections ici.

bazars s'étaient le long des chemins de la ville. Comme à l'époque du Moyen Âge développé, ils combinent les fonctions de commerce et de production.

Selon A. M. Belenitsky, «les fouilles de ces dernières années ont radicalement changé l'idée du réseau routier de la ville. Devant nous se trouve un réseau régulier de rues rectangulaires divisant les bâtiments en quartiers relativement bien définis. Sans aucun doute, il y avait aussi des zones de tailles les plus variées.»¹

Dans la moitié nord de la colonie, il y a une grande dépression - un carré. À l'ouest, il y avait deux collines, qui se sont avérées être des bâtiments de bâtiments publics attenants, qui sont le plus souvent identifiés comme des temples: sud (n ° 1) et nord (n ° 2). Les complexes du temple se composaient de deux parties: le bâtiment du temple lui-même et la clôture, qui comprenait de nombreux locaux auxiliaires (résidentiels et utilitaires). Dans le même temps, la salle du temple du complexe n ° 2 est située au centre de la cour, entourée de tous côtés par une clôture de locaux (les dimensions de la cour sont de 75 à 80 m d'est en ouest, à 60 m de nord au sud), et dans le complexe n ° 1, la cour est adjacente à un côté (oriental). Les locaux du temple sont placés sur un stylobate et surélevés par rapport à la cour. Une fois à l'intérieur de la clôture, le visiteur pouvait voir un portique-terrasse à six colonnes sur le même axe que le portail (sa longueur le long de la façade est d'environ 21 m). Derrière, dans les profondeurs, il y a un auvent, ouvert sur la cour, c'est-à-dire, à l'est, une salle carrée à quatre colonnes (7,85x8,1 m dans une église et 8,1x10,3 m dans une autre). De là, on pouvait entrer dans un petit sanctuaire rectangulaire situé dans les profondeurs. Sur les côtés et à l'arrière, le bâtiment principal était entouré d'une galerie de contournement reliée à un portique-terrasse. Les murs des salles centrales à quatre colonnes et des terrasses-auvents étaient recouverts de peintures, apparemment, il y avait aussi une sculpture en argile. L'entrée de la clôture du complexe n ° 2 était ornée d'un bas-relief d'argile. A.M. Belenitsky a prouvé que certaines des peintures de ces complexes avaient une signification rituelle et a également clarifié l'histoire des complexes.

Même en ruines, les bâtiments des temples font une impression majestueuse. L'architecte s'est fixé une tâche précise, qu'il a résolue avec brio. Un riche portique surplombant la place offre une vue sur le bâtiment central du temple. «Le temple, élevé sur une plate-forme, domine l'espace de la cour, complètement ouvert au spectateur avec sa large rampe, sa colonnade lumineuse et sa riche salle. On peut imaginer la splendeur festive de l'édifice - l'élan des colonnes, le dessin délicat des sculptures, la symphonie des couleurs scintillantes dans les profondeurs des auvents, grands ouverts à la rencontre du soleil levant.»²

Toutes ces fouilles ont révélé l'horizon supérieur du Shakhristan, qui remonte aux VIIe-VIIIe siècles (les périodes antérieures sont encore mal comprises).

C'était l'apogée de la ville. Il a été interrompu par l'invasion arabe. Dans certaines régions, des traces d'un grand incendie peuvent être tracées - probablement 722 après J.-C., mais il est possible que ce soit un peu plus tard (avant 738/39).

Vers 738-740 la ville est à nouveau restaurée. Cependant, alors, dans les années 70 du VIIIème siècle, peut-être en relation avec le soulèvement de Muqanna, Penjikent a de nouveau été détruit par les troupes arabes, et cette fois la vie à Shakhristan et Rabad a complètement pris fin.³

¹ Беленицкий А. М., 1956, стр. 179-186, 194-195. Pour la description ci-dessus des fouilles à Shakhristan, en outre, des documents publiés par les dirigeants et les participants des fouilles ont été utilisés. (Беленицкий А. М., 1958; Большаков О. Г., 1964; Воронина В. Л., 1958, 1964; Ставиский Б. В. 1964 б; Распопова В. И., 1971 и др.).

² Воронина В. Л., 1957, стр. 131. Pour une description détaillée des fouilles des temples et des découvertes qui y ont été faites, voir; Беленицкий А. М., 1950 б; 1958, стр. 105-113 и др.

³ Большаков О. Г., 1964, стр. 118-120.

Dans certaines régions, les couches sous-jacentes ont également été étudiées. Il s'est avéré que la citadelle et le shakhristan entourés d'un mur sont apparus au Vème - début VIème siècles. C'est à cette époque que la ville grandit et se forma.¹

Simultanément, A.I. Terenojkin a commencé les fouilles de la citadelle. Ces dernières années, un jeune archéologue A. Isakov a travaillé avec succès ici.

Ils ont établi que la citadelle se compose d'un donjon avec une plate-forme attenante et un niveau inférieur de bâtiments faisant face au Shakhristan. C'est ici qu'un complexe de salles de cérémonie a été découvert, y compris d'immenses salles avec des sofas et des représentations sur scène. La place centrale est occupée par une immense salle de cérémonie (10x12,5 m) avec une loggia profonde. Une caractéristique de sa disposition est la disposition en trois étapes des plates-formes qui s'élèvent de l'entrée à la loggia. Trouvé des parties en bois des fondations du trône. Les locaux sont décorés de magnifiques peintures murales gravement endommagées par l'incendie. Il est très probable que ce soient les vestiges du palais Devashtich.²

La banlieue couvre une superficie de 20 à 25 hectares. Il n'y a pas eu de développement continu, mais des domaines séparés ont été localisés. En 1951-1953, neuf manoirs ont été fouillés, qui ressemblaient à des collines avant les fouilles. L'une de ces collines, isolée, mesurait 22x16 m et une hauteur de 2,5 m.

Les fouilles ont déterminé la disposition. La maison comprenait, en plus de l'entrée, trois autres pièces, un couloir et une rampe. Les locaux sont relativement bien conservés. Dans l'arrière-salle, il y avait un pressoir, d'où l'on peut conclure que la famille vivant dans ce domaine était engagée dans la vinification. Les propriétaires du domaine vivaient dans d'autres locaux: dans l'un, peut-être, ils élevaient du bétail.

Parfois, à quelques mètres des immeubles résidentiels, il y avait des naus - des tombes où les habitants des banlieues enterraient les morts.³

La nécropole de la ville est située à moins d'un demi-kilomètre des murs sud du shahrstan. Ici, on peut compter maintenant 70 collines (à l'origine il y en avait au moins 2-3 fois plus). Trois douzaines d'entre eux ont été fouillés - ils se sont avérés être des naus, où des ossuaires avec les os des morts ont été placés. Ce sont de petites chambres avec une entrée voûtée (après l'enterrement, l'entrée était bloquée). La zone intérieure de la chambre est généralement de 4 à 5 mètres carrés, mais atteint 10 mètres carrés). Le long des murs - sofas, sur lesquels étaient placés des ossuaires.⁴

Au cours des fouilles, une richesse de matériaux a été obtenue sur la construction et l'architecture, l'art, divers aspects de l'artisanat.⁵

Samarkand, Varakhsha et autres agglomérations urbaines

Samarkand était la capitale de Sogd. La ville était située sur la colonie Afrasiab.⁶ Le territoire de cette colonie est de 219 hectares. Les fouilles archéologiques sur Afrasiab ont été effectuées par N.I. Veselovsky, V.V. Bartold, V.L. Vyatkin. Les fondations des connaissances modernes sur Afrasiab ont été posées par les fouilles de A.I. Terenojkin. Des recherches archéologiques approfondies à Afrasiab, menées depuis 1958 par des archéologues ouzbeks sous la direction de V. A. Shishkin et Ya. G. Gulyamov, ont conduit à des découvertes de

¹ Беленицкий А. М., 1967, стр. 8-9; Маршак Б. И., 1964.

² Тереножкин А. И., 1950 а; Ставиский Б. Я., 1950; Исаков А., 1971.

³ Большаков О. Г. и Негматов Н. Н., 1958; Воронина В. Л., 1958, стр. 203-209.

⁴ Воронина В. Л., 1957, стр. 133-135; Ставиский Б. Я. и др., 1953.

⁵ Une description détaillée du processus d'excavation et des matériaux trouvés est disponible dans les piles publiées de A. Yu. Yakubovsky, M.M. Dyakonov, A.M. Belenitsky et d'autres.

⁶ V. A. Livshits pense que le nom d'origine sogdienne d'Afrasiab était «Parshavap» (littéralement «Au-dessus de la rivière Noire»), qui a alors commencé à être prononcé en tadjik «Parsiab», et au cours des siècles suivants, il a été interprété comme «Afrasiab». - Лившиц В. А., 1965 а, стр. 5).

premier ordre. Cependant, de nombreuses questions de l'histoire de Samarkand VI-VIII siècles reste incertain.

A.I. Terenojkin pense que c'était l'apogée de Samarkand.¹ Il y avait une citadelle dans la partie nord de la ville et shakhristan au sud. Pendant cette période, la ville agrandie était entourée au sud par un anneau de murs à deux rangées (le périmètre du mur de Shakhristan est d'environ 2 km); au nord, les falaises au rivièrè Siab. Les murs étaient dans une large mesure parallèles les uns aux autres à une distance de 8 à 10 m, et celui de l'intérieur était beaucoup plus puissant et les tours étaient décalées. Ce mur à deux rangées (il est appelé le second) incluait une banlieue de la période précédente, c'est-à-dire des IV-V siècles, dans la zone urbaine protégée. Mais aux VIe-VIIe siècles, après la construction du mur à deux rangées, le territoire de la ville s'est à nouveau étendu bien au-delà des fortifications de la ville, la ville s'est étendue vers le sud, en direction du canal principal.

Ainsi, Samarkand VI-VIII siècles était très fortement fortifié. Sans autre preuve, il est clair que la présence de deux rangées de murs a considérablement augmenté l'efficacité des fortifications de la ville. La porte sud du mur à deux rangées était située à l'endroit de la plus grande distance entre les deux murs. Dans ce secteur, les deux lignes sont reliées par des cavaliers semi-circulaires, de sorte que l'ennemi, qui a franchi la porte extérieure, est tombé dans un compartiment semi-circulaire, qui a été abattu de tous les côtés. La porte orientale était encore plus fortifiée: il y avait deux tours à l'extérieur et un mur avec un passage camouflé à l'intérieur.²

En 1965, environ au milieu de la colonie Afrasiab, à l'extérieur du deuxième mur de la ville, un grand complexe architectural a été découvert. Des fragments de peintures ont été conservés dans certaines chambres. Dans l'une des salles, il y a des poutres carbonisées avec des traces de décorations sculptées et des figures de cariatides mal conservées. Deux salles de cérémonie avec des peintures se sont révélées particulièrement intéressantes.³

L'un des plus grands centres de Boukhara Sogd était la colonie de Varakhsha. Les fouilles ont été effectuées par V. A. Shishkin en 1938-1939 et 1949-1954. La partie principale de la colonie de Varakhsha est une colline, en plan se rapprochant d'un triangle. Sa superficie est d'environ 9 hectares, sa hauteur est d'environ 10 m. Le massif de la citadelle s'élève encore de 9,5 m (il s'élevait initialement de 30 m au-dessus des environs!). C'était une grande structure (avec des côtés de 31 m), érigée sur une base stylobate pakhsin (blocs d'adobe). À l'ouest de la citadelle se trouvait le palais de Boukhar-Khudat. Ce palais se composait d'une série de salles de différentes tailles, entourées à l'ouest par une vaste salle du trône ouverte. Les salles de cérémonie étaient situées dans une rangée. Certains d'entre eux étaient très grands. Les murs de nombreuses pièces du palais étaient recouverts de magnifiques ornements en stuc sculpté et de magnifiques peintures de sujet. En face du palais, il y avait manifestement des bâtiments de temple. Dans les parties nord, est et ouest de Varakhsha, il y avait des bâtiments des habitants de la ville.⁴

Parmi les autres villes de l'oasis de Boukhara, il faut mentionner Paykend, dont la superficie a atteint 20 hectares.⁵ Il avait de fortes fortifications de la ville, y compris une citadelle. Les anciennes colonies de la région de Samarkand comprennent Kafir-qala⁶ et l'horizon supérieur de Tal-i Barzu.⁷

¹ Тереножкин А. И., 1950 б, стр. 161. Ср.: Массон М.Е., 1950, стр. 160-161 (à Samarkand «l'accomplissement d'un certain bien-être est célébré»).

² Пачос М. К., 1967; voir également, 1966.

³ Шишкин В. А., 1966; Альбаум Л. И., 1971.

⁴ Шишкин В. А., 1963; Нильсен В. А., 1966, стр. 35-36.

⁵ Якубовский А. Ю., 1940, стр. 51-64; Нильсен В. А., 1966, стр. 17.

⁶ Шишкина Г. В., 1961; Нильсен В. А., 1966, стр. 23-25.

⁷ Григорьев Г. В., 1940 а.

De nombreuses colonies et châteaux ont été étudiés dans la vallée du haut Zeravshan grâce à de nombreuses années de fouilles par B. Ya. Stavisky. Ainsi, à 12 km du château sur le mont Mug, près du village de Madm, B. Ya. Stavisky et Yu. Yakubov étudient la colonie de Gardon-i Hissor - une grande structure de type palais située sur un sommet de montagne. Il a été détruit par le feu. Le bâtiment principal du palais comprenait plus d'une douzaine de pièces différentes, y compris une grande salle de cérémonie, un sanctuaire domestique, etc. De beaux exemples de bois sculpté ont été trouvés ici. De nombreux monuments ont été explorés dans la vallée de la Magie. Au total, plus de 50 monuments médiévaux ont été identifiés dans la région du Zeravshan supérieur.¹

Et, enfin, de nombreuses grandes agglomérations urbaines au début du Moyen Âge se trouvaient, comme le révèlent les travaux de S.K. Kabanov, dans le sud de la Sogd - dans le bassin de la rivière Qashqadarya.

Entreprise de construction

Dans la partie précédente, nous avons déjà traité d'une manière ou d'une autre de nombreuses problématiques liées à l'activité de construction. Les principaux matériaux des murs du Sogd au début du Moyen Âge, ainsi que dans toute l'Asie centrale, étaient les pakhsa (la terre battue) et les briques rectangulaires en adobe de grand format (souvent 50-52x25-26x10-12 cm). Les briques cuites étaient rarement utilisées, principalement pour le pavage des sols, etc. Des piliers et des colonnes en bois étaient utilisés comme supports dans les structures porteuses. Le bois était également largement utilisé dans les sols plats.

Les murs étaient si épais qu'il n'y avait aucun besoin pratique de fondations. Seuls quelques exemples de fondations sont connus. A Varakhsha, sous les colonnes de la salle du trône, une fondation profonde était faite de briques brûlées et de boue (près de 2 m de profondeur), il y avait aussi une fondation dans le sanctuaire de Penjikent. Les sols étaient le plus souvent en argile-adobe et constitués de plâtre dense. Dans certains cas, le sol était fait de briques d'adobe ou même de briques cuites (par exemple, à Penjikent, Varakhsha). Dans les régions montagneuses, la pierre était utilisée pour le revêtement de sol.

Il existe quatre types de murs dans les bâtiments; pakhsa (la terre battue), brique, une combinaison de pakhsa et de briques et une maçonnerie combinée brique-pakhsa. L'épaisseur moyenne des murs de briques est de 1 à 1,6 m.

Les locaux étaient reliés les uns aux autres par des passages, généralement recouverts d'arcs en coin de plusieurs types. Les arcs étaient en briques d'adobe. Dans les ouvertures, il y avait des portes en bois, parfois doubles, et elles étaient disposées de la même manière que les portes des habitations pré-révolutionnaires tadjiks; sur deux coins du panneau de porte, il y avait des pointes en bois qui tournaient dans les fentes du seuil et du linteau supérieur. Des pièces rectangulaires étroites d'une portée d'environ 3 m étaient couvertes de voûtes en briques d'adobe, généralement réalisées selon la technique des «segments inclinés» utilisée dans l'Orient ancien. Les petites pièces carrées étaient couvertes de dômes. Ainsi, sur Afrasiab, une salle de 4,3 x 4,3 m avec un plafond en dôme a été excavée. Les plus grandes pièces avaient du parquet sur des piliers ou des colonnes. Ainsi, quatre colonnes centrales ont été installées dans les halls d'habitation carrés des complexes de Penjikent. Ils étaient reliés par des poutres et à partir d'elles des poutres étaient posées sur les murs. La place centrale, semble-t-il, a été construite de la même manière que jusqu'à présent dans les habitations du Pamir "ruzan" - à partir de couronnes en bois progressivement effilées, disposées à un angle de 45 ° les unes par rapport aux autres. Il y avait une lucarne au centre.

¹ Ставиский Б. Я., 1957 а; 1961 в; 1961 г; 1964 а.

Dans les locaux, à en juger par les restes brûlés, il y avait probablement des sièges en planches spacieux, rappelant le "kat" ethnographique tadjik et d'autres, plus massifs, comme le "takhta" (planche).¹ Différents meubles sont connus à partir d'images de peintures murales.

Peinture

Des monuments de peinture sogdienne ont été trouvés à Penjikent, Varakhsha, Samarkand.

À Penjikent, des peintures murales ont été trouvées dans 60 chambres. Ce nombre énorme montre à quel point l'art monumental était répandu dans la vie des Sogdiens, car il ne faut pas oublier que ce qui nous est parvenu est de pitoyables miettes d'anciennes richesses.

Les premières publications des découvertes du tableau de Penjikent ont été faites par A. Yu. Yakubovsky, M. M. Dyakonov, A. M. Belenitsky. A. Yu. Yakubovsky a accordé la plus grande attention à la signification historique générale de la découverte des peintures murales, M. M. Dyakonov - leurs caractéristiques stylistiques, et A. M. Belenitsky - l'interprétation de leurs sujets. Les peintures, découvertes au cours de la dernière décennie et demie, ont été publiées (pas encore complètement) par A.M.Belenitsky.

De nombreuses salles de cérémonie avaient des murs jusqu'à 100 mètres carrés et plus, qui ont été recouverts de peinture à plusieurs niveaux. Ses parcelles sont extrêmement variées. Surtout souvent, les images reproduisent une sorte de légendes épiques. Ainsi, dans le hall 41 de l'objet VI, près de 40 m² de peinture, et il a été conservé sur toute la hauteur des murs. Les murs étaient divisés en gradins horizontaux, séparés les uns des autres par des bordures. L'un des sites avait quatre niveaux, dont le deuxième en partant du bas est le mieux conservé. Sur fond bleu, passant de mur en mur, une seule composition s'étire - sa longueur est d'environ 15 m (la moitié du périmètre des murs). Voici comment A.M. Belenitsky le décrit: «La composition se compose de six épisodes ou scènes séparés, dont le personnage principal est le même guerrier-cavalier sur un cheval rouge foncé (bai). Dans le premier épisode, on le voit à la tête d'un groupe de cavaliers habillés en armure, apparemment en campagne. Dans le deuxième épisode, notre héros est représenté en train de lancer un lasso au grand galop vers l'ennemi - également un cavalier. Dans le troisième, le héros est montré au moment d'un combat avec un monstre serpentin - un dragon. De plus, le cavalier monte à nouveau à la tête d'un groupe de soldats, et le monstre avec lequel il a combattu est vaincu aux pieds des chevaux de ses compagnons. Le cinquième épisode montre le héros combattant un ennemi - également un cavalier, tandis que ses compagnons combattent un grand groupe de démons. Enfin, le dernier épisode montre notre héros combattant un autre guerrier-cavalier». Le monstre des épisodes trois et quatre a un long torse serpentin enroulé, se terminant par le haut du corps de la femme et la tête d'une lionne. Peut-être avait-il aussi des ailes. Les vieux Tadjiks appelleraient un tel monstre "ajdahor". Les flammes jaillirent des blessures du monstre. Les démons-dévs ont des corps et des têtes humains, des visages féroces, des cornes de chèvre et de taureau, des pattes de chèvre. Deux démons se battent dans un char.

A.M. Belenitsky a réussi à identifier l'image sur cette composition avec une légende épique spécifique, à savoir avec la légende de Rustam. Dans "Shah-namé", dans un cycle de légendes sur les exploits de Rustam, il raconte, en particulier, la lutte de Rustam avec le dragon, le combat unique entre Rustam et le chevalier Awlad, que Rustam capture avec l'aide d'un lasso, sur la victoire du héros sur deux dévs. De plus, A.M. Belenitsky a dessiné pour l'explication et le texte sogdien, qui raconte également la lutte de Rustam avec les dévs.²

A.M. Belenitsky considère également les images de scènes de bataille auxquelles participent des femmes héros comme des scènes épiques. Les guerriers d'Asie centrale ont vraiment pris part aux batailles dans les temps anciens, et les auteurs anciens ont conservé des

¹ Воронина В. Л., 1964, стр. 78-87.

² Беленицкий А. М., Ставиский Б. Я., 1959, стр. 62—66; Беленицкий А. М., 1967, стр. 23.

passages sur les exploits étonnants de Tomiris, Zarina et d'autres femmes. Ces exploits ont servi de base aux légendes et contes est-iraniens, qui ont ensuite été reproduits dans les monuments de l'art. Les échos de ces légendes ont également été conservés dans le "Shah-namé".¹

Il existe de nombreuses images liées au culte et à diverses cérémonies de culte. Voici la scène de deuil de la jeunesse décédée, que A. Yu. Yakubovsky a proposé de considérer comme le légendaire héros d'Asie centrale Siyavush (cependant, plusieurs autres interprétations ont été proposées). On peut également pointer vers les images d'une divinité à quatre bras, dans laquelle A.M. Belenitsky, et après lui et d'autres chercheurs, voient l'image de Nana (Nanaya). Il est caractéristique que les pièces de monnaie des dirigeants Penjikent portent son nom: de toute évidence, la maison dirigeante de Penjikent vénéra cette divinité. Le culte des luminaires se reflète également dans la peinture de Penjikent.

De nombreuses peintures murales reflètent divers sujets du folklore et des fables animalières. Voici comment A. M. Belenitsky raconte à leur sujet: «Un exemple est la scène du héros libérant une fille d'un arbre, dans lequel elle a été emprisonnée, évidemment, par le charme de quelqu'un. La même chose est l'origine de sujet et jusqu'à présent connue du conte de fées populaire sur «l'oiseau du bonheur», qui, soit dit en passant, est devenu la propriété du folklore mondial. D'un intérêt particulier est une petite image, qui représente un lièvre, qui, avec des discours rusés, a forcé un lion à sauter dans un réservoir profond et a ainsi sauvé les animaux de sa tyrannie. Cette image pittoresque est une illustration très précise d'une parabole de la collection indienne "Panchatantra".²

Plus encore, peut-être, diverses scènes et sujets, empruntées par l'artiste à la vie qui l'entoure bien connue de lui. Les scènes de bataille sont frappantes par leur complexité et leur variété. Les fêtes de la noblesse sont souvent représentées. Il existe également des parcelles domestiques d'un type différent: jouer à un jeu de société comme le backgammon, la lutte, etc. il y a aussi une décoration architecturale.

Les chercheurs distinguent plusieurs styles dans la peinture de Penjikent et identifient des couches chronologiques.³ On ne peut s'empêcher de ressentir l'étonnante harmonie du tableau de Penjikent, enchantant le charme de nombreuses images. La grâce et le calme intérieur de la harpiste, qui doigte pensivement les cordes de son instrument, suscite l'admiration. Ou une autre scène: cavalier et cavalière. On ne sait pas où vont le noble Sogdian et son compagnon et de quoi ils parlent, mais ce couple nous introduit aussi dans le monde des images artistiques, lointaines et en même temps un peu proches de nous.

Les peintures murales de Varakhsha sont également extrêmement intéressantes et importantes. Dans la salle rouge du palais de Varakhsha, au-dessus des sofas, il y a un panneau pittoresque. Il contient une composition unique: des groupes d'éléphants avec des personnes assises dessus sont placés à égale distance. Des monstres (parfois des lions orange) ou des griffons à ailes blanches attaquent les éléphants de différentes directions. Dans le hall d'Est, les peintures sont complètement différentes. Sur un mur, il y a une cavalcade de guerriers montés. Le centre d'une autre composition est une énorme figure d'un roi sur un trône, dont les jambes sont décorées d'images de chameaux ailés. Gauche et droite - images de nombreuses figures, un autel. Des restes de peintures ont également été trouvés dans d'autres pièces du palais.⁴

Sur Afrasiab, comme déjà mentionné, un bâtiment avec de magnifiques peintures a été découvert. Dans une pièce, une arche était représentée sur le mur avec les figures d'un homme

¹ Беленицкий А. М., 1960.

² Беленицкий А. М., 1967, стр. 24-25.

³ En plus de ce qui précède, voyez quelques-unes des œuvres principales: "Peinture de l'ancien Penjikent". Recueil d'articles. M., 1954; "Sculpture et peinture de l'ancien Panjikent". Recueil d'articles. M., 1959.

⁴ Шишкин В. А., 1963, стр. 150-165.

et d'une femme assis à l'intérieur. Une autre salle de cérémonie (11x11 m) est l'une des salles centrales. Sur sa paroi orientale, il y a une scène associée à l'élément eau (vagues bleues et personnes flottantes, oiseaux, poissons, etc.). Sur le mur sud, il y a une image d'une procession se dirigeant vers le château, sur le site de laquelle des gens se tiennent. La procession elle-même est une grande composition artistique composée de cavaliers sur un éléphant, des chameaux et des chevaux. Devant se trouve un éléphant blanc sur lequel une personne importante est assise dans un palanquin: une princesse ou la reine, et sur le dos de l'éléphant, derrière le palanquin, siège sa servante. L'éléphant est suivi de trois femmes à cheval. Sur la première main, il y a une courte inscription en sogdian: «Près de la dame». Derrière eux, deux hommes armés sur des chameaux, des baguettes à la main; quatre oiseaux blancs (oies), accompagnés de deux hommes la bouche attachée et, enfin, une énorme figure de cavalier, 2 fois plus grande que les autres. Peut-être s'agit-il de l'apport de la mariée - l'ambassade (la figure sur l'éléphant est la mariée, la grande figure du cavalier est la tête de l'ambassade). Sur l'autre mur, il y a une scène pour recevoir des ambassadeurs - des hommes de différentes ethnies.¹ Sur les vêtements de l'une des figures, il y a une inscription sogdienne sur l'ambassade de Tchaganian (voir le texte aux pages 251-252). Ces peintures Afrasiab sont la création d'artistes métropolitains, des œuvres d'art de premier ordre. Ils sont superbement exécutés, et dans une gamme extrêmement lumineuse (un détail de ce tableau est reproduit sur l'emballage de ce livre).

Les peintures murales du début du Moyen Âge Sogd sont bien sûr importantes, non seulement en tant que monuments d'art de leur époque. Nous avons déjà évoqué d'autres aspects de leur signification: en substance, il s'agit d'une encyclopédie réelle, bien que non exhaustive, de la vie et de l'idéologie des Sogdiens. Il ne faut bien sûr pas oublier que le langage de cette encyclopédie est celui des images artistiques, dont l'interprétation sans ambiguïté et incontestable est loin d'être toujours possible.

Immédiatement après les premières découvertes de la peinture de Penjikent, M.M. Dyakonov a souligné que leur signification allait bien au-delà des frontières de la culture de Sogd et de l'Asie centrale dans son ensemble. Il croyait à juste titre qu'il serait désormais possible de retracer le «courant d'Asie centrale» dans l'art du Turkestan oriental (ses monuments ont été découverts à la fin du XIXe - début du XXe siècle grâce aux travaux du russe, allemand, français, anglais et les expéditions japonaises), ainsi que de déterminer chronologiquement des groupes séparés, datant encore dans une large mesure indéfiniment et cumulativement.²

M. M. Dyakonov lui-même a signalé un certain nombre d'éléments sogdiens et d'Asie centrale dans l'art du Turkestan oriental. Intéressantes et convaincantes sont les observations du scientifique italien M. Bussagli, qui est allé plus loin en développant la question de l'influence de l'art d'Asie centrale sur le Turkestan oriental (plus largement, l'Asie centrale).³ Cependant, il faut admettre que les chercheurs viennent à peine de toucher ce sujet des plus intéressants et des plus nobles; un vaste champ d'activité s'ouvre ici.

Sculpture.

Art de la musique et de la danse

Dans l'art sogdien, avec la peinture, la sculpture occupait une place importante. Le matériau pour cela était de l'argile, de l'albâtre (morceaux), du bois.

Une sculpture monumentale en argile a été trouvée à Penjikent. Elle a été utilisée pour décorer la verrière du deuxième complexe du temple. Ici, le long des murs s'étendait un

¹ Шишкин В. А., 1966, стр. 14-22; Альбаум Л. И., 1971.

² Дьяконов М. М., 1954 а, стр. 89-90.

³ Bussagli M., 1963, S. 42-51.

panneau d'une longueur totale d'environ 8 m. C'est un paysage fluvial fantastique. Des animaux fantastiques, des poissons et des personnages humanoïdes sont représentés en haut relief sur le fond en relief de la surface ondulée de l'eau. Sur l'un des murs au centre se trouve une figure humanoïde émergeant de l'eau. Des poissons et des animaux fantastiques s'y dirigent. Au centre du panneau du troisième mur se trouve une figure humanoïde dont le corps ressemble à deux queues enroulées. Il y a aussi une image d'un monstre avec une bouche ouverte. Nous pouvons convenir avec A.M. Belenitsky que ce relief et les créatures qui y sont représentées personnifiaient l'élément eau, en particulier Zeravshan, dont le nom grec «Politimet» signifie «vénéré», et le Sogdian «Namik» était associé au concept de «glorifier».

Il y avait aussi une magnifique sculpture en bois à Penjkent. Ce sont $\frac{3}{4}$ figures grandeur nature des danseurs. Les figures torse nu jusqu'à la taille sont représentées dans une répartition complexe. La main gauche reposait sur la cuisse, la jambe droite était pliée au genou et jetée sur la jambe droite gauche. Colliers, cordes avec des cloches, couvertures complexes de la moitié inférieure du corps - tout cela était en harmonie avec la silhouette élancée.¹ Les vers du poète viennent involontairement à l'esprit, qui, ravi des danseurs d'Asie centrale, s'est exclamé:

Danseur, danseur!

Le cœur est au diapason des cordes, les mains sont soumises au tambour!

Les cordes et le tambour appellent et les deux manches se gonflent.

Comme la neige tourbillonnante, elle se précipite dans un tourbillon, tourne, se précipite dans une danse.

Tourne à gauche, tourne à droite, ne sachant pas la fatigue,

Mille cercles, dix mille tours et il n'y a pas de fin

Dans le monde des hommes ou parmi les animaux, il n'y a personne à qui la comparer,

Les roues du chariot de course sont lentes, le tourbillon est à la traîne.²

Les figures Penjkent des danseuses sont une image visible de ces magiciens de la danse, que les étrangers appelaient «un tourbillon de filles en rotation». Les danseuses de Tchatch, Kumed, Kesh, Maymurg et surtout Samarkand étaient célèbres. Vêtus de robes cramoisies à manches en brocart, de pantalons à motifs verts et de chaussures en peau de daim rouge, ils étaient exceptionnellement gracieux dans leur danse rapide, parfois exécutée sur un ballon. Lorsque la danse atteignait son paroxysme, le chemisier se jetait et le public voyait le corps à moitié nu du danseuse. Le rythme de la danse était si élevé qu'il en parut au poète: dans un autre moment et la danseuse s'envolait comme un nuage et atteindrait le soleil.³ C'est au moment de l'apogée de la danse, on pense, que les danseuses sont représentés sur les sculptures de Penjkent.

Les habitants de Sogd et des domaines voisins étaient célèbres non seulement pour leur haute culture de la danse, mais aussi pour leur musique. Les noms de dix instruments de musique de Boukhara sont connus. Il y avait des mélodies de chant et de danse. Certaines danses et chants étaient exécutés individuellement, d'autres collectivement. Boukhara était également célèbre pour ses acteurs. Le théâtre de marionnettes est arrivé en Chine au VII^{ème} siècle de l'Asie Centrale.

Mais revenons aux reliefs en bois sculptés de Penjkent. Des frises ornementales géométriques et florales ornaient les murs des bâtiments, les colonnes et les poutres au sol

¹ Беленицкий А. М., 1959, стр. 78-86.

² Рифтин Б. Л., 1960, стр. 128.

³ Schafer E. H., 1963, p. 55-56.

étaient recouvertes de sculptures.¹ De nombreux fragments de reliefs en bois contenaient des images complexes entourées de losanges ou d'arcs; par exemple, une figure humaine assise sur un trône, ou une personne dans un char, etc. Ces œuvres ont une forte tradition remontant à l'art de Kushan.²

Le palais de Varakhsha se caractérise par la présence de grandes surfaces murales recouvertes d'un décor d'albâtre. Les murs étaient recouverts d'une couche d'albâtre (de 1,5 à 20 cm d'épaisseur). La sculpture en a ensuite fait un panneau ornemental. Les motifs d'ornementation étaient très divers. Parfois, il s'agissait d'un motif géométrique simple - un chevron, des rangées de triangles simples, des carrés, etc., reliés les uns aux autres de différentes manières. Des carrés avec des rosaces inscrites, un motif en étoile, une combinaison de motifs floraux et géométriques - toutes ces compositions comprenaient de grands cercles ornementaux. Il y a beaucoup d'éléments végétaux développés, en particulier la vigne. Les compositions, manifestement de nature paysagère, comprenaient des arbres de deux à trois mètres avec des troncs épais, des branches et des feuilles, clairement et en détail modélisés, même des brindilles sur les troncs étaient montrées. Dans ces compositions paysagères, une place était occupée par des réservoirs avec des poissons qui y nageaient. Dans le contexte du paysage, des scènes se sont déroulées avec la participation d'animaux et de personnes, d'animaux et d'oiseaux. Des scènes de chasse aux argalis à cornes abruptes, aux sangliers et aux gazelles ont également été représentées. Les cavaliers étaient assis sur des chevaux dont les images atteignaient presque la taille réelle. Certains chevaux étaient ailés. Il existe de nombreuses créatures mythologiques, l'image d'une femme-oiseau est particulièrement intéressante. À propos, l'image d'une femme-oiseau se retrouve sur les produits d'Asie centrale et bien plus tard - au Moyen Âge et même à notre époque (l'image d'une femme-oiseau a été récemment gravée sur des tabatières Samarkand pour le tabac à chiquer). Sculpture aux multiples facettes, audace et richesse se conjuguent ici avec une certaine esquisse, généralisation, qui correspond parfaitement au caractère monumental de l'ensemble du décor.³

Écriture et littérature sogdiennes

Comme déjà indiqué, l'écriture sogdienne est d'origine araméenne. A l'époque en question, l'écriture sogdienne était en italique. Dans la pratique, 18 à 19 caractères de l'alphabet ont été utilisés et certains mots ont été véhiculés par des idéogrammes. En 1965, dans la citadelle de Penjikent, l'archéologue A. Isakov a découvert pour la première fois dans l'histoire l'alphabet sogdien. Sur le côté de la khum (grande cruche) étaient inscrits des lettres et des exercices d'orthographe. L'alphabet se compose de 23 lettres - il s'agit d'un ensemble complet de signes de l'alphabet araméen, y compris ceux qui n'étaient plus utilisés dans la pratique. Il devient clair pourquoi Xuan-tsang a mentionné «vingt et plus» nombre de caractères,⁴ et non 18-19, qui ont été effectivement utilisés: il a reçu ses informations d'un Sogdian lettré, qui lui a donné le nombre théorique de caractères qui étaient possédés par des gens alphabétisés. ... Dans différentes régions d'Asie centrale, l'écriture sogdienne était quelque peu différente; par exemple, les scripts Boukhara et Samarkand Sogdian différaient les uns des autres.

Les monuments de l'écriture sogdienne ont été découverts en premier lieu au Turkestan oriental. Ils ont été écrits dans les alphabets syriaque, manichéen et troisième, qui sont très

¹ Воронина В. Л., 1959. Des panneaux de bois sculptés ont été découverts par В. Я. Ставиский et Ю. Якубов à Madm.

² Беленицкий А. М., 1962 б.

³ Шишкин В. А., 1963.

⁴ Pour une traduction précise de ce lieu, voir: Pelliot P., 1934, p. 48; cp.: Beal S., 1906, p. 26-27 («une trentaine»).

proches, bien que non identiques, de l'Ouïghour. Tous ces textes ont été rédigés dans la même langue. Certains d'entre eux avaient des termes de calendrier qui coïncidaient avec ceux que Biruni appelle Sogdian dans son ouvrage «Monuments des générations passées». Cela a permis d'identifier la langue des monuments ci-dessus avec le Sogdian, et le troisième alphabet s'est avéré être le Sogdian proprement dit.¹

Le déchiffrement de ces textes a été facilité par les matériaux de la langue Yagnobi.²

Pour la première fois, des informations sur la langue yagnob furent obtenues en 1870: lors d'un voyage à Yagnob par l'orientaliste russe A. L. Kun et le tadjik Mirza Mulla Abdurrahman qui l'accompagnait. Plus tard, des informations sur cette langue ont été recueillies par Sh. Akimbetov, E.F. Kal, N.G. Mallitsky, K.G. Zaleman et d'autres. Parmi les scientifiques soviétiques qui ont étudié la langue des Yagnobiens sur place, M. S. Andreev et E. M. Peschereva, S.I. Klimchitsky et L.A. Khetagurov, M.N. Bogolyubov, A.L. Khromov. Des linguistes étrangers, R. Gotyo et G. Juncker, ont également visité Yagnob. Il convient également de mentionner les noms de l'Iraniste allemand W. Geiger et du scientifique français E. Benveniste. La structure grammaticale de la langue Yagnobi a été étudiée. Cette langue s'est avérée être iranienne orientale, qui s'est développée sur la base de l'un des dialectes de la langue sogdienne. Une partie importante de son vocabulaire remonte au vocabulaire sogdien. La préservation de la relique de la langue néo-sogdienne dans la vallée de montagne reculée de Yagnob a fourni une aide précieuse dans l'étude des monuments de la langue écrite sogdienne.³

Ci-dessus, nous avons écrit sur l'alphabet sogdien de Penjikent. Il témoigne en particulier de la disponibilité d'exercices spéciaux pour ceux qui ont appris à lire et à écrire. Des exercices pédagogiques en langue sogdienne se trouvent également en Asie centrale à Merv. Dans la citadelle de Merv A.A., Marouchtchenko a découvert deux alphabets arabes, des fragments de textes arabes, des exercices d'écriture en moyen persan (pahlavi) et en sogdian.

Apparemment, ce sont les vestiges du Dabiristan - l'école des scribes iraniens du VIIIème siècle, où les étudiants maîtrisaient les scripts arabe, moyen persan et sogdien, qui continuaient à jouer un rôle important dans la communication internationale.⁴

Comme il ressort clairement des documents de Mug, il y avait des scribes professionnels hautement qualifiés à Sogd, de nombreux documents étaient écrits avec une excellente écriture cursive. Souvent, à la fin du document, il était noté: «Est écrit tel ou tel sur les ordres de tel ou tel». Par exemple, un scribe nommé Aspanak Devgon est connu. L'un des meilleurs scribes de Samarkand Sogd au début du VIIIème siècle il y avait Ramtish, le fils de Vgashfarn - son écriture calligraphique était écrite "contrat de mariage".

Les documents Mug nous ont apporté la prose commerciale des Sogdiens: documents juridiques, lettres, correspondance commerciale.

Xuan-tsang a noté que dans la Sogd "il y a de la littérature" (options possibles: "quelques chroniques historiques" ou "ils ont des livres et des chroniques historiques").¹

¹ Gauthiot R., 1914-1923; Benveniste E., 1929; Лившиц В. А., 1966.

² Les Yagnobiens sont un petit peuple vivant dans les montagnes du Tadjikistan central, principalement le long de la rivière du même nom Yagnob (un affluent du Fandarya, qui à son tour se jette dans le Zeravshan). Le nombre de Yagnobis est très petit. Dans le dernier quart du XIXe - début du XXe siècle 1250-1400 personnes y vivaient. Selon des informations plus précises datant du début des années 30, le nombre de Yagnobis (à Yagnob) atteignait 2150. Actuellement, il y a plus de 3 mille Yagnobis. En plus de Yagnob, ils vivaient dans d'autres endroits, en particulier dans les villages du haut Varzob. Une partie des Yagnobis parle maintenant le tadjik, d'autres (environ 2,5 mille personnes) sont bilingues.

³ Pour les Yagnobis et leur langue, voir en particulier: Залеман К. Г., 1888; Geiger W., 1901; Маллицкий Н. Г., 1924; Андреев М. С., 1928; Климицкий С. И., 1940 б; 1940 а; Боголюбов М. Н., 1956; Андреев М. С. и Пещерева Е. М., 1957; Хромов А. Л., 1966 б; 1966 а; 1968.

⁴ Певзнер С. Б., 1954; Лившиц В. А., 1962 б, стр. 67-68.

En effet, les Sogdiens avaient une littérature abondante: spirituelle et profane. Ainsi, les œuvres de la littérature bouddhiste sogdienne sont en réalité écrites en écriture sogdienne. Le plus important est la traduction en sogdien "Vessantara-jataki". La présence de textes parallèles de ce jataka dans les langues pali, tibétaine et chinoise a permis à E. Benveniste, l'un des meilleurs connaisseurs de la langue sogdienne, de bien comprendre le texte sogdien de cette œuvre bouddhiste. Le texte sogdien contient 1513 lignes (seules quelques feuilles du début et quelques lignes à la fin n'ont pas survécu).

Le contenu du jataka est le suivant. Un fils tant attendu est né du roi, qui s'appelle Sudashan. Quand il a grandi, il était marié à une belle femme et ils ont eu deux enfants. Pour une offense du prince, son père l'envoie en exil sur une montagne du désert, où vivent des animaux prédateurs et des démons mangeurs d'hommes. La femme, prenant les enfants, le rejoint, bien que le prince ne le veuille pas. Les exilés prennent la route. Sur le chemin, le prince, célèbre pour sa générosité (à cause d'elle, en fait, tous ses ennuis) distribue tous les biens qui lui ont été donnés. Lui, sa femme et ses enfants marchent à pied dans le terrible désert. La divinité suprême, prenant pitié d'eux, leur crée un palais fabuleux. Après un peu de repos, le prince refuse d'y rester, afin de ne pas violer l'ordre de son père, et se lance à nouveau dans un voyage avec sa famille. Il atteint le lieu d'exil, construit une hutte à partir de branches et s'y installe. Sudashan donne à un étranger même ses enfants, et quand, pour tester le degré de sa bienveillance envers les gens, la divinité lui envoie un vieil homme, qui lui demande de lui donner une belle femme, il le fait aussi, mais il laisse l'épouse du prince, disant qu'il reviendra plus tard pour elle. Les enfants donnés par le prince se sont retrouvés avec l'étranger dans la capitale et le roi les a rachetés. Ils racontent à leur grand-père la souffrance et la noblesse de leur père. Après des demandes persistantes, le prince Sudashan retourne dans la capitale et le roi lui cède son trône. La fin du jataka consiste en la conversion du Bouddha, qui explique que le prince Sudashan est lui-même dans l'une de ses naissances précédentes.²

On sait que le cycle Jatak est l'une des sections les plus importantes de la littérature indo-bouddhiste. Il y avait aussi des écrits bouddhistes de nature théologique. Comme l'écrit E. E. Bertels, «la valeur artistique des textes sogdiens décrits, bien sûr, n'est pas grande. Mais il ne faut pas oublier qu'ils sont tous transférables. Il est particulièrement important de noter que ces textes ont posé des tâches assez difficiles pour le traducteur sogdien et l'ont aidé à développer sa propre langue, l'élevant au niveau de la langue littéraire très développée de l'Inde ancienne - le sanskrit».³ Il faut ajouter que la traduction n'était pas littérale et qu'elle s'écartait à certains endroits de l'original. Le traducteur sogdien a introduit dans la traduction certains détails qui étaient absents du texte original et qui correspondaient à la vision du monde et au mode de vie des Sogdiens de cette époque.⁴

À en juger par l'histoire de Narshakhi, à Boukhara, il y avait un cycle de légendes légendaires sur le roi mythique, le héros Siyavush. Ils existaient également sous forme poétique, chantés et récités. La partie d'entre eux qui racontait la mort de Siyavush portait des noms spéciaux, en particulier «Le cri des magiciens». Apparemment, Siyavush était vénéré par les Samarkand Sogdians, ainsi que dans d'autres régions d'Asie centrale.⁵

Une autre partie de l'épopée, liée au héros Rustam et à son cheval Rakhsh, nous est parvenue sous la forme de deux fragments écrits en Sogdian. Ils racontent comment Rustam a persécuté les démons-dévs, en a détruit beaucoup, le reste s'est échappé, se cachant dans la

¹ Beal S., 1906, p. 27.

² Texte sogdien, traduction française et dictionnaire: Benveniste E., 1946. Pour une exposition russe détaillée, voir: Бертельс Е. Э., 1960, стр. 69-71.

³ Бертельс Е. Э., 1960, стр. 72.

⁴ Лившиц В. А., 1962 б, стр. 42.

⁵ Pour plus de détails, voir: Дьяконов М. М., 1951 (il y a des références aux sources et à la littérature).

ville. Rustam, satisfait de la victoire, s'est arrêté dans un pré, a détaché son cheval Rakhsh et l'a laissé paître, pendant qu'il enlevait son équipement militaire, a mangé et s'est couché pour se reposer. Entre-temps, se remettant de la peur, les démons-dèvs quittèrent la ville et décidèrent de trouver Rustam afin de le détruire. Ce qui suit décrit l'armée de démons-dèvs, courant dans des chars, sur des éléphants, chevauchant divers animaux et reptiles, certains volaient comme des cerfs-volants, d'autres se précipitaient, se déplaçant la tête en bas et les pieds en l'air. «Ils ont soulevé la pluie, la neige, la grêle et un grand tonnerre; ils ont poussé des cris, émis du feu, des flammes et de la fumée». Et le vaillant Rustam, ne sachant rien, dormait pendant ce temps. Le héros a été sauvé par son fidèle cheval Rakhsh: il a réveillé Rustam. Il enfila son armure en peau de panthère, attrapa son arme et se précipita dans la bataille. Quand les démons se sont approchés, il a fait semblant d'être effrayé et s'est retourné. Les démons-dèvs se précipitèrent pour le poursuivre. Et puis "Rustam s'est retourné, il s'est jeté sur les démons comme un lion furieux sur sa proie."

La toute fin n'a pas survécu. Les transcriptions sogdiennes des fables "Kalila et Dimna" sont extrêmement intéressantes, en particulier sur un marchand et un foreur de perles, etc. Il existe également de nombreuses autres œuvres littéraires sogdiennes.¹

Croyances religieuses

Les informations sur la religion de la population de Sogd sont contenues dans diverses sources: sogdienne, chinoise, arabe, tadjik-persane. Cependant, ces informations sont difficiles à comparer et il n'y a donc toujours pas d'exposé détaillé du système religieux des Sogdiens dans la littérature. Tournons-nous vers les sources.

À Sogd, ils «adorent» l'esprit de Deshi, qui est vénéré dans toutes ses possessions de la mer occidentale (c'est-à-dire la mer Caspienne – B.G.) à l'est. Il est représenté sous la forme d'une image dorée, de 15 pieds de volume, avec une hauteur proportionnée. Cinq chameaux, dix chevaux et cent béliers lui sont sacrifiés chaque jour. Le nombre de donateurs atteint parfois jusqu'à 1000 personnes ... ».² Dans la biographie de Xuan-tsang, il est indiqué qu'à Samarkand «le roi et le peuple ne croient pas au Bouddha, mais adorent le feu».³ Il est également rapporté au sujet de l'adoration de «l'esprit terrestre mauvais»⁴ vénération de la «divinité céleste». Selon Hoy Tchao, à Sogd dans la première moitié du VIIIème siècle "l'esprit du ciel était dans la vénération universelle."⁵ Dans le palais du souverain sogdien, il y avait un «temple des ancêtres».⁶

Le travail du grand penseur d'Asie centrale du XIème siècle Biruni "Monuments des générations passées" a une section spéciale "Discours sur les fêtes dans les mois des Sogdiens." Le 28ème jour du premier mois - "un jour férié chez les magiciens de Boukhara", appelé Ramush-Agam, lorsque les gens se rassemblent dans le temple du feu dans le village de Ramush. Ces agams sont les fêtes les plus vénérées, [ils sont célébrés] dans chaque village, [de plus] ils se rassemblent chez chaque raïs (dirigeant local), mangent et boivent. Cela se produit chez chaque à son tour." Il s'agit d'une célébration du Nouvel An associée au concept de la nature mourante et ressuscitée. Un mois, les Sogdiens faisaient le jeûne; ils s'abstenaient de nourriture et de boissons, de tout ce qui touchait le feu, ils n'avaient le droit de manger que des fruits et des légumes. Le premier jour d'un autre mois, les Sogdiens se sont rassemblés dans le temple du feu et ont mangé une sorte de plat rituel à base de farine de millet, de beurre

¹ Benventste E., 1946; Henning W.B., 1940; 1945; 1946; Брагинский И. С. 1955, стр. 129-131, 207-215, 413-415.

² Бичурин, II, стр. 313.

³ «The Life of Hsuan-Tsang», 1959; Chavannes E., 1903, p. 133.

⁴ Бичурин, II, стр. 310.

⁵ Fuchs W., 1938, S. 452.

⁶ Бичурин II, стр. 281.

et de sucre. Enfin, il y avait une coutume selon laquelle, une fois par an, «les habitants de Sogd pleurent leurs anciens morts. Ils pleurent pour eux, se grattent le visage et mettent de la nourriture et des boissons pour les morts.» Une coutume similaire existait chez les Khârezmians et les Perses. Des détails supplémentaires ressortent de l'histoire de ces peuples, en particulier le fait que la nourriture a été mise sur le naous (tombe).¹

Ainsi, du texte de Biruni, il s'ensuit que le culte des morts était répandu. Nous apprenons cela à partir de l'histoire de Narshakhi sur Siyavush - à Boukhara, à l'aube du premier jour de la nouvelle année, chaque résident a sacrifié un coq à Siyavush. Les chercheurs ont comparé le message de Wey-tszé sur Samarkand avec l'histoire de Narshakhi. Son essence réside dans le fait que les habitants croyaient que la jeunesse divine était morte au septième mois et que ses os étaient perdus. Quand ce mois arrive, les croyants portent des robes noires et marchent pieds nus, se frappant la poitrine et pleurant. Ils se dispersent à travers les champs, à la recherche du corps d'une jeunesse divine. La cérémonie se termine le septième jour.² Cependant, l'image de Siyavush était associée non seulement au culte des morts - elle conservait une couche plus ancienne de croyances associées au dieu mourant et ressuscitant de la végétation.³

Il a déjà été mentionné ci-dessus à propos des naous (tombe) de Penjikent. Des Naous ont également été trouvés à Kafir-qala près de Samarkand. De nombreux ossuaires ont également été trouvés à Samarkand même. Une remarquable collection d'ossuaires aux reliefs très artistiques provient du village de Biya-Nayman (près de Katta-Qurgan).⁴

L'ossuaire a été découvert pour la première fois en 1871 lors de travaux ménagers à Tachkent. Lors des fouilles de N.I. Veselovsky sur Afrasiab en 1886, un autre ossuaire fragmenté a été trouvé, que ce scientifique considérait comme «un cercueil d'argile de la période pré-musulmane». En 1900, le même scientifique a introduit le terme établi «ossuaire» (du latin *ossuarium* - «dépôt d'os») dans la science. L'étude des ossuaires et des rites funéraires des ossuaires et croyances religieuses à l'époque pré-révolutionnaire a été réalisée par des scientifiques tels que N.I. Veselovsky, V.V. Bartold, K.A. Inostrantsev et d'autres; à l'époque soviétique - A. Ya. Borisov, Yu.A. Rapoport, B. Ya. Stavisky, etc.

À la lumière des recherches de ces chercheurs, on peut dire ce qui suit au sujet du rite ossuaire sogdien. «L'Avesta» et les écrits ultérieurs zoroastriens disent que le cadavre d'un zoroastrien est emmené dans un endroit appelé *dakhma*, où «il y a toujours des chiens et des oiseaux qui mangent les cadavres» (ceci, en particulier, est dit dans le «Videvdat»). Comme on le sait, cette coutume existe toujours presque inchangée en Inde chez les Parsis, qui ont émigré d'Iran au Moyen Âge et préservent la religion zoroastrienne. Ensuite, il était censé collecter les os et les emmener dans une structure spéciale où ils devraient être stockés - cette structure s'appelle *astodan*. Dans les sources arabes décrivant la conquête arabe, de telles structures, rencontrées par les Arabes en Asie centrale, sont désignées par le mot «naous».⁵

Il est très important (et cela a déjà été souligné par des chercheurs pré-révolutionnaires) que nous ayons des preuves directes de sources écrites sur l'existence d'un tel rite à Sogd. L'ambassadeur de Chine Wey-tszé, qui a visité Sogd au début du VIIe siècle, écrit: «En dehors de la ville principale, plus de deux cents familles vivent séparément, spécialement engagées dans l'inhumation; ils ont construit un bâtiment spécial dans un endroit isolé où les chiens sont élevés; quand quelqu'un meurt, ils prennent le corps et le mettent dans cette structure, là où les chiens le mangent; puis ils ramassent les os et les enterrent dans le cortège

¹ Бируни, 1958, стр. 258; voir aussi p. 236, 255.

² Дьяконов М. М., 1951, стр. 36-37 (avec des liens vers des sources).

³ Толстов С. П., 1948 а, стр. 202-204.

⁴ Кастальский Б., Е., 1909 (аппехе); Борисов А. Я., 1940 а; Ставиский Б. Я., 1961 б; Рапопорт Ю. А., 1971.

⁵ Бартольд В. В., 1966 а, 1966 б; Иностранцев К. Л., 1907 б; 1907 а; 1909; Борисов А. Я., 1940бб; Ставиский Б. Я., 1952; Рапопорт Ю. А., 1971.

funèbre, mais ne les mettent pas dans le cercueil.»¹ Il ressort des rapports de Tabari et Narshakhi que parfois les gens nettoyaient la viande des os du cadavre. Selon K. A. Inostrantsev, cette dernière n'était pas la méthode habituelle d'inhumation, mais était utilisée dans des cas particuliers.² Cependant, dans le naous de Penjikent, les os ne portaient pas de traces de dommages, des parties des colonnes vertébrales au moment de l'inhumation conservaient des ligaments - tout cela serait impossible si les cadavres étaient donnés à être dévorés par des chiens. Dans le naous de Penjikent, le nombre moyen de personnes enterrées est de 10 dans une crypte. En plus des ossuaires avec des os, le naous contenait également des récipients en céramique, des pièces de monnaie en cuivre et des bijoux personnels.³

Ci-dessus, il y avait des informations sur les rituels de deuil chez les Sogdiens. Le document B-8 de Mont Mug (accord de vente de terrain) indique que les acheteurs et leurs descendants sur la parcelle achetée peuvent déposer un cadavre et pleurer.⁴ Le deuil était également reflété dans les descriptions du rite funéraire dans le «Shah-Namé».⁵ Ces rituels sont également capturés dans les monuments de l'art sogdien. Ils contredisent les prescriptions des écrits religieux zoroastriens, qui interdisent explicitement le deuil du défunt. Cependant, les anciennes croyances populaires étaient plus fortes que ces interdictions, à la fois en Asie centrale et, apparemment, en Iran.⁶ Plus tard, l'Islam a mené une lutte obstinée et prolongée contre ces rituels et a été contraint de se retirer partout, en Mésopotamie, en Iran et en Asie centrale. Sous une forme ou une autre, ces rituels ont persisté jusqu'à un passé récent. Le deuil des défunts et même les danses funéraires rituelles ont survécu chez les Tadjiks presque jusqu'à nos jours.

Les sources mentionnent des «temples du feu» et des «temples des idoles». Ce matériel a été entièrement collecté et analysé en détail par A.M. Belenitsky. En plus des témoignages mentionnés ci-dessus, on peut souligner que dans le "Shah-Namé" il y a des références aux "temples du feu" à Boukhara et Paykend. Composition géographique de Pahlavi du IX^{ème} siècle "Shahristankha-i Iran" rapporte l'établissement d'un "feu miraculeux" à Samarkand par le fils de Siyavush, sur le placement là-bas pour le stockage de plaques d'or (ou dorées) avec le texte "Avesta", sur la destruction de Sakandar (Alexandre le Grand), après quoi Tour Thrasiac (Afrasiab) "a fait de la demeure des dieux les temples des démons-dévs." À Kushania, selon des sources chinoises, il y avait un temple sur les murs duquel étaient peints les anciens rois de divers peuples voisins. Le dirigeant local célébrait le culte quotidien dans ce temple. Narshakhi mentionne les «maisons du feu» à Ramitan et à Boukhara, et non dans un contexte légendaire, mais dans un contexte historique. A Samarkand, au moment de la conquête arabe, il y avait des "maisons d'idoles et de feu", il en est de même pour le village de Tavavis (Tabari, Belazuri). Les sources donnent beaucoup de détails spécifiques sur ces idoles - en bois (décoré de plaques d'or), en argent et en or. Lorsque les idoles de la principale «maison du feu» de Samarkand (butkhana) ont été incendiées, environ 50 000 misqals⁷ d'or ont été retrouvés dans les cendres. L'une des idoles de Samarkand refondues a donné 24 000 bobines d'argent. Narshakhi raconte à propos de Paykend que là, dans le temple des idoles, les Arabes ont trouvé une idole en argent pesant 4 mille drachmes, mais il y a des nouvelles que c'était de l'or et pesait 50 mille misqals. Les expériences de ce culte ont eu lieu à Boukhara et à Samarkand même après la victoire de l'Islam. Les temples étaient très riches, ils contenaient

¹ Chavannes E., 1903, p. 123.

² Иностранцев К. А., 1909, стр. 115.

³ Ставиский Б. Я. и др., 1953.

⁴ Лившиц В. А., 1962 б, стр. 47-48, 52-53.

⁵ Беленицкий А. М., 1964, стр. 82.

⁶ Widengren G., 1965, S. 329-330, 339-340

⁷ Une mesure de poids 1 misqal est égal à 4,68 grammes. – note de trad.

beaucoup d'ustensiles en or et en argent, des pierres précieuses, par exemple, des perles de la taille d'un œuf de poule.

Après avoir étudié tous ces messages en détail, A.M. Belenitsky est arrivé à la conclusion que les «temples des idoles» existaient séparément des «temples du feu».¹ A notre avis, A.M. Belenitsky n'a pas pleinement prouvé cette thèse, même si la solution qu'il a proposée semble très vraisemblable. Une autre thèse principale de A.M. Belenitsky est qu'en Asie centrale les prêtres du culte du feu, qu'il considère comme zoroastriens, se sont battus contre le culte des idoles comme hostile au zoroastrisme, et la prépondérance était du côté de ce dernier. Cette thèse nous paraît très douteuse. A.M. Belenitsky procède dans ses définitions des normes du zoroastrisme «canonique», connu de l'Iran sassanide. Mais les croyances d'Asie centrale n'étaient pas identiques aux croyances iraniennes. Par conséquent, il est nécessaire de traiter ce problème avec une grande prudence. Déjà V.V. Bartold croyait que les croyances et les rituels des zoroastriens d'Asie centrale «différait considérablement des rituels des fidèles adeptes de Zoroastre». Comme l'a écrit A. Yu. Yakubovsky, «la base à la fois du zoroastrisme persan et de la religion des Sogdiens, des Bactriens et des Khârezmiens était des idées et des cultes communs. C'étaient les idées dualistes sur la lutte entre le monde de la volonté bonne et mauvaise, d'une part, et le culte du feu, d'autre part. En Perse, le zoroastrisme est devenu une religion d'État avec un dogme strictement élaboré et une organisation complexe du sacerdoce, qui a eu une énorme influence sur les affaires de l'État, et surtout sur les questions idéologiques. En Asie centrale, le sort du zoroastrisme s'est avéré différent: il n'a pas développé de dogme strict, n'est pas devenu la religion d'État, car il n'y avait pas un seul État là-bas et le sacerdoce ne s'est pas développé en tant qu'organisation puissante. Le zoroastrisme était imprégné de cultes païens locaux, qui, apparemment, s'entendaient bien avec le culte du feu.»² Pour la religion sogdienne de la période considérée, même un terme spécial de «mazdéisme» a été proposé.³ Le plus grand Iranianste de notre temps, V.B. Henning, a jugé possible de parler de «l'impact des enseignements de Zoroastre sur le paganisme naturel de Sogdiana».⁴

Bien que V.V. Bartold s'interroge déjà sur les particularités de la religion pré-musulmane locale, aucune solution détaillée n'a encore été proposée, beaucoup reste incertain ou admet des interprétations opposées. Par exemple, deux chercheurs compétents, A.M. Belenitsky et A.Yu. Yakubovsky, sont complètement en désaccord sur la définition de la relation entre les cultes locaux et le zoroastrisme. Dans les travaux des historiens de la culture et des archéologues, le matériel linguistique est insuffisamment utilisé; les linguistes sont peu attirés par les matériaux archéologiques et iconographiques dont l'étude, à son tour, présente des difficultés spécifiques, encore largement insurmontables.

Les derniers travaux des linguistes ont donné beaucoup de valeur. Le contrat de mariage Mug contient un serment au nom de la divinité Baga et Mithra. Baga est un dieu, même dans le Rig Veda, il rencontre Mithra en tant que divinité d'un rang inférieur. Mais dans le contrat Mug, comme W.B. Henning l'a suggéré, il apparaît non seulement comme une contrepartie égale de Mithra, mais occupe même une position plus élevée. Quant à Mithra, alors, comme Baga, dans ce contexte, il agit comme une divinité personnifiant le contrat.⁵ Cette conclusion a été - et de manière très approfondie - contestée par l'éditeur du contrat, V.A. Livshits. Une analyse des contextes de tous les documents Mug (et autres textes sogdiens) a conduit ce

¹ Беленицкий А. М., 1954, стр. 52-62. voir également: Смирнова О. И., 1971, стр. 103-106.

² Якубовский А., Ю., 1954, стр. 21-22.

³ Pour la justification, voir: Ставиский Б. Я. и др., 1953, стр. 88, 82. Cependant, il est toujours préférable d'utiliser ce terme dans ce sens avec la définition d' "Asie centrale".

⁴ Henning W. B., 1965 a; p. 250 (...impact of Zoroaster's teachings in the native paganism of Sogdiana»).

⁵ Henning W. B., 1965 a; p. 248-250 (о Митре см.: Gershevitch I., 1959); Кляшторный С. Г., Лившиц В. А., 1971, стр. 133-134.

chercheur à la conclusion que ce nom est la divinité suprême, c'est-à-dire Ahura-Mazda, dont le nom révélé (xormzt'βγ - "Dieu Ahura-Mazda") les Sogdiens préféraient ne pas prononcer ni écrire (c'est très rare en écriture).

Parmi les plus hautes divinités du panthéon sogdien, Zarvan doit être mentionné - c'est son nom qui équivaut à la plus haute divinité indienne (Brahma) dans les textes traduits bouddhistes sogdiens, où il rencontre l'épithète «grand», «roi des dieux.» Varetragna (wšγn - Vashegn), Nanaya, Khvarenakh (sous la forme de *prn* - Farn), Tishtriya (tyš - Tish - l'étoile de Sirius) et d'autres étaient connus. Cette masse de bonnes divinités est combattue par Ahra-Man qui avait un design sonore Sogdian spécifique - Shimnu (šmnu) avec ses divas (δyw). Chez les Sogdiens, nous trouvons de nombreux concepts et idées capturés plus tôt dans "Avesta".

Le temple s'appelle wagn (βγn). Auteurs médiévaux des X-XIII siècles et des sources ultérieures ont noté de nombreux villages à Sogd, dont le nom comprend le mot "phagn" ("bagn", "vagn"), sans aucun doute apparaissant (V.B. Henning a été le premier à établir cela) du mot "vagn". Tels sont les villages de Miyanbagna (à Vabkend), Vanufag (n) près de Tavavis (à proximité de Boukhara), Astavagn et Khurbagn (à Gijduvan), Rustfagn et Krasvagn (à proximité de Samarkand), Khushufang (près de Katta-Qurgan) ou villages de Samarkand, peut-être deux, Kukshibagn (près d'Urgut), etc. "Khushufagn" est étymologisé comme "six temples". Ainsi, dans la toponymie de Sogd, un grand nombre de noms associés à la désignation sogdienne du temple ont été préservés. Cependant, il serait faux d'imaginer, comme le font certains auteurs modernes, que le tableau de toponymes composites complexes avec la désignation sogdienne du temple correspond directement à la disposition des sanctuaires zoroastriens sur le territoire de Sogd. En fait, les schémas de formation de cette série toponymique sont beaucoup plus compliqués. La même chose s'applique aux composites toponymiques avec Sogdian βγ - "divinité", "dieu".

«Prêtre», «chef du temple» s'appelait Vagnpat; ce terme remonte aux «vieilles lettres sogdiennes». On le trouve également dans les documents Mug. Le prêtre Kurtchi (document I, 1) a participé à l'accomplissement d'une importante mission diplomatique. De plus, un document Mug (A-5) mentionne un magupat - «le prêtre en chef».

Outre la religion locale, comme on l'appelle parfois maintenant, la religion mazdéenne, d'autres religions se sont également répandues à Sogd. Le bouddhisme à cette époque n'occupait pas une position sérieuse - il a été supplanté par d'autres religions. Le nombre de ses adhérents était insignifiant, mais le rôle du bouddhisme et des autres religions indiennes dans la vie de Sogd était toujours tangible. Le christianisme, à en juger par un certain nombre de rapports, a été largement diffusé. Au début du VI^e siècle à Samarkand, il y avait déjà un évêque chrétien (nestorien), et au VIII^e siècle - métropolitain.¹ La troisième religion, le manichéisme, a pris des racines beaucoup plus profondes.

Le problème du rôle du manichéisme dans la vie de la Sogd pré-musulmane a fait l'objet d'une analyse détaillée par A.M. Belenitsky. Environ 600, une scission s'est produite parmi les Manichéens; en Asie centrale, une secte de Dinavariens s'installe, dont le centre se trouve à Samarkand. Selon A.M. Belenitsky, le contenu des peintures murales de Penjikent peut être expliqué en supposant qu'elles sont manichéennes.² Cette explication nécessite une étude plus approfondie.

Nous voudrions souligner que même ce matériel loin d'être complet montre à quel point le problème de la vie à Sogd aux VI^e-VIII^e siècles est complexe. Cette diversité de religions qui existait à Sogd a conduit à la création de systèmes religieux syncrétiques.

4. AUTRES RÉGIONS D'ASIE CENTRALE

¹ Бартольд В. В., 1964, стр. 275.

² Беленицкий А. М., 1954; стр. 39-52, 62-81; Беленицкий А. М., 1959, стр. 61-64.

Ustrushana

Dans les sources chinoises, cette zone est appelée Tsao (Tsao oriental) ou Su-duy-shana (Suo-tuâi-sa-nâ).¹ Les sources sur ce domaine sont extrêmement rares. "Tan-shu" rapporte que le dirigeant est du côté nord des montagnes de Boçi (ou Poçi, apparemment, la crête du Turkestan. – B.G.). Dans les temps anciens, ce lieu appartenait à la ville d'Ershi, c'est-à-dire Fergana. La distance à Shi (Tachkent) et Kan (Samarkand) était considérée comme la même, et la distance à Tukholo (Tokharistan) était plus grande. Il y a la ville de Ye-tcha, dans cette ville une grotte étroitement fermée, dans laquelle des sacrifices sont offerts deux fois par an. Les gens s'approchaient de la grotte et lui faisaient face, la fumée qui s'en échappait tuait la personne le plus proche. Dans la période 618-626 il n'y avait pas de jeune dirigeant à Su-duy-shan. Avec Kan (Samarkand), il a envoyé une ambassade en Chine.² Selon E. Shavanne, la ville de Su-du appartenait à cette zone.

Xuan-tsang appelle cette région Sutuliçena, rapporte que sa circonférence est de 1400 ou 1500 li (1,5 fois plus que celle de la région de Tchatch, et un peu moins que celle de Samarkand. – B.G.). À l'est, sa frontière est le fleuve (le nom chinois du Syr Darya est donné; ici Xuanzang a une erreur - le Syr Darya est la frontière d'Ustrushana au nord. – B.G.). Les produits et les coutumes des gens sont similaires à ceux de la région de Tchatch. Depuis qu'il y a un roi à Sutuliçen, il est sous le règne des Turcs. Au nord-ouest de cette zone se trouve un grand désert de sable sans eau ni herbe.³

Ainsi, le territoire de cette région aux VI-VIII siècles est dessiné assez clairement. Son noyau était le bassin d'Uratyubé et de Shakhristan. Au sud, il comprenait le cours supérieur du Zeravshan, atteignant apparemment le versant nord de la crête de Hissar. Au nord, la frontière était le Syr-Darya, à l'est (vraisemblablement) - les possessions de Khudjand, au nord-ouest - les possessions de Samarkand (au sens large). Quant au nom de la zone, la transcription chinoise donne une idée très approximative de son vrai nom. L'incohérence dans l'orthographe du nom est observée chez les géographes arabo-persans médiévaux, ce qui a donné lieu à des conclusions incorrectes - certains auteurs modernes ont fait valoir que l'orthographe "plus correcte" de "Ustrushana".⁴ Dans le même temps, ni la tradition chinoise susmentionnée, où le son «t» est présent dans le nom, ni la tradition tadjike moderne d'Istravshan (ou Ustaraushan), où il y a aussi un «t», n'ont pas été prises en compte. Les documents de Mug ont finalement prouvé qu'au début du Moyen Âge, la région s'appelait Ustrushana,⁵ mais plus tard, le «t» a abandonné. Les dirigeants d'Ustrushana portaient le titre «afshin».⁶

De grandes fouilles archéologiques sont en cours sur le territoire d'Ustrushana. La résidence des Afshins d'Ustrushan était située près de la ville moderne Shakhristan. Ici, sur la rive ouest de la rivière Shahrstan-say, sur une haute terrasse, se trouve une colonie de Qala-i Qahqaha avec des murs clairement préservés. La superficie de la colonie est d'environ 5 hectares. Il est en deux parties: à l'ouest, une colline de la citadelle s'élève de 8 à 10 m au-dessus du site de la colonie. Un bâtiment de garde-caserne a été fouillé sur le territoire de shakhristan. Une autopsie du palais est en cours sur la citadelle. Son centre était une grande salle de cérémonie (18X12 m) avec une loggia du trône royal. Il y a aussi une deuxième - "petite salle" - un temple, ainsi que d'autres locaux (quartiers d'habitation, buanderies, arsenal). Le bâtiment était décoré de peintures murales et de colonnes et de plafonds en bois

¹ Ce dernier nom a plusieurs variantes. Voyez à leur sujet: Chavannes E., 1903, p. 138.

² Бичурин, II, стр. 138; Chavannes E., 1903, p. 37, 99, 138-139, 312.

³ Beal S., 1906, I, p. 31-32. Dans la biographie de Xuanzang («The Life of Xuan-Tsang», 1959, p. 47) pas de données supplémentaires disponibles.

⁴ Негматов Н., 1957, стр. 16.

⁵ Лившиц В. А., 1962 б, стр. 87.

⁶ Бартольд В. В., 1964 а, стр. 497.

sculpté. Sur le mur du couloir central se trouvait une composition de six mètres qui comprenait une louve avec deux bébés accroupis sur ses tétons.

Selon N.N. Negmatov, ce complot a pénétré en Asie centrale aux Vème-VIIème siècles, et il note que "en Asie centrale il y avait un certain terrain religieux pour l'assimilation des traditions mythologiques du christianisme occidental".¹ En effet, parmi les différents peuples d'Asie centrale, il existe des légendes similaires à la célèbre légende étrusque-romaine. Le fait de l'apparition de cette scène doit être considéré en lien étroit avec la diffusion extrêmement ancienne à l'Orient du mythe sur les descendants royaux élevés par une louve.²

La "petite salle" est richement décorée de peintures. Ici un groupe de cavaliers en tenue de combat, galopant avec des piques - des bannières à la main sur des chevaux de différentes couleurs, une divinité à trois têtes et quatre bras, un démon à trois yeux et des fragments d'animaux. Les peintures étaient disposées sur les murs en plusieurs niveaux.

L'ensemble des sculptures et reliefs en bois est riche et varié. Découverte de plusieurs sculptures rondes de personnes et d'oiseaux, compositions variées. Particulièrement intéressant est le grand tympan en bois sculpté unique, où il y a des figures de différentes tailles. Tous sont fabriqués avec un savoir-faire exceptionnel. Ce tympan, ainsi que les monuments de l'art shahristan en général, est d'un intérêt considérable pour l'étude de la culture artistique, de la mythologie et de la vie de l'Asie centrale au début du Moyen Âge.

Non loin de la colonie décrite ci-dessus, il y a une autre colline - Qala-i Qahqaha II. Sa disposition est complètement différente. Une surface plane carrée (210X230 m) est entourée de murs. Il y a une petite colline dans l'un des coins. Il s'est avéré qu'il cache les ruines d'une salle de type château à trois niveaux. Il y avait des salles de cérémonie et des salons ici. Les plafonds étaient voûtés (brique) et plats (bois), reposant sur des colonnes. Le bâtiment était un château fortifié de type palais. Il était décoré de bois sculpté et de peintures murales.³

La préservation d'un autre monument de Shakhristan - Tchilhudjra, situé près du confluent des rivières Kul-Qutan et Shahristan-say est frappante. Ce bâtiment de deux étages est également de type château. Le bâtiment a une histoire longue et complexe, il a été radicalement reconstruit à plusieurs reprises. Néanmoins, les bâtiments du premier et en partie du deuxième étage sont si bien conservés qu'ils donnent encore aujourd'hui une image complète de l'apparence de l'ancienne architecture.⁴ Très intéressant est le château Urta-Qurgan, situé non loin de Tchilhudjra et d'autres.

Nous avons déjà mentionné la peinture et le bois sculpté des bâtiments Ustrushan. Ils sont extrêmement intéressants à la fois en tant que monuments de la culture artistique et en tant que source de jugement de l'idéologie des Ustrushanais, y compris religieuse. À en juger par les données disponibles, en particulier celles associées au procès Afshin Khaydar (IXe siècle), qui était accusé de professer secrètement la religion de ses ancêtres, la forme de zoroastrisme⁵ d'Asie centrale dominait à Ustrushan, à peine différente du Sogdian. Ainsi, il y a des preuves qu'un rite d'inhumation ossuaire était répandu.

La langue des Ustrushanais était l'un des dialectes sogdiens. À Tchilhudjra, des documents ont été trouvés écrits à l'encre sur des tablettes en bois. L'un d'eux, entièrement conservé, a été lu par V. A. Livshits. Ce reçu est du même type que les Sogdiens. Le contenu est le suivant: «J'ai demandé, Tchiyus, le 31ème jour [à partir du] jour de wat [22ème jour du mois sogdien] du mois Vaganitch [le 8ème mois de l'année sogdienne] des ânes. Farnartch me

¹ Негматов Н., 1968, стр. 33-34.

² Pour une étude détaillée de ce problème, voir: Binder G., 1964; voir aussi la critique de ce livre: Assmussen J., 1967; Biwar A. D.H., 1967, p. 512. De précieux conseils sont également inclus dans le manuel: Thompson S., 1955. Le folklore des Tadjiks et des autres peuples d'Asie centrale, du Kazakhstan et de Sibérie fournit des informations importantes.

³ Негматов И. Н. и Хмельницкий С. Г., 1966.

⁴ Пулатов У. Я., 1968.

⁵ Henning W. B., 1965 a; p. 250, 253-254.

les a conduits du [village de] Atrepazmak, [d'ailleurs] parmi eux - pas un seul mauvais.» Au verso: "Écrit par Gushnaspitch sur ordre de Farnartch." Le caractère de l'écriture est très proche des documents de Mont Mug.¹ Il est également caractéristique qu'à Ustrushan, comme à Sogd, il y avait des scribes professionnels, le nom de l'un d'entre eux que nous connaissons maintenant. En revanche, ces noms sont de caractère zoroastrien.

Des données ont été obtenues sur le développement de l'artisanat, de l'agriculture, etc. Tous ces matériaux témoignent de la culture élevée et assez particulière de l'Ustrushana au début du Moyen Âge, dans ses principales manifestations, à la fois très proches et parfois identiques à la culture de Sogd.

Fergana

Fergana aux VI-VIII siècles a été nommé dans des sources étrangères Feykhan, Bokhan, Pakhanna.² Sur la base de ces transcriptions et de la désignation sogdienne de Fergana, l'ancien son est reconstruit comme Far[a]gana ou Fragana.³

Selon Xuan-tzang, Fergana est entourée de montagnes de tous les côtés.⁴ Cela montre qu'au VIIe siècle Fergana était compris comme la vallée de Fergana. Les sols de Fergana, écrit le voyageur plus loin, sont riches et fertiles, la terre produit de nombreux fruits et fleurs en abondance. Les chevaux et le bétail de Fergana sont célèbres.⁵ Hoy Tchao ajoute qu'il y a des chameaux, des mulets, des moutons à Fergana. Le coton est cultivé. Les résidents mangent beaucoup de plats de pain. Les vêtements sont cousus à partir de peaux (c.-à-d. cuir ou fourrure. – B.G.) et de tissus de coton.⁶

La dynastie royale de Fergana dans son ensemble n'a pas été interrompue depuis plusieurs siècles.⁷ Cependant, environ 630 Fergana ont été privés de la règle suprême pendant environ une décennie. Selon la source, les dirigeants les plus puissants sont devenus très puissants et ne se sont pas obéis.⁸ Vers 720 après J.-C. Fergana avait un roi très fort, qui s'appelle Alutar dans les sources arabes.⁹ Les dirigeants de Fergana portaient le titre local «Ikshid» ou «Ikshad». Un peu plus tard, en 726, il y avait déjà deux rois à Fergana: le roi des possessions au sud du fleuve était subordonné aux Arabes, tandis que les possessions au nord du fleuve étaient sous la domination d'un roi qui dépendait des Turcs.¹⁰ En 739 et plus tard, Fergana fut gouvernée par les Turcs Arslan Tarkhan.¹¹ La capitale de Fergana à cette époque, selon certaines sources, était la ville de Kaçan, selon d'autres - Akhsiket.¹²

À en juger par les descriptions des événements de l'époque de la conquête arabe, Fergana était une possession puissante qui joua un rôle important dans la vie politique de l'Asie centrale. Cela était dû à son potentiel militaire, qui reposait sur une base économique sérieuse. Ci-dessus, le développement de l'agriculture a déjà été noté - à la fois l'agriculture et l'élevage. L'artisanat de Fergana a également connu un grand succès. Il est également significatif qu'un commerce extérieur diversifié ait été réalisé, des chevaux, des médicaments,

¹ Пулатов У. П., 1968, стр. 20-21.

² Chavannes E., 1903, p. 148.

³ Лившиц В. А., 1962 б, стр. 85.

⁴ Beat S., 1906, I, p. 30.

⁵ Ibid., p. 30-31.

⁶ Fuchs W., 1938, S. 452.

⁷ Бичурин, II, стр. 319.

⁸ Fuchs W., 1938, S. 452.

⁹ Auparavant, le nom de cette règle était lu (les graphiques arabes le permettent) at-Tar et V.A. Livshits a même suggéré l'étymologie de ce nom - "noir" (Лившиц В. А., 1962 б, стр. 85). Lire Alutar créé par O. I. Smirnova (1969, стр. 213-214).

¹⁰ Fuchs W., 1938, S. 452.

¹¹ Chavannes E., 1903, p. 149.

¹² Pour une analyse des sources (leurs informations ne coïncident pas) sur la capitale médiévale de Fergana, voir: Бартольд В. В., 1965 в, стр. 529.

des peintures, des produits à base d'indigo coloré, coulé, de verre,¹ etc. ont été exportés vers les pays voisins.

Les ruines de Kaçan se composent de deux parties situées sur la rive du Kaçansay - la ville et le château. La ville a la forme d'un trapèze avec des côtés de 160, 180 et 80 m, ses murs ont un contour cassé et sont fortifiés par des tours aux angles. Au sud-ouest de la ville se trouve une citadelle fortifiée. La défense a été renforcée par un mur supplémentaire, à 15 m du principal et couvrant l'entrée de la forteresse. À une certaine distance de la colonie, il y a un château occupant une position élevée (cette situation rappelle généralement Qala-i Qahqaha I et II à Shahrstan). Le château est une puissante clôture sur une zone rocheuse de 90x70 m. Le mur a été renforcé par six tours. Du site du château en contrebas, à la colonie fortifiée, deux murs se sont prolongés, bloquant peut-être le chemin; ils ont relié les deux parties de ce complexe. Le périmètre total de toutes les ruines est de 2 km. De petits travaux de mise à feu sur Kaçan ont été réalisés par A. N. Bernshtam en 1948. Il s'est avéré que la colonie était apparue ici à l'époque de Kushan. Sur cette colonie, comme sur une plate-forme, Kaçan du début du Moyen Âge avec ses nombreux bâtiments et son puissant système de fortification a vu le jour.²

Un autre centre-ville du début du Moyen Âge Fergana était Kuva, où des fouilles sont effectuées par des archéologues ouzbeks.³

Le centre de la région d'Isfara - la résidence du souverain - était le château de Qala-i Bolo («Haute forteresse»). Il est situé à 4 km au sud du centre régional d'Isfara, sur la rive de la rivière Isfara. La hauteur du château est de 11 à 12 m, ses dimensions sont de 16 x 65 m. Lors des fouilles du château, effectuées par E. A. Davidovitch, il s'est avéré que dans les VI-VII siècles, lors de la construction d'une plate-forme haute, les murs d'une construction antérieure y ont été murés. Aux VI-VIII siècles la forteresse avait une plate-forme élevée avec des façades en pente et des murs de forteresse verticaux avec des meurtrières. Les tours saillantes, habituelles dans l'architecture du château-forteresse, étaient absentes; au lieu de cela, le contour extérieur a été étagé, ce qui a créé la possibilité d'un feu de flanc. La partie résidentielle du site supérieur du complexe se composait d'une cour ouverte dans la partie nord et d'habitations et de dépendances dans la partie sud. Des pakhsas (la terre battue) homogènes et des briques de terre crues rectangulaires de 52 x 26 x 10 m ont été utilisées dans la construction; les murs de maçonnerie combinent ces matériaux, ainsi que ceux obtenus lors du démantèlement de bâtiments d'une construction antérieure. Les murs étaient enduits, l'intérieur était peint en noir, l'extérieur était taillé pour ressembler à de la maçonnerie rustique. Les salles rectangulaires étaient couvertes de voûtes ondulées, disposées avec des segments inclinés.⁴

En plus du château de la plaine de Qala-i Bolo, il y avait aussi des châteaux de montagne dans la région d'Isfara, dont la «plate-forme» était de puissants restes de roches. Tel est, par exemple, Qala-i Kafir sur la rive gauche de la rivière Isfara. Ici, une valeur aberrante rocheuse est raide, 50-60 m, s'élève au-dessus de la rive, surplombant la rivière. L'escalader de ce côté est totalement impossible. L'accès depuis d'autres côtés est également très difficile. Sur la plate-forme supérieure de la valeur aberrante (80x60 m), il y a les restes de la maçonnerie de la forteresse qui se trouvait autrefois ici. Ses murs, équipés de trois tours, avaient une configuration irrégulière, comme un ruban courant autour des courbes bizarres du rocher. Cette forteresse à trois tours était une forteresse totalement imprenable. Il y avait de telles forteresses près du village de Surkh, Vorukh, etc. Elles formaient le squelette de fortification de la vallée d'Isfara, bloquant fermement l'accès aux ennemis. Dans le même

¹ Schafer E. H., 1963, p. 64-65, 212, 236.

² Бернштам. А. Н., 1952, стр. 233-244.

³ Булатова-Левина В. А., 1961, стр. 41-43.

⁴ Давидович Е. А., 1958.

temps, ce sont ces forteresses qui étaient des bastions pour les dirigeants féodaux, créant la possibilité de commander le système d'irrigation.¹ Des châteaux de montagne et des colonies fortifiées de plaine existaient à cette époque dans la région d'Asht. Au sud de Fergana, dans la vallée de la rivière Khoja-Baqyrgan (district de Laylak de la RSS de Kirghizie), il y avait un riche domaine féodal. À la suite des fouilles, G.A. Brykina a réussi à découvrir un grand complexe de locaux, parmi lesquels se trouvent des buanderies (par exemple, un garde-manger avec 16 khums (grande cruches en argille) pour stocker la nourriture) et des locaux résidentiels. La chapelle de la maison, décorée de peintures murales, était dominée par des piédestaux. Sur l'un d'eux, il y avait des idoles d'albâtre sculptées - des images de personnes faites d'une manière spécifique. Trois brûleurs d'encens ont également été trouvés ici. G.A. Brykina a avancé une hypothèse très convaincante, à notre avis, selon laquelle le culte des ancêtres de la famille et du clan avait lieu ici.²

Avec la population sédentaire, la vallée de Fergana comptait une importante population semi-nomade et nomade. Cette population, en particulier, est associée à des monuments funéraires situés dans la crête Qurama, dans la partie que l'on appelle les montagnes Qaramazar (au nord de la région de Leninabad). Ici, du village de Quruq-say à Asht et Pangaz, il y a de nombreux cimetières, constitués de structures en pierre moulue, que la population locale appelle qurums (qui signifie «accumulation de pierres») ou mugkhona («maisons des mugs»). Au cours de recherches archéologiques, il a été révélé que ces structures ont en réalité une chambre à l'intérieur, dans laquelle mène parfois une entrée. Cependant, cette cellule n'est pas résidentielle; il contient un ou plusieurs squelettes et objets funéraires - vaisselle, armes, bijoux, etc. Dans une structure, il y avait aussi un cheval funéraire. Les découvertes étaient faites d'étriers - une invention d'Asie Moyenne qui a pénétré en Asie centrale aux Vème et VIème siècles.³

Certaines des sépultures, y compris celles du Mugkhona, peuvent être associées aux Turcs - ce n'est pas un hasard si l'anneau de bronze originaire du Mugkhona a une inscription composée de quatre signes de l'ancienne écriture runique turque - le nom du propriétaire.⁴ Il y a déjà beaucoup de découvertes de monuments de l'écriture runique du Türk moyen à Fergana.⁵ Leur nombre augmente. On les trouve également dans la partie tadjik de Fergana, à savoir dans les montagnes de Qaramazar et dans la vallée d'Isfara. Monuments de l'écriture runique, les sépultures turques, ainsi que les rapports de sources écrites, témoignent du grand rôle des Turcs non seulement dans l'histoire politique, mais aussi dans l'histoire ethnique de Fergana au début du Moyen Âge. Non pas dans une moindre mesure, mais apparemment dans une plus grande mesure, cela se réfère à la région voisine de Tchatch, et plus encore au Septs-rivières. Malheureusement, nous n'avons pas l'occasion de nous attarder sur l'histoire de ces régions, ainsi que du Khârezm et du sud du Turkménistan, sur les monuments les plus intéressants qui y sont disponibles.

5. STRUCTURE SOCIALE ET ÉCONOMIQUE. FORMATION DE RELATIONS FÉUDALES

Les sources écrites ne contiennent pas beaucoup d'informations réelles sur le système socio-économique de l'Asie centrale au début du Moyen Âge, de sorte que l'on puisse examiner en détail et en dynamique le système socio-économique de l'Asie centrale aux Ve-VIIIe siècles. Jusqu'à récemment, les historiens étaient contraints de se borner à extraire de

¹ Давидович Е. А. и Литвинский Б. А., 1955, стр. 144-147, 165-174.

² Брыкина Г. А., 1971 а; 1971 б.

³ Рогг mugkhona (qurums) voir.; Воронец М. Э., 1957; Спришевский В. И., 1956; Литвинский Б. А., 1959 и др.

⁴ Кляшторный С. Г., 1959.

⁵ Заднепровский Ю. А., 1967.

maigres nouvelles, littéralement miettes, de sources arabo-perses ultérieures. Même dans la partie très détaillée et profonde correspondante du II volume de «Histoire du peuple tadjik» (Moscou, 1964), dans certaines des sources écrites, il n'y a qu'une exposition de la tradition arabo-persane. Sans s'y attarder en détail, concentrons notre attention sur ce que donnent les documents sogdiens du mont Mug et d'autres documents sogdiens, ainsi que les documents de Khârezm, qui sont synchrones avec l'époque.

Dans l'un des documents Mug, qui raconte les événements du Kutcha, toute la société - le peuple ($n\beta$, $n'\beta w$) est représenté comme étant composé de trois couches: noblesse ($\dot{\text{z}}tk'r$), marchands (γw ' kry) et les ouvriers (k ' $ryk'r$), c'est-à-dire les paysans et les artisans. De plus, il y avait des esclaves de plusieurs catégories. I. Gershevich et V. A. Livshits, sur la base d'une analyse de la terminologie des documents Mug, suggèrent la présence à Sogd du VII^{ème} - début du VIII^{ème} siècle plusieurs catégories d'esclaves et de personnes dépendantes. Ici, il y a simplement des esclaves (βntk et $\delta'yh$), et des esclaves otages ($np'k$), et des esclaves prisonnier de guerre ($wn''k'$), et enfin "sous la protection" ($\gamma\gamma p\delta$). Dans le même temps, la femme - chef de famille pouvait vendre le membre de sa famille en esclavage.¹ Dans les inscriptions Khârezm sur les ossuaires de Tok-Qala, le terme *humanik* (esclave) est noté.² Les sources arabes de la période de la conquête de l'Asie centrale contiennent des indications directes qu'en Sogd au début du VIII^{ème} siècle il y avait de grandes masses d'esclaves.³

Et pourtant, ce ne sont pas les esclaves, mais les différentes catégories de travailleurs urbains et ruraux qui constituent la principale force productive. Les paysans envoyés pour effectuer leur travail sont appelés *n'\beta* ou *mrtymkt* («peuple») dans les documents. En outre, il y a le nom *'rkr'kt*, qui peut signifier, comme l'affirment les linguistes, "travailler sous la contrainte". Il y avait aussi une catégorie *mr'z*, qui comprenait les travailleurs exerçant leurs fonctions contre rémunération.⁴ Parmi les agriculteurs se trouvaient des *kishtichkars* ($k\acute{s}t'\acute{c}kr'k$) et des *kishavarzy* ($k\acute{s}'wrzy$ $mrt'y$, $kswr\acute{z}'k$), qui, selon I. Gershevich, signifie «fermiers» (fermier et plughman, respectivement). Les paysans étaient appelés *kadivera*. Un grand rôle a été joué par la communauté rurale (agnatique?), qui dans les documents est désignée *n'\beta* (ce terme désignait également «peuple» et «pays»).

La classe dirigeante (*Azats* - «libre», «noble») comprenait des *dikhkans*⁵ (les paysans). Au début du Moyen Âge (en partie développé), un *dihkan* est un grand propriétaire foncier qui possède une région entière (par exemple, Boukhara ou Tchatch), un district ou une grande superficie. Dans les sources, ils sont appelés respectivement «grands *dikhkans*» et simplement *dikhkans*. Ces *dikhkans* possédaient un grand pouvoir principalement parce qu'ils avaient à leur disposition de grandes escouades militaires, dont les membres étaient appelés *tchakirs* (*shakirs*). Xuan-tsang dit à propos de Samarkand: «Leur armée est puissante; pour la plupart, il se compose de *tché-gé* (*chakirs*). La nature du peuple *tjé-gé* est féroce et courageuse. Ils considèrent la mort comme un retour à la maison. Lorsqu'ils attaquent, aucun ennemi ne peut les opposer.» Une autre source, décrivant An (Boukhara), rapporte que les *tjé-gé* sont «les gens courageux».⁶

Il y a pas mal de mentions de *tchakirs* dans les sources arabo-persanes. En résumant toutes ces données,⁷ on peut arriver à la conclusion que les dirigeants et les *dikhkans* avaient de grandes escouades, dont les membres étaient recrutés parmi les libres et portaient les noms

¹ Лившиц В. А., 1962 б, стр. 34-37.

² Гудкова А. В., Лившиц В. А., 1967, стр. 14.

³ Pour ces matériaux, voir: Смирнова О. И., 1957; 1960.

⁴ Voir également à propos de ces termes: Боголюбов М. И., Смирнова О. И., 1963, стр. 9.

⁵ Ce mot a connu une longue évolution. Actuellement, dans la langue tadjik, un *dekhkan* (*dekhkon*) est un paysan.

⁶ Beal S., 1906; Pulleyblank E. G., 1952, p. 348-349.

⁷ Мандельштам А. М., 1954.

de *tchakirs*. Les *tchakirs* étaient des guerriers professionnels et constituaient le noyau de l'armée. Le nombre de *tchakirs* parmi les grands dirigeants dépassait plusieurs milliers.

Il ressort à la fois des documents Mug et des rapports de sources arabes qu'il existe une hiérarchie complexe dans la composition de la classe dirigeante et les relations de vassalité. Le niveau le plus élevé de cette hiérarchie est occupé par Ikhshid. Déjà dans les "vieilles lettres sogdiennes" (début du IV^e siècle), l'Ikhshid du village de Tamarkhush est mentionné (dans la vallée d'Isfara, il est également connu aux IX^e-Xe siècles). Dans les documents Mug, le terme "ihshid" est véhiculé par l'idéogramme MLK' ("roi"). Des auteurs médiévaux arabopersanophones, non sans raison, ont révélé la signification de ce terme comme "roi des rois"; sa véritable signification au début du Moyen Âge en Asie centrale correspondait au «souverain suprême».

Narshakhi nous a informés que les *dikhkans* portaient des vêtements spéciaux et portaient une ceinture dorée (cela est pleinement confirmé par des documents iconographiques non seulement de Sogd, mais aussi du Tokharistan). Il écrit également que la reine de Boukhara, qui régnait (plus précisément, l'ancien régent) dans la période précédant l'invasion arabe, quittait généralement la citadelle de Boukhara tous les jours et, assise sur le trône, s'occupait des affaires de l'Etat; a donné des ordres, y compris des récompenses et des punitions. Chaque jour, deux cents jeunes *dikhkans* venaient chez elle pour lui montrer les honneurs; ils se tenaient en deux rangées et, au coucher du soleil, ils retournaient dans leurs villages. Le lendemain, d'autres *dikhkans* venaient les remplacer par la reine. Cet honneur était considéré comme un service, chaque groupe devant y assister quatre fois par an.¹

Grâce aux documents Mug, nous avons une idée du système administratif de Sogd.

L'administration centrale des grandes possessions d'Asie centrale comprenait *tudun* - l'un des plus hauts rangs, peut-être le chef de l'administration civile, ainsi que tarkhan. L'un des grades les plus élevés était également n'ztyryw, n'ztyr'yw ("proche", "assistant"). Un rôle important a été joué par δp'yrpt - dapirpat ("chef scribe", "chef du bureau"). (Le directeur de l'économie du palais - *Framandar*, était en charge des recettes et des dépenses des produits agricoles et artisanaux et du matériel militaire; donnait des ordres pour l'émission de certains articles, compilait des registres et des relevés. Dans la hiérarchie des services, il occupait position élevée, les subordonnés (et il avait des commissaires spéciaux) l'appelaient presque comme un dirigeant, se référant à lui comme «seigneur, souverain, grand bastion, framandar». Des fonctions spéciales étaient remplies par le «maître d'hôtel», le «médecin-chef», le «chef de l'écurie», le «chef du parc». Il y avait un poste de bourreau (Voir document A-5). Certaines fonctions de police étaient exercées par un fonctionnaire désigné dans le document B-4 par le terme 'wrnyk'm. Le commandement de l'armée était d'une grande importance. Dans les documents Mug, un «chef militaire» (š'ykn) était mentionné.

En plus de l'administration centrale, il y avait aussi l'administration locale. Elle se composait des chefs des villages et des environs (ils sont appelés «souverains»), du «chef de village», «arspan» et «chef».²

Le rôle principal de tout ce système administratif ramifié était de soustraire les impôts, les taxes et les droits aux travailleurs. L'«appareil coercitif» du Sogdien du début du Moyen Âge fonctionnait comme une horloge bien réglée. Toutes les entrées et tous les mouvements de biens matériels ont été enregistrés de la manière la plus soignée, des relevés, des registres, des reçus ont été établis, tous les documents ont été réécrits (souvent en double exemplaire), signés, des scellés y ont été apposés.

Il y avait des institutions qui assuraient des fonctions de gestion. Des sources disent: "Lors de la détermination de la punition, ils prennent le code conservé dans le temple et

¹ Traduction russe: Наршахи, 1897, стр. 15-16. Un simple calcul montre que le nombre de personnes obligées de se présenter au service dépassait 18 000, mais il peut y avoir ici un élément d'exagération.

² Лившиц В. А., 1962 б, стр. 62, 69, 134-135, 164, 176-178.

décident de la question."¹ Dans le "contrat de mariage" trouvé sur le mont Mug, il est enregistré que le contrat de mariage a été conclu au "lieu des dispositions légales", le nom de son "chef", peut-être religieux, est appelé.²

La pauvreté des classes opprimées était combattue par la richesse et le luxe de l'aristocratie. Un exemple classique est l'histoire de Narshakhi à propos de Boukhar Khudat, qui est retourné dans son pays natal après le soulèvement des Abruva: entre les mains de ce Boukhar Khudat, d'innombrables richesses étaient concentrées. Un autre exemple peut être cité: un certain Sogdian Makhyan loué à Devashtitch «3 moulins avec tous les canaux, bâtiments et meules». Le locataire a dû payer 460 kaftcha à titre de loyer pour l'année, soit plus de 3,5 tonnes de farine.³

Les matériaux archéologiques (ils ont été en partie cités dans les sections précédentes) indiquent clairement la présence d'une profonde différenciation sociale et foncière. À l'intérieur des villes, nous voyons des habitations spacieuses magnifiquement décorées de la noblesse, les palais de cérémonie des dirigeants et à proximité des cabanes de citoyens ordinaires.

La vie de la noblesse avec son luxe sans bornes se reflète de manière éclatante dans les monuments de l'art. Des aristocrates se régalaient sans soucis, ne laissant un canapé ou des poufs moelleux que pour se battre dans un duel chevaleresque avec les mêmes adversaires - et comme arrière-plan de ces figures sans joie de serviteurs humiliés.

Les études de l'oasis de Berkutqala à Khârezm, menées par S.P. Tolstov et ses collaborateurs E.E. Nerazik et B.V. Andrianov,⁴ ont fourni des éléments extrêmement importants pour caractériser la vie rurale de cette époque. En raison des conditions spécifiques, les monuments de l'oasis de Berkutqala ont été parfaitement préservés à ce jour, et pas seulement des monuments individuels, mais l'ensemble du système de colonies et d'installations d'irrigation. L'oasis s'étend sur une bande étroite (environ 40 km de long, environ 4 à 5 km de large) le long d'un grand canal principal.

Les domaines fortifiés - le principal type d'établissements ruraux de l'oasis de Berkutqala au début du Moyen Âge - sont situés à une distance de 200 à 300 m les uns des autres. Les domaines avaient de grandes maisons massives, parfois concentrées autour de la cour. En outre, il y avait des châteaux fortement fortifiés. Toutes les colonies étaient unies en 8 à 13 groupes, et à l'intérieur de chacune, il y avait un château dominant ce groupe. Les domaines différaient assez fortement par la taille, seulement 1/3 d'entre eux étaient grands, les autres étaient beaucoup plus petits. La différenciation foncière (et sociale) des communautés rurales est indirectement mise en évidence par la différence de superficie des terres cultivées, qui dans certains cas a été établie. Il est également très caractéristique qu'un certain nombre de châteaux aient été construits à cette époque particulière. Au pied du plus grand château - Berkutqala - surgit même une petite ville, l'un des centres de production artisanale de l'oasis. Le processus de concentration des domaines en groupes s'est déroulé de manière plus intensive dans la partie centrale de l'oasis. Aux VII-VIII siècles des châteaux sont apparus, des domaines autour et à proximité d'eux, et les vieux centres sont tombés en ruine.

S.P. Tolstov a exprimé l'idée que la topographie de l'oasis de Berkutqala reflète la formation de relations féodales. Cette idée a été confirmée et concrétisée dans le processus de travaux archéologiques ultérieurs par E.E. Nerazik. Apparemment, plusieurs grandes communautés rurales, dont 7 à 8 000 personnes, étaient situées sur le territoire de l'oasis. Des groupes agnatiques de différentes tailles vivaient dans des domaines - de grandes familles qui possédaient des biens communs et agissaient comme un seul collectif à la fois dans la

¹ Бичурин, II, стр. 281.

² Лившиц В. А., 1962 б, стр. 24, 26, 38-39.

³ Ibid, p. 57, 60.

⁴ Толстов С. П., 1948; Неразик Е. Е., 1966; Андрианов Б. В., 1969.

production et la vie sociale, et des petites familles isolées, qui jouaient probablement un rôle moins important.

À en juger par des observations individuelles, la même image s'est produite dans d'autres régions d'Asie centrale. Les châteaux - les résidences des dikhkans - ont été construits de manière stricte dans les têtes des systèmes d'irrigation, ainsi les propriétaires de ces châteaux ont pu disposer de l'eau, ce qui dans les conditions d'Asie centrale équivalait au droit de disposer de la vie et la mort de la population rurale.

Notre littérature historique des années 40 et 50 était dominée par l'opinion avancée par S.P. Tolstov selon laquelle au début du Moyen Âge, la vie urbaine était en déclin. Ce point de vue est maintenant entré en totale contradiction avec les faits. Même le matériel sélectionné dans ce livre témoigne du développement significatif des villes et de la vie urbaine. Les villes sont les centres de l'artisanat et du commerce (à Penjikent il est très clairement tracé lors des fouilles), une culture très développée. Le paysage rural est caractérisé par des châteaux, parfois situés à proximité des villes. Dans ces châteaux, ainsi que dans les shahristans et les citadelles des villes, vivaient des aristocrates, cette noblesse, qui est également rapportée dans des sources écrites. La structure de la ville et l'abondance des châteaux, la nature de l'art et la tradition de la «vie chevaleresque», la présence d'escouades parmi les grands aristocrates, la fragmentation politique et les signes de vassalité - tout cela peut témoigner des changements les plus profonds de la vie socio-économique. La formation esclavagiste est remplacée par une autre - la formation féodale. Aux V-VIII siècles ses institutions sont encore dans une forme initiale, en grande partie immature, beaucoup d'entre elles ne peuvent être devinées qu'à partir de données indirectes, mais tout cela ne change pas l'essence principale du phénomène - les zones habitées d'Asie centrale aux Ve-VIIIe siècles s'engager sur la voie du développement féodal.

Dans ces conditions historiques, l'émergence de la société féodale était un phénomène progressiste important. L'émergence de la féodalité en Asie centrale (ainsi que dans d'autres pays) n'est devenue possible que sur la base d'un développement significatif des forces productives, qui ne correspondait plus au cadre de la formation esclavagiste. La formation féodale émergente en Asie centrale a été caractérisée par de nombreux changements importants dans la vie de la société. Bien que le village continue d'occuper une position dominante, les villes féodales - centres importants de progrès historique - se sont développées dès les premiers stades de la féodalité d'Asie centrale. Tout ce développement s'est déroulé dans une atmosphère de lutte de classe orageuse, de soulèvements des opprimés (rappelez-vous, par exemple, le mouvement Abruya). F. Engels a écrit à propos de l'Etat: "Le but principal de cette organisation a toujours été d'assurer, avec l'aide de la force armée, l'oppression économique de la majorité ouvrière par une minorité particulièrement privilégiée."¹ Cette caractéristique remarquable s'applique pleinement à l'Asie centrale du début du Moyen Âge.

¹ К. Маркс и Ф. Энгельс. Соч., т. 19, стр. 359.

LES TADJIKS

LE PLUS ANCIEN, ANCIEN

ET L'HISTOIRE MÉDIÉVALE

LE DEUXIÈME LIVRE

L'édition deuxième

Le paragraphe quatrième

L'ASIE CENTRALE
PENDANT LE DÉVELOPPEMENT
ET L'AFFIRMATION
DU RÉGIME FÉODAL

Le premier chapitre
LES PEUPLES DE L'ASIE CENTRALE DANS LA COMPOSITION
DU CALIFAT ARABE
La CHUTE DE L'ÉTAT SASANIDES
Les Arabes à la veille de l'Islam

Dans les travaux historiques on souligne assez souvent le retard des Arabes à la veille de l'apparition de l'Islam. Cette affirmation est unilatérale et erroné. En 1853 F. Engel's écrivait : «Là, où les Arabes vivaient sédentaire (constamment), sur le sud-ouest, - ils étaient, probablement, le même peuple civilisé, comme les Egyptiens, les Assyriens et etc.; c'est prouvé par leurs constructions architecturales»¹. Reçu les matériaux d'archéologique et d'épigraphique² confirment entièrement le bon droit de F.Engel's : les tribus arabes de sud à l'ancienneté ont créé les États puissants, une culture haute et originale.

Le niveau du développement socio-économique des diverses parties de l'Arabie était rudement inégale. Si sur le territoire du Yémen et les autres domaines dans la deuxième moitié VI - le début de VII s. se développait l'agriculture et la vie municipale, les déserts vastes et les steppes étaient la place résidée des nomades-bédouins, la principale richesse était les chameaux. Bien que l'organisation du tribu chez les Arabes soit très forte encore, chez eux naissaient les relations féodales! La marche du développement historique amenait à la formation des tribus dépareillées et les unions des tribus communes d'un état. Au début de VII s. apparaît un nouveau système religieux - islam.

Pour analyser les raisons historiques qui ont conditionné l'apparition de la nouvelle religion - l'Islam et la conquête précipitée par les Arabes des territoires énormes, il est nécessaire avant tout d'examiner la composition de classe de la société de cette époque et les progrès se passant dans lui. Ce fait que l'Islam est apparu pendant la formation de la société divisée en classes chez les Arabes, ne provoque pas les doutes.

Le problème de la définition du caractère de la nouvelle société divisée en classes et prédominant alors chez les Arabes et sur les territoires gagnés par eux du mode de production, l'étude du procès passant à cette époque de la synthèse complexe sociale était beaucoup difficile. La permission de ces problèmes est particulièrement importante parce qu'eux non seulement éclairent une des périodes les plus importantes de l'histoire des peuples de l'Orient, mais aussi montrent, les demandes idéologiques de quelles ou quel concrètement les classes satisfaisait en premier lieu une nouvelle religion. La permission du dernier problème doit donner la base pour l'analyse marxiste de la partie idéologique avant de l'Islam.

La pauvreté des sources contenant les informations sur sociales, l'ordre de l'Arabie antéislamique du nord, où est apparu l'Islam, les particularités de l'historiographie médiévale accordant l'attention presque exceptionnellement dynastique et l'histoire "sacrée" et mélangeant constamment les messages sur les faits avec les légendes, de divers motifs de folklore, il faut porter le nombre des raisons à un fort degré embarrassant la décision des problèmes indiqués plus haut. Le Bourgeois islamique a accumulé un grand nombre des faits selon la période donnée, a créé la multitude d'hypothèses idéalistes en ce qui concerne les raisons de l'apparition de l'Islam, cependant sous la relation méthodologique dans le domaine de l'analyse des racines sociales de l'Islam il se trouva tout à fait impuissant.

Dans la science historique de soviétique il y a deux tendances principales dans la caractéristique de la société divisée en classes formée. Selon le premier, au sud de l'Arabie la

¹ K. Marx et F. Engels, Com. Vol., 28, page. 210.

² Pigoulevsky A. I., 1951, p. 260 et suivante; Loundin A. G., 1961, 1971; Baouer G. M., 1966; Loundin A. G., 1971; Nielsen D., 1927; Bawen R. le Baron and Albright W, F... 1958; Ryskmans 1964.

Société esclavagiste existait en tout cas déjà au VI s., et à la fin de VI - le début de VII s. Il y a une addition du régime esclavagiste en Arabie du nord, Khidjaze, à la Mecque et Médine étant la plus importante caravane. En Arabie intérieure, peuplé des bédouins, les éleveurs du bétail-nomades, (a commencé aussi la décomposition de l'ordre est patriarcal-communal, mais il se passait ici beaucoup plus lentement. Quand même et parmi les bédouins sont apparus, d'une part, les riches - les possesseurs des grands troupeaux, parfois des terres, le nombre considérable des esclaves-prisonniers, occupant souvent caravane du commerce, et d'autre part, - les pauvres, sur qui le poète antéislamique arabe ach-Chanfara a dit ainsi : « Jour [le pauvre] passe dans un escale, la nuit-dans une autre, toujours il est seul, sur le dos des dangers »¹. Ces pauvres gardaient quand même la liberté.

Pendant au nord de l'Arabie le régime esclavagiste ne s'est pas développé à la formation dominant, puisque pendant la crise provoquée par le passage vers la société divisée en classes, est apparu l'Islam, il y avait Moukhammad trouvé le chef d'armée peu ordinaire, on acceptait le dogme de l'Islam sur la guerre sacrée, les successeurs de Moukhammad ont commencé à chercher la sortie de la crise sociale dans les marches de conquête, et les masses des Arabes - «les combattants de l'Islam» ont jailli sur le territoire, où il y avait le rythme rapide un procès feodal, ou il y avait déjà un féodalisme formé. Mais dans ces pays n'a pas disparu encore également le régime esclavagiste, c'est pourquoi il s'est gardé chez les Arabes, et en outre pendant les conquêtes, à la suite de la conquête du grand nombre des prisonniers, a reçu le développement supplémentaire. En gros les relations féodales se sont formées dans le califat après de grandes conquêtes vers la fin VII s., et l'esclavage s'est gardé encore longtemps en forme du régime.

Selon le même point de vue, l'Islam est apparu primordialement sur la base de la société formée esclavagiste et seulement après les conquêtes s'est développé à la religion de la société féodal. Ce point de vue élaboraient chez nous E. A. Belyaev, ainsi que A. U. Yakoubovsky, S.P.Tolstov, I. P.Petrouchevsky.

Selon le deuxième point de vue, déjà avant l'apparition de l'Islam et au sud et au nord de l'Arabie se formaient non esclavagiste, et les relations prématuré-féodales, qui sont devenues là dominant encore jusqu'à VII s., c'est à dire jusqu'à de grandes conquêtes. Ainsi, l'Islam était dès le début la religion du groupe dirigeant formé de la société féodale. Ce deuxième point de vue sont avancé par N. V. Pigoulevsky, A. G.Loundin, N.A.Smironov et L. I. Nadiradze. Les disciples de ce point de vue font l'attention aux metayers dans ces conditions historiques de la condition des relations féodales.

Les deux points de vue indiqués sur la situation en Arabie VII s. et sur la nature sociale de l'apparition de l'Islam ont seulement la signification des hypothèses ouvrières, et la décision définitive du problème c'est l'affaire du futur.²

Cependant, on ne doute pas que la société du califat de la fin de VII s. était déjà dans le degré très considérable feodalisé à la préservation du régime esclavagiste, et la conquête par les Arabes de l'Asie centrale, l'est de Khorassan et Transoxiane était conduite par la noblesse militaire-féodale qui ont gardé les éléments de la vie quotidienne nomade et infligeait propre d'un tel type aux sociétés de la relation aux relations local sédentaire feodalisé des sociétés, en changeant et en accélérant alors le procès feodalise.

L'apparition de l'Islam. La destruction de l'État Sasanids

Quelques mots sur l'apparition de l'Islam par "le Prophète" de la divinité supérieure et commune - Allah se sont produits Moukhammad, l'habitant du plus grand centre de l'Arabie - La Mecque. N'ayant pas réussi à la ville natale, lui avec ses adeptes dans 622 déménage à

¹ Filtminskii I.I. 1965, page 29.

² Petrouchevskyj I.P., 1966, p. 7.

Médine; dès cette année commence l'ère musulmane - l'hégire. Ayant soumis les tribus méditerranéennes, Mouhammad insère par la suite à «la communauté des croyants» aussi La Mecque, soumet une série d'autres tribus, qui ont reconnu Allah et son "messager" terrestre - Mouhammad. Le nom affirmé de la nouvelle religion "l'Islam" signifie "l'humilité", "la soumission". Après la mort de Mouhammad (632) à titre de khalife était proclamé Abou Bakr (632-634); après lui Omar (634-644) est devenu le khalife, au conseil d'administration de qui on terminait la soumission des tribus arabes et leur appel à l'Islam. Il y avait au plus haut degré État centralisé théocratique, on forme grand et beaucoup les troupes sur le pied de guerre.¹ La noblesse arabe rêvait de grandes conquêtes, le pillage et la conquête des richesses dans les pays voisins et lointains. On pouvait de plus diriger le mécontentement des couches inférieures de la société arabe sur non-musulmans des hétérodoxes, en détournant leurs alors de la lutte des classes contre les « leurs » exploités. En plus, les combattants ordinaires d'Arabes recevaient la partie de la production de la guerre qu'il y a pas du tout moins de, que la foi en Allah, les enthousiasmait dans les batailles. Pour les aristocrates arabes la doctrine de l'Islam sur la guerre sacrée pour la foi servait du paravent confortable couvrant les cibles réelles de leurs marches de conquête.

Les conquérants ont déplacé les troupes presque simultanément contre le Byzance et l'Iran. Les actions des chefs militaires d'Izdigird III (632-651) - le dernier représentant Sasanides, entrepris avec le but d'arrêter le mouvement des Arabes, à rien n'ont pas amené. Dans les batailles à Kadisi et Nehavend (636 et 642) les troupes arabes ont cassé les forces jointes des Perses et ont mis fin à l'existence presque séculaire de l'État Sasanides. Pendant 10 ans les Arabes ont pris le territoire de l'Iran, ont porté le coup cruel du Byzance, ont pris la Palestine, l'Égypte, la Syrie et l'Iraq.

En reculant sous l'impulsion des Arabes d'un terrain à l'autre, Izdigird III pendant 10 ans vagabondait par de différentes villes et des pays, en aspirant à lever la population contre les conquérants arabes. Cependant ses efforts n'ont pas été couronnés par le succès.

La masse principale de la population de l'État Sasanides - les paysans et les artisans était exploitée impitoyablement par l'administration Sasanides, le seigneur féodal et les clergés zoroastriens ont tourmenté et, en outre souffrait à cause des restrictions de l'ordre. De longue durée guerre de Sasanides contre éphémères, des Turcs et le Byzance ont aggravé encore plus pire la situation des travailleurs. Tout cela provoquait le mécontentement des masses populaires, et ils n'ont pas commencé à soutenir les Sasanides dans leur lutte avec les Arabes.

Les guerres continues ont affaibli l'État Sasanides, ayant privé de sa puissance politique et militaire. En conséquence du renforcement de la noblesse provinciale féodale et le rôle ancien du gouvernement central a baissé rudement, la périphérie ne se soumettait pas au centre. Les gouverneurs locaux dans les domaines séparés et les provinces pendant l'irruption des Arabes n'ont pas donné l'aide au gouvernement central.

Les masses de la population opprimée liaient dans nombre de cas les espoirs de l'allégement de la situation difficile aux Arabes et leur foi, promettant à tous les musulmans l'égalité. La vie a montré bientôt le caractère irréalisable des espoirs du peuple, mais les premiers temps cela a exercé une certaine influence et parfois était perçu erronément comme la Renaissance des traditions les mouvements de mazdeisme.

Tout cela a amené à ce que les Sasanides n'ont pas pu être retenus par le puissant flot des Arabes et l'État Sasanides est tombé.²

¹ La littérature en ce qui concerne Mouhammad, islamisme précoce et les conquêtes arabes sont très vaste (regardez.: Belyaev E.A., 1965 et Petrouchevsky I.I., 1966, où il y a des références aux sources et de la littérature; Sauvaget L., 1965, p. 115-129 - il y a les indications utiles bibliographiques).

² Les détails en ce qui concerne la situation de l'Iran à la veille de la conquête arabe et la marche de cette conquête voir.: Pigoulevskaya N.V. et d'autres, 1958, page 69-89; Kolesnikov, 1970.

LA CONQUÊTE DE TRANSOXIANE PAR LES ARABES (PREMIÈRE PÉRIODE)

Le morcellement politique de Transoxiane au milieu de VII s.

Du début de l'irruption en Iran les Arabes mettaient le but aussi la conquête des domaines de l'Asie centrale au-delà de l'Amou-Daria - un soi-disant Transoxiane (l'Arabe. «Au delà de la rivière»). Dans «l'Histoire de Boukhara» Narchakhi et dans la composition du géographe arabe de Yakoute (XIII s.) on amène la légende des Arabes sur, comme si le fondateur lui-même de l'Islam Mouhammad a déclaré que la conquête de Transoxiane est le devoir sacré et des disciples honorables de l'islam.

Transoxiane éprouvait à cette période cet état du morcellement politique, qui est apparu déjà au IV-V siècles et s'est renforcé à la fin de la domination éfthalites et turc kagan.

Ce morcellement est caractérisé par la quantité immense des possessions indépendantes et semi-indépendantes disposées au moment de l'irruption arabe sur les territoires du Tadjikistan actuel.

À Fergana, les pays *du nord et du sud*, se trouvaient en région Hourrah-tjube - *Oustrouchan* avec la capitale de Boundjik et (près de Chakhristan actuel). Le début de la rivière de Zeravchane ensemble avec les pentes et les vallées de Turkestan et Zeravchachs faisaient partie de *Bouttam*. Au nord de cette vallée il y avait des possessions *du Match* (Mascha) et *Pargar* (actuel Falgar). Il y avait à l'ouest une possession et *Pantch* - Pendjikent moderne.

La vallée Gissar se composait de *Tchaganian* et toute la vallée de la rivière de Sourkhan (Tchanrud) et l'extrémité occidentale de la vallée Gissar avec une principale ville de Tchaganian (près de Denaou); *Akharun* et *Schuman* - vers l'est de Tchaganian; *Vachgird-entre* Kafarnigan et Vakhch en moyenne son courant avec la capitale de Vachgird (Fayzabad); *Koumed* - les pays d'amont de Kafirnigana (rivière de Ramit) et Vakhch.

En région de Kourgan-Tjube - *la région de Vakhch* dans la plaine. *Kabodian* - entre les rivières de Vakhch et Kafarnigan dans leur aval avec une principale ville de Kabadian.

En région de Koulyab - *Khouttalan* - entre Pyandje et Vakhch avec la capitale de Houlbouk et la ville de Mounk (Baldjuvan). D'autres principautés à des moments divers entraient dans la composition de Khouttalan, par exemple, *Vachgird*, *Kabodian* etc.

En région de Garm - *Racht* avec sa capitale de Racht (Garm). *Darvaz* - avec sa capitale de Karran. Dans le domaine Gorno-Badakhchan - *Vakhan*, *Chougnan* et *Rouchan* étroitement liés à *Badakhchan*.

Le régent de chaque domaine se trouvait tout à fait indépendant et avait le titre spécial. L'absence de l'unité parmi les régents de Transoxiane a embarrassé le groupement des peuples de l'Asie centrale pour la résistance aux Arabes.

La sortie des détachements arabes de la frontière de l'Asie Centrale.

Les premières incursions sur Transoxiane

Selon les légendes arabes, les détachements musulmans, en poursuivant après la bataille à Nekhavende (642) détruit la troupe de Sasanide, sont entrés en contact avec les Turcs de Tokharistan encore jusqu'à la mort du khalife d' Omar, c'est à dire jusqu' à 644¹. Cependant en réalité les conquêtes en Asie centrale ont commencé par la décennie plus tard. En 651 par les poursuit de détachements arabes s'est enfuit à Merv le dernier roi de l'état sasanide Iezdigerd III. A Merve il était obligé de se cacher et il était tué (selon une des versions - le meunier, dans la maison de qui tentait de se cacher) à l'instigation du vassal personnel (homme lige) –par le gouverneur général Merv. La même année les Arabes ont pris Merv.

¹ Gibb H.A. R., 1923, p. 15.

Déjà après trois ans les Arabes ont commencé à faire les premières incursions sur **Transoxiane**, par exemple il est mentionnée, en particulier, l'incursion de 654 sur Majmourg à Sogde. En 667, on faisait la première incursion sur Tchaganian et on porte une forte coup contre eftalite. Les Arabes se préparaient évidemment aux hostilités de grandes échelles. Une des actions préparatoires militaro-politiques était la transmigration 50 mille familles des Arabes c'est à dire de Basr et Koufy à Khorassan Ils étaient installés dans cinq points en forme des garnisons.

On peut accepter l'opinion de Gibb croyant que cette action poursuivait deux buts : intensifier la sécurité déjà les régions gagnées et accumuler les forces pour les conquêtes ultérieures.¹

Narchakhi communique que les conquérants arabes passaient plus d'une fois alors via l'Amou-Daria et faisaient les incursions sur **Transoxiane**. L'impératrice de Boukhara chaque fois leur payait le tribut ou présentait quelques dons pour conclure la paix et par cela sauver leur état de l'invasion.

À la fin de 673 et le début de 674 le gouverneur général arabe à Khorassan Oubejdallakh ibni Ziyad, ayant attaqué **Transoxiane**, a pris et a ruiné Ramitan et les alentours de Boukhara, mais, ayant rencontré une forte résistance du côté des troupes unies turcs et boukharaiens, et il a conclu la paix. Ayant reçu de l'impératrice de Boukhara le rachat et ayant emmené à l'esclavage 4 mille habitants du local c.a.d. les tireurs habiles (il a formé le détachement de la garde personnelle par d'eux) - Oubejdallakh ibni Ziyad temporellement a laissé la **Transoxiane tranquille**.²

En 676 le nouveau gouverneur général de Khorassan Said ibni Osman a passé avec une grande troupe via l'Amou-Daria et il a atteint Boukhara. L'impératrice de Boukhara, comme d'habitude, a payé le rachat calculé dans le cas présent à 300 mille dirhams, et elle a mis en relief le groupe de la jeunesse notable de Boukhara à titre des otages pour les arabes. Said a avancé vers Samarkand. Les Sogdians résistaient courageusement. La guerre se prolongeait plus de mois. Finalement Said était obligé de conclure la paix et il a retourné avec des prisonniers et une petite quantité de la production. Sur le chemin de retour il a pris Termez.

Narchkhi et Belazouri racontent de l'acte courageux les jeunes otages sogdianes qui sont tourné par Said à l'esclavage. «Ils (les jeunes otages.- *B.G.*), se sont inquiètes et ils ont dit : " Cet homme (Said.- *G*) il nous a humilié, il nous a pris à l'esclavage et nous a donné le travail grave. Si nous périssons dans l'humiliation, au moins nous périrons avec le profit». Ils sont entrés dans le palais de Said, ont fermé les portes et ont tué Said, et ils se sont suicidés».³

L'épisode curieux caractérisant la relation de la population des régions de **Transoxiane** de montagnes vers les conquérants arabes, transmet Tabari. Chez le gouverneur général arabe campant à Kech est arrivé le neveu princesse de Khatlon Il a trahi a son peuple et il a proposé aux Arabes d'aller par la marche sur Khouttalan. Le gouverneur général a accepté et a envoyé son fils Yazid ibn al-moukhallaba.

«Près de la frontière de Khouttalan, - écrit Tabari, - il s'est arrêté par le camp séparé, et le neveu princesse - prince de ce temps-là était nommé Sabal - s'est arrêté par le camp. Sabal a fait l'attaque de nuit sur le camp du neveu. Ses combattants ont levé appell d'arabe. Le neveu de la princesse a pensé que les Arabes l'ont trahi, et les Arabes, quand il a laissé leur camp, craignaient qu'il les trahira. Sabal a pris son neveu, l'a amené à la forteresse et l'a tué. Après avoir tué son neveu princesse, la mère l'a envoyé dire à la mère de Sabal :«Comme tu espères sur la préservation de la vie de Sabal qu'il a tué son neveu! En effet, il avait sept

¹ Gibb H.A.R., 1923, p. 17.

² La tradition locale sur ces événement est reflétée dans les compositions Belazuri, Yakoubi, Narchakhi. Un peu autre exposition donne Tabari. L'analyse des versions voir.; Gibb H.A.R., 1923, p. 17-18.

³ Djalilov A.,p. 114-115. Les versions des sources sont analysées par Gibb H.A.R., voir.; Gibb H. A. R., 1923, p. 18-19.

frères, et on leur porte l'offense consanguine. Toi du fils unique». La mère de Sabal a envoyé la réponse: «les lionnes ont peu de petits, les porcs ont beaucoup de petits»¹.

Après l'incursion de Saïd les troupes arabes à la suite de cinq ans n'attaquaient pas Transoxiane. La troisième invasion sur Transoxiane les Arabes ont fait au gouverneur général Khorassan Salme ibn Ziyad pendant le conseil d'administration du khalife Yazid ibn Mouaviya en 680-683. Selon Belazouri, les détachements arabes sont arrivés à Khodjent, mais étaient là écrasés.² Cependant les samarcandais et les boukhariens ont essuyé la défaite des Arabes et ils étaient obligés de s'affranchir des envahisseurs.

En 689 le fils d'un rebelle du gouverneur Khorossan général Moussa ibn Abdullakh a pris Termez et une demi-décennie gardait le pouvoir sur cette forte forteresse. Il ne reconnaissait pas aucun pouvoir, attaquait les possessions voisines et les volait. Seulement en 704 par la troupe du gouvernement central arabe au soutien actif sogdianes et les troupes turques on réussit à liquider celui-ci révolte.³ Il a raison A.Djalilov, qui écrit: «... Cette victoire sur Moïse avait la signification double. D'une part, les gouverneurs locaux avec les troupes du califat Arabe liquidait le pouvoir de Moïse, - était positif. Mais, avec l'autre, - cela ils ont aidé le pouvoir arabe central de se délivrer du révolté, dans quelque mesure faisant obstacle pour la pénétration à l'Asie centrale»⁴.

Toutes les hostilités des Arabes à Transoxiane avant la destination pour la fonction de gouverneur général à Khorassan, Koutejba ibn Muslim (705), ainsi portaient le caractère dépareillé et servaient seulement aux buts de l'enrichissement de n'importe quels chefs arabes aux frais du pillage des régions prises. Ayant ruiné et ayant dévasté la région occupée à la suite de l'incursion précipitée, les troupes arabes revenaient à Merv.

La lutte sogdiane, tokharistans et d'autres peuples de l'Asie centrale contre les conquérants

La noblesse arabe s'est décidée de réaliser la conquête de Transoxiane seulement après qu'au khalife Abd al-malik ibn Marwane (685-705) on mettait la fin à la lutte intestine pour le pouvoir à l'intérieur du califat et on réprime les insurrections est gagné déjà leur pays⁵. Environ en 705 le gouverneur général de Khorasan, Koutejba ibn Mouslim a commencé les hostilités qui ont amené à la conquête de Transoxiane.

En utilisant le morcellement du pays et les différends intérieurs des aristocrates-dikhkans (paysanes) locaux, Koutejba a réussi graduellement à affermir les positions du califat en Asie centrale. Il a soumis en 705 les régions séparées de la région de Balkh. Excepté le Balkh, ont lui soumis Tchaganian (le régent de Tich de qui a adhéré à cette époque aux Arabes et les lâchait contre les possessions voisines), Chuman etc. En 706 avec de grandes forces il est entré à Transoxiane. Comme écrit Tabari, Koutejba, ayant passé via l'Amou-Daria, a avancé vers Pajkend, et en outre le nombre de sa troupe étaient dikhkan de Balkh, tchagankhudat - traître, pour les buts lucratifs soutenant les conquérants.

Pajkend, comptait à cette époque-là une des villes de bien aménagé de Transoxiane. L'appelaient comme «la ville des marchands», ainsi que «la ville vetue en cuivre», puisqu'il avait la citadelle fortement affermie. Ici l'armée Koutejba a rencontré pour la première fois la résistance opiniâtre des habitants. À la défense de la ville participaient non seulement les paykends, mais aussi les autres sogdianes, qui les paykends se sont adressés une aide. Au départ sur leur partie il y avait une supériorité, et les Arabes ont eu du plomb dans l'aile. La troupe arabe était entourée le long temps par les sogdianes, les lignes de communication de

¹Tabari, II, p. 1040-1041

²Belazuri, 413.

³Bartolde V.V., 1963, p. 242

⁴Djalilov A. 1961, p. 118

⁵Panorama de ces événements voir: Belyaev E.A. 1965, p. 180 et d'autres.

Koutejba étaient coupées. Dans toutes les mosquées de l'Iraq et l'Iran s'élevaient les prières. Mais pas la prière a sauvé Koutejba a l'absence de l'unité parmi les régents locaux. Graduellement certains d'eux ont conduit les détachements. Des séries de défenseurs de Pajkenda se sont diminué. De cela s'est servi Koutejba : il a pris la ville, l'a pillé et s'est dirigé vers Boukhara. Le siège de Pajkend se prolongeait, selon certaines informations, 50 jours, selon les autres 10 mois.

Koutejba n'a pas eu le temps de s'écarter à cinq mils, c'est à dire près de 30 km, de Pajkend, les habitants de cette ville ont insurgé et ont cassé la garnison arabe. Ayant pris Pajkend une seconde fois, Koutejba l'a détruit de fond en comble, a massacré tous les hommes, les femmes et les enfants a tourné à l'esclavage. Les envahisseurs ont pris ici une telle riche production, quel jusqu'à cela ils n'avaient pas pu à prendre nulle part. Peut être, la plus importante partie de cette production était la quantité immense d'arme et les armures de guerre - l'arsenal entier. La qualité de ces produits était exceptionnellement haute, car depuis ce temps-là dans la poésie arabe en qualité-épithète pour la maîtrise incomparable on utilisait la désignation «sogdiens». Selon certaines informations, avant la conquête de Pajkend à l'armée Koutejba il y avait seulement 350 assortiments des armures de guerre. C'est pourquoi il a insisté pour que l'équipement de combat pris à Pejkend ne se trouve pas dans la partie divisée de la production, et il a armé leurs combattants, et il a augmenté considérablement la force de combat de la troupe arabe¹.

La tragédie de Pajkend a montré aux habitants de Transoxiane, qu' ils ont affaire à quel ennemi dangereux et cruel. Les gouverneurs séparés de Sogd, ayant appelé en aide les Turks, ont recueilli dans les alentours de Ramitan (près de Boukhara) les forces unies pour la résistance aux Arabes. Il y avait une bataille acharnée. Les troupes arabes étaient entourées.

Alors, Koutejba par les gens envoyés secrètement a lâché le roi Sogd sur les Turks, et a l'enverse les Turks contre le roi de Sogd et comme ça a apporté ainsi la scission à leurs séries. Entre-temps les nouveaux détachements expédiés à Koutejba, avec l'aide il est sorti de l'entourage. Cependant les pertes immenses des troupes arabes, on n'a pas donné la permission pour continuer la guerre et Koutejba était obligé à refuser les plans de la conquête de Transoxiane et il est revenu à Merv.

En 708 Koutejba avec les nouvelles forces a avancé à Transoxiane. Malgré a la résistance forte de la population de Sogd, il réussit à atteindre les possessions de Boukhara et prendre Ramitan. Cependant la bataille pour Boukhara n'a pas apporté les succès. En ayant été subi de grandes pertes, Koutejba en automne était obligé de revenir de nouveau à Khorassan. Ayant pris cet échec, le régent de l'Iraq Khadjadj, qui Koutejba était soumis comme le gouverneur général Khorassan à lui, a ordonné à Koutejba de casser boukhar-khoudat.

En 709 Koutejba avec de très grandes forces a passé de nouveau l'Amou-Daria et est arrivé aux alentours de Boukhara. Les habitants de Boukhara, comme autrefois, ont appelé en aide sogdiens et les turks. La bataille sanglante s'est allumée.

Koutejba a annoncé que chacun, qui apportera la tête d'un ennemi, recevra 100 dirhams comme un prix. Dans la satiation des Arabes il y avait élevé une grande pyramide des têtes des combattants de Transoxiane, mais cela n'a pas aidé à briser la résistance des défenseurs de Boukhara. Ils portaient une grande coup contre les troupes arabes. Koutejba en craignant la défaite, de nouveau à utiliser la tactique de la perfidie et la tromperie. Comme raconte Narchakhi, il a envoyé secrètement chez le roi Sogd Tarkhoun son agent, qui lui a dit que les Arabes dans un certain temps partiront et alors les Turks attaqueront contre Tarkhoun, parce que Sogd est riche et beau ainsi qu'ils le voudront prendre. Trompé et effrayé par ces faux discours, le roi Sogd a demandé du conseil auprès de lui. On lui a donné des conseil plein de

¹ Gibb H.A.R., 1923, p. 33-34.

perfide: conclure la paix avec Koutejba, ayant communiqué aux Turks que chez les Arabes avancent de grands renforts, - les Turks alors partiront aussi.

Tarkhoun a suivi à ce conseil. La coalition antiarabe s'est désagrégée, et les troupes arabes ont réussi à occuper Boukhara.

Koutejba pour consolider sa position, a conclu l'accord avec l'ikhchide sogdiens Tarkhoun, et il a pris les otages du nombre des familiers du roi et il a établi la somme du tribut chaque année.

Les régents de certains possessions de Tokharistan y compris le régent de Chuman s'étant servi de la situation favorable pendant les échecs des Arabes dans l'oasis de Boukhara, ils ont annoncé le refus de reconnaître le pouvoir de Koutejba.

En 710 ayant recueilli les nouvelles forces, Koutejba est parti en campagne sur Chuman. Les habitants de Chuman ont rejeté l'ultimatum aux Arabes et ils luttèrent contre les forces supérieures de l'ennemi bravement et courageusement. Dans une des batailles acharnées le régent de Chuman était tué. Kouteyba, ayant pillé la ville, et il s'est dirigé vers Nasef (près de Karchi actuel) et a pris Kech (Chakhrisabz actuel).

La défense de Samarkand

Comme on a mentionné plus haut, le régent de Samarkand sogdiens le roi sogdiens Tarkhoun a conclu le traité de paix avec les Arabes. Il s'est engagé à payer de plus tribut. L'année suivante Koutejba a expédié son frère Abdar-Rakhman à Samarkand pour recevoir le tribut. Tarkhoun était obligé de donner l'impôt. Celle-ci qu'a provoqué le mécontentement de la noblesse de Samarkand (et il est sûr, les soldats sogdiens), Tarkhoun était détrôné par les familiers et s'est suicidé.¹

Le nouveau roi sogdiens en 710, est devenu Gourek, que, dans l'estimation du connaisseur des événements de l'époque de la conquête arabe G. A. R. Gibba, «était l'homme d'État et le patriote»².

Les événements se déployaient à cette époque comme il suit. À Khoresm a commencé le mouvement national, ou il y avait son chef le frère de Khorezmshah - Khourzad. Koutejba sous prétexte de l'aide khorezmshah est intervenu aux affaires des khorazmiens et a avancé avec les troupes à Khoresm. En 710-712 khorezmshah a conclu avec Koutejba l'accord sur la paix et lui a donné à la récompense du massacre fait par lui avec les insurgés 10 mille têtes de bétail. Cela signifiait la reconnaissance khorezmshah aux pouvoirs des Arabes.

En vue de la désorientation sogdiens, Koutejba a répandu la rumeur qu'il se dirige à Merv de Khoresm avec la production pillée, mais en fait avec les troupes khorezmshah et boukhar-khoudat s'est dirigé vers Samarkand.

Pour la situation se formant à cette époque-là non seulement l'absence du front uni de la lutte contre les Arabes, mais encore plus mauvais, c'était la trahison des régents de Boukhara et Khoresm. Les détachements de Khorezm et de Boukhara luttèrent activement contre Samarkand sur la partie des Arabes, pendant que les samarcandais se défendaient au solitaire. En plus, à l'intérieur de Sogd de Samarkand manquait l'unanimité. Après la mort de Tarkhoun à Sogde il y avait un groupe fort d'adorateur de la noblesse des arabes. Probablement, un de ses représentants était, le prince Pendjekent Devachtitch. Après le suicide de Tarkhoun il protégeait son fils mineurs et a accepté le titre «le roi sogdiens, le souverain de Samarkand» (ce titre est connu selon les documents sogdiens ou on a trouvé de la montagne de Moug).

I.U. Kratchkov supposait qu'il est "possible, certes que l'affaire allait plus profondément, et aux arabes ou bien les cercles arabophile exposera la supposition les fils de Tarkhoun comme

¹ Tabari, II, 1229: Ibn al-Asir, IV, 437-438

² Gibb H.A.R., 1923, p. 42

les continuateurs «légal» les dynasties sogdiens les rois au contre-poids de Gourek»¹. Cela on peut dire aussi au nom de Divochtak, bien qu'il est tout à fait possible que l'acceptation par lui du titre «le roi sogdiens, le souverain de Samarkand» s'est passée considérablement plus tard, en 719. Prudemment et perfidement Koutejba a annoncé qu'il a été pour venger pour la mort de Tarkhoun². Par cette demande il activait les partisans renversé de roi sogdiens, il a donné la possibilité de s'unir avec lui sincèrement les éléments arabofils. Un important rôle dans le camp des partisans des Arabes était joué par Devachtitch. Tout cela compliquait extraordinairement la position de Gourek et guidé par lui les défenseurs de Samarkand.

L'analyse détaillée des sources écrites sur la conquête de Samarkand appartient à V.V.Bartold.

La source principale - Tabari contient trois versions et le récit général écrit selon quelque sources³. En train de la bataille obstinée, dans quel on portait aux Arabes une grande perte, les défenseurs des villes ont manifesté les miracles d'héroïsme. Comme le roi Gourek écrivait dans une de ses lettres, «beaucoup de nos combattants ont péri et était blessés, les infanteries et les cavaleries de daches (c.a.d.les Arabes. -B. G) étaient extrêmement nombreux, et nous ne pouvions pas leur résister. J'ai reculé sous la protection des remparts pour là se défendre»⁴.

Les sogdiens se sont adressés après l'aide au roi Tchatch, vers les turks-kagan et l'ikhchide (c'est le titre gouverneur de Sogdiens) de Fergana, ils ont leur écrit que «si les Arabes prendront Sogd puis arrivera votre tour». Les trois gouverneurs ont décidé d'aider Sogd, ils ont expédié le détachement des combattants de cheval "des fils des rois et les plus braves de jeunes combattants royaux». Le chef de ce group était le fils kagan⁵. Le fait est que les troupes turques étaient à cette époque à la frontière de Sogd et ils pouvaient aider dans la lutte antiarabe. C'est pourquoi en tête du détachement on mettait le fils cadet turc kagan - Inel-kagan, comme commandant en chef des troupes turques à l'ouest⁶. Cependant grâce à la reconnaissance bien mise de Koutejba, il a appris d'avance la progression de ce détachement et a expédié à la rencontre de lui la troupe d'élite sous l'autorité de son frère. Soudain, les Arabes ont dressé l'embuscade, et ils ont pillié le groupe de détachement Sogdians. Le détachement dans ce combat au secours a Gourek était détruit. Les Arabes ont appris que le détachement détruit comprenait les combattants notables. Ayant coupé les têtes des tués, ils ont écrit leurs noms sur les oreilles, ont suspendu les têtes sur les ceintures et sont revenus ainsi au camp. Le participant des événements, l'Arabe, racontait : «il n'y avait pas aucun de nous, près de qui sur la ceinture ne pendrait pas les têtes de l'adversaire notable... Nous avons pris l'arme la plus belle arme, les tissu chères, les ceintures d'or, les chevaux magnifiques, et Koutejba nous tout a offert. Et les sogdiens étaient brisés par cela, Koutejba y a fait la leçon aux catapultes et a commencé le tir, il luttait tout le temps contre eux.

Les combattants les boukhariens et les khorazmiens sur sa partie, luttant cruellement [contre sogdiens. B G], étaient pour eux l'exemple». Alors Gourek a jeté les mots irrités qui ont mis en fureur Koutejba et ses collègues : «tu luttés contre moi par les mains de mes frères et les gens de ma maison, et toi mets contre moi les Arabes!»⁷. Cette bataille, et ainsi encore quelques batailles, qui la supériorité était sur la partie des Arabes (Yakoubi disent encore quelques «batailles obstinées»), et ont obligé les sogdiens à se cacher après les murs de Samarkand (dans la dernière grande bataille près de Samarkand la victoire inclinait au départ

¹ V.A. et U.A.Krachkovsky, 1934, p.70.

² Tabari, II, 1249

³ Bartold V.V., 1964, p. 382-384.

⁴ Chavannes E., 1903, p. 205.

⁵ Tabari, II, p. 1247-1249

⁶ Kliyachtornij S.G., 1964, p. 146-153

⁷ Tabari,II, 1244, 1248

sur la partie sogdiens, mais puis les Arabes on réussit à prendre le dessus).

Le siège (encerclément) a commencé. Gourek lui-même décrivait ainsi sa marche : «Alors, les Arabes ont assiégé la ville. Ils ont mis contre les murs 300 voitures belier, dans trois places ils ont creusé de grandes tranchées. Ils voulaient supprimer notre ville et notre règne»¹.

Les beliers le jour et la nuit creusaient les murs de Samarkand. Les Arabes réussissent faire une trou, les sogdiens ont réussi à la boucher. En tirant des arcades, en faisant les sorties, les sogdiens portaient une grande perte par l'assiégeant. Au cours du mois les défenseurs de la ville se défendaient courageusement. Mais finalement la ville est tombée. Gourek était obligé de signer l'accord extrêmement lourd pour Samarkand, où il s'est engagé à payer 2 millions de dirhams exceptionnellement, transmettre 3 mille esclaves agés, à rendre les trésors des idoles des temples du feu, ainsi que chaque année à apporter 200 mille dirhams. En outre selon la condition préalable, les samarcandais devaient construire dans la ville la mosquée pour les musulmans, ainsi ne tiennent pas la troupe sogdiens à Samarkand. Pour tout cela Koutejba a affirmé Gourek à titre du souverain «sur Samarkand, et sur ses terres, et les alentours, et sur Kech, et Nakhcheb, et sur les villes, et les forteresses», et en outre Gourek devenait son vassal. En craignant l'insurrection sogdiens, Koutejba a laissé dans la ville son détachement.²

Mais l'esprit de liberté samarcandais n'était pas brisé du tout. Déjà par un automne de 712, comme informe Yakoubi³, «les gens de Samarkand ont insurgé contre lui (le gouverneur gouverneur général arabe, -B.G.) et il était attaqué hakan, le roi des Turks». Seulement l'arrivée (le printemps de 713) Koutejba avec les troupes principales arabes a sauvé la garnison arabe de la destruction imminente. Des données intéressantes sur ces événements se trouvent et aux anciens sources turks. Selon eux, l'ambassade sogdien à la tête de Suk est arrivé au campement de turcs⁴. À la réponse, comme une grande inscription en l'honneur de de Kjul-tegin communique, «pour arranger cela le peuple sogdiens», les Turks ont passé «jusqu'aux portes de fer» (à présent Bajssoun-taou)⁵. En plus, comment correctement a marqué G.Gibb, la conquête de Samarkand n'a pas amené automatiquement à la soumission de Sogd et des sogdiens, leur partie considérable ne reconnaissait pas le pouvoir arabe et vivait libre⁶. Et néanmoins l'insurrection samarcandais était cruellement réprimée.

Malgré cela, après 10 ans des guerres continues sanglantes, Transoxiane soit soumis à l'autorité suprême du califat, mais les peuples de Transoxiane ne se comptaient pas définitivement soumis. Chaque année en automne Koutejba faisait parvenir ses troupes par l'Amou-Daria de l'avoir peur des habitants de ce pays liberté et les installait à Merve et d'autres villes de Khorassan, et au printemps, ayant recueilli les troupes, attaquait de nouveau à Transoxiane, et en outre chaque fois lui partait pour la marche sur Transoxiane avec des nouvelles forces, puisque les pertes pendant ces marches étaient très grandes.

La coalition de Sogd, Tchatch, Fergana et les turcs

En 712-713 contre les Arabes se produit la coalition Turc kagan et trois grand pays indépendants: Sogd, Tchatch et Fergana.

La lutte intérieure parmi la noblesse sogdiane a amené à ce que Devachtitch, en prenant en considération la capitulation de Gourek et la reconnaissance par ses Arabes à titre du roi

¹ Chavannes E., 1903, p.205

² Voir. Plus en détail sur ces événements: Kurat A. N., 1948, p. 387-430; Smirnova O.I., 1957, p. 119-134; Smirnova O.I. 1960, p. 69-79; Klyachtornij S.G., 1959, p. 151-152

³ Yakoubi, II, p.. 344.

⁴ «le monument en l'honneur de Tonjoukuka», 46-47, - Malov S.E., 1951, p. 69.

⁵ «le monument en l'honneur de Kyoultegin». Une grande inscription, 39-40. - Malov S.E., 1951, p.41

⁶ Gibb H.A.R., 1923, p. 47.

Sogd, a trouvé pour lui-même avantageux de faire partie de la lutte antiarabe. Il envoyait à Tchatch et les régions voisines son ambassadeur nommé Fatoufarn. Dans le château de la montagne de Moug s'est gardé le rapport de cet ambassadeur expédié de Tchatch. C'est le document remarquable, vivement et dessinant directement la situation complexe et dramatique de ce temps. Fatoufarn écrit, en s'adressant à Devachtitch et en appelant comme son "monsieur" : «Et, monsieur, moi est arrivé ici vers souverain de Tchatch. Et, monsieur, moi a remis les lettres, et ce qu'il fallait oralement transmettre, moi entièrement, rien sans manquer, et a exposé a Toudun (le régent Tchatch- B.G.) et " ses adjoints". Et, monsieur, j'ai renvoyé la lettre a kagan et la lettre au roi de Fergana par le toutouk de Fergani (le titre.- B.G.) au roi de Fergana. Et, monsieur, c'est pourquoi je ne peux pas aller plus loin, car, monsieur, Kagan, d'après ce qu'on dit, tout à fait on ne peut pas voir monsieur, Kagan. Et, monsieur, moi j'ai reçu la lettre et les réponses de Toudoun et de "l'adjoint"..., tout à fat s'est perdu la région d'Oustrouchan. Et, monsieur, je suis seul, sans compagnons, et, monsieur, je n'ose pas aller moi. Et, monsieur, c'est pourquoi je suis revenu de nouveau à Tchatch. Et, monsieur, à cause de cela je te crains terriblement. Et, monsieur, Toudoun conformément a reculé à l'armistice avec les Arabes. Et, monsieur, conformément à l'armistice de Jamravaz et le chef Perse militaire sont descendus d'après ce qu'on dit [pour cela] pour recevoir le rachat et pour replier la troupe des Arabes... Et, monsieur, Toudoun [auparavant] avec Tarband a conclu l'accord [s "est réconcilié"], et, monsieur, a reçu toutes les terres lui [ainsi]. Et, monsieur, d'après ce qu'on dit, "l'adjoint" est beaucoup attristé de "l'armistice" et aussi il te craint puisqu'il n'est pas arrivé chez toi». Dans les conclusions on communique sur celui-là, par quelle voie le rapport est renvoyé à Devachtitch par Kand (Kanibadam moderne) et il est probablement plus loin par Isfara, par le Matcha et ensuite selon la vallée de Zeravchan à la résidence de Devachtitch¹.

Le nom Toudoun, le régent Tchatch est connu et selon d'autres sources écrites Mokhedou-toutoun était (Bagatour-toudoun)². V. A. Livchits suppose qu'à côté de Toudoun, la résidence de qui était Tarband (Otrar moderne), il y avait un régent local - "le souverain Tchatch" avec la résidence à Tchatch – Binket³. Ce point de vue ne divise pas S.G.Klyachtorny, qui non sans raison insiste sur l'identité «Toudoun et "le souverain Tchatch" ⁴. Kagan est Inel'-kagan turc.⁵

Le participant de cette coalition était le roi de Fergana. Chez trois participants de la coalition, certainement, il faut ajouter Devachtitch.

Et bien que Sogd, particulièrement ses régions de montagnes et Samarkand, ne soient pas entièrement soumis encore, Koutejba ibn Muslim a décidé de porter le coup pour les participants les plus puissants de la coalition antiarabe - les fergans, les tchatchs et les turks. Ayant recueilli une grande troupe, lui, se produit deux détachements. Un de ses détachement, comprenant dans une grande mesure "des alliés" - les détachements formés des habitants de Kech, Nasaf et Khoresm, était dirigé à Tchatch, deuxième a avancé en direction de Khodjent et Fergana. Sur les actions de détachement du nord il n'y a pas assez informations. Il a pris Tchatch et a brûlé la grande partie de ses quartiers. L détachement du sud présidée même Koutejba, après quelques batailles a pris Khodjent et a atteint Kasan. Ici les deux detachements se sont liées. Des messages ibn Khaoukalya⁶ et Istakhri⁷, qui, malheureusement, contiennent beaucoup de fautes, il est évident que Koutejba passait les

¹ Livchits V.A., 1962 б, p. 77-91.

² Bitchurin II, 1950 b, p. 313.

³ Livchits V.A., 1962 б, p. 82-83.

⁴ Klyachtornij S. G., 1959, p. 159-161.

⁵ Klyachtornij S. G., 1960, p. 134; Klyachtornij S. G., 1959, p. 154.

⁶ Ibni Khaykal , BGA, II, 1873, p. 328.

⁷ Istakhri, BGA, I, 1970, p. 383.

actions à Oustrouchane, et en outre non seulement dans sa partie plate, mais aussi dans les villages près du montagne¹.

Il y a des messages sur la nomination Koutejba, le gouverneur général arabe à Fergana, l'installation des colonies arabes à Tchatche et Fergana, mais il y a des raisons de douter de l'authenticité de cette information. Koutejba a remporté la victoire, mais la résistance les ferganais et les tchatchs n'était pas brisée pas du tout. Notamment dans ce contexte historique il y a une information claire se trouvant dans le rapport de Fatoufarn, qui était envoyé, comme il semble, au plus fort des hostilités de 713 ans.

Dans le suivant, en 714 Koutejba s'écroule encore une fois sur Tchatch. Il le transforme a son campement et il fait la marche à Isfidjab (Sayram modern, non loin de Tchimkent). Koutejba ne s'intéresse pas autant le centre commerciale, mais il s'intéresse le rôle stratégique. Ayant pris Isfidjab Koutejba espérait couper les voies principales, selon lesquelles avançaient les détachements turcs en aide aux alliés d'Asie Centrale.

Au début de 715 ans Koutejba a porté de nouveau coup pour Fergana. Le roi de Fergana était obligé de fuir.

À cette époque au trône de khalife est arrivé Soulejman - l'ennemi Koutejba; Koutejba a commencé la révolte contre lui, mais cette défaite achevée par sa mort (en 715).

Ayant fini les conquêtes en Asie centrale, les Arabes ont fait leur centre du gouvernement général insérant Khorassan et Transoxiane, Merv - plus loin de Boukhara et "inquiet" de Samarkand.

Que contribuait au succès du califat dans la conquête de l'Asie centrale ? La raison principale de ces succès était le morcellement politique du pays que les Arabes ont utilisé cette situation très habilement pour ses intérêts. Dès les premiers jours de l'entrée à Transoxiane, ils ont pris toutes les mesures pour que les régions séparées de l'Asie centrale ne s'unissent pas. Ils l'ont réussi vraiment. Koutejba aidait d'abord un des mauvais tsar et cassait son adversaire, et puis soumettait le premier. Il arrivait assez souvent que les rois Transoxiane faisaient la guerre l'un avec l'autre dans les intérêts du califat. À la conquête de Sogd Koutejba utilisait en complément des troupes arabes les forces militaires de Khorasm, Boukhara et Nasaf, et plus tard il faisait participer aux hostilités sur la partie et la force de Sogd.

Une autre raison du succès des troupes du califat était ce qu'ils réussissaient de temps en temps, en utilisant les contradictions entre les nomades turcs et les habitants des oasis agricoles de l'Asie centrale, parfois ils les arrivaient à séparer et lâcher l'un contre l'autre.

Enfin, le califat possédait une grande supériorité militaire. Ayant pris beaucoup de pays, il aspirait à utiliser la population locale et les ressources matérielles des régions soumises pour la tenue des opérations ultérieures.

Les masses populaires de l'Asie centrale donnaient aux envahisseurs arabes la résistance acharnée, mais plus d'une fois trahissaient leurs gouverneurs comme les petits tsars, de Khorasm et de Sogd. Plusieurs de tsar local ayant confié aux promesses des Arabes, préféraient se soumettre aux conquérants, mais ne pas présider la lutte des masses populaires pour l'indépendance.

3. LA CONQUÊTE TRANSOXIANE PAR LES ARABES (DEUXIÈME PÉRIODE)

La position des peuples de l'Asie Centrale

Dans toutes les villes et de grands villages de l'Asie Centrale les Arabes ont installé leurs garnisons, en s'appuyant sur eux se faisaient obéir de la population locale et passaient la perception des impôts.

¹ Negmatov N. N., 1964, p. 120.

La domination du califat Arabe en Asie centrale s'est couchée par le lourd fardeau sur sa population. Ainsi, en partant de Samarkand après sa conquête, Koutejba a donné une telle disposition à son frère président de la garnison arabe: «Ne permettez pas les polythéismes de sortir de Samarkand avant que lui soit mise sur la main le sceau d'argile! et si l'argile sèche avant que lui sortira de la ville, tuez-le, et si chez lui trouvent le couteau de fer, tuez-le. Et si après la clôture des portes pendant la nuit vous découvrez dans la ville quelqu'un, - tuez-le »¹. Les nouveaux venus ont pillé le pays, ils ont forcé les habitants à accepter une nouvelle religion, poursuivaient la culture et les coutumes des peuples soumis par eux. Sans se contenter la richesse, la prise des villes, les conquérants percevaient à la population locale les nombreuses exactions, en l'engageant à approvisionner nouveaux messieurs en esclaves, les esclaves, le bétail et le pain, les produits de tissage et de différentes autres marchandises, et ainsi fournir tout nécessaire les garnisons arabes.

Dans les régions soumises, la noblesse arabe a pris les meilleurs champs, les constructions d'irrigation, et il chargeait les ville du tribut. La partie des combattants arabes s'est affaissée par les terres d'arrosage prises à la population locale.

On introduisait les impôts selon le modèle des sasanids : par exemple les kharadjs (une espece d'impôt), atteignant les moitiés de la récolte, et la djizya (capitation - aussi une variété d'impôt), répandant primordialement seulement sur les personnes qui n'ont pas accepté l'Islam. En outre on percevait aux paysans et aux artisans d'autres exactions; ils portaient aussi aux corvées, aux travaux forcés de la construction des bâtiments, aux ponts et aux remparts, au creusement des canaux et etc. les débiteurs des impôts subissaient les punitions cruelles, et leur terre était prise.

Dans certaines villes Merv, Samarkand, Boukhara etc., les garnisons arabes et l'administration occupaient la moitié de la maison des habitants local. Bien que parfois, comme, par exemple, à Boukhara, une telle confiscation était produite sous prétexte de la nécessité de l'observation constante, comment les habitants local accomplissent les prescriptions de l'Islam, cependant en réalité ce soit encore une forme du pillage de la population locale, d'autant plus que les conquérants, étant devenu les maîtres des habitations, obligeaient d'anciens propriétaires des maisons à travailler souvent sur eux-même.

Les khalifes arabes suivaient la politique de l'introduction de l'Islam dans les régions gagnées. En Asie centrale ils tâchaient de consolider aussi la domination par une telle voie. Des le début de la pénétration arabe en l'Asie centrale il n'y avait pas de religion commune. À côté de la large expansion zoroastrisme il y avait ici des disciples du christianisme, le bouddhisme, le manichéisme, et le judaïsme. Les Arabes ont annoncé toutes ces religions faux; particulièrement ils luttaient contre zoroastrisme, qui était la religion de plupart de la population de l'Asie centrale. Pour réduire à rien l'influence des autres religions, les gouverneurs généraux du khalife supprimaient partout la littérature religieuse des peuples de l'Asie centrale, particulièrement la zoroastrisme. Finalement non seulement la littérature religieux, mais aussi la littérature laïque des peuples de Transoxiane, y compris les manuscrit sogdiens ont disparu presque tout à fait.

Les habitants local qui ont adopté l'Islam se servaient au départ des avantages considérables. Les Arabes pour celui qui exécutait les prescriptions de la nouvelle religion, même donnaient l'argent. Même les gens qui n' a pas converti l'Islam, on obligeait chaque année la djizya (capitation – une variété d' impot.) Ces mesures contribuaient à la diffusion de l'Islam en Asie Centrale, cependant la plupart adoptant l'Islam encore continuait secrètement à professer longtemps à leur ancienne religion.

La lutte sogdiens, ferganais et turks en 720-722

Dans la littérature historique il y a parfois des mentions de la participation de la Chine

¹ Tabari, II, 1250, 1252

dans la lutte antiarabe. C'est fondé sur le malentendu. En fait, comme montrent les sources écrites, les empereurs Tans lâchaient les régents d'Asie Centrale contre les Arabes. A eux exprimaient la reconnaissance et octroyaient les grades. En incitant vers la lutte contre les Arabes, en promettant dans le futur l'aide et en demandant pour les promesses tenant à ces régents de la reconnaissance des relations vassales vers la Chine, le gouvernement chinois n'a pas frappé le doigt sur le doigt pour aider réellement les peuples de l'Asie Centrale.

Comme marque L.N.Goumiev¹ le gouvernement de Tan n'a pas retiré aucun régiment d'autres frontières et n'a pas jeté aucune subdivision militaire en aide les ferganais ou les sogdiens. Comme cet investigateur écrit, «les empires comptaient que la peur des pillages des Arabes et Tibétains poussera vers eux aux embrassements toute la population de l'Asie centrale et il leur restera seulement à apporter là-bas le principe de organisation» (la dernière expression «le principe de organisation» il fallait prendre aux guillemets)².

N'ayant pas reçu l'aide Chinois, les sogdiens ont tenté de recommencer la coalition avec Fergana et les Turks. En 720 à Sogde éclate de nouveau un puissant foyer de la lutte émancipatrice.

Avant tout passaient ces antécédents.

Le khalife Omar ibn Abdulaziz (717-719) a annoncé la réforme monétaire, selon qui des nouvelles musulmans convertis, comme des musulman-Arabes, il ne fallait pas percevoir ni khiradj, ni djizya. Il a interdit aux Arabes par la suite d'acquérir aussi, c'est à dire tout simplement prendre, la terre, puisque cela diminuait khiradj les entrées au trésor central. Cependant les gouverneurs généraux de Khorassan déviaient sous de différents prétextes de l'exécution de l'ordre du khalif. À son tour la noblesse d'Asie Centrale, plusieurs représentants de qui ont déclaré que se trouve comme les musulmans, ne souhaitait pas apporter l'impôt et le laissait à eux même. Entre la noblesse et les représentants locaux d'administrations du khalif est apparu le conflit. Sur la partie de la noblesse d'Asie Centrale il y avait le peuple, qui éprouvait sur lui-même les terreurs de la terreur et l'oppression infinie du côté des Arabes. Les rumeurs se répandaient avec des efforts complémentaires que en 100 ans de l'hégire c'est à dire en 718-719, se termine la puissance des Arabes³.

L'intervention de Gourek contre les Arabes a amené, probablement, (notamment à ce moment, et non plus tôt) à ce que selon l'instigation des Arabes le roi Sogd et le régent de Samarkand s'est annoncé Devachtitch.

Contre les Arabes plusieurs groupements étant en mauvais termes auparavant et se tenant la différente orientation de la noblesse sogdiens se sont produits. On appelait en aide les Turks.

Les sogdiens ont insurgé au début de 720. L'aide des turks est arrivée - leur kagan a

¹ Goumliev L.N., 1967, a, p. 355.

² À côté des observations précieuses et les considérations en ce qui concerne les relations de l'Asie central-chinoises à cette période, L.N.Goumiev a exprimé une position, qui semble dans la racine erroné. Les régents d'Asie Centrale, communique L.N.Goumiev, «voulait que leur aient envoyé la troupe [de Chine- B.G] et la Chine attendaient la possibilité de recevoir d'eux les renforts. Dès que les Sogdianes ont compris de cela, a cessé sa résistance aux Arabes comme désespéré » (L.I.Goumiev, 1967 a, p. 355). Donc, L.N.Goumiev met la suite de la résistance aux Arabes du pays des peuples d'Asie Centrale entièrement à la dépendance de l'aide chinois. Nous marquerons avant tout que L.N.Goumievym si catégoriquement exprimé la conclusion contredit les informations exposée par lui-même ensuite, ou il dit sur prolongeant le sogdianes dans l'union avec les Turks à la lutte contre les envahisseurs arabes, en affirmant que les montagnards sogdianes « ne voulaient pas et entendre sur l'Islam et les impôts liés à lui »(L. Et, Goumiev, 1967 a, p. 357). En effet, à la fin de 718 ou le début de 719 le roi sogdiane Gourek a envoyé la lettre à l'empereur chinois. Dans la lettre disait que les sogdianes exposent chaque année de grandes armées et luttent contre les Arabes, mais jamais l'empereur n'a pas envoyé l'aide militaire. À la fin de la lettre Gourek demandait d'envoyer une certaine quantité de soldats chinois (Cnavannes E, 1903, p. 205). Comme on le sait, les Chinois n'ont pas envoyé de nouveau l'aide. Mais, contrairement L.N.Goumiev, les sogdianes n'ont pas cessé pas du tout la résistance aux Arabes.

³ Bartold V.V., 1964 ., p.. 382, 384—387.

dirigé la troupe sous la conduite de Koursoul. Les alliés ont infligé aux Arabes une grande défaite. À Sogde il ne restait presque pas des régions et les régents, qui n'insurgeraient pas contre les envahisseurs. Seulement en régions séparées sont restées les garnisons arabes, mais aussi celui-là devaient s'affranchir d'insurgeant de la contribution, donner les otages et etc. Les rôles ont changé. Les envahisseurs fatigués tremblaient de la colère de peule. Les tentatives du gouverneur général Khorassan n'avaient pas du succès réprimer l'insurrection. Alors le gouverneur général Khorassan nommait Saïd al-Kharachi, qui devant celui-là "s'est rendu célèbre" pour la répression cruelle de l'insurrection nationale à l'Iraq. Un nouveau gouverneur général a ouvert le dialogue avec les insurgés. Et tout de suite la partie de la noblesse a changé l'affaire de l'insurrection. Parmi ces traîtres il y avait le roi Sogd Gourek, qui non seulement a passé sur la partie des Arabes, mais aussi a accepté l'obligation de se produire avec eux contre leurs habitants¹. Néanmoins la partie considérable des insurgés a décidé de ne pas céder aux envahisseurs, ils voulaient se sauver à ces régions, qui étaient alors en dehors du pouvoir arabe.

Une telle région était Fergana. Son roi Aloutar promettait aux sogdiens le refuge et la protection. La majorité des sogdiens lui a cru, ils voulaient partir pour Fergana. Ils étaient présidés par Karzantch - la personne du grand courage. Ne lui plaisait pas l'idée d'aller à Fergana. Il a proposé le plan, à savoir : attaquer l'avant-garde de la troupe arabe et le détruire, ou partir pour l'autre côté de Syr-Daria chez les Turks. Cependant les marchands sogdiens et les dihkans (paysans) n'ont pas accepté ses propositions et ils ont insisté d'aller à Fergana.

Quand le détachement des insurgés s'est dirigée vers Fergana, Aloutar a ouvert le dialogue perfidement avec les Arabes, en leur promettant de donner les insurgés. Il a communiqué les sogdiens que ses obligations par rapport à eux entrèrent en vigueur dans 20 ou 40 jours après qu'ils se cachent dans une gorge à Isfara. Il y avait ces négociations à Khodjent, où provisoirement se sont installés les sogdiens, les détachements arabes se sont approchés; le protégé des Arabes d'Aloutar, certainement, a refusé d'aider les gens trompés par lui.

La conquête de Khodjent (le printemps ou l'été de 722) a été donnée aux Arabes difficilement. Les sogdiens tenaient jusqu'au bout. Ils ont creusé près des portes municipales les fossés, les ont masqués, et puis, avec feinte, s'étant mis en fuite, les Arabes ont attaqué derrière eux, les dizaines sont tombés et ont été faits prisonniers. Mais quand les forces considérables arabes se sont approchées, les voitures - bélier ont commencé à casser les murs, la position assiégée est devenue critique. Ils ont accepté les conditions des Arabes à revenir à Sogd, payer kharadj, (le tribut) livrer les prisonniers arabes. Les sogdiens étaient désarmés. Ayant accusé un d'eux du crime, les Arabes ont commencé à tuer tous. Mais aussi aux dernières heures de la vie les combattants sogdiens se comportaient, comme les héros: Tabari avec la surprise écrit que les sogdiens sans arme ont opposé de la résistance, ils luttèrent par les matraques². Ils étaient tués, à vivant sont restés 400 marchands Et ils ont acheté leur âme en donnant leur richesse aux Arabes. le peuple simple de Khodjent a souffert: le chef d'arabe a ordonné aux agriculteurs de Khodjent de porter sur le cou les plombs de plomb - le sceau; ils tuaient manifestant l'indocilité.

Divochtak dirigeait un autre groupe des insurgés. Lui avec ses compagnons ont avancé de Pendjikent en remontant la rivière de Zeravchan. Selon la supposition très probable de A.U.Yakoubovsky, Divochtak avait de l'intention d'emmener les hommes avec soi dans le col Chakhristan vers Khodjent et aussi emmener à Fergana³. Mais il n'est pas arrivé de réaliser ce projet. Du côté du kichlak de Kum il y avait un château d'Abgar (ou

¹ C'est possible que pour cette trahison il est allé en craignant que les Arabes affirmeront sur le trône sogdien Devachtich

² Tabari, II, 1445.

³ Yakoubovsky A.U., 1950, p.39

Abargar), qui identifient (bien que cela non sans conteste¹) avec le château sur la montagne de Moug¹. La troupe arabe insérait les certains détachements souverain d'Asie centrale. La tentative de Divochtak d'arrêter la progression de l'adversaire dans la bataille ouverte ne lui a pas apporté le succès. Dans un certain temps la nourriture et les besoins de vivre des assiégés ont commencé à finir. Divochtak était obligé d'ouvrir le dialogue avec les Arabes. Les arabes garantissait la vie à cent familles assiégé, y compris Divochtak. Mais aussi ici les conquérants ont manifesté la perfidie ordinaire. Divochtak feroce est tué et la tête coupée a envoyé au gouverneur de l'Iraq².

Ce mouvement antiarabe on réprimait avec la cruauté extraordinaire. Plusieurs régents locaux et dihkans étaient tués, leurs possessions sont prises par les chefs d'armée arabes, l'exploitation des paysans s'est renforcée.

Certains régents d'Asie Centrale et après la défaite du mouvement antiarabe en 720-722 n'ont pas cessé la lutte. Parmi eux ceux qui dans l'anciens temps inclinait la tête devant les conquérants se sont trouvés même. En particulier, en 723 le roi de Fergana d'Aloutar a déplacé les troupes contre les Arabes. Avec les turks et tchatches la troupe de Fergana inflige une forte défaite aux envahisseurs, en les poursuivant sur toute l'étendue de la voie de Khodjent à Samarkand. Puis il y avait de nouveau une insurrection à Sogde. La lutte parfois s'apaisait, et parfois s'allumait. Les hostilités allaient avec le succès variable³.

Les Khouttallonais dans la lutte avec les conquérants

La résistance sérieuse aux Arabes a donné la population de Khouttalon éprise de liberté et courageuse. **Khouttallon** à cette époque-là embrassait le territoire des groupes des régions de Kulob et la vallée Vakhch, sous la relation politique soumettaient d'autres régions sud du Tadjikistan. Le roi Khouttalon avait dans sa disposition 50 mille troupes⁴.

Les Arabes ont décidé de commencer les hostilités sérieuses contre Khouttalon seulement dans les années 725. Le gouverneur général d'Arabe Asad ibn Abdallah, ayant restauré Balkh, fait la marche sur Khouttalon. Les Arabes étaient rencontrés par les forces unies du roi Khouttalon et les turks kagan. La troupe arabe s'est mise en fuite. Tabari communique que, quand Asad ibn Abdallah après l'échec honteux de l'opération militaire à Khouttalon, il est revenu à Balkh, les habitants de Balkh ont mis sur lui la chansonnette moqueuse - la première oeuvre gardée dans la langue tadjike :

De Khouttalon tu es venu,
Par le déshonoré est venu.
Brisé tu es revenu,
Épuisé, perdu tu es venu⁵.

La destruction était si complète que la décennie les Arabes ne tentaient plus de prendre Khouttalon. Seulement en 737 Asad ibn Abdallah a envahi Khouttalon. Au départ il a réussi à recevoir une certaine supériorité. Mais les turks kagan était au courant de l'attaque des arabes dans un certain temps. Avec une grande troupe il a avancé en aide a Khoutalon. Asad ibn Abdallah a reculé. Il a passé par la rivière de Pyandj du côté de la montagne Salée (maintenant elle est appelée comme Khodja Moumin). De plus les Arabes ont perdu tout le convoi. Les troupes Turks et Khouttalon poursuivaient les Arabes sur un gauche bord de la rivière. Près de la coalition antiarabe la possibilité complète entièrement détruira, démoralisé par la dérogation confuse de la force des Arabes et prendre Balkh. Mais au lieu de porter le coup concentré et immédiat pour la troupe arabe, les alliés attendaient longtemps, prenaient

¹ Volin S., 1940

² Tabari, II, 1447-1448: Ibn al-Acir, V. 82

³ Regardez en détaillé: Kadirov T., 1965, p. 80-85.

⁴ Chavannes E., 1903, p. 200-201.

⁵ Tabari, II, 1492, 1494, 1602-1603.

les points secondaires, diffusaient les détachements dans tout le pays. Et quand il y avait une bataille à Kharistan entre le détachement des alliés et le détachement Asad, les Arabes non seulement réussissent à partir de la défaite, mais aussi détruire kagan et Khouttalon. À la tête de khattlonais à titre de son régent de ce temps là s'appelle Badr-Tarkhan¹. Ayant été encerclé, Badr - Tarkhan et ses combattants luttèrent contre les Arabes, mais finalement les khattlonais étaient obligés d'aller aux négociations. Badr - Tarkhan était promis l'inviolabilité, mais c'était la tromperie : comme en cas avec Divochtak, le serment était violé, et Badr - Tarkhan feroce est tué. Seulement après cela les Arabes ont pris Khouttalon.

Un des descendants des régents du Khouttalon était obligé de passer à Fergana. Poursuivi les Arabes, il s'enfuyait de là à Oustrouchan. Lui et ses compagnons ont pris avec eux-mêmes la multitude d'idoles et les ont emmenés à Oustrouchane².

À la tête de gouvernement d'Oustrouchane était afchine. Les afchines d'Oustrouchane n'admettaient pas les envahisseurs arabes aux terres jusqu'à la fin de VIII s., en s'appuyant sur le soutien petit possesseur-dikhkan et particulièrement sur la sympathie et la lutte active des épris de liberté des agriculteurs-communes³.

En 728 et en 736-737 contre les conquérants arabes s'est levée la population de Tokharistan et Sogd soutenu par les troupes turc kagan. La position des Arabes, était critique particulièrement en 737.

Les détails de ces insurrections sont tels. Sous khalife Khichame (724-743) la plupart de la population de Sogd a adopté extérieurement l'Islam et ne payait pas la djaziya (capitation). Le trésor du califat s'est appauvri à cette époque fortement, et en vue de son enrichissement le khalife a donné l'ordre pour que tout adoptant l'Islam paient la taxe supplémentaire. La population indignée s'est adressée au centre du califat avec le message, dans lequel était indiqué que l'introduction de la taxe supplémentaire est illégale, puisque contredit la promesse sur la libération des croyants du paiement djaziya. Comme il fallait attendre, l'exigence sur la suppression de l'impôt par Khicham était rejetée. Alors, les sogdiens ont abdicé l'Islam et sont revenus de nouveau à leur ancienne religion. Ils ont appelé en aide turks et ont insurgé contre le pouvoir du califat. L'insurrection a accepté de larges dimensions, tout le territoire de Transoxiane, excepté Samarkand et Dabousiï, a passé aux mains des insurgés.

La complexité de la position à Khorasan et Transoxiane a obligé le khalife à bref délai de remplacer ici quelques gouverneurs généraux. Enfin, dans les années 738 Nasr ibn Sajyar est devenu le gouverneur général Khorasan et Transoxiane. Au cours d'une longue période il s'occupait des affaires d'État à Khorassane. En 738-739 un nouveau gouverneur général a fait trois marches à Transoxiane (à Samarkand, Tchatch et Farab) pour la répression des insurrections de la population locale. Nasr ibn Sajyar a essayé d'établir les relations intimes avec la noblesse locale, pour qu'avec son aide se faire obéir du pays. Il est entré dans les liens de parenté avec les aristocrates de Transoxiane, s'étant marié avec la fille boukhar-khoudat.

Malgré toute cela, la lutte du peuple contre les envahisseurs se prolongeait. L'Asie centrale était considérée par une des périphéries les plus incertaines du califat.

Les conséquences de l'insertion de l'Asie Centrale auprès du califat Arabe

À l'estimation de la signification historique de la conquête arabe de l'Asie Centrale il ne faut pas tomber à la rigueur, souvent on peut rencontrer, sous la forme voilée, dans certaines études.

À l'analyse d'un tel phénomène complexe, quel était la conquête arabe de l'Asie centrale, il est nécessaire avant tout strictement de se tenir aux positions de classe, prendre en considération une diverse composition extraordinairement bigarrée de classe et de race de la

¹ Sur lui voir ; Smirnova O.I., 1969, p. 217-220.

² Tabari, II, 1694. La détail lute Khoutalan contre arabes voir.: Belenitskij A.M., 1950 a, p. 113-120.

³ Negmatov N.N., 1954

société féodale¹.

Il n'y a pas de doute dans ce que l'administration des sassanides et la locale laïque et la noblesse spirituelle péniblement opprimaient à l'Iran et en Asie Centrale les paysans et les artisans; c'est pourquoi le peuple dans la masse refusait de soutenir primordialement le gouvernement dans sa lutte contre les Arabes. Les slogans des régents arabes sur l'égalité et la libération étaient perçus erronément parfois au peuple comme la résurrection des mouvements traditionnels mazdeïsmes. Tout cela contribuait à la procession victorieuse des Arabes selon le territoire de l'Iran et Khorassan à la première période de la conquête.

D'autre part la conquête arabe de l'Asie centrale était avant tout la guerre de conquête dans les intérêts du groupe dirigeant arabe gouvernant, portant à la population gagnée la dévastation et la violence, la perte des terres et les maisons, la perspective du double joug.

Les régents locaux, ayant fini la dépendance de Sassanid de l'Iran, particulièrement dans la deuxième moitié de VII s., se sont trouvés sous le pouvoir de l'administration encore plus cruelle arabe. Les conquérants réalisaient la politique du pillage et l'oppression. En conséquence de cela, particulièrement à l'étape ultérieure de la conquête, dans plusieurs points la population de l'Asie centrale se produisait contre les envahisseurs et leur donnait fermement la résistance armée.

Il est nécessaire aussi de prendre en considération que la situation changeait en fonction de la place et le temps. Les tentatives initiales "d'amadouer" les Arabes, s'affranchir d'eux du tribut changeaient par la résistance armée. L'impulsion des Arabes s'accroissait, changeait la politique féodalise les groupes dirigeants du califat, devenant dans la mesure du renforcement de cet État immense et grandissant de plus en plus cruel par rapport aux peuples gagnés. Et alors les régions relativement paisiblement occupées par les Arabes insurgeaient et leur donnaient la résistance ferme, en comptant souvent en aide les alliés orientaux, en particulier les turks. En bref, c'était comme ça la situation historique en Asie centrale au VII-VIII siècles.

Il y avait très complexe et contradictoire des procès ethnogénétiques, de la langue et de culture sur les territoires du califat. Dans le Proche-Orient et en Afrique du Nord les massifs considérables ethniques sont «arabisés». Mais aussi dans ces régions, où la population gardait la langue maternelle, il y avait islamisation, et d'autre part s'est répandue la langue arabe, qui est considérée comme la langue sacrée, seulement celui qui connaissait cette écriture, pouvait lire le Coran et la littérature théologique. Ainsi que la langue latine avait une réputation en Europe médiévale Occidentale, la langue arabe sur le territoire du califat devient la langue presque universelle scientifique (seulement après se développe de nouveau la littérature scientifique dans les langues locales). La culture des peuples du califat, ou, comme parfois l'appellent pas tout à fait exactement, la culture musulmane (et vraiment il est tout à fait incorrecte - la culture arabe), - le résultat de la synthèse des acquisitions créatrices de plusieurs peuples, y compris d'Asie Centrale. La présence de la conception du monde commune religieuse (l'Islam) et total (en tout cas aux périodes initiales) la langue, les relations étroites et continues ont conditionné plusieurs lignes spécifiques de cette culture. Nous soulignerons cependant encore une fois: chacun des peuples entrant dans le califat avait l'originalité considérable culturelle, l'originalité définie ses traditions personnelles culturelles et les facteurs socio-économiques, que, particulièrement de la fin IX-X siècles, amènent vers graduel culturel désintégrée.

La culture des peuples du califat IX - XII siècles était plus haute que la culture européenne. La plus grande service historique des peuples faisant partie du califat, est "la retransmission" pour toute l'humanité de plusieurs traditions antiques, particulièrement dans le domaine des sciences naturelles et la philosophie, d'une manière créatrice traité par les

¹ Gafurov B.G., 1963 a.

savants du califat. Leurs travaux et leurs activités contribuaient à la connaissance des Européens avec les acquisitions des peuples de l'Orient. Les travaux de tels savants d'Asie Centrale, comme Farabi, Birouni, Ibn Sina et plusieurs autres, ont apporté la contribution énorme dans la culture et la science non seulement le califat, mais aussi pour toute l'humanité. Les compositions médicales et les traités mathématiques, les tableaux astronomiques et les traductions arabes de diverses langues pénétraient vers l'ouest et par les siècles étaient le plus autoritaire de l'administration. Le rôle de l'Orient est très grand dans le développement des littératures d'Europe occidentale; il y a même une supposition que la rime a passé à la poésie romane de l'arabe¹.

Donc, du point de vue de la perspective historique, l'insertion de l'Asie centrale au califat contribuait en fin de compte à l'accélération du développement du féodalisme, la consolidation des ethnies d'Asie Centrale, l'affaiblissement du morcellement et la création de l'État centralisé, sur la base et d'après le type de qui il y avait par la suite des États locaux d'Asie Centrale et iraniens; en outre ayant porté d'abord le préjudice considérable à l'économie locale et la culture, il contribuait par la suite au plus large développement des contacts entre de divers peuples, à la base de qui il y avait une synthèse majestueuse culturelle en Asie Centrale et sur le Proche-Orient de IX-XI siècles.

4. LE RÔLE DES PEUPLES DE L'ASIE CENTRALE DANS LA LUTTE ENTRE OMEYADES ET ABBACIDES

Les groupements d'opposition dans le califat

Les humeurs hostiles par rapport au pouvoir du califat étaient fortes en Asie Centrale et dans d'autres pays dépendants du califat. Non seulement les masses laborieuses, mais aussi l'aristocratie locale foncière était mécontente par le régime établi, par l'administration du califat. Les aristocrates locaux étaient privés les droits politiques, et les exactions des paysans au profit du calife et la noblesse arabe se reflétaient sur leurs revenus.

Le mécontentement par la politique des khalifes de la génération Omeyyade a embrassé non seulement les peuples soumis, mais aussi la population arabe du califat. C'était lié avec passant alors par le procès de la stratification de classe parmi les tribus arabes, la désagrégation des liens patrimoniaux, la croissance de l'inégalité de fortune.

La légitimité de séjour d'Omeyyade était contestée au pouvoir par deux groupements principaux.

Le premier groupement étaient les étrangères (les kharidjites), comprenant les représentants de ces couches, qui étaient mécontents par l'emprise de la noblesse arabe, se produisait contre le principe de la succession dans le califat et avançait la formule suivante: «Il n'y a pas de khalife autrement, comme au gré d'Allah et au gré du peuple». Les kharidjites (les étrangères) trouvaient que le khalife choisi par la communauté, s'il dirige mal, il est déplacé par la communauté; qu'à l'intérieur de la communauté musulmane doit régner l'égalité complète. Par la suite cela a attiré vers kharidji - là-bas les sympathies des grands nombres de population tournée à l'Islam de l'origine non arabe, en particulier les paysans. Au VII-IX siècles les kharidjites s'appuyaient sur les masses populaires, exprimaient les regards radicaux socio-politiques.

Le deuxième groupement c'était le parti d'Ali (chiites)² -exprimait primordialement les intérêts du groupe dirigeant de certaines vieilles couches mekke-médina reconnaissant le principe de la succession dans le califat, mais trouvant comme les héritiers légitimes du prophète des descendants d'Ali - le cousin et le gendre Moukhammad (le mari de sa fille Fatima). Ali et son fils cadet Hussein qui étaient tué dans la lutte intestine, ils se sont trouvé entouré de l'auréole des martyrs sacrés et ils sont devenus l'étendard de la lutte contre

¹ Massé A., 1962; Messe A., 1966. Filchtinsky I.I., Chidfar B.U., 1971.

² Chiit Ali-arab. « La partie d'Ali »

Omeyyade. Par la suite le chiisme avec son culte d'Ali servait de l'étendard de la multitude de courants d'opposition et sectes dans l'Islam. En particulier, le chiisme dès le début de son apparition se servait des sympathies parmi le groupe dirigeant des peuples soumis par le califat voyant dans lui le moyen vers l'affaiblissement du joug étranger.¹

En outre, environ en 718 contre la domination Omeyyade les descendants d'Abbas (l'oncle Moukhammad) faisaient la propagande énergique secrète. Les Abbacides affirmaient que le droit au califat appartient à la génération de Khachim, c'est à dire la génération, vers laquelle appartenait Moukhammad. Cependant, d'habitude ils ne déclaraient pas concrètement, qui, de cette génération doit être le khalife, et c'est pour cela ils ont pu s'unir avec les chiytes, qui croyaient qu'Abbasid agissent dans leurs intérêts.

Le mécontentement total par la politique Omeyyade s'est renforcé particulièrement dans les années 40 VII s., au conseil d'administration de Marvan II (744-750). Il était provoqué par l'augmentation de la contribution foncière (kharadj-impot), ainsi qu'une large utilisation du travail forcé de la population locale à la tenue des grands travaux de construction entrepris par ce khalife.

Le khalife Marvan a entrepris un rang de mesures pour assurer la sécurité les pouvoirs Omeyyade: en particulier, ayant fait déménager tous les membres de la maison Omeyyade de Damas à Kharran (une nouvelle capitale du califat), a ordonné de détruire toutes les forteresses, excepté Antiokhiya, destiné servir du centre de la défense du Byzance, et aplanir tous les murs municipaux. Mais rien ne pouvait arrêter déjà la protestation se développant. Le mécontentement général d'Omeyyade a passé loin, et pour la première fois dans l'histoire du califat a levé la révolte la garde de cour du khalife.

Une des personnes d'influent Abbasid, l'imam Ibrakhim ibn Moukhammad, s'est chargé de la direction antiomeyyade par la propagande et a envoyé la multitude d'émissaires-prédicateurs à tous les pays du califat. L'attention spéciale était tournée de plus sur les provinces orientales.

Les Abbacides déclaraient que tous les désastres qui ont compris les musulmans pendant le siècle dès le jour de l'apparition de l'Islam se sont passés à cause de califats d'Omeyyade. En cas du renversement de la domination Omeyyade, ils promettaient au peuple de diminuer kharadje et d'autres impôts, cesser les travaux de construction, auxquels on attirait de force vive de la paysannerie, accorder à la population locale les droits politiques et l'admettre à la participation aux affaires d'État du califat.

Certes, ces promesses c'était uniquement pour tromper le peuple. Les Abbaassides voulait avec cette maniere attirent l'attention des peuple et lutter contre les omeyyade. Ces promesses donnaient seulement aux fins de la poursuite des masses sur la partie dans la lutte dynastique avec Omejjade.

À Transoxiane et Khorasane les Abbasides dans la lutte contre les Omeyyades s'appuyaient dans une grande mesure sur l'aristocratie locale foncière, qui espérait en cas de succès révolution d'abbasides recevoir l'accès à la gestion du pays. Les émissaires Abbasides sont apparus à Khorasane encore pendant le conseil d'administration du khalife Khichama (724-743). Dans les sources on communique que pendant le gouvernement général d'Asad ibn Abdallakh (735-738) à Khorassane ont coupé les mains et les pieds quelque mandataire d'Abbasides. Une autre gouverneur général de Khorassane qui a lutté contre les chiytes et les partisans d'abbacides c'était et Nasr ibni Sayr (738-748)².

Dans la deuxième moitié de 40 années de VIII s. la direction de la lutte contre Omeyyade, Abou Mouslim était prise en main, qui a acquis par la suite la large célébrité de la révolution Abbacide.

¹ Petruchevsky I.P., 1966, p. 38-57.

² Bartold V.V., 1963b, p. 246-250.

Le mouvement Abou Mouslim

Abou Mouslim était originaire d'un famille paysan, et selon certaines informations, il était esclave dans sa jeunesse . Près de la plus grande ville de Khorassan - Merv Abou Mouslim a déployé le recrutement énergique secret des chiytes et autres mécontent, en agissant comme «l'homme de confiance de la famille du prophète». Ce titre lui était donné par Abbassides, parce qu' il faisait la propagande au profit d'eux. Quand la base était prêt, le 9 juillet 747 Abou Mouslim a appelé le peuple à la lutte ouverte, ayant levé l'étendard noir qui a appartenu aux Abbasides.

L'appel d'Abou Mouslim avait un grand succès comme parmi les Arabes, ainsi parmi les peuples dépendants du califat.

L'auteur arabophone Abouhanif Dinaveri décrit d'une façon très pittoresque, comment grandissait l'armée Abou Mouslim : « les gens de différents pays tels que; de Gerat, de Boucheng, de Merverroud, de Talikan, de Merv, de Nisso, d'Abiverd, de Tous, de Nichapour, de Serakhs, de Balkh, de Tchaganian, de Tokharistan, de Khouttalou, de Kech, de Nasaf, avançaient vite chez Abou Mouslim. Tout le monde peignaient en couleur noire leurs robes. Ils peignaient aussi la moitié de leurs massues en bois... Ces gens sur les chevaux, les ânes ou venaient à pied, en pressant les ânes et en criant sur eux« Kharro Marvan! », en appelant les ânes comme Marvan à la moquerie au [khalife] Marvan ibn Moukhammad, et ils étaient de 100 000 personnes»¹. Sous les étendards noirs se sont dépêchés les détachements des Arabes de Yémen, l'insurrection de qui devant cela était réprimée peu de temps avant. Aux troupes d'Abou Mouslim se sont joints les esclaves espérant sur l'allégement de la position.

Le gouverneur général Khorassan Nasr ibn Sajyar, à qui on confiait la lutte avec Abou Mouslim, tentait d'unir en vain contre lui les Arabes. L'aristocratie des tribus séparées se trouvait dans l'état de la lutte continue pour le pouvoir, qui s'est allumé à cette époque avec la force spéciale. À l'intérieur des tribus arabes il y avait un procès intense de la stratification de classe, et plusieurs Arabes, surtout ceux qui appartenaient aux couches les moins aisées, allaient sous l'étendard d'Abou Mouslim.

Au début de 748 Nasr ibn Sajyar était obligé de céder aux insurgés la capitale de Khorassan, la ville Merv et s'écarter à Nichapour, où un des chefs militaires d'Abou Mouslim, à qui on demandait de poursuivre Nasr, lui a infligé la défaite cruelle. On peut dire que cette bataille a décidé du destin Omeyyades. Malgré le fait que le khalife Marvan II, ayant mobilisé toutes les forces se trouvant dans sa disposition, a détruit les insurgés et exécutait publiquement l'imam Ibrakhim Abbaside, - tout cela n'a pas sauvé Omeyyades. Les insurgés ont porté à leurs troupes quelques coups écrasants à l'Iraq et ils ont occupé le plus grand centre Omeyyades la ville Damas.

Ainsi, ces troupes, qui Abou Mouslim étaient recueillies dans les provinces orientales du califat pour l'essentiel de la population de l'Asie centrale et des Arabes mécontent de la politique d' Omeyyades, en 750 ont cassé les forces militaires du dernier représentant de dynasties d'omeyyade.

Les Abbasides sont venus au pouvoir. Mais, comme il fallait attendre, étant venu au pouvoir, Abbasides n'ont rien fait pour la masse principale des participants de l'insurrection. Les promesses données par eux au peuple, sont restées non exécutées. Il n'a pas retenu ses promesses et Abou Mouslim nommé le gouverneur général Khorassan.

On s'étant persuadé Abbasides et Abou Mouslim ne pensent pas tenir les promesses, les sogdiens ont soulevé à Boukhara l'insurrection, qu'a présidé sous les slogans chiites Charik ibn Cheik. Abou Mouslim a envoyé contre insurgés un dix-millième détachement. Cependant l'insurrection a accepté tels montants que lui on réussit à réprimer seulement avec

¹ Dinaveri, 1888, p. 359-360

l'aide boukhar-khoudat Koutejba ibn Tourchady qui ont jeté contre la population laborieuse de Boukhara le détachement selon le nombre au détachement qui on envoyait Abou Mouslim.

Un important rôle était joué par Abou Mouslim dans la lutte avec l'empereur chinois, qui, s'étant servi des guerres intérieures dans le califat, a décidé d'établir la domination en Asie centrale, mais sans quelque succès: en 751 dans la bataille acharnée au bord de rivière de Talas, près de Djamboul actuel, les troupes arabes sous la conduite d'un des chefs militaires d'Abou Mouslim réussissent à détruire les troupes de l'empereur chinois.

Malgré le fait qu'Abou Mouslim, a lutté avec les ennemis du dehors, ainsi qu'avec le mouvement antiabbacides à l'intérieur du pays, il était partisan d'ardent Abbasides, les abbasside ne lui croyaient pas tout à fait, en soupçonnant des prétentions sur le trône califat. En 755 le khalife Abou Djafar al-Mansour (754-775) a invité Abou Mouslim chez lui-même et l'a tué perfidement dans le palais¹.

L'insurrection de Soumbad du Moug et le mouvement Moukanna

A l'époque des khalifes Abbacides la position des larges masses populaires est devenue encore plus lourde, qu'à Omeyyades. La rente avait principalement la forme naturelle. Des terres non d'arrosage on percevait la moitié de la récolte, et des terres d'arrosage - du quart à un tiers. Parfois, en se servant de la non-coïncidence du calendrier musulman de lune avec agricole solaire, les impôts percevaient deux fois dans un an. À cela se joignaient les mesurages et l'extorsion à la perception des impôts.

En rapport avec le renforcement du procès du développement des relations féodales, la terre étant considéré par la propriété du khalife, mais en réalité la partie principale des terres était sosu la main de l'aristocratie locale foncière, se divisait sur les petits terrains et se donnait à la base du bail aux petits agriculteurs. Ancien libre commune perdaient l'indépendance et devenaient tenancier à côté de tenancier-kadiver, les esclaves libérés ou les esclaves mis sur la terre. Les khalifes Abbasides ont perçu les traditions sasanides, et aussi immitaient à leur luxe palais. Les aristocrates locaux tâchaient de ne pas y être en arrière.

C'était érigé beaucoup de constructions - les palais, les forteresses etc. Toutes les dépenses pour ces constructions, était sur les epaule des paysannes. Ce n'était pas meilleur la position des artisans municipaux, qui subissaient l'exploitation semi-féodale et étaient tout à fait ruinés par les impôts immenses et un arbitraire des fonctionnaires; les impôts naturels par le lourd fardeau se couchaient sur les epaules de nomades - turks.

Tout cela provoquait la croissance de l'indignation nationale. Une des plus grandes insurrections était l'insurrection présidée par Soumbade Moug. Soumbade comptait un proche disciple d'Abou Mouslim. Il ayant insurgé en 755 sous le slogan «nous devons venger pour le sang d'Abou Mouslim», il a réussi à attirer à lui-même la grande quantité de partisans de différentes couches de la population. Le groupe de zoroastres et les disciples mazdeisme - khourammites à lui ont rattaché². Les khourammites s'appelaient aussi «les gens apportant de drapeau rouge»³. L'insurrection a embrassé de grandes régions, y compris Khorassan et Tabaristan. Les Abbacides ont pu réprimer cette insurrection seulement avec une peine immense. Soumbade a essuyé la défaite. Lui-même, il était mort dans la Reé, et sa femme et les enfants sont vendus à l'esclavage. Après la défaite de Soumbad se prolongeait l'activité secrète de ses disciples - les sectes mouslimiya. Ils disaient qu'Abou Mouslim reviendra pour "qu'il gouverne juste le monde».

On n' a pas eu le temps de réprimer les troupes arabes l'insurrection de Soumbad, aux

¹ Bartold V.V., 1963 b., p., 252-255; Yakoubovskiy A. U., 1954 a, p. 19-26; Moscati S. 1949-1950; Spuler W., 1952, S. 34-50.

² Le nom se passé de la part de la femme Mazdaka Khorrane qui, comme annonce la legende s'est sauvée à la destruction mazdekites et continuait à preacher les idées mazdeismes

³ Surkhal-arab-pers.terme-mot a mot - «porteur de drapeau rouge »

alentours de Gerate a éclaté une nouvelle insurrection, qui dirigeait par Oustad Sis. À cette insurrection ont pris part mille gens.

L'indignation s'accroissant de plus en plus la population travailleur a amené au khalife-al-Makhdî (775-785) vers un large mouvement national contre Abbasides, embrassant au VIII s. dans les années 70 tout Transoxiane.

Le chef de l'insurrection était Moukanna¹ - l'artisan de la région de Merv. Certaines sources historiques² communiquent qu'il était un des chefs d'armée d'Abou Mouslim et participait au mouvement contre des khalifes d'omeyyades. Il était un homme bien cultivé. Il y a des raisons entendre qu'y ont exercé une forte influence de l'idée mazdeisme. Ayant appris le sermon de Moukanna, le gouverneur général l'a pris et comme un important criminel d'État a expédié pour la cour au centre du califat Bagdad. Mais Moukanna fuyait de la prison de Bagdad et il est parvenu à Merv. Ayant recueilli ici les partisans, il les a envoyé en 776 dans toutes les régions de l'Asie centrale avec l'appel se lever sur la lutte contre le joug étranger. Cet appel avait le succès spécial dans Nasaf et Kech-les villes peuplées principalement sogdiens.

Les fonctionnaires du khalife chassaient avec des efforts complémentaires Moukanna. Ils ont remis au bord de l'Amou-Daria le nombreux détachement armé des cavaliers, qui devait garder jour et nuit pour ne pas manquer Moukanna de Merv à Sogd, où le nombre de ses partisans grandissait de jour en jour. Les régents locaux connaissaient bien que si Moukanna pénètre à Transoxiane, leur position se compliquera extraordinairement. Malgré cela, Moukanna on réussit à passer quand même avec quelques dizaines des partisans sur un autre bord de l'Amou-Daria et se cacher à Sogde.

À cette époque, comme communique Narchakhi, «à Sogde la plupart des villages a passé à la foi de Moukanna, et des villages de Boukhara plusieurs sont devenus incorrectes et manifestaient ouvertement l'incrédulité, et cette révolte est devenue grande, et les musulmans ont subi le désastre grave».

En disant sur le mouvement Moukanna, Narchakhi déclare ouvertement la relation hostile au chef des insurgés. Une telle relation à Moukanna est caractéristique pour tous les historiens féodaux.

La raison principale de la reconnaissance des masses de la doctrine de Moukanna consistait en ce qu'il demandait la destruction de l'inégalité de fortune et était dirigé contre la domination des Arabes. Le mouvement Moukanna s'est transformé bientôt en insurrection ouverte, sur le terme court de Transoxiane, qui ont embrassé tout.

L'état-major des insurgeants était disposé dans le village de Narchakh près de Boukhara. Le régent de Boukhara Hussein ibn Mouaz, ayant recueilli ses forces militaires comprenant pour l'essentiel les Arabes, les a joint aux détachements de la noblesse de Boukhara et a avancé sur les insurgeants. En 776 près des murs de Narchakh il y avait une bataille acharnée entre les troupes arabes et les insurgés. Moukanna était cassé, ayant perdu 700 personnes tués. Mais cette victoire ne pouvait pas radicalement changer la position. Bientôt les insurgés ont pris de nouveau les alentours de Boukhara.

En voyant que l'insurrection grandit, le khalife al-Makhdî est parti vite de Bagdad à Nichapour pour l'acceptation des mesures du renforcement de la lutte contre le mouvement Moukanna et a ordonné à l'émir de Khorossane immédiatement d'expédier à Boukhara le régent pour le renforcement.

Envoyé de Khorassan le détachement auxiliaire des Arabes Djabrail ibn Yakh'ya assiégeait longtemps sans succès à Narchakh.

¹ Moukanna - arab, « fermé par la couverture ». Ce surnom lui était donné parce qu'il portait la couverture verte. Son nom valable était Khachim ibn Khakim.

² Les indications détaillées d'eux voir : Aini S. A. 1944; 1966; Yakoubovskiy A. U., 1948

Par les attaques continues les insurgés ont exténué jusqu'à cela que les troupes de Djabraila ne pouvait pas continuer déjà les hostilités sans forces supplémentaires. À cette époque de Balkh la troupe de sept milles du khalife s'est approchée, mais les chefs d'armée, en voyant les succès des insurgés, n'ont pas tenté d'engager le combat contre eux. Enfin, les réserves de l'émir Khorassan, qui devaient presque deux fois augmenter le nombre du détachement envoyé par le khalife se sont approchées à Transoxiane. Mais aussi cela n'a pas aidé - les troupes arabes étaient cassées par les insurgés encore en voie de Transoxiane. La position de Djabraila ibn Yakh'i s'avéra par le critique. Les communications entre Balkh et Merv étaient coupées. Djabrail a serré à Narchakh, où on concentrait les forces principales insurgent, tous les anciens dans sa disposition de la troupe et la technique militaire. Quatre mois les troupes arabes assiégeaient sans succès à Narchakh. Fatigué avec les accrochages continus, les deux parties ont commencé les négociations de paix.

Aux conclusions de la paix, les chefs d'armée arabes ont tué perfidement un des chefs l'insurrection, en espérant ainsi décapiter le mouvement. Mais ce meurtre seulement a augmenté beaucoup de fois la résistance insurgent.

Dans les sources arabes il y a des informations que finalement les insurgés étaient cassés à Narchakh, mais l'insurrection a embrassé entre-temps les nouvelles régions de l'Asie centrale. La deuxième étape de la lutte a commencé.

Si à la première étape le mouvement Moukanna se servait du soutien d'une certaine partie de l'aristocratie sogdiens, à la deuxième étape c'effrayé par l'envergure du mouvement l'aristocratie ils ont passé entièrement sur la partie du califat. De larges couches les paysannes sogdiens entraient aux mouvement.

«Les gens dans les vêtements blancs» (les partisans de Moukanna) devenaient les maîtres de Transoxiane, et «le jardin du souverain orthodoxe», comme appelaient Transoxiane et Khorassan, se transformait indépendant du califat Arabe.

Le khalife al-Mkhdi le gouverneur général Khorassan l'ayant accusé de l'incapacité et à sa place au gouvernement est venu Mouaz ibn Mouslim.

Mouaz, ayant recueilli en région entre Boukhara et Merv la troupe immense, il s'est dirigé en aide aux détachements arabes se trouvant dans extraordinairement situation difficile près de Samarkand, pris par les insurgés. Mais aussi la marche de Mouaz, malgré le soutien considérable par sa noblesse locale, s'est terminée par l'échec. Les insurgents ont rencontré les troupes de Mouaz sur la plaine près de Pajkend et leur ont porté la série de coups écrasants, et à la suite Mouaz n'a pas pu continuer la marche sur Samarkand et il a tourné vers Boukhara.

Seulement l'année suivante les troupes du khalife réussissent à s'emparer Samarkand. Le troisième et le dernier l'étape de la lutte a commencé.

Les forces principales des insurgés étaient concentrées dans la forteresse de montagnes aux Sanam (Dignités), près de Kech. Mouz a assiégé cette forteresse, mais il a levé le siège bientôt.

Les historiens arabes affirment qu'il était obligé de quitter à cause de froids d'hiver. Cependant la raison, probablement, à cause de ne pas insister devant les coups de Moukanna. Le retrait de Mouaz du poste du gouverneur général Khorossan dans peu de temps et la destination par le khalife de l'autre gouverneur général on affirme cette supposition.

Mouaz ibn Mouslim, comme dit Narchakhi, luttait deux ans entiers contre Moukanna. Le nouveau gouverneur général de Khorossane Mousayyab ibn Zoukhayr a dépensé aussi beaucoup d'années pour la lutte sanglante avec lui. En utilisant seulement les avantages immenses en ce qui concerne l'équipement militaire, ainsi qu'en ce qui concerne le nombre des troupes, il après une longue et ferme lutte a pu briser la résistance des masses populaires, guidé par Moukanna. En 783 les troupes arabes on prenait la forteresse, dans laquelle il y avait Moukanna. Tous les défenseurs de la forteresse était condamné à mort.

Moukanna lui-même, sans souhaiter céder a fini par lui-même. Mais aussi après sa mort "les gens dans les vêtements blancs" faisaient au cours de plusieurs années la revolte séparés dans de différents points de l'Asie centrale.

Dans les années, où la population de Transoxiane conduisait la lutte émancipatrice, le califat d'Arabe est considéré comme un des plus puissants États de ce temps. La lutte, conduisaient par les masses populaires sous l'étendard de Moukanna, montre encore un exemple brillant du courage et l'amour de la liberté des peuples de l'Asie centrale.

La durée de cette lutte, sa bonne organisation témoignent du talent militaire et politique de Moukanna enthousiasmant le peuple sur le combat avec les envahisseurs étrangers et les oppresseurs locaux.

Il est nécessaire de marquer en résumé que les insurrections nationales sous Abbasides se distinguaient beaucoup d'insurrections de la période du conseil d'administration Omeyyades. Les insurrections à Omeyyades étaient dirigées pour l'essentiel contre la domination des conquérants étrangers et la noblesse locale d'habitude. Au temps d'Abbasides le peuple insurge non seulement contre la dynastie gouvernant, mais aussi contre les souteneurs aristocrates locaux.

Le mouvement Moukanna était le mouvement des couches de la population laborieuse, avant tout des paysans, dirigé contre l'asservissement se développant de plus en plus féodal. C'est pourquoi l'insurrection de Moukanna a une immense signification dans l'histoire des peuples de l'Asie centrale. Malgré la défaite, les insurrections nationales développaient de conscience de classe travailleurs, élevaient l'esprit de l'indignation et l'indépendance d'esprit près des masses populaires et bridaient un peu les aspirations d'exploiteur commençant, entrer en vigueur le seigneur féodal.

Chapitre deux

L'ACHÈVEMENT DU PROCÈS DE LA FORMATION DU PEUPLE TADJIK

ET SA STRUCTURE DE L'ÉTAT

LES ÉTATS DE TAKHIRIDES, SAFFARIDES ET SAMANIDES (AU IX-X SIÈCLES)

I. L'HISTOIRE POLITIQUE DE IX-X SIÈCLES

Le renforcement de l'aristocratie féodale locale

Les insurrections continues des peuples de Transoxiane contre la domination arabe, commencé pendant la conquête par le califat de l'Asie Centrale, n'ont pas cessé après la répression de l'insurrection de Moukanna.

Une grande insurrection a éclaté en 806, sous la conduite de Rafi Ibni Lejs. Le gouverneur général du khalife à Samarkand était tué, et la ville restait un certain temps sous les mains insurgent. La participation la plus active à l'insurrection acceptait la population sédentaire de Fergana, Khodjent, Boukhara, Oustrouchan, Khoresm, Tchagania et Khouttalan. En aide par l'insurgent sont venus également les nomades-turks.

Cette large insurrection nationale était réprimée seulement en 810, quand son chef Rafi ibni Lejs au moment critique de la lutte a passé sur la partie de l'ennemi.

Dans les années ultérieures à Sogde, Oustrouchan et à Fergana éclataient les nouvelles insurrections¹. Ils témoignaient que les gouverneurs généraux du khalife ne pouvaient pas tenir Transoxiane et Khorassan dans l'obéissance d'un seulement à main armée. La gestion de ce pays devenait possible pour eux seulement alors, quand les gouverneurs généraux à de plus larges échelles attiraient à la gestion l'aristocratie locale. Par une telle voie d'Abbasides voulaient paralyser son aspiration à l'indépendance et en même temps y s'appuyer dans la lutte avec les insurrections nationales. C'est pourquoi à partir du temps du conseil d'administration du khalife Mansour (754-775) et ses successeurs - les khalifes de Makhdi (775-785) et Kharoun ar - Rachid (786-809) de diverses régions de Transoxiane essentiellement dirigeaient par les vizirs de la noblesse locale féodale, surtout des familles Barmakides et Samanides. Cependant cela n'a pas amené au renforcement du pouvoir du califat en Asie Centrale, et au contraire, a stimulé pour le développement des conditions contribuant à la libération de l'Asie Centrale de la domination arabe.

À cette époque à l'Iran et en Asie Centrale s'est répandu largement le mouvement choubit²(antiarabe, iranofil)². Du milieu de IX s. chouubisme devient la base idéologique antikhalif des mouvements nationaux (il était répandu principalement dans le milieu rural). Chouubisme avait une certaine diffusion parmi les cercles formés de la population locale, qui soulignaient par tous les moyens la supériorité culturelle sur les Arabes. En même temps a senti la force parmi l'aristocratie locale de jour en jour l'aspiration à usurper le pouvoir aux mains grandissait et ne pas dépendre du califat Arabe.

En craignant tout l'influence se renforçant économique et politique de l'aristocratie non arabe en personne les Barmakides, Kharoun ar-Rachtchid a ordonné de tuer tous les représentants de la famille Barmakides³.

Kharoun ar-Rachchid a intensifié extraordinairement le rôle de la clergé musulmane dans l'aspiration à trouver dans lui le support. Il a distribué à la clergé la grande quantité de terres. Simultanément la politique de la noblesse locale se prolongeait sur la partie du califat. La destruction de la famille Barmakide, qui à la suite de 50 ans se servaient de l'influence immense à la cour du khalife, ainsi que parmi les habitants du lieu, n'a pas changé, cependant,

¹ Kadirova T., 1965, p.138-147

² Petrouchevsky I.P., 1966, p. 248-250

³ Barthold W, 1913; Bartold V. V, 1966 à; voir aussi : Bouvat L., 1912; Sourdel D. 1959, I, p. 127-182.

la politique du califat en ce qui concerne la gestion des régions orientales. Ces régions étaient dirigées toujours de l'aide des représentants des propriétaires de l'aristocratie locale. Le rôle de cette aristocratie particulièrement s'est accrue dès 821, c'est à dire de l'arrivée au pouvoir à Khorasane et Transoxiane des dynasties d'abord locales Takhirides, et puis Samanides.

Takhirides (821-873)

Les ancêtres Takhirides possédaient la ville Boucheng dans la région Gerate. Le fondateur de cette dynastie était Takhir ibn Hussein -gouverneur Boucheng. Quand Mamoun est devenu par la suite le khalife était le gouverneur général Khorasan, Takhir a acquis une grande autorité à sa cour. En 811 dans la guerre de deux frères, les héritiers de Kharoun ar - Rachid - Amine et Mamoun, - pour le pouvoir dans le califat de Takhir commandait par les troupes de Mamoun. En 813 il a pris Bagdad et contribuait énergiquement à l'intronisation de Mamoun sur khalife. Ensuite pendant un certain temps il était le chef de toutes les forces militaires du khalife, et en 821 était fixé par le gouverneur général Khorassan¹.

Takhir gouvernait Khorassan et les régions de l'Asie Centrale comme le régent indépendant. En 822 il a même donné l'ordre de ne pas mentionner le nom du khalife pendant le khutbe² qu'était équivalentement la rupture avec Bagdad. Dans un temps court après cela Takhir est mort. Comme on croit, il était empoisonné avec les agents du khalife.

Malgré les tendances tout à fait évidentes séparatistes de Takhir, le khalife Mamoun a affirmé par le gouverneur général Khorasan de son fils Talkhou (822-828). Un autre fils Takhir - Abdoullah (830 844), non y compris lui-même soumis au califat, dirigeait Khorasan tout à fait indépendamment. Sous lui Nichapour est devenu la résidence de Takhiride. Le khalife Moutassim (833-842) détestait Abdoullah, mais n'avait pas la possibilité de l'amener à l'obéissance. On n' a pas réussi aussi les tentatives d'empoisonner Abdoullah.

Takhirides ont accepté les mesures héroïques pour l'organisation du pouvoir ferme et vers le règlement de l'agriculture. Ils ont organisé les événements selon l'amélioration de l'usage d'eau et ont construit les nouveaux canaux. Selon la tache d'Abdoullah les plus grands légistes du pays ont élaboré les normes de l'utilisation de l'eau pour l'irrigation. La composition présentée écrite par eux sur ce sujet servait d'exemple pendant deux siècles au règlement des divergences dans le domaine de l'usage d'eau.

La lettre de Takhir ibn Hussein s'est gardé chez Abdoullah³. Ici sous la forme édifiante sont traitées les questions du gouvernement de l'Etat, les relations aux sujets, les principes de l'imposition et le régent Takhir conseille au fils de frapper les sujets d'un impôt à juste titre, sans en libérer ni riche, ni les personnes proches de lui. Les dessous véritables de ce "soin" bien marqué dans la lettre :«N'oublie pas que la richesse ne fait pas le bénéfice, quand il se multiplie et s'amasse dans le trésor,et au contraire, grandit, s'ajoute alors, quand dépense pour les besoins des sujets, sur le paiement par lui nécessaire et sur leur libération des soins; voici cela atteint la prospérité des masses populaires, cela sert de l'ornement pour les régents, cela atteint la prospérité de l'époque, cela retrouve la gloire et la puissance... D'autre part, grâce à cela, tu recevras une grande possibilité de recueillir la taille foncière étant passible de la collecte., se multipliera la contribution foncière perçue par toi et augmentera ta richesse, et alors tu recevras les forces pour attacher à toi-même la troupe et satisfaire les masses populaires, en épanchant sur eux les dons»⁴. Takhir joue ici comme le porte-parole des intérêts de la classe, comprenant, cependant, que l'exploitation impétueuse du peuple est désavantageuse, elle ruinera le peuple et sapera sa solvabilité. Notamment du point de vue des intérêts de la classe il appelle à l'exploitation"raisonnable". Et Abdoullah a réalisé quelque

¹ Les événements politiques sous Takhirides et Saffarides voir en détail : Bartol'd V. V, 1963, p. 265; voir aussi : Sptiler S.,1952, S. 59 et d'autres.

² Khoutba - la prière en l'honneur du roi gouvernant.

³ Chimidt A.E., 1952, p. 127-137

⁴ Le meme oeuvre, p. 132-135

part pratiquement les testaments du père.

Abdoullah tentait selon la possibilité de limiter un arbitraire, qui régnait aux places par rapport aux paysans du côté de grands propriétaires fonciers et les fonctionnaires. Il a publié la disposition spéciale, qui a réglé un peu la position des paysans. «Le dieu nous nourrit de leurs mains, dit dans l'ordre d'Abdoullah, - nous salue par leurs bouches et interdit de les offenser». Certainement, Abdoullah n'était pas la personne protégeant les intérêts de la paysannerie; il prenait en considération seulement les intérêts des grands propriétaires fonciers et les marchands. Il demandait de "ne pas offenser" les paysans, car sans cela l'entrée normale des impôts au trésor de l'État était impossible.

La position de la population, et particulièrement la paysannerie, restait sous Takhiride très lourd. Les paysans subissaient l'exploitation intensifiée du côté de grands propriétaires fonciers et étaient engagés à payer simultanément à l'État les grands impôts. Sur cela on peut juger en 844 quand même par ce que la somme prélevée des impôts était extrêmement grande 48 millions de dirhams. Les insurrections paysannes à Sistan ne cessaient presque pas.

Takhirides plantaient avec des efforts complémentaires l'Islam, en aspirant à trouver dans la clergé musulmane le support centralisé à la politique. Sous Talkh Takhiride l'Islam était introduit et à Oustrouchane, où se tenait le plus longtemps zoroastrisme. Abdoullah contribuait à l'organisation en 840 du procès sur l'ancien afchine Khajdar à Oustrouchan, qui après l'acceptation de l'Islam est devenu un des chefs d'armée les plus visibles du khalife Moutasim. Sur la cour afchine Khajdar était porté l'accusation dans ce qu'il a adopté l'Islam pour cacher les projets et en fait préparait la révolution à Oustrouchane pour la restitution de son indépendance et une ancienne religion¹. En train de la cour s'est révélé que les oustrouchanais ont adopté l'Islam seulement formellement, et en effet a continue à professer la religion locale.

L'État avait besoin en grand nombre les fonctionnaires compétents, et Abdoullah se souciait pour faire la formation aux plus larges groupes accessibles de la population, qu'autrefois. À la façon de son père il était le poète. Son neveu Mansour dirigeant Merv, Amoule et Khorasm, était connu par les compositions philosophiques. Le fils Abdoullaa Takhir II (844-862) aspirait à imiter dans tout son père. En général le temps d'Abdoullah et Takhir II était le début de la Renaissance de la culture locale². Cependant ce procès était complexe et contradictoire. Le fait est que les représentants eux-mêmes les dynasties de Takhirides, particulièrement Abdoullkh ibn Takhir, soulignaient instamment l'inclination à la culture arabe et sa manifestations³. Au IX siècle et le début de X s. à l'Iran prospéraient les communautés zoroastriennes, et justement à ce moment prennent une forme tel important les compositions zoroastriennes, comme "Boundakhichn" et "Denkart", et ainsi que plusieurs compositions areligieux⁴. Tout cela ne pas pouvaient être ignoré par Takhirides, d'autant plus que sous la relation politique leur adversaire principal était le califat Abbasides, et Takhirides s'appuyaient sur les régions, la plupart de la population de qui était persanophone. C'est pourquoi Takhirides permettaient aux poètes, particulièrement avec les sympathies au choubités, les rendre célèbre, en comparant des rois et les héros jusque à Iran musulman. À la cour Takhirides, à côté d'arabe, était répandu la langue du farsi. À Merve il y avait une bibliothèque, où se trouvaient les livres sur la langue moyenne persan.⁵

Il faut reconnaître qu'un grand rôle dans la montée notamment la culture locale était joué pas Takhirides, a venant à ceux-ci sur le remplacement de Saffarides.

¹

² Spuler W., 1952, S. 68-69, 231-235.

³ Bosworth S. E., 1969 a.

⁴ Petrouchevsky I.P., 1960, p. 36-37; Frye R. N., 1963, p. 238-241.

⁵ Bosworith S.E. 1969 b.

Saffarides (873 - 903)

Au IX - X siècles, comme à l'époque précédant, étaient une des tâches du pouvoir d'État dans les oasis agricoles de l'Asie Centrale l'organisation de la protection contre les incursions des nomades. À cette fin à la période décrite il y avait des détachements spéciaux des engagés volontaires armés, qui appelaient les gazies - les militants pour la foi. Dans les groupes des gazies entraient le plus souvent les agriculteurs ruinés et les artisans. Ces gens, élisant par la profession la guerre, étaient envoyés là-bas, où il y avait des accrochages avec "les incorrectes".

Les régents locaux utilisaient les détachements des gazies au service dans les renforcements à la frontière des oasis agricoles avec la steppe nomade. Les Gazies, selon le rappel du géographe arabe Makdisi, faisaient «le support et en même temps l'objet de l'inquiétude» pour les autorités locales : avec, une partie, ils tenaient tête aux incursions des nomades et protégeaient les oasis agricoles contre l'attaque des ennemis, avec l'autre, - étaient souvent les participants actifs des mouvements nationaux contre la noblesse locale.

À la fin de IX s. les détachements armés des gazies sont devenus le noyau du grand mouvement national à la frontière de l'Asie Centrale et l'Iran. Ce mouvement utilisaient les frères d'Yakoub ibn Lejs et Amr ibn Lejs¹. Ils ont organisé au départ la bande de brigand, qui s'est jointe dans peu de temps au détachement des gazies à Sistan. Le courage et les capacités militaires de Yakoub lui ont permis de prendre en main le commandement du détachement. Le détachement a accepté la participation active à la vie politique de la région et, en utilisant les insurrections nationales dans les oasis agricoles, en 861 a chassé le régent takhirides et a pris le centre Sistan - la ville Zerendj.

Yakoub est devenu le régent de la région et à la suite de dix ans a pris une série de régions orientales du califat, par qui le dernier représentant de la dynastie Takhirides jusque la dirigeait Moukhammad ibn Takhir (en 862-873)². En 873 Yakoub a cassé les troupes Takhirides et a pris la capitale de Khorasan - la ville Nichapour. Le pouvoir Takhirides en Asie Centrale et dans les régions orientales de l'Iran actuel était renversé.

Bien que le gouvernement de Bagdad extraordinairement inquiété par les succès de Yakoub, il a décidé certaines mesures pour couper la diffusion ultérieure de son influence, cependant ils n'ont pas donné aucun résultat. En 874 le khalife, en reconnaissant le fait accompli, était obligé de confier Yakoub la gestion de tout le Khorasan.

Jusqu'à la fin de la vie de Yakoub restait le combattant sans prétentions, portait les vêtements simples de la cotonnade, ne reconnaissait pas les tapis et les moquettes, était assis par la terre, dormait sur un vieux caparaçon, ayant mis sous la tête l'écran et le drapeau en berne. En même temps les idées, qui nourrissaient les mouvements nationaux de l'Asie Centrale étaient tout à fait pour lui étrangères.

Dans son armée régnait la discipline stricte. Il demandait plusieurs aux soldats et les commandants, en manifestant et l'intrépidité surprenante. Dans un combat ont défiguré son visage avec le coup du sabre et ainsi vingt jours il pouvait se nourrir seulement dans le tube inséré dans la bouche. Ayant guéri, il participait aux batailles avec son ancienne fureur. Un des composants de sa troupe étaient al-moutatavvi (mot a mot, "les volontaires"), qui avec la nuance un peu méprisante appelaient ayyar (une des significations - "les filous", "les bandits"). C'était ordre séparé «des militants pour la foi», qui se complétait des paysans sans terre et courants. Les ayyars jouaient un rôle important dans la vie politique, en particulier à Sistan, où ils résistaient le plus activement aux envahisseurs. Apparemment, ceux-là des

¹ Selon certaines informations, Yakoub était le chaudronnier (l'Arabe, - saffar). D'ici le nom de la dynastie de "Saffaridy". Amr s'occupait le métier de la charpenterie. L'étude détaillée voir : Barthold W., 1906.

² Moukhammad Takhirid était un du plus grand seigneur féodal. Ce sont gardées les informations que ses terres à Mazanderane rapportaient à lui près d'un million de dirhams (au revenu total de Mazanderan 13 630 mille dirhams) (voir : Ibn Isfendijyar, v. I, 1320/1941, p. 74).

ayyars, qui ont manifesté le courage spécial dans le combat, étaient traduits à un plus haut état par la groupe de sarhangs. À côté des ayyars dans la troupe étaient et les ozodagones ("libres") - les fils des dihkans et les propriétaires de la terre, ainsi que les détachements des gouloms-esclaves. Au départ à la disposition Saffarides était de tout 2-3 mille troupe, mais déjà en 874/75 à une bataille de Yakoub pouvait déplacer au combat 15 mille cavalerie. L'armée Saffarides disposait des des appareils militaires; aux batailles prenaient part aussi les éléphants de combat. Pendant la marche de combat donnaient une grande importance à la présentation des avant-postes de combat et les actions des espions. Les combattants recevaient tous les trois mois touchaient ses mois. Périodiquement, pendant de Navrouz (nouruz), on produisait l'inspection de la troupe. Chaque combattant, à partir de l'émir présentait au fonctionnaire spécial du cheval, l'arme et etc., et puis recevait l'argent¹.

Les succès de Yakoub ibn de Lejs n'ont pas amélioré la situation difficile des travailleurs simples, avec l'aide de laquelle il a atteint le pouvoir. Yakoube s'appuyait principalement sur de moyens propriétaires fonciers menus et féodaux. À gagné par lui les régions il a laissé sans quelque changement le régime existant là auparavant et n'a pas diminué le montant de la taille, le lourd fardeau couchant sur les agriculteurs.

En 876 Yakoub s'est décidé à l'usurpation dans le califat et a avancé les troupes vers Bagdad, mais, ne pas arriver à peu près de 100 km, on cassait par les troupes du khalife au terrain le Dor-ul -Akul et il a reculé. Comme montre les sources historiques, une des raisons de la défaite d'Yakoub ibn Lejs était son refus de l'aide proposée à lui par Ali ibn Moukhammad Bourkaj, le chef près de 14 ans (869-883) les insurrections des esclaves-Noirs (zindje) à l'Iraq. Yakoube ibn Lejs n'a pas estimé possible entrer à l'union avec les esclaves, puisque il se tenait lui même la préservation de l'esclavage. Dans trois ans après une mauvaise marche sur Bagdad Yakoub ibn Lejs qui a posé la première pierre de la dynastie Saffarides est mort. Les troupes ont érigé sur le trône de son frère Amr ibni Lejs.

Ayant pris la place de son frère, Amr ibni Lejs (879-900) s'est dépêché de s'adresser au khalife avec l'expression de l'humilité, à la suite de quoi a reçu le gouvernement général à Khorasane et certaines régions orientales de l'Iran. Cependant en réalité Amr, comme Takhirides, était indépendant du califat. Selon les témoins des sources, Amr était un bon administrateur et possédait les militaires talentueuses.

Selon certaines données, Saffarides utilisaient à un fort degré le mouvement chiite sectaire ayant du succès chez les paysans et les artisans (Yakoub est ajouté même la demande: «Au lieu de Kaab nous établirons le culte du soleil»).

La formation de l'État de Samanide

Le fondateur d'état Samanides, Somon, était l'originaire ou de Balkh, ou des alentours de Samarkand, ou de Termez². Il a adopté l'Islam et se servait de la protection du gouverneur général de Khorossane. Ses petits-fils - Noukh, Ahmad, Yakhya et Ilyas se trouvaient au service du khalife, et d'après sa disposition le gouverneur général du Khorossane on leurs a nommé les régents de quatre régions : Noukh a reçu Samarkand, Ahmad-Fergana, Yakhya - Tthach et Oustrouchan, et Ilyas - Gerat. Extérieurement cela avait l'air ainsi, comme si chacun de quatre frères était octroyé les possesseurs de la région, directement soumis au gouverneur général du Khorossane. Cependant tout allait tout à fait autrement.

Noukh - l'aîné parmi quatre frères, occupait le siège de l'état. Dans les relations extérieures il se produisait comme le chef de famille. Les historiens tournaient sur ce fait pas assez d'attention. La poursuite des documents numismatiques montre³ qu'encore à cette

¹ Bartold V.V., 1963 b, p. 272-280; Bosworth S E, 1968.

² Semenov A.A., 1954,p.3 et etc.

³ Davidovich E.A., 1954, p. 78-79.

période précoce les frères s'examinaient non comme possesseurs séparés, et comme la dynastie, ou il y avait à sa tête Noukh. Non par hasard les plus précoces les pièces de cuivre de Samanide étaient ciselées (ou bien battues) par son nom. En particulier essentiel un d'elles : fait tomber à Binkete, la possession d'Yakhi, elle porte le nom non Yakhi, mais le nom Noukh. C'est pourquoi convaincant la conclusion semble que dès le début, aux esprits des petits-fils du Somon a mûri l'idée de l'unité dynastique comme d'une des conditions de la transformation de la famille à une forte dynastie, de faire capable l'Asie Centrale indépendante du califat Arabe et Takhiride.

Après la mort de Noukh son frère Ahmad est devenu le chef de cette petite définitivement dynastie, non prise encore une forme. Distinguant par l'énergie et les capacités, Ahmad s'est occupé d'une manière orientée du "ramassage" des terres des frères et l'affirmation de la priorité dynastique. En particulier, encore à la vie il a réussi à transmettre Samarkand à son fils Nasr, qui est devenu le chef de la dynastie après la mort de son père en 864. En 875 a reconnu lui comme chef de la dynastie et lui a envoyé comme le gouverneur de l'Etat.

La position de Nasr était difficile. Ses parents principaux prétendaient aux possessions séparées, et parfois lui refusaient même les formes extérieures de la reconnaissance comme les chefs de la dynastie. La lutte de Nasr avec les aspirations séparatistes ses frères n'était pas ni assez persistante, ni assez fructueuse. Par exemple, Chache possédait l'oncle Nasr, Mouhammad ibn Noukh, il reconnaissait son neveu le chef de la dynastie et frappait les pièces de cuivre en son nom, en mentionnant seulement comme le régent vassal. Quand Chach avait au frère Nasr, Yakoub, celui-là a commencé à frapper les pièces du nom personnel. Fergana se dirigeait par le frère Nasr, Asad : Nasr et Asad étaient les alliés dans la lutte contre d'autres frères, néanmoins Asad ciselait à Akhsikete (la capitale de Fergana) les pièces en son nom, Nasr ne mentionnait pas même à titre du suzerain, et celui-là avec cela se réconciliait. Mais se développaient particulièrement difficilement les relations Nasr avec un autre frère, Ismail. Ismoil seulement en 874 a reçu une grande possession - Boukhara. Jusqu'à cela Boukhara n'appartenait pas à Samanides. Quand les habitants de cette ville ont insurgé contre les abus du gouverneur général de Boukhara et l'ont expulsé, la noblesse de la ville s'est adressée à Nasr, et celui-là à titre du gouverneur général a nommé Ismoil¹. Cependant Ismail a été nécessaire pèse son esprit, la flexibilité et la perfidie pour réellement consolider le pouvoir à Boukhara.

Boukhara par-devers Ismail était la possession octroyée pour le service. L'analyse du texte de Narchakhi a permis de conclure² qu'Ismail devait remettre la grande partie des revenus de la région de Boukhara au trésor de Nasr (près de 700 mille dirhams gitrifi) et seulement la mineure partie (500 mille dirhams gitrifi) laisser comme la rémunération pour de service à titre du gouverneur général. Ayant consolidé le pouvoir dans la ville, Ismail a cessé d'être considéré avec Nasr et s'est approprié à lui-même tous les revenus de cette riche région.

Entre les frères a commencé la lutte de longue durée. Jusqu'à récemment il convenait de trouver que c'était la lutte politique pour le pouvoir, mais une telle conclusion ne trouve pas le support dans les sources. La description détaillée des relations des frères montre que c'était un fort degré la lutte au sol économique qu'Ismail voulait seulement se réserver Boukhara, par contre avec tous les droits et les privilèges. Les deux militaires de la collision entre les frères se sont passés puisque Ismail s'est approprié à lui-même cette partie des revenus de Boukhara, qui avait à payer au trésor de Nasr : première chose (en 886) s'est terminée par le déplacement temporaire d'Ismail de la fonction du gouverneur général de Boukhara, deuxième (en 888) - la victoire d'Ismail. Mais Ismail n'a pas enlevé le trône de Nasr, car à cette étape il ne lui prétendait pas. Il luttait pour l'indépendance économique et politique de Boukhara, pour sa

¹ Bartold V.V., 1963 b, p.281.

² Davidoviche E.A., 1954, p. 71-77

transformation en le destin et définitivement a obtenu cela en 888. Seulement en 892, après la mort de Nasr, il est devenu le chef de l'État, et Boukhara - sa possession spécifique - une nouvelle capitale.

Après la liquidation des querelles et la répression des révoltes devant Ismail a commencé encore un tâche: assurer la sécurité extérieure de son État créé. Et cependant la position extérieure du pays était très anxieuse. La puissance augmentant de jour en jour de l'État d'Ismail Samanide provoquait l'inquiétude au centre du califat, et les incursions permanentes des tribus voisines nomades portaient les coups pénibles à l'économie des oasis agricoles.

Dans la lutte avec Ismail le khalife utilisait le régent Khorasan Amr ibni Lejs Saffaride. En 898 le khalife a invité au palais des pèlerins qui sont arrivés de l'Asie Centrale à Bagdad et dans leur présence a lu le rescrit sur le détronement d'Ismail et nommer le régent du Transoxiane Amr Saffaride. Ensuite, il a envoyé ce rescrit a Amr avec les cadeaux précieux. En lâchant Amr contre Ismail, le khalife souhaitait les affaiblir dans les intérêts du renforcement du pouvoir du califat en Asie Centrale.

Ayant reçu le rescrit, Amr s'est produit contre Ismail, Ismail, comme écrit Narchakhi, a armé «les artisans et les hommes du peuple», avec de grandes forces s'est dirigé à Balkh à la rencontre d'Amr et lui a barré la voie.

Ismail a vaincu Amr ibni Lejs près des murs de Boukhara en 900, puisqu'il était soutenu par les masses populaires les hommes du peuple et les artisans ¹. De cela témoignent Tabari ², Ibn Miskaveikh ³ et est encore plus défini Narchakhi racontant comment Ismail a donné l'article de ravitaillement et l'arme et les aristocrates, les hommes du peuple, et les artisans-tisseurs. Amr, sous estimant la force terrible de la levée en masse, était détruit. ⁴ Confirmation de Narchakhi sur l'armement Ismail des hommes du peuple et les tisseurs on trouve la confirmation dans le livre "Tarikhi Sistan": "Ismail ibn Ahmad à Transoxiane ordonnait aux messagers de crier : «Amr a été apparu pour prendre Transoxiane, tuer les gens, voler le bien et tourner à l'esclavage des enfants et les femmes! ». Puisque c'était comme ca, tous les artisans, qui étaient à Transoxiane, sont partis a la guerre avec les slogans contre Amr: «une bonne mort vaut mieux, que la captivité ».

En 900 à la suite de la manoeuvre habilement passée d'Ismail on réussit à entourer les troupes d'Amr, casser les et établir le pouvoir à Khorassan.

Les succès d'Ismail dans la guerre contre les nomades étaient pas moins considérables, que sa victoire sur Amr. Les nomades durant des années ont refusé les incursions sur les oasis agricoles de Transoxiane. Pour assurer les oasis de Boukhara contre l'irruption des nomades, entre les oasis agricoles et la steppe nomade encore jusqu'à Ismail on bâtissait un haut mur par l'étendue à quelques dizaines des kilomètres. La réparation annuelle de ce mur était confiée à la population. Comme on l'affirme les historiens de X s., c'était une redevance très lourde. Quand Ismail a détruit les nomades, il a libéré la population de Boukhara et ses alentours de cette redevance. Il disait. «Je suis vivant, - je suis le mur de Boukhara». Narchakhi écrit qu'Ismail participait en effet aux batailles, sans faire à l'ennemi de la possibilité apprendre la région de Boukhara.

Ayant utilisé la lutte des masses populaires pour l'indépendance, Ismail pour la première fois après la conquête arabe a uni le pays dépareillé à la suite des querelles et a créé un fort État indépendant. Ayant mis fin au pouvoir Saffaride, Ismail non seulement a affirmé le pouvoir sur Transoxiane et Khorasan, mais aussi est devenu le régent de la série de régions orientales et du nord de l'Iran et a assuré l'indépendance réelle de l'État créé par lui du califat

¹ Gafurov B.G., 1958, p. 53-54

² Tabari, III, 2194.

³ Ibn Miskavejkh, p.10

⁴ Narchakhi, l'édition Tegeran, p. 105

Arabe.

Étant un grand seigneur féodal, Ismail protégeait les intérêts de l'aristocratie locale féodale et les marchands. Notamment dans leurs intérêts il aspirait à consolider la sécurité extérieure du pays et régler la gestion intérieure. Ces mesures, ainsi qu'en premier lieu unification Khorasan et Transoxiane autour d'un centre, la garantie de l'indépendance réelle du pays et le règlement des relations avec les nomades, créa les conditions nécessaires au développement de l'agriculture, du métier et du commerce à Transoxiane et Khorasane.

La structure étatique et l'organisation de l'appareil de commande

Le fondateur de l'État Samanide d'Ismail Samani comprenait parfaitement qu'assurer l'indépendance de Transoxiane de califat Arabe on peut seulement par voie de la création du pouvoir ferme centralisé.

Dans ces buts il a passé une série d'actions. Un d'eux était l'introduction du système fondé de l'administration d'État¹. Sous Samanide l'appareil d'État se divisait en cour royale (dargah) et sur les divans (les administrations centrales civilo-militaires)². Dans les conditions de la vie féodale c'est la division qui était respectée pas trop strictement : les courtisans influents intervenaient souvent dans les affaires entrant dans la compétence de n'importe quel divan.

Comme marque Narchakhi, sous Nasre II Samanide (en 914- 943) autour de Registan de Boukhara (les places se trouvant à côté de l'ark-citadelle) était bâti dix grands bâtiments pour dix divans, qui comprenaient dans le suivant les fonctions.

Le divan-vizir est considéré comme l'essentiel et contrôlait toutes les institutions administratives, politiques et économiques de l'État. Sous ce divan soumettaient les chefs de tous les autres divans. À la fonction du chef du divan, c'est-à-dire à la fonction vizir, on fixait d'habitude un des représentants de trois familles : Djeykhanes, les Balamis ou Outbis.

Le divan mycmayfu - le trésor public³.

Le divan l'amide al-moulk administrait tous d'importants papiers d'État, ainsi que les relations diplomatiques avec d'autres États.

Le divan sahib ach-chourat avait dans la conduite la garde Samanide. Il observait la distribution de l'alimentation et le traitement aux troupes et après leur contenu⁴.

Le divan sahib al-barid (le chef de la poste) administrait la livraison de la correspondance administrative. Cependant les travailleurs locaux de ce divan s'occupaient non seulement les affaires postales, mais aussi communiquaient au centre les informations confidentielles sur les régents et les fonctionnaires locaux, sur leur conduite, en exerçant les fonctions des fonctionnaires "des cabinets noirs". Le divan du chef de la poste se distinguait d'autres sujets que ses institutions locales se soumettaient non aux régents de la région (hakims), et à une directement administration centrale. La poste servait à cette époque-là seulement pour les besoins d'État et n'était pas accessible à la population.

Le divan muhtasib observait le marché, la justesse des poids utilisés et les mesures, la vente des marchandises par les paysans et les artisans. Il pouvait arrêter le commerce faux et par les marchandises de qualité inférieure, interdire la vente des produits selon le prix élevé. Ce divan a commencé graduellement à surveiller et après la moralité de la population, la visite des mosquées et l'utilisation de la vin. Il n'y avait pas ville, qui n'aurait pas muhtasib.

*Le divan muchrif*⁵ contrôlait les affaires d'État, particulièrement les revenus et les

¹ Bartold V.V., 1963b, p. 285 et d'autre

² Le système des divans a existé encore à l'époque de Sassanide en Iran.

³

⁴ N'est pas exclue que les fonctions les plus importantes de ce divan étaient les policiers (Spuler B, 1952, S. 335-336; Bosworth S. E., 1963, p. 29).

⁵ de l'Arabe, chiraf («l'observation d'une haute place»). C'est pourquoi parfois s'exprime l'opinion que ce divan

dépenses de la trésorerie.

Excepté ces divans, il y avait encore *un divan des terres d'État, le divan de juge*, présidé principal kazi (le juge), et *le divan vaqf*. Al-khorezmi mentionne, en outre le divan des affaires militaires, pas nommé dans la composition Narchakhi¹. Les institutions locales de tous les divans énumérés, excepté le divan de la poste, avaient la soumission double: d'une part, ils se soumettaient aux régents des régions, et d'autre part, ils correspondaient au divan central.

Les régents des régions étaient fixés le plus souvent du nombre des membres de la dynastie et la noblesse influente féodale, y compris les anciens locaux possesseurs. À côté de ces régents dans chaque ville était un gouverneur de ville - rais, était fixé à la fonction au milieu de la noblesse locale municipale.

À X s. sous Samanides le grand rôle jouait la clergé musulmane. À Transoxiane était répandu pour l'essentiel soi-disant les intérêts khanafit de l'islam. Le chef de la clergé - ustod (par la suite - le cheik al-Islam) avait une grande signification dans l'État de Samanide.

Pendant le système mince de l'administration d'État ne témoigne pas du tout de ce que l'on peut trouver l'État Samanide strictement centralisé.

Pendant toute la période du conseil d'administration Samanide ne cessait pas la lutte du pouvoir central avec les tendances centrifuges de séparés les possesseurs féodaux. Ni Ismail Samanid, ni ses successeurs, malgré la lutte acharnée, qu'ils conduisaient pour le renforcement du pouvoir centralisé, n'ont pas pu la répandre à plusieurs terrains et les périphéries de l'Asie Centrale. Khoresm, Tchaganian, Khouttalon etc., faisaient partie de l'État de Samanide seulement nominal, en réalité les régents de ces régions dirigeaient indépendamment. À Khouttalon, par exemple, sur l'étendue presque deux siècles (IX-X siècles) gouvernaient les représentants de la dynastie locale Banidjouridov², et en outre appartenaient tous les revenus de cette riche région, ils envoyaient à Samanides seulement les cadeaux. Ainsi, en aspirant à cesser la résistance du seigneur féodal local et les attirer sur la partie par voie de la destination par les régents des régions, Samanide supportaient dans la plupart des cas l'échec.

L'institut féodal de terrain confère (ou bien traitement, subvention) beaucoup développé à l'époque de Samanides, "faisait sauter" exactement l'État de l'intérieur, de sorte que même son territoire principal se trouvait jusqu'à un certain point divisé. Les membres de la dynastie et de grands dignitaires possédant à la base des cadeaux les régions et les villes, aspiraient à l'indépendance complète et obtenaient souvent la position très indépendante du pouvoir central.

La pratique de la destination par les régents des régions des chefs visibles de la garde de la cour Samanide, appliqué d'abord pour la répression de la résistance du seigneur féodal local et des insurrections nationales, non plus a donné des résultats attendus. Les chefs d'armée turcs, en se servant du mécontentement du seigneur féodal local et la lutte des classes intérieure, insurgeaient parfois contre le pouvoir central et annonçaient les régions par les indépendants.

Les querelles féodales et l'affaiblissement de l'État Samanide.

La conquête Karakhanides.

Après la mort d'Ismail (907), au début du règne d'Ahmad ибн Ismail (907-914), dans quelques régions ont éclaté les révoltes. Les régents de Samarkand, Reya, Sistan ont insurgé. Dans un certain temps après la répression de ces révoltes a commencé l'insurrection nationale à Sistane, a cause de l'augmentation des impôts et l'aggravation rude de la position des

s'occupait de l'espionnage intérieur (Bosworth S E. 1963, p. 29).

¹ Bosworth S E. 1963, les pages 29, 270, l'absence du divan des affaires militaires dans la liste de Narchakhi peut s'exprimer par ce qu'il ne avait du siège constant, a se déplaçait avec les gros de l'armée

² Voir en détail.: Fasmer R., 1925; Belenskiy A.M., 1950 a, p.124-126

paysans. Samanide à grand-peine réussit réprimer cette insurrection.

Ahmad ibn Ismail a provoqué la relation hostile de la garde turque et était tué sur la chasse par les esclaves. Pendant son fils Nasr II (914-943) le gouvernement de l'Etat s'est chargé d'un vizir d'Abou Abdallah Moukhammad ibn Ahmad Djekhani.

Djekhani était un des gens les plus cultivés de ce temps. Pour la période du séjour vizir, comme marqah Gardizi, il a mis en ordre la gestion du pays. Cependant les querelles se prolongeaient. Ainsi, selon les témoins de l'auteur arabe Ibn al-Asir, en fin le 914-début-915 à Samarkand le parent Nasr de II Iskhak ibn Ahmad a soulevé l'insurrection. Dans un certain temps d'abord à Herate, ensuite à Nichapoure commence soi-disant le mouvement karmat (ismailiens) présidé par un grand chef d'armée Hussein ibn Ali Mervezi¹. Détruisant les forces militaires d'Hussein Mervezi et un grand propriétaire foncier captif Ahmad ibn Sakhl a insurgé bientôt contre Samanide, et seulement dans un an cette révolte était réprimée.

Après la mort d'Hussein Mervezi la direction du mouvement karmat à Transoxiane a passé à Moukhammad ibn Ahmad Nakhchabi. Nakhchabi a obtenu de grands succès; a incliné vers l'acceptation karmat plusieurs grands dignitaires le gouvernement samanide, parmi qui étaient principal khadjib, le secrétaire particulier de l'émir samanide, le chef du divan moustaufi et le régent Ilaka. Par l'intermédiaire de ces gens Nakhchabi a réussi à pénétrer vers la cour de Nasr II Samanid.

À la fin du conseil d'administration de Nasr II le mouvement karmat s'est renforcé considérablement. Nasr II lui-même a adhéré vers la doctrine karmat et sur la demande de Nakhchabi a consenti à payer au khalife égyptien 119 mille dinars en qualité virs (les châtiments) pour mourir Hussein ibn Ali Mervezi dans la prison de Boukhara qui était l'émissaire secret Fatimides.

Tout cela a provoqué le mécontentement sérieux de la clergé musulmane. Avec les représentants de la garde clergé turque de palais a organisé le complot contre Nasr II. Pour la réalisation du complot c' était entendu arranger le festin de nuit des chefs d'armée en l'honneur de la marche prochaine l'émir samanide contre les nomades et sur ce festin tuer Nasr II et interrompre tous les disciples karmats.

Cependant l'attentat se préparant était appris par le fils Nasr II Noukh. Selon son demande Nasr II tromperie a invité chez lui-même le meneur des conspirateurs et le mettait à mort, et ensuite avec Noukh a été sur le festin arrangé par les chefs d'armée. Pendant de la fête et du festin, Nasr II a annoncé que connaît le complot, et a ordonné de jeter devant les pieds des chefs d'armée la tête du meneur mis à mort. Ici il a déclaré le renoncement de trône et il a annoncé son fils Noukh a sa place le roi, qui personne ne pouvait accuser des sympathies avec des karmates.

Selon l'affirmation des chroniques historiques, après l'avènement officiel au trône

¹ Hussein ibn Ali Mervezi était lié au califat de Fatimides, à sa tête étaient les ismailites, cependant les sources historiques l'appellent d'habitude karmate. L'application contradictoire des termes "l'ismaélien" et «karmate» dans les sources s'exprime par les raisons suivantes. Pendant la guerre zindjes et l'insurrection des karmates à la fin de IX s. se sont formées deux États hostiles le califat Abbasides: le karmate dans Bahrayn et le califat Fatimides (nommé Fatimy, la fille Moukhammad, de qui Fatimides tenaient l'origine) au Maghreb, par la suite gagnant Egypte. La structure sociale et l'idéologie de ces deux États étaient diverse, en particulier dans la question sur le pouvoir etc. Les Karmates pendant la ressurection et plus tard, quand eux en 930, ayant fait l'incursion de Bahrayn, ont pris la Mecque et ont emmené son principal sacré- «la pierre noire», ont mérité sur tout l'Est la gloire des hérétiques les plus courageux et combattifs. À X-XI siècles quand les Fatimides et l'État de karmates conduisaient simultanément la lutte contre le califat Abbasides, les sources orthodoxes musulmanes appelaient souvent les prédicateurs ismailites les messagers de l'Egypte par les karmates. Dans ce mot était mis alors la signification totale «l'hérétique», «luttant contre l'orthodoxe de sunnite de l'islam», ainsi que la signification "le chiite", «rafizit», puisque les ismaéliens se sont rattachés aux partisans d'Ali et ses descendants, et les karmates se tenaient aux opinions similaires selon la forme avec chiites (voir plus détaillé: Zakhoder B. I., 1940; Bertels A. E., 1959, p. 52 et etc.; Petrouchevsky I.P., 1966, p. 280 et etc.).

Noukh ibni Nasr, il a invité chez lui Nakhchabi et lui a ordonné de se produire sur la discussion avec musulman fakih (les théologiens) et publiquement prouver le bon droit de ses idées. Certes, les théologiens musulmans annonçaient les vainqueurs sur la discussion . Nakhchabi accusé de ce qu'il s'est approprié à lui-même 40 mille, les dinars de la somme destinée, doit envoyer pour la mort d'Hussein Mervezi pour les Fatimides, sur l'ordre de Noukh était accroché a la place de Boukhara. Il est bizarre qu'un jour suivant après le supplice de Nakhchibi son cadavre a disparu de la potence.

Après cela dans le pays a commencé la destruction universelle karmats et la confiscation de leurs biens. *Depuis ce temps-là* le mouvement karmata continuait à exister à Transoxiane seulement comme le courant secret. Mais aussi l'organisation secrète des partisans de cette hérésie continuait à agir à Boukhara assez activement et longtemps. Les prédicateurs Karmats étaient saisis et mis à mort à Boukhara en 1045, déjà à l'époque de Karakhanides, c'est a dire dans 100 ans après les événements décrits.

Pendant le gouvernement de Noukh ibni Nasr (943-954) ont apparu clairement les signes de la décadence de l'État Samanides. Dans les premières années du gouvernement Noukh l'Etat a atteint avec les difficultés sérieuses financières. Il y a des informations que déjà en 942 l'impôt de la population recueillaient deux fois. Les difficultés financières étaient tellement grandes que du long temps n'était pas payé aux troupes et même la garde de l'émir qu'a provoqué le mécontentement sérieux dans les troupes. Pour qu'au moins calmer mécontent, Noukh ibni Nasr a accusé son vizir pour toutes les difficultés financières et a ordonné de le tuer. Certes, cette "mesure" n'a pas amené à l'amélioration de la situation financière du pays.

En se servant de la situation difficile de Noukh, son oncle Ibrakhim ibni Ahmad en janvier de 947 avec l'aide de grand tchaganian le seigneur féodal Abou Ali Tchagani a usurpé le pouvoir. La garde de palais de Noukh, que après la mort de Nasr ne touchait pas son mois, a soutenu Ibrakhim. Noukh était obligé de partir à Samarkand. Cependant, quand Abou Ali est parti à Tchagani, Noukh a appris de nouveau le trône, et il a aveugé l'oncle et ses deux frères prenant part à la révolte.

Ces dernières années les conseils d'administration de Noukh ibni Nasr était occupé particulièrement par la lutte contre Abou Ali Tchagani. Après les tentatives infructueuses de liquider l'insurrection par la voie militaire, Noukh était obligé de fixer Abou Ali d'abord le régent Tchagani, et ensuite (en 952) le régent Khorasane.

Le gouvernement du fils ainée Noukh, Abd al-malik I (954-961) se caractérise par le renforcement de l'influence politique des chefs d'armée de la garde turque, aux mains de qui passe tout le gouvernement de l'Etat.

À cette époque se distingue particulièrement en qualité «grand khadjib» le chef de la garde turque et un grand seigneur féodal Alp - tegine. Son influence était tellement grande que sans son accord Abd al-malik ne pouvait pas nommer quelqu'un à un emploi de vizir. Pour le terme court, de 954 jusqu' à 959, la fonction de ministere 4 fois circulait, et à la fin a passé sous la main de l'ami Alp -tegin à Abou Ali Balami. Comme Gardezi écrit à «Zaynul- akhbor » Alp-tegin et Abou Ali sont convenus être les assistants l'un l'autre, et Abou Ali Balami ne devait rien entreprendre sans accord d'Alp-tegin.

La mort d'Abd al-Malik a servi du prétexte pour les revoltes à Boukhara. Les habitants insurgent de la capitale ont incendié et ont pillé le palais d'emir. Selon l'insistance d'Alp-tegin, le fils mineur Abd al-malik- Nasri III annonçait l'émir/ Mais son règne durait, seulement un jour, puisque d'autres chefs d'armée et les grands seigneurs féodaux n'ont pas soutenu la tentative Alp -tegin pour affermir le pouvoir et ont érigé sur le trône de Mansour ibni Noukh Samanide (961-976).

Après quelques accrochages les chefs militaires samanide en régions de Merv et Balkh, Alp-tegin s'est dirigé à Gazna et en 962 a usurpé là le pouvoir aux mains. Seulement après la

mort Alp - tegine (en 963), Mansour ibni Noukh a réussi à restaurer le pouvoir Samanide à Gazna.

Après la mort de Mansour, auprès de son fils Noukhe II (976-997) se sont renforcés encore plus les différends de cour et les révoltes du seigneur féodal local et les régents, aux mains de qui passaient les régions séparées de l'État Samanide, y compris plusieurs terrains de Khorasane.

La puissance de l'État a faibli tellement que ne pouvait pas résister à l'attaque du dehors. Notamment dans un tel position en 992 l'État Samanides a subi, la première attaque de la série de tribus turques nomades. A leurs tête étaient des khans de la tribu de voleur que cette dynastie était connu sous le nom Karakhanide. Au moment de l'irruption à Transoxiane, Karakhanides possédaient déjà la vallée de Sept-rivière et la partie du Tourkestan Oriental - Kachgar. La tribu la plus grande et culturelle parmi turcs karakhanides étaient les karluks.

Toutes les tentatives de Noukh II pour mobiliser les forces militaires du pays n'ont pas fait les résultats positif. Lever la population contre l'invasion turks sous le slogan de la guerre de religion était impossible, puisque les Turcs karakhanides proclamaient l'Islam, qui s'est répandu parmi eux à la suite des relations commerciales avec les villes et les oasis agricoles de Transoxiane. Les grands chefs d'armée n'ont pas commencé à soutenir Noukh II. Le gouverneur général Khorassan Abou Ali Simdjouri a conclu l'accord secret avec Karakhanides par le Bogra-khan et n'a pas envoyé la troupe de Khorossane à la défense de Transoxiane. La troupe expédiée contre le Bogra-khan a essuyé la défaite en conséquence de la trahison du chef des troupes de Faik, qui s'est joint a Bogra-khan et il a avancé vers Boukhara. À la suite de cette trahison les troupes karakhanides, n'ayant pas rencontré la résistance, ont pris sans effort la capitale de l'État Samanide de Boukhara. Noukh II était obligé d'enfuir à Omoul.

La mort inattendue du Bogra-khan a changé la situation. Les troupes Karakhanids, ayant pris une riche production, elles sont revenus à leur champs.

Les événements de 992 ont montré la fragilité de l'État de Samanides. Abou Ali Simdjouri et Faik ont insurgé contre Noukh II, un à Khorasane, l'autre en région de Balkh.

Noukh II étant revenu à Boukhara, sans espérer sur ses forces, il s'est adressé après l'aide au régent Gazna, Sabouk-tegin. Sabouk-tegin - le chef militaire peu ordinaire, était l'originaire de la garde turque samanide de la cour. Il s'est apparenté à Alp-tegin et après sa mort a fixé son pouvoir à Gazna, lui ayant adjoint encore une série de régions. Sabouk-tegin a accepté volontiers la demande de Noukh II et s'est dirigé immédiatement à Transoxiane, avec une troupe de 20-mill personnes, il a passé l'Amou-Daria et il est entré d'abord à Kech (Shahrisabz- la ville verte), puis à Nakhcheb (Karchi), et de là avec Noukh il s'est dirigé contre Abou Ali et Faik. Après quelques batailles la troupe d'Abou Ali et Faik étaient détruits, et eux-mêmes, ils s'enfuyaient à Gorgan. Pour ce service Noukh II a donné à Sabouk-tegin le titre «masir ad-din-vad-daoula» («le défenseur de la religion et l'État»). Le fils Sabouk-tegin Makhmoud aussi qui a monré une grande activité dans les batailles contre les révoltés, a reçu le titre «saif ad -daoula» («l'épée de l'État») et était nommé le gouverneur général Khorassan au lieu d'Abou Ali Simdjouri.

En 995-996 il y avait des nouvelles insurrections des régents de séparés des régions samanides, et les Turcs karakhanides ont recommencé les tentatives de prendre le territoire de l'État Samanides. Et cette fois Noukh II avec l'aide de Sabouk-tegin a réprimé les insurrections des Karakhanides sur Boukhara, cependant il était obligé de leur céder les régions de nord-est les États de Samanides, lesquelles disposés dans la piscine du Syr-Daria. L'influence les Gaznevides à Transoxiane après cela s'est renforcée à tel point que Noukh II a cessé d'être en réalité le régent indépendant.

En 997 Noukh II et Sabouk-tegin sont morts, l'Émir Mansour ibn Noukh (en 997-999) - le fils Noukh II se trouvait sous une forte influence de Makhmoud Gaznevides. Les régents de

Nichapour - Begtouzoun et Faik qu'ont parlé avec Karakhanides, en craignant de rapprochement ultérieur de Mansour ibni Noukh à Makhmoud, ils ont aveuglé Mansour, après quoi il est mort bientôt (999). Au trône selon l'insistance de Begtouzoun et Faik est venu le frère Mansour Abd al-malik II ibn Noukh.

Makhmoud Gaznevid sous prétexte de venger pour Mansour s'est rendu avec la troupe contre la cour samanide et a forcé l'émir samanide à céder pour lui la partie du nord de l'Afghanistan actuel. Dans un certain temps Makhmoud Gaznevid a pris tout le Khorassan. Dans la soumission de Samanid Abd al-malik II ibn Noukh il y avait seulement Transoxiane.

Cependant, en 999 et ce dernier rempart s'est écroulé sous un nouveau coup de Karakhanides. Le souverain Karakhanide Nasr Ilokkhan a prise la capitale de Samanide Boukhara, et il a mis en prison Abdul-Malik et des autres membres de la famille gouvernant.

V.R.Rozen a découvert pour la première fois un manuscrit Khilal as- Sabi, et il l'a publié. Dans ce manuscrit c'est écrit très parcimonieusement, la raconte. Voici que le témoin oculaire des événements a communiqué : «J'étais à Boukhara, quand les troupes de khan sont venues. A ce temps là, les khatibes (les prédicateurs) Samanides montaient sur les chaires des mosquées synodiques et provoquaient le peuple vers la lutte et disaient du nom Samanide :« En effet vous connaissez, comment nous étions bon avec vous et comment nous étions gentil avec vous. Maintenant cet ennemi nous menace, et vous nous devez et lutter pour nous. Demandez au Dieu pour qu'il vous ait béni dans l'affaire de l'exercement à nous de l'aide et le soutien ». Les habitants de Boukhara portent le plus souvent l'arme, comme [en général] les habitants de Transoxiane. Et quand les gens ont entendu cela, ils sont allés vers ceux qui chez eux étaient considérés comme les fakihis (les légistes.- B.G), ils leur demandaient fatvo pour lutter ou ne pas lutter. Mais ceux-là leur ont interdit cela, en disant: «Si les Khanides disputaient [avec Samanidames] à cause de la religion, lutter contre ceux-ci il serait obligatoire. Et quand la lutte va à cause des biens de ce monde, n'est pas permis aux musulmans se tuer et se mettre pour se tuer. Le mode de vie de ces gens (c'est à dire les Khanides.B. G.) était beau et leur foi est irréprochable, et [c'est pourquoi] il vaut mieux s'abstenir [de toute intervention] ». Il y avait cela une de principales raisons de l'usurpation de Khanides et l'évasion et la chute de Samanides»¹. V.V.Bartold a son temps a remarqué correctement: «... On ne dit rien sur quelque résistance et le mouvement de Bogra-khan d'Isfidjab sur Samarkand et Boukhara et à l'époque quand il a occupée la capitale de Samanides [dans les sources]. Il est très probable que le peuple souffrant de révoltes constantes, sont d'accord pour le changement de la dynastie assez indifférence »².

L'État Samanides a cessé son existence. L'antagonisme de classe, ainsi que la lutte entre le seigneur féodal et le gouvernement central, le différend entre Samanides et leurs chefs d'armée-Turks, les intrigues interminables entre les représentants de la cour et les fonctionnaires des divans - tout cela a désarmé l'État de Samanides et a amené à ce qu'à la fin de X s. de sa puissance il y avait un seul nom.

Dans les conditions, quand le seigneur féodal local, en étant en mauvais termes, luttaient les armes à la main contre les actions du gouvernement central et refusaient de se lui soumettre, les Samanides, biensur, ne pouvaient rien opposer aux actions usurpatrices du dehors. Les masses populaires de Transoxiane languissant sous le poids des impôts et insurgant plus d'une fois contre Samanides, ils ne les ont pas défendu. Et la garde turque qui était le seul support du trône, elle n'avait pas l'arrière solide et elle était hors d'état de refléter la pression de l'ennemi.

C'est pourquoi les Samanides ne pouvaient pas résister contre l'impulsion du dehors et ils sont descendus de l'arène politique.

¹ Rozen B., 1888, p. 275

² Bartold V.V., 1963b, p. 319-320

L'ÉCONOMIE, LA CULTURE MATÉRIELLE, LES RELATIONS SOCIO-ÉCONOMIQUES

L'agriculture

La partie principale de la population laborieuse s'occupait de l'agriculture et l'élevage des bovins. La culture de l'agriculture d'arrosage en Asie Centrale et Khorassane a atteint un haut développement, les réseaux ramifiés des canaux et les constructions complexes d'irrigation assuraient l'intensité de l'agriculture. Pour la caractéristique de l'agriculture essentiellement éclaircir, s'il y avait au IX-X siècles des changements considérables des superficiesensemencées et l'agriculture d'irrigation en comparaison de la période précédant. Au IX-X siècles dans le cadre de grandes formations d'État existaient absolument, les conditions objectives pour de grands travaux d'irrigation, qui étaient moins réalisables à la période précédant de la conquête arabe, car l'Asie centrale se divisait en multitude de possessions indépendantes, parfois très petit. C'est pourquoi on pourrait attendre que IX-X siècles se trouveront une nouvelle et plus haute étape du développement de l'agriculture d'arrosage selon la comparaison, par exemple, de VI-VII siècles. Cependant, il ne suffit pas les documents concrets pour cette conclusion encore¹. Par exemple, on sait qu'un nouveau canal était construit à Chach aux fonds du khalife Moutassim (833-842). L'organisation de la gestion des grands systèmes d'irrigation ont changé et elle était centralisé. Par exemple, on sait que, le système d'irrigation administrait par une personne dans la piscine de Mourgab, ainsi que dans la piscine de Zeravchan. Encore à l'époque Abdullah ibn Takhir (830-844) étaient pris les mesures pour le réglage législatif par l'usage karizs (canal souterraine).

Cependant, les faits dépareillés ne donnent pas les raisons pour l'analyse comparative du niveau du développement de l'agriculture d'arrosage de deux périodes appelées et la révélation des progrès ayant lieu absolument au IX-X siècles. On peut espérer qu'un large développement des travaux archéologiques selon l'histoire d'irrigation et l'étude intensif des documents juridiques donneront la possibilité de dater ces derniers temps la construction et de grandes réparations de plusieurs canaux. Nous sommes obligés de nous limiter à la caractéristique de constatation de l'agriculture d'irrigation en Asie Centrale et Khorassane au IX-X siècles en vertu des nouvelles écrites scrupuleusement recueillies par V.V. Bartold pour toute l'Asie Centrale et complétées des observations d'autres investigateurs selon les régions séparées.

Deux plus grandes rivières de l'Asie Centrale - l'Amou-Daria (excepté la basse dans les limites de l'oasis de Khorezme) et le Syr-Daria n'étaient presque pas utilisées directement comme la source de l'irrigation : les canaux étaient déduits particulièrement de leurs affluences. De grands massifs des terres arrosées se trouvaient dans les vallées des affluences du nord de l'Amou-Daria et Pyandj (Sourkhab, Kafarnigan, Vakhch etc.). Makdici communique que l'eau de Sourkhab en telle quantité était utilisée pour l'irrigation que parfois n'atteignait pas l'Amou-Daria. Plus bas du courant l'Amou-Daria, entre Termez et Omoul, les sources mentionnent seulement de petites oasis fracassées près des villes-passages, arrosé par les canaux de l'Amou-Daria. En général, selon les témoins d'Istakhri, tout le profit de l'eau de l'Amou-Daria allait à Khoresme.

On a utilisé un peu pour arroser l'eau de la rivière de Syr-Daria. Les terres fertiles de Fergana se nourrissaient de ses affluences. Certaines affluences comprenaient ici entièrement sur l'irrigation et n'arrivaient pas au Syr-Daria. Les géographes arabes décrivent en détail l'approvisionnement en eau des villes et les bourgs de Fergana, chaque fois en mentionnant les canaux abondants en eau et les khavz (piscine), fourmillaient des jardins.

Mais le terrain le plus florissant dans la piscine du Syr-Daria au X s. étaient considérées les vallées des rivières d'Ilak (Angren) et Paraka (Tchitchik). Nulle part à Transoxiane il n'y

¹ Les informations de source écrites sur irrigation en Asie Centrale de IX-X s. voir ; Jukovskij V. A., 1894, p. 12 etc. ; Bartold V.V., 1965 a, p. 99 etc. ; Goulyamov Y. G., 1957, p. 125 etc et d'autre

avait pas telle quantité de villes et les bourgs sur tel petit territoire. Notamment, ici dans la première moitié de IX s. on creusait un nouveau grand canal.

Le système de l'irrigation dans la piscine de Zeravchan encore avant d'arriver les arabes était tellement développé et rationnel que par la suite les changements cardinaux ne subissait pas déjà. C'était assez les canaux agissant, restaurer provisoirement couvert, parfois déplacer les têtes des canaux en conséquence de leur approfondissement et etc. À la restitution des canaux leur nom changeaient souvent. La base du système d'irrigation de Zeravchan à X s., comme plus tôt, était faite par la digue de Varagser. D'ici trois principaux canaux, prenaient source arrosant tout le territoire le sud de Samarkand. Trois canaux du nord prenaient source d'autre part de Zeravchan - en face de Varagser. Selon la fertilité la région de Samarkand est considérée unique. Un des gouverneurs généraux arabes en 720/21 interdisait à la troupe de poursuivre les ennemis à Sogde pour ne pas endommager celui-ci «le jardin de l'émir orthodoxe», c'est à dire le khalife. D'aussi nombreux et grands canaux fournissaient l'eau à la région de Boukhara.

Il est nécessaire de mentionner le système d'irrigation dans la piscine de Mourgab, qui était très faite selon ce temps. Le nombre des personnes servant de diverses constructions de ce système, administrant à la distribution de l'eau et etc., arrivait jusqu'à 10 mille personnes.

Les terres arrosaient en Asie Centrale et Khorassane avec l'aide des canaux terrestres déduits des rivières, ils étaient l'essentiel. Mais il y avait aussi d'autre système d'irrigation. Dans plusieurs places étaient passés les karizs (les canaux souterrains), si le relief du terrain ne permettait pas de passer l'eau par voie terrestre. Les terres en altitude étaient arrosées par tchigir, qui d'habitude la roue se tournait par les chameaux. Dans les quartiers au pied de la montagne faisaient les digues de barrage devant les ruisseaux printaniers pour arroser en été.

Il faut, cependant, dire que les terres non arrosées étaient utilisées assez largement. Même en régions de l'agriculture très développée d'arrosage, par exemple, dans la piscine de Mourgab et Zeravchan, était beaucoup de terres non arrosées, que les récoltes de ces terres fournissaient la ville entière ou la région. Dans d'autres cas l'augmentation des surfaces ensemencées des terres non arrosées s'exprimait par le manque de l'eau pour l'irrigation. Ainsi, par exemple, dans la partie en aval de la rivière de Geriroude, à cause de manquer d'eau on faisait de l'élevage des bovins. Dans ces places, où l'eau des rivières, particulièrement en été, ne suffisait pas, pour l'irrigation des jardins et les potagers et on se servait de l'eau des puits aussi.

Les sources de IX-X siècles décrivent en détail sur les études agricoles des habitants des différentes régions et les provinces, on marque souvent, elles étaient célèbre particulièrement par quelle variété de culture (agriculture). Toujours à la première place il y avait des semences des céréales. On développait beaucoup de la cotonnerie. Sous ce rapport l'Asie Centrale prenait la place spéciale sur tout Proche-Orient et le Moyen-Orient. Non par hasard notamment de l'Asie Centrale à toutes d'autres régions et les villes du califat Arabe étaient exportées en grande quantité cotonnades. Le coton en grande quantité cultivaient à la région de Merv (les sources marquent une haute qualité de ce coton, il servait d'une sorte de standard), autour, Samarkand et Boukhara, à la région de Chach et dans d'autres places. Les places considérables, particulièrement autour des villes, étaient occupées par les jardins, les vignes, les potagers, les melonnières. Certaines sortes des fruits, le raisin et les melonnières étaient célèbres loin en dehors de l'État de Samanide. Dans les régions séparées on cultivait telles plantes industrielles rares, comme la garance, le safran etc.

Naturellement, les agriculteurs avaient les bétails. Les bons pâturages sont mentionnés même près de grandes villes. Mais l'élevage des bovins était développé et comme l'étude spécialisée. Particulièrement il occupait une grande place dans l'économie des régions de steppe et de montagnes. Cependant il faut marquer que l'élevage des bovins n'assurait pas entièrement le besoin de la population. C'est pourquoi une grande signification était les

contacts commerciaux avec les nomades-éleveurs du bétail habité vers le nord-est des frontières de l'État Samanides.

L'industrie minière et la métallurgie

Le développement de l'industrie minière se développée. À Fergana obtenaient le fer, l'étain, l'argent, le mercure, le cuivre, le plomb, ainsi que le goudron, l'asbeste, la turquoise et la chlorure d'ammonium; au Kara-Mazar, en région de Khodjent, a augmenté la production de l'argent; ces gisements s'appelaient Kouhi-sim (la montagne de l'argent »). Le géographe arabe ibn Khaoukal' écrit qu'à Oustrouchan, près de ville de Marsmanda et à village Mink était obtenu le fer. La production de ces mines non seulement assurait les besoins de Fergana, mais était exportée à Khorassan et en Irak ¹. Dans la composition géographique « Khoudoud al-alam » (les Limites du monde) est raconté qu'à Marsmanda s'installaient chaque année les foires, d'où à la circonscription se répandait la production du fer obtenu².

L'auteur arabe al-Istakhri, en communiquant sur l'existence à Asbare (Isfara) de grandes mines de houille, écrit que là «il y a une montagne des pierres noires, qui brûlent, juste comme brûle le charbon»³. Le même auteur marque qu'à X s. en Asie Centrale dans l'art militaire on utilisait largement le pétrole : au siège des villes on appliquait les bombes incendiaires remplies du pétrole. Comme les centres de l'industrie minière se détachaient aussi les régions amont de Zeravchan, où on obtenait le fer, l'or, l'argent et la couperose, et les régions de Darvaz, Rouchan, Chougnan et Badakhchan, où on élaborait les mines d'or et d'argent, de rubis et lazurites. A Khadjistan (le bourg moderne "Solprom" de la région Acht) obtenait le sel autosédimentaire, par qui on approvisionnait la population de Chach, Khodjent et d'autres places ⁴.

Tout le territoire de l'Asie Centrale était en détail examiné. En plus aucunes difficultés naturelles n'étaient pas l'obstacle. La production des minerais était produite même sur le Pamir Oriental, dans la montagne du Bazar-Dara. Il y avait ici un grand établissement de mine-commercial : (maintenant il est examiné par l'archéologue M.A.Boubnov) probablement, ce village soit Samarkand qui a été mentionné dans les sources écrites. Les documents trouvés ici écrits confirment qu'au moyen âge, comme aux anciennetés, le Pamir Oriental était peuplé par des représentants des ethnies d'Asie Centrale.

Grâce aux travaux archéologiques et géologiques maintenant on peut imaginer que comment était le tableau réel de l'exploitation des mines au IX-X siècles. L'expérience immense accumulée pour ce moment-là par les maîtres tadjiks, la connaissance pratique de plusieurs signes de recherche leur aidaient à atteindre du succès dans les cas si complexes de la reconnaissance des gisements que cela provoque la surprise des géologues modernes. En fonction du caractère du gisement on mettait les productions menues ou grand. Parfois les exploitation atteignaient des dimensions énormes. Par exemple, les productions de Kani Mansour, Kani Goute et plusieurs autres. Pour la production du minerai on construisait les mines - vertical et incliné, les galeries, les chambres, ouvert de la carrière et etc. Il avait des grande mines et profond au Tadjikistan, par exemple on a trouvé la mine médiévales avec la profondeur plus de 250 m. Pour la réalisation des productions de fer il était utilisé largement «une manière de feu»< c'est à dire arracher le fer. Pour cela s'allumait le feu juste près du mur du chantier et, quand sa flamme a chauffé la race, l'arrosaient de l'eau. Finalement,

¹ Ibn Khaoukal, BGA, II, p. 384.

² Houdud al-Alam, 1930, l. 23 b.

³ Istakhri, BGA, I, p. 334

⁴ les informations des sources écrites sur la production des minéraux en Asie centrale sont recueillies dans les travaux de V.V.Bartol'd (particulièrement au chapitre histoire-geografique «Tourkestan à l'époque de l'invasion mongole») et M.E.Masson (1934 b; 1947; 1953). Voir aussi : Belenitskrj A. M, 1953 a.

particulièrement à la répétition répétée, il y avait un craquage de la race, et l'obtenir était incomparable plus facilement. En fonction de la solidité de la race on appliquait n'importe quels outils - les coins de fer, les pics avec une anse et sans elle, rivelines, herminette, la pelle; les marteaux de fer et les massettes, les marteaux en pierre, ainsi que les coins en bois.

Les mineurs médiévaux tadjiks, en aspirant à de plus petites dépenses du travail, choisissaient seulement tant de matière stérile entourant le fer, pour qu'ils puissent s'avancer plus loin. Finalement ces mines, les galeries et etc. n'ont pas la forme juste, et en outre dans certaines places on peut pénétrer avec peine seulement en rampant. D'autre part fait l'attention exclusivement de l'acquittement-minerai pour choisir tout net.

Dans la plupart des cas les productions ne tenaient pas ferme, cependant les nombreuses et les trouvailles ancien crepes. Les fixations en bois étaient appliquées, par exemple, sur fonctionnant au IX-X siècles dans les mines du groupe de Kani Mansour. L'absence de la fixation dans plusieurs mines est non le paramètre de l'impuissance technique des mineurs de ce temps-là, et par la conséquence des conditions socio-économiques de l'époque; la vie alors s'appréciait tellement peu que la fixation s'installait seulement dans les cas où le fonçage ultérieur sans lui était impossible notoirement. Pour le niveau technique l'autre est indicatif : déjà alors cela arrangeait la fixation "élastique", qui recommande, et la science moderne dans nombre de cas avec le but d'éviter l'influence destructive de la pression initiale des roches.

L'éclairage était produit par le feu des luminaires-tchirags. La ventilation se réalisait avec plusieurs moyens. Le plus répandu il y avait une ventilation naturelle : le phénomène de la traction naturelle de l'air dans les productions souterraines, pour la première fois M.V.Lomonosov expliqué, était bien connu aux mineurs médiévaux tadjiks. Pour changer l'aire de mine on utilisait d'autre manière, par exemple à l'entrée de mine on installait des écrans pour la réflexion de l'air en bas au vent et etc. Evidement, déjà alors on appliquait la ventilation artificielle en ce temps là.

Il y avait le dénoyage. Ici on était utilisé l'expérience de 1500 ans de la construction karizs (canaux souterraines) - l'eau était conduite à l'aide des galeries souterraines.

L'espèce de minerai était sorti dans les paniers ou les sacs en cuir. Dans les pentes parfois s'installaient les gradins. Dans les mines verticales on mettait les rondins avec les entailles ou les vrais escaliers. Les dernières années sont découverts gourgardine. Dans une des mines de Koni Mansour est trouvé le gourgardine cylindre complexe en bois ; on a trouvé la corde et au bout de la corde pendait le crochet, qui s'accrochait au panier ou le sac.

En dehors, il y avait un tri définitif du minerai, puis elle subissait le parcellement (pour quoi existaient de nouveau divers, y compris assez complexe, l'adaptation) et le lavage. Seulement, après cela commençait la fonte. Il existaient les grand centres de minerai a fondre, par exemple du côté d'anciennes productions de Kandjol.

Il était très haut le niveau des connaissances métallurgiques. La comparaison des sources écrites, et les restes gardés des fours à fondre, les analyses des scories et les produits métalliques montrent que l'on tout à fait maîtrisait tels procès complexes métallurgiques, comme la fonte des minerais de cuivre sulfureux, l'extrait de l'argent par la coupellation et etc¹.

La production du verre et la céramique

À l'inspection des villes médiévales et les cites directement sur les sols et pendant les travaux archéologiques dans les couches culturelles, dans les logements et dans les décharges il y avait une grande quantité du verre «avant des mongols» daté dans les limites de IX - XII siècles. Il y a beaucoup de tel verre de différents points de l'Asie Centrale dans les musées d'URSS. Malgré la quantité considérable d'articles et recherche monographique², les étapes

¹ Litvinsky, B. A., 1950 a, 1952 a, 1954 v, 1956 a; Litvinsky. A et Islamov O. I., 1953; Islamov O. I., 1955; Boubnova M. A., 1961; Boubnova M. A., 1962; Bouryakov U. F., 1965.

² Abdourazakov A. A etc., 1963; Abdourazakov A. A., Bezborodov M. A., 1966.

du développement de la production de verre de l'Asie Centrale n'est pas étudiée de IX à XIII s. au point de vue de chronologique. Les trouvailles des ensembles des produits en verre même aux fouilles reçoivent souvent la date très généralisée comme X-XII siècles, X-XI siècles, c'est pourquoi ne peuvent pas dans une grande mesure être utilisés pour la caractéristique de l'état et les particularités de la production de verre au IX-X siècles. Absolument, à tout grand et même de moyennes villes au IX-X siècles produisaient et utilisaient les produits en verre, mais ils sont mis en relief encore insuffisamment nettement dans la masse totale de IX-XII siècles.

Seulement dans quelques points que le verre découvert par les archéologues, était fabriqué sûrement notamment au IX-X siècles : dans la ville de Koulzortepe (du côté de Samarkand)¹, sur le territoire de la ville de Nis médiévale², dans le quartier habité de X s. sur le territoire de la ville de Varakhch médiévale³ et etc. Parmi le verre de ces endroits prédominent les récipients de vie et de parfumerie. Les formes préférées étaient de diverses coupes sur de hauts pieds, les carafes à goulot large et les carafes à goulot étroit avec les anses et sans anses, les bols et les coups de différente configuration, les tasses avec les anses, les flacons à goulot étroit de forme piriforme, parfois avec deux petits anses, les récipients menus en forme des éprouvettes et etc.

Les récipients sont faits plus souvent du verre incolore, mais il y a des produits du verre des différentes couleurs; le verre coloré était utilisé pour l'ornement de la vaisselle.

Au IX-X siècles les maîtres-souffleurs de verre d'Asie Centrale déjà possédaient entièrement de diverses techniques de la fabrication de la vaisselle fine, ils utilisaient toutes les voie de souffler. Les souffleurs de verre se servaient souffler les récipients : dans ces cas les récipients étaient soufflés en forme avec l'ornement en relief au-dedans.

La répétition des formes de la vaisselle dans les ensembles du verre de différentes places; l'absence des ornements sur la plupart des produits ou tels procede de l'ornement, qui ne demandaient pas les travaux supplémentaires : la rareté de l'application de tels procede "individuels" de l'ornement de la vaisselle, comme, tout cela dit la gravure et que la production des produits de vie en verre au IX-X siècles était déjà massive, compté sur un large consommateur. Dans ce plan il est curieux de marquer que certaines formes des produits en verre imitaient évidemment les formes de la céramique de IX-X siècles que témoigne déjà d'éloigné le procès passant de la standardisation de la vaisselle, même quand elle était fabriquée de différents matériaux.

Il est très essentiel qu' au IX-X siècles en Asie Centrale fabriquaient et utilisaient les verre pour des fenetres. Les fragments arrivant (par exemple de Nisso, d'Afrasiab - avant d'arriver les mongols à Samarkand) sont fabriqués du verre incolore par la même technique souffler que le verre de vaisselle. Ayant adapté cette technique, les souffleurs de verre d'Asie Centrale ont appris à fabriquer les disques plats pour les fenêtres, le seul manque de ces verres que sont devenu épais au centre. Mais ce manque n'avait pas la signification essentielle, puisque les disques plats coupaient sur les morceaux façonnés, et ils inséraient dans les grilles d'albâtre de fenêtre.

Les trouvailles des carreaux (verre de fenêtre, vitre) ne sont pas liées aux constructions de palais ou les autres constructions monumentals. Évidemment, il était utilisé dans les maisons d'habitation des citadins aisés. C'était l'invention très progressive considérablement améliorant les habitats de ce temps.

La production de la céramique en l'Asie Centrale au IX-X siècles est étudiée solidement

¹ Stavisky B. Y., 1960.

² Davidovitch E. A., 1949.

³ Kabanov S.K. 1956.

et variément¹, bien que les travaux généralisant soit absents quand même. Une grande envergure des travaux archéologiques a amené à ce que l'on découvrait les quartiers entiers céramistes; Ils sont trouvés et, sont ouverts les nombreux et les différentes installations des fourneaux de poterie; on fouille les ateliers des artisans avec de différents instruments, les produits semi-fabriqués, les produits de rebut et etc.

Tout cela a donné la possibilité de reconstituer la technique du métier de poterie IX-X siècles à partir du moment du stockage de l'argile jusqu'à la sortie des produits prêts. La production de la céramique de IX-X siècles est étudiée sous autre technologie. Il est établi, quelles argiles étaient utilisées pour la fabrication de la vaisselle, comme qu'eux englobés, quelles peintures étaient appliquées pour les peintures, quel composition des glaçures et encore était plusieurs d'autres.

À IX-X siècles on fabriquait la plus diverse vaisselle, de grand khoum (c'est à dire-pot) pour la conservation des denrées jusqu'aux petites tasses de jouets et les soucoupes. L'acquisition supérieure du métier de poterie à cette époque était la glaçure céramique. Elle se servait de la demande forte et était produite en conséquence en grande quantité.

Les céramistes de IX-X siècles savaient fabriquer de différentes glaçures. On utilisait encore les glaçures alcalines, mais prédominant sont devenues plus de haute qualité de plomb. Les glaçures de plomb étaient transparentes qu'ouvrait les grandes possibilités pour l'ornement de la vaisselle par la peinture sous émail. En ajoutant le pour-cent défini de l'étain, les céramistes recevaient les glaçures opaques "sombre", le plus souvent la couleur verte ou brune.

Au IX-X siècles le groupe de céramiques recouvertes de glaçure transparente et de peinture sous glaçure se distingue par une grande variété. Sa fabrication demandait une particulièrement grande maîtrise et l'art. Le récipient était fabriqué dans une rouet de potier. Puis sa surface se préparait pour la peinture, à ce but le récipient couvraient de l'engobe: par l'argile liquide de la qualité spéciale et le sol tamisé fine en ajoutant souvent couleur. À IX-X siècles on utilisait l'engobe blanc, rouge et noir. Après avoir mettre engobe en surface de récipient, il devient lisse, égal unicolore pour la peinture. Puis le récipient séchait, signait par les peintures colorées et était brûlé. Seulement après cela le couvraient de la glaçure et brûlaient une seconde fois. Pour la fabrication d'une telle vaisselle, pour la préservation de la netteté du dessin conçu et sa gamme de couleurs on demandait la connaissance profonde et fine de la coopération à la cuite double de tous les composants.

Parmi la vaisselle sous glaçure peinturée au IX - X s. il y avait les bols et les grandes assiettes. Leurs formes étaient standard, ils variaient dans les détails et se distinguaient particulièrement par les grandeurs. Excepté les bols et les assiettes dans la même technique on fabriquait les carafes, chirares (les luminaires à tubes) et les autres bricolages.

Un des moyens préférés de l'ornement de ces vaisselles étaient les inscriptions. Les inscriptions s'installaient au bord des coupes et les plats ou sur leur fond; il les y a sur les carafes et sur chirares. L'écriture très élégante, élaborée et aussi le standard. Le contenu divers, parfois cela Bénédiction au propriétaire: «la Bénédiction et le bien au propriétaire de celui-ci», "la Bénédiction", "la Prospérité", «Mange sur la santé »et etc. Dans d'autres cas c'est de simplement diverses sentences: «Etudes est amer d'abord, à sa fin est plus sucrée que le miel », " la Générosité-propriété des justes, «la Générosité - le garde de l'honneur et le bien» et etc. La vaisselle très souvent semblable s'ornait par l'ornement végétal et géométrique, il y a même des représentations des essentiels vivants, particulièrement souvent les oiseaux. Tout à fait un autre type - soi-disant la peinture de marbre. Ici de différentes peintures sont infligées ainsi que ne forment pas le dessin défini; l'essentiel c'était les couleurs, ses modulations, les

¹ Ahrorov I. 1966; Bolchakov O.G., 1958, 1963, 1966; Vaktourskaya N.N., 1959; Lounina S. B, 1962; Sajko E. V, 1963; Tachkhodjaev Ch. S, 1967, etc.

taches, et le brillant

Comme le moyen auxiliaire de l'ornement un clair marbre céramique, ainsi que la céramique avec la glaçure sombre verte appliquaient les dessins linéaires griffonne, inondés de la glaçure, qui se détachaient épais bouchon au fond total. Ces dessins "gravés" sont faits habile et d'une main ferme. Ici nous nous rencontrons de nouveau avec les ornements géométriques et végétaux, les représentations des oiseaux etc.

La production de la céramique de IX-X siècles absolument certifie le développement de la productivité dans le métier de ce temps là, la mise en valeur fructueuse de plusieurs procédés; les améliorations de la composition des glaçures, l'invention dans l'ornement de la vaisselle à l'augmentation simultanée du volume de sa production.

D'autres aspects de la production d'artisan

D'autres métiers et leur production ne peuvent pas être caractérisés avec le même degré de la plénitude, comme la production de verre et de la céramique. Ici nous devons nous appuyer particulièrement sur les sources écrites, les informations de qui, en effet, montrent clairement qu'à IX-X siècles étaient développés les plus diverses productions, et la production de plusieurs métiers a atteint une haute qualité et même était célèbre loin en dehors de l'Asie Centrale. Non par hasard Istakhri affirmait que les habitants de Transoxiane n'avaient pas besoin des oeuvres des autres pays, puisque ils fabriquaient tout le nécessaire.

Le tissage beaucoup développait. Il se caractérisait par un grand volume de la production, et la variété des sortes des tissus, et leur haute qualité. Les tissus étaient fabriqués de la soie, du coton et du lin. L'Asie Centrale était la patrie de plusieurs sortes des beaux tissus. Certaines sortes des tissus étrangers étaient maîtrisées aussi par les maîtres d'Asie Centrale.

Parmi les variétés locales des tissus une des places principales occupaient les cotonnades de Vedar. Cette sorte a reçu le nom du village de Vedar disposé non loin de Samarkand, mais faisaient ce tissu et dans les plusieurs autres places de l'Asie Centrale. Elle se servait d'une large demande non seulement en Asie Centrale, mais aussi en dehors de son territoire. Selon Ibn Khaoukal, on «la met par les morceaux entiers non coupés; et il n'y a pas à Khorassane ni émir, ni vizir, ni kazii, ni la riche, ni l'homme du peuple, ni le combattant, qui ne mettrait pas les tissus Vrdar par-dessus ce que met en hiver; chez eux il l'est considéré comme le signe de l'élégance et l'élégance, puisque la couleur des tissus incline vers jaune et il y a une mollesse et l'agrément à eux; ces tissus épais et tendre, le prix du morceau de tissu arrive de deux dinars à vingt; je portais bien des fois un tel tissu cinq ans. Pour un tel tissu venaient de l'Iraq (Babylone), ils emportent là-bas et (là) ils sont fiers de leur mettre»¹.

Les tissus rouges, verts et blancs étaient bien la production spécialisée de l'atelier spécial disposé à côté de la citadelle de Boukhara. Le village de Zandan près de Boukhara a baptisé un beau tissu zandanitche, qui était produite dans plusieurs places et était exportée largement. Autrefois le tissu zandanitche était de soie, les fragments de soie zandanitche se trouvent du temps plus précoce dans certains musées du monde. Sur le revers d'un des fragments se trouve l'inscription sogdiane (la marque par l'encre avec l'indication du montant et le nom du tissu). La technique, les couleurs et les dessins zandanitche de VII-VIII. siècles sont étudiés². Mais on sait pas exactement que ce tissu zandanitche de IX-X siècles accordait par lui-même, non tout à fait clairement, bien que l'on fait la supposition pas plus tard que la fin de X s. on la fabriquaient déjà du coton, témoigne Narchtchakhi³. « Tout ce que sort de Zandane on dit zandanetchi, qui soit karbosse (espèce de tissu), c.a.d. le tissu de village de Zandane aussi bien et beaucoup.

¹ Ibn Khaoukal, BGA. II, p. 403, la traduction Russe du fragment voir : Bartol'd V. V, 1965, p. 441.

² Belechchtchikij A. M., Bentovitch I. B., p. 61-78.

³ Narchakhi l'édition de Téhéran, p. 17.

Dans les sources sont mentionnées encore plusieurs sortes des tissus (de toile, de soie, comme le brocart et etc). La place honorable parmi eux était occupée par les tissus de Merv¹. Les tissus de Merv, en particulier de soie, même était chère dans d'autres places, et ils étaient exportés largement.

Un petit nombre des fragments des tissus d'Asie Centrale de IX-X siècles s'est gardé jusqu'à nos jours. Dans les enterrements médiévaux de l'Égypte, parmi d'anciens tissus gardés là, on était trouvé et quelques fragments des tissus liniers les productions de Merv de IX s. Sur ces fragments il y avait de l'inscription, sur un autre également l'ornementation.

Le fragment du tissu du milieu de X s. avec le nom de son propriétaire, un des chefs d'armée samanides est intéressant. Au centre du champ on représente deux éléphants, et entre les pieds de chacun de petits griffons ailés. Le liséré (bordure) comprend quelques lignes ornementales, entre eux il y avait les inscriptions, ou bien les chameaux marchants. Tout le sujet figuratif et les détails de l'ornementation répète dans l'aspect modifié des sujets et des ornements plus précoces².

La place visible occupait la production des divers produits en métaux. La partie satisfaisait les besoins locaux, la partie a gagné à elle-même le plus large marché. Makdici mentionne les lanternes de Boukhara de cuivre, la vaisselle d'étain de Rebindjan, les chaudières de cuivre et les étriers de Samarkand, les ciseaux et les aiguilles de Chache, les objets de l'armement et les épées de Fergana et d'Isfidjab et etc. Les armes de Fergana étaient célèbres tellement qu'elles étaient exportées à plusieurs pays jusqu'à Bagdad.

D'après la disposition du khalife Kharouna ar-Rachid (786-809), il fallait écrire seulement sur le papier. En conséquence de cela le papyrus et d'autres documents pour la lettre sortent d'usage. À la longueur de la période le seul fournisseur du papier pour les pays du califat d'Arabe était Samarkand (deuxième, la moitié VIII - le début de X s.). Notamment les ateliers de cette ville produisaient le papier de chiffon, l'appelaient de Samarkand (parfois khorassane). Il était célèbre les noms de six sortes de ce papier. Au X s. le moyen de la fabrication du papier devient connu et dehors de l'Asie Centrale, à l'ouest jusqu'à la Syrie. Mais au X s. Samarkand reste le principal fournisseur du papier. Al-Khorezmi en plaisantant a remarqué qu'un de ses amis ne lui écrit pas parce qu'il vit loin de Samarkand et c'est pourquoi le papier trop cher pour lui.³

Dans plusieurs points on produisait le traitement des peaux et la laine et la fabrication différent en cuir et les lainages.

Il n'y a pas besoin d'énumérer d'autres aspects des métiers, et non tous sont appelés dans les sources. S'il y avait des organisations corporatives des artisans ? il n'y a pas des indications directes des sources de ce compte⁴, mais indirect, y compris historique-topographique, permettent d'estimer cela possibles.

Il est important de souligner que le certificat des sources écrites de l'exportation de plusieurs aspects de la production d'artisan et ces modèles des produits d'artisan de IX-X siècles (la céramique, le verre, le tissu), qui nous savons, clairement témoignent d'un grand volume de la production de marchandise à cette époque et sur un tel niveau du développement des forces productrices, qui assurait une haute qualité non seulement les articles de luxe, mais aussi les produits de large consommation.

La construction et l'architecture

Dans les sources écrites il y a des nombreuses informations sur constructions de IX-X

¹ S. Kratchkovskaya A, 1949, p. 4 et d'autre ; 1958, p. 615 et d'autre.

² Investigateur généralisant selon l'histoire du tissage sur l'Est "musulman" voir; Serjeant R., 1946, vol. IX-XVI (sur les tissus de Khorasan et L'Asie Centrale – v.XI-XII).

³ Grohmann A, 1954, S. 74-76; Metz A, 1966, p. 363-364.

⁴ Lewis B, 1937; Sputer B, 1952, S. 398.

siècles, mais jusqu'à notre temps s'est gardée seulement leur petite partie¹.

On érigeait les palais et les châteaux, les caravans-sérails et les locaux commerciaux, les mosquées, les médersas et les mausolées. L'essentiellement construisaient encore de l'argile: des blocs de la terre et la brique brute.

Une grande place dans la construction occupait le bois : les colonnes en bois et les recouvrements plats étaient très typiques pour IX-X siècles. La brique brûlée on utilisait très peu à ces constructions. Mais justement à cette époque apparaissent la construction monumentale, mise entièrement de la brique. C'était une nouvelle acquisition, importante et progressive de l'époque.

Parmi de différentes catégories de construction monumentale de IX-X siècles sont étudiés mieux les mausolées. Ils sont connus maintenant quatre: le mausolée Samanide à Boukhara, le mausolée l'Arabe-Ata à Time, le mausolée de Mir- Said-Bakhrom à Karmina et le mausolée l'Ak-Astana-bobo près d'Ouzoun.

Le mausolée Samanide, à l'avis de tout le monde, est le chef-d'œuvre de l'architecture d'Asie Centrale médiévale. Sa composition est simple : Il est en forme de cube couronné par le dôme. La construction n'est pas grande, mais impressionne selon les caractères monumentaux. D'autre part la combinaison harmonieuse horizontales et verticales soulignées, par la finition décorative, fait le monument élégant et charmant.

Toutes ses façades sont régularisées également. Au-dessus du mausolée est parcourue la galerie totale d'arc. Le plan des murs plus bas de galerie est divisé par trois verticales: les angles de la construction en forme des colonnes massives supplémentaires; au centre les entrées d'arc conclues aux croisées rectangulaires. Les entrées ont les propres corrélations: ils se sont trouvés en forme de deux arcs perspectifs diminuant, se liaient sur les colonnes angulaires qui augmentent la sensation de leur profondeur.

Dedans le passage d'endroit carré vers le dôme est réalisé avec l'aide des voiles compliquées d'arc lancées selon les angles et transformant le carré en l'octaèdre. En tout l'articulation intérieure correspond à l'extérieur: la surface unie des murs coupée par les prismes aux croisées rectangulaires par les arcs des entrées; la zone horizontale de huit arcs, le dôme. À la zone des voiles dedans d'arc et galerie d'arc correspond en dehors la voie étroite entre les murs parcourant à cette hauteur tout le mausolée.

Le matériau principal de la finition décorative est la même brique de construction, la procédure principale de l'ornementation, les différents aspects du calcul de maçonnerie. L'ornementation est stricte et en même temps extraordinairement divers.

Presque tous les procédés d'une manière positive-planification, les détails de la construction et son ornement trouvent les analogies dans l'architecture plus précoce de Sogd. Le mausolée Samanide a absorbé quoi qu'à lui-même les acquisitions de l'architecture du temps précédant, a fait un certain bilan. D'autre part la brique comme le matériau principal de construction et décoratif a ouvert devant l'architecte les nouvelles possibilités, qui étaient utilisées avec maîtrise.

Le mausolée Samanide était construit à la fin de IX ou le début de X s., et le mausolée l'Arabe-Ata - en 977/78 (la date de l'inscription sur lui). On les divise environ trois quarts du siècle. Les recherches de l'idée architecturale ont amené à la création du principalement nouveau type du mausolée - portail- coupole.

Le mausolée l'Arabe-Ata - le cube bloqué par le dôme, mais son entrée est régularisée d'une part par le portail monumental s'élevant plus haut du niveau des murs et fermant la

¹ On consacre aux monuments architecturaux de ce temps une grande littérature, voir, par exemple: Bulatov M.S., 1953,1962; Voronina V. L., 1954; 1950 ; Denike B.P., 1939 ; Litvinskiy B. A., 1953; Nil'sen V. A., 1950; Pissarchik A. K., 1944; Pougatchenkova G. A., 1960, 1963 b; Pougatchenkova G. A et Rempel L. I., 1965; et d'autre.

partie considérable du dôme. Le portail flanque selon les angles par les fondements à facettes, qui lui donnent simultanément l'harmonie et le caractère monumental. Sur la niche ogivale d'entrée on dispose l'arcature décorative. La forme dedans se divise en trois (la surface unie des murs; la zone à coté formant le passage du carré vers l'octaèdre; le dôme), mais la coté de mausolée a une autre forme il a deux niveaux. Dans l'aménagement décorative du mausolée on a utilisé de différents matières et les procédés. Ici le briquetage façonné et les ornements découpés gancha (placard), ici l'inscription au fond du dessin végétal et les dessins pendu et les briques polis. Dans la variété des détails constructifs et décoratifs on voit encore le lien avec l'architecture sogdiane, mais plus de ces nouvelles lignes, qui dans l'aspect terminé et développé seront présentées dans les monuments de XI-XII siècles.

L'analyse des proportions de deux ceux-ci monuments a montré qu'ils sont construits selon le projet d'avance élaboré, et en outre tous les montants se rapportaient l'un à l'autre, comme la partie du carré à sa diagonale. Cette régularité mathématique, avec talent personnifié là réel consruction, a été la base de l'harmonie surprenante et la perfection du mausolée l'Arabe-Ata, et particulièrement le mausolée Samanide.

À cette période changent les propriétés féodales, sur le premier plan ne joue pas la défense, mais joue un role important l'aménagement des surfaces habitables. Une de telles propriétés est de Kyrkkyz sous Termez. Elle a construit de grande brique-brute, et aussi de brique ordinaire. Les dizaines des logements des différents dimensions et la destination sont disposées à deux étapes, ils sont bloqués par les corps des différents types et les dômes. La forme de Kyrkkyz c'est le volume cubique avec les tours selon les angles. Mais les murs de la cour ne sont pas imprenable comme autrefois. L'entrées de la cour n'est pas protégées, la surface unie des murs est coupée par les fenêtres, dans les tours angulaires il n'y a pas même d'embrasure.

Sur la ville d'Afrasiab étaient ouverts les restes du palais de Samanide bâti pour l'essentiel aussi de la brique brute. Une des salles du palais a gardé la finition décorative : le panneau et la frise de sculpté la pièce (la frise est peinte), les restes de la peinture. Le panneau se divisait en panneaux rectangulaires, chaque panneau concluait un grand dessin géométrique, à l'intérieur de petit ornement stylise-vegetal. La pièce sculpté du palais Samanide témoigne d'une grande maîtrise, l'invention et la fantaisie des graveurs selon l'albâtre.

Les modèles de bois sculpté du temps Samanide sont magnifiques: mihrab d'Iskodar, les colonnes en bois d'amont de Zeravchan. Le mihrab d'Iskodar, avec un grand art recueilli sans colles et les clous, tout est couvert de la sculpture : ici et les bandes des inscriptions coufiques, et de grands dessins géométriques, et le filet le plus fin de l'ornement total stylise-végétal. Dans les proportions sévères on subit les colonnes des kichlaks de Kouroud, Obourdon, et Fatmev. Même les colonnes de Sangistan sont aussi belles. Ils ont gardé encore les traditions de l'architecture sogdiane, mais eux ont beaucoup de nouveaux éléments. Les chapiteaux de ces colonnes, particulièrement, a sculpté profond, Elles se compose de dessins végétaux de la forme la plus fantasque avec les images zoomorphes. La colonne (le poisson, les têtes d'oiseau etc) est plus riche zoomorphe en motifs d'Obourdan et à Sangistans.

Le commerce et la circulation monétaire

Des grandes villes de L'Asie Centrale au IX-X siècles étaient les centres intrarégionales, interrégional, et certains d'entre eux faisaient le commerce international. Cependant le commerce animé était conduit non seulement à ces centres commerces-d'artisans, mais aussi dans plusieurs villages, particulièrement en cas de la prospérité quelque métier. Dans ce plan curieusement Narchakhi certifie des villages disposés autour de Boukhara. Les jours de marché ici etaientt d'habitude une fois par semaine et ces jours s'assemblait là-bas beaucoup de peuple. Dans certains villages il y avait les foires annuelles qui duraient de 10 à 20 jours.

Dans les foires venaient les marchands de différentes régions éloignées. Les étrangers achetaient les marchandises non seulement pour eux-mêmes, mais principalement pour la revente, puisque certaines oeuvres de ces métiers de ces villages, particulièrement les tissus, se demandait même en dehors de l'Asie Centrale. Les grands marchands de ces villages et conduisaient le commerce vaste¹.

Sur la situation, le niveau de développement et de prospérité et de certains particularité de commerce intérieure témoignent les pièces de ce temps, l'économie développée monétaire et la spécificité concrètement-historique de la circulation monétaire².

Les pièces (dinars) d'or étaient ciselées (battu) chez les Samanides en quantité assez considérable, mais en plus en dehors de l'Asie Centrale. Les Hôtels des Monnaies d'Asie Centrale produisaient les dinars seulement par périodes. Mais une principale particularité consistait à un autre, les dinars d'or, selon les témoins des sources étaient «comme la marchandise», c'est à dire s'adressaient non comme une pièce, comme les vraies pièces, et sur le poids. Ce certificat des sources confirme le poids réel des dinars: son hésitation est telle qu'exclue en effet la circulation à la pièce.

Cependant les pièces d'or et aux siècles suivants, au XI - XIII siècles par exemple, étaient acceptées aussi non comme une pièce, mais sur le poids, cependant à cette période ils participaient déjà à l'échange commercial réel. Au IX-X s. ils n'accomplissaient pas pratiquement la fonction du moyen de la circulation. Entre autres, en décrivant l'argent de Boukhara, Istakhri écrit directement "qu'ils ne vendent pas entre eux-mêmes en dinars». Et Ibnî Fadlan étant à Boukhara en 921, intéressant à l'argent de Boukhara et il est détaillé leur décrivant, les dinars d'or ne mentionne pas du tout. La fonction du trésor était propre aux dinars le plus d'or, préféraient les cacher. Au niveau des prix et le volume du commerce de ce temps même les grosses affaires étaient assurées tout à fait par l'argent, les pièces en argent - les dirhams.

À IX-X siècles dans les États de Takhirides et Samanides cisaient (battaient) de différents aspects des dirhams, et chaque aspect avait le nom et la destination. À IX s. et particulièrement au X s., battre la nonnaie est devenu régulièrement des dirhams nationaux en argent. Sur ces pièces il n'y a d'aucunes représentations, seulement l'inscription d' arabe par l'écriture couffie.

À X s. ces pièces ont reçu le nom «ismaïli» - nommé Ismail Samanid. Il est curieux que sur le territoire de l'Asie Centrale les dirhams ismaïli se rencontrent non souvent, tandis qu'en Europe de l'Est et aux pays Baltes sont trouvés déjà centaines de trésors des dirhams ismaïlis. Donc, ils accomplissaient en premier lieu la fonction de l'argent mondial, bien que dans la vie interne économique jouent aussi le rôle défini. En pleine conformité avec cela il y avait leur essai et le poids. D'abord leur essai était très haut, et le poids exact, de sorte que la circulation à l'intérieur de l'État pouvait être la pièce. Quand il est devenu clair qu'en tout cas la masse principale de ces pièces part à l'étranger, et en dehors de l'État, comme on le sait, les pièces vont en tout cas sur le poids, le gouvernement Samanide a décidé de réduire le prix de leur ciselure (battre). Vraiment, n'a pas passé trois décennies, comme a changé le poids des dirhams ismaïli, et les hésitations au poids sont devenues très considérables. De manière analogique leur essai a changé. Telles pièces à l'intérieur de l'État ne pouvaient pas s'adresser déjà par pièce, à cette importante preuve indirecte de ce que le rôle des dirhams ismaïli dans le commerce intérieur ont diminué. Probablement, ils étaient à la façon de l'or, déjà seulement dans les cas rares servaient les marchés internes.

Par un principal moyen de l'appel en Asie Centrale au IX-X siècles étaient les dirhams nommés dans les sources khorazmiens, mouseyabs, mouhammads et et gitrifs. Trois derniers de l'aspect sont particulièrement intéressants. Sur eux, à la différence des dirhams ismaïli, les

¹ Narchakhi, édition de Tegerane. P. 13 et d'autre

² Davidoviche E. A. 1966, p. 103-134.

inscriptions arabes prennent la place la plus insignifiante, principalement c'est la représentation : le buste du souverain sur une partie, l'autel sacré avec le feu et les gardes - sur l'autre. Cela rien d'autre que schématisée la répétition de représentation des pièces Samanides d'un en les souverains de V s. J.C. Une très importante particularité de l'économie de ce temps consistait en ce que les impôts étaient calculés notamment dans ces aspects des pièces avec les représentations, mais chaque région payait les impôts par chaque pièces, et par quelque aspect défini. Par exemple, la région de Chach avec les mines de Khodjent payaient seulement aux dirhams mousayabs de bon aloi; Sogde avec le centre à Samarkand et Fergana payaient aux dirhams muhammads; Boukhara - seulement aux dirhams gitriks et etc. La région d'Oustrouchan payait 48 mille dirhams mouhammads et 2 mille dirhams mousayabs.

Clairement que ces trois aspects des dirhams par quelque chose se distinguaient beaucoup, autrement chaque région pourrait payer la somme fixée de l'impôt par chacun de ces dirhams. Il y a deux points de vue sur cette matière : premier que ces dirhams avec les représentations se distinguaient par les inscriptions arabes¹, deuxième se sont par leur composition².

Le deuxième point de vue trouve la confirmation et dans les sources. Les mousayabs étaient en argent de bon aloi, non sans raison ibni Khaoukal a marqué que les mousayabs - «de leurs trésors». Sur les dirhams mouhammads Istakhri écrit qu'ils sont alliés du fer, du cuivre, de l'argent etc, c'est à dire ils étaient en argent de mauvais aloi. Et les gitriks étaient du bronze. En conséquence leur capacité d'achat se distinguait : on pouvait acheter plus sur les dirhams mousayabs, et en dirhams gitriks moins. Cependant une des particularités de l'économie monétaire de IX-X siècles était ce que tous les trois aspects de ces pièces étaient plus hauts au taux que les dirhams en argent nationaux ismaïli, c'est à dire même sur de bronze gitriks on pouvait acheter beaucoup plus, que sur les dirhams ismaïlis.

Pour le commerce petit on utilisait les pièces de cuivre - felses. Ils marchaient dans le rapport défini avec les pièces en argent. Par exemple, en 921 à Boukhara le dirham en argent s'alignait 24 de cuivre felses. Les pièces de cuivre étaient destinées à la circulation intrarégionale, mais dépassaient les frontières pratiquement de la région, bien que là ils aillent selon le cours plus bas. Par exemple, dans les mêmes années en 921 à Boukhara sur les pièces de Samarkand de cuivre on pouvait acheter seulement 2/3 ce que l'on pouvait acheter sur les felses local de Boukhara.

Les particularités de la circulation des dirhams mousayabs, mouhammads, gitriks et les pièces de cuivre on dit que même à X s., dans le cadre de l'État assez de centralisé Samanides, l'Asie Centrale ne représentait pas sur le plan économique une chose unique. Les régions économiques se détachent nettement avec les marchés. Ces marchés régionaux, malgré les relations commerciales grandissant, gardent un certain isolement, jusqu'à la composition spéciale des pièces. Et le gouvernement était obligé d'être considéré avec ces particularités et les traditions.

À cette période s'est développé considérablement aussi le commerce de Transoxiane avec l'Est et l'Ouest, particulièrement avec les pays du Proche-Orient, avec la steppe nomade aux frontières de nord-est. La gamme des marchandises a changé étant en usage dans le commerce de Transoxiane avec d'autres pays. Maintenant plus souvent se trouvent des objets allant pour l'usage personnel des larges couches de la population et pour les besoins de l'industrie artisanale. La voie de caravane entre le Proche-Orient et la Chine passait à travers de Transoxiane. Cette voie commençait dans les pays côtiers méditerranéens, passait via Bagdad, Khamadan, Nichapour, Merve, Omoul sur Boukhara, et de là via Samarkand, Chach, Taraz, Balasagoun, Souyab et le bord du sud de l'Issyk-Kul conduisait à la Mongolie et la Chine.

¹ Markoff A. Lerkh P. I. 1909; Walker 1941; Masson M. E.1965 etc.

² Davidoviche E.A., 1966.

Les caravanes arrivaient parfois très grand. Ainsi, par exemple, Ibn Fadlan, en 921-922 a titre du secrétaire participait à l'ambassade du khalife Mouktadir avait voyagé en Bulgarie, affirme que la caravane de l'ambassadeur comprenait de 5 mille personnes et 3 mille chevaux, non y compris les chameaux¹. Cependant les caravanes ordinaires commerciales étaient quand même moins. Avec les caravanes allaient souvent non seulement les marchands, mais aussi les artisans, les maîtres, les scientifiques, les peintres et les voyageurs. Avec eux allaient les ambassadeurs. Dans ces cas les caravanes arrivaient en effet très grand et étaient accompagnés par les détachements armés.

On développait fortement le commerce de Transoxiane et Khorassan avec le règne Bulgarie². Ibn Fazlan a décrit en détail la voie commerciale liant l'Asie Centrale et le sud-est de l'Europe. Autrefois la voie commerciale de Bagdad et l'Iran au règne Bulgarie allait via le Caucase et le règne Khazar. Cependant au début de X s. c'est à dire sous gouvernement du khalife Mouktadir, la relation entre le khalife de Bagdad et le règne Khazar se sont aggravés, et les voies commerciales ont commencé à passer via Transoxiane. Ibn Fazlan écrit que, de Boukhara les voies commerciales allaient à l'Amou-Daria, puis à l'Amou-Daria à Kat - le centre du sud de Khorasm, ensuite à Ourgentch, et de via Embou au règne Bulgarie. Ainsi, la voie commerciale contournait le territoire du règne Khazar et allait au bord de gauche de la Volga: On avait bâtis les auberges, où les marchands s'arrêtaient, pour le reposer. De l'intensité des relations commerciales de l'Asie Centrale avec Russie témoigne une grande quantité, des dirhams ismaïli de dynastie des Samanides, trouvé dans de divers terrains de la Russie, jusqu'à la mer Baltique³. Du règne Bulgarie via Khorasm emportaient les fourrures, les peaux, l'écorce pour le tannage des peaux (dernier essentiel il est en rapport avec développé; en Asie Centrale la production des cuirs), le bétail, les esclaves, les cuivres, les noix et beaucoup d'autre. De l'Asie Centrale à l'Europe de l'Est transportaient le riz, les fruits sec, les divers tissus, mais le plus beaucoup - les dirhams en argent ismaïli.

Boukhara - la capitale de l'État Samanides

VIII siècle - pour la population urbaine de Transoxiane était très lourd. Narchakhi raconte dans «l'Histoire de Boukhara» qu'après la conquête de Boukhara en 709 les conquérants arabes non seulement ont pris aux habitants la moitié de leurs maisons, mais aussi ont libéré pour lui-même la partie entière de la ville, où se sont installés les représentants des tribus arabes⁴. La plupart des possessions d'immeuble arabes était disposée près des portes Koukhandiz de Boukhara, puisque cette place est considérée à Boukhara le plus affermi.

À la suite de l'élargissement des relations commerciales entre le Proche-Orient et Transoxiane s'est accélérée la transformation des villes de l'Asie Centrale en les villes du type développé féodal. Extérieurement ce changement allait par de différentes voies: parfois changeait la structure intérieure chahristans, dans d'autres cas ancien chahristan perdait la signification, à en dehors de lui se développait un nouveau centre du métier et le commerce et etc.

Boukhara manifeste l'exemple de la première voie du développement de la ville féodale. La vie économique et politique se concentrait de plus en plus au-dedans de chahristan de Boukhara; il y avait là, un marché et les quartiers des artisans, étaient construits des caravanserais. Selon de Narchakhi, déjà à l'époque de Takhirides à Boukhara il y avait une grande manufacture de tissage, où probablement, on travaillaient des esclaves. Les produites de cet atelier étaient exportées au centre du califat et aux villes éloignées du Proche-Orient.

¹ Kovalevsky A.P., 1956, p. 128

² Yakoubovsky A.U., 1932, p. 12-15

³ Bulletin sur trésor des monnaies de l'orient dans l'est de l'Europe voir; Yanin V.L., 1956.

⁴ Narchakhi, edit. De Tegerane, p. 63 etc.

Dans le territoire de l'ancien chahristans ont augmenté de grandes maisons de la noblesse, il y avait beaucoup de nouveaux bâtiments, auxquels s'installait l'appareil d'État. Simultanément avec les changements intérieurs de chahristan de Boukhara il y avait du début de VIII s. un élargissement de la ville selon trois directions; du sud, après les portes attors (des épiciers), il y avait des marchés et rabates (espece d'un auberge)¹; dans les directions du sud-ouest et du sud-est sont apparus les marchés et les quartiers spéciaux des artisans. Au milieu de IX s., Boukhara territorialement a augmenté fortement, et en 849-850 on l'a entouré de nouveau mur ayant qui avait 11 portes².

La transformation de Registan de Boukhara en centre de la vie politique de l'État Samanides, la construction dans la partie du nord de la ville du palais d'emir et la construction des bâtiments des divans ont changé considérablement l'aspect extérieur de la ville.

La concentration de la vie économique au centre de la ville a joué un grand rôle dans la transformation de Boukhara comme la ville du type féodal: Dans la ville sont apparus des rues spéciales de divers artisans travaillant dans les ateliers et de vendre directe. C'est pourquoi à X s. toute la partie centrale représentait le marché, et la ville elle-même a changé tout à fait un ancien aspect.

L'institut féodal confère (subvention) et la propriété foncière conventionnelle

Le X-ième siècle c'est déjà la période du féodalisme développé. L'État Samanides était l'état féodal protégeant les intérêts de grands propriétaires fonciers et les marchands. C'est pourquoi tout dit plus haut sur la croissance de l'économie, sur le développement de l'agriculture, le métier et le commerce monétaire ne donne pas du tout les raisons de croire que cette montée était accompagnée par l'amélioration de la vie du peuple travailleur.

Les propriétaires principaux de la terre et l'eau étaient l'État et des grands seigneurs féodaux. En conséquence cela les catégories les plus répandues des terres étaient d'État, féodal, possesseurs et wakfés. Les documents du temps précédant montrent, comment se ruinaient d'une manière intense les petits propriétaires et comme ils rendaient "volontairement" les terres au grand seigneur féodal³. Ce procès à X s., certes, se prolongeait.

À côté de la propriété absolue sous Samanides il y avait une propriété foncière conventionnelle du seigneur confère(subventionne) de féodal fondée pour le service. Le degré du développement de l'institut du confère de féodal pour le service et la propriété foncière conventionnelle est un des paramètres les plus importants du niveau féodalisé les sociétés "par dessus". On exprimait le point de vue, comme si sous Samanides l'un et l'autre ne jouait pas le rôle essentiel dans la vie socio-économique de la société, et au XI-XIII s, sous Karakhanides et Sel'djoukides, a reçu le développement rapide⁴. Un tel point de vue s'est formé, probablement, sous l'influence de certaines indications des sources écrites sous Samanides presque la moitié du budget allait au confère (ou bien, subvention, traitement) pour le service, ainsi que l'indication directe de la source plus tardive - "Siyaset-name" sur ce qu'à Khorassane sous Samanides⁵ ne distribuait pas les iktas (ictus). Outre cela dans les sources a été mentionné, que pour le service d'État donner le cadeau, et peut être ce soit la cause de l'apparition ces idées. Ainsi, il est née l'opposition de deux périodes dans l'histoire de l'Asie

¹ Rabat - l'auberge, l'hôtel, ainsi que le fort frontalier, la forteresse.

² Soukhareva O. A, 1954, p. 28 etc.

³ Dans le califat Arabe les propriétaires de la terre sur les territoires gagnés n'étaient pas rarement obligés de transmettre la terre en arrière, mais déjà non à la propriété, et à la possession sur n'importe quelles conditions (Lokkegaard F., 1950, p. 68-70; Lambton A. K S., 1969, p.21, 25-26).

⁴ A.U.Yakoubovsky (1949, p. 37-38; a livre. : Trever K. B etc., 1950) en general ne mentionne pas du tout l'institut féodal de traitement et la propriété foncière conventionnelle au chapitre consacré de IX-X siècles

⁵ Sur l'origine de l'évolution de l'institut et ikta sur l'Est médiéval voir ; Lokkegaard F., 1950, p.58 ff; Cahen C., 1953; Lambton A. K S., 1967, 1969, p. 28-30, 53 ff.

Centrale, de IX - X siècles et de XI - XII siècles : le développement de l'institut féodal accordé contactait entièrement à la conquête de l'Asie Centrale Karakhanides et Sel'djoukides.

Les études historique-numismatiques ont permis radicalement de reconsidérer cette question sur le document concret d'Asie Centrale¹. Ils ont révélé encore 18 cas féodal confère (don, cadeau) pour le service, non y compris ce qu'étaient mentionnés déjà dans la littérature, comme Simdjourides à Koukhistan etc. Il n' a pas semblé qu' on a donné la subvention aux représentants militaires ou bien les personnes ordinaires. Considérablement qu' au IX s. comme la subvention très grand (octroyées confère) principalement (les provinces entières, les régions, les villes) et sont données notamment aux membres de la dynastie. A l'époque de calif d'Arabe les propriétaires de terres occupées restait là, mais ils étaient obligé de donner leur terres aux califs, et ensuite ils reprenaient leurs terres, mais leurs propriétaire n'étaient pas eux, mais ils empruntaient leurs terres. Au X s., particulièrement dans la deuxième moitié du siècle, de plus en plus souvent les possesseurs octroyées –(confères) se produisent pas les membres de la dynastie, mais les différents dignitaires, et en outre parfois même trop visible. Les montants des possessions octroyées parfois toujours très grand, parfois est considérablement plus petit.

Le confère (cadeau) de IX-X s. signifiaient la transmission à la personne octroyée du droit à tout ou la partie des revenus de la possession octroyée, mais ceux-ci le confère n'étaient pas ni viagers, ni héréditaire. Le confère (cadeau) étaient conditionnés par le service; Le plus souvent ce service était le gouvernement général dans la région ou la ville, c'est pourquoi donnait de grands droits et les privilèges dans les affaires intérieures. Les possesseurs octroyé parfois recevaient même le droit de mettre sur les pièces (monnaie) leur nom. Dans ces cas particulièrement, considérablement que la relation étaient divers entre le pouvoir central et les souverains octroyés, et le degré de l'indépendance des derniers. Par exemple, certaines pièces de cuivre ciselé (battu) de la part du chef de la dynastie, le nom du souverain-gouverneur général octroyé est modestement désigné à la place secondaire comme du vassal (Samarkand et Chach dans le troisième quart de IX s., Isfidjab au début de X s.) . Considérablement plus souvent la relation l'inverse : les pièces de cuivre ciselé (battu) de la part souverain d'octroyé, le chef les dynasties mentionneront seulement honorablement, à titre du suzerain (les villes d'Akhsiket de Fergana, Nasrabad et la Cuba, mais et toute la Fergana sur de différents intervalles de temps au X s.). Mais il est connue encore une variante, quand sur les pièces de cuivre pas du tout le nom du chef de la dynastie, mais il y a seulement des noms souverain- octroyé (Akhsiket et Chach dans la deuxième moitié IX et le début X à.). Ici se fait sentir la tentative de rompre même les relations formelles de vassale. Telles tentatives, selon les exemples connus maintenant, faisaient seulement les membres de la Dynastie possédant de grandes régions.

Les possessions octroyées se transformaient souvent en vrais destins indépendants à l'intérieur de l'État Samanides. Eux les souverains (que ce soit les membres de la dynastie ou de grands dignitaires) s'approprièrent souvent les mêmes titres "des émirs" et «les clients du souverain orthodoxe», qui portaient les chapitres de la dynastie Samanides.

Sous Samanides se développent et prennent une forme les relations typiquement féodales "à plusieurs degrés" vassalité: la hiérarchie féodale. On enregistre tels cas, quand le chef de la dynastie Samanides octroyait à un grand dignitaire la ville ou la région, le dernier cédait la partie des droits octroyés à lui à une autre personne et etc. Pour Fergana, par exemple, est connu le cas même «quatre étapes» vassalités.

Il faut marquer que les souverains octroyés aspiraient à élargir les droits, et le pouvoir central tentait de couper ceux-ci la tentative. La lutte était conduite avec le succès variable. Par exemple, il était mentionné déjà que Nasr ibni Ahmad est venu vers son frère Ismail pour

¹ Davidovitch E. A, 1954, p. 69-117; 1960 b, p. 254-257; etc.

obtenir la partie khiradj (impôt) de la région de Boukhara pour le service à titre du gouverneur général, mais Ismail tentait de s'approprier à lui-même tous les revenus de la région. Ses premières tentatives dans cette direction n'étaient pas réussies, mais en fin de compte il a obtenu. C'était la défaite du pouvoir central.

Et voici dans un autre cas le pouvoir central a remporté la victoire. Les villes de Cuba et Nasrabad de Fergana étaient venues de grands dignitaires. Les tentatives souverains octroyés avoir élargir les droits se sont achevés par ce que les deux ces possessions étaient prises tout à fait. Il était connue encore plus tôt la tentative de transformer en possession viagère et héréditaire d'Akhsiket qui se trouvait alors par-devers les membres de la dynastie. D'abord cela réussit : plusieurs années Iskhak ibni Ahmad possédait Akhsiket, puis la ville passait sous la main de son fils. Et seulement après l'insurrection ouverte d'Iskhak ibni d'Ahmad prétendant au trône, et ses défaites le pouvoir central a pris Fergana et sa famille est venu Akhsiket à une autre personne, mais avec considérablement par de plus petits droits. La région de Koukhistan sous Samanides était la possession octroyée de quatre générations d'une famille - Simdjourides.

Donc, l'institut féodal octroyés pour le service dans la vie socio-économique de l'État de Samanides jouait le rôle considérable. Même les régions centrales et les plus principales de l'État (Samarkand, Boukhara, Chach, Fergana et etc.) et les villes séparées sur de différents intervalles de temps servaient des objets octroyée et se transformaient souvent en vraies possessions spécifiques à l'intérieur de l'État Samanides.

Certaines indications concrètes des sources, les analogies avec l'Iran Occidental et l'Iraq, particulièrement le certificat al-Khorezmi, permettent de conclure qu'en Asie Centrale le confère (ou bien cadeau) d'un tel type sous Samanides étaient désignés par les termes ikta(iktus) et le tuma. Al-khorezmi était employé au bureau chez le vizir de Samanides et il a écrit sa composition entre 976-991 ans. «Sa tâche, pour l'essentiel, donnera le répertoire pour les secrétariats, qui il a conçu en forme du dictionnaire terminologique explicatif embrassant toute l'étendue des connaissances»¹. Les fonciers féodal d'octroyé (subvention, cadeau) du temps il a désigné par deux termes.² Tuma (mot à mot "l'affouragement-allatement") –le confère seulement viager, et en outre de la terre octroyé était perçue la rente - l'impôt du montant défini, autrement dit, la personne octroyée recevait dans ce cas, le droit non sur tous les revenus, a seulement sur leur partie. Ikta est héréditaire foncier le confère, et en outre la personne, à qui ce terre du lointain est donnée, il compte comme son propriétaire. Bien que théoriquement ikta à ce temps et suivant soit considérée octroyée seulement les revenus de la terre, pratiquement, Al-Khorezmi comme de cela témoigne, le propriétaire ikta déjà au X s. possédait de grands droits, et le confère du type ikta s'est transformé même en héréditaire.

Des différentes variantes octroyée, révélés pour l'Asie centrale au IX-X siècles particulièrement en vertu des données numismatiques, répondent tout à fait à l'essentiel octroyée ikta (espèce impôt)» tuma (espèce impôt), comme les décrit Al-Khorezmi.

D'autre part on ne peut pas manquer de l'aspect ce fait que presque la moitié du budget d'État Samanides allait sur le paiement; les traitements (ou bien octroyé) à la troupe et aux fonctionnaires. Dans l'État de Samanides luttaient évidemment deux tendances : d'une part, l'institut féodal foncier octroyé se développait précipitamment; d'autre part, le pouvoir central tentait de lutter avec le développement de cet institut, en dépensant de grandes sommes pour le paiement du traitement pour le service. Certains certificats des sources montrent que les pays nuisibles pour l'économie et pour le pouvoir le plus central de la conséquence du développement de l'institut féodal foncier octroyé étaient tout à fait clairs pour les contemporains. Si n'importe quelles circonstances réunissaient les conditions favorables

¹ Krachkovsky I.U., 1957, p. 240.

² Kadirova T., 1965, p. 38, 42.

permettant, se passer sans foncier octroyé, le pouvoir central tâchait de ne pas distribuer la terre à l'affouragement et la possession (était ainsi, par exemple, aux premiers Gaznevîdes). L'État de Samanides, de ce point de vue, éprouvait, une sorte de la période de transition. La coexistence de deux tendances s'opposant dans l'état de Samanides ont amené à ce qu'à IX-X siècles l'institut ikta (espèce d'impôt) et tuma (espèce d'impôt), évidemment, ne se répandait pas du tout sur ordinaire des représentants militaire et l'état militaire - ici le pouvoir central retenait encore les positions. Quant au groupe dirigeant de la classe dominante, alors le pouvoir central était obligé d'aller sur de plus en plus larges distributions des terres, en tentant seulement (et cela pas toujours avec succès) lutter contre leur transformation en les possessions héréditaires. Il n'est pas possible du doute que dans les régions occidentales du califat (particulièrement dans la deuxième moitié de X s. dans l'État de Bouïde) le procès féodalisé les sociétés dans ce plan a passé plus loin. Mais aussi dans l'État de Samanides le poids spécifique typiquement féodal c'est à dire conventionnel (à la base octroyé ou bien traitement) les propriétés foncières était très grand évidemment.

La rente féodale, la position de la paysannerie. Et les mouvements nationaux

Sous Takhirides et Samanides "poinçonnage- estampillage" des agriculteurs faisant descendre jusqu'à la position des esclaves, a cessé, et en outre le rôle décisif dans la suppression de cette coutume cruelle et humiliante était joué par l'insurrection mentionnée ci-dessus de Moukanna à Transoxiane et un aussi grand mouvement national à l'Azerbaïdjan. A.U. Yakoubovsky suppose que le montant de système remboursement les rentes ont diminué un peu, puisque sous les Samanides les paysans ne devaient pas construire et réparer les murs des forteresses pour la résistance nomades¹. Cependant tout cela ne signifie pas qu'en tout a baissé la norme totale de la rente foncière féodale, la norme de l'exploitation féodale. Le développement de l'institut Ikta (espèce d'impôt), absolument, entraînait le renforcement de l'exploitation féodale de la paysannerie. D'autre part, l'État recueillait régulièrement la norme fixée kharadj (impôt), parfois même deux fois par an à titre de l'emprunt à compte de l'an prochain. Et enfin, on peut supposer que le développement de IX-X siècles l'influence la plus essentielle sur la rente foncière à l'écart de son augmentation réelle devait exercer des relations marchandes et argent. À première vue, cette supposition ne trouve pas la confirmation dans les faits. En effet, selon les sources de IX-X siècles, la rente-impôt de différentes régions de l'Asie Centrale était calculée en l'argent, et son montant exprimé par la Somme définie, restait invariable. Cependant les faits témoignent évidemment de ce que cette constance était purement extérieure, en fait pendant IX-X siècles il y avait une augmentation stricte du montant réel de la rente-impôt². C'est visible du suivant. D'après les informations de Narchakhi³, les kharadjs de Boukhara d'abord était moins de 200 mille dirhams en argent. Quand a commencé l'émission des dirhams ghitrifi, on établissait le cours : 1 dirham en argent = à 6 dirhams ghitrifi, de sorte que les kharadjs de Boukhara s'est trouvé quelque moins de 1200 mille dirhams ghitrifi⁴. Par la suite le cours des dirhams ghitrifi s'est levé, et finalement les dirhams en argent et les dirhams ghitrifi ont égalé selon la capacité d'achat. Mais le gouvernement percevait toujours les kharadjs seulement aux dirhams ghitrifi. Mais cela signifie que le montant réel kharadj dans un délai court a augmenté à 6 fois! Mais aussi cela non tout. Vers en 835 le rapport entre les dirhams en argent et les dirhams ghitrifi a changé encore plus : maintenant 10 dirhams en argent s'alignaient non 10, a seulement à 8,5 dirhams ghitrifi. En 921 de 10 dirhams en argent s'alignaient déjà seulement à 7 dirhams ghitrifi. Si le montant précédent kharadj trouver pour 100 %, vers en 921 le kharadj a

¹ Yakoubovsky A.U. 1949, p. 35-36

² On a donné intention sur ces faits Davidovich E.A.

³ Narchakhi, edit. de Tegarane., p.43-44; a la traduction de Likochina N/ il y a d'alteration sérieuse

⁴ 1168567- à Narchakhi, 1189 200- à Ibn Khordadbekh, 1166 897- a Makdici.

augmenté jusqu'à 857 %. Ce chiffre, certes, conventionnel, puisqu'il est impossible de prendre en considération les facteurs plusieurs autres (le changement des prix des marchandises et les produits et etc.) . Mais une chose ne provoque pas le doute : à la longueur de IX-X siècles le montant kharadj de Boukhara, extérieurement invariable, augmentait en réalité. Il est aussi clair que le procès analogue, devait avoir lieu et dans d'autres régions de l'Asie Centrale.

Extraordinairement une importante question n'est pas tout à fait claire :

Sous quelle forme on percevait la rente foncière. Les sources du temps plus tardif montrent qu' " en Asie Centrale la rente foncière féodale, en général, était perçue sous la forme mélangée (de produit, en remboursement et monétaire) avec la prédominance de produit. Les sources de IX-X siècles mentionnent kharadj en valeur exprimée en argent. Mais il est important d'éclaircir, si était perçu kharadj pratiquement au producteur direct notamment par l'argent ou il était calculé seulement en argent, était perçu par les produits. Seulement dans le premier cas on pourrait faire la conclusion responsable sur la prédominance de la forme monétaire de la rente-impôt.

A.U.Yakoubovsky était le partisan de ce que «la part monétaire kharadj au IX-X siècles devient principale»¹. De plus, il s'appuyait sur le récit connu de Narchakhi comment en 874 Hussein ibni Takhir s'est emparé Boukhara, qui a recueilli kharadj de Boukhara des dirhams ghitrifis, allait les échanger sur propre argent ². Ainsi, la rente-impôt foncière à Boukhara alors était recueillie en effet par l'argent. Sur ce que cela il y avait non un cas unique, témoignent les faits exposés plus haut relativement kharadj de Boukhara, en particulier cette partie du texte, où on est raconté, comme le gouvernement après "la hausse des prix" du dirham ghirifti a refusé d'accepter kharadj par l'argent et demandait notamment les dirhams ghiriftis. La perception kharadj sous la forme monétaire est connue pour IX-X siècles et pour plusieurs régions de l'Iraq³.

Boukhara était un des plus grands centres du métier et le commerce. Toute la région de Boukhara était impliquée dans les relations marchandes. Était mentionné déjà que même dans plusieurs villages près de Boukhara était développé la production de marchandise. Mais non dans toutes les régions de l'Asie Centrale la production de marchandise était développée dans le degré égal, partout les relations marchandes n'ont pas atteint le niveau identique. Particulièrement pour plusieurs régions extrêmes, il est difficile de présenter la possibilité réelle de la domination de la forme monétaire de la rente. Les faits concrets, de qui nous disposons, concernent la région hautement développée de Boukhara. Il serait prématuré en vertu de ces faits quelques de faire de larges généralisations dans le cadre de toute l'Asie Centrale: probablement, le caractère de la perception kharadj était différents dans de diverses régions.

Au IX-X siècles, la partie principale des producteurs directs se divisait sur deux groupes: les paysans-communes et les paysans - preneurs à bail. La limite entre eux était effacée parfois, puisque les preneurs à bail-metayer devenaient non seulement sans terre, mais aussi les petits paysans.

Dans la littérature on exprimait la position qu'à l'Orient le bail de metayer était la forme principale de l'exploitation des paysans, le paysan-metayer était la figure centrale dans l'agriculture ⁴. Cependant, si se fonder sur les faits, il faut reconnaître que la question sur la place et le poids spécifique de la communauté et du bail metayer concrètement pour l'Asie Centrale au IX-X siècles n'est pas encore étudiée.

Les formes affirmées de l'exploitation féodale à la période de Samasnide (la croissance réelle de la rente foncière féodale; les cas, quand la norme annuelle se réunissait deux fois; le

¹ Yakoubovsky A.U., 1932, p.16.

² Narchakhi, edit. De Tegerane, p.92

³ Lambton A.K.S., 1969, p. 31-49.

⁴ Yakoubovsky A.U., 1934, p.61-62; 1947.

développement de la propriété foncière conventionnelle à la base octroyé ou bien traitement; le bail de metayer et etc.) amenaient à ce que les masses immenses des gens se trouvaient entièrement privées la terre et entièrement dépendant de grands propriétaires fonciers. Le peuple simple - les paysans, les artisans - vivait dans un grand besoin et se ruinait de plus en plus.

Les Samanides érigeaient les palais majestueux, construisaient les médersas, les mosquées aux frais du peuple travailleur, sur les épaules de qui par la charge grave se couchaient les dépenses de la construction. Tous ensemble, était la raison de la série d'insurrections massives des paysans contre le joug insupportable féodal.

Encore Ismail Samanid dans la première année du gouverneur a réprimé une grande insurrection paysanne. De cette insurrection Narchakhi écrivait : «Un des brigands a recueilli autour de lui-même le peuple. On s'est réuni 4 mille personnes des vagabonds et les fainéants de village, et ils brigandaient sur le chemin entre Ramitan et Barkade. L'affaire penchait à ce qu'ils (les insurrections - B. G.) avaient de l'intention d'aller à la ville (c'est à dire. Boukhara-B.G.)»¹.

Absolument, Il s'agit de l'insurrection de la paysannerie de travail. Mais, en étant le porte-parole des intérêts du seigneur féodal, Narchakhi se rapporte rudement négativement aux insurrections nationales, en nommant leurs chefs insurgent "les vagabonds", "les brigands".

Il y avait une position lourde pour des artisans. Le poète tadjik- arabophone Abou Khatim al- Varrak, le maître de la fabrication du papier, à la fin de sa vie, après 50 ans d'études de son métier, est venu à une telle conclusion :

Réellement, la fabrication du papier - l'étude méprisé,

Malheureux, ma vie avec lui est lourde.

Si je vis, je vis et il n'y a pas chez moi de nourriture.

Ou [si je] mourrai, je mourrai et il n'y a pas chez moi de linceul.

La contradiction principale intérieure dans l'État de Samanides était la lutte entre les travailleurs par les classes - les paysans, les artisans, d'une part, et la classe dominante du seigneur féodal et son groupe dirigeant gouvernant avec l'autre.

Dans la plupart des cas la lutte des classes apparaissant au sol économique (l'augmentation kharadj et etc.), trouvait l'expression idéologique dans la collision entre la religion officielle et les hérésies religieuses, sous le drapeau dequelles se produisaient les classes opprimées. La lutte de telle sorte se passait à Boukhara, Sistan, Tchaganiane.

Entre autres, le karmate était aussi la forme religieuse de la protestation des masses populaires contre l'oppression et l'exploitation. Des le debut de sa parution le Karmate a intégré la multitude de représentations antéislamiques religieuses, y compris certains éléments mazdeïsme. Les karmates prêchaient le retour vers le régime de la communauté de village avec l'égalité de ses termes constants à côté de la préservation de l'esclavage. Le sermon de l'égalité communale attirait vers karmates les groupes considérables de la paysannerie asservie par le seigneur féodal. Dans cette raison de la diffusion rapide karamatique à tout l'Orient Proche.

En Asie Centrale plusieurs mouvements nationaux de X-XI siècles adhéraient vers la secte karamatique. Plusieurs gens avancés de ce temps percevaient les karmates comme l'opposition contre le joug dominant, comme l'appel vers l'égalité publique.

Le mouvement karamate était profondément contradictoire du moment de la naissance. Cela, d'une part, le mouvement des masses populaires contre les nouveaux ordres féodaux, avec l'autre mouvement, la noblesse contre le pouvoir central féodal.

¹ Narchaki, edit. de Tegerane. P. 95

L'achèvement du procès de la formation du peuple Tadjik

A l'époque quand le pouvoir a Transoxiane et Khorassan était concentré dans les mains Samanides, s'est achevé le procès de la formation du peuple tadjik. Dans les nouvelles conditions de l'indépendance d'État on ramenait à la vie plusieurs traditions culturelles et en même temps il y a des nouvelles valeurs culturelles, en particulier la poésie classique qui ont reçu la reconnaissance mondiale.

Encore longtemps avant la pénétration des arabes à l'Asie Centrale à la base du renforcement économique et les échanges culturels entre les régions séparées et les formations d'État séparées d'Asie centrale, la croissance de la vie municipale dans les conditions du développement des relations féodales s'est dessinée clairement la tendance à la liaison et la fusion de certains, principalement les ethnies sédentaires ont envie de se réunir à un seul peuple en Asie Centrale. Les procès ethniques passant sur le territoire de l'Asie centrale dès les temps les plus anciens, ont amené à ce que se sont formées ici les ethnies séparées, tels que les sogdianes, les khorazmies, les ferganies les tokharistanes etc. Chacune de ces ethnies avait une culture personnelle. Il ne faut pas exagérer le trait spécifique de ces cultures localement-ethniques, de même que le degré, leur unité, car chacun d'eux comprenait la mosaïque des sous-cultures. Les langues de ces ethnies étaient du nombre iranien oriental, cependant pour Tokharistan la source indique trois langues : « Local » (apparemment, iranien oriental), quelque « tokharistanes » et turc. Le massif ethnique comprenait de sédentaire et les nomades, les derniers jusqu'à la frontière de notre ère étaient presque exceptionnellement iraniens orientaux, en particulier les nomades entrant au groupement saks. Dès les derniers siècles avant notre ère et de la notre ère à côté de l'affluence des groupes des langues iraniens commencent les irruptions des groupes de langue étrangère, en particulier la langue turc. De grands massifs des derniers déménagent en Asie Centrale seulement au temps de Turc kagane; de VI-VIII siècles les Turcs commencent à jouer un important rôle dans l'histoire d'ethnique de l'Asie Centrale.

La formation des frontières ethniques n'étaient pas imperméables pas du tout, la diffusion ethnique se passait constamment et sans arrêt. Ce procès passait non seulement entre les massifs homogènes sous la relation culturelle, mais aussi entre divers, pour ainsi dire, entre sédentaire et les nomades. L'affaiblissement des nomades, leur passage vers l'agriculture, l'insertion à la composition de la population vivant dans les établissements, y compris dans les villes, tous ces procès passent sur le territoire de l'Asie centrale à la longueur des millénaires. Il est aussi essentiel que les massifs polyglottes ethniques en cas de la proximité territoriale entraînent dans les contacts les plus étroits culturels, économiques et intergroupes ethniques. Cela amenait à l'apparition du bilinguisme partiel ou complet, la perte de la langue, divers, les formes de l'étude mutuelle des éléments de la culture et l'économie ou tout l'ensemble culture-économique, la création des formes de la formation économique liée et etc. Le mécanisme et les variantes de telles relations sont en détail étudié par les linguistes et les ethnographes et pour l'Asie centrale. Finalement nous voyons tel extrême poles, comme, par exemple, les tadjikophone kharduris, étudie le mode de vie et la culture des uzbeks nomades, et au contraire, primordialement nomade et la tribu turcophone "le turk", dans le nouveau temps dans le groupe des régions de Koulob passant entièrement vers le travail agricole et étudiant la langue tadjike. C'étaient très intéressantes de diverses formes du bilinguisme répandues, par exemple, chez les tchustes ou les Tadjiks de Boukhara¹.

Certainement, les mariages mélangés, les populations métissées avaient lieu - de cela témoignent directement les sources écrites. Le massif principal de la population d'Asie

¹ Karmicheva B. Kh., 1957;1969a; Pissarchik A.K. et Karmicheva B.Kh., 1953 ; Surareva O.A., 1958 ;1966 ; Ichniyazov M., 1956;1967 etc. de travaux des linguistes: Borokov A.K., 1952; Ratorgueva B.S.etc., 1964 et aussi des matières « Les actions et enrichissements des langues des peuples de L'URSS » (M., 1969)

Centrale appartenait vers la race du territoire pris entre deux fleuves D'Asie Centrale autrement appelée pamiro- fergana. C'est un des types raciaux les grands races europeens. Il était mis en relief, décrit et analysé par les anthropologues soviétiques, en particulier L. À, Ochanin et A.I.Yarkho. Ce type anthropologique se caractérise par les signes suivants : le visage non plat, a un peu éminent en avant, avec la végétation abondante. Les pommettes sont développées faiblement, le visage , non large et non haut, le nez de la moyenne hauteur avec le dos direct (chez les pamiris - le nez purement "d'aigle"). La couleur des oeil sombre, avec l'addition considérable, les cheveux noir. Le crâne, si regarder par dessus, arrondi, d'ici le nom "les brachycéphales" ("la tête ronde"). La taille moyen (166 167 *cm*).

À la race du territoire pris entre deux fleuves d'Asie Centrale se rapportent les Tadjiks (dans l'aspect le plus propre elle est présentée de montagnes et les Tadjiks de Pamir) et les uzbeks, mais les derniers ont une addition considérable des éléments mongoles.

Il y a quelques hypothèses sur l'origine de cette race. Selon une, elle est apparue à la base de la confusion plus ancien, répandu en Asie centrale des types raciaux europeens: selon l'autre à la suite de la transformation d'un de ces types environ au début de I mille J.C. Certains anthropologues approfondissent considérablement cette date.

Au milieu de I mille se renforce J.C. l'affluence des tribus turques et avec eux du type racial mongol. Cependant aux premières étapes du type racial mongol est en arrière loin sur le procès turkisation selon la langue.

À l'époque ultérieure historique le développement de la race du territoire pris entre deux fleuves d'Asie Centrale se prolongeait, et actuellement elle a subi les changements considérables excellents dans de différentes régions de son établissement (sous l'influence différemment les procès passant et combinés de la transformation séculaire, les confusions et les phénomènes de l'isolation)¹.

En Asie centrale vers le temps de la conquête arabe étaient répandus. Les

langues iraniennes orientales, tels que le sogd le fergana, le khorazm, l'eftalite. La langue Parfy appartenant au cercle iranienne occidentale, vers V-VI siècles de notre ere, et a disparu en tout du territoire de sud de Turkménie et de Khorassan.

La langue moderne tadjike se rapporte au nombre des langues iraniennes occidentales. À sa base, comme les linguistes croient, s'est couché le dialecte du sud-ouest de la Perse, qui à la diffusion sur le nord et le nord-est, a absorbé à lui-même plusieurs éléments des langues du groupe de nord-ouest, en particulier parfie, de sorte qu'à resultat dans lui se sont entrelacés les signes des différents dialectes iraniens occidentaux.

Les trouvailles à Merve (le persan medieval) des inscriptions se rapportant à la frontière VII-VIII siècles, permettent de supposer que pour ce moment-là ici se servaient déjà de la langue du farsi. Selon un important certificat al-Djakhchidri, jusqu'à 742 ² à Khorassane se servaient de l'écriture persane (probablement, à la base de l'alphabet pehlavi), et en outre les clercs s'appelaient les mages. Selon les messages al-Moukaffy et Moukaddasi, on peut juger sur ce que déjà dans la première moitié de VIII s. la langue du farsi (le tadjik) était répandu à Balkhe.

À VII-VIII siècles cette langue occupait déjà la position solide de nord-est de l' Iran, du nord de l'Afghanistan et de sud de l'Asie centrale, y compris de sud de Tadjikistan. De cela témoignent en dehors des données indiquées ci-dessus al-moukaffy le message Khoj Tchao sur la présence spécial de la langue tokharisdtan, selon l'information de Tabari sur le poème moqueur, que les habitants de Tokharistan en rapport avec la défaite des Arabes

¹ Ochanin L.V., 1937;1957; 1957a; 1958; 1959; Ochanine L.V. et Zezenkova V.Y., 1953; Guinzbourg V.V., 1949; 1959 ; 1964 ; Debetsse G.F., 1948 ; Richkov U.G., 1969 ;etc.

² Dès 742 la langue arabe et la lettre arabe sont devenue obligatoires pour l'administration de Khorossane, et par conséquent, et Transoxiane administrativement entrant dans le gouvernement général Khorasan.

chantaient, les données de l'ancienne toponymie. Dans les compositions des auteurs de VIII-X siècles la langue tadjike (de lui appelaient «zaboni forsii le dari», ou «zaboni farsi») contacte Khorassan, en particulier avec Balkh. Tout à fait probable que notamment à la période précédant la conquête arabe, se sont formées ses plusieurs importantes particularités. Les raisons politiques, les persécutions contre la culture locale - tout cela a créé les conditions défavorables pour le développement ultérieur des langue sogdiane, khorazmien et d'autres langues iraniennes orientales.

De Merve, de Balkhe et autres centres administratifs, économiques et culturels du nord de Khorasan le farsi se répandait au territoire de Transoxiane, en évinçant les langues graduellement locales iraniennes orientales de l'Asie centrale - les dialectes de sogdien et de bacterien. La science sait insuffisamment bien le détail de ce procès et les conditions concrètement-historiques, à ce qui il passait. Probablement, la langue du farsi encore quelques siècles avant la conquête arabe a pénétré déjà en l'Asie centrale avec le manichéisme. On sait qu'à de grands centres de l'Asie centrale, par exemple à Samarkand, existaient au VI-VII SIECLES considérable les communautés manichéismes. . Il y a des raisons entendre qu'à eux, comme à les communautés manichéismes du Tourkestan Oriental, se servaient la langue du farsi. Encore un grand rôle en train de la diffusion sur territoire de Transoxiane la langue du farsi doivent jouer un événement, lié avec la conquête arabe, en comprenant Transoxiane à la composition du califat, le renforcement économique et les échanges culturels de Transoxiane avec d'autres régions du califat, la diffusion de l'Islam.

Nous marquerons avant tout que parmi les troupes du califat Arabe réalisant la conquête de Transoxiane, se trouvait le nombre des personnes importants de l'origine non arabe. C'est soi-disant mavali, c'est à dire les représentants des peuples soumis par les Arabes adoptant l'islamisme et se trouvant sous la protection des tribus séparées arabes.

On sait qu'au nombre des troupes des gouverneurs généraux arabes de Khorasan dirigeant la conquête de Transoxiane, le nombre de tels mavalis, particulièrement les khorossanes, étaient assez grand. Attiré par la soif de la riche production, ceux-ci les persanophone, adoptant l'Islam Transoxiane et la plantation dans les régions gagnées de l'islamisme. (Certainement, la diffusion de la langue dans la situation correspondante peut être plus large, considérablement surpassant le volume des déplacements ethniques - l'exemple chronique est donné à celui-là par l'histoire de la langue latine en Europe Occidentale). Le hadith gardé (les légendes sacrées des musulmans) témoigne de ce que la langue du farsi était à cette époque, comme, d'ailleurs, et plus tard, un des instruments importants de la propagande musulmane. Du récit de Narchakhi (X s.) on sait que dans la mosquée de Boukhara construite en 713 le Coran est lu dans la langue du farsi. On sait aussi qu'un des missionnaires musulmans refusait (en 728) de la propagande de l'Islam à Samarkand au titre qu'il est inhabile dans le farsi.

A la diffusion de l'Islam et à la diffusion de la langue du farsi le grand rôle jouaient, les motifs naturellement économiques. L'acceptation de l'Islam libérait les néophytes du paiement de certains impôts spéciaux, renforcé politique et les échanges culturelle-économiques de Transoxiane avec Khorasan et d'autres régions de l'Iran incitaient la population le marchand-d'artisanal des villes Sogd vers l'acquisition par la langue du farsi.

Le procès du passage les populations sogdiphone de Transoxiane dans la langue du farsi était, certes, le procès très de longue durée. Selon les notes de voyageur chinois Sjuan'-tszan qui ont passé par l'Asie centrale en 630 le nom du Sou-li (Sogd) se joignait à tout le territoire de Souyab (la vallée de la rivière de Tchou) jusqu'à Kech (Chakhrisabz moderne, vers le sud de Samarkand) et en conséquence vers la langue de la population et l'écriture de toute cette région. Comme on voit, au début de VII s. la langue sogdiane était largement répandue non seulement dans proprement Sogde (la vallée de Zeravchan et les régions adhérent, l'oasis de Kashkadaria etc.) mais aussi à Septe-rivière - les régions intense des colonisations de Sogde.

Par la preuve de ce fait que dans le premier quart VIII s, la population de la vallée de Zeravchan parlait encore le sogdiane, les archives étant mentionnées des documents sogdiane de la montagne de Moug. Comme l'étude de ces archives on montre toute la correspondance intérieure de Devachtitch et des autres du seigneur féodal sogdiane était à la langue sogdiane. Dans cette langue on écrit les lettres expédiées sur son nom, ses correspondants écrivaient en sogdi. Le fait intéressant se rapportant à la période de la conquête arabe de Boukhara, communique Narchakhi. Les conquérants forçaient les population de Boukhara aller faire la prière à la mosquée bâtie en 713. Mais puisque les Boukhariens (ou quelque partie Boukhara) ne connaissaient pas à cette époque-là ni arabe, ni persan derrière les priants il y avait une personne spéciale, qui leur parlaient en sogdi, quand il faut s'agenouiller ou accomplir quelques autres exigences du rite.

Apparemment, seulement vers IX-X siècles la partie principale de la population des grandes villes de Transoxiane (Samarkand, Boukhara) ont passé dans la langue du farsi.

À X s. à Boukhara existait déjà, comme on le sait, la littérature très développée dans la langue du farsi. Cependant dans les terrains de village, en régions de montagnes éloignées de grandes villes, des voies de communication principales, se tenait encore la langue Sogdiane. Selon les témoins de géographe arabophone Moukaddassi, encore à la fin de X s. dans les villages de Boukhara (les terrains de village, dépendant de Boukhara) parlaient en sogdi: «... Les sogdianes ont leur langue; semblables les langues des villages de Boukhara sont semblables au Sogdi; ils sont très divers. Ils comprennent l'un à l'autre; je voyais un bon imam Moukhammad ibn Fazl, qui parlait bien en sogdi».

Comme c'était indiqué déjà, dans les pays d'amont de Zeravchan, selon ses affluences supérieures, les dialectes Sogdiane se gardaient à la longueur de tout le moyen âge, et un d'eux existe dans la vallée d'Yagnob (une affluence gauche de Zeravchan) et jusqu'à présent.

En passant dans la langue du farsi, la population de Sogde lui apportait certains éléments de la langue sogdiane, particulièrement les éléments lexique¹.

Par ces voies la langue du farsi a enlevé les dialectes iraniennes orientales des régions de montagnes de l'ancien Tokharistan.

Donc, «zaboni farsi» se répand avant tout dans les villes et seulement puis dans les villages, où encore au X-XI siècles étaient de grands groupes parlant en langues sogdi et en khorasmi. Selon la raconte des voyageurs de X s. et les sources de cet époque là, le persan, c'est à dire le tadjik, se désagrègeait sur une série de dialectes et les habitants de chaque grande ville et la région avaient leurs dialectes. On communique sur les dialectes de Samarkand, Gerat, Nichapour, Merv, Balkh etc. D'autre part ces dialectes orientaux grâce à l'isolation, le trait spécifique de la prononciation, à l'insertion de plusieurs mots des langues iraniennes orientales se distinguaient fortement des occidentaux. Les dialectes de l'est étaient appelés "le farsi", les dialectes de l'ouest - «adjami», et seulement plus tard le nom «le farsi» a commencé à se joindre aux dialectes occidentaux. À l'avis des linguistes, déjà au X-XI siècles se voyaient certaines particularités essentielles caractéristiques de la langue moderne tadjike et le distinguant de la langue moderne persane. Cependant entièrement ces différences se sont formées environ sur les demi-millénaires plus tard.

Plusieurs questions importantes et le développement de la langue tadjike n'ont pas encore reçu l'interprétation définitive dans les travaux des linguistes; en particulier, la place et le temps de l'addition de cette langue reste controversée.²

Dans la langue tadjike au IX-X siècles se développe la littérature vaste. À la base de la langue littéraire se sont couchés les patois khorassan d'Asie Centrale. La langue littéraire tadjike s'est développée, sur laquelle on écrivait les chef-d'oeuvres remarquables de la

¹ Livchitsse V.A., 1957, p.31 etc.

² Bécarre M. T., I-II, 1942; Mirzoev A., 1949; Bertels E.E. 1950; Fazilov M. F., 1954; Boldirev A.N. 1955; Semionov A. A., 1960; Lazard, 1961; Lichvits V. A., 1962 a; Kapranov V. A., 1964.

littérature tadjiko-persane.

Le développement de la littérature a été seulement une des parties, bien que très important et vif, l'apparition et le devenir de la culture tadjike. Au IX-X siècles se caractérisent par les procès nettement exprimés dans le domaine du développement de la science, la culture spirituelle et matérielle, les procès marquant la création des écoles d'Asie Centrale et les directions. Il y a une unification ultérieure de la culture des régions séparées historiques.

Donc, vers l'époque IX-X siècles dans le territoire Transoxiane et Khorassane se forme une grande communauté ethno-culturelle presque entièrement faisant partie des États de Takhirides, de Saffarides et, particulièrement de Samanides. Le nom ethnique cette communauté reçoit son nom au milieu de X-XI siècles ou dans la première moitié de XI s. Comme raconte Aboul-fazl Bejkhaki, en 435/1043-44 un des familiers du sultan a dit : «Nous sommes taziks...»¹. Jusqu'à cela, encore au X s. le terme «tazi» désignaient les Arabes. Bejkhaki, en racontant d'un accrochage après la bataille à Dandenakane (en 1040), communique que les indiens, les arabes et les kurdes se sont fuit, et les combattants-taziks luttèrent fermement contre l'ennemi². Donc, dans la première moitié de XI s. le terme "Tadjik" est devenu "l'autonom" formé en Asie centrale et Khorassane³.

Bien que l'addition (ou bien conformation) du peuple Tadjik s'achève déjà au IX - X siècles, aux siècles suivants il ne reste pas invariable. D'une part, il y a un procès de la consolidation du peuple Tadjik, le renforcement de la communauté de sa culture spirituelle et matérielle. Cependant les conquêtes étrangères, le morcellement féodal engendrent le procès dirigé en sens inverse. Tout le grand rôle dans l'histoire ethnique et culturelle des Tadjiks joue le contact le plus étroit les tribus turcophones et les peuples de l'Asie centrale, le rôle de qui augmente considérablement et d'une manière saccadée dans II millinaire J.C. Il y a un rapprochement entre ces peuples, ils conduisent en commun la lutte contre les ennemis et les envahisseurs étrangers. Dans toutes les insurrections nationales des siècles ultérieurs, dans la lutte héroïque contre les envahisseurs étrangers nous voyons par une série des ancêtres de tous les peuples de l'Asie centrale, et en particulier les peuples-voisins - les Tadjiks et les Uzbeks. En étudiant le dépôt original apporté par chacun de ces peuples à la trésorerie de la culture mondiale, nous constatons d'autre part leur relation mutuelle et l'influence l'un contre l'autre.

2. LA SCIENCE ET LA LITTÉRATURE DU PEUPLE TADJIK (IX - X SIÈCLES)

Les premières oeuvres écrites dans la langue tadjike (le dari, le farsi du dari)

La conquête de Transoxiane et son adjonction au califat Arabe signifiait la diffusion ici non seulement l'Islam, mais aussi la langue arabe. Ainsi que dans d'autres régions du califat, la langue arabe est considérée à Transoxiane comme la langue de la religion et l'État. L'aristocratie locale aspirant comme on peut plus étroitement se rapprocher des régents arabes, tâchait d'étudier avec des efforts complémentaires la langue arabe. Parmi elle il y avait des gens oubliant tout à fait leurs langues maternelle et parlant arabe seulement arabe. D'autre

¹ Bayhaqi, 1969, p. 725.

² Bayhaqi, 1969, p. 758-759

³ Mandelchtam A.M., 1954 a, page 58. Il y a une étymologie nationale du mot "le Tadjik" de "Todj" - "la couronne." La plupart des linguistes croient que celui-ci estonyme monte au nom de la tribu arabe tay. Les voisins, et après eux et les peuples plus éloignés appelaient souvent les Arabes selon cet tribu, en modifiant ce nom conformément aux lois phonétiques de ses langues. Déjà au I s. notre ère une telle désignation est connue aux Chinois. Après la conquête par les Arabes de l'Asie centrale et l'appel à l'Islam de ses habitants parfyans-sogdiens la forme "le Tadjik" est devenue seront appliqués pour la désignation sédentaire iraniennes- orientaux de la population musulmane de l'Asie centrale (Bartol'd V. V, 1963 d, p. 455-457; 1963., p. 469-470; Livchtchits V. A, 1962 v, p. 87-88; Bailey H.W., 1964, p. 20-21).

part de la langue arabe comme la langue de la science se servaient par les savants des peuples de l'Asie centrale. On savent les travaux écrits dans la langue arabe des savants locaux, tels que l'origine de Khorazme- Moukhammad ibni Mouso al-khorezmi (780-863)¹, l'astronome de Fergana al-Fergani (en IX s.), Ahmad ibn Abdallah al-Mervezi (de Merv, est mort environ 870), le linguiste Sebavejkhi (est mort environ 800) etc.

La période du gouvernement de Takhirides étant le premier pas vers la libération du pouvoir du califat, a changé un peu cette position. Les premiers Takhirides avaient une attitude dédaigneuse envers la littérature dans la langue maternelle, mais à la fin de cette période l'aristocratie locale, qui trouvait autrefois l'étude et l'application de la langue arabe comme un des moyens de la consolidation de la position, ne pouvait pas plus ignorer la langue du grand public. Pour la consolidation du pouvoir dans le pays il était nécessaire de s'appuyer sur la population locale. Les tentatives de l'introduction à l'usage littéraire à côté de la langue arabe, de la langue locale, la langue autochtone du pays, étaient une sorte de la démonstration politique. Par ce pas l'aristocratie locale soulignait encore une fois l'indépendance du pouvoir du califat Arabe. C'est pourquoi dès le temps Takhirides dans les cercles de cour et parmi les couches gouvernant commencent à écrire dans la langue locale. Yakoub ibni Lejs, le représentant de la dynastie Saffarides, remplaçant Takhirides, a refusé d'écouter ouvertement les vers consacrés à lui dans la langue arabe.

A l'époque de Samanide la langue Tadjike de ce temps s'appelant dans les oeuvres écrites du dari, ou le farsi du dari, était accepté pour l'essentiel comme la langue nationale. La correspondance officielle sur les questions n'ayant pas les relations à la religion, a commencé à être conduite principalement dans cette langue.

La langue du dari s'est ouvert aussi l'accès au domaine de la littérature poétique et en prose. À côté des oeuvres dans la langue arabe a commencé à apparaître de plus en plus des oeuvres dans la langue du dari.

Malheureusement, la plupart des monuments précoces de la littérature de la période Samanide ne nous sont pas arrivés. Mais aussi en vertu de ce que restait, on peut affirmer que les acquisitions de ce temps dans le domaine de la langue, dans la prose, ainsi que dans la poésie, étaient grands.

Un des monuments de la prose de la période Samanide qui sont arrivés à nous, écrit dans la langue dari, et la préface vers en prose "le Schah-name", écrit à Tousse en 957 à l'ordre et sous le contrôle un des grands hommes de ce temps par Abou Mansour Moukhammad ibni Abd ar-Razzak, qui sous Samanides était plus d'une fois le régent Tousse et Nichapour (à Khorassane), et en 960-952 était deux fois un principal chef d'armée à Khorassane. Avec l'aide moubed (des prêtres zoroastriens) et les savants on recueillait les informations sur le passé des ethnies iraniennes, puis exposé en une forme du livre qui ont servi par la suite un des sources pour "le Schah-name" de Firdoussi.

La préface qui est arrivé à nous "le Schah-name" d'Abou Mansour représente l'oeuvre en prose dans la langue dari, dans laquelle se rencontre pas plus de deux pour-cent des mots arabes, sans compter les noms propres.

Une autre oeuvre écrite dans la langue dari, est la traduction de l'arabe "les Histoires" de Tabari fait par les Balami.

Abou Ali Moukhammad Balami, l'ancien vizir pendant le gouvernement de Mansour ibni Noukh Samanide, sur dernier l'ordre de 963 a terminé la traduction de ce livre. Balami a ajouté à la traduction la description de plusieurs épisodes de la vie des peuples iraniens, par exemple épopée "Bakhrami Tchoubin", que n'était pas dans le livre "l'Histoire de Tabari. En comparaison de la langue de la préface "le Schah-name" d'Abou Mansour dans la traduction par Balami se rencontre beaucoup de mots arabes, mais il n'y a pas la différence dans la

¹ L'historien connue de science Sarton écrit qu'il était «le plus grand mathématicien du temps, et si prendre en considération toutes les circonstances, un des plus grands tous temps».

structure grammaticale, dans la construction des phrases et dans les expressions séparées.

Dans les monuments de la littérature de cette période appartient aussi la traduction des livres arabes «Tafsiri Tabari» («le Commentaire de Tabari» sur le Coran). Ce "Commentaire" comprenait 14 volumes et il est traduit par les scientifiques de Transoxiane en 962, c'est à dire simultanément "l'Histoire" de Tabari. Un des savants connus l'époque de Samanides, un grand connaisseur de la poésie et l'histoire- Abou al-Mouajad Balkhi a écrit dans la langue du dari le livre «Adjaib al-bouldan» («les Miracles des villes»). Comme l'auteur «l'Histoire de Sistan» communique, Abd-al-Mouajade étaient écrits également "le Schah-name" et "Garchasp-name", de qui, malheureusement, se sont gardés seulement de petits fragments.

Excepté les oeuvres énumérées au nombre des monuments en prose écrits dans la langue du dari de cette période, appartient encore une série de compositions scientifiques, y compris des compositions écrit par l'auteur inconnu à la fin de X s. l'oeuvre géographique «Khoudoud al-Alam» ("les Limites" du monde) - une des sources les plus importantes pour l'étude de système socio-économique de l'Asie centrale et d'autres pays de X s. En 950 était traduit de persan médiéval en dari le recueil des récits de "Sindbad-name".

Le développement des belles-lettres

La position politique en Asie centrale déjà au début de IX s. a préparé les conditions favorables pour le développement dans la langue tadjike (le dari) de la nouvelle littérature écrite liée à l'art populaire oral et qui ont étudié une haute culture poétique dans la langue arabe; à la période Samanides ces conditions ont porté les fruits. C'est pourquoi la période Samanides est considérée comme la période de l'apparition de la littérature classique tadjiko-persane.

Il faut, cependant, préciser que «la période Samanide» n'est pas en réalité la période de la naissance de la nouvelle littérature tadjiko-persane, cela seulement la période de sa reconnaissance officielle et la présentation écrite, la période de l'épanouissement.

Longtemps avant la création de l'État de Samanides les Tadjiks composaient oralement dans la langue les oeuvres d'art. La préservation littérature traditions avant islamiques à la suite de toute la période de la domination arabe, les anciens sujets et les personnages sont une des preuves de ce que les sources de la littérature tadjiko-persane se rapportent à de plus anciens temps, que IX s.

À côté de la littérature dans la langue tadjike (le dari) se développait sous Samanides aussi la littérature dans la langue arabe. Les créateurs de cette littérature à Khorassane et Transoxiane étaient la plupart des représentants des ethnies iraniennes de l'Iran et l'Asie centrale, les ancêtres des Tadjiks modernes et les Perses, qui touchaient les cercles officiels et excepté leur langue maternelle possédaient parfaitement l'arabe.

L'originaire de l'Asie centrale Saalibi dans son travail en arabe «a donné à Yatimat ad-dakhr» («la perle rare») les informations détaillées sur les poètes de la période Samanides, habite à Boukhara, Khorasm et Khorassane et écrit sur la langue arabe. De 119 poètes mentionnés la plupart il y avait des émirs, des vizirs, les secrétaires et les chefs d'armée que montre encore une fois le lien des poètes écrivant en arabe, en cercles officiels.

Cette période dans le développement de la littérature classique tadjiko-persane du moyen âge est un des plus considérable.

Les Samanides attiraient à la cour des poètes avec le but de répandre la gloire. D'autre part, l'aspiration à la popularité, ainsi que la situation matérielle obligeaient les poètes et les écrivains à adhérer à la cour de n'importe quel régent.

Dans la littérature de temps Samanide comme dans la littérature des siècles ultérieurs de la période féodale, on peut marquer deux tendances: national et féodal (clerical-

aristocratique)¹. Dans l'exposition ultérieure l'attention principale, naturellement, est donnée aux écrivains, dans l'oeuvre de qui prédomine la tendance nationale.

Le fondateur reconnu de la poésie classique tadjiko-persane est Roudaki qui était dans sa jeunesse le chanteur national et le musicien.

Abou Abdallah Djafar Roudaki est né au milieu de IX s. dans le village de Pandjroud (près de Pendjikent) dans la famille paysanne. Sur la vie de ce poète remarquable, et particulièrement sur son enfance, il se sont gardées très peu d'information.

Pour comprendre du destin de Roudaki, joue un rôle important le fondateur de la littérature soviétique tadjike S.Ajni. Après l'examen méticuleux des sources premières et la question des anciens habitants locaux S.Ajni a fait la conclusion que dans le village natal de Roudaki il y a sa tombe, le siège de qui jusqu'à cela personne savait pas. Ce fait a jeté une lumière pour la vie Roudaki et a confirmé que le poète brillant se servant de la protection exclusive Samanides, a passé les dernières années, comme raconte la légende, dans l'opale, il est mort et est enterré dans le village obscur de montagnes. C'était le destin du poète à l'époque féodale².

Roudaki dans la jeunesse est devenu populaire grâce à une belle voix, le talent poétique et le jeu artistique sur l'instrument de musique harpe. Il était invité par Nasr II ibni Ahmad Samanide (en 914-943) dans la cour, où a passé la grande partie de sa vie. Comme dit Aboul-fazl Balami, «Roudaki était à son temps le premier parmi leurs contemporains dans le domaine de poésie, et ni les Arabes, ni les Perses n'avaient pas comme lui à de poète semblable»; il est considéré non seulement le maître du vers, mais aussi un bon exécutant, le musicien et le chanteur. Roudaki élevait les poètes débutants et les aidait que levait encore plus son autorité.

Cependant dans l'âge avancé Roudaki supporte de grandes privations. En 937 son ami intime et le protecteur vizir Nasr II - Balami était déplacé de la fonction. Le poète très âgé et aveugle, et peut être, violemment aveuglé, comme on l'affirme certaines sources, était ou en conséquence de son amitié avec les Balami, ou à cause du participe au mouvement karamate est expulsé de la cour et il est revenu chez-lui dans son pays natal.

Après cela Roudaki a vécu un peu. Comme écrit Samani dans le livre "Al-Ansab", le poète est mort en 941 (selon d'autres données - en 952) dans son village natal³.

Jusqu'à notre temps est arrivé à peine plus de 2000 lignes des oeuvres de Roudaki. Les vers gardés de Roudaki témoignent de sa haute maîtrise dans tous les genres poétiques de cette époque. Il écrivait les odes solennelles (kasida) les gazelles lyriques, des grands poèmes didactiques (le recueil des faibles connues du cycle « Kalila et Dimna » etc.), les vers satiriques et les vers dédicace au deuil.

Roudaki n'était pas le courtisan qui écrit les odes du type ordinaire. Ses odes commencent par les descriptions vivantes de la nature, chanteur des joies de la vie, l'amour; l'introduction de l'ode fait son principal charme. Chez le Roudaki manquent presque tout à fait les motifs religieux. Dans ses plusieurs vers il y a le sceau de la méditation profonde philosophique. Dans le poème consacré arrivant à la vieillesse, Roudaki demande, qui est le coupable de la vieillesse, et répond :

Ainsi le monde est arrangé, quel destin - rotation et tourmolement,
le temps est mobile, comme la source, comme les courants des eaux.
Qu'à présent pour la drogue passe, demain deviendra le poison,
Que ce poison sera trouvé comme le Médicament de nouveau comme les malades.

¹ Voir en détail: Braginsky I.S. 1956.

² Aini S., 1959, p. 30-36

³ Sur la vie et l'oeuvre de Roudaki est écrit beaucoup de travaux (ouvrages) surtout pendant son 1100 anniversaire, de qui nous marquerons (en russe) : Mirzoev A. M., 1968, où on donne la bibliographie détaillée. Voir aussi le travail du savant iranien Nafisi (Téhéran, t. I-III, en 1309-1313)

Tu vois : le temps vieillit tout qu'il nous semblait nouveau.
Mais le temps rajeunit aussi les actions ancien.
Oui, les parterres se sont transformées en déserts,
Mais aussi les déserts se sont épanouis, comme les parterres épais¹.

Dans ses vers Roudaki chante la raison et la connaissance, la noblesse et l'élimination des infortunes de vie, la relation humaine à la personne, le respect du travail, préfère la pratique de vie et appelle comme son meilleur instructeur. Roudaki exprimait les regards se formant dans le milieu national. Par ses oeuvres il a mis la base pour toute la poésie Tadjiko-persane, il a élaboré les genres principaux et les formes de genre; dans ses vers se sont cristallisés tous les montants poétiques et les systèmes des personnages.

Les vers de Roudaki sont devenus le modèle pour les générations suivantes des poètes tadjiks. Lui le fondateur reconnu de la poésie classique, qui, s'étant répandu au X-XV siècles parmi les Tadjiks et les Perses, il a avancé tels coryphées, comme Firdousi et Khayam, Saadi et Khafiz, Djami etc. Les classiques de cette poésie se rappelaient Roudaki avec tendresse, y compris leur professeur.

Aboul-khasan Chakhid Balkhi est né dans le village de Djakhoudonak, à Balkhe. On sait sa vie aussi très peu.

Des sources premières on peut apprendre seulement ce que Chakhid était un des meilleurs poètes de cour de Nasr II ibni d'Ahmad Samanide et l'élève proche de Roudaki.

Chakhidi Balkhi est considéré non seulement le poète, mais aussi un des savants avancés du temps. Ibn an-Nadim en écrit dans la composition "Fikhrist" : « Il était par temps ar-Razi² une personne connu sous le nom de Chakhid ibn al-Khousejn et surnommé selon le fils Abou-l-Khasan. Il suivait par voie de (ar-Razi.-. B.G.) ses philosophies dans la science... Cette personne [a] des livres composés par [lui]. Entre lui et entre ar-Razi étaient discussions»

Chahide est mort plus tôt Roudaki. Le poète très âgé a écrit l'épigramme touchante sur la mort de l'élève aimé.

Abou Chakour Balkhi est né en 915 et était invité dans la cour de Samanide Noukh ibni Nasr (en 943-954). Il a reçu une large célébrité grâce à avoir écrit le poème "Afarin-name" en 947-948 («le Livre de la création» ou «le Livre de la bénédiction»), malheureusement jusqu'à nous ne sont pas arrivés (se sont gardés seulement de petits fragments). Evidemment, c'était un des premiers dans la littérature classique tadjiko-persane des poèmes didactiques moralisateurs. Outre cela Abou Chakour avaient encore deux poèmes - mesnavi, non plus gardés. Il écrivait le quatrain (roubayyats), proche vers national. Dans certains fragments de ses vers lyriques sont considérables, cependant, déjà les tentatives de compliquer le style, faire par son recherché. Ses vers les plus complexes se servaient d'un tel succès que les traduisaient dans la langue arabe répandue au titre de littérature en Asie centrale et l'Iran.

Rabia - première femme connue à nous, la poétesse écrivant les vers dans la langue du dari. Dans quelques tazkira (les anthologies) se sont gardés ses poèmes lyriques pénétrés par les sentiments chauds humains et se distinguant par une haute maîtrise littéraire. On lie à son nom la légende poétique - le récit de l'amour tragique de Rabia à l'adolescent-esclave simple, exposé au XIII s. dans les vers de Farid ad-Din Attar. Nous ne disposons pas des informations réelles sur sa vie. Si croire les informations séparées de la légende, Rabia était contemporaine de Roudaki et le poète célèbre répondait haut sur ses vers. L'apparition de la femme - poétesse témoigne d'un haut niveau de la culture de ce temps.

Abou Mansour Moukhammad ibni Ahmad Dakiki (est mort environ 997). Le lieu de naissance de ce poète n'est pas établi jusqu'ici. Certains trouvent comme son originaire de

¹ Roudaki. 1958.

² Il est en vue le médecin et le savant Abou Bakr Moukhammad ibn Zakariya Razi (environ en 865-925).

Touss (Khorassane), les autres - Samarkand ou Boukhara; en tout cas toute sa vie a passé à Transoxiane. Dakiki a commencé l'activité à la cour du régent de la région de Tchagani, qui était considérée à cette époque-là par un des terrains florissant de l'État Samanides. La gloire sur la maîtrise de Dakiki a circulé tellement largement qu'il était invité bientôt à Boukhara dans la cour Samanides.

À cette époque dans les cercles dirigeants du grand succès se servait le ramassage des anciennes légendes.

La rédaction de corps (code) des légendes héroïques du passé avait une grande signification pour le groupement des peuples dans la lutte pour l'État indépendant. C'est pourquoi les Samanides tournaient l'attention spéciale sur la collecte des anciennes légendes héroïques-mythologiques des sources pehlevi, ainsi que d'arabe, mais surtout oral, existant parmi les dihkans et les moubads. Notamment cela a provoqué à son temps l'apparition en prose "le Schah-name" d'Abou Mansour.

L'émir Noukh II Samanid (en 976-997) a confié Dakiki de remettre celle-ci "le Schah-name" en vers. Mais accomplir jusqu'à la fin cette commission le poète n'a pas eu le temps était tué dans un festin par son esclave. Il est très probable qu'il est tombé victime des intrigues du côté de ces personnes - les adhérent musulman croyant, qui se rapportait hostilement à son activité selon la résurrection des traditions héroïques.

Mille bajtes (deux strophes) Dakiki, à qui fait un description la lutte Gouchtospe (Vichtaspe) avec Ardjaspe, Firdousi était inséré à son "Schah-name".

Sur la quantité des bajtes (deux strophe=une bajte) de "Schah-name", lequel écrits Dakiki, il y a des autres opinions: ainsi, l'auteur de la première anthologie de XIII s qui est arrivé jusqu'à nous Moukhammad Aoufi dit même sur 20 mille

Le plus grand poète de ce temps d'*Abou-l-Kasim Firdousi est né* entre en 934 et 941 dans le village de Boj non loin de Touss dans la famille aristocratique de la moyenne aisance et a reçu une bonne formation par ce temps. Excepté la langue maternelle du dari il possédait librement aussi arabe et, probablement, pehlavi (le persan medieval) les langues que lui a permis d'utiliser à la composition "le Schah-name" la littérature dans ces langues.

En âge de 35 ans, ayant fait le voyage à Boukhara et à d'autres places et ayant recueilli en complément du "Schah-name" d'Abou Mansour les informations détaillées sur le passé des peuples iraniens, Firdousi a procédé à l'exposition "le Schah-name" par les vers. À cette époque l'État de Samanides était au comble de la puissance.

Une principale tâche du poème de Firdoussi voyait qu'à la base de la compréhension d'art du passé héroïque le peuple s'affermisse dans les sentiments patriotiques. Firdoussi a consacré à cette création les meilleures années de sa vie. Comme lui-même dit, il est devenu vieux sur ce travail, mais n'a pas remis la plume :

Et dans soixante six ans s'est affaibli, comme ivre,
Au lieu du prétexte s'est trouvé dans ma main a séché.
Mon visage ayant la couleur de la tulipe, est devenue à la façon de la lune (c.a.d.-pâle)
Semblable au camphre est devenue la couleur de mes cheveux noirs.
De la vieillesse a été plié par la ligne droite
A diminué la clarté des narcisses (traduc. en russe/B.G).

Une principale source du poème était le cycle saks-sogdi d'origine les légendes sur le preux Roustam, faisant plus d'uns tiers de tout poème; sogdi-khorezm dans la base de la légende sur Siyavouch; dans les sources bactriens la légende sur Isfandiyar. Plusieurs mythes dans les premiers chapitres des poèmes s'entre'appelant avec les légendes, les traces dequels sont reflétés à "Avesta", se passent aussi de la source d'Asie Centrale. Les légendes sur la période des Sassanides (un partie petit du poème) sont empruntées pour l'essentiel des sources écrites, principalement de la littérature pehlevi. Tout le poème se divise en trois grandes

périodes - mythologique, héroïque et historique.

Firdousi a construit l'oeuvre sur l'idée de la lutte du bien et du mal, prenant source à les légendes anciens persans. À la longueur de tout le poème les peuples iraniens comme les partisans de la bonne force luttent contre une force méchante - les envahisseurs étrangers. Dans la partie légendaire du poème en la personne du roi-dragon Zakhkhak le poète représente la tyrannie des oppresseurs étrangers et montre en maître le renversement de cette tyrannie à la suite de la lutte héroïque du forgeron Kova et le peuple qui a insurgé à son appel.

En la personne Roustam et d'autres héros du poème l'auteur a montré la lutte dévouée des générations suivantes pour l'indépendance de la patrie. Ayant inséré dans le poème les faits historiques à partir de la marche d'Alexandre Macédonien et jusqu'à la conquête arabe et la mort de Jezdigerd III, le poète a chanté l'idée de la lutte du peuple pour l'indépendance du pays natal sur toute l'étendue de son histoire. En outre il a orné le poème des épisodes romantiques (à la façon de la légende sur l'amour de Zal et Roudabe), les proverbes et les sentences du caractère didactique.

Toute cette épopée de Firdousi est pénétrée de la sympathie aux travailleurs - les paysans et les artisans, qu'il représente par les gens nobles et généreux. Firdousi a dépassé beaucoup tous les contemporains dans l'estimation du mouvement mazdeïste, de qui il écrit avec la sympathie, y compris eux «affamé et gardien de l'âme».

Seulement homme de grand âge, après le travail de plusieurs années continu le poète a terminé vers 994 son oeuvre éminente comptant plus de 100 mille, les lignes en vers.

Mais dès le début du travail de Firdoussi sur le poème a passé déjà beaucoup de temps. L'État Samanides a eu le temps de se désagréger pour cette période, personne ne restait pas vivants de protecteurs du poète. Alors Firdoussi, par le conseil d'une des personnes bien intentionnées, a consacré "le Schah-name" au sultan Makhmoudi Gaznevi qui est venu au pouvoir.

Cependant Makhmoud a rejeté le don poétique et, selon la légende, même a ordonné de jeter le poète sous les pieds des éléphants pour son blasphème - la description des héros et des rois avant islamiques. Le représentant de la nouvelle dynastie turque qui sont venus sur le remplacement Samanides, Makhmoud Gaznevi, naturellement, a vu le danger politique dans le poème exaltant la lutte des ancêtres du peuple Tadjik contre les tourans¹, qui étaient perçus sous Makhmoud comme les ancêtres des Turcs.

En outre le sultan Makhmoud cherchant les soutiens chez le califat Arabe et chez le clergé musulman, s'est armé contre *воспевания* d'anciennes traditions avant islamiques au "Schah-name" et sa tendance antiarabe. Mais la raison la plus importante de la relation rudement négative de Makhmoud envers de "Schah-name" de Firdoussi a été ce que Makhmoud trouvant comme la tâche principale la répression des mouvements nationaux, ne pouvait pas approuver la création nationale selon l'essence du poète génial.

Les dignités d'art de l'épopée créée par Firdousi, la mettent sur le même plan avec les oeuvres les plus éminentes épiques de la littérature mondiale².

Un grand poète a passé le reste de la vie dans la misère et les privations et est mort à Tousse en 1020 (selon d'autres informations - en 1025). Le clergé musulman trouvant comme Firdousi comme l'hérétique, a interdit de l'enterrer sur le cimetière musulman. Le corps du poète était inhumé dans son jardin³.

Le nom de Firdousi est devenu immortel. Ses mots tournés se sont justifiés à

¹ Un ancien nom nomade des tribus iraniennes orientales.

² En Union Soviétique est sortie l'édition complète scientifique du texte "le Schah-name", fondé sur les manuscrits les plus anciens, fait par les collaborateurs de l'Institut de l'orientalisme Académie des sciences de l'URSS (t. I-IX, 1960-1971). La traduction complète en russe «Chahnome» sort à une série « les monuments Littéraires »: Firdouci, t. 1, 1958; t. II, 1960; t. III, 1965.

³ Sur Firdousi voir; Osmanov M. -N.O., 1959.

Makhmoude;

on donne de l'immortalité le destin
Grandeur des mots et la noblesse des affaires.
Tout la poussière et la poussière. Il y a après les jours des jours.
Mais le travail et le mot de l'éternité apparente.
Le seigneur! Moi par les bouches brûlant
A chante de toi, le chef obscur.
Tes palais tomberont en ruines avec les années
Du vent, les soleils, la grêle et la pluie...
Et j'ai érigé des strophes un tel edifice
Que, comme l'élément, entre au système de l'univers.
Les siècles passeront sur le livre majestueux,
Qui m'est fait créer.
De moi, sur qui le joug gravite.
L'âme des gens commencera à adorer :
Les hommes et les vieillards, l'adolescent et la vierge
Pour le bonheur appelleront mes mélodies -
Et même les siècles pour toujours ayant fermé,
Je ne mourrai pas : je serai éternellement vivant! ¹

Les acquisitions scientifiques à la période de Samanides étaient non plus petites, que les succès des belles-lettres. Cependant la différence était qu'ici les travaux scientifiques écrivaient dans la plupart des cas toujours dans la langue arabe. Dans les pays de l'Est musulman la langue arabe pendant quelques siècles jouait le rôle de la langue internationale scientifique. L'utilisation de la langue locale à la rédaction des travaux scientifiques limitait l'aire de répartition de l'oeuvre de l'auteur. Il faut prendre en considération et cette circonstance que la langue arabe possédait la terminologie élaborée scientifique, pendant que les langues locales ne l'avaient pas encore. C'est pourquoi pour faire les travaux accessibles à tous les cercles scientifiques des pays de l'Est, l'auteur aspirait à les écrire dans la langue arabe.

Le nombre des savants de cette période dans chaque domaine de la connaissance était très grand, et il faut se limiter à la mention seulement les plus éminents.

Ibn Koutejba (828-889) prenait la place visible dans le domaine de l'histoire, ainsi que dans le domaine de la critique littéraire. Une grande signification de son travail était sur l'histoire - «Kitab al-maarif» («le Livre des connaissances»). La signification de la critique littéraire non plus petite par son travail («le Livre sur les vers et les poètes»), dans lequel l'auteur exprimait la position juste sur ce que d'anciens et nouveaux poètes ont la signification égale en l'histoire de la littérature.

- *Abou Machar Djafar uōn Mouhammad Balkhi* - un des savants connus de IX s. s'occupait du ramassage du hadith (les légendes religieuses), et pendant 47 ans a commencé à étudier à Bagdad les mathématiques; ensuite il a passé à l'astronomie et a écrit dans ce domaine près de 40 travaux. Abou Machar est mort le vieillard presque centenaire en 886.

Abou Bakr Narchakhi (est mort en 959) - un des historiens connus de la période de Samanides. Le livre «Tarikhi Boukhara» («l'Histoire de Boukhara»), écrit par lui en arabe et traduit en 1128. Abou Nasr Koubavi en tadjike, - une des meilleures sources historiques donnant la description de la vie des régions séparées de Transoxiane, et surtout Boukhara.

Abou Nasr Farabi (près de 870 - 950 ans) était originaire d'un ancien Farab étant sur les bords du Syr-Daria, et était le fils du chef d'armée turc. Dans la jeunesse pour la suite de la formation il est parti à Damas, puis a déménagé à Bagdad, où il a passé la partie considérable

¹ « la poésie Tadjike », 1949, p. 54.

de la vie. Tous ses travaux sont écrits en arabe. Farabi appartient le rôle éminent dans le domaine de la mise en valeur de l'héritage (ou bien legs) Aristotél et d'autres philosophes de la Grèce ancienne et la transmission à ses peuples du Proche-Orient. Plusieurs penseurs Tadjiks l'appelaient «le Deuxième maître» (après Aristotél) et on le trouvaient leur maître dans le domaine de la philosophie grecque. Farabi a créé un grand nombre des travaux originaux. L'intérêt immense présente son traité «Sur les regards des habitants de la ville parfaite», formé non sans influence des compositions antiques sur l'État, mais contenant beaucoup d'idées indépendantes. Farabi tente de donner la réponse à une série de questions les plus importantes : sur l'origine de l'État, sur les raisons de l'inégalité sociale. Ses représentations socio-utopiques avaient une grande signification progressive pour le temps.

Abou Ali ibni Sina (Avisenne) est né environ 980 ans dans le village d'Afchana (du côté de Boukhara) dans la famille du fonctionnaire d'un des divans de l'État Samanids. Il a reçu la formation très vaste par ce temps. Ayant guéri l'émir Noukh ibni Mansour Samanid, Ibn Sina a reçu l'accès à la bibliothèque célèbre Samanids, où il a passé la grande partie du temps pour l'étude de la littérature sur de diverses questions.

Quand l'État Samanids a subi la menace de la partie Karakhanides et l'attaque du sultan Makhmoud Gaznevid, Abou Ali était obligé de quitter Boukhara. Par ce moment commence une longue période de ses vagabondages provoqués par la poursuite du sultan Makhmoud. Khorosm et Abiverde, Gourgane et les Rey, Kazvin et Khamadan, Isfakhan et de nouveau Khamadan - où il était les contemporains lui était appelé «le prince des savants».

Ces années étaient pour Ibn Sina les années du travail dur. Il s'occupait de la médecine et la lecture des cours, il était vizir au régent Khamadan et simultanément écrivait beaucoup.

L'activité d'Ibn Sina était très variée : il était le philosophe, le médecin, le poète et l'homme politique.

Il n'y avait pas aucune branche de la science, que cette encyclopédiste de X-XI siècles remarquable tadjik n'étudierait pas.

Son oeuvre «Al-Kanun fi-t-tib» («le Canon de la médecine») était la meilleure composition de la médecine, servant pendant six siècles (de XI s. au milieu de XVII s.) la direction pour les médecins et le manuel pour les médecins de toute l'Europe. "Al-Canon" était publié en Europe en latin et beaucoup de fois d'autres langues.

Ibn Sina s'est rendu célèbre à l'Orient et à l'Occident comme le plus grand philosophe de ce temps.

L'oeuvre encyclopédique d'Ibn Sina «Kitab ach-chifa» («le Livre de la guérison»), interprétant sur la logique, la science naturelles, la métaphysique et le mathématique. "Danich-name" («le Livre de la connaissance»), écrit dans la langue du farsi-dari et abordant les questions de la logique, les sciences naturelles, les philosophies, les mathématiciens et l'astronomie, de même que "Al-Canon" etc., est considérée comme les meilleurs monuments de l'idée avancée médiévale de X-XI siècles

Dans la mise en valeur de l'héritage des philosophes antiques, particulièrement Aristotél, Ibn Sina n'était pas le disciple (continuateur) simple, il tentait d'une manière créatrice de développer leurs idées.

Bien que Ibn Sina tentait ou il était obligé amène ses regards rationalistes à quelque conformité avec les dogmes de l'Islam qu'engendrait l'inconséquence et la dualité, cependant le noyau principal de son système philosophique présentait le mot le plus avancé oriental les péripatéticiens. Il développait la doctrine sur la régularité causale dans la nature au contre-poids au dogme sur la prédétermination divine. En même temps Ibn Sina restait le dualiste reconnaissant à titre du début de l'être deux substances - matériel et idéal, et par l'idéaliste, qui affirmait l'existence du dieu et sacrifiait aux préjugés du temps, la symbolique des nombres et etc. Mais cette modicité inévitable historique ne diminue pas la signification d'Ibn Sina dans l'histoire de la science tadjike et mondiale. On peut indiquer à tels éditeurs pour le temps les

regards d'Ibn Sina, comme le droit du peuple par la voie armée renverser le tyran. Dans ces regards du grand savant Tadjik est conformes aux idées "le Schah-name" de Firdousi.

En faisant les bilans du développement de la culture de IX-X s. on peut marquer que le peuple tadjik a obtenu les résultats appréciables dans toutes les domaines de la science et la littérature. C'était favorisé la situation historiquement formée : la création de la structure de l'État personnelle et la libération du pays du joug du califat Arabe; le groupement du peuple Tadjik, la présentation de la langue littéraire; la centralisation de l'administration d'État; enfin, de larges corrélations économiques et culturelles des peuples de l'Asie centrale avec tous les pays de Proche- Orient.

Le chapitre trois
LE PEUPLE TADJIK AU XI ET LE DEBUT DE XIII S.
LES ÉTATS GAZNEVIDES, KARAKHANIDES, GOURIDES, ET
KHOREZMCHAHS

1. L'histoire politique
La lutte infructueuse d'Abou Ibrakhim Mountassir pour la restitution
du pouvoir Samanides

Dans les premières années de XI s., après la conquête de Transoxiane par les Karakhanides, la lutte obstinée contre eux était conduite par le frère Abd al-Malik - Abou Ibrakhim Ismail ibni Noukh, qui en raison de cela est devenu connu sous le nom de Mountassir ("vainqueur"). Mountassir a enfuit d'Ouzgend, où les Karakhanides le tenaient en emprisonnement, à Khoresm et, ayant recueilli là la troupe des partisans de la dynastie Samanids, a avancé vers Boukhara, a expulsé le gouverneur général de Karakhanide et a pris la ville. Les restes on détruit ses troupes Karakhanides se sont cachés à Samarkand.

Le frère du khan Karakhanides Djafar-tegin, étant à cette époque le régent de Samarkand, s'est produit à la rencontre de Mountasir en tête des forces jointes de Samarkand et Boukhara, mais a essuyé la défaite cruelle et a été fait prisonnier avec le plus grand nombre des chefs d'armée. Puis Mountasir est revenu à Boukhara et a pris en main le pouvoir.

Cependant quand le souverain karakhanide Nasr-ilek a dirigé contre lui ses forces

principales, Mountasir n'a pas pu leur donner la résistance et, ayant laissé sans combat Boukhara, a avancé à Khorasan. Là se lui est joint Abou-l-Kasim Simdjouri, avec qui il a commencé la lutte contre Makhmoud Gaznevide. Malgré les succès partiels, cette lutte s'est terminée pour lui malheureusement.

En 1003 Mountasir est revenu à Transoxiane et avec l'aide des Gouzes a soulevé une seconde fois l'insurrection contre Karakhanides.

Les gouzes (ogouzes) en Asie centrale étaient appelés les tribus turcophones, principalement les nomades. Au X s. les nomades des gouzes étaient dispersés dans de larges espaces de steppe de sud de Pribalkhachya jusqu'à la basse Volga, mais plus d'une façon le plus compacte ils vivaient dans Caspienne, les pays d'aval du Syr-Daria et dans Près d'Aral¹. La petite partie pauvre des gouzes s'est affaïssée pour ce moment-là dans les villes et les villages, ils s'occupaient de l'agriculture. À la fin de IX et le début de X s. s'est formée la puissance de gouze près de la mer d'Aral. Leur capitale et la résidence d'hiver était la ville d'Yangikent dans les pays d'aval du Syr-Daria. La noblesse féodalisée de gouze exploitait d'une manière intense ordinaire les nomades et les agriculteurs. Le développement des contradictions de classe au milieu de gouzes a amené à la décadence de la frontière les Etat Syrdari des gouzes au X - XI siècles.

Les guerres avec les peuples voisins sédentaires étaient la source constante de l'enrichissement de la noblesse d'une generation- race des gouzes. Contre leurs incursions le long des frontières des oasis on construisait de nombreux renforcements. D'autre part, le besoin dans le pain, l'échange mutuellement avantageux par les produits de nomade et sédentaire était augmenté par les contacts entre les gouzes et la population sédentaire des oasis.

Les premiers temps les événements se déployaient extraordinairement favorablement pour Mountassir. Il a cassé les troupes de Nasr-ilek et a fait prisonnier les 18 chefs d'armée karakhanides. Cependant bientôt après cela chez Mountassir a commencé les différends avec ses chefs d'armée à cause du partage de la production militaire. Mountassir, n'ayant pas le support parmi la population de Transoxiane, en craignant, quoi que les chefs d'armée ne se sont pas entendus avec Karakhanides et n'ont pas changé à lui, a décidé de chercher d'autres alliés. Par un automne tardif de 1003 avec 700 combattants à pied et de cheval il a passé via l'Amou-Daria, en ayant de l'intention de camper à Abiverde ou Nisse, s'est rencontré cependant ici avec le détachement militaire khorezmchah et était cassé, après quoi avec les restes de la troupe a tourné à Transoxiane.

Dans la lutte suivante contre Karakhanides Mountassir a infligé la défaite aux troupes du gouverneur général laissé par Nasr à Boukhara. À la suite de ces succès de Mountassir dans nombre des terrains de Transoxiane a commencé le mouvement pour la restitution du pouvoir Samanides. À Mountassir s'est joint le chef du détachement de Samarkand Kharis connu sous le surnom d'Ibn Alamdar, avec la troupe de trois milliers. En outre les cheiks municipaux ont armé centaines d'esclaves. Enfin et les gouzes ont exprimé de nouveau le désir de se lever sous le commandement de Mountassir. Ayant affermi une ainsi troupe, Mountassir a détruit les forces principales de Nasr-ilek dans la bataille à Bournemedé (à la frontière de Sogd et Oustrouchan).

Malgré ce grand succès, Mountassir n'a pas pu être affirmé à Transoxiane, car ilek a recueilli vite les forces fraîches et l'a attaqué sur la plaine entre Djizak et Khavasse. Les gouzes, prenant dans la bataille à Bournemedé la riche production, n'ont pas voulu prendre part à cette bataille et sont revenus dans leurs territoires de campement. En plus au moment critique un des grands chefs d'armée de Mountassir l'a trahi et avec 4 mille combattants a passé vers ilek. Mountassir n'a pas pu repousser l'impulsion Karakhanides et était obligé de

¹ L'analyse détaillée de toutes les informations sur réinstallation des gouzes voir ; Agadjanov S.G., 1969, p. 49-85.

fuir à Khorassan.

Mais même et après cela Mountassir n'a pas laissé l'idée sur la restitution de l'État de Samanides. Il a recueilli vite une nouvelle troupe et à une quatrième fois a avancé à Transoxiane. Cependant et cette fois il a essuyé la défaite en conséquence de la trahison chef d'armée. Au début de 1005 ans Mountassir était tué par un des chefs des tribus nomades.

Mountassir était le seul représentant de la dynastie Samanide, luttant sans arrêt pour la restitution de son pouvoir dans Transoxiane. Mais, puisque les Samanides comme à la politique, et comme sur le plan économique ont perdu leur terre sous les pieds et les groupes principaux de la population déjà ne les ont pas soutenu, tout les ambitions efforts de Mountassir n'ont pas été couronnés par le succès.

Après la mort de Mountassir la lutte pour le partager les héritages de Samanides se prolongeait seulement entre Makhmoud Gaznevide et Karakhanides.

Les Tadjiks dans l'État de Gaznevide

L'élévation de Gazna comme du centre politique commence encore dans la deuxième moitié de X s¹. Dans les sources historiques par le fondateur direct de l'État de Gaznevide à X s. est reconnu Sabuktegin², qui a assuré l'indépendance de Gazna et l'a adjoint les terres dans la piscine de la rivière de Kaboul. Pour l'aide, qu'il a donné à l'émir Samanide Noukh II, et Khorassan a passé à ses mains aussi le pouvoir. Sebouk-tegin est mort en 997.

Makhmoud Gaznevid était le fils principal Sebouk-tegin et on croit comme son successeur légal. Cependant pendant sa maladie Sebouk-tegin a annoncé son héritier son fils cadet Ismail. Le Règne d'Ismail se prolongeait pas plus de 7 mois. Dans le pays ont commencé fréquenter les insurrections du seigneur féodal local contre le pouvoir central. De cela s'est servi Makhmoud. Il a avancé avec les troupes à Gazne et a pris le pouvoir aux mains.

En 999, quand l'État Samanides a subi l'attaque Karakhanides du nord, Makhmoud s'est produit contre Samanides du sud et a pris tout le Khorasan. La position de Makhmoud a affermi fortement ce que le khalife de Bagdad a reconnu son pouvoir et lui a donné les titres honorables. En 1002 Makhmoud a occupé Sistan.

La frontière entre Gaznevides et Karakhanides reconnaissait au départ l'Amou-Daria, mais bientôt les détachements karakhanides ont commencé à troubler cette frontière. En 1008 en région de Balkh il y avait une bataille entre les troupes gaznevides et karakhanides. La victoire complète de Makhmoud a fixé sa position à Khorasane. Sous son pouvoir sont tombés aussi Tchaganian et Khouttalan, où il a laissé (à titre des gouverneurs généraux) les représentants des vieilles dynasties locales.

Sous Makhmoud (en 998-1030) l'État Gaznevides a atteint le plus grand pouvoir³

À la période de 1002 à 1026 ans le sultan Makhmoud Gaznevide a fait plus de 15 marches à l'Inde. Le but principal de ces marches passées sous le slogan de «la guerre sacrée», était le pillage de l'Inde et la conquête de ses richesses.

¹ L'histoire Politique Gaznevides est en détail exposée : Bartold V. V., 1963b.

p. 322 etc ; Bosworth S E, 1963, p. 35-47; 227-268; l'essai bref voir : Masson V. M, Romodin V. A, 1964, p. 242 etc. ; Spuler B., 1952, S. 111-124.

² Informations sur l'origine et précoce biographie de Sebouk-tegin se trouvant à « Pandnoma », sont arrivées à nous (en forme des extraits) dans certaines sources médiévales, en particulier dans le travail de Moukhammad Chabangarai (XIV s.) « Madjma al-ansab », dans qui dit que Sebouk-tegin était la génération de la tribu turque barskhan, habitant à Tourkestan. Dans la jeunesse Sebouk-tegin était fait prisonnier quatre ans pâta le bétail près de la tribu turque touksi, puis on a vendu aux marchands de Transoxiane (le département de message historique de Leningrad de l'academie des science de L'URSS, P-372, ll. 144, 145). En ce qui concerne a " Pandname " comme de la source selon l'histoire précoce Gaznevides voir : Bosworth S E, 1965.

³ Voir détaillé; Yakoubovsky A.U., 1934; Nazim M., 1931.

Les marches de Makhmoud Gaznevide ont apporté aux peuples de l'Inde les désastres incalculables. Ses combattants volaient la population, détruisaient les monuments religieux et historiques. Makhmoud non seulement volait et détruisait les villes, mais aussi manifestait la cruauté improbable par rapport à la population. Ayant appris en 1019 la forteresse de Makhovan (ou Mokhaban), Makhmoud a massacré tous ses habitants pour se venger pour ce que le régent de la forteresse fuyait avant son arrivée.

De la marche indienne de 1019 le sultan Makhmoud a emporté à Gazna la quantité immense de pierres précieuses et d'autres valeurs, 350 éléphants, 57 mille esclaves. Comme marquent les sources historiques, le nombre des prisonniers emportés par Makhmoud était tellement grand que pour leur placement il n'y avait pas de bâtiments dans les villes et il fallut construire des locaux spéciaux.

En 1010-1011 Makhmoud a subi de grandes pertes auxquelles a succédé la partie du pays de Gour (la région de l'Afghanistan actuel). En 1017, s'étant servi du meurtre de Khorasmshah Mamoun, Makhmoud a pris Khorasm et l'a adjoint à l'État. En 1024, il s'est approché avec de grandes forces à Balkh et sous ce prétexte qu'il veut libérer la population de Transoxiane de la tyrannie de Karakhanides Ali-tegin, a passé l'Amou-Daria et il est arrivé à Samarkand. Dans la sphère de son influence de nouveaux se sont trouvés les régions près de l'Amou-Daria, comme Tchaganian, Kabadian, Khouttalou etc. En 1029, ayant pris Rey, Makhmoud a mis en prison son régent, et toutes les richesses prises ont été envoyées à Gazna. Ainsi, l'État de Makhmoud Gaznevid a étendu ses grandes régions à partir du nord et du nord-ouest de l'Inde jusqu'à Tchaganian de Khorasm, et sur le territoire de l'Iran actuel - jusqu'à Isfahan et Rey.

Les marches de conquêtes du sultan Makhmoud, particulièrement ses guerres en Inde, les enrichissements faisant la source principale du sultan, les gardes et les troupes, amenaient à la dévastation de la population laborieuse. Avant chaque marche on percevait de la population des impôts immenses, après le paiement de quoi il perdait tout à fait les moyens de l'existence. C'est pourquoi l'économie du pays tombait en décadence, plusieurs oasis agricoles se sont dépeuplées, et le système d'irrigation dans nombre de places tout à fait est tombé en panne.

À la suite d'une telle décadence de l'agriculture à Khorasane en 1011 a commencé la famine. L'automne précoce et le printemps aride ont provoqué une grande mauvaise récolte. À Nichapour et ses alentours, d'après les données chroniques historiques, de la famine sont morts mille gens. Bien que il y ait des cas que dans les marchés à Nichapour restaient non vendus jusqu'à 400 mans les grains, la population a été appauvrie jusqu'à cela qu'elle n'avait pas la possibilité de l'acheter. Les habitants mangeaient des chats et des chiens, il y avait des cas de cannibalisme.

Makhmoud Gaznevide, en ayant toutes les possibilités de délivrer la population de Khorasan de la mort par la famine, n'a pas entrepris sous ce rapport aucune mesure sérieuse et a ordonné seulement que les régents de Khorasan donnent la somme d'argent minimale à l'aide des pauvres.

Dans les interruptions entre les marches le sultan Makhmoud s'occupait de l'ornement de la capitale. À son époque on construisait la mosquée connue et la médersa à Gazna. La construction coûtait à la population des grandes victimes. D'après les sources, les dalles de marbre et d'autres chères espèces de la pierre, par lesquelles pavait la cour de la mosquée synodique à Gazna, étaient transférées par les mains des constructeurs des terrains éloignés. Même les dépenses annuelles sur l'entretien du jardin célèbre se trouvant à Balkh de Makhmoud allaient entièrement aux frais de la population de cette ville.

Makhmoud y divisait tous les habitants du pays sur deux catégories: sur les forces armées et les populations civiles. Il payait aux troupes le traitement (salaire) et leur demandait l'exécution résignée de n'importe quel ordre. Il demandait aux populations civiles qu'il aussi

accomplisse sans objection chaque ordre et, en outre payait les impôts d'État.

Le sultan était la personne extraordinairement ladre et le grippe-sou. Toutes les richesses, qui par de diverses voies étaient prises par lui en Inde et de différentes régions du pays, il épargnait dans la trésorerie. L'historien Mirkhond (XV s.) amène le récit curieux témoignant de l'avidité et l'avarice de Makhmoud Gaznevide: «On dit, que le sultan deux jours avant la mort a ordonné d'apporter de la trésorerie les sacs remplis en dirhams en argent, et les bourses avec les dinars d'or, de belles pierres précieuses des divers aspects et les objets de toute sorte rares précieux, qui étaient recueillies par lui aux jours de son règne et tout décomposer sur un large terrain, et ce terrain voyant elle semblait par la parterre ornée des couleurs multicolores rouge, et jaune, violette, et autres. Le sultan les regardait avec regret et sanglotait hautement, et après de longs sanglots a ordonné de porter tout à la trésorerie et de tous ces objets liquides n'a rien donné, au moins en fels au prix, celui qui a mérité cela...»¹.

Makhmoud Gaznevid couvrait les guerres de brigandage du slogan djihad, grâce à quoi avait le soutien du khalife et recueillait à l'armée le grand nombre des fanatiques-musulmans, «les militants pour la foi»; s'étant annoncé par l'adepte sunnisme, il luttait avec toutes les manifestations du mécontentement et avec tous les mouvements dirigés contre le régime féodal, qui trouvaient l'expression particulièrement en forme des manières de voir hérétiques karmathes, les ismaéliens, les chiytes et d'autres courants. Il réquisitionnait le bien des partisans de ces mouvements et par une telle voie a concentré par-devers soi encore plus des richesses. Ainsi, son dévouement de l'orthodoxie musulmane était non que l'autre, comme par le moyen pour la consolidation du pouvoir et l'augmentation de la richesse,

Makhmoud Gaznevid attachait une grande importance à l'investigation d'État. Excepté les affidés mis à côté de chaque régent, à Makhmoud comprenait le fonctionnaire spécial, le devoir de qui était l'information sur la position intérieure, les actions et les humeurs des régents. Le sultan Makhmoud a mis à côté les espions même des enfants nats, y compris chez l'héritier du trône Masoude. Mais aussi Masoude avaient des informateurs secrets à la cour du père.

Makhmoud Gaznevid s'appuyait sur une grande troupe bien organisée et équipée. Il avait beaucoup d'éléphants de combat, pour le siège des forteresses on appliquait les voitures de jet, aux passages dans les rivières on construisait les ponts flottants. Un nombreux contingent des troupes du sultan était fait par les esclaves-goulomes achetés et spécialement appris à l'art militaire. Les détachements esclaves comprenaient de turks et les combattants des autres peuples, parmi eux était beaucoup et des tadjiks².

Il était sûrement, un grand chef militaire du temps le régent énergique et ferme. En se souciant de la magnificence extérieure de l'État, Makhmoud érigeait les bâtiments luxueux, protégeait les poètes de cour et les savants. Mais il n'a rien fait pour le développement de l'agriculture. L'agriculture sous sa période se son gouvernement est tombée en décadence, ont faibli les échanges économiques entre les régions séparées de l'État. Après la mort de Makhmoud (en 1030) il y avait particulièrement clairement une fragilité de la puissance créée par lui.

Seldjouki et la désagrégation de l'État de Gazvevide

Selon le testament de Makhmoud le groupe des dignitaires à la tête avec khadjibe (de mot arabe-fermer- c'est a dire de ne pas laisser partir - et le poste tres haute chez les musulman) a proclamé le roi le fils Makhmoud Moukhammad. Contre cela le fils aine Masoud s'est produit. Ayant aveuglé Moukhammad et l'ayant emprisonné avec les enfants dans la forteresse, Masoud a pris en main le pouvoir.

¹ Rausat as-Safo, p.38.

² Sur l'armement, la composition et l'organisation des troupes de Mahmoud Gaznevides et de ses plus proches successeurs

Sous Masoude (en 1030-1041), qui dans l'avidité et la cupidité ne cédait pas au père, le pillage de la population a passé toutes les frontières. Les régents des régions séparées volaient le peuple, en extorquant les pots-de-vin et en établissant les impôts illégaux. Masoude non seulement ne luttait pas avec les abus, mais aussi recevait de cela les revenus considérables.

En continuant la politique du père, Masoude tâchait de garder les relations de bon voisinage avec Karakhanides. La lettre amenée plus bas khorazmchahe Altountach écrit par Masoude en 1030, montre clairement l'essence de ces relations: «l'émir décédé Makhmoud le Gaznevide combien a travaillé [quels] moyens a dépensé, tandis que Kadyr-khan grâce à la puissance de l'émir et son soutien n'est pas devenu le khan et son affaire ne s'est pas raffermie. Et à présent il faut consolider cela pour que l'amitié soit devenue plus solide. Eux non ce que les vrais amis, cependant la bienveillance spectaculaire se gardera et aucune instigation ils ne s'occuperont pas»¹.

Khoresm, qui à la dépendance nominale de Gaznevide existait en réalité comme l'État indépendant, jouait un grand rôle dans le destin de l'État de Gaznevide. Après la mort d'Altountach Masoud au moins a pris les mesures vers la restriction de droit du roi de Khoresm, a laissé cependant le pays par-devers ses héritiers. Masoude s'est approprié le titre khorezmchah a son fils, et le fils Altountach- Kharoun - a nommé le régent de Khorezme avec le titre du gouverneur général. Cependant Kharoun, ayant établi les relations amicales avec Karakhanides Ali-tegin et avec Seldjoukimes, en 1034 a annoncé Khorezme indépendants et il a interdit pendant la prière de mentionner le nom sultan gaznevides. Au printemps en 1035, Kharoun a déplacé les troupes sur Khorasan. Les fils d'Ali-tegin (l'Ali-tegin lui-même est mort en 1034) en soutenant les actions de Kharoun, ont envahi aussi le territoire Gaznevide. Mais au début de la marche Kharoun était tué par les esclaves corrompus de Masoude, les fils d'Ali-tegin sont revenus à Samarkand, Masoud a commencé les pourparlers de la paix avec Karakhanides. Finalement entre eux on établissait les relations amicales et de parenté. Ainsi, la menace à l'État de Gaznevides du côté de Khorezm et Karakhanides était prévenue diplomatiquement.

La même année en 1035 Masoud devait se produire contre arrivant sur Khorasan turk-seldjouki. Pendant la lutte de Makhmoud avec Karakhanides pour Transoxiane un groupe seldjoukide a reçu sa permission de s'installer dans le nord de Khorasane.

L'aspiration de se libérer du joug fiscal, retrouver les nouvelles terres et les pâturages incitait bien des fois seldjoukides aux insurrections. La lutte entre le gouvernement seldjoukides de Khorasan et le gouvernement de gaznevides passait d'abord avec le succès variable. En 1035 a commencé une nouvelle arrivée seldjoukies a Khorasan. Masoud a expédié de Nichapour à Nisse contre les seldjoukides une grande troupe. Au début de la bataille Gaznevides les troupes ont remporté la victoire, cependant dans la nuit les seldjoukies attaquaient leur camp et leur ont porté la défaite cuisante.

Au temps ultérieur les seldjoukies ont porté encore quelques coups sensibles au Gaznevides et ont pris la partie considérable de Khorasan, y compris Nichapour. Masoude a réuni après cela la troupe immense et est parti pour la marche. La bataille décisive s'est passée au printemps de 1040 près de Dandenakan.

À la suite de cette bataille (selon les témoins des sources, un des plus sanglant dans l'histoire des peuples de l'Asie centrale) on mettait pour toujours la fin à la domination Gaznevides à Khorassane. Après la fin de la bataille le chef Seldjoukides Togroul a mis le trône au champ de la guerre, il est monté sur le trône et s'est annoncé regent suprême de Khorassane².

Il faut marquer qu'un grand soutien Seldjoukide a donné la noblesse municipale de Merv et Nichapour, les intérêts de qui étaient lésés Gaznevide.

¹ Bahaqi, 1962, p.108.

² Sur cette bataille il y a un article spécial: Zakhoder B.N., 1943.

Le sultan Masoud a passé la rivière de Merverroud et a atteint Gazna. Cependant de nouveau réunit ici la troupe pour la lutte contre Seldjoukides il n'a pas risqué. Il lui était clair qu'il ne trouvera pas un large soutien à Transoxiane et Khorasane. Ni la noblesse se produisant contre la centralisation, ni la population ruinée par les exactions de Khorasana et Tokharistan, ni les peuples des alentours de Gazna, Sistan et le pays montagneux de Gour n'avaient pas l'intention de protéger l'État de Gaznevide. La confirmation vive à cela était l'évasion de l'ennemi des foules entières des combattants, qui Masoud observait par les yeux personnels dans la bataille à Dandenakane. C'est pourquoi il a décidé de se diriger vite en Inde et réunir là une forte armée pour qu'avec son aide arrêter le mouvement Seldjoukides.

Bejhaki informe que Masoud avant le départ en Inde a écrit une lettre à l'Arslan-khan avec la demande de l'aide dans la lutte contre Seldjoukides. Puis il a ordonné de libérer de la prison son frère Moukhammad, avec qui entendait suivre en Inde. Les partisans de Moukhammad, s'étant entendu entre lui-même, ont attaqué Masoud, l'ont arrêté, ont annoncé Moukhammad le sultan, et exécutaient Masoud dans quelques jours (en 1041)).

Le fils du sultan Masoud Mavdoud, ayant appris le supplice du père, est arrivé à Gazna en avril de la même année et s'est annoncé le sultan. Dans la bataille à Dinoure (Fathabade) il a cassé les troupes de Moukhammad, et il a tué lui-même et tous ses enfants.

Mavdoud on réussit non seulement réprimer la résistance des frères, aspirant à apprendre le pouvoir, mais aussi retenir le pouvoir à Gazna, ainsi que Termez et Balkh. Bientôt après cela il a recueilli en Inde la forte armée et l'a envoyé contre Seldjoukides à Khorasan. Cependant Seldjoukides ont cassé ces forces le sultan gaznevide. Enfin, Mavdoud a contracté l'alliance avec les rois de l'Inde, Tourkestan et d'autres pays voisinages et en 1049-1050 avec de grandes forces s'est dirigé vers Khorasan. Cependant à la voie il est tombé malade, il était obligé de revenir à Gazna et est décédé là.

En 1059 les seldjoukides ont pris Balkh et par cela coupaient le lien entre Transoxiane et l'État Gaznevides. Après cela la dynastie Gaznevides perdait de jour en jour sa puissance. À la fin de XII s. le dernier sultan Gaznevide était fait prisonnier par les troupes de Gour - un nouvel État en Afghanistan, qui est apparu à la fin de XI siècle et le début de XII siècle.

L'État Gourides

Au moyen âge appelaient le pays de montagnes dans d'amont de la rivière de Geriroud-Gour, qui étendait de Gerat à Bamian et des frontières de Kaboul et à Gazna. De l'ouest, de nord et de l'est Gour confinait aux terres peuplées principalement des Tadjiks. La plupart de la population de Gour étaient les tribus de montagnes Tadjikes.

À Goure on développait largement l'agriculture et l'élevage des bovins, quoi les conditions climatiques, particulièrement l'abondance de l'eau.

Les auteurs de X-XII siècles en décrivant le pays de Gour, racontent des champs cultivés entourant les établissements, de l'abondance des vignobles et les vergers, de grands troupeaux pâturant dans la montagne et au pied des massifs.

Un assez haut niveau pour son temps était atteint à Goure par l'industrie minière et le traitement des métaux. L'arme et les armures militaires de Gour se servaient d'une large célébrité et servaient de l'objet de l'exportation.

L'auteur de XIII à Djouzdjan, d'originaire de Gour, écrit dans la chronique historique de la division de la population de Gour au IX-X siècles sur les tribus étant en mauvais termes l'un avec l'autre. Un kouchke (la tour- le château)¹, il écrit, il était en guerre avec l'autre kouchke (la tour), et les gens vivaient dans l'hostilité constante l'un avec l'autre². À Goure il y avait l'esclavage. De cela témoigne indirectement, entre autres, le message de l'auteur de X s.

¹ On dit que des tours et des fortifications dans les colonies ancestrales

² Djouzdjani, traduction Raverti, p. 318.

sur l'exportation de Goura des esclaves¹.

Au cours d'une longue période à Goure se gardaient les vestiges de la démocratie militaire.

Vers l'issue de X s. les princes menus dirigeaient les régions séparées indépendantes l'un de l'autre de Gour (chez les auteurs arabophones sont appelés «malik», c'est à dire, le roi). Ces princes restaient dans une grande mesure des souches-tribus et les chefs, seulement de temps en temps répandant son pouvoir sur quelques tribus. De plus chez des Goures se sont gardée la coutume montant au temps reculé, quand en tête de la région il y avait deux chefs du pouvoir égal, un - le régent, et l'autre - le chef d'armée².

Les relations féodales ont commencé à se former ici un peu plus tard, qu'à Transoxiane et Khorassane. Les relations demi-patriarcal et demi-féodales sont caractéristiques de Gour de X-XI siècles. les Régents des régions séparées se transformant en le seigneur féodal, avaient dans chaque région le titre. À la région de Mandeché ils s'appelaient *malik* ou *mehtar* (plus tard - *gourchah*), dans les régions de Tamran et Tamazan - *varanda*; à Varmichane - *varmichpat* et etc.

L'Islam s'introduisait à Goure extrêmement lentement, ainsi que dans d'autres régions de montagnes Tadjikes. Les khalifes arabes ne réussissent pas à soumettre ce pays de montagnes. Sa population éprise de liberté défendait longtemps d'anciennes croyances, et même au milieu de XI s. se sont gardées ici encore les tribus qui n'ont pas accepté l'Islam.

Comme et partout en l'Asie centrale, l'affirmation du féodalisme à Goure était accompagnée par la lutte des classes acharnée.

En 907 il y avait une insurrection nationale karmates et mazdakites dans la arrondissement de Gerat et à Goure. Nizom al-mouk (XI s.) écrit de cela ainsi : «Dans les pays situés au pied des monts de Gour et Gardjistan il avait une certaine personne, qui appelle Bou-Bilal chez lui se réunissent les gens de tout état... La quantité incalculable de gens d'arrondissement de Gerat et des alentours vont à lui, prête serment à lui; leur nombre plus de dix mille gens... Les Révoltés se sont montrés au pied des montagnes de Gerat, ils ont annoncé ouvertement la foi des hérétiques et karmates, surtout ils étaient les bergers et les agriculteurs»³. L'insurrection était cruellement réprimée par les troupes d'Ismail Samanide. Les sources on dit que les insurrections semblables éclataient dans de différentes places de Gour plusieurs fois.

A la fin de Xi siècle à Goure il a établi la relation féodal. Dans la seconde moitié du Xi s. et dans la première moitié du 12-ème s., le prince de la région de Mandeché la maison de Sour étendit leur pouvoir à l'ensemble de Gour. Au milieu du XII s., l'Etat féodal de Gourides était formé⁴.

Les princes de Gour étaient obligés de reconnaître pour les temps nominalement l'autorité suprême Gaznevides, mais pendant plusieurs décennies luttait avec eux.

On s'étant servi de l'affaiblissement de l'État Gaznevides, les princes de Gour ont restauré leur indépendance. Pendant son gouverneur Koutb ad-Din Makhmoud Gouride possédait déjà la force considérable. C'est pourquoi le Bakhram-schah (un des derniers sultans de gaznevides), ayant eu peur l'effort de Gouride et la popularité de Koutb ad-Din de Makhmoude, avec la tromperie on l'a attiré à Gazna, a mis en prison, et ensuite a empoisonné.

Cependant le Bakhram-chah ne réussit pas à soumettre Gour. Entre le Bakhrom-chah

¹ Houdoud al-Alam, 1930, l. 21 b.

² Voir chez F.Engel's sur deux chefs chez les iroquois dans les conditions de la démocratie militaire (K.Marx et F.Engel's, Comp., t. 21, p. 96, 129).

³ Nizam al-mouk, 1949, p. 218-219

⁴ Bosworth S. E. 1961; 1968 a, p. 159-166; Masson V. M, Romodin V. A, 1964, p. 255-265

Gaznevide et les frères de Koutb ad-Din il y avait quelques batailles acharnées, auxquelles le Bakhram-chah essayait invariablement la défaite. Dans la dernière bataille le sultan Ala ad-Din de Gourid a détruit les troupes du Bakhram-chah, et Bakhram-chah était obligé de enfuir. Gazna était détruite par Ala-ad-Din (en 1150-1151).

Mais la lutte entre Gaznevides et Gourides sur cela ne s'est pas achevée. En 1186/87 dans une des batailles de Gourid Giyas ad-Dine de Moukhammad, le neveu d' Ala ad-Dine a fait prisonnier le dernier Gaznevide, le régent Lakhor Khousrav-malik, était expédié à la capitale de Gour Firouzkoukh. Alors la domination Gaznevide était entièrement supprimée. Ayant pris le dessus de Gaznevides, les Gourides sont devenus les régents du grand État, les limites de qui ils bientôt ont élargi considérablement par les conquêtes ultérieures. Le noyau de leur État était Gour.

Les sultans de Gourides représentaient une grande force. Ils avaient dans leur disposition la troupe considérable comprenant les milices populaires de race. En outre ils se servaient du soutien de la noblesse Tadjike féodale des régions de montagnes de Badakhchan et la piscine de l'Oxus. À la fin de XII à l'Etat des Gourides sont adjoint aux régions du sud du Tadjikistan actuel et de l'Ouzbékistan, en particulier les régions de Vakhch, Tchaganian, Chougnan, Vakhan.

En 1152-1206 c'était la période la plus vive de l'histoire de l'État des Gourides. À cette époque on observe ici une grande montée économique et culturelle. Cependant cette montée se prolongeait peu de temps : s'est fait sentir le retard de Goure en comparaison d'autres régions de l'Asie Centrale.

Les Seldjoukides et Nizam al-moulk

La bataille à Dandenakan, passé en 1040 et décidant du destin de l'État de Gaznevides, a amené à ce que Seldjoukide ont pris entièrement Khorassan¹.

Après cette victoire Togroul-bek Seldjoukid (en 1040-1063) s'est annoncé lui-même le sultan et, ayant laissé à Khorasane son frère, a déplacé la troupe vers Gourgane. Pour un terme très court il a pris non seulement Gourgane, Tabaristan, Khorasm et l'Azerbaïdjan, mais aussi la partie des régions occidentales de l'Iran actuel. En 1055, il a pris aussi la capitale abassides les khalifes Bagdad et a proclamé lui-même officiellement le sultan de l'État Sel'djoukides. Après cela Togroul a gagné Kerman et la Perce et a cassé les troupes du Byzance dans le Caucase.

Après la mort de Togroul sur le trône est entré son neveu Alp - Arslan (en 1063-1072), qui a élargi considérablement les possessions de l'État de Seldjoukides. Alp-Arslan a pris certains terrains de Transoxiane. Il a infligé aussi une grande défaite à l'empereur byzantin Roman de IV Diogen.

Pendant le gouvernement de Djalal ad-Dine du Malik-schah (en 1072 1092) l'État Seldjoukides occupait le territoire des bords de la Méditerranée à l'ouest jusqu'aux frontières de l'empire Chinois à l'est. Cependant après la mort du Malik-schah la puissance Seldjoukides s'est désagrégée en réalité sur quelques possessions indépendantes et les états.

À XII s. la capitale de l'État Seldjoukides se trouvant sous l'emprise de Sandjar (en 1118-1157), était Merv- un grand centre industriel et commercial, les circonscriptions de qui étaient assurées par le système développé d'irrigation. Merv était aussi un des plus grands centres intellectuels de ce temps. Ainsi, Yakoute écrivait : «Quand je le quittais (c.a.d.Merv-B.G.), Il avait dix bibliothèques deduction tels que je ne voyais pas dans le monde semblable et l'abondance des livres et la supériorité des livres se trouvant à eux»².

¹ Bartold V.V., 1963 v, p. 569-583. Zakhoder B.N. 1945. L'histoire ultérieure Sel'djoukides est en détail exposée dans le travail : Bosworth S. E., 1968 a.

² Yacoute, t. IV. P. 509.

Le niveau de culture les nomades-seldjoukides étaient plus bas que des peuples vaincus par eux c'est à dire Transoxiane et Khorassan. Tels que les régents Seldjoukides, comme Togroul et Alp-Arslan, étaient même illettrés. Un finalement grand rôle dans l'appareil gouvernemental Seldjoukides ont commencé à jouer les hommes politiques des Perses, les Tadjiks, les turks attachés au sol etc. Comme toujours dans tels cas, les conquérants ont été influencés du côté de vaincu, mais les peuples plus culturels.

L'homme d'État éminent de la période Seldjoukides était l'originaire de Khorasan Abou Ali Khasan ibni Ali ibni Iskhak, au courant de presque 30 ans (1063-1092) était vizir à l'époque d'Alp-Arslan et le Malik-schah. Il se servait de l'autorité illimitée à la cour de ces souverains, particulièrement chez Malik-schah, et a reçu le titre «Nizam-al-mouk» («l'Installation de l'État»). Nizam al-mouk était un homme sage et cultivé. Dans l'organisation de la gestion du pays il s'appuyait sur la pratique de la période Samanides et aspirait à ressusciter ses traditions culturelles.

Dans une grande mesure grâce à l'activité de Nizam al-mouk était réglé le gouvernement de l'État Seldjoukides. Toutes les sources historiques affirment unanimement que le temps de gouverner de Seldjoukide était jusqu'à un certain point la période du développement de paix et la montée de l'économie féodale et le commerce. Les villes sont construites et a été multiplié des artisans dans les ateliers organisés.

Cependant la position des masses laborieuses auprès de Nizam al-mouk restait extrêmement lourde. Aux fins de la lutte avec le pillage impétueux par le seigneur féodal des paysans que diminuait en fin de compte les revenus de l'État, Nizam al-mouk était obligé de proposer aux régents Seldjoukides la série des actions limitant un arbitraire des chefs d'armée et les lots (une espèce de l'impôt) pour ne pas mener le peuple à la ruine totale et par cela ne pas saper la domination du seigneur féodal eux-mêmes.

Nizam al-mouk prenait les mesures énergiques pour obtenir la centralisation de la gestion. Sans création de l'appareil de fonctionnaire, sans présence des gens compétents c'était impossible.

Nizam al-mouk était le partisan ardent de l'organisation des établissements d'enseignement supérieurs théologiques - les médersas. Tels établissements d'enseignement ont reçu en l'honneur de cet homme d'État le nom "Nizamiya"; ils étaient ouverts dans plusieurs villes, y compris à Bagdad, Nichapour, Gerate, Balkh, Merv et etc. Le Programme d'enseignement du "Nizami" de Bagdad insérait à côté de l'étude du Coran, le hadith et d'autres disciplines scolastiques, aussi la jurisprudence, la langue arabe et la littérature, les mathématiques etc. La Médersa devaient élever les représentants de l'état de fonctionnaire dans l'esprit de l'orthodoxie musulmane et amener au groupement étroit et la fusion de l'état bureaucratique avec la clergé musulmane. En outre les ressortissants de la médersa devaient réaliser le contrôle religieux sur les masses du peuple, en les détournant de ismailisme¹.

Nizam al-mouk prenait aussi les mesures pour le développement du commerce extérieur, en obtenant la suppression des taxes excessives freinant.

Certains historiens représentent Nizam al-mouk presque pas le militant pour le bien du peuple. Bien sur il n'était jamais. Si certaines de ses actions limitaient un arbitraire des chefs d'armée et le seigneur féodal, s'il se souciait de la création de la médersa, tout cela se faisait pour affermir la puissance Seldjoukides, augmenter l'entrée des revenus au trésor public.

Le renforcement du système ikta (espèce d'impôt) prévoyait avant tout les intérêts de l'aristocratie des turks seljoukide. Grâce à ce système le revenu principal de l'État se trouvait dans les mains des membres de la famille de sultan Seldjoukides, chacun de qui possédait la ville ou la région avec l'agriculture développée et dépensait les revenus d'eux pour les besoins personnels. Les autres parents des sultans seldjoukides et les chefs d'armée possédaient aussi

¹ Tritton A.S., 1957, p. 102 et seq.; Makdisi C., 1961; Tibawi A. L., 1962.

les villages entiers et même les régions. Tout cela, naturellement, provoquait le mécontentement du seigneur féodal local, qui avec l'arrivée au pouvoir Seldjoukidov ont perdu la partie considérable des revenus.

Le mouvement des Ismailiens

Le mouvement des ismaéliens ¹ presque à la longueur de quatre cents ans jouait le rôle considérable dans l'histoire de l'Asie Centrale et l'Iran. F. Engels écrivait: « l'opposition Révolutionnaire au féodalisme passe dans tout le moyen âge. Elle se produit, conformément aux conditions du temps, en forme de la mystique, en forme de l'hérésie ouverte, en forme de l'insurrection armée» ². Toutes ces trois formes sont propres de mouvement des ismailiens aux différentes étapes.

À VIII s. les ismaéliens - une petite secte mystique chiite, les partisans du septième descendant Ali et Fatima - l'imam Ismail privé des droits par le père, Djafar Sadik.

À la fin de IX s. à l'époque de l'insurrections karamate³, les ismaéliens réussissent à prendre le pouvoir politique de Maghreb, et la direction de la secte des ismailiens près de deux cents ans était à la tête d'un fort État féodal avec la capitale au Caire (dès 974) - le califat Fatimids.

À X - XI siècles ismailisme en forme de l'hérésie résistant à l'Islam orthodoxe de sunnite, se répand largement à tout le Moyen-Orient, particulièrement en Asie Centrale et l'Iran. Les ismaéliens, en utilisant la philosophie grecque, développent le système entier des doctrines rationalistes, attirent vers eux les intellectuels, plusieurs éminents hommes d'État et les penseurs. À Khorassane et Transoxiane éloignés de l'Égypte pour des mois de la voie caravannier, les khalifes Fatimides sont annoncés par les régents, «qui rempliront la terre de la justice», et plusieurs croient cette ruse des prédicateurs ismailiens.

À la fin de XI s. les ismaéliens de l'Asie Centrale et l'Iran ont rompu de califat Fatimids allant à la décadence. En tête d'eux est devenu Khasan ibn Sabbakh (en 1054 - 55 - 1124). À Isfakhane, en région de Kazvin et d'autres régions a éclaté l'insurrection nationale. On crée un petit l'État des ismailiens avec le centre à la forteresse Alamout. En s'appuyant sur une série de forteresses prises par eux, les ismaéliens forment une forte organisation secrète terroriste dirigée contre des régents seldjoukides. Ils reçoivent la gloire des terroristes adroits et courageux. Les hommes de qualité craignent tellement le poignard des ismailiens que porte constamment sous les vêtements de la cote de mailles.

En octobre 1092 par les ismaéliens était tué Nizam al-moul'k. Par la suite ils réussissent à intimider le sultan Sandjar, de sorte qu'il a refusé la marche contre la forteresse d'ismaéliens.⁴

Il est naturel que le mouvement ismailien passant au X - XIII siècles dans la société féodale avec son entrelacement bigarré des états et les classes, ne pouvaient pas être homogènes sous la relation de classe. Par la force principale «les guerres zindjes» et les insurrections karamates étaient d'abord les Noirs-esclaves, ensuite les paysans-metayers et les tribus bédouines nomades. Cependant les conquêtes de cette période étaient utilisées par la noblesse - esclavagiste à l'État des karmates du Bahrayn et féodal en Égypte sous le pouvoir Fatimides. Dans tout le mouvement ismailiens de IX-XI de siècles il faut distinguer l'élément national paysan, l'élément des couches inférieures de la ville de la politiciaillerie du groupe

¹ Sur ismailisme voir plus en détail : Belyaev E. A., 1957; Bertel's A.E., 1959; Petrouchevsky I.P., 1966.

² K. Marx et F. Engels. Comp., t.7, p. 361.

³ Sur les ismailiens et les karamates voir ; Stern S.M., 1961-1962.

⁴ La conquête Mongole a porté à l'État d'ismaéliens le coup écrasant. En 1256 Alamout est tombé, et le chef des ismaéliens de Khourchakh était tué. Après cela les ismaéliens ne réussissent pas déjà à venir quelque part à la domination politique. Jusqu'à nos jours en Inde et d'autres pays s'est gardée fermée la secte religieuse d'ismaéliens, (Selon l'histoire médiévale les mouvements d'ismaéliens et leurs États il y a beaucoup d'études, voir, en particulier : Hodgson M. G. S., 1955; Lewis B., 1966; Hodgson M G.S., 1968.)

dirigeant aristocratique trompant constamment le peuple.

Dans le mouvement ismailiens il y avait des divers courants. Aux périodes des insurrections, à qui prenait part le grand public des paysans et les pauvres municipaux, apparaissaient les slogans mazdakits de l'égalité du bien, la justice, la protestation contre l'oppression. Pendant l'existence les organisations ismailiens comme de la société secrète avec quelques degrés de la dédicace à la théorie ismailisme on enlaçait très habilement la philosophie rationaliste.

La doctrine des ismaéliens était en tout la forme de la protestation contre l'orthodoxie musulmane interdisant à la période des dominations seldjoukides non seulement l'interprétation libre du Coran et les questions théologiques, mais aussi n'importe quelle étude scientifique, même dans la région des mathématiques, l'astronomie, la médecine.

Il faut définir les lignes progressives les idéologies ismailiens de X-XI siècles concrètement-historiquement, au fond de la réalité cruelle de ce temps. Le courage des prédicateurs ismailiens est digne du respect. Ils répandaient "la connaissance", y compris rationaliste, les sciences exactes, malgré les poursuites terribles.

Le rôle ismailisme au IX-XI siècles dans le maintien de la tradition de l'idée avancée était sûr. Non par hasard les plusieurs auteurs musulmans orthodoxes médiévaux (an-Nadim, Abd al-Kakhir Bagdadi, Ibn Khazm, Nizam al-moulk) appellent les ismaéliens comme les ennemis les plus terribles de l'Islam. Les ismaéliens ordinaire, cependant, croyaient naïvement qu'ils «luttent pour la propreté de l'Islam». L'aspiration sous l'aspect «le nettoyage de la religion» passer les idées égalitaires qu' il est caractéristique pour plusieurs hérésies nationales du moyen âge.

LES KARAKHANIDES

L'histoire de l'Asie centrale sous Karakhanides n'est pas étudiée assez. Les sources écrites communiquent seulement les informations fragmentaires sur la marche des événements politiques et l'installation intérieure de l'État de Karakhanides. Les historiens mettaient toujours de grands espoirs de l'étude des pièces de karakhanides. Mais les pièces karakhanides comme la source historique sont extraordinairement complexes et difficiles à l'étude et demandent une grande prudence. Les dernier décennies le numismatisme de karakhanides a fait les succès considérables, ayant permis une série contestable, mais et du tout les questions inexplorées de l'histoire de l'Asie centrale au XI-XII siècles. Cependant pas toutes les nouvelles conclusions et les constructions des historiens et les numismates semblent également convaincantes et prouvé incontestablement, dans ce domaine est prévu encore un grand travail, ou il y a beaucoup de découvertes récentes et la révision de certaines conceptions.

À l'exposition de l'histoire politique Karakhanides nous nous appuyions sur les travaux connus de V.V. Bartolde, qui sont le modèle inégalé de l'analyse critique et la synthèse des nouvelles fragmentaires et souvent contradictoires des sources écrites. Nous utilisions aussi certaines conclusions les plus convaincantes des numismates, permettant de préciser et compléter les données des sources écrites.

L'origine de la dynastie est obscure, ses noms acceptés dans la littérature (Karakhanides, Ilekes est plus rare) tout à fait sous condition et construits par les historiens au XIX s. de deux titres répandus : karakhane et illek. Évidemment, le noyau de l'État de Karakhanides était fait par les tribus turques yagma et chigiles que trouve la confirmation la titulaire précoce de Karakhanides. Les plus hauts titres chez eux d'abord étaient l'Arslan-khan (et «arslan» - le lion est un totem chigile) et le Bogra-khan (et bogra)- le chameau est un totem yagma)¹. Environ au milieu de X s. l'Islam est devenu la religion d'État Karakhanides. Vers le temps de

¹ Hypothèse resumé sur l'origine de la dynastie voir; Pritsak O., 1953, p. 21-22

la conquête de l'Asie centrale la position dominante chez les Karakhanides était occupée par Ali et Khassan Bogra-khan; Khassan Bogra-khan, comme était mentionné déjà, a présidé en 992 la marche sur Transoxiane; Nasr ibni Ali a gagné définitivement cette région. Deux ces familles - les descendants d'Ali (« Alides ») et Khassana du Bogra-khan ("Khassanides") - déjà de la fin de X s. étaient les plus influentes, fort et possédaient de grands lots (apanage).

L'État de Karakhanides en général était partagé à cette époque en plusieurs apanages, les frontières des apanages ne restaient pas invariables, spécifique les souverains possédaient de grands droits, jusqu'à battre la monnaie avec leurs noms. Les menus apanages de possesseurs владетели changeaient les apanages et les suzerains. Les relations vassalite arrivaient parfois à plusieurs degrés. L'histoire politique était saturée des péripéties complexes de la lutte intestine¹.

La prédominance politique était les premiers temps chez «Alides», les descendants d'Ali. Après la conquête de Transoxiane dans leurs mains s'est trouvé le territoire immense : à l'ouest et le sud elle confinait de l'Amou-Daria à l'État de Gaznevides, à l'est Tougan-khan, le frère aîné Nasr, possédait Kachgar. Et les chefs de la dynastie sur cet intervalle de temps étaient aussi de différents représentants de la famille "Alides"².

Cependant on avait désigné très vite les succès et la deuxième famille, c.a. d. "Khassanides", qui ont commencé à serrer "Alides" de l'est. Selon les données monétaires, Yusuf Kadyr-khan, le fils Khassan du Bogra-khan, vers en 1005 a pris déjà Kachgar, ayant évincé de là Tougan-khan³.

Au fur et à mesure la famille "Khassanides" s'est renforcée tellement que notamment après la mort des fils d'Ali lui a passé le titre honorifique et de hauts titres des chefs de la dynastie. Dès 1026/27 Yusuf Kadyr-khan est considéré comme le chef Karakhanides, à titre de tel il se produisait et aux relations diplomatiques avec d'autres États. Après sa mort (en 1032) son fils Soulejman a accepté le titre de l'Arslan-khan et étant considéré chef Karakhanides. Le centre de son apanage (ou bien destin) personnel il y avait des villes de Balasagoun et Kachgar. Son frère Moukhammad qui a accepté deuxième selon l'importance le titre du Bogra-khan possédait Isfidjabe et Taraze⁴. Donc, les succès de cette famille se sont exprimés non seulement dans la reconnaissance formelle de leur domination dynastique. Graduellement ils sont de plus en plus serraient "Alides", prenaient toutes les nouvelles régions. Même Fergana - la possession traditionnelle "Alides" (la capitale de Nasr ibni Ali, le conquérant Transoxiane, il y avait une ville d'Ouzgend de Fergana) - s'est trouvée dans la sphère d'influence Yusuf Kadyr-khan et particulièrement ses deux fils - Soulejman de l'Arslan-khan et Moukhammad du Bogra-khan⁵.

Transoxiane gagné par Nasr ibni Ali, maintenant s'est écarté aussi a "Khassanides". Boukhara et en général tout Transoxiane central encore jusqu'à 1025 étaient pris par Ali-tegin, le frère d'Yusuf Kadyr-khan⁶. Entre les frères il n'y avait pas la paix et l'accord, Kadyr-khan, évidemment, craignait le renforcement d'Ali-tegin. Le souverain gaznevide Makhmoud

¹ Les questions titularité et de hiérarchie féodale, ainsi que toutes les autres données numismatique pour les débuts de l'histoire des Karakhanides sont examinées de manière plus approfondie dans les travaux ; Vasmer R., 1930 ; Pritsar O., 1950 ; Pritsar O., 1953 ; Fedorov M.N., 1965

² Cependant, il n'y a pas de consensus parmi les savants sur lequel des fils d'Ali et pour quelle période de temps a été considéré comme le chef de la dynastie et était le détenteur de la plus haute titulaire. La difficulté à résoudre ce problème, bien sûr, réside également dans le fait que la place formelle dans la hiérarchie féodale et le pouvoir et l'influence réels ne coïncidaient souvent pas, ce que certains chercheurs oublient.

³ Vasmer R., 1930, p.93-94; Davidovitch E. A., 1968 a, p. 70-71. V.V. Bartold (1963 b, p. 343) ces monnaies étaient connues c'est pourquoi elles ont une autre, une date plus tard.

⁴ Bartold V. V., 1963 b, p. 357.

⁵ Markov A. K., 1896, p. 246, 256, № 348, 401; Vasmer R., 1930, p. 95; Davidovitch E. A., 1968 b, p. 69 - 74 et la tab., 1-2.

⁶ Appartenance d'Ali-tegin à la famille de "khassanides" a été établie O. Pritsak (Pritsak O., 1950, p. 216-224)

craignait de cela. C'est pourquoi ils ont fait en 1025 la marche commune sur Transoxiane¹. Le rendez-vous de deux souverains célèbres de ce temps, accompagné par les accueils pompeux et l'échange pour les riches cadeaux, s'est achevé par la décision d'enlever Transoxiane de Ali-tegin (au profit Kadyr - khan), ainsi que s'apparenter. Les deux décisions n'étaient pas réalisées. Mahmoud a trouvé dangereux tellement d'intensifier Kadyr-khan, Ali-tegin gouvernait encore longtemps Transoxiane, a accepté le titre pompeux «Tamgatch le Bogra-khan»² et était tout à fait indépendant des parents. Il est curieux que Gaznevides et par la suite craignaient beaucoup d'Ali-tegin. À la cour de Gaznevides il est considéré comme l'adversaire dangereux, perfide et rusé, contre qui il fallait protéger avec vigilance les régions frontalières de l'État. C'est pourquoi Masoud Gaznevide a décidé de se délivrer d'Ali-tegin, pour quoi en 1032 sur sa demande khorezmchah Altountache a fait la marche a Transoxiane. Ali-tegin a laissé Boukhara des considérations tactiques. Bien que la ville soit prise Altountache, la bataille principale avait lieu dans une autre place. Altountache était mortellement blessé avec Ali-tegin ils étaient obligés de conclure l'accord, et la troupe khorazmien est partie de Transoxiane

Ali-tegin ne laissait pas l'intention de reconquérir de Gaznevides certains les possessions auprès de Amou-Daria. Il a trouvé l'allié : en la personne de nouveau khorezmchah Kharoun offensé par Gaznevideaes. La marche commune était déjà réalisée après la mort d'Ali-tegin (en 1034) par ses fils. Ils ont pris la région de Tchaganian, ont assiégé la ville de Termez, mais étaient obligés de revenir à lui-même, non soutenu la troupe khorezmien, puisque khorezmchah Kharoun était tué. Par la suite les relations entre les fils d'Ali-tegin et Masoud Gaznevide étaient réglées extérieurement.

Pour toute cette période assez de longue durée des grands succès politiques "Khasanides", quand notamment ils possédaient les régions occidentales et orientales de l'État Karakhanids, sur "Alides" presque de rien on ne sait pas des sources écrites. Les pièces montrent que Moukhammad et Ibrakhim, deux fils Nasr (conquérant Transoxiane), étaient seulement spécifiques possesseurs de petites régions, et en outre comme les vassaux de quelques membres plus considérables de la dynastie. D'abord dans la meilleure position il y avait Moukhammad ibni Nasr (selon les sources écrites connu comme Ajn ad-Daoula). Il possédait les villes séparées et les régions à Fergana, le plus souvent Ouzgende (une ancienne capitale de son père), parfois Akhsikete, Khodjente, plus tard la Cuba. Mais presque toujours sur ses pièces est plus haut que son nom était mentionné de son suzerain³.

Dans les années 40 de XI s. la place la plus visible à l'arène politique occupe Ibrakhim ibni Nasr. Dans la jeunesse il portait le titre modeste de la Bouri-tegin, avait une petite possession, et ensuite même a été fait prisonnier par les fils d'Ali-tegin. De la captivité il courait chez son frère à Ouzgende, ne s'est pas bien entendu avec celui-ci, a recueilli la troupe et en 1038 est entré dans les régions de Khouttalan et Vakhch, et puis à Tchaganian. Bien que toutes ces régions se trouvent dans la sphère d'influence de Masoud Gaznevide, dernier, occupé par la lutte avec Seldjoukides, était obligé de se réconcilier avec l'apparition de la Bouri-tegin dans ses possessions. En outre il comptait que l'hostilité entre la Bouri-tegine et les Karakhanides de transoxianes (les fils d'Ali-tegin) l'assurera de cette partie et délivrera de la lutte sur deux fronts.

Mais les régions auprès d'Amou-Daria étaient pour la Bouri-tegina seulement la place d'armes. D'ici il a commencé la conquête de Transoxiane et il a réussie rapidement a cela. Non par hasard après les premiers succès dans la lutte avec les fils d'Ali-tegin il a changé titulaire :

¹ Sur cette marche et ses conséquences politiques voir plus en détail ; Bartold V. V, 1963b, p. 344 etc.

² Appartenance de ce titre d'Ali-tegine (et non son suzerain, comme croissait V.V.Bartold) il a prouvé d'une manière convaincante R.Fasmer (voir, Vasmer R., 1939, p. 96-97).

³ Davidovitch E. A, 1968 b, p. 67-74.

au lieu du titre modeste de la Bouri-tegin il a accepté le titre pompeux de Tamgatch Bogra-khan¹ (qui jusqu'à lui à Transoxiane portait Ali-tegin), ainsi qu'un autre titre très honorable de Mouajid al-adl', qui jusqu'à lui portaient son père et le frère. Vers 1041 il a appris déjà tout Transoxiane. Masoud Gaznevide, tout à l'heure devant cela dans la bataille à Dandenkane (en 1040) essuyant la défaite cuisante de Seldjoukides, s'est réconcilié avec Ibrakhim ibni Nasr et même entendait encore plus l'encourager avec le but de retrouver en sa personne du bon allié.

Ibrakhim Tamgatch Bogra-khan passait la politique étrangère tout à fait indépendante et ne reconnaissait pas oriental Karakhanides son suzerains. À son époque à Transoxiane a pris une forme définitivement l'État indépendant de Karakhanides avec sa capitale Samarkande². Bientôt (au début de la deuxième moitié de XI s.) Ibrakhim ibni Nasr a pris Fergana, qui se trouvait jusqu'à cela dans la sphère d'influence orientale de Karakhanides.

La politique intérieure d'Ibrakhim du Tamgatch-khan est extraordinairement intéressante. Si on croit les récits amenés dans les sources, Ibrakhim le Tamgatch-khan sauvegardait quelque part, le calme et les besoins des sujets et était très populaire au peuple. Particulièrement sévèrement il punissait toute atteinte sur la propriété. Dans les sources sur ce compte il y a une série de récits. Les brigands ont écrit une fois sur les portes de la citadelle de Samarkand : « nous sommes semblables à l'oignon : plus nous coupent, plus nous poussons ». Ibrahim Tamgatch-khan ordonnait d'écrire : « Je me trouve ici à la façon du jardinier; combien vous poussiez, je vous arrache ». Il réussit à cesser le cambriolage dans l'État. Il suivait aussi que les prix de marché n'augmentent pas. On amène un tel récit curieux. Une fois les bouchers ont demandé d'augmenter le prix de la viande, en proposant pour cela au trésor de 1000 dinars. Le khan a accepté, a pris l'argent, et a interdit à la population d'acheter la viande. Les bouchers ont payé encore une fois à la restitution des anciens prix³.

Selon les données numismatiques il est devenu connu⁴ qu'il passait d'autres actions pour l'amélioration des conditions du commerce. Par exemple, à Fergana jusqu'à lui la base de la circulation monétaire était faite par les pièces nommées les dirhams, mais elles n'avaient pas d'argent, ils étaient alliés (ou bien fondu) du plomb et du cuivre. En outre ils étaient d'une telle différence de taille et de poids que marchait non par pièce, mais sur le poids qu'embarassait beaucoup le commerce monétaire. Ibrahim a supprimé ces pièces et a introduit à Fergana des dirhams de la forme juste ronde, de l'alliage de l'argent et le cuivre : Ses pièces ont créé à la fois les conditions plus favorables pour le commerce monétaire.

Une telle semblance de l'action bien que n'affaiblissent pas le joug féodal, mais empêchaient son augmentation. Dans les conditions de l'État féodal et c'était le phénomène assez progressif.

La même politique dans quelque mesure était continuée par Chems-al-mouk Nasr, Khizr et Ahmad, deux fils et le petit-fils Ibrakhim du Tamgatch-khan.

Les relations entre ces souverains karakhanides et le clergé sont intéressantes et encore n'a pas analysé la page de l'histoire de l'Asie Centrale. Mais cette question doit examiner comme

¹ la question sur l'appartenance du titre de Tamgatch le Bogra-khan sur ce segment a non formel, et la signification de principe : c'est la question sur le temps et les voies de l'addition de l'État de Karakhanides indépendant à Transoxiane. V.V. Bartold (1963 b, p. 367) et R.Fasmer (Vasmer P., 1930, p. 97-98) croyaient que ce titre appartenait aux suzerains de la Bouri-tegin (cependant à titre des suzerains ils appellent de deux différentes personnes), O.Pritsak (Pritsak O., 1950, p. 222, 224) a fait la supposition, et E.A.Davidovitch (1970 b) a prouvé que ce titre appartenait à lui-même Bouri-tegine (c.a.d. le dernier ne se reconnaissait pas du tout pour le vassal oriental Karakhanides) et était accepté par lui pas plus tard en 1040, encore jusqu'à la conquête définitive de Transoxiane.

² La conception de régime extérieure O.Pritsak (Pritsak O., 1950, p. 227-228) sur l'indépendance de Fergana à la tête avec Moukhammad ibn Nasr, sur le temps et les voies de la formation de deux États Karakhanides - Occidental avec le centre à Ouzgende et Oriental avec le centre à Balasagoune se trouve en contradiction complète avec les faits (voir Davidovitch E A, 1958 6, p. 67-75).

³ Bartold V.V., 1963 b, p. 374-376.

⁴ Davidovitch E. A., 1968 6, p. 76.

la partie, le groupe dans leur politique intérieure. Ibrakhim Tamgatch-khan, et d'autres souverains appellent les sources comme les musulmans zélés, les gens pieux, avec un grand respect rapportant vers la clergé et ses représentants particulièrement séparés. Néanmoins au règne de presque chacun de ces souverains il y avait des grands conflits notamment avec la clergé, accompagné même par les supplices et les meurtres.

O. G. Bol'chakov a noté que "les sujets", qui poursuivait, par exemple, Ahmad et à qui il confisquait le bien, est un groupe dirigeant de la société féodale. Il n'est pas moins essentiel qu'en commun avec la clergé est sorti également le groupe dirigeant féodal et également des nomades¹. Il n'y a pas de raisons de trouver comme l'idéalisation simple l'affirmation des sources sur une grande popularité dans le peuple de certains de ces khans, sur la gloire affirmée après eux des souverains justes et etc.

Après ces faits dépareillés sont visible la politique intérieure orientée. Évidemment, ces khans karakhanides aspiraient aux États centralisée Karakhanides d'Asie Centrale. Naturellement, le seigneur féodal-nomades, et mécontent par le renforcement du pouvoir de khan de la clergé est devenu leurs adversaires. La confiscation du bien dans les conditions d'une telle lutte était une des méthodes de l'affaiblissement économique des adversaires politiques.

Si Ibrakhim Tamgatch-khan a élargi les limites de l'État par l'adjonction de certaines régions, mais ses héritiers de politique extérieure et les affaires militaire se sont trouvés moins chanceux. D'une part, déjà sous Chems al-mouk Nasr on leur a pressé les Karakhanides orientaux. Fergana s'est écartée de nouveau vers eux, et la frontière entre deux États Karakhanides a passé par Khodjent; d'autre part, notamment sous ces souverains de Sel'djoukides ont entrepris les incursions et les marches d'abord sur les régions séparés peripheries de l'État de Karakhanides, et ensuite sur Transoxiane centrale². Finalement en 1089 Malik-chah Sel'djoukide a pris Boukhara, et puis la capitale Samarkand. Cependant les Sel'djoukides n'ont pas supprimé la dynastie Karakhanides: ils se sont contentés de ce qu'intervenaient activement dans leurs affaires et fixaient les khans du nombre des membres de la dynastie Karakhanides. Le seul conflit sérieux s'est passé en 1130 entre Karakhanides Arslan-khan et Seldjoukides par le sultan célèbre Sandjar. Environ en 30 ans jusqu'à cela, en 1102, un des Karakhanides d'oriental a pris Transoxiane et même a avancé aux possessions Sel'djoukides, mais est mort dans la bataille avec le sultan Sandjar. Après cela le sultan Sandjar a mis au trône de l'arrière-petit-fils Ibrakhim du Tamgatch-khan Moukhammad II Arslan-khan. Le dernier gouvernait environ 30 ans et s'est rendu célèbre pour l'activité de construction. À lui, comme ses prédécesseurs, il fallut lutter avec la clergé. Quand à la suite du complot de la clergé on tuait son fils et coregent, il s'est adressé de l'aide au sultan Sandjar. Sanjar avec une grande troupe s'est approché de Samarkand, mais l'Arslan-khan n'avait pas besoin déjà de son aide, puisque a réussi à faire justice des adversaires. Selon les témoins des sources, il même a envoyé secrètement les assassins à Sandjar. D'une manière ou d'une autre, Sandjar a pris Samarkand, a déplacé l'Arslan-khan et par la suite fixait de nouveau khans, qui étaient ses sujets fidèles, mais gardaient l'indépendance dans les affaires intérieures.

Les karakhanides et les karas-chinois

Au début du deuxième quart de XII s. le nombreux peuple kidane a gagné Sept rivières (Semiretche) avec la ville de Balassagoune et a fondé l'empire immense de nord-est jusqu'à la rivière d'Enissei. Puis ils ont adjoint toutes les autres possessions orientales Karakhanides et ils ont commencé à menacer occidentale, c.a.d. les Karakhanides de Transoxiane. Chez les auteurs musulmans écrivant des événements de ces années et les succès politiques kidaneis, ce peuple

¹ ITN, v. II,1, p., 239.

² Plus en détail sur ces événements voir; Bartold V.V., 1936 b, p.379 et d'autres

a reçu le nom le kara-chinois¹.

En 1137 les karas-chinois près de Khodjent ont détruit Makhmoud Karakhanide. Mahmoud était une personne fidèle du sultan Sandjar même sur les pièces mentionnait son nom à titre du suzerain. Mais le sultan Sandjar ne pouvait pas aider cette fois Makhmoude, puisque il était occupé par la lutte avec Khoresm. À vrai dire, le kara-kitai dans ce cas ne se sont pas approprié leur victoire.

Mais il n'a pas passé quelques ans, comme dans la bataille décisive les kara-kitais ont infligé une telle défaite à la troupe unie de Makhmoud Karakhanide et les Seldjoukides du sultan Sandjar, qui est devenue l'étape dans l'histoire de toutes ces trois dynasties. C'était le 9 septembre en 1141 dans la steppe Katvane près de Samarkand. Les troupes Seldjoukido-Karakhanides étaient tout à fait cassées, le sultan Sandjar et Makhmoud ont reculé. Les kara-chinois ont occupé Boukhara et tout le Transoxiane central.

Le rapport des forces politiques en Asie centrale a changé. Le kara-chinois, à la façon de Seldjoukides, n'ont pas supprimé la dynastie Karakhanides, désormais Karakhanides sont devenus les vassaux de kara-chinois. Les karakhanides devaient payer le tribut gourkhane - le chef de l'État de kara-chinois. Le sultan Sandjar occupé par la lutte avec khorezmchah Atsyz (qui était activé beaucoup après la bataille Katvan et la défaite de Sandjar), même il ne tentait pas de lutter avec le kara-chinois et restaurer l'influence ancienne à Transoxiane. Les karas-chinois ne mêlaient pas dans les affaires intérieures de Karakhanides, leur capitale restait la ville de Balasagoun. Dans l'État Karakhanides il y avait une situation suivante. Après la bataille dans la steppe Katvan à Samarkand un certain temps gouvernait le frère évadé du Makhmoud Karakhanide, à cette époque Fergana se trouvait sous les mains de la famille "Khassanides", c.a.d. les Karakhanides orientaux. Cependant de la deuxième moitié de XII s. (en 1156) la famille des Karakhanides de Fergana a pris solidement Samarkand. Désormais après une longue interruption de Transoxiane s'est trouvé de nouveau sous les mains de la branche orientale Karakhanides qui a uni sous le pouvoir les deux régions les plus riches Transoxiane central et Fergana. Il est nécessaire de marquer cependant que Transoxiane central et Fergana dans la deuxième moitié de XII s. et au début de XIII s. sont restés en réalité deux grands apanages (ou bien destins) indépendants par-devers de différents membres d'une famille. Samarkand (le centre du premier) et Ouzgend (le centre deuxième) systématiquement, abondamment et indépendamment l'un de l'autre les pièces frappaient, chaque ville de la part de spécifique possesseur, d'habitude avec un titulaire pompeux. Et quand même Samarkand est considéré simultanément comme la capitale de tout l'État, et le possesseur spécifique de Samarkand était le chef nominal de la dynastie, cela s'exprimait dans ce que les titres de souverains de Samarkand étaient plus hauts que les titres souverains de Fergana².

En outre, à cette époque, absolument, existaient les plus petits vassal spécifique souverains, mais leur poids politique n'était pas déjà comme de XI s. Il indique la rareté des pièces de XII et le début de XIII, ciselées, comme au XI s, avec les noms spécifique de souverains. L'État de siège occupaient seulement les possesseurs de Boukhara, une sorte de dynastie des représentants de la clergé supérieure. Ils portaient le titre "sadr-djakhan" - «le pilier du monde», occupaient d'abord les fonctions supérieures spirituelles dans la ville, et puis ont commencé à intervenir très activement dans les affaires de la gestion. Les plus influents d'eux non seulement dirigeaient en réalité Boukhara, mais même et occupaient formellement la fonction des régents de la ville. Leurs relations avec Karakhanides de

¹ Sur les karas -chinois et leurs relations avec Karakhanides voir : Bartol'd V. V., 1963 a, p. 48 et d'autres; 1963 b, p. 386 et d'autres.

² Sur Fergana et Transoxiane dans la deuxième moitié de XII s., sur la chronologie et la généalogie des chefs de la dynastie (spécifique possesseurs de Samarkand) et spécifique les souverains de Fergana voir ; Davidovitch E. A., 1957 b, p. 108-119.

Samarkand étaient assez complexes. En reconnaissant l'autorité suprême des derniers, les sadres (les piliers) parfois frappaient les pièces en leur nom. Parfois le pouvoir à Boukhara passait entièrement à Karakhanides, dans d'autres cas, au contraire, les sadres gardaient une conduite indépendante tout à fait, recueillaient le tribut pour le kara-chinois, s'enrichissaient beaucoup grâce à cela, sans parler de ce qu'ils utilisaient très largement la position pour l'augmentation des richesses par n'importe quels moyens.

Khoresm et l'État Seldjoukides

La victoire le kara-chinois en 1141 a affaibli Seldjoukides. Un autre grand facteur de cette période affaiblissant fortement de Seldjoukides, était l'élévation de Khoresm comme du centre politique.

Le chef de la dynastie khorezmchah Anouch-tegin encore sous Seldjoukide le Malikschah avait nommé le régent de Khoresm. Après la mort d'Anouch-tegin Khoresm était gouverné par son fils Koutb ad-Din Mouhammad (en 1097 - 1127), qui a accepté le titre khorezmchah et on croit comme le vassal dévoué du sultan Sandjar.

Le fondateur original du grand État khorezmchahs on peut compter le fils Koutb ad-Dine Mouhammad - Atsyz (en 1127-1156). Il et ses héritiers, en utilisant chaque opportunité, faisaient tous les efforts pour obtenir l'indépendance de Khoresm de l'État de Seldjoukides. Dans les premières années de gouvernement Atsyz se soumettait au sultan Sandjar et prenait part à ses marches, mais en même temps par voie de la soumission à Khoresm les tribus voisines il devenait de plus en plus puissant. Il réussit à prendre les terrains, qui avaient pour les nomades une grande signification, y compris selon l'aval du Syr-Daria, et la péninsule de Mangytlak.

Ayant affermi la position, Atsyz trois fois (en 1138, en 1141-1142 et, en 1147 - 1148.) insurgeait contre Sandjar, mais supportait une défaite. Enfin au mois de juin en 1148 Atsyz était obligé de déclarer Sandjar la soumission complète de Seldjoukides. Néanmoins il a réussi à préparer le sol pour l'indépendance de Khoresm et la création du futur grand État khorezmchahs (le pouvoir Seldjoukides à Khoresm du milieu de XII s. était sur le fond de nominal)!¹.

Au début de la deuxième moitié de XII s. à Transoxiane et sur le territoire des régions du nord de l'Afghanistan actuel il y avait des événements, la principale raison était la chute de l'État de Seldjoukides. En 1153 contre le sultan Sandjar se sont rebellés les Turks-gouzes (ogouzes), errant à la région Balkhs. La raison de l'insurrection était excessif de l'extorsion des percepteurs des impôts. Après cela les nomades-gouzes ont commencé à faire les incursions sur les régions sédentaires agricoles. Pour les punir, le sultan Sandjar a déplacé contre eux les troupes, a essuyé cependant la défaite et a été fait prisonnier. Après cela les nomades ont commencé sans difficultés à faire les incursions sur les oasis agricoles de Khorasan et sur la partie du sud-est de Transoxiane.

En 1156, après la captivité de trois ans, le sultan Sandjar réussit à se libérer et revenir à la capitale - Merve. Après un an il est mort, et avec lui a disparu la visibilité extérieure de l'existence de l'État de Seldjoukides centralisé. L'Asie Mineure et Kerman ont obtenu l'indépendance encore sous le sultan Sandjar. Après sa mort les possessions indépendantes sont apparues en Perse et en Azerbaïdjan. De dessous du pouvoir Seldjoukides est sorti ¹ aussi Khorassan. Au centre du califat, à Bagdad, le khalif a restauré sa position.

Cette circonstance a affermi encore plus l'indépendance de Khoresm, que s'est dépêché de se servir le fils et l'héritier Atsyz II-Arslan (en 1156 - 1172). II-Arslan est intervenu dans la lutte entre les khans de karakhanide de Transoxiane étant en sous-ordre au kara-chinois, et les troupes de la tribu turque karlikes.

II-Arslan a soutenu les karlikes. En 1158 il est entré avec les troupes khorezmiens sur le

¹ L'exposition de l'histoire de l'État хорезмшахов a donné V.V.Bartol'd (1963 b); voir aussi : Kafesoglu I., 1956.

territoire de Transoxiane et a pris part aux batailles karlouks pour Samarkand et Boukhara. Plus tard il conduisait la lutte avec les gouzes de Khorassan et il a obtenu certains succès. En 1165 il a déplacé les troupes contre Nichapour, en ayant de l'intention de soumettre cette ville, il n'a pas réussi cependant et est revenu à Khorassan. Mais à la situation des discordes constantes intérieures on n'avait rien et penser de l'expulsion le kara-chinois de Transoxiane. En plus, Il-Arslan-doit prendre les mesures vers la protection du territoire personnel. En 1171-1172 les karas-chinois sous ce prétexte qu'Il-Arslan leur envoie inopportunément le tribut, ont déplacé les troupes sur Khoesrm. Il-Arslan réussit à sauver la capitale de l'attaque le kara-chinois seulement au prix de la destruction de la digue sur le Syr-Daria.

Après la mort d'Il-Arslan (en 1172) au trône khorezmchahe est entré son fils cadet Sultan-schah qui a pris le trône avec l'aide de la mère. Le fils aîné d' Il-Arslan - Ala ad-Dine Tekech, le régent d'un des régions de Khoesrm, s'est adressé au kara-chinois avec la demande de lui aider à prendre Khoesrm; pour cela il s'est engagé à leur payer le tribut annuel. La même année il avec l'aide le kara-chinois a pris Khoesrm. Le Sultan-schah a pris la fuite.

Étant devenu le souverain de Khoesrm et ayant affermi la position, Ala ad-Dine Tekech (en 1172-1200.) a refusé le paiement du tribut au kara-chinois et exécutait leur ambassadeur qui est arrivé à Khoesrm pour la collecte des tailles. Ayant appris cela, Sultan-schah s'est dépêché à son tour vers le kara- chinois avec la demande de lui aider à renverser de Tekech.

Les kara-chinois, en souhaitant recevoir le tribut de Khoesrm, sont partis contre Tekech, mais Tekech, ayant inondé les chemins, a embarrassé extraordinairement le déplacement de la troupe de kara-chinois. En outre les espoirs du Sultan-schah et les karas-chinois lever contre Tekech la population de Khorezme ne se sont pas justifiés. Les karas-chinois étaient obligés de revenir à la capitale, ayant laissé à la disposition du Sultan-schah un détachement. Avec ce détachement il a avancé sur Khorassan et, ayant cassé les forces militaires des nomades-gouzes locaux, et il a occupé Merv, et dans un certain temps a pris aussi Serakhse et Tous.

Après une mauvaise arrivée le kara-chinois, Tekech a affermi considérablement son pouvoir. Ayant fait quelques marches fructueuses sur Transoxiane et Khorassan, il a occupé une série de grandes villes et les villages. En juin 1187 il est entré à Nichapour, et en 1193, après la mort du Sultan-schah, a pris Merv.

Presque simultanément avec cela Tekech a reçu la possibilité d'intervenir dans la vie intérieure politique de certaines régions de l'Iran. Le sultan Seldjouks Togroul II aspirait à prendre en main le gouvernement de l'Etat, ayant accordé au khalife administrer seulement les affaires religieuses. Le khalife abbasside Nasir (1180-1225) n'est pas allé à cela. Dans la lutte allumée il s'est adressé à Tekech de l'aide. Tekech, sans manquer si l'opportunité, a déplacé les troupes contre Togroul, en mars 1194 l'a cassé et a occupé Khamadan. Cependant Abbasides ont reconnu vite que khorezmchah est beaucoup plus dangereux pour le califat Arabe, que le sultan Seldjoukides. C'est pourquoi le khalife Nasir par son vizir a proposé Tekech de faire le cérémonial de cour prescrit par le califat. Cela signifiait que Tekech doit accepter sur la soumission au khalife d'abbassides ainsi que dans les affaires religieux et administratives. Tekech a rendu le messenger du khalife avec la réponse grossière.

En juin 1196 entre les troupes khorezmchah et les forces militaires du khalife il y avait une bataille acharnée mais est terminée par la victoire des khorezmches. Malgré cela, le khalife a demandé à Tekech d'évacuer les troupes des provinces occidentales de l'Iran et reculer à Khoesrm! À ce Tekech a répondu que les revenus des pays occupés par lui sont insuffisants pour assurer ses grands forces militaires, c'est pourquoi le khalife doit rendre en complément de ces pays à lui, khorezmchah, la disposition encore certaines régions. Sans s'arrêter sur cela, il a demandé aussi pour qu'à khutbe (pendant la prière) à Bagdad soit mentionné son nom. La lutte, entre le khalife et khorezmchah s'est serrée.

Bien que pendant le gouvernement de Tekech l'État de khorezmchahes se renforce

extraordinairement, la lutte avec le califat épuisait de plus en plus Khorasm. Le khalife dans ses intérêts a réussi à utiliser dans cette lutte l'influence de la clergé musulmane, Tekech tentait de s'appuyer sur la troupe. Pour la tenue fructueuse des actions militaires, Tekech a divisé les chefs d'armée selon les degrés et a créé un fort groupe de l'aristocratie militaire. Cependant en fin de compte le support solide à l'intérieur du pays, Tekech n'a pas trouvé, bien que-par tous les moyens aspire à cela.

Le travail qui est arrivé à nous du secrétaire particulier (munchi) de Tekech Moukhammad Bagdad «At-tavassoul ilya-t-tarassoul» («la Recherche de l'accès à la correspondance d'affaires») dessine le tableau social et de la composition ethnique de la population de la région Syrdariya vers le début XIII s. et contient dans le nombre des autres documents officiels les ordres (ou bien instructions) khorezmchah à Tekech au gouverneur général Djend. Dans ces instructions khorezmchah ordonne au gouverneur général d'établir les relations justes avec de diverses couches de la population, qui leur sont énumérées en détail :

1. les Sajids (les gens, étant considéré par les descendants du prophète Moukhammad) - «le gouverneur général) doit reconnaître l'installation de leurs intérêts conformément à leur justice et le degré de la sainteté lui pour un grand trésor... Et qu'il les fasse non par les nécessaires dans rien».

2. Les Imams et les savants (ulema) - «oui il fera par leurs joyeux, en leur donnant les cadeaux et en donnant les biens» dans les affaires d'État, à partir des lois (fatvo).

3. Les Juge et les régents - doit leur demander les décisions justes, «mais, certainement, ils ne doivent pas contribuer à la réduction de l'éclat de la dignité du juge».

4. Soufis et adhérent à eux - doit faire des cadeaux, «pour qu'ils puissent s'occuper avec le coeur tranquille des prières pour notre État victorieux».

5. Les doyens d'âge influents - ils doivent protéger.

6. Le groupe des fonctionnaires soumis au gouverneur général et les gens militaires - diriger, sans participer à «leurs altercations entre lui-même, à leurs différends et les bagarres», suivre la distribution ponctuelle du traitement, «pour qu'ils n'aient pas besoin à l'extorsion près de la population».

7. Les Militants pour la foi (gazis) - soutenir par tous les moyens, en confiant l'observation pendant la population.

Cette enumeration montre, sur quels groupes d'exploiteur aspiraient à s'appuyer khorezmchah.

Dans ce travail il y a aussi des indications sur les laboureurs et les propriétaires fonciers, ainsi que sur les artisans et «les gens des marchés», à qui l'attention nécessaire, puisque «par leur travail de la troupe sont assurés matériel - les moyens» est recommandée de faire.

Ensuite est indiqué à la nécessité de la protection les marchands, « l'essentiel les messagers gratuits et les eloges du souverain».

On souligne spécialement la nécessité de la relation identique vers les Turks et les Tadjiks.

En résumé la population est appelée à rencontrer avec plaisir un nouveau gouverneur général: «oui ils entièrement et totalement lui livreront la taille pour la prochaine année dans la mesure d'un tiers de collecte, oui s'abstiendront, des plaintes superficielles contre lui que comme si les plaignants sont opprimés, et puissent –ils obéir à nos ordres et aux ordres de son gouverneur ».

Ce document témoigne, en dehors d'autre, de ce qu'à XIII s. même à la périphérie de Khorasm la partie considérable de la population comprenait les Tadjiks (à la prédominance sûre de l'élément turcophone). Sa principale signification est que dans lui on donne le tableau

vif de la hiérarchie féodale de ce temps là ¹.

Son fils Moukhammad (1200-1220) héritait Tekeche. En 1203 Moukhammad au soutien de karas-chinois a gagné entièrement Khorassan. Ayant soumis aussi Gerat avec les alentours, en 1207 il est revenu à la capitale et a commencé à se préparer à la conquête de Transoxiane. La même année en 1207 Moukhammad a posé la première pierre de la conquête de Transoxiane, s'étant produit avec une grande troupe sur la répression des citoyens à Boukhara, insurgant contre les régents de la ville - sadres (piliers).

L'insurrection de Sandjar. La conquête de l'État de Karakhanides Moukhammad Khorezmchah

Comme s'enregistrait déjà, à Boukhara encore dans la première moitié XII s. la grande influence était reçue par la famille de haute naissance - les représentants d'une grande et riche clergé qui ont accepté le titre «sadr djakhan» - «la colonne du monde». La concentration dans leurs mains de la grande quantité des terres waqf (de l'arabe), ainsi que les perceptions des impôts des artisans et les marchands et des terres entourant la ville, les revenus des entreprises commerciales et les marchés - toute les richesses immenses est donné aux sadres (pilier ou bien la colonne). Sur les montants de cette richesse on peut juger par un tel fait: un des sadres (Moukhammad ibni Ahmad) entretenait sur ses revenus jusqu'à 600 théologien -legistes. Quand il a entrepris le pèlerinage à la Mecque, pour le transport des vivre nécessaires de voyage a été nécessaire plus de cent chameaux. Pour l'avidité et la conduite indigne il était surnommé «sadri djahannam» («la colonne de l'enfer»).

Les richesses des sadres de Boukhara avaient encore et une autre origine. Sous prétexte de la nécessité de la collecte des grandes sommes pour le paiement du tribut annuel au karas-chinois les sadres prenaient cruellement les travailleurs. De plus la part considérable des moyens recueillis ainsi restait sous les mains de sadres.

Tout cela, certes, ne pouvait pas provoquer de l'indignation du grand public. En 1206 la population de Boukhara sous le commandement de l'artisan (le maître selon la fabrication des boucliers) Sandjar a insurgé contre la domination des sadres.

La force principale dans l'insurrection de Sandjar était les artisans municipaux, les sources historiques amènent très peu d'informations comment a commencé et comment se développait cette insurrection. Nous ne connaissons rien aussi celui-là, combien de temps les insurgés tenaient par-devers soi la ville après la victoire remportée par eux et comment ils réalisaient la gouverner. On sait seulement que, ayant appris la ville, Sandjar, comme les courtisans chroniques écrivaient, "a humilié" fortement les gens notables, c.a.d. les aristocrates-seigneur féodaux. Les sadres avec la honte étaient expulsés de la ville, et leur bien est entré à la disposition des insurgés.

Les sadres expulsés ils se sont adressés au karas-chinois l'aide.

Khorezmchakh Moukhammad, il y a longtemps cherchant de l'opportunité reconquérir Transoxiane de karas-chinois, a trouvé les événements de Boukhara comme le moment le plus convenant et avec de grandes forces s'est dirigé vers Boukhara. Les insurgés, qui n'ont pas accepté les mesures nécessaires pour la protection de la ville et ne se sont pas unis avec les paysans des villages des environs, ils n'ont pas pu repousser l'attaque des forces militaires Khorezmchah. En 1207 Moukhammad, ayant dépassé les karas-chinois, et il a occupé Boukhara. Les sadres de Boukhara ont restauré la domination et sont devenus les vassaux khorezmchah Moukhammad. Mais la soumission complète de tout le territoire de Transoxiane, Moukhammad devait avoir l'allié parmi les régents du Transoxiane.

¹ La caractéristique détaillée de cette source (avec l'exposition partielle le contenu) voir : Semions A. A, 1952. p. 17.

Sur les événements de ce temps dans les sources écrites il y a beaucoup d'informations, mais aussi il y a contradictions ¹. Préciser beaucoup de plusieurs circonstance et de chronologie des événements aident les données du numismatisme ².

Le régent de Samarkand et le chef nominal Karakhanide était à cette époque Osman ibni Ibrakhim, et le régent de Fergana était son propre frère Kadyr. Osman est monté sur le trône du père à la limite de XII-XIII s, et a accepté bientôt le titre fort «un Grand sultan des sultans». Sa position "entre deux feux", c.a.d. entre Moukhammad Khorezmchah et les karas-chinois, était très complexe, mais pendant un certain temps il manoeuvrait assez adroitement. Il y avait une impression que Moukhammad Khorezmchah primordialement ne supposait pas supprimer la dynastie de Karakhanide et seulement au cours de la lutte avec les karas-chinois a changésa politique dans cette question. On peut casser les relations entre Karakhanides et Moukhammad Khorezmchah à trois éthanes: d'abord allié, puis les relations vassalité et, enfin, l'expulsion ou la destruction des souverains de Karakhanides.

Après l'occupation de Boukhara Moukhammad khorezmchah a contracté l'alliance avec Osman de Samarkand, sans prétendre à ses possessions. Osman continuait à frapper les pièces du nom personnel avec le titre indiqué ci-dessus, qui même était plus haut et est plus pompeux que le titre du Moukhammad khorezmchah.

À cette époque les alliés ont essuyé la défaite du karas-chinois. Khorezmchah était obligé de revenir chez-lui, et Osman s'est rapproché de nouveau aux karas-chinois et a recherché en mariage pour la fille de Gourkhan. Ayant reçu le refus, il a passé une seconde fois sur la partie de Moukhammad khorezmchah, mais déjà non comme l'allié égal en droits, et comme le vassal : en 1209/ 10 il frappe les pièces deuxnominatives: sur une partie - les noms et les titres de Moukhammad khorezmchah, sur l'autre - son nom personnel.

Cette trahison d'Osman a provoqué la marche Gourkhan sur Samarkand. Cependant les karas-chinois, ayant pris Samarkand et ayant recueilli un petit tribut, ont laissé la ville étant donné qu'à l'est chez eux ont commencé les complications sérieuses.

Le succès de la lutte, qui Moukhammad khorezmchah conduisait avec les karas-chinois dans les années ultérieures, était conditionné jusqu'au certain degré que l'État de karas-chinois a subi l'attaque contre de la tribu mongole naymane. Les derniers même ont pillé le trésor gourkhan. Osman, en raison de tels échecs les kars-chinois, a échangé de nouveau sur la partie de Moukhammad khorezmchah et a confirmé de nouveau vassalité de deux nominatif des pièces frappées. Moukhammad khorezmchah, a ordonne d' affermir Samarkand et ayant laissé à Osman son représentant, et il a avancé sur l'est, il a remporté les victoires dans la vallée de Talas sur la troupe des karas-chinois et a fait prisonnier leur chef militaire. Bien que cette bataille ne décidait pas définitivement la participation de karas-chinois, mais il a levé, cependant, l'autorité de Moukhammad khorezmchah. Son nom a commencé à être mentionné dans les documents officiels avec le titre «Iskandari douyum» («le deuxième Alexandre») ou bien "le sultan Sandjar"³.

La conquête de Transoxiane par Moukhammad était facilitée par ce que la population de Transoxiane espérait sur l'amélioration de la position après l'expulsion "des païens" les karas-chinois et l' établissements du pouvoir coreligionnaire khorezmchakh. Khorezmchakh Moukhammad a décidé d'utiliser dans les buts ces espoirs de la population. Ayant occupé en 1207 Boukhara, il a donné l'ordre de ses troupes, apparemment, ne causer aucuns violence. Même au chef des insurgés, Sandjar au départ on gardait la vie et seulement par la suite il était noyé à l'Amou-Daria.

Néanmoins la population de Transoxiane a éprouvé très vite sur elle-même tout le poids

¹ Bartold V.V., 1963 a, p. 420 etc.

² Davidoviche E.A., 1957 b, p. 93-108

³ Je veux dire de Alexandre Makedonsky et dernier connue de Sel'djoukides - le sultan Sandjar

du pouvoir "croyants" Moukhammad khorezmchakh. Osman, après la victoire de Moukhammad sur les karas-chinois mariant avec la fille de Moukhammad et une année entière vivant à Khoesm, après le retour à Samarkand, mécontent par la tutelle des khorezmes et privé l'indépendance, a recommencé les relations avec les karas-chinois, ayant changé cette fois à la politique d'adhérer vers le plus fort. Cette fois les intérêts du régent karakhanides et le peuple se sont trouvés identiques : l'oppression de khorezmes les a uni à garnis à la lutte.

L'oppression et la violence, causant de gouverneur général de khorezmchakh à Samarkand, étaient tellement insupportable que déjà en 1212 la population de la ville a insurgé contre les nouveaux oppresseurs. Sans compter sur les forces personnelles, il s'est adressé auprès de une aide de karas-chinois. Mouhammad est arrivé immédiatement à Samarkand et a réprimé cruellement¹ insurrection. Les meurtres et les pillages dans la ville se prolongeaient trois jours, on tuait finalement mille gens innocents. Osman était mis à mort.

Ayant fait justice des habitants indociles de Samarkand, khorezmchakh a fait cette ville sa résidence et a procédé à la construction de la mosquée et le palais royal.

Pour affermir la position à Transoxiane, Moukhammad a ordonné d'exécuter les régents karakhanides d'autres régions de l'Asie centrale. En particulier, il a pris Fergana, l'ayant enlevé de Kadyr, le frère d' Osman. À Ouzgende, la capitale du plus grand apanage Karakhanides, et à Samarkand, la capitale de l'État Karakhanides, en 1213 on frappait les pièces avec les noms de Moukhammad khorezmchakh, que l'on soulignait la destruction définitive de la dynastie Karakhanides. La dynastie de kara-chinois était supprimée par Koutchlouk, le chef des nomades-najmanes.

Koutchlouk najmane était un fort adversaire, selon des pensées du Moukhammad khorezmchakh ambitieux étaient dirigées au sud et l'ouest, il rêvait de gagner le territoire de l'Afghanistan et l'Iran et puis lancer un défi au khalife. N'étant pas assuré de la possibilité de faire la guerre sur deux fronts et en craignant que Koutchlouk najmane tentera de gagner les régions de nord-est de son État, il a fait déménager les habitants de Chach, Isfidjab et la partie de Fergana sur les nouvelles places, et il a ordonné a ces régions de dévaster.

Entre-temps l'Iran et l'Afghanistan étaient gagné, et Moukhammad khorezmchakh a demandé d'abord au khalife pour que celui-là refuse à son profit le pouvoir séculier même à Bagdad, et puis a annoncé en général à ses détrôné. Moukhammad a annoncé le khalife de Sajid de Termez Ala ad- Moulk: et en 1217, a entrepris la marche sur Bagdad. Cette marche s'est terminée par l'échec. Les nouvelles ultérieures des sources écrites sur les relations du khalife et le sultan sont contradictoires : uns communiquent que Moukhammad a annoncé le khalife aux morts et presque dans toutes les villes de l'État a supprimé la mention de son nom à khutbe, et les autres marquent qu'il, au contraire, cherchait de la réconciliation avec le khalife. Les historiens préféraient la deuxième version¹, mais les données du numismatisme montrent que la première version est plus proche de la vérité notamment : jusqu'à et après la marche de Bagdad sur les pièces d'unes villes le nom du khalife était mentionné, sur les pièces d'autres - est absent². C'est curieux à ce sens les monnaies battu de Termez - la patrie du khalife proclamé par Moukhammad Ala al-Moulk: Ici après la déclaration du dernier et après le revenu de le nom du khalife "renversé" sur les pièces est absent (et plus tôt était), mais le nom de Ala al-Moulk de Termez est absent aussi. L'autorité du khalife de Bagdad parmi les musulmans était trop grande, on ne réussit pas à être Moukhammad jusqu'à la fin successif dans la politique de son renversement. Il n'a rien gagné, mais-il a perdu beaucoup. V.V.Bartol'd a noté correctement qu'il n'y avait pas aucune classe de la société, qui serait le support de Moukhammad. Les seigneur féodaux, la clergé, le peuple - tout pour de différentes raisons, mais étaient mécontents. Même l'armée salariée, assurant à lui les succès militaires, a

¹ Bartold V.V., 1963 b, p. 437-440

² Davidovich E.A., 1963b, p. 51-53

refusé l'obéissance finalement. L'État immense de Moukhammad Khorezmchakh ne possédait pas la solidité intérieure et c'est pour cela qu'est tombé facilement sous les coups des Mongols.

2. L'ÉCONOMIE ET LES RELATIONS SOCIALES-ÉCONOMIQUES

Ikta (Lot de terrain-ou bien en latin ictus) et la propriété foncière conventionnelle au XI-XII siècles

Le développement de l'institut féodal subvention (ou bien traitement, confère) pour le service (ictus) au XI - XII siècles dans les États de Gaznevîdes, Karakhanides, Sel'djoukides et khorezmchakh il n'y a pas des raisons d'examiner comme le procès parallèle et total. À la considération concrètement-historique de la place ictus (lot de terrain) dans la vie socio-économique de chacun de ces quatre formations d'État il est nécessaire d'avoir en vue que les hommes d'État les plus prévoyants et les gouverneurs comprenaient de ce temps parfaitement que l'augmentation ictus affaiblit le pouvoir central économiquement et politiquement. Dans ce plan le récit d'Altountache, le gouverneur général de Khoresm est intéressant sous Makhmoude Gaznevîde. Kharadje (espèce d'impôt) de Khoresm était à deux fois moins que le traitement reçu par Altountache pour le service au titre du gouverneur général. Altountache s'est adressé au vizir de Makhmoude avec une telle proposition : il laissera kharadje de Khoresm, et le reste lui paieront déjà du trésor. Altountache a reçu non seulement le refus, mais aussi la répartie rude de vizir : « Oui, que l'émir Altountache sache qu'il ne peut pas être Makhmoude. En aucun cas ces impôts, pour qui il est responsable, ne lui seront pas accordés. Recueille les impôts; fournir le trésor de sultan et reçois la quittance, et puis demande et le contenu... Un grand danger pour l'esclave - chercher de la participation d'après le règne avec le seigneur »¹. Mais «un grand danger» ictus (lot de terrain) (et la transmission du droit de recueillir kharadje à son profit et il y a une forme précoce ictus) était non pour "l'esclave", et surtout pour le seigneur. C'est pourquoi toujours, quand le gouvernement avait assez de forces et les possibilités économiques de se passer sans gages, il aspirait à payer pour le service par les argent liquides et etc.

Selon les témoins Nizam al-Mouk les Samanides et les Gaznevîdes «... Ne donnaient pas ictus (Lot de terrain), et à chacun donnaient en conséquence de trésorerie l'argent comptant son paiement quatre fois par an. Et c'étaient toujours dans la satisfaction et la prospérité. Amilis recueillaient les impôts et portaient à la trésorerie; de trésorerie donnaient de cette façon tous les trois mois une fois»². Nizam al-mouk dit dans le cas présent seulement sur la troupe, le chef et s'appelle «Sur la clarté de l'état patrimonial de toute la troupe». Avec certaines clauses de cette affirmation de Nizam al-mouk on peut reconnaître assez authentique. Sous Samanides ictus (lot de terrain) a reçu le développement considérable, mais selon tous les exemples connus à titre des personnes octroyées les membres de la dynastie ou de grands dignitaires se produisaient, à la troupe payaient en effet le traitement. Sous Gaznevîdes, en effet, la troupe recevait d'abord ictus, mais déjà Sebouk-tegin (977-997) a pris les mesures pour la liquidation d'un tel état de choses et a conduit les troupes sur le contenu du trésor en forme du paiement régulier par les espèces. On réussissait à garder la position cela et plus tard, encore au moins à deux ou ses trois générations héritier³. D'autre part et sous Gaznevîdes on sait les grands cas séparés traitements (subvention), bien que d'un tel type traitement à eux ne prennent pas si grande place dans la vie socio-économique, comme sous Samanides.

Donc, sous Gaznevîdes à l'époque de l'épanouissement de cet État féodal le traitement

¹ Nizam al-mouk, 1949, p. 230-231.

² Au même endroit, p. 106.

³ Bosworth S E., 1963, p. 124-125.

(ou bien don, subvention) pour le service étaient répandus même moins que sous Samanides: le gouvernement central mettait évidemment son but de ne pas distribuer ictus et possédait la possibilité économique de ne pas faire cela.

Tout à fait il y avait une autre position à l'époque de Sel'djoukides, bien que tels gens clairvoyants de ce temps, comme Nizam al-Moulk, comprennent parfaitement les résultats nuisibles des larges distributions ictus. Néanmoins cela avait lieu, et en outre sous Sel'djoukides étaient répandus un grand traitement aux fonctionnaires et aux noblesses, ainsi que les plus larges distributions de traitement à la troupe¹. Ictus aux combattants étaient dispersés dans tout le pays. Iktadars (celui qui ramasse les impôts de la population) recevaient le droit de recueillir la rente à son profit. Pratiquement ils aspiraient à élargir les droits. Nizam al-Moulk plusieurs fois sous de différents prétextes dit que moukta- propriétaire des impôts (les détenteurs de ictus) ne doivent pas excéder les droits donnés par lui et que le pouvoir central doit suivre cela : « Moukta, ceux qui a de ictus, qu'ils pensent que par rapport au peuple ne leur est pas ordonné de rien, excepté, comme recueillir par une bonne image la taille légale que par lui transmet; quand ils ont recueilli cela, que près du peuple soient sûrs le corps, le bien, la femme et les enfants, que soient sûrs leurs objets et la possession, qu'il n'y aura pas moukta vers eux aucune voie »².

Bien que la position des paysans par les terres rendues à ictus, soit diverse, d'habitude il était lourd. La liberté du déménagement des paysans se limitait, il y a des messages sur le travail forcé des paysans. À ictus on rendait régions entières se trouvant maintenant en sud de Turkménie³.

La question sur ictus est considérablement moins claire dans l'État karakhanides. V.V. Bartol'd et A.U. Yakoubovsky trouvaient que le système spécifique a vaincu à l'État de Karakhanides, et ictus s'est répandue tellement largement qu'est devenue la forme dominante propriété foncière⁴. Les deux investigateurs éminents faisaient les conclusions par analogie avec l'État de Sel'djoukides.

O.G. Bol'chakov⁵, en acceptant ce que ces conclusions correspondent tout à fait à la ligne totale du développement des relations féodales sur le Proche et le Moyen-Orient, d'autre part a soumis au doute juste à la compétence des constructions fondées sur unes analogies, puisque cela exclut mécaniquement la révélation de l'originalité possible.

Dans la partie de l'installation spécifique de l'État de Karakhanides O.G. Bol'chakov amène les considérations suivantes. D'après les données de E. A. Davidovitch, dans l'État Samanides même à l'époque de son épanouissement, excepté vassal, les possessions comme Khorasm, Tchaganian et Khouttalyan, existaient les destins et de grandes possessions à la base de traitement. Sous Karakhanides aux premières décennies Transoxiane était fracassé sur le nombre considérable des apanages. Mais après la formation ici l'État indépendant la position était la même aux environs, comme à l'époque de Samanides. Donc, il n'y a d'aucunes raisons d'opposer (bien que sous les clauses) l'installation spécifique de l'État Karakhanides tel dans l'État de Samanides.

Il est nécessaire de reconnaître en tout la justesse de cette approche méthodique et les conclusions, cependant il est nécessaire d'apporter certains correctifs. Si le traitement pour le service casser conventionnellement sur deux groupes (selon le signe social) : le traitement - "les affouragements" à la troupe et grand traitement aux membres de la dynastie et les

¹ Bertel's A. E, 1959, p. 31 - 33; Bosworth S E, 1968a, p. 230-244; Lambton A. K. S., 1969, p. 53-76 (ici sur le rapport les systèmes ikta de seldjoukides avec ce qu'était développé dans l'État Buides).

² Nizam al-Moulk, p. 34

³ Lambton A. K S., 1969, p. 66-69.

⁴ Bartol'd V.V, 1963b, p. 330, 367 etc.; 1963e, p. 248; Yakoubovsky A.U., 1949, p. 39-40.

⁵ H des PT, t. II, 1, p. 248-250

dignitaires, pour le jugement sur le premier groupe traitement sous Karakhanides des données concrètement-historiques sont absent en effet. Quant au deuxième groupe, un certain document donnent les pièces karakhanides. Au début de XI s. l'État de Karakhanides était cassé en effet à plusieurs grands et petits apanages avec les relations vivement exprimées vassalité et à plusieurs degrés hiérarchie féodal¹, et en outre au titre des vassaux plus grand possesseurs se produisaient non seulement les membres de la dynastie. Par la suite le nombre vassal souverain dans les inscriptions monétaires est réduit considérablement, mais quand même ils sont. Et à l'époque d' Ibrakhime Tamgatch-khan, le fondateur valable indépendant Karakhanides Occidental kaganate avec le centre à Samarkand, sur ses certaines pièces il y a des noms ou les titres menu spécifique souverains de ses vassaux¹. Même dans la deuxième moitié de XII s., quand l'État Karakhanides d'Asie Centrale s'avéra par-devers la famille de Fergana, réalisaient indépendant monnayage non seulement le chef de la dynastie (étant assis à Samarkand) et non seulement les chefs d' apanage de Fergana (étant assis à Ouzgende)², mais parfois et plus menu spécifique souverain, par exemple à Marginane et Binakete³

Il y a une impression que le développement des tendances centralise après la formation de l'État indépendant Karakhanides avec le centre à Samarkand n'a pas supprimé le système spécifique qui ont vaincu au début de XI s. et a limité seulement les droits spécifique des souverains, il est impossible, le nombre des apanages. En particulier, menu spécifique des souverains depuis ce temps-là seulement mettaient dans les cas particuliers les noms sur-pièces. En outre si Samanides luttaient avec les tentatives de transformer les possessions octroyées à héréditaire (et luttaient parfois avec succès), sous Karakhanides, autant c'est visible de monétaire frappé, l'hérédité est devenue déjà le phénomène fréquent, probablement, par la norme. O.G.Bol'chakov des droits dans cette partie que dire sur l'opposition des États de Samanides et Karakhanides maintenant est absent d'aucunes données et les raisons, mais sur le développement ultérieur "progressif" ictus et le système spécifique on peut dire, en se rappelant, cependant, que ce développement n'était pas le procès monolinéaire continu.

Dans une autre position plus avantageuse nous nous trouvons, quand nous disons sur la situation dans l'État khorezmchakh. Dans le travail mentionné ci-dessus de Moukhammad Bagdadi, le secrétaire particulier khorezmchkh Tekech (1172-1200) se trouve quelques documents liés à la région de Nisse. À cette époque grand rôle jouait dans la vie politique de la périphérie du sud de l'État khorezmchakh les féodaux de gouzes. À une des leaders féodal de gouze Tougan-chah, Tekech a rendu à ictus (lot de terrain) de grandes régions de la région. De la charte découle que le volume total des droits immunités appartenait au Tougan-chah. A lui soumettaient la clergé, les juges, les scientifiques, les gens aisés, "les princes", "les chefs d'armée", les agriculteurs et les gens des autres états. Dans la satellisation de propriétaire de ictus se trouvaient *chikhne* - les régents des villages et les régions, *moutassarif* - les fonctionnaires d'une manière financière-imposables (dans l'appareil central gouvernemental et aux places), administrant aussi par l'irrigation, et *l'amyle* - les percepteurs directs des tailles. La charte contient l'instruction des propriétaires de l'ictus : « Qu'il punisse pour que les percepteurs fixés par lui des tailles et les inspecteurs des finances - soient ornés de la justice et la confiance pour que soient en dehors de la dépravation et, de l'insouciance et pour que protègent absolument et en effet [les intérêts de la population) pour que, excepté l'impôt défini et clair kharadje, ne sanctionnaient pas la déposition sur les paysans [de quelques autres impôts et les tailles] pour que ne leur imposent pas [sur leur] non conditionné par la coutume et [ce qu'est qualifié] comme absolument innovation non approuvée, de qui ne seront pas contents ni le Dieu, ni le peuple ».

Dan ce sermon fleurissant contient aussi les appels de protéger l'honneur féminine, le

¹ Markov A. K., 1896, p, 265-267, № 451-453, 457-460 etc.

² Davidovitch. E. A., 1957b, p. 108-119.

³ Davidovitch E. A., 1961, p. 189-190.

bien et la vie de la population, protéger la sécurité de la maison etc. De toute cela il est clair que les mandataires de propriétaire de l'ictus jouaient le rôle en réalité des voleurs notoires et les violeurs et, comme est dit dans la charte, «menaient les musulmans à l'évasion [des places]».

N'entrant pas à ictus du Tougan-chah la partie de la région de Nisse se trouvait en la possession khorezmchakh Tekech, qui le dirigeait par le gouverneur général.

On payait à ce gouverneur général le Traitement, et, en outre certains terrains lui étaient rendus à ictus. Dans la charte destinée à ce gouverneur général, disait que des terres rendues à lui à ictus, il peut recueillir au profit de la taille, on lui accordait «les clés de la permission et les liages, l'ordre sur l'exécution et l'interdiction». «Oui il dira aux assistants pour qu'ils à l'exigence de la taille foncière n'imposent pas aux paysans sortant [pour les limites] l'accord et les poids, quand ils n'ont pas la force à transférer les difficultés au contrôle des comptes financiers et à [leur] désorganisation.» On demandait aux paysans et les citadins qu'ils paient entièrement les impôts et les tailles, sans se référer à l'absence des moyens, déviant attendaient les châtiments cruels ¹.

Donc, le tableau de l'oppression la plus cruelle des masses populaires apparaît de ces documents originaux dans tout le concret objectif.

La propriété foncière et dihkhan(paysan)

Un des procès caractéristiques sociaux du temps examiné c'est le changement de la composition des grands et même de moyens propriétaires fonciers. Jusqu'à la conquête arabe les propriétaires principaux de la terre étaient les dihkhanes(paysans). Après la conquête arabe a commencé la dévastation systématique les dihkhanes(fermiers). En premier lieu, ont souffert certes, les petits fermiers et les moyens fermiers, qui ruinait l'imposition lourde et les abus des fonctionnaires. Certains petits propriétaires de la terre préféraient volontairement le remettre plus grand (l'institut taldjat). Les conquérants et la noblesse proche d'eux achetaient volontiers les terres des dihkhanes, les derniers étaient obligés de vendre parfois sous la pression les terres héréditaires. Avaient lieu les confiscations et les conquêtes violentes.

Ce procès se prolongeait sous Samanides : les terres propriétés achetaient, les membres de la dynastie, les fonctionnaires, atteignant de hautes fonctions et la richesse les militaires etc. Le développement de l'institut féodal de traitement au IX-X siècles, multipliait d'une part la richesse des personnes octroyées, d'autre part, ouvrait devant eux encore les plus grandes possibilités de l'achat des terres héréditaires des dihkhanes, puisque le traitement au IX.-X siècles étaient grand et inséraient le pouvoir administratif en forme des fonctions des gouverneurs généraux - les régents des villes, les régions, les régions entières. À la suite AU XI s. la qualité des propriétaires fonciers se produisaient déjà loin non seulement les dihkhanes. Et quand même vers XI s. les fermiers étaient encore fort.

Les grands dihkhanes possédaient les régions entières. Certains ont passé volontiers sur la partie des conquérants - Karakhanides² et gardaient d'abord non seulement les terres, mais quelque part le poids politique. On peut appeler à titre d'exemple les dihkhanes d'Ilak. Leurs noms avec le titre «dihkhan» étaient mentionnés même sur les pièces de cuivre (frappé à Ilake en 997, 998, 1004/05 et 1008/09) à titre des vassaux du souverain karakhanides³. Il y avait une impression que sous Karakhanides à la fin de X et le début de XI s. les dihkhanes d'Ilak même sont devenus plus indépendant, et ils ont acquis le grand poids, que c'était au X s. sous Samanides.⁴

Il y avait la position solide de la vieille noblesse foncière jusqu'au début de XI s. - les

¹ Semions A. A., 1955.

² En particulier, les dihkhanes eux-mêmes invitaient Karakhanide du Bogra-khan (Bartol'd V. V., 1963 b, p. 318).

³ Markov A. K., 1896. p. 218-219, № 192-193; Masson M. E., 1953, p. 81.

⁴ Comparaison Bartol'd V. V., 1963b, p. 292.

régents des différentes régions frontalières. À l'époque de Samanides, par exemple, comme était mentionné déjà, certaines possessions ne payaient pas kharadj, souvent symboliquement limitant les cadeaux. Là-bas la terre restait la propriété du seigneur féodaux locaux. Makhmoud Gaznevid a dépensé beaucoup de forces pour gagner ces régions. Ainsi, il a soumis Gartchistan et a détruit les châteaux de la noblesse locale. La soumission définitive de Gour était accompagnée aussi par la destruction des châteaux¹. Il a gagné les régions sous Amour-Dariya, bien que Tchaganian jusqu'à 1038/39 a gardé une grande autonomie politique, gouvernaient là, selon de Bejkhaki, héréditaire propriétés, et sur les pièces, frappées à Tcaganiane, Gaznevidy n'étaient pas mentionnés Gaznevides du tout, même en qualité suzerains².

Dans les régions gagnées on introduisait absolument le système kharadj qu'il était extrêmement désavantageux économiquement aux propriétaires fonciers locaux, et les plus faibles et les menus d'eux ruinait graduellement. Ici, évidemment, s'est répété avec "le retard" le même procès, que dans les régions centrales a commencé plus tôt et vers XI s. naturellement, a passé plus loin.

Au cours de XI-XII siècles dans les états, Karakhanides, Gaznevides et Sel'djoukides ont passé le procès intense de l'acquisition de propriétés de terre par les membres de ces dynasties, qui a été sert à la noblesse de la différente origine, au groupe dirigeant de la troupe. Dans les sources sont mentionnés de très grands propriétaires de terrain dont, y compris de nouveau, sert à la noblesse. Ils recevaient de hauts privilèges, leurs propriétés des terres se libéraient souvent de kharadj.

Donc, de différentes voies les propriétés des terres de dihkhanes passaient aux mains des nouvelles dynasties et le nouveau seigneur féodal. À l'avis de tous les explorateurs, les dihkhanes comme un principal des propriétaires fonciers au temps de la conquête mongole ont cessé d'exister tout à fait. Parallèlement cela évoluait la signification du mot «dihkhan», qui, dans la mesure de la dévastation de dihkhan, de plus en plus souvent ont commencé à utiliser pour la désignation simple-agriculteur, le paysan³. Au XI-XII s. il y avait une nouvelle composition sociale des propriétaires fonciers, dans laquelle se sont les restes dihkhanes.

Il est nécessaire aussi d'accentuer l'attention à un tel important phénomène du développement de l'économie féodale, comme l'achat et vente de la terre, la propriété foncière. L'apparition du prix de la terre, la transformation des propriétés des terres à l'objet de l'achat et vente, absolument, était accélérée la conquête de l'Asie centrale et Khorassan d'abord par les Arabes, ensuite par Karakhanides et Sel'djoukides, la formation de nouveau État, le changement de la composition du groupe dirigeant féodal et d'autres phénomènes examinés. Autrement dit, la disparition dihkhanes comme de l'état indépendant principal des propriétaires fonciers et la formation de la nouvelle composition des propriétaires fonciers était fondée dans une grande mesure notamment sur la transformation de propriétés des terres à l'objet de l'achat et vente et accélérât cette transformation.

Les villes de l'Asie centrale au XI-XII siècles

Un des plus des phénomènes voyant examiné, était le temps de la croissance intense des villes, la production de marchandise, le commerce monétaire.

Les villes de l'Asie centrale se sont élargies, la population a augmenté. Le centre de la vie de Samarkand, par exemple, s'est concentré sur le territoire de la ville extérieure, où se concentraient de nombreux quartiers commerce-d'artisan. Ici s'installaient les maisons de la

¹ Bertel's A. E., 1959, p. 25-26.

² Davidovitch E. A., 1970b.

³ Sur l'évolution du mot «dihkhan» voir : Bartol'd V. V., 1923; 1963b, p.238-239; Bertel's A.E., 1959, p. 16-26; etc.

noblesse municipale, les clergés, d'un riche corps de marchands et etc¹. Les renforcements municipaux de Boukhara étaient reconstruits aussi, de plus la place de la ville agrandissait. Il y avait érigé beaucoup de nouveau bâtiment monumental². Au XI-XII siècles Termez a agrandi beaucoup en comparaison du temps Samanides. Au XI s. son renforcement étaient intensifiés, la citadelle est revêtue de la brique brûlée. Le même siècle élevait «le palais des régents de Termez». La valeur singulière était acquise par la partie commerce-d'artisan de la ville, où il y avait une concentration de n'importe quelles productions d'artisan autour de certains points, probablement au bazars³. Une des plus grandes villes du sud de Tadjikistan était la capitale de Khouttalan - Khoulbouk. Seulement sa partie centrale occupait la place près de 70 h. Ici s'élevait la citadelle, aux fouilles de qui on découvrait les restes du palais richement orné des régents de Khouttalan. Dans la ville il y avait des diverses productions d'artisan : de poterie, métallique etc. Il est caractéristique qu'à cette période la ville se développait d'une manière intense : dans les places, où plus tôt il y avait des dépotoirs municipaux ou les plantations d'arrosage culturelles, il y avait des maisons d'habitation⁴. D'après les données des observations archéologo-topographiques, au XI - XII siècles attendent la montée considérable grand, et moyen, et de petites villes du sud de Turkménistan: Merve, Dandenakan, Amoul', Zemm, Serakhs, Mejkhene, Abiverd, Nisse, Yazyr, Dakhistan et etc⁵. Dans la vallée Tchoujsk notamment au X-XII siècles certains établissements transforment au grands centres municipaux⁶. Même les régions de montagnes sont impliquées d'une manière intense dans les relations marchandes (par exemple, la région dans la vallée de la rivière d'Obiniou, l'affluence de Pyandj, ou la région d'Isfara).

Les raisons principales considérable, et dans certains cas la montée orageuse de la vie municipale était le développement des forces productrices, la branche ultérieure du métier de l'agriculture. Un autre facteur le plus important de la croissance des villes était le renforcement de la dépendance féodale de la paysannerie, amenant vers l'évasion massive des paysans aux villes (que, entre autres, a laissé l'empreinte sur certaines formes de la culture municipale **matérielle**)⁷ - Ainsi les positions de K. Marx et F.Engel's au rôle courant, esclave dans la formation des villes européennes médiévales⁸ répandre et aux villes médiévales de l'Asie centrale.

Le métier au XI-XII siècles

Les centres principaux du métier et le commerce étaient les villes. Le métier municipal de ce temps a été appris principalement selon les données archéologiques. Le plus des documents des archéologues ont accumulé pour caractéristique des productions de la céramique et de verre.

Pour XI-XII siècles d'une manière caractéristique avant tout l'augmentation considérable du volume de la production des produits de la céramique à la standardisation ultérieure des formes. Une autre grande ligne caractéristique, dans la production de la vaisselle de gala "de table" occupent no glacure, mais les récipients étaient riches et divers ornements. Il est essentiel de marquer territorialement la large expansion céramique glacure de XI-XII siècles : elle se rencontre dans tels coins sourds de montagnes de l'Asie centrale, où au IX-X siècles la céramique glacure était rare ou manquait du tout. Il y avait des autres changements, qui permettent de distinguer la céramique de XI - XII et le début de XIII s. la période

¹ Masson M.E., 1950, p. 164-165

² Sukhareva O.A., 1958, p. 31 et d'autre

³ Masson M.E., 1938, p. 7-8

⁴ Lytvinsky B.A. et Davidovich E.A., 1954. p. 41 et d'autre

⁵ Pugachenkova G.A., 1958, p.190-199.

⁶ Kojemyako P.N., 1959, p.183.

⁷ Plus en détail voir ; Litvinskiy B. A., 1953b, p. 55 et suiv.

⁸ K. Marx et F.Engel's. comp., v. 3, p. 14-15, 50-51; v. 4, p. 425.

précédante.

La production de la céramique de XI - XII siècles est étudiée et du point de vue des technologies et la technique, et du point de vue des formes et l'ornement très bien¹, car les archéologues sur toutes les villes médiévales découvrent la vaisselle de ce temps en grande quantité. Dans nombre des points on fixe les traces de la production, on fouille les fours de calcination de la céramique, nous sommes trouvés divers formes pour l'ornementation et les objets vivres de poêle (les pivots, sur qui était mise et on suspendait dans les fourneaux la vaisselle; sepoya - les troispieds, par qui se séparaient l'un de l'autre les récipients et etc.).

La vaisselle glaçure prend la place honorable dans la production. Domine la glaçure transparente de plomb, on utilise toujours l'opaque sourde. Parmi les glaçures opaques se détache particulièrement la glaçure apparue à cette époque turquoise de la belle nuance et la bonne qualité.

Les formes de la céramique glaçure - partiellement vieux, mais apparaissent leurs modifications et les nouvelles variantes. Par exemple, si au IX-X sur les tchirare-luminaire avaient le réservoir arrondi et le bec court, alors au XI-XII siècles à côté de cette forme se répandent largement tchirares avec le réservoir à facettes et un long bec direct blessé.

Sous glaçure les peintures insèrent toujours les inscriptions, l'ornement géométrique et végétal, la représentation des essentiels vivants (particulièrement les oiseaux). Toujours il y a souvent un fond clair, mais est utilisé largement rouge-en brique, et noir; les couleurs des dessins les plus divers; noir et blanc, brun de différentes nuances et rouge, vert-foncé, jaune, bleu clair et vert. Toutes les acquisitions du temps précédant dans les parties de l'ornementation sont utilisées, insérées, mais sont transformés et changés à un fort degré.

Disparaissent long les inscriptions des meilleurs voeux et les sentences, prédominent les inscriptions court, à un mot. Ce mot peut plusieurs fois se répéter; il y a un ornement épigraphique, les combinaisons se répétant des lettres n'ayant pas le sens défini non lues et non traduites. Dans la représentation des essentiels vivants on voit le procès de la schématisation. Par exemple, les oiseaux sont toujours le sujet préféré les peintures sous glaçure, mais ils non seulement sont très schématiques, mais ils sont souvent représentés même pas entièrement, par exemple le dessin se répétant de l'aile d'oiseau.

Les motifs sont très divers géométriques et végétaux. Il est élaboré deux principes : un, quand l'ornement couvre seulement la partie de la surface, en se déployant au fond libre, et en outre le fond clair a en général la nuance jaunâtre ou verdâtre; l'autre, quand l'ornement couvre entièrement toute la surface du récipient, sans laisser le fond libre. Il y a beaucoup de nouveaux motifs ornementaux, les nouvelles combinaisons très réussies des couleurs. Par exemple, les dessins dans les tons bruns sont très bons, et fin seulement et délicatement ombré blanc, noir et vert-foncé.

Au XI-XII siècles on fabriquait la céramique kochine (c'est à dire -a carreaux). Son tesson est blanc ou un peu rosâtre, fragile et poreux; elle est bleu clair ou même se couvrait de la glaçure bleue. Les murs fins des coupes perçaient parfois par les orifices menus ronds, triangulaires ou carrés, qu'ils sont inondés de la glaçure, créaient l'ornement original et très impressionnant transparent.

La céramique de XI-XII siècles est très bonne fin et non recouvert de glaçure. Principalement c'est de différentes formes et les montants les carafes à goulot étroit cela avec arrondi ou piriforme tronc, avec trons, les fractures soulignées de qui créaient une grande ressemblance avec le métal. Pour l'ornement des carafes on utilisait de diverses techniques. On appliquait les formes ornementales, à l'intérieur de qui se collaient séparément les parties supérieures et inférieures des carafes, parfois est séparé les goulots, et ensuite toutes ces parties déjà avec le dessin prêt en relief sculpté ensemble. On utilisait largement les clichés-

¹ Les travaux I. Akhrarova, O.G. Bol'chakova, N.N. Vaktoursky, E. Goulyamova, E.A. Davidovitch, B.A. Litvinsky, S.B. Lounina, E. V. Sajko, Ch. S. Tachkhodjaeva, G.V. Chichkina etc.

impressions, les dessins de qui imprimaient sur le récipient prêt. On utilisait d'autres procédés auxiliaires.

Les ornements géométriques et végétaux, les inscriptions, les représentations des animaux, les oiseaux et les poissons, les gens et les essentiels fantastiques ornent ces élégants la céramique non glacure. Les dessins sur ses surfaces sont arrangés diversement. Un des procédés préférés - les zones horizontales; dans un se déploie l'inscription, dans l'autre - le dessin très difficile végétal, à troisième curée.

Le tableau vif du développement du métier au XI-XII siècles dessinent les produits en verre ¹.

À cette époque une considérablement plus large application et la diffusion a reçu les verre a vitres. Les fragments plats des verre a vitres fabriqués par la technique soufflement, sont rencontrés dans plusieurs places : sur la ville de l'ancien Merv, dans nombre des points de Khoresm et Fergana, sur la ville du Taraz médiéval etc. Le verre était surtout incolore, c.a.d. la pose de vitres des fenêtres poursuivait en premier lieu les buts utilitaires. Mais on se rencontre le verre plat coloré, l'utilisation de qui supposait l'effet décoratif. Dans ce plan un document intéressant a donné le palais des régents à Termeze, où dans les grilles de fenêtre on insérait simplement les morceaux par bat de la verrerie colorée, ils laissent passer un peu de la lumière, par contre créaient un riche dessin multicolore "de mosaïque".

La céramique d'arrosage XI - XK siècles Afrasiab

Les observations des archéologues montrent qu' au XI-XII siècles la production de verre a augmenté considérablement en comparaison du temps précédant, le verre faisait considérablement plus largement partie de la vie quotidienne de la population. Les trouvailles indiquant à la présence des ateliers verreries, sont découvertes sur le territoire de plusieurs villes médiévales et se rapportent notamment pour ce moment-là. Les trouvailles de la grande quantité de verre au XI - XII siècles en Asie centrale partout. Domine toujours la production en série de la vaisselle de vie. À côté du verre incolore ou un peu jaunâtre il y a souvent un coloré : vert, bleu, bleu clair, brun. La gamme de la vaisselle, absolument, s'est élargie en comparaison du temps précédant. Probablement, comme dans la production de la céramique, il y avait une spécificité régionale, mais assurément dire sur cela encore tôt. Une autre tendance ne provoque pas les doutes : certaines formes des récipients prédominent sous la relation quantitative et se rencontrent partout. C'est certains aspects des coupes, les plats, les coupes sur les pieds, les coupes, les flacons, les carafes et les petits recipients parfumerie-pharmaceutiques. La plupart de la vaisselle sans ornements, mais beaucoup de verres ornés. Les moyens préférés de l'ornement est soufflement à la forme dessin et en relief modeler du verre et les fils en verre. C'étaient utilisés, certes, et les techniques plus à haute intensité de travail de l'ornementation (par exemple, la gravure). Les récipients en verre en Khoulbouk (le sud de Tadjikistan) et Kouv (Fergana) sont ornementé particulièrement bons. Les médaillons en verre (particulièrement de Termez) avec la représentation des oiseaux, animal, les cavaliers, avec les inscriptions coufiques arabes sont pas moins intéressants etc.

L'utilisation des produits du verre était très diverse : ici et la vaisselle de table, et parfumerie- pharmaceutique, et les produits de vie (les encriers, les petites cruches), et de divers ornements (particulièrement les colliers), et les les verre a vitres, et, probablement, la

¹ Abdourazakov A. A, Bezborodov M. A, Zadneprovsky U. A, 1953. Dans le chapitre V, malheureusement, on ne fait pas la tentative de révéler les lignes nouveau à verrerie au XI-XII siècles; le verre est examiné totalement dans les cadres plus que de quatre siècles (IX - le début XIII s.) bien que les documents archéologiques ouvrent déjà les possibilités définies pour la caractéristique plus concrète du développement de cet aspect du métier de différents intervalles de temps chronologiques. Les trouvailles des produits en verre de XI-XII siècles sont très nombreuses et décrites dans les plusieurs publications.archéologiques

vaisselle chimique (le dernier, malheureusement, n'est pas datée dans la plupart des cas) ¹.

Le caractère massif et l'universalité de la production de la verrerie et même le verre, la riche gamme et simultanément la standardisation de plusieurs formes des récipients, l'utilisation des moyens impressionnants et en même temps les moins à haute intensité de travail et les plus bon marché de l'ornementation de la vaisselle - toute cela dit que les souffleur de verre de XI-XII siècles travaillaient sur un encore plus large consommateur, qu'à IX-X siècles

La place considérable dans le métier municipal occupait l'industrie des métaux. À Termeze, par exemple, «le quartier métallurgiste» avait la place de 5 hectare. À côté de l'émission massive des objets de la vie quotidienne, les moyens de production et l'arme on produisait beaucoup de produits de haute qualité artistique - les marmites, plumiers, des luminaires à tubes etc., orné des inscriptions, les représentations des diverses scènes et etc. Tel exemple, trouvé en Asie centrale un plumier en bronze (l'écritoire comme le plumier). Il est incrusté par l'argent. Son principal ornement étaient les inscriptions, les figurines des oiseaux et les dessins. Dans une des inscriptions est indiqué qu'il était fabriqué le 12 avril 1148 par le maître Omar ibn al-Fazl². À Boukhara était trouvé la marmite remarquable de bronze, incrusté de cuivre et d'argent, en 1163 fait en décembre par le dessinateur Masoud ibn Ahmad et le ciseleur Moukhammad ibn Abd al-Vakhid de Gerat. Sur la marmite on représente le roi étant assis sur le trône, les jeux, la chasse, les danses et d'autres scènes³. Le trésor des produits magnifiques de bronze de ce temps est découvert à Lyagmane (la vallée de Vakhchs).

La production des minéraux se prolongeait, et fonctionnait de nombreux réseau des mines.

La circulation monétaire

La croissance des forces productrices, le procès renforcé de la branche du métier de l'agriculture, amenaient le développement ultérieur de la production de marchandise, les unions intimes avec la steppe nomade au développement de l'échange à l'intérieur des États de l'Asie centrale et avec les pays plus ou moins éloignés. On dit sur cela les documents archéologiques (particulièrement dans la partie de la Chine et l'Iran), et les sources écrites.

De l'échange monétaire témoigne le document abondant numismatique. À la période de XI et le début de XIII s. sur le territoire de l'Asie centrale s'adressaient aux pièces frappées de différentes formations d'État (conformément à l'entrée dans leur composition des régions séparées et les régions de l'Asie centrale). Les pièces Gaznevides et Sel'djoukides se trouvent d'habitude en régions du sud de l'Asie centrale : les premiers le plus souvent au Tadjikistan, et deuxième au sud de Turkménie. Le plus souvent des pièces de Karakhanides sont trouvé sur le territoire de la Kirghizie, l'Ouzbékistan et de nord de Tadjikistan. Partout en Asie centrale se rencontrent les pièces khorezmchah Moukhammad ibn Tekech.

La circulation monétaire de ce temps⁴ se caractérise par deux lignes principales. Premier - la signification qui a augmenté en comparaison de la période précédant de l'or, les pièces d'or. À vrai dire, ils sont acceptés toujours sur le poids. Mais leur rôle a augmenté incommensurablement comme les moyens de la circulation. Ils sont produits par plusieurs villes de l'Asie centrale. Ils envahissent activement sur le marché, quoi n'était pas plus tôt. La deuxième particularité frapper la monnaie d'Asie Centrale de la période examinée était conditionnée par le phénomène, qui a reçu le nom de la crise en argent monétaire. Dès XI s. dans les États de l'Orient l'essai des pièces en argent commence à baisser, diminue dans

¹ Voir, par exemple, Jukov V. D 1940, 1945; Davidovitch E. A, 1953; Troudtsovskaya S. A, 1958; Merejin L., 1956; Ahrorov I. 1960; Amindjonova M, 1960, 1961; Goulyamova E. 1961 et beaucoup d'autre.

² Guiuzalyan L., 1938, p. 217 et d'autre.

³ Vselovsky N.I., 1910.

⁴ Davidovitch E. A, 1960 a, p. 92-117.

certain cas Leur poids. Les dirhams avancés ne sont pas exportés déjà (à la différence de la période précédant) à l'Europe de l'Est.

Le territoire de leur circulation se rétrécit : sans être les monnaies d'aloï, ils s'adressent seulement dans les frontières de l'État qui les ont produit.

Le dynamisme de l'endommagement des pièces en argent dans de différents États était divers. Dans l'État de Gaznevides ce procès passait plus lentement : Mahmoud et Masoud Gaznevide ont pillé tant de richesses en Inde que pouvait un peu retenir des pièces corruption; dans leurs pièces encore il avaient 70-76 % de l'argent fin, n'ont pas disparu entièrement de la circulation tels dirhams de bon aloï, à qui il y avait 95 % de l'argent. A à la même chose c'est le moment idéal les dirhams battus de karakhanides, au sud de l'Asie centrale, il avait de tout près de 20 % de l'argent. À Fergana, au milieu de **XI s.** dans la sphère d'influence oriental Karakhanides, produisaient les dirhams tout à fait sans argent : ils étaient faits de l'alliage du cuivre avec le plomb et n'avaient pas la circulation à la pièce. À vrai dire, plus tard Ibrakhim le Tamgatch-khan, le chef de l'État de l'Ouest Karakhanides, ayant gagné Fergana, a produit là les pièces, auxquelles il y avait en moyenne 20 % de l'argent. Mais cette amélioration était temporairement. À XII s. les Karakhanides produisaient les dirhams de cuivre seulement par dessus couverts de la mince couche de l'argent. En outre en Asie centrale continuaient à s'adresser les dirhams de cuivre gitrifi - l'héritage de la période précédant. Toutes ces pièces de type différent servaient la sphère de la circulation en argent, leur capacité d'achat, leur valeur nominale étaient beaucoup plus hauts que leur coût. Ils remplaçaient quoi que dans le commerce les vraies pièces en argent.

Certains investigateurs trouvent comme la raison de la crise en argent monétaire, le reflux de l'argent en Europe pour le temps précédant, le manque de l'argent-métal. C'est le facteur essentiel, mais lui-même il amènerait à l'endommagement des pièces; à d'autres périodes au même état des stocks en argent continuaient à frapper les pièces de bon aloï en argent, changeait simplement leur relation à l'or, leur cours. Dans le cas présent notamment le développement orageux des villes, la production de marchandise et le commerce monétaire ont demandé d'une telle quantité de pièces - les moyens de la circulation, qui ne pouvait pas donner au marché des pièces battus de bon aloï. Les besoins augmentant du marché, d'une part, activaient l'or, d'autre part, ont poussé sur l'émission des pièces de mauvais aloï, mais en grande quantité.

La caractéristique amenée de l'économie monétaire de XI - XII et le début de XIII s. dit elle-même sur très développé les relations marchandises-monétaires de ce temps. Si prendre en considération de plus que dans les relations marchandes on impliquait les les régions perdu, y compris les régions de montagnes de l'Asie centrale, il sera clair, quelle place spéciale occupe la période examinée dans l'histoire du développement des relations marchandes en Asie centrale médiévale.

3. LA CULTURE AU XI ET LE DÉBUT DE XIII s.

La construction, l'architecture, les métiers appliqués

De XI - XII et le début de XIII jusqu'à nous est arrivé le nombre considérable des monuments de l'architecture monumentale, et ce n'est pas par hasard. Si comparer le nombre des monuments gardés aux nouvelles sur la construction des palais, les mosquées, les bains etc, il sera clair que la période examinée était le temps de la construction extraordinairement intensivement. Cela, entre autres, une des manifestations et les certificats de la croissance et le développement des villes, la production de marchandise, le commerce, le développement des forces productrices, la montée totale de l'économie. Cette période, cependant!, est remarquable non seulement du nombre d'érigé bâtiment, mais aussi le développement ultérieur de l'idée architecturale, les nouvelles décisions d'une manière positive de planification, les acquisitions dans le domaine de la finition décorative des monuments.

Dans la construction monumentale de cette période la brique bœlée occupe une grande place, que plus tôt. Mais aussi de vieux matériaux de construction – pokhsa (la terre crue), la brique brute sont utilisés assez bien, particulièrement à la construction des forteresses, les châteaux, les palais. On applique largement la combinaison de brut et de la brique bœlée, par exemple les murs de la brique-brute, et les dômes - de de la brique bœlée ou le mur de brute sont revêtis de la brique bœlée.

Un modèle curieux de la construction est de château-forteresse de Kalai bolo en région Isfara au Tadjikistan ¹. Construit à VI-VIII siècles détruits et se trouvant à l'abandon quelque temps et à X s., et au XI-XII siècles elle était affermie considérablement et reconstruit.

Pendant la reconstruction de XI-XII s. sont utilisés pokhsa et la brique brute, mais dans les revêtements on utilisait la brique bœlée sur la solution d'albâtre. Le système de défense créée au VI-VIII siècles, est intensifiée maintenant par la construction de deux tours rectangulaires aux plus responsable des places orientales des faces de la forteresse. La montée coudée corridor pente-douce (ou bien rampe) sur le quai et les montées intramurales vers le parapet du rempart oriental ont reçu à l'héritage de la période précédente, par contre l'ensemble habité sur le quai est entièrement reconstruit. Au XI-XII siècles est la pièce d'entrée principale, la petite cour et puis deux séries des pièces contiguës (voisins) rectangulaires sortant au couloir total. Les pièces sont bloquées par les corps de la brique brute. Ce développement créateur du schéma de planification du temps précédent : le couloir jouait le rôle de la petite cour lumineuse, il décidait le problème de l'éclairage des locaux habités et économiques, car chaque pièce pouvait s'éclairer, dans la baie de porte ou la fenêtre sur lui. Il faut marquer qu'à la forteresse était trouvés les carreaux plats de cela des temps et. On prévoyait d'autres confort de vie : dans le quai étaient détérrés profond de la forme cylindrique de la fosse pour les ordures et vider; haut des fosses était affermi par la brique bœlée et est couvert des couvercles en bois enduits de glaise.

Une grande envergure au temps examiné a atteint la construction de palais. La représentation sur lui donnent les palais fouillés par les archéologues le régent khoutallan à Khoulbouke (le sud de Tadjikistan), le régent Termeze à Termeze, les palais des émirs de gaznévides dans la banlieue de Gazna à Lachkar marché.

Le palais à Khoulbouke² est disposé dans la citadelle de la ville qu'a défini ses plusieurs particularités. Il est levé sur un haut plateau artificiel et représente l'ensemble complexe des locaux de gala, de vie et économiques. Il est bâti pour l'essentiel de pokhsa et la brique brute; la brique bœlée était appliquée comme indépendamment, et pour le revêtement des murs bruts et les corps. Des confort de vie peut mentionner les fosses pour canalisation et les décharges (comme à Kalai Bolo) en forme de profond tuyau cylindrique, par dessus affermi coupoles de de la brique bœlée; le système de chauffage en forme des canaux exposés par la brique sous les planchers des logements. Le palais était richement décoré. Il est particulièrement magnifique sculpté des pièces, les inscriptions présentant la variété extraordinaire des dessins géométriques et végétaux. Sur une série de fragments s'est gardée la peinture; le bleu et rouge peignait les parties approfondies du dessin qu'intensifiait l'effet clair-obscur. Une grande invention et la fantaisie était manifestée par les maîtres au calcul "de parquet" des planchers par la brique bœlée. Le palais existait longtemps et était réparé plusieurs fois, était reconstruit et était achevé de construire. Au XI s. dans sa plus haute partie du sud représentait l'ensemble, deux larges couloirs voûtés se croisant divisés sur quatre parties. Le groupe du nord des logements était disposé un peu plus bas, elle était croisée par un corridor pente-douce sortant à un des couloirs voûtés de la partie du sud.

¹ Davidovich I.A., 1958, p.83-90, 100-103 et l'image 70 à la page 94.

² Davidovich E. A., Litvinskiy B. A., 1954; Gulyamova E. 1961, 1962, 1964, 1968.

Le système défensif les citadelles de Khoulbouk ne s'est pas gardé. Mais aussi Kalai Bolo, et le palais à Khoulbouke étaient simultanément les palais, et les forteresses que définissait leurs montants et leurs aspects.

Tout à fait autre comme trois autres des palais susmentionnés. Ils ont été dressés librement sur une grande place et leur fonction défensive était inhérente. Le palais magnifique de campagne près de Gazna¹-résidence Masoud Grznevîd III (en 1099 -1115), la construction de qui, comme annonce une des inscriptions, était finie en 1112. C'est une place immense de la forme trapézoïde entouré du mur. Le centre de composition du palais - une grande cour rectangulaire de 50,6 m à la longueur et 31,9 m à la largeur. La partie centrale de cette cour par la place 40,4X23,5 m. carrée elle est pavée par le marbre et est entourée d'un large sentier aussi exposé par les dalles de marbre. Selon les centres de quatre parties de la cour il y avait 4 ayvans : un d'eux plus profond est le vestibule d'entrée, opposé conduit à la salle du trône. De tous les côtés des ayvans on dispose les 32 niches d'entrée conduisant à d'autres logements d'un différent montant et les destinations. La finition décorative de ces niches du côté de la cour est magnifique. Selon le dessous ils étaient embrassés par le panneau de marbre, couvert par l'ornement végétal géométrique sculpté et la bande de l'inscription coufique. L'écriture de l'inscription est extraordinairement élégante, selon le contenu sont des vers à l'honneur des régents gaznevîdes, écrit en tadjik-farsi. C'est un des monuments les plus vieux épigraphiques en farsi. Les murs sont plus hauts les panneaux et les voutes des niches étaient ornés de la terre cuite sculptée et les pièces sculptées colorées aux couleurs jaunes, rouges et bleu clair. Un autre palais de campagne était fouillé dans la ville du vieux Termez². Ici au centre de la cour rectangulaire il y avait une piscine, contre l'entrée - l'arc aïvan, dans lequel passaient à la salle audience - un grand logement rectangulaire divisé en trois parties par deux séries "des colonnes" massives rectangulaires- les fondements. Les murs et les fondements étaient revêtis façonné et sculpté de la brique brûlée de manière que résultait le dessin impressionnant en relief. Au XII s. tout ce décor en brique était fermé par l'albâtre sculpté. Le dessin est cassé à de larges lignes et les panneaux rectangulaires. Ici étaient les dessins géométriques et végétaux, les représentations des animaux fantastiques, les inscriptions.

Sans s'arrêter sur la planification de l'ensemble complexe à Lachkar marché³, nous marquerons seulement la richesse et la variété de sa finition décorative, parmi les accueils de la mention spéciale desquelles mérite la peinture. Aux murs de l'audience-salle du palais du sud s'est gardé près de 50 figures des combattants armés - la garde des rois gaznevîdes. Les peintures se sont gardées et dans une autre salle destinée, évidemment, pour les festins : ici les courtisans richement habillés, et dans une colonne les visages inclinée de l'adolescent. La peinture était platitude. Sous Gaznevîdes selon les nouvelles des sources écrites - elle s'est répandue largement en général.

Un des monuments remarquables de l'architecture était Rabat malik (XI s.). Au dedans la cour est entourée des séries des logements identiques étroits. Les murs extérieurs sont mis de la brique brute et sont revêtis seulement de la brique brûlée; le portail d'entrée et les hautes des tours angulaires étaient de la brique brûlée. Un peu fauché à l'imitation de château - les murs de la principale façade décoratif sont débités gaufrée, extérieurement semblable aux demi-colonnes massives fermées. Dans l'ornement du portail, on utilise le dessin en relief en brique, sculpté des pièces, sculpté la terre cuite, l'inscription encore plus ancienne, qu' au palais gaznevîdes, dans la langue du farsi. Dans Rabat malik se joignent harmonieusement les

¹ Scerrato U., 1959; Bombaci A., 1966.

² Jukov V.D., 1945; Pougatchenkova G. A, Rempel' L. S, 1965. P. 190-192 (à la page 406-407 la liste de la littérature).

³ Arounova M. R., 1959, p. 91-93; Pougatchenkova G. A., 1963, p. 114-121

traditions et les lignes nouveau, des murs gaufrés et le portail de gala n'ont pas l'air de la liaison des éléments divers.

Il est considérablement plus grand jusqu'à nous est arrivé des monuments de la destination culturelle : des mosquées, les minarets, particulièrement les mausolées.

La mosquée de Diggaron aux villages Hazara (non loin de Boukhara) est un cube avec le dôme central sur quatre poteaux ronds et les passages latéraux bloqués spéciaux coupoles. La mosquée à Termeze avait l'air d'abord trois coupoles ouvert ayvan, ensuite le nombre des poteaux-fondements et les dômes reposant sur eux était augmenté, et la mosquée ouverte s'est transformée en enterrée. La mosquée Magoki attori à Boukhara (XII s.) a six poteaux-fondements, 12 dômes et la portale d'entrée. Dans la mosquée Lachkar marché le dôme central repose sur quatre poteaux, les passages latéraux sont bloqués par séries des petits dômes.

Les formes et les proportions des minarets de ce temps sont très divers: les minaret à Boukhara étaient rond dans le plan, et le minaret à Vabkende près de Boukhara, tout à fait autres, il est souligné des proportions minces et tendues. La surface de minaret Djar - Kourgan (la région Sourkhandariya de l'Ouzbékistan) est élaborée gaufrée. Le minaret de Masoud III près de Gazna a l'air dans le plan de l'étoile. Le minaret à Djam a la raison octaèdre et trois rond dans le plan, rétrécissant en haut le groupe.

Les mausolées laïque et les ecclésiastiques sont construits à cette époque entièrement de la brique brulée, et combinée de la brique brulée et brute. Les coupoles de mausolées, de tout avec les portails, parfois, sans eux. Mais ils ne répètent pas l'un l'autre, chacun est original, dans chacun la même idée a trouvé la réalisation individuelle. Les mausolées du sultan Sandjar à Merve et Abou-Said à Mejkhene (en Turkménie), les mausolées karakhanides à Ouzgende (en Kirghizie), les mausolées dans le village de Sayat (près de Chaartouz) et Khodja-Nakhchran près de Regar, la construction architecturale à Tchorkou (le Tadjikistan)

Et plusieurs, plusieurs autres sont les pages vives et toujours originales "inscrites" par les architectes de XI-XII siècles dans l'histoire de l'architecture d'Asie Centrale.

Un très grand développement et la perfection à ce temps ont atteint les métiers appliqués. Les modèles étaient magnifiques de la sculpture en albâtre, l'arbre et le marbre, la terre cuite sculptée. Les maîtres sont inépuisables dans la création des dessins végétaux et géométriques, les essentiels fantastiques vivants. Les inscriptions accomplies florissant couffique ou narse sont particulièrement bonnes. Un grand effet décoratif était atteint parfois par les moyens les plus simples : par le briquetage façonné, l'utilisation dans le décor pendu poli, façonné, et aussi les briques glaçures. Plusieurs procédés de la finition décorative de construction monumental répètent et développent les traditions de la période précédant, mais les maîtres apportent le nouveau. La combinaison l'un et l'autre crée l'aspect exceptionnel de la présentation décorative dans l'architecture de XI-XII s. et le début de XIII s.

La littérature Tadjike et la science au XI s. et le début de XIII s.

Les changements politiques se passant à la fin de X s., c.a.d. les désagréments de l'État Samanides, la conquête de Karakhanides Transoxiane et entrer Khorasan a Gaznevides, pouvaient se refléter sur la science et la littérature des Tadjiks. La montée commencée de la science et la culture des peuples de l'Asie centrale, le développement de la langue du dari et la littérature persano-tadjike étaient un peu arrêtée par les guerres et les querelles.

L'apparition de la puissance de Makhmoud Gaznevid et le groupement de tout le territoire de Khorasan, Tchagannian, Khouttalyan, Tokharistan de la partie principale de l'Iran actuel et nord de l'Inde вокруг одного autour d'un centre ont créé de nouveau certaines conditions pour le développement ultérieur de la science et la littérature.

À cette période se développaient les relations entre Bagdad, d'une part, l'Asie centrale, particulièrement Khorassan et Tokharistan, - avec l'autre. L'influence idéologique de Bagdad

s'est renforcée extraordinairement sur le territoire des États Gaznavides, à Transoxiane et Khorassane.

Sous Gaznevides la langue arabe s'est répandue largement. Le divan administrant la correspondance d'État, gérait au départ toutes les affaires dans la langue du dari, mais puis a passé entièrement sur l'arabe. Dans le divan on attirait sur le travail principalement les personnes possédant la langue arabe. C'est pourquoi à partir de la période Gaznevides dans la langue tadjike commencent de plus en plus à pénétrer les mots arabes et les expressions.

La littérature Tadjike s'est concentrée dans l'État Gaznevides principalement à la cour. Les sources littéraires marquent qu'à la cour du sultan Makhmoud se sont réunies quelques dizaines des poètes. Makhmoud protégeait la littérature pour l'offre de "la splendeur" à la cour et la glorification personnelle. Notamment c'est pourquoi il a reçu un si large développement le genre de l'ode panégyrique (qassida).

Un des plus grands poètes-odopists conférés à la cour du sultan Makhmoud du titre "du roi des poètes», était *l'originnaire Balkh Aboul-Kasim Khasan ibn Ahmad Ounsouri* (la génération dans les années 60. - il est mort 1039). Ayant reçu la formation, par le frère du sultan Makhmoud de l'émir Nasr il s'est trouvé dans la cour du sultan. *Ounsouri* a pris part à la plupart des marches de Makhmoud et la grande partie de ses odes a consacré pour des victoires du sultan. Les contemporains avec un grand éloge répondaient sur Ounsouri comme sur un grand maître du mot. À sa plume appartiennent (arrivant seulement dans les fragments) les poèmes d'amour (mesnavi), en particulier «Vamik-et Arza» (sur le sujet de la Grèce ancienne). Ounsouri a introduit dans la littérature Tadjik - persane le nouveau style panégyrique odes avec les figures compliquées rhétoriques et l'approche rationaliste sur la figuration.

Les poètes visibles de cour étaient *Abou-l-Khasan Ali Farroukhi* (mort en 1038) et *Abou-n-Nadjm Ahmad Manoutchikhri* (mort en 1041). En tout la poésie pour le cercle gaznevides avait la caractéristique panégyrique et les sujets hédonosmes. Les poètes de cette période continuaient à développer les genres existant sous Samanides. Les poètes Gaznevides ont enrichi l'arsenal des moyens figuratifs de la littérature persano-Tadjike, ils ont élaboré les nouveaux procédés stylistiques et les figures poétiques.

Dans les conditions de l'indépendance d'État au X s. a commencé la science, et la montée de la science se prolongeait au XI s. Le Savant de la plus haute distinction de cette période était Abou Ali ibn Sina, sur qui disait déjà plus haut.

Un autre plus grand savant de cette période était *originnaire de Khorezm Aôy Raykhan Moukhammad ibn Ahmad Birouni* (en 973-1051). *Birouni* est né dans la banlieue de Khoresm. Selon la légende, il s'occupait du travail scientifique tous les jours, excepté les fêtes annuelles de Naourouz (la fête du printemps du "Nouveau an", le 21 mars) et Mekhrgan (la fête de la collecte de la récolte, le 21 septembre).

Birouni avait une grande disposition pour les voyages, qu'il faisait avec le but scientifique. Une des places, où il a vécu relativement longtemps, était la région pres de caspienne Djourdjan (Gourgan). Pendant son séjour là le régent Djourdjan était Kabousse ibn Vouchmagir (en 976-1012). On croit Kabousse comme l'homme cultivé, le connaisseur de la littérature et le protecteur des sciences. Il et a écrit quelques livres. En 1000-1003 Birouni a fini son travail sous le nom «Al-asar al-bakiya an al-kouroun al-khaliya» («les Traces restées des générations passées», en abrégé - "la Chronologie"). Dans son livre il a décrit les calendriers et les systèmes de la chronologie, ainsi que les fêtes sogdianes, les ancien khoresmes, les Perses, les Grecs, les Juifs, les chrétiens et les musulmans. Ce travail est la source la plus importante historique selon l'histoire des peuples de l'Asie centrale et tout l'Est.

En 1010 Birouni est revenu à Khoresm. Ici il s'est rencontré avec plusieurs savants éminents, qui à la suite des changements politiques de la fin de X s. ils se sont enfuit de Boukhara et d'autres villes, de Transoxiane et Khorassan et se sont réunis à Khoresm. Les

sources indiquent que khoesmchah Mamoun II protégeait les savants, y compris Birouni. Mais en 1017 Makhmoud Gaznevid après la conquête de Khoesm a emmené Birouni à Gazna. Ainsi, l'activité ultérieure scientifique de Birouni passait à Gazna.

Birouni prenait part aux marches du sultan Makhmoud et, étant en Inde, étudiait là le sanscrit, ainsi que les coutumes et les moeurs des peuples de ce pays. Au retour du voyage il a écrit le livre « Takhrir ma lil- Hind makbula fi-l-akl ay marzula » (« l'Explication des doctrines appartenant aux hindous acceptables par la raison ou rejetées »), étant une des sources les plus importantes selon l'histoire de l'Inde.

Birouni a fait deux travaux sur les questions de l'astronomie, la géométrie et l'astrologie. Un d'eux est écrit à Gazna en 1024 en arabe et consacré à la fille al - Khasan, un de membres du nom khjresmchah. Le deuxième travail, « Al-Canoun al-Masoudi fi-l-khaja va-n-noudjoum » (« le canon de Masoud sur l'astronomie et les étoiles »), était écrit entre 1030 et 1036 années et il est consacré au sultan Masoud. Ce travail de Birouni était dans cette région le premier pour les pays de l'Est et a servi d'exemple pour la rédaction (ou bien composition) des cartes.

Birouni a créé beaucoup de travaux scientifiques, mais leur plupart, malheureusement, ne sont pas arrivées jusqu'à nous. Le savant-voyageur médiéval arabe l'Yakoute écrivait que dans une des mosquées de Merv il a rencontré parmi les documents la liste des travaux de Birouni occupant 60 feuilles. Fait à Iran dans le milieu de XIX s. l'Inventaire des travaux scientifique gardés compte 27 travaux. Ces dernières années dans certaines bibliothèques du monde étaient trouvés les travaux inconnus de Birouni.

Birouni a fait une série d'ouvertures, qui ont dépassé tellement le niveau des connaissances de son temps que s'approchent assez souvent de certaines données de la science moderne. Par exemple, sont telles les théories de Birouni selon l'histoire du paysage de la basse contrée indienne nord et selon l'histoire du changement du courant de l'Amou-Daria¹.

Birouni était d'une manière absolument étrangère le sentiment du fanatisme religieux et la relation hostile à la culture des peuples non musulmans. Ainsi, toutes ses oeuvres sur l'Inde sont pénétrées de l'esprit du respect le plus haut vers une grande culture indienne. C'est pourquoi Birouni et ses travaux se servent d'une grande popularité en Inde, et au Pakistan.

Dans la première moitié de XI s. se développait l'historiographie. *Abou Nasr Outbi* (un de courtisan de Makhmoud Gaznevid) a fait dans la langue arabe "le *Tarikhi Yamini*"² consacré au sultan, ou il amène beaucoup d'importantes informations sur le gouvernement de Sebouktegin et Makhmoud.

*Abou Said Gardizi*³ est considéré comme un des plus grands historiens de la période gaznevides. À la période entre 1048-ans, Gardizi a écrit dans la langue Tadjike le livre « à Zejn al-akhbar (« La beauté des messages »).

Enfin, l'historien éminent de la période gaznevides est *Abou-l-Fazl Bejkhaki* (près de 996-1077). Abou-l-Fazl pendant dix-neuf ans travaillait le secrétaire du divan des messages chez Gaznevides et était le témoin oculaire de tous les importants événements de cette période. Il a fait dans la langue Tadjike les annales historiques comprenant 30 volumes⁴. Cependant cet important travail historique se sont gardés jusqu'à notre temps seulement quelques volumes dépareillés et incomplets racontant le règne du sultan Masoud et les événements de son époque, connu sous le nom « *Tarikhi Masoudi* », ou "*Tarikhi Bejkhaki*"⁵.

Dans l'État de Karakhanides la science et la littérature éprouve à cette époque la

¹ Voir; Birouni, 1950; Birouni, 1957, 1963.

² « *Tarikhi Yamini* " - " l'Histoire consacrée par Yamin », du mot « yamin » - " la dextre », car un des titres de Makhmoud était « l'yamin-ad-daoula " - " la dextre de la puissance ».

³ Gardize - le nom du terrain se trouvant à une journée de marche de Gazna par le chemin à l'Inde.

⁴ Dans les sources est mentionné sous de différents noms

⁵ traduction russe : Aboul-fazl de Bejkhaki, 1962.

décadence.

Comme écrit dans l'anthologie de XIII s. Moukhammad Aoufi, de khans de karakhanides, apparemment, un seulement Klytch le Tamgatch-khan donnait une certaine signification au développement de la science et la littérature. On peut appeler cependant quelques oeuvres apparues à XI s. à Transoxiane. Par exemple, «Tarikhi moulki Tourkistan» («l'Histoire de Tourkestan») *Madjd ad-Din Moukhammad ibn Adnan* et les autres, de qui jusqu'à nous, malheureusement, sont arrivés seulement les fragments séparés.

La littérature tadjike à Transoxiane et à cette période connaît certains poètes talentueux, comme *Amaki Boukharai* (mort en 1149), *Souzani de Samarkand* (mort en 1173), *Rachidi de Samarkand* et d'autre, qui ne peuvent pas être comparés, cependant, selon la signification et l'oeuvre avec leurs prédécesseurs.

Amak et Souzani représentent quoi que deux contrariétés. L'oeuvre d'Amak, le poète de cour, raffinement, il perfectionne la forme du vers, ses poèmes amènent à la direction selon la rhétorique au titre des modèles pour l'imitation. Au contraire, Souzani dans la poésie - le type de la ville. À vrai dire, il devait écrire pour le salaire les panégyriques de la noblesse, cependant le plus possible il s'est rendu célèbre pour les satires et les parodies écrites par la langue très simple, gravitant vers les paroles parlées. Les motifs démocratiques dans son oeuvre étaient continués par les poètes des périodes ultérieures.

La deuxième moitié de XI s. -et le début de XIII s. occupe dans l'histoire de la culture des peuples de l'Asie centrale la grande place. Le groupement de Transoxiane, Khorassan et Tokharistan autour d'un centre, l'événement passé sous Sel'djoukidakh, a ramené à la vie l'activité culturelle dans telles villes, comme Nichapour, Merv, Balkh et partiellement Gerat.

À cette période se rapporte l'oeuvre de tels grands représentants de la littérature tadjike, comme Asadi Tousi, Nasiri Khoustrav, Omar Khayam, Fakhr ad-Dines Gourgani, Anvari, Masoud Saad Sal'man, Mouizzi, Sobir Termezi etc.

L'oeuvre de ces écrivains était diversement selon le contenu idéologique. Dans l'oeuvre des poètes occupent la grande place, que plus tôt, les questions de la morale et l'éducation, les motifs philosophiques et humanitaires, parfois la défense des intérêts courageuse des masses populaires, les interventions contre un arbitraire et la violence du seigneur féodal. Parmi ces poètes se détachent particulièrement Nassiri Khoustrav, Omar Khayam et Fakhr ad-Dines de Gorgan, dans l'oeuvre de qui prédominait la tendance progressive nationale.

Nasiri Khoustrav (1004-1088) est né dans la ville de Kabadiane sur le territoire du Tadjikistan actuel¹. En âge de la jeunesse il a commencé à étudier de diverses sciences, s'intéressait particulièrement à la littérature, les questions est religieuses-philosophiques.

Dans la jeunesse Nasir-et Khoustrav a fait connaissance avec la vie de la cour des sultans de Gaznevides Makhmoud et Masoud et un certain temps était un grand fonctionnaire de la partie d'une manière financière-imposable à la cour Sel'djoukides, après il est parti voyager. Encore dans la jeunesse il a fait les voyages en Inde, aux régions de Tourkestan, en Afghanistan moderne. Nasiri Khoustrav voyageait en vue de l'étude du mode de vie et les croyances des divers peuples. À la longueur de sept ans le poète a visité Khidjaze, l'Asie Mineure, la Syrie et l'Egypte, a fait connaissance avec la vie, les moeurs et les coutumes de la population locale. Il s'étant rencontré en Egypte avec les partisans des khalifes fatimides, les chefs des sectes ismailiens, Nasiri Khoustrav est devenu le disciple ardent d'ismaélisme².

En revenant à Khorasan et s'étant arrêté à Balkhe, Nasir Khoustrav a commencé à prêcher ouvertement la doctrine ismaélisme et embaucher ses disciples. Par cela il s'est attiré les poursuites des théologiens musulmans et les régents Seldjoukides. En se cachant aux

¹ Selon une autre supposition dans le village aussi s'appelant Kabadian, mais se trouvant dans les alentours de Balkh.

² il y a une supposition que Nasir est parti pour l'Egypte, étant déjà en secret l'ismaélien.

poursuites, il a commencé à conduire la vie vagabonde, en passant de la ville à la ville¹. Comme écrit Nasiri Khoustrav, c'était beaucoup la période difficile de sa vie.

Le scorpion des vagabondages a blessé mon cœur,
Tu dirais qu'il n'y a personne dans le monde faible comme moi.
Quand je regarde ma position,
Cela de la tristesse la bile me monte à la tête.
Je dis; pourquoi m'a fait la cible des flèches du temps
Le haut ciel, Ignorant et injuste ?
Si l'orbite de l'univers tournait en proportion,
Cela par mon habitation serait seulement l'habitation du mois.
La connaissance vaut mieux que la lumière, l'âme et la richesse, -
Cela m'était dit par un grand esprit.
Dans la lutte avec la troupe du temps et avec l'épée aiguë de l'univers
Confiance, la connaissance c'est ma troupe et mon bouclier.

Le résultat des voyages Nasiri Khoustrav a été le traité historico-geographie "Safar-name" («le Livre des voyages») ² en outre Nasir Khoustrav a écrit une série de livres sur les questions ismalisme : les traités philosophiques «Zodal-mousafirin "(" les Provisions des voyageurs»), « Vadjkh dines "("la Face de la foi»), «Djami al-hik - matayn "(" l'Harmonie deux sagesse », c.a.d. musulman et antique) etc. la Plus grande valeur présentent, cependant, ses poèmes "Raouchanai-name" («le Livre de la lumière »), « Saadat-name* («le Livre du bonheur») et "le Divan" poétique en tout³.

Dans les vers Nasiri Khoustrav concerne non seulement des questions religieux-philosophique, il exprime beaucoup d'idées avancées du caractère éducateur-moralisateur; il y a dans ses vers des motifs humanitaires et athées. Dans un des poèmes, en s'adressant au dieu, Nasiri Khoustrav écrit :

Si toi a crée sa ressemblance
pas le jeu de l'osselet sur cheval, -
Que tu bafoues à la création ?
Pourquoi encore tu as créé le satan.
j'ai encore beaucoup de questions,
Mais je crains l'énigme de te donner.
Si, d'ailleurs, taciturne il faut être, -
Tu me devrais créer par le bétail.
Je discuterai au jour de la dernière cour!
D'ailleurs, tu peux m'enlever la langue,
Sinon il te faut répondre,
Pour que je comprenne l'ignorance.
Ordonne plus profondément de cacher-moi à l'enfer!
Que pour le profit avec toi discuter toutes les fois ?
Tu, quand nous faisons la prière es honnête à tu
«Séduis-les!» - au satan tu donnes l'ordre.
Si toi-même, toi sans grain de sable sur pieds ⁴,
Comment tu as créé, je répète, le satan ?

¹ Sur la vie de Nasir voir: Bertel's A. E, 1959; voir, aussi : Nosir Khisrav, 1954; Nosir Khusrav, 1957; Nassiri-Khisrav, 1935; Nassiri Khoustrav. Safar-name; Achurov G., 1965.

² Voir' Nassiri Khoustrav. Safar-name (Lettre de voyage)

³ Il ya des suppositions que "Saadat-name" n'est pas écrit par Nasiri Khoustrav et d'autre auteur le même nom Nasiri Khoustrav qui habitait à Isfahan au XIV s.

⁴ Correspond en Russe : «sans grain de poussière dans l'oeil ».

Il est tant de bref, dans cette affaire de l'obscurité,
Que la main et j'agiterai a la théologie...
Le mal tu donnes et tu reçois le paiement par un mal, -
Que tu vaux mieux, dans ce cas, plus que moi ?
Que je suis mauvais, - mais je suis créé par toi
Et non je plais ne me ferait pas ainsi! ¹

Nasir écrit très chaudement sur des gens du travail - les paysans et les artisans et il condamne d'une manière brusque les rois, les bigots, les fonctionnaires, particulièrement les poètes-panégyristes cupides.

Nasiri Khousrav jusqu'aux derniers jours et ne s'est pas libéré des poursuites. Après quelques ans de la vie illégale à Khorassane, Tabaristane et Mazandarane il est parti sur le Pamir, à Badakhchan, où dans le village de montagnes a passé dans la solitude les dernières années.

Omar Khayyam (1048-1131) est né à Nichapoure, Il a terminé la formation au même endroit et il est devenu un de plus grand scientifique de XI s. Khayyam a laissé une série de travaux scientifiques dans le domaine des astronomie, des mathématiques, la philosophie et d'autres sciences. Pendant le gouvernement de Malik -chah Sel'djoukid il dirigeait avec d'autres astronomes la préparation de la réforme du calendrier.

Le poète éminent de l'Orient, Omar Khayyam s'est rendu célèbre particulièrement par ses roubayyates (les quatrains). Le nombre des roubayyates de Khayyam n'est pas grand, mais leur signification du point de vue littéraire, ainsi que du point de vue de leur contenu philosophique sont immense. Une haute maîtrise en liaison des tendances matérialistes et athées est faite par les quatrains de Khayyam d'un des perles de la littérature mondiale.

Voici un de quatrains caractéristique pour Omar Khayyam :

Quand je serais impérieux sur ce ciel méchant,
Je le briserais et a remplacé par l'autre,
Pour qu'il n'y avait pas barrières pour aspirations noble
Et la personne pouvait Vivre, comment il veut ²,

Dans ce roubayyai d'Omar Khayyam on représente la personne fière libre ne reconnaissant pas ni l'autorité des pouvoirs terrestres, ni les dogmes religieux sur l'autre monde.

Parmi les poètes de XI s. la place spéciale selon l'acuité de l'expression des humeurs des cercles municipaux et leurs critiques à l'adresse du seigneur féodal occupe *Fakhr ad-Dini Gourgani* et son poème «Vis et Ramin», écrit environ en 1055. Dans ce poème romantique utilisant l'exposé ancien sujet d'amour de pehlevi et perphi, il y avait la satire cachée, des moeurs âcres ridicule des rois et les domestiques de cour³. En résumé le poème dessine le tableau social utopie, comme elle présentait les citadins de ce temps⁴.

Abou Nasr Asadi Tousi (mort. environ en 1070) a fait "Garchasp-name" («le Livre de Garchasp») selon le modèle "Schah-name" de Firdousi. La légende sur Garchtchasp est un des plus anciens récits des peuples iraniens orientaux.

Asadi, le premier a introduit dans la littérature Tadjike la forme *munozira* - la discussion poétique. Il a écrit cinq telles oeuvres, à qui on expose la discussion entre la terre et le ciel, jour et nuit, la lance et l'oignon, le mage-zoroastrisme et le musulman, l'arabe et le Perse. En outre il fait le dictionnaire, dans qui on amène les modèles des oeuvres presque 80

¹ « L'Anthologie », p. 261.

² Omar Khayyam, 1955. Voir; publication le texte de roubai; Omar Khayyame, 1959; Umari Kayyam. Roubaiyate, 1963

³ Bertels E. E., 1960, p. 284-285

⁴ Fakhr ad-dine Gourgani, 1963. Préface

poètes de ce temps. La signification historique de ce dictionnaire est très grande : dans son dictionnaire on peut trouver les fragments de plusieurs oeuvres des poètes de cette époque qui ne sont pas arrivés à nous et les périodes plus précoces, par exemple «Kalila et Dimna», qui est écrit aux vers par le poète Roudaki.

Masoud Saad Salman (1046 - environ 1121) était le poète de cour des derniers Gaznevides. Il a passé sa grande partie de la vie du nord de l'Inde, à Lakhore, en étant, ainsi, un des premiers représentants de la poésie médiévale tadjik-persane en Inde, où par la suite la poésie en farsi a repandu extraordinairement large. Selon les calomnies des ennemis le poète était enfermé plus d'une fois par les sultans à la prison et a passé dans la prison au total plus de 18 ans.

Dans ses oeuvres Masoud Saad Sal'man tentait de ressusciter les traditions célèbres de la puissance Gaznevides et même insérait dans les vers de la citation d'Ounouri - «le roi des poètes» le sultan Makhmoud. Cependant il écrit les encensements les vers simples, clairs poétiques, et en outre y introduit habilement les sentences sages, les instructions, les méditations philosophiques, de belles descriptions des batailles.

En se trouvant dans la réclusion, le poète crée profondément touchant «les élégies de prison», auxquelles décrit la position insupportable et se plaint de l'injustice. Le destin de ce poète talentueux est profondément tragique. Sa vie, ainsi que l'oeuvre sont entortillés des chaînes du joug féodal.

Amir Moukhammad Mouizzi (mort environ en 1140) est originaire de Nichapour. La Grande partie de ses oeuvres est composée par les odes-panégyriques (qassida) à l'honneur Sel'djoukides du Malik-chah et Sandjar, à la cour de qui il se produisait. À l'époque de Sandjare Mouizzi, ayant reçu le titre «malik ach-chouara» («le roi des poètes»), est devenu le chef des poètes de cour.

Adib Sobiri Termezi. Selon la vocation le poète-lyrique, Termezi était obligé de servir au sultan Sandjar Sel'djoukide, en accomplissant ses diverses commissions. Le dernier lui a confié quelques affaires à Khorasm et a expédié vers la cour de l'adversaire-khorezmchakh Atsyz. Ici à l'ordre khorezmchah Termezi était saisi, accusé de l'espionnage au profit Sel'djoukide et environ en 1148 est noyé à l'Amou-Daria. Les vers de Termezi font le divan entier odes et les poèmes (gazelles) lyriques,

Ahliddin Anvari (en 1126, - environ 1190) est né dans le village de Badnaa au nord de Khorasan en 1126. Comme plusieurs poètes de cette époque, Anvari dans la jeunesse a étudié toutes les sciences du temps. Il était invité à la cour du sultan Seldjoukide Sandjar et il a écrit beaucoup d'odes, consacré à ce régent. Universellement reconnu que dans l'oeuvre d'Anvari l'ode a atteint le développement supérieur; C'écrit avec une maîtrise extraordinaire poétique, ils contiennent de belles entrées lyriques d'amour, les méditations philosophiques, les descriptions magnifiques et en même temps les louanges de Sandjar. Un de ses plus connus ode, décrivant la dévastation Khorassan par les gouzes, est pénétré de hauts sentiments patriotiques. Les gazelles d'Anvari sont proches de la poésie lyrique nationale;

Au déclin de la vie, jusqu'à la fin s'étant rendu compte du vide et l'immoralité de la poésie de cour, Anvari s'est éloigné de la cour. Ses vers de ce temps contiennent la moquerie âcre jusqu'aux poètes vendant le don aux grandes familles.

Sur les poètes de cour mes paroles comprends,

Pour que la foule des pique-assiette ne pas trouver pour les gens!

Administre : le boueur est nécessaire dans l'État chacun, -

Le dieu te punira, si tu oublieras celui-là.

Si s'accumulent les ordures autour de ton logement, -

Sans porteur, mon frère, si tu le rangeras ?

Et le poète-esclave il n'y a pas de besoin à personne

Et l'économie de l'univers ne se lui adressera pas.

Si tu pour le pain devais t'engager,
Porte ainsi mieux ordures, *et* jette la poésie! ¹

À côté des oeuvres éminentes poétiques nous rencontrons dans la littérature tadjik-persane classique de cette période aussi les modèles classiques des oeuvres en prose. Ce sont tels, par exemple, le traité politique de vizir de Seldjoukide Nizam al-mouk «Siyaset-name" (« le Livre sur le gouvernement de l'Etat »), le travail de la critique littéraire de Nizami Arouzi Samarkandi « Tchahar maqola "(«Quatre conversations»)), la direction sur la poétique de Rachid ad-Dine Vatvat, «Khadaik l'as-sikhr "(« les Jardins de la magie »),"Sinbad-name" de Zakhiri Samarkandi et «Makamati Khamidi "(« les makomi Khamid») Khamid ad-Dini Balkhi.

"Siyaset-name" - la source très précieuse historique contenant au critique du système de gestion existant sous Sel'djoukide des positions du partisan de l'État centralisé féodal. Après la mort Nizam al-mouk "Siyaset-name" a subi l'édition, on apportait au texte les suppléments, cependant et dans l'aspect qui est arrivé à nous elle représente le monument précieux de la prose de la fin de XI s. La langue du livre est simple et claire.

«Tchahar maqola» de Nizami Arouzi est la source la plus importante pour la compréhension moderne à l'auteur et son temps littéraire et la vie culturelle. "Les conversations" la faisant sont consacrées aux professions du clerc-secrétaire de cour, le poète, l'astrologue et le médecin. Dans chaque "conversation" on donne la caractéristique d'un de ces professions, illustré par dix récits historiques instructifs des hommes éminents de la profession correspondante. Le livre donne plus d'informations sur les conditions de la vie des hommes de la culture de ce temps, que toute l'autre source. C'est particulièrement précieuse "la conversation"; consacré aux poètes, caractérisant leur situation difficile dans l'État féodal.

«Khadaik as-sikhr» *Rachid ad-Dine de Vatvat* représente l'analyse détaillée de la forme des vers de ce temps, les figures particulièrement poétiques et les images. Dans ses écritures il y a des estimations intéressantes esthétiques et les jugements.

«Sinbad-name" ²Zakhiri Samarkandi est écrit aux sujets répandu à l'Orient du roman didactique sur la perfidie des femmes. Le sujet fascinant de la narration encadrant a servi à l'auteur du prétexte pour l'introduction de la multitude des paraboles exposant sous la forme amusante de la position « les sciences sur la gestion du pays». **Plusieurs paraboles contiennent dans la forme voilée le critique des régents et l'ironie assez âcre à leur adresse.**

Le livre «Makamati Khamidi» est écrit par la prose rimée et comprend de 24 amusant «maqom»-(melodie), présentant la combinaison originale de la nouvelle, la parabole, l'énigme et le proverbe aux sujets didactiques.

La science de la période décrite est présentée aussi par plusieurs nouveaux noms.

L'imam Fakhr ad-Dines de Moukhammad ibn Omar Razi (en 1148- 1210) vivait à Gerate, où s'occupait de l'activité de professeur et la lecture des sermons. Il a écrit beaucoup de travaux scientifiques sur la médecine, l'astronomie, le mathématique.

Abou-l-kasim Makhmoud Zamakhchari Khorezmi (en 1074-1143) était un des investigateurs éminents du lexique et la grammaire arabe. Le dictionnaire l'arabo-farsi appartient à lui .

Abou Bakr Abd al-kakhir ibn Abd ar-Rakhman Djoudjani (mort en 1108) était le spécialiste dans le domaine de la grammaire.

Zayn ad-Dine Ismail Djourdjani (mort entre 1135 et 1137) est venu à Khoresm sur l'invitation khorezmchah Koutb ad-Dine Moukhammad ibni Anouch-tegin et là en 1110, il a écrit dans la langue Tadjike son travail «Zakhirai Khorazmchakhi» («le Trésor de khorezmchah»). Ce travail fondé sur "le Canon" d'Ibn Sina, comprend dix livres interprétant

¹ «Antologie», p. 304.

² Zakhiri Samarkandi, 1960

sur la sphère de l'application de la médecine, sur l'anatomie, les raisons et les symptômes des maladies, l'hygiène, le diagnostic et les pronostics du courant des maladies, les moyens du traitement, les poisons et les antidotes, la pharmacologie. "Zakhirai Khorazmchakhi" était traduit dans les langues hébraïque, turc et les ourdous.

La diffusion soufisme et son influence dans la littérature tadjiko-persane

Une des particularités les plus importantes de cette période est la pénétration des idées soufismes à la littérature. Le mot «soufisme» dans la littérature scientifique dans les langues européennes et également «tassavuf» dans la littérature arabe, tadjik, farsi unit selon l'indice de la présence de la forme spéciale du mysticisme la multitude de très divers courants selon la nature de classe et les théories idéologiques et ayant encore une grande l'espace de la diffusion de l'Islam.

Soufisme a augmenté en raison de l'Islam, utilisait largement le Coran, le hadith et ses autres éléments, cependant plusieurs formes soufisme, particulièrement aux étapes précoces du développement, en vertu de l'interprétation tout à fait spéciale dans lui des éléments de l'Islam, sont devenus l'expression de l'opposition au dogme orthodoxe. C'est pourquoi les pouvoirs féodaux et la clergé orthodoxe soumettaient à plusieurs souffis cruel répression (en 922 on mis à mort férocement Hussein ibn Mansour Khalladj, et en 1191 est tué dans la prison Chikhab ad-Dine Soukhravardi).

Soufisme est apparu à VIII-IX siècles en Iraq. Primordialement il a pris la forme du mysticisme d'opposition dirigé contre le luxe et l'hypocrisie de la noblesse. Dans les sermons de soufisme le refus de toutes les joies terrestres, les sermons de l'ascétisme la protestation grandissant des artisans et les couches inférieures de la ville et le village contre le joug du seigneur féodal, contre la distribution injuste des biens.¹ Les premiers souffis apprenaient que la propriété privée, la richesse, le luxe, sont l'engendrement du mal. Ils portaient les vêtements grossiers simples de la laine de mouton («khirqa», «souff», d'où, comme croient, et il y avait le mot «souffi» - souffis), vivaient avec les ermites.

Au XI s. soufisme reçoit la large expansion à Khorasane et Transoxiane. Le cheik Abou Said (mort en 1049) construit à Nichapoure le refuge derviche conduit là les sermons et les discussions avec les théologiens et le cheik Aboul-Kasim Kouchejri (mort en 1073) crée le travail théorique selon soufisme.

Sous l'influence de la clergé et les seigneurs féodaux il y a une nouvelle forme soufisme. Certains souffis ont commencé à appeler le peuple seulement à la piété, l'humilité aux pouvoirs, le parcours à la charia. Le plus grand rôle dans la fusion soufisme avec l'islamisme orthodoxe, dans la création, répondant aux intérêts du seigneur féodal de la forme soufisme était joué par un grand théologien et le philosophe Moukhammad Gazali (1058-1111).

La doctrine panthéiste mystique soufisme était que toutes les variétés de la nature morte et vivante se présentaient en fin de compte par l'émanation de la divinité (al-khakk - la vérité), imprégné de son esprit. Tout dans le monde réel terrestre se présentait par la réflexion du monde au-delà spirituel. La personne étant la dernière création du dieu-absolut, doit aspirer à la fusion avec "la vérité". Pour cela la personne doit refuser de tout terrestre et réprimer dans elle-même tous les désirs et les aspirations, excepté un, - les aspirations à la fusion avec la divinité. Pour aller en passant (Tariqate) à la fusion, il faut trouver le professeur et être l'instrument obéissant de ce professeur, aveuglément à suivre sa n'importe quelle instruction ou la disposition. Comme c'est indiqué dans les livres soufismes, l'élève doit être semblable au cadavre dans les mains les laveurs des cadavres.

Les cheiks Soufis, les vieillards-instructeurs acquièrent l'autorité graduellement immense et la force politique. Dans leurs mains - centaines d'élèves-murides obéissants. Les

¹ K. Marx et F. Engels. Comp.v.7, p. 378

classes dominantes ont compris vite, quel profit présente la poursuite des cheiks à la partie, et plusieurs cheiks deviennent les familiers des régents. Cependant certains cheiks sont liés encore étroitement aux artisans créant les organisations pour le modèle souffi (foutouva). À la base de ces créé des groupements soufis il y a des ordres originaux chevaleresques se produisant dans le djihad - les guerres contre "incorrecte" (en Géorgie, dans le Caucase du Nord, en Inde). Après XI s. plusieurs les cheiks souffismes liés aux régents, deviennent ouvertement les plus grands propriétaires fonciers. Par exemple, vivant à XV s. Khodja Akhrar enterré à Samarkand possédait les richesses énormes et les plus vaste foncier.

D'autres cheiks, au contraire, se produisent la force organisée et militaire sur la partie des masses populaires luttant contre le seigneur féodal, insistent sur l'égalité patrimoniale et même parfois partiellement, provisoirement l'obtiennent, comme, par exemple, le cheik Khasan Djouri à XIV s. pendant l'insurrection Sarbedares.

Ainsi, à souffisme à la longueur de tout le moyen âge on observe au moins deux courants - féodal et national, lié avec la ville, les cercles d'artisan, exprimant la protestation, servant aux buts de l'autodéfense des masses du joug du seigneur féodal. À côté de l'ascétisme, le renoncement de tout terrestre, obligatoire dans plusieurs ordres de la direction est passive-contemplative et nécessaire pendant l'apprentissage initial chez le vieillard-instructeur dans tous les ordres, les souffis prêchent l'amour de la personne et ne s'arrêtent pas avant la lutte armée pour l'acquisition du but. Il serait incorrecte trouver tous souffis luttant les armes à la main, contre le seigneur féodal et les asservisseurs étrangers, alors perdant le lien avec "original" ascétique souffismes.

Dans le domaine de l'idéologie la protestation des souffis, malgré plusieurs lignes précieuses, était limitée en conséquence de la forme religieuse mystique souffisme, altéré, reflétant fantastiquement les rapports sociaux valables. Malgré cela, à plusieurs périodes historiques certains courants souffisme, ne perdant pas les relations directes avec les artisans et les dessous municipaux, se trouvaient les plus progressifs pour l'époque donnée historique, bien que par les courants historiquement limités publics. Par cela s'exprime l'union intime avec souffismes et plusieurs poètes éminents et les penseurs du passé (Baba Koukhi, Ansari Gerati, Sanai, Attar, Nizami Gandjavi, Djalal des enfers-dynes de Roumi, Amir Khousravi Dekhlevi, Djami). Certains d'eux étaient liés plutôt avec souffismes féodal (Ansari), cependant et ils étaient influencés total par la tradition littéraire souffisme : Ils s'adressent simple, proche aux masses vers national par la langue, ils amènent dans les vers les paraboles largement connues nationales, les faibles et les proverbes, suivre les idéaux nationaux de la noblesse et l'humanité. Toutes ces lignes donnent la valeur de la poésie de souffisme.

Ca serait incorrecte trouver que les poètes éminents du moyen âge utilisant la phraséologie de souffisme (elle se rencontre chez Ibn Sina), on utilisait toujours seulement de la peur des fanatiques et avec le but de cacher l'indépendance d'esprit. V.I.Lénine, en disant sur les philosophes de l'ancienneté, se produisait «pour l'historicité sévère dans l'histoire de la philosophie pour ne pas ajouter ancien un tel du "développement» leurs idées, qui nous est clair, mais manquait en fait encore chez ancien»¹. Il faut trouver la branche complète des penseurs du passé des mouvements publics de leur temps non historique. Sans oublier la modicité historique de chaque penseur médiéval entortillé du réseau dominant alors des représentations religieuses, il faut mettre en relief dans son oeuvre progressif pour cette époque.

La diffusion de l'idéologie de souffisme dans la vie publique de l'Asie centrale était tellement grande que réactionnaire, souffisme féodal devient ici graduellement, particulièrement dans le moyen âge tardif, les deuxièmes leaders, à côté de l'orthodoxie, le courant de la religion musulmane.

¹ V.I. Lenin. La composition complete., v.29, p.222.

De explose plus haut que dès le début de la diffusion la doctrine de souffisme cachait les moments, qui freinaient le développement de la science laïque et la philosophie rationaliste. Plus tard, à la période de Timouride et le khanat de Boukhara, le souffisme féodal a présidé la lutte avec toute idée libre. D'autre part il est nécessaire de voir dans la poésie de souffisme des différentes périodes de la manifestation des idées oppositions-humanitaires. La défication de la personne parfaite à la poésie de souffisme exprimait souvent sous la forme mystique une haute compréhension de la dignité humaine.

À la période étudiée il y avait tels grands théoriciens de souffisme, comme le philosophe Moukhammad Gazzali et son frère Ahmad Gazali qui a argumenté spécial la théorie souffisme de l'amour mystique ainsi que les poètes éminents souffismes - Abdallakh Ajsari Gerati (1006-1077), Aboul-Madjd Sanai (né, environ 1050 - mort en 1131), Farid ad-Dine d'Attar (né environ 1142 - mort environ 1220).

Abou Houmide Moukhammad Gazali (1058-1111) est né à Tousse et encore dans la jeunesse a pris connaissance des doctrines souffisme, cependant à cette époque n'est pas devenu souffi. Puis il a déménagé à Djourdjan et Nichapour, où étudiait la théologie et a acquis bientôt parmi la clergé la grande autorité dans ce domaine. Le vizir de Sel'djoukide Nizam al-moul'k avait entendu de lui et l'a invité en 1091 comme le professeur dans la médersa de "Nizami" à Bagdad. Ici Gazali était demandé de conduire la polémique avec les ismaéliens, les ennemis acharnés Sel'djoukides, et prouver l'incompatibilité de leurs doctrines avec l'Islam orthodoxe. Cependant Gazali ne s'est pas limité à cela et a commencé avec des efforts complémentaires à étudier la philosophie, particulièrement les travaux de Farabi et Ibn Sina. En vivant dans la situation des contradictions aiguës de classe et politiques trouvant l'expression idéologique, comme c'est naturel au moyen âge, dans la lutte des sectes religieuses, étant le partisan politique centralisée de Nizam al-moul'k, il tentait de réconcilier la théologie avec la philosophie rationaliste, la grande signification de qui à lui était évidente. Ayant essuyé sur cette voie, naturellement, l'échec complet, Gazali a éprouvé la crise profonde morale, en 1095 il a refusé l'enseignement dans la médersa et a adhéré vers souffisme.

Il s'étant écarté de la vie, Gazali a imaginé qu'a retrouvé dans l'ascétisme, comme écrivait par la suite, «l'assurance et le repos». Dans les années ultérieures il voyageait beaucoup, a visité la Syrie, La Mecque, où ses humeurs mystiques se sont renforcées encore, et a écrit là dans la langue arabe le principal travail - «à Ikhna ulumad-dine» («la Résurrection des sciences sur la foi»), dans qui pour la base de la connaissance a reconnu mystique l'intuition souffisme, et la base de la religion - l'amour du Dieu.

À la fin de la vie il enseignait de nouveau un peu de temps dans la médersa à Nichapoure, puis il s'est éloigné à Touss, où il avait les refuges souffisme, entouré des quelquesélèves. Là il est mort.

Il convient de trouver que Gazali dans les travaux avec l'aide des idées souffismes «a détruit la philosophie rationaliste dans les pays de la diffusion de l'Islam», a joint d'une manière subtile mystique de souffisme et les débuts de theologie de la religion de l'Islam et pour longtemps a gardé alors la théologie musulmane de l'impasse philosophique et le discrédit. En effet, Gazali des positions de l'Islam a condamné les raisonnements purement philosophiques, a annoncé les doctrines des péripatéticiens orientaux (de Farabi et Ibn Sina qui ont développé, en particulier, les idées d'Aristotel) incompatibles avec religion a donné la forme théologique à l'intuitivisme mystique de souffisme, ayant joué alors le rôle réactionnaire aux histoires de l'idée publique de plusieurs peuples du Proche-Orient. Non par hasard son livre il y a beaucoup de siècles après sa mort se servaient d'une grande popularité parmi proche du seigneur féodal souffis et les parties des régents féodaux enclins vers fanatisme de souffisme.

Cependant les travaux de Gazali, en remerciant son talent et les connaissances

profondes selon la philosophie, ont joué un autre rôle. Dans le livre «Makasid al-falasifa» («des Buts des philosophes») il a exposé, par exemple, pour le démenti les doctrines principales des péripatéticiens est tellement exact et est précis que cette exposition était utilisée longtemps comme la meilleure allocation selon leurs doctrines, indépendamment des tâches mises par l'auteur, et contribuait objectivement à la diffusion du rationalisme. Il était traduit dans la langue latine et un temps en Europe médiévale il est considéré le meilleur exposé bref des idées péripéties.

Dans le travail tardif «Al-moukiz mine ad-dalal» («le Sauveur de l'erreur») Gazali, évidemment, s'étant rendu compte du danger de l'obscurantisme religieux et l'interdiction complète en général toutes les sciences, sur quoi insistaient les représentants réactionnaires musulman clergés, on exprime les jugements extrêmement contradictoires. Ainsi, par exemple, il annonce "incorrecte" du point de vue de l'Islam d'Aristotele, Farabi et Ibn Sina et en même temps marque leurs mérites immenses dans le domaine du développement de la logique rationaliste; rejette les démentis athées de la religion, de son point de vue les rôles fondés sur l'exagération de la connaissance exacte scientifique, mais condamne en même temps les obscurantistes ignorants musulmans, qui déclaraient qu'il faut protéger "la propreté" de l'Islam orthodoxe par voie de l'interdiction de toutes les sciences liées à la philosophie, comme contredisant les révélations du Coran. Gazali protège contre les réactionnaires le droit des savants exactement de calculer et prédire le temps solaire et les éclipses de lune (soudain "des signes divins», par conviction de la clergé), le droit de développer au mathématicien, appliquer la logique, utiliser la médecine pratique. Il ne faut pas penser que l'Islam est fondé sur l'ignorance, déclarait Gazali, l'ignorance est un crime contre la religion. Par voie d'une telle casuistique il tentait, évidemment, de sauver proche de lui dans l'ame de la branche de la connaissance. À la fin du livre il dit, cependant, que la nature agit non elle-même, a seulement au gré du dieu, en capitulant alors devant l'orthodoxie.

Toute la voie créatrice de Gazali - la tragédie du penseur talentueux, qui dans l'impuissance a remis la position de l'idée rationaliste devant accroissant vite alors par la pression de la clergé réactionnaire.

Dans l'oeuvre *d'Ansari* il faut marquer appliqué par lui pour la première fois (encore dans la prose) la forme du raisonnement alternant avec les paraboles nationales amusantes, le rôle jouant par la suite dans le développement de la composition du poème didactique (l'oeuvre d'Attar, Nizami, Djami et d'autres poètes). Ses roubayyates sont intéressants, parfois proche vers national.

Sanai, en restant en tout le poète-mystique, se levait dans nombre de cas plus haut motifs ordinaires et la modicité religieuse, et alors dans sa poésie contradictoire sous la forme originale se reflétaient également les humeurs des masses populaires. Le modèle peut amener l'appel irrité de la vieille pauvre au sultan Makhmoud dans son poème «Khadikat al-khakaik» («le Jardin des vérités»). Sur la question du sultan, sur quoi elle se plaint, la vieille a répondu:

... Moi Pauvre,
Je vis pauvrement les amis m'aident.
j'ai de deux filles et un fils cadet,
Leur père était perdu par l'année crâne.
Je me donne du mal au paturage le jour de la récolte,
Les épis du blé et récolte de du mil .
Moi, j'ai fondu loin des soucis quotidiens.
Tu ne diras pas : la vieille dans la satisfaction vit.
Que me chasse, comme le châtime de Dieu ?
En effet, demain arrivera après pour aujourd'hui!
Jusque quand opprimer les subordonnés!
Jusque quand enlever leur biens!

Je travaillerai le mois entier est contente
 Dans le jardin du richard pour la poignée du raisin.
 Hier, au jour du paiement, avec l'âme gaie
 A pris le raisin gagné.
 Soudain je vois, - cinq combattants attendent sur le chemin :
 «Oh, arrête!» - ont fléchi les pieds fatigués.
 Un prend tout mon raisin,
 En sanglotant, je tire le panier en arrière.
 L'autre, en menaçant par le paiement court,
 Pour que je ne crie pas, m'a fouetté par la cravache,
 A dit : «je suis du sultan Makhmouda le serviteur!
 Se résigne et tais, pique la vie le chemin.
 Essaie le sultan par les larmes touche!
 Marche, le mendiant, par son chemin!»
 Il fallut, pour la vie, à moi les lèvres fermer.
 De ta chasse j'ai compris la voie.
 Tu ici étais attendue le demi-jour par moi, en se trouvant, -
 Et le coeur irrité ne connaissait pas le repos.
 Maintenant, quand tu connais sur les gens méchants, -
 Toi crains ma prière chaude!
 Si à moi abandonné, tu ne donnes pas la justice, -
 Je me plaindrai au Dieu de la force et la gloire¹.

Nous trouvons les motifs semblables chez *Attar* qui n'ont pas accepté les réformes souffisme réalisé chez Gazali. Son poème précoce «Khoussav et Goul» - l'histoire romantique d'amour, probablement, montant au roman grec. Dans son poème on balaie seulement l'incursion facile du mysticisme. «Mantik at-tajr», malgré la présence dans les schémas de souffisme dans la narration encadrant - le poème brillamment écrit didactique allégorique, alternant par les paraboles amusantes et contenant la critique des moeurs féodales. Le talent d'Attar comme du conteur, manifesté et dans ses autres poèmes, est encore plus haut que le talent de Sanai. Le divan d'Attar, puisque selon la profession il était le pharmacien et n'apportait pas les vers de la noblesse pour le salaire, les panégyriques ne contient pas du tout. C'est les vers lyriques, philosophiques et mystiques. Lui appartient la prose magnifique écrit *tazkira* - la biographie visible de souffisme.

Le rôle principal dans le développement des idées humanitaires un grand *poète azerbaïdjanais Nizami Gandjavi* écrivant sur le farsi a joué à cette période (mort en 1209), le créateur rendu célèbre de «Cinq poèmes» ("Khamasa"), sur qui écrivaient ensuite les réponses poétiques - «nazira» - les dizaines des poètes composant les vers sur le farsi, ouzbek, turc, azerbaïdjanais et d'autres langues.

Dans cette compétition poétique, prolongeant il y a beaucoup de siècles, ont pris part tels beaux poètes, comme Amir Khoussavi Dekhlevi, Alicher Navoi et Abd-ar-Rakhman Djami.

À la période examinée sur le remplacement «khorossane» le style nommé souvent "irakien" est venu nouveau littéraire. Si le style «khorossan», ou "de turkestan", était relativement simple, proche des paroles parlées, alors le style "irakien" est propre considérable ornement par les figures rhétoriques et emphatique, les époques caractéristiques de la poésie du féodalisme développé. Particulièrement vivement ces signes se sont manifestés dans la poésie de cour panégyrique.

¹ "Antologie" p. 298-299.

Le chapitre quatre
LE PEUPLE TADJIK DANS L'ÉTAT DE TCHINGIZIDE
1. LA CONQUÊTE MONGOLE.
L'ÉCONOMIE DE L'ASIE CENTRALE A L'EPOQUE DE MONGOLS
L'irruption des hordes dans l'Asie centrale

Dans la deuxième décennie de XIII s. l'État khorezmchah fortement grandi pour ce moment-là, excepté Khoresm et Transoxiane entrait le territoire de l'Afghanistan actuel et la grande partie de l'Iran. Cependant, l'État était très faible centralisé. Certain souverain local seulement se reconnaissaient formellement pour les vassaux khorezmchah, dirigeaient en fait les régions presque indépendamment.

Le pouvoir Moukhammad khorezmchah n'était pas solide : son Etat non seulement soutenait par des masses laborieuses des peuples soumis se trouvant sous l'exploitation double - le régent local khorezmchah, mais même la noblesse militaire-féodale et la clergé influente étaient hostiles évidemment au pouvoir du chah! Outre cela se sont ajoutées les discordes encore entre famille: la mère Moukhammad khorezmchah Tourkankhatun, la Femme impérieuse et énergique, était contre Moukhammad et orientait contre lui le groupe de palais les chefs d'armée kiptchaks présentant la force sérieuse militaire¹.

Dans cette situation l'État khorezmchah a subi l'invasion des tribus combattives mongoles sous le commandement du Gengiskhan.

Le principale d'occupation des nomades-Mongols était l'élevage des bovins. En outre ils s'occupaient de la chasse. Entre eux et les tribus voisines ethniquement proches d'eux il y avait un troc animé.

Selon les témoins de l'historien Djouvejni, la troupe mongole se divisait en dizaines, centaines, mille et les dizaines de mille, était exceptionnellement discipliné et mobile. Toutes les tribus mongoles étaient engagées à n'importe quel temps à partir à la guerre.

Vers le début XIII s. dans l'ordre social des Mongols il y a des germes des relations féodales. K. Marx caractérise ce procès comme il suit : « *Dans Yase* (la législation totale des anciens Mongols.- *B.G.*) est la mention de *l'état supérieur, Tahkhan* qui étaient libérés de tous impôts, ne devaient pas diviser la production avec les autres, avaient la libre accès constante à un grand khan, se libéraient de la punition à neuf fois. (Cet aspect *des droits féodaux* résulte près de tous les peuples semi-civilisés du mode de vie combatif.)»².

Les marches grandioses usurpatoires entrepris par le Gengiskhan élevaient la classe du seigneur féodal nomade non seulement sur les peuples soumis, mais aussi sur les compatriotes. Le grand khan et la noblesse féodale s'enrichissaient fabuleux, la masse de travailleur des Mongols - arates (les paysanne en mongol) se trouvait en fin de compte dans la

¹ Chez khorezmchahs il y avait une coutume épouser la fille de quelque chef d'armée visible du nombre des patrimoniaux : kiptchak! Des chefs (sur la tribu kangli). Autour de l'impératrice (khatun) se groupait d'habitude le parti de palais s'appuyant sur les compatriotes combattifs. D'ici le rôle spécial de certaines impératrices, par exemple Tourkan-khatun et, la mère Moukhammad khorezmchah

² «les Archives de Marx et Engels», v. V, p. 220.

position encore plus dépendante de ce groupe dirigeant, s'appauvriissait et se ruinait.

Les détachements mongols sous le commandement de Djoutchi - le fils aîné de Gengizkhan ont soumis «les peuples forestiers», vivant au bord de l'Yenisseï. Les ouygours se sont soumis sous les pouvoirs du Gengizkhan. Le chef militaire Khoubilaï a gagné la partie du nord de Sept-rivieres. Gengizkhan a fait la marche contre la Chine du nord et a occupé Tchjoundou (Pékin) étant alors la capitale de l'État Tszin¹.

Après cela en 1218-1219 les troupes des Mongols sous le commandement du chef militaire du Gengizkhan Djebe presque sans toute résistance ont occupé les possessions karachinoises (Sept-rivieres et Tourkestan Oriental) et se sont approchés tout près aux frontières de l'État khorezmchah. Dans l'aggravation graduelle et l'altération des rapports entre ces deux États a joué un certain rôle le corps de marchands d'Asie Centrale. Plusieurs riches marchands d'Asie centrale, tenant par-devers soi le commerce entre la Mongolie et l'Asie centrale encore avant que ces deux États ont commencé à confiner l'un avec l'autre, étaient considérés avec ouygours les principaux conseillers du Gengizkhan dans les affaires de l'organisation et l'installation de la gestion civile de la Mongolie. Gengizkhan par ces marchands recevait constamment les informations sur la position intérieure de l'État khorezmchah. Khorezmchakh Moukhammad, en disposant à cette époque des forces beaucoup plus considérables, que Gengizkhan, se tenait par rapport à lui d'une manière provocante. En 1218 Moukhammad dans la forteresse frontalière d'Otrar disposé au bord du Syr-Daria, les combattants khorezmchah était pillée la caravane envoyée par le Gengizkhan des marchands d'Asie Centrale soupçonnés de l'espionnage. La caravane comprenant de 500 chameaux, transportait l'or, l'argent, la soie chinoise, la pelleterie précieuse et d'autres chères marchandises. Avec lui il y avait 450 personnes - les marchands, des mongols notables, les gens confiés du khan mongol. Les combattants khorezmchah ont cassé ces marchands, ont vendu toutes les marchandises et l'argent gagné ont envoyé à la capitale de Khoresmchah.

Ayant appris l'événement à Otrar (soi-disant «l'accident d'Otrar»), Gengizkhan a demandé de khorezmchah de lui rendre le gouverneur général Otrar et indemniser. Cependant l'ambassadeur du Gengiskhan qui est arrivé avec cette exigence à la capitale de l'État khorezmchah selon l'ordre de Moukhammad était tué, et ses compagnons coupaient leurs barbes et leurs moustaches et seulement après cela ont livré (selon une autre version les ont tué). Cette conduite provoquant de Moukhammad a accéléré l'irruption du Gengizkhan dans l'Asie centrale. Gengizkhan attachait une grande importance à la marche vers l'Asie centrale et se lui préparait avec la minutie spéciale. Jusqu'à l'entrée en campagne (à la guerre) on étudiait les informations obtenues par les marchands d'Asie Centrale sur le nombre et le degré de la préparation des forces militaires de l'adversaire. C'est pourquoi l'irruption du Gengizkhan dans l'Asie centrale était le mouvement non confus et spontané des nomades-Mongols, comme présentent plusieurs historiens bourgeois, c'était le plan d'avance indiqué.² Les marchands locaux faisaient les guides pour l'armée Gengizkhan.

Comme disait déjà plus haut, Khoresm n'était pas préparé à la défense. Malgré la puissance visible, khorezmchah dépendait d'un grand degré de la noblesse militaire-féodale. En croyant pas tout à fait aux chefs d'armée et la population locale, Moukhammad craignait de concentrer les troupes dans une place et les a divisé aux détachements menus, qu'a mis dans de différents points. Cette dispersion de ses forces militaires a facilité la victoire des troupes mongoles. En outre en se préparant à la guerre, khorezmchah au cours d'une année recueillait trois fois les tailles, qu'a provoqué l'indignation de la population.

¹ Vladimirtsov B.U., 1922; 1934; Grousset R., 1944 : d'Ohsson S., 1834.

² Le plus soigneusement les sources sur la conquête par les Mongols de l'Asie centrale sont analysées par V.V. Bartold, qui a donné l'exposition détaillée des événements liés à cette invasion (Bartold V. V., 1963). En ce qui concerne les sources et la littérature voir aussi : Spuler B., 1955, s. 463-502.

En septembre 1219, s'étant approché vers Otrar, Gengizkhan a divisé ses forces en trois parties : la partie de la troupe a donné à la disposition ses fils - Ouktay (Ougedey) et Tchagatay - pour le siège d'Otrar, une autre partie sous le commandement de Djoutchi a expédié à l'écart de Djenda pour la conquête des villes au bord du Syr-Daria, et lui-même avec son fils Toulou, ayant présidé les forces principales, se sont dirigé vers Boukhara.

La troupe mongole par l'assaut a pris la ville d'Otrar, cependant la citadelle d'Otrar continuait à résister encore pendant le mois entier (selon d'autres renseignements - six mois).

Ayant appris Otrar, les envahisseurs mongols coupaient tous les défenseurs de la ville et la citadelle.

Les troupes sous le commandement de Djoutchi ont pris Sygnak et coupaient toute sa population, après quoi ont occupé très vite les villes l'aval du Syr-Daria, ayant pillé aussi et les ayant détruit. Le détachement des troupes mongoles avançant le long du bord du Syr-Daria, en amont, a pris à l'embouchure la ville de Binaket d'Angren et a interrompu toute la troupe laissée pour sa défense. Au début de 1220 ans, Gengizkhan avec les forces principales de sa troupe a commencé l'arrivée à Boukhara. Ici il a rencontré la résistance acharnée, bien que les troupes protégeant Boukhara, soient beaucoup plus peu nombreuses que les troupes arrivant mongoles. La résistance ne pouvait pas être, cependant, de longue durée. Pour un troisième jour la bataille des défenseurs de Boukhara entourés de tous les côtés, étaient mis devant la nécessité de cesser la défense. La grande partie s'est frayée un chemin dans l'anneau des troupes mongoles et a passé via l'Amou-Daria. Un peu de centaines des braves, ne souhaitant pas quitter la ville, ont été fermés à la citadelle pour lutter contre les envahisseurs jusqu'à la fin. Et seulement quand entourant la citadelle s'est rempli des cadavres des gens et les chevaux, les Mongols réussissent à prendre la forteresse. Ayant pris Boukhara, ils ont exterminé mille citoyens de paix, et les survivants ont tourné à l'esclavage.

Après celui-là les troupes du Gengizkhan se sont dirigées vers Samarkand. Khorezmchakh Moukhammad donnait à la protection de Samarkand la valeur singulière et a concentré ici une nombreuse troupe. Les renforcements municipaux étaient réparés. Dans la ville il y avait une grande garnison (selon Rachid ad-Din-110 mille personnes, selon d'autres sources - 50 - 60 mille personnes). Tout le pays avec l'espoir regardait Samarkand : à l'avis des contemporains, cette ville pouvait subir le siège de plusieurs années. Pour un troisième jour les assiégés ont fait la sortie, à laquelle participait un très grand détachement. Bien qu'ils réussissent à interrompre une certaine quantité de combattants mongols, en tout la sortie était mauvais : les samarkandais sont tombés l'embuscade et ont péri leur grand nombre. Cela a sapé la combativité défendant, que n'ont pas manqué de se servir la clergé, et la noblesse. Les kazis (juge musulman) de Samarkand et le cheik al-islam sont partis pour le taux chez Gengizkhan et ont ouvert le dialogue sur la capitulation. Au point du jour ils ont ouvert perfidement les portes municipales, et les mongols ont fait irruption dans la ville. On a commencé le carnage général et le pillage, les mongols ne touchaient pas seulement les traîtres et ceux qui se trouvaient sous leur protection. Seulement les défenseurs de la citadelle continuaient obstinément à résister. Mais ils ne pouvaient pas, malgré le courage, résister à toute la troupe mongole. Quand les renforcements de la citadelle sont tombés, mille courageux se sont cachés dans la mosquée synodique et n'admettaient pas les Mongols à ses murs, mais les Mongols réussissent à l'incendier et les défenseurs, n'ayant pas tressailli, ont préféré brûler, mais n'ont pas cédé aux ennemis.

Il est plus grand que la moitié de la population de Samarkand sont mort. 30 mille artisans étaient rendus aux fils et les parents de Gengizkhan et la même quantité des travailleurs de la ville a donné au service de la troupe.

La ville détruite Samarkand est devenue désert. Même dans une année et demi, quand la partie des habitants sont revenus, dans la ville vivait seulement le quart de l'ancienne

population¹.

Pendant le siège de Samarkand Moukhammad khorezmchah attendait l'issue de la bataille au bord de l'Amou-Daria. Quand la ville était occupée par les troupes de Gengizkhan, Moukhammad s'enfuyait au territoire de l'Iran à Tabaristan, où se cachait dans une des îles dans la partie du sud de la mer Caspienne et déjà il n'entreprenait rien pour l'organisation de la lutte avec l'invasion mongole.

La défense héroïque de Khodjent. Timour-Malik

Les troupes mongoles, par qui on demandait de prendre Khodjent, pendant un long temps assigeaient sans succès cette ancienne ville tadjike. C'est pourquoi après la chute de Boukhara et Samarkand autour de Khodjent se sont réunies les dizaines de mille troupes mongols. Les combattants courageux Timour-Malik dirigeait les assiegés².

Seulement après qu'il est devenu clair que la résistance ultérieure est désespérée, les défenseurs de la ville ont passé sur l'île disposée sur le Syr-Daria (apparemment, dans le kilomètre plus bas Khodjent), se sont affermi là et de là continuaient la lutte contre les envahisseurs.

Cette île avait de grands confort pour la défense. Les mongols, en utilisant les prisonniers, ont commencé à construire via Syr-Daria la digue, selon laquelle on pouvait passer sur l'île. Mais les combattants Timour-Malik, ayant couvert les bateaux en feutre et ayant graissé avec leur solution d'argile pour que les flèches de l'ennemi ne puissent pas causer le dommage, pendant la nuit ils s'approchaient et au point du jour du bord, attaquaient les envahisseurs et détruisaient la partie érigée de la digue.

L'héroïsme des défenseurs de Khodjent fait une des pages remarquables dans l'histoire du peuple tadjik. Malgré la supériorité immense des forces de l'adversaire, assiégé ne cessait pas la lutte. Mais quand a terminé les stocks de l'alimentation, Timour-Malik était obligé de laisser l'île pour sauver les combattants survivant. Il les a mis aux navires et dans la nuit à la lumière des flambeaux la flottille d'aval de la rivière. Les envahisseurs, comme la volée des milans affamés, poursuivaient sur les chevaux au bord les navires partant et couvraient de leurs flèches. Selon les messages inexacts, les détachements mongols ont dépassé écartant et ont tendu la chaîne d'un bord sur l'autre. Cependant Timour-Malik et ses combattants, ayant cassé la chaîne tendue par les persécuteurs, ont ouvert la voie pour leurs bateaux.

Près de la ville de Djend Timour-Malik a rencontré de grandes forces des envahisseurs, qui ont construit des cours liées l'un avec l'autre armées des catapultes, le pont flottant et ont barré ainsi la voie de khodjents. Les braves devaient débarquer sur le bord et entrer dans le dernier combat avec l'ennemi. Dans ce combat inégal sont mort tous les combattants Timour-Malik, seulement lui-même avec un petit groupe des gens réussit à se sauver et arriver à Khoesrm, la- bas se sont réunis les restes des troupes détruites khorezmchah.

À Khoesrm Timour-Malik a recueilli tout capable de lutter et a recommencé les hostilités contre les envahisseurs. Il a porté à l'ennemi quelques coups considérables et même il a enlevé aux Mongols les pays d'aval du Syr-Daria la grande ville d'Yanykent. Cependant entre Timour-Malik et d'autres chefs d'armée khorezmchah il n'y avait pas unité, cela l' a empêché de fixer les succès, et il était obligé de revenir à Khoesrm.

La résistance opiniâtre aux troupes du Gengizkhan a donné aussi le fils Moukhammad khorezmchah - Djelal ad-Dine. Avec joint à lui Timour-Malik, Djelal ad-Dine a porté aux troupes mongoles la série de grandes défaites, mais il était cassé finalement dans la bataille près de la rivière d'Inde.

¹ Tchan-tchun, 1966 p.311

² Bartold V.V. 1963 b, p.485etc. Aini S., 1944

La défense des villes était organisée très mal pendant l'attaque de Tchingizide. Seulement les masses populaires protégeaient dévouement leurs villes et leurs villages- les noblesses, les fonctionnaires et le groupe dirigeant de la clergé musulmane laissaient leurs biens et leurs position dominante, allaient sur l'accord avec les conquérants pour garder leurs vies. C'est pourquoi Gengizkhan avec de plus petites forces, que le khorezmchah, remportait la victoire après la victoire.

Les conquêtes ultérieures de Gengizkhan en Asie centrale

Ayant soumis à la population survivant de Boukhara, Samarkand et Khodjent aux supplices les plus cruels, les envahisseurs après l'arrêt court ont avancé à l'écart de la steppe Karchi et Termez. Ayant détruit tout à fait Termez, ils ont tué toute sa population. Après ce massacre le Gengizkhan a passé via l'Amou-Daria et il est entré sur le territoire du nord de l'Afghanistan actuel, où en 1221 a pris Balkh et l'a détruit entièrement.

À cette époque ses fils Tchagataj, Ouktaj et Djoutchi avec cent mille troupes mongole ont assiégé la capitale de l'État khorezmchah Gourgandj (Ourgentsh). Les défenseurs de Gourgandj pendant six mois luttèrent courageusement contre les Mongols. La bataille pour Gourgandj était tellement acharnée que la conquête de chaque quartier et chaque rue coûtait aux envahisseurs des grandes victimes.

Ayant pris la ville, les envahisseurs ont massacré toute sa population, excepté les artisans, les enfants et les femmes, qui ont tourné à l'esclavage. En outre irrité par les pertes immenses portées par eux, ils ont décidé tout à fait d'anéantir la ville. À cette fin, ils ont détruit la digue au bord de l'Amou-Daria et ont inondé la ville par l'eau.

Au début de l'an prochain le fils du Gengizkhan Toulouj a pris Khorassan, où parmi d'autres villes on détruisait de fond en comble le centre intellectuel le plus ancien de l'Asie centrale Merv. Du massacre général s'est sauvé seulement quelques centaines des artisans tournés à l'esclavage, a péri l'autre population.

Des régions peuplées des Tadjiks, on ne gagnait pas par les troupes mongoles seulement Badakhchan et certaines régions de montagnes de Tadjikistan Oriental, ainsi que certains terrains à Goure, protégé par de fortes forteresses.

Un des historiens arabes, Ibn al-asir (1160-1244), étant le témoin oculaire des événements épouvantants, décrit ainsi les actions inhumaines des envahisseurs : «Ils [les horde de Gengizkhan- B.G.] , au contraire, ils tuaient les femmes, les hommes, les enfants, éventraient les femmes enceintes et tuaient les bébés pas encore nés... Les étincelles de ce désastre se sont dissipées, et son dommage est devenu général, et voyageait dans les régions, comme les nuages noirs adaptés par le vent. Un peuple est sorti des périphéries de la Chine et a attaqué aux régions de Tourkestan à Kachgar et à Balasagoun, puis de là il s'est précipité en détruisant, en tuant et en volant aux régions de Transoxiane à Samarkand, à Boukhara etc. Les tatars en partant détruisaient toutes les villes. Tout, à côté de quoi ils passaient qu'il était inapte, cela brûlaient. Ils entasseront les tas de la soie, et de différentes autres marchandises ils les incendient».

La conquête mongole a apporté aux peuples de l'Asie centrale les désastres incalculables. À la suite des pillages et les incendies de la ville de Transoxiane se sont transformés en amas de ruines, leur population laborieuse subissait la destruction massive. C'était le temps d'abandonner de l'agriculture.

K. Marx, en caractérisant le joug mongol, soulignait qu'il «non seulement pressait, il offensait et desséchait l'âme elle-même du peuple qui est tombé victime. Les Tatars mongols ont établi le régime de la terreur systématique, et en outre la dévastation et les meurtres massifs de l'acier par ses instituts constants». Au dire de Marx, les conquérants mongols

«tournaient les gens au bétail, et les terres fertiles et les localités peuplées - aux pâturages»¹

D'autre part la lutte héroïque des peuples de l'Asie centrale contre les invasions Gingizkhan, coïncidant avec la résistance, qui était donnée aux hordes mongoles par le grand peuple russe, avait une grande signification historique. Cette lutte a affaibli la force de l'impulsion mongole et sa diffusion ultérieure vers l'ouest.

Ces derniers temps certains historiens de la république populaire Chine jouent le rôle des apologistes des marches de conquête de Gingizkhan et ses successeurs, en exaltant par tous les moyens leurs actions sanglantes. Ils tentent de lever les conquérants comme un bouclier, ayant ajouté à leurs marches aux pays étrangers le rôle progressif. Ainsi, Khan Jou-line a écrit un article sur le Gingizkhan («Lichi Yan Siy», 1962, № 3, p. 1-10) polémique avec ces historiens, qui «appuient sur les meurtres et les destructions produites par les Mongols sur la guerre, mais ne remarquent pas ce rôle progressif, qu'a joué Gingizkhan aux histoires». Jou-line voit le rôle progressif du Gingizkhan seulement dans les marches conquérant et les guerres : «Gingizkhan a froissé les frontières sur les voies des liens entre l'Est et l'Ouest, a égalisé avec la terre de la forteresse et les bastions, que empêchait aux relations économiques et culturelles, et après cela les relations mutuelles de l'Est et l'Ouest ont commencé à prospérer ». À l'avis de Khan Jou-lin, la conquête par les Mongols de la Chine et leurs marches en Asie centrale avaient la signification positive, puisque, «en Chine les mongols ont restauré l'unité de l'empire, et ont supprimé à l'ouest les barrières, qui étaient créées par les souverains divers d'Etat sur les voies de l'échange économique et culturel entre la Chine et ces États »².

En décembre 1962 publiait l'article Jan Tchji-tszju sur la place du Gingezkhan à l'histoire («Lichi Tszjaosyoue», 1962, № 12, p. 6-11), dans qui à côté de la reconnaissance du rôle positif du Gingizkhan dans la consolidation des tribus mongoles on lui ajoutait le rôle d'unifie de la Chine. Jan Tchji-tszju écrivait : «si regarder du point de vue de la période de longue durée, le rôle d'unification se trouvera prolonge et plus important, a les destructions - temporaire et secondaire. Au prix des destructions était unification». Le but original, lequel les historiens chinois poursuivent, en exaltant le rôle du Gingizkhan dans «l'histoire de l'humanité», consiste pour "scientifiquement" argumenter les prétentions territoriales de la direction actuelle chinoise sur République populaire Mongolie, les républiques d'Asie Centrale de l'Union Soviétique et d'autres territoires, quand -en tombant sous la domination des conquérants mongoles. En même temps c'est la réflexion de la politique impérialiste de la direction maoïste la partie Communiste de Chine.

La vie économique après la conquête mongole

Gingizkhan a divisé l'empire vaste formé par lui entre ses fils.

Son fils aîné Djoutchi encore en 1207 a reçu la possession «les peuples forestiers», peuplant l'espace vaste de l'aval Seleng jusqu'à l'Irtych. On adjoignait au temps de la mort du Gingizkhan (1227) la partie du nord de Sept-rivières, tout le territoire peuplé des kazakhs et les kirghiz, la partie du nord de Khorosm à la possession de Djoutchi. La possession du deuxième fils du Gingizkhan, Tchagatay, s'étendaient du pays ouïgour jusqu'à Samarkand et de la partie du sud de l'Altai à bords de l'Amou-Daria. La horde - les forces principales du grand khan Ouktay se trouvait à Tarbagata. Le fils cadet du Gingezkhan Toulouj à la mode des nomades possédait les terres principales du père.

Transoxiane entraient dans les possessions de Tchagatay, mais en réalité un grand khan Ouktaj (1229 - 1241), qui mettait en relief à Tchagataj et sa famille possédait la partie des revenus reçus de Transoxiane.

Les envahisseurs ne pouvaient pas diriger les pays gagnés par eux. La gestion de

¹ Marx K., Secret diplomatic history of the eighteenth century. London, 1899, p. 78.

² Tikhvinsky S.L. 1970, p.17.

Transoxiane, Ouktaj a confié au plus grand marchand et l'usurier de cette région Makhmoud Yalavatch. En demeurant à Khodjente, Makhmoud dirigeait le pays de là rendu à son pouvoir. Dans sa disposition il y avait tous des détachements militaires cantonnés à Transoxiane des mongols sous les autorités baskakes, dans les fonctions de qui l'observation pendant l'entrée des tailles de la population entraînait aussi.

La conquête mongole n'a pas changé le régime de la société en Asie centrale, mais s'est reflété différemment sur la position des diverses classes dans le pays.

Les clergés, les marchands et des grands propriétaires fonciers se sont transformés très vite en support des envahisseurs mongols. Comme l'historien des événements de XIII-XIV s. communique Rachid ad-Dine, Gingezkhan et ses successeurs Ouktaj-khan et le Goujuk-khan (1246-1248) les princes mongols et les khans distribuaient grassement à des grands agriculteurs et les marchands paizi, (paizi- le mot chinois c'est à dire plaque de créance de l'argent) à la raison de qui la population locale était engagée à porter pour eux les diverses redevances. La position des travailleurs était également lourde dans les villes, ainsi que dans les terrains de village.

Les paysans et les artisans, excepté le paiement à l'État de l'impôt annuel de la terre travaillée - kharadj (espèce d'impôt), devaient porter encore la multitude de redevances. La population était engagée à accorder selon les étiquettes spéciales aux fonctionnaires, les marchands, les représentants de la clergé et les membres de la famille de khan passant par le terrain donné, l'habitation, l'alimentation, le transport. On confiait à la population aussi l'approvisionnement les vêtements et l'alimentation cantonné selon les villes et les villages des détachements militaires. Les artisans se trouvaient dans la liste spéciale, et excepté les redevances mentionnées ci-dessus ils étaient engagés à élaborer et mettre aux régents mongols la quantité définie de produits. Particulièrement la position de ces artisans était lourde, qui fabriquaient l'arme, la chaussure, les tissus.

La conquête mongole a porté le coup très difficile à l'économie de l'Asie centrale. L'abus des régents locaux, qui sans autorisation augmentaient plusieurs fois les impôts établis et les tailles faisaient la position du peuple tout à fait insupportable. L'arbitraire et la violence, l'absence de toutes garanties de la sécurité privaient survivant municipal et la population rurale de toutes motivations pour le développement de l'économie. C'est pourquoi aux premières décennies après l'invasion mongole l'économie s'est aggravé encore plus.

L'état de la vie municipale et le commerce intérieur monétaire est indicatif sous ce rapport. Selon les témoins de la Tchan-tchoun, visitant Samarkand bientôt après le pogrome mongol, dans la ville il restait pas plus quart de la population locale, il y avait beaucoup de pauvres et affamés, néanmoins le commerce n'a pas cessé et sur les marchés, il y avait beaucoup de marchandises. Au temps ultérieur la position n'était pas stabilisée, et le début s'aggraver vite. Les monnaies de Samarkand de ce temps dessinent le tableau extraordinairement vif de l'accroissement des phénomènes de crise dans le commerce monétaire, la forme de la crise et l'infructuosité des tentatives du gouvernement prévenir cette crise¹.

À Samarkand après la conquête mongole (comme plus tôt à XII et le début de XIII s.) frappaient de grandes pièces en cuivre, seulement par dessus couvert de la mince couche de l'argent. Ces dirhams de cuivre argentés remplaçaient en circulation les vraies pièces en argent : l'Asie centrale n'a pas encore surmonté «la crise en argent monétaire». C'étaient les premières pièces, après les mongols avec les inscriptions ordinaire arabe, principalement religieux, il fallut interdire et retirer bientôt. En 1225 les ont remplacé autres pièces, un peu extraordinaire. Leurs inscriptions principales n'étaient pas en arabe, c'était en langue local, tadjik: il y avait une nécessité pour que les gens, simplement peuvent lire le contenu des

¹ Davidovitch E.A. 1970 a.

inscriptions. Le contenu était «persuasion ou bien entente»: dans les inscriptions se communiquait que les pièces local, sont destinées à Samarkand avec ses arrondissements. Les inscriptions appellent à la confiance dans la langue maternelle claire samarcandais. Mais les samarcandais n'ont pas confié, autrement il n'y avait pas dans un an les nouveaux dirhams de cuivre argentés, qui persuadaient aussi, appelaient aussi à la confiance, mais déjà avec une certaine menace : pour ce but dans les inscriptions trois fois, était souligné d'une manière importune que c'est les pièces du Gingizkhan. Mais les samarcandais n'ont pas eu peur. Autrement il n'y avait pas en 1232 les dirhams de cuivre argentés déjà avec les inscriptions menaçant sincèrement dans la langue tadjike : «qui à Samarkand et la circonscription de cette ville ne prendra pas cette pièce, - sera le criminel».

Cela signifie que Samarkand éprouvait la crise de la circulation monétaire sous sa forme plus pire : personne ne voulait vendre sur les pièces de cuivre argentées, et n'étaient pas d'autres pièces.

Les arrangements et les menaces n'ont pas aidé, le gouvernement était obligé de produire à Samarkand les vraies pièces en argent. Mais cela a aggravé seulement la situation : le vrai argent a disparu, caché aux trésors, et revenir aux dirhams de cuivre argentés après cela il était absurde en général. Et Samarkand le plus grand centre commercial d'artisan de l'Asie centrale est entré autrefois à «sans période monétaire» : le commerce monétaire a cessé en général,

Dans la position encore pire il y avait plusieurs autres grand commerce et autrefois économiquement les régions très développées. Par exemple, à Fergana, Chache, Termez, Tchaganiane et d'autres régions et les villes n/a pas frappée des pièces après la conquête mongole. S'il y avait là quelque commerce intérieur minimal, elle est tombée avant le troc primitif ».

L'insurrection de Makhmoud Tarabi

Dès années 30 de XIII s. parmi la population des oasis agricoles et les artisans municipaux a commencé le mouvement contre le joug des oppresseurs étrangers et locaux. Ce mouvement était particulièrement fort à Boukhara, où en 1238 a éclaté l'insurrection connue sous le nom de l'insurrection de Makhmoud Tarabi¹.

Les représentants de l'aristocratie locale féodale (les émirs et sadres), qui opprimaient le peuple pas moins, que les khans mongols pour l'essentiel dirigeaient Boukhara. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que le premier ennemi, contre qui on dirigeait la colère insurgent, était les régents locaux de Boukhara.

Le chef de l'insurrection - Makhmoud du village de Tarab était l'artisan, fabriquant du tamis. Dans les rues de Tarab et dans les villages des environs il se produisait un discours irrité, à qui appelait le peuple sur la lutte avec les conquérants et leurs suppôts. Aux interventions de Makhmoud ont fait l'attention des régents de Boukhara. Ils ont conçu par la tromperie attirer Makhmoud à Boukhara ici l'exécuter pour ainsi décapiter l'insurrection. Mais Makhmoud Tarabi a deviné les intentions des ennemis et a conjuré le danger. Il a été à Boukhara pas seul, mais en compagnie d'un grand nombre de ses disciples.

Les nombreux partisans de Makhmoud se sont réunis sur une des collines dans les alentours de Boukhara, où Makhmoud a prononcé les paroles et a appelé le peuple travailleur à la lutte armée avec les oppresseurs. Toute la population des environs s'est jointe aux insurgés.

Ayant recueilli de grandes forces, Makhmoud a demandé aux clergés, sadres et, d'autres représentants des couches gouvernant proclamer par son khalife qu'ils étaient obligés de faire, puisque le peuple a passé entièrement sur la partie de Makhmoud. Ayant annoncé la résidence

¹ Bartol'd V. V., 1963 b, p. 545-547; Yakoubovsky A.U., 1936, p. 101 – 135

le palais bâti en 1206 par le chef de l'insurrection nationale par Malik Sandjar, Makhmoud a procédé à l'exécution des plans. Les sadres et d'autres représentants des couches gouvernant étaient expulsés de la ville.

L'historien Djouvejni, qui décrit négativement la position de l'insurrection de Makhmoud Tarabi, décrit ainsi les mesures acceptées par Makhmoud en ce qui concerne les classes dirigeantes : «la Plupart des gens, de marque et notable, il a soumis à l'offense, et les autre partie a pris la fuite de lui».

En même temps Djouvejni est obligé de reconnaître que «lui (Makhmoud Tarabi) se rapportait avec bienveillance au peuple simple et les vagabonds sans feu ni lieu... envoyait les gens aux maisons riche pour qu'ils apportent de là, les tentes et les tapis et cela arrangeraient du camp pour la troupe».

Ces mots montrent que Makhmoud se préparait soigneusement à l'étape suivante de la lutte. Il connaissait bien que "les grands hommes" de Boukhara ne cesseront pas la résistance qu'ils, certes, tenteront de rendre le pouvoir perdu par eux.

L'ensemencement à Kermine, les sadres et d'autres représentants du groupe dirigeant gouvernant avec les détachements mongols se préparaient aussi au combat.

La bataille acharnée des insurgés avec les détachements mongols s'est passée non loin de la ville. Les insurgés étaient bien organisés, ils luttaient courageusement et dévouement. Makhmoud Tarabi se trouvait dans le fourré du combat. La victoire des insurgés était accélérée par l'adjonction à eux armé les herminettes et les haches de la population des régions des environs. Les troupes des Mongols et le seigneur féodal local, ayant essuyé la défaite, enfuyaient. Les insurgés les poursuivaient jusqu'à Kermine et ont interrompu la plupart des reculants. Comme affirme Djouvejni, dans cette bataille était tué près de 10 mille personnes.

Cependant, bientôt la marche de la lutte a changé, et l'insurrection s'est achevée par l'échec. Le chef et l'organisateur de cet bataille, Makhmoud Tarabi était tué a Kermine. Un autre chef talentueux des insurgés, l'ami de Makhmoud - Chamsiddin Makhboubi était tué. Dans quelques jours les insurges privés de la direction et n'ayant pas la quantité suffisante de l'arme, étaient détruits. La population de Boukhara et ses alentours était tué feroceement.

Djouvejni, dans son commentaire tente de noircir par tous les moyens Makhmoud Tarabi. Il le décrit comme le fanatique à demi fou et dit qu'après lui il y avait seulement «le peuple simple et des vagabonds». Ces mots de l'adversaire de classe de l'insurrection nationale seulement prouvent encore une fois le caractère originalement national du mouvement Makhmoud Tarabi.

L'insurrection de Makhmoud Tarabi était dirigée non seulement contre les envahisseurs et leur joug, mais aussi contre une grande clergé, les marchands locaux et le seigneur féodal qui sont devenu le support des conquérants. Les paysans et les artisans allaient derrier de Makhmoud parce qu'il se produisait contre un arbitraire non limité des riches et demandait le paragraphe de leur bien entre les indigents.

Pour les intérêts du peuple , Tarabi ne reculait pas devant aucunes difficultés. C'est pourquoi Makhmoud Tarabi prend la place éminente dans l'histoire tadjik et d'autres peuples de l'Asie centrale.

La politique intérieure de Mounke-kaan et le marchand-gouverneur Masoud-bek

Parmi les khans mongols et l'aristocratie bientôt après la conquête de l'Asie centrale et l'Iran se sont dessinées nettement deux tendances par rapport à la population sédentaire des territoires gagnés. Les bases sociales de ces tendances sont étudiées par A.J.Yakoubovsky et

I. P. Petrouchevsky¹. Les porte-paroles de la première tendance étaient la grande partie de la noblesse militaire-nomade (mongol, ainsi que turc), plusieurs tsarévitches et certains du trésor des souverains suprêmes des Mongols. Ils étaient les adversaires de la vie sédentaire, toute la terre voudraient transformer en pâturages, toutes les villes aux ruines. Ils étaient prêts impudemment à voler, ruiner, brûler, voler à la captivité, sans se soucier de ce qu'à une telle relation à la population sédentaire ils se seraient privés assez vite immense et les recettes ordinaires de l'agriculture, les métiers, le commerce. À ce groupe a adhéré une partie de la noblesse locale et le corps de marchands, comptant sur l'enrichissement rapide aux frais du pillage direct.

La deuxième tendance étaient certains kaan et de petites parties de la noblesse militaire-nomade mongole, la partie principale de la noblesse locale des fonctionnaires, la clergé, la plupart du corps de marchands. Ces couches de la classe dominante étaient unies par l'aspiration à un fort pouvoir central, la lutte avec les humeurs séparatistes des représentants de la première direction, la compréhension claire de la nécessité de cesser le pillage et la dévastation de la population sédentaire. La protection des villes et le commerce, la fixation exacte des montants des tailles et les redevances, la barrière des paysans et les citoyens des exactions arbitraires, des semences pieuses, de la destruction des villes - seulement une telle politique pouvait assurer la restitution et le développement de l'économie ruinée, sans quoi était impossible l'exploitation effective de la population imposable. Les représentants de la deuxième tendance comprenaient parfaitement que ne pas réaliser ce programme - signifie couper la branche, sur qui tu es assis, car aucun pillage exceptionnel n'apportera pas tant, combien donneront les entrées systématiques et annuelles des revenus de l'agriculture, de la ville, le métier et le commerce.

Mounke-kaan qui est venu au pouvoir en 1251 et le marchand-régent Masoud-bek le fils du premier régent Makhmoud Yalavatch était une des représentants de cette tendance. Les historiens se sont rapportés insuffisamment attentivement aux nouvelles gardées des sources écrites sur l'activité de Mounke-kaan, en examinant ses dispositions seulement comme les tentatives unitaires de limiter un arbitraire des autorités locales. La comparaison du contenu des décrets de Mounke-kaan avec les données du numismatisme, permet de penser que devant nous les actions non dépareillées, la politique intérieure orientée, au moins en Asie centrale recevant et une certaine réalisation pratique.

À l'époque de Mounke-kaan on réglementait strictement l'impôt personnel, on décrétait régulièrement battre des dinars d'or de l'essai identique dans plusieurs villes de l'Asie centrale et après ses limites.

En général, dans les conditions du féodalisme, dans les conditions d'économie ruine après la conquête mongole surtout, les pièces de bon aloi d'or étaient trop grandes, ils ne correspondaient pas au volume du commerce intérieur et le niveau des prix des articles-clés. Pour que les dinars d'or deviennent le moyen national et par cela contribueraient à la restitution et le développement du commerce monétaire, l'essai pour les dinars d'or était fixé bas (près de 60 % de l'or pur). Une telle voie atteignait "le rapprochement" de l'argent et la marchandise.

Les autres actions sont décrites vivement par Rachid ad-Dine : «Puisque après [la mort] du Goujuk-khan la multitude khan et les tsarévitches était donnée aux gens par les étiquettes et paizi sans nombre, envoyaient aux quatre coins d'État des messagers et protégeaient simple, et notable, parce que ils avaient affaire dans le commerce et pour d'autres raisons, le Mengou-khan a commandé au décret aux personnes susmentionnées pour que chacun, ayant recherché dans la province les étiquettes et les paizis, les gens dès le temps du Gingizkhan, Ougedej-kaan et le Goujuk-khan d'eux et d'autres tsarévitches recevaient², tout a pris pour que

¹ Yakoubovsky A.J., 1932, p.52-53; et Petrouchevsky I. P., 1960, p. 48 et d'autres

² "Rachid ad-dyne, 1960, 11, p. 141.

désormais les tsarévitchs ne donnent pas et n'écrivaient pas les ordres sur les affaires concernant les provinces, sans permission chez les gouverneurs généraux de sa majesté pour que de grands ambassadeurs ne se mettent pas en route plus que sur quatorze chevaux pour qu'ils aillent de la fosse à fosse, et non prenaient chemin faisant les chevaux à la population. Par temps [Ougedej]-kaan il convenait que les marchands allaient dans les régions de Mogoulistan sur les chevaux, [le Mengou-khan | a supprimé cela : [Puisque] les marchands vont pour l'acquisition de l'argent, quel sens [faire] aller par [leur] les chevaux de poste. Il a ordonné qu'ils aillent sur ses animaux personnels. Aussi on a commandé pour que les messagers à aucunes villes ne passent pas, et aussi aux villages, à qui ils n'ont pas de quelque affaire, et pour que ne perçoivent pas le contenu plus haut établi ».

De vieilles tailles, les plus accablantes non limitées et les impôts étaient supprimées. En particulier, Mounke-kaan a reconnu non valable toutes les étiquettes et les paizis, publié après la mort du Gingizkhan. Il a interdit aussi aux messagers de prendre les chevaux à la population, a défini la norme des chevaux de poste pour eux. Aux particuliers il était interdit de se servir en général les chevaux administratif. Mounke-kaan ne permettait pas de passer sans affaire aux villes et les villages et demander à lui-même le contenu au-dessus du mis. Même était stipulé pour que ne pas recueillir l'arrérage de la population. Il n'est pas sans intérêt de marquer encore une détail : à l'époque de Mounke-kaan les décrets s'écrivaient dans la langue de ces peuples, à qui ils étaient destinés. Pour les Mongols, habituant à ne pas être considéré avec les peuples soumis, c'était l'acte dicté par la prévoyance définie politique.

Ainsi, les actions, décrète de Mounke, prévoyaient la réglementation et la fixation ferme des montants des impôts, la barrière de la population des redevances les plus arbitraires et non réglementées, l'animation de la vie municipale et le commerce. Le fait de décréter des actions semblables est le certificat de la grande victoire de la deuxième tendance dans la politique déjà du milieu de XIII s. Un de principaux animateurs et ses conducteurs pratiques était absolument Masoud - bek, de qui à Mounke-kaan le territoire immense d'Oujgour à l'est jusqu'à Khorasm était dépendant à l'ouest. Mais si avaient les succès pratiques ces décrets?

En Iran, comme cela témoignent les sources, l'introduction de la capitation n'a pas apporté à la population de l'allègement à cause des abus excessifs des fonctionnaires et les Mongols. En Asie centrale la réglementation des impôts et la suppression de certaines exactions arbitraires ont joué le rôle positif dans la restitution de l'économie. Quant à la vie municipale et la commerce monétaire, - cela ici les succès étaient très considérables. Les pièces d'or ont ranimé le commerce monétaire. À la base de la circulation monétaire se sont trouvées les pièces non entières, à leurs fragments, les morceaux acceptés sur le poids. En liaison du mauvais aloi cela témoigne éloquemment de ce que les pièces d'or servaient une assez large sphère du commerce monétaire, et en outre à titres égaux selon tout l'État. Excepté ces pièces nationales, une série, les villes ont recommencé battre des dirhams de cuivre argentés. Il est très important de marquer à cet égard le travail intense des Hôtels des Monnaies de telles villes, comme Otrar et Khodjent qu'indique à l'animation de la vie comme de ces villes (en effet, Otrar à la conquête était détruit!), et Fergana, et en tout, toute la partie de nord-est de l'État. Ces régions allaient strictement à la montée. Plus tard, dans le dernier quart de XIII s., ils ont atteint la prospérité considérable, bien que Sept-rivieres vers le milieu de XIII la partie considérable a pris sous les pâturages, et plusieurs villes se sont transformées en ruines.

La réforme monétaire de Masoud-bek.

La restitution partielle de la vie municipale et le commerce

Au début des années 70 de XIII s. Masoud-bek a passé la cardinale de la réforme

monétaire¹. Elle marque par lui-même la nouvelle victoire, plus sérieuse et successive de la deuxième tendance. La réforme était introduite en 1271, mais le temps de sa réalisation complète et le succès était deux dernières décennies de XIII s.

Le contenu principal de cette réforme était fait par le passage vers régulier battre des vraies pièces en argent dans plusieurs villes et les régions de l'Asie centrale, mais partout le poids identique et de bon aloi. Telles pièces avaient la circulation national, en dehors de la dépendance de la place de l'émission. C'était la révolution entière dans le commerce monétaire. Les pièces en argent correspondaient le plus au niveau des prix et le volume du commerce intérieur de l'Asie centrale féodale. Mais plus de deux siècles existait frapper de l'argent en Asie centrale, et le pogrome mongol a ajourné pour longtemps l'élimination de cette crise en argent monétaire.

On faisait plus d'une fois les tentatives de revenir à la circulation en argent, mais ils ne réussissaient pas. La réforme Masoud - bek avait la réussite parfaite que témoigne clairement de sa préparation et l'opportunité.

Frappé des pièces en argent était libre, c.a.d. n'importe quel personne pouvait apporter à l'Hôtel des Monnaies son argent pour le repartage à la pièce pour le paiement défini. Le succès de la réforme dépendait entièrement, si on réussira à organiser celui-ci libre battre, si on se décide "d'être annoncé" les propriétaires de l'argent, s'ils porteront l'argent aux Hôtels des Monnaies. Il y avait trop de raisons pour la méfiance. Les garanties des arbitraires, les pillages et la violence du côté des Mongols étaient nécessaires; l'assurance que le gouvernement n'a pas entrepris simplement quelque manipulation au profit. Le caractère de la réalisation de la réforme montre que cette méfiance était surmontée non à la fois et non partout dans le degré identique.

Bien que Masoud-bek entreprenne les efforts spéciaux pour le réglage universel frapper des pièces en argent, cela réussit non à la fois.

Dans les années 70 de XIII s. travaillaient peu les Hôtels des Monnaies, et leur production n'était pas abondante. Seulement au année de 80 - 90 de XIII s. frapper de l'argent est devenu en effet extraordinairement abondant, et les Hôtels des Monnaies étaient ouverts minimum dans 16 villes et les régions. Donc, on réussit à surmonter la méfiance. Et cela témoigne indirectement de l'existence des garanties nécessaires des arbitraires et les pillages et assez de conditions normales pour le développement de la vie municipale et le commerce.

En 1269, c.a.d. peu de temps avant cette réforme, sur les bords de la rivière de Talas avait lieu kurultaj (kurultaj- le congrès historique des mongols), sur qui les tsarévitches mongols se sont engagés à vivre dans la montagne et les steppes, ne pas piétiner le champ labouré, ne pas intervenir dans les affaires de la population sédentaire et se contenter des impôts fixés. Clairement que ces obligations dans quelque degré étaient accomplies, autrement la réforme de Masoud-bek n'aurait pas un tel succès. Les décisions de kurultaj en 1269 et le fait de l'organisation de la réforme des groupes d'une chaîne : le congrès donnait ces garanties, sans lesquelles il ne faudrait pas et tenter passer cette réforme.

Certes, la lutte de deux tendances se prolongeait, et la victoire de la deuxième tendance n'était jamais définitive. L'exemple à cela est le destin de Boukhara, qui notamment après kurultaj en 1269 et pendant l'organisation de la réforme monétaire était tellement ruiné par khulaguides (les descendant de Gingizkhan) et certains par les tsarévitches tchagataïdes en 1273 et 1276, qu'est devenue désert sur 7 années entières . Dans l'oasis de Boukhara encore et dans le premier quart de XIV s. il y avait beaucoup de ruines, les jardins à l'abandon et des vignes². Mais aussi il est important de souligner ici que Masoud-bek a pris les mesures effectives pour le peuplement et la restitution de Boukhara, de sorte que en 1282 - 1283 même à Boukhara a commencé assez régulier battre des pièces en argent, témoignant sur l'animation

¹ Sur cette réforme voir plus en détail; Davidovitch E. A., 1970a.

² Petrouchevsky I.P., 1949; Tchekhovitch O.D., 1965 a.p. 14.

réelle ici la vie municipale et le commerce monétaire. Il est curieux un autre fait : Touva-khan (1282-1306) a construit à Fergana la ville d'Andijan, qui a commencé à se développer vite.

Donc, le commerce monétaire, selon les données du numismatisme, à la fin de XIII s. a atteint de grands succès en comparaison du temps précédant que témoigne de la restitution partielle et le développement de la production de marchandise et dans la vie entière de municipale. Dans le meilleur état il y avait, apparemment, des villes et le commerce des régions de nord-est de l'Asie centrale, y compris la partie de Sept-rivière (particulièrement abondant il y avait battu la monnaie Taraz, Kendjeb, Otrar etc.), les villes de Fergana, la région de Chach. La restitution des villes de Transoxiane se passait par les rythmes plus ralentis, mais aussi ici deux dernières décennies de XIII s. et le début de XIV s. étaient célébrées par les succès considérables.

Il est claire un peu de la situation de l'agriculture de l'Asie centrale vers le début XIVs. Il est essentiel le certificat de charte wakfe de 1299 que le fondateur wakfe a acheté non loin de Boukhara (environ à 30 km vers nord) le village entier avec les terres richement arrosées, a arrangé encore un village, deux mosquées, les bonnes habitations pour les travailleurs, le moulin et un peu (pas moins trois) atelier de tissage¹. L'achat des terres pour semer et toute cette construction du côté de Boukhara auraient lieu à peine, si la période assez de longue durée de la vie de paix qui ont persuadé de la sécurité de l'investissement de l'argent à la terre et la construction ne précédait pas cela. Puisque garanties données de kurultaj (congré mongol) 1269 jusqu'à la fin de XIII s., comme s'enregistrait déjà, se sont trouvés tout à fait réel, cela a créé les conditions favorables pour la restitution partielle non seulement municipal, mais, évidemment, et la vie rustique.

Certes, vers le début XIVs. (Et à XIVs.) la conséquence de la dévastation mongole n'étaient pas surmontée, le niveau de l'économie était en tout encore loin d'avant mogol, les formes de l'exploitation et les impôts lourds empêchaient la restitution de l'économie, et ralentissaient ce procès. Le joug mongol était pour les peuples de l'Asie centrale avec rien par le désastre non comparé. Ces documents fixent seulement les étapes de la restitution et la montée relative, en premier lieu la vie municipale et le commerce. Et ils démentent devenant pour plusieurs historiens par l'axiome le point de vue, comme si en Asie centrale pour le développement des villes et le commerce intérieur les possibilités réelles ont été créées seulement après les réformes de Kebek (1318 1326) que notamment Kebek a cessé l'anarchie dans la circulation monétaire.

L'Asie centrale dans la première moitié de XIV s.

Kebek était le premier souverain mongol, qui voulait avoir une bonne relation à Transoxiane. Kebek était boudiste, il n'a pas converti l'islam, mais causait volontiers aux sujets religieux avec les théologiens musulmans. Il y a des faits qu'il montre ses efforts parfois succès pour couper les manifestations extrêmes de la poursuite par le seigneur féodal nomade des habitants sédentaires. Il a bâti à lui-même le palais (karchi) non loin de Nasef, par la suite autour de ce palais a érigé la ville entière, qui a reçu le nom de Karchi.

Les réformes monétaires et les réformes administratives appartient à Kebek Khan. La réforme monétaire de Kebek Khan en détail est examinée par M.E. Masson². Cette réforme était passée en 1321 en tenant compte des systèmes monétaires dans l'État de Khoulagouïd et d'Oltinhorda. Une grande pièce en argent par le poids est plus haute de 8 gr. s'appelait le dinar en argent et s'alignait à six pièces menues - les dirhams. Dans les premières années frapper de ces nouvelles pièces (particulièrement les dirhams) sous le nom de Kebek Khan était extraordinairement intense, et en outre la production principale était produite dans les Hôtels de Monnaie à Boukhara et à Samarkand. Battre des pièces en argent continuaient ces deux

¹ Cherovitche O.D., 1967, p.75

² Masson M.E., 1957

dignités d'autres souverains. Tarmachirine produisait, en particulier, aussi beaucoup de pièces en argent et à son époque a augmenté le travail d'Hôtel des Monnaies d'Otrar. Plus tard, battre des monnaies sous la relation quantitative est réduit.

La signification de la réforme de Kebek Khan était évidemment surestimée par la plupart des historiens. En fait, cette réforme n'a pas produit telles transformations radicales dans l'économie monétaire, comme la réforme précédant de Masoud. Mais la réforme a créé les conditions encore plus favorables pour l'intérieur, ainsi que pour le commerce extérieur. Le fait de sa réalisation et la réforme de battre des monnaies, malgré cela que n'était pas égal mais en général témoignent la montée des villes et le commerce monétaire dans toutes les régions de l'Asie centrale se trouvent à ce sens au niveau identique.

Au XIV^e s. s'est aggravée extraordinairement la lutte de deux tendances examinées plus haut politiques par rapport à la population sédentaire. Ainsi, Kebek Khan fallut conduire la lutte grave avec rebelle de tsarévitch tchagataïde Yasavour. Ce tsarévitch avec l'aide des troupes des émirs de Khorossan a infligé la défaite de Kebek Khan. Après cela, comme communique la source, Yasavour «de Termez à la frontière de Samarkand tous les habitants des régions et des villages de la rivière d'Amoul (Amou-Daria) a fait déménager, les villes, et les terrains, qui étaient sous l'emprise de Kebek, ont détruit, et les gens de ces places ont fait prisonnier». Seulement les émirs de Khorossane ont emmené à la captivité plus de 50 mille personnes, et ils ont pris la production immense. Quand Kebek Khan est allé porter la riposte aux possessions de Khorossan Yasavour, le prince tchagataïde a ordonné aux habitants de Farab et Mourgab pour déménager à la région Gerat. Pendant cette transmigration froids et la famine ont péri beaucoup de dizaines de mille personnes. Les guerres intestines féodales en 1316-1319, lié avec la révolte de Yasavour, elle a causé le préjudice immense aux peuples de l'Asie centrale.

Le successeur de Kebek Khan -Tarmachirine (1326-1334) continuait la politique de son frère. Il inclinait encore plus aux traditions de la vie sédentaire, il est devenu musulman ardent et a fait l'Islam par la religion officielle de l'État Tchagataïde. Le mécontentement du seigneur féodal nomade a débordé à l'insurrection, et Tarmachirine était tué.¹

La guerre civile a porté définitif déjà le coup irréparable à la vie municipale et à l'agriculture de Sept-rivières.

C'est une façon très imagée exposé dans une des sources d'après le témoin oculaire-voyageur : «De loin était vu le village bien construit, son alentour est couverts de la verdure florissant. Tu t'en approches dans l'espoir de rencontrer les habitants, mais tu trouves les maisons tout à fait vide. Tous les habitants du pays - les nomades ne s'occupent pas du tout de l'agriculture»².

L'influence définie sur la vie du pays devait donner la réforme administrative qui ont divisé l'Asie centrale en les unités petites administratives - tumane (le nom des habitants de la plaine). En ce qui concerne le temps de la réalisation de la réforme du point de vue commun est absent, "la paternité" du Kebek Khan n'est pas indiscutable. V.V.Bartol'd supposait que cette réforme était passée entre 1318-1334 (c.a.d. Kebek ou bien Tarmachirine)³. A.U.Yakoubovsky s'est exprimé au profit de Kebek Khan comme de son auteur. A.U. Yakoubovsky se basait sur ce que à l'époque de Timour les tumans existaient déjà, mais avant de Kebek Khan ça n'existait pas, et après Kebek Khan personne ne pouvait passer cette réforme⁴. O.D.Tchekhovitch qui a découvert le terme "tuman" à wakfnoma (le document sur les biens) en 1299 (à vrai dire, le mot cela s'est gardé non dans l'original arabe, et dans la traduction persane de ce chartre), a supposé que la division en tumans existait, probablement, longtemps

¹ Bartol'd V. V., 1963a, p. 74-76; Stroeva L. V., 1958, 210 - 216.

² Bartol'd V. V., 1963e, p.264.

³ Bartol'd V. V., 1963g, p.153; 1964, p.33

⁴ Histoire des peuples de l'Ouzbékistan », 1, p. 338 - 340.

avant Kebek¹.

Les investigateurs voient dans cette réforme l'expression des tendances centralisées. A.U.Yakoubovsky soulignait que «... Il faut la reconnaître le pas très progressif, jouant le rôle positif dans l'affaire du développement de la structure de l'État féodale à Transoxiane». D'autre part il trouvait que «la réforme administrative de Kebekhan ne supprimait pas les principautés féodales avec leurs souverains adaptée; les possessions étaient transformées en unités administratives - les tumans, et anciens possesseurs aux gouverneurs généraux des tumans». Cependant la chartre-wakf de 1326 permet d'admettre que cette réforme a produit les transformations plus profondes à administrativement-direction politique. Parmi les conditions de déduction (wakfe) est stipulé que le terrain retenu il ne faut pas rendre le terrain sur la ferme ou au bail «aux régents de la ville de Boukhara et les autres régions du nombre des émirs des tumans, des princes, des baskakes et les divans des vizirs»², c.a.d. les possesseurs héréditaires et les origines de régents avant mongols sont appelées ici en dehors du lien avec les tumans. En tête des tumans il y avait des émirs, c.a.d. les chefs et la noblesse des tribus turko-mongoles. Dans le cas présent, donc, les possessions des princes et des tumans ne sont pas équivalentes. Probablement, cette réforme administrative a produit la casse plus sérieuse du vieux, que se présentait auparavant. Ce n'est pas exclu qu'une des tâches était tout juste la destruction de l'autonomie des possesseurs-régents locaux. C'est pourquoi plus juste semble la supposition de V.V. Bartol'd que la division en tumans, «selon toute probabilité, était liée, comme en Perse, avec la destination des apanages aux représentants des générations qui sont venues à Transoxiane avec le khan»³ : les arlates se sont installés dans la partie du nord de l'Afghanistan, les kavghines au sud de Tadjikistan, djalairs à Khodjent, les barlosses dans la vallée de Kachkadariya et etc. Cette circonstance que la noblesse turko-mongole a pris les places dans l'administration par le pays non seulement sur le territoire des ses apanages, - un important trait pour la caractéristique de la réforme la plus administrative, ainsi que le procès de l'initiation de la noblesse nomade vers la culture sédentaire avec ses instituts tous. Cependant en tout la question sur la signification et la destination de cette réforme a besoin de la mise au point, encore vaguement que représentaient ces tumans (quel critère était à la définition du territoire comme du tuman).

Les différends féodaux empêchaient la tenue des actions progressives, réduisaient leurs conséquences à rien. Dans les années 40 de XIV s. Kazankhan, en continuant la ligne politique de Kebekhan-Tarmachirin, tentait de restaurer le pouvoir de khan. Dans deux passages vers l'ouest de la ville de Karchi moderne il a construit le château-palais la Zendjir-serail le rempart dans la lutte avec le seigneur féodal nomade. En 1346 Kazankhan a péri dans le combat. L'émir Kazankhan a lui héritait le zélé de la vie quotidienne nomade. En hiver il passait le temps dans la vallée Sarail (La région actuelle de Pyandje de Tadjikistan), l'été - près de la ville de Mounk, la grande partie du temps s'occupait de la chasse et les marches pillardes qu'était sur la main de la noblesse nomade prenant beaucoup de production. Son fils Abdallakh dès 1358 a tenté de suivre l'autre politique reflétant les intérêts du groupe dirigeant sédentaire, mais était expulsé.

À la fin des années 50 de XIV s. l'État Tchagataids s'est désagrégé environ sur une et demi dizaine des possessions. Certains appartenaient au seigneur féodal nomade (par exemple Khodjent était sous gouvernement de Bayazid Djelair), en tête des autres il y avait un seigneur féodal local - laïque et spirituel (ainsi, à Boukhara - les sadres, à Khouttalyane - les descendants du vieux nom tadjik de Kajkhousrav, deux frères du roi de la dynastie locale à Badakhchane, Saiidis - à Termeze etc.). L'État Tchagataids s'est désagrégé, en outre sur deux

¹ Tchekhovitch O.D., 1967, p. 67

² Tchekhovitch O.D., 1965a, p. 107-108 (texte), 183 (traduction)

³ Bartol'd V. V., 1964, p. 34;

parties - les régions de nord-est se sont détachées, ayant reçu le nom de Mogolistan.¹

2. LES RELATIONS SOCIO-ÉCONOMIQUES EN ASIE CENTRALE SOUS LES MONGOLS

Les catégories de la propriété foncière. Don ou bien subvention (Sugral)

Les relations socio-économiques le temps de Mongols, l'influence de la conquête mongole et la domination sur de divers instituts socialement économiques de l'État de Khoulagouides sont bien étudiées². On ne peut pas mécaniquement transférer les observations et les conclusions des historiens de l'Iran sur l'Asie centrale, cependant ces documents aident à comprendre et comprendre certaines données indirectes sur une série d'instituts socio-économiques de l'Asie centrale ce temps.

Il faut marquer que pour l'étude concrètement historique de l'Asie centrale dans cet aspect par les historiens est fait trop peu. Une des raisons est étroitesse les bases des sources. Il faut tourner l'attention spéciale sur les recherches et l'étude des sources locales. Autant perspectif, montre l'étude ls charte de wakfe de 1299 et de 1326-1333 et l'observation fait par O.D.Tchekhovitch sur la signification d'une série de termes³.

De ces documents on voit que les mongols non seulement n'ont pas supprimé en Asie centrale la suspension de l'agriculture, mais le poids spécifique de cette catégorie des terres, probablement, n'a pas diminué, et peut être a augmenté. Les khans mongols, après les exceptions séparées, étaient tolérants. Ils libéraient assez souvent la clergé (y compris musulman) des impôts.

Même pendant la conquête et le pillage total des villes, ils ne touchaient pas le bien de la clergé. Certes, les terres wakfe (retenue) subissaient la dévastation à côté d'autres aspects des terres pendant les conquêtes, les guerres intestines et les incursions pillardes des Mongols. Mais la catégorie de ces terres continuait à exister. Si prendre en considération de plus que les mongols jusqu'au Kebekhan n'intervenaient pas dans la gestion de l'Asie centrale et n'aspiraient pas aux acquisitions foncières, on peut conclure que le fonds des terres wakf (retenue) après la conquête mongole ne diminuait pas. Dans la mesure de la normalisation de la vie économique ce fonds pouvait augmenter, de que témoignent évidemment susmentionné les chartes wakfés. En 1299 d'Abd ar-Rakhim Moukhammad, l'originaire d'une personne riche d'Isfidjab a acheté le village avec ses terres arrosées, a produit la construction considérable et tout a tourné à wakfe, il a donné la gestion de tout village à ses descendants. En 1326 le petit-fils Sayf ad-Dine Bakharzi a offert la région entière du sud-est de Boukhara pour le mausolée et monastere en faveur de son grand-père. Encore jusqu'à cela la khane mongol Sijurkoukteni a assigné une grande somme sur la construction de la médersa à Boukhara (la médersa de Khanije) et l'a assuré avec les wakfes. Le marchand-régent Masoud-bek a construit aussi à Boukhara la médersa (la médersa de Masoudie), dans laquelle il était enterré. Les biens wakfs de ces médersas devaient être très considérable, puisque dans chacun était jusqu'à mille personnes pour etudier.

D'autre part, quelques tentatives de l'appropriation des terres wakfs avaient lieu, probablement. On ne peut pas trouver comme la simple formalité une des conditions wakfeur (retenteurs) à la charte wakfé de 1326 que les biens wakfés ne se donne pas sur les terres wakfs au bail.

Excepté des terres wakfe dans la même charte à la description n'entrant pas aux terrains wakfes sont mentionnées encore trois catégories des terres : propriétés (moulki khasse),

¹ Bartol'd V. V., 1963a, p. 76-80; Stroeva L. V., 1958, 216 - 219.

² Voir : l'Ali-Zade A. A., 1956; Bartol'd V. V., 1966 ; Belenitsky A.M., 1948; I. P Petrukevsky, 1968; Petrouchevsky I.P., 1948; 1951; 1960 (au même endroit la bibliographie)

³ Tchekhovitch O. D., 1959; 1965 a; 1967.

mamlakai injou (les biens d'injou appartient seulement a la famille de Gingizkhan) et mamlakai divan (les biens du bureau d'etat). Le poids spécifique de chaque catégorie en Asie centrale sous Mongols est inconnu. Les terres propriété selon la nomenclature juridique des légistes musulmans s'appelaient paysan propriétaire et propriétaire féodal. La conquête mongole et la domination n'a pas supprimé les deux aspects propriétés, puisque nous les rencontrons au temps après mongol. Les terres injou dans l'État de Khoulagouid s'appelaient les terres appartenant directement au chef de l'État, les membres de sa famille et leurs vassaux directs. Ces terres pouvaient être venues pour le service, sont transmis à wakfe, sont offerts, vendus etc. Il est nécessaire d'accepter les idées de I. P. Petrouchevsky, qui compare les terres injou avec les terres propriétaire, y compris même leur catégorie : les premiers - par-devers le souverain, ses familles et les vassaux, deuxième - par-devers chacun privé ¹. À vrai dire, les terres injou étaient libérées des impôts, mais aussi parfois se libéraient les propriétés. Le fonds des terres injou à l'Iran s'est formé de confisqué au temps de la conquête et par la suite les terres du seigneur féodal iranien et pour le compte commendatio (le retour par les particuliers, les terres «sous la protection » à quelqu'un des membres de la dynastie) et était très grand. Évidemment, les terres injou en Asie centrale ne se distinguaient pas des iraniens. Mais ce n'est pas exclu que le poids spécifique et les voies de la formation étaient un peu autres. Il est nécessaire de prendre en considération que seulement Kebek-khan et les souverains suivants (et cela pas tout) ont déménagé solidement à Transoxiane. Pour ce moment-là la relation à la population sédentaire et les droits juridiques locaux était déjà non un tel, comme au temps de la conquête et aux premières décennies après cela. C'est pourquoi on peut admettre qu'en Asie centrale la confiscation étaient la voie non principale de la formation et l'enrichissement du fonds des terres injou, et en général ce fonds prenait ici pas tellement une grande place. La plus détaillé de la considération de cette question, quand permettront les sources, il ne faut pas manquer de l'aspect l'achat des terres propriétés, comme la voie très probable de l'enrichissement du fonds des terres injou. Pour l'Asie centrale le temps plus tardif sait les exemples, quand les souverains achetaient notamment les terres propriétés, par un façon ordinaire en régularisant cela dans les bureaux de juge musulmam.

Les terres du divan sont des terres d'État. Donc, sous Mongols en Asie centrale on sait quatre catégories des terres à titre de la propriété : 1) d'État, 2) propriété féodal et injou, 3) les terres wakfes 4) paysan propriété. Il n'y a pas de raisons de douter qu'en Asie centrale sous Mongols, ainsi qu' à l'Iran, existait et se développait l'institut féodal de cadeaux (don). En Iran ce temps-là s'appelaient ces cadeaux (don) en vieux terme ikhta (Arabe.) ou nouveau - surgral (le don) (mong.) Ikhta, et surgral pouvaient être petit, et très grand. D'abord ikhta recevaient principalement de grands grades militaires, et les combattants ordinaire recevaient le contenu en nature et l'argent. Sous Gazan-khan déjà les circonscriptions entières étaient mises en relief sous ikhta tous les combattants-Mongols, mais les terrains non menus à chacun, et par de grands lots à l'unité entière d'armée, l'Émir de mille divisait un tel lot entre les émirs de centaine, ceux-là, à son tour, entre les émirs des dizaines. Ceux-ci ikhta non seulement signifiaient le droit à la rente, à la terre, à l'eau et aux gens, ils étaient héréditaires et inséraient l'immunité complète fiscale. Surgral c'est une forme le plus vivement exprimée et finie de la domination le seigneur féodal de conquérant (le Turk ou le Mongol) sur les agriculteurs sédentaires, l'hérité sous entendant l'immunité complète fiscale et administrativement-judiciaire. À grand surgrales se liait la possession par l'oasis agricole, ainsi que la steppe nomade.

La question sur cadeaux (traitement) féodal en Asie centrale sur les documents concrètement-historiques n'est pas encore élaborée. Clairement seulement que la région de

¹ Petrouchevsky I.P., 1960, p. 224-245.

Khodjent pour djalaires (tribu mong.), la région de Kachkadariya pour barlasses, la région du sud de Tadjikistan pour kavuchines et etc. étaient leurs territoire d'octroyé, leurs ikhtas ou leurs surgales¹

Les catégories des paysans. La question sur le servage. L'esclavage

Les paysans sous Mongols était aussi hétérogène, comme avant et le temps après. Il y avait un groupe privilégié des paysans (probablement, beaucoup réduit à la suite de la dévastation et la destruction de la partie considérable de la population), qui étaient les propriétaires paysan milkes (c'est à dire- propriété) c.a.d. payaient à l'État l'impôt-rente à diminué en comparaison des autres l'aspect. La quantité immense des paysans étaient les preneurs à bail-mouzari. Ce terme est mentionné plusieurs fois à la charte wakfe de 1326. Selon les données de cette charte, les preneurs à bail wakfe des terres arables rendaient un tiers de leurs récoltes. C'est spécialement stipulé cependant que les terres wakfes sont données à bail pas plus que pour deux ans. Les données indirectes du temps plus tardif obligent à supposer que la conquête mongole n'a pas supprimé les vestiges communaux - les catégories des paysans, hérédité vivant à un village, possédant le droit "du bail éternel» et quelques droits totaux les liant et les devoirs. Au XV-XVI siècles tels survivances des «les communautés paysannes» étaient sur de différentes catégories des terres : sur d'État, propriété et wakfes. On ne sait pas, comment c'était au XIII-XIV siècles.

À la charte wakfe de 1326 est mentionnée encore une catégorie des paysans – kadiveres (paysans-agricols). Ils sont liés au traitement des jardins propriétés. Mais de document est obscur, que leur position se distinguait de la position des preneurs à bail et sous quelles relations ils étaient avec les propriétaires de la terre. Entre autres, les jardins propriétés étaient travaillés non seulement par des kadiveres, on mentionne encore et les jardiniers (bagbanes). Il est essentiel de marquer que, selon la charte de 1326, les terres wakfes étaient travaillées par les esclaves libérés des propriétaires (celui qui donne la terre -wakfeurs), mais attaché à la terre. Ils n'avaient pas droit de quitter les terres wakfes, ne se distinguaient pas pour le reste des preneurs à bail, puisque ils travaillaient aux conditions de la remise du même tiers de récolte en nature.

La fixation des esclaves libérés ne donne pas encore la raison de dire sur le servage en Asie centrale. En Iran à l'époque de Mongols des paysans fixaient à la terre, interdisaient demenager d'une place à l'autre place et les rendaient sur la place déjà du milieu de XIII s. Gazan-khan en 1303, a confirmé seulement cette position. Il est très essentiel que cela concernait les paysans, qui étaient attaché non seulement par les terres iktas, mais aussi sur les terres possessions. I. P. Petrouchevsky trouve que cette position se répandait à tous les paysans étant attaché par n'importe quelle terre. Les conditions étaient les suivants : si avant la terre arrosée ne suffisait pas pour la population, après le pogrome mongol la population et les superficiesensemencées ont été réduite rudement, à l'exploitation cruelle, particulièrement du côté de la noblesse militaire-nomade, provoquait les évactions massives des paysans. La politique servage des khans mongols était dictée par l'aspiration de l'État et le seigneur féodal garder le paysan comme le contribuable. Cette politique était stimulée également par ce que répondait aux positions tchingizide par Yasy, qui fixaient les nomades aux chefs, leur interdisaient la sortie non autotirsée².

En Asie centrale existaient les conditions analogues (la réduction de la population et les

¹ Il est nécessaire de se rappeler à cet égard une fois mentionné dans la charte de 1326, « les émirs, les tumanes ». C'étaient ces tumanes seulement par les unités administratives, aux émirs et à leurs régents ? Ou, comme c'était dans certaines régions de l'État de Khoulagouides. Les émirs des tumanes sont les grands souverains de don (ikta ou surgal) ?

² Petrouchevsky I.P., 1960, p. 327-337

superficiées ensemencées, la dévastation de l'exploitation paysanne, le renforcement de l'exploitation). Et en ces régions de l'Asie centrale (au sud de Turkménie), qui faisaient partie de l'État de Khoulagouides, la fixation des paysans à la terre était la même façon que dans d'autres régions de cet État. Mais les données directes sur le servage dans l'État de Tchagataïdes, sur le territoire de Transoxiane et vers l'est des régions disposées chez nous sont absentes.

C'est pourquoi résoudre ce problème n'est pas encore arrivé. D'autant plus qu'il faut prendre en considération et certaines particularités de l'organisation de la gestion de Transoxiane en comparaison de l'Iran. Comme s'enregistrait plus d'une fois, les mongols dans les affaires de la gestion du pays n'intervenaient pas des lots définis et iktas à XIII s. n'avaient pas: les revenus de l'État étaient reçus par les marchands-régents (Makhmoud Yalavatch, Masoud-bek et ses fils), et ces revenus étaient considérés total à ces Mongols, qui appartenait cette partie de l'Asie central. C'est pourquoi devant les tsarévitches mongols et la noblesse à cette époque il n'y avait pas question concrète, comment et de qui recueillir la rente foncière, et on ne donnait pas attention que les paysans sont à leurs places ou pas. Certes, à XIV s. cette position a changé. Mais aussi on ne peut pas manquer ici de l'aspect le certificat des chartes wakfes de 1326 qu'il ne faut pas donner la terre aux metayer à bail plus que pour deux ans, même à la condition de l'aménagement et l'irrigation de la terre. En effet, ici il s'agit de l'oasis de Boukhara, que dans les années 1273 et 1276 était ruiné ainsi que jusque à 1326 ans, il y avait à chaque pas des ruines des châteaux et les jardins essouchés et périssant et etc.

La position des artisans

La politique des Mongols dirigée sur l'asservissement de la population, se dessine plus clairement selon leur relation aux artisans. À ce sens le certificat d'un des sources est très intéressante. Vers en 1262, le messager Koubilaj-kaan a produit à Boukhara le nouveau calcul : de 16 mille de boukariens 5 mille appartenait à Bat (c.a.d. Djoutchid); 3 mille à Sijurkouktenibeki (la mère du Khoulagou-khan, Mounke-kaan et Koubilaj-kaan), le reste était au chef des Mongols, kaan pour qu'il dirige comme sa propriété. En 1263 Khoulagou-khan faisant la guerre avec Djoutchid, a ordonné de sortir de Boukhara et tuer 5 mille les habitants appartenant à Djoutchid et en outre n'a pas ménagé ni leur bien, ni leurs femmes, ni leurs enfants. Les investigateurs croient justement qu'il s'agit des artisans ajoutés aux khans mongols, personnellement dépendant d'eux et travaillant sur eux¹.

Deux groupes des artisans mentionnent Plano Karpini : «Dans les régions de Saratsions et les autres, on dit qu'ils sont les gouverneurs (mongols.- B. G), ils prennent tous les meilleurs artisans et les mettent à toutes leurs affaires. on donne à chacun au jour un peu de pain sur le poids, ainsi que ne leur donnent rien de l'autre, comme une petite portion de la viande trois fois par semaine. Et ils font cela seulement pour ces artisans, qui demeurent dans les villes»². Ici un groupe des artisans municipaux est réduit jusqu'à la position des esclaves, à qui on prend tous les produits de leur production, on leur accorde seulement l'alimentation quotidienne; et le deuxième groupe des artisans municipaux (est obscur, libre ou asservi), qui travaillent indépendamment et paient l'impôt du métier. Sur le même groupe, probablement, dit Rachid ad-Dine aux actions de Mounke-kaan ayant la relation directe à l'Asie centrale : «... (Mengou-kaan) a ordonné que les simples gens du comme des marchands, les propriétaires des métiers et les artisans aux assistants donnaient l'indulgence et (leur donnaient) des biens et pour que chacun paie sans tarder de la somme du marché (la collecte monétaire) proportionnellement à la quantité et l'aisance »³

La position des artisans de l'Asie centrale n'était pas identique et changeait au cours de

¹ Petrouchevsky I.P., 1949, p.103, 114-115.

² Plano Karpini, 1911, p. 36

³ Rachid ad-Din, II, 1960, p. 141.

deux siècles. Des sources écrites on voit que plusieurs artisans étaient faits descendre jusqu'à la position des esclaves. Pendant la conquête de l'Asie centrale par les mongols la partie des artisans ont emmené en général à la Mongolie. Plus tard dans les villes de l'Iran étaient organisés appartenant aux représentants du groupe dirigeant mongol *korkhone* - les ateliers, où les artisans se trouvaient la position des esclaves. Il y avait par ailleurs des artisans-esclaves, comme mentionné ci-dessus à Boukhara, ils travaillaient indépendamment, mais étaient enregistrés chez les khans mongols et leur payaient l'impôt des métiers et le commerce. Il était évidemment, augmentait le groupe des artisans plus libres et les marchands, qui payaient les impôts (étiquette) au trésor du pouvoir central. Ces impôts pouvaient être recueillis par les fonctionnaires du divan ou les fermiers généraux.

Il n'y a pas de raisons de penser que les mongols, volant un grand nombre des artisans à la captivité, les autres transformant en esclaves et les servages, ont supprimé alors tout à fait et l'organisation de métier. Elle devait de nouveau renaître avec la renaissance des villes et la production de marchandise.

Un de plusieurs phénomènes négatifs de la domination mongole était l'augmentation du secteur esclavagiste. Les mongols tournaient en grande quantité aux esclaves la population des territoires gagnés, et non seulement les artisans. Les esclaves étaient utilisés largement dans l'économie, y compris dans l'agriculture. Sur les marchés on vendait les esclaves des différentes ethnies. Puisque le travail de l'esclave non intéressé par la production, n'était pas avantageux, pratiquait comme montre la charte *wakfe* de 1326 - les libérations des esclaves et leur transformation en servages.

Le conflit principal ne se passe pas entre la noblesse féodale et l'aristocratie nomade, mais entre le groupe dirigeant féodal (insérant la clergé supérieure, les marchands et les usuriers), d'une part, la paysannerie et les dessous municipaux avec l'autre. L'influence oppressante de la clergé musulmane sur les masses sombres opprimées, et le rôle enivrant particulièrement *soufizm-dervichizm* et ses nombreux *cheiks* retenaient par tous les moyens (bien que ne pouvaient pas entièrement prévenir) le développement des formes directes de la lutte des masses exploitées tadjikes contre leurs asservisseurs locaux.

3. LA CULTURE DES PEUPLES DE L'ASIE CENTRALE A L'EPOQUE DE MONGOLS

L'architecture. Les métiers appliqués. L'art

Par la réflexion de la normalisation, et ensuite la montée relative de la vie municipale et l'économie est en tout l'activité assez intense de construction commencée dans le milieu de XIII s. et particulièrement à XIV s. La construction était payée par le seigneur féodal spirituel et laïque, même les représentants séparés du groupe dirigeant mongol. Mais les constructeurs étaient les maîtres locaux, c'est pourquoi l'architecture de cette période est le développement ultérieur et logique des traditions locales, l'expression, la matérialisation des acquisitions des architectes d'Asie centrale et de divers maîtres de l'art appliqué¹.

De ce temps s'est gardé le nombre assez considérable des monuments, mais toute cela les mausolées. Mais on pense que la construction de XIII - XIV siècles se limitait à un cet aspect de construction monumental. Il est connu de sources écrites qu'on construisait les *médersas* et les palais aussi. Deux grandes *médersas* étaient construites à Boukhara au milieu de XIII s.; le palais (*karchi*), comme était indiqué, était construit par le souverain mongol *Kebekkhan*. À *Kounya-Ourgentche* (*Khoresm*) s'est gardé le minaret magnifique (la hauteur près de 62m.), même le deuxième s'est écroulé au début de XX s. - les deux tours sont le composant de la mosquée.

Le plus vieille de la construction gardé de cette période c'est le mausolée *Sayfiddin* de

¹ Sur l'architecte voir; *Batchinsky N.M.*, 1939; *Belenitsky A.M.*, 1950; *Bretanitsky L.S.*, 1958; *Pougachenkova G.A.*, *Rempel L.I.*, 1965; 1961; *Chichkin V. A.* 1966; etc

Bakharzi. Il était un des cheiks influent et très populaire, qui étaient considérés même les mongols. Il est mort en 1258. Ses descendants ont érigé sur sa tombe le mausolée magnifique et le couvent (de soufisme). En 1333 Ibn Batoute a visité ce couvent et il a marqué «le couvent est très grand». Le mausolée qui est arrivé à nous près de Boukhara n'a pas de couvent. Il a subi en général de grandes reconstructions à XIV s. la partie la plus ancienne - c'est le même mausolée. Adhérant à lui du ziarat-khane (une place assez grand pour l'adoration la tombe des cheiks et l'accomplissement des rites) était établie plus tard. La partie plus attardée c'est le portail. Le monument est simple et monumental. L'impression de la solidité et le caractère monumental augmente l'accroissement des volumes : un petit dôme du mausolée, un grand dôme du ziarat-khane et un haut portail massif de deux côtés par les tours décoratives.

Les mausolées avant temourides de XIV s. il y a beaucoup: quelques une à Samarkand le Chahi- zinda (le roi vif) (le ziarat-khane devant le mausolée de Kouseam ibn Abbas, les mausolées de 1360, le mausolée de Khodji Ahmad etc.), le mausolée de Boukhara Buyane Koulie-khan, les mausolées de Nadjmiddin et Turabek-khanym, à Ourgendj vieux, le mausolée de Moukhammad Bachoro à Pendjekent, à présent le mausolée détruit de Toubakhan à Sogd etc. Du point de vue d' architectural-planification la plupart des mausolées se divise sur deux groupes: plus nombreux sont des mausolées avec de place sous la coupole, un autre groupe - les mausolées du type Sayfiddin Bakharzi, c.a.d., comprenant deux places sous la coupole (les tombeaux et le ziarat-khane). À cette période on élabore certaines idées constructives, particulièrement le passage vers le recouplement de coupole des mausolées, on applique les systèmes double et même des dômes triples.

Les décors architecturaux de ce temps sont riches, divers et témoigne du développement ultérieur des métiers appliqués. On appliquait largement la terre cuite sculptée avec l'utilisation de la glaçure. Le dessin sculpté en relief de la dalle brûlée se couvrait parfois entièrement de la glaçure bleu clair ou bleue, dans d'autres cas seulement un grand dessin principal ou l'inscription sont glacurées, le remplissage intérieur ornemental gardait la facture de la dalle en terre cuite.

Une grande diffusion était reçue par la maïolique, deuxcoloré et multicolore, parfois avec sous glaçure ou sur glaçure par le dessin accompli par l'or ou les peintures. Il était appliqué modeste, mais l'ornement élégant des murs par les insertions sur les distances égales vertical des briques glacurées. Au murs plats de crépissage se couvraient parfois de la peinture magnifique. De vieux procédé de l'ornementation n'étaient pas laissés aussi tout à fait. Ainsi, par exemple, typique pour XI - XII siècles la terre cuite sculptée (sans glaçure) nous rencontrons au XIV s. fait l'attention à la variété et la richesse des dessins très difficiles végétaux et géométriques utilisés en terre cuite sculptée, la maïolique, les peintures murales et etc. l'invention des peintres faisant ces modèles pour les maîtres-céramistes (céramique) ou les murs peindants, sont simplement frappantes.

On doit mentionner spécialement les inscriptions sur les monuments monumentaux architectures accomplies par de différentes écritures et témoignant de ce que l'art de la calligraphie s'est gardé à une ancienne hauteur. Il est important de marquer que la calligraphie et l'art de l'ornementation ont laissé de beaux modèles non seulement dans l'architecture. Dans ce plan est très intéressant deux carafes argile grises à goulot étroit, le tronc piriforme qui est orne la zone de l'ornement magnifique estampé, y compris la zone de l'inscription contenant le nom et la date : «le travail du maître Abd ar-Rakhman; sept cents vingt et un ans» (c.a.d. en 1321 de notre ère). La zone de l'inscription accomplie par l'écriture très élégante, les deux memes carafes, les autres zones ornementales étaient différents.

Une grande valeur d'art présente de certains modèles de la céramique glacuré trouvée à

Khoesme et au sud de Turkménie¹. Petit temple de Bouddhisme à Merve était répartie en temps et lieu, se sont gardés les riches fragments de cette peinture avec la représentation du lièvre, et le dragon et etc².

La littérature tadjike et la science à XIII s. et le milieu de XIV s.

La conquête de l'Asie centrale par les hordes du Gingizkhan a porté au développement de la science et la littérature le coup pénible. À XIII s. et le début de XIV s. la littérature se développe particulièrement dans les endroits, où ils n'étaient pas dépendantes des envahisseurs mongols, en Asie Mineure, au sud de l'Iran et en Inde. Seulement à la fin de XIV et le début XV s., les centres littéraires de nouveau se concentraient à Transoxiane et à Khorassane.

Les plus grands représentants de la poésie Tadjik-persane de XIII s. sont Djalal ad-Dine Roumi, Saadi, Amir Khousravi Dekhlevi.

Djalal ad-Dine Roumi (1207-1272) est originaire du centre le plus ancien de la culture du peuple Tadjik - la ville de Balkh. Avant l'invasion mongole il à l'âge de 14 ans, ensemble avec son père a quitté la patrie et, ayant visité à Nichapoure, Khidjaze, Syrie et l'Asie Mineure, il s'est arrêté à Koniya (l'Asie Mineure). Ayant reçu une haute formation par ce temps d'abord sous la conduite du père dans le Koniya, et puis à Aleppo et Damas, il a commencé à s'occuper de l'enseignement. En 1244 sous l'influence de la rencontre avec un des derviches il a transmis aux élèves l'enseignement et la direction créé par lui la fraternité soufisme, et il a choisi le mode de vie d'ermite.

Djalal ad-Dine Roumi est un des plus grands poètes soufisme. Ses oeuvres les plus connues sont le *divan*, le recueil des poèmes et le poème «Masnavii manavi» («Édifiant distique»), comprenant de 36 mille distiques, à qui on expose les bases de la philosophie soufisme. Dans ce poème de Roumi développe le genre soufisme-philosophique masnavi (les poèmes avec les rimes formant la paire).

Le style des oeuvres de Roumi est très simple, avec l'utilisation des formes de la poésie tadjike nationale : de la chanson lyrique dans les gazelles et les paraboles à masnavi³

Mouslikhiddin Saadi Chirazi (né environ 1219 - mort en 1292) a commencé la formation à Chiraze, puis a déménagé à Bagdad et a fini là le cours de l'enseignement.

D'une part, sa passion pour les voyages, et d'autre part - complet des alarmes la situation créée sur la patrie de Saadi pendant l'invasion mongole, ont obligé le poète longtemps à vagabonder dans de différents pays de l'Est. Pendant les nombreux de voyages à l'âge de 30 - 40 ans, Saadi a visité Khidjaz, Bagdad et l'Afrique du Nord.

En 1256 il est revenu à Chiraze et s'est occupé du redaction ses oeuvres.

Le poète de Chiraze créant en dehors du territoire de l'Asie centrale, Saadi est entré organiquement dans l'histoire non seulement persan, mais aussi à la poésie tadjike. Ses oeuvres se sont formé sous l'influence avant moyen âge de la poésie tadjike et indissolublement est lié.

Excepté les oeuvres "Goulistan" largement connues⁴ et «des Boustan»⁵ Saadi a écrit beaucoup de vers, en particulier quelques cycles des gazelles.

Saadi était aussi un grand maître dans le domaine de la prose. Il perfectionnait le genre didactique. Dans les oeuvres didactiques le poète a exprimé éloquemment les regards humanitaires, prêchait l'amour de la terre natale.

Saadi condamnait la tyrannie, un arbitraire des grandes familles, appelait les régents à

¹ Vakturskaya N.N., 1959; Masson M.E., 1949; Litvinsky B.A. 1953v; Attagariev E.A., 1967

² Pougatchenkova G.A., 1954

³ Odilov N., 1964.

⁴ Saadi, 1959

⁵ Saadi, 1969

respecter et estimer les simples gens. Il appelait à se contenter de peu et blâmait la cupidité et l'aspiration au luxe. En même temps l'oeuvre de Saadi porte l'empreinte de la modicité historique et de classe. Ainsi, il écrit de la nécessité de se soumettre fort, en prêchant la variante de la théorie de la non-violence.

Voici certains modèles des aphorismes de "Goulistan" :

«Quand l'ennemi épuisera toutes les ruses, il commence à ébranler par la chaîne de l'amitié. Donc, il tâche de devenir l'ami, quand ne peut pas devenir l'ennemi».

«Pour l'ignorant il n'y a rien mieux silence; mais s'il connaissait que pour celui-ci il vaut mieux ne serait pas l'ignorant».

«Musc - ce que possède le parfum, sinon, sur quoi droguerie affirme que cela musc. Le sage est semblable à l'éventaire droguerie: il silencieusement montre les perfections; a le sot comme le tambour de campagne - possède la haute voix, elle est vide et minime au-dedans».

«Bien que les vêtements du sultan soient honorables, mais la robe usée est plus honorable; bien que la table des riches soit sucrée, la nourriture de l'argent personnel est plus sucrée».

«Comme on le sait, la douceur du chameau est si grande que l'enfant peut le prendre pour le prétexte et remuer cent farsakhs (1 farsakh= 5549m.), et il ne tâchera pas de dégager le cou. Mais si le chameau vient à la place dangereuse, qui pouvait devenir la raison de sa mort, et l'enfant selon l'ignorance voudra aller là-bas, le chameau lui arrachera des mains le prétexte et une autre fois n'obéira pas déjà; là, où la sévérité est nécessaire, - la mollesse est déplacée.

On dit, que par la mollesse tu ne feras pas l'ennemi l'ami, et tu augmenteras seulement ses prétentions ».

«Supérieur des créations, évidemment, la personne, inférieur - le chien. Mais les sages affirment unanimement que le chien reconnaissant vaut mieux que la personne ingrate».

Amir Khousrav Dekhlevi (1253-1325). Le père du poète était originaire de Kech, mais pendant l'invasion mongole enfuyait de Transoxiane à l'Inde. Le poète est né dans une des villes de nord de l'Inde. Ayant fini la doctrine, Amir Khousrav a choisi la place de sa résidence à Delhi, où il continuait créer ses oeuvres à la cour du sultan.

Excepté le divan des vers comprenant cinq parties, Amir Khousrav, en suivant le fils génial du peuple azerbaïdjanais Nizami, a écrit "Les cinq oeuvres". Bien que le poète garde de vieux sujets, il a changé le sujet des poèmes, ainsi qu'a donné la caractéristique originale des héros.

Il était courageux que d'autres poètes, Amir Khousrav perfectionnait les sujets locaux. Ses oeuvres épiques «Kiran as-saadain» (sur la réconciliation du tsarévitch Kej-Koubad avec son père Bogra-khan), «Miftakh al-foutoukh» («la Clé des victoires») et "Noukh sipehrs» (« Neuf sphères célestes ») sont écrites aux sujets locaux. Ces oeuvres, en dehors d'une grande valeur littéraire, ont aussi la signification immense historique. Le poème incroyablement-romantique d'Amir Khousrav sur le prince indien et sa bien-aimée - « Khizr-khan et Douvalrann» est très intéressant.

Amir Khousrav s'occupait aussi de différentes sciences, la poétique et la musique.

En 1221 - 1222 on faisait la première anthologie qui est arrivé à nous comme des poésies tadjike «Loubab al-albab» («le Coeur - de vin des coeurs», c.a.d. «Le meilleur des meilleurs»). Son auteur, *Moukhammad Aoufi*, sa génération de Merv, était élevé et étudiait à Boukhara. En se sauvant de l'invasion mongole, s'enfuyait à l'Inde. Ici, excepté l'anthologie, il a trouvé aussi le recueil des oeuvres en prose « Djavami al-khikajat va lavami ar-rivajat» («les Réunions des récits et les rayons des narrations»), comprenant des nouvelles, des légendes et etc.

Un autre auteur, *Moukhammad ibn Qays Rozi*, servant à la cour Moukhammad khorezmchah, se sauvait des envahisseurs mongols en régions du sud de l'Iran actuel et ici en

1223 il a fait la direction sur la poétique («l'Estimateur des essais des vers Adjame», c.a.d. les vers en farsi), contenant les modèles de l'oeuvre des poètes tadjiks, à partir de précoce et en finissant de l'auteurs contemporains.

Un grand développement en XIII s. a reçu la littérature historique. Des oeuvres de cette génération de la littérature il est nécessaire d'appeler "Tabakati Nasiri" écrit en 1260 par l'originaire de *Gour Abou Omar Minkhadj ad-dine Djouzdjani*. Excepté l'histoire des rois de l'Inde, à "Tabakati Nasiri" on donne la description détaillée de certains événements de la période Gaznevides, la domination mongole et particulièrement les péripéties de la lutte avec ismailisme. Cette composition est aussi la meilleure source selon l'histoire médiéval du Gour.

Des travaux historiques particulièrement précieux pour l'étude de la période mongole, on doit mentionner les compositions faites en Iran Ala ad-dine Ata *Malik Djouveji* (mort. en 1283) "Tarikhi Djakhan-gouchaj" («l'Histoire du conquérant du monde») et l'oeuvre de *Fazlallah Rachid ad-dine* (tue en 1318) «Djami at-tavarikh» («la Réunion des histoires»). L'oeuvre du dernier V.V.Bartol'd considère comme la première tentative sérieuse de la rédaction de "l'Histoire universelle" médiévale.

Le chapitre cinq

LE PEUPLE TADJIK DANS L'ÉTAT DE TIMOUR ET ET TIMOURIDES

1. L'histoire politique. Le mouvement national

Timour et ses premiers pas en passant vers le pouvoir

Les khans Mongols, en adoptant l'Islam, concentraient graduellement autour de leur-même les représentants de la clergé et les marchands et suivaient la politique pour centraliser le gouvernement. Leurs allures (ou bien conduites) ont créé le mécontentement des chefs des couches mongoles et turques. Dans la première moitié de XIVs. s'est renforcée extraordinairement l'aristocratie à l'état (Ulusse) tchagataj, c'est à dire à Transoxiane la lutte entre les khans et patrimonial, principalement les tribus turcs et turkisés. À la suite de cette lutte les chefs patrimoniaux acquéraient une grande influence, et le pouvoir des khans s'affaiblissait.

Au milieu de XIVs. à Transoxiane sur l'arène politique se produit apparait le fils de bek barlosse de Timour. Au début Timour «a dominé comme le chef des condottières au service de différents princes»¹, et puis il est devenu créateur de l'État immense.

Timour est né en 1336 dans le village Khodja Ilgar près de la ville de Kech. Ce village existe jusqu'à nos jours et il est disposé dans 13 km de moderne Chakhrisabz. Son père Taragaj était un des représentants notables de la tribu mongole barlosse, qui au début de XIVs. s'est installé dans la vallée de Kachkadarya. En conduisant le mode de vie nomade, mais en commençant à passer déjà à la vie sédentaire cette génération, à la façon de plusieurs autres mongols à Transoxiane, ils se sont mélangé avec les Turcs, ayant perdu graduellement leur langue et leurs coutumes.

Depuis 1360 à partir de 10 ans Timour se passait parfois sur la côté d'un souverain féodal et parfois dans une autre coté souverain feodal et simultanément a rassemblé autour de lui-même la tribu barlosse.

En 1361 le khan Mogolistan Touglouk-Timour a pris Samarkand et la ville de Kech. Timour, ayant passé sur la partie des envahisseurs, et il est entré en service chez Touglouk-Timour, qui lui a aidé à devenir le régent Kech. Cependant au service de Touglouk-Timour, Timour restait peu de temps. Il a conclu la paix avec le régent Balkh l'émir Hussein qu' il avait des relations hostiles avec Touglouk-Timour, Timour a trahie son premier protecteur.

L'émir Hussein et Timour ont soulevé contre Touglouk-Timour l'insurrection, mais ils ont essuyé la défaite et étaient obligés de laisser l'Asie centrale et enfuir à Sistan. À Sistane

¹ "L'archive Marx et Engels", v,VI, p.184

Timour pendant une de ses batailles militaires était blessé à la main droite et le pied droit et jusqu'à la fin de la vie il resta boiteux. D'ici son surnom devient "Timour-Lang" (Timour boiteux).

En 1364 l'Émir Hussein et Timour réussit à reconquérir au khan de mongolistan la Transoxiane. Le peuple détestait les deux émirs, particulièrement Hussein rendu célèbre pour la rigidité. Hussein a entendu les demandes ou les plaintes samarkandais, en tenant en main la massue de fer. Souvent au lieu de la réponse il a jette sur le demandeur et battait impitoyablement par sa massue de fer¹.

Peu après le fils et le successeur Touglouk-Timour Ilyas-Khodja attaquait contre Hussein et Timour avec le but de nouveau de prendre Transoxiane. En 1365 l'émir Hussein et Timour, ayant recueilli la troupe, ils se sont rencontrés sur le bord de Tchirtchik avec les forces militaires de l'ennemi. Il est connu cette bataille à l'histoire sous le nom de «la bataille de boue», elle s'est passé pendant une forte averse, de sorte que les chevaux glissaient et tombait. Timour et Hussein ont essuyé la défaite, ont jeté Samarkand et Chakhrisyabz sur leurs destins, et ils ont passé sur le bord opposé de l'Amou-Daria et enfuiaient à Balkh. Les troupes du khan mongol Ilyas Khodja se sont dirigées directement vers Samarkand. La population de la ville s'est trouvé dans une situation très difficile, car la garnison de Samarkand enfuiait avec l'émir Hussein et Timour.

Le mouvement sarbedars

À ce moment lourd les gens travailleurs² sont devenus à la défense de la ville. Quand la population de Samarkand se réunissait dans la mosquée, un des étudiants, Maoulanzade, s'est levé sur la chaire entouré du groupe des gens avec les épées nues, et il a déclaré : «les vages hordes innombrables incorrecte (les mongtols.-B.G.), envahissent le pays en vue du pillage, ils s'approchent de la ville. Notre régent, qui percevait à chaque habitant les grandes sommes de taxes et les tailles et les dépensait à son gré, à l'apparition de l'ennemi ils nous les musulmant ont abandonné, et ils se sauvé des incorrectes. Maintenant, par quel le rachat était donné pour la vie par les habitants de Samarkand, ils ne se sauveront pas de l'ennemi. Au jour le Jugement dernier vous appelleront à la responsabilité, le haut dignitaire. Qui se chargera maintenant le devoir protéger la population de la ville et être responsable pour cela devant notable et simple? Nous inclinerons devant une telle personne de la tête et nous serons accepté à l'exécution des devoirs»³.

La noblesse de Samarkand répondait à l'appel le Maoulanzade par le silence de mort.

Alors en accord avec tous les assistants Maoulanzade a assumé les devoirs du chef de la défense. Ici à lui ont prêté serment 10 mille adolescents bien armés. Avec Maoulanzade par la défense dirigeaient aussi Maoulana Khourdak Boukharai et le teilleur du coton d'Abou-Bakr Kelevi (ou Koulaj - "le chef").

Les trois jours le chef insurgent Maoulanzade n'a pas fermé les yeux : il fallait organiser la défense, a distribuer pour cela les forces et affermir la ville. Il fallait tout faire vite, car l'ennemi s'approchait de la ville.

La protection de la ville était organisée très habilement. Les insurgents agissaient vite et au plus haut degré discipliné. On donnait aux citadins l'ordre de ne pas se mettre au lit et rester sur les terrains conduits par lui.

Le khan Mogol, en connaissant l'évasion de l'émir Hussein et Timour, a décidé que la ville resta sans defence. C'est pourquoi ses détachements avancés sont entrés sur une

¹ Voir; bartold V.V. , 1964 d, p.369, exemple 44 (texte), p.370 (traduction)

² Sur le mouvement de Sarbedar à Samarkand, voir les travaux ; Bartold V.V., 1964 d; Goureviche A.M., 1935 (à l'annexe de la source des traduction, fait par A.A. Semenov et A.A. Moltchanov) ; Saliev P., 1936 ; Nabiev R., 1942 ; Stroeva L.V., 1949.

³ Abdur-Razak, l.76 b; Bartold V.V., 1964d, p.371.

principale rue de Samarkand sans toutes précautions. Quand ils ont atteint cette place, où se cachait dans l'embuscade Maoulanzade avec les archers, s'est fait entendre le signal pour l'attaque générale. Les troupes Mogol étaient attaquées de trois côtés. Les défenseurs de la ville, en se trouvant après les barrages, couvraient de leurs pierres et les flèches. Les mongols étaient obligés de rebrousser chemin, en ayant été subi de grandes pertes.

Le lendemain les troupes mongols ont recommencé l'attaque contre Samarkand. Mais ils appliquaient quelles procédures tactiques militaires des nomades (l'évasion simulée et brusquement le passage à l'arrivée), ne pouvaient pas réussir. Alors les mongols ont décidé de s'installer autour de la ville pour le siège de longue durée. Mais aussi cela n'a pas donné aucuns résultats. En plus dans un certain temps dans les troupes des nomades a éclaté l'épidémie de la peste de cheval, et les mongols étaient obligés de lever le siège et partir, s'étant limité au pillage de la ville.

À Samarkand s'est déployée la lutte pauvre contre les riches. Les masses laborieuses faisaient justice des usuriers détestés et d'autres oppresseurs. Ce mouvement des habitants de Samarkand est connu dans la littérature historique sous le nom «les mouvements sarbedares». L'expression «sarbedar» est apparue en 1336 - 1337 en rapport avec l'insurrection au terrain de Sebzevar à Khorassane, éclatant contre des khans mongols et de grands propriétaires fonciers locaux. Les insurgés ont avancé avec le slogan : «il vaut mieux voir à nous les têtes sur la potence, que mourir de la peur», "Sarbedar" – est le mot composé formé de deux mots : «cap» ("la tête") et "dor" ("potence") avec l'augmentation du prétexte «ba» ("sur").

Les historiens féodaux de l'époque Timour, en interprétant le terme «sarbadar» comme «dorbob» («convient pour la potence»), appelaient ainsi les chefs du mouvement de Samarkand en 1365, y compris leurs révoltés - les adversaires des pouvoirs "légaux". Ainsi, Mirkhonde auteur de «Ravzat assafo», dit: «Un groupe d'eux (les habitants de Samarkand.-B.G.), éminent selon la force et la puissance et doué à intrigant et la scélératesse a osé sortir pour la limite par lui permis, a usurpé le pouvoir et a procédé à la violence». Un peu plus bas il ajoute : «Sarbedars ont commencé à faire les actes de type différent odieux».

Mirkhonde ne dit rien sur celui-là, en quoi ceux-ci consistaient «les actes odieux», et seulement marque avec sympathie que Hussein et Timour «le domptage et leur conquête (Sarbedars-B.G.) ont trouvé comme une affaire agreable à Dieu».

L'historien Khondemir (le neveu Mirkhond et le continuateur de son travail) donne aussi à Sarbedar l'estimation négative, bien qu'oblige de reconnaître leurs mérites dans la réflexion de l'attaque mongols : «Quand les Sarbedar de Samarkand sont venus à bout avec succès de cela de l'importance immense par l'affaire (avec la réflexion mongols.-B.G.), ils sont entrés sur la voie de la scélératesse et de discorde et ont tendu la main de la conquête vers le bien des sujets»¹.

Un autre historien, Charaf ad-dine Yezdi, écrit sur les Sarbedars de Samarkand le suivant : «Dans l'idée de ce groupe, qui avait une grande force et le pouvoir, a pénétré le vent de la vanité, ils ont osé se lever plus haut mis et ont tendu vers le carnage et l'excitation de la révolte la main de l'usurpation et la violence» : il renforce cette estimation par le vers : «O mon Dieu, oui il n'y aura pas que la pauvre devienne l'homme de bien!»².

Les Sarbedars protégeaient les intérêts des artisans et les couches inférieures de la population urbaine, c'est pourquoi les événements organisant par eux étaient en contradiction avec les intérêts de la noblesse de Samarkand.

Quand la nouvelle sur la dérogation du détachement mongol à Samarkand est arrivée à Timour, il a envoyé chez l'émir Hussein du messenger, et après un certain temps et s'est rencontré avec lui. Ayant examiné l'état de choses actuel, ils ont décidé de ne pas s'empreser avec l'occupation de Samarkand, puisque craignaient, apparemment, de se heurter à la

¹ Mirkhond, v. VI, p. 12-13; Khondemir, v. III, t.3, p. 9

² Charaf ad-dine Yezidi, 1887, p.110.

résistance acharnée de ses défenseurs. Sans avoir osé sur la lutte ouverte avec les samarkandais, ils ont décidé d'employer la ruse.

Pour induire en erreur les défenseurs de Samarkand, ils ont écrit au chef de la défense de la ville la lettre, dans laquelle communiquaient que lui confie la gestion de la ville et que personne des citoyens ne sera puni. Ils ont confirmé cette promesse en serment, ayant ajouté avec la lettre les vêtements honorables et d'autres cadeaux. Avec les messagers éloquents ils ont dirigé à Samarkand aussi les émissaires spéciaux, qui devaient pénétrer dans la ville et, en se servant de la non homogénéité de la composition Sarbedars, préparer le fondement pour la conquête de Samarkand.

L'activité des émissaires de l'émir Hussein et Timour, tâchant d'attirer les couches hésitant de la population urbaine, la ligne irrésolue de la partie aisée sarbedars, ainsi que la volonté de certaines personnes influentes parmi eux conclure avec l'émir Hussein et Timour l'accord et apportaient le désaccord parmi les Sarbedars.

Au début du printemps de 1366 l'émir Hussein et Timour se sont approché avec la troupe à Samarkand et, s'étant arrêté ici par le camp, ils ont écrit une lettre aux Sarbedars, à laquelle, entre autres, communiquaient: «nous vous croyons entièrement et nous vous trouvons les meilleurs, que d'autres régents». Ayant confié aux promesses, les chefs Sarbedars sont partis pour le camp de l'émir Hussein, mais quand ils sont arrivés là-bas, étaient saisis et mis à mort. Au gré de Timour seulement sauvait Maoulanzade. Ainsi, le mouvement de Sarbedars de Samarkand était décapité et cruellement réprimé, et l'émir Hussein et Timour sont devenu de nouveau le seigneur de Samarkand.

Le mouvement de 1365-1366 embrassait, apparemment, non seulement Samarkand, mais aussi les villages l'entourant, cependant dans les sources historiques sur cela dit très peu. D'ailleurs, Khondemir communique: «Après que l'émir Hussein a occupé Samarkand, et d'autres régions ont cessé aussi sans autorisations et la désobéissance».

Les informations des sources écrites sur ce mouvement, gardé dans les travaux des représentants de l'historiographie féodale, sont singulièrement fragmentaires, et sont extrêmement tendancieux. On sait très peu le programme social et la politique des chefs de l'insurrection - seulement quelques mentions. Il nous reste à l'inconnu la plupart de ces actions, qu'ils ont réalisé au cours de l'insurrection.

D'habitude dans les travaux historiques du plan général, et dans les études spéciales le mouvement Sarbedars de Samarkand est traité seulement comme la réaction de la population urbaine au danger de la conquête de la ville par les mongols. Il semble que, cependant, dans un tel cas les citoyens pourraient organiser à peine - tout en quelques jours! - c'est très difficile organiser la défense excellente contre les nombreux militaires de l'ennemi dans quelques jours. Probablement, dans la ville à la veille, et peut être, longtemps avant ces événements il y avait une organisation forte de Sarbedars, il y avait des forces prêtes Sarbedars à sortir avec les buts et les slogans.

Comme on le sait, à Khorassane Occidental en 1337-1384, c.a.d., en demi-siècles, il y avait un État sarbedars, et à Mazanderane en 1350-1392 et à Gilyane dès 1370 sont apparus soi-disant les États seïddes. Il faut examiner le mouvement Sarbedars à Samarkand (en 1365-1366) et à Kermane (1373), certes pas isolément, et dans le contexte de tous ces mouvements, les idées de qui et, probablement, quelques défini, mais les formes clandestines de l'organisation dans le milieu et dans le troisième quart de XIV s. ont pénétré en l'Asie centrale.

Les États sarbedars, ainsi que d'autres États voisins, étaient construits selon le principe monarchique. Il y avait cependant une différence importante dans la base sociale. À l'État sarbedars le pouvoir était sous les mains des petits seigneurs féodaux, et en outre existaient ces États pouvaient seulement au soutien de la paysannerie et les artisans. Les forces militaires comprenaient les milices populaires recrutées des propriétaires fonciers menus et des paysans libres, et non du seigneur féodal avec leurs détachements militaires. C'était démocratique non

seulement la troupe, mais aussi la gestion. Bien que à la tête de l'État se trouvait la noblesse sarbedars, ses formes extérieures étaient tout à fait autres. Même les régents portaient les vêtements simples, on établissait l'égalité à la division de la production militaire, les régents arrangeaient les repas totaux à tous les venants. Une fois par an la maison du régent se donnait «sur le pillage» à la foule. Tout cela a été le résultat de l'adaptation de la noblesse vers les tendances égalitaires de l'aile radicale sarbedars et se réalisait sous la pression des masses populaires.

Comme correctement marque I. P. Petrouchevsky, « l'État sarbedars n'était pas la démocratie paysanne, c'était l'État des propriétaires fonciers menus, qui pouvait exister, cependant, seulement grâce aux concessions considérables, fait à la paysannerie». Et ces concessions concernaient non seulement les formes extérieures. Il suffit de dire que tous les impôts et les redevances non fondées sur la charia, étaient supprimés en général. Les terres des grands seigneur féodal étaient confisqués, et surtout ces terres se sont trouvés dans les mains de cette couche intermédiaire, qui a formé la noblesse sarbedar. Apparemment, on facilitait la position et la population urbaine. À la suite des mesures réalisées sous l'impulsion des masses populaires, la population urbaine a gagné les conditions plus supportables pour l'existence. Les régions faisant partie de l'Etat de sarbedor-khorossan et les villages de la region, se sont épanouies exactement¹.

Même de cette caractéristique brève des sarbedors de Khorossane, leur programme et la politique il était clair, quelle force attractive ce mouvement devait posséder pour les masses populaires de Transoxiane. Apparemment, à Samarkand le mouvement de sarbedors avaient les racines profondes. C'est pourquoi Timour, en sauvant Maoulanzade, en manifestant si impropre à lui «humanité», il a essayé comme un rusé et le politique clairvoyant à gagner les sympathies de la population urbaine. Cependant son louvoyage n'avait pas du succès, et par la suite les masses populaires sans arrêt s'est armé contre lui.

De fortes traditions des mouvement des sarbedor à Samarkand témoignent ce fait que déjà après l'installation du pouvoir de Timour chaque fois, quand Timour allait loin, la population de Samarkand soulevait l'insurrection. En 18 ans (1370-1388.) c'était neuf telles insurrections², malgré tout de la cruauté de Timour, les populations de Samarkand luttait courageusement pour la liberté.

La conquête par Timour du pouvoir à Transoxiane et ses conquêtes ultérieures

Après la conquête de Samarkand la relation entre l'émir Hussein et Timour se sont aggravés. Pendant le gouvernement de l'émir Hussein- Timour était le régent Chakhrisyabz et Karchi et agissait secrètement contre l'allié ancien. En 1370 il a fait à Samarkand la révolution, dans le résultat de laquelle l'émir Hussein était tué, et Timour est devenu l'émir de tout Transoxiane.

Car Timour n' a pas été le descendant du Tchingiz-khan, il n'a pas accepté le titre du khan. Il s'est annoncé l'émir en ajoutant le mot "Gourgan" (c.a.d. "le gendre"), parce que il se mariait avec la veuve de l'émir Hussein - la fille du Kazan-khan tchingiz. Timour gouvernait avec l'aide les khans menteurs de Soujurgatmych (1370-1388r) et son fils Sultan-Makhmoud (1388-1402)³. Timour a créé la garde sûre des tribus proches tchagaides, particulièrement de Barlosses. Il leur a donné en général aux tribus tchagaides les divers privilèges. Il a créés les parties militaires de ces tribus et ils se sont transformées en support principal de son pouvoir.

¹ L'analyse d'histoire, la base sociale et ideologie de mouvement Sarbedar à Khorossane voir; Petrouchevsky I.P., 1956.

² Ibi n Arabchah, 1868-1869, p.16. Sur ces insurrection- Stroeva L. V., 1949, p. 280-281.

³ Bartold V.V., 1964, p. 42, 47-48.

L'ambassadeur espagnol Gonzales de Klavikho, en 1404 visitant la capitale des États de Timour Samarkand, dans ses mémoires marque : «Ces tchakatais ont les avantages spéciaux du roi : ils pouvaient aller avec ses troupeau n'importe où, et Ils utilisaient comme le paturages n'importe quelle terres. Ils passaient l'été et hiver dans les endroits où ils voulaient habiter, ils sont libre et on ne donne pas l'impôt à roi, parce qu'ils servent à lui à la guerre, quand il les appellera»¹.

Timour ayant réprimé les insurrections des masses populaires, et y compris le plus grand sarbedarov à Samarkand, il a commencé la lutte avec le seigneur féodal local, qui aspiraient à l'indépendance. L'activité centralisé de Timour était soutenue par la partie influente de la population-riche municipale des artisans et les marchands intéressés par la liquidation de la puissance possesseurs féodaux et les querelles infinies. Timour a attiré la partie de la clergé et il les a donné des différents privilèges économiques. Il par l'organisation des marches pillardes aux pays voisins avec la possibilité du profit facile il a réussi à allumer les appétits petits possesseurs féodal qui ont reconnu sa prééminence.

En procédant aux guerres de conquête se prolongeant pendant de 35 ans, Timour a affirmé avant tout son pouvoir dans les pays d'aval du Syr-Daria, où à cette époque-là se trouvaient le khanat Oq- Urda. En étant intervenu dans les discordes intradynastiques de la Oq- Urda, Timour a soutenu un de prétendants au trône de khan de l'Oq- Urda Tokhtamysh -khan, et avec son aide est devenu plus tard aussi le khan de l'Oltin - Urda.

En 1372 l'émir Timour a pris pour la première fois Khorezme. Après cela il partait cinq fois contre les insurgent de khorezme et les a attaqué pour la dernière fois en 1388. Pendant la dernière marche à la capitale de Khoresm, la ville d'Ourgentch (Gourganje) - un des centres du commerce entre l'Europe de l'est et l'Asie centrale, selon l'ordre de Timour était rasé. La population de la ville était emmenée à Samarkand, et à la place de la ville détruite ont semé l'orge. Seulement en 1391 Timour a permis de restaurer Ourgentch.

De 1388 Timour a commencé la lutte acharnée et longue avec Tokhtamyche . En 1392 Timour envahissait les territoire russes du Caucase, a pillé et a soumis l'Arménie et la Géorgie. En 1395 il a cassé les forces militaires de Tokhtamyche, et en poursuivant les restes de ses troupes envahissait les territoires russes (est arrivé à El'tsa). Bientôt Timour a pris et a détruit les capitales d' Oltin- Orda- la ville Sarail disposé au bord de la Volga, et par cela a infligé à l'Oltin -Ourda la défaite définitive².

Tout cela au dire de A.U.Yakoubovsky a porté à l'Oltin –Ourda «le coup irréparable ». L'échine de l'État, causant en tant méchante à l'ancienne Russie, était brisé. Oltin –Ourda après 1395 est devenue penche évidemment à la décadence. La destruction de Mamay en 1380 sur le champ de Koulivkov était le premier et un principal coin enfoncé dans Oltin-Ourda ; la défaite à Tereke en 1395 et la destruction de Sarail était le deuxième coup. Timour conduisait la lutte avec Oltin -Ourda pour les intérêts d'Asie Centrale et sans contact avec le prince de Moscou, sur qui n'avait pas l'idée nette, cependant il a fait objectivement l'affaire utile non seulement à l'Asie centrale, mais aussi pour la Russie »³ (bien qu' à la même en 1395 il a pillé quelques villes du sud de la Russie).

En luttant avec Oltin-Ourda, Timour conduisait en même temps l'action militaires contre l'Iran, dans le résultat de qui l'Iran était inséré dans la composition de son empire. Timour a fait aussi trois incursions pillardes sur l'Inde. En 1398 il a pris Delhi, a pris là les immenses trésors et en 1399 il est revenu à Samarkand. L'année suivante Timour a infligé sur le territoire de la Syrie la défaite au sultan égyptien, et en 1402 dans la bataille à Ankara, a cassé les troupes du sultan turc Bayazid. En revenant en 1404 à la capitale de Samarkand, Timour a déployé la préparation énergique militaire de la conquête de la Chine et au début

¹ Klavikho, 1881, p. 220

² Grekov B.D., Yakoubovsky A. U., 1950, p. 316-373

³ Yakoubovsky A.U. 1946a, p.64

1405 il a déplacé les troupes sur l'est. Cependant il ne réussit pas à accomplir les intentions, puisque sur le chemin (à Otrare) il est mort subitement.

À la suite de nombreuses marches et les conquêtes Timour réussit à former l'empire immense, dans lequel entraient non seulement Transoxiane, Khorasm, les régions près de Caspiens, le territoire de l'Afghanistan moderne, mais aussi l'Iran la partie de l'Inde, l'Iraq, partiellement du sud de Caucase et une série de pays de l'Asie Occidentale.

Les marches de Timour étaient portées le caractère sincèrement pillard. Ainsi, par exemple, pendant la lutte avec Tokhtamyche il a dévasté tellement les villages florissants près de la Volga qu'a commencé là la famine. Les endroits florissant sde l'Inde était ruinée aussi ferocelement. Les camps brigand de Timour ont emporté de là les richesses immenses, ayant laissé après eux-même les villes détruites et les villages, les épidémies et la famine. Timour a transformé en désert Arménie populeuse comme écrit le témoin oculaire « la famine, par l'épée, la captivité, les tourments incroyables et l'appel inhumain »¹.

Les marches usurpatoires de Timour accompagnait par les atrocités terribles. En 1387 pendant la prise d'Isfahan il a ordonné a ses combattants de décapiter 70 mille population civile et ériger les pyramides de leurs têtes. En Inde en 1398 selon son ordre était mort 100 mille captivités. En 1401 à Damas il a donné l'ordre pour que chacun des guerriers apporte la tête coupée humaine. De ces têtes puis on construisait les pyramides. La même année en 1401, ayant réprimé l'insurrection à Bagdad, il a ordonné au jour de la fête de Kourban aux combattants de décapiter 90 mille personnes et de leurs têtes ont construit 120 pyramides. En exécutant cet ordre, les combattants de Timour tuait les femmes et les enfants, ainsi que les prisonniers amenés de la Syrie. Après la mort de Timour, Charaf ad- dine Yezdi à «Zafarname » écrivait que dans l'empire vaste de Timour il avait beacoup de telles pyramides avec des têtes humains. Ayant pris une ville en Asie Mineure, Timour a ordonné de jeter à terre tous les enfants et lancer attelage sur eux. C'était quoi que le dépiquage (ou bien battage de la viande), écrit un des temoins contemporain.

Les événements tragiques à Khorassane (Sebzevar) ont surpassé peut-être contre la domination sanglante de Timour. En 1383, ayant réprimé cette insurrection, Timour a ordonné de mettre les gens vivants entre les briques et inonder de chaux ayant érigé les murs. Il avait des cas quand les combattants de Timour enterraient vivants les adversaires captives. Une fois selon l'ordre de Timour de ce supplice terrible on soumettait à la fois 4 mille personnes. « ... la politique Timour écrit K.Marx consistait de torturer, découper, exterminer les femmes, des enfants, des hommes, des adolescent et ainsi partout diriger la terreur ... »². Par une telle façon Timour tentait de se faire obéir de la population exploitée par lui.

Les sources historiques a Timour ajoutent la sentence : «tout l'espace de la partie peuplée du monde ne mérite pas celui-là pour avoir plus d'un roi »³. En effet en dehors du pillage et exploitation des populations des pays gagnés Timour essayait établir son pouvoir dans le monde entier. Il se proposait comme but de reconstituer l'empire désagrégé mongol. On peut appeler Timour comme le collectionneur de l'empire désagrégé du Tchingiz-khan. Il faut marquer cependant qu'il ne réussit pas à réaliser cette tâche. Il n'a pas réussi à organiser dans les pays soumis la gestion unique.

En dévastant les pays culturels Timour en même temps tâchait d' aménagement des régions centrales d'Asie Centrale faisant sa base puissance. Selon son ordre étaient réalisés grand irrigations et les travaux de routiers. Pour cela Timour rassemblait à Transoxiane le groupe des maîtres captifs des savants et l'art de la Mésopotamie, la Syrie, l'Iran et l'Inde. Il y a particulièrement beaucoup d' artisans et les savants et les artistes était recueilli dans la

¹ Foma Metsopsky, 1957, p. 62.

² «L'archive Marx et Engels», v. VI, p.185

³ Charaf ad- Dine Yezdi, 1887, v.I, p.306.

capitale de Timour a Samarkande. C'est pourquoi à cette période Samarkand a développé extraordinairement.

Dans les intérêts du corps de marchands et le groupe dirigeant féodal lié au commerce, Timour prenait aussi les mesures à la transformation de Samarkand en plus grand centre commercial. Gonzalez de Klavikho écrit de cela ainsi : «Puisque la – bas (à Samarkand.- B. G.) il n'y avait pas de grande place, où on pourrait vendre tous les biens, le roi a ordonné de passer dans la ville la rue, dans laquelle il y avait dans deux côtés des boutiques et les tentes pour la vente des marchandises »¹.

Ce travail était accompli par la méthode caractéristique de Timour. Sur l'ordre de ses fonctionnaires les maisons et d'autres structures, qui étaient disposées à la place de la rue indiquée à la construction, étaient démolies, et leurs propriétaires de ces maisons sont partis loin pour ne pas voir leurs ennemis. « on a construit la rue très large, et dans les deux cotes ont mis les tentes... Par dessus toute la rue était couverte en voute avec les guichets, à qui passait la lumière. Après avoir terminé la construction dans les tentes, en toute diligence y plaçaient les marchands, qui vendaient les différents objets»².

Timour voulait à diriger les voies commerciales de nouveau par Transoxiane. C'est pourquoi il a détruit le commerce allant entre l'Europe et l'Est par Oltin Ourda. Il a ravagé et a détruit Sarail et Ourgentch pour que ces villes perdent la signification commerciale.

Après la conquête de l'Iran, Timour a restauré partiellement la voie mondiale commerciale passant par Transoxiane³. Les marchands allaient maintenant de l'Iran à Souldani, et de là, par Gerat et Balkh, à Samarkand, et par Taraz suivaient à la Mongolie.

La lutte dynastique parmi Timourides

Bientôt après la mort de Timour l'empire créé par lui s'est désagrégé, et Transoxiane s'est transformé à l'arene de la lutte sanglante dynastique. Encore à la vie, Timour a donné pour diriger les parties de l'État à ses fils Djekhangir, Omar cheik, Miran-chah, Chakhroukh et ses petits-fils Moukhammad Sultan, Pir Moukhammad, Ibrakhim, Oulougbek.

Quelques jours après la mort de Timour, comme chacun de Timouride s'annonçait aux indépendants. Le petit-fils de Timour, le régent de Tachkent Khalil-sultan (fils Miranchakh), a recueilli la troupe et, ayant dépassé un autre petit-fils Timour, le fils Djekhangir Pir Moukhammad, qui Timour a nommé le successeur, a pris la capitale de l'État - Samarkand. Les tentatives répétées Pire Moukhammad pour restaurer ses droits n'ont pas été couronnées par le succès. En 1406 il était exécuté.

Les Temourides, il fallut entrer dans la lutte avec les représentants des anciennes dynasties, qui Timour a privé le pouvoir. À l'ouest et le nord-ouest de l'Iran ont insurgé les représentants d'un des dynasties de Turkmène - Kara-koujunlou, à Tourkestane l'émir Khoudjdad et le cheik Nour ad-dine ont levé la révolte.

Pendant que Khalil-sultan luttait au bord de l'Amou-Daria contre les troupes de Pir Moukhammad, Khoudajdad a uni les troupes mogols et les kalmiks et il a envahi Transoxiane. Il a pris Samarkand et pendant le combat a fait prisonnier Khalil-sultan.

Pour Timourides il y avait une position extraordinairement dangereuse: le fils de Timour Chakhroukh, gouvernant à Gerate et étant considéré par l'héritier nominal de Timour, a recueilli précipitamment la troupe et a avancé à Transoxiane.

Ayant cassé les troupes de Khoudajdad, Chakhroukh par les personnes envoyées secrètement l'a tué et a libéré Khalil. Cependant il n'a pas rétabli Khalil dans les droits de

¹ Klavikho, 1881, p.316.

² La meme oeuvre, p.317-318.

³ Dans la correspondance de Timour avec le régent des États de l'Europe Occidentale le roi français Charles VI et le roi anglais Henri IV les questions du développement du commerce occupe une place considérable. Voir : Oumnyakov I. I, 1956; «l'Histoire de Samarkand», v. I, 1969, p. X 73-189

l'héritier du trône, et il a nommé le gouverneur de Rey. Le gouvernement de Samarkand et en général Transoxiane Chakhroukh en 1409 a confié à son fils de 15 ans Ouloubek. Après cela il a mis en mouvement ses troupes à l'Iran.

Ayant démis graduellement du pouvoir des descendants de trois fils principaux de Timour les enfants de Djekhangir, Omar-cheik et Mironchah et il a donné à son fils Ibragim-sultan le régent de Chiraz, et à un autre fils, Soujurgatmych, a confié la gestion de Kaboul, Gazna et Kandahar.

Pour ce temps les représentants de la dynastie turkmène de Kara- Koujunl ont eu le temps de rendre le territoire, qu'ils possédaient jusqu'aux conquêtes de Timour, et considérablement l'élargir. Chakhrouk a fait contre Karas-koujunl trois marches, mais, n'ayant pas obtenu la victoire décisive, et il a accepté sur les conclusions de la paix et a accordé la gestion de l'Azerbaïdjan à un des représentants de cette dynastie - Djekhanchah.

Pendant le gouvernement (conseil d'administration) de Chakhroukh (1405-1447) la puissance de l'Etat de Timour bien qu'a perdu la partie du territoire, cependant jusqu'à un certain degré gardait encore sa puissance. En réalité des possessions de Chakhroukh s'est formé en deux États: une de ses états avec Chakhroukh a transformé avec le centre à Gerate et une autre avec Ouloubek avec le centre à Samarkand¹.

Le pouvoir (dirigeant) d'Ouloubek

Quand Chakhroukh a fixé son fils de 15 ans Ouloubek le régent de Samarkand, le pouvoir se trouvait en réalité par-devers le chef d'armée connu, le compagnon d'armes Timour de l'émir Chah-malik. Depuis que Ouloubek avait nommé le gouverneur, après quelque temps, le 20 avril en 1410 un autre chef d'armée temouride le régent de Tourkistan a attaqué avec des grandes combattants à Samarkand. Ouloubek et son tuteur il fallut enfuir de Samarkand. Pour la mise en ordre une grande troupe est arrivé Chakhroukh et on a détruit les troupes du seigneur féodal rebelle; et le seigneur féodal rebelle il était tué dans deux ans.

Le pouvoir de Chakhroukh était affirmé définitivement en Asie centrale. Ouloubek s'ennuyait de la dépendance du tuteur, s'en plaignait beaucoup de fois au père. L'opportunité politique dictait aussi la nécessité de rappeler le Chah-malik (il y avait beaucoup d'ennemis parmi la noblesse d'Asie Centrale), et c'était réalisé. Dès 1411 Ouloubek de dix-sept ans devient déjà non formel, mais le régent réel de Transoxiane.

À ceux-ci l'autorité suprême restait sous la main de Chakhroukh. Ouloubek allait plusieurs fois pour le salut à Gerat, demandait constamment l'opinion son père sur les questions les plus importantes, rendait compte et. etc. D'autre part ses contemporains ne comptaient pas Ouloubek comme le prince apanagé ou le gouverneur général. Pratiquement presque sous tous rapports il était indépendant, mais ne menait pas à la désobéissance ouverte au père ou avant la rupture des relations avec lui.

En 1414 Ouloubek a réalisé les hostilités fructueuses contre le régent de Fergana le tsarévitch Ahmad. Fergana, et puis Kachgar étaient adjoints par lui à ses possessions. Une grande inquiétude était causée à Ouloubek les uzbeks renforcés et le Mogolistan. Au départ il réussit à obtenir l'intronisation dans ces États nomades des protégés, mais bientôt ils ont cessé de se lui soumettre.

En 1425 il a détruit les émirs mongolistanes du côté des lacs l'Issyk-koul et la rivière d'Ile, où il a pris la production, y compris néphrite qui est allée au sépulcre de Timour².

Le monument de ces événements est aussi l'inscription à la gorge Djilyanoutin (entre Djizak et Samarkand), où Ouloubek communique qu'il a entrepris la marche et «de ce

¹ L'étude détaillée de l'histoire de l'Asie central à l'époque d'Oukoubek appartient à V.V. Bartold, 1964. Voir aussi ; Akhmedov B. A., 1965.

² Masson M. E, 1948.

peuple de ces pays il est revenu sain et sauf»¹.

Mais déjà dans deux ans la troupe d'Ouloubek ont essuyé la défaite cruelle des uzbeks nomades, c'était à cause de l'insouciance et l'incapacité d'Ouloubek et les chefs de sa troupe. Les vainqueurs ont dévasté le pays. En aide à son fils Chakhroukh lui-même est arrivé avec une grande troupe.

Les coupables de la défaite militaire étaient punis par les bâtons, Ouloubek est démis du pouvoir, mais son père lui a rendu le pouvoir seulement en forme de la faveur.

Après cela Ouloubek ne risquait pas de présider déjà les expéditions militaires, et les actions des détachements, qu'il dirigeait contre les nomades, n'apportaient pas d'habitude les succès. Les uzbeks nomades n'ont pris seulement la partie considérable de Khorasm, mais aussi envahissaient plus d'une fois Transoxiane et les provinces du nord de l'Iran. Ainsi, Ouloubek n'a pas acquis les victoires militaires.

Des actions internes d'Ouloubek il faut marquer la réforme monétaire de 1428 jouant le rôle positif au règlement de la circulation monétaire et le commerce et correspondant aux intérêts de la population laborieuse (voir plus détaillé sur elle en bas). Apparemment, à l'époque d'Ouloubek la contribution foncière était perçue dans un plus petit montant, que dans la deuxième moitié de XV s., déjà après la mort de ce souverain. D'ici les mots du Davlatchah : «Pendant le règne de son père Chakhroukh, Ouloubek gouvernait 40 ans indépendamment Samarkand et Transoxiane. Il se tenait aux règles louables dans l'affaire de la gestion et la justice».

Ouloubek se distinguait en plusieurs cas de Chakhroukh, qui était musulman orthodoxe et une principale tâche voyait que non seulement l'image la plus exacte respecter toutes les prescriptions de la charia, mais aussi forcer à cela tous les sujets. Dans la capitale de l'État, à Gerate, sous Chakhroukh dominait le rigorisme et la piété spectaculaire.

D'autre part à cette période à Gerate se développent la littérature et les arts plastiques. Le fils Chakhroukh le prince Bajounkar a arrangé ici une grande bibliothèque. Il y avait un grand nombre des copistes, les relieurs et même les spécialistes en littérature. On organisait non simplement la correspondance des textes anciens et rares, mais était passée et le travail de textologie. Seulement on peut considérer ainsi la préparation du texte libre " Chah-name" de Firdoussi passé dans cette bibliothèque sur l'ordre de Bajounkar. En outre au texte de Chah-name était écrit une préface vaste. Cet exemplaire «Chah-name» s'est gardé jusqu'à nos jours (se trouve à Téhéran)².

Tout à fait une autre atmosphère régnait à Samarkand. Même le chef officiel de la clergé - le cheik al-Islam arrangeait les festins, qui arrivaient les femmes-danseuses. Un jour un des adepte de l'observation sévère des normes de charia lui a posé la question: «le Cheik al-Islam sans Islam, quel sens religieux permet aux hommes et les femmes d'être assis ensemble et boire?»

Le conflit entre les représentants de la piété musulmane et Ouloubek s'enfonçait à cause de passion d'Ouloubek aux sciences laïques.

Le premier éducateur d'Ouloubek dans les années d'enfant était le cheik Arif Azari - le conteur, le poète et le savant connu. Plus tard il y avait des autres professeurs. Parmi eux il faut spécialement marquer Kazi-zade Roumi, qu'appelaient «comme Platon de l'époque», Giyas ad-dine etc., Ouloubek comprenait parfaitement la littérature, connaissait à la perfection les langues turques, tadjikes, arabes, il écrivait les vers en turc et en tadjik, il se connaissait la musique et il était l'auteur de cinq oeuvres de musique, et il se passionnait pour la médecine. Il participait aux discussions scientifiques, en frappant non seulement la mémoire phénoménale, mais aussi la profondeur des connaissances.

¹ Lerkh P. I. 1870, p. 26.

² Bartol'd V. V, 1964g, p. 120-121; Romaskevitch A. A, 1934, p. 14; Yakoubovsky A. U, 1946, p. 20 - 21; Bertel's E.E., 1960, p. 169-170.

Malgré cela, il a obtenu des connaissances dans toutes les sciences, mais ses sciences préférées étaient du mathématicien et particulièrement l'astronomie. Il a réussi à recueillir à Samarkand la couleur de l'idée astronomique et mathématique de ce temps, on construisait l'observatoire astronomique avec les outils perfectionnés. Par le fruit des travaux de l'observatoire, dans lequel Ouloubek acceptait la participation directe, ont été apparus les nouveaux tableaux astronomiques avec l'introduction vaste théorique¹.

À Samarkand, Boukhara, Keche, Gijdouvane sur l'ordre d'Ouloubek était érigé beaucoup de constructions monumentales, y compris la célèbre médersa sur Registan de Samarkand².

L' exécution d'Ouloubek. Les différends féodaux

Après la mort de Chakhroukh (en 1447) Ouloubek pour un certain temps étaient occupé par Gerat de la capitale. Mais à cette époque les uezbes nomades ont envahi la région de Samarkand. Ouloubek était obligé de revenir à Transoxiane, sur le chemin il a subi de grandes pertes dans la troupe. Cela a miné son autorité, la population était mécontente par ce que le pouvoir central ne peut pas couper les attaques pillardes et les pillages. On s'étant servi de ce mécontentement assidûment réchauffé par la clergé, contre Ouloubek a soulevé l'insurrection son fils Abd al-Latif. Dans la bataille passée d'Ouloubek a essuyé la défaite complète et il était détrôné. A la fin de mois d'octobre en 1449 Ouloubek était exécuté selon l'ordre d'Abd-al-Latif.

Abd al-Latif devait à occuper il y a longtemps le trône temourides. Il était soutenu par les représentants de la clergé musulmane et les chefs des fraternités derviches, qui détestaient Ouloubek.

Ayant tué son père, Abd al-Latif a tué également son frère pour éliminer le candidat possible au trône. Mais après six mois lui-même était tué par les conspirateurs militaires. Après cela la lutte dynastique entre Timourides s'est allumée avec une nouvelle force. Des querelles se sont servies les tribus nomades, qui ont commencé à jouer tout le grand rôle dans la vie politique du pays. À l'aide directe des tribus uezbes nomades unies sous la conduite d'Aboul-khajr-khan, Temouride Abou Saïd on réussit à restaurer à Transoxiane le pouvoir des descendants du Miran-chah.

Pendant le conseil d'administration (le gouvernement) du sultan Abou Saïd (1451-1469) a changé le développement des sciences et la littérature par le renforcement du fanatisme religieux et l'influence de la clergé réactionnaire et dervichisme. Non seulement Samarkand et Boukhara, mais tout Transoxiane a commencé à perdre la signification du pays avancé à l'Orient.

Le rôle réactionnaire dervichisme a augmenté à tel point que l'État Timourides presque se soumettait entièrement au chef des fraternités dervichisme, le plus grand seigneur féodal Khodje Akhrar. On peut dire que la domination quadragénaire d'Ouloubek a changé par la domination presque quadragénaire de Khodja Akhrar, une des figures les plus sombres dans l'histoire des peuples de l'Asie centrale.

Au milieu de XV s. à Khorasane il y avait une lutte acharnée pour l'acquisition par l'autorité suprême. Abou Saïd on réussit à prendre le trône de Gerate et unir sous le pouvoir le territoire de Tyan-Chan à Bagdad et des steppes de la Kirghizie à la rivière de l'Indus. Cependant le groupement était, selon l'essentiel, nominal, puisqu'il était impossible de lutter avec le séparatisme du grand seigneur féodal, qui étaient les maîtres en réalité complets des régions entières³.

¹ Masson M. E. 1941; Kari-Niyazov T. N., 1950; Chichkin V. A., 1953; Voronovsky D.G., 1965; Kari- Niyazov T. N., 1965; Siradjinov S.Kh., Matvievskaya G.P. 1965; Chichkin V. A, 1965.

² Pougatchenkova G. A, 1965.

³ Sous Abou Saïde les parties occidentales de l'Iran de l'Azerbaïdjan jusqu'aux bords de l'océan Indien, les

C'était autant fort à cette époque-là le séparatisme féodal, particulièrement à Khorassane, le contemporain, l'historien Abd ar-Razzak Samarkandi très vivement raconte : «la plus surprenant que chacune des forteresses, qui se trouvait dans ce pays, était en la possession de quelque meneur».

Transoxiane dès 1469 ans a passé aux enfants d'Abou Said, et Khorassane aux descendants d'Omar-cheik, le plus grand représentant à cette période était Sultan-khousejn ibn Mansour ibn Bajkara, qui réussit à établir le pouvoir solide à Gerate et la retenir pendant quarante ans¹.

2. L'ÉCONOMIE. LES RELATIONS SOCIO-ÉCONOMIQUES

La situation total de l'économie et l'exploitation de la paysannerie

À l'époque Timouride l'agriculture a atteint considérablement le meilleur état, qu'aux Mongols. Les guerres de Timour étaient ruineuses, il a supprimé la masse de la population, particulièrement dans les villes et les régions, où lui opposaient de la résistance, mais en même temps il prenait certaines mesures pour la restitution des constructions d'irrigation détruites par les Mongols et l'élargissement des superficies ensemencées dans certaines régions de l'État. Sa politique fiscale réunissait aussi les conditions assez favorables pour la montée et le développement de l'agriculture. Les Timourides (à l'exception des périodes des guerres intestines) essentiellement continuaient cette politique du fondateur de l'État².

On sait que Timour a organisé de grands travaux d'irrigation dans l'oasis Merv, dans la vallée de la région Mourgab. Il a ordonné que les chefs d'armée et les hauts dignitaires déduisent de Mourgab les canaux; dans les sources on mentionne 20 tels canaux, et en outre plusieurs d'eux portaient les noms des grands militaires et les dignitaires du temps Timouride. Plus tard Chakhroukh, ainsi que nommé Sultan-bend a pris pour le nettoyage des canaux apportés les mesures de la restitution une principale digue. Le nombre considérable des places dans l'oasis Merv était arrosé à l'initiative de Sultan-Khousejn. Les travaux d'irrigation étaient passés et dans les autres régions de l'État (par exemple, du côté de la capitale Gerate et Samarkand). C'était encouragée sous Timourides l'initiative privée de cette direction: aux personnes maîtrisant les terres étant vides, on accordait les avantages.

Une série des questions les plus importantes de l'histoire socio-économique de l'Asie centrale de XV s. n'est pas encore décidé, certains d'eux ne sont pas mis. Cependant il y a beaucoup d'historiens soviétiques s'occupaient avec succès et s'occupent des relations agraires de ce temps³, de sorte que les régularités principales, les procès et les phénomènes peuvent être éclairés plus complètement et plus concrètement, que c'était possible pour le temps précédant.

territoires étant considérés plus tôt par la partie de l'État de Timour, ont passé aux mains de la dynastie Kara-Kujunlu. En 1458 le Djekhan-chah a fait même la tentative de gagner Gerat, mais il n'a pas pu réussir. En 1459 entre lui et Abou Said était conclu l'accord, selon qui la partie occidentale de l'Iran restait en possession du Djekhan-chah, et Khorassan passait à Abou Said. Après la mort du Djekhan-chah Abou Said tentait de restaurer le pouvoir des États de Timourides à l'ouest de l'Iran, mais il ne l'a pas réussi, il a été fait prisonnier et était tué (1469). Ainsi, la partie occidentale de l'Iran restait à la dynastie de Kara – Koujunlu.

¹ Bartold V.V. 1964 e; Yakoubovsky A. U., 1946.

² Jukovsky V. A. 1894, p.71; Bartold V.V., 1964, p.62; 1965a, p.151-152; 194-195; Makhmudov N., 1966, p. 13

³ Azimdjanova S. A., 1954 et 1957; Belenitsky A. M., 1945; Makhmudov N., 1966 Moltchanov A. A., 1940; Tchekhovitch O. D., 1965 ; Yakoubovsky A. U. 1946 etc.

Kharadj - l'impôt-rente principal foncier à l'époque de Timour et Timourides se réunissait de deux manières; une de la part de la récolte en nature ou de la place mesurée de l'argent¹. Pour l'essentiel kharadj se réunissait en nature, et son montant était fixé. Selon certaines données, des terres arables il s'alignait, en général, un tiers de récolte.

Dans les sources on cite les exemples que les fonctionnaires punissaient pour les abus et l'excès de la norme des collectes des impôts: dans les cas particuliers même obligeaient à rendre aux paysans ce que leur était pris au-dessus de la norme. À l'occasion de quelques fêtes les régions séparées pour un certain temps se libéraient de kharadj.

Mais les mêmes sources communiquent que (particulièrement à l'époque des guerres intestines) kharadj se réunissait assez souvent plusieurs fois pendant un an ou au-dessus de toutes les normes et en dehors de tous les types de taxes on produisait la collecte tout à fait arbitraire de la population.

D'une manière intéressante à cet égard le certificat du Daoulatchah de la norme de la collecte monétaire kharadj non de la part de la récolte, mais de la place définie de la terre. De ce certificat on voit que cette norme sous Oulougbeke était plus basse, qu'à cette époque-là (1487), quand écrivait Davlatchah²

On ne sait pas s'il avait la place de changement de kharadj, de la récolte perçue en nature. Mais le plus vrai semblable c'est que si vraiment la norme changeait, cela a touché tous les aspects kharadj.

Excepté l'impôt-rente principal à XV s. existait beaucoup d'autres impôts supplémentaires, mais aussi légalisés, qui étaient perçus cela par l'argent de peuple, en nature. Le groupe entier de telles taxes supplémentaires était destiné au salaire de l'appareil de fonctionnaire. Il y avait un impôt spécial sur les arbres fruitiers - "sar-darakht"(chaque arbre).

La capitation introduite par les Mongols, s'est gardée et à XV, sous le nom "sar-chomar"(chaque tête). Outre cela, se réunissait périodiquement «doudi» l'impôt - "fume". Très accablant il y avait une redevance postale «ulog» (selon qui la population était engagée à accorder les chevaux à tous messagers) et les collectes «pechkach-offrande» (pour les cadeaux et les offrandes), pas réglementée qui ouvrait les grandes possibilités pour les abus. Sans raison Timour, par exemple, interdisait en général la collecte pechkach. Pendant la guerre il fallait recueillir les taxes supplémentaires spéciales de la population, cependant les fonctionnaires tentaient de recueillir parfois ces impôts en temps de paix.

La troisième forme de la rente - système de métayage sous le nom «begori» - aussi était utilisée largement sous Timourides pour la construction et la réparation des forteresses et les murs municipaux, pour le creusement et le nettoyage des canaux etc. cela il y avait une redevance très lourde de plus, elle arrachait des travaux principaux.

Ainsi, le niveau total de l'exploitation des masses populaires était très haut. Cependant les investigateurs trouvent justement positif ce fait que Timour et certains Timourides dans la politique fiscale ont essayé de tenir aux normes établies, fixées et même tentaient parfois de couper les abus des fonctionnaires. Si cet ordre ne créait pas assez de conditions favorables pour le développement de l'exploitation paysanne, en tout cas il le délivrait de la ruine totale.

Il faut marquer que la population rurale et la population urbaine étaient assez actives et sous différentes formes opposaient de la résistance aux pouvoirs, particulièrement dans les cas des

¹ Cependant pas toujours kharadj, désigné dans les sources par l'argent, on peut trouver mécaniquement comme la forme monétaire de la rente. Par exemple, N. Makhmoudov (1966, p. 70) trouve qu'avait la forme monétaire kharadj, qui devait payer à Timour un des régents; ou kharadj, qui devait être livré de Khorassan à Samarkand et qui était recueilli par le messager de Timour des fonctionnaires fiscaux de Khorassan. À peine exactement dans les cas donnés dire à la forme originellement monétaire de la rente. Plutôt, devant nous les cas, quand kharadj, comme d'habitude, se réunissait en nature et était estimé seulement en argent et en argent était apporté au trésor du pouvoir central.

² Bartol'd V. V., 1964g, p. 132; Tchekhovitch O.D. 1965, p. 303-304 etc.

abus et les exactions illégales des fonctionnaires et au-dessus de norme de la taxation. Parfois les masses des paysans démenageaient dans les autres régions, et pour la préservation des contribuables le pouvoir étaient obligés même de supprimer les exactions de norme. Dans les sources ont mentionnés et les interventions ouvertes des masses populaires menées à la dévastation pendant les guerres intestines par les exactions infinies supplémentaires. Par exemple, quand Sultan-Khousejn a gagné Khorassan et il a nommé au divan deux nouveaux fonctionnaires, ils ont infligé à la population la taille supplémentaire. À Gerate le peuple est sorti avec une telle protestation active que Sultan-Khousejne il fallut supprimer la taille, et éloigner les fonctionnaires de leurs fonctions.

On sait d'autres cas de la suppression des impôts sur de différents délais. Par exemple, on supprimait plus d'une fois les impôts sur le salaire de la troupe en vertu de ce que la population était menée à l'abîme de misère et non seulement par les impôts eux-même. Il est connu que les abus des fonctionnaires au-dessus de la norme recueillant au profit de bénéfice considérable. Pour la restitution de la solvabilité de la population, Timouride allaient la victime temporaire, ainsi que tentaient de lutter avec des fonctionnaire autocratie. Dans les sources sont mentionnés les cas non seulement démissions des fonctions, mais même et les supplices aussi.

Donc, le joug fiscal était lourd. Son poids sur les intervalles de temps séparés s'aggravait par les querelles, qui étaient accompagnées cela par la collecte multiple des mêmes impôts et les tailles, par l'introduction des nouveaux. Le mal constant était les abus des fonctionnaires recueillant les tailles au-dessus de la norme à leurs profits. Néanmoins en tout la circonstance assez favorable était réglementation des impôts principaux et les tailles, les tentatives de Timour et certains Timourides se tenir à ces normes et couper dans les intérêts du trésor de l'abus des fonctionnaires.

On peut penser que le fonds des terres milk (possessions) des paysans vers XV s. a été réduit rudement. Notamment ces petites exploitations instables devaient se ruiner sous Mongols en premier lieu. Néanmoins à XV s. existait cette partie assez privilégiée de la paysannerie. Le montant de l'impôt-rente principal, qu'ils payaient à l'État était moins. Mais d'autres impôts, certes, ils n'étaient pas libérés. La masse principale des paysans, comme plus tôt, faisaient les preneurs à bail-metayer et les paysans-communes .

Si pour le temps mongol sur l'existence des communautés paysannes ou leurs vestiges fermes nous disions a priori, pour XV s. Il y a un peu le document concret. E.A.Davidovitch d'après les données de XVI s. a établi qu'un des signes indirects de l'existence des communautés ou leurs vestiges définis est l'indivisibilité des terres du village (qaryas). Dans ces cas à l'achat et vente ou la transmission à wakfe les terrains séparés ne se détachaient pas du massif total (et faisaient un lapsus c'est pourquoi non les frontières du terrain, et les frontières totales de tout le massif), de sorte qu'en réalité il s'agissait de la part de la rente-impôt de tout le massif foncier du village¹. Nous pouvons marquer les exemples analogues de la présence des terrains non mis en relief et pour XV s. Par exemple, d'après l'accord de la charte de wakf de 1470, à donne comme un wakf le village (qarya) Djaiz, mais de ce don est exclus 1/24 tanab (tanab-unite de mesure en tadjik 1 tanab = 39,9 metre) terre non mise en relief². Selon la charte de wakf é du temps de Timour, dans le wakf était «un tiers non mis en relief» les villages de Rifan et «le quart non mis en relief» les villages de Nita de la région de Samarkand. Ici au contre-poids à cela c'est mentionnée la moitié du village divisé, et les frontières de cette moitié mise en relief un lapsus séparément. On lie à la propriété foncière communale les mentions de l'autre génération à la même charte wakfe du temps de Timour : le vignoble, qui est à la disposition les villages, sera la terre de «la société définie»³.

¹ Davidovich E.A. 1961a, p.37

² Tchekhovitch O. D., 1965a, p. 346

³ Tchekhovitch O.D., 1951, p. 62, 65-66.

Le contenu concret et l'essence de la propriété foncière communale à cette étape est inconnu. Clairement que tous les membres avaient les droits totaux à la terre de la communauté, de sorte qu'à l'achat et vente, la transmission à wakfe ne pouvait pas mettre en relief etc les terrains. Ensemble, ils peuvent avoir même des droits aux vignobles. Labourage et la cultivation, absolument, était séparé, mais on ne sait pas, s'il y avait un repartage des terrains entre les membres de la communauté. Ne provoque pas aussi le doute ce fait que les terres celui-ci appartenaient à la communauté "éternellement" qu'était, absolument, l'avantage du paysan-commun devant le paysan-preneur à bail. C'est intéressante et l'autre : la rente les paysans-communs, selon les exemples amenés, pouvaient payer non seulement à l'État, mais aussi à l'établissement wakfe, et les particuliers. Autrement dit, la propriété foncière communale était à cette époque sur de différentes catégories des terres : les terres d'État, wakfe et les terres appartient à milk féodal. Donc, on ne peut pas présenter l'affaire ainsi, comme si les paysans-communs étaient lié seulement par les terres d'État.

Un grand groupe de la paysannerie était (composer) les preneurs à bail. Dans les chartes wakfés a rappelé que le délai du bail ne doit pas excéder trois ans. La nécessité de changer les terrains loués, c'était la cause d' enrichire les preneurs à bail.

Les catégories de la propriété féodale sur la terre.

Surgal à XV s.

La terre et l'eau se divisaient en mêmes catégories que plus tôt. C'étaient mentionnés plus haut déjà les milks (c.a.d.- le patron de terre) de paysan. En XV s. absolument, a augmenté le fonds des terres wakfs, particulièrement en comparaison du temps précédant. Timour et les Timourides ont déroulé une grande activité de construction. Plusieurs villes de l'Asie centrale et l'Iran étaient ornées par nombreuses constructions d'une différente destination : les médersas, les mosquées, les mausolées, les khanakas (c.a.d. monastere de souffisme - un type d'auberge) etc. Tous ces constructions étaient construit par les biens wakfs. Dans quelque chartes wakfs (des diplômes) s'est marqué sur cela. Sur d'autres grands dons communiquent les sources narratifs écrite ¹.

Le bien wakfé dirigeaient par les mutavallis. Très souvent les wakfes (c.a.d. celui qui possèdent les terres) se fixaient eux même mutavalli et leurs descendants. La surveillance d'ensemble après la gestion wakfs réalisait à l'institution spéciale à la tête avec sadres (c.a.d. le chef). Avec les biens wakfs les secrétariats de sadre recevait l'impôt spécial, qui était utilisé pour le salaire d'employé wakfes. Seulement par le décret spécial du souverain les biens wakfes peuvent être tiré de dessous du contrôle du secrétariat de sadre et est délivré de cet impôt. Dans tous les autres cas les sadres, ses fonctionnaires aspiraient à arracher plus de revenus wakfes; dans cette base s'allumait souvent la lutte. Certains sadres déplaçaient pour les abus.

Quant aux autres impôts et les tailles, ils étaient perçus au trésor de toutes les terres wakfs (c.a.d. retention, retenu), excepté les cas où le souverain par l'acte spécial les libérait de cela. Sous Timourides (particulièrement sous Timour) de tels libération pratiquaient très largement.

Le fonds des terres d'État était le plus grand. Mais seulement la partie de l'impôt-rente entrain au trésor du pouvoir central, puisque sous Timourides développait beaucoup les cadeaux et les dons. Sural (espece de don) de XV s. n'était pas commun, et n'avait pas une forme stable. À cette époque, comme plus tôt, il y avait des différents aspects dons, et ils s'appelaient surgales. Une des formes les plus développées surgal était les possessions spécifiques des membres de la dynastie. Ils étaient en réalité entièrement indépendants, dans de grandes villes et les régions possédaient. De la même position parfois de grands

¹ Beaucoup de tel information a receuill par N. Makhmudov (1966, p. 56-59)

dignitaires, gouvernaient les régions et les villes à leur façon. Pratiquement tous ces surgals étaient souvent héréditaires. Parfois on s'appelait surgal "éternel"

Il est important de souligner cependant que l'hérédité n'était pas une partie inséparable de tels grand surgal (le don). Quand la transmission de ceux-ci surgals avait lieu en héritage, le pouvoir central régularisait cela par l'acte séparé. Ils avaient d'autres restrictions. Parfois les possesseurs de surgal devait apporter au trésor du pouvoir central la partie des revenus de la région. Le pouvoir central limitait dans certains cas l'immunité administrative - legal, en envoyant au possesseur d'octroy, leurs fonctionnaires. Parfois ces surgals étaient pris entièrement ou étaient réduits dans les montants.

D'autre part on marque les cas inverses, quand les possesseurs octroyé se transformaient en réalité quoi qu'en souverains indépendants, et le pouvoir central n'était pas toujours en état de lutter avec cela.

Ainsi, même les plus grand surgals à XV s. n'étaient pas homogène selon le contenu.

Il existaient simultanément le plus petit surgal avec les droits plus limités pour les possesseurs octroyé. Les surgals sous Timourides, particulièrement sous Timour, recevaient souvent les chefs d'armée (pas grand), distingué et remarqué pendant les hostilités. Ces surgals étaient des plus divers montants, d'une grande région à un petit village. Parfois les surgals recevaient les ecclésiastiques. En général ce terme désignait chacun dons, jusqu'au cadeau précieux.

Il y avait le fond immense des terres appartenant au seigneur féodal laïque et au spirituel. Les sources appellent la variété des personnes, les montants des possessions foncières de qui étaient immenses et se multipliaient tout le temps. On peut prendre à titre d'exemple les possessions de Khodji Ahrar¹. Il possédait 1300 lopins de terre dans de différentes régions de l'Asie centrale. Bien sur cet partie des terrains se composait non seulement des petites parcelle, mais se composait des massifs entiers de fonciers. Ouchre (c.a.d. la rente-impôt dans la mesure de 0,1 récoltes) des terrains d'une région de Samarkand, qui possédait Khodja Akhr payait à l'Etat, 80 mille mans (unite de mesure) Si on compte un man a 20 kg ca sera 1600 tonnes de blé².

Cela signifie que la partie principale de la rente, qui était venue au Khodje Akhrar de ces terres, selon le compte minimal (quand toute la partie principale de la rente foncière est égale 0,3 récoltes) les mêmes terres étaient pas moins 0,2 récoltes, c.a.d. 3200 tonnes de grain.

Quand les intendants de Khodja Akhrar étaient reuni une fois pour le rapport, il se trouva que la plupart a recueilli 30-40 mille batman (unite de poids) les grains et les moins grains qu'ils ont ramassé 10 mille, sans compter la revenu des jardins et culture des cucurbitacées. Ici il n'a y pas claire, quel batman étaient dans le cas présent. Si on parle de batman de Samarkand le batman se compose de 20 kg, par consequence chaque directeur a recueilli de 200 à 800 tonnes de grain.

De la terre milk payait à l'État une partie de la rente. Cependant au XV s. pratiquait assez largement la libération des terres milk du seigneur féodal laïque et spirituel de la transmission au trésor du pouvoir central de cette partie de la rente. Un tel libération prenaient une forme par les chartes (diplômes) tarkhune. Les grands seigneur féodal en devenant tarkhan (titul chez les turc et mongol), recevaient encore certains droits: eux et leurs descendants se libéraient des punitions pour neuf fautes; ils pouvaient librement entrer chez le souverain. Mais les tarkhans s'appelaient d'autres types de la libération des impôts d'État. Tarkhan pour quelque temps pouvait être donné aux habitants de la ville entière et la région.

Nous ne connaissons pas, avec quelle intensité à XV s. il y avait un procès de la formation de la propriété foncière complète, mais il est clair qu'il avait lieu. La propriété

¹ Nabiev R.N., 1968, p.35 et d'autre

² Davidovich E.A., 1970, p. 90. Les autres chercheurs regle les compte ces informations et d'autres information de XV s ; en comptant man =8 poud, que ce n'est pas exacte.

foncière complète signifie que les seigneurs féodaux ne payait rien à l'État de tels terres milks (possesseur de terre), toute la rente appartient au seigneur féodal, à ce moment il n'utilise pas de droits de don de tarkhan, mais il utilise de droit comme la propriété complète. Dans les sources du temps ultérieur une telle catégorie des terres figure sous le nom mil'k-khourr -halisse. La voie principale de la formation et l'enrichissement de cette catégorie des terres, - le partage des terres entre le propriétaire privé et l'État en proportion de leurs parts de la rente. Par exemple, l'État recevait des terres milks (possesseur de terre) de 2/3 rentes, et le particulier - 1/3; au partage l'État reçoit 2/3 terres (et cette partie passe à la catégorie des terres d'État), et le propriétaire - de 1/3 terres (et ce tiers devient sa propriété complète). Il est connu le document de la fin de XV s.¹ sur le partage semblable des canaux, et en outre pour le canal qui est devenu la propriété complète du seigneur féodal on utilise le terme tout à fait exact «mutlaq», c.a.d.. notamment la propriété "complète".

Le commerce

Le phénomène le plus remarquable de la vie économique de XV s. était un haut niveau du développement du métier et le commerce intérieur monétaire. Comme a montré l'analyse comparative des documents numismatiques de IX-XVIII siècles, notamment à XV s. et particulièrement dans le dernier quart du siècle et dans le premier quart de XVI siècle, les relations-marchands monétaires ont atteint le développement maximum. Justement à ce moment a augmenté extraordinairement le volume total de la production des marchandises, ainsi que le poids spécifique de la production des produits de large consommation. Justement à ce moment aux relations marchandes entraînait les plus larges couches de la société municipale, et partiellement la population rurale (particulièrement les terrains de village adhérent à des grandes villes). Jamais au temps précédant et ultérieur, jusqu'à l'adjonction de l'Asie centrale en Russie, la production de marchandise, le commerce monétaire et le degré de l'entraînement des larges couches de la population aux relations marchandes n'atteignaient pas un tel niveau².

On lie directement à ce fait la spécialisation étroite dans le métier, qui assurait l'augmentation de la productivité et la possibilité de l'augmentation considérable du volume de la production marchandise³.

Le commerce monétaire dans la sphère de la large consommation était assuré par les pièces de cuivre. Il est très essentiel qu' Oulougbek en 1428 a passé la réforme monétaire. La tâche principale de qui était la création des conditions les plus favorables notamment pour le commerce menu par les marchandises de la première nécessité, par laquelle on intéressait le plus ordinaire les citadins et les villageois.

Le contenu de la réforme se composait de ⁴ : en 1428 on interdisait toutes les pièces auparavant produites de cuivre du poids bas. On pouvait les échanger pendant un certain temps sur nouveau, plus les pièces de haut qualité, battre qui a commencé en 1428 à la fois dans plusieurs villes: à Boukhara et à Samarkand, à Tachkent et à Chakhroukhie, à Andijane, à Karchi et à Termeze. Après l'achèvement de l'échange des vieilles pièces sur les nouveaux tous Hôtels des Monnaies, excepté de Boukhara, étaient fermés - désormais battre des pièces de cuivre était centralisé à Boukhara. Boukhara pendant plusieurs années (jusqu'à la destruction-oulougbek et même après sa mort) produisait les pièces de cuivre de l'aspect tout à fait identique, même la date sur eux ne changeait pas : dans quel l'année pratiquement on frappait la pièce, sur elle on toujours désignait la même année, quand Oulougbek décrétait la réforme. Les pièces de Boukhara assuraient à titres égaux le commerce de tout l'État d'Asie

¹ Makhmudov N., 1966, p. 52-53.

² Davidovich E.A., 1965, p. 83-91.

³ Belenitsjy A.M., 1940, p. 44

⁴ Davidovich E.A., 1965a, p. 274-299

Centrale de Timourides. Avec ces pièces on pouvait acheter les marchandises dans n'importe quel coin de l'Asie centrale. Leur aspect invariable assurait par celui-ci l'appel libre et excluait tous les abus et les changements. Une telle organisation du commerce monétaire pour le féodalisme - le phénomène rare et atypique. Cette réforme correspondait mieux aux besoins objectifs du commerce intérieur. Une large production des marchandises pour le consommateur ordinaire demandait notamment le règlement de la circulation des pièces de cuivre qu'a fait la réforme d'Oulougbek. La réalisation de cette réforme et son succès, à son tour, réunissaient les conditions favorables pour le développement ultérieur du commerce dans la sphère de la circulation des petits marchandises.

Il est intéressant que plus tard, particulièrement dans la dernière décennie de XV s., était entièrement détruit la circulation national des pièces de cuivre. Les possesseurs produisaient leurs propres pièces et avec eux tous les changements et les manipulations pour le but de tirer plus de revenus. Particulièrement le gouverneur de Hissar- Khousravchah agissait impudent avec les pièces de cuivre. Cela s'est terminé par la crise de la circulation monétaire, de sorte qu'en 1501 Khousravchah était obligé de passer la réforme. À la place d'une production diverse et entièrement discréditée la région Hissar a reçu les pièces identiques, Khousravchah ne risquait pas de soumettre déjà à aucuns changements. Tous les Hôtels des Monnaies dans les petites villes étaient fermés, désormais les pièces de cuivre ciselait seulement Hissar, Termez et Koundouz, et en outre la production de ces trois Hôtels des Monnaies avait la circulation égal dans tous les coin de pays. Pour le confort du commerce on produisait les pièces de trois dignités - les dinars simples (ainsi à cette époque s'appelaient les pièces de cuivre), les dinars doubles et et les petites monnaies ¹.

Un grand développement a atteint à XV s. le commerce international. Timour et Timourides faisaient les efforts pour le développement et l'élargissement des relations commerciales avec de différents pays. Comme c'était indiqué, Timour envoyait les lettres même aux rois français et anglais avec la proposition mutuellement de donner aux marchands la protection de toute sorte. Dans les sources de ce temps il y a beaucoup d' informations sur les ambassades de différents pays. De différentes coin de monde venaient les ambassadeurs à Gerat dans la capitale de Timourides. Dans les marchés de l'Asie centrale et Khorassan on pouvait acheter de diverses marchandises étrangères. Mais aussi local: les marchandises allaient en grande quantité à l'étranger. Le commerce international était une des motivations du développement de certains aspects des métiers et l'élargissement du volume de leur production. Elle activait au commerce intérieur.

La ville et le métier

Le développement maximum des relations marchandes notamment à XV s. et le début de XVI s. c'est un phénomène non isolé. Il montre le plus vivement et avec beaucoup de relief cette position, que cet intervalle de temps occupe dans la vie des villes médiévales de l'Asie centrale, et témoigne les grands progrès de cette époque. Malheureusement, pour cette considération approfondie que représentait la ville de XV s. sous la relation socio-économique, on n'est pas encore accumulé le document suffisant. Nous disposons seulement d'un petit nombre des études consacrées aux questions privées. Cependant les faits dépareillés, et les observations permettent de conclure que toutes les contradictions de la vie socio-économique de la ville comme du groupe antiféodal dans le système du féodalisme notamment au XV-XVI siècles se sont aggravées extraordinairement.

D'une part, l'intensification des moyennes couches et les dessous de la ville sont considérable. Les investigateurs marquaient déjà que les formes prises aux Mongols de l'exploitation des artisans, réduit jusqu'à la position des esclaves et les esclaves, et au XV s.

¹ Davidovich E.A., 1965b, p. 44-48

perdent la signification, bien que non entièrement. Par la figure principale dans le métier il y a un artisan libre, la forme principale de l'organisation des artisans devient atelier d'artisan. A. M. Belenitsky a noté justement que les organisations de métier à XV s. se sont renforcées, leur signification a augmenté beaucoup. Un des paramètres extérieurs de la place considérable des ateliers dans la vie de la ville et de leur participation organisée aux fêtes arrangées par Timour et Timourides. Chaque atelier à ces fêtes prenait part indépendamment¹.

Le document encore plus concret et convaincant donne l'étude de l'idéologie de ce temps reflétée dans la littérature et la vie culturelle en tout. A.N. Boldyrev a examiné le groupe vaste des faits et montra d'une manière convaincante que la deuxième moitié de XV s. (particulièrement la fin de XV et le début de XVI s.) se caractérise par l'élargissement sûr la base sociale de la vie culturelle et de l'oeuvre. Un moyen état municipal, les artisans municipaux et les marchands, les fonctionnaires et une moyenne clergé deviennent non seulement les consommateurs, mais aussi les créateurs des valeurs culturelles. Dans les anthologies de ce temps, dans les mémoires de Vasifi sont mentionnés de nombreux poètes des artisans, les marchands, les petits gens de services : peu d'eux étaient les poètes professionnels, pour la plupart la littérature était la passion, ils consacrerent leurs temps libres pour faire des poésies et chanter de poesies. Les poètes, les musiciens, les diseurs de bons mots se réunissaient maintenant non seulement dans les maisons des hauts dignitaires; les discussions littéraires, la lecture des vers, la compétition dans la maîtrise des impromptus poétiques se passaient dans la librairie, et dans l'atelier de l'artisan, et simplement sur les places ou dans le marché. C'était ainsi à Gerate et à Samarkand, et quelque part dans les plusieurs autres villes de l'État de Timourides.

Il est essentiel que l'idéologie de la ville, de moyennes couches municipales s'est reflétée sur la littérature. Il est apparue même «la poésie d'artisan», que le sujet principal est devenue la vie quotidienne des cercles d'artisan, et la langue s'est enrichie par le lexique d'artisan. L'idéologie de la ville, son opposition au féodalisme, la conception du monde ont trouvé sa réflexion dans les oeuvres des représentants éminent avancé de la littérature de XV-XVI siècles².

D'autre part, la ville de XV-XVI s., restait féodale, et dans lui prédominaient les formes purement féodales de l'exploitation du métier et le commerce. Cette partie de la vie socio-économique de la ville est étudiée mieux selon les documents de XVI s.³, mais les faits déterminés de XV s. donnent l'analogie complète, de sorte que la caractéristique peut être garnis pour deux siècles. Dans la ville nous rencontrons les mêmes catégories de la propriété foncière que dans le terrain de village. La partie principale de la terre était à l'État, ou bien appartenait au seigneur féodal spirituel et laïque (y compris les membres de la dynastie). Le fonds des terres appartenant dans la ville au producteur direct était évidemment, et aussi pas grand, comme dans le terrain de village. Cela signifie que, si sa boutique, l'atelier ou la maison d'habitation de producteur direct dans la ville se trouvaient, sur les terres wakfes d'Etat, ou sur les milks terres féodal, ils devaient payer quelque forme la rente à l'Etat. À ce sens il n'y avait pas différence entre le citadin et le paysan.

Les sources montrent que non seulement les terres, mais aussi de nombreuses institutions commerciales appartenaient aussi au seigneur féodal. Le procès de la concentration des institutions commerciales-artisanales et même les maisons d'habitation allait d'une manière très intense. Cela signifie que l'artisan et le petit commerçant devenaient non seulement les preneurs à bail de la terre, mais souvent même l'atelier, les boutiques, la maison d'habitation qu'augmentait leur dépendance du seigneur féodal. Le poids d'une telle dépendance s'aggravait encore et ce que dans la ville il y avait des différentes combinaisons

¹ Belenitsky A.M., 1940a, p.189 et d'autres

² Boldyrev A. N., 1957, p. 253 et d'autres

³ Ivanov P.P., 1954, p. 42-43; Davidovich E.A., 1961a, p.40-42

de la terre et de la construction. Par exemple, le producteur direct pouvait louer la boutique wakfe se trouvant sur la terre milk, ou à l'enverse.

On n'éliminait pas d'autres formes purement féodales de l'exploitation : le milieu d'artisan n'était pas homogène, excepté les artisans libres il y avait des groupes se trouvant dans un différent degré «hors de l'économie» dépendances. La partie des artisans amenés par Timour d'autres pays, se trouvait au fond sur la position des esclaves. Ils sont plus essentielles les dépendances données formellement de certains groupes des armuriers. Selon un décret, le groupe de tels artisans était venu le chef de la salle des armes, qui devait observer leur travail; les fonctionnaires n'avaient pas droit d'intervenir dans ses affaires et percevoir les impôts à ces artisans. Une autre forme de la dépendance étaient de certains groupes des artisans servant dans la cour. Ces artisans devaient être unis à atelier, le chef de l'atelier était fixé par le gouvernement. Le chef organisait le travail, suivait la qualité, mais la production allait non sur le marché, et directement à l'administration. Il est essentiel de marquer que les chefs même de ces organisations libres de métier, qui travaillaient sur le marché, n'étaient pas de choix, le gouvernement les fixait aussi ¹.

Il est encore un paramètre essentiel; la population urbaine payait à l'État certains de ces impôts, de qui s'imposait la population rurale (par exemple, taille personnel ou fumée). La population urbaine n'était pas délivrée même et de rente metayage.

En outre existaient, certes, les impôts directs sur le commerce et le métier. À XV s. un tel impôt principal laissant des Mongols en héritage s'appelait tamga (poinçon, repère, marque). Selon une série de données indirectes, le montant tamga était très grand. Mais il est très essentiel dans cette connexion que contre cet impôt il y avait des seigneurs féodaux. En particulier, le seigneur féodal spirituel luttait activement contre tamgas sous prétexte de ce que cela contredit les normes de la charia. En fait, la raison était purement économique : cet impôt blessait leurs intérêts - les intérêts de la classe du seigneur féodal. Le seigneur féodal acceptait les moyens purement féodaux de l'exploitation de la ville, le métier et le commerce, de qui ils recevaient, le bénéfice, et cela n'arrangeait pas des autres formes de l'exploitation, qui leur apportaient les pertes.

Dans les villes de l'Asie centrale, en général, il n'y avait pas autogestion originale. Les gouverneurs généraux fixés par le pouvoir central ou grands spécifiques possesseurs dirigeaient les villes. Les villes étaient toujours les moyens de dons féodal.

Ainsi, la contradiction principale de la vie socio-économique des villes, particulièrement aggravé était réduite dans le dernier quart de XV s. et dans le premier quart de XVI s. D'une part, les développements progressifs des villes, l'augmentation de la productivité dans le métier, le volume augmentant extrêmement de la production de marchandise, un haut poids spécifique de la production des produits de large consommation, l'entraînement maximum aux relations marchandes municipal et partiellement la population rurale, l'intensification du moyen état des villes et les nouveaux phénomènes donnés vie par tous cela dans le domaine culturel. D'autre part, le développement des villes était freiné par tels facteurs, comme un très haut niveau de l'exploitation de la population laborieuse de la ville et la prédominance des formes féodales de l'exploitation; la concentration par-devers le même seigneur féodal de village, et la propriété municipale ; la concentration de la construction de commerce-artisan par-devers le même seigneur féodal spirituel et laïque, qui étaient les propriétaires de la terre dans la ville et le village, c.a.d., la fusion (après une petite exception) des ventes du groupe dirigeant usuraire municipal avec l'aristocratie foncière; les formes féodales de la gestion de la ville.

Tous ces moments demandent la considération plus profonde concrètement-historique. Les historiens donnent à la ville d'Asie Centrale, ses problèmes socialement économiques

¹ Belenitsky A.M., 1940, p.45-46

considérablement moins d'attention, que les relations agraires. L'apparition des travaux consacrés aux questions individuelles de la vie municipale divisent les années et même les décennies. Cependant c'est un des problèmes les plus importants, avant tout dans l'aspect de l'étude des particularités du féodalisme d'Asie Centrale, les raisons et l'essentiel de son caractère stagnant.

3. LA CULTURE

La construction et l'architecture

De XV s. à nous est arrivé le nombre considérable des monuments monumentaux de l'architecture, mais cela était seulement une petite partie de ce temps là. Timour et Timourides ont déployé la construction grandiose, mais les imitaient des grands seigneurs féodaux. Particulièrement il y avait une construction intense dans deux capitales - Samarkand et Gerate. Mais aussi les autres plusieurs villes en XV s. étaient ornées par des beaux immeubles¹.

De nombreux palais de XV s. en Asie centrale s'est gardée seulement la partie du portail d'Ak-sarai à Chakhrisabze, construit par Timour². Cependant les rappels exaltés des contemporains et leurs descriptions détaillées donnent la représentation suffisante sur l'art des architectes, les décorateurs et les jardiniers, leur fiction et l'invention. Particulièrement Timour, ses descendants et les courtisans créaient les parcs de campagne avec les palais. Les parcs divisés par les avenues, se distinguaient par la sélection examinée et pittoresque des arbres et les couleurs, inséraient les bassins d'une différente configuration bordés des couleurs les aryks avec l'eau courante; au fond du parc on érigeait le palais richement orné tout accessible alors des divers moyens³.

On sait d'après les sources écrites les monuments de l'architecture civile aussi pour l'essentiel. Il est caractéristique une grande ampleur de cette construction. À Samarkand, par exemple, comme disait déjà plus haut, sur l'ordre de Timour une des rues a transformé en marché total aménagé. Bien que les travaux ne soient pas menés à bon terme, Klavikho dans le ravissement parfait décrit cette rue - le marché bloqué par le corps avec les guichets pour l'éclairage. Quelque chose analogue était fait par Chakhroukh à Gerate. Dans deux rues se croisant étaient bâties entièrement pour les commerciaux locaux à deux étage et elles sont fermé par les fenêtres pour l'éclairage, et a été construit de deux rues-marchés Tchorsou couvertes de coupole, dans qui il y avait aussi des boutiques.⁴

Sur de succès, d'une manière positive; les acquisitions de planification et décoratives de l'architecture de XV s. la représentation complète les médersas qui sont arrivé à nous donnent, les mosquées et les mausolées de ce temps. L'acquisition la plus importante était d'abord un certain perfectionnement du vieux système des recouvrements de coupole, et puis une large application du nouveau système. L'essentiel du nouveau système consistait en ce que le dôme s'appuyait maintenant non sur les murs du local, mais sur une telle combinaison des arcs se croisant et les voiles, qui permettait considérablement de diminuer son diamètre. Et cela signifie que par les dômes on pouvait bloquer les bâtiments plus vastes. Avec ce système il était facile d'ériger le dôme non seulement sur carré, mais aussi sur le bâtiment rectangulaire.

L'aspiration au luxe et la splendeur a trouvé l'expression vive dans la finition décorative des monuments. Les moyens des décors étaient divers et parfaits : ils ont absorbé les

¹ On consacre à l'architecture du temps Timourides de nombreuses études et les publications. Nous marquerons, en particulier, les travaux suivants totaux et généraux : Boulatov M.S., 1969; Denike B. A., 1939; Zassytkin B. N., 1928; 1948; 1961; «l'histoire de Samarkand», v. I, 1969; Masson M. E., 1948; 1950v; 1957a; Pougatchenkova G. A., 1951; 1957; 1958b; 1965; 1968; Pougatchenkova G. A., Rempel' L. I., 1958; Rempel L. I., 1961. Pour le territoire du Tadjikistan voir, en particulier : Vejmar B. V., 1947.

² Masson M. E., Pougatchenkova G. A., 1953.

³ Pougatchenkova G. A., 1951.

⁴ Belenitsky A.M., 1946, p.181-183

acquisitions du passé et ont enrichi de leurs nouvelles créations. Une large application de XV s. était reçue par la mosaïque à haute intensité de travail et coûteuse, de composition qui a atteint la perfection exceptionnelle. La mosaïque de XV s. est distinguée par l'élégance du dessin végétal et géométrique, la sélection des couleurs véritable (parmi qui prédomine la gamme bleu-blanc-bleu clair), la profondeur extraordinaire de la glaçure bleue, au fond scintillant qui la fantaisie infinie du peintre est fin et avec le goût "traçait" la dentelle du dessin. Pour la finition de la surface intérieure on utilisait la technique "Cundal" réunissant l'or avec quelque couleur, souvent bleu. Le rapport de la dorure et la peinture arrivait par le divers: parfois se couvrait de l'or au fond, et un peu le dessin en relief - la peinture colorée, et parfois au contraire. Dans tous les cas l'effet était frappant, et non par hasard les spécialistes comparent cet aspect des décors au brocart tissé d'or.

Pour la décoration de bâtiment utilisait largement le marbre poli, couvert des dessins sculptés et les inscriptions, ou bien les dessins fins d'or.

Dans un essai court il est impossible de décrire tous les méthodes décoratives de ce siècle. Il faut seulement souligner que les idées décoratives ne restaient pas invariables.

L'aspiration est entièrement caractéristique pour la fin de XIVs. et le début de XV s. car les murs étaient couvertes de la décoration décorative. Après on utilisait souvent et largement la facture de la maçonnerie pour que sur son fond déploie les dessins simples et les inscriptions mises de briques glaçures¹.

Une grandiose aspiration présente la mosquée de Bibi-khanum construite à Samarkand en 1399-1404. Autrefois, une grande entrée monumentale portait conduisant à la cour vaste entourée des galeries, les voûtes de qui reposaient sur 400 colonnes de marbre. Au fond de la cour dominait, un principal bâtiment de la mosquée ; l'entrée portait, et un haut logement avec de coupole, et sur lui a été construit le deuxième coupole décoratif. Maintenant de la mosquée restait une ruine, mais ses ruines romantiques donnent la représentation complète sur le grandiose ancien et splendeur².

Les mausolées de XV s. sont différents et intéressants du point de vue de l'architecture. Ils sont petits, mais extraordinairement décorés richement le mausolée du Chahi zinda (Chirin - bika et Touman-aka)³, les mausolées de Roukhabad, Koutbi-tchakhardakhoum⁴, enfin, Gouri émir - les monuments de timourides. Le mausolée de l'émir est particulièrement beau (1403-1404), dans lequel on a enterré Timour et ses descendants⁵. Sa construction et son esquisse est simple et claire; le corps octaèdre, le cylindre mince et le dôme gaufré revêtu en bleu clair brique glaçure. Les décors intérieurs de la salle carrée avec quatre niches profondes frappent par la sévérité solennelle. Le marbre, l'onyx verdâtre et la dorure totale étouffée des tons seulement intensifient la sensation du repos, le silence du monde extérieur.

Un des meilleurs monuments d'Ouloubek est sa médresa qui se trouve en Registan de Samarkand⁶. Le préau rectangulaire avec quatre portails était entouré des séries des pièces habitées aux quatre angles externes, quatre minarets minces, le portail monumental sur une principale façade. Maintenant il n'y a pas de quatre dômes sur darskhona (le local pour les cours), un minaret et premier étage des pièces. Mais aussi dans l'aspect moderne la médresa produit l'impression inoubliable, elle est belle totalement de sa composition, sa proportion bonne, riche, et divers, mais les décors sont très tranquilles.

À XV s. se développe le type du mausolée en forme de complexe, il avait beaucoup de

¹ Ils sont caractérisés en détail par B.P. Denike (1939) et L.I. Rempel (19610

² Sur Bibikhanum voir: Massov M. E, 1929 ;Ratiya Ch.E., 1950 ; Pougatchenkova G. A., 1953.

³ Boulatova V. A, 1965; Nemtseva N. B. et Chvab U, 1968.

⁴ Pougatchenkova G. A., 1962.

⁵ Massov M. E, 1929 a; la Mosquée Gouri émir, 1905; Pletnev I.E., 1968; Semions A. A, 1948, 1949; Chichkin V. A, 1946.

⁶ Veimarne B., 1946; Masson M. E, 1929b, 1950 s.

pièces. Un des meilleurs mausolées de ce type est d' Ichrat-khana près de Samarkand. La salle centrale avec les niches profondes a cruciforme.

On dispose symétriquement de deux côtés d'autres locaux : d'une part est la mosquée, de l'autre "la miyan-sarail" à trois pièces. L'ensemble est complété avec de petites pièces de service à deux étages. Un nouveau système constructif des recoupements de coupole a trouvé dans ce monument la diverse application brillante. Une nouvelle technique décorative «coundal» dans le même monument est utilisée avec la plus grande plénitude et la virtuosité. On oppose à la richesse extraordinaire de la décoration intérieure la simplicité de la finition extérieure décorative. Dernier contribue à la meilleure perception du monument comme de l'entier : à la vue extérieure fixent l'attention pas aux détails, mais à la décision totale de composition, grâce à qui cette construction monumentale a l'air très facile et mince¹.

Le monument tout à fait unique est l'observatoire de Samarkand d'Oulougбек qui a été construit au pied de la hauteur de Tchoupan-Ata². De ce monument s'est gardé seulement une petite colline et un tas de gravats. Mais les efforts des archéologues éclaircissent le plan inférieur, le rez-de-chaussée. Il est connu que le bâtiment était rond, avait la hauteur plus 30 m et il était richement orné de la mosaïque, la maiolique et les dalles de marbre. En outre, des sources écrites, on sait que l'observatoire avait 3 étages. Ce sont gardés les restes du principal outil de l'observatoire - le sextant double destiné à l'observation pendant le Soleil, la Lune et, probablement, d'autres planètes. Un bout du sextant était sur profondeur de 11 m dans la tranchée faite tomber dans le rocher, un autre bout non gardée, selon les comptes, sur la hauteur de 30 m. Il représentait deux arcs parallèles égaux à l'un sixième partie de la circonférence, son rayon était plus de 40 m. Les arcs avaient la direction exacte correspondant au méridien. Ils étaient revêtis des dalles polies de marbre. Le rayon de l'astre, en passant dans deux petits orifices, jetait les taches de la lumière sur deux arcs du sextant, sur qui on désignait les degrés, les minutes et les seconds³.

De la construction de Gerat au XV s. était particulièrement impressionnant l'ensemble de Mousallo comprenant la mosquée, la médresa et le mausolée. Maintenant de cet ensemble s'est gardé un peu. De sa magnificence ancienne témoignent les minarets très minces ternaires et un mausolée intéressant de Gavharchad, qui était le composant de la médresa, en occupant un de ses angulaire local⁴.

La peinture monumentale et la miniature

Selon le certificat des sources écrites, les bâtiments magnifiques, particulièrement les palais de Timour et Timourides, étaient ornés souvent sur murs. Leurs sujets étaient les plus divers : les batailles et le siège des villes, les festins, les habitudes de l'accueil et simplement les scènes de vie. Particulièrement, cette manière de décoration a été organisée par Timour. Sur les murs de ses palais se déployait l'épopée entière de ses marches militaires et ses distractions.

Selon les témoins du contemporain, le composant obligatoire de ces constructions complexes de sujet était les représentations de portrait du Timour, ses fils, les petits-fils, les courtisans et même les impératrices de timouride à la maison. La représentation la plus totale et approximative sur cette peinture monumentale est donnée par les fragments gardés dans certains mausolées de Samarkand - Chahi zinda (le Roi vivant). Cela seulement les paysages :

¹ Masson M.E., Pugachenkova G.A., et d'autre, 1958

² Sur les monuments de Chupan –Ato voir ;Gulyamov Y. G., 1948.

³ Sur les fouilles de l'observatoire voir : Vyatkin V. L, 1912; Masson M. E., 1941; Chichkin B. A., 1953, 1965; Goulyamov Y. G et Bouryakov U. F, 1968. La reconstruction n'est pas conservé de bâtiment provoque les discussions, voir : Nilzen V. A., 1953; Pougatchenkova G. A, 1969.

⁴ Pougatchenkova G. A, 1963, p. 147-157.

les ruisseaux, les arbres, les buissons, les fleurs ou les vols des hérons au fond de la végétation¹.

XV siècle a offert à l'humanité les manuscrits magnifiques, auxquels tout - en commençant des papiers et la reliure à écriture élégante d'art et les dessins-miniatures, le modèle de l'art inégalé². Les calligraphes remarquables et les miniaturistes vivaient et créaient dans plusieurs villes immense timourides. Mais quand même notamment Gerat était un centre principal du développement de ces arts. Aucune ville ne pouvait pas se vanter d'une telle réunion des célébrités et les talents.

Le frère Oulougbek, Bajsounkar est devenu célèbre comme le connaisseur, le juge et le mécène, à Gerate dans la première moitié XV. Comme c'était indiqué déjà, il a organisé le kitab-khana, qui était non seulement la bibliothèque, mais aussi l'atelier original créateur; dans laquelle travaillaient les meilleurs des meilleurs; les miniaturistes, les calligraphes, les relieurs (seulement les calligraphes étaient quarante). À Gerate, en outre il y avait une bibliothèque de cour - l'atelier Chakhroukh, où il y avait aussi des beaux modèles de la calligraphie et la miniature. Dans la deuxième moitié du siècle, Alicher Navoi et le Sultan-Khousejn Bajkara, aussi les juges de ces genres d'art, protégeaient les talents, et les attiraient à la cour.

La particularité de la miniature orientale, même ornait le livre ou il y avait sur la feuille libre c'est que elle n'a pas du volume et le clair-obscur, la perspective et la profondeur. Les objets se trouvant sur une différente distance du spectateur, s'installaient simplement selon la verticale : d'en bas en haut, les choses proches se trouvaient en bas et les choses loin se trouvaient en haut. Cependant toutes ces particularités de la miniature sont perçues non comme le manque, à savoir comme la spécificité de cet aspect de l'oeuvre figurative. Par la dignité de la miniature était considérée la finesse du dessin, la saturation du coloris, l'état d'esprit émotionnel atteint par la couleur, la construction de composition de tout le dessin.

Dans les sources écrites sont appelés plusieurs noms des miniaturistes de XV s., qui étaient considérés à son temps les peintres inégalés. Cependant l'étude de l'oeuvre de la plupart d'eux est extrêmement embarrassée par cette circonstance qu'ils ne signaient pas en général, les miniatures.

A kitab-khana de Bajsounkar était éditée et recopiée "le Chah-name" de Firdousi. Au manuscrit de "le Chah-name" de 1429/30 vingt miniatures exécutées par quelques peintres. Il croit que c'est les meilleurs modèles de premier étape du développement des écoles de la miniature de Timourides. La finesse, même le raffinement du dessin, l'éclat des peintures et l'originalité des constructions de composition même sur les sujets "officiel" distinguent ces miniatures.

L'école de Gerate a atteint l'épanouissement plus élevé dans la deuxième moitié de XV s. par des oeuvres de peintres. Parmi les peintres s'occupait la première place Bekhzod (né. entre 1450-1460 - mort en 1536/37).

Au garçon-orphelin doué a fait l'attention le peintre éminent de ce temps Mirak Nakkach, que ses oeuvres ne sont pas étudiées insuffisamment, puisque on sait seulement ses deux miniatures signées. Alicher Navoi a remarqué les succès de Bekheod et lui protégeant invariablement et ouvrant la possibilité tourner dans le milieu des gens les plus culturels et talentueux de ce temps, les jugements de qui pouvaient jouer du rôle le plus positif en devenir esthétique, les idéaux de Bekhzad et dans le développement de son oeuvre.

Pour les miniatures de premier étape de Bekhzad sont caractéristiques les peintures

¹ Denike B.P., 1939, p. 200-208; Rempel' L. I., 1961, p. 318-325, 332-337; Borodin I. F., 1965.

² La littérature sur eux est immense : nous appellerons seulement certains travaux du caractère total : Denike B.P., 1938, p. 68-120; Semenov A.A., 1940; 1946b; Pougatchenkova G. A., Rempel' L. I., 1965; « les miniatures Persanes », 1968, p. 6-17; Stckoukine I., 1954; Ettinhausen R., 1960; Gray B., 1961 (au même endroit la bibliographie détaillée.)

vives contrastées, les compositions dynamiques, beaucoup de figures, remplissant les espaces. Par exemple, ce sont ses miniatures de "Zafar-name" Jezdi. Dans le centre d'intérêt du peintre s'est installé le dynamisme des batailles, le pathétique du travail. La bataille de deux armées sur la plaine n'est pas du tout semblable à la décision du sujet analogue au manuscrit "le Schah-name" de 1429/30. Ici, il n'y a pas de deux armées se rapprochant régulièrement, ici on voit la tempête de la bataille, ici chaque personnage est individuel, les intersections et les rencontres des combattants sont inattendues, dynamiques et diverses. La miniature de la construction de la mosquée-djouma à Samarkand selon le sens est totalement différents. Mais aussi, ici on sent complètement le mouvement tendu. Les menuisiers et les graveurs travaillent sans arrêts: le surveillant bat par le bâton les paresseux; arrive de l'araba charge par le bloc du marbre. La multitude de figures humaines se sont reflétés et tout dans de différentes poses et les positions, précipité, plus statique, mais toujours tendu.

Certains investigateurs attribuent les miniatures qui existent dans les sources de notre pays à Behzod et certains d'eux on ne croit pas¹. Par exemple, selon l'opinion d'une critique d'art de russe O.I. Galerkina, certains miniatures qui se trouve dans une bibliothèque publique d'Etat sous le nom Saltikov Chedrine de Saint- Petersburg, on peut dire que ce sont les oeuvres de Behzod². O.F. Akimuchkin, A. A. Ivanov. M.M. Achrafi ils considère sur cela que certains de miniatures sans hesitation appartient aux élèves de Behzod et ils sont ressamble au style de Behzod. Ces miniature sont bien, leurs compositions sont très charmantes, que ça nous informe de bon maitre maitrise. Selon les investigateurs de miniatures perses, les miniatures de Behzod possede de composition complète que se composaient d'après les regles precises mathématiques et l'image des gens parfois est confortablement installé que souvent s'apparait comme un cercle.

Dans certains peintures on voit le style d'imagination de Behzod et dans d'autres on ne voit pas ? au contraire, on dit que il a fermé ses tableaux avec un voile. Behzod approuvait comme un createur à toutes les regles de peintres, il a refomé, changé les regles, seulement les relations createur de Behzod, et la peception fine, charmante, brillante de couleur et la structure de miniatures on lui s'est rendu celebre.

L'école de miniaturiste de XVI siecle de Tabrez a tire avantage des oeuvres de Behzod. En 1522 le roi Ismoili Safavi a amené Behzod à Tabrez et on le nomme le directeur de la bibliothèque, que son devoir était comme le chef de miniaturiste de la cour. Au début le style de miniaturiste de l'école de Tabrez developpait a la base de l'école de Gerate.

Le peintre celebre de XVI siecle Sodikbeki Afchor avait écrit que la tradition local a été melangé avec le style de peintures de Behzod³.

Les investigateurs ont marqué aussi que on voyait l'influence de l'école de Gerate dans les miniatures de Boukhara

À la fin de XV s. dans l'oeuvre de Bekhzod il y a plus de méditation, la poésie lyrique, il s'adresse de plus en plus souvent au paysage. Ces humeurs se sont incarnées dans les miniatures du poème de Dekhlevi «Leili et Medjnoun». Le sujet de l'amour jeune et malheureux dans l'oeuvre de Bekhzod a trouvé l'expression la plus touchante et poétique.

Bekhzad était le portraitiste remarquable. Les lignes de la ressemblance de portrait avec ses contemporains étaient reçues parfois sur ses miniatures par les personnages historiques. Par exemple, sur une miniature on donne à Alexandre Makedonsky les lignes le Sultan-Khousejn Bajkaro. On sait les miniatures représentant les images de la vie quotidienne de cour, où on représente le même Sultan-Khousejn ou un de ses courtisans. Mais ses meilleurs travaux dans ce genre sont des portraits séparés Sultan-Khousejn et Moukhammad Chejbani-khan.

¹ Akimouchkin O.F., Ivanov A.A., 1968. p.17 : Achrafi M.M., 1974. p.22

² Galenkina O., 1970

³ Sodikbek Afchor. 1963.p.6

Bekhzod est créateur de la direction entière dans l'art, et il est devenu le spécialiste maître dans une école de peintre. Il avait beaucoup d'élèves. Parmi les contemporains de Bekhzod s'est rendu célèbre Kasim Ali, qui selon certaines sources, il était aussi élève du grand peintre. Les contemporains trouvaient que leurs travaux peuvent être distingués par le fin connaisseur de la peinture. Les miniatures incontestablement accomplies par lui, ne se sont pas gardées.

L'école Gerate de la fin de XV^{s.} et le début de XVI^{s.} applique en principe des décisions peu changées de composition (en comparaison de la première moitié du siècle). D'autre part dans ses miniatures, à l'avis des critiques d'art, augmentent les tendances réalistes, se renforce l'aspiration à l'individualisation et même le psychologisme des personnages, et se complique le paysage. La maîtrise technique des peintres atteint d'une admirablement haute perfection. Les œuvres pleines de talent des peintres, les miniaturistes de XV^{s.} sont un des sommets de la culture d'art de l'Est.

La science et la littérature de la fin XIV-XV siècle

Un des savants connus de l'époque de Timour, prenant part plus d'une fois sur les discussions scientifiques dans sa cour, était *Saad ad-dine Massud ibn Omar Taftazani* (1332-1389). Jusqu'à la fin de sa vie lui s'occupait de l'enseignement à Gijdouvane, Djame, Khoesme, Tourkestan, Samarkand, Gerate et Serakhse et il a écrit beaucoup de travaux scientifiques, la grammaire, la théologie, la rhétorique, qui pendant sa vie ont été des manuels de ce temps.

L'historien éminent du temps était *Ahmad ibn Moukhammad ibn Arabchakh* (1392-1450). Il est né à Damas, mais de l'âge de huit ans il vivait à Samarkand. Son œuvre principale est le travail sur le temps de Timour «*Adjaib al -makduf fi navaibi Timour*» («les Miracles dans les prédéterminations dans les événements [la vie] de Timour»), dans lequel on donne courageux pour ce temps la caractéristique rudement négative de Timour.

Un autre historien de cette période *Nizam ad -dine Chami* a écrit en 1404 un livre sous le nom «*Zafar-namaï Timour*» («le Livre des victoires de Timour»), *Charaf ad-dine Yezdi* (mort en 1454) a fait en 1424-25 la composition aussi consacrée au temps de Timour, - "Zafar-name" («le Livre des victoires»).

À XIV^{s.} se développait les belles-lettres. À cette époque sont nés les grands écrivains parmi eux s'occupaient une place importante des poètes classiques de la poésie persano-tadjike *Chamsid-dine Moukhammad Hafiz Chirazi* (mort en 1389, et *Kamal Khoudjandi* (mort. environ 1400). Dans leurs œuvres se sont reflétées une grande mesure les idées progressives de ce temps.

Hafiz a perdu son père en enfance. Sa mère, sans avoir la possibilité de donner au fils la formation, elle l'a rendu sur l'éducation à la famille inconnu, mais Hafiz est parti bientôt de là et il est entré chez un boulanger comme un élève.

Un certain temps il apprenait dans la médresa. Puis, en conduisant la vie du lecteur du Coran ("Hafiz" - mot à mot, «le Coran connaissant par cœur»), Hafiz complétait constamment ses connaissances. Bientôt il a acquis la célébrité comme le poète.

Encore du vivant de Hafiz ses vers se répandaient largement dans les masses populaires, et ensuite leur partie est entrée dans le folklore. Et maintenant les vers de Hafiz se servent de l'amour au Tadjikistan, l'Iran et l'Afghanistan, où le lisent le texte original. Le rôle de Hafiz dans l'histoire de la littérature persano-tadjike extraordinairement, est grand. Il a perfectionné les genres des poésies lyriques, y ayant mis le nouveau contenu. Aux gazelles de Hafiz à côté des motifs de l'amour, la beauté, les méditations philosophiques propre et les motifs de la protestation contre l'injustice sociale. Dans les conditions du moyen âge Hafiz s'est levé avant la lutte pour la qualité de la personnalité humaine. Il ne pouvait pas tout le temps formuler tout ce qui venait dans sa tête. Hafiz, ne souhaitant pas se réconcilier avec les conditions

sombres entourant sa vie, préfère se produire sous la peau du fêtard téméraire. Cependant la gaieté ne pas du tout débridée, non la beauté pour elle, la mystique non contemplative souffisme, a la protestation contre l'injustice sociale, l'aspiration vers le meilleur et la foi en lui sont le motif principal de la poésie de Hafiz.

Pour la poésie lyrique Hafiz est caractéristique le caractère passionné, la hauteur des élans, la condamnation de la cagoterie et l'hypocrisie. Il est connu comme un grand poète lyrique à l'Orient et à l'Ouest.

Voici une des gazelles de Hafiz, complet des allusions courageuses et les allégories :

Non, moi non le cynique, gardien de moralité, - vraiment c'est vu par le dieu.

De, la jeune fille oui le vin abdiquer je ne pourrait pas.

Le tartufe - c'est mon nom, si j'au bréviaire jette un coup d'oeil,

Quand à la parterre rose entre la faible brise.

la lumière du soleil est le don, comme les faveurs le dinar.

Je refuse, au moins mon ordre est pauvre.

Mon vieil imperméable est plus cher que l'oripeau de sultan, -

De sorte que me donnera le firmament le joueur inégale ?

Au moins pauvre - le chagrin par le feu! Et que je devienne aveugle,

Si réfléchissement les divinités brille ma prunelle.

L'amour - la perle au fond. J'ai plongé profondément.

Où j'émergerai ? Mon océan est seulement estaminet.

Quand aimé en lavant m'enverra au feu, -

Je ne me rappellerai pas sur Kavsar (est si doux mon sort!).

Moi, chez qui maintenant la béatitude de tous les mondes.

Si je me laisserai tenter par le paradis futur que le prophète promettait ?

Pas trop je crois aux dons des septièmes cieux -

Est fidèle jusqu'au tombeau, seulement à la faute. S'élève, la corne mousseuse!

On appelait Hafiz à la vie «Lissan al-gajb», c.a.d.. «la Langue secret», en vue du contenu mystique de ses vers. Après la mort de Hafiz certains représentants de la clergé tentaient d'interpréter ses vers comme spécialement divinement- mystique¹: il faut comprendre ses images figurément; "Ami" («Yar») - cela l'image du Dieu et etc. Grand Goethe a deviné les allusions de Hafiz comme l'expression de la protestation dirigée contre la cagoterie religieuse et l'hypocrisie. Il a consacré a Hafiz le livre séparé des vers de "Hafiz-name" dans son " Divan occidental - Oriental».

Un grand poète se servait "du pathétique de l'allusion» pour l'expression des idées humanisme²

Kamal Khoudjandi a passé son enfance à Khodjente, il a fait ses études à Samarkand, et puis a déménagé à Tebriz, où vivait dans la cour possesseur local. Quand le khan de l'Oltin Ourda Tokhtamych a pris Tebriz, Kamal on faisait prisonnier et emmenait à la capitale d'Oltin- Ourda de Sarail. Où il était en prison longtemps. Puis le poète est revenu à Tabriz, où est mort environ 1400.

Kamal de Khoudjent est un des maîtres éminents du vers. Ses gazelles se distinguent par l'harmonie, la mélodie. Selon les motifs certains d'eux sont conformes aux gazelles de Hafiz. La gazelle amenée plus bas transmet parfaitement la tristesse du poète de la patrie et fusionne avec le cycle entier de la poésie lyrique tadjike nationale - garibi (la chanson de l'étranger) :

Cette rue agitée me semble désert,

Je suis enchaîné à moi-même ici sans raison.

Tout j'erre et je rêve de la patrie gentille.

¹ Ici a joué, probablement, le rôle ce qu'à certains distique de Hafiz poétiquement est traité le contenu de séparés ayates du Coran.

² Braginsky I., 1966, p. 220-253.

O, mon pays, la patrie! Se rappelle le fils égaré.
 Si tu sur toi-même ne voyais pas le ciel étranger,
 Ne jamais comprendre à toi, l'ami, et mon affliction.
 La langue inconnue... Le chant Incompréhensible ' les oiseaux...
 Ici les pluies étrangères et l'argile étrangère sur les chaussures.
 Nous ne pouvions pas avoir pitié de la langueur de l'étranger.
 Car la maison semblait n'importe quelle vallée natale.
 Moi l'étranger. J'erre et je rêve - patrie gentil.
 O, l'étranger, l'étranger, l'étranger, l'étranger, l'étranger!¹

Nasir Boukharai (mort en 1378) est proche de Hafiz et Kamali Khoudjandi selon le contenu de l'oeuvre et selon le genre.

Dans les vers des poètes éminents de XIV s., principalement lyrique, sous la forme originale s'est reflétée l'humeur de la protestation nationale. Dans cela la dignité spéciale de leurs poésie lyrique, la raison de sa popularité près des plus larges masses populaires.

La science et la littérature ont atteint un grand épanouissement à l'époque d'Ouloubek. Nous avons écrit déjà plus haut sur varié, le génie créateur d'Ouloubek. Il a réussi à recueillir à Samarkand les représentants de l'idée astronomique et mathématique de ce temps. En 1428 Ouloubek a fini la construction du grand observatoire avec les outils perfectionnés.

Cet observatoire a joué un grand rôle dans le développement de l'astronomie. Dans cet observatoire on établissait pour la première fois la position de la série d'étoiles. En vertu de ces travaux d'Ouloubek a fait en 1437 les tableaux astronomiques ayant la signification universelle scientifique. Il faut marquer que ces tableaux étaient faits dans la langue tadjike et seulement sont traduits plus tard en arabe. Dans ces tableaux a été indiqué la position plus de mille étoiles vues à l'oeil nu, et les coordonnées de toutes les villes de l'Est musulman. Les tableaux astronomiques d'Ouloubek servaient longtemps à l'Orient, ainsi qu'à l'ouest de l'Allocation pour l'étude de la position des étoiles. Leur signification consiste encore et en ce qu'ils sont la source la plus importante pour l'étude de l'état des connaissances astronomiques au milieu de XV s.

Ouloubek n' a pas attache seulement pour le devolepement de la science, mais il était attaché au développement de la littérature et de l'art.

À cette époque Samarkand et Gerat sont devenus de grands centres intellectuels de l'Est. Gerat, qui commençait à acquérir tout la grand signification dès le temps du gouvernement de Chakhroukh, dans la deuxième moitié de XV s. sous sultan Hussein Bajkare, (en 1469-1506) s'est transformé à grand centre culturel et scientifique. Ici les savants et les arts de tous les côtés Transoxiane et l'Iran se sont reunis. À cette période se développent la médecine, la jurisprudence, l'éthique, ainsi que la littérature et l'art.

Le représentant principal de la littérature de cette période est le poète célèbre et *le savant Nouruddin Abdu-Rakhman Djami* (1414-1492). Djami est né dans le village de Djam près de Nichapour, a reçu la formation à Gerate, où continuait par la suite les études de la littérature et la science. Il visitait plus d'une fois aussi Samarkand.

De qasidi (odes) du caractère autobiographique, qui Djami a écrit en 1487, on peut conclure qu'il connaissait parfaitement la poétique, la grammaire, la logique, la philosophie grecque et orientale, les sciences naturelles, les mathématiques, l'astronomie. Son "Bakharistan" («le jardin du printemps») est considéré comme le meilleur modèle de la prose de XV s qui a été écrit sous l'influence de «Goulistan»-«Jardin des roses» de Saadi. Djami, dans ses oeuvres a perfectionné tous les genres d'art et comme ça a exercé l'influence spéciale sur le développement ultérieur de la littérature tadjike. D'après le nombre de ses oeuvres Djami prend la place principale dans toute l'histoire de la littérature tadjike médiévale.

¹ "Anthologies", p. 387.

L'auteur de l'anthologie «Mirat al-khajal» («Miroir de l'idée») *Chirkhan Loudi* communique que «Djami a écrit 99 livres, que tous sont approuvés par les gens de la connaissance à l'Iran, à Tourane et l'Inde, et personne ne pouvait mettre le doigt de l'objection à n'importe quel d'eux».

L'oeuvre principale poétique de Djami est «Khafth avrang» («Sept trônes», c.a.d. la Constellation de la Grande Ourse), comprenant de sept grands poèmes comme "Cinq" célèbre Nizami (par "les réponses" poétiques de Nizami proprement, sont trois poèmes de sept: «Toukhfat al-akhrar», «Lejli et Medjnoun» et «Khiradnamai Iskandari»). Dans les plusieurs oeuvres de Djami sont pénétrés des idées de l'humanisme et la critique de l'arbitraire de la noblesse gouvernant. Cependant l'oeuvre de Djami est contradictoire, et à côté des idées progressives pour ce temps dans ses oeuvres on reflète les idées est religieuses-philosophiques souffisme.

Dans un des poèmes entrant à sept, dans «Khirad name Iskandari» («le Livre de la sagesse d'Alexandre Makedonsky»), Djami, ayant développé les idées de Farabi et Nizami, expose social utopie - décrit le pays féérique, où tous les gens sont égaux, où est absent riche et pauvre, il n'y a pas de joug et le besoin¹.

La période Timourides (le temps du devenir de la littérature de l'ancienne langue ouzbeke) se caractérise par le procès se renforçant de plus en plus aux siècle ultérieurs d'influence reciproque des littératures ouzbekes et tadjikes. Notamment se rapporte pour ce moment-là l'activité du génie de la littérature ouzbeke de *Mir Alicher Navoi* (1441 - 1501).

Navoi est né en 1441 dans la famille bien cultive. Parmi ses proches il y avait des poètes, les musiciens, les calligraphes. En se passionnant dès l'enfance pour la poésie, déjà à l'âge de 15 il était connu comme le poète écrivant des vers sur le farsi et la langue ancienne ouzbek.

De l'entrée sur le trône Gerat de Timourid Hussein Bajkary (1469) Navoi devient l'homme d'État. Il reçoit le titre de l'émir et occupe de très hauts postes d'État. Il a passé presque toute la vie à Gerate.

En devenir génie Navoi, le grand rôle a joué son amitié avec un grand poète Djami, que Navoi comptait soi même l'élève de Djami. «... La rencontre Navoi et Djami, écrit E.E.Bertel's, - avait en effet le résultat de l'amitié durant jusqu'à la mort de Djami. Les racines de cette amitié, certes, non seulement dans les lignes individuelles du caractère de ces deux hommes éminents - elle s'affermissait par la communauté de leur conception du monde, la coïncidence complète de leurs regards sur les buts et les tâches de la littérature»².

En 1483-1485 Alicher Navoi crée "Khamsa" - "Cinq poemes", c.a.d. cycle de cinq poèmes. L'idée d'un tel cycle est apparue en rapport avec "Cinq poeme" du grand poète de XII s. Nizami, sous initiation à qui ont créé les cycles plusieurs poètes, y compris Djami.

Dans son cycle Navoi a consacré beaucoup de chapitres à l'accusation de la violence et l'oppression du peuple, la cupidité, la poursuite le profit.

Quand en 1492 Djami est mort, Navoi et ses amis portaient le deuil pendant l'année entière. Pour la perpétuation de la mémoire de l'Ami-Navoi écrit «Cinq poemes troublés», traduit en ancienne langue ouzbek une des compositions de Djami.

L'amitié d'Achicher Navoi et Abd ar-Rakhman Djami est le symbole vif de l'amitié de deux peuples - ouzbek et tadjik, les sources de qui partent aux temps les plus anciens.

À la fin de sa vie (mort en 1501) Navoi a écrit le poème «la Conversation des oiseaux» et la composition du contenu didactique «la Bien-aimée des cœurs», où on aborde tous les aspects de la vie de la société, ainsi que beaucoup d'autres compositions.

Alicher Navoi est un des plus grands poètes du moyen âge oriental, d'autre part le plus

¹ Voir de lui; Aini S., 1948; Bertels E.E., 1965 a; Djami, 1965. La publication d'oeuvre de Djami et ses traductions : Djami, 1964 ; Abdurrahmoni Djami, 1964.

² Bertels E. E., 1965 a, p.124.

grand savant et le penseur, le musicien et le peintre, ainsi que l'homme politique.

«Navoï est un grand homme. Son talent multiforme le met sur le même plan avec les génies mondiaux. Ses oeuvres sont devenue il y a longtemps le patrimoine de toute l'humanité. Particulièrement un grand rôle était joué pour le développement de la littérature dans les langues turques. Le plus grand poète azerbaïdjanais de XVI s. Fouzouli, les poètes turkmènes d'Andalib, Makhtoumkouli, Molla Nepes etc. s'inspiraient des créations de Navoï et imitaient en plusieurs cas. D'une grande popularité se servait Navoï aussi parmi les poètes turcs.

Le rôle de Navoï pour la littérature ouzbeke est définie par ce qu'il l'a déduit sur l'arène mondiale. Navoï par ses créations a ouvert au peuple ouzbek la large possibilité de développer la culture dans la langue maternelle. La force du talent de Navoï dans ce que ses créations ont éprouvé le siècle, sont entrés dans la mémoire du peuple, l'inspirent et jusqu'à présent »¹.

À cette période a développé la critique littéraire. Il y avait beaucoup de travaux sur la rime, la métrique, l'acrostiche, l'énigme poétique (muammo) etc Djami a écrit «Mouammaï sagir» («Petit énigme») et «Mouamma kabir» («Grand énigme»), le traité «Risalai Kafiya» («Sur la rime»); *Kamaliddin Khousejini* - «Risala fil-muammo» («le Traité sur énigme»); *Sajfi* - "Arouz" («Sur métrique»). En 1486 un des courtisans d'Hussein Bajkara, *Davlat-chahi Samarkandi* communiquant souvent avec Djami et son ami Navoï, a fait l'anthologie connue «Tazkirat ach-choara», dans lequel on amène les informations plus de cent poètes.

Le rôle de l'école littéraire de Gerata est très grande. Particulièrement, encore une fois souligner que depuis ce temps-là se renforce le rapprochement de l'oeuvre littéraire de deux peuples-voisins - tadjik et ouzbek.

Nous exposerons certaines conclusions de la science soviétique sur la troisième période du développement de la poésie classique, embrassant XIII-XV siècles (après la conquête mongole). Dès 50 ans de XIII s., malgré le joug insupportable, dans les foyers gardés de la culture a commencé une nouvelle montée de la littérature, qui a amené graduellement et à cette variété des genres, qui est caractéristique pour la première période (IX-XI s.), et vers la croissance ultérieure de la direction opposition-humanitaire, qui s'est formé dans la deuxième période (XI - le début de XIII s.).

=(A.Navoy. les oeuvres. 15 volumes. Tachkent, 1963-1968); il y a des nombreuses traductions en russe ; Sur la vie et l'oeuvre de Navoï voir : *Bertels E/E.*, 1965 a; *Zakhidov P.*, 1961 etc. Détaillé bibliographi voir : *Svidicha E. D.*, 1968.

Le renouvellement des traditions a provoqué le besoin des travaux généralisant "de la critique littéraire" (comme tazkira d'Aoufi et Davlatchah etc.). Panegyriste a trouvé l'application dans la prose historiographique de la propriété très rhétorique rendant célèbre Timour et ses héritiers, ainsi qu' à ramené à la vie des odes (Khousravi Dekhlavi etc.). La deuxième naissance retrouve la méthode de la compétition - créatrice de la réponse poétique (nazira- réponse). Tel "Khamsa" de Khousravi Dekhlevis, "Sept poemes" de Djami, "Cinq poeme" de Navoï (en ancienne langue ouzbek). Dans la poésie de souffisme cela amène vers «souffismes» selon la forme (le lexique et la figuration) de soffisme, et selon le contenu - différent.

L'acquisition supérieure de la poésie était les gazelles de Hafiz et de Kamal. Djami a été le poète terminant de cette période. Il développait tous les genres, synthétisait toute l'expérience littéraire, en élaborant la conception d'art de la personne parfaite. Mais à XV s. dans la poésie il y a des éléments épigone, tout l'attention est donnée à la forme au détriment du contenu.

Le développement des belles-lettres pouvait, se refléter et sur d'autres régions, contiguës à elle de l'art. La large expansion était reçue par la musique et la danse, particulièrement au

¹ Kor-Ogly K.H.R., 1968, p. 63, les compositions d'A.Navoi sont publiées à Tachkent dans 15 volumes.

milieu de XV s. À cette période sont apparus non seulement les musicienne- chanteurs, mais aussi les compositeurs excellents.

Il y a des travaux sérieux théoriques sur la musique. «Risolai mussiki» («le traité sur la musique») Abdura-Rakhman Djami est considéré comme une des sources les plus importantes, selon l'étude de la musique de XV s.

À cette période on écrivait une série de travaux selon l'éthique. *Djalal ad-dine Davani* (1426-1502) a écrit en 1467 le livre «Akhlaki Djalali» («l'éthique de Djalali»). En 1494 *Hussein Vaizi Kachifi* (mort en 1504) a fait et a consacré au prince Moukhsin le livre «Akhlaki Moukhsini» (« l'éthique de Mouhsin, l'éthique du bienfaiteur») sur les questions de l'éducation et l'éthique. Il refait de nouveau le livre célèbre «Kalila et Dimna». Ce refait est appelé comme celui-ci «Anvari Sokhajli» («le Rayonnement de Kanopous»).

C'étaient considérables les acquisitions dans le domaine de l'historiographie. A cette période il y avait une oeuvre connue historique Hafizi Abrou (mort en 1430) «Zoubdat at-tavarikh» («les crèmes de l'histoire»), où l'exposition des événements est menée jusqu'à 1427. Son continuateur était *Abd ar-Razzaki Samarkandi* (mort en 1482), qui a écrit le livre «Matla as-saadajn et majmaal-bakhrajn» («la place de lever deux constellations heureuses et la place de la liaison de deux mers»). Ce livre contient la description des faits historiques pour la période de la naissance de Khoulagouid Abou Saïd jusqu' à Abou Saïd Timouride, c.a.d. de 1304 à 1470.

Mouinad- dine de Mouhammad Isfizari (environ 1446-47-1498) en 1493-94 a fait le travail «Raouzat al-djannat fi aousafi madinat al-khirat» («le jardin de paradis selon la description de la ville de Gerat»), dans lequel a exposé l'histoire non seulement les villes de Gerat, mais aussi toutes les régions de l'État du sultan Hussein.

Le travail le plus important historique créé à la période Timourides, est le livre «Raouzat as-safa» («le Jardin de la propreté»). L'auteur du livre *Mouhammad ibni Khandchakh* (1433-1498), passant de Balkh et connu sous le nom *de Mirkhond*, était un des participants actifs de la vie culturelle à Gerat : «Raouzat as-safa» comprend sept livres et décrit l'histoire des pays de l'Islam, en particulier l'Iran et l'Asie centrale; fait un lapsus le plus amplement la période de Timouride jusqu'à la fin du règne du sultan Hussein Bajkara. Septième, le dernier paragraphe resta inachevé et était achevé d'écrire par le petit-fils de l'auteur Khondemir.

Nous soulignerons encore une fois que les acquisitions culturelles de ce temps ne donnent pas aucunes raisons d'idéaliser la position dans l'État du sultan Hussein. Comme s'enregistrait plus haut, le sultan Hussein lui-même et ses fonctionnaires volaient impitoyablement le peuple. Les travaux de construction de Gerate se couchaient à la charge grave sur les épaules des travailleurs. Chez plusieurs écrivains de ce temps nous rencontrons les plaintes contre la violence et les oppressions.

LE PEUPLE TADJIK
À LA PÉRIODE TARDIVE DU FÉODALISME
EN ASIE CENTRALE
Le premier chapitre
LA VIE DU PEUPLE TADJIK DANS L'ÉTAT DE CHEIBANIDES (XI)
1. L'HISTOIRE POLITIQUE
LA CONQUÊTE DE L'ÉTAT TIMOURIDES.

La politique intérieure de Cheibanikhan

A la fin de XV siècle et le début de XVI siècle les ouzbeks nomades à la tête de Moukhammad Cheibanikhan, ont gagné Transoxiane central, et plus tard et toutes les parties de l'État de Timourides. Le nom de la nouvelle dynastie (et les États) "Cheibanides" était créé par le nom de leur fondateur. Les descendants de Cheibanikhan sont de la famille de Gengizkhan. Son grand-père, Aboul-Khajr khan, dans la première moitié de XV s. a créé une forte d'État nomade. Par lui étaient réunies les tribus turcophones et les différentes couches de peuple. Ils erraient sur les vastes espaces de steppe de l'aval de Syrdaria jusqu'à la Sibérie. L'unification créée par Aboul - Khajr n'avait pas les conditions économiques, se tenait à main armée, ne se distinguait pas c'est pourquoi par la solidité et après sa mort a été détruite¹. Cheibanikhan a tenté de répéter l'expérience de son grand-père, mais c'était sans succès. La lutte avec un autre tchingizides, aussi prétendant à la domination à la steppe ou sur l'indépendance complète, était conduite avec le succès variable. Les victoires séparées apportaient une bonne production, mais ne donnaient pas la supériorité sérieuse politique.

Pendant ces luttes Timourides ont aidé plusieurs fois à Cheibanikhan. Après un des échecs militaires il a vécu deux ans à Boukhara, où on témoigne des sources, il s'occupait assidûment de la formation (ou bien instruction).

Les ennemis sérieux de Timourides étaient au nord les mogols, et ils avaient choisi leur centre à cet époque Tachkent. Les mogols faisaient plusieurs fois les incursions même sur les régions du Transoxiane central, volaient le bétail, cambriolaient la population. Les Timourides ont tenté d'utiliser Cheibanikhan contre les mogols. Mais Cheibanikhan s'est trouvé un mauvais allié: en poursuivant les intérêts personnels, il changeait plus d'une fois l'orientation, en prenant la partie des Timourides, des mogols, et faisait les incursions pillardes sur les possessions l'un et l'autre. Enfin, ayant pris solidement telles villes affermées, comme Otrar, Sajram et Yasy, Cheibanikhan a appelé ses proches, a affermé le détachement, a contracté l'alliance avec les mogols et en 1499 et il a commencé la conquête de Transoxiane. D'abord il a assiégé la capitale d'Asie Centrale Timourides, Samarkand. Quand le gouverneur général de Boukhara a avancé avec la troupe vers Samarkand, Cheibanikhan a levé le siège, en a accédé aux désirs a cassé la troupe de Boukhara et a avancé vers Boukhara affaibli. Il ne fallait pas du siège de trois jours pour que la noblesse et la clergé lui aient remis la ville.

Même à ce moment important (responsable), à la face du danger tout à fait réel la noblesse de Samarkand et les tsarévitches de timourides étaient absorbés entièrement par les intrigues et l'hostilité mutuelle. Un groupe soutenait Sultan - Ali, le chef de la branche d'Asie Centrale Timourides, et les autres appelaient à Samarkand son parent, Bobour, en promettant de lui remettre la ville. Quand Cheibanikhan a assiégé Samarkand, ces différends se sont renforcés encore plus. Certains représentants très influents de la clergé inspiraient les humeurs défaitistes. Partout, sans raison en soupçonnant la trahison Sultan - Ali a décidé de dépasser tous et avec une petite groupe il s'est dirigé vers la résidence de Cheibanikhan. Ayant appris cela, la noblesse de Samarkand avec de nombreux cadeaux vinrent chez Cheibanikhan. Ainsi en 1500 Samarkand sans combat s'est trouvée dans les mains de Cheibanikhan.

¹ Voir en détail: Semenov A.A., 1954b; Akhmedov B.A., 1965 a.

Les premiers succès rapides et faciles ne se sont pas trouvés, cependant, solides. La partie de la noblesse de Boukhara et Samarkand était pour la restitution du pouvoir Timourides. Bien qu'il réussit à découvrir les premiers complots, il a puni cruellement les coupables et même simplement soupçonnés, quand même ses adversaires ont pris le dessus. Maintenant le prince, le futur fondateur de Grand d'Etat Mogols en Inde Babour est devenu adversaire principal Cheibanikhan jeune timouride. Le quartier general de Cheibanikhan était dans les alentours de Samarkand. La noblesse de la ville s'étant entendu par lettre secrètement avec Babour, ils ont ouvert à lui les portes de la capitale et l'a proclamé le souverain. Bientôt, les autres villes et les forteresses hautes étaient pris par les adeptes Timourides. Cependant dans la bataille ouverte au bord de Zeravchan en avril 1501 Babour a essuyé la défaite et il a reculé à Samarkand. Lui-même décrit en détail dans ses mémoires être encerclé plusieurs mois de Samarkand par Cheibanikhan¹. De mots de Babour on voit que le peuple, les citadins simples et les artisans ont accepté d'abord la participation la plus active à la protection de la ville natale, faisaient les sorties courageuses, arrachaient les attaques conçues par Cheibanikhan.

Mais les citadins protégeaient les intérêts non dynastiques de Babour, comme celui-là croyait naïvement. Les samarkandais avaient déjà une grande expérience amère: les trahisons et les complots de la noblesse, le passage de la ville entraînaient de main en main le pillage, le carnage, la famine. Mais dans le cas présent ont coïncidé les intérêts des citadins et de Babour.

On ne réussit pas défendre cependant Samarkand. Les citadins n'avaient pas l'arme. Dans la ville commença une forte famine. «Il est venue de temps les maturations des blés déjà, cependant personne n'amenait pas la nouvelle recolte. Les jours du siège se sont prolongés, et les gens supportaient de grandes privations; c'est arrivé à ce que les pauvres et les nécessiteux ont commencé à manger la viande de chien et d'âne. Puisque le fourrage pour les chevaux était rare, les gens donnaient aux chevaux les feuilles des arbres»².

Babour s'adressait aux différents régents une aide, mais il est infructueux. Il a souligné très exactement l'incompréhension des intérêts totaux de Timourides: «nous comptons en aide et le soutien voisin et les possesseurs de peripheries, mais chacun d'eux avait des plans»³. Particulièrement il était étonné de l'imprévoyance Sultan-Khousejn, le chef Timourides de Khorossane, qui ne l'a pas aidé, mais même faisait des flatteries à Cheibanikhan.

Les citadins, les combattants et même les proches de Babour enfuyaient de la ville souffrant de faim. Enfin, enfuiat Babour lui-même. Samarkand la capitale s'est trouvée une seconde fois et définitivement dans les mains Cheibani-khan. C'était en 1501.

La résistance la plus active au Cheibani-khan ont donné les citadins de Karakoul. Le printemps de 1501 à Karakoul il y avait une insurrection ayant le caractère vivement exprimé de classe. A la tête de la ville on mettait le représentant du peuple, probablement, le chef de cette insurrection. Son nom est inconnu, dans les sources de ce temps il est avec mépris appelé comme "la Mendiant" et "le Sot".

Cheibani-khan lui-même avec une grande troupe est allé contre Karakoul. La ville était prise, le chef de l'insurrection a tué. Après la sortie du Cheibani-khan les citadins ont insurgé de nouveau. Mais à cette étape l'initiative était prise par le seigneur féodal, ayant décidé d'utiliser cette insurrection dans les intérêts Timourides. Ils ont demandé de l'aide aux voisins régents Timourides. Cheibani-khan devait envoyer une seconde fois une grande troupe à Karakoul. Les batailles étaient acharnées, les pauvres de la ville montraient le courage et la résistance miraculeuse. Finalement Cheibanides ont pris la ville et cela a arrangé la vraie

¹ Babour, 1958, p.106 et d'autres

² La même oeuvre, p.109

³ La même oeuvre

bagarre. Et puis à l'ordre de Cheibani-khan à Boukhara pour intimider le peuple il y avait une pyramide des têtes interrompue des karakouls¹.

Un certain temps Cheibani-khan a dépensé pour assurer les arrières, et puis a procédé à la conquête des possessions du sud Timourides. Ici ses succès étaient favorisés les mêmes circonstances. Les régents des différentes régions n'ont pas pu et n'ont pas voulu s'unir. La méfiance mutuelle, les intrigues, les complots et les trahisons directes préparaient la base pour la conquête. Cheibani-khan utilisait habilement cette situation, en promettant de différentes faveurs à uns, en intimidant les autres, en présentant les incursions impunies, le pillage et la dévastation de la population la faiblesse et l'impuissance Timourides et par cela en intensifiant les humeurs défaitistes.

Khousravchah, le régent de la région immense avec le centre à Hisare, *était tellement fort, autocratique et riche* autrefois que les tsarévitches de timourides cherchaient de son aide et la protection. À cette période il manifestait l'incompréhension complète de la situation: au lieu de s'unir avec Timourides ou quand même les aider, après qui à lui s'adressaient plus d'une fois, il craignait leurs prétentions, rusait, s'est trouvé tout à fait isolé et à la première nouvelle sur le mouvement de la troupe du Cheibani-khan courait peureusement à Hissar. Le sud de Tadjikistan, la partie de nord de l'Afghanistan et le sud de l'Ouzbékistan ses possessions anciennes facilement, sans effort sont entrés au Cheibani-khan. Après quelque temps en 1505, il a pris Khoresm.

Il restait Gerat, une autre capitale de Timourides. Seulement maintenant à la face de danger tout à fait concret Sultan-Khousejn s'est dirigé avec les gros de l'armée contre Cheibani-khan. Il était vieux et malade, mais il est décédé dans la marche. Parmi les hauts dignitaires ont commencé à la fois les différends. Finalement ont trôné à la fois les deux fils Sultan-Khousejn, après qui il y avait deux groupements de la noblesse la plus influente. C'était la meilleure situation pour Cheibani-khan. À ce sujet Babour a inscrit: «C'était une affaire curieuse: ce n'était jamais entendu pour que deux rois gouvernent en commun»².

Jusqu'à ce qu'ils recueillaient la troupe, leurs émirs approchés se querellaient, non dans l'état de prendre la décision commune, Cheibani - khan a pris Balkh et l'a pillé, et bientôt a avancé énergiquement vers Gerat et non loin de la ville a cassé mal préparé la troupe de Timourides³.

Plusieurs émirs et les dignitaires enfuyaient directement du champ de bataille, et les autres de la ville. Les deux rois, un enfui vers l'ouest, l'autre vers l'est. Les grands clergés et les hauts dignitaires, ont envoyé au Cheibani-khan la lettre avec le témoignage de l'humilité. Il est curieux que cette lettre faisait par Khondemir, l'historien célèbre, l'auteur de la plus grande chronique historique «Khabib as-siyar». La tentative de la résistance ont donné seulement les citoyens. Ils ont attaqué et ont tué près de trois cents ouzbeks s'occupant du pillage dans les banlieues de Gerat.

Entre-temps on dictait à la délégation arrivant les conditions de la remise de Gerat: le peuple simple et les artisans devaient payer la contribution immense, de la noblesse on réclamait les cadeaux monétaires. La confiscation a touché principal par l'image du bien de la dynastie renversée et ses noblesses.

Pour le terme court on gagnait les autres villes et les régions, jusqu'à Astrabad. Dans toutes de grandes villes puissances de timourides à Samarkand et à Boukhara, à Merve, Serakhse, Balkhe et Gerate, à Mechkhede, à Nichapoure, à Touse, à Nimrouze et à Astrabade ont frappé les pièces en argent de la part d'un nouveau conquérant. Cheibani-khan donnait une grande signification politique à cet acte, c'était une sorte de manifeste pour prendre le trône.

¹ Mukhminova R.G., p.13-14

² Babour, 1958, p.212

³ Détails de la prise de Gerat et voir les événements ultérieurs: Boldirev A.N., 1957, p. 59 etc.

Cheibani-khan, ayant voulu gagner l'État Timourides, unir sous le pouvoir le territoire immense, comprenait parfaitement qu' il y a pas assez dans une telle affaire d'un succès militaires . En supprimant impitoyablement et en poursuivant les représentants de la dynastie Timourides, il aspirait à attirer dès le début sur la partie du seigneur féodal influent laïque et spirituel. Cette tactique, probablement, lui a apporté plus de succès et les victoires, que l'arme. Non seulement lui-même, mais aussi ses proches comprenaient qu'il y a seulement un remplacement du pouvoir, quand même les normes formées de la vie restent invariable. Sous ce rapport il est curieux le récit du poète et le mémorialiste Vasifi, le témoin oculaire de la conquête de Gerat par le Cheibani-khan. Un émir ouzbek, ayant accepté lui et son compagnon pour les paysans, leur expliquait qu'il y avait seulement un remplacement d'uns maîtres-propriétaires fonciers par les autres. Les nouveaux maîtres-propriétaires aspirent à la restitution plus rapide de l'économie, car maintenant ils ont passé les droits à la terre et les paysans, mais en même temps le devoir "prendre soin de" l'agriculture¹.

Toute la politique intérieure du Cheibani-khan après la conquête des États Timourides servait aux intérêts de la classe dominante, la classe du seigneur féodal, dans la composition de qui est entrée la noblesse des tribus ouzbekes nomades; même ses actions les plus extérieurement positives reflétaient les intérêts de la classe dominante.

Cheibani-khan lui-même, ses parents, les émirs notables des tribus et même les guerriers plus proches se sont enrichi extraordinairement aux frais de la confiscation du bien Timourides, leurs adeptes du nombre de laïque et même du seigneur féodal spirituel et comme des personnes même simplement soupçonnées des complots contre Cheibanides. Tout l'État des Cheibani-khan a partagé en apanage, et il a mis en gérance la possession aux parents et les émirs notables.

Le côté économique de cette apanage cadeaux consistait en ce que les revenus entraient entièrement ou partiellement déjà non au trésor du Cheibani-khan, mais au possesseurs des régions et des villes. Les conquérants ont compris vite que les richesses pillées et accumulées ne doivent pas garder longtemps. Et ils ont commencé à acheter les terres, la construction municipale, et les institutions d'artisan. Ils aussi ont étudié vite que dans les conditions de tous changements la propriété la plus solide était ce qu'est régularisée en forme de l'achat. C'est pourquoi en réalité pris de vive force prenait une forme souvent surtout l'achat. Il est curieux qu'il fallait rendre les terres vive force prises parfois².

Les confiscations et les achats ont concentré vite par-devers Cheibanides et la noblesse ouzbeke, les massifs immenses fonciers, un grand nombre municipale construction, les moulins et d'autres objets lucratifs. C'est assez d'un exemple: déjà dans les années 20 de XVI s. la femme du fils du Cheibani-khan a pu transmettre à wakfe la médresa plus de 40 boutiques-ateliers, le passage-timtcha commercial, 8 moulins à eau, les ateliers pour fabrication de papiers, les stocks, les cours, près de 150 lopins de terre, entièrement ou partiellement 6 villages et etc³.

Ainsi, Cheibanides et la noblesse des tribus ouzbekes nomades se sont transformés en plus grand seigneur féodal foncier intéressé aussi dans le métier municipal et le commerce. Leurs intérêts économiques ne se distinguaient pas par rien des intérêts du seigneur féodal héréditaire laïque et spirituel de l'Asie centrale qui a gardé sous Cheibanides les richesses héréditaires foncières et municipales accumulés au temps précédant.

La réforme monétaire du Cheibani-khan en 1507⁴ c'était la tentative à attirer la partie de la classe dominante vers lui et à élargir sa base.

Le métier, le commerce et la circulation monétaire étaient l'article le plus important du

¹ Boldirev A.N., 1957, p.66.

² Mukhminova R.G., 1966, p.26 et d'autres

³ La même oeuvre, p.41.

⁴ Davidoviche E.A., 1954a, p.85 etc.

revenu public et les revenus spécifique des possesseurs. Les derniers Timourides sont extraordinairement large, et se servaient impudemment de cet article, de sorte que l'état de la circulation monétaire ne répondait pas aux intérêts du commerce, empêchait son développement normal qu'influçait à son tour et le métier. Ce douleur frappait selon les intérêts non seulement les artisans et les petits commerçants, mais toute la classe dominante, car dans la société féodale de l'Asie centrale le seigneur féodal était le marchand, il possédait non seulement la terre dans le village et la ville, mais les divers institutions commerce-artisanal, il prenait part au commerce à l'intérieur de la ville, il était la figure principale dans le commerce interrégional et international ¹.

La réforme du Cheibani-khan a organisé la circulation monétaire égale dans tout l'État et l'a délivré de tous changements. Elle a défini le poids, le montant et l'aspect des pièces en argent de cuivre et la relation entre eux. Ces pièces avaient la force égale n'importe en quelle ville, n'importe en quelle région, les possesseurs spécifique ne pouvaient pas faire les obstacles pour baisser ou augmenter selon leurs profit leur.

Une telle réforme, naturellement, a reçu une grande résonance politique, en ombrant avantageusement les actions du nouveau conquérant en comparaison de l'activité financière tardive Timourides. Non par hasard le décret était annoncé à cette réforme à la fois après la chute de Gerat - la deuxième capitale de Timourides. À côté d'autres actions plus privées du Cheibani-khan dirigées vers la normalisation de la vie violée par les hostilités, la réforme en 1507, devait à la fois montrer à toutes les couches de la classe dominante que du changement de la dynastie ils n'ont pas perdu, et ont gagné que Cheibanikhan comprend et protège leurs intérêts.

La lutte entre Cheibanides et Babour

Quelques années sur le territoire de l'État immense du Chejbani-khan n'étaient pas des hostilités que, absolument, contribuait à la normalisation de la vie économique. Mais en 1510 sur le nord-est et sur le sud-ouest on subir simultanément des pertes sérieuses. Peu de temps avant celui-là les steppe-kazakhs détruits par le Cheibani-khan, s'étant uni avec mogols, ont infligé Cheibanides la défaite terrible sur le Syr-Daria. Le chah pers Ismail I avançait victorieusement de l'ouest sur l'est a Gerate, en prenant un ville après l'autre.

Ismail I était originaire d'une famille souffisme de la ville d'Ardabil. Parmi les cheiks de cette famille s'est rendu célèbre particulièrement pour "la sainteté" de Safi ad-dine Iskhak, du nom de qui ses descendants et tout l'ordre de derviche ont commencé à s'appeler Sefevides. Quand ils sont sortis sur l'arène politique, par la suite leur dynastie a reçu dans la science le nom Sefevides. À XV s. les tribus turques nomades vivant sur le territoire iranien de l'Azerbaïdjan sont devenues le principal support Sefevides. On appelait eux de manière azerbaïdjanais kyzyl - bachamis - «la tête rouge», puisque les combattants-nomades ont porté à la tête le turban avec 12 lignes pourpres en l'honneur de 12 imams chiïtes. Ils se soumettaient à spirituel, et sous la relation politique aux cheiks Sefevides. Les cheiks Sefevides dans un dernier tiers de XV faisaient les incursions pillardes d'abord sur les pays non musulmans, puis sont entrés dans la lutte avec certains régents musulmans. Mais le succès évident a obtenu seulement Ismail I : ayant gagné Tebriz, il a fait sa capitale et en 1501, il a accepté le titre le roi des rois de l'Iran. Pour le terme court, en se servant guerre civile parmi de différents dynastes, les kizylbachis à la tête avec Ismail I ont soumis tout l'Iran Occidental.

Deux États, les Cheibanides et les Sefevides se sont trouvés les voisins. Mais il n'y avait pas la paix entre eux. On donnait aux projets politiques la coloration religieuse: Cheibani-khan dans ses possessions luttait avec le chiïsme. Ismail et les kizylbachis étaient les chiïtes

¹ Ivanov P.P., 1954, p.42-43; Davidovich E.A., 1961a, p. 40-42.

militants.

Cheibani-khan avec la troupe a reculé à Merv ou, ayant envoyé les messagers après l'aide aux possessions des parents. Le schah Ismail a assiégé Merv, mais puis, ayant laissé le siège, imitait la dérogation. Cheibani - khan a fait cette fois l'erreur impardonnable pour le chef militaire expérimenté : il a sous-estimé l'adversaire : n'ayant pas attendu le renfort, il s'est jeté à la poursuite d'Ismail "reculant", et il était entouré et est tué dans la bataille. De son crâne encadré à l'or, Ismail a fait une tasse pour le vin.

Le chah Ismail I a dirigé contre les Cheibanides non seulement avec l'épée, mais aussi la diplomatie: il encourageait survivant à lutter par tous les moyens Timourides pour les possessions leurs grands-pères et leurs pères. Les membres influents des dynasties Cheibanides s'occupaient des questions de succession au trône, jugeaient et déguisaient et dans rien ne pouvaient pas atteindre la conformité d'idées, les Timourides ont pris Fergana, et Babour jusqu'à cela installé à Kaboul, a avancé vite à Koundouz et à Hissar. La bataille décisive près de Pouli Sangin («le pont en pierre») à Vakhch (là, où il y a maintenant la station hydro-électrique de Nourek) s'est achevée par la victoire Babour. Transoxiane central lui avait sans combat, car les sultans Cheibanides ont préféré laisser Samarkand, Boukhara, Karchi et d'autres villes.

La victoire facile a encouragé Babour et a fait par son insouciant. Selon les témoins des sources, lui ses proches et même les combattants simples se livraient aux festins et la gaieté. Cela demandait de grands moyens, et c'était égal pour Babour. Un des exemples de sa relation irréfléchie vers la position personnelle - ses manipulations avec des pièces battues : il a violé les normes de la circulation monétaire établie par le Cheibani-khan. De cela subissaient les pertes toutes les couches de la société intéressées par le commerce. Une nombreuse armée Babour mangeait exactement les provisions de la population, mais Babour appris par l'amère expérience du passé, ne se décidait pas de réduire l'armée. Le mécontentement spécial de la population provoquait la présence des détachements de kizylbachis, qui le chah Ismail I a envoyé en aide à Babour. Tout à fait ne plaisaient pas déjà les humeurs chiites de Babour et tous ceux qu'il les présentait.

Les larges couches de Boukhara et Samarkand ont rencontré avec plaisir l'arrivée de Babour au pouvoir et ses victoires. Mais n'a pas passé et un semestre, comme il a perdu ce large support et pouvait compter seulement sur la troupe de différents calibres. Mais ses soutiens unique n'a pas lui aidé. Au printemps de 1512 Oubejdallakh-sultan jeune et très énergique (le neveu du Cheibani-khan), n'ayant pas persuadé autre Cheibanides de commencer une nouvelle guerre à Transoxiane, il s'est approché avec une petite troupe à Boukhara. Et, à la surprise légale des contemporains, a remporté la victoire décisive sur la grande troupe de Babour¹.

Babour s'enfuyait à Hissar. La dernière tentative de reconquérir Transoxiane lui a fait par un automne de la même année, quand à lui est venue la troupe immense kizylbachis en aide. Même le passage simple d'une telle troupe sur le territoire de Transoxiane était à la façon du cataclysme. On avait ajouté à cela la destruction massive aux premiers succès, particulièrement à Karchi. Mais sous Gijdouvan, Cheibanides ont détruit entièrement les kizylbachis².

La répression féroce à la population de Karchi provoquait la désapprobation et l'indignation des historiens même les orientations sefevides. Ici se sont répandues encore les rumeurs que les kizylbachis vont entièrement exterminer la population à Samarkand. Tout

¹ Les sources Persan décrivent cette étape de la lutte entre Cheibanides et Babour un peu autrement, mais la préférence doit être rendue aux contemporains et les témoins oculaires (Semions A. A., 1954, p. 127-131).

² La description de ces événements dans de différentes sources se distingue par les détails (Semions A. A., 1954, p. 131-138; Boldyrev A. N., 1957, p. 115-121)

cela contribuait à l'union de la population locale autour de Cheibanides, la croissance vers eux des sympathies et une nouvelle onde de l'antipathie pour Babour.

L'Asie centrale dans la première moitié de XVI s.

Bientôt les Cheibanides ont reconquis toutes les régions de l'Asie centrale : Tachkent, Fergana, Hissar etc. Mais l'Asie centrale était ruinée. L'irruption des kizylbachis, les excès et les pillages des mogols, la destruction massive de la population se sont reflétés pernicieusement sur les vies du peuple et sur toute l'économie. L'hiver froid et neigeux de 1512/13 à ce fond s'est trouvé un nouveau désastre. Les prix des produits ont augmenté extraordinairement, dans nombre des places il y avait une famine terrible. Dans les sources on décrit particulièrement en détail la situation difficile dans les régions Hissar et de Samarkand.

Les mogols ont pillé et ont ruiné toute la région Hissar, ont enlevé à la population tous les blés et le bétail, a commencé la famine épouvantant, de la famine a péri beaucoup de peuple¹. La situation de peuple n'était pas mieux à Samarkand et aux alentours. Vassifi, le poète et le mémorialiste vivant à cette époque à Samarkand, décrit d'une façon imagée l'hiver froid et affamé 1512- 1513 : «Cette année la cherté et la famine à Samarkand ont atteint un tel degré que le peuple ne voyait pas de pain, excepté les galettes de la lune et le soleil sur la table du ciel, et les pauvres affamés pouvaient voir dans le rêve pendant la nuit cueillir les épis». Vassifi a écrit le poème remarquable accusateur "la Famine", dans laquelle avec profond sensation a décrit les souffrances et les désastres du peuple et avec l'indignation - l'affairisme et sans pities des riches. Il y a là aussi des lignes sur les riches;

Si un demande chez quelqu'un aux blés, moudront
Par les coups du poing à lui les dents tout à fait
Dans l'image des corbeau, avide indifférent, on est déduit le souverain Cheibenides:
Sur le vent, quand passe sur la steppe,
Transmettre de moi au corbeau salut et le cadeau
Et alors dis lui : «Pourquoi tu sèches de l'avidité
Ses pains ? Ils moisiront!
O, oiseau heureux, de ses pains
Quelques pains prête aux pauvres»²

La position dans d'autres régions de l'Asie centrale n'était pas bien, qui sont devenus aussi l'arène des guerres et les querelles, ont vu les changements multiples du pouvoir. Leurs villes des fois sont tombés sous les mains des envahisseurs et chaque fois sont capitulés par les gouverneurs couards.

La situation de l'économie monétaire était favorisée extraordinairement à la croissance de la cherté. Babour déjà dans les buts d'extraction des revenus a produit de grands changements d'intérêt. Les Cheibanides au lieu de liquider la conséquence des abus de Babour, continuaient sa pratique. Finalement les pièces en argents ont disparu du commerce, sur le marché marchaient presque en exclu les pièces de cuivre. Mais leur capacité d'achat est tombée rudement, les prix dans les pièces de cuivre tous grandissaient, les marchands prenaient le cuivre de moins en moins volontiers.

À la caractéristique de l'état économique de ce temps il est nécessaire de prendre en considération et ce que venant sur le territoire de l'Asie centrale les tribus nomade ouzbek occupaient les meilleurs du territoire de campement, ont serré les nomades locaux, et partiellement la population sédentaire. L'opinion exprime qu'à XVI s. en général des superficiesensemencées ont réduit³.

Chez Cheibanides il y avait une habitude, personne agé de la famille doit être le roi.

¹ Semenov A.A., 1954, p.139

² Boldirev A. N., 1957, p. 122, 298-299.

³ Abduraimov M.A., 1966, p.260.

C'est pourquoi après l'expulsion définitive en 1512 en Asie centrale à la tête de gouverneur le plus influent parmi les Cheibanides au lieu Oubajdoulla-khan est devenu Koutchkountchi-khan qui ne possédant pas ni l'autorité ni pouvoir et passait tout le temps pour faire des prières. Ensuite après lui son fils Abousaidkhan a pris le pouvoir et seulement après lui Oubejdallakhan est devenu le souverain (en 1533-1539)

Encore sous Cheibani-khan l'État était partagé en destins (apanage). Il y avait maintenant une fixation définitive des destins pour les membres de la dynastie. Les grands spécifiques possesseurs étaient indépendants dans les affaires intérieures, la possession est devenue à la fois héréditaire et seulement finalement une guerre civile n'importe quelles villes et les régions se trouvaient dans les nouvelles mains. Les plus grands destins étaient Boukhara, Samarkand, Tachkent, Balkh, Hissar et les autres. Sur de différents intervalles de temps les possesseurs spécifiques de chacun de ces destins devenaient les souverains, mais quand même le plus souvent par les souverains se proclamaient les possesseurs de Samarkand (dans la première moitié de XVI), et dès 1560 Boukhara définitivement est devenu la capitale de l'État de Cheibanides.

Premier trois quarts du siècle l'État Cheibanides était typiquement spécifique, (le titre portant du khan et khakan) le souverain était seulement un de spécifique possesseur, et en outre pas toujours le plus influent et fort. Les prérogatives extérieures du pouvoir lui appartenaient seulement: honorable titulaire, khutba (la déclaration de son nom pendant les prières de vendredi) et battre des pièces en argent sous son nom¹. Jusqu'à 40 ans de XVI s. ces règles étaient respectées, plus tard certain possesseur spécifique même les pièces cisaient parfois du nom personnel, comme non seulement en réalité, mais même et les souverains formellement tout à fait indépendants.

Au premier trois souverains (Koutchkountchi-khan, son fils Abou Said-khan et Oubejdallakh-khan) la position intérieure de l'État était assez stable, existaient les conditions définies pour la restitution et la normalisation de l'économie. Les souverains et les possesseurs spécifiques même prenaient certaines mesures actives pour la normalisation de ces terrains de la vie économique, à qui on liait les intérêts de la classe du seigneur féodal, et leurs personnels. Dans ce plan est particulièrement indicative la réforme monétaire passée au conseil d'administration du Koutchkountchi-khan. Comme s'enregistrait déjà, la circulation monétaire à la suite de ruineux pour l'économie du pays des guerres et les manipulations de Babour et Cheibanides avec monétaire ciseles éprouvait l'état de crise. Cela se reflétait difficilement sur le commerce blessait en général les intérêts de la classe du seigneur féodal, a réduisait en fin de compte les revenus eux-mêmes Cheibanides du commerce et la circulation monétaire. La nécessité de la réforme s'est préparée, mais la passer il se trouva très difficilement dans les conditions de l'installation spécifique de l'État et une grande indépendance des possesseurs spécifique. A résulté ainsi que le chef de l'État le Koutchkountchi-khan à Samarkand et l'Oubejdallakh-khan dans le destin (apanage) à Boukhara d'abord suivaient la politique indépendante monétaire. Il fallait plus de décennie, pour régler la circulation monétaire à l'échelle national².

Une marque importante de la période examinée était les marches Cheibanides à Khorossan³. L'initiateur de ces marches était Oubajdallakh-khan, comme d'autres Cheibanides, il avait une idée de la restitution de l'État Cheibanides. En outre Cheibanides trouvaient que notamment ils sont les héritiers légitimes de Timourides⁴.

¹ Aux yeux des contemporains khutba et des pièces ciselés étaient de tellement importants signes des pouvoirs suprême, que dans les sources écrites, quand il s'agit de la déclaration du souverain, ces moments sont soulignés absolument.

² Davidovich E.A., 1951a, p. 106-120

³ Voit en détail; Davidovich E. A., 1953a, p.97-106.

⁴ Mikhlikho- Maklay N.D., 1952, p.11 etc.

Pendant ces marches, les Cheibanides tâchaient de prendre les plus grandes villes, en premier lieu, ils étaient attirés par Gerat. Vraiment, trois fois ils prenaient Gerat, mais pour un temps court. En 1532 Cheibanides ont assiégé, mais n'ont pas pris Gerat, par contre ont pris toutes les plus grandes villes y compris Astrabad. La dernière marche organisée Oubejdallakh - khan, se rapporte vers 1535-1537. Après le siège de cinq mois l'Oubejdallakh-khan a pris Gerat et possédait plus d'année. Pour fixer cette victoire, il allait livrer la bataille décisive le souverain Sefevides, mais les sultans Cheibanides, comme cela arrivait plus d'une fois, se sont opposés et ont préféré reculer aux possessions radicales. Même le pouvoir du souverain si autoritaire, comme l'Oubejdallakh-khan (et il était à cette époque le chef de l'État), n'était pas suffisant pour prendre les décisions indépendantes.

Les marches Khorassans de Cheibanides n'étaient pas d'orifice simplement pillardes, mais naturellement, ils enrichissaient les participants. En outre est marqué comment correctement¹, objectivement ils freinaient le développement une guerre civile parmi Cheibanides. À toute l'autocratie et l'indépendance les possesseurs spécifique le territoire de l'État Cheibanides à cette période n'est pas devenu encore l'arène des guerres intestines constantes. Certes, la progression multiple de la troupe en direction de Khorassan, la préparation et l'équipement de ces marches étaient la charge supplémentaire pour la population de l'Asie centrale, mais quand même la situation à cette période était plus tranquille et la condition pour la gestion normale plus solide, que par la suite.

Les querelles féodales. Abdoullah II et « ramassage des apanages spécifiques »

Dès 40 ans de XVI s. les querelles féodales et les guerres sont devenues le fait ordinaire. Les grands possesseurs des apanages faisaient la guerre entre eux-mêmes, leur adhéraient les plus menus possesseurs: uns pour garder leurs apanages, les autres pour la réception des nouveaux.

Il n'y a pas de besoin décrire ces guerres innombrables féodales, les groupements et les regroupements des sultans². Nous marquerons seulement le suivant :

Les sultans Cheibanides ne pouvaient pas se mettre d'accord souvent même sur les questions de la succession au trône, et le chef de l'État comme ordinaire le seigneur spécifique participait aux guerres féodales. Les cas, quand certains sultans non seulement ne reconnaissaient pas le chef de l'État, non seulement faisaient la guerre avec celui-ci et ses adeptes, mais même s'approprièrent à lui-même les régales suprêmes : à khutbe proclamaient son nom et frappaient en son nom les pièces. Parfois, arrivait quand de différents groupements proclamaient de différents souverains, et dans le pays comme ça surgissait la dualité du pouvoir. Un des épisodes semblables est lié au nom Timour-Ahmad, le gouverneur d'Hissar. Comme s'enregistrait déjà, Hissar était un des plus grandes possessions spécifiques dans l'État de Cheibanides. À l'époque où le chef de l'État était gouverneur de Tachkent Navrouz-Akhmad-khan (Baraque-khan), les guerres intestines se sont allumées avec la force spéciale, et en outre le chef de l'État jouait le rôle pas du tout non du pacificateur, et au contraire, le rôle de l'initiateur. Il est important de souligner dans cette connexion que se sont dessinés tout à fait nettement deux groupements principaux des sultans: la famille de Tachkent spécifique possesseur à la tête avec Khakane et le groupement présidé par un jeune Abdallakh-sultan. Dans de nombreuses batailles et assiéges Navrouz-Akhmad-khan de Tachkent a pressé fortement Abdallakh et même a pris le destin (apanage) de son père, une grande région de Minankal (entre Boukhara et Samarkand) avec le centre Kermine³.

Après la mort du Navrouz-Akhmad-khan le chef de l'État, selon les sources écrites, proclamait Pirmoukhammad-khan, possesseur de Balkh et l'oncle de Abdallakh-sultan. Mais

¹ ИТН, 11, 1, 1965 p. 372

² voir en détail: Velyaminov-Zernov V.V., 1859; Viyatkin V.L., 1927

³ Velyaminov-Zernov V.V., 1859, 379-386

les données numismatiques apportent des correctifs curieux à la caractéristique de la situation politique de ce temps¹. Il se trouve, déjà deux groupements auparavant formés les plus hostiles ont proclamé deux différents khakane possesseurs spécifiques de la famille de Tachkent a annoncé par le chef de l'État Timour-Ahmad, possesseur de Hissar, et les pièces frappées notamment en son nom; le groupement de Abdallakh-sultan a reconnu pour le chef de l'État le membre de sa famille, son oncle Pir-moukhammad. Et ce groupement a pris finalement le pouvoir.

En fait, c'était la première grande victoire politique d'Abdallakh-sultan. C'était suivi par une série d'autres succès militaires et politiques. D'abord Abdallakh a rendu son apanage patrimonial - Miankal, puis a expulsé les fils du Navrouz Akhmad-khan de Samarkand, et en 1557 a pris Boukhara. Bientôt, s'étant servi des querelles à Balkhe (le fils de Pirmoukhammad - khan, en l'absence de son père, a pris la ville), Abdallakh a appelé son père de Keramine à Boukhara et en 1560 a proclamé son père le chef de l'État², bien que son oncle, Pirmoukhammad-khan, était vivant, a rendu Balkh et jusqu'à la mort devait rester Khakane. Mais il était vieux, accablé des désarroi familiaux et n'a pas tenté de rendre le trône si illégalement enlevé à lui. Iskandar, le père d'Abdallakh, était purement prête-nom. En réalité Abdallakh est devenu le chef d'État et ses seuls adversaires sérieux politiques - c'était la famille possesseur spécifique de Tachkent.

Abdallakh indépendance de qui personne et rien ne limitait maintenant, avec l'énergie surprenante, l'orientation vers un but précis et la cruauté irréconciliable a procédé vers ultérieur "au ramassage des apanages». En 1573 il a pris Balkh, et en 1574 Hissar, en 1578 Samarkand, et en 1582, enfin, Tachkent. En 1583, après la mort de son père, Abdallakh était proclamé le souverain à la violation de la règle susmentionnée, puisqu'il n'était pas du tout l'aîné dans la génération. Maintenant dans ses mains se sont liés les droits réels et formels du souverain. Il était le seul personne parmi des khakane Cheibanides, qui dans la lutte avec l'autocratie spécifique souverain s'est trouvée fructueuse et réussit à créer jusqu'à un certain point État centralisé.

Mais Abdallakh-khan II rêvait beaucoup : il voulait rendre Cheibanides toutes les possessions, qu'autrefois a gagné Cheibani-khan, le fondateur de la dynastie. Et à la différence des prédécesseurs malchanceux, il à un fort degré, a obtenu cela: une des raisons de ses succès était, certes, son savoir-faire de concentrer par-devers soi un grand pouvoir, il ne dépendait pas des caprices et les décisions des autres membres de la dynastie.

En 1584, Abdallakh-khan II a gagné Badakhchan, et 1588 Gerat, et puis et les plusieurs autres villes de Khorassan. La conquête de Khorasm a demandé plus de forces et de temps; il fallait trois marches pour plus ou moins solidement fixer là son pouvoir en 1595.

La cessation des guerres intestines et la centralisation du pouvoir créaient certaines conditions favorables à la normalisation de la vie économique. Abdallakh-khan II évidemment, était l'homme d'État. Dans les légendes nationales on lie à son nom les constructions innombrables et la construction: ici les travaux d'irrigation, et la construction des chemins, les sardabs (satrapes)-réservoir d'eau, les ponts, les caravans sérails, les passages commerciaux. Dans ces légendes il y a de vérité.

Dans les sources on remarque quelques travaux d'irrigation d'après son ordre. Tels que le barrage de Nurato pour collecter les coulées de boue, les travaux de correction des canaux

¹ Davidovitch E.A., 1952, p.27-36.

² Un tel ordre de la succession au trône est exposé par le contemporain des événements, Khafiz-n Tanychem, à lui «à Abdall ah-name». B. V.Vel'yaminov-Zernov (1859, p. 392-395) a marqué justement que la version de l'historien plus tardif, Yusuf Mounchn est tout à fait déformée et confus. Avec l'appui de V.V.Vel'yaminova-Zernova il faut ajouter qu'un grand document numismatique accumulé pour ppo - le siècle allant (le dernier bulletin voir : Lowick N. M 1966). Confirme entièrement la version notamment Khafie-et Tanycha, en concrétisant seulement et en détaillant ses certaines données.

dans la région de Sauran, un réservoir près de la rivière Kuchk, un pont sur le Zeravchan près de Gijdouvan, apparemment qui a également servi à lever de l'eau et à la diviser en canaux¹.

Mais il y a particulièrement beaucoup d'attention Abdallah-khan II donnait aux questions extérieures et le commerce intérieur. Cela confirme l'aménagement des chemins, et en général l'amélioration des conditions du commerce pour les chemins de caravane. C'est très indicative sous ce rapport sa réforme monétaire, sa destination et les résultats objectifs².

Presque cinquante ans des guerres continues féodales sur le territoire de l'Asie centrale réunissaient les conditions très défavorables pour le commerce et la circulation monétaire. Autocratique et indépendants les souverains spécifiques et en ce qui concerne l'affaire d'intérêt tentaient de suivre la politique indépendante pour que de cet article du revenu tirer maximum profit. Ils ont détruit toutes les normes de relation nationale. Il faut prendre en considération de plus tout en voie de développement dans le pays le manque de métal conditionné par l'absence considérable intérieure minière et l'arrivée du dehors. Dans ces conditions l'exploitation impudente des possesseurs spécifiques et ciselés l'argent, notamment les pièces en argent ont amené à leur réduction graduelle de l'échange commercial. Les pièces en argent disparaissaient par deux façons: une partie était cachée «pour les jours sans», l'autre avec le profit est sortie à l'étranger. Le reflux de la partie de l'argent à la condition de son manque total a amené au changement du rapport de marché des métaux en argent et de cuivre et vers la divergence rude des cours de marché et officiellement d'État sur les pièces en argent.

La crise de la circulation monétaire était aiguë tellement et demandait d'intervention. La réforme monétaire Abdallah -khan II éliminait cette situation. Dans les sources écrites il n'y a pas de renseignements directs sur ses absents. Seulement dans l'œuvre de Hafizi Tanych «Abdallah-noma» - "les lettres de Abdoullakh" on disait que Abdallah-khan II suivait soigneusement pour que les pièces d'or de l'Hôtel des Monnaies ne gâtent pas par le supplément des métaux non précieux. En effet, Abdallah-khan II a réglé battre des pièces de bon aloi d'or. Mais la partie principale de sa réforme a eu rapport à battre les pièces et la circulation de l'argent. La condition de sa réforme était la centralisation de l'État. Cela a donné la possibilité de fermer plusieurs Hôtels des Monnaies privés. Les pièces identiques sont produites particulièrement par Boukhara, tournait égal selon tout l'État, pour eux il n'y avait pas déjà «barrières spécifiques». Les cours de marché et officiels des pièces en argent étaient amenés à la conformité. Cela a arrêté à la fois la disparition de l'argent. La réforme réunissait avec succès les intérêts du commerce et le trésor. Après cela les revenus de battre des pièces entraient maintenant particulièrement au trésor d'Abdallah-khan II.

LES RELATIONS SOCIO-ÉCONOMIQUES

la propriété foncière et l'exploitation du sol

À XVI s. la terre à titre de la propriété, comme plus tôt, se divisait en 5 catégories. La conquête Cheibanides dans cet aspect n'a pas amené à aucuns changements importants. Cependant certains nouveaux phénomènes et les tendances doivent être marqués. Toujours le plus vaste il y avait une catégorie des terres d'État et elle faisait la réserve principale, mais non le fonds de cadeau, c.à.d. la propriété foncière conventionnelle féodale. La nouvelle était comme ça qu'on redistribuait naturellement des terres d'État. À XVI s. un nouveau groupe de la classe du seigneur féodal est devenu essentiel possesseur des terres d'État à la base cadeau (subvention); de nombreux membres de la dynastie et le groupe dirigeant des tribus nomades ouzbekes qui sont venus avec Cheibanides.

L'État de Cheibanide, comme s'enregistrait déjà, avait l'installation spécifique. La raison économique de celui-ci "apanages ou bien milki" consistait en ce que le possesseur spécifique

¹ Bartold V.V., 1965a, p.153,200,226; Tchekhovitch O.D., 1954a,p.106

² Davidovitch E.A., 1951a, p. 120-141.

recevait le droit de recueillir tout ou, la partie (on sait les deux variantes) de la rente-impôt féodale des terres d'État d'apanage au profit. Tel grand cadeau des apanages entiers à XVI s. étaient désignés d'habitude par le terme *surgal*¹. Les possesseurs spécifiques, en outre possédaient une série des immunités, y compris le droit d'ordonner tout à fait indépendamment par la rente-impôt venue par lui. C'est apparue ainsi la position, quand les possesseurs spécifiques distribuaient à son tour la partie des terres d'État de ses apanages aux seigneur féodaux plus menus laïques et spirituels et aux représentants de l'état militaire. C'est apparu les degrés, la hiérarchie subvention foncier. Les faits de telle sorte sont concrètement fixés pour XVI s. par les documents juridiques².

Ces plus petits cadeaux, partant du pouvoir central ou de possesseurs spécifiques, aussi étaient désignés parfois par le terme *surgal*, parfois se joignaient d'autres termes. Cadeau pour le service militaire à XVI s. étaient désignés le plus souvent par le terme "*tanho*" et ou bien *ictus*³.

Une autre catégorie des terres à titre de la propriété - les apanages féodal (c.a.d. les terres, de qui la partie de la rente entrait au profit de l'État, et une autre partie au profit du particulier - le seigneur féodal) étaient assez vaste. Ici on voit trois tendances. Premièrement, les membres de la dynastie Cheibanides et le groupe dirigeant des tribus ouzbekes nomades font tous les efforts vers l'acquisition des terres apanages. Une grande quantité des terres apanage a reçu aux conquérants par voie de leur confiscation chez Timouride, chez la noblesse et le fonctionnaire timourides (n'ayant pas le temps de passer sur la partie Cheibanides) et même dans les cas particuliers chez la clergé. Par la suite, selon les documents juridiques de XVI s., les membres de la dynastie et le groupe dirigeant des tribus ouzbekes achetaient d'une manière très intense des terres apanages dans le terrain de village, ainsi que dans la ville⁴.

La deuxième tendance, témoignent aussi les documents juridiques, cette "désintégration" des terres apanages, leur division entre l'État et le seigneur féodal en proportion des parts de la rente. Par exemple, si la part de l'État dans la rente des apanages faisait les terres $\frac{2}{3}$ de cette rente, et la part du seigneur féodal $\frac{1}{3}$ les rentes, et après le partage, $\frac{3}{2}$ la terre se transformaient d'apanage à d'État, et les terres se transformait des apanages *mil'k khourri khalice* (c.a.d. de propriété privée)⁵. À tels paratage diminuait le fonds des terres apanages. Il est nécessaire de marquer une autre source de la réduction de ce fonds - les dons dans les terres apanages et *wakfes* (voir plus bas).

Et, enfin, selon les documents de XVI s. et le temps ultérieur, toutes des terres apanages d'État commencent à utiliser plus largement comme le fonds pour subvention de féodaux⁶. Dans ce cas l'État octroyait la part de la rente avec des terres apanages. De telle sorte subvention il ne faut pas confondre avec «blanchissement» des terres apanages, quand l'État libérait *milkdor* (le propriétaire des terres) de l'impôt-rente, de sorte qu'il prenait toute la rente à lui-même. En utilisant les terres apanages (à la façon d'État) pour subvention, l'État de la part de la rente avec des terres apanages pouvait octroyer non *milkdor*, et tout à fait à une autre personne. Dans ce cas la partie de la rente (à la base de la propriété), a recevait une personne un autre partie une autre personne (à la base subvention).

Le poids spécifique des terres des catégories *milks khourr x-khalice* à XVI s. n'était pas grand, mais se complétait. Les documents juridiques fixent pour ce temps deux voies de

¹ Ivanov P.P., 1954, p. 26.

² Nabiev R.N., 1959, p.26-28

³ Ivanov P.P., 1954, p.26-27. Il faut marquer que toute la terminologie liée avec le don au XVI s., n'est pas étudiée suffisamment

⁴ Ivanov P.P., 1954, p.24-25.

⁵ Davidovitch E. A., 1961 a, crp, 28-32.

⁶ Au même endroit, p. 29-30.

l'augmentation de la quantité de ceux-ci entièrement propriété privée des terres: le partage entre l'État et le seigneur féodal des terres apanages (voir plus haut), l'achat des terres d'État par le seigneur féodal. Il est curieux que l'achat des terres d'État prenait une forme comme leur transformation en terres *milk* avec le partage ultérieur des derniers ainsi qu'est décrit en haut.

Le fonds des terres *wakfe* en XVI s. a augmenté absolument comme pour le compte des terres apanages, ainsi dans un certain degré et aux frais des terres *mil'k khourr khalice*. Dans ce cas persuade un grand nombre des institutions agréables à Dieu (les mosquées, les mausolées, les médersas, les auberges), construit à XVI s. et de tous les cas assurés *wakfe* par le bien, parmi qui était occupée la place solide des terres. Il avait le nombre considérable *wakf-name* à XVI s., de qui on voit aussi que, la garantie principale, de différentes personnes par la suite produisaient au profit même les constructions et les dons supplémentaires.

L'État dans certains cas recevait de terres *wakfe* la part de la rente, parfois elle ne recevait pas. Mais *khakanes* "blanchissaient" souvent les terres *wakfes*. Dans ce plan XVI s. se distinguait peu du temps précédent. Le curieusement est autre chose. Les terres *wakfes*, comme on le sait, n'étaient pas possibles de l'aliénation et étaient en général inviolables. Cependant à certains chartres *wakfes* se glissaient l'inquiétude faisant allusion à ce qu'un grand seigneur féodal tentait d'attenter sur les revenus et le bien *wakfes*. Dans ce plan sont particulièrement éloquents *wakf-name* au profit des médersas de Samarkand du Cheibani-khan. Parmi les conditions *wakfeurs* il y a tels : «... Il ne faut pas rendre à la location (ceux-ci du bien *wakfe*) à personne, de quelle partie sont le danger de la conquête de ceux-ci (les biens), remis à la location, quelque peu : aux tyrans, les gens hostiles et faisant peur au sultan...»; «... ces biens *wakfes* ne pas rendre le bien en aucune manière à la location aux personnes et les gens riches, des mains de qui est embarrassant ou il sera impossible de tirer le loyer»¹.

Les terres *wakfes* et les autres biens *wakfe* ordonnait d'habitude *montavalli*, et de donation se trouvait *près* d'un des descendants de la personne qui ont offert la terre. Le bien *wakfe* était pour la clergé un des moyens de l'exploitation impitoyable des couches de travail de la population des pays et si non par le seul, par un très important moyen de l'enrichissement personnel.

Les plus grands managers des terres *wakfes*, les titulaires des diplômes *wakfes* étaient les cheiks et les *ichans* de deux plus influents en Asie centrale soufisme-derviches des fraternités - «*coubraviya*» et «*naqchbandiya*» (autrement «*Khodjagon*»). Les cheiks derviches ont concentré sous ses mains les richesses immenses. Tels, exemple, les cheiks connus de *Djouybares*².

Le contemporain Abdullakhan II Khodja Islam Djouybari possédait un grand troupeau de moutons, de chevaux, de chameaux et beaucoup de terres cultivées. Khodja Islame s'intéressait à la chasse, avait beaucoup de chiens et beaucoup de fouconniers. Les croyants voulaient lui rencontrer, mais ils se lamentaient que « Le vieux saint » parlait beaucoup avec les oiseaux et les chiens que les gens. 300 esclaves étaient au service dans sa cour, et il avait un bureau spécial pour faire ses comptes de ses économies. Khodja Islam était occupé de commerce et ses caravanes allaient jusqu'à Moscou. Tous les gouverneurs couronnements et sans couronnements laïques et clergés pillaient les peuples sans pitié.

Dans les documents juridiques, parfois une autre catégorie de terres est mentionnée c'est à dire les petites parcelles de terres apanages appartenant au producteur direct³. Nous

¹ Mukminova R.G., 1966, p.293

² Viyatkin V.L., 1927 p.3 et la suite, Ivanov P.P., 1954 p.48 et la suite. Sur la lutte entre les cheikh «*kubraviya*» et «*naqchbandiya*», qui s'occupe des intérêts matériels et la tentative de trouver l'influence politique et aussi sur les méthodes stupéfiantes de peuple voir : Semyonov A.A., 1040 et 1941.

³ Ivanov P.P., 1954, p.31-32.41.

n'avons pas de données directes sur le nombre de ces paysans apanages. Mais des observations indirectes montrent que le fonds de ces terres on voit que s' est reduit à XVI dans les derniers moments. Les paysans ont vendu leurs terres aux riches seigneurs féodaux. On voit que cela n'a pas été fait volontairement, mais c'était par pression directe ou par coercition économique. Les hypothèques et l'usure ont joué un grand rôle ici.

Les paysans de Milkdar (propriété des terres) par rapport aux autres producteurs directs se trouvaient dans une position relativement privilégiée, puisque formellement la taxe sur les loyers qu'ils payaient à l'Etat était inférieure à ce que les autres paysans donnaient à l'Etat et aux seigneurs féodaux. Mais la petite taille des parcelles, la croissance de la famille conduisait inévitablement à cela que ces paysans tombèrent aussi dans la servitude des seigneurs et des usuriers féodaux.

Il y avait des paysans a bail dans une mauvaise situation. Au XVIe siècle, comme à l'époque précédente, les seigneurs féodaux ne dirigeaient pas une grande économie foncière et la principale unité économique était l'économie paysanne. Par conséquent, des terres de toutes catégories étaient louées aux paysans. Les paysans locataires n'étaient pas les mêmes dans leur situation. Documents juridiques du XVIe siècle montrent que les seigneurs féodaux agissent souvent comme locataires du wakfe et des terres domaniales. Dans ce cas, les paysans se sont avérés être des sous-locataires, et les conditions du bail étaient les plus difficiles, car le locataire féodal prenait aux sous-locataires paysans beaucoup plus que le montant habituel du loyer.¹ La situation des paysannes à bail et sous-locataires a aggravé qu'un délai de bail était petit. Les chartes wakfes, par exemple, stipulent souvent que le terrain ne doit pas être loué pendant plus de trois ans.

En Asie centrale du XVIe siècle existaient encore le régime foncier communal et de fortes survivances communales.² La position du paysan communal différait peu économiquement de celle du fermier paysan. Mais il avait un avantage incontestable: il travaillait la terre «indéfiniment», jouissait d'une sorte de droit «Bail éternel». C'est une incrédulité de penser que les paysans communaux ne se sont assis que sur des terres domaniales. Les terres communales «sont passées» de propriétaire à propriétaire, qu'elles peuvent être milk ou wakfe, etc. mais le paysan n'a pas perdu son droit à «bail perpétuel». Et il est extrêmement important que lors de l'achat et de la vente de terres communales, elles ne soient pas divisées en parties. En substance, ce n'était pas l'achat et la vente de la terre, mais le droit de louer aux paysans-communes. C'était fixé des cas, quand le terrain communal était entre les mains de plusieurs copropriétaires, mais que le terrain n'était pas partagé entre ces copropriétaires, ils ne partageaient que la rente³.

Nous ne disposons pas de données suffisantes pour juger si cela a changé sous Cheibanide la forme d'exploitation par rapport à XV siècle. Il a été prouvé de manière convaincante que le montant fixé de la partie principale de la rente foncière au XVIe siècle était, en règle générale, une récolte de 30 pourcent de terres arables (mais parfois il atteignait 40%) et était collecté en nature⁴. En outre, il y avait de nombreux autres impôts et taxes qui étaient collectées en argent ou en nature, et leur grandeur (chiffre) absolue n'est pas connue avec certitude, dans la plupart des cas, elles dépendaient de l'arbitraire de l'administration centrale et locale. La rente de jardins et de vignoble, comme une regle percevoyait l'argents. Comme d'habitude il avait un système de la forme de rente.

La preuve la plus directe et incontestable du sort des paysans les faits rapportés par diverses sources lorsque les paysans ont quitté la terre, leurs maisons et se sont enfuis⁵. Ce

¹ La même oeuvre, p.33-34.

² Ivanov P.P., 1958, p.62.

³ Davidovich E.A., 1961a, p.36-38

⁴ La meme oeuvre,p.30-32.

⁵ Nabiev R.N., 1964, p.95-96: Mukminova R.G., 1966, p.52, 55-56.

phénomène, semble-t-il, atteint des proportions telles que l'administration a pris des mesures actives, jusqu'à l'attachement des paysans à la terre. Dans ce plan, particulièrement sont intéressants les documents de Fergana: ils parlent du retour des paysans en fuite.

Dans les villes d'Asie centrale, il y avait les mêmes catégories de propriété foncière qu'à la campagne. Selon les documents juridiques de cette époque, un phénomène caractéristique tant pour la ville que pour le village était le processus intensif de concentration de la propriété foncière entre les mains des membres de la dynastie, grands seigneurs féodaux laïques et spirituels. Ici et là, c'était dû à la ruine de petits propriétaires terriens. Dans les villes, un autre processus, s'est développé en parallèle, la concentration entre les mains des seigneurs féodaux des boutiques d'artisanat, des ateliers, les bâtiments résidentiels. Les artisans se sont transformés en locataires non seulement de terrains, mais aussi de bâtiments, de leur travail et souvent de leur lieu de vie. Cela a augmenté le taux d'exploitation du producteur direct dans la ville. De plus, il y avait des taxes typiques dans la ville. Voici ce que Jenkinson écrit à ce sujet: «Le roi de Boukhara prend le dixième argent de tous les articles vendus à la fois par les artisans, de sorte que la charge fiscale dans la ville a été multipliée par le fait qu'en plus des impôts fixes, les propriétaires des villes ont arbitrairement imposé des impôts directs supplémentaires aux citoyens¹, ainsi que les impôts indirects largement utilisés sur les vergers et les vignobles, en règle générale, ils recueillaient les preuves les plus incontestables de paysans lourds et abandonnés².

Artisanat (Spécialité), commerce intérieur et circulation monétaire

Dans la littérature a été exprimées, deux évaluations diamétralement opposées de l'état de la production artisanale en Asie centrale au XVI^e siècle. Certains auteurs pensent que les spécialités (profession) est tombé en décomposition après la conquête des Cheibanides, tandis que d'autres, au contraire, voient des caractéristiques de plus en plus florissantes. Selon nous, les deux opinions ne sont pas vraies.

Dans le développement de la production artisanale, dans le commerce monétaire intérieur au XVI^e siècle il y a eu certains changements et déplacements. Mais cela a affecté le moins à l'aspect technique de la production des produits de base. Spécialisation de l'artisanat au XVI^e siècle était aussi étroite qu'au XV^e siècle. Pour la caractéristique de cette spécialisation au XVI^e siècle nous avons encore plus de matériaux que pour la fois précédente, car un très grand nombre de documents juridiques ont survécu, c'est à dire les actes d'achat et de vente, lettres wakfes, etc., dans lesquels sont mentionnés une variété de magasins et d'ateliers. Chaque type de produits finis et même de produits semi-finis a été fabriqué par des artisans individuels. La productivité du travail dans l'artisanat était alors au plus haut niveau possible sous le féodalisme³.

On ne peut pas dire qu'il y ait eu des changements significatifs dans la qualité des produits. Si, par exemple, la qualité des céramiques cérémonielles coûteuses ou la qualité de certains types de produits de l'artisanat appliqué se détériorait quelque peu, alors le papier de Samarkand⁴ et de nombreuses autres œuvres d'artisanat d'Asie centrale étaient toujours célèbres et exportés. Ainsi, en termes de niveau technique dans son ensemble pour le XVI^e siècle aucun changement significatif ne s'est produit, dans cet aspect on peut parler de continuité complète.

Cependant, de nouvelles tendances sont apparues par rapport à la seconde moitié du XV^e siècle: une certaine réduction du volume de la production des marchandises et du commerce monétaire, tant dans le domaine du petit commerce de détail que dans celui du

¹ Djekinson, 1937, p.183.

² Chichkin V. A., 1947, pages 25 - 26; Davidovich E.A., 1961a, p. 40-44.

³ Belenitski A.M.,1940: Belenitski A.M., 1949; ITN II, I, p. 401-402.

⁴ Mukminova R.G., 1966, p.31-32

commerce plus large. Ces tendances ne sont pas apparues immédiatement, mais déjà au deuxième trimestre et au milieu du XVI^e siècle cela est devenu perceptible».¹ Les mesures des autorités de l'État, qui tentaient de temps en temps de créer des conditions plus favorables au commerce monétaire (c'est à dire les réformes de Cheibanikhan, Kuchkunchikhan et Abdallahkhan II), ont sans aucun doute ralenti le développement de ces tendances, mais on ne pouvait pas supprimer. L'étude des raisons de la baisse graduelle mais régulière de la production de matières premières et du commerce monétaire au XVI^e siècle et plus intense aux XVII^e-XVIII^e siècles est d'un grand intérêt. Ce problème n'est bien étudié par les historiens.

Nous nous arrêtons aux quelques raisons qui auraient dû influencer sur l'état de l'artisanat et du commerce monétaire de XVI^e siècle. Ici a joué un rôle défini l'évolution du commerce extérieur: une route commerciale de transit, reliant l'Orient à l'Occident, a traversé l'Asie centrale pendant de nombreux siècles, mais au XVI^e siècle, après de grandes découvertes géographiques, cette route a perdu de son importance. Asie centrale a été isolée des principaux flux de marchandises, et cela ne pouvait qu'affecter sa production nationale de marchandises dans le sens de la réduction du volume de production d'un certain nombre d'artisanat: ceux qui versaient leurs marchandises dans le commerce international, et ceux qui servaient les visiteurs et les caravanes de passage.

Bien sûr, ces pertes ont été dans une certaine mesure compensées par ceux qui gagnaient en force au XVI^e siècle aux relations commerciales de l'Asie centrale avec la Russie. Cependant, l'assortiment de produits, de plus en plus exportés d'Asie centrale vers la Russie (voir ci-dessous), n'a stimulé qu'un certain petit groupe d'artisanat.

Un moment très significatif est l'état de l'économie monétaire au XVI^e siècle, l'influence de la structure spécifique de l'État Cheibanide sur l'organisation de la frappe des monnaies et de la circulation des pièces. Pour la fin du XV^e siècle et la première décennie du XVI^e siècle est caractéristique la production naturelle et la qualité des produits. Les dirigeants des villes et des régions qui changeaient rapidement ont essayé de diverses manières de tirer davantage de revenus du commerce des pièces. Pendant cette période, ils ont particulièrement saccagé avec le monnayage et la circulation des pièces de monnaie en cuivre, et ce sont les pièces de cuivre qui ont servi le petit commerce en détail, dans lequel les deux artisans, qui ne fabriquaient pas des articles de luxe, mais des marchandises pour un citoyen ordinaire, et eux-mêmes étaient également intéressés les citadins et les paysans qui venaient dans leurs magasins pour des produits de première nécessité. Pour le commerce plus large, dans lequel diverses couches des classes dirigeantes étaient principalement intéressées, de temps en temps une situation très défavorable se créait également, qui à son tour frappait indirectement l'artisanat dans son ensemble.

Deux réformes monétaires menées au cours du premier quart du XVI^e siècle et conçues pour créer des conditions plus favorables au commerce monétaire, le meilleur de tous indique que ces conditions, en règle générale, n'existaient pas. Il est très significatif que la seconde de ces deux réformes, due à l'autocratie des propriétaires d'apanages, n'ait pas été immédiatement mise en œuvre; il a fallu plus d'une décennie et demie pour liquider la crise et établir une circulation monétaire à l'échelle nationale.

Par la suite, l'indépendance des détenteurs spécifiques a posé de plus en plus d'obstacles à une circulation égale des pièces à l'échelle nationale.

Après la réforme de Kuchkunchikhan, achevée en 1525, une situation s'est renforcée dans laquelle les revenus des grands propriétaires d'apanages provenant du monnayage, par exemple des pièces d'argent, se composaient de deux types de reçus: le paiement rationné des propriétaires de métaux et les revenus de machinations non déguisées avec le cours pour

¹ Davidovitch E.A., 1956, p. 90-91

l'argent. La signification de ce dernier était que les pièces en argent de même poids et de même aloi étaient divisées en deux groupes: un groupe de «vieilles» pièces et un groupe de «nouvelles» pièces avec un taux différent (selon le pouvoir d'achat, 10«anciens» tengas étaient égaux à 9 «nouveaux» tengas). Périodiquement et arbitrairement, ne comptant que sur le despotisme du pouvoir étatique, les «nouvelles» pièces ont été déclarées «anciennes», rapportant au trésor 10% des revenus, et les propriétaires des pièces ont immédiatement perdu 10%. Jenkinson a visité Boukhara en 1558-1559, a caractérisé de manière très convaincante l'exploitation effrénée des insignes de monnaie et ses conséquences pour le commerce: «Le roi augmente et abaisse le prix de l'argent à son profit chaque mois, et parfois même deux fois par mois: il ne se plaint pas de l'oppression du peuple, car il ne s'attend pas à régner plus de deux ou trois ans, lorsqu'il sera tué ou chassé. Et tout cela ruine grandement le pays et les marchands. »

À cela, il convient d'ajouter qu'à mesure que la fragmentation féodale augmentait, les propriétaires spécifiques entravaient de plus en plus la circulation des pièces nationale. Dans un effort pour extraire plus de revenus, ils ont entravé la circulation des pièces de monnaie non résidentes dans leurs domaines.

Ce n'est pas par hasard que dans le troisième quart du XVI^e siècle l'Asie centrale a connu une autre crise monétaire très grave.

Le troisième point important est la situation générale du pays, son impact direct sur l'économie. De nombreuses campagnes et raids sur Khorassan ont enrichi les dirigeants cheibanides et en partie leur armée, mais la préparation et l'équipement de ces marches coûtait très cher à la population. Près d'un demi-siècle de conflit féodal continu a été particulièrement ruineux: la guerre entre les sultans cheibanides le passage des villes et des apanages de main en main s'accompagnait du piétinement des récoltes, du vol de biens des villes et de l'augmentation des extorsions. Ainsi, la situation, la nouveauté de cette époque n'a pas non plus contribué à l'essor et à la vente de toute autre stabilisation de la production et du commerce artisanaux.

C'est vrai, à la fin du siècle, quand Abdallahkhan II a fini avec l'intestin conflits et a pris un certain nombre de mesures pour améliorer les termes de l'échange, la situation a changé et s'est stabilisée. Mais la période de stabilisation a été trop courte pour éliminer toutes les conséquences des dégâts, aux artisanat et commerce dans le temps précédent. Les développements ultérieurs ont rapidement nui aux résultats positifs et à la stabilisation de la situation générale dans le pays sous Abdallah Khan II.

La conclusion que les trois quarts du XVI^e siècle étaient une période de réduction progressive du volume de la production artisanale et du commerce intérieur, ne contredit pas le fait que Boukhara, par exemple, au 16^e siècle territorialement, une partie de la banlieue est incluse dans les limites de la ville. C'est au XVI^e siècle à Boukhara, de nombreux nouveaux bâtiments commerciaux monumentaux, caravansérails, etc. ont été construits, mais Boukhara dans la seconde moitié du XVI^e siècle est déjà fermement devenue la capitale de l'État de Cheibanid. Et ce qui est encore plus important, Boukhara était le centre du commerce d'Asie centrale, un lieu où se rassemblaient principalement les marchands étrangers, un point de débordement pour les marchandises étrangères. .

Par conséquent le volume de commerce à Boukhara n'est pas typique pour l'Asie centrale et ne donne pas lieu à parler du développement progressif de l'artisanat dans toute l'Asie centrale.

Commerce extérieur, relations diplomatiques

Le facteur le plus important dans le développement historique de l'Asie centrale au XVI^e siècle. il y a eu un renforcement des relations économiques et diplomatiques avec la

Russie¹. Cela est devenu plus notable dans la seconde moitié du siècle, lorsque les ambassadeurs russes en Asie centrale et en particulier les ambassadeurs d'Asie centrale auprès de l'État de Moscou sont devenus des invités réguliers. Les ambassadeurs de l'époque étaient aussi des marchands: ils transportaient dans leurs caravanes non seulement des cadeaux royaux et des cadeaux de khan, mais aussi des marchandises destinées au commerce. Le commerce des khans et des tsaristes était en franchise de droits, les souverains cheibanides et les dirigeants de l'apanage envoyèrent donc volontiers leurs caravanes à Moscou. Mais du point de vue du renforcement des liens économiques, la croissance et l'augmentation du volume du commerce privé sont encore plus significatives. Si les caravanes des marchands privés qui venaient à Astrakhan étaient taxées, cela ne diminuait pas le commerce. Les produits d'Asie centrale sont devenus si courants et nécessaires pour la Russie que cela se reflète même dans la terminologie et la toponymie. Par exemple, l'une des mesures de poids les plus populaires dans l'État de Moscou s'appelait «Boukhara Ansyra». Dans le khanat de Kazan, les marchands d'Asie centrale étaient appelés «teziks» (tadjiks), et à Kazan, l'une des zones du centre-ville s'appelait «le lieu de tezik».

Le commerce s'est également développé selon une voie différente, vers la Sibérie. Ici, les produits d'Asie centrale étaient encore plus nécessaires, de sorte que le gouvernement de Moscou au 16^{ème} siècle n'a imposé aucun droit sur le commerce dans ce territoire.

De marchandises de l'Asie centrale en particulier la demande de l'État de Moscou ont utilisé des différents tissus de coton et de soie. De Moscou à l'Asie centrale ont été amenés des peaux brutes, les vaisseaux en bois, des tissus de laine et de nombreux autres produits. Certains des produits russes à Boukhara ont été achetés par des marchands indiennes et perse.

Des relations commerciales et diplomatiques assez étroites et des contacts culturels existaient au XVI^{ème} siècle entre l'état de Cheibanides et l'état des Grands Moghols de l'Inde. Les relations commerciales avec l'Iran safavide se sont considérablement dégradées. Outre cause commune (changement des routes commerciales), un certain rôle a été joué ici par les conflits religieux entre l'Iran chiite et l'Asie centrale sunnite. Une autre raison est les relations politiques entre les Cheibanides et les Safavides, exacerbées par les fréquentes campagnes et raids des sultans cheibanides à Khorassan, leurs tentatives de conquérir les riches villes khorassanes de Herat, Mashhad, Isferain, etc. Voici ce qu'il écrit sur le commerce de l'Asie centrale avec l'Inde et Iran Jenkinson, qui vivait à Boukhara en 1558 1559 et qui était particulièrement intéressé par les questions commerciales: «Les Indiens apportent de fins tissus blancs que les Tatars enroulent autour de leur tête, ainsi que d'autres types de tissus blancs utilisés pour coudre des vêtements en coton, mais ils n'apportent ni or, ni argent, ni pierres précieuses, ni d'épices. J'ai clarifié la question et établi que ce commerce est effectué par l'océan, car tous les endroits où ces objets sont extraits sont sous la domination portugaise. De Boukhara, les indiens sortent des tissus de soie, des peaux brutes, des esclaves et des chevaux, mais ils apprécient très peu de laine et de drap. J'ai suggéré que les marchands de ces pays, qui venaient des régions les plus éloignées de l'Inde, même du Bengale et du Gange, voulait échanger les tissus en laine et de drap contre leurs marchandises, mais ils n'ont pas échangé contre nos tissu.

Les persans apportent ici des tissus, du papier de coton, du lin, des soies panachées, des argamaks, etc., et en emportent ici des peaux brutes et autres produits russes, des esclaves d'origine de différents pays, mais ils n'achètent pas de tissus, car ils les apportent eux-mêmes ici"². D'autres sources viennent s'ajouter à la liste des marchandises exportées vers l'Inde (poires et pommes, raisins secs et amandes, melons Khorezm, fourrures russes et oiseaux de

¹ Joukovski S. V. 1915; Pankov A. V., 1927; Chulochnikov A., 1932; B Ziyayev Kh. 3, 1906 1965; Yuldachev M. Yu., 19613B Jamolov K., 1966.

² Jenkinson, 1937, p. 184.

chasse). Et, à l'inverse, venait de l'Inde en l'Asie centrale (brocart, peintures, thé, perles)¹. Il est à noter qu'un produit spécial est passé d'Asie centrale en Inde dans la seconde moitié du XVIe siècle: les pièces d'argent Cheibanid; Il est curieux qu'Akbar le Grand (1556-1605) ait permis la circulation des pièces de Cheibanid dans son état, pour lesquelles un petit timbre a été estampillé avec le nom d'Akbar².

Les relations diplomatiques entre Cheibanids et les Grands Moghols se sont également développées avec succès. Les Cheibanids, qui ont finalement expulsé Babur d'Asie centrale, ont fait des efforts pour normaliser leurs relations avec lui peu de temps après qu'il ait conquis une partie importante de l'Inde. À la fin du règne de Kuchkunchi Khan, une ambassade représentative a été envoyée chez Babur. Il est curieux que les ambassadeurs n'étaient pas seulement de la tête de la dynastie de Kuchkunchi Khan, mais ils étaient aussi de la famille de sultans de la maison Cheibanids. Babur a bien reçu les ambassadeurs et avant d'achever leur fonction leur a donné des cadeaux. Par exemple à l'ambassadeur de Kuchkunchi Khan, a donné 70 mille pièces d'argent, un poignard précieux et un chapeau tissé d'or³. L'ambassade ne signifiait pas la reconnaissance officiellement. Pendant ces années, les Cheibanids ont attaqué intensément Khorassan, intéressés à sécuriser leurs arrières.

Toutes les relations diplomatiques se sont développées avec succès entre deux souverains vraiment exceptionnels: Abdallah Khan II cheibanids et Akbar, le souverain de l'Inde. Ils échangent à plusieurs reprises ont été envoyés par les ambassades, des lettres et des cadeaux. Abdallah Khan II d'une grande importance, en particulier, attaché à l'ambassade, envoyé bientôt la conquête du Badakhshan par les Cheibanids et les brillantes victoires des troupes d'Akbar en Afghanistan. L'ambassade poursuivait un double objectif: empêcher la poursuite de l'avancée des troupes indiennes et, d'autre part, expliquer à Akbar que les Cheibanids ne revendiquaient pas non plus sa possession. L'ambassade réciproque d'Akbar a été accueillie avec beaucoup d'attention et de respect, un acte de reconnaissance⁴.

3. LE PROBLÈME DE L'ETHNOGÉNÈSE DU PEUPLE OUZBEK

Le problème de l'ethnogenèse du peuple ouzbek seulement a été posé sur une base scientifique dans l'historiographie marxiste soviétique. Dans la littérature orientaliste prérévolutionnaire russe et aussi dans la littérature étrangère, le point de vue dominant était l'histoire du peuple ouzbek devait commencer aux XVe-XVIe siècles, lorsque des tribus de conquérants appelées «Ouzbeks» sont apparues en Asie centrale. Le début du principe d'une nouvelle compréhension a été commencé par A. U. Yakubovsky. Il est arrivé à la conclusion que les conquérants ouzbeks avaient disparu dans la population turque locale de Transoxiane: «... les nomades ouzbeks ont trouvé, sinon sur tout le territoire de l'Ouzbékistan moderne, du moins dans une grande partie de celui-ci, une population dense parlant turcophone, c'est-à-dire ils ont trouvé turcophone et les turcs, qui a vécu ici pendant une longue période de vie culturelle et s'est formée en train de fusionner avec d'autres peuples plus anciens qui ont vécu ici depuis les temps anciens. Les nomades ouzbeks sont entrés dans la population de langue turque comme dernier terme, et après avoir transmis leur nom»⁵3a [Yakubovsky A. U., 1941, p.3]

En 1949 j'ai publié dans mon livre «Histoire du peuple tadjik» mon point de vue de ce problème complexe et important. Dans ce livre a été écrit comme ça : «... du VIe siècle commence la pénétration croissante des tribus et des peuples turcophones sur le territoire de

¹ Histoire de la RSS d'Ouzbékistan », vol. 1, pp. 537-538.

² "Davidovich EA, 1951a, p. 139-1403B Loick N. M., 1966.

³ Babur 1958, p.407

⁴ Umnyakov II, 1930, p. 325 - 328.

l'Asie centrale »¹. Le processus s'accompagne de la convergence de ces tribus et nationalités avec l'ancienne population d'Asie centrale. Les actions conjointes des Turcs et des Sogdiens sont caractéristiques de la lutte des peuples d'Asie centrale avec des envahisseurs étrangers. Au cours des siècles, la transition, tout d'abord, des couches pauvres des nomades turcs passent à la vie sédentaire et à l'agriculture. Le mélange et le croisement des peuples turcs avec les Sogdiens et les Khorezmiens, avec les tribus Sako-Massaget se multiplient, et le discours turcophone s'est avéré prédominant parmi les nationalités émergentes. Sur cette base, se forme le peuple ouzbek, comme d'autres peuples d'Asie centrale, a absorbé le patrimoine culturel de ses anciens habitants. Au XIe siècle ce processus de formation du peuple ouzbek a atteint une grande intensité, s'étendant de plus en plus du nord de l'Asie centrale vers ses régions méridionales et en particulier, a joué un rôle dans la création de l'État Karakhanide, et dans le développement de la culture urbaine.

La formation intensive des Turkmènes et d'autres peuples turcophones d'Asie centrale remonte également à cette époque. C'est au cours de cette période que l'expression «turc-tadjik» s'est généralisée pour caractériser les deux principaux éléments ethniques de la population d'Asie centrale.

Comme indiqué ci-dessus, déjà à l'époque Samanide, les régions d'Asie centrale comptaient un nombre important de population de langue turcophone. Des sources notent la présence d'un grand nombre de la population turcophone à Fergana, Khorezm, Chach et dans d'autres régions agricoles sédentaires. Mais encore, pendant la période Samanide dans les villes et les régions agricoles sédentaires d'Asie centrale, la majorité de la population était Tadjiks. L'image change pendant la période Karakhanide. En raison de l'installation des nomades turcophones et de la turquisation de la population tadjike locale en Asie centrale, les peuples ethniques turcophones commencent à prédominer.

Parmi les classes dirigeantes, il y a un rapprochement entre la noblesse tribale turque et l'ancienne aristocratie féodale, intensifiant conjointement l'exploitation des masses ouvrières. En même temps, en bas, parmi les travailleurs, dans la lutte commune contre cette exploitation, les liens d'amitié se nouent entre les ouvriers tadjiks et les éléments ouvriers des peuples turcophones, notamment entre les Ouzbeks et les Tadjiks. Dans tous les soulèvements populaires des siècles suivants, dans la lutte héroïque contre les envahisseurs étrangers, nous voyons un certain nombre d'ancêtres de tous les peuples soviétiques d'Asie centrale, à la fois les Tadjiks et les Ouzbeks. En étudiant la contribution originale de chacun de ces peuples au trésor de la culture, nous déterminons en même temps leur lien mutuel et leur influence les uns sur les autres². Dans notre concept, la position a été formulée et soulignée que les Ouzbeks, avec les Tadjiks et d'autres peuples d'Asie centrale, sont les héritiers de toute l'histoire et la culture anciennes de l'Asie centrale, le rôle des anciennes tribus et peuples de langue iranienne dans la formation du peuple ouzbek est montré, et le cadre chronologique de ce processus est déterminé à XIe siècle.

Ce concept a été pris en compte dans la préface (par A. U. Yakubovsky) à la première édition de «L'histoire des peuples d'Ouzbékistan» (1950)³ et il est clairement exprimé dans la dernière édition de «L'histoire de la RSS d'Ouzbékistan» (1967)⁴.

¹ Certes, certains historiens ont tenté de contester cette position et ont soutenu que la pénétration des tribus turcophones avait commencé beaucoup plus tôt. Cependant, l'auteur estime que la pénétration intensive et massive des tribus et nationalités de langue turcophone sur le territoire de l'Asie centrale commence précisément à partir du VIe siècle.

² Gafurov B. G., 1949, pages 223-224.

³ Trever K.V. et d'autre, 1950, p. 10-12.

⁴ Histoire de la RSS d'Ouzbékistan", vol. 1, p. 380-381; voir aussi Vakhobov M., 1961. p. 3-85.

Selon ce concept, le peuple ouzbek n'est pas seulement un participant à part entière des quatre derniers siècles de l'histoire de l'Asie centrale, mais aussi une durée infiniment plus longue de ce territoire.

Des recherches ultérieures nous ont conduit à affiner certaines dispositions spécifiques de ce concept. La thèse originale n'est pas la légitimité de la reconnaissance de la langue comme seul indicateur des limites de l'histoire ethnique du peuple. Au stade actuel du développement de la science historique, il peut être brièvement résumé comme suit.

Il a déjà été mentionné ci-dessus à propos des étapes initiales de l'interaction de la population irano-turque. La pénétration du discours turc sur le territoire de l'Asie centrale est associée aux mouvements grandioses des tribus nomades d'Asie du Nord-Est et Centrale, qui ont commencé près de la frontière de notre ère et continua, puis s'affaiblit, puis se renforça de nouveau, au cours des siècles suivants. Une partie de ces tribus, y compris les tribus turcophones, pendant leurs raids et leurs migrations, est restée sur le territoire de l'Asie centrale. Le nombre de la population turcophone d'Asie centrale augmente particulièrement depuis la seconde moitié du VI^e siècle de notre ère, lorsque les détachements du Kaganate turc ont pris le pouvoir sur le territoire de l'Asie centrale après la défaite des éphtalites. Depuis lors, les tribus turcophones ont joué un rôle de plus en plus important dans les processus d'éthogenèse et de glottogenèse en Asie centrale (en particulier dans les régions du nord et du nord-est). A.N.Bernshtam a attribué le début de ce processus sur le territoire de Fergana au 7^e siècle de notre ère ¹, E. A. Davidovich et B. A. Litvinsky à une époque légèrement antérieure (VI-VII siècles) ². La présence d'une population turcophone à Khuttal est rapportée par Hoi Chao, dont les informations remontent à 726-727.

Dans les régions orientales de l'Asie centrale (en particulier à Sept rivières) et au Turkestan oriental, où de nombreuses colonies sogdiennes existaient depuis longtemps, le discours sogdien a été progressivement remplacé par le turc.

L'afflux des turcophones se renforcent aux X-XII siècles. Les Türks occupent une place importante dans l'appareil administratif de l'État samanide et dans l'armée. La dynastie turque apparait (par exemple les Ghaznavides). A la fin du X^e et le début du XI^e siècle, toute une vague d'invasions et de réinstallations turques est observée en Asie centrale: Les turcs seldjoukides, les turkmènes, les gouzes, et les ilek-khans. Les dernières tribus, c'est à dire les illek-khans a détruit les Samanides et a créé un État immense, englobant Transoxiane, Septtrivière, Turkestan oriental. Cet État, connu dans la littérature historique sous le nom d'État karakhanide, a joué un rôle important dans l'histoire de l'Asie centrale. L'État karakhanide comprenait les tribus ouïghoures, karluks, chigili, yagma, argu, turgesh, etc., parmi eux le rôle principal a joué les karluks et les ouïghours.

Les linguistes caractérisent la langue de la population turque de l'État karakhanide au karluk-ouïghur. Il a un certain nombre de caractéristiques phonétiques, morphologiques et lexico-grammaticales, que dans «Kutadgu bilik» de Yusuf Balasaguni, dans certaines parties du «Divan lugat at-turk» de Mahmud Kashgar;³ Les tribus turque de l'époque karakhanide se trouvent dans des relations étroites avec les Sogdiens vengeurs (et d'autres nations, qui ont continué à parler dans les langues de l'Est iranienne), ainsi avec la population tadjikophone. . Ainsi, à l'époque de Mahmud de Kashgar (XI^e siècle), les habitants des villes de Sept rivières, dans une partie de Balasagun, «adoptaient des vêtements et les habitudes des turcs», et ils parlaient à la fois en sogdian et en turc, et il n'y avait personne qui parlait seulement à

¹ Bernchtam A.N., 1947.

² Davidovich E. A. et Litvinsky B. A., 1955, pp. 207-208. Dans la seconde moitié du 6^e et le début du 7^e siècle apparemment, une inscription runique turque très ancienne - la plus ancienne inscription turque du nord de Ferghana et en général du territoire de l'Asie centrale - appartient à la paléographie. Voir ; Klyachorny S.G., 1960 a, p. 175, env. 14.

³ Chcherbak A. M., 1956: Baskakov N. A., 1969, p. 300-301

Sogdian (même les habitants de Taraz et Isfidjab)¹. D'ici, il est clair que dans la seconde moitié du X-ème siècle les Sogdiens de Sept rivières étaient bilingues, et qu'ils se mélangeaient progressivement avec les turcs. Un exemple de processus similaire peut être observé aujourd'hui. Dans le sud de l'Ouzbékistan, il existe un petit groupe ethnique appelé Harduri. Ils sont d'origine tadjik et continuent de parler tadjik, mais avec un grand nombre de mots ouzbeks. Cependant, le mode de vie exploitation et, de nombreuses coutumes de ce groupe sont similaires à celles des tribus ouzbeks voisines².

Le deuxième exemple étant associé au Khorezm. Au XIIe siècle deux groupes ethniques principaux étaient représentés - les Tadjiks (la langue tadjik avait largement supplanté à Khorezm à cette époque) et les Turcs. Dans les lettres du Khorezmshah Tekesh (1172-1200 après JC), seuls ces deux peuples sont mentionnés aux gouverneurs des villes frontalières de Sidariya.³

Selon le témoignage du grand scientifique d'Asie centrale, d'origine de Khorezme, al-Biruni, pour lui, c'était la langue khorezmienne «naturel- original». Des phrases, même des dialogues entiers en langue khorezm se retrouvent, comme on le sait, dans les œuvres de XIIe-XIIIe siècles. Cependant, dans les mêmes œuvres, il y a aussi des mots et des citations turques, ce qui indique la présence à Khorezm du 12ème siècle un certain nombre (probablement assez important) de la population turcophone. Cette conclusion est également confirmée par les témoignages de contemporains, par exemple Plano Carpini, qui visita Khorezm dans les années 40 du XIIIe siècle et rapportant qu'en Khorezm on parle «comanien» (c'est-à-dire l'un des dialectes turcs). Il faut supposer qu'à cette époque, la majorité de la population indigène de Khorezm était bilingue (langues khorezm et turque) de plus, le discours turc prévalait déjà sur le khorezm.

Après les XII-XIV siècles nous n'avons plus d'informations sur la langue khorezm. Apparemment, peu de temps après, il a finalement été évincé par les dialectes turcs, et la population de langue iranienne (khorezm) de Khorezm dans le passé est finalement passée au discours turc. Les dialectes turcs (ouzbeks et turkmènes) qui se sont développés sur le substrat du Khorezm incorporaient un certain nombre de mots anciens du Khorezm (comparez, par exemple, *agna-grand canal*, *uav-petit canal*, etc. dans les dialectes ouzbeks du Khorezm moderne). L'ancien discours iranien est également largement représenté dans la toponymie de cette région (Khazarasp, etc.).

Une étude des sources écrites montre que aux XI-XII siècles la population turque en Asie centrale étaient une couche importante, en particulier dans les régions du nord du pays. Dans la vie culturelle de l'Asie Centrale, même dans la culture de la population urbaine, présente des caractéristiques visibles de la contribution turque et de l'influence turque (voir, par exemple, des images sur la céramique, etc.). La langue turque de l'époque, dont ils parlaient, était (ou devint) prédominante dans la vie culturelle de l'élan plus élevé, Karluk-Ouïghur était la langue de base, après l'effondrement de laquelle et sur la base de laquelle la vieille langue ouzbèke s'est développée en Asie centrale après la période mongole, qui est liée très étroitement à la base de cette langue⁴.

Dans l'historiographie soviétique, il y a une opinion formulée à « l'histoire de RSS d'Ouzbékistan » ; « Aux XI-XIII siècles fondamentalement, la formation de la nationalité ouzbek a achevée, et plus tard obtient le nom ouzbeks.⁵ Ici c'est correcte le mot «essentiel» car la formation du peuple ouzbek (ainsi que des tadjiks) s'est poursuivie pendant très longtemps. Les différences tribales étaient encore très vives, les nouveaux venus - les Turcs –

¹ Bartold V. V. 1964, p. 466-467.

² Echniyozov M., 1956 .

³ Semenov A.A., 1952, p. 24.

⁴ Cherbak A.M., 1959, p. 108-109.

⁵ Histoire de RSS d'Ouzbékistan», vol. 1, p. 380.

nettement, ils différaient des habitants sédentaires de la région turque et des nomades turcophones installés en Asie centrale à l'époque pré-arabe. C'était la formation de la vieille langue ouzbèke¹.

La conquête mongole a de nouveau apporté de grands changements à la carte ethnique de l'Asie centrale. La réinstallation d'un grand nombre de Mongols -nomads était un facteur très important. En termes d'histoire ethnique, il est très important que ces tribus mongoles – mangites, jalaïr, barlas, etc., arrivées en Asie centrale, se soient avérées en peu de temps ils sont devenus en langue turques². Le fait que ce soit la turquisation, et non la tadjikisation des nouveaux venus, qui a eu lieu s'explique par le fait que dans leur mode de vie, les Mongols et les Turcs étaient des nomades et il est naturel que les Mongols aient été en contact plus étroit avec les Turcs. Mais l'intensité et la rapidité mêmes du processus nous permettent sans aucun doute de conclure sur un environnement turc très fort dans lequel se trouvaient les extraterrestres mongols.

Aux XIV-XVI siècles la vieille langue ouzbèke existe et atteint une haute perfection, y compris la langue littéraire. «Pendant cette période, un certain nombre de dialectes territoriaux étaient déjà formés, mais les différences linguistiques tribales jouaient encore un rôle important. Sur le territoire de Fergana, de Transoxiane et de Khorezm, des représentants de trois principaux groupes de dialectes sont entrés en contact et ont interagi dans des proportions diverses: Karluk-ouïghur, ouïgur-oguz et kypchak »³. « L'essentiel de la langue littéraire était le discours vivant de la population de Transoxiane, qui, en plus d'un mélange significatif d'iraniens, se distinguait par un conglomérat d'éléments turcs orientaux et occidentaux »⁴. Dans le discours littéraire, le vocabulaire iranien et les arabismes étaient très abondants (souvent 40 à 50% du vocabulaire), des constructions étaient utilisées qui n'étaient pas typiques du discours turc. Beaucoup de poètes a écrit des poèmes en turc et en farsi (par exemple, Lutfi et d'autres prédécesseurs et contemporains de Navoi, ainsi que le fondateur de la littérature ouzbèke lui-même, que ses contemporains appelaient «le propriétaire de deux langues»⁵)

Aux XIV-XV siècles il y avait une turquification massive de la population sédentaire rurale et urbaine, en particulier à Khorezm, Sept rivières, l'oasis de Tachkent et Fergana. Dans les sources, cette population sédentaire apparaît souvent sous le nom de «Sart»⁶, et comme il ressort clairement de «Baburnoma», ce nom a été appliqué à la fois à la population de turcophone et de tadjikophone, ce qui est déjà symptomatique en soi: il suit, il n'y avait pas de différence nette entre les deux.

Quant au terme «ouzbek», toutes les tentatives pour associer ce nom à la Horde d'or d'Ouzbekkhan (1312-1310) n'a pas des arguments⁷. On pourrait penser que dans les années 50 ou 60 du XIV siècle ce nom a commencé à désigner la population turco-mongole de Dashti Kipchak, et aux XVe et XVIe siècles après l'invasion de l'union des tribus nomades dirigées par Cheibani-khan en Transoxiane et à Khorassan, la population turcophone de ces régions⁸, c.a.d. le peuple ouzbek a obtenu son nom.

¹ Malov S. E., 1961, p. 221-222.

² Cherbak A. M., 1956, p. 109

³ Cherbak A. M., 1962, p. 223

⁴ La même oeuvre, p.211.

⁵ La même oeuvre, p.20 et suivantes ; Rustamov E.R., 1963; B Bertels E. E. 1965a.

⁶ Sur ce terme et son histoire, voir: Ostroumov N.P., 1908; Samoïlovich A. 1910 ; Bartold V.V., 1964j, 1964z ; Vahabov M.G.1961, p. 31-33.

⁷ Semenov A.A., 1954 b, p. 3-37 ; Akhmedov B.A., 1965 a, p. 11-12. Comp. Grekov B.D., Yakubovsky A. U., 1950, p. 298-302.

⁸ Akhmedov B.A., 1965 a, p. 11-17. à propos de terme « ouzbek » et « kazak » aux XV- XVI siècles voir: Ibragimov S.K. 1960 a, 1960 b.

Bien sûr, la réinstallation d'une nouvelle masse importante de tribus turcophones, qui a également apporté le nom du peuple, a été un événement important, mais elle n'apparaît pas comme un moment pré-civil, clé de l'histoire du peuple ouzbek. Le fait est que les nomades ouzbeks venus à Transoxiane étaient principalement représentés par les mêmes tribus qui vivaient déjà en Asie centrale.

Les linguistes-turkologues ont établi que « déjà aux XIV-XV siècles la structure grammaticale et le vocabulaire de base de la langue du peuple ouzbek sont établis approximativement sous la forme dans laquelle ils emploient aujourd'hui », et l'installation des tribus nomades ouzbeks à Transoxiane n'a changé ni la langue ni le type ethnique du peuple ouzbek déjà existant¹.

En outre, le développement ethnique du peuple ouzbek s'est déroulé dans plusieurs directions. Il y a eu une élimination progressive du caractère tribal de la colonisation et de la structure sociale avec la formation d'unités et de liens territoriaux. Ce processus, n'était pas achevé même à l'époque moderne, a persisté dans certaines régions de la tribu. Ce processus était plus intensif là où il y avait une transition de l'économie et du mode de vie nomade à semi-nomade et surtout sédentaire. Dans le même temps, la turquisation de la population locale de langue tadjik s'est déroulée à grande échelle à travers diverses formes de bilinguisme (de partiel à complet) et en même temps tadjikisation de certains groupes d'ouzbeks. Tous ces complexes, des tendances hétérogènes et contradictoires ont conduit en général au nivellement des éléments constitutifs et à la consolidation (ethnique) du peuple ouzbek.

Ci-dessus, il a été souligné à plusieurs reprises que le peuple ouzbek s'est formé sur la base d'une population sédentaire de langue iranienne, dans laquelle des tribus turcophones se sont jointes à plusieurs reprises, et que les groupes déjà turcisés se sont mélangés à de nouveaux ingrédients turcs. Science, malheureusement, ne dispose d'aucune méthode permettant d'améliorer le rapport quantitatif de l'un et de l'autre composant. Il est impossible résoudre ce problème même sur la base d'analyse des matériaux anthropologique. Il faut garder à l'esprit que les tribus et nationalités turcophones pouvaient vivre en mélangeant avec eux en Asie central, avant même de déménager en Asie central. C'est vrai, les matériaux anthropologique peuvent encore présenter un intérêt pour des raisons d'orientation. En fait, parmi les trois grands peuples de langue turque du nord de l'Asie centrale - les Ouzbeks, les Kazakhs et les Kirghizes - deux ces derniers peuples sont de type physique mongoloïde (les kirgiz sont plus mongoloïdes que les kazakhs) et les Ouzbeks sont européens. Topologiquement, les Ouzbeks appartiennent à la même race que les Tadjiks, la race brachycéphale européenne de l'interfluve d'Asie centrale. La différence entre le type physique des Tadjiks et des Ouzbeks est que les ouzbeks sont mélange avec des mongol.

Cependant, comme soulignent les anthropologues, « le type anthropologique des Ouzbeks est basé sur l'ancien type racial européen local, et les caractères mongoloïdes n'y sont que mélangés » (V.V. Ginzburg). C'est le point de vue de L. V. Oshanin, A. I. Yarkho, V.V. Ginzburg². Le type racial nomade des ouzbeks sont parfois plus mongoloïde que les Ouzbeks sédentaires. A titre d'exemple on peut citer les Lokays. D'un autre côté, les Ouzbeks-Karlucs ont complètement perdu tous les traits mongoloïdes brillants, dans la masse de la population locale sont mélangés et ne diffèrent en rien des Tadjiks³. Ainsi, d'un mélange mélange brillant de traits mongoloïdes à une quantité relativement faible, dans laquelle la population des Ouzbeks ne diffère pas du tout des Tadjiks, telles sont les variations du type physique des Ouzbeks modernes. A titre de comparaison, signalons qu'à l'exception des Pamir Tadjiks, qui n'ont absolument aucun mélange mongoloïde, tous les autres groupes de Tadjiks en ont. Elle est la plus forte parmi les Tadjiks de Fergana, dans le sud et le sud-est du

¹ Cherbak A.M., 1956, p. 109 -110.

² Oshanin L. V. 1957, p. 93-100; Ginzburg V.V., 1964, p. 132-133.

³ Oshanin L.V., 1957 a, pp. 34-35.

Tadjikistan et, dans une moindre mesure, parmi les Tadjiks de Boukhara, Samarkand et du haut Zeravshan¹.

Ainsi, les données anthropologiques montrent que le noyau principal du peuple ouzbek était la population européenne d'Asie centrale, qui a été dans une certaine mesure mongolisée en raison du mélange avec de nouveaux arrivants de type racial de Sud de Sibérie. En déchiffrant cela du point de vue de l'histoire ethnique, il faut dire que la principale composante de la composition du peuple ouzbek, si on la prend dans son ensemble, est la population originaire d'Asie centrale. La turquisation d'une partie de celui-ci a commencé au début du Moyen Âge et s'est poursuivie de plus en plus intensément par la suite, et le processus linguistique de turquisation était beaucoup plus intense et plus large que le processus biologique de mongolisation. De plus en plus de groupes et de couches de la population étaient impliqués dans ces processus, une transformation complexe de divers degrés de tribus mongolisées et turques et une population plus étroitement unie a eu lieu en interaction étroite avec les formations ethniques européennes iraniennes-tadjik. Ethniquement, cette dernière a conduit à un entrelacement complexe de processus allant dans des directions différentes; des cas de déturquisation sont enregistrés, ce qui complique encore le tableau d'ensemble.

Ce sont les lignes générales de l'histoire ethnique. L'histoire bien documentée de la culture d'Asie centrale, en particulier de la littérature, confirme et détaille pleinement ce qui précède. Nous ne pouvons pas nous attarder sur cela en détail, d'autant plus que les liens littéraires tadjik-ouzbeks ont été profondément développés par des érudits littéraires². Un symbole majestueux d'amitié de la littérature des deux peuples fraternels est de la vie et l'œuvre de deux grands fils des peuples tadjik et ouzbek - amis fidèles Jami et Navoi³. À cet égard, les travaux de l'ethnographe B.H. Karmyshev sont intéressants et montrent qu'il est encore plus important à quel point la culture populaire moderne et la vie des Tadjiks et des Ouzbeks sont étroitement liées, de sorte que la frontière entre eux ne peut parfois même pas être esquissée provisoirement. La communication, ainsi que la présence d'un substrat commun conduit à être dans la langue ouzbek d'une couche étendue de mots tadjiks, et dans la langue tadjik - ouzbek; les linguistes notent la grande influence mutuelle de la structure grammaticale de ces langues. Le bilinguisme tadjik-ouzbek est très répandu.

Ainsi, bien que les peuples tadjik et ouzbek se soient formés à des époques différentes et que les langues de ces peuples appartiennent à des groupes linguistiques différents, le principal substrat ethno-anthropologique des deux peuples est commun. Les destinées historiques de ces peuples et de leurs cultures étaient étroitement liées. Pour le Moyen Âge, ce n'est que dans certains domaines de la culture qu'il est possible selon le principe linguistique de distinguer les cultures ouzbèke et tadjik, chacune ayant sa propre tradition, mais dans ces domaines la pénétration mutuelle est exceptionnellement grande. Les tribus et peuples turques et iraniens de l'est, les Tadjiks, les Ouzbeks et d'autres peuples d'Asie centrale vivaient côte à côte dans les mêmes formations étatiques, dans les mêmes villes et les mêmes villages. Ils se sont battus ensemble contre les envahisseurs étrangers, ont participé conjointement à la lutte de classe contre «leurs propres» exploiters. Bien sûr, il y a eu des incidents d'affrontements et de mauvaise volonté, mais la ligne générale d'amitié, de vie commune et de travail est absolument indiscutable.

Certaines des différences ethniques dont nous avons parlé ici ne sont en aucun cas une raison pour opposer certains peuples à d'autres. Tous les peuples d'Asie centrale ont apporté une énorme contribution au développement de la civilisation humaine. Les peuples iraniens et turcophones d'Asie centrale avaient des personnalités scientifiques et culturelles remarquables. Ils sont de la fierté de tous les peuples d'Asie centrale.

¹ Ginzburg V.V., 1949, p.316-331

² Braginsky I. S., 1962.

³ Voir; en particulier; Bertels e.E., 1965a.

4. CULTURE MATÉRIELLE ET SPIRITUELLE

Construction et architecture

A XVI^e siècle a augmenté la construction. Un des signes caractéristiques de cette époque est la grande échelle de la construction civile. Dans de nombreuses villes et sur les routes des caravanes, ont été construit des nouveaux ponts, sardabs, caravansérails, bains, bâtiments commerciaux monumentaux de toutes sortes et dimensions. Il était construit beaucoup de structures monumentales: les medressas, les mosquées, les mausolées, les khanakas (auberges), et les meilleurs de ces bâtiments ont survécu jusqu' à nos jours. Cependant, on peut faire une idée de la portée de l'activité de construction en y ajoutant les structures qui n'ont pas survécu à ce jour, et il y en avait aussi beaucoup: elles sont mentionnées dans vakfnomas et d'autres sources.

Boukhara et ses environs étaient bloqués par des bâtiments¹. Sans exagération, on peut dire que l'apparition de bâtiment à la fin du Moyen Âge à Boukhara était assez nombreux, ce sont les bâtiments du XVI^e siècle qui ont déterminé le visage Boukhara. Au XV^e siècle a été construit, un nouveau mur de la ville entourant le territoire de la ville qui s'était agrandi à cette époque. Et à la fin du XVI^e siècle Abdallah Khan II, au profits des cheikhs influents et riches de Djuibar, a inclus toutes leurs immenses cours dans la ville.

Les caractéristiques architecturales typiques du XVI^e siècle² sont particulièrement visibles et peuvent être analysées sur les bâtiments de Boukhara. La synthèse des anciennes traditions et des nouvelles tendances est plus vive dans les bâtiments de culte; dans les bâtiments publics, ils furent nouvelles tendances.

Du point de vue de la planification constructive, le XVI^e siècle a été marqué par des recherches intéressantes. Les plafonds en forme de dôme sont particulièrement bons, harmonieusement combinés avec la taille et le but des locaux respectifs. De nombreux écarts par rapport aux schémas traditionnels peuvent être notés dans la mise en page. De XVI^e siècle ont atteint les dessins originaux de plusieurs bâtiments à des fins différentes. Ce sont, pour ainsi dire, des projets standard, typiques³. Parmi eux, il y a aussi un projet de khanaka typique. Quelques vrais khanaka du 16^{ème} siècle ont été supprimés de ce projet uniquement dans les détails de la mise en page. Mais un khanaka de la fin du 16^e siècle à Faizabad est une toute nouvelle solution d'aménagement de l'espace: sur ses façades latérales se trouvent des galeries ouvertes en forme de dôme, qui constituent une excellente barrière dans le climat chaud d'Asie centrale.

Un autre exemple est la madressa du XVI^e siècle. Le plan de la madressa a été formé et canonisé plus tôt, ainsi que certaines madressas du XVI^e siècle essentiellement, répétez-le. Dans d'autres, il y a des écarts importants par rapport au schéma, motivés par des considérations pratiques: les architectes cherchaient des moyens d'augmenter le nombre de pièces et de créer de petits locaux auxiliaires. De ce point de vue, les madressas de Miri arabe de Boukhara et surtout les madrasas d'Abdallah-Khan sont extrêmement intéressants d'après de ces dernières plan. À l'intérieur, c'est une cour rectangulaire ordinaire, entourée de deux étages de pièces. Quatre aïvans au milieu des quatre côtés de la cour semblent également ordinaire. En fait, deux d'entre eux mènent à des complexes séparés de locaux supplémentaires, l'un d'entre eux étant une cour octaédrique en forme de dôme entourée de hujras (pièces). Le nombre total de hujras dans la madressa d'Abdallah Khan II est nettement plus grand que d'après le plan ordinaire.

¹ Chichkin V. A., 1936.

² Littérature sur l'architecture du XVI^e siècle vaste, il existe des descriptions de monuments individuels et des travaux scientifiques: Voronina VL, 1950, p. 93-96; 1951; Davidovich E.A. 1950 a; Dmitriev V.I., 1950; Litvinsky B.A., 1953; Masson M.E., 1936; Pugachenkova G.A., 1962; 1968; Pugachenkova G. A. et Rempel L. I., 1958; Ratia Ch. E. et Voronin L. N., 1936; Frenkel N. I., 1950.

³ Baklanov N., 1944; Pugachenkova G.A., 1962, p. 194-210.

L'évolution de la finition décorative des bâtiments d'apparat est très intéressante. Dans la moitié du XVI^e siècle les traditions timourides étaient vivantes et se développaient. Des mosaïques de composition coûteuses et laborieuses ont été largement utilisées; la majolique, comme au XV^e siècle, se distinguait par la subtilité du motif, la pureté et l'harmonie des tons bleu-blanc-bleu; les carreaux émaillés des panneaux étaient encore décorés de la plus belle peinture à l'or; la peinture en relief bleu et or de la technique kundal étonne par sa grâce et sa richesse.

On retrouve de telles techniques de décoration dans les monuments de Boukhara de Masjid-i Kalan, de médressa de Miri Arab, les mosquées de Baland et Khoja Zaynaddin, dans le mausolée de Tachkent de Siyunjikhon, etc. Les mosquées Baland et Khoja Zayniddin sont particulièrement impressionnantes pour leur riche décoration. Dans la mosquée Baland, par exemple, tous les murs sont entièrement recouverts de décorations: ici et il y a des panneaux peints avec des carreaux émaillés d'or, et les plus beaux ensembles de mozaïk d'un motif complexe, et des peintures kundal.

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle l'aspect décoratif des bâtiments monumentaux est en train de changer. Une décoration moins chère et moins laborieuse est largement utilisée. Cependant, d'un point de vue artistique, il ne s'agit en aucun cas d'un déclin. Par les moyens les plus simples, les maîtres ont parfois obtenu d'excellents résultats. Les voûtes étaient décorées de briques ornementées dans un motif à chevrons, de sorte que la voûte donnait l'impression d'une étoile striée à rayons multiples. Souvent, le motif de la voûte était formé de plâtre coulé, les espaces entre lesquels étaient posés avec de simples briques polies. Matériau en mousse pour la décoration intérieure blanc et coloré avec albâtre. La technique était différente. Parfois, l'albâtre était appliqué sur le mur en deux couches (fond coloré, haut blanc), puis un dessin était découpé dans la couche supérieure. Dans d'autres cas, le motif était sculpté dans un plâtre blanc à une seule couche et le plâtre coloré était «frotté» dans le motif sculpté. Les meilleurs exemples d'une décoration aussi bon marché, mais très spectaculaire, sont le khanaka à Faizabad et le khanaka à Bahauddin.

En Asie centrale du XVI^e siècle ont été construits les deux bâtiments monumentaux séparés et l'ensemble entier. Certains ensembles étaient grandioses. Par exemple, Masjid-i Kalan et la médressa Miri Arab. La mosquée du vendredi est l'une des plus grandes en Asie centrale. Autour de la grande cour rectangulaire se trouvent des galeries couvertes: environ trois cents coupes sur piliers carrés. La mosquée s'ouvre sur la rue avec un portail avant, le bâtiment principal de la mosquée de l'autre côté de la cour est couronné d'un dôme bleu sur un haut tambour cylindrique. La madressa Miri Arab, située en face de la mosquée, est petite par rapport à la mosquée. Mais l'équilibre compositionnel a été réalisé très habilement: la madressa est élevée sur une plate-forme, sa façade est «lestée» par des tours d'angle assez massives, etc.

L'ensemble Charbakr près de Boukhara est encore plus grandiose. Le centre de composition de l'ensemble se compose de trois bâtiments monumentaux sur une plate-forme (khanaka, une mosquée et l'aïvan les reliant avec des hujras (pièces) sur les côtés sur deux étages), comme pour fermer la cour-place sur trois côtés. Le complexe est complété par des cours-tombes familiales avec de nombreuses pierres tombales.

La vallée d'Hissar est riche de monument historique. Hissar était développé aux XV-XVI siècles. A cette période était élargi le territoire d'Hissar et tous les endroits suivants entraient sous son influence comme; le sud de Tadjikistan, le sud d'Ouzbekistan, les régions de nord de L'Afghanistan (Balkh, Chirgou, Kunduz), et aussi le Badakhchan. Les bâtiments d'Hissar, tels que la forteresse d'Hissar, la nouvelle madressa, le mausolée de Makhdumi Azam etc. Sont le témoin de l'art architectural d'Hissar.

La construction des bâtiments publics était différente de mosquée et de madressas. Dans les carrefours de plusieurs rues était érigée les charsus (c.a.d. le bâtiment où il y a quatre

directions pour sortir), le long des rues on construisait des rayons commerciales et des caravansérails. Ces ensembles formaient des places, des rues et des carrefours. Les plus grands ensembles de ce type à Boukhara étaient situés dans deux quartiers: l'un sur le Registan (rien n'en a survécu maintenant), l'autre commençait à l'intersection de deux anciennes rues de l'ancien chakhristan de Boukhara et s'étendait au nord au-delà de l'ancien chakhristan (de ça est gardé trois charsus et un rayon d'Abdallah-Khan II). Pour bien caractériser de l'art du XVI^e siècle il faut mentionnés des métiers appliqués tels que la sculpture sur la pierre et sur la sculpture en bois. Dans ce domain est visible les succès des maîtres du XVI^e siècle. Les spécimens brillants de la sculpture sur pierre sont de nombreuses pierres tombales et stèles du complexe Charbakr. Ces pierres tombales sont décorées d'ornements et d'inscriptions, leurs coins sont conçus sous forme de colonnes. Certaines des pierres tombales en miniature reprennent la forme du mausolée en forme de dôme. Les meilleurs exemples de sculpture sur bois sont le palfond de la Mosquée Baland et les portes de quelques madressas etc.

Au 16^{ème} siècle il y avait la décoration des manuscrits à un niveau élevé¹. Dans la cour de certains grands sultans, il y avait des bibliothèques, qui étaient aussi des ateliers de réécriture et de décoration de manuscrits. Des grands calligraphes et miniaturistes ont vécu et travaillé en Asie centrale à cette époque que certains eux sont venus de Gerat. Un nombre important de manuscrits, réécrits au XVI^e siècle, ont également survécu par des calligraphes locaux et ornés de miniaturistes locaux, parmi lesquels se trouvaient des personnes extrêmement talentueuses.

Certains chercheurs sont arrivés à la conclusion que la miniature d'Asie centrale du 16^{ème} siècle a pris forme dans une école indépendante. Cette thèse est étayée dans les moindres détails par G.A. Pugachenkova (bien que dans certains moments son concept ne soit pas incontestable), qui de plus, a divisé le développement de cette école de miniature d'Asie centrale en plusieurs étapes. La première étape (jusqu'aux années 40 du XVI^e siècle) est le temps de la coexistence de deux directions (ou bien manières). Certains miniaturistes ont suivi les traditions de Behzad. D'autres ont écrit d'une manière légèrement différente, moins sophistiquée, plus concise et plus «ethnographique». Ce style est le mieux caractérisé par les miniatures de Fath-name. L'ouvrage est dédié à la glorification des exploits de Cheibani - Khan, le manuscrit a été réécrit au début du XVI^e siècle. Les miniatures illustrent les chapitres correspondants et les événements historiques spécifiques, par exemple s'est reflété Cheibani - Khan lui-même. Tous les détails de la maison, les costumes et le mobilier général se sont reflétés en réel. Le mélange de cultures sédentaires et nomades est visible. Les illustrations d'autres œuvres historiques sont réalisées de la même manière. Il est curieux que dans Tarihi Abulkhair, écrit au XVI^e siècle, bien que entre des événements dure jusqu'au temps d'Abulkhair, tandis que les miniatures étaient «modernisées»: les costumes, les détails de la vie quotidienne et le temps des evenements datent du XVI^e siècle.

Dans le second stade, au milieu du siècle, dans les œuvres des meilleurs miniaturistes, pour ainsi dire synthétisés, un certain nombre de personnages historiques sont représentés de deux manières. Leurs dessins subtile, exactement elegant, mais chez eux de plus en plus de place est occupée l'analyse psychologique, les thèmes sociaux, les genres de sujets. Dans ce cas on fait attention au portrait. L'une des meilleures créations de cette étape est le manuscrit "Chah-name" de Ferdowsi, illustré par le miniaturiste Muhammad-Murad de Samarkand. Les scènes de combat qu'il a décrite sont très dynamiques, pleines de mouvement, parfois tragiquement tendues. Il a également abordé les questions sociales. À cet égard, le tableau représentant le soulèvement du forgeron Kaveh est particulièrement remarquable. Dans le même temps, continue et développe la créativité de Mahmud Muzahkhib, Muhammad

¹ Galerkin O.I., 1956; Dolinskaya V.G. 1955: 1958; Pugachenkova G.A., 1950; 1956-1959; Pugachenkova G.A. et Rempel L.I., 1965; Semenov A.A., 19466, etc.

Tchihre Mukhassin et autres. Quant on parle de portrait de XVI^e siècle les minnaturistes ne voulaient pas dessiner les portraits de souverain: leurs portraits n'idéalise pas les souverains, avec le maximum de réalisme possible dans le cadre de la minnatura pour représenter l'apparence d'une personne, mais aussi pour donner ses caractéristiques psychologiques. En qualité du portraitiste était évidemment célèbre Jalal ad-Din Yusuf, comme mentionné plus d'une fois Vasifi. Il a également dessiné de magnifiques dessins animés.

Il est important de noter que même dans le développement des thèmes les plus stéréotypés, pour ainsi dire, «constants» pour illustrer la poésie classique et la prose, les meilleurs maîtres ne se sont pas avérés être des copistes de l'incarnation traditionnelle de ces intrigues, mais introduits dans leur travail un jet individu.

Fiction tadjik et littérature historique au 16^e siècle

Comme indiqué ci-dessus, la littérature et la science, qui ont fait de grands progrès dans leur développement sous le règne d'Ulugbek, ont commencé à ralentir fortement peu de temps après sa mort en raison de l'influence réactionnaire sur la vie public du clergé musulman. Ce retard s'est particulièrement intensifié sous le règne du sultan Abu Said. La situation politique qui s'est développée dans le pays depuis le début du XVI^e siècle a porté un coup encore plus fort à la vie scientifique et littéraire. Le rôle du clergé réactionnaire musulman est extrêmement croissante que a empêché pour le développement des opinions scientifiques. En conséquence, dès le début du XVI^e siècle, Gerat perdit son rôle culturel en Asie centrale. Des représentants de la science, de la littérature et de l'art se sont installés dans différentes parties du pays.

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle l'importance de Boukhara en tant que centre culturel a augmenté. A cette époque, le nombre de madressas à Boukhara a augmenté, bien qu' y aient été étudiés seulement les théologiens. Néanmoins, la littérature et la science profanes (laïques) se développent dans une certaine mesure. L'auteur de l'anthologie de la poésie de Boukhara, compilée dans la seconde moitié du XVI^e siècle, Khoja Hasan Nisari, énumère dans l'une des trois éditions de ses Tazkira 250 hommes de lettres de la littérature et de la science sous le règne d'Ubeidallah Khan et bien sûr son fils aussi. Si la plupart des chiffres mentionnés ci-dessus n'ont laissé aucune trace notable dans la littérature et la science, un tel chiffre parle d'un renouveau significatif de la pensée littéraire et scientifique. Pour le développement ultérieur de la science et de la littérature, était importante quelques-uns. Parmi ceux-ci, il est particulièrement important Zayniddin Vasifi.

Zayniddin Vasifi est né en 1485. Avant 1512 il vivait à Gerat, après la chute du pouvoir timuoride, il se met au service des Cheibanides et jusque dans les années 30 du XVI^e siècle vécu à Boukhara, Samarkand, Tashkent et d'autres villes de l'Asie centrale. En plus de la poésie, Vasifi a écrit les mémoires les plus intéressantes "Bada al-wakai" ("les Événements étonnants"). Dans ces mémoires, il peint de manière vivante l'apparence des villes contemporaines, décrit les coutumes littéraires à Gerat à l'époque de Navoi et la vie des poètes de la cour sous les Cheibanids. Écrivain plein d'esprit et observateur, Vasifi, sous une forme satirique subtile, expose de nombreux vices du régime qui s'est développé dans le khanat. »¹

Le contemporain de Vasifi était le remarquable poète et historien Kamaliddin Binai (né en 1453, tué en 1512)². Il est né à Gerat dans la famille d'un maître bâtisseur qualifié, dans sa jeunesse a passé plusieurs années à Chiraz, puis a vécu à Tabriz dans la cour du sultan Yakub. En 1491, il est retourné dans son pays natal à Gerat, mais à la suite d'intrigues de la cour provoquées par l'envie de lui - poète talentueux d'origine «basse», il fut obligé de déménager en 1495 à Samatcand. Il était comme témoin de la lutte pour le pouvoir entre les derniers

¹ Boldyrev A.N., 1957: Aïni S., 1956.

² Voir sur lui; Mirzoev A., 1957.

Timourides et Cheibanids. Après avoir pris de Samarcand par Cheibani Khan (il est entré au service à la cour de Cheibani et en 1507 il retourna à Gerat. Après la mort de Cheibani Khan (en1510) et la prise de Gêrat par les troupes safavides, il s'installa à Karchi, où deux ans plus tard il fut tué en tant que sunnite.

Binai écrivit de la poésie, de la prose, était un excellent musicien. Appartient à lui le poème dactique "Behruz et Bahram", où il expose ses vues sociales et éthiques. Il en condamne les faiblesses humaines, critique le mal social, souligne le besoin de savoir, fustige les insuffisances du clergé averse riche et noble, moralement corrompu. Malgré le caractère traditionnel du genre didactique, Binai introduit de nouvelles idées dans le poème.

Les gazelles de Binai ont été écrites dans la tradition du XVe siècle, mais ici aussi, il apparaît parfois comme un innovateur, introduire des détails autobiographiques et des éléments de critique de ceux qui sont au pouvoir.

Parmi les écrits historiques de Binai, il faut tout d'abord mentionner son " Cheibaninoma" et sa version élargie, "Futuhât-i khani", écrit entre 1504 et 1510. Ces livres décrivent, dans une prose entrecoupée de vers, des événements de la vie de Cheibani Khan. Contrairement à d'autres écrits historiques de cette époque, ils contiennent de nombreuses digressions didactiques que Binai espérait utiliser sur la conscience du dirigeant.

Binai était un représentant typique de la classe moyenne des citadins et il critiquait les vices des cercles dirigeants. Il était un adepte talentueux des meilleures traditions de la littérature classique tadjiko-persane, reflétant de manière vivante dans ses œuvres la situation historique de l'Asie centrale à la fin du XVe-début du XVIe siècle.

L'opinion selon laquelle Binaï était opposé au développement de la littérature en langue ouzbèke, trouvée dans certaines œuvres, causée par des rapports d'historiens sur ses querelles temporaires avec Navoi, est basée sur un malentendu. Binaï a fait l'éloge des poèmes ouzbeks et tadjiks de Navoi, il s'est souvenu de lui avec chaleur et dans ses œuvres après sa mort il a même écrit la poésie en ouzbek lui-même. Il n'y avait pas de «mouvement contre la langue ouzbèke» à l'époque. La vie et l'œuvre de Binai, au contraire, parle d'une amitié étroite entre amitié et la culture de deux peuples.

Autre poète talentueux de cette époque, Badriddin Hilali¹, comme Binai, appartenait au cercle culturel Gerat. Il est né à Astrabad vers 1470, mais en 1491, il s'installe à Gerat pour poursuivre ses études, où il passe le reste de sa vie. En 1529 il a été accusé d'adhésion au chiisme, qu'il a écrit une satire sur Ubeidallah Khan, et a été exécuté par ordre de ce dirigeant. La place la plus importante dans l'œuvre de Hilali est le *divan* du gazelle d'amour lyrique, jusqu'à présent très populaire au Tadjikistan. La simplicité et la perfection de la forme et la structure du chant confèrent aux gazelles un charme particulier. En outre, il a écrit trois autres poèmes - "Layli et Majnun", "Sifat al-ashiqin" et "Chahu gada".

L'œuvre des poètes de la première moitié du XVIe siècle ne sont pas bien étudiés. Il ne fait aucun doute qu'il est mis en valeur par rapport à la poésie du XVe siècle caractéristiques formalistes, il y a un déclin des compétences, dans lequel on peut voir l'influence du contexte historique.

Dans la seconde moitié du XVIe siècle après la création d'un pouvoir centralisé en Asie centrale par Abdallah Khan II, la vie littéraire a été sensiblement revitalisée par rapport à la période précédente. Des poètes exceptionnels émergent des cercles artisanaux. Parmi eux, il faut tout d'abord mentionner Abdurrahman Muchfiki (1538-1588), qui écrivait en langue tadjik. Mushfiki est né, selon une version à Boukhara, dans la famille d'un artisan, à une époque où il vivait à Samarkand, il est devenu un poète, mais quand il a essayé de trouver un emploi à la cour du Sultan Saïd, il a échoué et a déménagé à Delhi à la cour de l'empereur Akbar, un réformateur religieux indien qu'il l'a loué dans deux *qassidas*. En 1567, il retourna

¹ Voir sur lui; Aini K., 1957

à Boukhara, où il était proche de la cour d'Abdallah Khan et devint son "malik ash-shoara" (roi des poètes ").

Malgré à sa carrière dans la cour et son grand art dans le genre qassida (il est considéré comme le dernier grand poète panégyrique d'Asie centrale), Muchfiki est sorti comme un éloquent parmi du peuple, était avant tout un poète lyrique et satirique. Ses gazelles d'amour et ses excellents rubaïyyates sont particulièrement célèbres et populaires. Et ses magnifiques qassidas étaient presque oubliés. Certes, dans l'un de ses qassidas, il a décidé de signaler au dirigeant le sort des paysans.

Le divan satirique de Muchfiki, dans lequel il se moque de diverses personnes, principalement des poètes, est devenu largement connu du peuple. Pour Muchfiki, la gloire d'un joker a été établie dans le folklore tadjik, il est devenu un héros préféré des anecdotes (latifa), qui ont d'abord été diffusées parmi les artisans, dans lesquelles il est dépeint comme un libre-penseur "Fauteur de troubles".

Voici un échantillon de son poème satirique sur le partage de l'héritage, où l'inégalité des femmes est exposée:

Sœur, notre père est mort, il est temps de partager la propriété;
J'ai invité Mulla à servir, et vous le payez, sœur.
En toute justice, la division: une grange à grain m'est plus nécessaire,
Mais vous prenez de la paille, apportez-la vite, sœur.
Un homme doit dormir doucement, tu me prendras la palette,
Et Toi dans la nuit doit soupirer, gémir, pleurer des larmes, sœur:
Tambour et sonne le devoir dit à Mia de le prendre pour elle-même.
Écoutez comment le vestibule sonne, dissipez votre chagrin, sœur.
Du sol au plafond, l'espace que je possède vous appartient,
Vous prenez les nuages, vous avez plus besoin de la lune, sœur.
Vous devez honorer le défunt, je vais m'asseoir sur la tombe;
Achetez du halva, faites des crêpes, nourrissez mes invités, sœur¹.

Au 16^{ème} siècle, l'historiographie a continué à se développer. Des chroniques historiques aussi détaillées tels que « Habibus-us-siyar fi akhbori afrod-il-bachar » («L'ami biographie dans les renseignements sur des personnalités exceptionnelles de la race humaine ») de Khondemir, qui a décrit les événements de l'histoire générale et les biographies de personnes célèbres jusqu'à la fin de la lutte entre Cheibani Khan et Chah Ismail (1510). " Mehman-nomaï Boukhara "(" Livre de l'invité de Boukharian ") de Ruzbehan, " Abdallah-name "(" Livre d'Abdallah ") de Hafizi Tanych sont les sources les plus importantes pour étudier l'histoire de l'Asie centrale au 16^{ème} siècle.

Hafizi Tanych était aussi un poète, il possédait tout un divan de poèmes, malheureusement perdu.

¹ Anthologie, p. 431, voir aussi: Mushfiki, 1958.

Chapitre II

LE PEUPLE TADJIK DANS L'ETAT DE DJANIDES (XVII-PREMIER MOITIE DU XVIII siècle)

1. HISTOIRE POLITIQUE

Conflits civils féodaux au XVIIe siècle

Le souverain Cheibanide Abdallah Khan II mourut en 1598 et son fils Abd al-Mumin a siégé sur le trône. Il n'étant pas comme son père un grand homme d'État, il ne pouvait ni freiner ni rallier à ses côtés un groupe hostile de noblesse féodale-tribale. En 1598, Abd al-Mumin a été assassiné par un groupe engagé de seigneurs féodaux opposés au gouvernement central. Pir Muhammad Khan II, le dernier Cheibanid, ne possédait qu'une petite partie de l'État. Il mourut bientôt dans une lutte intestinale.

La discorde parmi les Cheibanids fut immédiatement mise à profit par les Sefevids, la dynastie Khiva et les Kazakhs. Le souverain safavide Shah Abbas I a capturé une partie importante du Khorassan, y compris Gerat. D'abord Balkh a été saisi par Abd al-Amin, le neveu d'Abdallah Khan II. Il a même réussi à frapper des pièces en son propre nom. Mais bientôt la ville passa au protégé de Sefevide Abbas I, Muhammad Ibrahim de sorte que même ce territoire racine des Cheibanids fut pendant une courte période dans la sphère d'influence de l'Etat sefevide. Les Kazakhs ont repris un certain nombre de villes, même Tachkent, le plus grand héritage des Cheibanids. De là, le sultan kazakh Tevekkel a effectué un raid dans le centre de Transoxiane et même il a capturé Samarkand. Seule la défaite près de Boukhara, les blessures graves et la mort de Tevekkel a suspendu l'expansion des Kazakhs¹. Khorezm, conquis avec tant de difficultés par Abdallah Khan II, retrouve son indépendance. Qui fut le premier souverain de la nouvelle dynastie Djanid n'est pas tout à fait clair. L'aristocratie féodale a offert le trône à Djani-Muhammad-sultan (Janibek-sultan). Il était marié à la sœur d'Abdallah Khan II. Ses descendants étaient Gengizides qui gouvernait de khanat d'Astrakhan après la chute de l'Horde d'or². Quand Astrakhan est rattaché à Russie Djani-bek est venu chez Cheibanikhan. Selon les informations des sources, le sultan Djani-bek renonça au trône au profit de son fils aîné, Din-Muhammad-Sultan. Mais à cet époque Dinmuhammad gouvernait Abevard, il n'a pas trouvé de l'occasion d'arriver à Boukhara, il est mort dans l'attaque de troupe d'iraniens.

Puis le deuxième fils de Djani-bek- Bokimuhammad-sultan, a siégé au trône. Et dans la littérature scientifique est affirmé que le premier roi de la dynastie Djanid a été précisément Bokimuhammadkhan³. Les informations numismatiques dessinent un tableau un peu différent, car pas mal de pièces de Djani-bek-sultan ciselé à Boukhara, à Samarkand, à Tachkent⁴. Donc, en fait ou bien nominal le premier roi était Djanimuhammad.

Le seul succès politique intérieur des premiers Djanides fut la prise de Balkh. Toutes les autres tentatives pour mettre fin aux conflits internes et combattre les nomades n'ont donné aucun résultat significatif.

En 1611, l'Imam-Kuli-khan (1611-1642) prit le trône de son oncle, Vali-Muhammad-khan. Ce dernier a reçu l'aide des Sefevides, mais a été vaincu et exécuté. L'imam Kuli Khan

¹ Pour en savoir plus sur les péripéties de la lutte des différents candidats, voir: Velyaminov-Zernov V.V., 1864; Abduraimov M.A., 1966, p. 56-57. Cependant, il faut garder à l'esprit que M. A. Abduraimov identifie complètement à tort le dernier Cheibanid Pir Muhammad II avec Pir Muhammad I, l'oncle d'Abdallah Khan II (Pir Muhammad I est mort en 1567), et Pir Muhammad II est un cousin d'Abdallah Khan II. De plus, l'auteur expose positivement et sans critique Muhammad Yusuf Munchi, dont les informations sur l'histoire du XVIe siècle sont souvent très pédigrées et confuses.

² Par conséquent, dans la littérature, la dynastie Djanid est souvent appelée Ashtarkhanids.

³ Abduraimov M.A., 1966, p. 64 "Histoire de la RSS d'Ouzbékistan", 1967. p. 550 et autres:

⁴ Davidovich E.A., 1964, p. 12-14, 243 -241

a réussi à étendre les frontières de l'État: il a gagné Tachkent des Kazakhs¹. Il a combattu avec succès d'autres nomades, les Karakalpaks et les Kalmouks, qui approchaient des frontières de l'État Djanid.

L'imam Kuli Khan a réussi à retarder temporairement le développement de la guerre civile féodale. Les historiens de cette époque, bien qu'ils aient exagéré la prospérité qui est censée être venue dans le pays sous l'Imam Quli Khan, mais il y avait un grain de vérité dans leurs louanges, surtout si nous comparons son règne à long terme avec les temps précédents et suivants. La source mentionne même des travaux d'irrigation sous l'Imam Kuli Khan².

Son frère Nadir Muhammad Khan n'a pas régné longtemps. De toute évidence, sa politique nuit aux intérêts de la noblesse féodale, de sorte qu'à la suite d'une conspiration, son fils, Abd al-Aziz Khan (1645-1680) a été planté sur le trône de Boukhara. Nadir-Muhammad lui-même a été contraint de se limiter à la position du dirigeant de Balkh. Cependant, même ici, sa position n'était pas forte. Les autres fils de Nadir Muhammad a rejoint la lutte pour le pouvoir et l'héritage, prenant le parti de leur père ou de leur frère. Ce fut le début de la ruine de la région la plus riche de Balkh. Nadir Muhammad a demandé de l'aide à Chah Djehan, le souverain de la grande dynastie moghole (Inde). Il a envoyé ses deux fils avec une grande armée dans le but de capturer simplement Balkh. Nadir-Muhammad a fui, les envahisseurs ont ravagé la région pendant deux ans, la population était dans la pauvreté et a fui, et la famine a commencé. Les hostilités entre les conquérants et Abd al-Aziz qui est finalement parti ici, se sont soldées par une victoire pour ce dernier, mais ont conduit la population dans une situation extrêmement désastreuse.

Bientôt, Balkh tomba à nouveau, mais pour une courte période, entre les mains de Nadir-Muhammad, mais cela ne ramena pas la paix dans la région dévastée. Tout d'abord, Abd al-Aziz a envoyé contre son père son frère Subkhan-Kuli-khan, qui a capturé la ville, puis il a envoyé une nouvelle armée à prendre la ville de son frère. Subkhan-Kuli-khan a résisté au siège, mais tout ce qui est resté intact autour de Balkh et la région a été détruite et ruiné.

Les khiviniens ont profité de tous ces conflits dynastiques internes. Leurs multiples raids purement prédateurs ont ravagé les districts centrales de Transoxiane. Ils sont même arrivés Boukhara, et une fois qu'ils ont pris une partie de la ville, et la seule participation active de tous les habitants de la ville a aidé à les expulser. Profitant de tous ces troubles, Subkhan-Kuli-khan (1680-1702) prit le pouvoir. Sous lui, les attaques des Khivans se sont d'abord poursuivies. Ils ont même pris possession de Samarkand. La noblesse de la ville a reconnu le khan de Khiva, pour lequel plus tard la population de Samarkand a été littéralement ruinée par une énorme indemnité exigée de Subkhan-Kulikhan. Au dernier moment Sunhan Kulikhan a compris que les attaques des Khivans ne s'arrêteraient pas s'ils n'y mettaient pas leur gouverneur. Agissant habilement par de la noblesse locale, Subkhan-Kuli-khan parvint finalement à ce que Khiva reconnaisse son pouvoir.

Mais dans tous les autres domaines, son règne n'a pas été marqué par le succès. La guerre civile a depuis longtemps perdu son caractère intradynastique. Les chefs des tribus ouzbeks sont devenus extrêmement forts. Subkhan-Kuli lui-même, à plusieurs reprises, en a élevé certains. Par exemple, lorsque son fils a tenté de s'installer à Balkh et a été tué sur ordre de son père, Subkhan Kuli Khan a nommé l'un des émirs de la tribu Yuz à la tête de cette région, qui a longtemps été considérée comme l'héritage des héritiers du trône.

¹ Certes, la lutte autour de Tachkent s'est poursuivie et le dirigeant de la ville n'a été nommé que par l'Imam-Kuli-khan (Abduraimov M.A., 1966, p. 112-115).

² Abduraimov M. A., 1966, p. 267-268.

Sous le règne de Subkhan Kuli Khan, a pris de l'importance Mahmud Biï Atalyk¹ de la tribu Katagan. Plus d'une fois, Subkhan Kuli Khan a eu recours à son aide pour combattre contre les Khivans. Il lui confia également la tâche de pacifier les émirs rebelles de la région de Balkh, puis le nomma gouverneur de Balkh et de Badakhshan².

Le Badakhshan était alors en fait une possession indépendante entre les mains de Yar-bek, le fondateur d'une dynastie indépendante des émires du Badakhshan. Les relations entre le Badakhshan et Boukhara ont commencé à se détériorer dès 1650. Après que les khans de Boukhara ont pris possession de la vallée de Kunduz, ils ont continué à attaquer le territoire du Badakhshan. Les Badakhshans ont choisi Yar-bek comme leur emir (dirigeant) et sous sa direction, ils ont résisté avec succès aux nouveaux arrivants. La raison immédiate qui a incité la campagne de Mahmud-biï au Badakhshan était le refus de Yar-bek d'autoriser les Bukhariens à développer les mines de rubis du Badakhshan. La campagne de Mahmud-biï, dont le but était la conquête complète de tout le Badakhshan, se termina sans succès pour lui. Ses troupes ont assiégé à plusieurs reprises la ville centrale de Badakhshan Faizabad (Djuzgun), mais n'ont pas pu la prendre. En fin de compte, Mahmud-biï a dû conclure un traité avec Yar-bek, selon lequel ce dernier s'est engagé à remettre au khan de Boukhara les produits des mines de rubis de Badakhshan obtenus dans les deux ans et à se reconnaître comme un vassal du khanat de Boukhara. En réalité, Yar-bek est resté le dirigeant sans restriction du Badakhshan et l'a dirigé de manière totalement indépendante. La même page, p. 158-159. Les rapports sur les mines de rubis de Badakhshan parlent d'une variété émergente de spinelle noble.

Le souverain de Balkh, Mahmud-biï, devint de plus en plus indépendant, entra en contact avec Subkhan-Kuli-khan. Subkhan-Kuli-khan, craignant un renforcement excessif de Mahmud-biï, obtint son expulsion de Balkh. Le souverain de Balkh fut nommé petit-fils du khan, Muhammad-Mukim-sultan.

Subkhan-Kuli-khan était incapable de vaincre la résistance des féodaux locaux. Les guerres continues qu'il a menées ont conduit à une augmentation de l'oppression et de l'exploitation des masses laborieuses. Des fonds importants étaient nécessaires pour mener des guerres contre les seigneurs féodaux rebelles, et Subkhan-Kuli-khan a exigé que les impôts soient collectés auprès de la population sept ans à l'avance. Compte tenu de la situation dans laquelle se trouvait alors le pays, l'introduction d'un tel système incombait à la population avec un fardeau absolument insupportable. La corruption et les abus des bureaucrates dans la perception des impôts ont ruiné encore plus les travailleurs.

Renforcement de la fragmentation féodale.

Politique intérieure d'Ubeidallah Khan

Le court règne d'Ubeidallah Khan (1702-1711) fut marqué par une lutte extrêmement tendue entre le gouvernement central et les seigneurs féodaux. Ubeidallah Khan a été le dernier personne de la dynastie de Djanid qui a tenté de mettre une limite à la volonté des seigneurs féodaux et de renforcer le pouvoir central. La personnalité d'Ubeidallah Khan et sa politique intérieure n'ont pas attiré l'attention pendant une période indérégable. Une caractéristique avec laquelle il est difficile d'être d'accord a même pénétré dans la littérature et était fermement convaincu: Ubeidallah Khan "montrait un désir d'absolutisme, mais extrêmement arrogant et égoïste ne se distinguant pas par sa capacité à s'entendre avec les gens, il s'est en fait avéré être un jouet entre les mains des émirs".³

¹ Atalik est le quinzième dans l'ancienneté et le rang le plus élevé du khanat de Boukhara. Il occupa la première place après le khan et remplit en fait les fonctions de premier ministre.

² Muhammad Yusuf Munchi, 1956, p. 153.

³ «Histoire des peuples d'Ouzbékistan», v. 2, 1947, p. 90.

Le fait que les sources écrites de cette époque sont entièrement consacrées à la description la plus détaillée des guerres civiles, alors qu'il existe des preuves d'événements d'un ordre différent et occasionnels indirects et des allusions.

Pour caractériser la politique interne d'Ubeidallah Khan, la plupart des documents sont contenus dans le " Ubeidallahnoma" de Muhammad Amini Bukhari¹." Comparaison de ces faits avec ces trouvailles numismatiques a montré que sa tâche était centralisée l'Etat pour toute la période de dynastie Djanides reposait sur une compréhension assez claire des spécificités de l'alignement des forces de classe, n'était pas toujours cohérente, mais se distinguait par la décision et parfois la flexibilité, et si elle échouait, c'était principalement parce qu'il n'y avait pas de prérequis objectifs à la centralisation de l'Etat à cette époque.

De Subkhan-Kuli-khan à Ubeidallah-khan a hérité d'un lourd héritage. Les émirs des tribus ouzbèkes se sentaient totalement indépendants. En règle générale, ils étaient les dirigeants précisément des villes et des régions qui étaient chargées de nourrir leur tribu. Au même endroit, ils ont acheté des terres et étaient les plus grandes propriétés foncières, se sont comportés comme des maîtres complets. Beaucoup d'entre eux, comptant sur la force de leurs tribus, n'ont pas du tout pris en compte le gouvernement central. Ils étaient hostiles les uns aux autres, ont formé des groupes, parfois il a refusé de reconnaître l'autorité de Khan Boukhara. Ubeidallah Khan n'avait ni les moyens ni une armée suffisante pour lutter de manière indépendante contre le séparatisme de ces seigneurs féodaux. Il a été contraint de s'appuyer sur certains émirs pour en combattre d'autres, car il était loin de toujours réussir à exécuter ses décisions. Souvent, les émirs, sur lesquels il s'appuyait, refusaient sous divers prétextes. Plus d'une fois le groupe de Boukhara a subi la défaite du khan. Parfois pendant la campagne, certains émirs partaient simplement avec leur armée ou même allaient au côté des ennemis. La position Ubeidallah était assez difficile il a dû manœuvrer différemment et a fait preuve d'une certaine ingéniosité en la matière. Il essayait de faire les querelles entre les émirs et pour qu'ils fassent la guerre entre eux et pour qu'ils deviennent faibles. Mais c'était la seule et, surtout, pas la direction principale de ses efforts. Certains faits, rassemblés ensemble, montrent qu'il a mis en œuvre tout un système de mesures visant, d'une part, à renforcer sa propre base économique, et d'autre part, à l'affaiblissement politique économique des émirs.

La classe des seigneurs féodaux n'était pas unifiée. À cette époque, définir clairement il y avait deux groupes principaux: les émirs et, en général, l'élite féodale des tribus ouzbeks; ancienne noblesse, nouveaux propriétaires, commerce urbain et élite artisanale. Les guerres intestines des émirs ont ruiné non seulement les peuples simples: elles ont également frappé les intérêts de ce deuxième groupe de la classe féodale, qui était donc intéressé par le renforcement du pouvoir central. Pour les mêmes raisons, les seigneurs féodaux spirituels étaient plus du côté du gouvernement central. Cependant, ce groupe de seigneurs féodaux, sur lequel Ubeidallah Khan pouvait compter, n'était pas monolithique et uni. Au contraire, certains de ses représentants ont soutenu les émirs à différentes époques, en particulier dans les régions où les émirs étaient forts et souverains. Les travailleurs de la ville et de la campagne, brutalement ravagés par des guerres intestines, se sont plus d'une fois rebellés en soutien au gouvernement central, contre les émirs rebelles. C'était, en termes généraux, l'alignement des forces.

Ubeidallah Khan a pris tout cela en compte, même s'il n'a pas toujours été cohérent. Il s'est appuyé principalement sur ce groupe de la classe féodale qui souhaitait renforcer le gouvernement central et mettre fin aux conflits civils. Un maillon extrêmement important de

¹ Ces matériaux sont connus historiquement, mais pas toujours des évaluations et compris de la même manière. Voir: Chekhovich O.D., 1954, p. 65-69; 1959, p. 208 et suiv., Davidovich E.A., 1964, p. 148-156 ; Abduraimov M.A., 1966, p. 136 et suiv.

sa politique interne est la tentative de créer un nouvel appareil bureaucratique à partir de personnes qui ne doivent leur ascension qu'à lui. L'historien de l'époque Muhammad Amin-i Bukhari témoigne directement qu'Ubeidallah Khan a attiré les enfants des artisans et des commerçants, des gens de «basse origine» et «sans racines»¹

Biensur, l'épisode suivant ce n'est pas un événement par hasard, quand la troupe de Boukhara s'est dirigé vers Balkh, Ubeidallah Khan a émis un ordre spécial pour que les récoltes des habitants ne soient pas foulées aux pieds, afin qu'elles ne nuisent pas à la population, etc. Ayant cassé le tarif dans un village, Ubeidallah Khan a payé les récoltes piétinées par l'armée. Ici, je peux voir une tentative de conquérir la population ordinaire. Comme indiqué, aux XVII-XVIII siècles les masses des peuples d'Asie centrale sont très actifs, le khan devait avoir les alliés dans la lutte contre les émirs séparatistes.

Quels sont décrits les événements d'Ubeidallah Khan?² Son attitude envers les émirs était hostile, la lutte contre eux était ouverte et franchement. La source écrit à ce sujet. Lui, bien sûr, récompensé par de l'argent par les terres de ces émirs sur lesquels il comptait, il lança dans l'ensemble une offensive sur eux selon la ligne économique, sans dédaigner et avec de petits moyens. Il est curieux, par exemple, qu'il ait introduit dans le système la vente de «cadeaux» à ses opposants politiques, et à des prix décuplés. Selon la source, «les malheureux Ouzbeks n'ont pas respiré d'urine». Mais plus significatives ont été ses tentatives d'éliminer une partie des concessions de terres conditionnelles de tankho en faveur des Ouzbeks nomades. Il est curieux qu'il ait recouru à une manœuvre très rusée, incitée, probablement, par l'impossibilité pratique de simplement retirer le tankhoh. Il a donné (c'est-à-dire vendu sans condition) ces propriétés à ses proches et aux fonctionnaires. Il en découle également que, dans cette politique, il s'est appuyé sur ce groupe de la classe féodale qui souhaitait renforcer son pouvoir et son influence. Cette méthode de confiscation du tankhoh, en outre, exacerbe les contradictions entre les deux groupes de la classe féodale.

Ubeidallah Khan a vu une autre source d'augmentation des revenus du Trésor dans l'élimination du «blanchiment», c'est-à-dire l'immunité fiscale des terres milks. C'était une entreprise audacieuse et, peut-être, risquée, car elle touchait les intérêts du groupe de la classe féodale sur laquelle elle comptait. Cela a probablement été fait de manière sélective. On sait, en particulier, qu'il a privé l'immunité fiscale des plus grands seigneurs spirituels féodaux d'Asie centrale, les cheikhs Djuybar.

Ubeidallah Khan a également pris des mesures pour le développement du commerce international. Certes, cela a affecté dans une certaine mesure les intérêts des commerçants locaux. Les marchands de Boukhara achetaient des marchandises étrangères en gros, mais payaient généralement plus tard, après une vente. C'était très gênant pour les marchands étrangers. De plus, selon la charia, les marchandises vendues pouvaient être retournées dans un délai de trois ans. Sous Ubeidallah Khan, le gouvernement a pris le parti des marchands étrangers dans ces domaines. Cela était censé augmenter le flux de marchandises étrangères et, par conséquent, augmenter les revenus du trésor.

Ubeidallah Khan a placé de grands espoirs dans la réforme monétaire³. Mir Muhammad Amini Bukhari n'a pas été suffisamment informé lorsqu'il a écrit que la raison de cette réforme était l'absence totale d'argent dans le Trésor pour les dépenses les plus nécessaires. Certains historiens n'étaient pas critiques et a répété cette explication des raisons de la réforme. En vrai, pendant le moment de la réforme en différent manière Ubeidallah Khan a thésaurisé évidemment beaucoup d'argent. Les souverains de Djanides au cours de XVII siècle comptaient les monnayages comme la ressource de revenu. Baissant et augmentant la pureté des pièces, à la fin du 17ème siècle, ils ont amené la monnaie au point que les pièces ne

¹ Mir Muhammad Amini Bukhari, p. 220, 223.

² La meme oeuvre, p. 227.

³ Davidovich E. A. 1961, p. 135-147.

contenaient que 22,5% d'argent. Ubeidallah Khan, au contraire, frappait des pièces de qualité plutôt élevée, elles contenaient 35% d'argent. Au bout de sept ans, quelle que soit sa position, il n'a pas eu recours à la détérioration des pièces comme source de revenu. Ce qui ne peut s'expliquer que pour deux raisons: d'une part, il n'a pas gâté la pièce de monnaie, car cela aurait nui aux intérêts de ce groupe de la classe féodale sur lequel il comptait; d'autre part, comme le montre le contenu des réformes de 1708, il a «gardé» cette source, sans la vider par bagatelles, pour qu'au bon moment il puisse immédiatement en tirer de gros revenus.

En 1708, les pièces de monnaie du trésor ont été refaites: de chaque vieille monnaie ont été faits quatre, de sorte que dans le nouveau il n'y avait que 9% d'argent. Après cela, il a été annoncé qu'à partir de maintenant, le nouveau monnaie (9% d'argent) et les anciennes pièces (35% d'argent) sont égaux en pouvoir d'achat. En d'autres termes, Ubeidallah Khan espérait croire en un seul coup au contenu du trésor, ce qui ne s'était jamais produit auparavant, généralement, l'argent était réduit de 5 à 10%. On s'étant rendu à un événement aussi inhabituel, Ubeidallah Khan pensait évidemment qu'il disposerait de fonds suffisants pour lutter plus efficacement contre les émirs, et donc prendre des risques. Il devait comprendre de quoi exactement il risquait, car avec cette réforme il a volé, bien que temporairement et même avec les meilleures intentions, non seulement leurs ennemis, mais aussi leurs alliés: le peuple, l'élite commerciale et féodale de la société, tous ceux qui s'intéressent au commerce de l'argent et qui ont de l'argent sous la main.

Le commerce s'est arrêté à Boukhara, les marchands et artisans ont fermé leurs boutiques et ateliers. Les citoyens ordinaires se sont retrouvés dans une terrible situation: rien ne pouvait être acheté dans les bazars.

Cela a suscité un mécontentement général. Les foules de citoyens, surtout les pauvres gens, criant et menaçant à la résidence du khan. Le soulèvement du peuple a finalement été réprimé, plusieurs personnes ont été exécutées. Mais ce n'était pas une défaite en général, car Ubeidallah Khan a été contraint de faire des compromis et de changer le contenu de la réforme. Désormais (et cette situation a duré de nombreuses années, même après la mort d'Ubeidallah Khan), l'ancienne pièce était assimilée non pas à une, mais à deux nouvelles. En d'autres termes, la trésorerie d'Ubeidallah Khan n'a pas quadruplé, mais seulement doublée. La réforme n'a pas apporté les revenus escomptés, mais a mis en place ses anciens alliés contre Ubeidallah Khan. Par conséquent, il n'a pas été possible d'opérer un action qualitatif de la politique intérieure.

La lutte, la méfiance mutuelle et l'hostilité ne se sont intensifiées qu'après cela. L'une des conspirations s'est terminée par le meurtre en 1711 d'Ubeidallah Khan, le vol de son trésor et de tous ses biens.

Après la mort d'Ubeidallah-Khan son frère Abulfayzkhan a siégé au trône. A la période de gouvernement de dernier représentant de la dynastie Djanid, Abulfayzkhan (1711-1747), le pouvoir central perd finalement son importance et le khanat se divise en régions indépendantes séparées. L'administration du pays est presque entièrement passée aux mains de l'atalik Muhammad-Hakim-biï, soutenu par la noblesse de la tribu Mangite.

En rapport avec le mécontentement de la noblesse face à la toute-puissance de l'atalik, Muhammad-Hakim-biï fut détrôné et transféré à Karchi. L'ambassadeur de Russie Florio Beneveni parle d'anarchie complète à la cour d'Aboul-Faiz Khan en ce moment. Tous étaient contrôlés par des dignitaires qui luttaient pour le profit. Ils ont saisi le droit de monopole du commerce dans les bazars et les marchés de Boukhara et ils ont volé le peuple de manière incontrôlable.

Ce «combat général» (expression de F.Beneveni) des khans entre la bataille et l'arbitraire complet des seigneurs féodaux en eux-mêmes témoigne des dures épreuves que les peuples d'Asie Central ont dû endurer sous le règne du Djanides¹.

2. La relation social-économique

La condition de l'agriculture. La rente de terre. Les impôts des villes

Comme on sait déjà, en fait les autorités central n'a pas la puissance sérieuse. Les djanides avaient même deux centres officiel- Boukhara et Balkh. Le khan lui-même était assis à Boukhara, l'héritier du trône ou chef militaire majeur, Atalyk. Regnait à Balkh. En règle générale, les khans Djanids dépendait en tièremnet de la noblesse féodal-tribale, qui régnait en fait sur tout le pays. Par rapport à la période de Cheibanides, les droits des atalyks se sont énormément accrue, et il y avait aussi la volonté de la noblesse tribale ouzbèke ; la gouvernance était presque entièrement entre leurs mains, ils occupaient les positions les plus importantes dans l'appareil administratif².

Renforcement dans la réaction féodale, fragmentation politique, guerres civiles sans fin, le dépeuplement des villes, la ruine de la population sédentaire, soumise à l'extorsion constante des divers seigneurs féodaux qui pillaient les oasis et faisaient le commerce des caravanes, tout cela est caractéristique de la période étudiée. Cela a conduit au XVIII siècle au déclin économique profond et à la stagnation, en particulier dans la région centrale de l'Asie centrale.

L'agriculture était ruinée. Le système d'irrigation a été réduit³. Il n'y avait pas assez de pain. « Et il n'y avait pas beaucoup de pain à Boukhara, à Balkh, à Khiva a écrit un témoin oculaire, l'ambassadeur de tsar Alexei Mikhailovich Boris Pazukhin, et après un an il leur reste un peu du pain »⁴. La famine, qui a englouti des districts et des régions entières est devenue un phénomène courant.

La norme officielle de la rente foncière féodale est resté la même (0,3 récolte), mais dans la pratique, a été collecté beaucoup plus. Par exemple, sous Subkhan Kuli Khan, il a été prélevé sept fois ! A cela , il faut ajouter toutes les autres taxes et extorsions et abus monstrueux des fonctionnaires. Voici ce que Malikho écrit à ce sujet : «Subhan Kuli Khan dans tout son pouvoir, en particulier à Samarkand, chaque année, il prenait sept fois. Si quelqu'un devait payer 1 tenga, il lui en prenait 7 tengas. Et plus souvent encore tombait aux mains des fonctionnaires du divan et des propriétaires terriens »⁵. Il est noté que cette taxe (maludjikhat, kharadj) a augmenté, bien sur , non seulement à partir des terres domaniales. La part de l'Etat de la rente des terres milks a augmenté en conséquence, généralement à cette époque en utilisant un terme spécial, milkhans. Selon une source, la taille de milk khana était si bonne, que les propriétaires des terres les ont cédées pour rien, mais personne ne voulait les prendre pour rien. Evidement, il s'agit pas tant de propriétaires des terres milks, mais il s'agit d'un groupe de paysans qui conservaient encore quelque terres milks. Le processus de réduction des terres milks des paysanes relativement privilégié était également perceptible au XVI siècle, mais sous Djanides avait dévastation de ce type des propriétaires des terres milks , dans les régions centrales de l'Asie centrale

Le fardeau fiscal était si lourd, la paysannerie était si ruinée qu'au début du 18e siècle le gouvernement n'osait plus augmenter les impôts ni en introduire de nouveaux. Dans

¹ Formellement la dynastie Djanid a mis fin à son existence en 1785, mais dernier Khan Abul-Gazi était une figure purement frontale.

² Sur la structure administrative de l'Etat de Djanid voir: Bartold V.V., 1964 et p. 388 et d'autre ; Semenov A.A., 1948a, p.137 et d'autre.

³ Abduraimov M.A., 1966, p.260.

⁴ Pazukhin B., 1894, p.61.

⁵ Mirzoev A.M., 1954, p.17

"Ubeidallah-name", il est directement écrit que cette façon d'obtenir des revenus pour le trésor a été coupée, car elle menaçait de grandes volontés¹.

L'attaque contre la paysannerie s'est généralement déroulée dans tous les «domaines.» L'économie des paysans a été ruinée non seulement par des vols pendant les guerres intestines, pas seulement par des impôts insupportables. Il y avait aussi un processus social assourdissant d'élimination des survivances communales, de réduction du groupe des membres de la communauté des paysans et d'augmentation du groupe de paysans (à bail) locataires. Ci-dessus, il a été constaté que le paysan communal avait au moins l'avantage de ne pas avoir besoin de louer de nouvelles terres tous les 2-3 ans; il avait le droit de cultiver la terre de communauté toute sa vie (et ses descendants aussi).

Les artisans étaient également soumis à toutes sortes de harcèlement de la part de grands et petits seigneurs féodaux. L'artisanat et le commerce étaient soumis à des droits arbitrairement élevés et à toutes sortes de frais, obligatoires mi offrandes aux khans et aux émirs. En raison de la tyrannie féodale et de l'absence de la moindre garantie pour la propriété privée des artisans et des commerçants, même les anciens centres urbains ont été dépeuplés. Le développement de l'industrie minière a été entravé par des mesures prohibitives en raison de la crainte des khans, caractéristique de cette période, que le développement des ressources minières puisse provoquer les raids de voisins avides.

Concentration de la propriété foncière entre les mains des seigneurs féodaux

En même temps, pendant cette période, il y avait une concentration des propriétés foncières et de la richesse entre les mains de grands seigneurs féodaux séparés et de cheikhs influents. Les émirs des tribus ouzbeks devinrent des propriétaires terriens particulièrement importants sous les Djanides. Voici quelques exemples. Les documents juridiques montrent les vastes étendues de terres appartenant à Yalangtush-biï, en particulier dans la région de Samarkand, où il a régné pendant de nombreuses années (dans la première moitié du XVI^e siècle). De plus, les khans Djanid ont «blanchi» sa terre de la rente fiscale de l'État. Allaberdi-biï et son fils Allaer-biï ont collecté de grandes parcelles de terre: ils ont également essayé de concentrer leurs terres en un seul endroit, pour cela ils ont même échangé des terres. Les plus grands magnats de la terre sont restés les cheikhs de Djuybar. Dans la situation difficile de cette époque, où le gouvernement central pouvait déjà les fréquenter comme il l'était sous les Cheibanids et la noblesse tribale grandissante empiétant sur leur richesse, le cheikh Djuybar Tadjiddin multiplia néanmoins ses propriétés foncières déjà colossales².

La noblesse et l'armée ont continué à recevoir des récompenses, le plus souvent appelées suyurgals et tankhoh. Pazukhin note que «l'horaire tous les villages sur les récompenses de guerrier et tous les fonctionnaires»³. En outre, beaucoup plus souvent et à grande échelle, se sont vu attribuer non seulement des terres d'État, mais des parts d'État provenant de terres milks. Cela a créé une relation tellement complexe entre différentes personnes qui avaient des droits à différentes parts de rente des terres milks qu'au cours des XVII-XVIII siècles, comme correctement ont noté les chercheurs, même se change la terminologie dans les documents juridiques. Dans les actes de vente, vakuf, etc., lorsqu'on décrit des terrains, désormais mis sur la détermination exacte de la part du loyer que l'acheteur ou l'institution du vakuf recevra⁴.

Mais la concentration des propriétés foncières n'était pas seulement due à la gratitude. Le processus caractéristique de cette période était la concentration de la propriété foncière des

¹ Mir Muhammad Amini Bukhari, p. 157.

² Chekhovich O.D, 1954b, p. IX-XII.

³ Ivanov P.P., 1954, p. 68-80.

⁴ Pazukhin B., 1894. p. 61

grands seigneurs féodaux par l'achat de terres. Certains seigneurs féodaux ont réuni leurs terres au point de devenir propriétaires des terres de districts entiers. Cela indique que le chiffre d'affaires est de plus en plus souvent abattu sur les terres domaniales, ce qui est directement attesté par les documents juridiques¹. La pauvreté du trésor a contraint les khans de Boukhara à recourir de plus en plus à une telle vente, ainsi qu'à des dons. Cela a été officialisé dans les bureaux des Qadis de la même manière qu'au XVI^e siècle.

Il est caractéristique que la division des terres milks entre l'État et le propriétaire - par un particulier (c'est-à-dire la transformation des terres milks en partie en terres domaniales, en partie en milk-i khalis) est maintenant devenue beaucoup plus intense. C'est clair. L'augmentation du taux d'exploitation de la part de l'État a rendu la position du seigneur féodal de Milkdar très peu rentable, il a préféré avoir une plus petite quantité de terres milk-i khalis, mais à sa complète disposition. Dans ce cas, ses revenus ne dépendaient pas du nombre de paysans que l'État éliminerait et il réussirait à prendre sa part de l'économie rurale ou pas.

Par conséquent, pour les XVII-XVIII siècles caractéristique: la concentration de la propriété privée et des terres attribuées entre les mains de grands seigneurs féodaux, notamment entre les mains de la noblesse des tribus ouzbeks, une augmentation du taux d'exploitation de la paysannerie, la ruine massive des paysans milkdar, une réduction du groupe des paysans communaux, la croissance de la catégorie des terres de propriété privée dans milk - khalis, plus intensive «désintégration» des milks féodaux, la vente des terres domaniales aux seigneurs, la massives de distribution des terres domaniales et les milks (en réalité la part de l'État est de terres milks) en possession conditionnelle, donation de terres domaniales, etc. En conséquence, il y a un manque éternel d'argent dans la trésorerie du khan, puisque la principale source de revenu, l'impôt foncier, a progressivement donné au Trésor de moins en moins, jusqu'à ce qu'il soit complètement réduit pour les raisons ci-dessus. Diverses sources en témoignent directement ou indirectement. Nous ne citerons que deux témoignages qui à différentes époques ont visité Boukhara et qui ont immédiatement pris conscience de cette circonstance. B Pazukhin. (1669): « Et les trésors monétaires de leurs États est moins dans le trésor des tsars, parce que tous les villages sont partagés entre des forces militaires et des fonctionnaires, et pour employer l'argent de la vie quotidienne du tsar il ne reste plus d'argent pour toute année. F. Beneveni: «Khan avec un visage semble avoir une possession élevée, mais n'a pas de pouvoir, en raison de la rareté du trésor, que les Ozbeks ont vidé plus d'une fois, et ce qui ne serait pas suffisant pour reconstituer les revenus"². C'est le renforcement croissant de l'indépendance des grands seigneurs féodaux, en particulier des émirs-chefs des tribus ouzbeks.

Le rôle des seigneurs féodaux spirituels a également augmenté. En particulier, à différentes époques, les chefs derviches - cheikhs (comme c'était le cas à Fergana, Tachkent) ont pris le pouvoir.

Mouvement populaire

L'exploitation féodale, les guerres intestines, la ruine et la famine ont considérablement accru l'indignation des masses. Des troubles et des soulèvements populaires éclatent constamment en divers endroits.³ Sous Abd al-Aziz Khan, selon le poète contemporain Sayido Nasafi, un soulèvement a éclaté dans le village de Dakhbid près de Samarkand. L'ampleur de ce mouvement populaire était si grande qu'Abd al-Aziz lui-même est arrivé ici avec une grande armée et, réprimant le soulèvement, a brûlé et détruit Dakhbid. La même chose, pendant le règne de Subkhan Kuli Khan et de ses successeurs, il y eut des émeutes

¹ Histoire de peuple tadjik, II, 2, p. 37.

² Chekhovich O. D., 1954b, p. XV-XVIII.

³ Pazukhin B., 1894, p. 61; Beneveni F., 1853, p. 373.

constantes, qui étaient parfois utilisées par des seigneurs féodaux individuels pour atteindre leurs objectifs personnels. Par exemple, une fois, lorsque Subkhan-Kuli-khan lui-même s'est approché de Balkh, toute la population a défendu héroïquement pendant 21 jours la ville, qui appartenait à Mahmud-biï atalyk, et l'a défendue des Bukhariens¹. Toutes les couches de la société dans ce cas étaient unies, car ils comprirent que la prise de la ville par le khan entraînerait un vol et un massacre cruels. Mais le plus souvent, le peuple a soutenu le gouvernement central, car les guerres féodales et les guerres civiles ont dévasté la population des villes et des villages.

La plus grande et la plus victorieuse fut l'action du peuple de Hisar en 1703. Elle commença par une guerre entre deux seigneurs féodaux: Muhammad-Rakhim-biï avec l'armée de Boukharian sorta contre Utkan, qui possédait l'une des forteresses sur le territoire de la région de Hisar. Incapable de réussir, l'armée de Boukhara a commencé à se retirer, la population d'Hisar s'est rencontrée oppresseur d'Utkan. Puis les habitants de Hisar se sont tournés vers les émirs de Boukhara avec une revendication, exigeant une protection, car les conflits féodaux ont été déclenchés. Les émirs traitaient grossièrement les représentants du peuple, on se précipitait même sur eux avec un sabre, tandis que les délégués saisissaient des pierres et des bâtons. Comme l'écrit au figuré le chroniqueur, «les émirs de Boukhara quittèrent (à la hâte) la forteresse de Hisar, tandis que l'armée (leur), éprouvant confusion, peur et horreur (devant la révolte de peuple), suivit également derrières eux. Donc, la population de Hissar, les Yuzs du clan chadi, se précipita pour piller les tentes en quittant à la hâte des Bukhariens. Dans la forteresse elle-même, quelque chose d'incroyable se passait, c'était le dernier jugement².

Dans cette affaire, les intérêts de la population indigène de la région de Hissar et de la tribu ouzbèke du Yuz ont concordé ; le peuple est sorti activement pour pour mettre fin à la guerre féodale sur son territoire, des Yuzs ont volontiers soutenu la victoire du peuple et acheva la déroute des Bukhariens.

La révolte d'un caractère différent eut lieu à Boukhara en 1714. Le groupe de féodal de la tribu Keneges, dirigé par atalik Ibrahim, tenta de pénétrer dans l'arche et de faire un coup d'État au palais. Le peuple a défendu le pouvoir, des barricades ont été construites dans la ville et le khan n'a réussi à faire face complètement aux ennemis que grâce à une aide active tombée³.

Et avant cela, en 1708, le peuple de Boukhara, au contraire, s'est opposé Ubeydallah Khan lorsqu'il a annoncé sa réforme monétaire. Le mécontentement a balayé différentes couches de la société et d'abord a pris la forme d'une résistance passive: les magasins et les ateliers ont été fermés, le commerce arrêté et il était impossible d'acheter les choses les plus nécessaires sur les marchés. Au deuxième stade, le mécontentement s'est transformé en un soulèvement ouvert des pauvres. Selon le chroniqueur de l'époque, Muhammad Amini Bukhari, le soulèvement a été réprimé, plusieurs personnes ont été pendues, la réforme a été pleinement menée à la vie et tout le monde s'est résigné avec cela⁴. Certains, temps les historiens ont accepté cette tendance revolte non critiquement. Des sources narratives convaincues que le mouvement dans son ensemble a eu un succès significatif, il a effrayé le gouvernement et l'a contraint à modifier de manière significative le contenu de la réforme⁵.

¹ Chekhovich O.D., 1954, p. 63-71; Abduraimov M. A., 1956, p. 64- 72; Chekhovich O.D., 1959 a, p. 221-223; Davidovich E.A., 1964, p. 135-145; Hist.de people tadj.,II, 2, p. 44-47; "Histoire de RSS d'Ouzbek ", 1967, pp. 579-580.

² Muhammad Yusuf Munchi, 1956, p. 162.

³ Mir Muhammad Amini Bukhari, 1957, p. 68.

⁴ Abd ar-Rahman Tali, 1959, p. 60-63. Mir Muhammad Amini Bukhari, 1957, p. 159.

⁵ Davidovich E.A., 1964, p. 140 et suiv.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, les mouvements populaires étaient si fréquents que même les historiens de la cour, bien que voilée - consciemment, mais néanmoins nous avons été obligés de les mentionner. En plus de celles décrites ci-dessus, les actions du peuple en 1713-1714 à Boukhara, en 1713 à Samarkand, en 1719 à Balkh, en 1746 à Tachkent, etc. Quelle que soit la façon dont les chroniqueurs de la cour ont déformé les faits d'indignation populaire, il reste incontestable que dans des conditions de réaction féodale et de tyrannie, les masses tadjis et ouzbèks sont sorties pour lutter contre le régime d'anarchie.

Artisanat, commerce, circulation monétaire

Les conditions de développement de l'artisanat, du commerce intérieur et extérieur dans l'État de Djanid ont été les plus défavorables et se sont aggravées avec le développement des guerres civiles et des guerres féodales. Certaines villes et régions entières ont été soumises à de tels vols et dévastations que pendant longtemps ils n'ont pas pu se remettre de cela. Mais les gens n'ont pas perdu leurs compétences techniques, leurs métiers: ce n'est pas un hasard que le poète Sayido Nasafi seulement comptait plus de deux cents types d'artisanat à Boukhara. La dévastation économique dans laquelle le pays a été plongé par les guerres intestines, les raids des Khivans, les invasions de troupes étrangères et de nomades ont entravé le développement de la production et du commerce normaux des marchandises. La pauvreté, les grèves de la faim, la ruine tout cela a réduit le nombre d'acheteurs ordinaires et de biens ordinaires. Sayido Nasafi, qui dans sa vieillesse a commencé à tisser, il écrit très éloquemment dans ses poèmes sur l'absence d'un acheteur, sur la marasme complète du commerce à la fin de XVII^e siècle¹.

Pendant une stagnation des échanges, mes marchandises ont perdu toute valeur.

Depuis longtemps déjà j'ai honte de ma boutique.

Ou bien :

Chaque fois que j'apporte mes produits au marché,

Je dois traîner le client par le sol et la manche.

La situation s'est aggravée encore plus dans la première moitié du XVIII^e siècle. La vallée de Zeravshan a été amenée à l'extrême ruine par les raids continus de sept ans (1723-1730) des Kazakhs. Une terrible famine s'est installée, la population survivante dispersée dans les faubourgs, Boukhara et Samarkand a été sans gens². Dans une meilleure position étaient ces régions et ces villes, principalement à la périphérie de l'État, qui n'étaient pas une arène permanente de guerres féodales, de raids de Khivans et de nomades. La dévastation des régions centrales de l'État affectées, car les artisans des plus grands centres commerciaux et artisanaux y ont fui à la recherche de sécurité et de possibilité de travailler.

L'état général de l'économie monétaire et la politique gouvernementale en termes de frapper de monnaie et de circulation des pièces étaient également défavorables à l'artisanat et au commerce³. À tous les fardeaux des manipulations de taux de change, qui ont fortement pesé sur l'artisanat et le commerce dans le XVI^e siècle s'ajoutait à la détérioration intense des pièces d'argent. Les pièces de monnaie étaient frappées à partir d'un alliage d'argent et de cuivre, et la quantité de cuivre augmentait. Le trésor a reçu des avantages chaque fois que l'échantillon a été réduit, et la population a subi de lourdes pertes. La population s'est activement battue contre les dommages causés aux pièces de monnaie, ici ont coïncidé les intérêts de presque tous les secteurs de la société. La population s'est battue pour une «bonne pièce» - solide, définie, toujours la même et de haute qualité. Au XVII^e siècle cette lutte fut menée avec des succès divers: la population remporta parfois des victoires et le gouvernement augmenta temporairement la pureté des pièces. Mais dans le dernier quart du XVI^e siècle les

¹ Mirzoev A. M., 1951, p. 77-78.

² Chekhovich O.D., 1951, p. 72-73.

³ Davidovich E.A., 1964, p. 100-134.

pièces de haute qualité n'étaient plus du tout frappées. Si la population continue à se battre pour la «bonne pièce», les victoires deviennent plus rares et moins dramatiques: au-dessus de 35%, la teneur en argent n'augmente pas. Et plus tard, en 1708, comme déjà mentionné, Ubeidallah Khan a réduit la quantité d'argent en pièces de monnaie à 9%, ce qui a provoqué un soulèvement du peuple, qui a remporté une victoire partielle.

Mais le gouvernement n'a pas seulement profité de cette manière directe du commerce des pièces de monnaie. La fraude au taux de change était un fardeau encore plus lourd pour la population. Comme au XVI^e siècle, toutes les pièces d'argent sous les Djanides étaient divisées en «anciennes» et «nouvelles». A tout moment, le gouvernement pouvait déclarer les «nouvelles» pièces pour «anciennes», et le pouvoir d'achat des «anciennes» monnaies sur le marché dépendait entièrement de leur aloi. Par exemple, les pièces contenant 60% d'argent, lorsqu'elles étaient «neuves», forcées de fonctionner comme si elles étaient de haute qualité. Seulement, ils ont été déclarés les «anciennes», ils ont perdu 40% de leur pouvoir d'achat, c'est-à-dire que la population a immédiatement subi 40% de pertes. En d'autres termes, à XVII^e siècle par hasard a développé la norme d'utilisation de monnayage et cette situation a aggravé la condition des artisans et des commerçants, comme a écrit Djenikson au milieu de XVI^e siècle.

Tout cela montre clairement que si les artisans de l'époque en question possédaient encore toutes les compétences techniques, alors les conditions générales de l'artisanat et du commerce étaient telles que leur volume devait être fortement réduit, surtout à partir de la fin du XVII^e siècle. L'assortiment de marchandises devait également être réduit.

Biensur, les types d'objets artisanaux dont les produits exportés étaient un peu mieux: la demande extérieure contribuait à la production même dans ces conditions difficiles. À cet égard, le renforcement et l'expansion des relations commerciales sont particulièrement importants avec la Russie.

L'État russe est très intéressé par le renforcement et l'expansion des échanges commerciaux avec l'Asie centrale et a créé des conditions favorables. Les marchands d'Asie centrale ont progressivement obtenu le droit de faire du commerce dans toutes les villes. Le commerce le plus préférentiel passait par la Sibérie ici, un très petit droit était prélevé sur les marchands d'Asie centrale, certaines marchandises n'étaient pas du tout taxées. Après la fondation d'Orenbourg en 1735, le commerce hors taxes a été annoncé ici pendant un certain temps pour attirer les marchands d'Asie centrale.

Les marchands d'Asie centrale transportaient principalement des tissus de coton et des articles fabriqués. Les livres des douanes de l'ordre de Sibérie et d'Astrakhan montrent combien de ces marchandises ont été exportées vers la Russie. Sur la liste détaillée de ces livres est également évidente qu'en Asie centrale à cette époque, étaient produites les variétés les plus diverses de tissus de coton. Par exemple, ce sont mentionnés différents types de tissus «zendeni» (sebendi, dybendi, purbeni, burmeti), les divers découpages (c'est-à-dire des tissus avec un motif imprimé), des toilles de coton, etc..

Un certain nombre de données montrent que la production de tissus en soie à cette époque a diminué à la fois en volume et, probablement, en assortiment. Il n'y avait pas assez de soie brute (son exportation était d'ailleurs interdite). La détérioration des conditions de vie a réduit le nombre de travailleurs du ver à soie et le nombre de consommateurs de soie et de produits en soie coûteux.

Les produits d'exportation étaient du cuir, des fourrures, des tapis, etc. L'assortiment de marchandises du prétendu commerce khan, c'est-à-dire celles exportées par les ambassadeurs marchands, était beaucoup plus large. Le volume d'exportation de toutes les marchandises pour lesquelles il y avait une forte demande en Russie était grand. Par conséquent, leur production était meilleur en Asie centrale.

En général prospéra la fabrication d'armes et de produits métalliques. Ils étaient également exportés à l'étranger. Des échantillons de céramiques de cette époque nous sont parvenus. En plus des plats habituels et simples, ils ont également produit d'élégants plats émaillés à dessin. Au XVII^e siècle artisanat appliqué n'ont pas été abandonnés, la production de mosaïques et de majolique, de ganch (plâtre) et de sculpture sur bois était à un niveau élevé. Au XVIII^e siècle a presque cessé la demande d'œuvres hautement artistiques de l'artisanat appliqué.

En ce qui concerne le commerce extérieur, le plus important a été le commerce avec l'État russe¹. On a déjà noté quels produits d'Asie centrale étaient exportés dans ce pays. Il faut ajouter aussi que les marchands d'Asie centrale agissaient également en tant qu'intermédiaires.

Ils exportaient non seulement leurs marchands, mais aussi des produits étrangers, notamment indiens, bien que la demande de la population locale pour l'importation de marchand en raison de la situation déjà envisagée, aurait dû diminuer.

Le nouveau commerce entre la Russie et l'Asie centrale non seulement était l'augmentation du volume des exportations et des importations, mais aussi la participation active à la deuxième partie à ces marchands russes. Les marchands russes ou leurs employés vivaient maintenant 2-3 fois dans différentes villes d'Asie centrale, ils apportaient des marchands russes et exportaient des marchands d'Asie centrale. Parmi les produits russes en Asie centrale, on utilisait non seulement les articles de luxe (chers fourrures le cuir, les draps, etc.), mais divers articles ménagers: vaisselles, merceries, etc. étaient très demandés.

A cette époque, l'Asie centrale faisait également des échanges avec l'Inde, l'Iran, la Chine, mais le volume et l'importance de ce commerce sont encore insuffisamment étudiés. On donne attention à Boukhara, il y avait un quartier complet des marchands indiens. Ubeidallah Khan a vu à juste titre de grands avantages pour l'État dans le développement du commerce extérieur et a essayé de prendre des mesures pour améliorer ses conditions, mais ce fut un épisode de courte durée, le chaos économique intensifié. Florio Bereveni, qui a vécu à Boukhara en 1822 et a spécialement étudié les questions du commerce, a noté qu'il n'y avait pas de conditions pour son développement, bien qu'il y ait des biens mutuellement nécessaires pour Boukhara et la Russie »².

3. CULTURE MATÉRIELLE ET SPIRITUELLE

Architecture et art

Caractéristiques économiques et la vie socio-économique des XVII-XVIII siècles a sensiblement affecté l'architecture. Ce sont accrus l'influence, le pouvoir et la richesse de l'élite féodale des tribus ouzbeks, les émirs. Des villes et des régions entières étaient parfois entre leurs mains. Ils avaient de l'argent à construire, et avec ça déjà à la manière traditionnelle, ils espéraient glorifier et perpétuer leurs noms.

L'un de ces nobles, Yalangtush-biï, a lancé une énorme construction sur le registan de Samarkand et créé l'ensemble qui existe encore aujourd'hui. En face de medressa d'Ulougbek (où se trouvait le khanaka d'Ulougbek), à l'ordre d' architecte Abduldjabbar a construit une nouvelle madrasah. Dans les façades du portail d'entrée de cette madressa, sont représentés des prédateurs se précipitant sur un cerf, c'est pourquoi on sappella cette nadressa Chirdar ("avoir des lions"). La façade de la madressa Chirdar est une copie de la façade de la madressa Ulougbek: au centre il y a un portail, dans les coins il y a des minarets,

¹ Rychkov P.I., 1949 ; Chulochnikov A., 1932; Ziyaev X. 3., 1962; 1965; Yuldachev M. U. 1964; Djamolov K. 1906.

² Beneveni F., 1853, p. 376, 380-381.

entre le portail et les minarets on voit des voûtes nervurées, érigées sur deux auditoriums darskhana. Mais dans les détails de l'aménagement et du décor, il y a beaucoup de nouveautés.

Un peu plus tard, du troisième côté de la place Yalangtush-bii, commença la construction du troisième bâtiment, dans le décor duquel il y avait tellement d'or qu'il fut nommé Tillokori (en or). C'était une madressa et une mosquée à la fois: sur trois côtés de la cour il y a des hujras, et sur le quatrième il y a une mosquée (il y a une salle centrale en dôme et deux galeries avec de nombreuses coupes).

Finalement il avait une place carrée, ouvert d'un côté, et depuis lors décoré avec des façades principales richement et brillamment avec les trois bâtiments monumentaux décorés.

Un autre grand ensemble a été achevé au 17^{ème} siècle à Boukhara. Une des parties importantes de cet ensemble est de grand khauz (réservoir - étang) et il est connu d'après le nom Labi khauz. Le premier bâtiment de cet ensemble est la madressa Kukeltach, elle a été construite au 16^{ème} siècle. Au 17^{ème} siècle d'après de l'ordre de Nadir-devonbeghie a été construit un khauz, une madressa et un petit khanaka. Cet ensemble monumental n'est pas harmonieux et équilibré, comme la Reghistan de Samarkand. Et il n'est pas si complet. Elle ressemblait à l'ancienne façade d'une petite madressa du XVI^e siècle est sorti sur la place, d'un côté de laquelle elle est une petite madressa Nadir-Divanbeghi, et de l'autre côté de Labi Khauz, derrière le dernier est un petit khanaka. La madressa et le khauz du khanaka ne s'équilibraient pas suffisamment et ne correspondaient pas bien à la madressa du XVI^e siècle. L'ensemble est dépourvu de symétrie et d'équilibre compositionnel, l'architecte n'a montré ni goût ni talent. Bâtiments du 17^e siècle ne représentent rien non plus pour remplacer l'un des dignitaires les plus éminents de l'époque, Nadir-Divan-begi, monumental.

Plus significatif et intéressant est un autre ensemble de Boukhara, achevé au 17^{ème} siècle. Ce sont deux madrassas, construites l'une en face de l'autre: l'une est la madrasa d'Ulugbek du XV^e siècle, l'autre est la madrasa d'Abdal-Aziz Khan de XVII^e siècle.

Elles ont beaucoup de points communs, mais encore plus de différences. Les proportions de la façade de la médressa Ulugbek sont harmonieuses, la finition décorative est sobre et d'une simplicité élégante. La façade de la médressa Abdal-Azizkhan est dépourvue d'harmonie, le portail est trop allongé et les parties latérales de la façade, au contraire, sont massives. La décoration se distingue par son extrême splendeur, et à certains endroits même prétentieuse.

Si nous parlons du XVII^e siècle. comme l'une des étapes du développement de l'architecture d'Asie centrale, il s'agit avant tout de la finition décorative. Décorateurs du 17^e siècle développa les traditions des deux siècles précédents et obtint parfois certains succès créatifs. Les sculpteurs de Ganch (plâtre) ont obtenu des succès particulièrement remarquables. Les stalactites d'albâtre de la médressa de Boukhara d'Abd al-Aziz Khan surprennent par leur complexité, leur subtilité et une sorte de légèreté aérienne. La majolique et les mosaïques de composition étaient largement utilisées. Leurs motifs sont complexes et compliqués, mais l'échelle des couleurs est beaucoup plus rugueuse qu'aux XV^e-XVI^e siècles: les tons jaunes et verts, abondamment utilisés, les rendaient trop panachés.

Le nombre de manuscrits du XVII^e siècle qui nous sont parvenus, décorés de minnatures d'artistes locaux d'Asie centrale, sont assez peu. Mais même ces quelques échantillons montrent que les traditions de l'école du ministère d'Asie centrale du 16^{ème} siècle, ils ont reçu une continuation et un développement dignes au 17^{ème} siècle.¹ Les miniatures-illustrations de "Zafar-name" de Charafaddin Yezdi sont particulièrement remarquables. Le manuscrit a été réécrit à Samarkand en 1628, qu'il se composait de 12 miniatures². Dans des scènes de bataille un miniaturiste avec l'étonnant pouvait dessiner le

¹ Pugachenkova G. A. et Rempel L. I., 1965, p. 358-389; "Miniatures d'Asie centrale de XVI-XVII siècles", M., 1964. Semenov A. A., 1956, p. 3-16.

² Semenov A. A., 1956, p. 3-16.

nombre des visages, qu'ils semblent vivants et en mouvement. Par exemple, dans un minuscule où Temour a assiégé Gerat, il y a 23 hommes et 18 chevaux. Dans un autre minuscule où on dessinait le marche Timour contre Horde d'or –Toukhtamich, on voit 20 guerriers. Il y a beaucoup d'hommes dans la scène de bal de Timour ; on voit ici les dignitaires, les gardes, les musiciens, les chanteurs, les déclamateurs, et les échantons. Les scènes étaient très belles et pittoresques.

Au XVII^e siècle l'art de portrait n'a pas cessé de son développement. Le modèle de cet art est le travail d'Imomkulikhan en 1642.

La situation de l'époque suivant ne contribua en aucune façon au développement de la construction, de l'architecture et de l'art. La première moitié de XVIII^e siècle a été un période de troubles économiques, de troubles civils, de dévastation de villes et de villages, de soulèvements populaires, de raids de Khivans, d'invasions de nomades et de troupes étrangères. Le centre de Transoxiane et la région de Balkh ont été particulièrement touchés. La population dispersée, des centres culturels tels que Boukhara et Samarkand étaient désertés. Il n'est pas étonnant que de cette période troublée et difficile, il n'y ait pas eu de monuments d'architecture et d'art importants.

Fiction tadjik et chroniques historiques aux XVII et le début de XVIII siècles

A l'époque de Djanides, deux centres littéraires ont été créés à Boukhara et à Balkh, où se trouvait alors la résidence de l'héritier de l'émir. Pendant cette période, la littérature tadjike s'est développée plus sensiblement qu'au 16^e siècle. Sous Soubhankulikhan, cependant, le régime était si difficile que certains poètes de la cour ont été forcés de quitter leur patrie et de s'installer en Inde.

Bien que à cette époque la littérature de la cour et la littérature de soufisme reculait alors entre les hommes de métiers se développait la poésie selon son esprit plus proche de l'environnement folklorique. Ici vous pouvez nommer les noms de Fitrat Zarduzi Samarkandi, Obid Moumtoz et surtout le poète remarquable Mirobid Sayidoï Nassafi.

Fitrat Zarduzi Samarkandi est né en 1657 dans le quartier des Brodeuses. Tous ses proches étaient habiles à faire la broderie et lui-même maîtrisait cet art. En 1685, il alla à Boukhara et y entra dans une madrasa. La vie de poète était difficile. Comme il manquait d'argent, il a été obligé de vendre sa propre maison. L'acheteur, un homme riche, l'a trompé et s'est approprié sa maison pour une somme insignifiante. Le poète s'est vengé de lui avec satire. Le poète est mort au début de XVIII^e siècle.

Dans la Tazkira, il est à noter que Fitrat était un maître à la fois en poésie et en prose. De son héritage nous avons le Mesnavi « Tolib et Matlub », une satire et plusieurs gazelles. Son Divan n'est pas encore trouvé.

Sayidoï Nasafi (est mort entre 1707- 1711) est le plus grand poète de cette période. Il a passé sa vie à l'époque d' Abdul-Azizkhan et Ubeidallakhan et il a vu la souffrance des travailleurs dans la condition cruelle féodale.

Dans la première période de son activité créatrice, s'efforçant apparemment d'être son propre patron, Sayido s'est approché de certains représentants de l'élite dirigeante et, sous leur influence, a dédié plusieurs qasids à Abdul- Aziz et Subkhan Kuli Khan. Mais quand il a vu de ses propres yeux ce que représente l'environnement de la cour, il a résolument refusé de communiquer avec eux:

Il vaut mieux arrêter de marcher dans la rue des riches,
Car de chaque trace de mon pied bat une source de sang.

Sayido aimait beaucoup son peuple. Il a défendu tous les malheureux et les blessés qui se sont tournés vers lui non seulement avec ses discours littéraires, mais aussi avec sa participation personnelle:

Partout où je vois le malheureux, je le chéris,

Epine de cette steppe soit la première fleur sur mon panier.

Sayido a dédié ses odes non aux rois et aux nobles, au contraire aux messagers et aux paysans, et il a parfaitement décrit la vie de ces groupes de population. Telles sont ses odes à un boulanger, à un artiste, etc. L'un des lieux centraux des œuvres de Sayido est «Bahoriet» («les motifs de printemps- les noms des animaux»). Dans cette œuvre, sous l'apparence d'animaux, il représente des représentants de différentes couches de la société féodale et montre que les travailleurs, qui semblent ramper sous leurs pieds comme des fourmis, se tiennent au-dessus de tout le monde et s'ils s'unissent, ils peuvent vaincre à Lion.

Dans un certain nombre de ses poèmes, Sayido a montré les difficultés infinies des masses sous Subkhan Kuli Khan, lorsque la richesse prospérait à un pôle, et la pauvreté et la dévastation imbriquées à l'autre. Ainsi, il écrit:

Le ciel est comme le camp d'un vieil homme courbé,
Le monde est comme un village pillé,
Puisque les gens du monde (noblesse) se sont sucés le saing l'un à l'autre,
Le destin a emporté l'humidité et les verts du ruisseau d'un jardin de fleurs,
La terre dans le jardin ressemble à une poche déchirée.

Dans ses vêtements fleuris, l'homme riche ressemble à un ver enveloppé de soie¹.

Sayido Nasafi a été le premier poète du khanat qui a ouvertement défendu les travailleurs et a sévèrement critiqué le régime féodal. Il agit comme un poète talentueux exprimant les idées et les aspirations de la classe ouvrière de la population, en particulier des artisans. Ces couches occupent dans son travail la première place. Dans ses vues, il est allé loin devant ses contemporains. Il a déclaré la supériorité des travailleurs sur les autres couches de la société, a dit avec audace que la force des travailleurs est dans l'unité, a vivement critiqué les dirigeants, les accusant en ignorant et cruauté.

Sayido a introduit beaucoup de nouveautés dans le sujet et à la forme de la poésie, tout en poursuivant les meilleures traditions de ses prédécesseurs. Dans la gazelle, il a mis en contraste les thèmes traditionnels de la critique des dirigeants, décrivant la ruine dans l'État. Il a également développé le thème de la qasida (odes d'artisans). Son «Bahoriet» doit être considéré comme une nouvelle forme de poésie didactique. Dans la littérature de la période après le XVI^e siècle le genre de "chahrochub" obtient un nouveau développement dans le travail de Sayido. Le poète a également renouvelé l'arsenal des moyens artistiques en donnant des métaphores et des comparaisons originales, en utilisant le folklore, des proverbes et des dictons empruntés au discours familier.

L'idéologie soufie a eu une influence négative sur l'œuvre de Sayido, l'influence du «style indien» complexe est également perceptible dans ses poèmes, mais son utilisation par le poète était créative.

La plupart des poètes du passé se sont efforcés de garder intactes les normes linguistiques de la littérature classique. Après les événements politiques du début du XVI^e siècle, l'isolement de l'Iran de Transoxiane, la préservation de l'unité de la langue a perdu son sens. Sayido l'a compris et a brisé avec audace la vieille tradition, introduisant dans la poésie les mots de la langue maternelle parlée qui sont accessibles à tous. La langue de ses œuvres est très proche de la langue littéraire tadjike de notre temps².

XVII^e siècle avait ses propres historiens. L'un des écrivains les plus éminents de cette période est Muhammad ibn Wali. Son œuvre «Bahr al-asrar fi manakib al-akhbar» («Mer de secrets au fond des nouvelles») est une sorte d'encyclopédie, composée de quatre volumes, dont la partie historique couvre la période de Gengizkhan aux Djanides.

¹ Mirzoev A. M., 1954, p. 18.

² Mirzoev A.M., 1954, p.159-162

Le prochain ouvrage important écrit à ce moment est Tarihi Sayyid Rakim (Histoire de Sayyid Rakim)¹. Bien que ce livre ne décrit pas les événements historiques dans un ordre séquentiel, il contient beaucoup de données sur des personnalités célèbres, sur divers bâtiments, sur les œuvres littéraires de l'époque de Timour au XVIIIe siècle.

Parmi les précieuses sources historiques de cette période, on peut citer l'œuvre de Muhammad Amin Yarakchi, appelé «Mukhit at-tavarikh» («Océan d'histoires»). L'auteur de ce livre, partant du récit historique des temps très anciens, parle en détail de la période achtarkhanide et ramène son travail au milieu du XVIIe siècle.

«Tarihi Mukimkhani» («L'histoire de Mukimkhan») de Muhammad Yusuf Munchi est principalement consacrée à l'histoire des Djanides jusqu'en 1704. Enfin, une source historique précieuse écrite à cette époque est «Ubeidallah-name» («Livre d'Ubeidallah») de Muhammad Amini Boukhari, qui est entièrement consacré à la description de la période du règne de Djanid Ubeidallah Khan et couvre les événements de 1702-1711.

CARACTÉRISTIQUES des sources

A l'époque du système communal primitif sur le territoire de l'Asie centrale, la source principale est le matériel archéologiques (en tenant compte des données sur les régions adjacentes). Les données de la paléogéographie et de la géologie quaternaire apportent beaucoup pour la reconstruction du milieu naturel. Dans le folklore, l'ethnographie, la langue, les caractéristiques individuelles du peuple spirituel de ce passé lointain ont été déposées et préservées à ce jour. L'attraction et l'utilisation de l'ensemble de ces données la combinaison d'informations obtenues par des méthodes des sciences humains et naturelles, on permet de pénétrer dans un passé lointain, les rebondissement des plus anciennes communautés humaines d'Asie centrale. Dans le même temps, il est plus possible de tracer les contours de la production matérielle, et encore moins les problèmes sociaux, et l'idéologie. Comme écrit K. Marx "la même importance que la structure de l'os reste pour l'étude de l'organisation des espèces des animaux éteints, les restes des outils de travail sont pour l'étude des formations socio-économiques disparues"²

Pour la période de décomposition du système communal primitif et la transition vers en plus des sources mentionnées ci-dessus, les chercheurs d'histoire de l'Asie centrale ont à leur disposition des preuves des parties les plus anciennes de Vedas indiens et de l'Avesta iranienne.

Pour l'histoire de l'époque ancienne, la diversité et le nombre de sources sont en forte augmentation³. Il existe un grand nombre de sources écrites de nature différente. Une source principale importante est "Avesta", dont les sections principales ont été conservées par la culture et l'idéologie croissantes des peuples iraniens, y compris (et probablement et surtout) les anciens habitants de l'Asie centrale. De nombreux événements de la vie politique et culturelle de l'Asie centrale sont mentionnés ou décrits chez les rois achéménides sculptés sur des rochers, ainsi que sur des blocs de pierre, des plaques, etc., en persan ancien et dans d'autres langues. Les inscriptions royales et autres inscriptions officielles de la dernière dynastie Sassanide iranienne contiennent également des données sur l'histoire de l'Asie centrale. Les inscriptions en langue bactrienne de Surkh-Kotal (Afghanistan) sont très importantes pour l'histoire de l'état de Kuchan: les inscriptions dans les langues du moyen-indien d'Inde, d'Afghanistan et d'Asie centrale.

Les œuvres d'auteurs grecs et romains contiennent de nombreux matériaux précieux sur l'histoire politique et ethnique, ainsi que sur l'histoire économique, sociale et culturelle et la

¹ Rakhim- chroniqueur

² K. Marx et F. Engels. Composition, vol. 23, p. 191.

³ La description sommaire la plus détaillée des sources sur l'histoire de l'Asie centrale voir: INT , I, p. 12-22.

géographie historique de l'ancienne Asie centrale. Les écrits des auteurs qui nous sont parvenus possèdent beaucoup de matériaux précieux sur la politique et ethnique et aussi sur l'économie, et sur l'histoire culturelle et l'histoire ancienne géographique de l'Asie centrale. Les auteurs qui ont écrit des œuvres ne se sont pas rendus eux-mêmes en Asie centrale, mais ont utilisé les notes de leurs compatriotes - militaires, marchands, voyageurs qui ont visité l'Asie centrale aux différentes époques, divers documents officiels et non officiels. Bien sûr, l'utilisation de sources par des auteurs anciens n'était généralement pas directe, mais médiatisée, souvent une mosaïque d'informations de différentes époques de fiabilité différente, elles contiennent des anachronismes, des inexactitudes ou des distorsions directes, suivant la tradition et comprenant les événements à travers le prisme ordinaire pour des Hellènes et des Romains et les normes du genre littéraire, tout cela, entrelacé fantasque, a parfois donné lieu à des stéréotypes qui ne correspondaient pas à la réalité. Dans le même temps, les sources gréco-romaines restent l'une des sources principales et les plus importantes, et dont une partie importante éclairent les informations d'une valeur exceptionnelle.

C'est pourquoi sont largement utilisées les œuvres d'Hérodote (V siècle avant JC), Ktesios (début IV siècle avant JC), Xénophon BC. (né à V. siècle avant JC), Pompey Trog (1er siècle avant JC), les extraits des œuvres lesquelles sont nous parvenues Justin - l'auteur du II^{ème} ou III^{ème} siècle avant JC. et Diodora (1er siècle avant JC), auteurs étrangers du II^{ème} siècle de notre ère - Kvint Curtiu Ruf a, Plutarque, Strabon, Arriana, ainsi que les travaux d'auteurs plus tardifs – Ammianna Marcellina, Procope Xésari et d'autres.

Quelques données sur l'histoire de l'Asie centrale est conservée dans les histoires dynastiques chinoises, à partir de tiers du II^{ème} avant JC, lorsque l'ambassadeur Han Zhang-Qian est venu en Asie centrale. Cette information conservée dans les chroniques de dynastie chinoise, des notes d'ambassadeur, des pilligrimes, etc., se distingue généralement par des tendances extrêmes, étant imprégné de l'idéologie de la «sélection» de Han et de la grande puissance.

Pour certaines périodes de l'histoire ancienne de l'Asie centrale, en particulier celles où des parties de l'Asie central et de l'Inde faisaient partie des États communs, acquièrent une grande importance les sources indiennes de nature différente, y compris épigraphiques. Les chroniques syriennes du VI^{ème} siècle (en particulier la composition de Yechu Stylite) les œuvres des anciens historiens arméniens des IV^{ème}-V^{ème} siècles de notre ère (en particulier Yeghiche Vardapete, Favst Buzand, Moisey Khorensky), les écrits tardifs de l'Iran moyen contiennent de nombreuses données intéressantes sur l'histoire ancienne et médiévale de l'Asie centrale. Les informations sur l'histoire de l'Asie centrale de la période antique sont contenues dans la littérature médiévale arabo-persane, qui a également apporté des réponses, bien que pas toujours exactes, à la tradition locale (œuvre Tabari et sa traduction en langue tadjik par Balami et les œuvres de Beruni, etc.). L'œuvre du grand poète Ferdowsi «Chah-name» est particulièrement importante à cet égard.

Une description de la position de l'Asie centrale à la veille et lors de son entrée dans le califat d'Arabe est contenue dans la littérature arabo-persane. Des données importantes peuvent également être obtenues à partir des anciennes inscriptions de la runie turque. Trois archives de documents locaux ont été ouvertes: à Nice –parphi (I^{er} siècle avant JC), sur Toprak-kale – khorazmi (III^{ème} siècle de notre ère) et dans les montagnes de Mough- en sogdi (VII^{ème} siècle de notre ère) et beaucoup d'inscriptions sur divers produits et des œuvres d'art. Il est impossible de surestimer l'importance de ces sources locales.

En général, les sources écrites sur l'histoire ancienne, médiévale et ancienne de l'Asie centrale sont fragmentaires, de nature mosaïque et, dans de nombreux cas, les œuvres écrites à distance de l'Asie centrale ne reflètent pas suffisamment les événements historiques. Les époques entières et de nombreuses des processus historiques, historiques et culturels se reflètent dans une étape insignifiante. On peut naturellement apprendre quelque chose de

l'étude de l'ethnographie, du folklore, des matériaux linguistiques, de l'ethno-toponymie, de l'onomastique; pour la question de l'ethnogenese il y a les materiaux importantes de paleoantropologie. Cependant, la perspective historique ancienne et de l'histoire séculaire du Tadjikistan peut être recrée par la combinaison de sources écrites avec du matériel numismatique et archéologique. Les données numismatiques publiées depuis un siècle et demi dans les travaux de chercheurs russes, soviétiques, ainsi au oeuvres de savants étrangers en combinaison avec une source écrite définient certains époques politiques. Ils donnent beaucoup pour l'histoire de la culture, y compris l'art et l'idéologie, pour la détermination des relations commerciales etc. Souvent le seul événement éclairant tel ou tel événement. Il est prévu d'utiliser du matériel numismatique pour résoudre des problèmes d'histoire économique.

Le fonds de sources archéologique est énorme sur l'Asie centrale ancienne et médiévale. Les principaux problèmes de l'histoire sont élucidés sur la base de l'étude de ce matériel, qui est fondamentalement important pour les problèmes culturelle non seulement de l'histoire (révélant la nature de la culture matérielle et spirituelle, et ses connections), mais pour clarifier le développement des forces productives, la géographie historique, les relations économiques et l'éthnogenese et etc.

Bien que nous avons d'abord mentionné les sources écrites, bien que les sources, puis les numismatiques et les archéologiques, ce sont ces dernières qui ont permis à la science historique soviétique de poser et de résoudre nombre des problèmes les plus importants de l'histoire ancienne.

La périodes de l'entrée de l'Asie centrale dans le califat Arabe se reflète au premier siècle dans les œuvres d'auteurs arabes¹. Ici, tout d'abord, il convient de noter le travail de compilation de Tabari (mort en 923) «Tarikh ar-rasul wal-muluk» («Histoire des prophètes et des rois») - essai de type mondial; une histoire très importante Belazuri (mort en 892.) "Kitab futuh al-buldan" livre des conquêtes des pays), contenant une histoire précieuse sur les campagnes militaires des Arabes: le travail de Ibn al-Acir (mort en 1231). L'histoire mondiale de Yakubi (mort 897) et d'autre. Il y a aussi des informations chinoises et turques anciennes.

La nouveauté que nous avons à la disposition, tout d'abord, l'archive Mug, qui contient des documents de cette période qui sont synchroniques, décrivant les relations des principdoms entre eux et avec les Arabes, ainsi que du matériel archéologique et des États d'Asie centrale.

L'histoire des États d'Asie centrale de IX- iem et le debut de XIII siècles s'est reflété en détail dans des sources écrites de différents types. Au même titre que les ouvrages historiques généraux, on peut citer les diverses œuvres en arabe et en persan, en particulier l'œuvre de Gardizi, écrite vers 1050; les œuvres dédiées à une dynastie ou à un souverain, ou mémoires, par exemple, l'œuvre de Beykhaki (décédé en 1077): l'histoire des régions et des villes (histoire de Boukhara "Narshakh et): dictionnaires biographiques et géographiques (Samani, mort en 1167; Yakut, mort en 1229). encyclopedies (l'un des plus importants - Yusuf al-Khorezmi - la fin de X-ieme siècle) l'oeuvre agnographique (vie d'Abousaïde Meikhineyski), collections des documents individuels et juridiques.

Des matériaux exceptionnellement riches sont dans les écrits géographiques, les descriptions administratives et géographiques des voyages. L'un des premiers auteurs à laisser une description géographique générale était Ibn Khordadbeh (846/47 et révision de l'auteur, 885/86). Le géographe était l'historien susmentionné Yaqubi. Environ 903 était

¹ La caractéristique de source plus correcte sur l'histoire de l'Asie centrale de IX- XII siècles donnée par V.V.Bartold (1963 b, p. 45-109). Un ajout peut être: V. N Belyaev, 1939; Romaskevich. A.A., 1938, 1939, dans la partie de la littérature géographique arabe: Kratchovskiy I. U., 1957. De général, les sources importants voir: Spuler B., 1952, XVI-XXXII; 1968, 100-168; «Historians», 1962; J. Sauvaget, 1965. Le tableau complet dans les voûtes: Brockelmann C., 1943-1949; C. A. Storey, 1927-1958; F. Sergin, 1967.

assemblé une composition géographique Ibn al-Fakih. Dans les années suivantes, les géographes Ibi Rusthe (vers 943), Ibni Fadlan (visité l'Asie centrale en 921-922) ont compilé leurs travaux. Qudama (vers 928), Masudi (917-950), Istakhri - (vers 941), Ibni Haukal et Maqđici – deuxième moitié de X siècle. Tous ces ouvrages sont en langue arabe. Mais il y avait aussi les oeuvres en langue tadjik, en particulier la merveilleuse œuvre géographique anonyme "Khudud al-Alam"(982/83),"Jahan-name" de Bekran (début de XIII siècle).

Une source historique importante est les œuvres d'autres genres. Par exemple, «Siyassatnoma» -« les lettres politiques» le document politique -livre morale de la fin de XI et le début de XIIe siècle, anthologie «Quatre Conversations» de Nizami Aruzi (écrite en 1156/57): «Recueil d'anecdotes et d'histoires brillantes» Affi (écrite vers 1228), les œuvres scientifiques et littéraires de cet époque en tadjik, en arabe, et en turc.

Il faut souligner que territorialement, chronologiquement et thématiquement ces sources sont distribuées de manière extrêmement inégale. Par exemple. l'histoire des États Takhiride, Samanide et Ghaznavide est décrite assez en détail, et les informations sur l'histoire des Karakhanides sont extrêmement fragmentaires. La collecte d'informations sur l'économie des IX-X siècles est très vaste (surtout pour l'irrigation, l'agriculture, le commerce, la topographie des villes, les gisements minéraux et leur extraction, les taxes), mais l'artisanat domestique, la vie urbaine, les relations sociales de toute la période des IXe-XIIe siècles sont très mal reflétées dans les sources écrites. C'est pourquoi les types de sources sont d'une importance capitale, en particulier numismatique et archéologique.

Les matériaux numismatiques de cette époque sont extrêmement abondants. Ils fournissent beaucoup pour l'étude de l'histoire politique; par exemple, ils représentent la principale source d'étude de l'histoire politique et de la généalogie des Karakhanides. Comme a noté l'académicien B. Dorn à son époque, seulement l'histoire des Karakhanides serait très bien dans l'écriture, qu' acquièrent la signification de la numismatique pour l'histoire¹. Cette affirmation est encore plus vraie à l'heure actuelle, lorsque les études de l'école numismatique soviétique jettent un éclairage nouveau sur l'histoire des Karakhanides. Une étude approfondie des clarifications numismatiques et écrites des relations sociales et de la dynamique d'un certain nombre d'aspects de la vie économique, dont un indicateur sensible est la circulation de l'argent, a conduit à toute une série de découvertes brillantes, en particulier à une révision de l'interprétation de la nature de la structure féodale de l'État Samanide.

L'histoire de la conquête mongole de l'Asie centrale est décrite en détail, tout d'abord, dans les écrits de trois contemporains des événements: Ibn al-Athir, Juzjani et Nesevi. Un aperçu complet des événements associés à cette période est contenu dans le "Tarikhi jahaigushai" de Djuvaini (écrit en 1260). Cet ouvrage est également précieux car il contient également l'histoire des Khorezmshakhs. Djuvaini a apprécié une variété d'idéalisations paradisiaques des dirigeants mongol. Dans l'ensemble, c'est peut-être la principale source primaire pour cette période. Les travaux historiques de Rashid ad-din sont très importants, dont l'énorme encyclopédie historique "Jami at-tavarikh" a été achevée en 1310-1311. Vers la même époque, il écrit son histoire les mongols Vassaf, sont apparues un peu plus tard les œuvres historiques et géographiques de Hamdallah Kazvini. Il faut également mentionner plusieurs autres écrits, notamment l'œuvre de Dzhemal Karshi (début du XIVe siècle), contenant des données pour la période précédente, des sources mongoles, arméniennes et autres. Les voyageurs de Chine (Chans-chun), de l'Europe occidentale (Marko Polo et autres), les pays musulmans (Ibn Battut) ont laissé des notes contenant des informations et des descriptions très spécifiques. Les documents concernant le waqf en faveur du mausolée et du khanaka de Sayfuddin Boharzi (1326-1333) sont extrêmement importants.

¹ Dorn B., 1881, p. 198.

Les aspects socio-économiques de l'histoire de l'Asie centrale dans les sources écrites disponibles sont loin d'être suffisamment couverts. Et ici, la contribution de la recherche numismatique est grande, dans laquelle se révèlent des phénomènes, des événements et des tendances qui ne sont pas notés dans les sources écrites. Cette période, en revanche, était insuffisamment pourvue de matériel archéologique.

L'époque de Timur et Timurides a produit un grand nombre des essais, la plupart d'entre eux ont été écrits en tadjik, certains en arabe et en vieux ouzbek. Les plus importants d'entre eux sont: "Journal voyage de Timur en Inde" de Gias al-Din Ali: compilé du vivant de Timur, en 1404, "Zafar-name" de Nizam ad-din Shami; essai éponyme, achevé en 1424/25 par Sharafad-Din-Yezdi: ouvrages historiques et géographiques de Hafizi Abru (compilé en 1417-1425): ouvrage historique d'Abd ar-Razzak Samarkandi écrit en 1470: histoires générales de de Mirkhond (fin de XV s.) et son neveu Hondemir (les travaux de ce dernier ont été achevés en 1524). Parmi les histoires régionales, le travail d'Isfizar sur l'histoire de Gerat et de sa région, où il y a beaucoup de matériaux sur l'économie est particulièrement important. Il convient de noter également des œuvres à caractère de mémoire, éclairant la vie et la vie spirituelle de l'Asie centrale et du Khorassan à la fin du XVe - début du XVIe siècle: «les événements amusants» de Vasifi, ainsi que l'œuvre de Timuride Zakhir ad-din Babur - " Baburnoma". Les documents juridiques originaux de cette époque ont survécu. Les données et observations originales sont contenues dans les notes des voyageurs, en particulier de Ruy Gonzales de Clavijo de l'Espagne, qui a visité la cour de Timur.

La numismatique de cette époque n'a pas encore été suffisamment développée, bien qu'un certain nombre de problèmes aient été étudiés, des faits ont été révélés qui n'ont pas été notés dans des sources écrites (par exemple, la réforme monétaire d'Oulugbek). De la culture matérielle sont bien étudiés les monuments architecturaux.

Pour les XVI-XVIII siècles, nous avons à notre disposition de nombreuses sources narratives. Ce sont différents types de chroniques historiques, principalement en tadjik et en ouzbek. La littérature agiographique - «vies» est très importante pour la couverture de cette période. Des sources documentaires distinctes sont connues pour le Moyen Âge, mais seulement pour l'époque des XVI-XVIII siècles représenté par une telle masse de matériel: ce sont des milliers de documents de nature variée, originaires de toutes les régions de l'Asie centrale, des archives entières. Ces documents contiennent un matériel insensé sur l'histoire socio-économique. Leur étude ouvre la possibilité d'une couverture détaillée de l'histoire socio-économique, révélant les spécificités de certaines parties de l'Asie centrale. La nomination les matériaux numismatiques est le deuxième plus important pour les XVI-XVIII siècles sur l'histoire socio-économique, permet de considérer les dynamiques spécifiques et les spécificités de la circulation monétaire, d'identifier les périodes de crise, d'étudier la politique économique, ainsi que les problèmes généraux du développement de la féodalisme en Asie centrale à cette époque.

Depuis le milieu du XVIe siècle se développent intensément les relations économiques et diplomatiques entre l'Asie centrale et la Russie. Les documents de l'ambassadeur russe et du ministère des Affaires étrangères, les registres et déclarations des douanes, les rapports et les notes des ambassades, des marchands et des prisonniers de guerre contiennent divers aspects de la vie en Asie centrale.

Même cette liste extrêmement compressée et fragmentaire montre à quel point la base de données pour l'étude de l'histoire médiévale du peuple tadjik est grande et variée. Grâce à l'abondance des sources narratives, de l'histoire politique, ainsi que de l'histoire de la littérature¹ et des sciences². Il faut garder à l'esprit les particularités de la plupart des

¹ D'après des revues générales de Tadjik littérature ; (tadjik-persan) voir ; Browner E.G., 1902, 1906, 1920. 1924; Braginsky I. S., 1956a, 1966; E.E. Bertels 1960; Rypka J., 1963, 1968; Ripka J., 1970.

² Sarton G., 1962

œuvres d'historiographie féodale en Asie centrale le panégyrique et la caractère tendencieuse de nombre de ses œuvres et le manque d'intérêt pour mettre en évidence la situation des masses, la rareté des données socio-économiques. C'est pourquoi une étude scrupuleuse de l'ensemble des sources écrites est nécessaire, avec une attention particulière à celles contenant des matériaux sur l'histoire sociale et économique, et l'utilisation la plus large de matériaux numismatiques et archéologiques. D'autres catégories de sources écrites énumérées ci-dessus, en tenant compte de la position de classe de leurs auteurs et compilateurs, devraient également faire l'objet de critiques historiques. Historien-marxiste en plus de l'analyse formelle du sources sont réalisés leur analyse de classe.

Les sources écrites sont utilisés principalement sur des éditions critiques de textes (par exemple, gréco-romain principalement dans la série «The loeb Classical Library », en tenant compte des éditions et traductions russes existantes): les géographes arabes -« Bibliotheca geographorum arabicorum » et certaines éditions ultérieures: de nombreuses œuvres médiévales –selon la cerie de Gibbov.

Dans certains cas, nous avons utilisé des traductions de sources existantes en russe et en Europe occidentale. En l'absence de publications critiques du moyen âge on est attiré aux publications (y compris lithographiques) de manuscrits individuels, des éditions de fac-similé, et des sources non identifiées ont été utilisées selon les manuscrits de divers gardé¹.

¹ Le panorama général des manuscrits des orientalistes de l'URSS voir ;Tveritina A.S., 1963 ; Rosen V., 1877, 1881; Miklukho-Maclay N.D., 1955, 1961; Mikhailova A.I., 1961; Baevsky S.I., 1962, 1968; Tagirjanov A. T., 1962; Akimushkin O. F. et autres., 1964; Dmitriev L. V. et d'autres, 1965, "Collection", I-VIII: "Catalogue", I-II.